This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

ÉTUDES

REVUE CATHOLIQUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

5 AVRIL 1939

LA TENTATION DE JÉSUS AU DÉSERT 13
« En Agonie jusqu'à la Fin du Monde » 5
PAUL DONCOEUR

L'AILE AU SERVICE DE L'ESPRIT
« Terre des Hommes » de Saint-Exupéry 18
LOUIS BARJON

ÉDUCATION ET DIRECTION
I. Faire grandir 31
JEAN RIMAUD

LES BIENHEUREUSES MAINS JOINTES
Mystique de la Terre 41
VICTOR POUCEL

SUR LES ROUTES DE FRANCE
Un Voyage à Bicyclette 52
HENRI VENARD

NOTRE PAIX INTÉRIEURE
Ce Courage fait de Calme et de Clarté 70
PAUL DONCOEUR

CHRONIQUES

LA MUSIQUE
Variations sur un Concerto 76
GEORGES BERNARD

L'HISTOIRE RELIGIEUSE DU TEMPS PRÉSENT
Pie XII avant son Pontificat 87
YVES DE LA BRIÈRE

A PROPOS DE L'ABBAYE DE LA RUE MONSIEUR. 102

REGARDS SUR LA FRANCE 104

LES LIVRES

VOIR AU VERSO LE TARIF D'ABONNEMENT

PARIS, 15, RUE MONSIEUR • TÉLÉPHONE : SÉGUR 74-77

MENSUELLE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE

Texte authentique de l'unique exemplaire connu de l'Édition de 1619
avec l'orthographe moderne, des Notes explicatives et un Glossaire

PUBLIÉ PAR

FABIUS HENRION

(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

I. **Édition intégrale : 400 pages (19,5 × 12,5)** . . . . . **30 fr.**
II. **Édition abrégée pour la jeunesse : 326 pages (19,5 × 12,5)** . . . . . **20 fr.**

Lettre de S. Ém. le Cardinal PACELLI, Secrétaire d'État (16 mai 1930) :

« Le soussigné Cardinal Secrétaire d'État de Sa Sainteté présente ses respects à M. Fabius Henrion et est heureux de lui faire savoir que le Saint-Père a vivement agréé le beau volume de l'*Introduction à la Vie dévote*, dont il lui a fait un si filial hommage.

« Sa Sainteté aime à croire que les soins donnés à la nouvelle édition d'un tel livre seront largement récompensés par les fruits de bien qu'on peut en espérer, et envoie à l'auteur bien volontiers la Bénédiction Apostolique.

« Le soussigné Cardinal remercie de son côté de l'exemplaire qui lui a été destiné et prie Monsieur Henrion de vouloir bien agréer aussi l'expression de ses dévoués sentiments en Notre Seigneur. » E. CARDINAL PACELLI

III. **Fac-similé phototypique de l'Édition de 1619,** précédé d'un Avant-propos. XXII-710 p., 3 h.-t., vergé d'Arches (144 × 90). (*Quelques rares exemplaires.*)

MAME, TOURS et 6, rue Madame, PARIS

COLLÈGE SAINT-GABRIEL

« Oaklands », 61, Princes Way, Wimbledon Park

LONDRES S. W. 19

Reçoit toute l'année jeunes gens désirant apprendre l'anglais. Cours méthodiques. Installation confortable dans magnifique propriété aux portes de Londres. — Il y a cours de vacances.

Écrire au **Frère Directeur**

REPOS à 700 mètres d'altitude — Villaz, près Annecy (Haute-Savoie)

- BON ATTRAIT -

Voir Notice très détaillée « ÉTUDES » du 20 février 1939

ABONNEMENTS aux "ÉTUDES"

FRANCE.....	Le numéro. 4 fr. »	Un an..... 60 fr.	Six mois.... 31 fr.
ETRANGER :			
Pays à demi-tarif postal (1)...	» .. 5 fr. »	» ..... 80 fr.	» .... 41 fr.
Pays à tarif postal plein.....	» .. 5 fr. 50	» ..... 100 fr.	» .... 51 fr.

(1) Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Hollande, Hongrie, Irak, Lettonie, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Pérou, Perse, Pologne, Portugal et Col., Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovénie, Suisse, Tchécoslovaquie, Russie (U. R. S. S.), Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine, Uruguay, Venezuela.

Compte de chèques postaux : M. JALABERT. 155.55

Vient de paraître :

LOUIS BERTRAND

de l'Académie française

JÉRUSALEM

Voici le sixième volume de la série *Une Destinée*. Un éblouissant récit de voyage en Égypte, en Grèce et en Terre Sainte, en marge duquel le moraliste a écrit les plus subtiles notations.

Un volume . . . . . **20** fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD, 18-20, rue du St-Gothard, PARIS 14e

UN ALIMENT DE CHOIX

Le Phoscao est l'aliment de choix de tous ceux qui ont besoin de matériaux neufs à la fois légers et solides ; des enfants dont l'organisme est encore inachevé et des vieillards que menacent le ralentissement de la nutrition et la déchéance sénile. Ce puissant reconstituant fortifie les muscles et augmente la puissance nerveuse.

PHOSCAO

LE PLUS EXQUIS DES DÉJEUNERS
LE PLUS PUISSANT DES RECONSTITUANTS

Le Phoscao convient à tous les tempéraments et son régime est conseillé aux bien portants comme aux malades, aux convalescents, aux vieillards, et à tous ceux qui souffrent de l'estomac.

ENVOI GRATUIT D'UNE BOITE D'ESSAI

A. DARDANNE et FILS, Docteurs en Pharmacie,
1, rue François-Ier, PARIS (VIIIe)

Abbé Henri ESCOFFIER

Aumônier du Cours Saint-Louis, Archiviste-Paléographe

LES ÉPÎTRES DE SAINT PAUL

Textes classés méthodiquement

Lettre-préface

de S. Ém. le Cardinal VERDIER

FLAMMARION : **20** fr.

DOSSIERS DE L'ACTION POPULAIRE

BIMENSUELS

NUMÉRO 423 **25 MARS 1939**

Communisme et Catholicisme : l'Homme nouveau. — Les conséquences juridiques de la grève du 30 novembre. — Une économie impériale : la France et les produits coloniaux. — Une enquête de la L. O. C. : la famille ouvrière et l'école (*suite*). — Organisations de classes moyennes : II. La Confédération générale des Associations de Classes moyennes (*suite*) ; III. Groupements isolés.

ACTUALITÉS ET DOCUMENTS

Pour le retour de la Mère au foyer. — Les remous de la C. G. T. — Les châteaux de la C. G. T. — Le Syndicat national des Instituteurs. — Le résultat des élections prud'homales. — Bibliographie économique. — Bibliographie communiste.

Administration : *ÉDITIONS SPES*, 17, rue Soufflot, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	broché	en fiches
FRANCE	56 fr.	61 fr.
ETRANGER à demi-tarif	72 fr.	77 fr.
ETRANGER à plein tarif	85 fr.	90 fr.

ÉCOLE MODERNE

D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

50 *bis*, rue Violet, PARIS (15e)

Recommandée par le *Bulletin de l'Institut Catholique de Paris* et par la *Revue des Lectures*

Cours complets, primaires et secondaires toutes classes

Préparation aux baccalauréats et brevets

Cours de Comptabilité

Cours spéciaux de Dessin

Préparation au Certificat de Capacité en droit

- Renseignements gratuits -

A

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Vient de paraître :

ANTOINE DE LA CHEVASNERIE, membre correspondant du Conseil international de la chasse, délégué du Saint-Hubert Club de France. — **Gibiers et chasses d'Europe.** Préface de Jean de Witt. . . . . **40 fr.**

« Chasses de notre pays, chasses d'Irlande, d'Écosse, de Suède, de Norvège, etc., quelle variété, quelle belle épopée cynégétique ! » *JEAN DE WITT.*

CAPITAINE J. JOUBERT. — **Les combats de Notre-Dame-de-Lorette.** Préface du général Laure . . . . . **27 fr.**

« Ces combats comptent parmi les plus âpres et les plus sanglants de tous ceux qui se sont livrés sur le front français. » *GÉNÉRAL LAURE.*

EDMOND LOCARD, docteur en médecine, licencié en droit, directeur du Laboratoire de police technique de Lyon, vice-président de l'Académie internationale de criminalistique. — **Manuel de technique policière.** Troisième édition, entièrement refondue et augmentée . . . . . **50 fr.**

« On trouvera dans cette troisième édition d'importantes adjonctions concernant l'ethnologie et la pathologie des empreintes digitales, l'origine individuelle des taches de sang, le remontage des textes grattés et lavés, l'analyse des papiers, des encres et des traits de crayons, l'altération des timbres-poste par l'acide sulfhydrique, l'identification des balles, etc. » *Dr ED. LOCARD.*

ANDRÉ CHÉRON, champion de France. — **Traité complet d'échecs.** Finale. Début. . . . . **60 fr.**

« La technique complète de la partie d'échecs, c'est-à-dire tout ce qui peut s'apprendre pour bien jouer. » *L'AUTEUR.*

MAX BARTHELL, major d'artillerie, en collaboration avec le Dr Eugène Th. Rimli. — **La défense de la Suisse en cas d'invasion.** . . . . . **20 fr.**

Que ferait la Suisse si son territoire était menacé ?

Dr F. BLANCHOD. — **Le beau voyage autour du monde.** . . . . . **30 fr.**

Le Dr Blanchod fait oublier à ses lecteurs leurs soucis quotidiens en les transportant avec lui dans les pays lointains.

BARON MAX VON OPPENHEIM. — **Tell Halaf.** Une civilisation retrouvée en Mésopotamie. Edition française complétée par l'auteur . . . . . **75 fr.**

La plus ancienne civilisation du monde.

GRAHAM HUTTON. — **Les nouveaux destins du Danube.** Où va l'Europe ? **30 fr.**

« Tous ceux qui veulent comprendre la situation européenne actuelle doivent lire ce livre si intéressant et si opportun. » *WINSTON CHURCHILL.*

AUDREY MOORE, Honorary Game Ranger. — **La réserve du Serengeti.** Ma vie parmi les bêtes sauvages du Tanganyika. Préface de P. E. Mitchell. **32 fr.**

Depuis des années Audrey Moore vit parmi des millions de bêtes sauvages en Afrique tropicale.

RAYMOND L. DITMARS, conservateur du département des mammifères et des reptiles au parc zoologique de New-York. — **La lutte pour la vie dans le monde animal.** Armes. Venin. Mimétisme. Camouflage. Reproduction. **32 fr.**

Les procédés de défense active et passive des animaux contre leurs ennemis.

COLONEL A. BRAGHINE. — **L'énigme de l'Atlantide** . . . . . **40 fr.**

Synthèse des données que les sciences les plus diverses ont apportées en ces dernières années à la solution de ce problème passionnant.

TH. W. DANZEL. — **Magie et science secrète.** La magie primitive. La magie au Mexique et au Pérou. La magie dans la civilisation assyro-babylonienne. Doctrines religieuses et magiques dans l'ancienne Egypte. La magie en Chine. La magie en Inde. Cabale et Alchimie. Art divinatoire. . . . . **25 fr.**

Les rites et les pratiques magiques dans les diverses civilisations.

Rappel :

JOSEPH BERNHART. — **Le Vatican.** Trône du monde. . . . . **45 fr.**

Le rôle et l'influence à travers les siècles de la puissance la plus durable que l'humanité ait connue.

Nouveautés Liturgiques

MISSEL ET VESPÉRAL QUOTIDIENS

Traductions et notes explicatives par le R. P. Dom Gérard
et les Bénédictins de l'Abbaye de Saint-Maurice et Saint-Maur de Clervaux

Ce *Missel* et *Vespéral Quotidiens* est une œuvre liturgique dans le vrai sens du mot. Il groupe sous un format commode tout *le missel*, tout *le vespéral*, tout *le rituel* et toutes *les prières liturgiques* pour la dévotion privée.

Il faut louer les Editeurs, non seulement d'avoir donné à leur œuvre une typographie impeccable, mais d'avoir essayé de *mettre à la portée des fidèles la liturgie tout entière.* A cette fin, des instructions sur la liturgie en général ont été soigneusement préparées, donnant au fidèle une notion exacte à la fois très simple et bien à sa portée, de la nature et des manifestations du culte que nous devons à Dieu, par la médiation de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Les auteurs ont eu l'heureuse idée de populariser comme prière du matin et du soir, pour les simples fidèles, les prières de Prime et de Complies ; ils ont contribué à faire connaître et apprécier la liturgie des sacrements par la publication de tous les rites, prières et cérémonies de chacun d'eux, avec des explications sur l'historique et le symbolisme.

Il n'est pas jusqu'au *texte musical* de tout *le Kyriale* qui ne donne au fidèle la pratique de la vie liturgique.

Un volume in-16 de 1.912 pages (avec le Propre de France). Édité par les Établissements Brépols, éditeurs pontificaux, Turnhout (Belgique). En vente dans toutes les librairies catholiques.

VIENT DE PARAITRE, des mêmes auteurs, le ***Missel Romain quotidien Vespéral et Rituel.*** *Édition en grands caractères, même format, 2.632 pages.*

Le grand hebdomadaire illustré de la campagne est une

REVUE POPULAIRE PRATIQUE

Très sérieusement documentée. - Rédigée par les meilleurs spécialistes :

T. S. F. — Général CARTIER, Jean DUBOURG.
PÊCHE. — A. ANDRIEUX, Ingénieur agronome, ancien garde des eaux et forêts.
CHASSE. — Robert GUINOT, membre du Syndicat des journalistes de chasse.
ELEVAGE. — Maître FRANÇOIS, Jean GUENIN, O. de CARNÉ, G. LEGENDRE.
JARDINAGE. — Edouard LANGEVIN, professeur d'agriculture.
APICULTURE. — Jean HURPIN, apiculteur.
AGRICULTURE. — Roger LEQUERTIER, Maurice SAINT-QUENTIN, Ingénieur agronome.
ART VÉTÉRINAIRE. — Docteur CHARITAT.
BASSE-COUR et CLAPIER. — A. BELLÊME, organisateur spécialiste de petits élevages.
VITICULTURE - ŒNOLOGIE. — Georges BERTRAND, Ingénieur agronome.
MÉTÉOROLOGIE - HYDROLOGIE. — Abbé GABRIEL.
LE BILLET DU PAYSAN..., par le mystérieux JEAN-LOUIS.

EN VENTE PARTOUT — LE NUMÉRO — **0 FR. 75** **EN VENTE PARTOUT TOUS LES SAMEDIS**

Mandat-poste ou mandat-chèque à M. le Directeur de RUSTICA, 1, rue Gazan, PARIS-14e

Chèque postal Paris 28-07. - SPÉCIMEN GRATUIT SUR DEMANDE

ÉDITIONS "ALSATIA" PARIS (6)
1, RUE GARANCIÈRE TÉL: ODÉON 50-90

VIENT DE PARAITRE :

LOUIS LEFEBVRE

LA SYMPHONIE DE LA JOIE

Couverture de Maurice DENIS

Un volume de 144 pages . . . . . 13 fr. 50

Abbé ALPHONSE DAVID

LITANIES DES NOTRE-DAME DE LA BANLIEUE

Lettre-Préface de Mgr **TOUZÉ**, Directeur des Chantiers du Cardinal

Un volume illustré de 210 pages . . . . . 18 fr. »

POUR LES ENFANTS :

LES BELLES HISTOIRES DE L'ÉVANGILE

Par une Dominicaine de Froyennes

Préface du R. P. **DE LA BRIÈRE**, S. J.

Un volume illustré de 196 pages . . . . . 13 fr. 50

" LA CROIX POTENCÉE "

NOUVELLE COLLECTION SCOUTE

A TOI, SCOUT !

Par l'abbé **MAROT**, aumônier scout

Préface de M. le Chanoine **PRADEL** — *Illustrations de C. ALBI*

Un volume illustré, 112 pages . . . . . 5 fr. »

COLLECTION " ONCLE NIC "

NOUVEAUX ALBUMS POUR ENFANTS

COLÉOPTO CHEZ LES ABEILLES

COLÉOPTO CHEZ LES FOURMIS

Texte et illustrations par l'**ONCLE NIC**

Chaque album, broché . . . . 9 fr. 50 | Relié . . . . . 12 fr. 50

A paraître dans cette collection : « **Coléopto chez les Araignées** », « **Chez les Cigales** », « **Chez les Termites** », « **A dos d'Escargots** ».

ÉTUDES

REVUE FONDÉE EN 1856

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TOME 239

PARIS
IMPRIMERIE J. DUMOULIN
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

ÉTUDES

REVUE FONDÉE EN 1856

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

76e ANNÉE. — TOME 239e DE LA COLLECTION

AVRIL-MAI-JUIN 1939

PARIS (7e)

15, RUE MONSIEUR, 15

— 1939 —

LA TENTATION DE JÉSUS AU DÉSERT

Il est peu d'événements de la vie du Christ qu'il nous soit plus commun de vider de leur substance. Les esprits raisonnables l'enregistrent tout au plus sous bénéfice d'inventaire. Les dévots y considèrent une leçon morale et retiennent qu'il faut lutter jusqu'au bout contre la tentation, et qu'alors on est récompensé. Ainsi est évacué le mystère de ce troublant récit, et l'Évangile historique mué en une pieuse Légende dorée.

En réalité, ce récit nous scandalise, ou du moins nous déroute. Par ailleurs il nous est impossible d'esquiver le caractère brutal de son insertion par les trois Synoptiques aux premières pages de leur évangile.

Ce fait est considérable. Raconter comment leur Maître fut tenté par Satan, c'était jeter sur son autorité divine le risque d'un doute. La victoire du Christ n'éliminant pas l'élément un peu trouble de cette aventure, ils n'ont pas risqué le scandale sans de fortes raisons.

Or, quand on y réfléchit, on observe que la scène n'ayant eu aucun témoin, le Christ seul put en faire confidence. Il eût pu parfaitement s'en abstenir. Qu'il eût à Gethsémani sué le sang, Pierre et Jean l'ont bien vu. Qu'il fût traité de buveur, que ses proches l'aient déclaré fou, cela courait les bourgs de Galilée comme les rues de Jérusalem. Mais la « Tentation », personne ne l'avait connue. Si le Christ l'a racontée à ses amis, c'est qu'il voulait qu'on la sût. Quant à l'insertion unanime du récit dans les évangiles de Marc, de Matthieu et de Luc, elle dénonce une intention évidente de Jésus, sa volonté que les plus lointains disciples en fussent informés. Tout cela marque l'importance exceptionnelle de l'événement.

On n'a pas manqué en effet de souligner le côté triomphal du récit. L'apparition des anges venus servir Jésus après son combat — fait unique dans les évangiles — est un hommage

solennel que le Ciel apporte au triomphateur. Une telle victoire remportée sur Satan ne pouvait tomber en oubli.

Certes le Christ livrerait d'autres batailles. Pilate, Hérode, les Juges d'Israël le presseraient à mort. Mais en ce danger même il dédaignerait de mobiliser ses anges. « *Ne craignez pas*, disait-il à ses compagnons, *ceux qui ne peuvent tuer que le corps !* »

Plus sévère serait la bataille quand elle le mettait aux prises avec les suppôts de Satan qui cherchaient à le compromettre ou à l'égarer. Il se dresserait alors contre eux en colère et, d'un mot adressé au grand prêtre ou à Simon Pierre, il briserait la tentative inspirée par le démon.

Mais, cette fois, Satan lui-même serait terrassé dans un engagement acharné, féroce, de conséquence décisive et d'enjeu sans pair. Non, ce n'était pas pour rire qu'il se battrait avec l'ange de ténèbres. Il y allait du tout.

Mais de quoi donc était-il question ? de quelle conséquence la victoire ? Pourquoi fallait-il que nous en fussions jusqu'à la fin des temps informés ? Ce n'est pas curiosité que de chercher sur ces points toute lumière.

***

Nous ne serons plus surpris du récit des Synoptiques s'il nous apparaît qu'en ce combat Jésus emportait de vive force sa liberté, qu'il rompait avec toute puissance ennemie et marquait pour les siècles à son Église la route. A sa mort, le voile du temple se déchirerait de haut en bas. Ici, avant même d'affronter sa vie publique, Jésus brisait avec la Synagogue. Il n'est pas de moment plus décisif dans l'histoire du christianisme qui affirme là son originalité divine.

Devant nous se dresse le terrible mystère d'Israël. Et parce que Jésus est Juif, homme de son peuple, inclus dans sa race par son corps et par son âme, devant nous se pose le mystère temporel de Jésus.

Nul n'en a eu le sentiment plus vif que celui qui, Pharisien, fils de Pharisiens, a dû, pour adhérer au Christ, s'arracher avec violence à la Synagogue. On en perçoit encore l'ébranle-

ment dans les pages haletantes de la lettre que Paul adressait aux Romains.

Que faut-il dire ? — Que des païens qui ne cherchaient pas la justice ont trouvé la justice, mais la justice de la foi, tandis qu'Israël qui cherchait une loi de justice n'a pas trouvé cette loi. — Pourquoi ? — Parce qu'il ne partait pas de la foi, mais des œuvres Ils se sont brisés sur *la pierre de scandale* selon qu'il est écrit : *Voici je place dans Sion une pierre d'achoppement et un rocher de scandale. Mais celui qui se fie à lui ne sera pas confondu.*

...Est-ce moi qui dis qu'Israël n'a pas compris ? C'est Moïse d'abord qui a dit : *Je vous rendrai jaloux de ce qui n'est pas un peuple, je vous ferai en colère contre un peuple sans intelligence !...* Isaïe est encore plus osé, il dit : *J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas. Je me suis fait visible à ceux qui ne m'interrogeaient pas !...* Quant à Israël, il dit : *Tout le jour j'ai tendu les mains vers un peuple incroyant et rebelle.*

Qu'est-ce à dire ? Où se place cet obscur débat ? A quelles profondeurs s'est engagée cette lutte entre Israël et le Christ ?

Jacques Maritain, dans une étude pénétrante et pleine d'amour, l'a montré avec une justesse douloureuse[1]. Le mystère d'Israël, comme le mystère de l'Église, est au cœur de la Rédemption. « C'est la tragédie de l'homme dans sa lutte avec le monde et du monde dans sa lutte avec Dieu... Il y a une relation suprahumaine d'Israël au monde, comme de l'Église au monde... » Israël est à sa manière un *corpus mysticum* : « Le lien qui fait l'unité d'Israël, sacré, suprahistorique, est de promesse non de possession, de nostalgie non de sainteté. Aux yeux du chrétien..., Israël continue sa mission sacrée : mais dans *la nuit du monde* qu'il a préférée à celle de Dieu... Royaume de Dieu à l'état pérégrinal et crucifié, l'Église est dans le monde et n'est pas du monde ; et si fort qu'elle souffre du monde, elle est libre du monde, elle est déjà délivrée. Peuple de Dieu affamé du Royaume et qui n'a pas voulu de lui, Israël est dans le monde et n'est pas du monde; *mais il est rivé au monde*, soumis au monde, asservi au monde. »

Il faut continuer de transcrire ces lignes décisives :

« Un jour, Israël a trébuché, le voilà pris au piège, il a buté

1. *Questions de Conscience. L'impossible Antisémitisme.* Paris, Desclée De Brouwer, p. 56 sq.

contre l'Éternel, et en quelle occasion, qui ne peut plus revenir! Et il ne savait pas ce qu'il faisait; mais ses chefs savaient bien qu'ils choisissaient contre Dieu. Dans un de ces actes de libre arbitre qui engagent les destins de la communauté, les prêtres d'Israël... avec de bonnes raisons de prudence politique *ont opté pour le monde...* Crime de prévarication cléricale, prototype inégalable de tous les crimes semblables. »

Antitype évident du Juif qui, au désert, s'est délivré de Satan.

« Les Juifs, continue J. Maritain, ont choisi le monde ; ils l'ont aimé. Leur peine est d'être tenus par leur choix. Prisonniers et victimes de ce monde qu'ils aiment ; et dont ils ne sont pas, ne seront jamais, ne peuvent pas être.

« Israël est une Église infidèle, infidèle et répudiée..., et toujours attendue de l'Époux qui n'a pas cessé de l'aimer.

« La communion de ce corps mystique n'est pas la communion des saints, c'est la communion de l'espérance terrestre. Israël espère passionnément... l'avènement de Dieu *dans le monde*, le royaume de Dieu ici-bas... Le jour où il posséderait le monde, Israël serait assuré d'avoir ou d'avoir eu la foi...

« ...Espérance terrestre..., la foncière carence de leur communion mystique, c'est l'inintelligence de la Croix, le refus de la Croix. L'aversion de la Croix est essentielle au judaïsme en tant que ce mot désigne la forme spirituelle selon laquelle Israël s'est retranché de son Messie. »

Et Maritain conclut :

« En Jésus seul et dans son corps mystique pris comme tel *le diable n'a pas de part.* Il a sa part en Israël comme dans le monde. Mais Israël lutte contre lui. Le drame d'Israël, c'est de lutter contre le Prince de ce monde en aimant le monde, en étant attaché au monde. Et en sachant mieux que quiconque la valeur du monde. »

***

Quand s'accomplit la prévarication d'Israël ? Quand fut-il aux prises avec la tentation ? C'est une longue et confuse histoire. Elle s'acheva au jugement déicide qui condamnait à mort son Messie. Le grand prêtre ignorait

d'ailleurs qu'en réclamant la croix il servait les intentions de Dieu qu'il trahissait.

Il nous serait facile de relever soit dans les faits, soit dans les accusations de Jésus, la preuve qu'Israël a officiellement opté pour le Prince du monde. « *Vous, c'est du Père Diable que vous êtes !* » (Jean, VIII, 44.)

Mais c'est de Jésus qu'il s'agit pour nous. Il nous faut voir où se place la victoire qui le délivre, et qui doit délivrer les chrétiens avec Lui.

*
* *

Il a faim.

Terriblement faim après quarante jours et quarante nuits de jeûne, « n'ayant, précise saint Luc, rien mangé ces jours-là ».

Son corps, s'il a encore quelque force, crie sa faim. Il n'y a aucune faute à cela. C'est la condition humaine où s'est plongé le Fils de Dieu. Il a faim. Son corps réclame du pain comme il demandera de l'eau à la Samaritaine, comme il criera sa soif sur la croix.

Il n'est pas possible que l'imagination de Jésus ne soit envahie par le mirage suppliciant du pain qu'il connaît, et qui manque. Sa sensibilité humaine est tendue à l'extrême vers le manger, n'importe quoi ! Or, la voix de la faim n'est pas la voix du péché. Il est stupide de parler de gourmandise. Quant à l'idée de faire de ces galets des galettes de blé au moyen d'un pouvoir qu'il possède et manifestera à plusieurs reprises, cette idée n'a absolument rien d'indécent.

Alors où est le mal ? Où est la tentation ?

Israël sait, lui, qu'il y a une loi, une nécessité première. *Prius vivere.* D'abord vivre. C'est de bon sens. « *Il vaut mieux,* dit l'Ecclésiaste, *un chien vivant qu'un lion mort.* » « *Ce ne sont par les morts,* dit le psaume, *qui vous loueront, Seigneur.* » Or, pour vivre, il faut manger. Moïse a jeûné et puis il a mangé. Élie aussi. Et David. Et tous les autres. Cela, c'est premier. Cela domine tout.

Voilà pourquoi Israël a reçu de Dieu une terre « coulant de lait et de miel » ; après la manne, après les cailles ! Voilà pourquoi les prêtres d'Israël sont riches, et que le Temple

a des rentes. Et qu'il faut bien qu'on vende dans les portiques les animaux des sacrifices, etc., etc.

Jésus sent monter en lui, de sa chair d'homme, cette évidence qui le tient en ce moment au creux de l'estomac torturé. Puis il sent monter de sa race juive le souvenir que la manne et les cailles ne sont qu'un jeu pour Dieu... Alors, il n'a qu'un geste à faire...

— Eh bien! non, il ne le fera pas ; parce que *ce n'est pas vrai que d'abord il faut manger!*

Un jour, quand Pierre regardera vers Rome ou Xavier vers la Chine, la question ne sera pas d'abord de s'assurer le manger. Le pain, celui-là, il viendra bien à son temps! Malheur aux messagers, malheur aux Églises qui ont au préalable le souci de leur pain, du plus simple pain sec. Ce qui importe avant tout et absolument, c'est d'avoir plein sa besace de la parole de Dieu. Quand Israël redécouvrira cela, il commencera d'échapper au monde. Mais si la chrétienté l'oublie un jour, elle se perdra avec Israël repu.

Quand Jésus enverra ses apôtres sans sac et sans le sou à travers la Judée, prêcher la parole de Dieu, il ne fera qu'un exercice de mobilisation pratique qui bafouait en eux le sens juif et paysan de la table assurée. Le pain, disait-il, ça n'a aucune importance ! Bienheureux ceux qui claquent la faim !

*
* *

Israël en demeurait stupide. Ou plutôt il prenait sournoisement sa revanche. Un jour, quand une folle couvrira le parquet de la salle à manger d'un parfum très cher, un des compagnons de Jésus soufflera qu'avec ça on aurait pu faire manger du pain aux pauvres. Au moins trois cents deniers ! Parce que ça, c'est premier. « Non, répliqua Jésus, ce n'est pas premier. D'abord, il faut embaumer mon corps d'amour. »

A quelques jours de là, Israël possédait si bien Judas que pour le dixième, trente deniers, il vendrait son maître. Trente deniers, du pain pour un mois peut-être !

Eh bien! non, Judas, ce n'est pas premier. Même du pain pour toute la vie (qu'on croit)! Car on se pend la nuit même! Il vaut mieux une miette de parole de Dieu.

« Et après la bouchée de pain, dit mystérieusement saint Jean, alors Satan entra en cet homme... » (Jean, XIII, 27.)

*
* *

La deuxième tentation fut plus étrange. L'équivoque s'insinuait dans une sophistique plus trouble.

Cette fois, disent Luc et Matthieu, cela se passa à Jérusalem. Jésus se trouvait sur le pinacle du temple. De là, il domine tous les portiques, toutes les cours. Il se penche et sent le vertige monter en ses jambes. Sous lui passent les Juifs des provinces venus en pèlerinage, les serviteurs du temple, les prêtres. Personne ne le voit.

Alors une voix inconnue monte en Lui. Elle n'a plus le caractère brutal et sain de celle qui criait dans sa chair. Elle est molle, doucereuse. Elle suggère. Ce qu'elle propose est absurde. Aussi elle l'enveloppe de dévotion : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas... Car — ô la savante ! — il est écrit : *A ses Anges il donnera des ordres à ton sujet, pour qu'ils te gardent...* Et il est écrit encore : *Des mains ils te porteront, de peur que tu ne heurtes du pied à une pierre...* »

Qu'est-ce que tout cela ?

Du pain, on comprend, c'est clair.

Ce brouillamini dévot n'arrive pas à cacher l'incongruité de la charlatanerie. Que signifie cette acrobatie de parachutiste qui sent la foire ? Que mérite cet enfantillage, qu'un haussement d'épaules ?

Alors, valait-il la peine de raconter ce cauchemar absurde ?

La réponse de Jésus ne le prend pas si à la légère. Elle suppose un véritable attentat à l'honneur de Dieu : « *Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu !* » réplique Jésus avec force.

Peut-être livre-t-il un combat plus sévère que quand il terrassait sa faim.

Car enfin de quoi s'agit-il ? De se précipiter dans le vide et de se confier aux anges ? Sans doute; mais croyez-vous qu'il ne s'agisse que de cela ? Dans le désert de Judée, les rochers à pic ne manquent pas pour ce bel exercice. Ah ! je te vois venir, Israël, affamé de prestiges ! Ce que tu suggères — et

« Écoute : voici l'heure de parler crûment.

« Je sais, moi, comment on tient en son pouvoir le monde. Je te le dis, comprends-le bien, c'est *mon* affaire. D'abord, il est à moi, c'est un fait. Regarde : je suis le Prince de ce monde. Pourquoi ? Comment ? Il y a une origine aux choses et ça ne s'est pas fait tout seul. Il a même fallu que j'en fasse la conquête, du monde. C'est fait. Ça tient. Pourquoi ? Comment ? Parce que j'en sais la technique. J'ai la science du gouvernement du monde. Je ne suis pas un rêveur philanthrope. J'aime l'ordre, c'est assez. Je sais comment il s'obtient. Il y en a qui philosophent des « politiques ». Et puis, qu'en font-ils ? Moi, c'est plus simple. L'or. Ce n'est pas très glorieux. Mais chez eux tout s'achète, plus ou moins cher. Pas très cher en somme. Car j'ai la planche à images. Tout : les ambitieux, c'est ce qu'il y a de plus facile. D'un coup, nous voilà maîtres des commandes. Les imbéciles, pour les utiliser, comme ils peuvent, il suffit de les éblouir de loin. Et les voilà qui peinent comme des galériens. Il ne reste plus que les forcenés, ceux qui souffrent trop et qui hurlent. C'est mon dernier secret. Je te dirai comment j'arrive avec peu de chose à les acheter, eux aussi. Il suffit de les faire « trop » malheureux. L'intelligence, la conscience, le courage, la fierté, les larmes, rien, te dis-je, ne résiste. Quant aux coups durs, quand la bête désenivrée s'éveille, il est inutile d'employer des mots. Je n'aime pas les mots que prononcent les brutes. Sans rien dire, il suffit de jouer avec ce bibelot, tu vois, magique : les lions enragés se couchent comme des agneaux. Un simple geste de la main vers la poche..., il n'est même pas nécessaire de tirer... »

« Alors, écoute encore. Ce monde univers, tous ces royaumes, leur gloire, la Chine, New-York, la Cité, le Capitole, Paris, c'est à moi. A qui je veux, je les donne. A toi, si tu veux. Je t'ai dit les secrets, mes secrets. Alors, renonce à tes rêves, prêcheur, dangereux fou. Saint de Dieu ! tombe à genoux, couche-toi devant moi ! »

« Alors, rapporte saint Matthieu avec le calme admirable qui bouleversait Pascal, alors Jésus lui dit : « *Va-t'en, Satan! Car il est écrit : Devant ton Dieu tu te prosterneras; et à Lui seul tu serviras!* »

« Ayant alors, ajoute saint Luc, épuisé toute tentation, le diable s'éloigna de lui... pour le bon moment. »

Il tenait en ses mains Rome et Jérusalem, Pilate avec Tibère, Hérode, Caïphe et Anne. On verrait bien qui l'emporterait. Il s'éloigna, affirme saint Luc, pour revenir dans une meilleure occasion et sans doute avec des formes plus voilées, un langage plus discret, mais aussi avec des arguments de fait plus lourds.

A la mort de son cousin Jean, que ne dit-on pas autour de Lui, dans sa parenté la plus pieuse! Sur l'imprudence avec laquelle il avait heurté de front les puissants, sûre façon de compromettre les meilleures causes ; sur les silences nécessaires, quand parler ne peut qu'exciter les colères ; sur le prix qu'il faut attacher à l'amitié des princes et l'autorité que confère leur patronage. Et qu'il ne faut pas être trop difficile, ni demander aux rois d'être des modèles, pourvu qu'ils allouent à la vérité de bonnes finances, et proclament qu'il faut de la religion pour le peuple...

Et lors des premiers miracles, jusqu'au cœur de ses apôtres, quelles espérances ! Pouvoir de l'opinion, force irrésistible des munificences sur un peuple misérable, prodigieuse politique qui surexcite les irritations nationales et réveille les passions raciales. « *Allons, montre-toi au monde!* » lui crient ses proches. Tout autour de lui on parle de coup d'État, on se partage les ministères, on se dispute les présidences. A tout hasard on s'arme et l'on porte des glaives sous le manteau... Quand un village résiste, on est tout prêt à le foudroyer du tonnerre de Dieu : « Seigneur, crie Jean, tu veux qu'on y mette le feu? »

Mais le Christ n'a plus besoin maintenant que d'un mot pour écarter de sa route l'ennemi embusqué : « *Remets, Pierre, ton glaive au fourreau* », ou bien : « *Vous ne savez pas ce que vous demandez, ni de quel esprit vous êtes.* » Lui, il a vaincu le monde et bientôt il le terrassera. Mais il sait que derrière Lui, jusqu'à la fin des siècles, ses disciples devront combattre le même adversaire acharné et qui ne veut pas consentir à sa défaite. Il prend même sur nous parfois de terribles avantages.

Voilà deux mille ans que dure la bataille. Elle s'est ouverte

par trois siècles de massacres, sans autre résultat que de couvrir les terres barbares de la semence des chrétiens. Alors, elle a changé de tactique. Pendant huit siècles, l'Église a lutté pied à pied contre ses « amis ». Chaque fois qu'elle courbait, épuisée par l'effort et le temps, surgissait de son sein un François d'Assise ou une Catherine de Sienne, un Labre, un Curé d'Ars, un Foucauld. La fureur qui s'allumait au Jardin des Carmes, ou à Moscou, ou à Barcelone, trahissait le dépit de Celui qui maniait depuis deux mille ans des armes devenues molles. Par saisons, il revenait aux pourparlers perfides. Il glissait un peu d'or dans des mains quêteuses ; il offrait la protection du pouvoir à des bergers en panique. Des voix blanches répandaient à la cantonade les *Apophtegmata*, vulgaires ou prétentieux, de la politique expérimentale. Par la force des choses, des chrétiens s'abandonnaient à ces évidences des moyens forts. On ne vit pas que d'héroïsme ; il faut aussi manger ; et « se faire respecter »... Alors soudainement la terre tremblait de la colère de Dieu et un nouveau *Kulturkampf* — cela se dit désormais en allemand dans toutes les langues — éclatait et purifiait l'Église, l'Épouse que le Christ ne permet pas à Satan d'emporter dans ses bras jusqu'à la montagne de la tentation.

Mais « le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Pascal a raison plus qu'il ne pense, s'il faut donner au mot agonie son sens étymologique de « combat ».

Saint Luc l'avait bien dit que Satan était parti « *...jusqu'au bon moment* », jusqu'au moment où nous pourrions nous endormir.

« Allons, dit Jésus en revenant vers eux. Pourquoi dormez-vous? Debout! *Priez, afin de ne pas entrer dans la tentation!* »

Peut-être comprendrons-nous le sens de l'adjuration qui clôt la prière des chrétiens :

« ...Et ne nous induis pas en tentation !

— Mais délivre-nous du malin, ajoute saint Matthieu.

— Ainsi soit-il ! » dit l'Église.

Les Évangélistes racontent qu'après avoir été servi par

les anges, Jésus partit en Galilée, proclamant la Bonne Nouvelle de Dieu et disant : « *Le temps est accompli. Le Royaume de Dieu est proche. Faites pénitence et croyez à la Bonne Nouvelle.* »

Il avait rompu avec son peuple, rompu avec les prêtres de son peuple, engagés, inféodés au monde. Resterait à mener le combat mortel contre le monde. Du moins l'équivoque était écartée à jamais.

« Ayez confiance : j'ai vaincu le monde. »

« Si le monde vous hait, dira-t-il la veille de sa mort, sachez que le monde m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartient. Mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi.

« Père saint..., je ne te prie pas pour que tu les enlèves du monde, mais pour que tu les gardes du mal. Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde..., afin que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les as aimés, comme tu m'as aimé. »

Alors qu'Il marchait vers Gethsémani, Jésus ne faisait qu'un pas nouveau, un dernier pas, dans la route choisie au désert. Dans ce cas, ce n'est pas l'arrivée au terme qui est décisive, mais l'option prise au carrefour initial.

Jésus n'a pas voulu nous y engager par surprise. Peut-être ne nous manque-t-il que d'avoir prié, jeûné au désert, « pour » y livrer notre propre combat.

Et peut-être que l'heure approche où Israël lui-même, ayant prié et jeûné, trouvera sa délivrance en s'engageant avec Jésus sur la Route de la Croix.

PAUL DONCOEUR.

L'AILE AU SERVICE DE L'ESPRIT

« TERRE DES HOMMES » DE SAINT-EXUPÉRY

Je crois revoir Antoine de Saint-Exupéry en ce printemps déjà lointain où, sur les bancs du collège, nous achevions nos humanités. Par la fenêtre entr'ouverte de l'étude, son regard, sans cesse évadé, cherchait, entre les branches d'un cerisier fleuri, l'échappée au ciel sans limite. Ce nez pointu, toujours braqué vers le haut, lui avait valu, je m'en souviens, certain surnom que notre malice d'enfants ne soupçonnait guère prophétique. Le soir, lorsque les volets clos restreignaient l'horizon du rêve, alors, son devoir terminé soigneusement plié au bord du pupitre, la main aux cheveux et les épaules remontées, « Pique la Lune » faisait des vers.

Vingt-cinq ans ont passé depuis. Vingt-cinq ans qui, de l'écolier rêveur, suffirent à dégager l'aviateur et le poète. Le ciel, jadis inaccessible, est devenu la patrie du grand pilote, et la prose de l'écrivain nous verse cette poésie vers laquelle s'essoufflaient vainement les rimes qui nous enchantèrent.

Aviateur et poète! *Terre des Hommes*, dont j'achève la lecture, me livre le secret de cette destinée peu commune[1]. Il me suffit d'entendre de quel ton le pilote de ligne célèbre l'instrument merveilleux qui fut son maître.

Saint-Exupéry eut la chance de venir à l'aviation à l'heure où les progrès de la technique lui laissaient entre les mains un engin aux qualités parfaites : moteur répondant enfin « à sa fonction, qui est de tourner », devenu comme un organe naturel et vivant auquel le pilote ne prête guère plus d'attention qu'aux battements de son propre cœur ; fuselage dont les lignes ont su retrouver « la pureté élémentaire », atteindre à « une forme parfaitement épanouie, enfin dégagée de sa gan-

1. A. de Saint-Exupéry, *Terre des Hommes*. Paris, Gallimard, 1939.

gue », et constituer « une sorte d'ensemble spontané, mystérieusement lié et de la même qualité que celle du poème ». Certes il était loin de méconnaître quelle somme de veilles, de hardiesses, de sacrifices consentis par ses devanciers, supposait cet héritage. Mais il comprenait du même coup que l'ère de la découverte était close et qu'il s'agissait maintenant d'organiser la conquête. Après le soldat, le colon. « La vérité, pour l'un, fut de bâtir; elle est, pour l'autre, d'habiter. » L'homme n'a plus à se forger des ailes, — il les a, — mais à les utiliser.

L'avion, ce n'est pas une fin, c'est un moyen. Ce n'est pas pour l'avion que l'on risque sa vie. Ce n'est pas non plus pour sa charrue que le paysan laboure. Mais par l'avion on quitte les villes et leurs comptables, et l'on retrouve une vérité paysanne.

On fait un travail d'homme et l'on connaît des soucis d'homme. On est en contact avec le vent, avec les étoiles, avec la nuit, avec le sable, avec la mer. On ruse avec les forces naturelles. On attend l'aube comme le jardinier attend le printemps. On attend l'escale comme une terre promise, et l'on cherche sa vérité dans les étoiles.

Conquérir sa vérité : seule ambition du vrai pilote! Aux mains de cet obstiné laboureur de ciel, l'avion n'est plus le bolide téméraire qui se lance à l'assaut de vains records sportifs et trace aux nues d'impressionnantes arabesques. Ployé à cette destinée véritable, qui seule justifie sa création, il n'a mission que de servir, d'aider l'homme à s'accomplir. Soc ailé, lancé en plein ciel pour quelque mystérieux labour d'où doit germer notre meilleure nourriture, c'est au cœur du mystère des choses, aux profondeurs de l'énigme humaine que nous peut faire accéder sa trouée vertigineuse. Pour qui l'y saura contraindre, l'avion deviendra robuste instrument de travail, incomparable outil de connaissance.

Saint-Exupéry reconnaît lui devoir tout ce qu'il sait de la terre et des hommes.

***

« La terre, écrit-il, nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. » Or qui donc mieux que le pilote apprend à se mesurer avec elle?

A peine l'avion a-t-il lâché le sol, la terre commence à

dérouler sous lui son film multicolore : velours des forêts, damier des cultures, écheveau infini des routes formant étoile aux carrefours dans l'amas des toits de tuiles ou d'ardoises. Ce n'est pas une carte inerte, comme on en voit dans les atlas, mais un paysage vivant où palpite l'effort des saisons et le patient labeur des hommes. Grande face aux couleurs changeantes, dont le pilote ne va plus cesser d'interroger l'humeur. Il sait que d'elle dépend son destin. Ici la terre s'annonce accueillante : de longues plages de sable fin, la soie verte des prés sans ride, semblent lui lancer un appel, inviter l'oiseau à se poser. Mais bientôt son sourire s'efface, la voici pleine de défi : un âpre décor tourmenté, hérissé de bois, ridé d'obstacles, interdit tout atterrissage. Entre le pilote et la terre un dialogue muet s'établit, dont pas un détail n'est négligeable. Il faut savoir tout deviner : parfois l'hostilité n'est qu'apparente, ou le sourire dissimule un piège. La terre se venge terriblement de qui n'a pas su lire sur son visage l'imperceptible tressaillement, la lueur fugitive expliquant son mystère. Elle ne souffre pas l'indifférence dans les yeux qui l'observent.

Guillaumet ne m'enseignait pas l'Espagne; il me faisait de l'Espagne une amie... Il ne me parlait pas de Guadix, mais de ces trois orangers qui, près de Guadix, bordent un champ : « Méfie-toi d'eux, marque-les sur ta carte... » Et les trois orangers y tenaient désormais plus de place que la Sierra Nevada...

Nous tirions ainsi de leur oubli, de leur inconcevable éloignement, des détails ignorés de tous les géographes du monde. Car l'Èbre seul, qui abreuve de grandes villes, intéresse les géographes. Mais non ce ruisseau caché sous les herbes à l'ouest de Motril, ce père nourricier d'une trentaine de fleurs : « Méfie-toi du ruisseau, il gâte le champ... » ...A la première occasion, il me changerait en gerbe de flammes...

Et, peu à peu, l'Espagne de la carte devenait, sous la lampe, un pays de contes de fées. Je balisais d'une croix les refuges et les pièges. Je balisais ce fermier, ces trente moutons, ce ruisseau. Je portais à sa place exacte cette bergère qu'avaient négligée les géographes.

Pour exiger cette connaissance par l'intime, l'avion n'en procure pas moins la possibilité des vues d'ensemble, l'enrichissement des vastes perspectives. Sa marche rectiligne, que nul obstacle ne dévie, nous livre, sans en rien dissimuler, la totale physionomie de l'univers. Jusqu'ici nous demandions

aux routes de nous introduire en ce mystère. Elles nous ont étrangement abusés, dressant sur nos chemins « quelques heureux décors », payant « des figurants pour y danser ». Elles ne nous ont fait voir que le monde habitable. Car elles « épousent les besoins de l'homme et vont de fontaine en fontaine ». Elles ne mènent que de l'étable à l'abreuvoir, ou du village à la cité.

Ainsi trompés par leurs inflexions comme par autant d'indulgents mensonges, ayant longé, au cours de nos voyages, tant de terres bien arrosées, tant de vergers, tant de prairies, nous avons longtemps embelli l'image de notre prison. Cette planète, nous l'avons crue humide et tendre.

Mais notre vue s'est aiguisée et nous avons fait un progrès cruel... Du haut de nos trajectoires rectilignes, nous découvrons le soubassement essentiel, l'assise de rocs, de sable et de sel où la vie, quelquefois, comme un peu de mousse au creux des ruines, ici et là se hasarde à fleurir.

Nous voilà donc changés en physiciens, en biologistes, examinant ces civilisations qui ornent des fonds de vallée, et parfois, par miracle, s'épanouissent comme des parcs, là où le climat les favorise.

La rapidité de sa course permettant à l'avion de relier d'un bond les mille objets de sa connaissance, le fait capable d'en recréer l'unité. Tel un œil géant qui d'une multitude éparse de sensations lumineuses noue la gerbe et recompose l'image. A l'observateur volant est révélée l'anatomie du globe. Il devine l'ossature puissante, les souples articulations de ce grand corps ; voici l'ombre portée des collines pareille au gonflement des muscles, et le ruissellement des eaux qui semble un bleu réseau d'artères. Il sait comment le pays intérieur communique avec la mer ; il assiste à la lutte éternelle de la côte arc-boutée contre la poussée des océans. A ses yeux l'histoire ressuscite, il lit la genèse de l'univers.

On survole de loin en loin, sur la côte du Sahara, entre cap Juby et Cisneros, des plateaux en forme de cône dont la largeur varie de quelques centaines de pas à une trentaine de kilomètres. Leur altitude, remarquablement uniforme, est de 300 mètres. Mais, outre cette égalité de niveau, ils présentent les mêmes teintes, le même grain de leur sol, le même modelé de leur falaise. De même que les colonnes d'un temple, émergeant seules du sable, montrent encore les vestiges de la table qui s'est éboulée, ainsi ces piliers solitaires témoignent d'un vaste plateau qui les unissait autrefois.

Prodigieuse école que celle de la machine ailée qui contraint le pilote au respect des plus humbles détails et le livre dans le même instant à la contemplation des énormes ensembles. Mais plus merveilleuse encore la puissance de l'avion à nous faire sentir l'insoupçonnable parenté reliant l'une à l'autre ces deux échelles de grandeur, équilibrant dans la juste balance l'enfantement d'un monde et la croissance de trois arbres au bord d'un pré. Éloquente illustration des contradictions de la sagesse humaine capable de vaincre le rempart des montagnes et de broncher sur un caillou dissimulé dans la luzerne. Rien n'est grand et rien n'est petit. Seul notre rapport avec les choses engendre leur valeur et leur taille. Modifiant à volonté sa distance par rapport à la terre, l'aile a doté le corps de l'homme d'un sens aux dimensions nouvelles, qui lui rend pour ainsi dire tangible le mystère des deux Infinis.

Cette touffe verte, là-bas... Oasis? Village? Une cité peut-être. Elle ne semble, vue de si haut, qu'un simple grain, une tache parmi les sables. Mais... une légère pression sur les commandes... et, sous la plongée fulgurante, le point peu à peu s'élargit, le disque vert acquiert tout à coup une surface aux proportions formidables. L'atome devient un monde. Tel le ciron de Pascal offrant « dans la petitesse de son corps... des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs », c'est une ville avec ses jardins, ses larges avenues, des maisons au bord de ces rues, et dans ces maisons : des hommes. Et quel mystère rien que sous la paupière de cette jeune fille qui, juste en cet instant, revient du puits, la cruche sur l'épaule! Le problème ici recommence, et l'on se perd à l'infini. Et notre homme se sent égaré aux rives de cet univers inconnu où vient d'aborder sa carène, de ce monde noyé lui-même dans ces immensités d'un autre ordre où, pilote, il n'y a qu'un instant, il s'était senti moins solitaire.

Le mur d'un jardin de chez nous peut enfermer plus de secrets que le mur de Chine ; et l'âme d'une petite fille est mieux protégée par le silence que ne le sont, par l'épaisseur des sables, les oasis sahariennes.

« Ce n'est pas la distance qui mesure l'éloignement. » Quelle est donc notre demeure sur la terre ? Rien n'est proche, rien n'est éloigné. Voici bien un autre problème. Le contact physique ne suffit pas à créer la présence. Et peut-être pour posséder les êtres faut-il parfois s'en être séparé. Jamais Saint-Exupéry connut-il la douceur de sa maison natale autant qu'en cette nuit glacée où, perdu dans le désert, entre le sable et les étoiles, il sentit tout à coup ses songes « plus réels que ces dunes, que cette lune, que ces présences »?

Je n'étais plus ce corps échoué sur une grève, je m'orientais, j'étais l'enfant de cette maison, plein du souvenir de ses odeurs, plein de la fraîcheur de ses vestibules, plein des voix qui l'avaient animée... Je revoyais les grandes armoires solennelles. La vieille gouvernante trottait comme un rat de l'une à l'autre, toujours vérifiant, dépliant, repliant,... préparant toujours de ses mains ces draps sans pli pour nos sommeils, ces nappes sans coutures pour nos dîners, ces fêtes de cristaux et de lumière.

L'avion, qui semble disperser à tous les vents notre présence, ne nous rend-il pas au sentiment de nos essentielles attaches ? Peut-être faut-il avoir rêvé d'avoir l'univers pour jardin pour comprendre qu'on puisse d'un jardin se composer un univers, et se contenter d'un toit, d'un champ, d'une fontaine pour installer son bonheur. Peut-être faut-il s'être efforcé de faire le tour de toutes choses pour soupçonner qu'on peut en tout lieu se retrouver au cœur des choses. Paradoxe que justifie la nature même de cet univers « dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».

C'est que tout se tient dans le monde et que seule l'infirmité de nos sens nous empêche de saisir les liens subtils qui intéressent l'humble fleur germant au talus à tous les grands problèmes de la nature : aux dépressions atmosphériques, aux taches du soleil, à la respiration des océans, à la gravitation des astres dans le ciel.

L'avion nous fait prendre conscience de ce rapport constant de nous-mêmes avec l'ensemble. C'est qu'à tous les instants de sa course miraculeuse il se révèle un centre attentif et mobile où converge l'informulable jeu de mille acteurs invisibles. Avec la sensibilité du sismographe enregistrant le lointain ébranlement d'un monde, il inscrit, dans

l'air où il pèse, la courbe de gigantesques influences, la menace ou la promesse de la montagne, du vent, de la mer et des astres. Le pilote n'a que faire ici de son œil ou de son oreille, c'est avec tout son corps qu'il écoute et qu'il voit. Il reçoit au plus intime de sa chair le message secret de l'univers.

Semblable au paysan qui fait sa tournée dans son domaine et qui prévoit, à mille signes, la marche du printemps, la menace du gel, l'annonce de la pluie, le pilote de métier, lui aussi, déchiffre des signes de neige, des signes de brume, des signes de nuit bienheureuse. La machine qui semblait d'abord l'en écarter, le soumet avec plus de rigueur encore aux grands problèmes naturels.

Il acquiert avec l'habitude une telle sympathie cosmique qu'un rien suffit pour éclairer son instinct. Deux libellules et un papillon vert, qui se heurtent à sa lampe, lui révéleront l'approche d'un cyclone. Que cherchent ici, songera-t-il, ces libellules, à des centaines de kilomètres des oasis de l'intérieur ?

Ces insectes me montrent qu'une tempête de sable est en marche ; une tempête d'est et qui a dévasté les palmeraies lointaines de leurs papillons verts. Son écume déjà m'a touché... Avant dix minutes, le sable emplira le ciel.

Mais ce n'est pas ce qui m'émeut. Ce qui me remplit d'une joie barbare, c'est d'avoir compris à demi-mot un langage secret, c'est d'avoir flairé une trace comme un primitif, en qui tout l'avenir s'annonce par de faibles rumeurs, c'est d'avoir lu cette colère aux battements d'ailes d'une libellule.

Cette dépendance qu'il éprouve à l'égard du Tout, cette évidence qu'il a d'appuyer sa petitesse aux énormes assises de la création, ramènent l'homme sans doute au juste sentiment de sa faiblesse. Mais elles lui révèlent aussi sa grandeur : ce don qui lui est fait d'être la pensée de cet univers aveugle, la vigie de proue de ce monde en marche propageant, grâce à lui, au travers des espaces, la lueur vacillante et sublime de l'esprit. C'est ce qu'éprouvait Saint-Exupéry, une nuit qu'échoué dans une région de sable épais, il attendait l'aube, allongé sur une crête, face au « vivier des étoiles ».

Je sentais la terre étayer mes reins, me soutenir, me soulever, me transporter dans l'espace nocturne. Je me découvrais appliqué à l'astre, par une pesée semblable à cette pesée des virages qui vous

appliquent au char, je goûtais cet épaulement admirable, cette solidité, cette sécurité, et je devinais, sous mon corps, le pont courbe de mon navire.

***

Ainsi le pilote n'arpentait la terre et ne sillonnait les espaces que pour apprendre à se mesurer à leur échelle, que pour y calculer sa propre richesse et vérifier sa place en cet exil. Au fil de tant de trajectoires lointaines c'est lui-même qu'il allait chercher. Des fonds du nuage éblouissant où l'hélice faisait sa déchirure, par delà les gouffres de la nuit pleins du fourmillement des étoiles, il sentait monter jusqu'à lui cette profondeur nouvelle, offerte au vertige de son vol : ce mystère de l'Homme qui toujours apparaissait sur les prolongements de ses démarches ailées. Mystère de notre être double, si court sous son angle charnel : grain de sable perdu parmi l'infinité des sables, si vaste sous le rapport de l'esprit : embrassant et débordant l'univers !

Mais l'avion ne se borne pas à nous faire prendre conscience des antinomies de notre nature. Il nous aide à les résoudre. Il ne nous invite pas à la contemplation stérile, mais se propose comme l'instrument qui peut devenir entre nos mains l'artisan de notre grandeur. Il sera l'occasion magnifique qui, de cet amas de glaise et de médiocrité dont est pétrie notre substance, fait surgir la figure du héros et du serviteur des humains.

Que de puissances, hélas ! à jamais sommeillantes, quelle somme de tendresse, de courage ou de génie peut-être pour toujours enfouie, stérile, au cœur des hommes, parce qu'il ne s'est point trouvé d'instrument pour mettre ces richesses au jour, point de charrue pour défricher ces abîmes où dort la promesse des moissons !

Nous avons tous connu des boutiquiers qui, au cours de quelque nuit de naufrage ou d'incendie, se sont révélés plus grands qu'eux-mêmes. Ils ne se méprennent point sur la qualité de leur plénitude : cet incendie restera la nuit de leur vie. Mais, faute d'occasions nouvelles, faute de terrain favorable, faute de religion exigeante, ils se sont rendormis sans avoir cru en leur propre grandeur.

De ce gaspillage des valeurs humaines, Saint-Exupéry

nous assure avoir eu, un jour, la révélation poignante, dans un wagon bondé de pauvres émigrés polonais :

Je m'assis en face d'un couple. Entre l'homme et la femme, l'enfant, tant bien que mal, avait fait son creux et il dormait. Mais il se retourna dans le sommeil, et son visage m'apparut sous la veilleuse. Ah ! quel adorable visage ! Il était né de ce couple-là une sorte de fruit doré. Il était né de ces lourdes hardes cette réussite de charme et de grâce. Je me penchai sur ce front lisse, sur cette douce moue des lèvres, et je me dis : Voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de vie. Les petits princes des légendes n'étaient point différents de lui : protégé, entouré, cultivé, que ne saurait-il devenir ! Quand naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voilà tous les jardiniers qui s'émeuvent. On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. Mozart fera ses plus hautes joies de musique pourrie, dans la puanteur des cafés-concerts. Mozart est condamné.

Une méditation du même ordre accablait le cœur du pilote chaque fois que l'omnibus de service, sentant « le renfermé, l'administration poussiéreuse », le conduisait au terrain de vol. Serré sur la banquette entre un douanier mal réveillé et quelque autre triste fonctionnaire : « Vieux bureaucrate, mon camarade ici présent, songeait-il, nul jamais ne t'a fait évader et tu n'en es point responsable. Tu as construit ta paix à force d'aveugler de ciment, comme le font les termites, toutes les échappées vers la lumière... Nul ne t'a saisi par les épaules quand il en était temps encore. »

Mais pourquoi pleurer sur autrui quand on sait porter en soi-même le germe jamais extirpé de la vie banale et sordide ? C'est du sentiment de son propre péril que Saint-Exupéry tirera sa meilleure lumière :

Je me souviens d'une nuit de Paris où Mermoz et moi ayant fêté, avec quelques amis, je ne sais quel anniversaire, nous nous sommes retrouvés au petit jour au seuil d'un bar, écœurés d'avoir tant parlé, d'avoir tant bu, d'être inutilement si las. Mais comme le ciel déjà se faisait pâle, Mermoz brusquement me serra le bras, et si fort que je sentis ses ongles. « Tu vois, c'est l'heure où à Dakar... » C'était l'heure où les mécanos se frottent les yeux et retirent les housses d'hélices, où le pilote va consulter la météo, où la terre n'est plus peuplée que de camarades. Déjà le ciel se colorait, déjà l'on préparait la

fête, mais pour d'autres, déjà l'on étendait la nappe d'un festin dont nous ne serions pas les convives. D'autres courraient leur risque...

« Ici, quelle saleté!... », acheva Mermoz.

Voilà donc ces hommes aux confins d'un double monde. D'un côté, le bar enfumé où leur volonté s'énerve et s'endort, de l'autre, les espaces infinis où les attend la vie puissante et belle... Et, sur cette ligne de partage où s'opère le discernement de l'homme, rien... que l'invite d'un grand oiseau, prêt au départ, dressé parmi les herbes frémissantes.

Nous avons besoin qu'on nous délivre. Mais l'homme jamais n'est libéré qui n'a point d'abord pris en mains l'outil lui permettant d'œuvrer et de produire. Car seule la création nous fait libre, et nul ne se conquiert qu'à travers son ouvrage. De cette vertu de l'instrument, l'avion n'offre ici qu'un exemple. Grâce à lui, le pilote atteint sa vérité. D'autres trouveront ailleurs l'occasion de leur délivrance. La charrue fait le paysan et l'établit roi sur ses terres. Sans une truelle ou un rabot, ni menuisier ni bon maçon. La plume seule peut accomplir l'écrivain, et le ciseau révéler un sculpteur. Le caractère universel de cette loi du métier n'échappe point à Saint-Exupéry, et les rapprochements continuels que nous rencontrons dans son livre entre les gestes du pilote et ceux du travailleur des champs suffiraient à nous l'assurer. Si pourtant l'auteur de *Terre des Hommes* paraît exalter entre toutes les ressources de l'avion, c'est d'abord qu'il nous fait en ces pages la confidence de son expérience personnelle et par conséquent limitée. C'est aussi que le pilote de ligne lui semble accéder mieux que tout autre, grâce aux conditions exceptionnelles de son existence, à ce sentiment de virile fierté hors duquel — on l'a trop oublié — il n'est outil ni métier capable d'assurer la grandeur d'un homme. Que sert de multiplier aux mains des travailleurs les scies, les marteaux ou les pelles, si l'on ne sait donner à l'ouvrier le goût de la liberté dans l'effort, la conscience de l'utilité de son labeur et de la dignité de son service?

Celui qui donne un coup de pioche veut connaître un sens à son coup de pioche. Et le coup de pioche du bagnard, qui humilie le bagnard, n'est point le même que le coup de pioche du prospecteur,

qui grandit le prospecteur. Le bagne ne réside point là où des coups de pioche sont donnés. Il n'est pas d'horreur matérielle. Le bagne réside là où les coups de pioche sont donnés qui n'ont point de sens, qui ne relient pas celui qui les donne à la communauté des hommes.

Hélas ! « il est deux cents millions d'hommes en Europe qui n'ont point de sens et voudraient naître ».

Combien le pilote se sent mieux partagé ! Que de fois n'a-t-il pas respiré, dans la fraîcheur des aubes grises précédant les départs, la promesse de sa résurrection !

Chaque camarade, ainsi, par un matin semblable, avait senti en lui-même, sous le subalterne vulnérable,... naître le responsable du Courrier d'Espagne et d'Afrique, naître celui qui, trois heures plus tard, affronterait dans les éclairs le dragon de l'Hospitalet,... qui, quatre heures plus tard, l'ayant vaincu, déciderait en toute liberté, ayant pleins pouvoirs, le détour par la mer ou l'assaut direct des massifs d'Alcoy, qui traiterait avec l'orage, la montagne, l'océan.

Chaque camarade, ainsi, confondu dans l'équipe anonyme sous le sombre ciel d'hiver de Toulouse, avait senti, par un matin semblable, grandir en lui le souverain qui, cinq heures plus tard, abandonnant derrière lui les pluies et les neiges du Nord, répudiant l'hiver, réduirait le régime du moteur, et commencerait sa descente en plein été, dans le soleil éclatant d'Alicante.

Que l'allégresse triomphale de cet hymne à la gloire de la « Ligne » ne nous fasse point prendre le change sur l'exacte pensée de Saint-Exupéry. Ce n'est point l'ivresse de la course folle, l'exaltation de la liberté reconquise, la joie de la vie d'aventure et de danger qu'il entend célébrer d'abord. Il songe à de meilleures richesses.

Dieu sait pourtant qu'il n'ignore pas quelle gamme d'émotions violentes et profondes réservent au pilote les hasards des grands raids ! Ni même quels trésors d'énergie peuvent révéler au cœur de l'homme maintes situations désespérées auxquelles sa témérité l'expose ! « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait », avait dit Guillaumet, après sept jours de marche épuisante, dans la neige, loin de son avion brisé dans les Andes. Et Saint-Exupéry eut tout le temps de méditer sur ces paroles le jour où, en plein désert, sa machine vint, à 270 kilomètres-heure, emboutir le sol, vibrant « comme un couteau planté de loin dans le bois dur ».

Prisonnier des sables pendant quatre jours et quatre nuits, il resta seul avec Prévot, en proie aux tortures de la soif et à l'écœurement des mirages.

Mais l'accident n'ajoute rien à la gloire essentielle des vrais pilotes. Seul le but qu'ils poursuivent en dépit du danger et de l'accident possible fait la dignité de leurs prouesses.

On veut confondre de tels hommes avec les toréadors ou les joueurs. On vante leur mépris de la mort. Mais je me moque bien du mépris de la mort. S'il ne tire pas ses racines d'une responsabilité acceptée, il n'est que signe de pauvreté ou d'excès de jeunesse.

Celui dont Saint-Exupéry nous disait tout à l'heure, avec fierté, épier en lui la naissance, c'était « le *responsable* du Courrier d'Espagne et d'Afrique »...

...Responsable de lui, du courrier et des camarades qui espèrent. Il tient dans ses mains leur peine ou leur joie. Responsable de ce qui se bâtit de neuf, là-bas, chez les vivants, à quoi il doit participer. Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail.

Il fait partie des êtres larges qui acceptent de couvrir de larges horizons de leur feuillage... Être homme..., c'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir un monde.

Solidarité fraternelle, amitié joyeuse dans la fidélité au service, dans l'aide de chacun au commun effort, voilà l'esprit de la « Ligne ». Et voilà qui donne à la vie son sens.

Liés à nos frères par un but commun et qui se situe en dehors de nous, alors seulement nous respirons et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre, mais regarder ensemble dans la même direction. Il n'est de camarades que s'ils s'unissent dans la même cordée, vers le même sommet en quoi ils se retrouvent... Alors seulement nous pourrons vivre en paix et mourir en paix, car ce qui donne un sens à la vie donne un sens à la mort.

Celui-là meurt-il tout à fait qui a conscience d'avoir tracé son sillon sur la terre et sait que d'autres viendront après lui parfaire l'ouvrage commencé, faucher les épis et lier les gerbes ? Le relais des pilotes de ligne, se transmettant d'escale en escale, avec les sacs du courrier, le sens de la fidélité et l'honneur de servir, participe de la grandeur sacrée des

continuités paysannes. Frappé en pleine course, le héros de l'Atlantique s'endort, ne connaissant d'autre fierté que celle du paysan de Provence qui, « au terme de son règne, remet en dépôt à ses fils son lot de chèvres et d'oliviers, afin qu'ils le transmettent à leur tour aux fils de leurs fils ». Ainsi, de génération en génération, comme d'équipage en équipage, s'accroîtra et s'alourdira l'héritage. Ah ! il s'agit bien ici d'oliviers ou de chèvres, de colis ou de courriers ! C'est la foi dans l'avenir du monde, c'est la flamme même de l'esprit qui se communique et se reçoit sous les dehors de ces legs charnels.

Le destin de l'homme est en cause qui des ténèbres va vers la lumière. A nous d'en assurer la marche.

Il nous faut dans la nuit lancer des passerelles.

Et le pilote le sait bien :

Ce que nous sentons quand nous avons faim, de cette faim... qui poussa Mermoz vers l'Atlantique Sud..., c'est que la genèse n'est point achevée, et qu'il nous faut prendre conscience de nous-mêmes et de l'univers.

Louis BARJON.

ÉDUCATION ET DIRECTION

FAIRE GRANDIR

I

« *Il grandissait* en sagesse, en âge et en grâce. » Ne cherchons pas ailleurs. A cette loi de nature et de grâce, le Fils de Dieu lui-même s'est soumis : il a grandi. L'enfance et l'adolescence tendent à la perfection de l'âge adulte qui, en dépit de complaisances sentimentales, leur est supérieur. Élever un enfant, c'est en faire un homme, le faire grandir. Mais, dès lors que nous parlons de croissance, il est trop clair que deux activités collaborent, celle de l'éducateur et celle de l'enfant. Dans l'enfant est la force ascensionnelle. A l'éducateur de déblayer la voie devant l'élan vital, de veiller sur les déformations et déviations possibles, de favoriser, stimuler, aider la croissance. A lui, en tenant compte de ce qu'est cet enfant-ci, de diriger sa croissance. Il n'est pas vrai qu'il puisse suffire de laisser grandir après avoir mis l'enfant dans les conditions les meilleures. Gardons-nous du prestige des mots et des images : la fleur ne s'épanouit pas infailliblement; pour un beau baliveau de frêne, que de jeunes arbres inclinés ou tordus! Grandir, s'épanouir ne sont pas si simples. Il y faut, avec les ressources de la nature et de la grâce chez l'enfant, le ferme et intelligent amour des parents. Si charmante qu'elle soit, la faiblesse de l'enfant a besoin de notre force.

Sortons des généralités commodes. *D'un enfant faire un homme*, dit-on. Oui, à condition de bien appuyer sur les deux articles indéfinis. Ni l'enfant n'existe, ni l'homme, mais des enfants et des hommes. Et voici que, dès le début, la responsabilité des éducateurs apparaît ce qu'elle est, grave et définitive, engageant nécessairement l'avenir. Car, avant que l'enfant soit en état de choisir, avant même que son

naturel stable se soit révélé, les parents ont dû choisir pour lui entre de multiples façons d'être homme. *Éducation et direction sont d'abord inséparables.* Une première orientation est nécessaire à l'éducation. Qu'ils le veuillent ou non, les parents dirigent, orientent, c'est-à-dire choisissent à la place de l'enfant et en son nom. Vous le laissez parler n'importe comment, vous enchantant bêtement de sa gaucherie et de ses incorrections ; ou vous lui faites parler un vrai français ; vous avez choisi et dirigé. Vous souffrez qu'il se tienne à sa guise ou vous lui donnez des habitudes de tenue ferme et lui apprenez les premiers gestes de cette maîtrise de soi et de ce respect des autres en quoi consiste la politesse ; vous avez choisi et dirigé. Vous cédez pour qu'il ne pleure pas ou vous laissez les caprices se briser contre l'ordre ; vous avez choisi et dirigé.

A mesure que l'enfant grandit, comprend, raisonne, juge, toute la vie de la maison agit sur lui. Il baigne, dit-on, dans le milieu familial. L'image familière pourrait tromper, évoquer l'idée d'un lac immobile et comme mort. Pensons plutôt à ces bois où, suivant que dominent les essences, le chêne par exemple ou le hêtre, différentes sont les fleurs forestières. L'association sylvatique n'est rien près d'un climat familial. A la maison, cet enfant est étroitement serré pour qu'il ne gêne pas les grandes personnes ; cet autre a liberté d'être sans-gêne et indiscret; ce troisième a sa place, toute sa place, mais elle seule. Ici, à table, les parents et les grands frères parlent librement sans s'inquiéter des petits yeux qui battent gênés ; à cette table-là, la détente du soir n'est jamais niaise ou moins réservée. Pourvu qu'il ne casse rien et ne promène pas des doigts sales sur les meubles, cet enfant-ci peut mentir à sa guise ; celui-là qui n'a jamais été fouetté l'est à son premier mensonge. A douze ans, ce garçon était encore lavé et habillé par sa mère ; et celui-ci, dès qu'il en a eu la force, a pris sa part des menus travaux du ménage. Arrive l'âge d'aller à l'école. Tel papa et telle maman dispensent de classe dès que le baromètre est légèrement pessimiste ; tels autres exigent que l'enfant se lève à temps pour repasser une dernière fois ses leçons après une bonne toilette complète ; mais ce papa veut coûte que coûte une bonne place, dût l'enfant

se débrouiller « comme les autres » pour copier ce qu'il n'a pas appris ou retenu. Qu'il s'agisse du sens social, de la loyauté, de la pureté, de la capacité d'effort, du travail, ces enfants seront diversement orientés, dirigés. Un milieu familial exprime une conception de la vie et de la grandeur humaine.

Or, à l'influence de la famille, à l'action du milieu où vit l'enfant, des commandements, conseils, réprimandes, encouragements, jugements de ses parents, voici que, par la volonté positive ou la permission des parents, d'autres influences actives s'ajoutent, ces études, cette école, ces maîtres, ces camarades, ces lectures, ces livres d'images, ces jouets, ces divertissements ou jeux permis ou défendus, ce journal que lit papa, cette bande d'amis, cette troupe scoute... Ce n'est pas un même type d'homme que tendent à former les études primaires et les études secondaires, des jeudis de plein air et des jeudis de cinéma, le sport d'équipe avec la règle du jeu et le scoutisme avec sa loi.

Toute éducation est nécessairement direction d'une croissance, croissance dirigée.

II

Nous n'avons parlé que des influences qui s'exercent sur un enfant parce qu'il reçoit telle éducation de tels éducateurs. Mais il y a l'enfant, son naturel, son tempérament, sa forme d'intelligence ou de sensibilité, son caractère en formation, sa vocation humaine, et encore des conditions variables d'âge ou santé. Si l'on n'en tient compte, à peine peut-on parler d'éducation. Et pourtant n'est-ce pas le danger de toute éducation collective ? Dans cette étude, il était interdit à un élève intelligent de faire son devoir à son allure aisée et rapide parce qu'il fallait, pour l'ordre, que tous les élèves fussent occupés à leur devoir jusqu'à la dernière minute. Ce professeur, bon à en juger par les succès au baccalauréat, ne connaissait qu'une seule façon de bâtir une composition française et soulignait tout jugement personnel d'un crayon réprobateur. Ce directeur de collège a toujours confondu la docilité avec une certaine passivité un peu plate. Des chefs scouts, dont les troupes se signalent parfois dans les grands rassemblements par leur unité caractéristique, se sont fait

un idéal du bon scout et ne s'aident de la connaissance qu'ils ont de chaque garçon que pour s'efforcer de le rendre conforme à cet exemplaire. Et le conformisme familial ? Dans cette famille de polytechniciens, tout garçon est d'abord un futur candidat à Polytechnique. J'ai vu des papas s'obstiner, par une volonté de justice, à récompenser et punir au même taux notes et places d'un enfant doué et d'un enfant consciencieux mais intellectuellement engourdi, ou, parce que la crainte était nécessaire à un de leurs fils, la faire peser sur cet autre, timide. Les mamans sont souvent plus souples ; il n'est pourtant pas inouï qu'une maman s'efforce d'agir avec les cadets exactement comme avec l'aîné, de la même manière que les vêtements passent de l'un à l'autre jusqu'à usure, sans paraître se douter que tel enfant a besoin d'une surveillance affectueuse et minutieuse, tandis que tel autre en est si gêné qu'elle détermine en lui un sourd désir d'évasion.

C'est entendu : il faut un ordre commun, dont la régularité ne peut pas ne pas être parfois un peu monotone, dont l'uniformité ne peut pas ne pas gêner parfois, un ordre familial, un ordre scolaire, un ordre dans tout groupement d'enfants. Sans cet ordre, pas de vie sociale possible ; mais aussi pas d'éducation du sens social. Reste que tout enfant est singulier et qu'*il n'y a d'éducation qu'adaptée à cet enfant singulier.* Cette maman le savait bien qui me disait : « Il me suffit de mes cinq enfants pour ne pouvoir douter de l'étonnante diversité des hommes. » Et ces cinq enfants avaient une marque de famille très nette. D'où l'on ne doit pas conclure que, par respect de l'originalité et de la personnalité, il faille renoncer à ce que l'éducation soit une discipline; c'est assez, mais il est nécessaire que cette discipline s'adapte à chaque enfant, soit pour développer ses qualités et dons, soit pour corriger ses défauts ou compenser ses manques. Car, en chacun, qualités et défauts sont interdépendants. Ainsi, André est un garçon timide ; on combattra sa timidité par une éducation de l'effort, du risque, de la responsabilité, en évitant soigneusement la crainte déprimante et, dans la mesure du possible, les échecs décourageants, et en cultivant également une réserve, une délicatesse, une dignité fière, une certaine inté-

riorité qui sont fréquemment les vertus du timide. Bernard est doué pour les mathématiques ; il ne sera pas dispensé de savoir l'orthographe et l'histoire ; mais, tout en le mettant en garde contre un penchant à l'abstraction et à la raideur logique dans les jugements sur les hommes, on s'efforcera de cultiver des dons qui marquent peut-être une vocation. Pierre est franc, courageux, décidé, indépendant, aimant à commander, peu à obéir ; à le trop contenir, on ferait d'un futur chef un révolté, un opposant d'abord ; en lui donnant une liberté sagement contrôlée sans minutie, et des initiatives et responsabilités à sa taille, on se conformera à la Providence qui s'exprime par la nature. A Claude, intuitif, mobile, allant sans transition de l'enthousiasme à la dépression, artiste, il faut sans doute apprendre à se maîtriser, ce qui requiert de la méthode, mais en évitant que la raison ne lui apparaisse morne et de petite allure, que le bon sens ne fasse tort à la poésie.

La vérité, déjà soupçonnée par la philosophie antique, est que la perfection d'un être est dans la fidélité à sa nature. Or, l'unité de la commune nature humaine se concilie avec la multiplicité des naturels. Le bonheur et la grandeur d'un enfant, ne les cherchez pas hors de lui, mais en lui, pour *en faire, par l'éducation, l'homme qu'il est appelé à être à la place qui sera la sienne.* Ne vous inquiétez pas de la place d'abord, comme certains statisticiens qui décident que le monde a et aura besoin, dans quelques années, de tant de médecins, de tant de soldats, de tant d'épiciers, et ainsi du reste. D'autant qu'il n'est pas rare que le type intellectuel et moral d'un enfant le rende propre à plusieurs métiers, car les hommes sont plus variés que les métiers. Efforcez-vous de connaître l'enfant pour vous conformer, en l'élevant, à sa nature, sans oublier que développer les qualités est ordinairement le meilleur moyen de corriger les défauts complémentaires. Ainsi, de nouveau, éducation et direction apparaissent inséparables ; mais, en même temps, il devient évident que *le droit des éducateurs de diriger n'a rien d'arbitraire* et ne s'exerce légitimement qu'en obéissant à la vocation de l'enfant, inscrite dans sa nature.

III

Cette condition de légitimité est-elle la seule? Certains le soutiendraient volontiers qui croient qu'il n'y a d'autorité qu'absolue et sans appel. N'en déplaise à quelques champions modernes de la parfaite enfance, l'éducation sans aucun doute est œuvre d'autorité ; et il est très naturel, comme très chrétien, que l'enfant enferme d'abord indistinctement tous les devoirs dans le devoir d'obéissance à ses parents. Il n'en suit pas que les éducateurs aient le droit de prolonger cette période d'indistinction ou même d'oublier que l'obéissance n'est morale que librement consentie. *On dit : élever un enfant. Et à raison*, car aux éducateurs appartient l'initiative, l'enfant n'étant pas capable de se conduire lui-même, de par sa faiblesse intellectuelle et morale liée à sa faiblesse physique, ayant besoin de la sagesse et de la ferme volonté de ses parents. Mais diriger un enfant d'autorité, en tenant compte de ce qu'il est et doit être, dans la seule vue de son intérêt à lui, exigeant de lui une obéissance inconditionnée et une remise totale aux mains qui le conduisent, serait une erreur. *Car l'enfant s'élève, s'il est élevé.* Il est un être vivant dont le principe de croissance est intérieur. Il est un être intelligent, spirituel, responsable de sa croissance comme de sa destinée, dès que les conditions psychologiques de la liberté morale sont réalisées. La responsabilité de ses éducateurs et des parents mêmes ne peut se substituer à la sienne propre. Ce qui revient à dire qu'il y a d'autres vertus que l'obéissance et que l'obéissance par laquelle il se déchargerait de sa conscience sur ses éducateurs ne serait pas une vertu, mais une démission morale. D'où sort l'obligation pour les éducateurs de tenir compte de la conscience d'un enfant, de s'appuyer sur elle avec respect, et de *lui remettre peu à peu la charge de sa propre direction.*

La difficulté pour les parents qui assistent à l'éveil de l'intelligence et de la liberté, et donc de la conscience, est de saisir le moment où l'enfant accède réellement à l'autonomie de la conscience. Mais à cette difficulté normale il arrive qu'on en ajoute gratuitement une autre, faute de comprendre que

le progrès de la conscience est lié au progrès d'ensemble de la personnalité. Certains éducateurs voudraient contradictoirement que l'enfant fût responsable moralement et tenu pour tel, sans avoir pour autant à tenir compte de ses jugements, à reconnaître la progressive et légitime indépendance de sa volonté. On le voudrait adolescent déjà par la conscience, bébé quant au reste. Or, l'éducation de la conscience autonome est inséparable d'une éducation du jugement personnel, de la volonté personnelle et même de la sensibilité personnelle, et encore d'une maîtrise et hygiène personnelles de son corps. *La tâche magnifique de l'éducation est de rendre progressivement un enfant maître de soi, en quoi consiste avec la vraie liberté la grandeur spirituelle de l'homme.* On comprend dès lors que, si nous continuons à dire que l'éducation et la direction sont inséparables, direction prend un sens nouveau. Il ne s'agit plus de conduire immédiatement l'enfant, l'orientant, le dirigeant par cette conduite, en se guidant soi-même sur ce qu'il est et doit être pour le mettre sur la voie de sa vocation. Nous nous adressons maintenant à son intelligence, à sa volonté, à sa conscience personnelles pour qu'il marche à sa perfection, réalise sa vocation, aidé de conseils, suggestions, lumières, encouragements, et aussi, mais à la façon qui convient à un être libre et responsable, de commandements et de défenses et même de sanctions qui doivent tendre à libérer sa vraie liberté et à lui faire accepter sa responsabilité.

Quelques exemples illustreront cette doctrine nécessairement un peu abstraite. Il appartient à la maman de se rendre compte que le moment est venu pour son petit garçon chrétien de faire sa première confession; il ne lui appartient pas de l'y préparer si immédiatement qu'elle fasse à sa place la confession qu'il viendra réciter en se disant que ce doit être ça, puisque maman le dit. Plus tard, après une faute plus considérable, méchanceté, déloyauté, insolence voulue, la maman peut suggérer à son fils d'aller se confesser; elle n'a pas à le prendre par la main et le mener au confessionnal en attendant à la porte. Aux parents, en accord avec le confesseur, il appartient de décider que le précepte de la communion atteint leur fils ; la première communion faite, ils n'ont pas à régler d'autorité, ou ferme

ou douce, la fréquence et la date des communions. Que les parents, pendant le carême, imposent certaines privations communes et mortifient un peu la gourmandise de leurs enfants ; cela se faisait jadis dans toutes les familles chrétiennes louablement. Mais, si l'on suggère ou conseille à un enfant gourmand de se priver de dessert par générosité, il ne faut pas y mettre une telle insistance que l'enfant se sente contraint à ce sacrifice pour avoir la paix. Est-il tout à fait inouï de rappeler cette liberté religieuse de l'enfant?

Pourtant, ce n'est pas en pareille matière que les éducateurs sont enclins surtout à bousculer la conscience des enfants. Mais voici la question quotidienne du travail. Aux parents de décider des études que feront leurs enfants et de régler le travail à la maison, que les devoirs du jeudi se feront avant de jouer, que les leçons seront apprises avant ou après le dîner, de veiller enfin à ce que le travail soit fait. Mais que penser de l'habitude si fréquente de juger du travail sur le seul résultat, notes et places, sans même interroger l'enfant sur ce que dit sa conscience ? Tout professeur expérimenté sait pourtant qu'entre un devoir bâclé et un devoir manqué la ressemblance est souvent extrême. Et, s'il est normal qu'un petit garçon récite ses leçons à sa maman, il ne convient pas à l'éducation de la volonté et de la responsabilité de prolonger indéfiniment ce contrôle. Il n'est pas plus favorable à l'éducation de l'intelligence personnelle d'imposer, dans le détail, des méthodes de travail; j'ai connu un élève qui, traduisant ses versions latines et grecques de tête et n'écrivant son brouillon qu'au dernier moment et sans beaucoup de ratures, a eu mauvaise note sur mauvaise note pour paresse et rêverie en étude. Enfin, si les parents ont dû décider d'abord des études que ferait l'enfant et où il les ferait, il est sage et donc moral, quand cet enfant devient un adolescent, de tenir compte des dons et goûts qui s'affirment durables, de l'orientation maintenue de ses pensées vers tel métier, ou de la gêne sérieuse qu'il éprouve à travailler dans tel milieu ; le contraire serait déraisonnable et abus de pouvoir.

Instruisons-nous par des exemples contraires. S'apercevant que son garçon de douze ans lui a pris de l'argent,

ce père répond en allouant au coupable un petit budget hebdomadaire dont il lui laisse la disposition. Ayant pour quelque faute privé son fils de scoutisme, cet autre réfléchit qu'il traite en jeu ce qui est pour l'enfant un idéal digne de sacrifices et revient sur sa décision. Cette maman, au contraire, aurait bien voulu que son fils cadet fût scout comme son frère ; elle lui permet de se retirer avant de faire une Promesse à contre-cœur. Sachant bien que le travail sera d'abord moins bon et surtout plus inégal, cette maman renonce à la récitation quotidienne des leçons pour que son fils prenne la responsabilité de sa tâche. Ce père humaniste, dont le fils n'aime que manier des moteurs, le laisse suivre sa voie en quittant les études classiques. Je pourrais continuer, ayant connu bien des parents d'un admirable désintéressement dans l'exercice de l'autorité et d'une humilité également admirable.

Concluons qu'il faut accepter et même souhaiter qu'un enfant ne soit pas trop malléable, trop influençable et, en un sens, trop docile. L'élever, le diriger, c'est non seulement lui permettre de devenir lui-même, mais le pousser et l'aider à le devenir. Or, pour qu'un garçon ait de la volonté, de l'initiative, de la décision, de la responsabilité, il n'est pas d'autre moyen que de faire confiance à cette volonté, de le laisser faire l'apprentissage de l'initiative, de lui remettre des décisions à prendre, de lui confier des responsabilités, au lieu de mettre son linge en ordre le matin pour être sûr qu'il y ait de l'ordre, et de lui faire sa valise ou son sac pour être sûr qu'il emporte sa brosse à dents, et de lui rappeler qu'il a telle ou telle composition à préparer pour ne pas risquer un échec qui serait formateur. Pour qu'un garçon ait une intelligence personnelle, pense, juge à son compte, il n'est pas d'autre moyen que de s'appuyer sur cette intelligence, de faire cas de son jugement, même quand il nous contredit. Pour qu'un garçon enfin ait une conscience responsable, pas d'autre méthode que de se fier à cette conscience, parfois contre toutes les apparences, de l'inviter à juger et prononcer, au risque de le voir d'abord récuser ce qui se dit et ce qui se fait et agir selon sa conscience qui n'est pas la nôtre.

Pas d'éducation qui ne soit orientée, dirigée, parce qu'une conception de la vie et de l'homme s'exprime nécessairement dans l'attitude négative comme dans l'influence positive des éducateurs.

Pas d'éducation digne de ce nom qui ne soit orientation, direction singulière de quelqu'un, de cet enfant-ci dont la nature indique aux éducateurs quelle est sa vocation.

Pas d'éducation sincèrement humaine qui reste extérieure et ne demande à l'enfant lui-même de s'élever, en faisant appel et confiance à son jugement, son cœur, sa volonté, sa conscience.

Élever un enfant, c'est faire qu'il grandisse, en dirigeant sa croissance.

(A suivre.) JEAN RIMAUD.

LES BIENHEUREUSES MAINS JOINTES

MYSTIQUE DE LA TERRE

Puisque nous avons résolu de parcourir ensemble la parabole du monde, ô Théotime, et de nous réinstruire à neuf en regardant les choses avec d'autres yeux, voulez-vous faire halte aujourd'hui, s'il vous plaît, devant une des formes vivantes déjà remarquées au passage? Celle-ci est une des plus mystérieuses et aussi l'une des plus instructives. Vous savez déjà qu'avec le visage humain, ou peut-être seulement après lui, la main est un réservoir d'esprit inépuisable. Elle fait savoir à l'homme comment et pourquoi il a été créé ouvrier universel. Sa seule apparence est un programme. Mais un être plus parfait encore, plus définitif, s'organise et manifeste une ambition plus haute à nos yeux émerveillés, lorsque les deux laborieuses, interrompant chacune sa tâche et son inquiétude, viennent chercher ensemble un mystique repos dans l'attente du miracle. Les voici rapprochées, détendues et endormies l'une contre l'autre ; accord parfait, sommeil dont l'harmonie nocturne achève ce jour et en prépare un autre qui soit mieux vécu. Car leur pose n'est nullement, sachez-le, celle du paresseux, commode et stérile. Dans l'inaction, les mains tombent. Les bienheureuses mains jointes pour la prière et l'extase signalent d'elles-mêmes une volonté et l'effort qui s'y ajoute. A l'émotion dont leur seule vue m'ébranle j'y perçois une abondance de secrets qu'une mystique de la Terre peut dévoiler, et dont elle tirera de riches profits. Écoutez-moi, Théotime, j'ai résolu d'en élucider dans la joie au moins quelques-uns. Que mes aperçus soient trouvés subtils par tel appréciateur, si vous l'entendez dire, pour Dieu, n'en faites pas une affaire. Celui-là désirerait ne se laisser enseigner que ce qu'il sait. Mais oui, la nature est effroyablement subtile, et non tant par sa complexité apparente que par ses prolongements

invisibles : racines plus nombreuses, plus enchevêtrées que ne sont celles des végétaux dans le sous-sol. Mais il faut bien respecter ces connexions vitales sous peine de ne rien atteindre que de mort. Il faut bien les suivre, au moins quelque temps, sous peine de ne rien comprendre. Choisissez : ou renoncer à vous évader jamais de l'apparence, ou vous insinuer avec courage dans les racines obscures du réel. Théotime, suivez-moi.

Les mains peuvent se joindre de diverses manières, livrées à divers esprits qui différeront entre eux. Je parlerai ici de l'union de deux mains jumelles, la droite et la gauche d'un même individu. Encore laisserai-je de côté leurs unions imparfaites, par exemple celle recherchée dans le désespoir : cette dernière ne sait qu'altérer les belles lignes dans une contorsion inharmonique. On peut dire de tout homme désespéré qu'il a *perdu le sens*, la droite visée de la foi et de l'espérance. Mais considérez les mains de ce premier communiant fervent et pur, tandis qu'il s'avance vers l'objet de son amour, pointées sur la rive éternelle comme la proue d'un navire ; les mains jointes du prêtre recueilli au bas de l'autel [1]. Et que dirons-nous, mon Théotime, de ces deux mains, ineffable vision, apparues au-dessus d'un rosier de France : Lourdes n'a-t-elle pas reçu par elles, ce jour-là, l'empreinte du ciel ? Ces mains jointes dans la paix, ne sont-elles pas une prophétie ?

Une droite et une gauche, donc, réunies, plaquées l'une contre l'autre, de manière à ne faire qu'un, alors qu'elles étaient deux : dans cet achèvement s'est infusée une âme

1. La description qu'en donne le Missel dans les rubriques de la messe est à considérer de très près : « Le prêtre est *debout au milieu*, ses *mains jointes devant la poitrine*, les doigts *étendus* et *également joints*, *le pouce droit placé sur le gauche en forme de croix*. » « Et cette position, ajoute le texte, doit être toujours gardée, excepté après la consécration. » Tous ces détails prennent leur prix pour qui se souvient que toute forme matérielle est la notification d'un mouvement spirituel, une action supérieure immobilisée dans la matière.

Pour ce qui est des deux doigts réunis après la consécration, pouce et index, la raison obvie est de protéger, par cette position, les parcelles consacrées adhérant à ces doigts. La raison mystique est l'union spéciale formée à la consécration entre Jésus-Christ et son prêtre : la soudure des deux extrémités de la tige d'un anneau.

nouvelle : tel est aujourd'hui l'objet de notre réflexion. Demandons-nous ce que signifie et ce que demande cet être, en tout semblable aux parties qui le composent, et cependant nouveau parce qu'il est un.

Son premier et principal caractère est, à ce qu'il semble, son apparente renonciation à agir. La ligature des mains du nouveau prêtre immédiatement après qu'elles ont reçu l'onction [1] est le rite expressif de ce sacrifice, car c'en est un. Extérieurement réduit à l'impuissance, immobilisé dans un état de pur signe, le couple manuel n'est pourtant pas inerte ! Tout être s'approchant de l'unité en devient par cela même plus actif. Si les mains ne peuvent plus diverger au loin pour vaquer aux corollaires de l'existence, c'est qu'elles se sont retirées au centre même du pouvoir, tout entières appliquées à l'unique nécessaire. L'organe apparaît adapté à la fonction (j'ai l'idée de le comparer à un bivalve en état de défense) : tournant le dos à l'extérieur (on sait que les mains sont orientées naturellement), les deux avants face l'un à l'autre, il est entré en action avec une puissance prodigieusement accrue. Le coquillage élabore sa perle. Quoi d'étonnant ? S'il est vrai que toute matière que Dieu a pétrie est beaucoup, beaucoup plus intentionnée et plus bienfaisante que ne l'imagine le vulgaire avec son « bon sens » et ses manuels, quel ami de l'art divin, quel voyant nous expliquera les vertus des paumes, ces réservoirs de force et de vertus ? Qui honorera comme elle le demanderait cette pulpe si délicate, réceptrice et transmetteuse de charité ? Hypothénar et autres saillies mystérieuses, autant de bases puissantes déjà chargées de vie radiante, et sur lesquelles ne demandent qu'à se greffer les grâces divines de l'action chrétienne et des sacrements. Mais ici, Théotime, n'attendez pas que je dise rien de plus.

Ces forces sont mises en mouvement et utilisées dans la

1. Ici, de même, si la *cérémonie* tient apparemment du *procédé* (il s'agit de protéger l'onction encore fraîche). Mais, tandis que l'évêque *referme* lui-même les mains qu'il vient de consacrer, et qu'un ministre, s'emparant de ces mêmes mains, les *renferme* dans un linge *blanc* et *noué*, cette cérémonie s'élève, par sa valeur spirituelle, à la dignité de *rite*. Le symbolisme est ici trop clair pour que nous ayons à l'interpréter.

prière à laquelle elles donnent corps. Le sens des doigts indique leur direction intentionnelle. Les mains jointes dans l'attitude rituelle romaine dont nous venons de faire connaître le détail, diffèrent alors du geste de recueillement qui referme les doigts les uns sur les autres, mettant ainsi les mains et le corps entier en circuit fermé. Les mains jointes et allongées se font comprendre comme un être mort au monde, mais qui, toutes autres relations étant rompues, extériorise le flux circulatoire entre le cœur de l'homme et le ciel.

C'est dans cette attitude que l'art chrétien a coutume de figurer les gisants sur les pierres tombales. Rien de plus à propos, notre coutume étant de disposer de la sorte les mains des morts. C'est une attitude sublime; elle perpétue au delà de la tombe l'ultime volonté, le plus profond élancement du vivant. Il est beau de voir ces pauvres corps transformer leur recueillement tout passif en une prière sans interruption ni fin. Dites, quelle victoire! Ils ont cédé, c'est vrai, au poids d'une nature inexorable, aussi n'est-ce plus à la nature qu'ils s'adressent maintenant. Vaincus de ce côté, ils ont touché la terre des épaules et demeurent, par rapport à nous, fixés dans l'indifférence horizontale dont rien, semble-t-il, ne les fera sortir. C'est bien. Qu'ils se retirent, puisqu'il le faut, de ces lieux inférieurs où le commerce des êtres se traduit en saluts, en serrements de mains, en travaux utilitaires, toutes démarches d'un demi-pouvoir qui n'a pu ni organiser ni soutenir une vie complète. Avec cela, entre leurs doigts clos, une ambition couve qu'aucune force mortelle n'étouffera. Voyez comme ils se sont magnifiquement repris ! Pour commencer, deux mains jointes se sont remises debout, pointées en flèche ; semence levée du sillon, prémices de la surrection totale. Car ces deux mains, c'est l'homme tout entier, figuré dans son état transitoire entre deux vies. Lorsque je les regarde, ces mains jointes, ces mains priantes, ces mains croyantes, je n'ai plus la force de croire à la mort.

Je pense que quiconque sait réfléchir ne peut que s'arrêter à un tel symbolisme. Ce n'est pas nous qui l'avons inventé, c'est Dieu. Nous le vénérerons donc, nous repousserons la pensée de le détruire. Que dirons-nous donc de ces chrétiens

qui, dans le cours des temps, se posèrent en partisans de l'odieuse crémation? Qu'en dirons-nous, si ce n'est qu'étant chrétiens ils étaient des barbares? Pensaient-ils satisfaire par le nivellement du feu aux relations voulues par la nature entre des frères, aux justes partialités de l'amour? Avaient-ils réfléchi à ce que l'âme survivante est en droit d'attendre du corps qu'elle vient de quitter ? Dans leurs plaidoyers de pure et froide raison, utilité, hygiène, économie peut-être, je ne vois que le bon sens de la terre, mais rien que le Père du ciel ait pu leur inspirer. Qui leur a permis d'anéantir ? Dieu, lui, n'efface rien, rien sauf nos péchés, et seulement quand on le lui demande. Ses œuvres propres sont d'une seule teneur. Dieu travaille avec suite, en série, sérieusement. Jésus-Christ dans le ciel n'a pas renié sa nature complète d'homme, son âme et son corps. L'âme chrétienne des défunts ne renie pas davantage ce qui peut subsister d'un composé auquel elle ne renonce pas. Et vous, vous souffleriez pour les éteindre sur ces formes extérieures que la mort même a respectées par ordre du Maître, et vous ne songez pas que c'est une *profession de foi* que vous allez supprimer ! Laissez-les donc en paix, ces pauvres morts. Laissez-les s'unir à leur manière à la plus vivante de nos actions. Laissez-les prier. Laissez-les espérer et agir. Allez-vous, iconoclastes que vous êtes, transformer en une fumée irrespirable ces images émouvantes et salutaires, réduire en une cendre impalpable et commune des restes humains sur lesquels quelqu'un avait droit ? Pourquoi n'avoir pas rendu ces corps à la terre obéissante ? Elle eût humblement achevé d'accomplir un cycle sacré, et ramené vos morts à une symbolique manifestation de la vie sur le sol verdoyant. En attendant la suprême illumination qu'ils espèrent dans leur obscurité, elle leur eût rendu, au seuil du monde végétal, les rayons de notre soleil, comme une aurore ! Empêcherez-vous cela, cette fonction maternelle ? Et ne touchez pas au feu, dont la justice d'en haut se réserve l'usage final ; à vous, le feu est donné pour soutenir la vie, non pas pour interrompre les divins processus de la nature en y inscrivant vos déplorables négations. Ou craignez de voir un jour revenir sur vous le contre-coup des perturbations apportées par votre impiété

dans le royaume des morts. O mains mortes ! mains priantes, dans lesquelles est plantée la croix comme sur un autre Calvaire, mains sur qui coule encore la rosée des grains de votre chapelet, ô vous, gages de notre communion, vous qui avez encore la force de retarder nos regrets et de nous relever dans notre détresse, inépuisables raisons divines, hélas! vous ne savez plus vous défendre vous-mêmes contre vos agresseurs ! C'est pourquoi d'avance je dis aux amis, aux frères qui joindront un jour pieusement les miennes : « Je vous en supplie de toute ma volonté, au nom de Dieu qui les a faites, ne les laissez pas anéantir ! »

Mais vraiment, ce que nous disons là, c'est ce que vous appelez « subtiliser » peut-être ! En un sujet si grave, et je ne dis pas si intéressant mais si intéressé, vous prétendez, sévère appréciateur, que je m'attarde au badinage ? Quoi de plus droit, de plus accessible au sens chrétien, cependant[1] !

Mais peut-être aurais-je dû, pour me faire entendre, m'expliquer un peu plus longuement sur un point de philosophie trop délaissé, je veux dire sur la valeur propre des images corporelles.

Rien n'*existe* que le concret, ce qui est en complète connexion

1. A la suite de la religion judaïque, l'Église catholique s'est toujours opposée formellement (hors les cas de nécessité) à la destruction des cadavres par le feu. Elle a toujours qualifié ce procédé des termes les plus forts. « Ordinamus... ut sic *impie* et *crudeliter* non tractentur. » (Boniface VIII.) Elle l'a interdit sous les peines les plus graves ; et ses théologiens ont disserté sur le bien-fondé de cette attitude. Mais est-il permis de dire ce que l'on pense ? Je dirai donc qu'à mon avis ces défenseurs me paraissent manquer de courage — et peut-être bien d'esprit de foi — lorsqu'ils inclinent visiblement à réduire ce parti pris obstiné de l'Église à des considérations de discipline et de traditions de famille. Ils reconnaissent — et moi aussi — que la crémation n'empêchera pas Dieu de ressusciter les corps quand il lui plaira. Mais ce n'est pas là répondre. Dans cette question de « convenance », le degré de nécessité qui s'impose à l'Église ne sera jamais mis au point s'il n'est réglé sur la *valeur de vérité que possèdent les symboles*. C'est ce que nous voudrions faire comprendre ici, et je n'y renonce pas. Le « *impie et crudeliter* » de Boniface VIII ne serait qu'une effusion sentimentale presque ridicule si elle ne traduisait une vérité supérieure à nos cœurs de chair. La « discipline » de l'Église apparaît, tout particulièrement ici, liée à l'intégrité du dogme. Et au fond, l'important, et que beaucoup ne savent plus sentir, c'est la *nécessité créée par les rapports symboliques naturels*, lesquels sont à la fois *force physique et fondements d'une obligation morale*. Si le monde est harmonie, il doit en être ainsi.

de toutes parts avec le Tout. C'est pourquoi l'on peut dire d'un corps mort — Bossuet l'avait bien dit et probablement bien vu — qu'il n'est pas à proprement parler existant. Son présent est en rupture avec de puissantes réalités dont le complément le soutenait dans le domaine de l'être. Il conserve une valeur d'image ou de signe, par les incomplètes réalités dont les apparences le revêtent encore. Ceci dit, tant s'en faut qu'il ait cessé de *valoir*. N'aurions-nous aucune raison philosophique pour le prouver, la conscience humaine non altérée le sent, si elle ne l'explique pas. Sous prétexte que le mort *n'est plus*, on n'en fait pas ce qu'on veut sans qu'une conscience proteste. On ne profane pas un corps, de quelque façon que ce soit, sans impiété. La main de l'homme est honorable, même morte.

C'est que cette image, tout inconsistante qu'on la suppose, se présente d'elle-même à nous et nous charge de devoirs, par les connexions obscures, mais multiples, qui la maintiennent dans le plan de notre expérience. Elle revient vers nous et nous demande — ainsi que tout autre objet de l'ordre vivant — à être traitée conformément à sa nature. Un cadavre est une matière physiquement coupée de la ligne d'évolution pour laquelle l'avait marquée son destin. Coupée, non tout à fait, du moins aux yeux du croyant qui sait ce qu'est réellement la mort, et qui prévoit le plan divin momentanément perturbé se rétablir dans une victoire prochaine. Le croyant est donc tenu de respecter tout ce qui dans ce corps affirme sa propre foi. Et, entre tous les points d'appui offerts à cette foi et à l'espérance, en est-il de plus opportuns que ces images éloquentes, affirmation matérielle d'un homme demeuré en actuelle relation à Dieu, après qu'il a fait son adieu aux hommes ? On soupçonnera par ce seul exemple le rôle tenu par l'image dans le plan divin de la nature. Et le monde lui-même, qui est appelé « apparence », cette image fugitive à laquelle vient se mêler notre volonté, ce monde visible tout entier n'est-il pas en cela même serviteur de Dieu, ayant un rôle de premier plan à remplir dans l'office de la vie ?

Nous pourrons quelque jour revenir insister utilement sur une réhabilitation des images ou apparences, en nous

appuyant sur le levier d'un au-delà. Aujourd'hui, il suffit. Revenons aux mains vivantes, aux nôtres. Nous sommes loin d'en avoir épuisé les secrets.

*
* *

Il nous était arrivé ailleurs [1] de reconnaître dans les mains jointes une réduction assez impressionnante de la dualité à l'unité, et dans ce nouveau terme obtenu de l'union des deux autres, nous avons lu une empreinte trinitaire. Nous en donnions une illustration qui est une preuve : le geste liturgique du prêtre soulignant, ou plutôt mimant la clausule trinitaire des oraisons de la messe. Jésus-Christ lui-même l'avait provoqué, ce geste des mains jointes, lorsqu'il formait le vœu que les siens fussent un, comme sont un lui et son Père. Le prêtre, l'homme pieux, avant d'avoir pu répondre à ce vœu par une adhésion totale et définitive, s'y encouragent, en jouent l'exécution par une représentation active dont le Créateur avait intentionnellement préparé les éléments : ils unissent leurs deux mains, et produisent ainsi pour l'offrir aux yeux du Seigneur une représentation très belle et très sainte de la sainteté à laquelle lui-même les a conviés. Car, qu'est-ce donc que cette unité succédant à une dualité ? Elle est un ouvrage de la volonté ou de l'esprit, animant une action originale, de façon à la rendre sensible : une seule main-double, deux êtres parfaitement égaux et semblables bien que distincts par leur relation, associés par la puissance d'un esprit, d'un amour qui les fait fusionner sans les confondre. Deux subsistant en un, réalisent ainsi la triplicité une.

Dans cette admirable figuration de la Trinité, cependant, le précepte du Seigneur ne serait pas encore accompli, si elle ne s'illuminait d'une participation à la charité qui unifie les hommes non plus entre eux, mais en Dieu, et réalise leur perfection au cœur même de la Trinité sainte. Mais c'est là ce qui a lieu précisément dans le geste rituel : l'unité des mains jointes se concilie la multiplicité native des doigts. Ces doigts qui fusionnaient déjà par le fond

1. *Plaidoyer pour le Corps*, livre I, chap. IX, *circa finem*.

de la nature, comme une forêt surgie d'une terre commune, mais n'ayant encore entre eux que des contacts passagers, et surtout profondément divisés par l'irréconciliable coupure de l'espace, la droite et la gauche[1], ces doigts, avec chacun son caractère propre et ses dons, se sont maintenant unis, droits sur gauches, dans une suprême conciliation. Les mains jointes pourraient avantageusement servir de modèle à nos turbulentes sociétés d'ici-bas : elles figurent le ciel. Elles créent cette « décade » bienheureuse[2] dont Pythagore avait pressenti la réalité ; décade vivante, hiérarchisée, et que sanctifie, par ce croisement des pouces (*pollices*, les puissants), le signe de la Rédemption. Admirable aboutissement de la vie chrétienne, que l'Église a voulu rendre d'avance présent sous les yeux de son prêtre lorsque avec une insistance minutieuse elle lui joignait parfaitement les mains avant de le faire monter à l'autel. S'il vous restait à ce sujet quelque doute, écoutez encore le bel enseignement que je tiens de l'Aréopagite : « Les choses sacrées que les sens perçoivent, dit cet auteur, sont les tableaux de celles qu'ils ne perçoivent pas, les guides et les chemins qui y conduisent ; et *celles-ci sont le principe radical et l'explication des formes visibles de notre hiérarchie.* » (*La Hiérarchie ecclésiastique.*) Cela, l'Église le sait mieux que nous.

Retenez, Théotime, ce principe illuminateur et apprenez à compléter par lui la raison des choses que votre principe de finalité n'expliquera jamais entièrement. Pourquoi ces deux mains, dites-moi ? Est-ce seulement afin de les employer à des usages utiles ? Pourquoi donc est-elle ainsi faite et pas autrement ? Croyez-vous que la sagesse l'exigeât ? Croyez-vous qu'avec dix doigts plutôt qu'avec neuf ou onze, vos mains soient plus habiles ? — Erreur, mon ami ! Mon esprit se cabre devant ces simplicités. Il est bien clair que si, construite de cette façon, notre main s'adapte parfaitement à

1. Rien ne divise les hommes comme les *partis*, c'est aujourd'hui plus que jamais un fait d'expérience, au grand dommage de la nation (de la « nature », de la terre « natale »). Droite et gauche sont des orientations opposées. Je ne puis en concevoir l'union que sous le signe du christianisme et de la Trinité.

2. *La Parabole du Monde*, à paraître prochainement, contiendra quelques aperçus de la signification mystique des nombres, que nous ne faisons ici que suggérer.

notre monde, il eût été possible de la faire s'adapter tout aussi bien de mille autres façons ; il eût été possible en outre de faire s'adapter à la main, autrement construite, une foule de mondes différents de celui-ci. Qui réduira à la mesure de l'homme les imaginations de l'Esprit? Qui réduira les vues du Créateur à la seule considération utilitaire? Entre une infinité de solutions au problème qui se posait dans la matière à organiser, le Créateur a choisi la sienne, celle qui était la plus divine, la plus religieuse, étant adaptée non seulement à la nature inférieure, mais à la nature de Dieu. Il a voulu que notre corps nous assurât, en même temps que la vie d'en bas, celle d'en haut. Je dis mieux : il a voulu fournir un usage plus immédiat, plus pressant et plus facile à nos facultés naturelles de comprendre et d'aimer.

Dieu désirait se faire toucher, et il a créé nos mains. Sans attendre de venir à une heure tardive nous exposer son désir et les moyens d'y répondre, dès le matin il avait déposé sa doctrine dans nos mains. Il m'avait fait moi-même comme un livre où est écrite la vérité, et mon corps comme un archange pour volet au-devant de sa face.

Arrêtons-nous ici, Théotime, et recueillons-nous ensemble un moment. Qui nous empêche de jouir à notre aise de ces choses pleines de salut ? Serait-ce que les camarades n'y pensent pas ou qu'ils en rient ? Mais nous sommes libres, devant Dieu chacun ne répond d'abord que de soi. Préféreriez-vous par hasard, sous le beau prétexte d'allonger votre savoir, vous égarer dans les subtilités? (Cette fois, le mot est juste.) Jouer comme un enfant avec des feux follets nés de l'agitation d'hommes excités, alors que vous n'avez pas encore aperçu les feux qui débordent de vos mains en prière ?

Mais en conclusion de nos discours de ce soir je me contenterai d'un simple mais utile conseil. Vous êtes inquiet, Théotime, et je vous entends vous plaindre que vous ne parvenez pas à savoir prier. La distraction vous emporte constamment, dites-vous, du sujet choisi pour y fixer vos pensées. Eh bien, ma réponse sera qu'il n'est pas à propos de tant vous tourmenter. Vos pensées ne se montrent peut-être si mobiles au cours de vos réflexions que par manque de fixité native : elles ont commencé trop loin de vous et dans la suite ne font

que s'éloigner encore plus. Mais Dieu pourrait-il permettre que les désirs tendus vers lui ne puissent se réaliser faute de points d'appui ? Une âme de bonne volonté trouve toujours devant soi une matière. Si les belles pensées de votre livre s'envolent durant que vous les poursuivez, vous les laisserez faire. Ce qui est désincorporé n'est plus à vous, il ne vous en sera pas demandé compte. Ce qu'une nature divinement conçue et exécutée réalise en vous est déjà une action commencée, qui est vôtre et qui vous demeure acquise jusqu'à la mort. Jusqu'au delà de la mort. C'est à elle que vous recourrez. Je vous disais l'autre jour : « Vous respirez, et cela, pour peu que vous vouliez y consentir, est une prière. » Je vous dis encore ce soir : « Soyez en paix, Théotime, soyez heureux. Vous serez à l'abri de tout mal, maître de vous et du monde par la prière, tant que vous saurez joindre les mains. »

VICTOR POUCEL.

LES JOIES DE LA ROUTE

UN VOYAGE A BICYCLETTE

Le tourisme à bicyclette a depuis quelques années retrouvé sa vogue, malgré les exigences totalitaires de l'auto reine des routes. Je ne parle pas de promenades à Chartres ou à Fontainebleau, mais de voyages par étapes sur les grands et les petits chemins de nos provinces. Si, parmi les lecteurs des *Études*, les jeunes sont tentés par le plus libre des sports, peut-être prendront-ils intérêt aux impressions que rapporte de ses dernières vacances un cycliste ami. On postule qu'il faut être jeune. A dire vrai, le voyageur qui leur ouvre ici son carnet de notes n'a que trois fois vingt ans — à peine davantage... avec l'expérience du macadam antique et du goudron moderne, sur 30.000 ou 35.000 kilomètres d'Europe et de France jadis arpentés. Le tour de 1938 n'a pas été bien long, mais très beau. Paris, Dijon, Poligny, Genève par le col de Saint-Cergues, Annecy, Moutiers, la Tarentaise et l'Iseran, la Maurienne et le Galibier, Bourg-d'Oisans, Grenoble, passage du Rhône, de la Loire et de l'Allier. Enfin, les monts d'Auvergne, jusqu'à un bourg du Cantal où m'attendait une colonie de vacances qui m'est chère. En tout — comptons, comme les courriers d'autrefois, par lieues — environ 250 lieues. C'était l'affaire de quinze jours, comprenant visites de famille ou de camaraderie à faire sur le parcours[1].

1. Bicyclette sans marque, montée en atelier. Veston de chasse, dont on se débarrasse dès que le soleil chauffe. Culotte de cheval ou culotte courte. Bas de sport, forts brodequins cloutés. Canne de montagne le long du cadre. Bagages : mallette ou panier d'osier contenant effets de rechange et ce qui peut servir à l'étape; sac de piéton, avec couverts de voyage et sommaire pharmacie de campagne. Panier et sac sur porte-bagages à l'avant. Manteau ou pèlerine sous la selle. Jumelle et porte-cartes. Au total, 10 à 11 kilos d'attirail. Je sais bien que c'est trop lourd, mais on a besoin de tout. 120 à 140 kilomètres par jour en plaine. Pas plus de 70 à 80 en montagne.

Je ne saurais écrire un récit d'aventures, puisque je n'eus aucune aventure. Mais je voudrais, pour documenter les plus jeunes en vue de leur été et faire rêver les anciens de mon espèce, comparer au tourisme d'avant guerre celui des temps nouveaux. Dire ce qui a changé, et ce qui est demeuré.

***

Les changements... Ceux d'abord que nous connaissons trop, perplexes que nous sommes tous devant la courbe savante des augmentations. D'année en année, quantité sans cesse accrue des voitures. Et pullulant certains jours et en certains secteurs comme les sauterelles d'Égypte, elles sont le fléau du cycliste. Si le mot « formidable » doit être pris à la lettre, on peut ici l'employer. Car il est vrai qu'elles sont à redouter. Aux approches de Grenoble, des écriteaux avertissent : « Cyclistes, prenez les contre-allées. *Il y va de votre vie...* » Mais il n'y a pas toujours de contre-allées. Des chauffeurs foncent en grande vitesse, frôlant la bicyclette. Jeu périlleux pour le parent pauvre qui pédale. Qu'il fasse un zigzag par hasard ou par maladresse, ce sera la catastrophe. Où donc le temps où les belles routes paisibles n'appartenaient qu'aux chevaux et à nous ? Nous, cyclistes, qui, à 20 kilomètres-heure, devancions fièrement tous les cochers ? L'époque où nous avions, si je puis dire, le « ruban bleu »! Remontons en deçà de l'avant guerre, avant le déluge : en 1900, j'allais d'Orléans en Autriche sans rencontrer d'autres automobiles que les locomotives aux passages à niveau. Et même en 1913, de Paris en Hollande, le voisinage des voitures à pétrole, petites ou grosses mécaniques, était très supportable. Vains regrets! Il y a maintenant des jours de voyage où l'on n'a pas le droit d'être distrait. Comme la route de Rambouillet ou d'Orléans les soirs de week-end, celle de Genève — nationale n° 5 — est jusqu'à Dijon une sorte d'autodrome où le vent des bolides vous soufflette en passant. Je ne dis rien des camions mastodontes et de leur haleine empestée. Certes moins bonnes, les routes d'autrefois étaient sûres, autant qu'elles étaient accueillantes. Poudreuses, mais il n'en coûtait guère de s'épousseter. Poussières d'antan, neiges d'antan!...

N'exagérons rien ; le désagrément n'est sensible et le danger n'est réel que si l'on suit les grandes artères du réseau routier, et près des villes. Sous les noms de chemins de grande communication ou d'intérêt commun, il y a des routes excellentes, désertes à souhait. Et pour peu qu'il ait mis 10 à 12 kilomètres entre lui et la préfecture ou le centre industriel, le cycliste est tout à fait tranquille. Il peut cueillir fleurette et même tirer de son sac un dictionnaire de rimes. Quant aux petits chemins, ils restent délicieusement mauvais. Quelle qu'en soit la séduction, on y avance mal. Aussi ne les prend-on pas quand on se croit en retard. C'est plaisir de flânerie. Les routes du Velay et de l'Auvergne sont souvent, d'ailleurs, semblables aux petits chemins. Ce qui est salutaire à nos sœurs les autos : les chaussées pierreuses, défoncées, avec leurs creux en « nids de poules », jouent le rôle charitable de freins puissants.

Autre chapitre d'augmentations : celui des notes d'hôtels. Il y a différence appréciable entre 1938 et l'année précédente elle-même, où je trouvais fréquemment des repas à 10 francs, des chambres à 12. En des hôtels qui n'ont rien du palace, les frais moyens sont à présent de 50 ou 60 francs par jour, et je vous affirme qu'à ce prix on ne fait pas de folies. La hausse des chiffres n'a rien d'étonnant par elle-même. On sait l'indice du coût de la vie, et qu'il a fallu multiplier par cinq, puis par six, les dépenses d'avant guerre. De 1896 à 1910, je déboursais environ 12 francs par journée de bicyclette en Angleterre, un peu plus en Écosse, et 10 francs sur le continent. Fort bien; seulement, j'avais en France pour ces 10 francs beaucoup plus que pour les 50 d'aujourd'hui. Et ce sont les hôteliers, non les voyageurs, qu'on peut accuser de lésine. Bons hôtels de chef-lieu de canton, pourtant, à ce dernier voyage. Mais comme on est loin de la chère abondante, certains jours exquise avec les plats régionaux, qu'on y faisait il y a quarante ans ! Encore plus loin de ces auberges françaises du dix-septième siècle que cite Georges d'Avenel [1], où on dînait pour 10 sous (1 fr. 75 de notre monnaie), et même pour 5 sous (0 fr. 85). Si j'en parle, c'est que j'ai connu

1. G. d'Avenel, *les Moyens de Transport depuis sept Siècles. Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1913.

des auberges pareilles à la fin du dix-neuvième siècle. Soit une auberge de Beauce dont notre bande de jeunes gens avait fait rendez-vous de chasse, où les repas capables de satisfaire les plus affamés et les plus difficiles nous étaient comptés 1 fr. 50. Et la chambre très propre et bien meublée que j'occupais, 75 centimes. Je n'invente rien. Depuis ont coulé bien des jours ; et nous avons dû passer par un tournant de l'histoire dont le virage n'est point fini.

Notons encore ceci, qui amuse. Quand le prix n'est pas affiché, il semble qu'il ne soit pas fixe. Repas fini, le déjeuneur appelle la servante. « Combien dois-je ? — Je vais demander », dit-elle. Comment ne le sait-elle pas ? On taxe donc les gens sur la mine ? Il y avait ainsi au bon vieux temps des prix divers non seulement selon la ville, mais selon le voyageur : 3 francs à Corbeil pour un journalier, 6 francs à Rouen pour un gentilhomme[1]. A quoi le Touring-Club ne nous a pas accoutumés. Il arrivera du reste que l'inégalité soit avouée. Au chalet de l'Iseran, c'est net. Dans la vaste salle à manger, des petites tables pour touristes, aux prix marqués de 26 et 32 francs. Et une grande table où les prolétaires, ouvriers et tâcherons de la route, vivent à meilleur compte. Les uns et les autres en cordiale fraternité de montagne, sans nulle gêne.

Que dirai-je de la Suisse ? Je l'ai traversée pendant quelques heures pour prendre au plus court en allant du Jura vers la Savoie. Chez nos voisins, il ne fallait plus multiplier les anciens prix par 5 ou 6, mais par 9 les prix actuels. Expérience dans la première brasserie venue, à Saint-Cergues. « Un bock. Combien ? — 40 centimes. — En argent français ? — 3 fr. 50. » Après cela, Genève, où des pancartes hôtelières offrent les repas à 3 francs, les chambres confortables à 3 francs ou 3 fr. 50. Gardez-vous de l'illusion ! Ce sont ici les méfaits du change. Le mot « franc » n'a pas le même sens. Et préférant malgré tout notre arithmétique, je me hâte de retrouver à Saint-Julien la douane française.

Comment les prix de l'hospitalité routière ne montent-ils pas encore plus haut ? Loi de l'offre et de la demande. La

1. G. d'Avenel, *ibid.*

plupart des hôtels regorgent. En pays dit touristique, le passant est chaque soir exposé à coucher dehors. Si l'on n'arrive pas à l'étape bien avant la nuit, point de gîte. « Aucune chambre », dit le premier patron interpellé. Bon ; il y a dans le bourg quatre ou cinq hôtels ou auberges... Voyons le concurrent ? C'est inutile. Même réponse partout. Rien à faire que de remonter en selle et continuer vers un autre clocher. Mais, dès l'Yonne et la haute Seine, que de bourgs également remplis ! Trois, quatre essais — une vingtaine de kilomètres supplémentaires — avant d'être enfin hébergé. C'est la fâcheuse nouveauté qui surprend le plus un touriste du siècle dernier. Nous étions naguère si assurés de notre lit, à toute heure, en toute saison et en tout pays ! Je dois convenir que jamais je n'en ai manqué. Encore y faut-il la complaisance des braves gens, qui font loger quelquefois chez l'habitant leur visiteur en détresse. A qui ne trouve décidément rien, reste la salle d'attente de la gare, quand il y en a une.

Terminons cette revue des changements dont témoignent les routes de France au vingtième siècle. Il y a l'évolution du costume qui traduit la crise des mœurs. Peut-être n'en sera frappé que le revenant d'un autre âge. Car les générations nouvelles s'y sont habituées. Mais pour résolu qu'on soit à ne s'étonner de rien, on est stupéfait de l'insigne impudeur avec laquelle peuvent s'exhiber nos contemporains et contemporaines, amateurs ou non du camping, qu'ils se promènent à pied, à bicyclette ou en tandem. Maillots, shorts, tels qu'ils sont portés, auraient en d'autres temps attiré les brocards et les huées, en attendant que le garde champêtre vînt fourrer ces maniaques au violon municipal. La tacite consigne est maintenant, au nom de la nature, de trouver cela tout naturel. Et le progrès de l'extravagance ne fait pas de doute. Non pas qu'on abrège le vêtement, ce qui serait difficile, mais parce que la contagion s'étend. Très loin des plages qui servaient de prétexte. Très près des familles où les filles sont dites bien élevées. Si l'on tient à être indulgent, on plaidera l'inconscience.

Tout de même, c'est moins le déshabillé que le débraillé qui donne le ton moderne. Je ris de songer qu'il y a quarante-trois ans je pédalais de Paris à Dieppe, puis de Newhaven

à Édimbourg en faux col jusqu'aux oreilles et gants blancs... Ce qui alors ne semblait bizarre à personne. Cela convenait, voilà tout ! Nos fils n'imaginent pas ça. C'était bien un autre excès, comique et point commode. Sans revenir à ces temps surannés, disons qu'il y avait avant guerre, aux tables d'hôte des petits hôtels eux-mêmes, une étiquette habituellement respectée, et on reprochait aux commis voyageurs de la méconnaître. Je ne reconnais plus mes commis voyageurs parce que rien ne les distingue plus. Avec leurs épouses en socquettes, les messieurs dînent habit bas, en bretelles. Tenue et conversations, c'est la bonne franquette du congé payé. Entre les traits qui peignent, on n'a que l'embarras du choix. Un soir, à Auxonne, j'ai à ma table un ménage. Bonnes grosses personnes, qui ont chaud. On vient d'apporter les carafes de vin. La dame demande qu'on joigne la carafe d'eau. Et le mari, très sérieux : « Penses-tu, qu'on va s'offrir encore de l'eau, après l'averse qu'on a reçue à Dijon !... » Bien sûr, j'aurais tort de généraliser. Mais des hôtels où on dîne en smoking à ceux-ci, la classe intermédiaire n'est plus d'observation courante.

Peu ou point de mendiants sur mon chemin. Je les voyais jadis assez nombreux. Une autre espèce de quémandeurs les a remplacés. Ce sont les singuliers touristes, hommes et femmes, qui hèlent les automobiles au passage pour se faire véhiculer gratis jusqu'au point où, descendus, ils vont encore lever la main ou la canne, faire signe à d'autres chauffeurs qui les mèneront plus loin. Tels d'entre eux, dépenaillés, besaces traînantes, jambes nues, crasseux, sordides, ne sont pas engageants. Je n'ai d'ailleurs jamais vu de voitures s'arrêter pour eux, bien ou mal attifés. On m'affirme pourtant qu'elles s'arrêtent, les prennent. Et c'est toute une industrie qu'ils ont systématisée. Cela s'appelle pratiquer le « stop ». Il y a de ces drôles de corps qui se vantent d'avoir visité sans frais ni fatigue la Côte d'Azur ou les Pyrénées, de relais en relais. Voulez-vous voir là surtout la « resquille », comme dit leur argot, ou le retour à la serviable bonhomie du moyen âge ? Je n'en déciderai pas. Au moins, nul ne pouvait-il me demander de le prendre en croupe.

Telles sont les variations des visages et des usages depuis

l'époque où l'on était « collet-monté » jusqu'à l'ère des chandails descendus. Des indices particuliers un cycliste philosophe voudra dégager le général; et rentré chez lui il méditera quelques pages de Tarde sur les conflits de la mode et de la coutume, ou de Taine sur les « moments » de notre civilisation.

***

La route aimée du voyageur lui montre aussi ce qui ne change pas.

Grâces de l'Ile-de-France et de la Brie, harmonie de leurs découpures fines ; caressante douceur des bords de rivière, Yonne, Armançon, dans le brouillard du matin calme ; grandes collines râblées, foncées de la Bourgogne, amples vallées comme des cuves de velours vert, l'évasement somptueux des assises d'émeraude, sous la terrasse de Sombernon ; le mur du Jura, brusquement dressé à Poligny, les premiers chemins de montagne en continuelle forêt, et par les brèches des sapinières noires, vers l'ouest, l'éblouissement de la plaine sans fin noyée de lumière ; les roches grises striées, à pic, dominant les combes; et, au fond, dans le fouillis des arbres tombés et des lianes, l'eau bousculée entre les pierres, l'éparpillement d'écume brillante et grondante du torrent : voilà quelle était la route de Dijon, Dole, Champagnole, col de la Savine, Morez, les Rousses. Première partie du voyage, croisière d'eau et forêts. Et la Suisse, le col de Saint-Cergues aux longues pentes si peu sévères ; à travers les hautes voûtes des futaies, l'apparition du lac de Genève, moire bleu pâle sans un pli, sans une ride, morceau de ciel léger tombé du ciel. En Haute-Savoie, par Cruseilles, le pont de la Caille, la merveille du lac d'Annecy, vert et bleu, qui dormait dans l'enfoncement de ses montagnes. Il y avait ce jour-là, à mi-côte, vers le mont de Veyrier et les Dents-de-Lanfon, une file de nuages, blanc très pur, comme un bandeau royal. Le large couloir d'Alpes, après Albertville, Moutiers, se rétrécit lentement à la montée de Tarentaise. Bourg-Saint-Maurice, sa rue resserrée, à l'ombre plus fraîche des chaînes plus hautes, et Tignes, Val-d'Isère, dans leur cirque vert clair. Au-dessus des escarpements verts, les glaciers. Ceux

du mont Pourri, qu'on eût dit tout près de la route, fondaient les séracs et leurs névés dans une nuée éclatante de lumière. Et de Val-d'Isère, les lacets du col de l'Iseran. A parler franc, j'ai été déçu. Depuis longtemps je connaissais l'autre « plus haute route d'Europe », celle du Stelvio, de l'ancienne Autriche à l'Italie. L'Iseran est plus austère. Il n'y a point de passage des grandes altitudes si âpre, si désolé, si farouchement triste. Mais le Stelvio, avec la masse de l'Ortler à l'énorme blancheur, qui sans cesse restait en vue, garde dans mes souvenirs une magnificence inégalée. Il est vrai qu'au delà de Val-d'Isère j'ai eu mauvais temps ; nuages qui cachaient les cimes, m'inondaient de pluie. On fera donc toutes réserves sur mon injustice possible. Ciel plus clair dans la vallée de l'Arc où finit le col de l'Iseran. Pentes raides du col, et 50 kilomètres de descente en Maurienne. Lanslebourg dépassé, Modane, et la saillie des forts sur les roches verticales, en prodigieux décor de théâtre, c'était, à Saint-Michel-de-Maurienne, la montée vers Valloire. Lacets entortillés, interminables, d'où la vue plongeante sur l'immense vallée est de toute splendeur. Tant pis, ou tant mieux, s'il faut grimper près de 1.000 mètres au-dessus des toits de Saint-Michel ! Ah ! les profondeurs superbes, et le rayonnement d'une incroyable lumière jusqu'aux dernières échancrures des hauts versants ! Au delà de Valloire ce sont les pentes qui montent au Galibier, un peu moins haut que l'Iseran — 2.600 mètres. Le Galibier et le Lautaret, et les ténèbres de leurs tunnels aux sorties aveuglantes, les brusques clartés de l'espace sans bornes et des blancheurs sacrées. Aux descentes du Lautaret en pays d'Oisans, encore une fois sous un ciel couvert les montagnes s'étaient couvertes, et j'ai mal vu la grande Meije. Sa robe de glace était gris terne, et les nappes de neige disparaissaient dans la brume suintante. Au moins, même par un ciel de bruine, on ne perd rien des cascades. Tout le long de ces routes savoyardes elles sont fougueuses et puissantes, très belles. Avant et après Bourg-d'Oisans, l'admiration va surtout aux gorges. Tantôt larges entre leurs géantes murailles et d'une altière solennité, tantôt étroits défilés encombrés de pierres chaotiques, empêtrés d'un maquis épais où les rapides de la Romanche, de

cascade ne restent pas les mêmes, vus d'un autre point, sous un autre angle ou sous une autre lumière. La mer n'est pas seule pour nous à varier sans cesse dans son identité. La montagne est aussi riche en renouvellements.

Et l'industrie des hommes ne l'abîme pas toujours autant qu'on pourrait le croire. Les bâtiments d'usines sont aujourd'hui légion dans les Alpes, mais l'immensité du paysage en fait des termitières insignifiantes. Il arrive même que les « établissements hydro-électriques » jouent ce rôle paradoxal de donner à la vallée une beauté inattendue. Vers le Freney-d'Oisans, il y a sur la Romanche le barrage du Chambon. Rappelez-vous *le Barrage*, d'Henry Bordeaux. Vous avez ici la réalité du village noyé. Vous en voyez les ruines, ou le squelette, et c'est lugubre. Mais le lac artificiel est pure merveille. Les hauteurs qui l'encadrent dessinent un fjord norvégien dont le profil et le relief sont admirables; et l'eau immobile, d'un vert intense, extraordinaire, me faisait dédaigner les plus rares effets de couleur notés jusque-là.

Or, je n'ai rien dit des villes, des œuvres d'art exquises. Faisant contraste avec l'horreur des quartiers neufs et des maisons de rapport, les vieux édifices préservés, les architectures aux techniques exemplaires dont les pierres ont une âme parlante et chantante. Allez penser à saint François de Sales sous les arcades d'Annecy; allez revoir l'église d'Issoire, la primitive et rude église de Besse-en-Chandesse. J'étais navré, faute de temps au retour, de ne pouvoir visiter La Chaise-Dieu. Allez revoir aussi les maisonnettes des hameaux, les grandes saillies de leurs auvents de bois, leurs escaliers de bois qu'ont usés des générations de montagnards, leurs murs mal crépis, leurs toits plats de larges pierres grises comme en Maurienne, ou leurs toits rouges et fauves de tuiles recuites au soleil, le long du Rhône. Allez revoir les beaux types humains des Alpes et du Plateau Central. Ne les cherchez pas dans les boutiques, mais dans les champs. Hommes, femmes ont les honnêtes figures de chez nous, les yeux francs. Vous trouverez les jeunes visages sympathiques par leurs yeux. On vieillit vite, on a les traits heurtés, la peau rêche, ridée plus qu'ailleurs. Ne prenez pas l'expression sévère pour maussade ni hostile. Les faces maigres, rugueuses des

campagnardes du Forez ont leur rude noblesse. Accoutrement, coiffure accordés aux physionomies. Couvrant la tête, noués en marmotte sous le menton, les foulards des bergères savoyardes ; les robes noires, les chapeaux noirs à larges bords des femmes en pays de haute Loire. Et les animaux qu'elles conduisent : fortes chèvres, vaches au poil rouge, aux cornes fantastiques, en spirale, vraies bêtes exotiques échappées d'un zoo ! Si vous aimez mieux les silhouettes accoutumées, voilà les bons ruminants au pelage clair, les vaches laitières de Savoie. Lourdes et paisibles, elles tiennent en équilibre, je ne sais comment, sur des escarpements impossibles. Vous ne les regarderez pas seulement, il faut écouter. C'est la musique de leurs cloches, ou de leurs clarines, qu'on entend de si loin. Vous sentirez la nostalgie que devait donner au Savoyard ou au Suisse exilé le mélancolique concert, le ranz des vaches de son pays.

Et tandis que je m'amuse à jeter sur mes feuilles ces impressions de promeneur solitaire, comme on brosse une toile à la diable sans prétention de faire un tableau, vous comprendrez aussi la nostalgie du voyageur rentré dans sa bibliothèque.

***

On me dira que les contemplations ne sont pas réservées au nomade cycliste, que le piéton, le cavalier, l'automobiliste en jouissent autant que lui. C'est vrai pour le marcheur qui fait la route sac au dos, canne à la main. Orthodoxie du tourisme. Mais quel Töpffer suivrait le même itinéraire à 100 kilomètres par jour ? Vrai pour le cavalier, et j'aurais beaucoup mieux aimé être à cheval ; mais quel cheval irait jusqu'au bout de l'étape quotidienne ? Et puis, si on loge encore « à pied », on ne loge plus guère « à cheval »... Quant à l'automobiliste, il voit peu et mal, il ne jouit que de l'auto. Intéressé par son moteur et sa vitesse, il n'a pas beaucoup d'autres soucis. Et sur certaines routes, l'attention nécessaire lui impose une telle tension ! Passages rétrécis, lacets terribles... Pauvre homme ! s'occuper du décor l'exposerait sans cesse à y tomber. Pour s'apercevoir qu'il y a des paysages, il n'a que les haltes. Divertissante était cette réclame de Loterie

nationale en septembre 1938 : image d'auto emballée, dessin flou de projectile, arbres et maisons fuyant dans une rafale de cauchemar. Et la légende : « A vous aussi les joies de la route »... Joies esthétiques, n'en doutez pas !

La bicyclette, le « vélo », malgré son incontestable laideur, semble bien être la monture idéale. On peut rouler sur bonne route à 20 ou 25 kilomètres à l'heure, sans se donner grand mal, même avec la charge des bagages. Beaucoup plus lentement sans doute aux montées, — qu'on fera souvent à pied, pour en jouir comme d'un repos. Plaisir de la vue constamment libre ; aucun besoin d'attention à la machine. Rien ne compliquait la mienne, pas même un changement de vitesse... Indépendance entière à l'égard des dépôts d'essence! Arrêts multipliés, selon le caprice. Facilité de quitter la route pour un sentier quelconque, au hasard du désir et du loisir. Le cycliste amateur fait du sport pédestre comme Töpffer. Mais il a au choix deux paires de bottes : brodequins de chasse et bottes de sept lieues.

Quel revers de médaille, je vous prie ? La fatigue ? J'avouerai volontiers que la randonnée en question, par des routes qui sont les plus dures de France, ne va pas sans peine. Quelquefois on parvient à l'étape du soir rompu, éreinté, brûlé de soleil, un peu déchiré comme les cavaliers qui « blessent » sur un cheval trottant sec. D'un mot, n'en pouvant plus. L'eau froide, le dîner et huit heures de lit, remèdes qui ne manquent pas leur effet ; et toute lassitude est oubliée quand on prend le départ le lendemain. J'ai souffert surtout des températures extrêmes. Aux premiers jours du mois d'août, le ciel incandescent donnait à la campagne une chaleur d'incendie. Dans l'Yonne, en Côte-d'Or, j'entendais les gens parler de 50 ou 52 degrés. Et sortir de l'auberge après le déjeuner, c'était plonger dans un bain de feu. 60 à 80 kilomètres à courir encore jusqu'au soir dans cet embrasement, et les côtes à monter : évidemment, il y faut plus d'efforts. Huit jours après, au col de l'Iseran, la cote d'altitude est proche de 3.000 et le thermomètre tout proche de zéro. Mal vêtu pour l'hiver, l'excursionniste qui vient de rôtir est gelé. C'est avec des doigts engourdis par l'onglée qu'il ferme les doubles fenêtres de l'hôtel-refuge, et

le bien-être sera de se coucher blotti dans les grosses couvertures brunes du Club alpin. Le lendemain matin, 12 août, la descente en Maurienne a commencé sous la neige. Oui ; mais auriez-vous préféré l'abri du car, et l'étouffement des voyageurs entassés ? Auriez-vous préféré l'auto familiale ? A supposer qu'au fond de la cage, enfoncé dans les coussins mous, je ne perde rien du panorama, il me manquera quelque chose. Essayons de l'expliquer.

Un philosophe qui séduisit notre jeunesse par ses essais de morale esthétique voulait qu'une harmonieuse union des divers sens nous fît pleinement sentir la splendeur de la nature et de la vie. Ainsi de la montagne. Pour qu'elle soit toute beauté, il faut y voir les parois monstrueuses et les pentes claires des pâturages, les transparences bleues de la glace et le blanc des névés, mais ce n'est pas tout. Il y faut le bruit du torrent et les clarines des vaches. Il y faut l'odeur des prairies et l'odeur des neiges ; il y faut le goût du lait et des framboises sauvages. Il y faut aussi l'effort de la longue course ou de l'ascension difficile, comme un goût de conquête. En vérité, les sensations musculaires entrent dans la symphonie. Si vous ne voulez pas de la fatigue, vous refusez la pleine joie ; vous n'admirerez que de l'incomplet, de l'inachevé. Moulu, fourbu, maudissez le poids de la machine et la raideur des lacets, mais dites-vous bien que cette sourdine fait partie de votre enchantement.

Dangers du voyage ? Hors le péril des voitures, autrefois inconnu, il n'y en a pas plus qu'au temps passé. Il n'y en a point. Ne craignez pas les mauvaises rencontres sur les chemins de France. Quant à l'hostilité de la montagne, aucun diable n'habite les glaciers ; et les évêques de Savoie ne songent pas à les exorciser comme on le faisait au siècle de Louis XIV, selon la tradition rappelée par Henry Bordeaux dans ces mêmes pages l'année dernière[1]. J'admets qu'il y ait la menace des éboulements et avalanches de pierrailles. La route de l'Iseran était, l'été de 1938, en continuelles réparations, travaux de réfection et même de déblaiement. Les écriteaux intimidants ne sont pas rares : « Ne pas sta-

1. *Études* du 5-20 août 1938.

tionner, chutes de pierres... chutes de blocs ou de glaces... à craindre par pluie ou dégel... » Il est vrai qu'à lever le nez on voit surplomber ces blocs fissurés, suspendus en rochers de Damoclès, et qu'à regarder autour de soi apparaissent çà et là dans la prairie des pans de muraille et des moellons gigantesques, dégringolés de là-haut; ou, le long des pentes, les vastes ravins d'éboulis dont les cailloux descendent jusqu'à la rivière. « Ne pas stationner »... Mais tel est le calcul des probabilités : vous risquez moins d'être écrasés en stationnant toute la journée à l'endroit interdit, que de dérailler en prenant l'express Paris-Genève. Hasards négligeables. Que les novices ne s'effrayent pas davantage de suivre le bord des précipices. L'équilibre sur une machine est aussi sûr que l'équilibre sur nos jambes ; et pour vertigineux que soient les cols, vous n'avez pas à vous en inquiéter plus qu'un piéton ne s'en émeut. La rapidité des descentes demande seulement des freins solides. Les tournants très courts au-dessus d'un à pic de 600 ou 700 mètres, sans parapet, exigent une tête qui ne s'étourdit pas. Cela va de soi. Une seule impression désagréable : avoir l'abîme à droite, qui vous paraît sans fond, et se trouver serré à gauche par l'autocar ventru qui vous dépasse. La largeur de la route y suffit à peine; pendant quelques secondes, on dispose d'une piste vraiment plus mince qu'on ne voudrait. Comme d'une ligne de vie entre deux trépas, sous les roues du car ou dans le vide. Et cela donne le goût du juste milieu. On peut plaisanter de cette gêne si brève ; le commun péril des voitures qui doublent trop près n'en est pas sensiblement aggravé.

Cependant les promenades en montagne engageront les jeunes cyclistes à garder leur sang-froid. Des affiches aux portes des églises sollicitent les fidèles, amis de Val-d'Isère et de l'Iseran, pour la construction d'une nouvelle chapelle ; et il s'agit d'un sanctuaire marial sous l'invocation de la *Vierge très prudente*. Prévoyant appel à la sagesse des touristes en même temps qu'à leur générosité.

Enfin, ce qui n'a pas changé, c'est la gentillesse française. J'ai déjà dit les complaisances villageoises grâce auxquelles on découvre une chambre. Si les tables d'hôte ont changé d'aspect, et aussi les costumes des hôtes, les âmes citadines

et paysannes sont bien restées les mêmes. Délices de la bicyclette, qui permet les causeries avec le cantonnier sur le talus du chemin, avec le bonhomme de l'Isère ou du Cantal sur la chaise de l'auberge, au gré du voyageur que personne n'attend et que rien ne presse ! Longtemps après le retour, je retrouve au hasard des souvenirs les visages amis, les patois rieurs, les mots de bienveillance et de drôlerie, les opinions contestables et les idées de bon sens. Toute une collection de menus sketches dans leurs décors charmants... Et je n'oublie pas le bavardage plus subtil avec un jeune instituteur rencontré près de Dijon, touriste qui fait, lui aussi, du cyclisme au long cours. Nous suivons côte à côte la même route sur 30 ou 40 kilomètres. Cette fois, le compagnon et sa philosophie me font perdre le paysage. Il est anticlérical, de bonne culture primaire. Il connaît Pascal assez bien, et mal les Jésuites, qu'il voit dans le miroir déformant de Pascal. Attrayante occasion de dispute courtoise en roue libre ! Rôle social de l'Église, enseignement agnostique ou religieux à l'école, action des élites chrétiennes, orientations diverses de la pensée contemporaine : autant de questions qui l'inquiètent ou le passionnent. J'essaye de jeter quelques grains de vérité, et quand nous nous séparons à la croisée des chemins, jeune et vieux routiers qui ne se reverront plus avouent tous deux une étrange émotion de leur amitié d'un instant. Ne croyez pas que la route nationale soit une mauvaise voie d'apologétique.

Naturellement, mes préférences vont à la gentillesse des chrétiens de chez nous. Le sens de la fraternité spirituelle donne aux maisons inconnues une physionomie familière, et comme un vivant sourire. Le pays nouveau garde sa figure originale; mais, si différents que soient les dessins des clochers, le clocher de notre pays et de notre jeunesse s'y laisse toujours reconnaître. L'inchangé, le permanent, c'est, dans ces provinces de vieille France ou de Savoie, la sympathie religieuse. Elle est fidèle, chez ceux-là mêmes qui ne sont peut-être pas des fidèles ; et je vous assure que ce n'est pas un paradoxe. Je note l'empressement que mettait le premier venu, dans les rues de la ville ou du village, à me renseigner sur l'heure de la messe en semaine quand l'affiche de l'église

ne l'indiquait pas. Cela, sans surprise aucune et avec quelque respect. Dans la positive Bourgogne, à Montbard, une excellente personne d'épicière s'intéressait à la question, et jusqu'à se déranger réellement pour m'enseigner la chapelle où je trouverais la messe demandée. Quant aux témoignages de la piété populaire, vous les découvrirez en campagne plus nombreux que vous ne pensez. Les croix de mission, les simples crucifix de fer ou de bois salués en passant d'une prière muette, on ne les voit pas seulement en Bretagne ou en Vendée. Vous ne pourrez compter les monticules sur lesquels une chapelle est perchée ; mais vous pourrez, en Savoie, suivre les stations de chemins de croix échelonnées sur une belle longueur de route montagnarde. Et, sous le signe de la piété touristique, vous apercevrez en Maurienne une maisonnette qui porte en grosses lettres son titre : *Poste de secours spirituel.* C'est encore une chapelle. La tribu des touristes n'est pas toute païenne! Dois-je dire qu'à table d'hôte le Bénédicité, non dissimulé, fait bien ouvrir quelques yeux ronds, mais qu'on chuchote sans ironie et sans malveillance? Je n'ai senti de raillerie discrète qu'une seule fois, l'année précédente, et c'était dans un hôtel d'Ars...

La fraternité, au plein sens du terme, s'affirme en quelques gîtes d'étape. Ainsi l'hôtel de Haute-Savoie que tenaient deux demoiselles tertiaires franciscaines. Ces dames n'avaient pas de chapeaux verts, mais leur accueil bougon et cordial était réjouissant. Et comme nous avions, elles et moi, pareille horreur de ce qu'on nomme confort moderne, nous nous entendions au mieux. Croyez aussi, camarades scouts, au plaisir que m'a donné l'envahissement de mon auberge par une bande de routiers, ce beau matin de passage en Tarentaise où je montais vers Tignes et Val-d'Isère. Une douzaine de forts routiers, peau noircie, tannée, athlétiques carrures. Ils avaient passé la nuit en montagne et dévalaient sur le village, échinés, exténués ; leurs abbés essoufflés tirant la patte ; mais tout ce monde-là si vif et si gai ! Sacs jetés, rouleaux de cordes, piolets à l'abandon, les gars allaient aux messes dites par les abbés, puis nous déjeunions ensemble. Petits frères, vous rappelez-vous ? Le parfum du lait chaud, le miel sur le pain rassis, votre faim de jeunes grimpeurs, ma

faim de vieux loup. Et le plaisir de palabrer... La montagne nous donnait l'allégresse intense du vouloir vivre ; surtout nous apportions de l'église la divine joie matinale qui transfigure toutes joies. Souvenirs qui chantent au fond de la mémoire, comme une aubade de lumière sur les névés disparus.

Les collines et les grands monts sont loin d'ici ; la bicyclette est au garage. Toujours présentes, les images du film et les variations de la symphonie gardent netteté et souplesse vivantes. Aux vacances prochaines, tournez pour votre compte le même film, et vous y trouverez les mêmes charmes. Ce sera pendant une ou deux semaines, sur les hautes routes, une assez rude vie. Vous n'aurez pas à vous en plaindre. Effort physique, la meilleure forme du repos ; « élan vital » qui élimine tous les poisons. Chansons de France entonnées à plein gosier dans les tranquilles solitudes ; papotages avec les bonnes têtes et les bons becs du pays ; et sans en rien dire à personne, quelque sonnet griffonné sur votre carnet de voyage... Au-dessus de votre poésie, le cantique des créatures, et, constamment renouvelée, l'intime prière d'adoration. Que vous faut-il de plus ? La machine servant les muscles, le corps au service de la pensée ou des rêves, vous ferez du voyage à bicyclette un essai d'humanisme intégral.

HENRI VENARD.

NOTRE PAIX INTÉRIEURE

CE COURAGE... FAIT DE CALME ET DE CLARTÉ

C'est en Égypte que j'ai appris l'occupation de la rive gauche du Rhin par l'armée allemande, le 8 mars 1936. L'ébranlement de l'Europe se propageait par delà la mer ; et après l'irritation des discours, ce fut le premier grand silence, honteux.

Depuis, comme aux échéances d'un plan quadriennal, après la pause de la XIe Olympiade, ce fut, le 11 mars 1938, l'occupation de l'Autriche ; six mois plus tard, l'occupation des territoires sudètes ; six mois plus tard, l'occupation de Prague... Comme des falaises qui tomberaient dans l'océan, l'Europe centrale s'écroule en faisant trembler le continent et les îles, jusqu'à Tokio et New York.

Avec précision les phases de la débâcle se précipitent de plus en plus rapides, tandis que les ébranlements se font plus profonds. A peine nous laissent-elles le temps de la colère. La stupeur gagne le monde et l'on commence de voir des gouvernements libres porter les clés des citadelles aux envahisseurs, comme en une maison cernée par les gangsters des bourgeois atterrés ouvriraient les coffres et s'offriraient au suicide.

Après les journées de septembre, à peine l'hiver passé, quelles seront les angoisses, les fièvres ou les terreurs de mai ? Ce n'est pas d'affolement que nous interrogeons l'avenir, c'est peut-être de courage que nous allons vers la clarté.

On me disait hier, dans une grande librairie (catholique), que les gens n'achètent aujourd'hui que ce qui leur est « nécessaire » : « Les livres sérieux, me disait-on,... et puis énormément : *Nostradamus !* » La prophétie fait fureur. Cela prouve que, la raison défaillant, le cœur s'offre à la plus fallacieuse espérance. Oui, les gens n'achètent que ce qui leur est « nécessaire ». Dans cette déroute, un appui sinon un repos.

Seulement, il y a mieux à leur offrir que *Nostradamus* !

***

La sensibilité française, ce serait faux orgueil de le nier, a subi coup sur coup de rudes chocs. Comment ne s'avouerait-elle pas atteinte ? On en ferait sans mensonge un assez sombre tableau.

Ce matin, au marché du Perreux ou de Charleville, on ne parlait à nouveau que de la guerre. Les ménagères faisaient provision d'essence et de sucre. Les porteurs de titres roulaient en leur tête de vaines combinaisons. Mais quand ils arrivaient en Suisse, c'était pour apprendre que les banques helvétiques avaient pris des coffres en Vendée, comme les hollandaises en Écosse ! Tout l'hiver, Ardennais ou Lorrains, Juifs d'Alsace avaient loué, acheté, ou bâti des maisons dans la Creuse ou en Dordogne. Je rentre de Savoie où les hôteliers dénoncent leurs programmes d'été et je retrouve à Paris mes amis éditeurs pleins d'envie pour les marchands de ciment ou d'aluminium. Les usines nationalisées surembauchent et les jeunes ingénieurs n'y connaissent plus le repos. L'indignation des juristes s'allie au scandale des professeurs de morale. Communistes, monarchistes, radicaux, appellent toutes les consciences au secours de la Patrie. Ici les bureaux de rédaction sont en fièvre et partout les foyers sont travaillés d'angoisse. Il n'y a plus une mère qui puisse regarder un garçon de douze ans sans être hantée d'horribles angoisses...

Comme une immense foule qui attendrait l'explosion d'une citadelle, il se fait sur nous un silence chaque jour plus pesant...

...Et puis, dans ce dimanche de mars, on n'entendit plus qu'une voix qui prononçait sur le monde le *Benedicat vos*..., tandis que des millions de regards étaient fixés sur l'appareil de radio, et puis se fermaient pour voir la forme invisible et présente du Pape, si proche !

Mais ce ne fut qu'un matin, dont aujourd'hui la réalité nous est douteuse ; car sous l'horizon monte la rumeur des violences et des désespoirs. Et voici de nouveau les rappels de septembre et les départs.

C'est l'heure de discipliner nos forces et de les faire régner sur nos instincts. C'est, nous l'avons déjà vu, l'heure où la France se redécouvre elle-même et se révèle au monde.

***

L'Europe résonnait encore des salves d'Agadir, et l'alerte tenait la France sous les armes, quand à ses abonnés des *Cahiers de la Quin-*

zaine Péguy souhaitait pour la nouvelle année, 1906, « cette forme de courage si particulière et si éminente que l'historien sera contraint de nommer le courage français, ce courage essentiellement fait de calme et de clarté, de non épatement, ce courage classique, essentiellement fait de non romantisme ».

Les formes négatives de ce courage nous marquent aujourd'hui encore d'utiles disciplines.

Il faut tout autant défendre nos cœurs des emportements que des peurs. Les peurs inclinent aux désertions : désertion du poste où l'on est domicilié pour déjà dessiner les paniques ; désertion du chantier où l'on travaille, paralysie des échanges, évasions de l'argent, fermeture des ateliers, avarice qui refuse aux champs son grain ou sa peine et à la femme sa maternité. C'est, ce serait déjà la première victoire de l'ennemi. Il n'aurait qu'à poursuivre son avantage.

Les emportements donnent à la lâcheté qu'ils dissimulent une nocivité redoutable. La colère contre l'ennemi, la récrimination contre les nôtres, hommes ou partis au pouvoir, le bluff des parades, la violence des protestations ou l'éloquence des réprobations sont la marque de la faiblesse. Il n'est rien de plus propre à réjouir celui-là même que nous croyons intimider. Nous en avons souvent donné l'occasion à l'Allemagne. Sa surprise et son inquiétude, et son respect, naîtront au jour de nos silences résolus. Il faut que ce soit le jour d'aujourd'hui.

Les hommes à qui hier je relisais l'admirable *Cahier* du 31 décembre 1905, les femmes qui l'entendaient aux côtés de leurs maris, m'ont donné l'assurance que le cœur du pays était au fond de sa poitrine bien en place. Plusieurs trouveront dans le *Louis de Gonzague* de Péguy un vigoureux réconfort : la leçon de ce courage français dont nous évoquions tout à l'heure « le calme et la clarté ». « Ce courage, précise Péguy, qui ne consiste ni à ignorer ni à mépriser..., mais à savoir très exactement, et très exactement, à n'avoir point peur et à continuer très exactement. » Or (on s'y attendait assez peu), c'est dans la vie d'un saint « qui avait plus de l'Allemand ou de l'Italien du Nord et même du Sud, ou de l'Espagnol que du Français » que Péguy nous propose le type parfait de ce courage.

On conte que saint Louis de Gonzague étant novice, pendant une récréation, ses camarades, ou ses compagnons... s'amusèrent — mettons pour me plaire qu'ils jouaient à la balle au chasseur — s'amusèrent tout à coup à se poser cette question : « Si nous apprenions tout d'un coup en ce moment même que le

Jugement aura lieu dans vingt-cinq minutes, il est onze heures dix-sept, l'horloge est là, qu'est-ce que vous feriez? »... Alors les uns imaginaient des exercices, les uns imaginaient des prières, les uns imaginaient des macérations, tous couraient au tribunal de la pénitence, les uns se recommandaient à Notre Dame et les uns en outre se recommandaient à leur saint patron. Louis de Gonzague dit : « Je continuerais à jouer à la balle au chasseur. »

Tout peu dévot que soit le Péguy socialiste, et surtout envers ce petit saint jésuite », cette histoire, dont il ignore les références, le transporte comme « une des histoires les plus admirables du monde ». Il y reconnaît « un des schèmes les plus exacts, un des symboles vraiment les plus rares et les plus pleins de sens, une formule incomparable pour tout ce qui tient à la règle de la vie et à l'administration du devoir ».

A mesure que je transcris par fragments le *Cahier* qui n'est qu'un bloc, je sens que je devrais seulement vous prier de le lire. Ce sont vingt pages rééditées dans le *De Jean Coste* [1]. Elles devraient être distribuées dans toutes les écoles, dans tous les ateliers, et pourquoi pas? à la porte de toutes les églises de France aujourd'hui.

A l'heure où pèse sur nous la menace de Prague et de Memel, combien plus insolente que celle d'Agadir, nulle leçon n'est plus nécessaire à méditer que celle que Péguy recevait en 1905 du « petit saint jésuite ».

Pas plus qu'il y a trente-quatre ans, il ne dépend de nous que l'événement se déclenche. Et nous sommes « de petits seigneurs ; nous ne sommes à aucun degré du gouvernement ». Et cela même est une sage leçon à redire à un peuple que l'agitation des partis, des parlements et de la presse a débauché de sa condition de peuple, pour l'engager à juger de tout, c'est-à-dire à empêcher ceux qui tiennent la barre de diriger le navire.

Cet ouvrier, peut-être socialiste ou communiste, me le disait dans son bon sens : « Il y a deux maisons de commerce. Dans l'une un patron commande, dans l'autre tout le monde veut commander. On sait bien laquelle ira à la faillite. »

Donc nous ne sommes à aucun degré le gouvernement. « Il ne dépend pas de nous que l'événement se déclenche, mais il dépend de nous d'y faire face. » Non pas en nous précipitant tremblants ou fiévreux à la chapelle, mais en continuant de jouer à la balle au

1. Chez Gallimard. Un volume, 15 francs.

chasseur. Comme saint Louis de Gonzague dans son admirable sentiment de ce qui fait l'homme plaisant à Dieu et égal aux événements.

Aux avertissements donnés à de jeunes Français du danger qui les menace, certains seront tentés de répondre qu'il vaudrait mieux recourir à la prière que de courir aux armes. Louis de Gonzague leur marque l'attitude la plus juste. Ce n'est pas lui, certes, qui méconnaissait le devoir et la vertu de la prière. Mais il pensait que la meilleure prière est celle de l'ouvrier qui continue sa tâche ; il allait jusqu'à prétendre que c'est celle du garçon qui continue son jeu. Si ce jeu est sur lui le vouloir de Dieu.

Son jeu ! Car, pour faire face, Péguy, suivant saint Louis de Gonzague, estime que « nous n'avons ni à nous tendre, ni à nous altérer particulièrement ».

Quand nous avons bien regardé notre feuille de route... et que nous nous sommes procuré quelques paires de chaussettes de laine, quelques bonnes paires de bonnes chaussettes de grosse laine neuves, pour ne point laisser nos pieds en morceaux aux hasards des étapes..., nous n'avons ni à rompre ni à altérer nos métiers, ni à rompre ni à altérer nos vies ordinaires.

A supposer que ces métiers, ces vies ordinaires soient le plus juste accomplissement du devoir.

Et voici pour notre ambition même de bien servir le plus pertinent avertissement :

Si quelque appréhension de ce qu'une intolérable menace militaire peut un jour être réalisée, se glissant sournoisement ou insolemment dans nos consciences, nous faisait introduire dans nos métiers, dans nos vies, dans la forme de notre race, et je dirai dans la forme de notre vie intérieure, la moindre altération, c'est là ce qui serait déjà, c'est là ce qui serait alors une défaite, c'est là ce qui serait déjà un commencement de la défaite, un essai de la défaite, un commencement d'invasion et sans aucun doute la pire de toutes les invasions.

Ne pensez-vous pas que tout Français devrait se réciter en 1939 cette étonnante prophétie de 1905, dont chaque mot porte :

Quand un peuple de culture est menacé d'une invasion militaire par un peuple barbare, ou par un gouvernement barbare qui a toujours fait marcher son peuple, quand un peuple libre est, dans ces conditions au moins, menacé d'une invasion militaire par un peuple de servitude, le peuple de culture, le peuple libre n'a qu'à préparer parfaitement sa mobilisation militaire nationale, et sa mobilisation une fois préparée, il n'a qu'à continuer le plus tranquillement du monde, le plus aisément, et de son mieux, son existence de culture et de liberté ; toute

altération de cette existence par l'introduction de quelque élément de peur... serait déjà un commencement de cette invasion..., la plus dangereuse des invasions, l'invasion qui entre en dedans, l'invasion de la vie intérieure, infiniment plus dangereuse pour un peuple qu'une invasion, qu'une occupation territoriale.

Il n'est pas de propos plus nécessaire à chacun de nous : l'accomplissement calme de nos devoirs quotidiens, en gardant « ce trésor des humbles, cette sorte de joie entendue qui est la fleur de la vie, cette sorte de saine gaieté qui est la vertu même et plus vertueuse que la vertu ». Qui est le signe le plus vrai de la force et qui est encore plus celui de la sainteté. De continuer à jouer à la balle au chasseur.

PAUL DONCOEUR.

CHRONIQUE MUSICALE

VARIATIONS SUR UN CONCERTO

Le compte rendu très tardif de la première audition du *Concerto pour orgue et orchestre* de Marcel Dupré conduit à tout un ordre de réflexions qu'il n'est sans doute pas inutile de formuler dans une revue telle que celle-ci. Elles ont trait à l'orgue et, d'une manière moins générale, à la vieille querelle qui oppose l'orgue à l'orchestre, l'orgue de concert à l'orgue liturgique. Sans avoir la prétention de vider le débat, nous croyons qu'une mise au point de certains arguments est de nature à réduire la discussion à d'assez minimes proportions.

L'Orgue, ce méconnu

Et d'abord, constatons que la « cote » de l'instrument-roi a subi au cours des âges des variations considérables. Il fut un temps — dans les siècles qui précédèrent le dix-neuvième — où tout musicien qui se respectait se doublait d'un organiste. Tel fut le cas, non seulement des grands compositeurs allemands : Bach, Buxtehude, Haendel, mais aussi des musiciens français que l'on s'obstine à qualifier de primitifs [1], alors qu'ils appartiennent à la période classique la plus pure : Couperin, Rameau, Daquin, par exemple. On ne concevait point à cette époque d'autre école sérieuse que celle de l'orgue, l'instrument polyphonique par excellence, grâce auquel les artifices du contrepoint et de la fugue prennent toute leur valeur. L'école des symphonistes, inaugurée par Haydn, continuée par Mozart et Beethoven, devait reporter sur l'orchestre et le quatuor l'affection que leurs prédécesseurs avaient vouée à l'orgue. De fait, c'est entre 1770 et 1870 que se place un siècle d'une demi-indifférence à l'égard de l'orgue ; c'est tout juste si, durant ce long interrègne, on pourrait citer deux ou trois compositeurs qui aient daigné honorer l'orgue

1. Sans doute en raison du décalage qui existe entre la littérature de cette époque et la musique, laquelle s'apparente davantage aux productions de la Pléiade qu'aux œuvres de Rousseau, Voltaire, Racine même.

des faveurs de leur inspiration : les principaux sont Mendelssohn et Schumann. Il faut attendre en fait l'avènement de l'époque moderne où la France devait briller d'un éclat particulièrement vif, avec Franck, Saint-Saëns, Widor, pères spirituels de l'école d'orgue contemporaine. On sait quels chefs-d'œuvre a engendrés cette école et quelle brillante pléiade de virtuoses et d'improvisateurs est sortie de ses rangs : aujourd'hui, partout à travers le monde, la tradition française fait autorité en matière d'orgue.

Seulement, après avoir enregistré ce fait avec la satisfaction qu'il mérite, il nous faut tout aussitôt constater que la vogue actuelle de l'orgue demeure confinée entre d'assez étroites limites et qu'elle ne dépasse guère en réalité celles d'un cénacle de techniciens et d'une chapelle d'amateurs. Mis à part les organistes, rares sont les compositeurs contemporains qui ont écrit pour l'orgue. Ceux mêmes qui s'y sont un instant intéressés ne lui ont guère consacré plus d'une pièce [1], attestant sans doute leur déception de l'effet obtenu. Dans la plupart des cas, on partage leur sentiment et la crainte qu'ils ont eue de récidiver, mais non pas leur étonnement d'un aussi piètre résultat. La plupart d'entre eux ont en effet traité l'orgue tantôt comme une sorte de piano, tantôt à la manière d'un orchestre ; or, il n'est ni l'un ni l'autre : il est l'orgue, et cela suffit. Encore faut-il en connaître les caractéristiques, le mécanisme, les différents timbres et avoir approfondi le genre d'écriture qui lui convient. L'écriture pianistique, avec ses traits, ses octaves et l'étendue extrême de son registre, sonne très mal à l'orgue. Quant aux procédés orchestraux, ils sont déplacés et d'ailleurs inefficaces : l'orgue a mieux à faire que de singer l'orchestre. On l'accuse assez volontiers d'être froid, terne, sans couleur ni vie [2], alors qu'un retour sur soi-même suivi

1. Le dénombrement est aisé. Citons : Gabriel Dupont, une pièce, *Pour la Toussaint* ; Roger Ducasse, une *Pastorale* ; Florent Schmitt, un *Prélude* ; Gustave Samazeuilh, un *Prélude* ; Albert Roussel, un *Prélude et Fugue* ; Arthur Honneger, un *Choral et Fugue* ; Darius Milhaud, une *Sonate* ; Francis Poulenc, un *Concerto* ; Vincent d'Indy lui-même n'a écrit que fort peu pour l'orgue. Quant à Fauré, Debussy, Dukas et Ravel, ils n'ont pas tenté l'aventure... et c'est dommage !

2. Paul Dukas, très réticent à l'endroit de l'orgue, avait coutume de dire à ses élèves quand l'un d'eux s'aventurait à lui en vanter les charmes : « Je n'aime pas les timbres de l'orgue ; quand c'est un hautbois, j'aime mieux Bleuzet ; quand c'est une flûte, j'aime mieux Moyse. » A vouloir comparer les jeux d'un orgue à nos plus fameux solistes d'orchestre, il se trompait évidemment. Mais il devait, à la fin de sa vie, reviser ce jugement sommaire.

d'un large *mea culpa* serait en l'occurrence la seule réaction raisonnable. La vérité est qu'on ne saurait écrire pour l'orgue sans posséder d'une part les règles de l'*écriture* polyphonique, et d'autre part celles de la *registration*[1] qui est à l'orgue ce que l'instrumentation est à l'orchestre. Il n'est pas impossible à un musicien qui sait son métier d'acquérir cette double science ; encore faut-il qu'il s'y applique sous la direction d'un organiste. Rien de tout cela n'est bien difficile ; disons même en passant qu'il est singulièrement plus aisé d'explorer à loisir les ressources d'un orgue que de se faire la main à l'orchestre, car, dans un cas, le tâtonnement est permis, alors que dans l'autre il faut du premier coup viser juste. On apprend l'orgue expérimentalement et l'orchestre intuitivement, ou par comparaison. Voilà qui devrait militer en faveur du premier, mais le sentiment de paresse ou d'indifférence l'emporte sur la curiosité. L'exemple est contagieux ; ainsi, rares sont les mélomanes qui rendent à l'instrument aux cent voix le culte qui lui est dû, soit dans les temples où il a élu son domicile habituel, soit dans les quelques salles de concert où on le tolère, relégué, poussiéreux, asthmatique — à la manière d'un grand empereur malheureux. Il est d'usage — et les critiques n'y manquent point — de lui détacher le coup de chapeau déférent et ennuyé qu'on accorde à ceux qui « commandent le respect » parce qu'ils inspirent la crainte ou l'ennui... On reconnaît sa haute valeur formatrice, on aime à rappeler son glorieux passé et de quels immortels chefs-d'œuvre nous lui sommes redevables : encore ce léger époussetage ne va-t-il jamais jusqu'à l'énergique « coup » d'aspirateur qui rendrait à l'orgue et à sa littérature la jeunesse, le brillant et l'hommage unanime qu'ils appellent. On se tire d'affaire en prénommant *élite* ses fanatiques, puis, ayant anesthésié sous l'éloge facile leur modeste bataillon, on s'en va sur la pointe des pieds, abandonnant à son silence, à ses archives et à sa poussière l'inoffensif monarque d'un royaume sans sujets.

1. On ne peut s'empêcher de rapporter ici le mot d'un de nos plus modernes compositeurs — dont on taira le nom par charité — qui, ayant confié l'exécution d'une œuvre d'orgue importante à un virtuose en renom, répondait aux précisions que lui demandait ce dernier quant à la registration de son œuvre : « Genre fonds de 8 »... Les spécialistes souriront ; que les non-initiés, pour transposer, imaginent un libraire qui se verrait demander un livre « genre roman » ou un pâtissier un article « genre gâteau ».

L'Organiste, cet Inconnu

Les vizirs dudit royaume — j'ai nommé les organistes — font, comme il se doit, les frais de cette indifférence, en ce sens qu'invisibles par essence, ils demeurent ignorés par tradition. Il semble même que le pape des instruments ne confère à ses servants qu'un cachet de bizarrerie et que, les classant à part, il les isole souvent du groupe des compositeurs « sérieux ». Combien n'ont pas, sur les estrades dominicales, la place qu'ils méritent parce que l'étiquette infamante est attachée à leur nom ! Saurait-on prendre au sérieux les élucubrations de ces messieurs, tout juste bons à harmoniser des *Kyrie* et à improviser de dolentes communions ? Puis, le fait d'assurer régulièrement un service liturgique prive maint organiste de la carrière et du prestige du concertiste. Enfin, il n'est pas douteux qu'en dépit de sa richesse, on considère la littérature organistique comme incapable de rivaliser avec le répertoire orchestral ou instrumental. Ainsi, tout concourt à faire de l'orgue l'instrument du culte, de l'organiste un fonctionnaire anonyme, et de la musique d'orgue le sévère apanage de quelques initiés.

Vis-à-vis des virtuoses du clavier ou de l'archet, l'organiste fait aujourd'hui figure de parent pauvre — l'image devant être entendue dans son sens le plus concret — et d'inconnu. Car cette tour d'ivoire qu'on lui sert à tout instant, ne l'isole-t-elle pas dans le même temps qu'elle l'élève ? Presque toujours soumis aux exigences du service divin, rarement apprécié à son mérite, parfois écouté, jamais vu, l'organiste doit posséder une foi que ne rebutent ni l'obscurité ni la médiocrité matérielle. Ainsi, cet art, qui est un métier, est également un sacerdoce. On ne récuserait certes pas cet honneur s'il ne s'accompagnait d'une injuste méconnaissance : méconnaissance d'autant plus agaçante qu'elle cède à la première expérience. Celle qui consiste à introduire le mélomane récalcitrant à l'une de nos grandes tribunes afin d'éclairer son jugement est, en général, décisive. Combien ont commencé l'ascension de l'escalier en spirale d'un pied sceptique, qui l'ont redescendu convertis et enthousiastes ! Séduits dès l'abord par l'ambiance magique et l'éminence de ce poste de manœuvre d'où le pilote invisible semble conduire la nef vers des horizons imaginaires, ils demeurent sous le charme des sons, tantôt déchaînés, tantôt mystérieux, ne résistent pas à l'argumentation persuasive d'un Prélude de Bach, et concèdent enfin que, pour improviser la

sortie tumultueuse, étincelante, il a fallu plus d'art, de science et d'inspiration que n'en requièrent maintes performances qu'hier encore ils acclamaient béatement. En vérité, en vérité, il y a parfois plus de musique dans les vingt mesures calmes d'un choral que dans les triples croches éperdues d'un scherzo...

Ceci n'est qu'un aspect entre mille du problème. Au reste, les doléances sont, ici, hors de saison et l'on cherche, par des exemples, bien moins à plaider non-coupable qu'à remédier à un état de choses simplement regrettables.

L'Orgue de Concert

Au nombre des solutions possibles figure la décentralisation de l'orgue et sa participation plus fréquente à des manifestations de musique profane. Bien entendu, il ne s'agit pas d'un exode de l'instrument sacré des temples du culte vers les salles de concert, — l'orgue est et demeure l'indispensable support de la liturgie, — mais seulement d'un agrandissement de sa mission et de ses possibilités de vulgarisation.

Il est tout un public qui restera rétif à l'orgue liturgique et qui ne demande peut-être qu'à s'intéresser à l'orgue de concert. Nous disons : peut-être, parce que les expériences tentées jusqu'à présent dans cette voie sont trop rares, trop isolées surtout, pour être probantes. Mais il est de fait que, sur cent commensaux familiers des festins orchestraux, il n'est sans doute pas deux auditeurs qui soient sensibles aux vertus persuasives, essentiellement *intérieures*, de l'orgue mystique : s'en trouve-t-il davantage parmi les chrétiens qui fréquentent l'église, professionnellement — si l'on peut dire ? Voilà une question à laquelle il faudrait pouvoir répondre par l'affirmative avant de jeter la pierre à ceux que leurs convictions éloignent des édifices du culte religieux.

Il se peut au contraire que l'orgue de concert n'exerce pas la même intimidation. Il est même permis d'espérer que, déployant dans une salle sa puissance, sa séduction et la variété de ses timbres multiples, l'orgue y opérera sur un public très divers un prosélytisme plus efficace en faveur de sa littérature. Au reste, que d'œuvres d'orgue écrites depuis un demi-siècle qui sont en fait destinées à l'orgue de concert et qui ne sont exécutées à l'église que par tolérance[1],

1. C'est le cas de bien des symphonies contemporaines dont certains fragments

ou, plus vraisemblablement, grâce à la difficulté d'un départage net des inspirations, profane ou mystique ! Ci-gît le secret des compositeurs : il est bien gardé.

Quoi qu'il en soit, l'orgue de concert n'est point encore passé dans les mœurs françaises. Tout au contraire de ce qui se pratique en Angleterre ou en Amérique sur une large échelle, le récital d'orgue hors de l'église demeure l'exception dans notre pays : inadaptation du public, déficience ou trop petit nombre des instruments, les raisons sont nombreuses et le fait certain. Ici aussi, mieux vaut chercher le remède que les causes. Et peut-être le meilleur est-il celui que Marcel Dupré nous proposait au début de cette saison avec son *Concerto*.

Où il est question d'un Pape et d'un Empereur

La collaboration de ces deux puissances nous étant présentée, par le truchement de cette œuvre, dans des conditions particulièrement séduisantes, il reste à élucider ce qui les a si longtemps opposées.

Elles furent alliées aux siècles classiques. On en trouve la trace éclatante dans nombre d'œuvres de Bach, en particulier dans ses *Cantates*, ainsi que dans les *Concertos* de Haendel. Il faut remarquer toutefois que Bach ne réserve à peu près jamais à l'orgue un rôle de soliste[1] et qu'il le traite en général à la manière d'un simple clavecin, chargé de réaliser la basse chiffrée et de soutenir l'orchestre ; ce dernier est tantôt réduit aux cordes et aux trompettes, tantôt aussi complet que le permettaient les ressources de l'époque[2]. L'orchestre de Haendel est réduit au quatuor et à deux hautbois (parfois on y trouve aussi un basson qui double le *continuo*), mais l'orgue y est

sont, seuls, exécutables durant une cérémonie religieuse, à la faveur de leur caractère solennel. Encore y a-t-il là libéralisme de la part de l'Église. Quelque chagrin qu'en puisse éprouver l'organiste épris de son art, force est de reconnaître qu'en principe il ne devrait point se faire à l'église de musique qui ne soit issue ou inspirée des textes et des formes de la liturgie. Toute une littérature musicale s'édifie d'ailleurs actuellement sur cette base.

1. Sauf dans ses transcriptions pour orgue et orchestre du premier mouvement du concerto pour clavecin et cordes en ré mineur (*Sinfonia de la* 146e *Cantate*) et de la sonate pour violon en mi majeur (29e *Cantate*). L'orgue joue dans ces arrangements un rôle important de dialogue avec l'orchestre.

2. Certaines des Cantates requièrent cependant, en plus de l'orgue : quatuor à cordes, trompettes, cors, timbales, flûtes, hautbois, violes de gambe, luths et basson.

vraiment traité en instrument concertant, avec des traits, des cadences, de longs soli, et aussi, bien entendu, des passages où il renforce seulement l'orchestre. L'effet produit est excellent.

Avec ses *Sonates* pour orgue et quatuor à cordes, Mozart revenait à l'écriture du clavecin, ce qui ne permettait pas à l'orgue de déployer toutes ses ressources ; c'est également le cas de plusieurs pièces anciennes (tel le *Quintette* de Padre Soler), qui n'innovent guère en matière instrumentale ; charmantes au clavecin, ces œuvres ne gagnent rien à être exécutées à l'orgue.

Les choses en étaient à ce point quand Berlioz lança contre l'orgue des foudres qu'on qualifierait d'excommunicatoires s'il n'élevait l'instrument à la dignité papale, pour mieux marquer sans doute que son éminence même le rend inacessible. Voici ce qu'il écrit à ce sujet dans son *Traité d'Instrumentation.*

Sans doute il est possible de mêler l'orgue aux divers éléments constitutifs de l'orchestre, — on l'a même fait plusieurs fois, — mais c'est étrangement rabaisser ce majestueux instrument que de le réduire à ce rôle secondaire ; il faut en outre reconnaître que sa sonorité plane, égale, uniforme, ne se fond jamais complètement dans les sons diversement caractérisés de l'orchestre, et qu'il semble exister entre ces deux puissances musicales une secrète antipathie. L'orgue et l'orchestre sont rois ; ou plutôt l'un est empereur et l'autre pape ; leur mission n'est pas la même ; leurs intérêts sont trop vastes et trop divers pour être confondus. Ainsi, dans presque toutes les occasions où l'on a voulu opérer ce singulier rapprochement, ou l'orgue dominait l'orchestre de beaucoup, ou l'orchestre ayant été élevé à une puissance démesurée, faisait presque disparaître son adversaire... A la rigueur on peut le concevoir comme un écho alterné de l'orchestre. Toutes les fois que j'ai entendu l'orgue jouer *en même temps* que l'orchestre, il m'a paru produire un détestable effet et nuire à l'orchestre au lieu de l'augmenter.

Signant cette condamnation sans appel, Berlioz se rangeait de lui-même dans la catégorie que l'on définissait à l'instant, des compositeurs qui connaissent l'orchestre mais ignorent l'orgue. En dépit de son intimité avec le célèbre facteur Cavaillé-Coll, son expérience de l'orgue était trop rudimentaire et sa conception trop simpliste pour qu'il soit possible de faire état de son arrêt. D'ailleurs, dans son *Traité d'Orchestration*, qui complète en le revisant celui de Berlioz, Widor apporte au jugement du grand romantique de sérieuses atténuations.

L'orgue, écrit-il poliment, s'est beaucoup assoupli depuis Berlioz... L'empereur et le pape sont aujourd'hui réconciliés ; leur réciproque sympathie ne fera que

grandir : on pourrait en citer comme preuve un certain nombre de compositions récentes, témoignage décisif, argument sans réplique.

Nous ne saurions à notre tour qualifier de « récentes » le *Zampa* de Hérold, *Robert le Diable*, *Faust*, *l'Or du Rhin*, *les Maîtres Chanteurs* ou même *le Rêve* d'Alfred Bruneau, toutes œuvres de théâtre qui utilisent l'orgue de façon épisodique. Plus près de nous est la célèbre *Symphonie avec orgue* de Saint-Saëns, qui fait encore les beaux jours des associations symphoniques, à juste titre au fait, car l'orgue, bien que traité très simplement, y produit un effet prodigieux. Néanmoins, cette symphonie fournit l'occasion d'opérer une démarcation très nette dans l'importance du rôle dévolu à l'orgue. Une chose est en effet d'adjoindre à l'orgue quelques instruments qui s'opposent à lui ou renforcent son effet; autre chose est de le traiter comme un instrument parmi beaucoup d'autres, s'intégrant dans la masse de l'orchestre ; une troisième enfin est de le considérer comme un soliste véritablement concertant, au même titre que le piano par exemple.

A la première conception répondent des œuvres comme le *Salvum fac Populum* de Widor, la *Marche pour le Centenaire de Napoléon* de Vierne, ou encore la transcription du choral *De profundis* de Bach où s'oppose à la polyphonie scintillante de l'orgue le bloc écrasant de trompettes et de trombones qui clament un thème en valeurs longues : effet puissant s'il en fut, mais monocorde, ne se prêtant qu'à un petit nombre de combinaisons.

A la manière symphonique appartiennent la *Symphonie* déjà citée de Saint-Saëns, les deux *Symphonies* de Widor (*Symphonia sacra* pour orgue, quatuor, cuivres, un hautbois, une clarinette; *Symphonie en mi mineur* pour orgue et orchestre complet) et un certain nombre d'œuvres contemporaines. Enfin, le genre du concerto proprement dit a inspiré plusieurs compositeurs modernes, dont celui autour duquel gravitent les réflexions qui forment le fond de cette étude.

L'énumération de ces œuvres et celle, plus longue encore, qu'on trouvera au bas de cette page[1] garantissent décidément la bonne

1. Voici citées par ordre chronologique les principales œuvres modernes où l'orgue est utilisé concurremment à d'autres instruments. On relève notamment : de Liszt un *Choral pour orgue et cuivres* ; de Widor, outre les pièces déjà citées, l'arrangement pour orgue et orchestre de *Trois mouvements* de sa *Sixième Symphonie pour orgue* ; de Vierne, *Trois transcriptions* de ses œuvres pour orgue et orchestre; d'Enrico Bossi, un *Concerto* pour orgue et orchestre

intelligence qui deut et doit régner entre l'empereur et le pape. Rien plus ne s'oppose à ce que le spirituel et le temporel mêlent désormais leurs voix réconciliées.

Le Concerto de Marcel Dupré

L'accord a été scellé dans la tempête des bravos lorsque, le 27 novembre 1938, Marcel Dupré présentait à l'auditoire des Concerts Lamoureux son *Concerto en mi mineur* pour orgue et orchestre. Succès qui venge tant de honteuse indifférence à l'orgue et aux organistes ! Voilà une œuvre en effet qui cumule les titres à l'admiration des mélomanes, car, outre qu'elle est d'une grande beauté et d'un intérêt sans cesse renouvelé, elle livre la clef d'une énigme, ou, si l'on préfère, elle inaugure une formule si absolument réussie que les critiques habituelles n'en sauraient diminuer le rayonnement et la portée.

Pour la première fois, nous avons ouï un authentique concerto, avec un orchestre complet et un instrument-soliste qui, tantôt soutient, tantôt dialogue, parfois enfin s'impose et règne, seul, sur un orchestre désarmé, rendu, l'espace d'une cadence, à la conscience de son inutilité temporaire. De toutes ses fusées, le vieil orgue de la salle Gaveau crépitait, secouait ses rhumatismes, clamait sa joie et prenait sa revanche sur son confrère, le piano, qui, bien souvent, sur cette même estrade, avait éclipsé Bach et Haendel au bénéfice de Mozart ou de Ravel. Et c'est pourquoi, à notre sens, la première audition de ce concerto est une date dans l'histoire de l'orgue.

Le mélange, le dosage de l'orgue et de l'orchestre, sont réalisés

et un *Concertstück* pour orgue, quatuor et quatre cors; de Guilmaut, une *Sonate* pour orgue et orchestre ; de Gigout et de Boëllmann, des *Pièces concertantes* ; de Jongen, compositeur belge, une *Symphonie concertante* pour orgue et orchestre ; de Gœdicke, compositeur russe, un *Concerto* pour orgue, cordes et cuivres; de Eric Delamarter, compositeur américain, deux *Concertos*; de Casella, compositeur italien, un *Concerto romano* pour orgue, cordes, trompettes et trombones ; de Hindemith, compositeur allemand, un *Concerto* pour orgue, bois, cuivres, violoncelles et contrebasses; de Georges Migot, une *Jungle* pour orchestre et orgue (pièce descriptive qui a inspiré de bien jolies images aux plus poétiques d'entre nos confrères) ; d'Henriette Roget, une suite descriptive pour orchestre et orgue, *Montanyas del Roselio*; de Jean Langlais, un *Quintette* pour orgue et cordes; de Poulenc, un *Concerto* pour orgue et orchestre; enfin, de Marcel Dupré, outre des transcriptions (*Cortège et Litanie* de M. Dupré, *Grande Fantaisie* de Liszt, *Toccata, Adagio et fugue en ut* de Bach, *Saint François de Paule* de Liszt, *Concerto en la mineur* de Vivaldi), une *Ballade* et des *Variations* pour orgue et piano, un *Poème héroïque* pour orgue et cuivres, une *Symphonie* pour orchestre et orgue, un *Concerto* pour orgue et orchestre.

avec un art infaillible. Il fallait, pour que la réussite fût parfaite, que l'organiste se doublât d'un symphoniste ; c'est le cas de l'illustre titulaire de l'orgue de Saint-Sulpice à qui le maniement de l'orchestre est aussi familier que celui de son instrument. Très adroitement, il a traité en double chœur les deux masses qu'il lui restait, une fois trouvée la conduite thématique de ses idées, à équilibrer. Sans doute a-t-il usé de tous les moyens sonores qui s'offraient à lui, — opposition, croisement, fusion des timbres et des tessitures, — cependant il a cherché bien moins le chatoiement des coloris que la comparaison des plans : l'orgue ne disposant pas de l'infinie variété d'expression qui caractérise chacun des timbres de l'orchestre, on retrouve en lui une perspective sonore parallèle à celle de l'orchestre, mais plus statique et plus unie en quelque sorte. Ainsi le passage de l'ensemble orchestral à la polyphonie de l'orgue s'effectue sans heurts, comme on passe tout naturellement de l'objet à son image, du son à son écho. Considéré de la sorte comme un reflet orchestral, reflet alternativement atténué ou accusé par de violents reliefs qui font saillir ses contours, l'orgue se fond admirablement avec l'orchestre : pas un instant on n'a l'impression de gêne que décrit Berlioz avec un luxe verbal qui montre bien la puissance de l'imagination ou du parti pris. Surtout, jamais on ne sent l'effort ni l'arbitraire dans la facture de l'œuvre : qu'un art aussi complexe puisse s'effacer à ce point derrière la seule musique, tel est vraiment le signe de la maîtrise.

Du point de vue de la forme, ce concerto offre la coupe traditionnelle : un mouvement lent, serti entre deux allegros. Les trois thèmes de l'allegro initial ont l'allure franche, l'assise véritablement classique qui impose sans artifice un rythme ou une ligne mélodique. La pièce médiane débute par un thème grave exposé à l'orgue, puis repris au quatuor, longue méditation qui rappellerait par sa simplicité prenante l'adagio du concerto de Ravel : là s'arrête la comparaison qui ne dépasse point l'analogie formelle, car, au lieu des méandres contrapuntiques où s'engage le développement de l'adagio ravélien, ici une seconde idée, vive, bondissante (notée *allegretto*), joue comme un elfe avec tous les timbres de l'orgue et de l'orchestre, créant une diversion qui paraîtrait excessive si le premier thème ne s'insérait progressivement dans le rythme du second jusqu'à le contraindre à l'apaisement. Quant au finale, sa carrure, l'énergie de ses thèmes et la cadence foudroyante qui le clôt accusent avec bonheur le caractère brillant qui est et doit être celui du genre concerto.

Tout cela est écrit dans un style clair, hardi, mais non point révolutionnaire, généreux sans longueurs et admirablement adapté aux ressources parallèles des deux masses sonores. Il est à gager que cette œuvre deviendra rapidement le bréviaire des compositeurs qui voudront désormais écrire pour orgue et orchestre tout de même que les symphonistes demandent aux chefs-d'œuvre de Dukas et de Ravel de leur livrer le secret des recettes orchestrales. A ce titre, on aperçoit quelle peut être la mission du concerto de Marcel Dupré : celle d'un initiateur qui donnera peut-être aux musiciens de notre époque, avec le goût de l'orgue, le désir et le moyen d'user d'une formule aussi séduisante. Tel le vaisseau qui s'avance, souhaitons qu'il entraîne dans son sillage tous ceux que leur timidité empêchait de prendre le large : l'aventure vaut le voyage.

Enfin, il est une morale à tirer de ceci, qui doit convaincre sans les contrister les exclusifs partisans de l'orgue liturgique : c'est qu'en matière d'art les frontières sont arbitraires et cèdent toujours devant une expérience qui est une réussite. Le meilleur exemple ne nous en est-il pas fourni par Marcel Dupré, qui est à Saint-Sulpice le plus scrupuleux des organistes liturgiques, mais qui ne craint pas, afin d'élargir le champ de son instrument, de l'aventurer dans un domaine profane où il peut jouer un rôle fécond? Aussi les mélomanes demeureront-ils reconnaissants au grand organiste de leur avoir brillamment démontré que, *hors de l'église*, il était un salut pour l'instrument sacré. Il poursuivra dans le monde la mission dont il s'est pénétré dans les parvis du temple. L'orgue de concert peut vivre en bonne intelligence avec l'orgue d'église : ceci ne tuera pas cela.

Rien, au reste, — aucun principe, nulle volonté, — ne saurait barrer la route à la recherche, qui est la seule condition du progrès. Sans doute est-ce avec crainte que nous considérons les novateurs, parce que la recherche nous les montre comme des aveugles dans les ténèbres. Nous ne croyons qu'à ce qui existe, et comment verrions-nous ce qu'un mur dérobe à nos regards ? Mais à la manière dont on crève d'un coup de poing un rideau de papier, la découverte nous crée des horizons neufs. Une œuvre de génie est inexorable, comme le destin, et, inversement, comme l'a dit si joliment quelqu'un, *la fatalité n'est-elle pas la poésie du monde?* L'histoire de l'art nous prouve à tout instant cette double proposition.

GEORGES BERNARD.

L'HISTOIRE RELIGIEUSE DU TEMPS PRÉSENT

PIE XII AVANT SON PONTIFICAT

I

Chaque fois que l'on promulgue le résultat d'un Conclave, il y a grande joie dans la catholicité tout entière. Généralement, il est vrai, la plupart des fidèles ne connaissent que peu de choses sur la personnalité du nouveau Pontife. Mais, que celui-ci se fût appelé Mastaï-Feretti, Pecci, Sarto, Della Chiesa, Ratti ou Pacelli, qu'il eût choisi le nom de Pie, de Benoît, de Léon, de Boniface ou de Grégoire, chacun sait qu'il est le Pape, le successeur de saint Pierre en sa primauté, le vicaire de Jésus-Christ. Voilà quelle est la grande cause de la joie commune et de l'universelle espérance.

Mais à ce motif majeur et essentiel il s'en adjoignait un autre encore lorsque, le 2 mars 1939, l'élection de Pie XII, précédemment cardinal Eugène Pacelli, fut partout saluée avec un tel élan d'unanime enthousiasme. C'est que l'on avait dans l'univers entier une certaine connaissance des titres et des mérites exceptionnels du successeur de Pie XI. Bien plus, grâce à une succession très particulière de circonstances, en de nombreuses régions de la catholicité, on avait vu la personne même du futur Pie XII, on avait entendu son éloquence, on avait éprouvé l'autorité de son ascendant et recueilli l'émouvante édification de sa piété. Ce n'étaient donc pas seulement des causes générales et anonymes qui motivaient la radieuse allégresse des élites et des multitudes.

En effet, les Italiens d'abord le connaissaient directement comme un compatriote, vrai Romain de Rome, et le nom même de Pacelli (le frère aîné du nouveau Pape avait été plénipotentiaire pontifical aux Accords du Latran) leur rappelait la date historique de la Conciliation, opérée en 1929, entre le Saint-Siège et le royaume d'Italie. Le clergé et les catholiques d'Allemagne (auxquels on peut joindre ceux de Suisse) avaient vu à l'œuvre personnellement le nonce Pacelli, durant les douze années de ses deux ambassades successives

à Munich et à Berlin. Les Français (et avec eux les catholiques belges et anglais) avaient participé autour de lui au *triduum* eucharistique de Lourdes en 1935 et aux resplendissantes solennités de Lisieux et de Paris en 1937. L'Amérique du Sud avait écouté et acclamé le cardinal Pacelli, en 1934, à Buenos-Aires, à Montevideo, à Rio de Janeiro. Dans l'Amérique du Nord, le monde religieux et aussi les dirigeants du monde profane s'étaient trouvés en contact personnel avec lui durant son voyage personnel de 1936 aux États-Unis. Plus récemment encore, en 1938, on avait accueilli avec transports le cardinal Pacelli au Congrès eucharistique international de Budapest, sur les bords du Danube, et on l'avait entendu discourir avec une étonnante perfection dans la plupart des langues européennes. Enfin, depuis une dizaine d'années, Eugène Pacelli avait été immédiatement associé, comme secrétaire d'État du Pape, à tous les événements du grand pontificat de Pie XI. Véritablement, n'était-ce pas là une merveilleuse préparation providentielle et une désignation exceptionnellement discernable à tous les regards?

Cette impression a été confirmée par la brièveté du Conclave, dont l'accord sur le nom du cardinal Pacelli s'est exprimé avec un ensemble et une promptitude à peu près sans exemple. En outre, la fête du couronnement pontifical, le 12 mars, a bénéficié, pour deux causes heureuses, d'un retentissement inédit. Grâce aux Accords du Latran, c'était la première fois depuis 1870 que la solennité magnifique pouvait déployer au dehors la plénitude de ses splendeurs traditionnelles. Grâce aux progrès nouveaux de la radiodiffusion, la cérémonie de Saint-Pierre a pu être entendue et suivie d'un bout à l'autre dans l'univers entier par des foules de tous les continents de la terre, moralement rassemblées, peut-on dire, dans la Cité du Vatican.

Nul ne saurait prétendre que l'accession de Pie XII au trône pontifical n'ait pas eu le caractère d'un événement d'exceptionnelle envergure morale aux yeux de la cité temporelle comme aux yeux de la cité spirituelle. Le 2 et le 12 mars 1939 sont à jamais inscrits comme des dates grandioses et radieuses dans l'histoire de notre temps, assombrie, sous d'autres rapports, par tant de douloureuses catastrophes.

Issu d'une famille romaine héréditairement dévouée à la cause pontificale, Eugène Pacelli entendit l'appel à la grâce du sacerdoce

Il s'y disposa et s'y affermit par de fortes études ecclésiastiques et par une sérieuse initiation spirituelle et apostolique [1]. Durant les toutes dernières années du règne de Léon XIII, il entra dans les services de la Secrétairerie d'État de Sa Sainteté, dont il franchit un à un les échelons hiérarchiques : tel fut son noviciat dans la connaissance des affaires administratives et diplomatiques du gouvernement général de l'Église. Ce fut la période qui correspondit au pontificat entier de Pie X, sous l'autorité directe du cardinal Merry del Val. Toujours Mgr Pacelli demeura dans la suite attaché pieusement à la personne et à la mémoire de l'un et de l'autre avec une fidélité touchante. Il nous arriva une fois d'en recueillir le témoignage spontané de la bouche même du futur Pie XII.

La diplomatie et les affaires n'absorbèrent jamais d'ailleurs, ni à cette époque ni plus tard, la totalité des forces et des activités de Mgr Pacelli. Grande fut la place toujours réservée à certains ministères directs de zèle sacerdotal, comme à l'étude persévérante des sciences religieuses et des langues et littératures européennes, particulièrement des écrivains religieux de la France. Lorsque, le 13 juillet 1937, le cardinal Pacelli sera félicité par M. Léon Bérard de son magnifique discours du matin même sur *la vocation chrétienne de la nation française*, à Notre-Dame de Paris, et de sa maîtrise dans l'art de la composition oratoire en notre langue, le secrétaire d'État de Pie XI revendiqua simplement la qualité de lecteur assidu de Bossuet et des autres maîtres du dix-septième siècle, depuis ses propres années de jeunesse. Tout, en effet, dans les écrits et discours du prélat et du cardinal humaniste, révélait ce long commerce intellectuel et cette étroite parenté spirituelle.

Le futur Pontife ne fit jamais mystère des prédilections intimes de son cœur. Par exemple, l'un de nos amis eut occasion de lui demander audacieusement, en 1933, s'il lui serait impossible de rédiger lui-même l'article *Saint-Siège*, dans le *Dictionnaire diplomatique* publié par l'Académie diplomatique internationale, comme l'avaient déjà fait, pour leur pays ou État respectif, bon nombre de premiers ministres et de ministres des Affaires étrangères de l'ancien et du nouveau monde, le cardinal Pacelli répondit en ces termes, que

1. Nous signalons avec plaisir la substantielle brochure de M. Maurice Carité sur *Pie XII et la France* (Paris, Bloud et Gay, 1939. Prix : 5 francs). Elle contient notamment les plus intéressantes précisions sur la jeunesse sacerdotale du futur Pontife.

nous pouvons garantir : *Il n'existe aucune objection de principe. Néanmoins, j'avoue que, si j'ai un peu de loisir, j'aime mieux échapper à la diplomatie pour m'occuper de questions religieuses et de vie spirituelle.*

Mais revenons à la période de jeunesse où se cristallisèrent de pareilles habitudes mentales chez celui qui deviendrait plus tard le Pape XII. En 1914, dernière année du pontificat de Pie X, Mgr Eugène Pacelli parvenait à la plus haute fonction hiérarchique de la Secrétairerie d'État (au-dessous, naturellement, du secrétaire d'État lui-même) : c'est-à-dire le poste de secrétaire des Affaires ecclésiastiques extraordinaires. Il eut alors l'heureux destin d'être mêlé directement, comme tel, à la conclusion d'une affaire qui sortait précisément de la proportion ordinaire. Le royaume de Serbie, notablement agrandi par la double guerre balkanique de 1912-1913, possédait maintenant une minorité catholique beaucoup plus importante que par le passé, grâce à l'adjonction du diocèse d'Uskub, dans la région du Vardar. Pour stabiliser le nouvel état de choses, pour garantir la paix religieuse et pour parer à toute nouvelle intrusion de l'Autriche-Hongrie, Belgrade reconnut la nécessité de négocier avec le Saint-Siège un régime légal dont la communauté catholique se déclarât satisfaite. C'est pourquoi le Concordat de Serbie fut signé le 24 juin 1914, peu de jours avant les grandes catastrophes ; les préliminaires avaient été paraphés le 8 mai précédent. Or, après le cardinal Merry del Val, le principal négociateur pontifical se trouvait être Mgr Pacelli.

Dans les conditions où il était conclu, le Concordat de Serbie consacrait des stipulations inespérées pour toutes les institutions catholiques, notamment pour l'efficacité légale et juridique du mariage religieux. Bref, il constituait une préfiguration, sous Pie X, de ce futur Droit concordataire dont le cardinal Pacelli deviendrait, comme continuateur du cardinal Gasparri, sous Pie XI, l'un des tout principaux ouvriers dans l'Europe d'après guerre. Étape mémorable et vraiment symbolique dans la carrière du futur Pontife.

De 1914 à 1917, c'est-à-dire au cours des premières années de la Grande Guerre, Mgr Pacelli continuera d'être secrétaire des Affaires ecclésiastiques extraordinaires sous Benoît XV, auprès du cardinal Gasparri. Comme tel, il va déjà contribuer, à propos des prisonniers de guerre, des otages, des détenus civils, des régions envahies et des internements en territoire neutre, à ces tractations délicates et géné-

reuses qui vaudront à Benoît XV l'appellation émouvante de *Bon Samaritain de l'Europe.*

II

Une phase nouvelle s'ouvre dans l'existence de Mgr Pacelli, au mois d'avril 1917, avec sa promotion à la nonciature de Munich et à l'archevêché titulaire de Sardes. Il sera maintenant l'ambassadeur du Pape auprès du gouvernement de Bavière et, par extension, auprès de tous les autres États de l'Empire allemand, car Munich est alors le seul poste diplomatique du Saint-Siège en Allemagne. Il sera aussi (car telle est également la mission d'un nonce) l'agent résidentiel de la Papauté auprès du clergé et des catholiques de toute l'Allemagne, comme organe de liaison et d'information. Inutile de faire ressortir l'importance morale d'un pareil mandat au plus fort de la Grande Guerre et au milieu de l'Europe en feu.

D'abord, Mgr Pacelli eut pour tâche d'appliquer en terre allemande l'œuvre charitable et humanitaire de Benoît XV, après avoir contribué à son organisation générale dans les bureaux de la Secrétairerie d'État. Ses visites consolatrices dans les camps de prisonniers alliés, principalement français et italiens, laissèrent un souvenir d'impérissable gratitude et démontrèrent une fois de plus combien la façon de donner vaut mieux encore que ce que l'on donne.

Mais le nonce à Munich fut, par ailleurs, l'un des principaux exécutants de la grande politique pacificatrice de Benoît XV et de sa noble tentative de bons offices et de médiation diplomatique entre les belligérants. Un épisode, tout au moins, vaut qu'on s'y arrête ici, car il a été plusieurs fois rapporté avec des défigurations essentielles, en Allemagne et en France. Le récit fantaisiste et romancé de l'événement se trouve au chapitre XI des *Mémoires* de Guillaume II, sous ce titre : *le Pape et la Paix; Conversation avec le Nonce Pacelli, en* 1917, *à Kreuznach.* Mgr Pacelli rectifia lui-même cette relation par une note très précise qui parut dans *l'Osservatore Romano* du 19 octobre 1922 et *la Civiltà Cattolica* du 4 novembre suivant. Le nonce apostolique put d'ailleurs appuyer son propre témoignage, quant à l'ordre des faits, par celui du chancelier de Bethmann-Hollweg, qui était encore en fonctions lors de l'épisode et dont les *Mémoires* parurent antérieurement à ceux de Guillaume II.

Toute l'affaire se rapporte au message de Benoît XV du 1er août

1917 (publié le 15), par lequel le Pape offrait ses bons offices à tous les belligérants pour une pacification générale dont lui-même proposait les bases de négociation. La réponse de l'Allemagne n'est pas présentement en cause. Cette réponse, courtoise et décevante, devait paraître le 22 septembre 1917 et serait signée par le docteur Michaëlis, nouveau chancelier de l'Empire. La démarche dont nous parlons est, au contraire, antérieure au message pontifical. Benoît XV, avant de lancer son appel aux belligérants, voulait éveiller quelques dispositions favorables précisément chez celui des belligérants dont l'acquiescement était le plus nécessaire, puisqu'il détenait en Europe, sur la carte de guerre, à l'est, à l'ouest et au sud, une superficie considérable du territoire des nations adverses. Telle serait la mission inaugurale du nonce apostolique nouvellement nommé à Munich.

Mgr Pacelli se rendit à Berlin, et, le 26 juin 1917, eut un long entretien avec le chancelier de Bethmann-Hollweg. Il lui annonça les intentions médiatrices du Souverain Pontife et l'interrogea sur l'accueil qu'elles pourraient rencontrer de la part des dirigeants de l'Allemagne. En particulier il insista sur les deux problèmes scabreux que, de fait, ne manqua pas de poser le message pontifical du 1er août : la restitution intégrale de l'indépendance de la Belgique et l'examen de la question d'Alsace-Lorraine. Ces perspectives donnaient leur vrai sens à la démarche du nonce apostolique.

Ensuite, Mgr Pacelli gagna Kreuznach, c'est-à-dire le grand quartier général de Guillaume II, où il fut rejoint par Bethmann-Hollweg. L'audience impériale eut lieu le 29 juin, à midi et demi. Le nonce remit à Guillaume II et commenta oralement la lettre dans laquelle Benoît XV, préludant à son offre de médiation pacifique, adjurait l'empereur de faire avec lui tout le possible pour procurer la cessation du fléau qui accumulait tant de ruines matérielles et morales, fallût-il renoncer à quelques-uns des buts de guerre du gouvernement impérial.

Or, les *Mémoires* de Guillaume II ne font pas la moindre mention de cette lettre du Souverain Pontife et des suggestions définies qui en étaient l'objet. Guillaume II retient seulement la notion toute générale d'une invitation à la paix et retient surtout le développement oratoire par lequel lui-même improvisa immédiatement une réponse aux ouvertures pontificales. Comme le reconnaît Mgr Pacelli, Guillaume II déclara que Benoît XV devrait, pour faire œuvre efficace, s'adresser moins aux gouvernants des États

qu'aux évêques, aux prêtres et aux fidèles de l'Église catholique, notamment dans les pays de l'Entente, les engageant à promouvoir l'esprit chrétien de pacification, au lieu et place des haines et passions belliqueuses. Mgr Pacelli répliqua simplement qu'il n'avait pas reçu mission de traiter ici d'une telle matière, mais qu'il se ferait un devoir de communiquer au Saint-Père les désirs exprimés par Sa Majesté.

La suite de l'audience eut pour objet les déportations d'ouvriers belges, dont le Vatican réclamait la cessation. Guillaume II, après avoir tenté de justifier la procédure allemande, donna sur ce point quelque espérance favorable. Les choses demeurèrent dans le vague au sujet de l'accueil que pourrait recevoir à Berlin le futur message pontifical de pacification.

Quand l'entrevue officielle fut terminée, Guillaume II retint à déjeuner le nonce apostolique et son auditeur de nonciature, Mgr Schioppa, avec les différentes personnes de l'entourage impérial. Durant le repas, puis durant le temps où l'on fit salon sur la terrasse, aucun sujet politique ou brûlant ne fut abordé. D'ailleurs, ce fut l'empereur lui-même qui garda familièrement la parole presque tout le temps, avec sa faconde incontestablement brillante, mais aussi avec cet étalage exubérant de son *moi* dont toujours les interlocuteurs demeuraient quelque peu éberlués.

Le côté piquant de l'aventure est que, dans les *Mémoires* de Guillaume II, l'auditeur de nonciature, Mgr Schioppa, qui n'avait pas dit un mot dans la conversation à table et sur la terrasse, et qui, durant l'audience diplomatique du nonce, était resté protocolairement dans l'antichambre, se voit attribuer un rôle de comédie bouffonne, ce dont Mgr Schioppa devait être plus tard profondément mortifié. Guillaume II avait d'ailleurs oublié son nom et même son titre. Il l'appelle : le *chapelain* ou le *vicaire*, et, lui attribuant tout gratuitement la conception que se faisait l'empereur de la psychologie des prélats italiens, terrifiés (pensait-il) par la plèbe romaine, il imagine que Mgr Schioppa serait intervenu dans le dialogue entre l'empereur et le nonce. Aux paroles par lesquelles Guillaume II marquait le désir que Benoît XV recommandât aux catholiques l'abandon de l'esprit de haine, le *chapelain*, le *vicaire* aurait répondu à plusieurs reprises avec effroi : *La piazza! La piazza!*

Telle fut la vérité sur l'entrevue de Kreuznach, qui nous révèle un trait curieux de l'imagination créatrice de Guillaume et qui prend place entre la grande et la petite histoire. L'aspect de grande histoire

est l'action pleine de tact de l'ambassadeur de Benoît XV pour la cause de la paix.

Les deux principaux événements de la nonciature de Mgr Pacelli en Bavière et en Allemagne après la Grande Guerre furent la négociation et la conclusion du Concordat de Bavière 1924 et du Concordat de Prusse 1929. Le Concordat de Bavière contenait des dispositions exceptionnellement favorables pour l'Église catholique en matière de législation scolaire et congréganiste. Ce sont là des choses auxquelles on ne peut penser aujourd'hui sans une tristesse profonde. Le Concordat de Prusse, dont le dispositif était lui aussi très intéressant, ne comportait pas de stipulations concernant le régime des écoles. Une lettre du nonce apostolique, annexée au texte concordataire, exprime le regret du Saint-Siège pour cette lacune, et une réponse du premier ministre prussien, également annexée au Concordat, explique comment il aurait été impossible d'obtenir du Parlement un vote favorable à la ratification si les clauses scolaires désirées par le négociateur pontifical avaient été introduites dans le texte concordataire.

Dans l'intervalle, la mission diplomatique de Mgr Pacelli avait reçu officiellement une plus grande ampleur. Au lendemain de la Grande Guerre (1920), le nouvel Empire allemand du régime de Weimar avait lui-même agréé que le Saint-Siège possédât désormais une nonciature à Berlin pour y traiter avec les autorités souveraines les affaires du catholicisme de l'Allemagne entière : non plus comme par un supplément aux affaires de la nonciature de Munich, mais comme le mandat d'une ambassade accréditée auprès de tout l'Empire. Dès l'origine, le nonce apostolique à Berlin exerça la prérogative de doyen du corps diplomatique, parce que de fait Mgr Pacelli fut le premier en date des ambassadeurs qui vinrent alors occuper le poste diplomatique de Berlin. Le gouvernement allemand n'avait pas encore, à cette date, expressément reconnu le privilège qui appartient à cet égard au nonce apostolique en tant que tel. Le fait est que jusqu'alors il n'avait jamais existé de nonciature que dans les capitales de pays catholiques ou de pays en majorité catholiques. Le cas de l'Empire allemand introduisait ici une intéressante nouveauté. Mais Mgr Pacelli, qui avait inauguré cette situation inédite, sut obtenir au moment de son départ que le privilège, qu'on lui avait reconnu en fait, fût désormais reconnu en droit à tous ses

successeurs, les nonces apostoliques à Berlin, comme précédemment au nonce de Munich et à tous les nonces établis dans les États catholiques. Privilège mémorable, qui serait un peu plus tard, en 1933, formellement consacré par le Concordat de l'Empire allemand, et dont la mention ajoutait une précision digne de remarque à la règle protocolaire déjà reconnue en 1815 par l'Acte final du Congrès de Vienne.

Cette primauté de l'ambassadeur pontifical sur tous les ambassadeurs des Puissances profanes, ce droit de haranguer seul au nom de tous le chef de l'Empire, chaque fois que les représentants diplomatiques des États sont reçus officiellement et collectivement, ne constitue pas un hommage sans portée à la précellence des valeurs spirituelles. Dans un pays comme l'Allemagne unifiée sous l'hégémonie prussienne, un tel résultat symbolique, obtenu à Berlin par la diplomatie du futur Pie XII, témoigne de la place éminente que, contre toutes vraisemblances prévisibles, la Papauté souveraine a su reconquérir depuis la Grande Guerre parmi les peuples contemporains. C'est un symbole qui, comme tous les symboles, vaut essentiellement par les réalités qu'il exprime et signifie.

D'ailleurs, le grand rôle de Mgr Pacelli à Berlin ne se traduisit pas uniquement par l'exercice d'une préséance diplomatique, même inédite en cette capitale. Le nonce apostolique avait su acquérir avec tact une considération et une influence exceptionnelles dans les milieux dirigeants de l'Empire. A plus forte raison possédait-il un ascendant hors de pair sur le clergé catholique et le peuple catholique, dont il encourageait efficacement et conseillait discrètement toutes les œuvres de zèle et toutes les réalisations d'apostolat religieux ou social.

Au mois de décembre 1929, quand Mgr Eugène Pacelli fut rappelé à Rome par Pie XI pour devenir cardinal et secrétaire d'État, le chef de l'Empire allemand, feld-maréchal von Hindenburg, lui multiplia les témoignages publics d'estime et d'honneur dont, par tempérament, il était peu coutumier. La sympathie générale s'exprima, elle aussi, avec une spontanéité significative. Le soir du départ, la multitude des catholiques portant des flambeaux et garnissant le parcours entier de la nonciature à la gare formait, dans la nuit tombante, comme un immense serpent de feu. Quelques jours plus tard, les visiteurs français qui arrivaient à Berlin pour une rencontre catholique franco-allemande recueillaient les échos enthousiastes

de ce spectacle extraordinaire, dont on n'avait encore jamais vu l'analogue, pour un dignitaire du Vatican, dans la capitale protestante de la Prusse et de l'Empire.

III

Lorsque le cardinal Pacelli reparut au Vatican, à titre de premier ministre de Pie XI, un grand changement s'était accompli depuis son départ pour Munich et pour Berlin. La Question romaine venait d'être résolue, le petit État pontifical de la Cité du Vatican avait été constitué. Le négociateur heureux des Accords du Latran avait été, pour le Saint-Siège et auprès du cardinal Gasparri, le propre frère aîné de l'ancien nonce en Allemagne, le marquis François Pacelli. Jusqu'à sa mort, survenue en 1935, celui-ci remplira les fonctions de Conseiller d'État de la Cité du Vatican.

Certes, on n'était pas entré dans un âge d'or qui n'est pas de ce monde. Nous savons quelles tribulations connut encore la cause catholique en Italie depuis le règlement de la Question romaine. Mais, indubitablement, le fait de la cessation du *dissidio* des soixante dernières années constituait, à l'avantage du Saint-Siège et à celui de l'Italie, une transformation de valeur décisive.

L'activité du cardinal secrétaire d'État se confond dès lors quotidiennement avec l'activité même du pontificat de Pie XI pendant sa dernière décade.

Les tractations concordataires redevinrent une occupation astreignante pour le principal collaborateur du Pontife. Pour les pays de langue allemande, ce furent le Concordat de Bade (1932), le Concordat d'Empire (1933), le Concordat d'Autriche (1933-1934). Au sujet du Concordat de Bade, le cardinal Pacelli ne dissimulait pas à ses visiteurs la vive satisfaction qu'il éprouvait de voir clairement reconnaître dans un pays allemand l'efficacité de la bulle récente *Deus scientiarum Dominus* sur la Faculté de théologie catholique dans l'Université d'État, ainsi que de voir définir limitativement les matières à propos desquelles pourrait s'exercer la consultation du pouvoir civil avant les promotions épiscopales. Il racontait en outre plaisamment comment les catholiques du Parlement badois avaient pu obtenir de justesse une majorité finale de deux voix pour la ratification. Il racontait encore plus malicieusement de quelle manière était entré en vigueur le même Concordat badois, par

l'échange des actes de ratification, puis par la publication immédiate d'un numéro extraordinaire du *Bulletin officiel*, dans la matinée même du jour où allait s'accomplir la substitution, à Carlsruhe, des autorités du régime hitlérien aux autorités du régime weimarien.

Vint ensuite le Concordat de l'Empire allemand, négocié en 1933 par le cardinal Pacelli avec M. Franz von Papen, alors vice-chancelier, sur la base des patients travaux élaborés déjà au Vatican et en Allemagne depuis quelques années. Quand on parle maintenant de ce Concordat de l'Empire, on ne peut réprimer bien des émotions affligeantes. Néanmoins, le cardinal Pacelli (nous l'avons recueilli de sa bouche) retenait fermement que la conclusion de ce pacte bilatéral avait été un bien et que le Concordat, tant qu'il n'aurait pas été formellement révoqué, demeurerait pour l'Église en Allemagne une réserve d'avenir. Il se savait notamment sur ce point en communion d'idées avec le cardinal Faulhaber, de Munich. Jamais, en effet, depuis la Réformation protestante, les institutions catholiques n'avaient obtenu, fût-ce sur le papier, une telle consécration de droit public dans toute l'Allemagne. Le texte concordataire offrait aux protestations et aux revendications catholiques une base légale dont le régime hitlérien ne pouvait récuser absolument la valeur subsistante. En outre, il arrive que les textes concordataires survivent heureusement aux régimes qui les ont conclus et qui les ont violés.

Quant au Concordat d'Autriche, c'était celui qui donnait, en toute matière, aux intérêts du catholicisme les satisfactions les plus complètes. Le fait était tellement vrai que Dollfuss, après avoir signé ce Concordat en 1933, n'osa pas le soumettre au vote du Parlement de l'Autriche républicaine. Mais la ratification fut accomplie et le Concordat entra en vigueur une année plus tard, quand le régime politique eut été transformé par la création de l'État autoritaire et fédéral de l'Autriche de Dollfuss, puis de Schuschnigg. Ce fut après l'effondrement de cette Autriche indépendante, en 1938, et en vertu de son absorption par l'Empire hitlérien, que se consomma la grande catastrophe spirituelle. Inutile de dire quelles furent les perpétuelles anxiétés du cardinal Pacelli durant chacune des péripéties du drame autrichien.

Une autre négociation concordataire de la même période qui apporta au Pape Pie XI et au cardinal Pacelli une vive espérance suivie d'une vive déception fut le Concordat yougoslave conclu à

Belgrade en 1935 par Mgr Pellegrinetti et dont la ratification échoua ensuite devant des oppositions féroces. Ce Concordat aurait étendu à tout le royaume agrandi des Slaves du Sud les mêmes dispositions essentielles et favorables que le cardinal Pacelli, on s'en souvient, avait contribué à négocier sous Pie X avec la Serbie d'avant guerre, comme collaborateur du cardinal Merry del Val.

L'issue fut plus heureuse pour quelques autres tractations concordataires, il est vrai de moindre importance. L'accord du 30 mai 1932, additionnel au Concordat de Roumanie, réorganisa favorablement le régime du patrimoine ecclésiastique en Transylvanie. L'accord du 24 juillet 1937 constitua, pour la république sud-américaine de l'Équateur, un *modus vivendi* qui n'était pas sans ressemblance avec différents pactes concordataires de l'Europe d'aujourd'hui. Enfin, l'accord du 25 janvier 1938, additionnel au Concordat de Lettonie, institua un nouveau diocèse dans ce pays et une Faculté de théologie catholique à l'Université nationale de Riga.

Pendant les deux dernières années surtout du pontificat de Pie XI, les affaires religieuses de l'Allemagne hitlérienne et du racisme occupèrent d'autant plus lourdement le cardinal Pacelli que, depuis sa nonciature à Munich et à Berlin, les questions germaniques constituaient naturellement son département plus spécial. Au milieu de ses anxiétés, il éprouva une joie particulière, en 1937, à constater que l'Encyclique *Mit brennender Sorge* avait été habilement introduite en Allemagne et avait été lue à la messe paroissiale du dimanche de la Passion, dans toutes les églises et chapelles publiques de l'Empire. La surveillance de la police d'État avait été pareillement déjouée pour la circulation des exemplaires imprimés du document pontifical.

Nous avons rappelé au début les nombreux voyages qui, de 1934 à 1938, conduisirent le secrétaire d'État de Pie XI à travers l'Europe et les deux Amériques pour des Congrès eucharistiques ou d'autres circonstances. Au sujet du plus récent des Congrès eucharistiques, celui de Budapest, en 1938, il est nécessaire de relever l'importance internationale du discours prononcé en langue française, sur la Place des Héros, par le cardinal Pacelli, devant deux cent mille auditeurs appartenant par groupes à plus de trente nations de l'ancien et du nouveau monde. Sans jamais sortir du domaine moral et spirituel, le Légat pontifical inculqua vigoureusement les hautes leçons de la pacification chrétienne, du respect du droit d'autrui,

de la fidélité aux engagements contractés. Il réprouva clairement les aberrations matérialistes des idéologies qui substituent au vrai Dieu le prolétariat révolutionnaire ou la nation et la race érigées en finalité suprême. Autant de leçons d'une trop douloureuse actualité dans l'Europe d'aujourd'hui.

Au terme de cette rapide esquisse de la carrière si féconde et si éclatante du Pape Pie XII antérieurement à son pontificat, nous ne pouvons pas ne pas revenir sur les deux grands discours qu'il fit entendre en France lors de sa mission de 1937. Le premier fut prononcé, le 11 juillet, sur l'esplanade de la nouvelle basilique de Lisieux. Le second le fut, le 13 juillet, dans la chaire de Notre-Dame de Paris.

Tous deux, il faut le redire, ont une structure rigoureusement conforme à la tradition classique des maîtres de l'éloquence française : exorde, division, trois points dont le développement est symétrique, résumé, péroraison, avec un texte biblique cité au début et qui accentue l'unité d'inspiration en revenant scander comme un refrain chacune des parties du discours. Sous cette charpente extérieure on discerne toute une riche substance de doctrine et d'érudition sacrée, avec une connaissance approfondie de l'histoire religieuse et littéraire de la France qui permet à l'orateur les allusions les plus obligeantes, les plus délicates et les plus flatteuses pour notre pays. Par-dessus tout le reste, et au plus intime de tout le reste, un grand souffle surnaturel remue l'âme tout entière et l'entraîne vers les choses divines et les hautes leçons de l'idéal évangélique.

Dans le discours pour la bénédiction de la basilique de Lisieux, le thème biblique est le suivant : *Voici le Tabernacle de Dieu parmi les hommes*, et c'est l'image de trois basiliques merveilleuses pour le culte du Très-Haut. Une basilique *corporelle*, par nos temples de pierre (notamment les sanctuaires de France) ; une basilique *morale et sociale*, par l'assemblée vivante des chrétiens (comme dans les Congrès eucharistiques, œuvre d'initiative française) ; une basilique *spirituelle et surnaturelle*, qui est l'âme des justes sanctifiés par le Christ et l'Église (notamment à Lisieux, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus). Le discours se termine par une vibrante adjuration *au Christ qui aime les Francs* pour *la patrie de saint Louis et de Jeanne d'Arc.*

Le discours de Notre-Dame de Paris commente expressément la

vocation chrétienne de la France, car « la foi au Christ et l'union avec Rome » constituent pour le peuple français « la loi même de sa vie », du jour même où le premier héros de l'Évangile posa le pied sur cette terre des Gaules et où, « sur les pas du Romain conquérant, il porta la doctrine de la Croix ».

De nouveau, trois leçons distinctes : prière, charité, vigilance. Prière, pour garder la fidélité à Dieu : *Orate, fratres*. Charité, pour remédier à la désunion des cœurs. *Amate, fratres*. Vigilance, pour écarter les doctrines et influences pernicieuses : *Vigilate, fratres*.

Dans le développement sur les périls contre lesquels il faut se prémunir avec une chrétienne vigilance, on remarqua l'art des nuances dont l'orateur sut faire preuve pour exprimer cela même qu'il entendait inculquer et la circonspection commandée par sa haute fonction pour suggérer les choses qu'il fallait discrètement éviter d'énoncer en toutes lettres. Déjà les formules sont remarquablement significatives.

En France, nul besoin n'était de nous désabuser des idéologies raciales, pour lesquelles nous n'éprouvons aucune espèce d'inclination. Mais il convenait de nous armer contre la contagion des *idéologies révolutionnaires*, contre les tentations du socialisme et du communisme, qu'il faut compter comme des totalitarismes non moins funestes que les autres. Il convenait aussi de caractériser les causes de la *crise économique et sociale* du temps présent, où se produit le « fantastique accroissement de la production » et où il y a « des foules immenses qui meurent de misère en face de ces producteurs », tandis que les producteurs eux-mêmes « souffrent souvent d'une détresse non moins grande », faute de débouchés pour l'excès monstrueux de leur production ».

Mais surtout le cardinal osa indiquer en termes délicats la *crise terrible de la natalité*, qui est particulièrement désastreuse en France.

Il faut citer.

Une savante organisation technique a semblé rendre l'homme définitivement maître des forces de la nature, et, dans l'orgueil de sa vie, devant les plus sacrées lois de la nature, l'*homme meurt de la fatigue et de la peur de vivre*. Et lui qui donne à des machines presque l'apparence de la vie, *il a peur de transmettre à d'autres sa propre vie, si bien que l'ampleur toujours croissante des cimetières menace d'envahir de tombes tout le sol laissé libre par l'absence des berceaux.*

Magnifiques paroles, vraiment dignes de prendre place dans nos

anthologies françaises, mais surtout de pénétrer profondément la conscience du peuple français.

Certes, nous avons un Pape qui n'ignore rien des problèmes moraux et spirituels de notre temps, non plus que de ses problèmes politiques, diplomatiques et sociaux.

La préparation providentielle de Pie XII l'a mis en contact avec chacune des grandes affaires du gouvernement de l'Église universelle, ainsi que de la conduite des âmes. Elle lui a fait connaître en détail les débats tragiques qui se produisent dans les rapports mutuels des puissances de ce monde. Mieux encore, le commerce intime des choses divines l'a rapproché toujours davantage de ce qui constitue surnaturellement la réalité la plus profonde et l'efficacité la plus sainte de l'Église du Christ.

Quelque angoissantes que soient les perspectives actuelles de la vie des peuples et de la vie des âmes dans l'univers contemporain, nous possédons un Pontife que tout prédestinait à devenir l'ouvrier des grandes tâches du royaume de Dieu, y compris les plus redoutables.

La barque de Pierre est conduite par un pilote expérimenté et avisé entre tous, sous la conduite mystérieuse et souveraine du Chef suprême et invisible.

YVES DE LA BRIÈRE.

A PROPOS DE L'ABBAYE DE LA RUE MONSIEUR

Quelques lecteurs des *Études* se souviennent peut-être avoir eu sous les yeux, dans notre numéro du 20 juillet 1938 (mais que de choses se sont passées depuis !) une chronique qui avait pour titre : *Ce que fut l'Abbaye de la rue Monsieur*. On y racontait l'histoire du célèbre monastère des Bénédictines du Temple depuis sa fondation en 1816 jusqu'aux circonstances qui, en 1938, l'obligèrent à se transporter hors Paris

Dans la dernière partie de cette chronique il était fait mention des procès à peine vraisemblables qui avaient déterminé l'exode des religieuses par un contre-coup de la loi maçonnique du 7 juillet 1904 contre les Congrégations enseignantes.

Cependant l'effet de la mesure d'expulsion et de confiscation avait été sur le point d'être conjuré. L'aîné des plus proches parents de la fondatrice de la Maison de France, qui était alors le duc de Chartres (1840-1910), en plein accord avec la communauté des religieuses, avait élevé une revendication judiciaire pour se faire mettre en possession du patrimoine de Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé. Il s'agissait de restituer à la communauté la jouissance du patrimoine qui lui appartenait régulièrement.

Le duc de Chartres était, par rapport à Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, fondatrice, son collatéral au neuvième degré de consanguinité masculine. Les tribunaux français avaient donné gain de cause aux requêtes du duc de Chartres en 1909, puis à celles de ses enfants et ayants droit en 1912. Jusqu'à ce point tout allait pour le mieux.

Mais d'autres revendications surgirent alors pour disputer l'héritage de la princesse de Condé, qui était en même temps le patrimoine des Bénédictines du Temple. Après une cascade de procès, le 10 juillet 1931, la question avait été définitivement tranchée sur le fond du litige. Les héritiers du duc de Chartres étaient dépossédés du bénéfice des précédents arrêts judiciaires, car on avait trouvé deux groupes d'autres héritiers qui étaient consanguins au huitième degré

de la princesse de Condé, les uns au titre de sa parenté paternelle, les autres au titre de sa parenté maternelle. C'est par un effet de cette situation qu'à la suite de plusieurs épisodes, qui ne nous concernent pas ici, les Bénédictines ont été finalement contraintes d'abandonner leur immeuble de la rue Monsieur.

Rappelant ces faits, nous avions mentionné le nom de quelques-unes des familles qui avaient été bénéficiaires de cette attribution. Les personnes qui seraient aujourd'hui habilitées à prendre rang dans le partage sont généralement différentes des premiers auteurs de la revendication, laquelle datait de 1904, 1905, 1908. Les générations ont déjà succédé aux générations et le partage s'appliquerait aujourd'hui à environ cent quatre-vingts personnes, dont beaucoup sont en Italie, en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Pologne et ailleurs. Bon nombre d'entre elles avaient toujours ignoré les origines de l'affaire et n'auraient jamais accepté de s'y trouver participantes si elles avaient exactement connu le dommage causé de ce chef aux intérêts du monastère. C'est pourquoi il en est qui, ayant le désir de compenser pour leur part ce dommage, seraient, au contraire, désireuses de voir surgir la possibilité d'une telle restitution dans le règlement éventuel des comptes.

Il est un cas qui n'est malheureusement survenu qu'un mois après la publication de notre article du 20 juillet 1938. Il est clair que, dans cet article, nous ne pouvions en faire état. Mais aux premiers jours de 1939, ayant été mis au courant de ce fait et ayant eu sous les yeux des attestations probantes, nous croyons accomplir un acte d'élémentaire loyauté en faisant connaître une démarche qui honore au plus haut degré ceux qui en ont eu le mérite. Les membres de la famille de Verna ont fait restitution pleine et entière des sommes dont ils se trouvaient bénéficiaires à l'abbaye Saint-Louis-du-Temple, qui leur en a donné acte par un témoignage authentique de gratitude : une fondation de douze messes célébrées chaque année aux intentions des membres vivants et défunts de la famille de Verna Ainsi se trouvera perpétué l'acte de justice qui honore une vieille famille française et la reconnaissance des moniales de Saint-Louis-du-Temple.

Nous n'avons rien à ajouter. Tel quel, le fait doit trouver sa place dans le dossier du monastère des Bénédictines du Temple, qui garde aussi, pour les Parisiens, le nom toujours vénéré d'Abbaye des Bénédictines de la rue Monsieur.

YVES DE LA BRIÈRE.

REGARDS SUR LA FRANCE

La Vie politique

La situation internationale créée par le coup de force allemand en Europe centrale commande actuellement la politique française. Toutes les autres questions, si épineuses soient-elles, sont rejetées au second plan. Cette chronique se divisera donc en deux parties inégales : avant et après le *diktat* du 15 mars.

I. — Les Relations avec l'Espagne

Dans les premiers jours de mars, la reconnaissance *de jure* ayant été notifiée au gouvernement de Burgos, le maréchal Pétain est nommé ambassadeur en Espagne et M. José-Félix de Lequerica ambassadeur d'Espagne à Paris. Le 7 mars, des navires de la flotte républicaine espagnole arrivent à Bizerte, leurs équipages augmentent le nombre des réfugiés ; les bâtiments seront remis ultérieurement aux autorités nationalistes.

Le 8, M. Bonnet rend compte du résultat de ses négociations avec les diverses Puissances susceptibles d'accueillir des exilés espagnols. Presque toutes se récusent ou n'acceptent que de faibles contingents : le nombre total des immigrants ainsi agréés ne dépasserait pas 15.000 (sur quelque 400.000 !). Il y a donc urgence à favoriser le retour des fugitifs en Espagne dans la plus large mesure. Cependant, une fois effectué le rapatriement de tous ceux qui y consentent, on prévoit que la France conservera 40.000 ou 50.000 de ces hôtes, refusant de franchir les Pyrénées, repoussés par tous les États, et sans doute contenant dans leurs rangs un grand nombre d'indésirables. En attendant une solution, qui ne sera pas facile à trouver, il est nécessaire de voter un nouveau crédit de 180 millions pour les frais d'hébergement de cette population en détresse.

Le 10 mars, à la Chambre, la discussion des réfugiés de Catalogne dévie vers le « cas Marty ». MM. Ybarnégaray et Philippe Henriot accusent le député de Paris, recruteur des brigades internationales,

d'être responsable de la mise à mort d'officiers français, notamment du capitaine Delasalle, révolutionnaire notoire, mais « non-conformiste », faussement accusé de trahison et exécuté sur les ordres de la justice militaire de Catalogne. C'est une accusation d'assassinat. Les injures pleuvent dans l'hémicycle et l'on évite les coups de justesse. (Les socialistes, qui sentent le cas épineux, s'abstiennent prudemment de prendre parti.) Le 16, puis le 17, le débat se poursuit dans la même atmosphère passionnée. André Marty récuse les témoignages invoqués contre lui en dévoilant certains détails tristement édifiants sur la moralité des volontaires des brigades internationales qui ont documenté ses accusateurs. Bien entendu, il est actuellement impossible de tirer l'affaire au clair. D'ailleurs, les injures ont, durant ces séances, plus de part que les arguments. Pour mettre fin à des scènes sans dignité, M. Herriot se décide à ajourner le débat *sine die*.

II. — Après le Coup de Force allemand : les Pleins Pouvoirs

Le 15 mars parvient la nouvelle du coup de force hitlérien : le Reich s'annexe par un *diktat* un pays dont il s'engageait, il y a six mois, à garantir les frontières. La nouvelle théorie de l'espace vital remplace opportunément celle des droits de la race pour justifier l'invasion du territoire tchèque et la suppression d'un État. Le choc de l'opinion publique, dont M. Chamberlain parlera bientôt, est aussi violent en France qu'en Angleterre. En un instant, le pays retrouve sa physionomie de septembre. L'homme de la rue, si indigné qu'il soit, est d'ailleurs moins surpris que les hommes politiques : son sens de la justice, son goût de la mesure l'inclinent à penser depuis des mois, devant les progrès gigantesques du IIIe Reich, que « tout cela va mal finir ». Il s'y attend. Le jour où un gouvernement devrait lui demander le sacrifice décisif, nul doute qu'il ne trouve un peuple déjà prêt à le consentir.

Pendant que les chancelleries se consultent et préparent la note de protestation contre la violation des accords de Munich, un grand débat sur la politique étrangère s'ouvre à la Chambre. MM. Péri, Léon Blum, de Kérillis, entre plusieurs autres, ne ménagent pas leurs critiques au gouvernement. « L'accord de Munich a été violé dans sa lettre et dans son esprit... Tout se passe comme si les engagements pris envers la France n'existaient pas, comme si la France était méprisée, et ce mépris est en partie mérité... » Il faut avouer

qu'en cette discussion le chancelier Hitler s'est chargé de donner aux antimunichois la partie belle.

M. Daladier refuse de s'attarder à justifier ou à regretter le passé ; il reconnaît la gravité du péril ; il propose la mesure qu'il estime la plus apte à le conjurer en permettant au gouvernement de lutter à armes égales contre des régimes « qui doivent leur force à la rapidité et au secret ». Tel est le projet de loi soumis à la Chambre :

Le gouvernement est autorisé à présenter, jusqu'au 30 novembre 1939, par décrets délibérés en Conseil des ministres, toutes mesures propres à maintenir et à accroître les forces de la France.

L'intention du président du Conseil n'est pas douteuse : il s'agit d'abord d'accélérer les fabrications d'armes, d'augmenter les effectifs et les cadres des unités. Cependant l'étendue des pouvoirs demeure volontairement imprécise : elle doit être proportionnée aux seules exigences — imprévisibles — de la situation extérieure, et non limitée par la définition étroite d'un texte. Ainsi la prorogation des pouvoirs des Chambres n'est pas actuellement envisagée ; on ne peut davantage l'exclure si elle apparaît, dans quelques mois, imposée par les circonstances.

La discussion est close le 18 mars. Quelques explications de vote doivent être retenues. Les communistes votent contre, non qu'ils se refusent à un effort exceptionnel, mais par hostilité déclarée au gouvernement actuel : « Un redressement est indispensable, mais il doit être fait par un autre que vous », a dit M. Péri. Les socialistes votent contre, non qu'ils contestent la nécessité d'une action gouvernementale rapide et secrète (leur contre-projet stipule l'institution des comités secrets), mais parce qu'ils voient dans les décrets-lois « l'amorce du pouvoir absolu, et pour une durée de plus de huit mois ». Le gouvernement l'emporte par 321 voix contre 264.

Le 19 mars, M. Daladier se présente devant le Sénat. Par 286 voix contre 17, la Haute Assemblée accorde les pleins pouvoirs.

Le 20 mars, une première série de décrets est soumise à la signature du président de la République. On en trouvera l'analyse à *la Vie économique et sociale.*

Dès le lendemain, *le président et Mme Lebrun s'embarquent pour l'Angleterre* : Londres fait à ses illustres hôtes un accueil d'une exceptionnelle ferveur. Radio, presse, cinéma multiplient les informations

et les images ; le public français y retrouve une réplique des journées parisiennes de juillet dernier. Les chefs d'État, dans leurs discours, ont dit avec autorité quels liens unissaient actuellement les nations voisines : identité d'intérêts « qui les rend toutes deux solidaires du bien-être de chacune », mais aussi « même conception de l'honneur, ...de la dignité personnelle, du respect de la parole donnée, ... même amour de la paix ». Le sentiment populaire ratifie ces déclarations officielles. Les événements des mois écoulés ont manifesté aux deux peuples leur attachement à de communes valeurs ; ils ont éveillé aussi, des deux côtés du détroit, dans un certain nombre de consciences, le sentiment de communes responsabilités.

La Vie économique et sociale

Les premières mesures prises par le gouvernement en vertu de ses pleins pouvoirs concernent *la défense nationale.*

Il y est pourvu à une augmentation d'effectifs dans les cadres d'officiers et de sous-officiers. Il y est prévu que le temps de service pour la troupe pourra être occasionnellement prolongé.

Des techniciens en plus grand nombre seront aussi formés, parmi les élèves sortant de Polytechnique surtout, pour diriger le service des armements. La main-d'œuvre dans tout ce domaine, et même dans les annexes, sera procurée plus abondante par le fait que le travail pourra être prolongé, si besoin en est, jusqu'à soixante heures par semaine.

Le temps supplémentaire sera payé à un tarif lui-même majoré (10 p. 100 de la 40e à la 45e heure, 5 p. 100 au delà).

De plus, les chômeurs seront employés dans les entreprises de défense nationale. S'ils refusent les tâches auxquelles ils seraient aptes, leur allocation sera supprimée pour un an.

Ces décisions se traduisent par un accroissement de *dépenses.* La recherche des économies correspondantes se fait par la suppression de quinze Offices. Ceux-ci représentaient une organisation possédant une certaine autonomie financière. L'idée qui avait présidé à leur création était décentralisatrice. On avait cru réaliser un progrès, c'était plutôt, paraît-il, un abus. Et les administrations intéressées vont rentrer dans le droit commun et dans les services généraux compétents.

Enfin, on limite le recrutement des fonctionnaires. D'après le rap-

port officiel pour tous « les organes centraux groupés autour des ministères..., il a paru possible de prévoir l'arrêt momentané complet du recrutement ».

Le comité de « la Hache » découvre ainsi certaines perpectives. Il en a ouvert de spécialement révélatrices sur l'administration municipale de Marseille. Un directeur responsable contrôlera pendant six ans cette gestion particulièrement fantaisiste.

Ces décrets ont été accueillis par les organisations ouvrières avec la crainte que des mesures, dites exceptionnelles, ne fassent disparaître les avantages récemment acquis par la main-d'œuvre. Communistes et socialistes montrent en outre leur hostilité au personnel gouvernemental, incapable, suivant eux, de réaliser « la mobilisation des capitaux » en même temps que celle du travail et suspect de ménager au patronat, sous prétexte de stimuler l'effort national, d'abusifs profits.

Éducation et Enseignement

Malgré l'urgence de l'accord entre tous les Français, *la lutte contre ce qui reste de liberté d'enseignement et contre les libertés familiales continue.*

Depuis son congrès de Nantes, le *Syndicat national des Instituteurs* mène une campagne active pour la nationalisation de l'enseignement, au nom de la défense laïque. Il a adressé à tous les parlementaires de gauche un programme de revendications où figurent : le recrutement exclusif du personnel de l'enseignement public parmi les anciens élèves de cet enseignement ; l'obligation aux fonctionnaires de confier leurs enfants à l'école publique ; l'identité des titres requis des maîtres de l'enseignement privé et de l'enseignement public, sans égalité des droits attachés à ces titres ; la suppression de la représentation de l'enseignement privé dans les commissions d'examen du certificat d'études ; la dissolution de tout groupement religieux fonctionnant à l'intérieur des écoles (ceci, contre la J. E. C. en particulier) ; et même l'interdiction d'enseigner le catéchisme dans les écoles libres, au nom du respect des horaires. *Le Populaire* s'associe à cette campagne presque journellement.

De son côté, *la Ligue de l'Enseignement* prépare son congrès de Pentecôte sur l'enseignement postscolaire obligatoire, le service social dans l'école et les œuvres laïques, le service social dans une démocratie. Le rapport introductif déclare que la nationalisation de l'ensei-

gnement est « le complément nécessaire de l'œuvre scolaire de Jules Ferry et Paul Bert », réclame l'organisation de « toutes les œuvres relevant de l'enseignement postscolaire sur les mêmes principes que l'enseignement primaire : gratuité, obligation, laïcité », se préoccupe que les écoles où sont formées les infirmières et les assistantes sociales donnent une garantie de neutralité politique et religieuse (on sait le sens de ce rapprochement).

Les décrets précisant et complétant le décret du 24 mai 1938 sur *l'organisation de l'orientation professionnelle obligatoire*, marquent de la part du ministère de l'Éducation nationale : la volonté formelle d'exclure de la commission départementale tout représentant des familles, contre l'avis du conseil supérieur de l'Enseignement technique ; la volonté de rendre difficile l'organisation et précaire le fonctionnement des centres libres d'orientation professionnelle, soit par une choquante inégalité des titres requis à la direction de ces centres de la part des membres de l'enseignement privé, même supérieur, et de la part des membres de l'enseignement public (un professeur de l'École centrale est moins qualifié qu'un tout jeune instituteur), soit par le contrôle draconien de ces centres. En même temps, par une circulaire aux préfets (septembre 1938), le ministère de l'Éducation nationale essaye de créer une *priorité d'embauchage dans l'industrie et le commerce aux élèves des écoles publiques techniques* en demandant un véritable privilège pour les détenteurs des brevets d'enseignement industriel et commercial qui ne se donnent que dans les écoles publiques techniques et ne sont donc pas à la portée des élèves des écoles techniques privées.

Enfin, au moment où un effort nécessaire et urgent est tenté pour *l'éducation physique* trop longtemps négligée, il a fallu recourir au ministère de la Défense nationale (circulaire du 20 janvier) pour annuler en fait une circulaire sectaire de M. Jean Zay qui réservait aux seules écoles publiques le concours des moniteurs militaires.

En présence de toutes ces attaques convergentes, on notera, comme un signe heureux encourageant aux résistances nécessaires, l'*annulation par le Conseil d'État* de l'arrêté du 18 décembre 1937 organisant les trop fameux Conseils départementaux des sports et loisirs.

On notera également cette *statistique récente de l'enseignement libre, maintenu malgré tout.* Enseignement primaire libre : 10.758 écoles, 1.061.000 élèves. Enseignement secondaire libre : 909 collèges,

160.000 élèves. Enseignement professionnel : 39 écoles techniques, 134 sections professionnelles. Enseignement supérieur libre : 5 Instituts catholiques, 4.219 élèves. Le budget annuel de l'enseignement catholique, dû à la générosité des fidèles, s'élève à 1 milliard. On voit aussi s'il est vrai que l'enseignement libre soit un enseignement de bourgeoisie.

Que d'autre part *cet enseignement libre ne se contente pas de vivre au ralenti*, qu'il soit animé d'une volonté effective d'adaptation aux nécessités présentes et de progrès technique, c'est un fait dont nous signalerons simplement ici trois indices : l'enquête organisée par l'Union nationale des A. P. E. L. sur la réforme de l'enseignement pour que la résistance nécessaire aux projets gouvernementaux et cégétistes ne se limite pas à une critique négative ; la valeur des livres scolaires composés à la suite des changements de programmes pour les classes inférieures du second degré, notamment pour les matières scientifiques que l'enseignement libre est toujours accusé de mépriser ; l'effort continu pour le progrès psychologique et technique de l'enseignement catéchistique et religieux dont ont encore témoigné deux congrès récents, celui de la Formation chrétienne des Tout Petits, consacré à « l'Enfant dans l'Église », et le premier congrès national d'Action catholique pour l'enseignement catéchistique, qui a souligné, avec la part de plus en plus importante prise par les laïques à cet enseignement, les progrès de méthode, et fait le bilan des succès obtenus et des difficultés à vaincre.

Mouvements de Jeunesse

Après la mort de Pie XI, la lecture des nombreux journaux et revues des divers mouvements de jeunesse est émouvante par l'unanime témoignage de filiale reconnaissance et de fière fidélité. Tous ont pleuré *le Pape des jeunes* et prié pour lui avec une affectueuse ferveur. L'*A. C. J. F.* rappelle qu'il fut très spécialement le Pape des jeunes, libérateur de la jeunesse, qu'il a conviée à l'apostolat conquérant. Mais chaque mouvement se reconnaît à la nuance de son hommage. Pour la *J. A. C.*, Pie XI reste le Pape de la paix, paix entre les peuples, paix entre les classes, paix dans les familles, restaurant par l'Action catholique le royaume pacifique de Dieu. « Le Pape des jeunes, dit la *J. I. C.*, est celui de l'apostolat de con-

quête dans notre milieu, de l'Action catholique et de la spécialisation. » « Il nous a rappelé, dit la *J. E. C.*, notre vocation d'apôtres, montré la grandeur et la fécondité de l'Action catholique, rendu la joie et la fierté chrétiennes. » La *J. E. C. F.* des lycées retient son « souci constant d'intégrer tout l'humain dans le spirituel », souci où se marque « une haute estime des valeurs naturelles ». Aux chefs d'équipes de la *J. O. C. F.*, les consignes du Pape sont rappelées, toujours règle de leur action : ambition d'apostolat conquérant, union de la constance à l'enthousiasme, sanctification personnelle. Les *Scouts* se souviennent de l'intervention du Pape à l'époque où le scoutisme était très discuté, accusé de naturalisme et de protestantisme ; ce Pape, qui savait par expérience la valeur de l'effort en plein air et la richesse spirituelle de la nature, a été « véritablement le père du scoutisme catholique » ; ils se répètent ses leçons : vie rude, trouver Dieu dans la nature. « Pour être scout, il faut une disposition constante à la force et au courage, au calme et à la réflexion. Et pour être scout catholique, il faut, en plus, un sentiment profond de Dieu, de sa loi divine, de sa divine présence qui harmonise les merveilles de la nature et en marque le point le plus exquis, le secret, l'enseignement le plus précieux. »

Et le travail continue. A Paris, en février, le *premier congrès national de la J. E. C. F. de l'Enseignement libre* a réuni 1.300 jécistes, venues de 56 diocèses, avec un grand nombre d'éducatrices ; on a étudié les principes du mouvement, ce que peut être ce travail d'Action catholique dans le milieu de l'enseignement libre, les méthodes : l'enquête et l'équipe, les problèmes pratiques posés par l'action et la collaboration. En février encore, *J. E. C.* et *J. E. C. F.* organisent une grande assemblée étudiante, à la salle Pleyel, sur « la Joie de connaître », où se groupent 3.000 jeunes gens et jeunes filles. En mars, à la salle Wagram, 4.500 jeunes travailleuses de la *J. O. C. F.* se penchent avec résolution sur le problème de la vie morale des jeunes ouvrières.

A Lyon, en février, le congrès national de la *Fédération française des Étudiants catholiques* a étudié les conditions de la formation de l'étudiant. Rendant hommage à la valeur de l'enseignement donné dans les Universités françaises, mais constatant le caractère trop souvent technique et fragmentaire de l'enseignement universitaire, la Fédération attire l'attention de ses membres sur la nécessité pour l'étudiant d'acquérir, au delà des techniques, une culture largement

humaine. Ce congrès a tenu à rendre hommage à la formation donnée par l'enseignement libre, secondaire et supérieur.

Les Scouts de France ont lancé une nouvelle revue trimestrielle, *l'Ami des Scouts*, destinée à faire connaître plus exactement le scoutisme, esprit et méthode, par les parents des scouts, leurs amis et un large public dont la sympathie, mieux informée, sera plus efficace encore.

Les Lettres

Centenaire. — Le 18 mars, à l'hôtel de Massa, la Société des Poètes français a commémoré le centenaire de *Sully Prudhomme.* Ce juste hommage ne suffira pas sans doute à refaire la célébrité de ce fin « poète du sentiment », dont l'étoile, depuis quelque temps, n'a cessé de pâlir. A l'exception du *Vase brisé* qui survit dans toutes les mémoires, l'œuvre de Sully Prudhomme est aujourd'hui peu connue du grand public.

M. Edmond Jaloux, qui prit la parole au cours de la cérémonie, s'est demandé « si la philosophie ne lui a pas été fatale », s'il n'eût pas mieux fait de se dégager de la tentation des grands concepts, et de se contenter d'être, ce qu'il fut par excellence, « un chantre des choses du cœur ».

Moins sévère, M. Jean Monval, dans un remarquable article donné à la *Revue des Deux Mondes* (15 mars), goûte en Sully cette poésie « à laquelle rien d'humain n'est étranger, ni la tendresse de l'amour, ni les curiosités de l'intelligence ». Il regrette seulement que sa philosophie trop hésitante n'ait pas réussi à s'ouvrir à cette « lumière de l'Évangile » qui « eût seule pu lui faire atteindre » cet idéal auquel elle aspirait sans cesse, sans le trouver jamais. Et il rappelle ce mot bien émouvant que le poète-philosophe répondait à Coppée lui affirmant sa foi : « Ah ! Coppée, vous ne savez pas comme vous êtes heureux ! »

Les Théophiliens. — Au théâtre de la Cité universitaire, les Théophiliens poursuivant, sous la conduite de M. Gustave Cohen, leur effort de résurrection de la littérature dramatique du quinzième siècle, viennent de nous donner le monologue du *Franc Archer de Bagnolet* et une moralité ayant pour titre *l'Aveugle et le Boiteux.* Ce programme était précédé de la *Rencontre de Jésus et de sa Mère*, un des passages les plus émouvants et les plus goûtés du *Mystère*

de la Passion, qu'ils nous ont traduit à nouveau, avec une exquise perfection d'interprétation.

Mort de Lévy-Bruhl. — La mort de M. Lévy-Bruhl marque la disparition d'un homme qui a tenu une place originale dans la philosophie française. On n'a guère retenu de lui — et c'est peut-être dommage — ses études d'histoire de la philosophie sur Jacobi et Auguste Comte. On voit surtout en lui le sociologue et son nom est couramment accolé à celui de Durkheim. Il y a là une simplification excessive. Sans doute, son livre *la Morale et la Science des Mœurs* considérait la réalité morale comme une donnée assujettie à des lois propres, qu'une méthode comparative devait dégager, pour que puisse se constituer un art moral rationnel qui les mettra en œuvre, en vue des transformations désirables, comme l'industrie utilise les lois de la matière. S'il y a là quelques leçons utiles pour les moralistes pressés qui oublient qu'il y a dans tout groupe et tout individu un donné moral dont il faut partir pour le transformer, le caractère absolu que prend le devoir dans toute conscience, sur lequel avait insisté Lachelier, et le rôle de l'invention morale, si bien mis en lumière par Bergson, sont vraiment trop méconnus. Il reste cependant que Lévy-Bruhl n'a jamais donné dans la systématisation massive de Durkheim.

La partie durable de son œuvre, c'est du côté de l'anthropologie qu'il faut la chercher. De *l'Ame primitive* à *la Mythologie primitive*, en passant par *la Mentalité primitive*, *les Fonctions mentales dans les Sociétés inférieures*, *le Surnaturel et la Nature dans la Mentalité primitive*, il a consacré la plus grande partie de son activité à l'étude des procédés mentaux de ce qu'on est convenu d'appeler les primitifs, si déroutants pour ceux qui sont habitués à définir la raison par l'explication scientifique. Il a, dans les débuts au moins, prêté au reproche d'enseigner l'existence, chez les primitifs, d'une mentalité « prélogique » sans raccord avec ce qui serait actuellement la norme de la raison. Mais il faut reconnaître que plus il allait, plus il y voyait un mode d'expression de l'esprit qui subsiste légitimement même chez les civilisés, et qui, s'il ne doit pas empiéter sur l'explication scientifique, a sa raison d'être et sa valeur.

Les limitations de sa métaphysique lui interdisaient probablement de faire la synthèse qui eût montré le rôle et la place de chacun de ces plans de pensée dans la vie de l'esprit, mais la moisson des faits

recueillis oblige à sortir de l'horizon limité où s'était trop longtemps cantonnée la description de la vie mentale. On regrettera l'abus des mots religieux, vidés de leur contenu original (« mystique », « surnaturel »), et surtout — bien qu'il ne l'ait rencontré dans ses études que sous sa forme la plus rudimentaire — une appréciation manifestement insuffisante de la nature et de la valeur du phénomène religieux.

Les Sciences

Cinquantième Anniversaire de l'Institut Pasteur. — Le 15 mars dernier, la cérémonie commémorative de la fondation de l'Institut Pasteur a été célébrée, dans le grand amphithéâtre de cet établissement, en présence du président de la République. MM. Louis Martin, Ramon, Vallery-Radot et Marc Rucart ont fait l'éloge du grand savant et de ses découvertes géniales.

Combien opportunes apparaissent, dans les heures que nous vivons, les leçons morales qui se dégagent de l'exemple donné par cet homme au grand cœur, si sévère à contrôler ses propres démarches : « N'avancez rien qui ne puisse être prouvé d'une façon simple et décisive »; d'une probité intellectuelle si rare et d'une si constante fidélité au travail : « Il me semblerait que je commettrais un vol si je passais une journée sans travailler »; d'une foi si ardente en un but qui nous dépasse : « Heureux celui qui porte en soi son dieu : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile ! »

Le fait que cette célébration du lutteur pacifique, uniquement soucieux de faire « reculer les frontières de la vie », coïncidait, jour pour jour, avec le nouveau coup de force hitlérien, nous invite à méditer ces paroles que Pasteur prononçait au soir de l'inauguration de son Institut :

> Deux lois contraires semblent aujourd'hui en lutte : une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combat, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille, et une loi de paix, de travail, de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent.

et ce salut qu'il adressait, à la Sorbonne, aux délégués du monde entier accourus pour acclamer son soixante-dixième anniversaire :

> Vous m'apportez la joie la plus profonde que puisse éprouver un homme qui croit invinciblement que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre, que les peuples s'entendront, non pour détruire mais pour édifier, et que l'avenir appartiendra à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante.

La Vaccination antidiphtérique. — La vaccination contre la diphtérie va devenir obligatoire. Par elle la contagion de cette angine pernicieuse, qui en quelques heures étouffait les enfants par milliers, est sur le point de disparaître.

Le public est cependant profondément ému à la pensée de la généralisation de cette pratique. N'est-ce pas la toxine microbienne elle-même que l'on injecte ? Mais, hâtons-nous de le dire, grâce aux travaux du professeur Ramon, ce produit a perdu sa toxicité tout en conservant la propriété de faire naître l'immunité : la toxine est devenue l'anatoxine.

A la veille de promulguer son décret, le Parlement a interrogé la *Société de Médecine publique.* Or, cette association de nos maîtres les plus illustres a été unanime à reconnaître la valeur de l'anatoxine de Ramon. Non seulement elle est agissante dans 95 p. 100 des cas, mais n'est-ce pas elle qui a fait disparaître la diphtérie des milieux militaires ?

Ainsi les craintes au sujet de la vaccination antidiphtérique s'avèrent illusoires. Bien loin d'être un danger, elle se place à côté du sérum de Roux comme une arme puissante en face d'un mal qui dès lors cesse d'être redoutable.

La France d'Outre-Mer

Djibouti, son Port et son Chemin de Fer [1]

Les exigences de la guerre de Chine et de la première expédition de Madagascar imposèrent à la France — les ports anglais étant fermés à nos navires — la nécessité de se créer une escale de ravitaillement en mer Rouge. Obock, qui fut d'abord choisi, s'étant révélé sans avenir, l'escale fut reportée à Djibouti (1894) et son aménagement précéda de peu le traité franco-éthiopien (20 mars 1897) qui fixa les limites de la colonie nouvelle.

Le Port. — D'un accès direct aux navires desservant l'Extrême-

1. *L'Afrique française*, février 1939 : *Renseignements coloniaux*, p. 35 *sq.* Le supplément au numéro 189 du 1er mars du *Monde colonial illustré* (paru le 15 mars) est tout entier consacré à la Côte Française des Somalis. On y trouvera en même temps qu'une confirmation l'illustration de l'article de *l'Afrique française* auquel nous nous référons. A remarquer (p. 9*) un tableau comparatif des prix de transport des marchandises de la mer à Addis-Abeba par voie ferrée française et par camions italiens.

Orient et Madagascar, Djibouti se trouvait également au seul débouché de l'Éthiopie centrale sur la mer Rouge. Nul autre point, pas plus Assab que Zeïla ou même Berbera, n'offrait de semblables commodités[1].

Un premier port de fortune avec ses deux jetées servit d'abord aux besoins du moment. Plus tard (1931), une première tranche de travaux (30 millions) a été exécutée en vue de créer un port destiné à répondre à l'augmentation d'un trafic pouvant atteindre 200.000 tonnes de marchandises par an.

La guerre d'Éthiopie, avec l'encombrement de marchandises et de matériel qu'elle entraîna, obligea à de nouveaux aménagements. On hâta l'achèvement des quais et terre-pleins. Parallèlement, la Société des pétroles de Djibouti installa un dépôt d'hydrocarbures (qui fonctionne depuis le 16 décembre 1938).

La nécessité d'un transbordement pour le déchargement des navires de fort tirant d'eau causant des retards dont se plaignait le gouvernement italien, un projet fut établi en vue de doter Djibouti d'un port en eau profonde directement accostable aux grands navires. Les travaux, commencés au début de 1938, seront achevés dans trois ans. Le plan prévoit de nouveaux quais, ainsi que des dragages à 8 et 9 mètres.

De semblables travaux exigent des capitaux. Jusqu'à présent, le port de Djibouti avait pu vivre des ressources locales. Les suppléments de perception douanière de ces deux dernières années, joints aux réserves de la compagnie, suffisant à peine à payer les travaux en cours, la Métropole aura à intervenir et elle le fera d'autant plus naturellement que l'installation du port de Djibouti et son rôle dans l'économie impériale justifient la contribution du budget métropolitain.

Un projet, de l'ordre de 200 millions, prévoit, si le mouvement des marchandises intéressant l'Éthiopie centrale venait à en faire naître l'opportunité, l'établissement à l'ouest du plateau du Marabout d'un plus grand port pouvant abriter des dizaines de bateaux et où seraient aménagés quatorze postes d'accostage. Ainsi, pour 260 millions au total, Djibouti serait transformé en un port équipé et sûr répondant à tous les besoins possibles de l'avenir.

A Assab, une installation pareille coûterait, calcule-t-on, près de

1. Voir l'article de l'ingénieur en chef M. Blosset, *le Monde colonial illustré*, janvier 1938, p. 3-5.

2 milliards, sans avoir l'avantage d'une voie ferrée existante.

On pouvait donc espérer que l'Italie se serait accommodée de ce qui existe et aurait entretenu des relations de bon voisinage avec la France en Somalie. En fait, ne pouvant se le faire céder, les Italiens, depuis plusieurs mois, boycottent systématiquement le port et le chemin de fer.

Le Chemin de fer [1]. — Le 8 mars 1894, l'empereur Ménélik II avait accordé la concession d'un chemin de fer de Djibouti à Entotto (alors capitale de l'Éthiopie) à son conseiller, l'ingénieur suisse Ilg, qui s'était associé à l'ingénieur français Chefneux pour fonder la Compagnie impériale des Chemins de fer éthiopiens. Cette compagnie obtenait de l'empereur (5 novembre 1896) l'autorisation de pousser un tronçon de voie jusqu'à Diré-Doua, et celle du gouvernement français (12 mars 1897) d'emprunter le territoire de la Côte des Somalis. Malgré de grosses difficultés, locales et autres, la compagnie, épaulée et subventionnée par le gouvernement français, réussissait à livrer à l'exploitation un premier tronçon (Djibouti-Diré-Doua) le 1er janvier 1903 ; Ménélik autorisait bientôt (8 août 1904) la construction du deuxième tronçon qui devait atteindre Addis-Abeba.

A la suite de compétitions financières qui risquaient de faire passer à des mains étrangères le contrôle d'une ligne dans laquelle les intérêts français étaient prépondérants, une nouvelle société fut créée, à laquelle l'empereur transféra la concession accordée à l'ancienne compagnie (30 janvier 1908). La nouvelle société, connue sous le nom de Compagnie du Chemin de fer franco-éthiopien de Djibouti à Addis-Abeba, a reçu la garantie du gouvernement français pour le capital et les intérêts (loi du 3 avril 1909). Dès lors, les travaux furent poussés avec ardeur et, le 7 juin 1917, la ligne était achevée (784 kilomètres) et atteignait Addis-Abeba

L'entreprise ne tarda pas à se révéler une heureuse opération. Les bénéfices d'exploitation permirent à la compagnie, de 1922 à 1927, de rembourser à l'État français le montant en capital des avances consenties au titre de la garantie, soit plus de 24 millions, ainsi que les intérêts de ces avances, sans parler d'autres remplois fructueux.

1. *L'Afrique française, loc. cit.*, et Jean-Georges Camut, *le Chemin de Fer franco-éthiopien de Djibouti à Addis-Abeba.* Paris, Publications du Comité de l'Afrique française, 1935. Brochure in-8°.

Exemple à ériger en modèle, la Compagnie de Chemin de fer franco-éthiopien, en dépit de la crise, réussissait à assurer ses transports dans des conditions sans cesse améliorées, tout en abaissant ses tarifs et en relevant les dividendes versés aux actionnaires.

Le Chemin de fer franco-éthiopien et l'Afrique orientale italienne. — Entrant en campagne (mai 1936), l'Italie trouvait donc à sa disposition une ligne en pleine exploitation. Pour répondre aux besoins du transit accru dans des proportions inattendues, la compagnie n'hésita pas devant de lourds sacrifices. C'est ainsi qu'elle engagea 70 millions en travaux et en acquisition de matériel. Le nombre des machines passa de 54 à 95 et celui des wagons de marchandises fut porté de 443 à 598. Parallèlement, il fallut développer les installations, créer de nouveaux ateliers, procéder à des adductions d'eau, construire des magasins, des locaux pour le personnel...

Mais pendant qu'elle réalisait cet effort au bénéfice des Italiens, des difficultés nombreuses, auxquelles ceux-ci ne se trouvent pas étrangers, venaient entraver cette activité qui eût mérité d'autres encouragements.

Au moment, en effet, où la compagnie était parvenue à accroître sa circulation jusqu'à enlever 450 tonnes par jour en juillet 1937 au lieu d'une soixantaine au début de 1936, alors qu'elle commençait à recevoir le gros de ses renforts de personnel et de matériel roulant, brusquement, en octobre 1937, le trafic baissa dans de très fortes proportions par suite des mesures prises par l'Italie pour détourner les marchandises du chemin de fer.

En effet, les autorités italiennes, dès le 1er juillet 1937, avaient envoyé 1.500 camions qui se mirent à concurrencer la voie ferrée, à laquelle, sous prétexte d'économies justifiées par le change, on ne laissa plus qu'un tonnage insuffisant pour le débit qu'elle avait atteint. L'exportation étant tombée pratiquement à zéro, la compagnie se trouva avoir dépensé 70 millions en pure perte.

Cependant, le 15 janvier 1938, la compagnie consentit de nouvelles réductions de tarifs, de telle sorte que le prix de la tonne kilométrique, compte tenu de la dévaluation de la livre, était en 1938 inférieur de 35 p. 100 à celui de 1935. Le relèvement de la circulation qui s'ensuivit ne fut que momentané; en janvier 1939, il tombait à un quarantième du tonnage pour lequel le gouvernement italien avait demandé à la compagnie de s'équiper.

Des raisons d'ordre économique autarcique ne suffisent pas à expliquer le boycottage actuel de la voie ferrée par l'administration italienne d'Éthiopie. Les tarifs des camions italiens sont, dans l'ensemble, quatre à cinq fois plus élevés que ceux du chemin de fer ; l'entretien et l'usage des 30.000 véhicules automobiles existant actuellement en Éthiopie et en Érythrée coûtent autant, sinon plus de devises étrangères que l'emploi du chemin de fer. Par conséquent, ce n'est pas la préoccupation d'économies à réaliser qui dicte cette conduite qui va manifestement à l'encontre du prétexte invoqué. N'a-t-on pas remarqué que toute mise en valeur du pays conquis devient impossible lorsque, pour une question de transport, les fers marchands reviennent à 7.000 francs la tonne et le ciment à 3.200 francs ? Visiblement, l'Italie, par cette politique, vise tout autre chose : il s'agit de ruiner la position française en Afrique orientale pour l'amener à céder la place.

REVUE DES LIVRES

Religion et Piété : D. Auvergne; T. R. P. Gillet; Mgr Marmottin; *Mélanges Marmion*; Th. Mathyssek; Dom Vonier; M.-A. Peraté 120
Biographies religieuses : Chanoine C. Cordonnier 123
Portraits : P. Belperron; J.-B. Boulanger 124
Histoire : *Histoire de l'Église*; J. Guiraud; C. Brandi 126
Questions sociales : J. Girone 128
Morale, Éducation : W. Stekel; Chanoine P. Tibergheien; P. Chassang 130
Orientation postscolaire : P. P. Panici 131
Syrie : M. Homet 132
Littérature : A. Ferran; *l'Esprit de Barrès*; L. Chaigne 132
Propos et Discours : Alain; P. Valéry 135
Romans et Nouvelles : C. Yver; H. Fauconnier; R. Chauviré; H. Poulaille; M. Jouhandeau; Pierre L'Ermite 136
Romans anglais : H. Fielding; W. M. Thackeray; P., R. et J. Abbe; C. Merbel. 140
Livres d'Enfants : V. Barclay; G. de la Mothe 141
Arts : H. Van Loon; L. Hourticq; A. Leroy; M. Brion; E. Schneider 142

RELIGION ET PIÉTÉ

Dominique Auvergne. — **Regards catholiques sur le Monde.** Paris, Desclée De Brouwer, 1938. Un vol. de 148 pages, 14 portraits hors texte. Prix : 14 francs.

Que représente le catholicisme dans le monde moderne ? Qu'attend-on de lui ? Qu'attendent de lui les incroyants ? Quel rôle doit-il jouer dans la vie sociale, dans la vie nationale et internationale ? Qu'a-t-il à voir avec la science, l'art, la littérature ? Dominique Auvergne s'en est allée le demander à ceux qui ont singulièrement l'audience des jeunes : à des prêtres : le chanoine Cardijn, le R. P. Forestier, le P. Doncoeur ; à des philosophes : Maritain, Gabriel Marcel, Édouard Le Roy, Emmanuel Mounier; à des littérateurs et à des hommes d'action : Claudel, Schwob, Madaule, Mauriac, Ghéon, Garric. Chacun, envisageant la question sous l'aspect qui lui est familier, a donné sa réponse ; et de l'ensemble il ressort, avec une impression d'optimisme, — le catholicisme joue en France une partie magnifique, — une instante leçon de courage : la partie ne sera gagnée que si chaque catholique accepte de mettre loyalement d'accord sa foi et toute sa vie : « Les chrétiens n'ont plus le droit d'être médiocres. »

Paul Allard.

T. R. P. Gillet, O. P. — **La Sainteté française.** Paris, Flammarion, 1939. In-16, 207 pages. Prix : 18 francs.

L'idée dominante qui donne à ce recueil son unité est que, dans

une nation dont la personnalité morale est nettement caractérisée, la sainteté chrétienne reflète elle-même, chez ses héros et ses héroïnes, bien des traits distinctifs du génie national et de la psychologie du terroir. Le Révérendissime Maître général des Frères Prêcheurs montre la vérification de cette remarque chez des Français et des Françaises que l'Église romaine a canonisés et qui sont pourtant aussi dissemblables, à d'autres titres, que saint Louis, sainte Jeanne d'Arc, saint Vincent de Paul, sainte Bernadette de Lourdes et de Nevers. Après quoi, l'auteur groupe autour du mouvement religieux dont Montmartre et Reims constituent les foyers spirituels, de précieuses notations de psychologie religieuse sur *l'âme collective* de la France.

S'il était permis de marquer une préférence, nous signalerions avec prédilection les pages exquises, émouvantes, sur les souffrances morales qui pénétrèrent profondément la vie entière de sainte Bernadette.

Une très belle et très expressive image littéraire mérite d'être signalée à propos de ce qu'était moralement la France avant et après la miraculeuse délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc. C'est l'image du grand chêne desséché par le froid et que le bûcheron croit devoir abattre comme un arbre mort. Un coup de hache un peu plus profond élargit la blessure, mais le soleil est revenu, il désengourdit les membres glacés, la sève recommence à circuler, la verdure renaissante attestera la victoire féconde de la vie. (P. 85, 86.) Brillant symbole, riche de sens et de vérité. Yves de la Brière.

Mgr Marmottin, évêque de Saint-Dié. — **Leçons et Portraits.** Paris, Éditions *Spes*, 1938. In-16, 208 pages. Prix : 18 francs.

S. Exc. Mgr Marmottin a voulu prolonger par le livre les grandes leçons qu'il avait d'abord données par la parole, soit comme curé de Sézanne, soit comme évêque de Saint-Dié. De ces leçons il importe particulièrement de retenir : la docilité aux directions pontificales, le zèle à promouvoir l'Action catholique (Sa Grandeur a été de bonne heure conquise par l'Union catholique des Cheminots), surtout l'importance de premier plan de la question scolaire. Parmi les portraits se détachent les figures de la Vénérable Mère Marie-Thérèse, fondatrice des Religieuses de l'Adoration-Réparatrice, de saint Louis de Gonzague, de saint Pierre Fourier, d'Ozanam. La piété se fait tendre, tout en restant dogmatique, dans l'exaltation des privilèges de Notre Dame. La poésie chante avec la voix des « cloches ».

Lucien Roure.

Mélanges Marmion. Abbaye de Maredsous. Paris, Desclée De Brouwer, 1938. Un vol., 244 pages. Prix : 15 francs.

Les fils spirituels de Dom Marmion ont voulu marquer, par la

publication de ce recueil, un triple anniversaire. Une série de sept conférences assez brèves, quelques notes spirituelles et cinq lettres inédites commémorent le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse. Divers documents, se rapportant au *Christ, Vie de l'Ame*, rappellent le vingtième anniversaire de cet ouvrage magistral. Une « Page de Ménologe » rappelle le quinzième anniversaire de sa mort. Une très copieuse table des textes de la sainte Écriture cités par Dom Marmion en ses divers ouvrages termine le volume.

Ces pages ne prétendent pas ajouter à ce qu'on sait déjà de Dom Marmion et de sa spiritualité. Elles ne veulent être qu'un hommage rendu au père par ses fils. Paul ALLARD.

Théodore MATHYSSEK, professeur au Scolasticat des Pères Pallotins de Limburg. — **Memento de Pastorale.** *Apostolat individuel.* Adaptation par E. Ricard, P. S. S., supérieur du grand séminaire de Blois. Paris, Éditions « Alsatia », 1, rue Garancière (VIe). Un vol., 306 pages.

Ce *Memento de Pastorale* est divisé en trois parties : au confessionnal; auprès des malades ; la visite pastorale. Un copieux Appendice (62 pages) traite d'abord de questions particulières aux pays de religion mixte : mariages mixtes, conduite à tenir avec les convertis ; puis des ministères occasionnels et de la correspondance spirituelle ; enfin, il donne un formulaire de dispenses. Appuyé sur une doctrine excellente, l'auteur nous livre le précieux trésor d'une expérience très concrète et très raisonnée ; il donne une foule de conseils et de renseignements très pratiques qu'on chercherait vainement ailleurs. Par ailleurs, la présentation est claire, ordonnée, concise : pas de délayage. Particulièrement heureuses nous ont paru les pages consacrées aux scrupuleux et aux diverses catégories de malades. Peut-être, ici ou là, l'auteur est-il un peu sévère.

En somme, un véritable traité de morale pastorale qui est, pensons-nous, appelé à rendre de grands services aux jeunes prêtres... et aux autres. Il faut remercier M. Ricard de l'avoir mis à la portée du clergé de France. Paul ALLARD.

Dom VONIER, abbé de Buckfast. — **Les Anges.** Traduction de Dom Meèus. Paris, Éditions *Spes*, 1938. In-16, 93 pages. Prix : 7 francs.

L'intérêt de cet opuscule, qui ne prétend pas être un traité, est d'évoquer des problèmes, de provoquer des questions. Ces problèmes, ces questions, on ne les laisse pas sans solution ou réponse. Mais on le fait avec modestie. Qui peut pénétrer le mystère du monde angélique, de ce qu'il y a dans la création de plus proche de Dieu ? La doctrine suivie est celle de saint Thomas. L'auteur note que la fonction de l'Ange gardien n'est pas chose passagère. « Si les hommes sont individuellement confiés par le Créateur à un esprit puissant, leur vie tout entière en est profondément influencée, qu'ils s'en

rendent compte ou non. » (P. 57.) De la communauté de grâce entre les hommes et les esprits célestes il tire cette conclusion : « La nature humaine restera toujours ce qu'elle est, inférieure de loin à la nature angélique ; mais si grande est la puissance de la grâce qu'elle jette comme un pont sur l'inégalité des natures, et qu'un élu de la race humaine peut vraiment devenir, en toute rigueur de terme, l'égal du plus élevé des anges. » (P. 90.) Lucien Roure.

Marie-Agnès Peraté. — **Histoire des Anges.** Paris, Éditions *Spes*. 88 pages, illustré. Prix : 10 francs.

Ce délicat petit livre veut apprendre aux enfants ce que sont les anges. L'auteur, qui a déjà montré qu'elle sait parler aux petits un langage à leur portée, ne néglige rien de ce qui peut rendre accessibles les notions complexes que supposent la nature et les fonctions des anges. Par ailleurs, les « histoires » ne manquent pas, ni les belles « images ». A. Brou.

BIOGRAPHIES RELIGIEUSES

Chanoine C. Cordonnier, du chapitre métropolitain de Rouen. — **Le R. P. Nicolas Barré,** *de l'Ordre des Minimes, Fondateur des Maîtresses Charitables du Saint-Enfant-Jésus, dites de Saint-Maur. 1621-1686.* Paris, Librairie Saint-Paul, 1938. In-8, xiv-346 pages. Portrait et gravures.

Familière en France est la figure de saint François de Paule, appelé d'Italie par Louis XI se mourant à Plessis-lès-Tours. Familière aussi en beaucoup de nos régions est la silhouette de ces religieuses au costume à la fois sévère et noble, dont l'encadrement de visage rappelle certains portraits de Mme de Maintenon. Mais quel lien rattache à saint François de Paule les Dames de Saint-Maur, appelées encore Sœurs des Écoles charitables du Saint-Enfant-Jésus : voilà ce qui échappe à beaucoup. Et si l'on dit que ce lien est le P. Nicolas Barré, la question ne s'en trouve peut-être que médiocrement éclaircie. C'est que les religieuses dites de Saint-Maur, du nom d'une rue de Paris, aujourd'hui rue de l'Abbé-Grégoire, où elles fixèrent en 1678 leur premier noviciat, fidèles à l'esprit de leur fondateur, ont laissé dans l'ombre jusqu'à ces derniers temps ce vrai Minime que fut le P. Nicolas Barré. Mais voici venu le moment de lever le boisseau. Le 14 février 1930 s'ouvrait à Paris le procès canonique en vue de proposer à la consécration de l'Église l'héroïcité du fondateur. Que fut-il ?

Nicolas Barré naît à Amiens, en 1621, d'une famille appartenant à la haute bourgeoisie. Il suit comme externe les cours du collège que les jésuites y avaient ouvert en 1608. Du Cange l'y avait précédé de quelques années. Animé d'un désir insatiable de savoir, il aborde avec une égale facilité les lettres, les sciences spéculatives, les arts

mécaniques. A dix-neuf ans, il entre au couvent des Minimes fondé à Amiens en 1498 sur l'instigation d'Anne de Bretagne. La règle des Minimes est austère : esprit de pénitence, avec un quatrième vœu de carême perpétuel. Ce qui n'empêchait pas le peuple d'appeler François de Paule « le Bonhomme ». Nom qui passa aux religieux de Nigeon, à Chaillot, qui devinrent dans le langage usuel « les Bonshommes de Chaillot ». Il y avait là un noviciat (emplacement actuel de Notre-Dame-de-Grâce, à Passy). Nicolas Barré y fut bientôt envoyé. Avant même d'être prêtre, il est chargé d'enseigner les sciences philosophiques au grand couvent des Minimes de la place Royale, aujourd'hui place des Vosges. Il y restait vingt ans. Il y rencontra Mersenne, l'ami de Descartes.

De 1656 à 1657, on le retrouve à Amiens. En 1659, il est à Rouen, grand directeur de conscience, prédicateur incisif. C'est là qu'il devait concevoir la grande œuvre de sa vie : un Institut de religieuses, uniquement institutrices, non à la fois hospitalières et enseignantes comme il en existait alors, non cloîtrées, non purement locales ou diocésaines, pour la formation chrétienne surtout des filles du peuple. En somme, il faisait à Rouen pour les filles ce que Jean-Baptiste de la Salle entreprenait à Reims pour les garçons. Bien plus, au jugement d'historiens non suspects, comme le chanoine Blain et l'abbé Guibert, après l'abbé Hannesse, Barré fut l'inspirateur de Jean-Baptiste de la Salle.

Louis XIV demandait des religieuses du P. Barré pour les Missions du Midi. Mme de Maintenon leur confiait la formation des Dames de Saint-Louis, à Saint-Cyr.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans l'histoire assez touffue des premiers développements de l'Institut des Maîtresses Charitables, ni dans toutes les controverses soulevées. Vers la fin du volume, certaines sections présentent des reprises et des redites qui indiqueraient des notes insuffisamment fondues. Mais il faut savoir gré à M. le chanoine Cordonnier d'avoir remis en lumière une grande figure de « spirituel » et de réalisateur. Lucien Roure.

PORTRAITS

Pierre Belperron. — **Neville Chamberlain.** Paris, Plon, 1938. In-8, 96 pages. Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas au jour où elle subit la rude épreuve du contact des réalités qu'on peut se flatter de juger en toute indépendance, voire en toute équité, la politique de M. Chamberlain. L'histoire dira — mais avec quel recul ? — si le Premier britannique a vraiment gagné, et pour longtemps, la cause de la paix. La générosité a ses illusions, et l'amour de la paix à tout prix, s'il sauve le présent, est peut-être cause de terribles reports sur l'avenir. Maître de ses nerfs, Neville Chamberlain l'a été en des heures où l'Europe semblait

perdre le contrôle d'elle-même. Mais qui sait si un altier redressement de l'orgueil britannique n'eût pas mieux servi la justice et la paix future que la préoccupation trop visible d'arranger à tout prix un conflit qui n'était encore qu'une menace. Cette réserve, où il ne faut voir qu'un souci d'objectivité, n'enlève rien à la valeur du témoignage que rend M. Pierre BELPERRON au troisième de ces Chamberlain qu'une singulière fortune familiale devait voir, au cours de deux générations, à la tête des affaires de la Grande-Bretagne : le père, le vieux Joë, les deux frères, Austen et Neville. Tous trois, ils appartiennent à l'histoire : Joë, l'homme de la guerre du Transvaal; Austen, l'homme de Locarno, qui s'imposa aux Communes par un prestige sans déclin, et enfin Neville, jusqu'ici l'homme de Berchtesgaden et de Munich. Cette histoire des Chamberlain, M. Belperron la raconte avec une évidente sympathie et un souci du détail concret qui fait le charme de cette friande tranche d'histoire.

Louis JALABERT.

Jean-Baptiste BOULANGER. — **Napoléon vu par un Canadien.** Préface de M. René Cruchet, professeur à l'Université de Bordeaux. Bordeaux, Éditions Delmas, 1939. In-8, illustré, LII-146 pages.

Il y avait une fois un petit garçon de sept ans, qui fonda un journal pour défendre et propager la langue française dans l'ouest du Canada. Et le journal vécut et grandit avec l'enfant. Et celui-ci écrivit à quatorze ans un livre à la gloire de Napoléon. Et un professeur d'Université lut cet ouvrage, et composa une longue et intéressante Préface, pour raconter la belle histoire des parents, un médecin et une institutrice, et celle du petit garçon, tous trois champions résolus du parler de leurs aïeux...

Ce conte de fées est arrivé, et il faut lire ce volume. Pas seulement par reconnaissance envers les ardents amis du génie et de l'âme de la France que nous présente si bien M. Cruchet, mais aussi parce que Jean-Baptiste BOULANGER, quoique enfant précoce et même enfant prodige, a étudié son héros favori avec un soin minutieux. Les 524 notes qui nous renvoient à Frédéric Masson, Arthur Lévy, Las Cases, Taine, Marbot, Houssaye, Sorel, Bainville, Lacour-Gayet, etc., en sont la preuve. Évidemment, l'auteur a été trop enthousiasmé par l'Empereur pour voir les faiblesses et les petits côtés de son idole, et quand il défend la légitimité des articles organiques et l'impartialité des juges qui condamnèrent le duc d'Enghien, ou quand il nous montre Pie VII violateur du Concordat, on peut estimer qu'il va un peu loin. Mais quoi ! il s'agit d'un « plaidoyer », c'était le titre primitif du livre. Et il faut louer sans réserves la belle ardeur du jeune avocat, son souci de documentation et sa totale sincérité. Il faut le féliciter aussi d'avoir refusé que l'on corrigeât l'une ou l'autre imperfection de style, afin que son travail fût bien de lui seul. Il faut enfin lui savoir gré de son émouvant amour pour la France,

[illegible]

[illegible]

[illegible] l'Église franque,
[illegible] anglo-saxonnes sur l'organisation

ecclésiastique. Mais on ne peut que louer par contre les chapitres si fermes et si documentés que l'auteur consacre à chacune des chrétientés barbares et à son évolution intérieure.

Joseph LECLER.

Jean GUIRAUD. — **Histoire de l'Inquisition au Moyen Age.** Tome II : *L'Inquisition au XIIIe Siècle en France, en Espagne et en Italie.* Paris, A. Picard, 1938. In-8, 600 pages. Prix : 95 francs.

A tous ceux qui seraient tentés de se représenter sous des traits idylliques la chrétienté médiévale nous conseillons fort de parcourir ce livre. En ce « siècle de saint Louis », que l'on considère à juste titre comme l'apogée de la civilisation médiévale, l'Église se vit constamment en butte aux entreprises des hérétiques et des « mal pensants ». Le discours d'Innocent III au concile de Latran est un cri de détresse. A Rome même, et dans les États pontificaux, jamais la papauté ne se vit si souvent menacée, ni si souvent contrainte de chercher refuge hors de sa capitale.

Après avoir décrit dans un premier volume les doctrines et la propagation de l'hérésie albigeoise, M. Jean GUIRAUD nous raconte les luttes de l'Église contre les hérétiques. Réservant pour un troisième volume à paraître l'histoire proprement dite de l'institution inquisitoriale, de ses organes et de sa procédure, il traite surtout des péripéties de la répression, depuis la fin de la guerre albigeoise jusqu'au début du quatorzième siècle. Histoire extrêmement vivante, curieuse et souvent tragique. Des faits multiples que nous décrit l'auteur et qui se rapportent à la France, à l'Italie et à l'Espagne, une constatation très nette se dégage : la collusion étroite de l'hérésie proprement dite avec toutes les formes d'opposition politique et sociale. Il est très vrai que, pour les théologiens de ce siècle, la négation obstinée des vérités de la foi méritait la mort et le bûcher ; mais il faut bien reconnaître que, dans la réalité, hérésie et entreprises politiques ou révolutionnaires se compénétraient si bien que le pouvoir civil devait se sentir étroitement solidaire de l'Église dans l'œuvre de répression. Nous attendons dans le prochain volume le jugement personnel de M. Jean Guiraud sur les difficiles problèmes que pose au chrétien et à l'historien l'établissement de l'Inquisition.

Joseph LECLER.

C. BRANDI, professeur à l'Université de Gœttingue. — **Charles-Quint (1500-1558).** Traduit de l'allemand par Guy de Budé. Paris, Payot, 1939. In-8, 660 pages. Prix : 64 francs.

L'édition allemande de cette remarquable étude sur Charles-Quint et sa politique a paru en 1937. Elle a eu grand succès, même auprès des spécialistes, tant s'affirme chez l'auteur, avec une impartialité sereine, une parfaite maîtrise du sujet. Bien que la personnalité de

Charles-Quint soit au centre de l'ouvrage, M. Brandi n'a pas cherché à mettre en lumière tous les aspects de la biographie impériale. Il n'insiste guère sur la vie privée du souverain, ni même sur sa retraite au monastère de Yuste. C'est avant tout la politique de l'empereur qui retient son attention. Il n'expose pas seulement les faits et les intrigues compliquées de la diplomatie européenne, il tire bon parti des notes personnelles de Charles-Quint comme des exposés fort suggestifs de ses conseillers, ceux de Gattinara par exemple, le guide très influent de la première partie du règne.

Ce chef d'un immense empire nous apparaît en somme comme un homme pacifique, profondément pieux, encore pénétré de cet universalisme médiéval que la Réforme et les grandes ambitions nationales vont définitivement briser. Dans ses rapports avec le protestantisme naissant, Charles resta longtemps partisan des méthodes pacifiques, des « colloques » dont nous apercevons mieux à distance la parfaite inanité. Il ne voyait guère sans doute dans ces mouvements religieux, soutenus par les princes, les manifestations initiales d'un esprit nouveau, particulariste et national, aux antipodes de l'idée universelle dont il était le dernier représentant.

Sachons gré au traducteur de ce beau livre, un peu austère sans doute, mais si instructif, de l'avoir fait connaître au public français. L'auteur nous annonce un second volume de notes et de pièces justificatives; ce sera le complément indispensable de son récit.

Joseph Lecler.

QUESTIONS SOCIALES

Jean Girone. — **Révolution sanglante ou pacifique?** Alençon, Imprimerie alençonnaise, 1937. In-16. Prix : 10 francs.

Le Même. — **Quinze Hommes dans une Ile.** Paris, Denoël, 1938. In-16. Sans indication de prix.

En ces deux livres l'auteur adopte les vues de K. Marx et dénie, suivant les dires du maître, tout droit du capital au profit. Sans insister beaucoup — sans doute pour cause — sur la démonstration laborieuse où Marx essaye de justifier ce refus, M. Girone préfère aborder la question d'un autre biais. Et il envisage l'hypothèse où un capitaliste, pourvu soudain d'un appareil qui supplanterait la main-d'œuvre, ruinerait ses concurrents et condamnerait les ouvriers au chômage. Cette éventualité. déjà partiellement réalisée dans la crise actuelle, ne condamne-t-elle pas toutes les prétentions du capital? A quoi l'on peut répondre que ces cas de gigantisme, d'ailleurs remédiables, signalent la possibilité des abus sans prouver l'inexistence du droit.

Après la critique, M. Girone passe à l'examen des remèdes. Ici, abandonnant Marx, il emprunte plutôt à Proudhon ses inspirations. Le système revient à tarir toute source de gain autre que celle du travail d'ailleurs inégalement rémunéré suivant ses mérites. Donc

l'argent ne pourrait plus rapporter aucun revenu, ni la terre aucun fermage, ni la maison aucun loyer. Les propriétaires, s'ils ne les mettent pas eux-mêmes en valeur, auraient la ressource de vendre ces biens, désormais pour eux improductifs, à l'État qui les payerait au moyen d'annuités. Mais la somme tirée de ces indemnités, en constituant une réserve, en gardant son pouvoir d'achat, ne saurait s'investir en aucun emploi lucratif. L'argent cesserait de fructifier.

M. Girone déclare que l'industrie privée n'en disparaîtrait pas pour autant. Lui-même n'en semble pas, à vrai dire, très convaincu, puisque le crédit fourni à ces entreprises, s'il conserverait les risques, n'aurait plus l'espoir d'aucun bénéfice. Mais peu importe après tout à la thèse qui met toute sa confiance dans le capitalisme (ou socialisme) d'État.

Voici donc, en effet, cet État devenu le principal patron. Son administration géante est-elle prometteuse de la prospérité collective dans la justice pour tous ? Il nous souvient que naguère un spécialiste, M. Fayol, chargé d'une enquête officielle sur les déficits dans les P. T. T., avait signalé des tares congénitales à ces gestions bureaucratiques. Retards, manques d'initiative, de responsabilité, d'autorité, ingérences politiques, tout concourait à alourdir le passif.

Du seul point de vue de la trésorerie, l'État de M. Girone aurait à équilibrer recettes et dépenses. Celles-ci comportent tous les salaires distribués aux citoyens devenus, en majorité, des fonctionnaires. Elles soldent les frais des services publics, les pensions multiples pour tous ceux que leur incapacité de travail prive de leur gagne-pain. Quant aux recettes, on les espère du rendement d'un impôt foncier modique et des bénéfices de l'industrie nationalisée. Si cet espoir est décevant, c'est la faillite, à moins que l'État ne réduise les salaires en augmentant les prix de vente.

Mais c'est là procédé réservé aux dictatures. M. Girone, et nous l'en louons, réprouve ces manœuvres et cette tyrannie. Il pense sincèrement nous en avoir préservés par les garanties qu'il conserve à la liberté individuelle grâce à certains lambeaux subsistants de propriété privée.

Nous craignons que, sur ce point encore, l'illusion ne réserve des mécomptes. Voici, par exemple, un domaine que son propriétaire exploitant laisse, par une mort prématurée, à ses enfants en bas âge. Si le travail est nécessaire pour assurer la possession de la terre, c'est donc la vente qui s'impose à ces héritiers.

Impossible de prolonger ces réflexions. M. Girone illustre sa thèse par un apologue qui raconte l'expérience de « quinze hommes dans une île ». Nous avouons avoir assez mal compris comment l'histoire insulaire de ces Robinsons apporte un éclaircissement aux problèmes d'économie mondiale.

Bref, nous croyons à la réalité des abus capitalistes. L'argent devra être soumis à une discipline, peut-être astreint à se contenter d'un revenu modeste et fixe, ramené à son rôle de serviteur. Mais le régime

préconisé par M. Girone ne nous paraît pas celui d'un avenir viable.

Henri du PASSAGE.

MORALE, ÉDUCATION

Wilhelm STEKEL. — **L'Éducation des Parents.** Traduit de l'allemand par Hélène P. Bernheim. Collection « Psychologie ». Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue française*, 1938. In-16, 244 pages. Prix : 20 francs.

L'éducation des parents précède celle des enfants. D'accord. Médecin, « qui a voué sa vie à l'étude des aberrations sexuelles », le docteur STEKEL veut montrer les conséquences néfastes pour les enfants d' « une vie sexuelle anormale des parents ». Il importe en effet que le médecin comprenne l'influence qu'il peut et doit exercer sur les parents pour les convaincre de leur responsabilité sur ce point. Mais les analyses de ces aberrations et anomalies sont-elles destinées aux parents et à ce qu'on appelle le grand public ? Le médecin ne se penche sur le mal que pour le guérir. Il est à craindre que, offerts à tous indistinctement, ce livre et d'autres de la même collection ne servent qu'à exciter une curiosité trouble et à satisfaire, sous prétexte de science, une fétide imagination. La santé des familles n'a rien à y gagner.

Jean RIMAUD.

Chanoine Pierre TIBERGHIEN. — **Comment se cultiver ?** Paris, Éditions de la J. E. C. F. de l'Enseignement primaire supérieur, 241, rue Saint-Martin, 1938. Une plaquette 18 × 13, 110 pages. Prix : 7 fr. 50.

D'une présentation soignée, aérée, illustré d'images qui prolongent le texte, ce petit livre est plus qu'original, personnel. Ayant, en le lisant, dialogué intérieurement avec l'auteur, je me demande pourtant si ces pages sont vraiment accessibles au large et jeune public auquel le livre est destiné. Il y a là trop de raccourcis, telle sur l'état mystique, trop de citations, de Bergson en particulier, page dont l'intelligence requiert sans doute une expérience préalable, ou même des jugements qui risquent d'être transformés par des lecteurs jeunes en condamnations sommaires du dix-septième siècle par exemple ou de la valeur formatrice des mathématiques. Cette critique, souvent dure bien que courtoise, de l'enseignement actuel ne contribuera-t-elle pas à mettre les élèves dans une attitude de défiance qui n'aide pas à comprendre ? Pour tout dire, plutôt qu'une introduction à l'art de se cultiver, ce petit livre me paraît un examen critique de la culture à l'usage des gens déjà cultivés. Peut-être la sympathie de M. TIBERGHIEN pour la jeunesse, sympathie intelligente et courageuse qui a été souvent sa force, lui a-t-elle fait oublier un peu ce vieil adage : *Quod recipitur ad modum recipientis recipitur.* Et nous ne le disons si simplement que parce que rien n'est indifférent qui vient de M. Tiberghien.

Jean RIMAUD.

Pierre CHASSANG, secrétaire général du Centre familial de Consultations et de Documentation professionnelles. — **L'Avenir des Jeunes.** Collection du Centre d'Études pédagogiques. Paris, Éditions *Spes*, 1939. In-16, 175 pages. Prix : 10 francs.

Les « jeunes » dont il est ici question sont surtout ceux qui sortent de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire supérieur. Tous les parents et tous les éducateurs devraient lire ce petit livre, documenté, précis, ferme, mesuré, dégagé de tout esprit de parti comme de toute idéologie systématique, où la critique n'est jamais purement négative. On pensera sans doute que la seconde partie : « Quelques remèdes au malaise des jeunes », est moins nette que la première, qui précise « la situation angoissante des jeunes ». C'est qu'il n'y a pas de méthode facile, de recettes et de procédés pour résoudre pareil problème social résultant de la convergence de tant de causes. Il n'en est pas moins utile de poser clairement les données du problème et de convaincre parents et éducateurs de ce qu'ils doivent et peuvent faire, puisque l'éducation commande en grande partie l'avenir des jeunes. Jean RIMAUD.

ORIENTATION POSTSCOLAIRE

P. Paul PANICI, S. J. — **Aiguillages.** *Après la Retraite de Fin d'Études secondaires.* Préface de S. Exc. Mgr Beaussart, évêque d'Élatée. Paris, Éditions *Spes*, 1938. In-16, 60 pages. Prix : 5 francs.

Le P. PANICI s'adresse expressément aux jeunes gens, élèves de l'enseignement libre, qui vont sortir de collège et devenir des étudiants ou entrer dans les affaires. Ils ont fait une retraite de fin d'études. Ce petit livre leur en rappellera quelques conseils pour éviter des erreurs d'aiguillage. En une langue simple, d'un ton mesuré, le P. Panici sait être pratique et descendre au détail concret, tout en justifiant d'un mot le moindre conseil par les raisons profondes, qu'il s'agisse de la pratique de la religion, du travail, du dévouement et de l'apostolat, des loisirs. Qu'il nous permette de regretter pourtant de le voir passer si vite sur les devoirs de famille parce qu'il les estime connus et acceptés de ses lecteurs; nous ne pouvons partager cet optimisme; une expérience assez proche de la sienne et assez différente nous aurait plutôt invité à insister. Peut-être aussi aurait-il pu, au chapitre du travail, dire quelques mots du devoir, si méconnu par tant de jeunes, de continuer sa culture générale. Ces deux réserves faites, nous aimerions qu'une édition suivante comporte quelques indications bibliographiques qui rendraient les plus grands services. Nous sommes assuré que cette édition ne saurait tarder. Jean RIMAUD.

SYRIE

Marcel HOMET. — **Syrie, Terre irrédente.** *L'Histoire secrète du Traité franco-syrien. Où va le Proche-Orient?* Préface du général Éd. Brémond. Paris, Peyronnet, 1938. In-16 jésus, 296 pages.

Je suis mal à l'aise pour faire la critique d'un auteur qui a pris la peine de me lire et qui me cite. Cependant je lui dois la vérité, je la dois surtout à nos lecteurs. Parti journaliste pour la Syrie, Marcel HOMET en est revenu historien. Ce fut son illusion et c'est la tare de son livre. Intermédiaire entre le reportage et l'histoire, mais beaucoup plus proche du premier, ce volume, s'il a quelques-unes des qualités du journalisme, en a surtout les défauts. Des qualités requises de l'historien, il n'en possède pas lourd. Dupe d'une certaine facilité qu'il serait injuste de méconnaître, par ailleurs esclave de la rapidité qui est la rançon de son métier, M. Homet a eu le tort de s'attaquer à un sujet qu'il n'était pas de taille à maîtriser. Il n'a pas su en saisir la déconcertante complexité, et encore moins apporter à ses jugements sans appel les multiples nuances au prix desquelles il eût pu se flatter d'atteindre à une exactitude approximative. Le titre foisonnant vous parle d'une *Syrie, Terre irrédente*, sans qu'on puisse saisir la portée exacte d'un terme qui ne saurait avoir le sens courant ; puis, en plus gros caractères, on nous promet « l'histoire secrète » du traité franco-syrien, alors que de révélations il ne saurait être question et pas davantage d'histoire en présence de ce récit dénué de perspective, morcelé, plusieurs fois recommencé et revenant en spirale sur lui-même. Je ne parle pas des jugements : certains sont d'une injustice manifeste, la plupart trop sommaires pour correspondre à la vérité. Reste le second sous-titre, prometteur d'ouvertures sur l'avenir du Proche-Orient, auquel ne répondent que quelques pages insuffisamment au point.

Il est infiniment dommage que M. Homet, qui a du talent, n'ait pas résisté à la tentation de le forcer. Louis JALABERT.

LITTÉRATURE

André FERRAN. — **L'Esthétique de Baudelaire.** Paris, Librairie Hachette. In-8, 734 pages. Prix : 60 francs.

Le livre de M. André FERRAN risque de décourager le lecteur par excès de poids et de bonne volonté. Il nous réserve pourtant de vraies joies. Nous y apprenons comment s'est formée et précisée l'esthétique de Baudelaire, avec qui et contre qui, à la lumière de quels « phares » spirituels. Et c'est le grand intérêt de l'ouvrage d'avoir étudié patiemment les reflets qui colorent ce visage de douleur et de volupté. Les excentricités mêmes de l'homme sont révélatrices. Arborer une cravate sang de bœuf et des gants roses nous semble une parade de

mauvais goût. Mais il faut savoir qu'elle est symbolique, et que le vrai dandy, selon Baudelaire, « n'a pas d'autre état que de cultiver l'idée du beau dans sa personne ». L'artificiel qui a toujours eu les faveurs de Baudelaire faisait partie d'un système imprimé au plus profond de son cœur et de sa tête.

Voilà pourquoi, au nom de ce qu'il appelle « surnaturalisme », Baudelaire condamne avec Delacroix l'école réaliste, la photographie, la copie servile, comme opposées au principe même de l'art. Ce n'est pas vérité, mais platitude; ce n'est pas fidélité, mais paresse. Il faut préférer mille fois l'œuvre d'âme d'un Corot à l'œuvre d'art d'un Ingres, car celui-ci est exact, au lieu que celui-là nous livre son rêve et réussit à mettre l'infini dans le fini. De même « E. Delacroix peint surtout l'*âme* dans ses belles heures », et voilà pourquoi il est si grand aux yeux de Baudelaire, car *l'infini* et *l'âme* sont pour lui des mots équivalents.

Les chapitres copieux que M. Ferran consacre à l'étude des *Phares* sont la partie maîtresse du livre. L'histoire est captivante des influences de Poe, de Delacroix, de Wagner, sur un génie aussi personnel que Baudelaire. Il les accueille, les mêle avec le meilleur de son âme, parce que mystérieusement il les contenait déjà. Là est le secret de sa magnifique intelligence critique, mais aussi peut-être sa faiblesse. Critique d'art et critique littéraire, Baudelaire s'avère un juge de grand mérite lorsque son regard s'attache à des œuvres semblables à son âme. Il lui faut un objet violent, voluptueux, mélancolique, étrange : mysticisme fantastique de Poe, musique surhumaine de Wagner, peinture ardente de Delacroix et de Goya. En face de ces modèles choisis et aimés entre tous, il se reconnaît ; il les pénètre, il s'abîme dans ces miroirs qui lui renvoient une image à peine distincte de lui-même.

Nous sommes surpris, et agréablement, de constater que Baudelaire, le plus réellement romantique des romantiques, trouve au bout de sa réflexion la plus classique des sagesses. Il a foi dans l'effort, il pratique la patience et il aime la mesure. Pour lui, l'inspiration n'a rien d'une génération spontanée, et la beauté ne peut être le jouet du hasard.

Remercions M. Ferran de tout ce qu'il nous apprend, de tous les documents qu'il apporte, quoiqu'ils soient de l'ordre de l'utilité et de l'analyse. Son intelligente patience a su décidément orienter ces recherches de détails et donner un sens aux références innombrables : ce n'est pas à vrai dire un visage nouveau de Baudelaire qu'elles nous proposent, mais un visage regardé de plus près, et c'est là quelque chose. On ne sait jamais tout ce que la poésie doit aux connaissances précises.

J. Revertégat.

L'Esprit de Barrès. *Pages choisies.* Avec une Introduction par Fernand Cauët. Paris, Plon, 1938. In-8, XXVIII-220 pages. Prix : 20 francs.

Cet ouvrage constitue une excellente introduction à la lecture de l'œuvre de Barrès. Un choix intelligent de textes point trop morcelés, et dont quelques indications rapides assurent la continuité, facilite et agrémente ce voyage rapide parmi les paysages variés, somptueux et riches en contrastes, de la pensée et de la prose du grand écrivain. Nul doute que cet itinéraire harmonieux ne laisse au promeneur charmé le goût de revenir pour un plus long séjour. M. Fernand Cauët, qui ne dissimule pas son espoir d'aider par ce livre les jeunes Français à retourner à un maître aujourd'hui trop délaissé, a, dans ce but, sagement mis de côté tout ce qui, dans l'œuvre de Barrès, se rattache directement à la politique et peut sembler suspect d'esprit partisan. Il n'a voulu mettre en relief que les aspects éternels de cette somme puissante, les dons de l'artiste, du penseur, de l'écrivain. Louable propos qu'il faut savoir gré à M. Cauët d'avoir si bien réalisé. Nul n'a le droit, sans faire preuve d'un jugement bien étroit, de prétendre ignorer par système tant d'impérissables richesses.

On trouvera sans doute un peu gênante l'absence de références précises au bas des pages, et un peu mince la place faite à certaines œuvres qui eussent mérité mieux, telles que *le Mystère en pleine Lumière*, pour ne citer que celle-là. Signalons enfin, à l'usage des parents et éducateurs, qui pourraient se méprendre sur le sens du titre *Pages choisies*, que l'atmosphère sensuelle qui se dégage de certains de ces extraits peut n'être pas sans danger pour de trop jeunes lecteurs. L. BARJON.

Louis CHAIGNE. — **Anthologie de la Renaissance catholique.** Tome II : *Les Prosateurs.* Paris, Éditions « Alsatia », 1939. In-8, illustré, 296 pages.

Nous avons dit ici (20 janvier 1938, p. 279) le vif intérêt que présentait le tome Ier de M. Louis CHAIGNE, *les Poètes.* Nos lecteurs savent d'avance que ce second volume, consacré aux *Prosateurs*, et qui cite cinquante-trois écrivains, ne leur offrira ni moins d'agrément, ni moins d'utilité.

C'est une belle tâche que de nous faire mieux connaître les écrivains qu'inspire notre foi, et que trop de catholiques ignorent. Parce qu'il y a soixante ans la plupart des hommes célèbres, savants, romanciers, historiens, orateurs, étaient des incroyants, nous avons encore aujourd'hui une tendance à croire que le talent, l'originalité et la science sont de l'autre côté de la barricade. Les pages rassemblées par M. Chaigne, choisies avec soin, présentées avec érudition, prouveraient à elles seules la fausseté de ce préjugé. Des noms qu'il cite, plusieurs sont unanimement admirés, beaucoup sont célèbres, plusieurs n'ont pas encore la renommée qu'ils méritent. Leur nombre

est déjà éloquent par lui-même, d'autant qu'un *Appendice* de vingt-cinq pages en ajoute une foule d'autres. Et surtout, les lecteurs l'apprendront avec joie, la matière a paru si abondante que l'auteur s'est décidé à nous donner un troisième volume, qui joindra à une quarantaine de Français une longue liste d'étrangers écrivant en notre langue. Souhaitons que cette promesse se réalise au plus tôt ; ces trois tomes formeront un ensemble que tous, catholiques ou non, liront avec joie et profit. Alphonse de PARVILLEZ.

PROPOS ET DISCOURS

ALAIN. — **Esquisses de l'Homme.** Édition revue et augmentée. Paris, Gallimard, 1938. In-16, 287 pages. Prix : 25 francs.

Ainsi revu et augmenté, ce livre est nouveau. Pour qui aime lire ALAIN, c'est-à-dire discuter avec lui, approuver, nier, distinguer, ce livre est un des meilleurs, car c'est une expérience de l'homme à confronter avec notre expérience. Pour le fond, on retrouvera ici l'humanisme d'Alain, ce mélange de rudesse cordiale et de dureté partisane, d'empirisme savoureux et toujours réfléchi et de rationalisme brusquement péremptoire. Jean RIMAUD.

Paul VALÉRY, de l'Académie française. — **Variété IV.** Paris, Gallimard, 1938. In-16, 265 pages.

M. Paul VALÉRY a réuni dans *Variété IV* quelques discours qu'il a prononcés soit à l'Académie, soit à l'occasion de différents congrès ou distributions de prix. C'est une joie rare et, pour cette fois, sans mélange de le voir aborder avec une aisance souveraine et conduire avec une sûreté qui jamais ne défaille les sujets les plus divers : problèmes de philosophie ou d'esthétique, questions historiques ou morales, voire de technique scientifique ou militaire. Les formules de protestation, quelque peu protocolaires, dont sa modestie s'enveloppe ne font que rendre mieux sensible cette extraordinaire capacité à tout exprimer avec compétence, sans se départir d'un tact infini. C'est qu'outre sa large culture, l'orateur sait en tout sujet demeurer lui-même, capter sous l'angle personnel la variété des perspectives, s'en tenir, quel que soit l'objet ou l'homme dont il nous entretient, à ce qui d'abord « le frappe le plus » et « le rejette vers lui-même et vers ses propres problèmes ». Il le confesse, parlant de Descartes ; il en donne la preuve partout, qu'il s'attache à décrire le scepticisme ondoyant d'un Anatole France ou la lucide énergie d'un grand capitaine.

Est-il besoin d'insister sur l'étonnante souplesse et perfection d'un style dont l'éloge n'est plus à faire ? Ce maître de la prose française, habile à communiquer à sa phrase cette solennité sans emphase et cette élégance raffinée dont se réjouit la Coupole, sait ne dédaigner

ni l'humour, ni l'allusion directe, ni l'anecdote alertement contée. *Variété IV* réserve au lecteur, mêlés aux plus purs plaisirs de l'esprit, de très hauts enseignements. L. BARJON.

ROMANS ET NOUVELLES

Colette YVER. — **La Chaleur du Nid.** *Roman.* Paris, Calmann-Lévy, 1939. In-12, 254 pages. Prix : 18 francs.

La rupture entre époux, le divorce, racontés par l'enfant : si le sujet n'est pas nouveau, il a été traité ici avec une délicatesse de touche, une sincérité et une émotion qui le renouvellent. Mme Colette YVER, certes, connaît son métier de romancière, de nombreux succès l'ont prouvé ; mais il y a ici bien plus que du métier ; il y a l'âme et la pitié d'une femme, la compréhension des souffrances ressenties par un cœur naïf et tendre, déchiré par la mésentente entre ceux qu'il aime. Point de mélodrame, pourtant, en ces pages où la vérité n'a besoin, pour nous toucher, d'aucun moyen grossier. Tout est simple et mesuré. Le drame n'en est que plus poignant, car il reste proche de nous, pris dans la vie courante. Les coupables ne sont pas des monstres, mais des faibles. C'est à la funeste facilité du divorce, cause de tant de ruines, que va notre blâme. Mais jamais la thèse, l'idée abstraite, ne s'interpose ici entre le récit et nous ; rien ne refroidit l'intérêt, et nous sommes entraînés jusqu'au bout, par la justesse du ton, la vraisemblance des faits, l'exactitude de la psychologie, la précision des détails et le mouvement de la narration.

Alphonse de PARVILLEZ.

Henri FAUCONNIER. — **Visions.** Paris, Stock, 1938. In-16, 300 pages. Prix : 20 francs.

Pressé, si nous en croyons l'Avant-propos, par quelque démon familier, M. Henri FAUCONNIER s'est laissé tenter de nous apporter, en une suite de récits-fantômes, quelques-unes de ses visions « de guerre ou de paix, d'enfance, de pays lointains... ». Il se montre là très agréable conteur, particulièrement dans *la Dame*, peintre de talent, auquel ne manque ni le sens du relief, ni la hardiesse du coloris *(Noël malais, Barbara)*, psychologue subtil (*les Asphodèles*). Ajoutons qu'il a, tout au hasard des pages, semé bon nombre de maximes lapidaires et pleines de sens qui semblent le désigner comme l'écrivain capable de renouer la tradition de nos grands moralistes : « Moins on en dit aux enfants, plus ils en savent » (p. 29). « Rien n'est plus amer que de se sentir délivré quand un ami s'en va » (p. 168). « La solitude est un poison pour les faibles » (p. 262). « Si l'on n'ose pas toujours être tout à fait sincère, c'est de peur de paraître tout à fait sot » (p. 272). « Un vrai guerrier ne hait que la guerre » (p. 292), etc., etc.

Tout cela constitue un ensemble qui, tout en déconcertant quelque peu, ne laisse pas d'être fort séduisant. Mais le caractère étrange et parfois douteux de certaines situations gâte un peu la franchise du plaisir que nous prenons à lire cet ouvrage. L. BARJON.

Roger CHAUVIRÉ. — **Cécile Vardoux.** Paris, Flammarion, 1938. In-18 jésus, 245 pages. Prix : 18 francs.

« Il y a tant de gens incolores ! » Ainsi constate Jean, aux dernières pages de ce roman, pour excuser l'originalité de sa vieille cousine. Dans les romans, autant et plus que dans la vie, il est tant de personnages sans relief que nous savons gré à M. Roger CHAUVIRÉ de nous avoir laissé, en *Cécile Vardoux*, « un souvenir qui reste, une image singulière, inoubliable, unique, pas banale... ».

C'est le roman de la vieille fille, avec ses défauts innombrables : manies, scrupules, entêtements, susceptibilités, mais aussi toutes les qualités irremplaçables de son cœur aimant, pieux : trésor de délicatesse et de dévouement. Ce n'est point une charge (et nous voici bien loin des silhouettes amusantes mais un peu faciles de *Ces Dames aux Chapeaux verts*), c'est un portrait fidèle, nuancé, qui n'accuse pas uniquement les bizarreries de surface, relevées d'ailleurs avec humour, mais nous révèle le drame intérieur d'une âme, poignant mélange de détresse et d'inaltérable sérénité. Louons le peintre, et regrettons qu'une scène trop ardente, aux premières pages, et plusieurs traits épars d'une suggestion un peu trouble, nous obligent à faire quelques réserves sur cette esquisse à plus d'un égard fort attachante.

C'est peut-être plus encore le roman de la pauvreté, et là réside la portée profonde de l'ouvrage qui, de ce fait, atteint bien au delà du personnage de l'humble fille dont l'histoire nous est contée. Toute la vie de Cécile illustre cette pensée de Pascal que Jean s'efforce de lui faire entendre en ces termes :

Que tu aies à toi les six pieds de terre que nous aurons tous un jour ou cent mille hectares, ou rien, c'est tout un : tu n'as rien. La possession des choses qui se mesurent, des biens matériels, n'est exactement rien. Y es-tu ?

Elle réfléchit :

Je le pense... Mais quel besoin d'aller chercher midi à quatorze heures ?... C'est une vérité qu'on sent de cœur !

L. BARJON.

Henry POULAILLE. — **Les Rescapés.** Paris, Grasset, 1939. In-8, 336 pages. Prix : 24 francs.

Ce gros volume fait suite à *Pain de Soldat*. Blessé, évacué, Louis Magneux est devenu infirmier, et après la guerre il cherche en vain du travail. Le long récit de ses aventures a été manifestement écrit

trop vite, et M. Poulaille s'intéresse peu aux menues habiletés littéraires. Mais il a le don de la vie, du concret, du réel, du relief, et nous voyons et entendons ses personnages aussi distinctement qu'au cinéma.

L'ensemble est sombre. Magneux ne rencontre parmi ses supérieurs que des brutes, des imbéciles ou des noceurs. Une figure féminine met un peu de pureté et de lumière dans ce tableau, mais quand Mlle Hélène, la courageuse infirmière, a disparu, les nuages s'épaississent, et les dernières pages, qui peignent l'isolement et la détresse de l'ancien combattant, laissent une impression d'amertume profonde.

Il faut regretter la brutalité de quelques pages scabreuses et la verdeur excessive du langage. Mais nous rendrons bien volontiers hommage à l'émouvante pitié de l'auteur pour la souffrance des hommes. Si Magneux, désespéré, en appelle à la révolution, nous voyons bien que c'est uniquement parce que la peine des autres lui semble aussi insupportable que la sienne, et qu'il ne sait où trouver le remède à tant de maux. Sous la rudesse des mots, on devine une charité sincère. Et puisque la douleur ne trouve un sens que par le christianisme, on voudrait voir ce sympathique révolté découvrir le mot de l'énigme et la pleine lumière. Alphonse de Parvillez.

Marcel Jouhandeau. — **Le Jardin de Cordoue, ou Endymion endormi.** Paris, Gallimard, 1938. In-16, 218 pages. Prix : 18 francs.

Le thème ordinaire des romans de M. Jouhandeau, l'ombrageuse indépendance d'une liberté qui ne se sent exister que dans la révolte et dans la fidélité à sa « différence », n'aurait rien qui le distinguât de nombreuses œuvres d'aujourd'hui, s'il ne s'y ajoutait une délectation consciente et perverse dans ce que cette révolte a de sacrilège. Elle le revêt à ses propres yeux d'une sorte de sainteté inversée, de dignité divine d'autant plus précieuse qu'elle est dérobée. Dans *le Jardin de Cordoue*, nous voyons M. Godeau, le héros habituel de M. Jouhandeau, amener la duchesse, qui l'aime, à reconnaître en lui le caractère sacré et comme divin de cette révolte et à passer à son égard de l'amour à l'adoration, au sens religieux du mot : « Il y a en lui, comme dans la pierre d'un autel ou dans une relique, quelque chose de sacré. » Tout le livre est baigné dans ce climat sacré. Il y a ici une sorte de mystique inversée où le péché joue le rôle de la grâce, comme clef de la sphère du divin.

Jamais « le culte du moi » n'a été poussé à un degré aussi proprement et lucidement idolâtrique. Jamais non plus il n'est apparu autant dans son effrayante inhumanité. La duchesse le dit à M. Godeau : « Pourquoi êtes-vous malheureux et pourquoi seul ? Ce malheur vous le voulez et aussi votre solitude. Sans doute vous pensez que sans votre souffrance et sans votre solitude vous ne seriez plus vous. » Le témoignage impitoyablement sincère de M. Jouhandeau est ici caractéristique : il atteste que détourner vers le moi par une inversion

sacrilège l'élan d'adoration qui emporte l'esprit créé vers Dieu et qui est le mouvement constitutif de la personne humaine, c'est se crisper dans une attitude violente, douloureuse, au surplus purement négative. J'ajouterai que c'est en plus une illusion. Car c'est s'imaginer qu'on se rend semblable à Dieu, qu'on s'égale à l'Absolu, selon le perfide conseil de l'antique Ennemi, par un effort désespéré d'indépendance. Or nous savons au contraire que « Dieu est Amour » et que le vrai mouvement par lequel l'homme devient semblable à Dieu n'est pas celui par lequel il se replie sur lui-même et se renferme dans une solitude éternelle, mais celui par lequel il se communique à Dieu et aux autres, participant à la communication que se font éternellement d'elles-mêmes les divines Personnes et qui est la vie même de Dieu. C'est la grandeur de M. Jouhandeau que la hantise du divin que manifeste son œuvre oblige à poser pareils problèmes. Il n'en est que plus douloureux de voir captif torturé au fond de son cœur — et prisonnier en définitive des vains prestiges de la forme — l'un des mystiques peut-être qui manquent à notre temps.

Jean Daniélou.

Pierre l'Ermite. — **L'Homme qui approche.** *Roman.* Collection « Le Ruban bleu ». Paris, Maison de la Bonne Presse, 1938. In-8 (21×15), 208 pages, avec 10 illustrations de Gignoux. Prix : 9 francs (port, 1 fr. 80).

Ce roman, si le mot convient ici, raconte les derniers mois d'un homme du monde artiste et cultivé, et, au moins d'apparence, élégamment sceptique. Auprès de lui, une femme excellente chrétienne, bonne ménagère, d'une douceur et d'un optimisme inlassables. Elle paraissait peu aimée et, par contraste, assez effacée. Son décès rapide fut cependant pour M. N.... un effondrement, et pour son âme le début du travail intime de la grâce que ces notes nous révèlent.

Ces confidences, austères sans doute, mais d'une vérité si prenante, serviront à ceux qui ont la foi et à ceux qui ne l'ont plus ou croient ne plus l'avoir.

Les premiers comprendront mieux qu'ils ne doivent pas désespérer du salut des êtres qu'ils aiment; auprès d'eux la bonté, le dévouement, une indéfectible patience seront souvent le plus efficace apostolat.

Les autres, en écoutant ces confidences d'un mondain comme eux, retrouveront peut-être quelque étincelle de foi dans les cendres de leur passé. Ils comprendront mieux par cet exemple si proche d'eux et le péril et l'inanité de certaine facade de scepticisme.

Excellent ouvrage qu'on ne peut lire sans réfléchir sérieusement et sans prier.

Jacques de Bellaing.

ROMANS ANGLAIS

H. Fielding. — **Tom Jones. Histoire d'un Enfant trouvé.** Avec quelques notes d'André Gide en manière de Préface. Paris, Gallimard, 1938. In-8, xxviii-688 pages.

W. M. Thackeray. — **La Foire aux Vanités.** Traduit de l'anglais par Georges Guiffrey. Paris, Gallimard, 1938. In-8, 660 pages.

Ces deux gros volumes viennent de paraître dans la collection « Les Classiques anglais ». Ils sont assez célèbres en France pour n'avoir pas besoin d'être présentés à nos lecteurs. Interminables, ils retiennent pourtant l'attention par une verve et un humour que certains lecteurs français apprécient fort.

Fielding écrivait dans la première moitié du dix-huitième siècle, et, selon Walter Scott, « il y a dans *Tom Jones* certains passages dont nous ne pouvons justifier l'auteur que par les mœurs de l'époque, qui lui permettaient sûrement un langage beaucoup plus franc que le nôtre ». Taine dit de même : « Les dames feront sagement de ne pas entrer chez lui... Les rouges trognes reluisantes de bonne humeur, de sensualité et d'énergie, dansent chez lui, remuent et se choquent, et les instincts dévergondés y viennent accoupler leurs violences... Voilà la pure nature, et personne ne l'a lâchée à travers champs plus débridée, plus impétueuse, plus ignorante de toute règle, plus abandonnée à l'afflux de la sève corporelle que Fielding. »

Thackeray est moins grossier, et les aventures de Becky Sharp, récemment popularisées par le cinéma, sont plus abordables pour le grand public que celles de Jones et de Sophie. C'est pourtant dans une sorte de demi-monde que se passent diverses péripéties de *la Foire aux Vanités*. Mais en 1847, date où parut le roman, la décence était plus respectée dans la littérature anglaise que cent ans auparavant.

Alphonse de Parvillez.

Patience, Richard et John Abbe. — **Le Tour du Monde de trois Enfants.** Traduit de l'anglais par Mme A. de Lesguern. Paris, Plon, 1938. In-16, 247 pages, avec 15 gravures hors texte. Prix : 15 francs.

Nés en France, ces trois petits Américains, dont le père était journaliste et photographe, dont la mère avait fait du théâtre, ont été promenés en France, Allemagne, Russie, Angleterre, avant de courir l'Amérique. C'est Patience, l'aînée, qui écrit les souvenirs du trio, aidée de son frère Richard. Sa naïveté de petite fille qui a grandi librement sans être élevée n'est pas absolument candide, mais déjà un peu trop littéraire. Aux réflexions et observations enfantines, aux traits d'humour spontané se mêlent des bribes de conversations entendues, des jugements répétés. Ce livre reposant a surtout valeur d'originalité. Pour un psychologue, il est intéressant de remarquer

ce que ces trois enfants ont retenu d'une enfance si vagabonde, l'action sur eux des milieux successifs, et comment cette éducation, si l'on peut dire, sans régularité, sans habitudes, sans ferme doctrine morale, forme, si l'on peut dire encore, des bohèmes curieux et prématurément dilettantes. Jean RIMAUD.

Concordia MERREL. — **Pourquoi pas moi ?** Adaptation de E. de Saint-Segond. Paris, Plon, 1938. In-12, 358 pages.

Un amusant roman anglais, qui brode une nouvelle variation sur le vieux thème de l'amour et de l'argent. Un jeune homme très riche, une jeune fille de famille ruinée. Celle-ci propose à celui-là de l' « acheter », en tout bien et tout honneur du reste, par le mariage. Mais que vont devenir les sentiments qui ne demandaient qu'à naître ? Demandez la réponse à la lecture du roman.

Pour nous, Français, l'intérêt de l'ouvrage réside sans doute dans l'ambiance foncièrement anglaise où nous transporte l'intrigue. Il est bon de se dépayser parfois. C'est combattre un peu la toujours menaçante étroitesse d'horizon. P. PANICI.

LIVRES D'ENFANTS

Vera BARCLAY. — **Les belles Aventures de Pierre le Louveteau.** Traduit par Aimé Bargaud, illustré par Jacqueline Bournat. Paris, Éditions du Seuil, 1, rue des Poitevins, 1938. Un vol. 20 × 14. Prix : 12 francs.

Sous forme d'histoire, contée avec l'entrain, la simplicité, l'humour, la vie, qui sont les dons de Vera BARCLAY, voici une introduction au louvetisme. Il est entendu qu'il s'agit du louvetisme proprement anglais et que donc il est nécessaire en France d'adapter la méthode, l'allure du jeu. Mais l'essentiel de cette méthode demeure, et ce qui en est l'âme, le sens de ce mouvement d'éducation. Nul n'a plus d'autorité auprès des louveteaux et de leurs chefs et cheftaines que la collaboratrice de Baden-Powell. Il est admirable que le même livre qui enchantera les enfants soit capable de faire comprendre le scoutisme aux parents en les amusant aussi.

Jean RIMAUD.

Guy DE LA MOTHE. — **La Malle à Surprises.** Collection « Pour Tous ». Tours, Mame, 1939. In-12, 231 pages. Prix : 10 francs.

Noël est déjà loin ; loin aussi le temps des grandes vacances. Nous ne voulons pas attendre pour signaler ce livre curieux. L'auteur s'adresse aux enfants, à des enfants entre neuf et douze ans. Ils seront moins déroutés que nous, sans doute, par ce mélange d'invraisemblance et de bon sens, de féerie, de rêves éveillés, d'équipées

juste assez croyables pour que, de temps en temps, on reprenne pied. Les personnages, du jeune Criquet à l'énigmatique cousin Célestin, en passant par la tante Agathe et le vieux cocher Édouard, ont un air de vérité et de santé qui rassure un peu dans cet étrange pays, et se meuvent tout naturellement dans l'aventure. Criquet n'est-il pas l'enfant appelé à l'aventure ? Jean RIMAUD.

ARTS

Hendrik VAN LOON. — **Histoire des Arts.** Traduit de l'anglais par Pierre Hollard. « Bibliothèque historique. » Payot, 1938. Un vol. in-8, avec 70 dessins de l'auteur. Prix : 84 francs.

Hendrik VAN LOON, après l'histoire de l'humanité, nous présente l'histoire des arts. D'un caractère tout aussi historique, elle apparaît encore plus humaine, exposée avec ce ton de confidence et d'abandon qui est le propre des hommes d'esprit et de cœur.

La randonnée s'annonce longue : de la préhistoire elle va nous conduire jusqu'aux peintres et aux musiciens d'aujourd'hui. Cependant c'est un voyage merveilleux semblable à ces courses en montagne où, de sommet en sommet, nous découvrons des panoramas nouveaux, dont le détail échappe à l'analyse, mais dont l'ensemble réjouit le cœur et l'esprit.

Hendrik Van Loon a eu soin de nous en tracer le parcours. Les paysages des peintres et des musiciens (p. 623) se déroulent lentement sous nos yeux. Libre à nous après la randonnée de dire nos préférences et de tracer notre vision du monde des arts.

Au reste, il est sur cette route des retraites sûres où s'organise le lent travail de la pensée ; des moments de repos pendant lesquels l'auteur nous initie à la naissance des diverses formes de l'art et de la technique. Nous nous plongeons dans le passé, retrouvant les conditions matérielles et sociales, les exigences spirituelles qui les ont suscitées, stimulées, ici les conduisant à leur perfection, là les menant à leur perte. L'art apparaît ainsi comme une partie intégrante de la vie des peuples. S'il semble suivre leur évolution, le plus souvent il l'éveille, il la conduit, se libérant d'un déterminisme apparent pour se renouveler sans cesse au souffle de l'esprit.

Des grands noms surgissent de l'histoire : Fra Beato l'Angelico, Léonard, Michel Ange, Raphaël, Rubens, Van Dyck, Rembrandt, les grands maîtres de la musique au dix-huitième et au dix-neuvième siècle qui nous conduiront jusqu'à Debussy. De ces grands maîtres aussi bien que du guide qui nous conduit nous apprenons que l'œuvre d'art a toujours exigé du temps, de la liberté, du travail, autant de vérités souvent oubliées de nos jours.

Un homme d'aujourd'hui nous parle ainsi du temps passé. Son but est d'« inspirer au lecteur moyen l'amour et la compréhension de ce qu'il y a de plus durable dans le domaine de l'art ». Ne nous

étonnons pas alors de nous entendre faire parfois la leçon. Elle nous est proposée avec tant de sympathie, dans un style si simple, émaillé de demi-vérités plus ou moins paradoxales, où passé et présent interfèrent avec humour, que nous aurions mauvaise grâce de nous fâcher.

Lorsque l'auteur traite des influences religieuses et de l'enseignement des saints qui ont suscité un renouveau de l'art et de la vision du monde, il ne « s'y aventure qu'avec de grandes précautions ». « Je parle en simple laïque, pas même en bon chrétien, nous dit-il. » Sans partager un jugement par trop sévère, nous tiendrons compte de ses appréhensions pour rétablir dans leur vérité certains visages de saints, tel celui du Poverello d'Assise illuminé d'amour divin.

A. Andrieu.

L. Hourticq. — **Italie du Sud**, dans *Histoire générale de l'Art*. Paris, Hachette. In-8, 260 pages, avec gravures.

A. Leroy. — **Histoire de la Peinture française** (*Moyen Age et Renaissance*). Paris, Albin Michel. In-8, 420 pages, 40 hors-texte. Prix : 20 francs.

M. Brion. — **Bosch**. Paris, Éditions d'Histoire et d'Art, Plon. Album in-4, 64 pages, 60 héliogravures. Prix : 20 francs.

E. Schneider. — **Fra Angelico**. Paris, Éditions d'Histoire et d'Art, Plon. Album in-4, 64 pages, 60 héliogravures. Prix : 22 francs.

On ne sera pas surpris que seules, dans la crise du livre, survivent les meilleures collections consacrées à l'histoire de l'art. Les manuels *Ars Una* publiés par Hachette, denses, au format de poche (ce qui est précieux pour le voyage), sont imprimés selon des techniques un peu vieilles (similigravures sur papier couché) et les illustrations sont réduites au format de timbres-poste. Néanmoins le soin extrême apporté à l'édition en fait des volumes de parfaite tenue et agréables. Le présent volume, consacré à l'art de Rome, de Florence et de l'Ombrie, est excellement rédigé par M. L. Hourticq, sans surcharge ni minutie, mais sur une connaissance très personnelle des choses. Le titre recouvre-t-il sa matière ? Naples, la Sicile ne devraient-ils pas tenir ici la place de Florence et de Pise ? C'est sans doute l'*Italie centrale* qui forme le domaine exploré par M. Hourticq. Les quelques pages (neuf) consacrées à l'Italie contemporaine forment ce qu'on appelait en rhétorique une « prétérition ». C'est peut-être aussi une justice.

Les *Études* ont signalé les volumes antérieurs consacrés par M. Leroy à l'*Histoire de la Peinture française* (dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième siècles). Le volume qui traite du moyen âge et de la Renaissance a les mêmes qualités d'information solide. La méthode de M. Leroy, qui procède par synthèses limitées, est particulièrement heureuse, complétée par de bons index. La qualité des illustrations en typo-hélio est malheureusement très inférieure.

Nos lecteurs ont apprécié les albums déjà publiés par les Éditions d'Histoire et d'Art, sous la direction de J. et R. Wittmann. D'un beau format in-4° qui permet des reproductions non seulement lisibles mais plaisantes, ces monographies bien documentées sont à la fois instructives par la valeur de leur texte et précieuses par la beauté de l'image. Il est étrange de voir réunis les deux noms, si lointains l'un de l'autre, de Bosch le Flamand et d'Angelico! Tout les oppose. Et cependant on trouvera entre leurs génies ici confrontés par M. Schneider et M. Brion de saisissants rapports. Le fait déborde l'art et atteint le fond religieux de l'humanité. Car Bosch et Angelico sont deux mystiques, également hantés par le mystère. L'un dans les lumières d'une Italie habitée par les anges d'Ombrie, l'autre dans les sombres féeries d'une Flandre qui se complaît, faute d'objets sensibles, à imaginer les monstres et les démons. Comment quelques degrés de latitude sur un si mince continent d'une si petite planète suffisent-ils à dresser deux mondes spirituels si divers? A feuilleter ensemble ces deux albums vous trouverez curieuse matière à réflexion.

Paul Doncoeur.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement a fini avec le numéro du 20 mars de bien vouloir nous faire parvenir sans retard le montant de leur réabonnement. Ils nous éviteront ainsi un travail supplémentaire et s'épargneront à eux-mêmes des frais inutiles.

Tout abonnement inscrit court jusqu'à ordre contraire; il est considéré comme renouvelé si les deux premiers numéros qui suivent la date d'expiration sont acceptés. En ce cas, l'abonné ne peut refuser la carte-remboursement de 60 francs (augmentés de 6 francs pour les frais) qui, à défaut de payement antérieur, lui sera présentée dans le courant du *second* mois.

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une bande et de 0 fr. 75 pour les frais, et être envoyé *au moins huit jours avant* l'apparition du numéro.

Le Gérant : J. Dumoulin. Impr. J. Dumoulin, 5, rue des Gds-Augustins, Paris (VI°)

L'UNION

OMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE HUMAINE

Entreprise privée régie par le décret-loi du 14 juin 1938

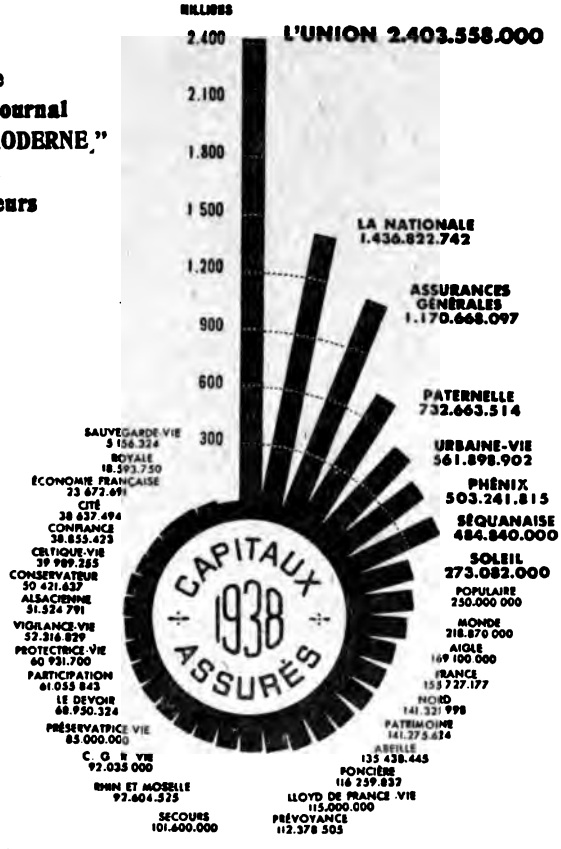
Société anonyme au capital de cinquante millions de francs

Fondée en 1829, elle est actuellement, non seulement l'une des plus anciennes des plus importantes Compagnies Françaises, mais aussi l'une des plus actives des plus puissantes d'Europe. Elle opère dans 18 pays étrangers.
Son chiffre d'affaires est LE PLUS ELEVE qui ait jamais été atteint en France, ısi que le fait ressortir le graphique ci-dessous.

Tableau Comparatif des Capitaux assurés

r les Compagnies Anonymes Françaises d'ASSURANCES SUR LA VIE en 1938

Graphique
ıressé par le Journal
ASSURANCE MODERNE,"
à l'usage
de ses lecteurs



Directeur général : M. Henri AUTERBE

TOUTES COMBINAISONS D'ASSURANCES SUR LA VIE

Mixte, Vie entière, Dotale, Rentes Viagères, etc.

ASSURANCES DE GROUPES

arantissant par une seule Police à tarif très réduit le personnel d'entreprises de toute nature contre l'INVALIDITÉ et le DÉCÈS
Constitution de pensions.

SIÈGE SOCIAL : **9, place Vendôme, PARIS**

R. C. Seine 7.756

Une série complète de paroissiens répondant à tous les besoins

pour les fidèles qui veulent comprendre le sens et la beauté des offices liturgiques.

L'ANNÉE LITURGIQUE,
par Dom GUÉRANGER.
Plus d'un million de volumes vendus à ce jour.

*

L'OFFICE DIVIN (de la Maison Mame)
Missel-Vespéral latin-français. Deux éditions : caractères ordinaires et gros caractères. - 215e mille.

*

MISSEL-VESPÉRAL n° 307
(de la Maison Mame)
Très complet; pratique; bon marché. (Vient de paraître)

*

LE LIVRE DU CHRÉTIEN,
par le R. P. FLEURY.
Missel - Vespéral - Rituel - Dévotions - 345e mille.

*

MON MISSEL,
par le Rme Dom CABROL.
Extrait de "l'Office liturgique". Le paroissien idéal pour les dimanches et fêtes. 260e mille.

*

PAROISSIEN EXPLIQUÉ,
par le R. P. FLEURY.
Nombreuses explications liturgiques et pieuses. 308e mille.

*

PETIT MANUEL PAROISSIAL,
par le R. P. FLEURY.
Paroissien populaire très pratique. Prix minime. 1620e mille.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Renseignements gratuits sur demande adressée à la

MAISON MAME

TOURS & 6, rue Madame, PARIS

qui envoie gratuitement ses catalogues de livres pour la jeunesse, de classiques, d'éditions liturgiques, de livres de prières et de littérature générale à toute personne lui en faisant la demande.

ÉTUDES

REVUE CATHOLIQUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

20 AVRIL 1939

FACE A LA CRISE INTERNATIONALE 13
Principes de Jugement chrétien 145
GASTON FESSARD

PAYSANNES
Au Miroir d'une Enquête de la J. A. C. F. 163
***

L'AVION ET LES RECHERCHES SOUS-MARINES
L'Énigme du Port de Tyr.. 182
LOUIS JALABERT

AUX ORIGINES DE LA MISSION DU BRÉSIL
Une Ébauche des Réductions au XVIe Siècle. 191
ROBERT RICARD

ÉDUCATION ET DIRECTION
II. L'Effort moral 205
JEAN RIMAUD

ARROSA, MA CHEVRETTE 218
PIERRE LHANDE

CHRONIQUES

ARISTOTE EN SORBONNE.. 231
ANDRÉ BREMOND

LES ARTS
Nouveaux Vitraux de Notre-Dame — Le Musée de Montpellier à l'Orangerie 237
MAURICE SÉRULLAZ

LA RÉACTION ANGLAISE 247
LUCIEN FRAISSE

REGARDS SUR LE MONDE 256

CORRESPONDANCE 270

LES LIVRES

VOIR AU VERSO LE TARIF D'ABONNEMENT

PARIS, 15, RUE MONSIEUR • TÉLÉPHONE : SÉGUR 74-77

BIMENSUELLE

FABIUS HENRION

Ouvrages couronnés par l'Académie Française

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Introduction à la vie dévote

Texte authentique avec l'orthographe moderne et des Notes explicatives.

I. Édition intégrale : 400 pages (19,5 × 12,5) . . . . . 30 fr.
II. Édition abrégée pour la jeunesse : 326 pages (19,5 × 12,5) . . . . 20 fr.

★

Les plus belles pages des œuvres complètes

(*Lettres, Sermons, Traité de l'Amour de Dieu, Entretiens, Opuscules, Testament.*)
288 pages, papier alfa teinté (19,5 × 12,5). Broché . . . . . 24 fr.

★

Ce qu'il faut connaître de ses œuvres

avec des Notes et un Glossaire.

(*Vie dévote, Lettres, Sermons, Traité de l'Amour de Dieu, Entretiens, Testament.*)
176 pages, 3 hors-texte, 8 gravures, vélin teinté pur fil Lafuma. Broché. 15 fr.
Inscrit en 1933 au Programme des Concours de l'Enseignement secondaire.

MAME, TOURS et 6, rue Madame, PARIS

COLLÈGE SAINT-GABRIEL

« Oaklands », 61, Princes Way, Wimbledon Park
LONDRES S. W. 19

Reçoit toute l'année jeunes gens désirant apprendre l'anglais. Cours méthodiques. Installation confortable dans magnifique propriété aux portes de Londres. — Il y a cours de vacances.

Écrire au **Frère Directeur**

REPOS à 700 mètres d'altitude — Villaz, près Annecy (Haute-Savoie)
- BON ATTRAIT -
Voir Notice très détaillée « ÉTUDES » du 20 février 1939

ABONNEMENTS aux "ÉTUDES"

FRANCE.....	Le numéro. 4 fr. »	Un an..... 60 fr.	Six mois.... 31 fr.
ETRANGER :			
Pays à demi-tarif postal (1)...	» .. 5 fr. »	» ..... 80 fr.	» .... 41 fr.
Pays à tarif postal plein.....	» .. 5 fr. 50	» ..... 100 fr.	» .... 51 fr.

(1) Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Hollande, Hongrie, Irak, Italie, Lettonie, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Pérou, Perse, Pologne, Portugal et Col., Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovénie, Suisse, Tchécoslovaquie, Russie (U. R. S. S.), Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine, Uruguay, Venezuela.

Compte de chèques postaux : M. JALABERT. 155.55

ÉDITIONS BLOUD ET GAY

3, RUE GARANCIÈRE — PARIS-VIe

LA NOUVELLE JOURNÉE

P. DEFFONTAINES
M. JEAN-BRUNHES DELAMARRE
P. BERTOQUY

PROBLÈMES DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

L'œuvre et la pensée de Jean Brunhes. — L'homme et la terre. — Les grands cadres de la vie humaine. — Le capitalisme dans l'Antiquité romaine. — L'évolution des sociétés rurales en Orient.

21 fr.

JOSEPH WILBOIS

JOIE AU TRAVAIL ET RÉFORMES DE STRUCTURE

Tous les grands problèmes de l'heure : le travail, le machinisme, la rationalisation, la sélection et l'organisation professionnelle, le régime de l'entreprise, l'autarcie, la question des loisirs repensés par l'esprit le plus libre, le plus lucide, le plus généreux.

21 fr.

PAUL ARCHAMBAULT

CHARLES PÉGUY

IMAGES D'UNE VIE HÉROÏQUE

L'œuvre, la vie et le message de Péguy. C'est aux jeunes surtout que Péguy est devenu cher, c'est à eux que l'auteur a dédié son ouvrage.

15 fr.

DEUX NOUVEAUX MISSELS DE DOM LEFÈBVRE

Traductions nouvelles - Typographie nouvelle

LE PETIT MISSEL QUOTIDIEN

est à la fois

TRÈS PORTATIF : c'est un vrai missel de poche, 1 100 pages.

TRÈS COMPLET : contient toutes les messes, y compris les plus récentes, expliquées et illustrées.

TRÈS BON MARCHÉ : un missel quotidien à partir de 30 francs.

LE MISSEL VESPÉRAL ROMAIN

Entièrement renouvelé dans sa forme et dans son fond, reste le missel le plus parfait. Universellement répandu **(15e édition)**

IL CONTIENT : le texte latin et français de toutes les messes avec explications ; les Vêpres des Dimanches et Fêtes ; Prime et Complies du Dimanche ; Messes votives ; Messes de mariage ; Messes et Office des défunts ; Messes propres à certains lieux ; Office des Ténèbres ; Psaumes de la Pénitence ; Rituel des Sacrements ; Chemin de la Croix ; Cérémonie de l'intronisation, etc.

200 gravures de René De Cramer
Prix, selon reliure, à partir de 58.50

Les missels de Dom Lefèbvre existent en 7 langues et sont répandus dans le monde entier

— EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES —

LANGUES VIVANTES

VOUS QUI LISEZ
cette annonce d'un œil distrait,

SONGEZ
qu'elle peut être pour vous le point de départ d'une vie plus large et plus intéressante.

POURQUOI
ne connaîtriez-vous pas, vous aussi, une ou plusieurs langues étrangères ?

NOUS VOUS ASSURONS
que c'est facile et même amusant, avec les disques « ASSIMIL », la méthode facile d'assimilation intuitive.

AYEZ-EN LE CŒUR NET !
Demandez-nous la brochure d'essai de sept leçons avec documentation complète, pour l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol ou le néerlandais.

IL NE VOUS EN COUTERA QUE 2 FRANCS
en timbres par langue, et nous sommes certains que

VOUS NOUS EN REMERCIEREZ !

ASSIMIL, Service Et, *15 bis, rue de Marignan, Paris-8e*

ÉDITIONS CASTERMAN

TOURNAI
(Belgique)

PARIS (6e)
66, rue Bonaparte
C. C. P. PARIS 676.68

VIENT DE PARAITRE :

IN CHRISTO

PROGRAMME DE VIE CATHOLIQUE

par **G.-M. LE BRUN**

In-12, de 324 pages. PRIX : **20** fr.

RACISME ET CHRISTIANISME

(Numéro spécial de la *Nouvelle Revue Théologique*)

PRIX : **6** fr.

Les antécédents de l'idéologie raciste. — Le racisme politique du IIIe Reich. — Le problème des races au point de vue anthropologique. — La race, la raison et le Christ.

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée ordinaire tenue le 4 avril sous la présidence de M. Émile MOREAU, Président du Conseil d'Administration, a approuvé à l'unanimité les comptes de 1938 se soldant par un bénéfice net de 19.414.720 francs, en importante progression sur celui de l'exercice précédent qui avait été de 13.805.480 francs. Le dividende a été fixé à 35 francs par action (contre 25 francs l'année dernière), payable à partir du 25 avril, sous déduction des impôts.

L'Assemblée a réélu M. Charles RIST comme Administrateur et confirmé la nomination, faite à titre provisoire, de M. Louis WIBRATTE comme Administrateur; elle a réélu censeur M. André BAUDET.

BANQUE NATIONALE POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

L'Assemblée générale ordinaire des Actionnaires s'est tenue le 3 avril 1939, sous la présidence de M. Jules GUIRAUD, Président du Conseil d'administration. Le total du bilan s'élève à 5.046 millions de francs, en progrès d'environ 890 millions de francs. Après tous amortissements, le bénéfice net est de 17.286.004 fr. 98. Le dividende a été fixé à 6 %, soit 30 francs par titre. Toutefois, les actions nouvelles n'auront droit, pour l'exercice 1938, qu'à la moitié de ce dividende. Rappelons qu'un acompte de 10 francs pour les actions anciennes et de 5 francs pour les nouvelles a été distribué le 15 novembre dernier. Le solde sera mis en paiement à partir du 15 mai 1939.

L'Assemblée a pris acte de la démission de M. Erik HAGUENIN, Administrateur, et a réélu pour six ans MM. Ch. BAUDRY, L. BRÉGUET et J. SEGARD, Administrateurs sortants.

Nouveautés Liturgiques

MISSEL ET VESPÉRAL QUOTIDIENS

Le *Missel* et *Vespéral Quotidiens* avec traduction française que les Bénédictins de l'Abbaye Saint-Maurice et Saint-Maur de Clervaux viennent de publier sous la direction du R. P. Dom Gérard, se recommande par des qualités pratiques qu'il est utile de souligner.

Tout d'abord ce tour de force a été réalisé grâce à un heureux choix du papier : renfermer 1.800 pages de texte, sans compter les 90 pages du Propre de France, sous un volume de 15 centimètres sur 9 et 3 centimètres d'épaisseur! Et cela avec une lisibilité entière.

Seconde qualité : ce *Missel* est très complet. Au début, brèves instructions sur la liturgie, la messe, l'année liturgique. Ensuite, l'ordinaire de la messe, ordinaire des vêpres pour chaque jour de la semaine : Propre du temps avec toutes les féries de Carême, Commun et Propre des Saints. Viennent, après une abondante collection de fêtes propres à certains lieux, de nombreuses messes votives (ce qui rend ce *Missel* pratique pour tous les diocèses de langue française), ce recueil d'oraisons diverses, l'office complet des défunts, l'administration des sacrements, des bénédictions diverses, des hymnes et chants pour les saluts ; enfin, en notation en cinq lignes, le *Kyriale* et le *Credo*.

Signalons aussi les *Matines* et *Laudes* de Noël et les *Ténèbres* de la Semaine sainte.

En rappelant que les Bénédictins de Clervaux appartiennent à la Congrégation de Solesmes, souhaitons à ce précieux *Missel* une diffusion qui permette tout le bien que ses auteurs ont désiré.

Un volume in-16 de 1.912 pages (avec le Propre de France). Édité par les Établissements Brépols, éditeurs pontificaux, Turnhout (Belgique). En vente dans toutes les librairies catholiques.

VIENT DE PARAITRE, des mêmes auteurs, le ***Missel Romain quotidien Vespéral et Rituel****. Édition en grands caractères, même format, 2.632 pages.*

L'allemand appris en 3 mois

(RÉFÉRENCES)

par placement chez l'habitant (seul Français), méthode spéciale et cours individuels

à l'INSTITUT FRANÇAIS DE COLOGNE

Directeur : **Abbé PRADELS,** *docteur ès lettres (philologie), Officier de l'I. P.*

Aachenerstr. 88 — *PLUS DE 30 ANS DE SUCCÈS*

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

Tissus spéciaux pour Communautés religieuses

MASSON ET Cie, 38, rue Saint-Sulpice, PARIS-6e

Vêtements épiscopaux et de Chanoines, Soutanes

Douillettes, Houppelandes, Manteaux et tous articles accessoires

LA SUSPENSION
LA MEILLEURE DU MONDE
...à l'avant comme à l'arrière, à toutes les allures et sur tous les terrains, constitue actuellement l'apanage indiscuté de la
„DYNAMIC"
qui réunit par ailleurs toutes les qualités de la voiture moderne
SÉCURITÉ absolue - direction double attaquant individuellement les roues indépendantes ; braquage optimum - tenue de route inégalée - freins hydrauliques très puissants à double pompe - stabilisateur - carrosserie entièrement en acier à pavillon blindé et formant avec le châssis un bloc indéformable visibilité totale panoramique
SURETÉ - moteur indéréglable à six cylindres - culasses aluminium - chemisage acier - organes de transmission perfectionnés simples et robustes - 4 vitesses hélicoïdales silencieuses - roue libre
SOBRIÉTÉ - moins de 13 litres d'essence aux 100 kilomètres
SIMPLICITÉ d'emploi et d'entretien assurant : une parfaite aisance de conduite - un usage synonyme d'agrément et de quiétude - un ensemble de soins de détail n'exigeant pas plus de quelques minutes par semaine.
24 CHAMPS-ELYSÉES
PANHARD
19 AV. D'IVRY - PARIS

CHEZ PLON

GEORGES GOYAU
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

S. S. LE PAPE PIE XII

Sera-t-il le pape de la paix ?

Collection « Grandes Figures »

3 fr. 50

SON ÉMINENCE LE CARDINAL VERDIER

PROBLÈMES SOCIAUX RÉPONSES CHRÉTIENNES

Capitalisme ? Travail ? Propriété ? La réponse de la doctrine catholique.

Collection « In Hoc Signo »

12 francs

LOUIS ARTUS

L'HÉRÉSIE DU BONHEUR

Un roman pathétique sur le drame du divorce et les procès en nullité.

20 francs

R. P. DUCATTILLON

UNE RENAISSANCE FRANÇAISE

SES CONDITIONS SPIRITUELLES

« Tout un monde périrait avec nous. »
PÉGUY.

Collection « Présences »
16 fr. 50

UNION INTERNATIONALE DES LIGUES FÉMININES CATHOLIQUES

LA FEMME CATHOLIQUE DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

La femme d'aujourd'hui... ses possibilités, ses responsabilités

18 francs

SOUVENIRS DE LA DUCHESSE D'UZÈS

Publiés par son petit-fils
LE COMTE DE COSSÉ-BRISSAC

In-8 écu sur alfa avec 8 gravures hors texte . . . . . 20 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

J. DE GIGORD
15, rue Cassette, PARIS-VIe

Vient de paraître :

VIE EN IMAGES DU P. BROTTIER

par le **R. P. Yves Pichon**
Sous-directeur de l'œuvre d'Auteuil

Un album comprenant un texte et 144 photographies . . . . **10** fr.

Du même auteur :

LE P. BROTTIER

Préface de **M. Henry Bordeaux**
de l'Académie française

Un volume in-8 (22,5 × 14,5), illustré, de 408 pages. . . . . **15** fr.

Vient de paraître :

Chanoine Maurice BOUVET
Curé de Saint-Germain-l'Auxerrois

REGARDS VERS L'EUCHARISTIE

TOME I. **Lectures** (202 pages)
TOME II. **Méditations** (206 pages)

Chaque volume : **15** fr.

Du même auteur :

ANNÉE CHRÉTIENNE

TOME I. **De l'Avent à la Semaine Sainte**
TOME II. **De Pâques à la fin**

Couronné par l'Académie française. Prix Juteau-Duvigneau. 2 vol. in-16 couronne (ne se vendant pas séparément) . . . . . **25** fr.

FACE A LA CRISE INTERNATIONALE

Depuis septembre dernier, les événements internationaux se sont imposés à notre attention avec assez d'insistance pour qu'il n'ait guère été possible de songer à autre chose. Le premier souci de chaque Français fut quotidiennement d'aller aux nouvelles. Mais en accueillant ces nouvelles, nous n'apprenions pas seulement des faits — et la géographie de l'Europe centrale ; — nous absorbions, bon gré mal gré, une foule d'interprétations — opinions, jugements politiques — qui permettaient aux uns de se réjouir et aux autres de s'alarmer du même événement et nous faisaient estimer progrès ce que près de nous, non moins sincèrement, l'on jugeait recul.

Beaucoup de lecteurs nous ont demandé s'il était possible, d'un point de vue chrétien, de passer ces arguments au crible. Nous avons hésité longtemps. La tâche semblait infinie, car, si les faits se modifient sans cesse, les raisonnements de l'opportunisme politique se déforment avec la même rapidité. Les pages qui suivent tentent une œuvre plus constructive. Elles n'interrogent le passé que pour éclairer l'avenir. Leur seul but est de mettre en lumière les principes généraux d'une décision politique au milieu d'une crise internationale et d'éclairer l'opinion sur les consignes qui présentement s'imposent en leur nom.

(N. D. L. R.)

La crise internationale de septembre dernier a, dans l'opinion publique de notre pays, porté à son comble le phénomène étrange auquel on a donné le nom de « renversement des alliances[1] ». Entendons par là qu'en l'espace des dix dernières années, les nationalistes, partisans d'une politique de force, déployée au besoin jusqu'à la guerre préventive, ont échangé leur position avec les pacifistes et internatio-

1. *Un nouveau « Renversement des alliances » : Nationalistes objecteurs de conscience et Pacifistes « interventionnistes »*, ce fut le titre d'un rapport présenté par M. J. Folliet à la Retraite intellectuelle de Clères, en 1938, et publié aux Éditions du Cerf, sous le titre *Pacifisme de droite? Bellicisme de gauche?*

nalistes, partisans d'une politique de paix à tout prix. Si bien que les mêmes hommes qui, autrefois, se refusaient aux moindres concessions, se sont trouvés, en septembre dernier, résignés aux abandons les plus onéreux, tandis que ceux-là, qui jadis avaient voué à la guerre une haine mortelle, en devenaient les plus violents promoteurs. Les conséquences d'un tel désarroi, tant en chaque conscience qu'au delà de nos frontières, sont assez manifestes pour qu'il soit inutile d'y insister.

Au vrai, dès la réoccupation militaire de la Rhénanie, en mars 1935, ce « renversement des alliances » était amorcé. Examinant alors les positions doctrinales du pacifiste et du nationaliste, j'eus l'occasion de montrer leur contradiction interne et comment une dialectique fatale imposait à chacun d'eux d'aboutir, en fin de compte, à faire le contraire de ce qu'il voulait : *le Pacifisme Ennemi de la Paix*, *le Nationalisme Ennemi de la Nation*, tels furent les sous-titres d'un article paru ici même[1].

A quoi bon reprendre une analyse trop justifiée, hélas ! par les faits ? Celle-ci d'ailleurs n'avait d'autre but que d'amorcer la recherche d'une attitude capable de servir la nation en même temps que la paix[2].

Si les principes dégagés alors ont quelque valeur, il peut être utile, et il doit être relativement aisé, d'en faire une application plus particulière au problème tchécoslovaque.

Ces réflexions sans doute ne changeront rien à ce qui s'est passé hier : mais peut-être aideront-elles quelques-uns à voir plus clair demain.

Qu'on veuille bien le comprendre : il ne s'agit pas pour nous de juger les événements et les décisions politiques qui ont abouti à ce que les uns appellent la « paix », d'autres le « compromis », d'autres le *diktat* de Munich; ni de décréter finalement : il aurait fallu faire la guerre, ou il aurait fallu faire une autre paix.

En politique, comme d'ailleurs en tous les autres domaines

1. *Examen de Conscience*. I. *Vérité et Fausseté du Pacifisme et du Nationalisme*. — II. *A la Recherche de l'Attitude chrétienne*. *Études*, 5 et 20 juin 1935.

2. « *Pax Nostra* ». *Examen de Conscience international*. Paris, Grasset, 1936.

de l'action concrète, le dernier jugement pratique et la décision ultime enferment toujours un élément de risque, un « pari » dont le « souverain » ou le « responsable » doivent seuls revendiquer le privilège. Nous ne prétendons point revendiquer indûment cette prérogative redoutable de l'autorité. De plus, jugement et décision sont conditionnés et par des données de fait, que chacun possède selon l'étendue de son information, et par les axiomes d'une technique politique qui, comme ceux de toute technique, peuvent être critiqués et discutés. Tous ces éléments doivent être maintenus hors de notre présente étude.

Il reste que, dans toute décision concrète, le « souverain » interprète ses données de fait et utilise les ressources de sa technique au profit d'une idée directrice et pour réaliser une intention qui lui paraît la meilleure. Exprimée d'ordinaire sous la forme d'ambitions temporelles pour la cité, ou de mission idéale attribuée à celle-ci dans la communauté humaine, cette « idée de derrière la tête », comme dirait Pascal, a un rapport nécessaire avec l'idéal moral qui s'impose absolument à l'homme dans sa vie politique comme dans sa vie individuelle. Toutes choses égales d'ailleurs, selon que cette « idée » sera en accord ou non avec l'idéal moral, la décision qu'elle aura inspirée méritera elle-même d'être appelée *bonne* ou *mauvaise*. Non seulement *relativement* à telles ou telles fins secondaires et immédiates, c'est-à-dire *utile* ou *nuisible*; mais *absolument* bonne ou mauvaise, *honnête* ou *malhonnête*, et par conséquent, en définitive, aussi *vraiment utile* ou *vraiment nuisible*[1].

De cet accord ou de ce désaccord avec l'idéal moral dépend donc la valeur réelle d'une décision politique. C'est ce même rapport qui justifie ou condamne la conscience du « souverain » et, à travers elle, la nôtre. Car lorsqu'un chef d'État négocie et conclut un traité, il n'agit pas seulement en son nom propre, mais aussi comme représentant de tous..., donc de moi en particulier. Il aborde la discussion fort de ma force ou faible de ma faiblesse. Quand il en revient, il sollicite

1. Sur les rapports de l'*utile* et de l'*honnête*, de la « science politique » et de la morale, on pourra se reporter à « *Pax Nostra* », *passim*, et spécialement à l'Annexe II.

encore mon adhésion personnelle. Ce qu'il me demande d'appuyer avant, de confirmer après, ce n'est pas son exacte appréciation des faits, — que sais-je de sûr en lisant un ou dix journaux ? — ce n'est pas davantage l'habileté de sa diplomatie, — au Café du Commerce, les diplomates valent les stratèges ! — c'est sa fidélité à écouter et à exprimer le témoignage de la conscience nationale, tel que chacun l'éprouve lorsqu'il s'interroge sur le sens de sa vie et la mission de sa patrie. Évidente dans les démocraties, cette interaction du souverain et de ceux qu'il représente peut être plus cachée dans les États totalitaires : elle n'en est pas moins réelle. Suivant qu'ils sentent leur opinion publique les devancer ou rester « en arrière de la main », les dictateurs se voient en mesure ou non de réaliser leur « idée de derrière la tête ». Ainsi, en fait comme en droit, chaque conscience est responsable pour sa part de la conscience nationale et, par elle, de la valeur réelle d'une décision politique.

J'entends l'objection si souvent redite : conscience nationale, valeur politique, chez le négociateur comme dans l'opinion publique, sont en étroite dépendance des conditions de fait.

Il est facile, en théorie, de reprocher à un chef de gouvernement de se livrer à une politique de bluff, de concessions ou de maquignonnage... Mais, en pratique, ce sont les événements qui l'acculent à adopter le rôle d'un partenaire au poker, d'un résigné ou d'un marchand. Lorsque les cartes sont distribuées, on n'a plus qu'à jouer le jeu. Il faut faire la politique de ses moyens. Heureux encore quand, après avoir joué la partie, perdants et gagnants ne cèdent pas à la tentation de justifier leur attitude tout empirique au nom de principes sacrés qui la parent du prestige de l'absolu !

Démission et hypocrisie qu'il importe de dénoncer. Car la dignité de l'homme consiste, non à subir sa destinée, mais à la faire, et, lors même qu'il est écrasé par l'univers, — ou seulement par sa lâcheté propre, — à le savoir.

Prétendre partir des faits examinés « sans aucun dessein préalable ni idée préconçue » pour y découvrir la seule bonne décision politique qu'ils imposent est donc une méthode décevante. On l'a bien vu en septembre dernier, où parti de la guerre et parti de la paix ont prôné leurs solutions

diamétralement opposées, chacun la présentant comme « dictée par les circonstances et résultant du simple examen des situations ». Il n'en peut être autrement. Les événements, par eux-mêmes, n'éclairent rien. Ils ne nous indiquent notre route qu'à la lumière de nos principes, ou de nos traditions, ou de nos préjugés. Si nous n'avons réalisé entre nous quelque unité préalable, inutile de les consulter ; ils ne feront qu'accentuer nos incurables divergences.

Tout à l'inverse, nous nous attacherons d'abord à préciser la « pensée de derrière la tête » par quoi l'on doit « juger de tout »; puis à montrer comment, à sa lumière, il fallait examiner les faits, apprécier la valeur des liens juridiques, la réalité des griefs et dans quelle occasion enfin, dans quel dessein pouvait s'imposer le recours à la force. Nous n'irons pas plus loin. Toutes les discussions sur les questions de fait ou d'utilité politique immédiate resteront ouvertes : aucun *jugement sur les événements ou les décisions prises* ne sera porté. Mais, au terme de notre analyse, tous les *principes de jugement et de décision* requis pour la solution d'une crise internationale seront jugés. Et nous nous serons placé — et avec nous ceux qui auront bien voulu nous suivre — dans la seule attitude d'esprit où la discussion des autres questions puisse être féconde, engendrant l'unité et non la division.

D'ailleurs tout nouveau conflit qui s'impose à nous, différent sans doute du problème tchécoslovaque, requiert l'application des mêmes principes de jugement. Si le chef de l'État sent à nouveau derrière lui, non le pays certes, mais son opinion publique profondément divisée, qui donc sera coupable d'avoir fait le jeu de l'ennemi de la paix autant que du pays ? Qui sera leur pire ennemi ?

En cette œuvre de pacification universelle autant que d'union nationale, le laïc ne doit point attendre du clerc qu'il lui dise, dans l'urgence de l'événement, ce qu'il doit penser et faire. A chacun ses responsabilités ! Au laïc de décider du temporel; au clerc de proclamer *opportune importune* les exigences de l'éternel et de rappeler à chaque fois que les pires fautes, une fois rejetée la fausseté de leurs principes originels, peuvent servir une réconciliation plus

expliqué, ce sont non seulement les chefs d'État qui décident en dernière instance, mais aussi tous ceux qui peuvent les éclairer, tous ceux même qui, composant l'opinion publique de leur pays, peuvent influer sur leurs décisions.

Nous faire juges est donc notre devoir. Mais comment se faire juge ? Si nous pouvions déterminer ce que fait par office le moindre de nos juges de paix en présence des parties qui attendent de lui la solution d'un litige, nous aurions fixé par là, en même temps que l'attitude intérieure, le schème objectif qui nous permettra d'approcher au plus près un jugement équitable.

Qu'est-ce donc qu'être juge ? — Être juge, c'est, pourrions-nous dire en énumérant simplement les trois moments que nous expliquerons ensuite, d'abord épouser simultanément les points de vue opposés des parties en cause, puis les apprécier en les référant à l'idéal du droit, et enfin, à partir de cet idéal et en son nom, imposer ou faire accepter aux deux adversaires les déterminations d'un ordre nouveau.

Reprenons en détail chacun de ces moments.

Devant le litige qui lui est présenté, le juge commence par accueillir le préjugé favorable que crée au bénéfice du défendeur une situation qui s'accorde avec la lettre du droit et fait partie de l'ordre établi. Organe d'une société qui ne subsiste pas sans droit, comment le juge ne serait-il pas incliné d'abord à voir en cet accord une présomption de droit et à considérer quiconque attaque celui qui est en possession comme menaçant, à travers lui, l'ordre même du droit? Cette menace, il ne peut, pas plus que le défendeur, la tolérer. Non point, comme celui-ci, en raison d'intérêts personnels, mais uniquement parce que l'ordre de droit ne peut être violé sans dommage pour le bien commun dont il émane et vers lequel il oriente.

Seulement, ce point de vue, qui coïncide avec celui du défendeur, doit être complété par la prise en considération des requêtes de la partie adverse. Au juge d'épouser maintenant les vues du demandeur qui se présente comme porteur d'une puissance capable, si elle se déploie librement, de réaliser un ordre meilleur que l'ordre existant. Venant de remonter

jusqu'au bien commun pour y trouver ce qui fait la valeur formelle de l'ordre établi, comment le juge ne sympathiserait-il pas d'avance avec qui en appelle à cet idéal et s'engage à réaliser un plus grand bien commun? Il est donc incliné à considérer celui qui entrave cette puissance créatrice comme s'opposant en même temps qu'à elle à la croissance du bien commun. Cette entrave, il ne peut, pas plus que le demandeur, la supporter. De nouveau, non point comme celui-ci en raison d'ambitions personnelles, mais uniquement parce que le bien commun est la raison d'être de la société et la fin même de l'ordre de droit.

Or, voici qu'en songeant aux moyens qu'exige le déploiement de cette puissance créatrice, le juge se heurte lui-même à la lettre du droit et à l'ordre établi qu'il a, l'instant d'avant, fait sien en même temps qu'il épousait la cause du défendeur. Pour ne pas s'identifier plus avec le demandeur qu'avec le défendeur, et pour conserver cependant le bien et le juste reconnu en chacun d'eux, le juge est donc contraint de rechercher le point de vue supérieur qui transcende leur opposition et où justice et bien commun, loin de se contrarier, s'engendrent mutuellement. Par là il est amené à se séparer radicalement des deux parties en conflit et à rejeter de l'une et de l'autre ce qui les constitue *parties* en tant que telles : leur *partialité*. Au nom du bien commun, il refusera au défendeur de prendre en considération tout ce qui, en sa cause, n'est inspiré que par l'instinct conservateur du propriétaire, satisfait d'assurer sa sécurité propre sous le couvert des lois et oublieux de leur finalité réelle. Au nom de la justice, il refusera au demandeur d'accorder la moindre valeur à tout ce qui, dans ses prétentions, ne relève que de la convoitise du conquérant, plus soucieux d'asseoir sa domination personnelle que de contribuer au bien de tous. Du défendeur et du demandeur, il conserve ainsi le bien et le juste susceptibles de les unir; et à l'un comme à l'autre, il oppose le refus de la double injustice qui présentement les sépare.

Par cette rupture radicale avec la partialité des deux adversaires, le juge est constitué réellement juge. Le conflit

n'est plus seulement devant lui comme un désaccord de fait, querelle qu'il importe d'apaiser, différend qu'il s'agit d'arranger vaille que vaille, fût-ce au prix d'un astucieux artifice. Non, les valeurs sacrées de l'idéal sont elles-mêmes en cause dans ce litige, et c'est l'ordre social tout entier qui est intéressé à ce que le conflit particulier reçoive une solution dictée uniquement par la justice et la charité. Or, aux yeux du juge, l'ordre légal juridique et le bien commun jouissent en quelque sorte de prérogatives complémentaires. C'est le bien commun qui possède la prééminence *substantielle* et, par suite, la lettre du droit n'a de valeur que dans la mesure où elle est conforme à cette fin suprême. Mais, d'autre part, comme le bien commun est susceptible d'une infinité de degrés, — depuis la simple coexistence de voisins qui se tolèrent jusqu'à l'intime communion de personnes qui collaborent, — le juge doit reconnaître une prééminence *formelle* à l'ordre juridique. Seules en effet les déterminations de cet ordre permettent d'orienter avec quelque précision et quelque certitude la marche de la société vers un plus grand bien commun. Aussi, durant toute sa recherche d'une solution, le juge doit-il se soucier d'assurer *avant tout* le respect de l'ordre juridique, se contentant, s'il ne peut faire mieux, de sauvegarder la coexistence paisible des adversaires. Ce faisant, il laisse la porte ouverte à une nouvelle négociation, capable d'améliorer les résultats de la précédente ; tandis que si, sous prétexte de viser un bien commun supérieur, il tolère que, sans son consentement, quelque détermination du droit soit violée, le lien social qui est incarné dans l'ordre juridique sera détruit[1]. Du coup, pour les deux adversaires,

1. En soi, la *lettre* où s'est figé le droit a peu de valeur : elle tue qui la prend pour absolu et ne subsiste qu'au prix d'une constante adaptation aux fluctuations du réel et aux exigences de l'*esprit*. Mais, pour nous qui vivons dans le temps et sommes soumis à chaque instant aux sollicitations de l'esprit *d'en bas*, aussi bien que de l'esprit *d'en haut*, elle représente le seul critère qui permette à chaque instant de discerner avec sécurité l'ascension vers le mieux de la chute vers le pire. Plage de lumière entre la ténèbre divine et les ténèbres extérieures, elle aveugle qui prétend s'y reposer, mais elle atteste aussi l'égarement de qui en franchit les limites sans souci du sens de sa marche ni de la valeur de l'esprit qui le pousse. Cette loi générale montre à quel point tout n'est pas dit par la seule formule de l'Apôtre : *Littera enim occidit, spiritus autem vivificat.* Auparavant le Christ avait dit aux Juifs : *Si autem Moysis litteris non creditis, quomodo verbis*

la justice ne sera plus qu'un mot creux, le juge un fantoche, son idéal une utopie. Accrue par cette expérience, la défiance réciproque rendra plus difficile, sinon impossible, une solution pacifique.

Une fois arrêtées dans sa conscience les lignes générales d'une telle solution, le juge doit maintenant se retourner vers les parties qui attendent sa décision. C'est au nom de la transcendance d'un idéal, également digne d'être révéré par l'une et par l'autre, qu'il parlera et édictera les déterminations d'un ordre nouveau. Mais comment faire reconnaître cette transcendance et accepter la solution pacificatrice ? Dans une société dont les organes sont suffisamment différenciés, le pouvoir judiciaire peut se contenter de dire le droit et s'en remettre au pouvoir exécutif de rendre effective la sentence. Mais là où manque une force publique dont la puissance soit capable de révéler aux adversaires l'éminente dignité de l'ordre social et d'opérer, en son nom, leur conciliation, là où le juge est non seulement bénévole, mais lui-même intéressé, il ne peut accomplir sa tâche jusqu'au bout sans devenir *médiateur*. Médiateur non pas au sens politique : arbitre qui entend rester en dehors du jeu, quel que soit l'accueil fait à ses suggestions. Mais au sens religieux du terme, médiateur qui s'engage tout entier dans son action réconciliatrice. A ce prix seulement, en prenant sur lui les exigences crucifiantes de la médiation, le juge pourra manifester aux adversaires que son verdict, dont la seule rectitude objective ne suffit point à obtenir leur adhésion, s'impose, et s'impose au nom même de la justice et du bien commun.

Or, pour remplir cette fonction nouvelle, le juge devra accomplir un mouvement inverse à celui que nous avons précédemment décrit. Naguère, après avoir épousé la situa-

mois credetis? et aux Pharisiens : *Opportet haec facere et illa non omittere.* Dans l'ordre juridique, en particulier, les déterminations légales et les formalités procédurières représentent un acquis collectif, fruit des multiples expériences du corps social en marche vers le mieux. Aussi l'autorité qui juge doit-elle considérer que la violation de la lettre est le signe certain d'une action qui ne tend pas vers le bien commun. Il lui faut, toutes proportions gardées, dire de la moindre formalité juridique ce que dit l'Apôtre du péché particulier : *Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus* (Jac., II, 10).

tion des adversaires aux prises, il avait rejeté la double injustice de leurs partialités en s'élevant vers un idéal transcendant. *Mouvement de transcendance.* Maintenant, auteur d'une solution décrétée en toute indépendance, il la leur présente, avec les sacrifices qu'elle comporte, comme la seule qui concilie leurs aspirations légitimes, comme celle qu'*étant à leur place* il voudrait voir triompher. Rôle difficile, car, tandis que les déterminations de l'ordre nouveau prennent immédiatement un aspect mortifiant pour les deux parties, le plus grand bien commun qu'il engendre — visible au seul regard du juge — reste encore, à leurs yeux, dans les brumes d'un hypothétique avenir. Pour leur communiquer sa foi, une seule voie est ouverte au juge-médiateur : se compromettre bénévolement dans le litige, prendre sur lui les risques qu'engendre pour chacun le refus par l'autre du verdict, déclarer qu'il considère comme le touchant lui-même toute atteinte portée à l'ordre nouveau. Rôle périlleux, aux conséquences imprévisibles. Car, si dans un marchandage un associé a le droit de limiter les risques, de les proportionner à la valeur des intérêts compromis, le juge-médiateur ne peut formuler ces réserves : parlant au nom de l'absolu, c'est absolument qu'il s'engage. *Mouvement d'incarnation.*

Mais c'est par là qu'il triomphe : en s'exposant ainsi, par respect du droit et par pure bienveillance envers les deux adversaires, à un risque qui totalise ceux que chacun d'eux encourt, il fait la preuve de sa sincérité et de son désintéressement. Il ne peut douter d'être à ce signe reconnu par eux comme juge véritable et réel médiateur.

Au défendeur, la solution élaborée imposera des sacrifices réels, en quelque sorte physiques. Si en effet toute une part de l'avoir qui lui était reconnu par la lettre du droit ne fructifie plus entre ses mains pour le bien commun, le défendeur invoque en vain la justice pour s'en réserver la possession. Point n'est besoin qu'il y ait faute de sa part, il suffit que les circonstances aient changé... S'il apparaît clairement qu'un progrès de l'ordre social exige le transfert d'une part de ses biens à celui qui est maintenant plus capable que lui de les faire servir à la « chose publique », la lettre du droit est devenue caduque, son rôle ne pouvant être de protéger un égoïsme

impuissant. Que cette part passe donc aux mains du demandeur! Si le défendeur est de bonne volonté, le juge n'a qu'à donner en son nom. Si au contraire son égoïsme résiste à ce dépouillement, le juge doit mettre à la disposition du demandeur toute la force publique dont il dispose pour que la sentence soit exécutée.

Ainsi le demandeur est le premier à bénéficier réellement, physiquement, de la solution de droit. Un champ nouveau lui est ouvert où pourra se déployer sa force. Ses désirs d'appropriation commencent d'être satisfaits en même temps que le bien commun trouve son compte à ce transfert. Seulement il est aussi nécessaire que la justice ne soit pas frustrée en cette opération. Or, comme je l'ai indiqué, le bien commun que promet de réaliser le demandeur est, en raison de sa nature idéale, ambigu, futur, conditionnel. Certaine, immédiate, tangible est au contraire la satisfaction accordée à la convoitise du demandeur. Pour que son orgueil ne soit pas tenté de grandir dans la même proportion, il importe souverainement que des lisières lui soient imposées. Aussi, plus il lui est donné dans l'ordre de l'*avoir*, celui des réalités physiques et matérielles, plus il doit lui être demandé dans l'ordre de l'*être*, celui des réalités morales et intentionnelles où s'objective socialement la valeur.

Dans ce but, l'évolution juridique a inventé dans la sphère du droit civil toute une série de mesures : cautions, garanties, délais, enregistrement, etc., que le juge peut imposer au demandeur qu'il exauce comme gage de la sincérité de ses intentions. Toutes ces mesures constituent autant de restrictions d'ordre moral et légal qui ont un rôle indispensable dans la création de la situation pacifique. Elles marquent en effet que, si satisfaction est donnée au demandeur, ce n'est nullement en raison de son intérêt particulier ou par crainte de ses violences, mais uniquement au nom de la justice et du bien commun. Elles symbolisent donc l'intervention de l'idéal transcendant en vertu duquel s'accomplit le changement de situation et fixent les conditions auxquelles celui-ci s'accomplira sous son contrôle.

Par là, un double effet est obtenu : se présentant comme mortifiantes à l'orgueil du demandeur, ces restrictions

légales opèrent en ses exigences le même départ du juste et de l'injuste que le sacrifice réel en l'égoïsme du défendeur. En les acceptant de bon cœur, le demandeur témoigne de la pureté de ses intentions; en les respectant, il manifeste la droiture de ses visées. Tandis que s'il évite ce frein ou s'en débarrasse, qui pourra empêcher que, sous couleur de bien commun, il ne tende en réalité à une universelle domination ? C'est ce que le juge ne peut permettre. Car, si au principe de ce mouvement de médiation il s'est identifié avec le demandeur pour faire accepter au défendeur les sacrifices réels qu'exigeait de lui le bien commun, il doit maintenant, pour parfaire la médiation, s'identifier avec le défendeur pour faire respecter par son adversaire les restrictions légales qu'exige inéluctablement la justice. Seul en effet le respect de ces justes limitations peut donner au défendeur le sentiment qu'en cédant de son avoir il n'a pas fait un marché de dupes, et qu'en renonçant à des droits caducs il ne s'est pas livré désarmé à un ennemi. Si, en compensation de son sacrifice, il ne retire pas du moins la certitude d'une plus grande sécurité pour ses droits réels et certains, il peut accuser le juge d'avoir été partial et de n'avoir réussi qu'une hypocrite médiation. Aussi le juge doit-il, contre la moindre tentative d'exploitation de sa sentence de la part du demandeur, se rejeter du côté du défendeur avec tout le poids de l'idéal qu'il représente, avec toute la puissance de l'ordre social universel dont il dispose.

Au terme d'une négociation où les droits du demandeur auront été reconnus, où satisfaction leur aura été en principe accordée, il peut paraître étrange que tout soit remis en question parce qu'une de ces limitations : garantie, délais, modalités d'exécution..., est éludée par le bénéficiaire. Quelle proportion, dira-t-on, entre une lutte à mort et le respect d'un délai ? Et cependant toute la valeur pacifiante de la négociation est attachée au respect de ce qui peut ne paraître que formalité juridique. Car, à ce moment, la formalité juridique symbolise l'ordre social tout entier. Respectée, elle témoigne de l'emprise que conserve le droit sur la convoitise du demandeur et permet au défendeur d'espérer que ses sacrifices engendreront un ordre nouveau plus parfait

que l'ancien. Violée, elle manifeste au contraire que le bien commun n'inspire en rien le bénéficiaire de la négociation, et que la justice lui importe peu quand elle s'oppose à lui. S'il ne respecte pas assez cette norme de tout ordre social lorsqu'elle lui impose une insignifiante limitation, que pèsera-t-elle dans sa décision lorsqu'il s'agira pour lui de s'approprier infiniment plus, au prix d'un risque incomparablement moins grand? Et que penser d'un juge qui, après avoir été incapable d'imposer cette limitation, se réjouira, au terme de sa négociation, de pouvoir rapporter pour toute compensation une promesse de règlement pacifique, de pouvoir brandir un papier signé d'un nom de demandeur ayant déjà plusieurs fois violé sa parole et du reste niant ouvertement tout idéal de justice et de bien commun international? Au lieu de se clore par un épanouissement de respect et de confiance mutuelle qui désarme les cœurs, la négociation soi-disant pacifique ne pourra qu'ouvrir une ère de défiance réciproque et de haine qui arme les bras au maximum...

Nous ne voulions que décrire sous ses traits les plus généraux ce que fait le moindre juge de paix devant un conflit de minime importance... Et voici que tout naturellement notre description a rencontré les éléments essentiels qui étaient en cause dans la crise de septembre dernier, suivi même en quelque sorte les péripéties principales d'un débat dramatique, et posé enfin le principe d'un jugement sur sa conclusion provisoire. Rien d'étonnant en cette coïncidence où se révèle sous les mots les plus abstraits le filigrane des détails les plus concrets : l'opinion mondiale, dont tous et chacun nous faisons partie, n'était-elle pas en ce conflit le juge de paix, spontanément épousant la cause des parties adverses, cherchant à dépasser leur partialité pour comparer leurs légitimes exigences à celles de cet idéal de justice et de bien commun que chacun porte en soi, souhaitant enfin l'adoption d'une solution où se reflète davantage le règne de cet idéal?

Cependant nous n'avons pas perdu de vue un seul instant le but de notre analyse : trouver le schème objectif et l'attitude intérieure qu'adopte celui qui essaye de se faire juge.

Schème et attitude qui se sont présentés à nous comme trois moments successifs : d'abord entre les deux parties en conflit au nom de la lettre et de l'esprit, balancement qui, par le moyen du double refus de l'injustice contenue en chacune, transcende leurs partialités opposées ; puis oscillation qui compare aux exigences de l'idéal le bien et le juste retenus de chacune ; et enfin retour vers les adversaires pour incarner en eux, sous les espèces d'une double acceptation, en l'un du mal objectif que comporte le dépouillement de l'égoïsme, en l'autre du mal subjectif qu'entraîne la limitation de l'orgueil, le principe d'un nouvel ordre de droit, condition de la croissance du bien commun. Mais il nous apparaît maintenant que ce lent passage d'une situation litigieuse à une situation pacifique est unifié et animé par un double mouvement de transcendance et d'incarnation, dont l'intime et permanente palpitation assure la liaison, l'immanence réciproque des moments successifs. Aussi double refus et double acceptation ne sont-ils que les faces inverses et toujours corrélatives, l'une tournée vers l'avant, l'autre vers l'après, d'un seul et unique jugement. Qu'on ne s'arrête donc point seulement à la coïncidence du schème et de l'attitude analysés avec les péripéties du drame qui se déroule dans le temps. Il importe bien davantage d'apercevoir qu'un véritable jugement exige de qui veut se faire juge une agilité spirituelle qui le fasse repasser à chaque instant historique, en présence de tout événement nouveau, par l'ensemble des moments qui définissent dialectiquement l'acte de juger [1].

Chacun des moments historiques où se joue, depuis sa naissance jusqu'à sa solution, le conflit de droit, requiert toujours d'être apprécié par son rapport à l'ensemble des moments dialectiques où se définit dans leur parfaite imma-

1. Dénouement d'un conflit spirituel à travers un déroulement temporel, la tragédie nous offre un exemple, facile à saisir, de cette liaison de l'*historique* et du *dialectique*, invoquée ici comme une loi générale de l'acte de juger. Dans la représentation théâtrale, en effet, tout le drame est déjà engagé et pour ainsi dire prédéterminé dès la première scène ; et il demeure encore présent et récapitulé jusque dans la dernière, si bien que chaque geste et chaque parole ne peuvent prendre tout leur sens que pour celui qui saisit leur rapport à l'idée, à la « présence tragique » que le drame entier doit manifester. — Cf. *Théâtre et Mystère*, Introduction à *la Soif* de Gabriel Marcel.

nence l'idéal de justice et de bien commun. C'est d'ailleurs ce que sent d'instinct tout arbitre impartial : si, par exemple, au cours des négociations les prétentions du demandeur ne cessent de croître à mesure que le défendeur paraît plus disposé à accepter des sacrifices réels, sous prétexte que « les événements ont déjà dépassé » ses premières requêtes, il est naturel que le juge, diagnostiquant plus d'injuste convoitise sous les premières requêtes du demandeur, lui refuse plutôt quelque chose de ce qu'il lui avait d'abord accordé ou lui impose du moins de plus strictes restrictions que celles dont il aurait pu auparavant se contenter. Ce n'est pas par hasard que la justice est représentée sous les traits d'une femme aux yeux bandés et tenant en ses mains la balance et le glaive. Si ses yeux sont voilés, c'est afin qu'elle se refuse à toute partialité; mais c'est aussi pour que ses doigts soient plus sensibles aux oscillations du fléau de la balance, son glaive étant toujours prêt à rétablir l'équilibre que l'injuste voudrait rompre.

Aussi bien, que la complexité d'une analyse qui essaye de décrire la genèse de la justice ne fasse pas illusion. Ce processus est celui-là même où s'engagent spontanément, non seulement le juge par profession ou le politique et le diplomate, mais aussi l'homme de la rue aux prises avec les mille et un différends qu'il doit arbitrer au cours de sa vie quotidienne, depuis ceux qui surgissent entre ses enfants se disputant un jouet jusqu'à ceux qui intéressent les fins les plus élevées de sa vie sociale et politique. Seulement, trop souvent, brûlant les étapes ou renversant leur hiérarchie, nous n'apercevons qu'un seul côté du problème et de l'idéal, clé de sa solution, celui qui justifie notre prise de parti spontanée ou intéressée et qui condamne sans appel notre adversaire.

Si au contraire nous nous efforçons de prendre et de reprendre à chaque instant l'attitude du juge telle que nous venons de la décrire, d'abord nos partialités les plus grosses commenceront de nous apparaître et du même coup nous éprouverons le besoin de les éliminer. Sans doute, toute diversité ne sera pas encore réduite ; car, concrètement, il faudra bien un moment arrêter notre balancement et choisir un parti de préférence à l'autre, ce qui inclut, avec le risque

d'une erreur partielle, un pari. Du moins l'erreur commencera-t-elle d'être limitée et le pari aura-t-il été d'abord protégé d'une part contre un emportement irrationnel, orienté de l'autre par une recherche de l'idéal qui est une véritable invocation. Et si les conséquences immédiates font apparaître le défaut de notre choix, la même réflexion, le même mouvement aussitôt repris permettra de le réparer au mieux. Ainsi la diversité des opinions ne se contractera plus en deux partis qui ne se laissent tour à tour la responsabilité des décisions que pour pouvoir s'innocenter de leur propre part d'erreur et accabler l'autre de tout le mal. Elle se changera au contraire en une opposition féconde qui, tendant vers une véritable unité spirituelle, soumettra peu à peu et de plus en plus les contingences laissées aux prises de nos libertés à l'idéal que celles-ci se doivent de réaliser.

Que tous et chacun prennent sur eux d'engendrer ainsi la justice au dedans comme au dehors de leur conscience, c'est d'autant plus important dans les conflits internationaux que l'institution judiciaire est actuellement plus embryonnaire et dépendra toujours, dans une large mesure, de la bonne volonté de ceux qui ont à reconnaître la valeur de ses verdicts et à lui prêter au besoin leur propre force pour assurer à ceux-ci une puissance contraignante. Puisque, à chaque fois, de près ou de loin, c'est le tout de sa vie qui est en jeu, que peut donc faire de mieux l'homme de la rue pour sauvegarder sa vie et ses raisons de vivre que de se faire lui-même juge? Juge des événements à mesure qu'ils se produisent et finalement des décisions qui s'imposent. Mais juge d'abord des principes invoqués et des arguments présentés par ceux qui sollicitent sa prise de parti pour la paix ou pour la guerre. Et surtout, d'un bout à l'autre du conflit, juge toujours au nom de l'idéal le plus haut qu'il puisse trouver dans sa conscience et dans le monde.

GASTON FESSARD.

N. B. — Ces pages sont extraites d'un livre à paraître prochainement chez Bloud et Gay, sous le titre : *Épreuve de Force*.

PAYSANNES

AU MIROIR D'UNE ENQUÊTE DE LA J. A. C. F.

Dans quelques jours,— les 21, 22, 23 *avril,*— 25.000 *jacistes fêteront à Paris le dixième anniversaire de leur fondation. Ces quelques pages sur la branche féminine du mouvement, qui a seulement trois ans d'existence (le journal compte déjà plus de* 80.000 *abonnées), n'ont d'autre ambition que de servir de prélude au Congrès de la J. A. C.*

Ceux qui ne veulent pas se payer de mots ont depuis longtemps renoncé à exalter sans réserves les mœurs champêtres et l'innocence villageoise. « Le Malaise paysan », tel qu'il se présente chez nous, est à la fois d'ordre économique et moral. Son diagnostic a été établi maintes fois par des observateurs lucides ; leurs conclusions ne risquent guère d'être infirmées aujourd'hui.

La nouveauté de l'enquête que nous présentons ici ne réside donc pas en un apport de constatations nouvelles ; elle consiste en ce fait qu'elle est menée par de jeunes chrétiennes appartenant à la profession, diagnostiquant leur propre mal et décidées dans toute la mesure de leurs forces à y changer quelque chose.

Entreprise cet hiver en quinze régions de France, l'enquête de la *Jeunesse agricole chrétienne féminine*, parallèle à celle de la J. A. C., s'attachait à définir les données essentielles du problème paysan, du point de vue de la femme : *foyers abandonnés, foyers déserts, foyers qui végètent* forment un triptyque où tous les aspects de la vie à la terre se trouvent évoqués tour à tour. Nous en retiendrons quelques traits de psychologie paysanne : un portrait de rurale, au miroir de la J. A. C. F.

Le fond de tableau est sombre : tristesse de la vie qui s'éteint. Il est cruel de retrouver sur les lèvres d'adolescentes

les constatations que nous supportons plus aisément sous la plume des sociologues patentés. Les campagnes se dépeuplent : les jeunes de notre âge s'en vont. Les vieux qui restent prennent leur mal en patience ; ils attendent de mourir au pays. Ni les uns ni les autres ne sont fiers de leur village. Les étrangers s'y installent ; on est comme des invités chez soi.

Tristesse de la foi qui s'en va. Dans les régions les mieux conservées, où les apparences subsistent, un lent travail de désagrégation s'opère. Laissant intactes les formules et les pratiques coutumières, le doute, l'indifférence religieuse s'installe dans les âmes, comme un ver sournois dans les plus beaux fruits. Ici encore les témoignages candides nous font monter le rouge au front. C'est qu'on ne se gêne pas pour dire ce que l'on pense devant des petites, incapables de répliquer. La collection de réflexions glanées par les enquêteuses est tristement édifiante. Ici le sacristain d'une paroisse modèle, ponctuel à tous les exercices du culte, fait preuve en ses propos d'un scepticisme mûri : « Il n'y a pas plus de fatigue à sonner les cloches qu'à faire tourner les chevaux de bois sur la foire ; c'est moins gai, mais ça fait venir plus de monde ; et c'est à peu près aussi utile. » Ailleurs, une couturière, qui travaille dans une bourgade excellente, où la religion compte autant de fidèles que d'habitants, reçoit de sa clientèle des confidences désabusées où la méfiance paysanne prend de sévères revanches sur la piété routinière : « Des miracles..., on n'en a jamais vu par ici ! Les Évangiles..., quand est-ce que ç'a été écrit ? » Et comme l'ouvrière suggère qu'il serait peut-être possible de consulter là-dessus M. le curé, la réponse est catégorique : « Ah bien ! ce n'est pas moi qui lui parlerai de ça ; il ne se doute pas de ce qu'on pense, M. le curé, et cela lui ferait trop de peine ; surtout de la part de bons paroissiens. »

Si certains « bons paroissiens » en sont là, on devine quel degré l'ignorance peut atteindre dans nombre de régions déchristianisées. C'est dans l'une d'elles qu'un prêtre de passage, demandant à un enfant s'il était baptisé, obtint cette réponse d'une ingénuité si parfaitement laïque : « Oh ! oui, Monsieur, à la mairie ! »

La morale suit la même courbe descendante sans qu'il

soit toujours facile d'en mesurer l'allure. Du moins certains indices sont-ils révélateurs. On signale, même dans des contrées chrétiennes, le succès de chansons ordurières sur les champs de foire, celui des livres obscènes passés plus ou moins clandestinement par les domestiques aux « filles de maison ». Et le bal attire et entraîne dans ses cercles où tournent aussi les têtes. Voici des jeunes filles « fidèles à réciter le chapelet après Vêpres » qui n'en font pas moins 10 kilomètres à pied pour aller danser dans un café malfamé. En voici d'autres, chrétiennes apathiques, incapables d'une initiative dans les œuvres, « dont on n'a sûrement rien à craindre »... ; or ces « bonnes enfants » se révèlent soudain douées d'une ingéniosité étonnante lorsqu'il s'agit de fréter un autocar qui les transportera au dancing, à 20 kilomètres de chez elles. Enfin, dans une paroisse dont le pasteur vient d'affirmer que toutes les jeunes filles sont pieuses, le digne curé ajoute avec mélancolie, lorsqu'il s'agit de discerner une dirigeante pour l'Action catholique : « Je ne vous donnerai pas de nom... On ne peut se fier à aucune ; avec elles on ne sait jamais. » Il lui est trop facile, hélas ! d'illustrer cette proposition générale par l'aveu de récentes et pénibles surprises chez ses « enfants de Marie ».

On pourrait multiplier les traits ; ils abondent dans les enquêtes. Même en admettant que leur réunion, sans la contre-partie éclairante, accentue et renforce les ombres, il reste que la situation est critique. Là où l'on se contente de garder, d'entretenir, de prolonger, la vie religieuse se retire et dépérit. On le sait depuis longtemps en ce qui concerne les garçons. Les jeunes filles, moins émancipées, plus soumises ou plus timides, ont pu longtemps donner le change. En fait, avec un peu de retard, elles prennent le même chemin; elles y passeront comme les autres. Maintenir ne suffit pas : il faut choisir entre une lente décadence ou un renouveau sauveur.

Les jeunes chrétiennes qui ont eu le courage de regarder autour d'elles n'ont aucune illusion ; elles se sentent désormais charge d'âmes. C'est cela qui donne à leurs enquêtes ce ton grave, résolu, si différent de ce que nous nous attendions à trouver dans cette « littérature de jeunes filles ».

Les problèmes sont abordés de face, sans réticence ni fausse pudeur, sans la moindre exaltation non plus : problème de l'éducation postscolaire, des conditions de travail, de la préparation au foyer. Ces jeunes filles disent leurs difficultés et leurs peines, leurs efforts et leurs premières réussites, leurs responsabilités surtout. Car il s'agit moins d'observation scientifique que d'examen de conscience. Si le réalisme y conserve tous ses droits, la ferveur y gagne ; nous éprouvons à les lire un peu de cette contagieuse espérance qui émane de la jeunesse au contact de l'Évangile.

La Solitude de l'Adolescence

Voici la petite rurale qui, son temps d'école achevé, vient reprendre sa place à la ferme. Le travail s'appesantit brusquement sur elle ; à la lettre, elle est « prise » par sa tâche, bien étroitement « attachée ». Cela se fait le plus simplement du monde, et sans sévérité voulue : on apprécie l'aide tant attendue qu'elle apporte et on en abuse un peu, sans le savoir, parce que, contente de montrer sa force, elle ne calcule pas et se laisse déborder par un travail trop dur pour elle à son âge. On cite des fillettes qui, le lendemain de leur certificat, ont trait huit vaches pour la première fois et qui faisaient la litière de l'étable l'hiver.

D'ailleurs, elles ne songent pas à se plaindre, ne demandent rien en retour et ne sont pas exigeantes pour les sorties. Plus tard, aux jeunes filles de dix-huit ans les parents feront spontanément des concessions, sacrifiant au besoin leur façon de penser : « Il faut bien que la jeunesse s'amuse un peu » ; mais avec les cadettes, ils sont si tranquilles ! La vie à la campagne, dans toute son austérité, ce ne sont pas les grandes de vingt ans qui la subissent, mais les petites de quatorze printemps.

Plusieurs en demeurent marquées. Telle petite, au sortir de l'école, après le certificat d'études, se révélait gamine, turbulente, respirant le jeu et l'étourderie. Trois ans après, on la retrouve fermée, gauche, sans spontanéité, incapable désormais de s'exprimer ni de s'intéresser à rien. On a l'impression que quelque chose est arrêté en elle, où s'alimen-

tait naguère son ardeur de vie, sa meilleure richesse d'âme.

Que s'est-il donc passé ? Oh ! rien que de très simple ; et si l'on parlait de drame à cette besogneuse taciturne et vaillante, elle hausserait les épaules. Est-ce un drame d'avoir les mains gercées aux premières gelées de l'automne ? Sur le moment l'adolescente n'a pas attribué plus d'importance à sa propre transformation qu'elle n'en attache à un changement de saison. Tout au plus, devenue grande jeune fille, s'effraie-t-elle parfois du changement survenu et de ce qu'un gel invisible a supprimé en elle tout ce qui jadis ne demandait qu'à fleurir.

En fait, le passage de l'école à la ferme est une épreuve redoutable dans la vie des jeunes rurales. En quittant définitivement la classe, tout ce qui faisait l'intérêt de l'enfance est supprimé du même coup : le jeu, la vie « arrangée à notre taille » que l'on commençait à aimer, l'institutrice qui s'intéressait à nous, les amitiés, les petites confidences, une grande liberté enfin qu'on ne retrouvera jamais. Dans la ferme lointaine d'où elle ne sortira plus que pour les offices, la petite passe aussitôt dans le clan des grandes personnes. Elle reçoit comme tout le monde sa part de travail dans l'exploitation familiale, et au milieu de toute cette activité son isolement est complet.

C'est ce point très particulier qui distingue la petite rurale de ses compagnes urbaines. Tandis que les jeunes pensionnaires sont soumises à une discipline et à un règlement qui aideront à l'équilibre de leur formation, tandis que les petites ouvrières de la J. O. C. F. prennent contact avec les misères et souvent les pires promiscuités de l'atelier, la petite rurale est seule.

Or, à cet âge où l'on sent en soi tant de possibilités et de rêves, tant d'ardeur et de trouble, où l'on s'enthousiasme si vite, où l'on se fausse si facilement, où tant de problèmes se posent : le travail, le sérieux, l'amour..., la solitude est un privilège redoutable. Elle est totale. La maman est trop prise par le travail et le soin des plus jeunes ; elle attend plus de sa grande fille qu'elle ne lui donne. M. le curé est loin, aussi loin que le catéchisme ; la religion est encore cette chose apprise qui ne semble servir à rien ; une foi de « première

communiante » ne peut aider à faire le point. D'un côté il y a ce qu'on a appris, de l'autre ce que la vie montre, et les deux tableaux ne concordent pas.

Bien entendu, il ne faut pas généraliser. Beaucoup de fillettes sont heureuses de quitter la classe et de mener une vie de grande personne ; elles s'intéressent à la basse-cour ou à leurs vaches et ne cherchent pas plus loin. Les autres cependant, affinées par l'école, gardent leur curiosité en éveil, aiment les livres, se révoltent et finissent par détester le milieu qui leur pèse et dont parfois la vulgarité les choque.

Pour la plupart, la transition est difficile : l'acquit d'indispensables qualités professionnelles et ménagères ne s'obtient d'ordinaire qu'aux dépens des qualités d'esprit et de cœur. L'équilibre n'est jamais réalisé entre les besoins d'une intelligence restée ouverte, qui devrait continuer à s'enrichir, et la servitude absorbante du travail. Comment se défendre contre l'implacable routine ? Toute initiative devient une prouesse quasi impossible. « Quand on était à l'école, disait une petite à qui l'on demandait un effort, ça allait bien, mais maintenant on est devenu si bête ! » Aveu douloureux d'une adolescence humiliée et moralement abandonnée, qui explique cette sauvagerie un peu gauche, cette impression d'infériorité vis-à-vis des compagnes du bourg, cette honte parfois d'être restée paysanne...

La Dépendance au Travail

« A la terre, le travail commande » ; ainsi le veut la loi de l'effort paysan. Cette loi a sa noblesse, mais plus que tout autre la jeune fille en éprouve la servitude. Sans doute ne connaît-elle pas le rythme épuisant de l'usine, mais elle ignore aussi les moments d'évasion, de détente, une fois « les huit heures finies ». On n'a jamais fini à la ferme, le travail est toujours là, pour la femme surtout, à portée de la main. Rien ne pèse davantage aux jeunes que cette continuité. « Si je traîne à l'ouvrage, je n'ai pas de reproches, confessait l'une d'elles. Mais si je m'avance pour avoir un moment de liberté, on me donne une nouvelle tâche, et une

gronderie par-dessus : Tu n'as donc rien à faire, puisque tu es à flâner. »

Travail continu, alourdi souvent par de vieilles routines, d'où toute initiative est bannie, si bien que les plus intelligentes ne s'y intéressent guère. Les parents eux-mêmes ne se font pas faute de le dénigrer : « Quel sale métier ! » Mais personne n'ose proposer d'y modifier quelque chose. Rarement les enfants sont renseignés sur la marche de l'exploitation : on cite comme une exception une famille où parents et enfants notent ensemble dépenses et recettes.

Pour les servantes de ferme occupées tout de suite aux gros travaux de l'extérieur, les conséquences sont graves. La jeune fille arrive au mariage sans la moindre préparation à la vie de famille. Une jaciste qui s'est attachée à leur cas nous rapporte des traits dignes des enquêtes ouvrières.

Telle petite servante qui n'avait pas même un tablier n'hésite pas à acheter une paire de gants de peau de 50 francs; une autre a de la lingerie de soie et se marie avec six draps... Cette fringale de la toilette est souvent la revanche d'une enfance misérable, une sorte de défi de la part de celles qui, ayant manqué du nécessaire, se payent d'abord le superflu...

Et combien, même les plus jeunes, sont exposées : des patrons s'absentent une journée entière, laissant une fillette de quatorze ans seule avec des domestiques, dans une ferme isolée...

Dans une bonne famille, un domestique avait entrepris de « déniaiser » la petite servante, et c'étaient chaque jour, même à la table de famille, plaisanteries grossières ; ce qui faisait dire à la maîtresse de maison : « Quand mes filles seront rentrées (elles étaient en pension dans une école libre), il faudra que ça change ! » Mais elle ne comprenait pas que ce qu'elle aurait fait pour ses filles, il était de son devoir de le faire pour sa bonne.

Faut-il avouer enfin qu'en dépit des apparences le cadre où se déroule la vie des rurales est souvent une occasion de souffrances ou d'humiliations inavouées? Il y a sur ce chapitre des faits à peine croyables; ils sont nombreux!

Voici, dans une même commune, trois fermes où parents, enfants, domestiques et servantes couchent dans la même pièce. A R..., dans une ferme de plus de 20 hectares, le fermier, sa femme, les dix enfants et quatre servantes disposent d'une pièce et d'un petit cabinet. Ailleurs, des exemples étonnants

d'inconscience. Ainsi une très bonne mère de famille est choquée qu'on lui fasse remarquer son imprudence : ses deux garçons de dix-huit et vingt ans doivent traverser la chambre de la jeune servante pour atteindre la leur.

Même quand le péril moral est moins imminent, la jeune fille souffre très souvent de n'avoir pas un « coin pour elle seule ». Il y a sur ce chapitre une foule de traits navrants. A N..., une jaciste gagne, à une tombola, un cadre. On lui demande : « Alors, vous êtes contente ? — Oh !... (après un instant d'hésitation) où voulez-vous que je le mette ? » Dans un autre groupe, on a appris à faire des sous-verre. Voilà qui va égayer la maison : « Je ne pendrai pas le mien chez nous ; ça jurerait trop ! » Et déjà ce sont de petits enfants qui disent : « Notre école, elle est jolie ; mais notre maison, elle est vilaine ; on s'y ennuie. » Il arrive en beaucoup de régions que la jeune fille, trop prise par le travail des champs, n'a plus de goût pour améliorer son intérieur.

Le voudrait-elle, il lui faut vaincre bien des obstacles que nous imaginons mal. La routine paysanne a une force de résistance incroyable. Il est à peu près impossible à une jeune fille non seulement de changer quelque chose dans son milieu, mais simplement de modifier son vocabulaire, sa manière de penser ou d'agir, sans s'opposer aussitôt aux siens. Veut-elle parler chez elle des Allocations familiales sur lesquelles son journal l'a informée ? « Occupe-toi de ce qui te regarde », répond le père, agacé par « toutes ces lois nouvelles ». Veut-elle communier un jour où ce n'est pas l'usage ? Même si elle s'avance à l'ouvrage, elle s'entend dire : « Le travail ne se fait pas. »

La moindre initiative, au lieu d'être accueillie avec joie, court risque d'être contrariée ; on avait suggéré à des petites de quatorze et quinze ans de souhaiter la fête de leur mère et de lui offrir un bouquet. Rien de plus simple, pensez-vous. Rien de plus difficile en réalité. Une de ces enfants avoue : « Je n'ai pas osé faire de bouquet. C'eût été trop drôle. J'ai seulement dit : *Bonne fête, maman*. Ça m'a coûté beaucoup. Maman a paru surprise. Mais elle ne m'a pas grondée. »

Après avoir étudié le problème du logement, en Semaine rurale, des jacistes rentrent chez elles, bien décidées à quelques

petites améliorations qui n'entraînent qu'une dépense très modique. Les parents s'y opposent : « On n'a pas le temps de ça... C'est pas la peine d'avoir l'air riche pour que le propriétaire cherche à nous augmenter... Tu n'es pas capable de le faire, et puis, c'est pas toi qui commandes. » Toute la ténacité paysanne est là, avec son goût de l'ordre, sa méfiance des aventures et cette sagesse un peu bornée qui devient vite avarice d'esprit et de cœur, si la grâce ne l'assouplit point. Petites sœurs jacistes, comme il fait bon, n'est-il pas vrai, après de telles rebuffades, relire bien humblement la page d'Évangile où il est dit qu'à Nazareth « Jésus leur était soumis » !

La Préparation du Foyer

Cependant la jeune rurale a grandi. Et nous arrivons maintenant à l'époque où se pose, immédiate, la perspective du foyer.

Pour savoir quelles inquiétudes provoque souvent cet avenir, le mieux est peut-être de reproduire, sans y rien changer, quelques-unes des réflexions émises par les intéressées elles-mêmes au cours des journées d'études.

Si vous croyez que c'est simple de se marier à la campagne ! Il y a d'abord le choix du fiancé... ; chez nous, il n'y a pas un seul garçon pratiquant : ils font tous de la politique, le village est divisé. Alors que faire ?... Espérer trouver ailleurs ? Mais les parents ne sortent guère..., n'ont pas de relations.

Nous autres, jeunes filles qui avons un idéal un peu élevé, il faut accepter ou bien de rester vieille fille, ou bien de passer sur bien des choses !

La question matérielle plus que partout ailleurs se pose ; c'est la terre qui fait vivre et il faut en avoir suffisamment pour vivre deux ; alors on est bien obligée parfois d'accepter ce que l'on n'aurait pas choisi.

J'aime un jeune homme sérieux, travailleur, il a des convictions profondes et mes parents l'apprécient : seulement, il est l'aîné d'une famille nombreuse : il n'a rien. Je suis fille unique, mes parents ont du bien et ils veulent absolument que j'épouse un fils de propriétaire. Si je persiste dans mon idée, ils refuseront de me donner quoi que ce soit ; si nous passons outre, il faudra accepter d'être ouvrier

agricole ou de nous installer en ville, alors que ni l'un ni l'autre nous ne sommes préparés à cette vie et que nous ne la désirons pas.

Dans d'autres cas, c'est l'impossibilité de se fixer à la terre qui oblige de s'en aller, et il faut faire l'effort d'une nouvelle réadaptation de vie.

Nous avons cherché à être fermiers, ou même chef de culture dans un domaine, nous n'avons rien trouvé ; partout il fallait une avance d'argent que nous ne possédons pas. Depuis deux ans que mon fiancé et moi cherchons à nous installer pour nous marier, nous n'avons plus le courage d'attendre ; mon fiancé a pris une place au chemin de fer et nous habitons la ville ; mais ce n'est pas de bon cœur, je vous assure ! La désertion des campagnes, ce n'est pas toujours la recherche de plus de bien-être ; c'est souvent aussi l'impossibilité de faire autrement.

Ce sont là des problèmes complexes que la J. A. C. F. ne résoudra pas seule, mais qui, portés devant l'opinion publique, amèneront peut-être l'évolution économique nécessaire si on veut que notre paysannerie française vive de sa terre et sur sa terre. Un autre aspect du problème féminin est la préparation au foyer. Une des déficiences du monde rural est qu'on ne parle jamais en famille de ces questions du mariage.

« Maman l'autre jour disait : Tu apprendras à élever tes enfants quand tu en auras : ce sera bien temps alors d'y penser. »

Une autre maman trouve que « l'on parle trop à la J. A. C. F. du foyer; ces questions-là jadis n'étaient jamais abordées devant les jeunes filles et celles-ci ne faisaient pas moins de bonnes mères de famille ». Et nos jeunes rurales qui ne sont pas éclairées sur ces questions qui les préoccupent ne savent à qui en parler. « A M. le curé ? On n'oserait jamais ! Aux compagnes ? Elles n'en savent pas plus que nous, et en famille c'est impossible. »

Et voilà la grande transformation que la J. A. C. F. apporte dans nos campagnes. Maintenant, en journées d'études, en Semaine rurale, on ose parler de ces choses-là, on ose même en parler à son fiancé!

Une jeune maman, jaciste de la première heure, dit à sa

sœur cadette : « Vous ne trouverez de bonheur durable que dans un foyer chrétien, mais à cette condition que, dès le début des fiançailles, l'avenir de votre foyer soit étudié et que cette question vous trouve tous les deux d'un accord parfait. »

Comment envisagent-elles l'amour au foyer ? Une d'entre elles cherchant à préciser un sujet d'enquête dit : « Il faut faire comprendre aux jacistes que l'amour n'est ni un plaisir ni un devoir ; c'est une fidélité de tous les instants à la grâce du sacrement de mariage ! » Et complétant sa pensée elle ajoute : « Il faut que nous arrivions au foyer riches de toutes les possibilités de notre jeunesse ; il faut que nous nous connaissions mieux pour mieux orienter notre vie, que nous ayons su nous discipliner, pour vouloir toujours une vie montante, malgré le travail, les soucis, l'adaptation toujours pénible d'un changement d'existence ; enfin il faut que nous ayons assez de confiance en Dieu pour ne reculer devant aucune de nos responsabilités. »

Et cette attitude devant le mariage, nos jacistes ont voulu la traduire matériellement dans la façon même dont les jeunes foyers jacistes veulent que se passe leur noce. La communion des fiancés à la messe de mariage est devenue courante, au grand étonnement des populations de nos campagnes. Quelque chose aussi est changé dans le programme des réjouissances ; les chants, les jeux sont préparés à l'avance, et tous d'une correction absolue, et cela n'enlève rien à la gaieté et à la joie qui règnent parmi les invités. Seulement, on a remplacé les farces de mauvais goût, les danses prolongées, par des amusements qui expriment la volonté d'une jeunesse de remettre en honneur partout le Christ, et ceci jusque dans les fêtes.

Ces innovations, bien entendu, ne vont pas sans difficultés. Dans un des cas vécus, comme on proposait d'avancer un peu l'heure de la messe pour ne point prolonger le jeûne de ceux qui communieraient : « Jamais ! s'écrie le père, tu ignores que ce sont les jeunes filles de mauvaise conduite qui se marient ainsi d'heure matinale. » Malgré les résistances, les mariés et plusieurs invités font la sainte communion, et une

vieille femme du village de dire : « Si on voyait cela de temps en temps, ça ferait remonter la religion. »

Et après ? Les foyers jacistes, après le mariage, continuent leur action. Ils la continuent au village, car ils savent bien que le bonheur ne peut se renfermer sur eux.

« Mon mari s'occupe d'une coopérative et je suis bien souvent seule l'hiver... J'ai été obligée de prendre une servante pour m'aider. Mais je ne voudrais en rien que mon mari diminuât son activité pour les autres, c'est si naturel qu'il mette au service des autres son expérience et son dévouement. »

Après ? Il y a aussi le devoir « très beau, très lourd à certains moments, des enfants... Si vous saviez comme c'est bon d'avoir des enfants à soi, les siens : des petits anges qui gazouillent sur vos genoux, qui bien vite vous disent « maman » et qui vous tendent leurs petits bras..., des enfants qui vous ressemblent, d'autres soi-même ! »

« Il faudrait que nous sachions tellement exprimer notre joie que tous ceux qui ricanent et se moquent de la famille soient forcés de dire : Vraiment, ceux-là suivent l'idéal jaciste qu'ils se sont tracé et ils sont heureux. » Et c'est cette joie-là que la J. A. C. F. prépare et que l'on souhaite pour tous les foyers de nos campagnes de France.

L'Effort jaciste

« Cette joie que la J. A. C. F. prépare » s'installe à tout petit bruit dans les cœurs. Point de crainte que nos jacistes se laissent griser par le succès. Elles devront plutôt s'armer de patience pour entendre des critiques d'une ironie mordante. A la campagne, toute nouveauté est suspecte, et puis on est susceptible, et quiconque se met en avant, même pour se dévouer avec tact, est le point de mire des commérages.

Voulons-nous prêter l'oreille aux échos qui nous en parviennent par l'intermédiaire de l'enquête ?

« *Pourquoi donc s'occuper de toutes ces choses nouvelles ?...* — *C'est leur idée*, disent les plus placides... — *C'est peut-être pour se faire voir et trouver un mari*, murmurent les autres... — *Est-ce qu'elles voudraient nous mener ?* se demandent des

compagnes. » Après le premier mouvement de curiosité, voilà les réflexions qui s'échangent au cours d'une réunion de propagande où quelques jeunes filles essayent pourtant, bien timidement, d'expliquer l'idéal jaciste.

Sur un champ de foire, à V..., on a monté un stand jaciste, sur le désir de M. le doyen, pour faire connaître le mouvement et propager la bonne chanson, les chansons ordurières remportant un trop vif succès en pareil lieu, même auprès des chrétiens. Deux pères de famille s'y relayent. Mais il faut trouver des vendeuses !

« *Je n'irai pas*, dit l'une ; *je n'ai pas envie qu'on se moque de moi.* — *Surtout pour ce que ça leur rapporte !* répond l'autre. » Et des parents de conclure : « *Que les jacistes fassent des reposoirs, c'est bien ; mais ce n'est pas la place sur un champ de foire.* » Malgré ces critiques, d'ailleurs, le stand connaît un vrai succès.

Les encouragements qui compenseraient ces inintelligences ne viennent pas toujours du côté où ils pourraient être attendus. Les prêtres eux-mêmes, sauf exceptions, connaissent peu la J. A. C. F. Le curé de campagne l'accepte souvent comme le nom nouveau de son ancien groupe de jeunes filles. Il veut bien qu'on décore des quatre lettres le programme des séances récréatives et les réunions où, chaque mois, les plus pieuses de ses jeunes paroissiennes viennent écouter ses conseils.

Pourquoi faire autre chose ? Comme le disait une religieuse garde-malade à des militantes de la J. A. C. F. : « Si déjà vous mettiez bien en pratique tout ce que dit M. le curé, ce serait très bien » ; et un bon prêtre confiait à une dirigeante jaciste : « Vous savez, entre nous, quand je leur ai appris les chants et donné mes petits conseils, je me demande bien à quoi bon faire autre chose. »

C'est que beaucoup de prêtres, soucieux de leur ministère, désireux de voir leur église remplie et les communions se multiplier, restent assez loin — sans s'en rendre compte — de la vie réelle de leurs paroissiens. Ils découvrent cependant progressivement le mal qui se fait ; ils en souffrent ; mais comme il s'agit très souvent d'une déchristianisation lente produite par des causes multiples, ils voient mal les remèdes

possibles et doutent fort de l'efficacité de celui qu'on leur propose.

Les jeunes responsables, d'ailleurs, loin d'être découragées par ces critiques, s'appliquent à les recueillir et à y réfléchir pour mieux s'adapter au milieu. « J'ai écrit à une jaciste du pays, note une militante, pour lui demander les réflexions qu'elle a entendues après notre réunion. J'espère qu'on n'aura pas peur de nous dire nos vérités. »

Une autre confie à une amie :

> Notre défaut à toutes, c'est que, voulant bien nous donner de la peine pour le mouvement, nous ne cherchons pas à intéresser vraiment nos compagnes en nous intéressant nous-mêmes à toute notre vie. L'autre jour, après la réunion, j'étais pressée. X... s'est mise à me parler de ses parents qui ne voulaient pas qu'elle se coupe les cheveux. Dire que j'ai failli l'envoyer promener. J'ai découvert, au bout d'un moment, qu'en réalité elle souffre de son milieu de famille, qu'elle rêve de la ville. Est-ce que je vais savoir l'aider? Nous manquons bien des occasions de découvrir les âmes derrière des petits détails.

Une dirigeante fédérale écrit encore : « Autrefois, je me contentais de prier pour mes compagnes. C'était une lâcheté. Maintenant, je prie pour demander au bon Dieu ce qu'il veut que je fasse pour elles. »

Une autre note, après une réunion : « Il faudrait qu'après une journée de ce genre on puisse ensemble, très librement, critiquer notre action et nos efforts de toute l'année. (On s'admire trop sans savoir ce qui est vraiment à admirer.) Cela nous habituerait à une vraie simplicité et à une franchise d'âme que nous n'avons pas assez. »

Et, pour rendre plus directe encore la méthode, voici l'expédient dont s'avise une jaciste. Elle demande à son aumônier de lui faire une semonce publique dont elle puisse s'autoriser pour dire aux autres les vérités nécessaires. « Après-demain, j'aurai à demander beaucoup à mes compagnes et, sous peine de lâcheté, à les reprendre. Elles ne pourront l'admettre de bon cœur que si elles sentent que l'aumônier est exigeant et sévère pour les dirigeantes comme pour les autres. »

C'est qu'à la campagne on a, jusqu'à l'aigu, le sens des

« convenances », de ce qu'il faut dire « pour bien dire » et de ce qu'il faut taire. Les âmes risquent ainsi de se fausser en n'étant jamais qu'à moitié sincères. La jeune fille qui livre simplement sa pensée étonne ses compagnes qui la jugent naïve et... mal élevée, même si elles pensent comme elle. « Que va dire M. le curé ?... C'est pas des choses à dire !... »

La J. A. C. F., pour faire du vrai travail, établira d'abord un climat de sincérité. Il faudra se méfier des réponses toutes faites, apprises, mais pas vécues. Ainsi, à l'entretien sur l'Évangile de Noël, on se demande pourquoi les anges sont apparus d'abord aux bergers. Une jaciste répond tout simplement : « Sans doute parce qu'à cette heure ils étaient seuls éveillés. » Une autre : « Parce que c'étaient des âmes droites et des cœurs purs. » Avec perspicacité, celle qui oriente l'entretien retient la première réponse, et à la seconde, qui était sûre d'avoir « bien dit », elle riposte : « Ce n'est pas dit dans l'Évangile. »

Une dirigeante de section, avant d'étudier *la Jeunesse agricole féminine*, demande aux adhérentes si elles l'ont lue. Chaque mois, tout le monde répond : « Oui ! » Cette unanimité laisse la responsable rêveuse. Un jour, elle commence : « Ce mois-ci, je n'ai pas eu le temps de lire mon journal. — Moi non plus », répondent la plupart de ses compagnes. Elle a enfin obtenu une réponse sincère.

On parle des pauvres gens. Tout le monde est d'accord : « Il faut s'intéresser à eux. — Mais s'ils ne sont pas intéressants? — Il faut s'y intéresser tout de même. — Pourquoi ? — Parce que nous sommes chrétiennes. » C'est parfait. Un quart d'heure se passe... « Il faudrait bien aider les enfants de X... — Oh ! à quoi bon ? Avec eux il n'y a rien à faire ! Ils ne sont pas intéressants. Ils ne vous savent même pas gré du bien qu'on leur fait. » Alors, on rappelle la réponse de tout à l'heure et l'on s'aperçoit que la charité vraie est plus difficile qu'il ne semble.

Mais on s'aperçoit aussi combien elle est nécessaire, combien son absence fait souffrir. L'aveu en revient, en termes presque identiques, à chaque page de l'enquête : « Au village, on s'ennuie ou bien on se critique. » Beaucoup souffrent de « se

sentir à la fois si isolées et si... surveillées ». Aussi le premier effort de la J. A. C. F. est-il de restituer à la petite communauté villageoise la joie de l'amitié retrouvée. De très humbles réalisations y suffisent : « Chez nous, il y a des jeunes filles qui sont des semaines sans parler à une compagne ou qui n'en voient que rapidement à la sortie de la messe... Nous avons décidé d'organiser des promenades pour apprendre à mieux nous connaître et à être plus unies. Toutes en sont enchantées. »

Les jeunes servantes surtout, arrivant d'une autre paroisse, apprécient l'accueil qu'elles rencontrent. L'une d'elles remarque : « Ailleurs, personne ne me causait *(sic)* parmi les autres jeunes filles ; ici, à cause de la J. A. C. F., on s'est occupé de moi dès mon arrivée dans la paroisse. »

Il n'en faut pas davantage pour modifier parfois l'orientation d'une vie. On note dans une enquête sur la désertion des campagnes :

« Une fille de maison voulait aller apprendre un métier en ville. Sa mère lui demanda d'attendre un ou deux ans. Quand son départ fut possible, cette jeune fille avait changé d'avis. Une section jaciste s'était organisée, lui donnant, avec l'amitié de ses compagnes, l'amour et la fierté de son métier. »

Et, bien entendu, l'exemple est contagieux. Les parents à leur tour profitent de l'esprit nouveau. Telles ces deux meilleures familles d'une paroisse, fâchées depuis des années, et dont le notaire avait dit : « Impossible de les réconcilier. » Les deux jeunes filles se rencontrent à la J. A. C. F., se lient d'amitié et se promettent de ramener la paix. Pour le Congrès de Lourdes, l'occasion se présente : le père de l'une viendra conduire en auto à la gare toutes les jacistes ; le père de l'autre viendra les rechercher. C'est la reprise des relations qui ont continué depuis...

Telle encore cette excellente personne, un peu regardante à la dépense, dont une nièce jaciste, un brin malicieuse, nous décrit la conversion : « Ce qui me faisait de la peine, c'était de voir ma tante, pendant les repas, servir les domestiques ; elle qui est pourtant une bonne personne, elle s'arrangeait pour leur réserver toujours les moins bons morceaux. Un

jour, j'ai trouvé l'occasion de le lui dire. J'ai remarqué qu'elle ne le faisait plus... », et comme l'esprit critique ne perd pas ses droits, elle ajoute : « ...au moins devant moi. »

Les traits de ce genre abondent, pittoresques, naïfs, touchants. Nous en citerons encore un, extrait du dossier d'une dirigeante chargée de recueillir, l'an dernier, les adhésions au Congrès de Lourdes. Le billet a été écrit par une jaciste fiancée, qui économisait depuis des mois pour faire le pèlerinage... et se fait remplacer au dernier moment. Voici comment elle « avoue » son geste à la responsable :

Excusez-moi d'être encore à vous déranger. Je regrette de vous avoir écrit la semaine dernière pour m'inscrire. Mercredi, en allant au marché, j'ai vu A. S..., et nous avons parlé du Congrès de Lourdes. Comme je lui disais que c'était dommage qu'elle n'y aille pas, elle me dit : « Oh oui ! mais c'est trop cher. » Alors, je lui ai demandé d'y aller à ma place, lui disant qu'elle me remplacerait à Lourdes et que nous lui aiderions à payer le voyage. Comme elle sera sans doute plus longtemps que moi au service de la J. A. C. F., elle pourra profiter davantage du Congrès ; ce qui ne m'empêchera pas d'être unie par la pensée et les prières aux congressistes.

Rien ne manque à ce témoignage : ni la gaucherie des formules, ni la vigueur de l'entraide, ni ce souci des convenances qui invite à présenter comme tout naturel et raisonnable un grand élan de ferveur. Ainsi s'effrayait jadis, aux tranchées, tel paysan du Berry lisant le texte de sa citation à l'ordre du régiment : « Pourquoi a-t-on marqué que j'ai été volontaire ? Maintenant on dira chez nous que je veux en faire plus que les autres. »

C'est que la vertu campagnarde a horreur des fausses parures ; elle aime ses vêtements de semaine, couleur de terre ; elle est avare de ses gestes ; elle parle de ce ton simple, uni, sans éclat de voix, qui est le privilège des êtres très cultivés ou des natures méditatives, recueillies, accordées au grand calme de la plaine, au rythme patient des saisons. A condition de ne pas la confondre avec l'élégance des manières, il existe une finesse, une réserve, une gravité que l'on peut bien appeler la distinction paysanne. Les jacistes ne l'ignorent pas ; elles savent la valeur de ces dons et qu'il faut souvent peu de chose pour les voir s'épanouir là où l'on y comptait le moins :

un peu d'amitié, quelques lectures bien choisies et, par-dessus tout, le contact avec l'Évangile.

Ce sera le dernier trait souligné par notre enquête, et qu'il faut, bien entendu, réserver à une élite : une étonnante facilité à passer presque sans transition d'une attitude humiliée, asservie de bête de somme... à la liberté intérieure d'une vie contemplative. Quand elles ne se laissent pas accabler sous le poids de la solitude, l'existence laborieuse, austère, dépendante que mènent nos jeunes rurales rend leurs âmes merveilleusement attentives aux réalités spirituelles. Elles sont chez elles dans l'Évangile. Non qu'elles soient toujours capables d'expliquer le texte ; mais elles s'en nourrissent silencieusement par une sorte d'approfondissement intérieur qui se passe presque complètement du cheminement des mots.

L'enquête a des formules vigoureuses — et plus simples que les nôtres — pour exprimer cet attrait : « Ici, plusieurs aimeraient mieux se priver de déjeuner le matin que de lecture d'Évangile. » « Quand on a commencé, on ne peut plus s'en passer : l'Évangile, c'est Jésus-Christ en face d'âmes qui nous ressemblent. »

A V..., trois sœurs d'une famille simple mais affinée, surchargées de travail dans une ferme où elles sont seules avec leur mère, se sont procuré chacune le texte de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean : « Nous lisons chacune un passage et nous en parlons ensemble le midi : Tiens, tu as lu cela dans saint Jean ! Moi, j'ai lu cela dans saint Marc, c'est pas tout à fait la même chose. » Et au lieu d'être fières de goûter les nuances du texte, elles avouent modestement : « Il y a bien souvent des choses qu'on ne comprend pas et nous voudrions des explications. »

Certaines, dans une vie très occupée, trouvent le temps de méditer quotidiennement l'Évangile. « A quel moment ? demande-t-on à l'une d'entre elles. — Le matin, en me levant une demi-heure plus tôt; cela vaut bien la peine. — Mais alors, à quelle heure vous levez-vous ? — A 4 h. et demie ! »

Deux sœurs lisent à tour de rôle à haute voix quelques lignes d'Évangile tout en faisant leur toilette : « On y repense en allant traire. »

Aux réunions restreintes de militantes, elles arrivent peu à peu, leur timidité vaincue, à un échange de leurs impressions sur une page d'Évangile et surtout à voir comment cela s'applique dans le détail à leur vie.

« J'avais préparé un questionnaire sur la parabole du Riche insensé, écrit l'une d'elles ; au point de vue prévoyance, intérêt, avarice, il y avait tant de choses à dire, tant d'observations à faire, surtout dans notre milieu ! J'ai pataugé... Ne trouvez-vous pas que c'est très difficile ? »

Une autre avoue : « Le commentaire m'a embarrassée, car je suis d'un rang social inférieur à toutes celles qui étaient présentes ; aussi, c'était plutôt à elles de tirer les conclusions. » Il s'agissait de « Bienheureux les pauvres ».

Dans un cercle de militantes, sur le même sujet, celle qui dirigeait pose la question : « Ne trouvez-vous pas qu'il est dommage que les gens vraiment pauvres et chrétiens ne songent pas qu'ils pourraient être heureux ? » Une des jeunes filles, servante de ferme qui n'avait encore rien dit, répond simplement : « Cela dépend : chez nous on est pauvre; on a de la religion, on s'entend bien; on est très heureux. » Ces simples mots impressionnèrent plus les jeunes filles aisées qui étaient présentes à la réunion qu'un long sermon sur la pauvreté.

Ainsi dialoguent, les jours de marché ou les dimanches, dans une cuisine de ferme ou une sacristie de village, de petits groupes de jacistes. Le portrait qu'elles font d'elles-mêmes est assurément incomplet ; on sent qu'il est véridique. Et, plus encore que la noblesse de l'image, sa sincérité nous émeut : ce qui nous touche, c'est que nous ayons pu l'obtenir — ce tableau consciencieux, étudié, sévère — de confidences de jeunes filles qui, pour mieux aider leurs sœurs, osent interroger et juger leur jeunesse.

***

L'AVION ET LES RECHERCHES SOUS-MARINES

L'ÉNIGME DU PORT DE TYR[1]

Quand on a lu dans l'Évangile[2] la phrase désolée où Jésus se lamente sur la ruine de Tyr et que, feuilletant la Bible, le doigt s'est arrêté sur le poème somptueux dans sa sombre magnificence où Ézéchiel[3], l'âme en deuil, pleure sur la ville « parfaite en beauté », qui n'est plus, sur cette nef audacieuse que le vent d'Orient a brisée au jour de la colère de Jahvé, saisi par cette attirance de catastrophe, on se sent pris du désir d'aller là-bas où sombra la ville maudite. Un secret désir vous fait souhaiter, et confusément espérer, que le voyant ait exagéré et que son imagination tragique se soit complu à parer d'images grandioses la lente décadence d'une cité dont le grignotement du temps aurait eu raison. Combien d'autres cités que l'histoire a condamnées sont mortes à petits coups de l'insensible mort des choses ! Qui sait si nous n'allons pas retrouver un Tyr qui se survit dans ses ruines fastueuses, telles Athènes ou Délos ou Éphèse et tant d'autres villes de la mer? Proche des monuments fameux, merveilles de la Grèce ou de l'Asie, des temples qui voyaient se dérouler le faste des cortèges sacrés, le port antique est toujours là que fréquentaient les trirèmes ; il s'est insensiblement ensablé, mais dans la lagune inhospitalière aux carènes on discerne encore la courbe des quais, la ligne disloquée des môles où se brisait l'assaut des vagues.

1. A. Poidebard. *Un grand Port disparu : Tyr.* Recherches aériennes et sous-marines (1934-1936). Conclusions par L. Cayeux, de l'Académie des Sciences. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1939. Un volume de texte de x-78 pages, gr. in-4° broché, et un Atlas de xi pages, 24 planches en phototypie, 5 planches en photolithographie et 3 cartes à multiples dépliants, gr. in-4° sous cartonnage. Prix : 250 francs.

2. Matth., xi, 21 *sq.*

3. xxvi et xxvii.

A Tyr rien de pareil : une ville parasite a poussé entre les assises déchaussées des temples, des palais, des magasins où s'entassaient les richesses de l'Orient, comme provigne un taillis parmi les souches pourrissantes de la futaie abattue ; la mer affouille au nord et au sud la presqu'île propice aux départs et aux arrivées ; le port, les ports — car ils étaient deux, — ont disparu ; quelques rochers au large où les vagues accrochent des panaches d'écume... C'est tout, un tout qui est le néant, — *etiam periere ruinae*, — là où jadis prospérait la vie triomphante de la plus grande cité marchande et nautique de l'ancien monde. « C'en est fait de toi pour toujours ! » soupirait Ézéchiel, l'annonciateur du malheur.

La mer garde bien les secrets qu'elle a enfouis. Ainsi de celui de Tyr. Pendant des siècles, son nom a disparu de l'histoire. Depuis que les voyageurs ont repris le chemin de l'Orient et que les archéologues ont entrepris de retrouver le passé des cités phéniciennes, combien ont passé par Tyr qui se sont contentés de soulever le problème, sans oser en tenter la solution ! Où chercher, comment chercher et par quels moyens ? Devant de pareilles difficultés, on se résignait à ignorer. Cependant quelques chercheurs, recueillant de vagues indices, consignaient dans leurs notes des traditions de pêcheurs. Mais n'était-ce pas faire trop de crédit à l'indéchiffrable ?

C'est alors qu'une idée, qui allait se révéler féconde, s'offrit à l'esprit en travail du P. Poidebard. Nos lecteurs savent, car ils ont pu le lire ici même[1], qu'en utilisant l'observatoire aérien qu'offre l'avion, le géographe-explorateur est arrivé à lire sur le nivellement du désert le réseau des routes antiques : là où l'observation au sol ne révèle que des ruines distantes les unes des autres, sans raccordement ni valeur démonstrative, il a du haut de sa carlingue discerné et enregistré sur sa pellicule le cheminement rectiligne des antiques voies de commerce et des grandes routes stratégiques. Poussant plus avant l'audace d'une intuition que l'expérimentation venait de vérifier une première fois, il a su, en utilisant les

1. *Aviation et Géographie*, 20 mai 1934, p. 479 *sq.*

incidences d'éclairage, faire ressortir des reliefs impossibles à discerner au sol, et voilà que son appareil, fouillant le désert, est parvenu à enregistrer l'existence et la configuration précise de ruines enfouies sous la terre de la steppe que la végétation saisonnière dérobait à toute observation. Ainsi camps romains, tours de garde, postes de surveillance enterrés, fossés nivelés, puits comblés, ont affleuré au sol comme sous le mordant de l'acide réapparaissent sur le parchemin gratté et poncé les lignes à jamais perdues des palimpsestes. Les éléments conquis l'un après l'autre se sont organisés dans un vaste système de routes aménagées et protégées qui nous ont restitué tout l'ensemble de l'organisation de la frontière romaine aux époques diverses de son extension à l'est ou de son repliement suivant l'évolution de l'avancée en pays ennemi ou de la position de repli imposée par le mordant des assaillants.

Après tout, pourquoi la mer serait-elle une gardienne plus jalouse de ses secrets que le sable du désert ou la maigre végétation à fleur de sol de la steppe syrienne ? L'avion, qui avait déjà eu raison de l'un et de l'autre, n'aiderait-il pas à découvrir la verticale ou l'incidence qui permettrait de percer la surface de l'eau, et l'œil de l'objectif, cet œil qui fixe les images, ne serait-il pas assez pénétrant pour lire sous les vagues et saisir sous leur enveloppante caresse le relief sous-marin des anciens ports ?

Poser la question, c'était être déjà sur la voie de la solution. Une première observation hâtive ayant fait entrevoir quelque espoir, le P. Poidebard consacra trois campagnes, de 1934 à 1936, à élucider un problème qui dès le premier moment l'avait passionné. Pour aborder cette tâche nouvelle, il fallait pouvoir compter sur de puissants concours, il faudrait mobiliser des bonnes volontés, il faudrait surtout créer une méthode nouvelle. Le concours vint de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de l'Académie des Sciences, du ministère de l'Éducation nationale, du Haut-Commissariat de France en Syrie, qui, dans une émulation de générosité, mirent à la disposition du chercheur les fonds nécessaires. Quant aux bonnes volontés, elles ne manquèrent pas : officiers de marine, matelots, techniciens, experts, savants de toutes spécialités

rivalisèrent d'entrain au travail, de dévouement à la tâche commune et de confiance dans le succès d'une entreprise qui laissait tant d'autres hésitants et sceptiques.

Restait la méthode. Pourquoi ne la découvrirait-on pas ? La chance qui avait si bien servi l'esprit inventif du chercheur lorsqu'il s'était agi de dérober à la terre son secret, cette étoile à laquelle l'explorateur fait instinctivement confiance, pourquoi se refuserait-elle à l'ingénieuse sollicitation de l'expérience ?

Avant de s'attaquer au problème, il fallait d'abord le délimiter, en préciser les données. Quand on les tiendrait, alors on pourrait en aborder la solution.

De l'histoire il résultait avec évidence que Tyr avait été dans l'antiquité un port de grande importance, une place maritime assez solide pour tenir tête treize ans durant aux assauts de Nabuchodonosor, une base stratégique de telle valeur pour qui la posséderait qu'Alexandre ne crut pas prudent de la laisser neutre derrière lui, enfin le premier port commercial de la Méditerranée orientale.

Mais quand on voulait serrer de plus près le problème archéologique et demander aux documents le point de départ des recherches à effectuer, les mailles de la critique ne retenaient que deux textes, essentiels, mais insuffisants. A s'en tenir à eux, l'organisation des mouillages présentait des lacunes et le champ demeurait libre quant à l'emplacement des ports et à l'aménagement des rades.

Il fallait donc aborder directement les investigations et pratiquement ne compter que sur elles pour aboutir à la solution que les textes refusaient. Ascensions dans le ciel et plongées dans la mer permettraient peut-être, en conjuguant leurs résultats, de serrer de plus près l'énigme et de la forcer à livrer son secret.

Les premières reconnaissances en avion furent décevantes. Le pilote avait beau amorcer en altitude de lents virages et les dérouler en spirales régulières jusqu'à une très faible hauteur, toutes les orientations et toutes les incidences lumineuses se révélaient défavorables. La laiteuse opacité de la couche liquide qui maintient en suspens un poudroiement de sable et de parcelles d'argile se refusait à toute pénétration, et

pareillement le miroitement des eaux lourdes dont l'incessant clapotis développait une brume éblouissante. Fallait-il s'avouer vaincu?

Ce que l'avion ne pouvait révéler en images distinctes, on le demanderait à d'autres moyens d'investigation. La nécessité rendant ingénieux, tour à tour on eut recours à des plongeurs, à un scaphandrier de métier, à la lunette de calfat et à des dispositifs photographiques improvisés.

Au plongeur revenait le rôle d'explorateur. C'était merveille de voir un de ces pêcheurs d'éponges de la côte s'enfoncer d'un puissant coup de jarret jusqu'à 12 mètres de profondeur, tâter rapidement les fonds, de son regard expérimenté discerner des amas de blocs chavirés, les alignements perceptibles et marquer au scaphandrier l'itinéraire à suivre. Descendu à pied d'œuvre, celui-ci promenait ses jambes de plomb à travers le dédale du chantier, dardant son œil de cyclope partout où des vestiges de construction semblaient révéler une organisation des fonds. Sous le contrôle de la lunette de calfat, — cette sorte de périscope sous-marin qui permettait de suivre son travail, — il s'attelait à sa besogne de fouilleur. Tour à tour terrassier, carrier, tailleur de pierres, jardinier, il jouait de la pioche pour dégager les alignements de blocs relevés par le plongeur ; à coups de barre de mine ou de ciseau à froid, il les décapait de leur carapace de coquillages ou des boursouflures de calcaire décomposé qui déformaient les joints ; une serpe lui servait à faucher la toison frissonnante d'algues, mobiles comme une chevelure, qui enveloppait la pierre comme fait le lierre des murailles en ruines. De cet ouvrier à tout faire on fit encore un arpenteur et l'observateur de la barque suivait le déplacement de la règle blanche graduée qui métrait les blocs dégagés. Enfin, il se mua en photographe : un appareil enfermé dans un boîtier étanche suspendu sur sa poitrine lui permit de risquer des vues horizontales, dont la comparaison avec les clichés perpendiculaires enregistrés des ailes de l'avion ou de la lunette de calfat, dans laquelle on avait eu l'astuce de loger un minuscule Leica, permettrait des assemblages à peu près satisfaisants.

Cette besogne épuisante n'allait pas vite, le plongeur ne

pouvant rester que quelques minutes sous l'eau ; il lui fallait redescendre souvent pour guider par la main le scaphandrier qui perdait la direction. La tâche des observateurs eux-mêmes qui, de la barque, suivaient le travail du fond, cette simple tâche n'allait pas sans difficultés : il fallait manœuvrer sans cesse pour garder l'aplomb et conserver dans le champ de vision de la lunette le scaphandrier au travail. Pour peu que la houle se mît de la partie, c'étaient les bouées de signalisation qui partaient à la dérive, obligeant à recommencer sans trêve le jalonnement qui se défaisait au fur et à mesure qu'on l'établissait. Le vent se levait-il, rendant la mer quelque peu dure, il fallait plier bagages et ramer vers la côte où on attendrait le bon plaisir du temps.

Cependant, mètre par mètre, d'une campagne à l'autre, le travail progressait. Il fut un jour où on put l'estimer achevé, achevé du moins dans la mesure compatible avec les moyens dont on disposait.

Laissant tomber les détails, voici, dégagés de toute technicité impossible à suivre sans le secours de plans, de coupes, de photographies, les résultats obtenus au cours de ces trois campagnes de 1934, 1935 et 1936.

Dans le mouillage de Tyr, on a reconnu *un port* (celui du sud) attenant, vers le sud, aux édifices et à l'enceinte de la ville antique, et *une rade* déterminée d'abord par des récifs, baie naturelle que prolongeaient des brise-lames construits sur les hauts-fonds.

Le port actuellement immergé sauf en ses deux extrémités a été retrouvé dans toutes ses lignes principales (môles, quais et bassins). Au sud, le port était délimité par un môle de 750 mètres de longueur et de 7 à 8 mètres d'épaisseur, construit sur la table rocheuse de l'île, les deux extrémités de la section ouest accrochées à des récifs. A l'ouest, la protection contre la houle était assurée par un môle de 10 m. 30 d'épaisseur, muni d'une entrée défilée disposée en chicane. Ces môles présentent des soubassements construits en blocs taillés et assisés de forme rectangulaire allongée, disposés en boutisse. L'intérieur du môle est en béton très dur, parfois divisé en caissons par chaînage transversal de blocs.

Un ingénieux aménagement des récifs, plus au sud, renforçait la protection contre la houle par un dispositif de brise-lames qui a pu être étudié sur deux points principaux. On y constate les vestiges d'un large môle dont les deux murs de parement, espacés d'une trentaine de mètres l'un de l'autre et parfaitement appareillés, sont nettement visibles au fond de l'eau. Il n'en subsiste que des parties des assises inférieures, le reste ayant été, le plus probablement, désarticulé au cours des siècles et rompu par la mer. Des blocs plus ou moins ensablés gisant pêle-mêle au pied des murs témoignent de ce travail de désagrégation et d'effondrement.

Ainsi, grâce au concours de la technique maritime la plus poussée, dirigée et contrôlée par l'avion, seul capable de réunir en une vision unique les résultats locaux patiemment obtenus par le travail du scaphandrier et celui des observateurs de surface, grâce à cette parfaite collaboration unissant dans un effort commun officiers, marins, photographes et humbles chercheurs du chantier dévasté, les lignes maîtresses de l'ancien port tyrien se dégageaient, s'harmonisant dans un ensemble cohérent. L'énigme du grand port disparu semblait résolue.

Semblait, disons-nous, car il fallait encore compter avec ces artistes fallacieux que sont les forces naturelles. N'aurait-on pas pris pour des constructions en ruines de simples récifs en voie de désagrégation ? Les calcaires sont accoutumés à donner l'illusion d'architecture ; quand ils se délitent, ils ont de ces brisures qui peuvent faire illusion, jusqu'à donner l'apparence de blocs façonnés à de simples clivages naturels.

Devant ces objections, trop naturelles pour faire l'effet de malveillantes interprétations, les fouilleurs se trouvaient désarmés. Ce fut leur chance. Le laboratoire vint au secours des aventureux explorateurs des fonds marins. Partout où il avait promené son pic, le scaphandrier avait prélevé des fragments. Chaque échantillon, dûment muni de son certificat d'origine, passa sous le microscope et subit l'épreuve du creuset d'analyse. Les résultats furent concluants : aucune parenté entre les blocs façonnés et mis en place par l'homme

suivant l'hypothèse des fouilleurs et la roche des récifs : d'une part, « poudingues à base de petits galets de silex », et de l'autre, « poros » ou anciens sables calcaires grossiers. Et les conclusions se dégageaient de ces faits désormais incontestables : caractère artificiel des combinaisons de blocs, impossibilité absolue d'expliquer par un clivage naturel la formation de bancs parfaitement réglés et nettement séparés, pas plus que la genèse de joints verticaux régulièrement ordonnés et alternants.

Désormais, rien ne saurait prévaloir contre le faisceau d'arguments très solides réunis par le P. Poidebard. Le problème de l'ancien port de Tyr, qui attendait une solution depuis longtemps, est résolu.

Ainsi s'exprimait M. Léon Cayeux, de l'Académie des Sciences, et son témoignage concordait à la lettre avec celui de M. André Godard, directeur du Service archéologique de l'Iran, spécialiste réputé de construction et d'architecture comparée. Au lendemain d'une enquête sur place, il attestait qu'il lui semblait hors de doute qu'on se trouve, à Tyr, en présence d'un aménagement bien caractérisé des récifs naturels de la baie.

La cause est désormais entendue. Le port de Tyr est retrouvé. Aux archéologues maintenant de développer leurs recherches avec les moyens qui leur sont propres dans le cadre désormais identifié et délimité ; aux spécialistes de la technique antique de rechercher par quels moyens pratiques ont pu être réalisés des travaux de pareille envergure. Abandonnant le champ où il reste tant à glaner, il suffit à celui qui naguère démontra que l'œil de l'avion parvient à lire sous terre d'avoir prouvé par une nouvelle réussite que l'avion a sa place marquée dans les recherches sous-marines dont il vient de préciser la technique.

***

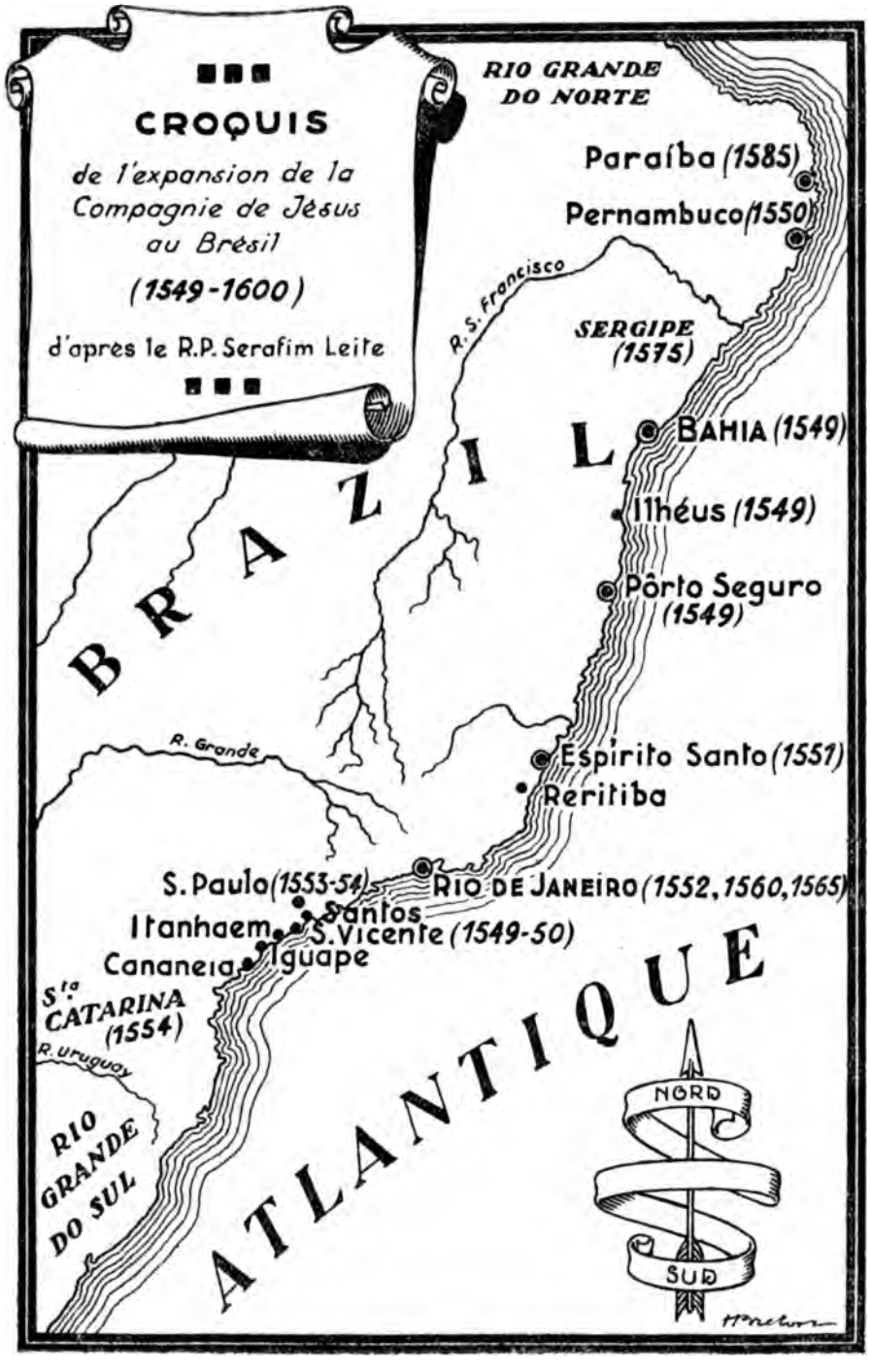
L'hiver dernier, au Salon de l'Aéronautique, dans le stand où les magnifiques photographies du P. Poidebard accrochaient le regard des passants, je me suis arrêté devant des clichés merveilleux : ici l'épanouissement doucement estompé

brésiliennes. Mais tout cela reste secondaire, et nous avons maintenant, sur l'histoire de la Compagnie au Brésil au seizième siècle, le grand livre d'ensemble dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir. Ces deux volumes, menés avec une méthode rigoureuse, reposent en effet sur une information aussi vaste que solide, et souvent originale : le P. Serafim Leite s'est livré à de longues recherches dans les bibliothèques du Portugal, du Brésil, d'Italie, d'Espagne, de France, et, le premier, il a mis à contribution les précieuses archives de son Ordre. Mérite qui n'est pas moindre dans nos études hispaniques, où les travailleurs sont victimes d'un cloisonnement exagéré et dont l'organisation n'est pas encore au point, le P. Leite a une excellente connaissance de la bibliographie hispano-américaine : il ne sait pas seulement ce qui s'est publié au Portugal et au Brésil, il sait aussi ce que l'on fait en Espagne, en Argentine, au Mexique. Sa vision est largement ibérique, et, par là même, authentiquement catholique. Et, comme il y joint une parfaite sérénité d'expression et de jugement, c'est un guide que l'on peut accepter en toute confiance. Espérons que les lecteurs des *Études* ne regretteront pas de le suivre avec nous. Sans doute, l'ouvrage du P. Serafim Leite est si riche que nous serons forcé de laisser bien des choses de côté. Du moins trouvera-t-on ici, croyons-nous, les plus intéressantes de ses conclusions.

***

Comme beaucoup d'autres, la mission du Brésil a eu des commencements modestes : elle a été fondée par une demi-douzaine de religieux, dont il faut nommer au moins le supérieur, Manuel da Nóbrega. Ils arrivèrent à Bahia[1], la vieille capitale du Brésil colonial, le 29 mars 1549, sur la même flotte que le premier gouverneur général de l'immense pays, Tomé de Sousa. Leur entreprise apostolique se développa très vite. Ils avaient reçu, peu après leur installation, quelques orphelins portugais que leur adressait la métropole. Aussi voit-on leur activité aboutir, dès 1550, à une création origi-

1. Nous conservons l'orthographe qui est habituelle en France.


CROQUIS
de l'expansion de la Compagnie de Jésus au Brésil
(1549-1600)
d'après le R.P. Serafim Leite
RIO GRANDE DO NORTE
Paraíba (1585)
Pernambuco (1550)
R. S. Francisco
SERGIPE (1575)
BAHIA (1549)
BRAZIL
Ilhéus (1549)
Pôrto Seguro (1549)
R. Grande
Espirito Santo (1551)
Reritiba
S. Paulo (1553-54)
RIO DE JANEIRO (1552, 1560, 1565)
Santos
Itanhaem
S. Vicente (1549-50)
Cananeia
Iguape
Sta CATARINA (1554)
R. Uruguay
RIO GRANDE DO SUL
ATLANTIQUE
NORD
SUD

nale, celle de la confrérie et du collège des *Meninos de Jesus*, où les petits Portugais étaient mêlés aux petits Indiens et leur enseignaient la doctrine chrétienne. De leur côté, les petits Indiens, une fois suffisamment instruits, allaient souvent, comme de vrais missionnaires, prêcher la foi nouvelle dans les villages de l'intérieur. Cette institution, qui montre avec quelle rapide perspicacité les Jésuites virent la nécessité de chercher une fusion morale des deux races dans le creuset du christianisme, ne dura pas longtemps : certains déboires et des difficultés diverses entraînèrent sa disparition. Mais il en sortit, quelques années plus tard, en 1556, le collège canonique de Bahia, appelé *Colégio de Jesus*, où tous les degrés de l'enseignement se trouvaient représentés, depuis la lecture et l'écriture jusqu'à la théologie, en passant par les humanités. Ce collège, qui servait à la fois de séminaire pour le clergé séculier et de maison de formation pour les jeunes religieux, devint une des bases essentielles de l'apostolat des Jésuites au Brésil.

Cet apostolat, en effet, avait d'autant plus besoin de points d'appui permanents qu'il s'étendit bientôt sur toute la longueur de l'immense côte brésilienne. Dès 1549, à peine arrivés, les Jésuites commencent à descendre vers le sud : un Père et un Frère sont envoyés aux Ilhéus, endroit proche encore de Bahia, première étape vers Rio et São-Paulo. Il faut ajouter toutefois que la Compagnie n'y eut de résidence fixe qu'à partir de 1563. Dès 1549 aussi, les Pères se rendent à Pôrto Seguro : Nóbrega lui-même semble y avoir passé les fêtes de Noël. Les Jésuites dirigeaient là une école, qui connut quelques vicissitudes. Ils y rencontrèrent en effet de grandes difficultés, dues à l'immoralité qui sévissait parmi la population européenne, et ils s'y entendirent mal, au sujet des Indiens, avec les autorités locales : la résidence devait même être supprimée de 1602 à 1621. Dans la capitainerie un peu plus méridionale d'Espírito Santo, où ils n'arrivèrent qu'en 1551, les Jésuites eurent plus de satisfactions. Bien accueillis par les Européens, ils y exercèrent auprès des Indiens une prédication fructueuse. C'est une des régions où les communautés chrétiennes furent le plus florissantes, et c'est là que se trouvait le village de Reritiba, fameux par le séjour

et la mort du célèbre P. Anchieta, ce Canarien transplanté au Portugal, puis au Brésil, dont la ville actuelle porte le nom. Plus au sud encore, les Jésuites arrivèrent dès la fin de 1549 ou le début de 1550 à São-Vicente, que devait détrôner par la suite le port plus récent de Santos. Pressentant l'avenir du pays, ils s'intéressèrent vite, dans l'intérieur, au village de Piratininga, où Anchieta devait débuter comme professeur de latin, et ils jouèrent le rôle principal, Nóbrega en particulier, dans la fondation de la grande cité de São-Paulo, qui fut établie à cet endroit (1553-1554). Mais ils ne s'arrêtèrent pas là : ils continuèrent de pousser vers le sud, non seulement jusqu'à Itanhaém, Iguape, Cananeia, proches encore de Santos, mais jusqu'à l'extrémité méridionale de l'État actuel de Santa-Catarina. Ils pénétrèrent même chez les Guaranis, dans ce Paraguay que Portugais et Castillans se disputaient alors. Toutefois, il ne s'agissait là que de missions rapides, de voyages apostoliques : aucun établissement fixe encore. En revanche, comme aux origines de São-Paulo, on trouve les Jésuites à la naissance de Rio de Janeiro, dont la fondation venait combler un dangereux hiatus entre les établissements du nord et ceux du sud. Le P. Leite estime en particulier que Nóbrega fut le véritable animateur de l'entreprise.

Au nord de Bahia, l'activité de la Compagnie peut paraître moindre. Mais le champ était plus restreint. A Sergipe, en 1575, les Jésuites ne furent pas heureux. L'évangélisation des indigènes et la fondation des villages chrétiens y avaient pourtant commencé dans des conditions qui semblaient favorables. Mais l'apostolat fut contrarié par les intrigues hostiles des colons portugais et des autorités locales. A Pernambuco, les Jésuites arrivèrent de bonne heure, 1550-1551, et fondèrent un collège après quelques incertitudes. Ils figurèrent enfin dans la conquête du Paraíba et du Rio Grande do Norte, vers les dernières années du siècle; ils y organisèrent aussitôt leur apostolat, et ils établirent une résidence dans la première de ces deux régions. Mais ils se heurtèrent à quelques difficultés auprès des colons et des autorités et se trouvèrent en délicatesse avec les Franciscains : ils préférèrent abandonner. On voit néanmoins qu'à la

fin du siècle ils avaient prospecté, si l'on peut dire, toute la côte brésilienne. Et cependant leur personnel était squelettique : cent soixante-trois religieux, aux environs de 1600, entre prêtres, étudiants, novices et coadjuteurs temporels! Ce chiffre seul fait entrevoir l'immensité de l'effort.

***

L'activité apostolique des Jésuites s'adressait avant tout aux Indiens. La conversion de ceux-ci figurait à la base même de la colonisation portugaise, elle formait une de ses raisons d'être. En outre, les Européens avaient leurs paroisses et leurs curés ; et, si les Jésuites eurent néanmoins l'occasion d'exercer auprès d'eux un ministère utile, il était naturel que la Compagnie s'intéressât surtout aux indigènes, plus délaissés. Ceux-ci, en un sens, n'étaient pas mal disposés : pas de culte extérieur ni de vrai sacerdoce, pas de loi positive écrite, pas d'autorité héréditaire; *tabula rasa.* Mais ces circonstances étaient purement négatives, et l'absence d'autorité politique empêchait de « frapper à la tête » : il fallait gagner les individus un à un. En revanche, il est vrai, les Indiens étaient tout prêts à accepter docilement la foi nouvelle, sans aucune résistance doctrinale. Mais ils l'oubliaient ou l'abandonnaient avec la même aisance. L'instabilité de leur caractère et leur indifférence à toutes choses constituaient le grand obstacle psychologique. Il y avait aussi des obstacles de caractère moral ou social : l'anthropophagie, la polygamie, l'ivrognerie, le nomadisme sans règle. Il importait non seulement de fortifier ces volontés fragiles, mais de les surveiller sans relâche, de les encadrer solidement, et de les protéger contre les occasions de chute, contre l'influence des païens, contre le mauvais exemple des Portugais. De là l'organisation de villages chrétiens, dont l'institution fixait les nomades et facilitait le catéchisme. Pour prendre contact d'abord, on eut recours à l'enseignement : on rassemble quelques enfants, on leur apprend à lire et à écrire. Puis on passe à l'étude de la langue portugaise et à l'instruction religieuse ; on y joint parfois le chant et la musique. Les parents suivent. On multiplia ainsi les écoles primaires ; certaines

comptaient trois ou quatre cents élèves. Les enfants y menaient une vie très régulière, où les pratiques religieuses tenaient une place importante. Pour les adultes, il ne pouvait guère être question de les initier à la lecture ou au portugais. Occupés pendant le jour à se procurer leurs moyens d'existence, ils avaient leurs séances de catéchisme le soir, ou le matin de bonne heure. Ces classes n'étaient pas toujours dirigées par les missionnaires eux-mêmes. Beaucoup de villages n'en possédaient pas à poste fixe : on les visitait de temps à autre. L'instruction profane et religieuse y était alors assurée par des catéchistes indigènes, que le développement rapide des écoles permit de former sans retard.

Ce système de villages, bien antérieur aux fameuses réductions du Paraguay, que l'on prend trop souvent pour une innovation, n'était pas une invention des Jésuites. Déjà les missionnaires espagnols, Franciscains et Augustins surtout, le pratiquaient au Mexique. Et il était préconisé dans les instructions du roi Jean III de Portugal au gouverneur Tomé de Sousa. On l'appliqua dès 1550 et il prit bientôt une grande extension, d'abord autour de Bahia, où se trouva toujours le groupe le plus nombreux, puis dans le reste du pays, surtout à partir de 1558, sous l'impulsion du célèbre gouverneur Mem de Sa, dont on a pu dire qu'il avait été l'Albuquerque du Brésil. Les communautés chrétiennes étaient entièrement entre les mains des Jésuites. Au début, ceux-ci y détenaient à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, car les autorités indigènes, investies par le gouverneur, qui représentaient le pouvoir civil, leur étaient subordonnées. Cet état de choses comportait des inconvénients manifestes, et saint François de Borgia, quand il fut Général de la Compagnie, estima plus sage de renoncer à la juridiction temporelle, dont l'exercice pouvait entraîner ses religieux dans des affaires peu compatibles avec leur vocation. En réalité, le prestige et l'influence des Pères étaient tels que, par leur seule présence, c'étaient eux qui gouvernaient les villages. Néanmoins, les supérieurs romains continuaient de voir d'un œil défavorable cette situation équivoque, et en 1597 le Général Aquaviva essaya à son tour d'y remédier. Mais on se heurtait là aux sentiments des Indiens, qui ne voulaient

obéir qu'aux Jésuites. Ou alors il fallait accepter de voir ceux-ci quitter complètement les villages, c'est-à-dire abandonner en fait l'évangélisation, livrer les indigènes à la rapacité des colons ou se résigner à les voir s'enfuir dans l'intérieur. Était-ce possible? Et surtout en avait-on le droit? Pratiquement, les choses demeurèrent en l'état.

Dans ces villages régnait une discipline stricte, mais paternelle. Les sanctions les plus graves étaient la prison et le fouet. Un assassin ne fut condamné qu'à l'amputation de quelques doigts, et de façon à pouvoir encore travailler : sentence bénigne pour l'époque. Toutefois, l'intervention des Pères en ce domaine était également une coutume que Rome n'approuvait guère, d'autant plus qu'il se présenta des abus et des difficultés : le P. Leite les reconnaît loyalement. Mais ici aussi il n'y avait pas de solution entièrement satisfaisante. Si les Pères n'assistaient pas au châtiment, l'exécuteur indigène avait volontiers la main trop dure. S'ils étaient présents, ils se trouvaient associés à un acte qui demeurait en principe hors de leurs attributions. Il fallut s'y résigner cependant comme au moindre mal.

Par ailleurs, l'institution des villages apportait aux Indiens une foule d'avantages matériels : maison particulière pour chaque famille, — au lieu des vastes baraques où ils s'entassaient au temps de leur paganisme, — donation des terres nécessaires à la vie de la communauté, subsistance certaine assurée par l'agriculture. Le séjour des religieux ne constituait pas une lourde charge, car en général ils vivaient de peu et se créaient eux-mêmes la plupart de leurs ressources. Et si les Indiens étaient astreints à un travail régulier, c'était d'abord pour leur propre bien et dans leur propre intérêt. Au reste, il y avait des fêtes et des divertissements : chants, danses, jeux, mascarades, défilés, courses de taureaux, théâtre. Anchieta, pour ne citer que le nom le plus illustre, nous a laissé toute une œuvre poétique où les vers de circonstance se mêlent aux comédies édifiantes et aux cantiques. Et le culte lui-même, dont nous reparlerons, la liturgie vivante et parfois somptueuse des cérémonies, les processions, les cortèges de confréries, venaient réjouir et délasser. Pour déraciner les divertissements païens, en effet, c'est chose

connue qu'il faut les remplacer. Cette considération amena les Jésuites à donner aux amusements populaires tout le développement compatible avec la morale et les nécessités du travail.

*
* *

Tel était le cadre où se déroulait habituellement le ministère des religieux auprès des Indiens. Pour le catéchisme, la prédication, la confession, la question de la langue se posa dès le commencement. On ne pouvait envisager d'imposer l'usage du portugais aux masses indigènes, et, bien que l'étude des langues soit un principe constant dans les missions jésuites, il faut bien dire qu'au Brésil le problème linguistique ne fut pas entièrement résolu. Au début, on employa surtout les colons qui entraient dans la Compagnie et qui, résidant depuis longtemps dans le pays, avaient la pratique de la principale langue indienne, le tupi. D'autre part, certains Pères se mirent résolument au travail : le P. Juan de Azpilcueta Navarro, — un Basque espagnol, — qui fut en cette matière une sorte de précurseur; le P. Leonardo do Vale, qui composa un dictionnaire; le P. Anchieta surtout, qui établit la première grammaire tupi. Nous savons aussi que l'on rédigea des catéchismes en langue indigène. Mais cette bibliographie demeure en grande partie conjecturale, car beaucoup de ces travaux, qui ne furent pas imprimés, se perdirent, et ils ne nous sont plus connus aujourd'hui que par des références souvent inexactes ou confuses. Toutefois, bien des indices nous montrent l'importance qu'on attachait à ce genre d'études. C'est ainsi que le tupi avait été appelé à remplacer le grec dans les classes d'humanités, et il était couramment admis que, pour le sacerdoce et la profession, une bonne connaissance de cette langue pouvait suppléer à une formation latine insuffisante. Bien plus, les Jésuites contribuèrent efficacement à l'extension du domaine tupi, auquel les indigènes n'appartenaient pas tous, et surtout à la fixation de cette langue, dont ils avaient déterminé la grammaire et inventorié le vocabulaire, et dont ils firent presque un idiome de civilisation.

Néanmoins, cet effort, ainsi attesté sous tant de rap-

ports, resta insuffisant. L'étude était ardue, et tous ne pouvaient y donner assez de temps. Il fallut au P. Navarro deux ans de labeur assidu pour se mettre en état de confesser directement les Indiens. On dut se résigner à passer par des interprètes : quelque enfant sérieux, quelque Frère prudent, destiné au sacerdoce. L'usage durait encore vers 1580-1590, et cette pratique s'imposa d'autant plus que les Indiens aimaient beaucoup se confesser. Était-il juste de les écarter, même pour de simples confessions de dévotion, et était-il sage de le faire ? Pour la communion, les Jésuites, fidèles aux idées de leur fondateur, la favorisèrent le plus possible. Il fallut cependant procéder par étapes. C'est en 1573 seulement que les Indiens des villages furent admis à la communion pascale, et uniquement les meilleurs. L'année suivante, on les autorisa à communier moins rarement, et l'un d'eux même, exceptionnellement, reçut la permission de communier tous les mois. Mais ils étaient obligés de subir d'abord un petit examen. La communion avait lieu généralement le dimanche ; les intéressés jeûnaient le vendredi précédent, et le samedi ils prenaient la discipline. Le sacrement dont l'administration souleva les plus grandes difficultés fut le mariage. Les Indiens étaient, *grosso modo*, polygames. Quelle femme retenir pour le mariage *in facie Ecclesiae* ? Car on ne savait même pas trop s'ils connaissaient un vrai mariage naturel, et l'on ne pouvait discerner s'il y avait une épouse principale, ni si la première femme qu'ils prenaient était une véritable épouse. Dans cette obscurité, le Saint-Siège accorda les dispenses nécessaires et laissa pratiquement aux nouveaux chrétiens la liberté de choisir leur épouse. Par ailleurs, le mariage monogamique provoqua les résistances habituelles en pareil cas. Le temps, la patience et l'intransigeance finirent par les vaincre peu à peu, et la famille chrétienne parvint à se constituer progressivement.

L'administration des sacrements implique la prédication et le culte. Dans les villages indiens, la première revêtait souvent la forme de missions. Mais l'apostolat liturgique prit une ampleur toute particulière. Les fêtes religieuses se célébraient avec éclat. Les baptêmes, les mariages, les premières communions étaient entourés d'une pompe solennelle.

On multipliait surtout les processions, en leur donnant une allure tout à fait spectaculaire. Elles avaient lieu non seulement les jours de fête ou à l'occasion de pèlerinages, mais encore pour implorer quelque faveur ou la disparition de quelque fléau, pour réparer quelque faute ou quelque excès, pour rendre grâces enfin de quelque victoire ou de quelque bienfait. On nettoyait et on ornait les rues, on jouait de la musique, on chantait des cantiques, on tirait des pétards ou des coups d'espingarde. Il y avait aussi, le cas échéant, des pénitents et des flagellants. Les confréries jouaient là un grand rôle. Chaque village indien possédait en effet une confrérie du Saint-Sacrement, une confrérie de Notre-Dame et une confrérie des Ames-du-Purgatoire. C'était un des meilleurs moyens d'encadrer les nouveaux convertis et d'assurer leur persévérance.

Les esclaves noirs, de plus en plus nombreux, bénéficièrent du même zèle que les Indiens. Mais on ne savait guère leur langue, et l'on envisagea un moment, pour remédier à cette lacune, de rattacher l'Angola à la Province brésilienne, de façon à disposer plus aisément de religieux interprètes. On dut y renoncer, mais il est significatif qu'un Jésuite ait composé un *Arte da lingua de Angola* à l'intention expresse de ses confrères du Brésil.

*
* *

Le Brésil formait depuis 1553 une Province de la Compagnie, mais il s'y posait des problèmes particuliers, pour le premier et le second noviciat, pour les études, et surtout pour le recrutement. Dans les premiers temps, l'organisation du noviciat et des études fut inévitablement déficiente, faute de prêtres et de sujets, faute de maisons appropriées, et parce que les nécessités de l'apostolat empêchaient souvent de garder les religieux groupés. Le problème des vocations était plus grave et plus malaisé encore ; aujourd'hui même il n'est pas entièrement résolu. On n'a aucun exemple, à cette époque, de Jésuite indigène. Le recrutement se fit uniquement parmi les créoles et les métis. Encore ces derniers donnèrent-ils de telles déceptions que, pratiquement, il n'y a pas lieu

de parler d'eux et qu'on finit par renoncer à les accepter. Les milieux créoles, surtout les élèves des collèges, qui avaient généralement l'avantage d'être bilingues, fournirent des vocations plus solides. Si les religieux de cette origine étaient rarement doués pour le gouvernement et l'administration, ils étaient bien préparés à l'apostolat auprès des Indiens. Il y eut en outre au Brésil des vocations tardives, excellentes, comme celle du Fr. Pero Correia, qui mourut quasi-martyr. Mais beaucoup aussi n'aboutissaient point, et, dans l'ensemble, les Portugais du Brésil restaient une minorité insuffisante : l'atmosphère morale, trop souvent corrompue, était peu favorable, la société nouvelle manquait de stabilité, et une vraie tradition catholique faisait encore défaut. Il fallut donc s'adresser constamment au Portugal, et la correspondance des supérieurs du Brésil est ainsi remplie de demandes de personnel. Ils soulignent l'abondance de la moisson, vantent l'agrément et la salubrité du climat. On avait besoin surtout de prêtres bien formés, théologiens et canonistes, pour la prédication, l'enseignement et le gouvernement : les supérieurs des maisons portugaises devaient se garder avec soin d'envoyer au Brésil les médiocres et les incapables ! La métropole demeura donc la source principale : enfants ou jeunes gens qui, ayant passé au Brésil, y furent admis dans la Compagnie, étudiants de Coimbre ou d'ailleurs, frères coadjuteurs, prêtres de tout genre. Sur la demande même des Pères du Portugal, dont la Province avait encore la charge missionnaire des Indes, des Moluques, du Japon et de l'Afrique noire, et qui se voyaient débordés, on fit appel aussi à l'étranger. Il vint surtout des Italiens et des Espagnols, dont le plus illustre fut Anchieta, né à Ténérife d'un père basque, mais qui appartenait, il est vrai, à la Province portugaise.

Nous avons déjà cité plusieurs fois ce nom. Son zèle, ses hautes vertus, son activité infatigable, son talent d'écrivain, ses dons linguistiques, la variété de ses aptitudes ont valu à Anchieta le titre glorieux, aujourd'hui traditionnel, d'« apôtre du Brésil ». Mais deux de ses confrères, Portugais d'origine ceux-là, et que sa renommée a un peu injustement éclipsés, méritent d'être cités avec lui. C'est sur cette évo-

cation que nous voudrions finir. D'abord le chef : Manuel da Nóbrega. Ce grand religieux, dont l'enfance n'est guère connue, avait commencé ses études à l'Université de Salamanque et les avait poursuivies à l'Université de Coimbre. C'est à Coimbre qu'il avait été ordonné prêtre, et c'est là aussi qu'il était entré dans la Compagnie, en 1544. En 1549, nous l'avons vu, il débarquait à Bahia à la tête de la première mission du Brésil. Vice-provincial, puis Provincial, le gouvernement de la Compagnie l'obligea durant dix ans à des voyages continuels à travers le pays. Remplacé en 1559 par son ami Luiz da Grâ, il consacra dès lors son activité au sud du Brésil ; en 1563, il remplit avec Anchieta une périlleuse mission qui aboutit à la soumission des Indiens Tamoios ; il joua ensuite un rôle prépondérant dans l'occupation et la fondation de Rio de Janeiro. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1570, recteur du collège des Jésuites. Figure originale et puissante, organisateur méthodique et perspicace, mais qui s'abandonnait parfois à un humour audacieux, on trouve Nóbrega à tous les événements décisifs des origines nationales, et il est regardé aujourd'hui comme le principal fondateur de l'Église brésilienne. Son ami Inácio de Azevedo, le martyr, dont la destinée fut bien différente, mourut la même année que lui. C'était une vocation singulièrement émouvante que celle du P. Azevedo. Fils d'un prêtre, il put se considérer, quand il connut sa naissance sacrilège, comme très impérativement et très directement appelé à une vie de sacrifice et de réparation. Aussi, quand il fut admis dans la Compagnie, à la fin de 1548, demanda-t-il les missions avec une insistance particulière. Il ne prit cependant contact avec le Brésil qu'en 1566. Les autorités de l'Ordre l'y chargèrent alors d'une visite qu'il effectua à la satisfaction générale. Rentré en Europe, il repartit dès 1570 à la tête d'un groupe nombreux de religieux qui allaient renforcer la mission brésilienne. Dans l'Atlantique, la flotte qui les transportait fut attaquée par les navires du corsaire protestant Jacques Soria : en haine de la foi catholique, les Jésuites, sauf un, furent tous massacrés ou jetés à la mer. Le P. Inácio de Azevedo fut tué le premier, parce qu'il fut le premier à se présenter aux ennemis : il mourut avec une

image de la Vierge entre les mains. Tout de suite, ses compagnons et lui furent vénérés comme des martyrs, et ce titre leur a été officiellement reconnu par le pape Pie IX en 1854. On les invoqua en outre comme « patrons du Brésil », et, si cette vaste contrée est devenue aujourd'hui une grande nation catholique, beaucoup estiment que les mérites des victimes de 1570 n'y ont pas été étrangers. Il y eut parmi les Jésuites du Brésil au seizième siècle bien des saints religieux et bien des excellents missionnaires. Mais les trois noms de José de Anchieta, de Manuel da Nóbrega et d'Inácio de Azevedo les dominent tous et résument les principaux aspects de l'œuvre accomplie par la Compagnie dans ce pays.

ROBERT RICARD.

ÉDUCATION ET DIRECTION[1]

L'EFFORT MORAL

Dans la langue pédagogique, le mot de direction n'est pas pris communément au sens que nous lui avons donné jusqu'ici. Mais, à faire immédiatement de la direction une tâche pédagogique, un moyen d'éducation, parmi d'autres tâches et d'autres moyens, on risque de séparer si bien éducation et direction, que beaucoup de parents, par crainte d'outrepasser les limites de leur mission, en arrivent à se défendre et se décharger sur d'autres de cette formation singulière de la conscience personnelle en quoi consiste proprement l'éducation morale d'un enfant, ce qu'il y a de plus haut et de plus sacré dans leur devoir. En même temps, cette erreur conduit des « directeurs de conscience », prêtres ou laïques, des médecins parfois, à se réserver si bien l'intérieur d'un enfant, au nom de sa liberté de conscience et du respect dû à son intimité, qu'ils le détachent de ses parents et découronnent à ses yeux leur mission éducatrice, aboutissant, sans le vouloir, à réduire l'éducation familiale en quelque sorte à un élevage. C'est pourquoi nous avons tant insisté sur l'inséparable union de l'éducation et de la direction. *On n'élève pas sans diriger, et sans diriger la conscience.*

Une certaine distinction est pourtant nécessaire et réelle. Les parents ont adopté une ligne de conduite pour faire grandir leur enfant ; ils font de l'éducation dirigée. Ils s'adressent à l'enfant même, à sa liberté et à sa conscience, pour qu'il se maintienne dans cette ligne de conduite et y progresse ; ils font de l'éducation qui est direction intérieure ou du dedans. Mais ni la vie ni l'enfant ne sont simples. Ce garçon normal a tous les péchés capitaux en petit, et aussi, à l'état d'amorces ou de virtualités, toutes les vertus morales. Il a la faiblesse

1. Voir *Études* du 5 avril 1939.

de son âge, celui de son intelligence et de sa sensibilité comme de son corps. De plus, il ne voit pas clair en lui-même, car se posséder est la perfection à laquelle il tend en devenant un homme, non une condition donnée au départ. Être sage, c'est vite dit. Mais par où commencer et comment s'y prendre? Comment faire effort ici, pour le travail par exemple, sans risquer de négliger un peu le reste? Tout à la fois, c'est trop et c'est impossible. Eh bien! il va d'abord cesser de mentir, devenir franc. Qu'elle est complexe, la loyauté! On a dit gentiment à cette vieille dame qu'on était enchanté de la voir; ce n'est pas mensonge, mais politesse. On a raconté à maman que le petit frère a fait semblant de se laver ce matin; on est un vilain rapporteur. Dans le catéchisme, tout est clair; vertus et défauts sont bien distincts, chacun à sa place. Mais, dans la vie, on ne s'y retrouve plus. Si seulement on se retrouvait soi-même! Or, voilà qu'on a eu la grippe; on l'a eue, on ne l'a plus; on se sent pourtant pas tout à fait comme avant; et si, ce soir, on devait dire si on a bien travaillé en classe, il faudrait répondre: « Je ne sais pas »; et papa déteste ça. A chaque jour, ces jours qui se suivent sans se ressembler, une double série de questions se posent à un enfant, des questions de conscience sur ce qui est bien ou mal, s'il a fait bien ou mal, des questions de tactique sur la manière de s'y prendre pour se corriger, grandir, se conquérir.

Ici, intervient en éducation la direction proprement dite: réponse aux questions que l'enfant se pose au jour le jour, par où peu à peu lui est dispensée la lumière dont il a besoin; éclaircissement progressif de la conscience et éclairage de la vie; choix fait avec l'enfant d'une tactique sans cesse adaptée pour qu'il s'élève, devienne maître de soi et de sa conscience d'abord. La direction proprement dite, ou au sens propre, est *direction actuelle de l'effort moral actuel*, que cet effort soit effort de jugement moral ou effort de conduite.

Quelques mots sur la formation intellectuelle éclaireront peut-être cette distinction. Peut-on parler de direction intellectuelle? Oui, au sens large d'éducation dirigée. Rarement, au sens restreint, car il ne faut pas confondre la direction

intellectuelle et celle qui demande un effort intellectuel contre la paresse, la distraction, l'ennui, la lassitude ou autres difficultés à surmonter quotidiennement dans le travail.

On peut d'abord instruire, enseigner, préparer à des examens, sans presque former, sans faire en tout cas de l'éducation intellectuelle, en chargeant la mémoire de connaissances non assimilées, en réduisant les gestes mentaux, écrire, parler, calculer, à une sorte de gymnastique arbitraire et comme mécanique qui est un dressage. Mais voici un professeur qui sait bien ce qu'il attend du français, du latin ou des mathématiques qu'il enseigne, pour la formation et la culture de l'esprit, du jugement, du raisonnement, de l'invention même; il exige d'ailleurs un effort personnel d'assimilation intelligente de cet art de penser; néanmoins, tout en suivant et contrôlant le travail de chacun de ses élèves, il s'interdit de déceler ou favoriser une vocation intellectuelle et de donner le moindre conseil ou appui pour un travail personnel autre que cette assimilation intelligente de l'enseignement commun et des méthodes communes. Il fait de l'éducation dirigée dans la mesure où il est lui-même guidé par une certaine conception de ce qu'est un esprit formé et cultivé; rien de plus. Sans paraître presque connaître ses élèves et s'intéresser à eux, cet autre professeur, pensant tout haut devant sa classe, inventant pour ainsi dire les mathématiques ou la philosophie de Platon, découvrant Racine, apprend à chacun l'art de penser dont ils feront ensuite l'usage qu'ils voudront ; ce maître excellent, éveilleur, n'est pas un directeur. Pour celui-ci, il n'existe que des élèves différents dont il s'attache à découvrir la forme d'intelligence, l'allure de raisonnement, les dons et les goûts, s'enchantant de ce qu'ils pensent et sentent autrement que lui ou contre lui, ravi de ce qui dans leur style est expression originale, même moins correcte, ou encore de cette façon d'aborder un problème qui n'était pas la sienne ; de cette intelligence-ci, imparfaite, tâtonnante, instable, il veut faire cette même intelligence ferme et lucide ; c'est de la haute éducation bien dirigée.

Le vrai directeur intellectuel sera cependant *cet autre qui*, en face d'un adolescent complexe, richement doué mais touffu, aux dons multiples et qui semblent se contredire, incapable

de choisir entre les intérêts qui le sollicitent, *déterminera le trait d'esprit caractéristique autour duquel s'organiseront les autres lignes du visage et obtiendra du garçon qu'il sache opter pour sa vraie vocation*, faisant les sacrifices nécessaires, acceptant que se discipliner soit d'abord s'émonder, ou du moins se construire selon un ordre qui est un choix. Disons-le : de pareils directeurs sont rares, très rares. Et c'est pourquoi direction intellectuelle s'entend communément en un sens large et moins propre.

Revenons à la formation du caractère. Le scoutisme va nous fournir l'exemple qui permettra de mieux saisir la distinction entre éducation et direction proprement dite. Ce chef de troupe a une mission bien définie. Aux vingt-cinq ou trente garçons que groupent ses patrouilles, il a charge de faire faire du scoutisme authentique, sincère. Il est d'ailleurs entendu qu'il n'a accepté définitivement à la Promesse que des garçons aptes au scoutisme. Il n'a pas à inventer le scoutisme ou un scoutisme, ni même à choisir dans le scoutisme ; il ne réussira à former des scouts qu'en maniant loyalement la méthode intégrale. Il devra pourtant s'adapter à ses garçons, et d'abord à ses garçons pris ensemble, à certaines conditions plus ou moins communes de milieu, d'éducation, de santé, de débrouillage, d'esprit collectif. Ce qui suppose que, périodiquement, il examinera où en est sa troupe pour bâtir son programme de trimestre ou d'année ou de camp, insistant sur telle technique, demandant de préférence cet effort physique ou moral, attirant l'attention sur cet article de la loi ou cet autre. Il fait ainsi de l'éducation collective dirigée, dirigée vers ce type d'homme qu'est le scout, précisée en raison de sa connaissance actuelle des garçons de sa troupe. Mais le chef qui s'en tiendrait là n'aurait pas tenu les engagements de son investiture. Car le scoutisme est une méthode d'éducation individuelle. C'est de chacun de ses garçons que le chef doit, par la pratique du scoutisme, faire un scout.

Et donc, parce que la formation du caractère demande une tactique toujours adaptée, constamment modifiée suivant l'événement, en accord normalement avec les parents,

et si possible les autres éducateurs, et, cela va sans dire, avec son aumônier, *ayant aidé tel garçon à choisir et préciser son effort actuel, le chef le soutiendra dans cet effort.* Par exemple, dans la vie scoute commune, pour ce garçon décidé actuellement à devenir loyal, il s'attachera à tout ce qui est épreuve et formation de la loyauté, le franc jeu, la Bonne Action réelle, le nœud bien fait, la sincérité dans l'observation de la nature. En même temps, dans la même vie scoute, il dirige tel autre garçon vers la conquête d'un vouloir ferme, et celui-ci dans l'apprentissage de la responsabilité acceptée, et celui-là qui doit apprendre à penser aux autres. Sans se substituer aux parents, sans gêner son aumônier, sans se mêler de faire ce qu'on appelle de la direction spirituelle, ce chef scout pratique la direction comme moyen d'éducation. Et il est trop évident que cette direction de l'effort moral dans l'acquisition du caractère est formation et même direction de la conscience, bien que, dans le jeu de la méthode scoute, le chef n'aille pas de l'explication de ce qu'est la loyauté à la pratique de la loyauté, mais de la pratique à une intelligence plus précise.

En famille, il n'en va pas autrement, encore que la tâche des parents soit beaucoup moins simple, beaucoup plus délicate. Par la vie familiale, et dans cette vie partagée, avec son ordre, sa discipline, ses exigences sociales, son air, son ton, ce caractère propre à chaque maison, les parents élèvent leurs enfants, tous ensemble et chacun d'eux, dirigeant cette éducation de tous et cette éducation de chacun. Mais, bien plus qu'un chef scout, ils doivent diriger chacun de leurs enfants dans le long effort de construction du caractère. Ne nions pas, marquons au contraire la difficulté. Déjà, quand il n'était pas encore question de direction du caractère, il fallait, sans ébranler l'ordre familial, sans compromettre la justice, traiter autrement ce timide et cet effronté, ce patient et cet instable, ce réfléchi et ce distrait, ce lent et cet impulsif aux départs foudroyants. Ce mot impertinent, ce devoir expédié, ce mensonge, ce geste égoïste, ce refus d'obéir étaient graves pour celui-ci, moins pour celui-là.

Mais voici que, pour aider cet impétueux, riche en défauts

et en qualités, à se discipliner, à se posséder, il faut d'accord avec lui choisir, déterminer l'effort actuel, le porter par exemple sur l'ordre matériel ou sur la politesse. Or, tout choix est limitation. Pendant que le garçon, dont la volonté est encore faible, insuffisamment ferme et constante, la tend pour s'obliger à ce que sa chambre ne ressemble pas au bric-à-brac du marché aux puces ou pour se contraindre à cette attention aux autres en quoi consiste radicalement la politesse, il est naturel et normal que d'autres efforts soient momentanément diminués, peut-être l'effort de travail. L'attention à un objet rejette les autres dans la pénombre ; c'est une loi élémentaire de psychologie. Plus d'un père ou d'une mère ont pourtant de la peine à admettre en pratique, sinon en théorie, que la direction doive demander peu à peu et par parties. Mais il arrivera en outre que, dans le même temps, au cadet ou à l'aîné de ce garçon, un bon gros, paisible, sociable, égal d'humeur, c'est l'effort de travail qu'il aura fallu choisir, et qu'il ne fournira vraiment qu'en cessant quelque temps de quitter son devoir pour s'occuper de la petite sœur qui s'ennuie ou répondre présent dès que maman demande un service. *Le problème inévitable est double : concilier la constance de l'ordre familial avec la direction de chaque enfant, ce qui suppose un ordre souple et vivant; obtenir un effort moral déterminé sans dispenser pour autant des autres efforts, mais en les subordonnant à l'effort privilégié.* Et si les scouts d'une troupe, en dépit de toutes les différences, ont quelque chose de commun dans le caractère, ce qui les disposait au scoutisme, la ressemblance familiale couvre des diversités fondamentales de caractère. Pourtant, il n'est pas d'éducation possible du caractère sans cette direction actuelle de l'effort moral.

Or, à cet effort la conscience de l'enfant est engagée et la responsabilité des éducateurs envers cette conscience. On l'oublie parfois. Cependant, sans faire appel encore, cela viendra, à l'union inséparable de la nature et de la grâce, on ne doit pas méconnaître l'union de la perfection psychologique et de la perfection morale, ou le caractère moral de la perfection humaine. De cette méconnaissance ont trop souvent découlé ici un étrange mépris pseudo-surnaturel de

la valeur humaine, là un naturalisme stoïcien dans l'éducation du caractère. *Devenir un homme n'est pas simple progrès biologique ou réussite esthétique, mais croissance morale à laquelle l'enfant est tenu par devoir, en conscience.* La fermeté, la constance, l'unité, l'harmonie, l'ordre d'un caractère sont sans doute des qualités psychologiques, mais aussi des vertus. Il importe décidément dans l'éducation de le voir, et de ne pas séparer la solidité du jugement et la vertu de prudence, la fermeté du vouloir, ou la maîtrise de soi et d'abord de son corps, et la vertu de force, la droiture de caractère et la loyauté, la tempérance et la subordination de la sensibilité à la raison. Être un homme est affaire de vertu. On parle, nous avons parlé de construction du caractère, pour souligner quel effort d'ensemble et intelligent est requis à ce progrès qu'il ne faut pas attendre d'un prétendu épanouissement ou d'un laisser-faire accordé à la spontanéité. Mais, de ce qu'on emprunte un terme au vocabulaire des psychologues, il ne suit pas que cette formation du caractère échappe à la morale, reste en quelque sorte contiguë à la vie morale ou n'en soit qu'une condition préalable. Il est déconcertant vraiment que tant d'éducateurs s'impatientent devant un enfant qui désire ardemment grandir, comme si ce désir marquait une volonté perverse d'échapper aux devoirs présents de l'enfance, tandis que tous les devoirs de l'enfance, comme des branches, s'ordonnent autour du tronc, ce devoir central de grandir. « Il grandissait... » ; en ce mot se résume la divine Enfance.

C'est pourquoi le choix, dont nous avons parlé, d'une tactique pour conquérir ou affermir son caractère n'est pas, chez l'enfant, simple calcul de raison, prudence méthodique, mais décision de conscience. *Le problème psychologique à résoudre est aussi un cas de conscience.* D'où suit que, dans cette direction de l'effort actuel de formation du caractère, les éducateurs doivent s'adresser directement à la conscience de l'enfant et se bien convaincre qu'éducation du caractère et éducation de la conscience vont ensemble.

Faut-il donc parler de direction de conscience ? Pas immédiatement. De formation d'abord. Nouvelle obligation

d'élucider la distinction entre éducation et direction, en montrant comme on va de l'une à l'autre.

La première tâche des parents est de favoriser l'éveil de la conscience. Avant, pour l'enfant, l'ordre moral n'est qu'un ordre de fait ; il y a ce qui se fait et ce qui ne se fait pas ; à ce qui ne se fait pas sont liés un froncement de sourcils de papa ou une tape de maman accompagnée d'un : « méchant » ; à ce qui se fait est lié un certain bien-être dans la maison, un air de sourire et de tendresse. *La conscience s'éveille quand ce qui se fait devient ce qui doit être fait, bien qu'on puisse ne le pas faire.* L'éducation de la conscience commence là, l'enfant apprenant de ses parents, par l'usage, ce qui dans l'ordre d'ensemble de la vie et de la maison est moral, obéir par exemple, ou ne l'est pas, que la cuisine soit à point, et la différence fondamentale entre une maladresse ou une involontaire sottise et une faute, la différence aussi entre le fait et l'intention. Il apprendra, après, la distinction et l'ordre des vertus ainsi que les nuances qu'il y a de l'impolitesse à peine voulue, un peu voulue quand même, à la désobéissance préméditée et calculée. Le petit catéchisme, enseignement méthodique et nécessairement théorique, n'est facilement intelligible d'emblée qu'à un enfant qui reçoit chez lui cette éducation de la conscience par la vie, les actes et les jugements de ses parents donnant leur valeur morale à ses propres actes et jugements.

Or, nous l'avons dit, cette éducation est dès le début nécessairement singulière, parce que la conscience est personnelle et autonome, mais aussi parce que les conditions de la conscience changent avec les enfants. Habituer l'enfant à reconnaître ses fautes, oui. Mais, avec cet impulsif, on ne saurait trop distinguer le « pas fait exprès » et le « fait exprès ». A ce garçon, éclatant de santé, débrouillard et résolu, dont les oui sont des oui et les non des non, il importe d'apprendre à ne pas discuter avec sa responsabilité. A cet entêté, qui est au fond un indécis d'intelligence et de volonté, la reconnaissance d'un tort peut être si onéreuse qu'il convient de ne la jamais brusquer. De ce doux, sociable et craintif, affectueux, qui se modèle sur vous et vous répondra d'abord ce qu'il croit comprendre que vous désirez, la conscience doit être

libérée d'un dangereux mimétisme, et il faut se méfier que les gestes et les mots de l'aveu ou du repentir ne soient pas vides de toute signification morale. Mais, avec tous les enfants, le respect de la conscience qu'on entend former exige que les éducateurs distinguent du libre aveu qui est moral l'aveu forcé et arraché par contrainte ou douceur qu'il est indigne de vouloir emporter. On ne forme la conscience qu'en la respectant, et le respect oblige à remettre finalement à l'enfant la responsabilité de se juger devant Dieu.

Cette éducation singulière de la conscience n'est pourtant pas encore de la direction de conscience. *Mais, de même que l'éducation du caractère requiert une direction actuelle de l'effort moral par quoi se construit le caractère, l'éducation de la conscience personnelle, maîtresse d'elle-même, requiert une direction actuelle de l'effort de conquête de la conscience.* Jacques par exemple est paresseux, un paresseux supérieurement doué, brillant élève qui galope au-dessus du lot. Croit-on qu'il lui sera facile de se connaître ce qu'il est, de se juger paresseux ? Il a besoin d'être mis sur la voie de cette découverte, qu'on l'aide à s'apercevoir que son devoir français, excellent d'ailleurs, était fait de chic; que, faute d'un effort de polissage, cette version exacte reste un décalque; que, se fiant à son coup d'œil sur ses leçons, il s'est tourné et retourné cinq minutes de trop dans son lit; et que le travail ne consiste pas à l'emporter sur les meilleurs, mais à se dépasser soi-même, à n'être content que d'une tâche achevée. De Michel au contraire, élève moyen, tous s'accordent à dire qu'il est un garçon serviable, généreux, prêt à faire profiter de son adresse et de sa force musculaire quiconque a besoin d'un coup de main. Il le croit puisqu'on le dit. Mais à cette générosité manque la discrétion, de telle sorte que, toujours en mouvement pour trouver des services à rendre, il néglige son travail et compromet sa carrière, ou, parfois, impose son aide avec une cordialité bourrue, empêchant ainsi un camarade d'apprendre à faire de ses doigts ce qu'il fait à sa place. Il ne possédera sa conscience que s'il parvient, dirigé et soutenu, à voir que souvent il abritait derrière la générosité sa paresse intellectuelle ou le plaisir de faire montre de son

adresse, et s'il s'engage ainsi sur la route de la vraie générosité, don magnifique de soi au devoir, étant compris que le devoir de charité, le plus haut, ne dispense pas des autres s'il en est l'âme, ni de l'humilité dans le don. Pareillement, ce timide apprendra peu à peu que sa réserve, sa politesse, sa fierté, sa modération ne seront de pleines vertus qu'accompagnées d'un courage à s'affirmer quand il le faut et à prendre ses responsabilités. Et ce garçon qui ne ment jamais sera mené à voir qu'il est trop malin, trop adroit pour être simplement droit et qu'il traite sa conscience, comme il traite ses parents ou ses amis, en la jouant avec finesse.

Dans les exemples allégués, la situation était trop complexe pour que la conscience imparfaite et embrouillée n'eût pas besoin du ferme et intelligent appui de l'éducateur voyant clair dans le garçon et le conduisant à se connaître pour se posséder. Mais, s'il existe un enfant simple, il n'est pas un adolescent qui le soit. Aucun garçon ne saurait se passer de cette direction, soit *pour discerner le trait essentiel de son caractère en devenir*, sa qualité proprement caractéristique destinée à être sa vertu distinctive, l'épine dorsale de sa personnalité, soit *pour faire porter son effort au point voulu* afin que le courageux éclaircissement de sa conscience le rende intérieurement droit et sincère, sincère avec lui-même, et donc juge sûr de son devoir et de sa responsabilité.

Sans cette direction de l'effort moral de maîtrise du caractère et de la conscience, pas d'éducation complète du caractère ou de la conscience.

Que laissez-vous, me dira-t-on, à la direction spirituelle?

Je pourrais répondre que ces notes ne sont pas destinées à élucider la nature et proposer une méthode de la direction spirituelle. Mais l'objection permet de dissiper une illusion funeste. C'est bien aux premiers éducateurs, aux parents, et à tous ceux qui, par leur délégation et en collaboration avec eux, travaillent à l'éducation normale d'un adolescent, que s'adressent ces pages. Or, il n'est pas d'éducation véritable sans cette direction du caractère et de la conscience. Et, de ce que, malheureusement, trop de parents, par défaillance ou timidité, laissent à un « directeur de conscience »

le soin de cette éducation singulière et intérieure du caractère et de la conscience, il ne suit pas qu'elle soit hors de leur compétence et de leur devoir. Cette direction d'un enfant par ses parents est direction intérieure, atteignant et formant la conscience ; et, si les parents sont chrétiens, elle est direction expressément chrétienne et surnaturelle, comptant avec la grâce et en appelant à elle, menant à Dieu. Craignons ce laïcisme bien intentionné qui, sous le nom de direction spirituelle, réserverait au prêtre toute direction intérieure et surnaturelle de la conscience et dégraderait ainsi et découronnerait l'éducation familiale, œuvre sainte et de sainteté.

Évitons également, pour fonder et organiser la distinction des rôles entre éducateurs, père, mère, maître, chef, aumônier, confesseur, de recourir à une prétendue analyse de l'âme, aboutissant à séparer, dans l'unité du garçon vivant, le naturel et le surnaturel, le spirituel, le moral et le psychologique, ou encore les facultés, intelligence, sensibilité, volonté, pour confier par exemple à l'école l'intelligence, au père le caractère, le cœur à la mère, la conscience au prêtre... ou au médecin. Chaque éducateur, à sa place et dans l'exercice de sa mission propre, s'adresse à tout l'enfant et l'atteint et le forme tout entier. Quelle serait dans le cas contraire la situation du prêtre, aumônier scout, formant et dirigeant chacun de ses scouts, alors qu'il n'est le directeur spirituel que de quelques-uns ?

Mais enfin, qu'est-ce que la direction spirituelle? Le privilège du prêtre, sa mission propre n'est pas de s'adresser à la conscience et de parler au nom de Dieu, car toute autorité légitime parle au nom de Dieu, et il n'est pas d'autorité qui puisse atteindre humainement un homme autrement que par sa conscience. Cette mission privilégiée n'est pas non plus de mener l'enfant à Dieu, car les parents l'y mènent, ou de se référer à la foi et de s'appuyer à la grâce, car les parents chrétiens le doivent faire et le font. Enfin, s'il y a des secrets de l'âme, de caractère sacré, que les parents doivent respecter et que l'enfant ne communique qu'au seul prêtre, le prêtre doit respecter, lui, les secrets, sacrés aussi, de l'intimité de l'enfant et de ses parents fondée sur le partage

par l'enfant de la vie de ses parents, sur ce lien d'appartenance vitale. Le prêtre est le ministre de Dieu, constitué entre l'homme et Dieu à l'image du Christ Jésus, prêtre éternel. Confesseur, il est celui qui juge, lie ou délie au nom de Dieu souverainement, en engageant Dieu. « Homme de Dieu », en un sens tout spécial, il mène à Dieu pour ainsi dire en partant de Dieu, et toute l'éducation qu'il donne descend de Dieu par la grâce du ministère. *Directeur, il est « l'ami de l'Époux », celui qui met immédiatement en présence, pour s'effacer respectueusement, l'homme et son Dieu.* On chercherait en vain dans ce que nous avons dit le moindre empiétement sur cette divine mission.

Concluons donc que si, après un nécessaire dressage du bébé en attendant l'éveil premier de la conscience, il y a place, dans l'éducation de l'enfant et de l'adolescent, pour la contrainte, l'assouplissement, une discipline imposée, un enseignement d'autorité que légitiment soit l'intérêt de celui qu'on élève, soit les conditions de l'éducation collective, soit l'intérêt social, diriger, au sens propre où la direction est distincte de l'éducation, ne signifie pas dresser, discipliner par le jeu des habitudes, soumettre à une règle extérieure, conduire d'autorité, ni même instruire du devoir et imposer du dehors la vérité, définir et proposer l'idéal à atteindre, ni encore juger moralement l'enfant et demander qu'il accepte ce jugement, décider de sa responsabilité et agir avec lui en conséquence, ni simplement faire vouloir, ni, à l'opposé, se contenter de conseiller, fût-ce avec insistance, suggérer, exprimer un désir... Tout cela est éducation, et éducation qui dirige et oriente la croissance de l'enfant. *Diriger un adolescent, c'est aider sa croissance psychologique et morale en obtenant de son intelligence et de sa conscience qu'il choisisse, accomplisse, soutienne l'effort déterminé, actuellement le mieux adapté aux circonstances, le mieux proportionné à ce qu'il est, le plus efficace pour la conquête et la maîtrise de son caractère et de sa conscience.*

Toute éducation véritable, nous l'avons montré, est direction de la croissance de l'enfant, de cet enfant-ci, dans un sens déterminé par sa vocation. Et cette éducation qui

dirige et oriente s'appuie à l'intelligence et à la conscience de l'enfant comme à son libre arbitre. Donc, ce qu'il y a de propre à la direction telle que nous la distinguons de l'éducation n'est ni d'orienter, ni de le faire de l'intérieur par l'intelligence et la liberté de l'enfant, ni de s'adresser expressément à sa conscience. Mais la croissance de l'enfant, croissance du caractère, de l'intelligence, de la conscience vers l'unité, la fermeté, la personnalité, l'autonomie de l'homme fait pose à tout moment le problème d'*un effort actuellement demandé et qui doit être, momentanément, longtemps parfois, l'effort central et privilégié dont dépend le progrès total*, psychologique et moral. La direction proprement dite est l'art d'aider l'enfant, l'adolescent ou le jeune homme à choisir cet effort et à l'accomplir.

JEAN RIMAUD.

ARROSA, MA CHEVRETTE

La première fumée qui monte, à la pointe du jour, au-dessus des maisons encore endormies de Licq-Atherey, dans la Haute-Soule, est celle qu'allume — régulière comme l'étoile du matin — mon vieux berger, Grégorio, le métayer de Tintua-Borda.

Quand je dis : « la première », je fais erreur.

Dès qu'il a passé dans ses chausses de velours marron — d'un velours d'Aragon qui ne se retrouve plus ! — ses longues jambes grêles, Grégorio, faisant claquer contre le crépi du mur les deux petits volets noirs, examine d'abord le ciel, les nuages, la vallée, puis se signe de l'ongle sur la bouche, les joues, le front : *Ave Maria purissima !* Maintenant il pourra rouler son éternel *pitillo*, la maigre cigarette bosselée que tout bon Espagnol entretient coincée aux commissures des lèvres.

A tâtons, Grégorio descend le noir escalier qui mène à la cuisine, plonge la main dans la *pila* d'eau bénite encastrée sur le palier. En bas, sur la plaque de fonte, un amas blanc de cendres froides rappelle le feu de la veille. Deux nouveaux claquements : encore les contrevents. La journée peut commencer.

Elle commence. Un coup de plumeau — une aile d'oie desséchée — aura vite fait d'épousseter les effilochures cendrées qui fuient, déjà happées par le sombre entonnoir de la cheminée.

Il n'est plus, maintenant, que de s'accroupir devant l'âtre, sur la *kacheta*, le minuscule escabeau des vieilles cuisines souletines, et de casser entre les doigts quelques menus morceaux de sarments... J'allais oublier ! Les allumettes !

Dussions-nous passer pour de très vieux bonshommes, Grégorio et moi, nous avons parfaitement connu le temps des premières allumettes. Je veux dire que nous avons appelé d'un nom équivalent les petits éclats de bois de mélèze et de résine, très secs, qu'on enflammait, dans les âtres paysans, en faisant jaillir dessus, avec une pierre à briquet, une fine poussière d'étincelles. Plus tard, nous avons connu, après quelques tâtonnements, les allumettes sou-

frées dont la fumée épaisse et puante vous prenait à la gorge. Grégorio, lui, depuis qu'il est fumeur, c'est-à-dire depuis toujours, s'en est tenu — il s'en tient encore — à son vieux briquet, qui lui cause de belles colères quand, ne sachant trop à qui s'en prendre, il voue à tous les diables tour à tour sa mèche, son amadou ou son ferrocerium.

Enfin, le feu a pris !

Une devinette basque pose cette énigme : « Qu'est-ce qui se met à ronfler dès le petit matin et dort ensuite tout le long du jour ? » Grégorio vous donnera la réponse : « C'est le soufflet ! »

Grégorio se souvient aussi d'autres temps. Dans les bergeries aragonnaises, quand il était petit et qu'on le préposait à la « garde du feu », il avait toujours à portée de main, dans une encoignure de l'âtre, un bout de roseau, large et court, où il devait s'époumoner, ne recevant pour payement que force bourrades et taloches. Béni soufflet qui, moyennant deux coups d'accordéon et deux grognements, faisait, à lui seul, chaleur, musique et clarté !

La cigarette appelle un autre devoir. La journée sera dure. Soigner les vaches, les traire, courir à la pousuite des brebis et les ramener, couper le bois, le traîner le long des pentes et le tasser, tailler, amonceler, monter et engranger thuyas, fougères, foins et regains, blés et maïs, pommes, châtaignes et noix : qui résisterait à un tel travail à moins qu'il ne s'alimente ?

Or le symbole — et aussi la figure! — de l'abondance, c'est le pot à graisse, le pot à la panse rebondie et onctueuse.

Grégorio ne le tire qu'avec respect du fond de l'armoire où il gît sous un vieux journal, huileux à souhait. Dans l'ombre, il écoute le long raclement de la cuillère d'étain contre le granulé rugueux, jugeant à ce bruit seul de la contenance. Maintenant, la douce graisse blanche s'épanche sur la poêle noire. Surprise, d'abord, des contrastes, elle s'étale, court aux bordures de la nappe, et ne commence à tressaillir que lorsqu'elle en a fait tout le tour. Alors, troublée, elle s'agite, clapote, geint et se boursoufle jusqu'à ce que Grégorio, ayant cassé, sur la lèvre du sombre disque, deux œufs dans un jaillissement d'or, lève les yeux, croyant au crépitement d'une averse sur les ardoises du toit.

Maintenant, la grande affaire : le déjeuner! Grégorio va prendre dans la huche un large morceau de pain, vieux de six jours, mais qui

devra durer encore jusqu'à la huitaine. Assis entre les chenets bas, il balaie d'un quignon épais, entre ses gros doigts, la poêle chaude, décroche du manteau de la cheminée l'outre garnie de cidre ou de vin.

Mais déjà, dans la bergerie, dans la grange, dans les étables, l'alerte est donnée. Derrière les claires-voies du poulailler les coqs s'impatientent. Contre les portes vaches et génisses meuglent, sentant le foin en flairant la rosée.

Enfin, la dernière et frêle sommation. Ici, tout près, un tremblotement puéril tant il est vacillant ! C'est la biquette que Grégorio a baptisée avec tranquillité d'un nom de sainte, Rose de Viterbe : sa chevrette, ma chevrette, notre chevrette Arrosa.

***

Un honnête propriétaire qui avait acheté, voici une vingtaine d'années, dans la montagne de Licq-Atherey, une ou deux bordes auprès d'une fontaine d'une merveilleuse fraîcheur, avait eu l'idée — fort heureuse pour moi ! — d'aménager sur ces hauteurs un rustique établissement de bains. Des « Américains », notamment, s'y donnaient rendez-vous pour jouir de la beauté du paysage, de la vertu des eaux et des bonnes parties de cartes à l'ombre légère d'une charmille taillée en éventail.

Quelques chasseurs, quelques prêtres basques aussi, au moment surtout du passage de la palombe, venaient corser un peu l'élément forcément réduit de la petite hôtellerie.

Comme il n'y avait point d'église dans la région et qu'on ne pouvait y avoir de messe qu'en la célébrant soi-même sur place, Mgr l'évêque de Bayonne avait accordé l'autorisation d'avoir une chapelle munie des objets du culte les plus indispensables. Les dimanches d'été, il se formait là toute une assistance, presque une petite paroisse, composée de baigneurs, mais aussi de bergers transhumants, de métayers et de laboureurs des grandes fermes éparses sur 8 à 10 kilomètres à la ronde. De cette façon, nos bons Basques, tous chrétiens de vieille souche, n'avaient plus besoin de se relayer, à tour de rôle, maison par maison, pour remplir leur devoir dominical. Il leur suffisait de glisser la clef sous la porte et de hisser sur les épaules les enfants plus petits pour les amener à Jésus, comme au bon temps du Discours sur la Montagne.

C'est de ce temps, redevenu biblique et pastoral, que datent mes

plus délicieux souvenirs de Licq. Combien de sermons, prêchés dans mon basque le plus accessible au génie de ces frustes auditeurs, n'ai-je pas prêchés sur cette montagne des Béatitudes ! Tandis que Grégorio se charge de faire régner le bon ordre en lançant des regards fulgurants à l'adresse des garçons qui se permettent quelque innocente facétie, le « public », lui, se presse devant la grande porte, largement ouverte sur l'esplanade. Beaucoup d'enfants, et de tous âges, qu'on entasse, comme harengs en caque, sur les six à huit bancs disponibles. Des jeunes filles, des femmes chantent des cantiques dans la vieille et douce langue, à quoi répondent la voix en mineur des hommes, la voix en fausset des jeunes pâtres. Pour terminer le tout, l'Angélus, chanté en trois stances par toute l'assistance :

Zelutik jinik Ainguriak
Mariari du mezutzten...
L'Ange venu du ciel annonce à Marie...

Maintenant, il ne reste plus à accomplir qu'un dernier point du cérémonial : le déjeuner. Les cabas confiés à Grégorio entrent en danse sous la tonnelle ou sur l'herbe rase de la cour ; et aussi le *chahako*, l'outre garnie du vin de la maison, compagnon inséparable du Basque en montagne. Le pèlerinage est achevé. Par les pentes et par le sous-bois, les groupes s'égrènent, se dispersent... Seuls, de-ci de-là, en hennissements cristallins, jaillissent quelques *irrintzina*...

***

C'est par un de ces jolis matins d'été où pendent encore des effilochures de brumes au long des hêtraies, que je m'apprêtais à regagner, cette année, mon chalet perdu.

Il est rare que Grégorio, quand je monte pour mes vacances dans sa cabane haute, ne m'amène pas quelque bête de sa fantaisie. Le brave homme aime la compagnie, lui qui, par une malchance ou une ironie du sort, bloqué par la neige tout l'hiver, ne rencontre pas âme qui vive !

Dans le cours de douze à quinze saisons que j'ai passées fidèlement auprès de ses feux de brandes et parmi ses pots de grès, j'ai vu défiler un nombre considérable d'animaux les plus variés : des chiens de berger ou des chiens-loups qui, tous, se sont appelés du même nom : « Choumich » (bien que j'en ai connu un certain nombre qui étaient

franchement « inchoumis » !); des chats, tous blancs ou tachetés de noir, tous sauvages et mal léchés, qui se sont appelés, de père en fils ou de cousins en cousins : « Miñiñi » ou « Miñiña » ; des porcs, qui n'ont vécu, et pour cause, qu'un an ; des vaches, aux noms nécessairement plus variés parce qu'on les désignait selon la forme de leurs cornes : Zabala (l'évasée), Khuloa (l'arquée), Okherra (la tordue), etc. Au reste, quand son maître lui confiait une vache encore jeune à introduire dans sa bergerie, Grégorio n'hésitait pas à corriger au gré de ses goûts esthétiques la courbe plus ou moins harmonieuse de ses cornes. Les pasteurs des villages d'Aragon, chez qui il avait passé toute sa jeunesse, lui avaient appris à modeler, en l'amollissant dans de la cendre brûlante, la matière cornée d'un bouc ou d'un bouquetin.

Cette fois-ci, dès la pointe du jour, Grégorio avait sellé un mulet pour descendre au village et venir me prendre avec mes provisions. A ma descente de l'autobus, il m'annonça la nouvelle :

— Vous allez trouver du monde, là-haut.

Et, pour jouir aussitôt de ma contrariété, malin, il ajouta :

— Une gentille demoiselle...

Je le regardai dans les yeux. Je savais par une longue expérience que, lorsqu'il descendait à l'auberge du bourg, — ordinairement sobre, et pour cause, — il perdait légèrement son contrôle après un ou deux verres de vin de Navarre.

Devinant que je ne goûtais guère la facétie, il se ravisa :

— Vous verrez, dit-il, la petite chèvre de dix mois que j'ai recueillie dans la montagne. Elle vous amusera... Et vous ne dites rien à Choumich ?

Toujours « choumis » et discret, en effet, le ravissant épagneul blanc, dès qu'il fut admis à se présenter, vint me faire les grâces dépareillées de son œil gris strié de bleu et celles de son œil fauve tacheté de noir.

Avec son art consommé d'équilibrer les paquets les plus hétéroclites sur le dos anguleux ou sur les cacolets d'une mule rétive, Grégorio eut vite fait de charger son bât, non sans lancer tous les jurons de Roncal et d'Aragon à l'adresse des passants qui se permettaient de critiquer ses méthodes.

Quand il eut exhalé son indignation, le muletier refusa dignement, sur le seuil de l'auberge, le dernier verre qui aurait pu en effet

compromettre et son chargement et sa propre personne, puis, tirant devant moi la bête par le licou, il commença à escalader le long raidillon qui partait du pied même de la montagne.

Prolixe, comme nous l'avons dit, au début de la montée, Grégorio s'accoisait dès qu'il avait perdu de vue l'auberge et la région des bois. Son vieil asthme aidant, et aussi le pas rythmé de la mule dont les cuirs geignaient à tous les cahots de la route, il retrouvait instinctivement le ton sentencieux et les aphorismes dépourvus d'envolées qui conviennent à la marche en montagne.

Sans autre intermède que les reniflements essoufflés de la bête et ses tentatives de fuite en reconnaissant les haltes anciennes, homme, mule et voyageur s'arrêtèrent un instant.

Assis sur un quartier de roche, Grégorio ralluma sa cigarette de paille de maïs immuablement logée dans le rebord de son béret. Tout en bas de l'escarpement, la grappe aux toits bruns et aux façades blanches des maisons de Licq étincelait, frappée de biais par le soleil montant.

Soudain, très en dessus de nous, là où finit le bois, où la fougeraie commence, nous avons entendu comme un petit bruit de crécelle, mais si menu, si tremblotant, qu'il semblait apporter avec lui, dans l'air léger, comme le frémissement apeuré de toutes les clématites et de toutes les graminées.

— Arrosa ! s'est écrié Grégorio.

Et j'ai redit, souriant déjà à ce nom baroque et joli :

— Arrosa !

Du reste, en levant la tête au delà des bordures hautes de la futaie, nous pouvons apercevoir, éclatante de blancheur, la métairie où Grégorio, seul — avec Choumich — les douze mois de l'année, soigne les bœufs, les vaches, les brebis et les agneaux de son maître, M. le maire de Licq-Atherey.

Nous sommes encore trop bas, entre le sommet et la vallée, pour qu'on puisse distinguer, sur la petite esplanade de la cour, les détails — surtout l'image qu'on évoque — de la barbiche et de la petite tête méphistophélesque d'Arrosa nous regardant par les interstices des branches.

Mais si nous ne pouvons, nous, écrasés par l'ampleur du cadre magique, discerner ces vétilles que sont, dans le paysage, la tache blanche et noire d'un cabri ou la fourche mince de deux petites cornes dans une haie d'aubépiniers, c'est Arrosa elle-même qui, par

son défaillant chevrotement, se chargera de se rappeler à nous :

— Mé-hé-hé-hé-éé !

— Cette bête nous assomme ! bougonne Grégorio, dissimulant par avance le plaisir qu'il aura à nous la présenter tout à l'heure.

Il tire une dernière bouffée de sa cigarette, qu'il replonge aussitôt dans l'ourlet de son béret basque, et nous remontons vers Tintua-Borda, guidés par le trémolo, s'affermissant peu à peu, de notre gentil biquet.

Quand j'abordai, avec Grégorio, la dernière crête de Tintua-Borda, je fus assez mortifié de voir le peu de cas que faisait de ma présence notre chevrette Arrosa. Du moment que je n'avais pas à lui offrir la pincée de sel que tout berger porte habituellement au fond d'une petite poche, je ne l'intéressais point.

De toutes les bêtes que j'ai fréquentées dans la ménagerie de Tintua-Borda, je n'ai pas connu de plus précieuse et aristocratique jeune personne que notre compagne de vie, à Grégorio et à moi : notre chevrette Arrosa.

Je puis dire, sans forcer l'image, que Rosa naquit orpheline. Son père adoptif l'avait trouvée dans la haute montagne qui sépare les contreforts du Pic d'Orhy des « Ports » d'Espagne, au cours d'un de ces bouleversements bizarres et terrifiants, accompagnés de pluies torrentielles, qui secouent parfois nos immuables et tranquilles Pyrénées. Ému et ravi, il l'avait dégagée d'entre les éboulis qui, sans doute, avaient enseveli sa mère, et l'avait emportée, frileusement blottie dans sa *longarina*, le long cache-nez où s'enveloppent, les jours d'orage, les bergers des vallées de Roncal et de Roncevaux. Bon Samaritain, il lui avait trouvé sans peine, parmi ses brebis, une nouvelle mère dont, pour aguicher le nourrisson, il frottait les tétons de sucre et de miel.

J'ai beaucoup perdu à ne pouvoir assister aux premiers allaitements de Rose et de son frère de lait, — un agneau du même âge, doué d'un esprit assez conciliant et partageux pour consentir de tels prélèvements.

En août dernier, le sevrage était chose accomplie et Grégorio aurait pu fredonner avec fierté, comme dans l'opérette de Meilhac et Halévy, en songeant à son petit bout de rescapé :

Il grandira ! *(bis)*
Il grandira ! *(ter)*
Il grandira, car il est espagnô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ôôl [1] !

Si Arrosa était née espagnole, le lait basque dont elle avait été nourrie lui avait infusé un sang nouveau et un diable-au-corps qui ravissait à la fois et inquiétait Grégorio : « *Cabeza de cabra !* Tête de biquette ! » marmonnait-il en la voyant sauter sur la table ou sur l'évier de la cuisine.

Dès qu'elle avait été en âge de sortir sur le devant de la porte, Grégorio lui avait modelé un petit collier de frêne tendre d'où pendait une menue clochette, afin qu'on pût suivre ses allées et venues et vérifier à ses bonds si elle ne franchissait pas les clôtures défendues. Son royaume, en effet, ne devait tenir qu'entre les deux claies qui s'ouvraient sur le dangereux inconnu où se tiennent, toujours en tapinois, méchants renards et loups dévorants. Or, c'était précisément vers ces parages interdits que se portait la curiosité frémissante de notre chevrette Arrosa.

Mais j'y songe, étourdi que je suis ! je ne vous ai pas encore tracé en deux traits de crayon la silhouette de cette charmante bête. Sachez donc que Celui qui habille les lis des champs lui avait donné joli sarrau blanc, corsage noir, avec, sur le front, une simple étoile blanche, deux très grands yeux jaunes, striés de brun, et deux longues, très longues oreilles d'une étonnante impressionnabilité. Ajoutez de fines guêtres, bien serrées, comme pour une parade de petits highlanders, et, au bas du dos, une aigrette blanche, toujours levée, qui lui donne un petit air cocasse et fripon. Mais ce qui démontre avec évidence que le Père Éternel a dû sourire dans sa barbe quand il créa ce gentil animal, ce sont les deux petits barbillons qu'il lui accrocha au menton, comme les boucles d'oreilles aux gitanes de l'Albaïcyn.

Et quand notre biquette allonge et raidit sa patte nerveuse et la mordille sous son genou, ne croirait-on pas entendre tinter aussi, avec sa clochette, les deux petits barbillons ?

1. Un an plus tard, gage de leur tendresse,
Un jeune enfant dort sous un parasol,
Et ses parents chantent avec ivresse :
« Il grandira, car il est Espagnol. »

(*La Périchole*, 1868.)

Je crois avoir omis, dans l'énumération des hôtes de Tintua-Borda, un personnage important : notre âne, un âne vieux comme les chemins, bon comme du pain bis, et tellement humble et effacé qu'on ne lui a même pas donné de nom ! Dès qu'Arrosa eut lié connaissance avec ce drôle, poussiéreux et hirsute compagnon, qui avait ses entrées dans la cour, même dans la cuisine, elle lui voua une affection sans partage. Elle pensait : « Il est bien vieux, mais il doit être bon. S'il est bien bon, je puis sauter dessus. Si je puis sauter dessus, je pourrai sauter aussi bien les haies. Si je puis sauter les haies, je pourrai gagner les bois. » Émerveillée, elle passa aux dernières conclusions. Elle bondit sur la table, — ce qui pour une chevrette espagnole n'était qu'un jeu. Enfin, de la table, elle sauta sur la croupe de son vieil ami l'âne. Il n'y avait qu'à bloquer les freins... Je veux dire qu'elle réunit sur le dos du roussin ses quatre petits sabots, si serrés que les bonds affolés du baudet ne purent l'en faire démarrer. Témoin de ce premier exploit, Grégorio séquestra impitoyablement le bon et vieil âne dans l'écurie où Arrosa put bien donner libre cours à ses dons d'équilibriste, mais point gagner la clef des haies...

C'est vers son dixième mois qu'Arrosa, dûment sevrée, ses petites dents de devant capables de broutiller les tendres pissenlits et les aubépines du dernier printemps, fit sa première sortie. Ce lui fut une révélation. Le grincement de la claie de bois qui lui ouvrait enfin le magique horizon, jusqu'alors interdit à ses petits sabots, lui causa sa première panique. Après un sursaut, elle revint sur ses pas et elle dévala d'un trait oblique toute la cour. Puis elle se dit : « Suis-je donc bête ! » Au reste, son vieux grand bonze, Grégorio, n'était-il pas là, au bout du sentier qui conduit à la liberté, et qui lui tendait un morceau de mie de pain tendre, en lui disant de sa vieille voix de vieux, d'un ton chantant : « Arrosa ! Arrosa ! »

Convenant d'un hochement de sa jeune barbe qu'elle avait été stupide, elle rebroussa chemin, franchit sans frémir la barrière dont le bruit l'avait tant effrayée, gagna à pas comptés la main du maître qui sentait bon le lait et le fromage... C'était franchement délicieux.

Alors, elle se mit à explorer son nouveau royaume, mais par petites tranches. Au bout d'une seconde venelle, entre un petit mur et une haie de ronces, toute constellée de mûres, une dernière clôture s'ouvre. Vous pensez bien que ce n'était pas précisément le petit mur qui la gênait, notre biquette ! Depuis qu'elle avait appris à sauter sur le dos de l'âne, il n'était mur ni muraille qui pût résister

à son élan. Mais en louchant entre les pointes de ronciers, elle avait aperçu, tout criblé de lumière, l'abîme dévalant vers les vallées bleues, puis, tout là-bas, une chose bizarre : on ne sait plus combien de maisons, toutes semblables à la maison de Grégorio, mais répétées à l'infini. Arrosa n'avait pas encore l'idée de ce que pouvait être un village.

Comme elle avait fait en louchant entre les piquants des feuilles de ronces, Arrosa passa hardiment la tête entre les barreaux de la claie.

Ce qu'elle découvrit par cette sorte de résille lui donna une envie folle d'aller voir plus loin et plus loin ! Car, vous me croirez si vous voulez, Arrosa découvrait maintenant, éparpillés sur les pentes des montagnes, d'autres agneaux qui ressemblaient comme des frères à son demi-frère à elle, puis encore des vaches et des génisses, des mules et des mulets, des chiens non moins turbulents que « Choumis » qui semblaient se faire un malin plaisir d'affoler, sous prétexte de les ramener, toutes les brebis des troupeaux.

« A-t-on idée d'être aussi tracassier ? se dit Arrosa. Moi, du moins, je suis une chevrette bien sage, bien rangée... »

Mais Rose ne voulut point penser à tous ces caprices de la jeunesse. Elle secoua ces scrupules, comme font tous les écervelés, par deux ou trois cabrioles, puis entra à fond de train dans la cuisine en épouvantant les jeunes chats. Rose avait pris possession de l'univers.

Elle prit aussi, un beau matin, possession de ma chapelle. J'avais à peine ouvert à deux battants la grande porte qu'elle se précipita... puis, tout aussitôt, se cabra, relevant ses deux longues oreilles de biche et examinant avec curiosité ces bizarres objets qu'elle rencontrait pour la première fois : l'autel, dépouillé de sa pierre sacrée, les chandeliers aux cierges à demi consumés, les fleurs de l'an passé sans éclat ni parfum, et — très impressionnant ! — un Saint-Michel *made in Germany* plantant victorieusement sa lance dans l'œil flamboyant du Maudit.

Notre chèvre Arrosa ne fut pas longue à prendre son parti. Avant que Grégorio ni moi-même ayons pu soupçonner son dessein, d'une souple détente de ses fins jarrets, elle bondit sur l'autel et se mit à brouter avec conviction les bouquets fanés qui restaient du dernier été !

— Tête de biquette ! jura l'Aragonnais, non sans tracer aussitôt sur ses lèvres une croix pour conjurer l'effet de cette malédiction.

Et il ajouta, penaud :

— Vous excusez, Père ? Ces démons de chèvres et de bêtes nous feraient damner !

Mais Arrosa avait dû trouver, sans doute, une saveur toute spéciale à ces vieilles fleurs roussies dont elle ne voulait absolument pas se détacher. Je dus la prendre sur l'autel comme une victime expiatoire et la porter de vive force dans l'écurie, d'où continua de me poursuivre son plus tremblotant bêlement.

Ce court trajet, de la chapelle à la bergerie, la petite luronne avait su fort bien l'utiliser. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, à l'instant où je la déposai dans la grange, de me sentir moi-même prisonnier ! La tête enfouie dans ma poche, c'était elle, maintenant, qui refusait de s'en aller ! Au fond de la cachette, elle avait découvert mieux que des fleurs séchées : un morceau de sucre que j'avais, du reste, mis de côté à l'intention de Choumich ! Un petit craquement goulu me fit aussitôt comprendre qu'elle appréciait à sa juste valeur la bonne aubaine.

Depuis ce jour, instruite pour jamais des délices du sucre qu'elle découvrait pour la première fois, elle dédaigna les gâteries les plus capiteuses que continuait à lui prodiguer discrètement son bon vieux tuteur et patron. Sel, pain, méture, tout, jusqu'aux tendres trèfles, jusqu'aux bourgeons des jeunes hêtres ou des pins, fut relégué à un rang inférieur. Arrosa m'avait voué du coup une affection sans partage. Pour me rejoindre dans l'allée des merisiers où je me plais à dire mon office, sur l'esplanade d'où la vue plonge à l'infini sur la Haute et Basse Soule, elle franchissait tous les obstacles : les clôtures, les tas de fagots ou de fumier, le dos de l'âne ou le dos des vaches. Dès qu'elle était sur la place, rien ne résistait à ses investigations : les poches, bien entendu, où pouvaient se trouver encore quelques gourmandises : le pain, les biscuits, les bonbons pour les enfants, les pastilles de cachou, le papier, les rognures de tabac, le stylo, les crayons, les grains de mon chapelet et jusqu'à mes boutons de soutane qu'elle grignotait avec une visible satisfaction, les prenant sans doute pour des grains de myrtille ou des grains de café ! Curieuse, elle s'intéressait à tout, vérifiait, contrôlait, approfondissait tout : rapidement, complètement. Sur la table de la cuisine elle piétinait, de ses petits sabots coupants, mes feuillets dont elle constatait la saveur entre ses lèvres sèches.

Avec cela un sens prodigieux de l'ordre, une tactilité consommée, ne cassant, ne renversant rien, se jouant — pourvu qu'on ne la bousculât point ! — entre les casseroles et les bouteilles de Grégorio. Une seule phobie : la terreur et l'horreur des chatouillements ! Il suffisait, pour se débarrasser d'elle, de faire mine de lui gratter ou ses petites cornes ou sa nuque impressionnable. Alors elle bondissait comme sous un déclic magnétique et frémissait d'indignation. Mais une seconde ne s'était guère écoulée qu'il fallait recourir à la menace !

Quand Arrosa était suffisamment repue, — de croûtons, de biscottes, de bonbons, etc. (voir plus haut), — elle jouait, comme j'ai vu jouer tant de fois, dans ma grande volière de Hollande, mes gracieux amis les jeunes écureuils ! Facétieuse et matoise, elle esquissait d'abord un pas de parade, grave et compassé, ne marchant que sur le flanc droit, — par tribord ! — puis sur le flanc gauche, — par bâbord ! — puis simulant une panique effroyable qui la faisait s'ébrouer de frayeur ou se précipiter vers l'écurie, enfin terminant le tout par une impayable clownerie.

Lorsqu'elle devenait franchement insupportable, il n'y avait pas d'autre ressource que de l'enfermer ou de l'attacher à un pieu de la haie, au loquet de la porte, à un arbre. Mais gare alors aux représailles !

D'abord, le frêle, le mièvre bêlement (Mé ! hé ! hé ! hé !) qui, de délicieux durant une ou deux minutes, devenait vite énervant, bientôt exaspérant, finissait par vous faire desserrer la corde : « Va-t'en au diable, la biquette ! » Mais la biquette ne s'en allait jamais.

Puis des malices. Si la chèvre n'est pas animal rongeur, comme son petit frère au long panache brun ou blond, elle possède de petites dents de devant qui ont vite fait de scier, sous l'arbre où on l'attacha, longe, bride ou ficelle. Et la mèche est une nouvelle fois éventée !

Enfin, il y a le coup de force ! Toute chevrette est têtue ! Elle sait qu'à trop tirer sur la corde, toute corde casse, et Arrosa se trouve libre de nouveau !

Depuis qu'avait jailli son gentil et malicieux bêlement de petite source, je n'avais plus repos ni trêve. Bréviaire, lecture, lettres, tout restait en souffrance. Les notes mêmes que je réunissais, vaille que vaille, dans mes calepins, en vue de l'article où je me proposais de raconter ses exploits, n'avançaient pas du tout.

Cela ne pouvait pas durer.

Excédé un jour par les diableries d'Arrosa, dont ni la peine de l'expulsion, ni le supplice de la corde, ni mes coups de badine dans les jarrets n'arrivaient à me débarrasser, je résolus de fuir lâchement.

Je fus assez heureux pour tromper la vigilance de ma biquette et me réfugier dans le rustique établissement de bains, abandonné, dont j'ai parlé tout à l'heure. Dans la partie supérieure de la maisonnette, il y avait une chambre parfaitement tranquille, avec deux fenêtres minuscules à petits carreaux, ses contrevents en bois brut. Grâce à l'éclairage prodigieux de la vallée où tout le ciel semblait se précipiter, je me promettais d'y travailler longtemps, jusqu'à l'heure du crépuscule.

Heureux de ma découverte, je m'étais attelé à l'œuvre, soupirant avec délices le « Enfin seul ! » des amants de la solitude.

Soudain, j'entendis, derrière la cloison en bois de sapin, le claquement sec d'un déclic de loquet, puis aussitôt, dans la pièce elle-même, un « Mé-hé-hé-hé... » narquois et triomphant.

C'était Arrosa, — encore et toujours ! — qui, flairant ma présence, s'était dit sans doute, comme dans l'histoire du Chaperon Rouge, avec sa logique de biquette : « Tirons la bobinette et la chevillette cherra. »

Et la chevillette avait chu !

Cabeza de cabra! m'écriai-je, faisant écho à l'imprécation de Grégorio.

Visiblement satisfaite de son coup et scandant bien ses pas sur le plancher pour affirmer son empire, elle saute sur ma table, la table où j'écris son histoire ! A-t-elle compris, la mâtine, que je dis du mal d'elle ? Peut-être !... Au frémissement de ses narines je crois deviner qu'elle me prépare un tour de sa façon...

J'ai beau être sur mes gardes... Trop tard ! Un dernier bond. Et, catastrophe suprême, sur ma page inachevée, choisissant sa place, ma chevrette Arrosa pose, bien en évidence... quelques points de suspension.

PIERRE LHANDE.

ARISTOTE EN SORBONNE

Le 25 mars dernier, en Sorbonne, le R. P. Le Blond défendait deux thèses sur Aristote, devant un jury composé de nos plus insignes platoniciens ; j'entends grands amis de Platon, amis d'Aristote aussi, quand ce ne serait que par fidélité aux souvenirs de l'antique Sorbonne, mais à un moindre degré.

« Du nouveau sur Aristote ? » disait un auditeur sceptique au début de la soutenance. Et son voisin, vaguement instruit du sens de la grande thèse, *Logique et Méthode chez Aristote* : « Il paraît qu'on va le disséquer, ce sera drôle. »

Ce propos, moins l'accent d'irrespect et la réminiscence voltairienne, exprime assez bien l'intention du candidat telle qu'il le laissa entendre dans un lumineux exposé.

Dissection exacte, scrupuleuse, hardie et pénétrante jusqu'aux fibres intimes, d'un organisme spirituel, à savoir Aristote lui-même, non un aristotélisme mort, mais le penseur surpris dans le travail de sa pensée vivante, c'est la promesse qui se cache sous l'austérité du sous-titre : *Étude sur la Recherche des Principes dans la Physique aristotélicienne.*

L'esprit d'Aristote se révèle mieux dans le cheminement de sa pensée, dans la complexité, la diversité, les hésitations, les détours et retours de sa méthode, que dans un système achevé. Existe-t-il d'ailleurs un aristotélisme achevé ? ou un tel système, s'il s'en présente sous le nom d'Aristote, est-il de lui ? C'est ce dont le P. Le Blond, dans son premier contact direct avec le maître, se prit à douter. Frappé par certaines oppositions et contradictions au moins apparentes, dont les interprètes traditionnels ne l'avaient pas averti, par le nombre des apories mal résolues ou laissées tranquillement sans solution, il voulut en avoir le cœur net et se mit courageusement (il y faut du courage) à la lecture attentive d'abord de l'œuvre intégrale, ensuite des commentateurs anciens (Alexandre, Simplicius, Philopon, entreprise d'un plus grand courage...), scolastiques et modernes. Le résultat pourrait s'exprimer ainsi (je donne la pensée, non pas les termes mêmes, du P. Le Blond) :

« Aristote a été interprété au cours des siècles de diverses façons. Des penseurs ont pu en faire, au gré de leur génie, des synthèses doctrinales originales dont chacune doit être étudiée et jugée sur ses propres mérites. Mais Aristote lui-même en a subi le plus grave détriment. On l'a analysé (disséqué) et ensuite reconstitué sur un plan organique idéal, Aristote tel qu'il devrait être. Le voilà en conséquence refait, réajusté, embaumé, momifié, proclamé docteur infaillible, mais en fait *révéré*, *enterré*, *périmé*, comme disait le bon Péguy. »

Et voici que se présente un téméraire qui ose toucher à la vénérable momie, défaire ses bandelettes...

« Prenez garde, lui dit M. Brunschvicg, n'y touchez pas, ou il va tomber en poussière.

— Bien au contraire, répond Le Blond, je veux le disséquer à nouveau, mais ma dissection est œuvre de vie. Dans cette momie dort, paralysé, le véritable Aristote, autrement intéressant que le docteur syllogisant qu'on a coutume de révérer... ou d'exécrer sous ce nom. Défaisons la momie mal embaumée et refaisons l'analyse, découpons d'après la méthode dont Socrate se disait amoureux, fidèlement selon le fil souvent imprévu des articulations naturelles.

— Ensuite viendra la synthèse ?

— Non pas la synthèse dogmatique ; elle n'a jamais existé si ce n'est en espoir. Dogmatiquement nous n'avons, l'opération finie, que des *disjecta membra*.

— On vous avait bien averti de prendre garde. Vous l'avez tué pour de bon.

— Au contraire, il est vivant comme aux plus beaux jours du Lycée, Aristote, le véritable Aristote, le maître des « apories », le grand douteur dogmatique, vivant dans sa méthode, ou ses méthodes, en quête de ses principes, en quête de la méthode elle-même.

« Je ne suis pas le premier à parler de l'incohérence doctrinale chez Aristote. A l'aurore du grand siècle de la scolastique médiévale, un docteur et un évêque pratiquaient sur la théologie d'Aristote une dissection impitoyable, rigoureuse, pour en exposer les contradictions...

« Récemment, Jaeger, dans un beau livre, expliquait l'œuvre d'Aristote par une opposition fondamentale entre empirisme et idéalisme platonicien. Mais cela, c'est encore peut-être trop simplifier. J'ai cru qu'il fallait descendre plus avant, analyser la méthode en acte,

la pensée dans ses démarches spontanées ou réfléchies, ses modes, ses « schèmes »...

L'impression des juges fut d'abord qu'une nouvelle « aporie » s'ajoutait à celles déjà trop nombreuses d'Aristote lui-même, aporie sur la thèse du candidat. A qui en a le P. Le Blond ? A l'Aristote de la tradition ou à l'Aristote véritable que son analyse nous révèle dans sa pensée intime, douteux, inconsistant, incohérent ? Le résultat anticipé de son opération était plutôt de détruire ou dissoudre. Or, il loue Aristote de son ou ses inconséquences, comme si l'inconséquence était la condition de la vie même.

A la question posée on trouva d'abord que le P. Le Blond répondait en Normand... Oui et non, non et oui... Mais pour répondre ainsi il n'avait pas seulement une raison ethnique personnelle, mais il apparut bientôt que son sujet ne comportait pas de réponse plus positive. Aristote ne se laisse pas fixer, Aristote ne se laisse pas immobiliser en un oui ou un non catégorique... Il est, si l'on veut, normand lui-même avec une entière sincérité.

Venons-en au débat. Il faut au moins laisser entrevoir quel fut le charme et le profit de cette discussion entre maîtres et candidat, pressante et courtoise et claire, aussi claire qu'elle pouvait être en allant au fond des choses, enfin semblable à celles que Platon décrit : amicale, « bienveillante, où l'envie ne dicte ni les questions ni les réponses », dans le seul but « que sur l'objet luise enfin la lumière de l'esprit [1] ».

M. Robin commença. Il loua fort entre les parties de l'ouvrage l'analyse des schèmes aristotéliciens. Schèmes, modes, cadres empiriques de la pensée, mais d'un empirisme universel et proprement humain, schème du langage, schème de la vie, schème de l'art, supports qui ne se laissent pas entièrement dissocier de la pensée, cadres d'expérience dans lesquels, à la lumière et par l'action de l'esprit, surgissent les *principes* ou les maîtresses idées de l'aristotélisme : substance, cause, acte et puissance. Les idées sont spirituelles. L'esprit est à l'origine et au terme de leur conception, mais elles naissent d'une telle expérience. Pour qu'elles gardent toute leur valeur, il faut qu'elles ne soient prisonnières d'aucun schème et, d'autre part,

1. Lettre 7e, trad. Souilhé.

qu'elles ne s'en détachent pas, au point de n'être plus qu'un symbole algébrique... Penser par schèmes, c'est penser humainement. Mais il arrive chez Aristote que les schèmes d'une même idée désignée par le même terme interfèrent, orientant la pensée dans des directions divergentes... D'où incertitude... et même incohérence.

On ne peut trop louer l'analyse et l'analyste, mais que penser en fin de compte d'Aristote lui-même et de son incohérence?... Le P. Le Blond est pour lui d'une indulgence extrême.

« Variété, souplesse, dites-vous, allant jusqu'aux contradictions sereines, voilà sans doute l'impression dominante qu'on emporte de la lecture d'Aristote. Voilà un philosophe nettement exécuté. Cependant, vous le louez de dons multiples, probité, don d'observation, sérénité surtout... Exemples d'observation scrupuleuse ! Le crocodile, paraît-il, n'a pas de langue ? Les femmes ont moins de dents que les hommes... Cela est dit sereinement. Probité d'Aristote ! Dans la critique de ses devanciers, de son maître Platon ? Mais il est toujours serein ! Sérénité admirable dans le sabotage de son maître, sérénité dans l'incohérence, sérénité dans le verbalisme. »

Mais venons-en à l'antinomie principale, ou mieux à l'incohérence initiale qui commande toute la suite de la philosophie, l'origine empirique des principes et leur origine spirituelle.

Dans le même passage célèbre, à la fin des *Analytiques*, les principes se réduisent à un fait de mémoire et d'association empirique, et ils sont de l'esprit indépendant, dominateur de l'expérience, ils sont l'esprit même... Oui ou non, les principes sont-ils de l'esprit ?

— Oui et non, répond, au nom d'Aristote, le P. Le Blond, et si c'est répondre en Normand, la réalité, l'observation loyale des faits ne souffrent pas d'autre réponse. Ici éclatent la probité et la sagesse d'Aristote. Il se refuse à fausser la réalité en la simplifiant. Comment concilier la maîtrise de l'esprit et l'expérience, source de tout le savoir ? Il ne sait pas, mais sagement il tient les deux bouts de la chaîne...

M. Brunschvicg vint ensuite et, au rebours de M. Robin, prit — généreusement — la défense d'Aristote contre le candidat.

« Votre titre même, dit-il, fait le plus grave tort à Aristote. Il laisse entendre que *la méthode* et la recherche des principes a suivi chez lui la constitution de la logique. C'est l'ordre inverse de l'ordre rationnel. La logique syllogistique scientifique (le syllogisme qui fait savoir) implique l'affirmation de principes absolus. Aristote l'ayant établie,

se serait mis laborieusement à la recherche des principes ? Régression invraisemblable, absurde... »

Le P. Le Blond ne pense pas ainsi. En fait, la logique a précédé la recherche des principes, et cela est naturel, et, si paradoxal que cela paraisse, marque un progrès de l'esprit. L'amour de la dialectique et la foi en une logique infaillible, ou unique maîtresse d'infaillibilité, cela est le fait de l'adolescence. Le génie mûr se met humblement à la recherche de ce qu'il croyait tenir... La sagesse marque le passage de la logique à la méthode...

La discussion se poursuivit assez vive sur la causalité, ressort de la logique et de la science. « Enfin, dit M. Brunschvicg, si l'ordre suivi par Aristote est celui que vous prétendez, c'en est fait de lui. Vous le réhabilitez après l'avoir dûment guillotiné. Le primat de l'esprit ne survit pas à cette opération radicale. Plus d'intelligible absolu... Or, sans cet absolu, Aristote subsiste-t-il ? Mais laissons Aristote, la Faculté serait heureuse de savoir ce que vous pensez vous-même de l'intelligible absolu. » Le P. Le Blond fit à cette question une belle réponse augustinienne qu'on ne put soupçonner de subtilité normande. Tout jugement humain implique l'affirmation d'un intelligible absolu et la réflexion sur cet acte nous fait toucher au plus intime de l'esprit le mystère d'une présence divine.

De ces discours M. Wahl tira la conclusion qu'après avoir quelque peu médit de Platon, le P. Le Blond se révélait lui-même platonicien. Mais qu'aimait-il donc dans Aristote ? L'homme sans doute et non la doctrine.

L'homme sans doute, et son esprit, sa richesse et ses contrastes, la confiance dans l'esprit et le doute dans le détail, la méthode enfin, sa souplesse, son humanité... J'ose ajouter au nom du P. Le Blond, qui n'avait pas le temps de tout dire, la synthèse doctrinale entrevue, espérée entre le bon empirisme et l'esprit.

Il faut dire un mot de la petite thèse, laquelle fut discutée au début de la séance par MM. Bréhier et Rivaud.

Le sujet en peut sembler ingrat, la matière infertile : c'est le sens, les sens divers du terme *Eulogos* dans les ouvrages d'Aristote. M. Bréhier fit au candidat de subtiles querelles, non verbales, mais de nuances, de pensée philosophique sur les diverses interprétations du terme. M. Rivaud parut déplorer que tant de travail et d'ingéniosité eussent été dépensés sur un aussi maigre sujet.

Certes, ce modeste *Eulogos* n'avait pas l'importance d'un terme tel que *Dunamis*, sujet d'une belle thèse soutenue, il y a quelques années, dans cette même Sorbonne. Cependant, *Eulogos* n'est pas si indigent qu'il paraît d'abord. C'est un « rationnel » subtil autre que la raison raisonnante, qui la précède ou la suit ou quelquefois s'en passe. Il nous révélerait, si nous l'ignorions, un Aristote soucieux de raisons « humaines », plus que strictement logiques. Cette humanité ou cet humanisme fait le lien entre les deux thèses.

Le jury, s'étant retiré un instant à la fin de la discussion de la seconde thèse, reparut presque aussitôt et M. Brunschvicg proclama le résultat attendu. Le P. Le Blond reçu docteur avec la mention « très honorable ».

Cependant, que pensait Aristote de tout ce débat ? J'ai cru le sentir présent, attentif avec son sourire un peu triste ; ironique un peu, mais d'une ironie sans malice, l'Aristote que ses élèves aimaient et qu'il me semble que le beau travail du P. Le Blond nous restitue. Ce père des apories trouve dans cette dispute dont il fait les frais une suprême aporie toute personnelle :

« Être vivant ou non : est-ce que je vis ? Il semble que oui. On me discute dans ce Paris réputé frivole. Un noble amphithéâtre se remplit d'auditeurs et d'auditrices attentifs qui sans doute *eulogôs* s'intéressent à Aristote. On me discute, donc je vis. M. Robin tient sur mon compte des propos sévères, donc je vis. M. Brunschvicg prend ma défense, donc je vis... Ce Père jésuite qui me connaît au moins aussi bien que mes meilleurs élèves de jadis assure que, si mes commentateurs sont morts, moi je vis. J'en conclus que je vis. Il est rationnel, il est raisonnable, il est vraisemblable quoique pas apodictiquement certain, il est non seulement certain mais agréable à croire, certain d'une certitude à laquelle le contentement s'ajoute « comme à la jeunesse sa fleur », enfin il est *eulogon* que je vis, comme méthode, comme esprit, sinon comme système bien lié. »

Il est rationnel de se réjouir. Cette après-midi fut bonne pour Aristote, et aussi, je pense, pour la *philosophia perennis*.

André BREMOND.

CHRONIQUE D'ART

NOUVEAUX VITRAUX DE NOTRE-DAME
LES CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSÉE DE MONTPELLIER

Par ordre de la Commission des Monuments historiques, les fameux vitraux modernes, provisoirement installés dans la grande nef de Notre-Dame, viennent d'être « déposés » aux fins de remanier les couleurs par la cuisson, et d'atténuer ainsi la violence de leurs teintes.

On sait le bruit qui s'est fait pour ou contre l'introduction de ces verrières dans notre grand sanctuaire national. Je ne crois pas qu'il soit trop tard pour parler de cette querelle qui met aux prises la critique et l'archéologie, et fait songer à la fameuse querelle des Poussinistes et des Rubénistes du dix-septième siècle.

« Une cathédrale, surtout lorsqu'il s'agit d'un sanctuaire national, comme celle de Paris, n'est ni un tombeau, ni un musée. » Ainsi s'exprime S. Ém. le cardinal Verdier, archevêque de Paris (*Beaux-Arts*, 23 décembre 1938), au sujet de ces récentes polémiques.

Avant de nous engager nous-même dans les débats, exposons brièvement les faits.

A Notre-Dame ont été présentés, du 12 au 18 décembre, des vitraux qui avaient été exécutés pour les fenêtres hautes de la grande nef de cette cathédrale.

On se souvient que ces vitraux avaient été provisoirement exposés au Pavillon pontifical de l'Exposition de 1937.

C'est, je crois, sur l'initiative du peintre verrier L. Barillet que onze autres verriers se sont groupés et ont collaboré en vue de cet ensemble ; ce sont, outre L. Barillet, le R. P. Couturier, MM. J. Gruber, J. Gaudin, M. Ingrand, L. Mazetier, J. Hubert-Stevens, J.-L. Lechevallier, P. Louzier, J.-K. Ray, A. Rinoy et Reyre.

Chacun d'eux fit une verrière, se composant de trois parties : un médaillon, et au-dessous deux vitraux représentant deux saints.

Voici, en partant de l'entrée de la nef, côté nord, les thèmes iconographiques :

1. Sainte Thérèse de Lisieux ; Saint Vincent de Paul. — 2. Saint Bernard ; Sainte Jeanne d'Arc. — 3. Saint Hubert ; Sainte Odile. — 4. Saint Remi ; Saint Éloi. — 5. Saint Sernin ; Sainte Blandine. — 6. Saint Marcel ; Sainte Geneviève.

Et ceux du côté sud :

1. Saint J.-M. Vianney ; Saint François de Sales. — 2. Saint Yves ; Saint Louis. — 3. Saint Germain ; Sainte Clotilde. — 4. Saint Martin ; Sainte Radegonde. — 5. Saint Martial ; Sainte Foi. — 6. Saint Denis ; Saint Étienne.

Entrons et laissons derrière nous sur le parvis les gens distribuer les tracts contre les verrières modernes.

L'intérieur est sombre et recueilli ; nous acheminant vers le bas-côté droit, nous regardons tout en haut, à gauche de la nef ; c'est le nord ; les verriers se sont servis de tons froids.

C'est tout le mirage de la mer ; la symphonie des bleus et des verts s'y joue en mode mineur : c'est le bleu sombre de l'onde mouvante, tantôt un vert acide et transparent, ou la turquoise des lointains, ou bien encore les blancs neigeux de l'écume ; c'est une sorte de remous, de gouffre où le bleu, le vert ou le noir triomphent, tandis que quelques mauves s'estompent, et que des violets nous acheminent vers le mode majeur, du côté sud. Là, bien au contraire, ce sont les cuivres qui l'emportent ; l'orage des bruns et des rouges sombres, zébrés par l'éclair des rubis et des jaunes blafards, tandis que les flamboiements rouges ou oranges des Enfers hurlent parmi l'or.

De grandes silhouettes de saints, monumentales et déformées comme les œuvres byzantines du Mont-Athos, se dessinent ; ce sont des saintes aux longs doigts maigres et osseux, au visage blafard, ou bien des saints hâves à l'attitude hiératique et conventionnelle que l'on trouve dans les images orientales.

J'avoue que, pour ma part, j'ai été un peu effrayé des lueurs incandescentes que provoquent les vitraux du côté sud, qui, par grand soleil, viennent frapper les murs ou les piliers de leurs taches de sang ou d'or...

La cathédrale étant un sanctuaire qui doit élever vers Dieu et vers le ciel, je préfère de beaucoup l'harmonie des vitraux nord où l'émail des bleus et des verts fait songer à un immense kaléidoscope.

Quant aux polémiques, elles sont nombreuses et... virulentes.

Il y a deux clans : l'un, « contre » les vitraux, avec à sa tête M. Achille Carlier, directeur des *Pierres de France*, puis la société « la Sauvegarde de l'Art français » ; l'autre, « pour » les vitraux, qui comprend S. Ém. le cardinal Verdier, la majorité des membres de la Commission des Monuments historiques, et plusieurs critiques d'art.

« ...La question n'est donc pas d'avoir vu ou de ne pas avoir vu les vitraux, nous dit M. Carlier. Elle n'est pas de savoir si nous, hommes du vingtième siècle, les trouvons beaux ou pas beaux, si nous trouvons qu'ils vont ou ne vont pas; nos propres lumières ne peuvent faire autorité et ne sont pas qualifiées. Là, et là seulement est la très grave position morale du débat. Si nous trouvions nous-même admirables ces verrières « de Notre-Dame », nous ne ferions aucune difficulté pour le dire, et cela ne changerait rien à notre opposition, pour ce qui serait de les placer dans une cathédrale du moyen âge. » (*Les Pierres de France*, n° 8.)

M. Pierre de Colombier, dans *Candide* (18 novembre 1938), montre que la prétention d'introduire dans les monuments anciens des éléments nouveaux ne peut aboutir à notre époque qu'à un nouveau troubadour, « un troubadour vingtième siècle » !

Dans *le Figaro* (26 décembre 1938), nous trouvons pire reproche : « Actuellement, c'en est fait de l'atmosphère de profonde gravité et d'inexprimable beauté que nous pouvions admirer dans la nef de Notre-Dame jusqu'en ces derniers temps.

« Une kermesse insolente a pris la première place dans le sanctuaire médiéval en y faisant éclater toutes les discordances, les aigreurs, les incohérences, la fièvre de notre époque. L'esprit du treizième siècle est étouffé dans une de ses principales œuvres. Pour l'y rejoindre il faudrait que nous puissions éliminer de nos regards ces verrières auxquelles il ne nous sera plus permis d'échapper tant qu'elles resteront là ! » (Lettre de protestation de la Sauvegarde de l'Art français.)

Mais il est temps de prêter l'oreille à d'autres voix qui plaident généreusement « non coupable ».

M. Paul Jamot, dans *le Figaro* du 27 décembre, fait remarquer qu'on a suffisamment vu « à une époque qui n'est pas bien éloignée la stérilité inévitable de tout pastiche du passé ». Parfois trop de mémoire nuit. Il faut regarder des œuvres nouvelles avec des yeux

neufs. En définitive, que ces vitraux « soient aussi beaux que possible, c'est tout ce qu'on leur demande ».

Georges Desvallière ne juge pas autrement : « Vous parlez de Notre-Dame comme d'une tombe de famille, quand c'est un lieu de résurrection. Si les artistes qui ont travaillé ici à représenter les saints (depuis saint Remi jusqu'au curé d'Ars, et à sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et peut-être demain le Père de Foucauld et Mme Leseur) ne vous satisfont pas au premier abord, avant de les juger faites un examen de conscience aussi, considérez si ce n'est pas votre sens archéologique, votre amour du nombre, qui atténuent en vous le sens des choses du Christ et de l'art chrétien lui-même. »

Maurice Denis pose insidieusement une question préalable. « Est-ce que les affreux vitraux qui obscurcissent, qui salissent la lumière du chœur, ont soulevé les mêmes protestations que ceux de 1938 lorsqu'on les a posés, je pense, vers le milieu du siècle dernier? A-t-on parlé à cette époque de sacrilège, parce qu'on installait des vitraux modernes dans une église ancienne, dans un monument historique? Je crains bien qu'étant dénuées d'intérêt et de couleur, ces verrières-là n'aient passé inaperçues. » (*Figaro*, 17 décembre 1938.)

Ainsi dialoguent les maîtres, et nous n'aurons pas l'impertinence d'arbitrer ici le débat.

Il n'est pas douteux que, selon une formule chère à M. Carlier, les vitraux modernes sont incompatibles avec l'art du moyen âge ; mais Notre-Dame a été tellement remaniée à différentes époques, elle a souffert si terriblement de la restauration infligée par Viollet-le-Duc, que nous n'avons guère le droit de crier aujourd'hui au scandale.

Ces vitraux modernes s'opposent fort heureusement à ces navrantes et médiocres copies du dix-neuvième qui entachent le chœur. Maurice Denis l'a dit avec autorité : « L'essentiel est qu'une parure nouvelle est offerte à Notre-Dame par les verriers d'aujourd'hui, et qu'elle y met de la lumière et de la vie : offrande juvénile du présent au passé. Nos cathédrales ne sont vivantes qu'autant que la piété de chaque siècle leur apporte son témoignage. Elles ne sont pas les musées d'une époque révolue, ni des pièces d'archéologie. » (*Figaro*, 17 décembre 1938.)

***

On ne peut aujourd'hui se promener dans Paris sans voir la reproduction du tableau célèbre de Courbet, *la Rencontre*, qui, partout, aux

vitrines des antiquaires, sur les panneaux d'affichage, ou dans les gares, annonce l'exposition des chefs-d'œuvre du musée de Montpellier qui se tient en ce moment à l'Orangerie.

Pour la troisième fois, un musée de province montre à Paris ses richesses. Celui dont la visite nous est offerte ces jours-ci fut constitué grâce à la générosité de quelques Montpelliérains, tels que Xavier Fabre, fondateur du musée en 1825, léguant ses collections à la ville ; Valedeau, faisant de même, et enfin Alfred Bruyas, qui, en 1868, laissa un magnifique ensemble de nos écoles romantiques.

Ce sont les œuvres les plus marquantes de cette donation Bruyas que contient en partie la grande salle de l'Orangerie.

Trônant au centre, deux Courbet : l'un est notre affiche, *la Rencontre*, plus connue encore sous le titre de *Bonjour, M. Courbet!* Cette œuvre fut commandée par Bruyas à Courbet, en 1854, pour commémorer le séjour de l'artiste chez son ami à Montpellier.

Envoyée à l'Exposition universelle de 1855, cette toile souleva l'hilarité générale ; c'est ainsi que Th. Silvestre, critique célèbre du temps, note : « M. Courbet a une fort belle tête qu'il aime à reproduire dans ses tableaux, en ayant soin de ne pas s'appliquer les procédés du réalisme ; il réserve pour lui les tons frais et purs et caresse sa barbe frisée d'un pinceau délicat. »

Quant à Edmond About, il termine ainsi : « ...Ni le maître ni le valet ne dessinent leur ombre sur le sol ; il n'y a d'ombre que pour M. Courbet, lui seul peut arrêter les rayons du soleil ! »

Désormais le succès était assuré. La première impression donnée par la toile est celle d'un éphéméride offert gracieusement par notre facteur le 1er janvier ; mais ce désagréable effet de « chromo » disparaît assez rapidement ; ce qui étonne et enchante alors, c'est la luminosité et la clarté des tons, fait très rare à cette époque ; Courbet ouvrait ainsi la voie aux peintres impressionnistes.

Le pendant, en face, est bien différent. Courbet peignit la toile en 1853 et l'exposa au Salon cette même année, sous le titre *les Baigneuses*. Ce fut un véritable scandale. Napoléon III, visitant l'exposition, aurait effleuré la toile d'un coup de cravache, et l'impératrice Eugénie n'aurait pas marqué moins de répugnance. On venait de lui faire admettre avec peine que les percherons de Rosa Bonheur, dans son *Marché aux Chevaux*, ne pouvaient avoir la croupe élégante des coursiers andalous. Quand elle arriva devant *les Baigneuses*, elle s'écria : « Est-ce aussi une percheronne ? »

L'exemple venu de si haut ne resta point sans écho. Mérimée fit une plaisanterie qui n'eut pas moins de succès en renvoyant le jugement du chef-d'œuvre à M. Fleurant du *Malade imaginaire*, « qui n'avait pas accoutumé à parler à des visages ».

Au vrai, cette toile est le tableau-type du réalisme. Je ne puis, pour ma part, devant cette œuvre de Courbet, m'empêcher de songer à la célèbre *Bethsabée* de Rembrandt : même recherche de la beauté dans la laideur, mêmes accents de réalisme vulgaire se rapprochant néanmoins de la poésie la plus noble ; ainsi les deux œuvres s'apparentent directement à certaines pages des *Fleurs du Mal* de Baudelaire.

Quant au paysage, il est somptueux, grave, vibrant. L'ensemble est grandiose avec un sentiment décoratif très net, et une stylisation qui nous fait songer à certaines toiles du douanier Rousseau.

C'est à ce même Salon de 1853 que Courbet exposa sa *Fileuse endormie* qui devait « faire passer » *les Baigneuses* ; ce qui n'empêcha pas Edmond About de noter : « *La Fileuse* est une bonne figure, grassement peinte, mais malpropre au dernier point. »

Ceci me rappelle l'anecdote charmante d'une religieuse répondant à une dame qui avait choisi une « bonne » : « Cette fille est fort honnête, mais je ne crois pas qu'elle vous convienne ; je la trouve pourtant bien savonnée..., mais elle est mal rincée ! »

Dans un *Portrait de Bruyas* Courbet a su rendre l'aspect maladif de son ami avec son visage pâle et vibrant qui « sort de la toile », tandis que dans un « autre Portrait » la main de Bruyas est notée avec subtilité : une grosse veine bleutée, en saillie, se gonfle sous la maigreur de la peau tendue et blafarde.

Une plus petite toile du « maître d'Ornans » paraît une étude pour une des *Scènes de la Vie de Bohème* de Murger; il n'en est rien : c'est tout simplement *Baudelaire à sa Table de travail* ; mais cette œuvre, qui donna beaucoup de mal à l'artiste, déplut au modèle.

Voici encore *l'Homme à la Pipe*, portrait célèbre où l'auteur s'est représenté avec simplicité et bonhomie ; mais la toile fut refusée aux Salons de 1846 et 1847.

Enfin, avant d'abandonner Courbet, citons un magnifique paysage intitulé *Solitude*, fait, comme nous le dit l'artiste, « ...au fond des vallons de mon pays ; c'est le plus beau que j'aie peut-être peint de ma vie ». La poésie qui se dégage d'une telle œuvre est profonde : c'est un coin sauvage de notre France, peu troublé par les hommes ; la nature seule nous y parle : de gros blocs de rochers, des arbres et

des taillis profonds, tandis qu'un petit ruisseau murmure sa chanson et que de grosses feuilles aquatiques s'étalent au premier plan.

Eugène Delacroix fut, avec Courbet, le maître préféré d'Alfred Bruyas ; ce dernier légua un magnifique ensemble d'œuvres du grand artiste romantique où nous pouvons suivre la diversité de son talent.

Tout d'abord, cette tête d'*Aline la Mulâtresse*, où l'on sent vibrer cet amour de Delacroix pour l'Orient (cette toile serait peinte entre 1821 et 1824) ; elle annonce la grande toile du maître *Scènes des Massacres de Scio* (Louvre) exposée au Salon de 1824.

L'Orient était fort à la mode chez nos romantiques vers cette époque où la Grèce luttait pour son indépendance (elle se souleva contre les Turcs en 1821, et son indépendance ne fut reconnue qu'en 1830). Delacroix reprit ce thème dans une autre toile, *la Grèce expirant sur les Ruines de Missolonghi* (le siège de Missolonghi avait eu lieu en 1824 et c'est là que Byron, lors de son voyage en Grèce, était venu mourir).

Aline la Mulâtresse est magnifique de volonté farouche et sauvage, avec sa grande chevelure d'ébène et ses yeux d'exilée où passent, comme une flamme, le souvenir et le rêve de son pays natal. Cette toile fut d'ailleurs conservée par Delacroix jusqu'à sa mort, comme une étude favorite de sa jeunesse.

L'œuvre intitulée *Femmes d'Alger dans leur intérieur* est une réplique du grand tableau du Louvre exposé au Salon de 1834.

Le mystère de l'Orient couve ici, où ces femmes mollement étendues poursuivent leur rêve infini dans une pièce ornée d'étoffes somptueuses et de tapis qui assourdissent les bruits, et où le calme règne en maître ; la négresse s'en va à pas feutrés, laissant dans leur morne langueur et dans leur oubli ses maîtresses baignées dans cette atmosphère lourde de chaleur humide, et noyées dans cette lumière tamisée, complices du *farniente* oriental.

Enfin, une *Scène d'Exercices militaires marocains* datée de 1832 est faite au retour du voyage au Maroc (1832), où Delacroix accompagnait la mission dirigée par le comte de Mornay auprès du sultan du Maroc. L'artiste commente ainsi cette journée du 15 mars 1832 à Méquinez : « Notre entrée ici a été d'une beauté extrême, et c'est un plaisir qu'on peut fort bien souhaiter de n'éprouver qu'une fois dans sa vie. Tout ce qui nous est arrivé ce jour-là n'était que le complément de ce à quoi nous avait préparés la route. A chaque instant on rencontrait de nouvelles tribus armées qui faisaient une

dépense de poudre effroyable pour fêter notre arrivée. De temps en temps, nous entendions quelques balles oubliées qui sifflaient au milieu de la réjouissance. »

Outre d'autres plus petites toiles exquises, telles que *Daniel dans la Fosse aux lions*, *l'Éducation d'Achille*, esquisse d'une des peintures ornant le troisième pendentif de la cinquième coupole (celle de la Paix) pour la décoration de la bibliothèque de la Chambre des députés, ou bien encore *Michel-Ange dans son Atelier* où il semblerait que Delacroix, songeant à sa propre inquiétude, ait voulu représenter ici le découragement de l'artiste, pensif dans son atelier et doutant toujours de lui-même.

Citons encore le *Portrait d'Alfred Bruyas* peint en 1853. Le célèbre collectionneur apparaît ici avec son long visage hâve et osseux, son aspect maladif et ses yeux rouges, creux et fiévreux de phtisique, incarnation même de Hamlet.

De Géricault, une magistrale *Étude de Membres coupés* qui aurait été peinte dans un amphithéâtre de dissection pour *le Radeau de la Méduse*, à comparer, par son réalisme et l'horreur du sujet, mais aussi par la beauté picturale, à certaines œuvres antérieures, telles que *le Bœuf écorché* de Rembrandt ou les *Études de Viandes* peintes par Goya (Louvre).

Géricault, dans une évocation plus que dans un portrait, nous « suggère » lord Byron, si célèbre en cette époque du romantisme ; son *Child Harold* et d'autres de ses poèmes passionnèrent et inspirèrent la plupart des peintres de ce temps.

Corot, poète des champs et des bois, interprète toute la musique de la nature dans quelques petits paysages tout frissonnants, dont la lumière argentée matinale ou crépusculaire baigne quelque muse, en un *Songe adorable d'une Nuit d'été*.

S'opposant à cette sérénité, un petit paysage de Théodore Rousseau dont les arbres tordus se silhouettent sur un ciel livide.

Enfin, M. Ingres, dans la charmante *Stratonice*, personnification de la grâce et du charme féminins, nous montre son dessin classique et minutieux, ses couleurs subtiles et raffinées, ses tons passés ou rares et l'influence linéaire qu'il ressentit en copiant les vases grecs.

L'ensemble de peintures de Frédéric Bazille que vous pouvez voir à l'Orangerie est une des gloires du musée de Montpellier. Ce peintre, tué à l'âge de vingt-huit ans lors de la guerre de 1870, avait une

personnalité et un talent de grande classe ; il s'annonçait comme l'un des maîtres des nouvelles formules de l'art français et comme le véritable précurseur et chef de notre école impressionniste.

Signalons plus particulièrement sa *Négresse aux Pivoines*, si proche de l'art d'Édouard Manet (voir au Louvre les nombreuses études de pivoines peintes par Manet, et la négresse dans la toile célèbre de l'*Olympia*), *la Toilette* où l'on peut noter le réalisme des personnages et la beauté des étoffes, et surtout la *Vue de Village*, œuvre tout ensoleillée ; une ravissante petite paysanne endimanchée, fraîche et rose, admire, assise sur un mur, la campagne, tandis que dans le fond les maisons du village de Castelnau (près de Montpellier) sont toutes vibrantes de lumière.

Dans les œuvres acquises par le musée citons deux beaux portraits d'homme par David, dont l'un, *Portrait de M. Joubert*, est inachevé et a cet aspect tamponné que l'on trouve dans les esquisses du maître.

D'Aved, le *Portrait de Mme Crozat qui travaille à la tapisserie* (elle était veuve du célèbre financier Antoine Crozat). Cette toile fut exposée au Salon de 1741.

L'œuvre célèbre passa longtemps pour un Chardin ; on peut en effet trouver certains rapports, non avec la manière picturale du grand maître, mais plutôt par l'esprit même de cette composition. Comme Chardin, Aved a représenté ici la vie paisible et calme de la bourgeoisie de cette époque ; loin de traduire le rôle ou la fonction sociale de son modèle, comme l'eût fait un Rigaud par exemple, à la fin du dix-septième siècle et au début du dix-huitième, Aved au contraire s'est plu à nous montrer la bonne ménagère dans la simplicité de ses fonctions, devant son métier à tapisserie ; dans un autre genre, et toute proportion gardée, nous ne pouvons nous empêcher de songer ici à la célèbre *Dentellière* de Vermeer de Delft (Louvre) ; c'est le même art paisible et sain, la même poésie de la beauté du silence, la même fine psychologie d'une vie de labeur et d'honnêteté.

Sébastien Bourdon fut le meilleur peintre montpelliérain du dix-septième siècle ; son *Portrait d'Homme aux rubans noirs* est d'une rare qualité d'élégance ; on y sent l'influence de Van Dyck ; les yeux mobiles et la bouche sensuelle lui donnent une vie incomparable.

Enfin, parmi les acquisitions du musée, nommons encore les deux admirable panneaux de Zurbaran : *l'Ange Gabriel* tout nimbé de lumière, évocation exquise et céleste transcrite en rose et blanc,

tandis que la *Sainte Agathe* portant sur un plat ses deux seins coupés est le symbole même du martyre et de la foi.

Les petites salles de l'Orangerie contiennent la majeure partie des donations Fabre et Valedeau. Ce sont pour la plupart des œuvres des petits maîtres hollandais, flamands ou français des anciennes écoles, et quelques œuvres italiennes ou espagnoles.

Une toile étourdissante de Nicolas Poussin, intitulée *Vénus et Adonis*, étonne par sa tonalité : dans un paysage virgilien, sous de grands arbres sombres se profilant sur le ciel embrasé du couchant, de beaux corps nus se reposent avec nonchalance, entourés de quelques amours ; chaude journée d'été où l'on regarde descendre le crépuscule.

Voisinant avec cette œuvre, un *Paysage historique* de Bourdon, peint en Italie, est dans le style même de Poussin.

De Ribera (première moitié du dix-septième siècle) une *Sainte Marie l'Égyptienne*, vieille femme décharnée, ridée, à la tête exsangue et aux mains calleuses, qui ne peut renier son origine espagnole ; le réalisme farouche du peintre éclate là, tandis qu'à côté un jeune enfant en prière, *le Petit Samuel*, par Reynolds, est touchant de ferveur ingénue.

Plus loin resplendit un beau Véronèse, *le Mariage mystique de sainte Catherine* : les étoffes chamarrées, les belles chevelures blondes, sont l'apanage de cette Venise de la Renaissance alors encore dans toute sa gloire.

Les petits maîtres hollandais du dix-septième siècle, les Jan Steen, les Metsu, les Miéris, vont des scènes de kermesses populaires aux calmes intérieurs, traduits avec un faire minutieux. Outre quelques Flamands ou Français secondaires, je citerai en terminant la magnifique collection de dessins du musée (de splendides Raphaël, Delacroix, Barye, etc.), la belle salle de nos peintres contemporains (Matisse, Oudot, Briauchon, Mac Avoy, etc.), et enfin quelques sculptures, dont *l'Hiver* d'Houdon (1783) est le grand chef-d'œuvre.

MAURICE SÉRULLAZ,
Attaché au Musée du Louvre.

LA RÉACTION ANGLAISE

« Il n'y a pas d'instinct plus puissant dans notre peuple que celui qui le pousse, après un combat, à serrer la main à son adversaire et à essayer de se réconcilier. »

Cette phrase extraite du discours prononcé le 20 mars à la Chambre des Lords par Lord Halifax pourrait très bien résumer de façon typique l'idée ou mieux encore l'instinct profond qui, depuis la Grande Guerre, a inspiré la politique extérieure de la Grande-Bretagne.

Que nous ayons eu souvent de la peine à comprendre pareille attitude, que nous ayons vu avec surprise l'Angleterre mener son jeu à part en maintes circonstances d'après guerre qu'il est inutile de rappeler, cela n'a rien d'étonnant. D'ailleurs, parmi les Anglais eux-mêmes, nombreux sont ceux qui depuis longtemps avaient manifesté leur défiance envers une politique qu'ils estimaient trop confiante.

Dans les pages qui suivent, nous voudrions essayer de montrer l'évolution rapide et l'on peut même dire le renversement qui s'est produit au cours du mois précédent dans la mentalité anglaise, — renversement radical dont on ne peut encore mesurer toute la portée et toutes les conséquences, mais dont l'importance ne doit échapper à personne.

Une réaction spontanée et traditionnelle avait conduit l'Angleterre, au lendemain de la guerre, à s'écarter des affaires européennes et à se replier un peu sur elle-même. De nombreuses lettres aux journaux en font foi, les Anglais répugnent toujours à assumer des obligations strictes envers quelque nation européenne et, par suite, à se trouver trop intimement mêlés aux difficultés continentales.

C'est là une trace de cette politique de « splendide isolement » pour laquelle de nombreux Britanniques ont gardé et garderont longtemps sans doute un faible, car elle tient à leur insularité même.

Ils pensaient de plus que le nouvel organisme international créé à Genève suffirait à résoudre tous les litiges. Et, à ce propos, il convient de souligner la confiance que les hommes d'État aussi bien que le

peuple ont toujours témoignée à la Société des Nations. L'ironie méprisante qu'en France nous sommes accoutumés à voir déverser sur l'institution genevoise n'a jamais trouvé grand écho outre-Manche. Celle-ci avait à leurs yeux le grand mérite d'exister et leur effort avait été d'en tirer le meilleur parti.

C'est ce qui explique pourquoi la Grande-Bretagne s'était résolument décidée à suivre une politique de désarmement. Sur ce terrain, — personne ne peut le contester, — ils ont joué le jeu loyalement. Ce n'est qu'au début de 1937 en effet que l'Angleterre s'est décidée à fournir un vigoureux effort pour sa défense nationale. Le Premier actuel, M. Chamberlain, était chancelier de l'Échiquier dans le ministère Baldwin. A ce moment, le *Times* résumait ainsi les besoins militaires auxquels la Grande-Bretagne avait à faire face : « Nous devons posséder une aviation égale à celle de toute nation située assez près de l'Angleterre pour menacer ses côtes ; une marine assez puissante pour protéger nos rivages et nos routes commerciales ; et une armée assez forte pour que nous soyons à même de remplir nos obligations vis-à-vis de l'Empire et d'apporter une contribution efficace au maintien de la paix par l'organe de la Société des Nations. »

En présentant son budget aux Communes cette année-là, M. Chamberlain faisait remarquer que ce n'était pas de gaieté de cœur que le gouvernement engageait ainsi des sommes considérables pour le réarmement, mais que c'étaient les circonstances qui le contraignaient à se préparer à toute éventualité et qu'il ne renonçait pas pour autant à sa politique de consolidation de la paix et à l'idéal de la Société des Nations.

C'est ce même esprit qui a orienté la politique extérieure que M. Chamberlain dirige en fait depuis la démission de M. Eden. Il s'était fait le défenseur inlassable d'une politique de rapprochement avec l'Italie d'abord, puis avec l'Allemagne. Il pensait atteindre ce but par des accords directs et était préoccupé de diminuer au plus tôt la tension diplomatique. C'est sur ce point qu'avait porté son désaccord avec M. Eden.

A ce moment même se dessinait dans divers milieux une campagne en faveur d'un arrangement avec l'Italie et avec l'Allemagne, et l'on peut rappeler ces phrases caractéristiques qu'écrivait M. J.-L. Garvin dans l'*Observer* : « L'alliance avec la France ne doit dans aucun cas entraîner la Grande-Bretagne dans une politique d'aventures

en Europe centrale... C'est faire fausse route que de s'opposer simplement à l'Allemagne comme le fait la France. Il vaudrait mieux reconnaître l'existence et la force de ce bloc de 80 millions d'habitants et chercher la conciliation. »

Au mois de mars 1938, le même Garvin répétait à satiété qu'un accord avec l'Allemagne « restait la condition suprême d'une paix mondiale durable », et qu'il fallait éviter à tout prix que l'Europe ne se divisât en deux groupes hostiles.

Au mois de septembre encore, au lendemain des accords de Munich, M. Chamberlain pensait que sa politique de conciliation serait efficace. Il avait cru de bonne foi qu'après la réintégration des populations allemandes à l'intérieur du Reich il serait possible de renouer des relations normales et que, par des arrangements à l'amiable sur les difficultés pendantes, on parviendrait à un assainissement général de l'Europe. C'est à cette œuvre que depuis deux ans il avait consacré tous ses efforts. Et il avait dû lutter pour imposer sa manière de voir. Si les événements, à la longue, lui ont donné tort, on ne saurait le blâmer d'avoir fait confiance jusqu'au bout. Ceux-là mêmes qui l'avaient combattu ne se sont pas prévalus, devant l'échec, de leur clairvoyance et c'est un bel exemple de patriotisme dans la grande tradition parlementaire britannique que donnent aujourd'hui M. Eden et M. Churchill en se rangeant aux côtés de M. Chamberlain et en le secondant de toute leur autorité, qui est grande parmi le peuple anglais.

Tout a concouru, semble-t-il, pour augmenter la surprise et accuser l'effet de contraste. Au milieu du mois dernier, les journaux anglais ne donnaient-ils pas tous une note optimiste? Une mission économique allait en effet partir pour Berlin, et déjà l'on prévoyait une détente générale.

Ce sont tous ces efforts patients, tous ces espoirs obstinés qu'est venu brutalement anéantir le coup de force hitlérien : l'annexion d'un pays indépendant par le Reich.

Rien ne permet mieux de comprendre la réaction anglaise que le discours prononcé, le vendredi 17 mars, à Birmingham par M. Chamberlain. Pour le mettre en relief, rappelons d'abord un passage de la déclaration qu'il avait faite aux Communes au cours de la séance mémorable de septembre où lui parvint l'invitation de participer

à la Conférence à quatre : « M. Hitler me répéta avec une grande conviction que c'était là la dernière de ses ambitions territoriales en Europe *(rires)* et qu'il n'avait aucun désir de réunir au Reich d'autres éléments raciaux que les Germains. Vraiment, je pense qu'en un pareil moment ce ne sont pas là des sujets pour des rires inconsidérés, ce sont là des paroles qui comptent à la longue et qui doivent être pesées à leur poids. » *(Acclamations.)*

A Birmingham, M. Chamberlain rappela ces engagements solennels, donnés dans des rapports d'homme à homme, et ceux qui ont entendu à la Radio le discours du Premier se souviendront de l'indignation qui faisait vibrer sa voix lorsqu'il déclara : « Comme signataire de l'accord de Munich, si M. Hitler estimait que cet accord dût être détruit, n'étais-je pas en droit d'être consulté, comme il est prévu dans la déclaration de Munich ? »

Ce manquement à la parole donnée est certainement une des choses qui ont le plus profondément choqué en Angleterre et porté la plus rude atteinte à la confiance mise par le Premier dans les contacts personnels.

On comprend dès lors ce langage nouveau, lourd des déceptions accumulées, langage où pour la première fois transparaît une défiance pour l'avenir : « S'il est facile de trouver de bonnes raisons d'oublier ces assurances réitérées si fréquemment et avec une telle solennité, quelle foi pouvons-nous désormais ajouter à des assurances venant de la même source ? »

De telles paroles font comprendre la révolte de consciences droites qui estiment qu'en politique tous les procédés ne sont pas valables pour parvenir au but.

Mais ce n'est pas là encore le fond de la question. Ce que les événements de mars ont révélé de façon décisive, c'est ce à quoi, au lendemain de Munich, on ne voulait pas croire, la menace de dominer par la force signifiée par l'agression non provoquée contre les Tchèques et leur annexion, au mépris du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Un pareil acte ne comporte aucune justification.

« S'agit-il en fait d'un pas dans la direction d'une tentative de domination du monde par la violence? »

A ces paroles, des souvenirs historiques se présentent aussitôt à notre mémoire. L'Angleterre ne peut tolérer en Europe une Puissance capable de faire la loi. Et, pour montrer que ces souvenirs ne

sont nullement hors de propos, c'est Garvin, dans l'*Observer*, qui a évoqué Napoléon. Tout le monde n'y songeait-il pas ? « Une tyrannie sans déguisement, inconnue depuis le temps de Napoléon, mais plus noire que la sienne, a renversé et piétiné avec une iniquité prodigieuse la vie politique et la liberté d'une autre nation et d'une autre race. »

Mais reprenons encore le discours de M. Chamberlain :

Je ne pense pas que quiconque doute de ma sincérité quand je dis qu'il n'est presque rien que je ne sacrifierais à la paix. Mais il est une chose qui doit être exceptée, c'est la liberté dont nous jouissons depuis des centaines d'années et à laquelle nous ne renoncerons jamais.

Qu'entre tous, je sois, moi, amené à faire une telle déclaration, cela vous donne la mesure de l'ébranlement que ces événements ont donné à la confiance, qui commençait tout juste à paraître...

On ne saurait faire d'erreur plus grande que de supposer que, parce qu'elle estime que la guerre est chose stupide et cruelle, notre nation a perdu son énergie au point de ne pas contribuer de toutes ses forces à relever un défi de dominer le monde par la violence, si jamais il était lancé.

Les acclamations qui ont accueilli ces paroles montraient qu'elles éveillaient des résonances profondes. C'est ce langage qui a rallié au Premier anglais tous ceux qui se demandaient si sa patience serait sans limites. Le lendemain de l'entrée des troupes allemandes en Tchécoslovaquie, il s'était en effet contenté de faire une vague déclaration où il disait « regretter amèrement ce qui s'était passé ». Le fait qu'il ait attendu trois jours pour se prononcer avec cette fermeté confère à ses déclarations une autorité toute particulière.

Enfin, et l'on sait combien rarement les Anglais se hasardent à faire des prophéties, M. Chamberlain terminait par cet avertissement solennel : « Je me hasarde à prophétiser qu'en fin de compte l'Allemagne regrettera amèrement l'acte que vient de commettre son gouvernement. »

Nous avons tenu à citer longuement le discours de M. Chamberlain, car, en raison même du rôle qu'il a joué jusqu'ici, son témoignage a une particulière valeur. Il était nécessaire pour comprendre le renversement déterminé par la dernière crise et la nouvelle orientation de la politique anglaise.

De quel changement s'agit-il ? Uniquement d'un changement dans la méthode.

En présence des ambitions allemandes, et l'on peut ajouter italiennes, l'Angleterre ne renonce nullement à son idéal de paix. Main-

tenant, comme il y a deux ans, M. Chamberlain veut éviter de diviser l'Europe en deux blocs antagonistes de pays, mais les circonstances et les intentions de l'Allemagne paraissent être telles qu'une politique de collaboration s'est révélée inefficace, et que, si elle devenait impossible, il faut désormais être en mesure de s'opposer à toute nouvelle agression et de faire obstacle à l'exécution d'un plan d'hégémonie.

C'est là ce qui explique l'activité intense déployée par le Foreign Office et la conclusion rapide d'un pacte d'assistance mutuelle avec la Pologne. Il ne nous appartient pas d'analyser cet accord. Contentons-nous d'en souligner la portée que M. Chamberlain n'a nullement dissimulée ; dans le grand débat du 4 avril aux Communes, il a déclaré :

La déclaration du 31 mars (aux termes de laquelle, en cas d'une action quelconque mettant en danger l'indépendance polonaise, le gouvernement anglais se considérerait comme tenu immédiatement de soutenir la Pologne par tous les moyens) constitue un changement radical dans toutes les obligations que l'Angleterre a assumées jusqu'ici et en fait un nouveau point de départ, j'allais dire une nouvelle période de notre politique étrangère.

La rupture avec nos idées traditionnelles qu'implique ma déclaration du 31 mars est un présage si important dans la politique britannique que, je crois pouvoir le dire, les manuels d'histoire devront y consacrer un chapitre spécial.

Mais cette « rupture avec les idées traditionnelles » entraîne aussitôt une conséquence nouvelle. L'Angleterre doit être désormais en mesure de remplir les obligations qu'elle assume sur le continent. C'est ainsi que s'est posé une fois de plus devant les responsables et devant l'opinion britannique le problème d'une armée suffisamment puissante pour pouvoir intervenir efficacement, et par suite l'institution d'un service obligatoire, sous quelque forme que ce soit.

C'est là, on le sait, une question toujours délicate. Aussi est-il instructif de noter l'aspect sous lequel elle se présente maintenant.

Jusqu'ici, deux thèses essentielles étaient en présence. La première, — la plus séduisante pour l'opinion britannique, — d'après laquelle la Grande-Bretagne doit créer une marine et une aviation aussi puissantes que possible, de façon à faire de son territoire une base absolument inviolable et d'exercer sur l'adversaire une pression économique difficile à supporter pendant un long délai. Le rôle ainsi donné à l'armée devient très secondaire.

Les partisans de la seconde thèse font tous ressortir que mainte-

nant la France, avec ses 42 millions d'habitants, ne saurait, quelle que soit la valeur de son système défensif, résister longtemps à un bloc de 140 millions et que, si l'Angleterre veut être en mesure de remplir ses obligations envers nous, elle doit pouvoir nous apporter une aide efficace et rapide.

« La presse nazie et la presse fasciste nous raillent dans leurs articles et leurs caricatures et disent que les démocrates anglais combattront jusqu'au dernier Français. »

Les lecteurs français auront vu avec satisfaction un journaliste anglais, M. Garvin, faire courageusement allusion à ce fait.

Et une correspondance des plus intéressantes, échangée ces derniers jours dans les colonnes du *Times*, montre nettement que les partisans d'un système de défense nationale obligatoire sont de plus en plus nombreux. En effet, si les engagements déjà nécessités par le vaste programme de réarmement ont été aisément obtenus pour l'aviation, s'ils sont à peu près suffisants pour la marine, ils n'ont pas encore atteint pour l'armée régulière les chiffres que l'on espérait. Dans l'éditorial du *Times* du 22 mars on pouvait lire ces lignes : « Tôt ou tard le pays devra se faire à l'idée que l'entraînement universel est la seule base sûre sur laquelle la défense puisse reposer. Pourquoi ne pas se décider plus tôt que plus tard ? »

Il semble que parmi les parlementaires le projet d'une organisation obligatoire ne rencontrerait qu'une faible résistance. Tous ceux qui insistent sur l'exécution rapide de ce projet mettent en relief l'impression profonde et décisive qu'elle produirait à l'étranger.

Il est piquant de voir J. L. Garvin — nous avons à dessein rappelé la solution qu'il préconisait il y a deux ans — se faire l'apôtre convaincu du service obligatoire. On ne peut qu'admirer la loyauté de son appel : « Si nous voulons avoir des alliés fermes en Europe centrale, nous devons leur donner l'assurance que l'emploi complet de nos forces ne sera ni esquivé ni retardé... »

La thèse suivant laquelle l'Angleterre mobiliserait ses forces industrielles tandis que « la France aurait à contribuer pour la plus grande part à une effusion de sang pour la cause commune est périmée ».

Dès lors la solution est simple.

Il est certain que la clef de la situation du monde dépend de la propre détermination de l'Angleterre. Au milieu du danger imminent, le plus grand service que nous puissions nous rendre à nous-mêmes et à l'humanité serait l'adoption

d'un système universel d'organisation démocratique pour la défense et la victoire, — ce qui signifie la reconstruction complète de notre système militaire sur la base du service des citoyens comme obligation légale.

Empruntons une dernière notation à l'hebdomadaire humoristique *Punch*. On voit Marianne accordant une interview à M. Punch, tandis qu'à l'arrière-plan des soldats anglais défilent : « Dites, je vous en prie, que vos soldats sont épatants (*wonderful*) et que, plus il y en aura, mieux ce sera pour nous tous. »

Cependant le gouvernement reste encore fidèle au système d'engagements volontaires. Le mercredi 29 mars, M. Chamberlain a annoncé sa décision de doubler l'armée territoriale, ce qui portera ses effectifs à 340.000 hommes. Par le fait même le corps expéditionnaire, dont le 8 mars M. Hore Belisha avait décidé la formation, sera augmenté de 13 divisions, soit un total de 32 divisions, 6 de l'armée régulière et 26 de l'armée territoriale.

Il reste maintenant à savoir quelle sera la réponse du pays. On peut considérer en effet cette mesure comme l'épreuve suprême du système d'engagements volontaires. Si elle échoue, il faudra bien songer à établir l'obligation militaire pour tous.

De notre côté, ne minimisons pas les difficultés que présente en Angleterre l'établissement du service militaire obligatoire. Les répugnances traditionnelles à vaincre sont considérables. On ne peut attendre que, d'un jour à l'autre, l'opinion britannique tout entière se rende compte de la situation nouvelle créée en Europe et des conditions d'une guerre moderne à l'aspect totalitaire. Le citoyen anglais ne voit pas clairement les frontières que son armée doit défendre. M. Baldwin a bien déclaré que la frontière de la Grande-Bretagne se trouvait sur le Rhin. Mais le peuple est loin de réaliser combien maintenant le sort de son pays est étroitement lié à celui de la France ou plus généralement à l'Europe elle-même. Contentons-nous de marquer la distance énorme déjà parcourue et l'évolution qui s'opère rapidement.

Au moment où nous écrivons ces lignes parvient la nouvelle du coup de force italien contre l'Albanie. Il constitue une violation formelle du *gentlemen's agreement* conclu il y a deux ans entre l'Angleterre et l'Italie. Un tel événement ne saurait que hâter l'évolution actuelle.

Pour reprendre les mots mêmes de M. Chamberlain, le changement décisif que nous avons essayé de marquer « aura son retentissement dans l'histoire ».

Si nous avons tenu à citer surtout le Premier anglais, c'est non seulement à cause de l'autorité de ses paroles, mais aussi parce qu'elles nous semblent caractéristiques de la réaction anglaise.

Est-ce être trop optimiste que de donner comme conclusion les dernières phrases de son discours aux Communes ?

« J'espère que l'action que nous venons d'entreprendre, mais qui n'est pas terminée, se révélera comme constituant un tournant, non pas encore dans la direction de la guerre, qui ne rapporte rien, ne guérit rien, ne résout rien, mais vers une ère plus saine dans laquelle a raison remplacera la force et les menaces feront place aux arguments de sang-froid et bien présentés. »

LUCIEN FRAISSE.

REGARDS SUR LE MONDE

Europe

Albanie. — *L'attentat italien.* — Un nouveau coup de force vient d'être commis. Cette fois-ci, c'est l'Italie qui s'est portée à l'attaque d'un pays désarmé. Le 7 avril, sur un prétexte dont personne n'aura été dupe, le gouvernement de Rome se jetait sur un petit État avec lequel il était lié par un « pacte d'amitié et de sûreté » (27 novembre 1926) et avec lequel le comte Ciano, il n'y a que quelques jours, se flattait que son pays entretenait des relations amicales.

Dans le cas où des « questions viendraient à les diviser et qui n'auraient pu être résolues par les voies diplomatiques ordinaires », l'article 3 du traité de Tirana prévoyait « une procédure spéciale de conciliation et d'arbitrage ». Au lieu de cela, ce fut l'agression brutale. Pendant que ses escadres bombardaient les ports de la côte albanaise, le gouvernement de M. Mussolini jetait à terre un corps d'occupation. Dès le lendemain, grâce à leur supériorité écrasante, les assaillants étaient maîtres de Tirana et de Scutari, pendant que le roi Zog, acculé à la fuite, passait en Grèce. Il emmenait avec lui la reine et l'enfant dont la naissance, trois jours auparavant, mettait la nation en fête.

Pour expliquer cette agression que rien ne faisait prévoir et ne saurait justifier, la presse mussolinienne a beau mettre en avant la thèse récemment mise à la mode de l'« espace vital » et de la nécessité pour l'Italie de s'assurer, en vue de toute éventualité, le moyen de fermer l'Adriatique, la réprobation de l'Europe et des pays musulmans est unanime. La conséquence de cette agression a été la garantie accordée à la Grèce conjointement par l'Angleterre et la France. Si cette manœuvre retarde la guerre, sur l'Italie mussolinienne pèsera tout de même lourdement la responsabilité d'avoir créé un foyer de menace de plus pour la paix de l'Europe.

Allemagne. — Il y a un mois, nous laissions entendre que la propagande effrénée faite par le IIIe Reich en Europe centrale

pourrait, un jour prochain, transformer celle-ci. Les événements, depuis, se sont précipités dans ce sens. La *Slovaquie* a cédé la première. Elle gardera son autonomie politique, administrative, monétaire. L'Allemagne garantira ses frontières, couvrira ses billets de banque et sans doute installera ses garnisons aux positions stratégiques en face de la Pologne.

Puis ce fut le tour de la *Tchéquie*. A la suite d'une pression qui paraît avoir été particulièrement odieuse, le gouvernement de Prague remit entre les mains du dictateur allemand son pays avec son or, ses avions, ses armes, ses usines remarquables, ses provisions considérables. L'ancienne patrie de M. Benès a été déclarée protectorat allemand. M. von Neurath a été nommé protecteur de Bohême et de Moravie. Il est impossible de préciser à l'heure actuelle la forme de ce protectorat. Les Tchèques, en tout cas, pas plus que les Juifs, ne pourront pas être citoyens allemands. En conséquence ils ne seront ni soldats ni soumis aux lois antisémites de Nuremberg. Le mépris traditionnel des Allemands pour la race slave en fera sans doute un peuple serf devant aider le peuple royal à vivre. Car le motif mis en avant par M. Hitler pour cette annexion est la nécessité vitale.

Cependant les spécialistes affirment que si cette absorption nouvelle a augmenté la puissance industrielle et militaire de l'Allemagne, *elle n'a pas diminué ses difficultés économiques*, une bonne partie des régions agricoles ayant été reprises par la Hongrie. Cette dernière, avec ses plaines fécondes en blé, constitue incontestablement le prochain « espace vital » (*Lebensraum*) dont l'Allemagne aura envie. M. Mussolini sera-t-il assez fort pour l'empêcher de se satisfaire ? Après la Tchéquie, ç'a été le tour du petit *territoire de Memel*, annexé à la suite d'un ultimatum à la Lithuanie. Ayant à peine 150.000 habitants, ce territoire est cependant un « espace vital » au premier chef pour la Lithuanie, qui en a 2.300.000, parce que le Niémen lithuanien y aboutit et que le seul port important s'y trouve. Mais l'Allemagne ne reconnaît la loi de l'espace vital que pour elle-même. Avec l'embouchure de la Vistule à Dantzig et celle du Niémen à Memel, elle contrôlera une bonne partie du commerce polonais et lithuanien. Car l'annexion de Dantzig, encore ville libre, est une question de jours ou de semaines. Le retournement de la politique anglaise a fait remettre l'opération. Pour combien de temps?

Plus important peut-être que l'annexion de Memel a été *le traité*

commercial germano-roumain. Pour nourrir ses 80 millions d'habitants et faire marcher ses usines, l'Allemagne a besoin de matières premières et de vivres. La Roumanie a tout cela en abondance, mais elle a aussi besoin des devises étrangères. Aussi n'a-t-elle pas consenti a laisser absorber tous ses produits par l'Allemagne. Mais elle a été fort loin dans les concessions. Des sociétés et des banques germano-roumaines exploiteront et financeront ensemble certains gisements pétrolifères et autres. Des produits dont l'Allemagne a surtout besoin seront cultivés plus intensément. C'est un commencement de mainmise de l'Allemagne sur la Roumanie. Les traités commerciaux franco-roumain et anglo-roumain contrebalanceront peut-être un peu cette influence et arrêteront un peu le *Drang nack Osten* toujours plus violent.

Le pacte d'assistance mutuelle anglo-polonais a été très sensible aux Allemands et aux Italiens. Aussi les *incidents polono-allemands* deviennent-ils de jour en jour plus nombreux et plus violents. M. Beck aura du mal à maintenir l'équilibre qu'il cherche à établir dans ses rapports avec la Russie et l'Allemagne. Vis-à-vis de l'Allemagne, il est juridiquement très fort. Du point de vue racisme, il peut affirmer que la Poméranie du corridor est peuplée de 90 p. 100 de Polonais authentiques. La fécondité de son peuple, plus grande que celle de l'Allemagne, fait que cette proportion augmente d'année en année. Du point de vue « espace vital », il peut aussi faire valoir que Dantzig, avec l'embouchure de la Vistule, fleuve entièrement polonais, est plus nécessaire à un peuple de 35 millions d'habitants que Prague ne l'est à l'Allemagne. Mais il ne suffit pas d'avoir raison pour se faire entendre.

Les réactions de la *presse allemande* contre l'Angleterre sont très vives. Le *Gott strafe England* (Dieu châtie l'Angleterre) revient comme pendant la guerre. Mais il trouve moins de résonance parmi le peuple. Ce sont les chefs et les propagandistes qui le lancent, y compris M. Goebbels, qui fait un périple en Orient. Un discours récent de M. Hitler à Wilhelmshaven contient de lourdes menaces contre l'Angleterre et la Pologne. Un autre présage inquiétant est l'annonce d'un Congrès de la paix à Nuremberg. Les soporifiques que M. Hitler a déjà plusieurs fois administrés à la conscience européenne ont généralement été exploités par lui pour des actions aussi profitables que pacifiques. Il est plus que jamais nécessaire de veiller et d'être prêt.

Belgique. — Les publications les plus récentes des groupements économiques importants font ressortir que *la situation financière, industrielle et commerciale de la Belgique à l'heure actuelle est loin d'être inquiétante ou dangereuse*, comme on l'a prétendu dans certains milieux politiques. Évidemment, les exportations sont fortement contrariées par les tendances autarciques de différents pays et par les luttes économiques qui troublent le monde. Les dangers de guerre inquiètent les épargnants, dont un certain nombre préfèrent envoyer leurs capitaux en Angleterre ou aux États-Unis plutôt que de les laisser exposés aux périls résultant d'une invasion de la Belgique. C'est là, en ce moment, la principale difficulté économique de la Belgique. Celle-ci manque de capitaux disponibles pour des investissements industriels et aussi pour couvrir les emprunts du gouvernement.

Les difficultés politiques résultent du fait que les deux principaux partis politiques, le parti catholique et le parti socialiste, sont divisés au sujet de l'attitude à prendre en matière linguistique ou plutôt au sujet de l'autonomie culturelle relative qu'il convient d'accorder aux Flamands, lesquels forment la majorité du peuple ; et aussi du fait que le parti catholique, malgré l'accord que les déclarations électorales semblent manifester, est réellement divisé au sujet de la politique économique à suivre et de la répartition des charges nationales.

Comme on le sait, les inextricables difficultés résultant des discussions en matière linguistique et en matière économique ont amené le roi Léopold III à *dissoudre les deux Chambres*, le 6 mars dernier. La campagne électorale apparaissait comme très dangereuse pour la paix du pays. M. Hitler a, sans s'en douter, rendu un grand service à la Belgique en choisissant la date du 15 mars pour mettre la main sur la Bohême et la Moravie. Les trois partis traditionnels, catholique, libéral et socialiste, ont immédiatement profité de cette circonstance pour mener une vigoureuse lutte en faveur de l'unité du pays et de la concentration des forces nationales. Le coup de grâce a été porté au Rexisme, les progrès du nationalisme flamand ont été enrayés, de même que ceux du communisme qui apparaît de plus en plus comme une force dissolvante, fort dangereuse pour les pays qui ne la combattent pas.

Les électeurs ont voté le dimanche 2 avril. Ceux qui avaient en 1936 accordé leur suffrage aux partis catholique et libéral sont restés fidèles

à ces partis. Presque tous ceux qui avaient voté pour le parti socialiste ont fait de même cette fois-ci. Par contre, près des deux tiers des électeurs rexistes de 1936 ont abandonné le parti et ont voté soit pour les catholiques, soit pour les libéraux. Les nationalistes flamands et les communistes ont conservé à peu près leurs effectifs de 1936, les premiers progressant un peu, les autres reculant légèrement.

Voici la répartition des voix : sur un total de 2.333.329 votes valables, les catholiques obtiennent 762.642 voix (73 sièges) ; les libéraux 405.608 voix (33 sièges) ; les socialistes 704.582 voix (64 sièges) ; les communistes 125.250 voix (9 sièges) ; les rexistes 103.636 voix (4 sièges) ; les nationalistes flamands 184.906 voix (17 sièges) ; divers autres petits groupes 46.706 voix (2 sièges).

Il n'est pas encore possible de dire en ce moment comment sera composé le nouveau gouvernement. On s'efforce de constituer une combinaison d'union nationale.

Espagne. — *La fin de la guerre civile.* — Après avoir étouffé, à Madrid, l'insurrection communiste, le Conseil national de défense, constitué par le colonel Casado, avait entamé, dès le 18 mars, les négociations de paix. C'est M. Besteiro, socialiste modéré, qui avait été chargé de proposer un armistice au général Franco. Les négociations paraissaient sur le point d'aboutir, lorsque, le 26 mars, elles furent brusquement interrompues sur l'ordre du généralissime. Il semble que le gouvernement nationaliste, après avoir accepté tout d'abord le principe d'une reddition en bonne et due forme, se soit subitement ressaisi : au lieu de traiter avec l'adversaire, même pour une capitulation pure et simple, il a préféré achever sa déroute sans discuter avec lui. Après l'échec des pourparlers avec la délégation du Conseil national, le général Franco a déclenché l'offensive, le 26 mars, dans les secteurs de Tolède et de Cordoue. Deux jours plus tard, le colonel Casado et le général Miaja s'étant enfuis de Madrid, la ville capitulait ; seul M. Besteiro se trouvait encore à son poste lorsque survinrent les premiers détachements nationalistes ; il a été depuis lors mis en prison.

La population madrilène a accueilli ses libérateurs avec un enthousiasme indescriptible ; mais la misère est grande dans la capitale ; si les quartiers du centre n'ont pas beaucoup souffert, les ruines s'accumulent à l'ouest et au sud. Le service religieux a pu reprendre sans tarder, plusieurs centaines de prêtres, qui vivaient dissimulés

dans la ville et dans la banlieue, ayant répondu aussitôt à l'appel du vicaire général.

Après la prise de Madrid, les dernières grandes villes de l'Espagne républicaine, Valence, Alicante, Carthagène, Albacete, etc., ont fait rapidement leur soumission. Aucune résistance sérieuse n'a été enregistrée. Le 1er avril, le communiqué officiel annonçait aux Espagnols la fin de la guerre civile ; celle-ci a duré trois ans moins trois mois (18 juillet 1936-1er avril 1939).

La politique extérieure du gouvernement nationaliste. — Les amis de l'Espagne en France ont accueilli avec la plus vive satisfaction la réception si cordiale que le général Franco a personnellement réservée à notre ambassadeur, le maréchal Pétain. Leur joie a été d'autant plus grande qu'elle a été précédée d'une sérieuse inquiétude. La présentation des lettres de créance s'est trouvée retardée, en effet, par les difficultés pendantes entre les deux gouvernements : la question des réfugiés, l'internement à Bizerte de la flotte républicaine, la restitution des navires et du matériel de guerre. Pendant ce temps, le maréchal Pétain prolongeait son séjour à Saint-Sébastien. Enfin, le 23 mars, notre ambassadeur s'est mis en route pour Burgos. La réception par le général Franco a eu lieu le lendemain. Le maréchal a manifesté sa joie de revoir « un ancien compagnon d'armes, maintenant entré dans l'histoire ». Le général Franco a répondu en rappelant aimablement l'action commune si cordiale de la France et de l'Espagne au Maroc.

La reprise des relations amicales entre la France et l'Espagne de la tradition ne nous permet pas de dissimuler, malgré tout, la situation paradoxale où se trouve à l'heure actuelle le général Franco. Chef d'un État qui proclame hautement sa fidélité à ses traditions chrétiennes, il doit sa victoire à l'appui de deux gouvernements dont les actes les plus récents révoltent le sens chrétien, et il semble assez étroitement lié par eux. Il a dû adhérer au pacte antikomintern, puis accepter que l'Italie continue à maintenir en Espagne des troupes dont il n'a que faire; il s'est cru obligé enfin de féliciter M. Hitler pour le rapt de la Tchécoslovaquie. Au début du mois de mars, le cardinal Goma, archevêque de Tolède, dénonçait dans une lettre pastorale sur les rapports de l'Église et de l'État l'erreur du totalitarisme. Puisse la voix du primat d'Espagne être entendue du gouvernement !

Message de Pie XII aux catholiques d'Espagne. — Le 16 avril, le Saint-Père s'est adressé, par radio, « à ses très chers fils de la catholique Espagne ». Après les avoir félicités pour *la paix que Dieu leur a accordée*, il leur a dit sa ferme confiance de voir s'ouvrir, à la faveur de cette paix, « un avenir de tranquillité dans l'ordre et d'honneur dans la prospérité ».

Et la garantie de notre ferme espoir réside dans les très nobles sentiments chrétiens dont ont donné des preuves évidentes le chef de l'État et tant de fidèles collaborateurs...; cette espérance se fonde en outre sur le zèle éclairé et sur l'abnégation de vos évêques et de vos prêtres, ainsi que sur la foi, la piété et sur l'esprit de sacrifice de toutes les classes de la population espagnole qui en ont donné des preuves héroïques.

Après avoir rappelé les principes d'une pacification durable (justice envers le crime, indulgence envers les égarés), le Saint-Père a exhorté les fidèles à se dévouer dans une union intime des âmes à l'œuvre de reconstruction.

Italie. — 1. *Le discours du trône* (23 mars). — A l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation des faisceaux, a été inaugurée la nouvelle Chambre des faisceaux et corporations. Les députés, au nombre de six cent quatre-vingt-deux, ont le titre de « conseillers nationaux » ; ils ne sont pas élus au suffrage universel, ni même au suffrage restreint, puisque l'entrée au Conseil national est accordée de droit à certaines charges déterminées dans le parti fasciste ou dans les corporations.

Après la prestation de serment, le roi Victor-Emmanuel III, empereur d'Éthiopie, a prononcé le discours de la couronne. Le souverain a passé en revue tout d'abord les points principaux de la politique extérieure : l'axe Rome-Berlin, le pacte anticommuniste, les accords avec la Grande-Bretagne pour le rétablissement d'une situation gravement compromise par les mesures genevoises. Les difficultés avec la France sont rappelées sans insistance. A l'Espagne, le roi souhaite qu'elle reprenne bientôt sa place dans la vie européenne, conformément à ses glorieuses traditions. En politique intérieure, le roi rappelle les efforts de l'Italie pour son armement, pour la conquête de l'autarcie économique, pour la réorganisation de l'enseignement et la mise au point d'un nouveau Code pénal. Quant aux rapports de l'État et de l'Église, conclut-il, « ils continueront à être inspirés par la plus cordiale entente et la plus cordiale

collaboration dans le domaine des attributions et des responsabilités réciproques ». La modération de ce discours a produit à l'étranger une impression excellente ; on a noté son hommage à la paix, pour la mise en valeur des ressources de l'empire.

2. *Le discours de M. Mussolini* (26 mars). — Trois jours plus tard, soixante mille « squadristes » — les fascistes de la première heure, les vétérans, — se réunissaient au stade Mussolini pour écouter le grand rapport du Duce. L'un des points les plus curieux de ce discours véhément concerne la note italienne du 17 décembre 1938. Dans cette note, affirme résolument le Duce à ses compagnons d'armes, « les problèmes italiens à l'égard de la France étaient clairement établis ; ces problèmes ont des noms ; ils s'appellent : Tunisie, Djibouti, canal de Suez ». A cette affirmation péremptoire, M. Daladier a fait la seule réponse valable ; il a ordonné la publication de la lettre. Or celle-ci ne contient pas autre chose que la dénonciation des accords de 1935, considérés comme caducs par le gouvernement italien. Le discours de M. Mussolini est surtout remarquable par ses invectives, tour à tour furieuses ou ironiques, contre les démocraties et les pacifismes. Enfin, nul chef de gouvernement n'avait encore lancé un tel hymne en faveur du surarmement : « Davantage de canons, davantage de navires, davantage d'aéroplanes, à n'importe quel prix et par n'importe quels moyens, même si l'on doit faire table rase de ce qui s'appelle la vie civile ! »

3. *L'entreprise contre l'Albanie.* — Voir la rubrique « Albanie ».

Suisse. — *L'annexion foudroyante de la Tchécoslovaquie a mis l'opinion suisse en alarme.* Le bruit avait couru qu'il existait un plan allemand prévoyant une invasion de la Hollande et de la Suisse.

Les troupes de couverture furent renforcées à la frontière. Le président de la Confédération déclara, au nom du gouvernement, que le territoire suisse serait défendu contre toute agression jusqu'à la dernière goutte de sang. Un conseiller général (ministre), faisant allusion aux derniers événements, souligna la portée de cette déclaration solennelle en disant : « La Suisse n'ira pas en « pèlerinage » — entendons en conférence à Godesberg ou à Munich.

La Compagnie de Jésus a connu de nouveau les honneurs de l'actualité. La Faculté de théologie d'Innsbruck ayant été dissoute par le

gouvernement allemand, le collège Canisianum dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus a été transféré à Sion, en Suisse ; les séminaristes, presque tous américains, tenant à continuer leurs études sous la direction de leurs anciens maîtres. A cette nouvelle, une campagne d'opinion se déclenche contre les jésuites, auxquels sont interdits, de par la Constitution, toute résidence commune et tout travail « à l'église et à l'école » En fin de compte, les autorités ayant précisé que cette résidence était provisoire et jouissait du droit des émigrés, le calme est revenu dans les esprits.

U. R. S. S. — Le grand événement du mois de mars a été *le XVIIIe Congrès du Parti communiste d'U. R. S. S.* Il y avait cinq ans que ces solennelles assises ne s'étaient pas tenues. L'évolution du régime, à la suite en particulier des épurations de 1937-1938, le nouvel équilibre commandé par des préoccupations de politique étrangère, avaient rendu nécessaire cette démonstration d' « unité morale » du pays. Mais il est significatif que sur 211 délégués de Moscou au Congrès, 30 seulement avaient pris part au Congrès précédent de 1934.

Le discours de Staline qui ouvrit la séance du 10 mars précisa *les positions de l'U. R. S. S. en matière de politique internationale.* Ayant rappelé la doctrine du Manuel d'histoire du Parti, selon laquelle le second conflit international a commencé, dirigé par les Puissances fascistes contre les États démocratiques, avec ceci de particulier que ces derniers ne répondent pas, par crainte d'un glissement vers la révolution internationale et par abandon du principe de la sécurité collective contraire à leurs intérêts économiques, il affirma que l'Union ne demandait qu'à rester étrangère à ce conflit et qu'à entretenir d'excellentes relations avec ses voisins des frontières. Mais qu'on ne s'avise pas de prétendre à une parcelle de son territoire. La réponse serait terrible.

Le discours de Molotov n'apprit rien de nouveau relativement *au 3e Plan quinquennal*, dont les principaux objectifs sont les suivants : développement industriel de l'Extrême-Orient, percement du canal Volga-Don, exploitation de la Bachkirie et de ses ressources pétrolières.

Les thèses de Jdanov sur l'accession rendue plus facile au Parti bolchevique ne rencontrèrent pas d'objection.

Enfin, le discours de Manouilsky, sur *les progrès de la IIIe Internationale*, n'apprend rien de nouveau. La tactique du Front popu-

laire est donnée comme remplissant son but. Des statistiques qui laissent rêveur affirment que l'Internationale est passée de 1934 à 1939 du chiffre de 860.000 membres à celui de 1.200.000. Pour expliquer cet accroissement, on cite les recrues espagnoles, passées de 800 en 1931 à 300.000 en 1939 ; les effectifs français : 40.000 en 1934, 270.000 en 1939. Or, nous savons ce que vaut ce chiffre après octobre et novembre 1938, et nous n'ignorons pas l'issue de l'affaire espagnole.

L'agression du 15 *mars contre la Tchécoslovaquie a soulevé la protestation officielle du Commissariat des Affaires étrangères.* Le protectorat allemand n'a pas été reconnu. Dès le 8 mars, l'Angleterre, par la voie de son ambassadeur à Moscou, Sir William Seeds, s'enquérait de l'attitude que l'Union Soviétique comptait prendre à l'avenir. Celle-ci ayant été définie comme une volonté de retour à la sécurité collective, amorcée par une conférence de l'Angleterre, de la France, de la Pologne, de la Roumanie, de l'U. R. S. S. et peut-être de la Turquie, le projet ne trouva pas d'écho auprès des Puissances occidentales. Une déclaration commune de l'Angleterre, de la France et de l'U. R. S. S. lui serait préférée.

Les accords commerciaux anglo-soviétiques traités à Moscou par M. Hudson semblent avoir été quelque peu laborieux. La Grande-Bretagne se plaint que l'Union lui achète plus de matières premières que d'objets fabriqués.

Le conflit avec le Japon, concernant les pêcheries d'Extrême-Orient, a enfin trouvé au début d'avril une solution. Les zones de pêche ayant une importance stratégique sont retirées du lot autrefois mis à la disposition du Nippon. Mais celui-ci trouve un dédommagement dans un certain régime de préférence qui lui est concédé pour cinq ans.

Asie

Irak. — *Mort du roi Ghazi Ier.* — Le roi d'Irak, S. M. Ghazi Ier, s'étant tué dans un accident d'automobile, le trône revient, en vertu de l'article 20 de la Constitution, à son fils, un enfant de quatre ans. L'accession au trône de l'héritier du défunt a été immédiatement proclamée sous le nom de Fayçal II. L'Assemblée nationale a confirmé l'attribution de la régence au prince Abdul Ilah, beau-frère du roi Ghazi et neveu du roi Fayçal.

Par suite d'une déplorable erreur, la populace de Mossoul, qui s'ima-

ginait que les Anglais étaient responsables de la mort du roi, a tué à coups de pierres le consul britannique au moment où il essayait de calmer la foule ameutée devant le consulat. Le gouvernement irakien a immédiatement fait des excuses officielles et promis toutes les réparations légitimes.

Iran. — *Mariage du prince héritier.* — Le 15 mars a eu lieu au Caire, au palais d'Abdine, le mariage du prince impérial d'Iran avec la princesse Fawzia, sœur de S. M. le roi Farouk.

De grandioses cérémonies accompagneront à Téhéran la célébration officielle du mariage princier. La France a délégué le général Weygand pour la représenter.

Palestine. — *Échec de la Conférence de la Table Ronde.* — Comme nous le faisions pressentir, la « conférence palestinienne » de Londres s'est terminée, le 17 mars, par l'échec, évident et prévu, de cette étrange initiative.

Faute d'avoir pu aboutir à une liquidation amiable du conflit judéo-arabe, le gouvernement britannique a formulé quelques propositions dont les grandes lignes se ramènent à ceci :

1° La Palestine serait constituée en État indépendant ayant des relations contractuelles vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Cet État ne serait ni arabe ni juif, mais un État dont Juifs et Arabes se partageraient le gouvernement, de manière que « les intérêts essentiels de chacun d'eux soient sauvegardés »;

2° La Constitution de cet État serait élaborée en temps voulu par une Assemblée nationale de la population palestinienne, dont les représentants seraient élus ou nommés suivant entente. Au cours de la période transitoire, le gouvernement britannique conserverait le mandat;

3° L'immigration serait calculée de manière à maintenir pour cinq ans la population juive à son niveau actuel ; passé ce délai, la reprise de l'immigration juive serait soumise à un accord à intervenir entre les Arabes, les Juifs et les autorités britanniques.

Ces propositions ayant été écartées, aussi bien par les Juifs que par les Arabes, le gouvernement britannique a ajourné sa décision. (Cf. *Informations de Palestine*, n° 77, 1er avril.)

La détente qu'on espérait devoir résulter de la conférence de Londres n'a pas répondu à l'attente. Les actes de terrorisme ont

continué dans de telles proportions que le bilan des pertes enregistrées au cours du premier trimestre de 1939 se monte à 349 tués (127 rebelles, 153 autres Arabes, 53 Juifs, 16 Anglais) et 372 blessés ; pour le seul mois de mars, on a compté 128 morts et 110 blessés.

Proche-Orient. — *Un gouvernement à Damas.* — Après vingt-trois jours d'essais infructueux, un gouvernement a été constitué à Damas. Les troubles qui avaient éclaté à Damas et dans certaines villes de l'intérieur ont pris fin lorsque le Haut-Commissaire eut décidé de confier à l'armée française le maintien de l'ordre. Sans pouvoir encore préjuger de la solidité du cabinet Boukhari, on espère qu'il se maintiendra assez de temps au pouvoir pour permettre la reprise effective des négociations du traité franco-syrien. Le Haut-Commissaire, ayant achevé l'examen de la situation, vient de rentrer en France : les suggestions dont il est porteur permettront sans doute au gouvernement français de prendre position définitivement sur les modifications à apporter au traité avant de passer à sa ratification.

Liberté de conscience. — A la suite du mécontentement exprimé avec violence par les milieux musulmans, le Haut-Commissaire a cru devoir revenir sur les arrêtés 60 et 146 LR fixant le statut des communautés religieuses. La suspension pratique de ces textes favorisant la seule communauté musulmane, au détriment des communautés chrétiennes, les archevêques catholiques de Syrie et du Liban ont cru de leur devoir d'adresser une protestation respectueuse au Haut-Commissaire. Cet incident fait ressortir une fois de plus que la question religieuse demeurera toujours la pierre d'achoppement dans les relations mutuelles des divers éléments des populations des deux pays.

Turquie. — *Élections.* — Les élections à la Grande Assemblée Nationale se sont déroulées dans un calme absolu. On sait que, comme en U. R. S. S., les élections en Turquie ont lieu sur présentation aux électeurs d'une liste unique de candidats désignés par le seul Parti du Peuple. « On ne peut pas appeler cela des élections », déclarait un étudiant. Sans doute, si l'on s'en tient à nos méthodes d'Europe, mais il est juste de convenir que le procédé adopté est bien le seul qui soit compatible avec le degré d'évolution de l'immense majorité du corps électoral.

La situation de la Turquie n'a pas sensiblement évolué au cours de

ces dernières semaines. On observe cependant une diminution notable du prestige de l'Allemagne. Les coups de force répétés du IIIe Reich mettent en défiance les Turcs. Leurs sympathies iraient plus volontiers du côté de la France. Profiterons-nous de ce revirement ?

Vie internationale

L'histoire de l'Europe depuis une année ressemble à un effroyable jeu de massacre, que l'on redoute de voir aboutir à un massacre plus effroyable et plus général encore.

Au mois de mars 1938, *l'État fédéral d'Autriche* est brutalement annexé à l'Empire allemand et soumis à la tyrannie d'un racisme antichrétien.

Au mois d'octobre de la même année, *la République tchécoslovaque*, création composite des traités de 1919 et de 1920, est démembrée. La région des *Sudètes* est incorporée à l'Allemagne. Des districts magyars font retour à *la Hongrie* et des districts polonais à *la Pologne*. Le reste devient une *Fédération des Tchèques, des Slovaques et de l'Ukraine carpathique*, sous l'hégémonie de l'Allemagne, devenue suzeraine de toute l'Europe centrale.

Au mois de mars 1939, cette unité fédérale est soudainement disloquée à son tour. *La Bohême et la Moravie* sont absorbées par l'Empire allemand, avec l'étiquette de « protectorat ». *La Slovaquie* devient un État nominalement souverain, dans la vassalité effective de l'Allemagne. *L'Ukraine carpathique* est rattachée tout entière à la Hongrie, qui acquiert ainsi frontière commune avec la Pologne, grâce à l'appui de l'Italie et malgré le déplaisir de l'Allemagne. Des conflits sanglants éclatent sur la frontière de *la Slovaquie* et de *l'Ukraine carpathique* redevenue hongroise ; il en résulte une extension nouvelle de territoire au profit de *la Hongrie* et une mutilation au détriment de *la Slovaquie*, en vertu de l'influence italienne, déterminant en ce sens l'acquiescement germanique.

Au mois d'avril 1939, le Vendredi saint, *l'Italie* exécute un coup de force sur *le petit royaume d'Albanie*, qui entretenait alors les meilleurs rapports avec le gouvernement fasciste et qui passait pour constituer une sorte de colonie italienne sur la côte orientale de l'Adriatique.

D'autre part, *la Pologne, la Roumanie, la Grèce, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Turquie, l'Égypte*, pour ne rien dire des Puissances

occidentales, se trouvent, à des degrés divers et sous des formes diverses, placés en état d'alerte et soumis aux plus graves menaces éventuelles par la politique envahissante et provocatrice de l'Axe Rome-Berlin. Nous ne pouvons décrire le caractère, d'ailleurs un peu confus, des différentes réactions : d'autant que la situation se sera considérablement modifiée (nous ignorons comment) depuis le moment où nous écrivons ces lignes jusqu'au jour où elles paraîtront.

Le fait essentiel est l'attitude résolue du *gouvernement britannique* et son étroite solidarité avec le *gouvernement français*. Les deux zones géographiques les plus directement visées pour les mesures concertées de garanties nécessaires sont *le bassin de la Méditerranée*, en même temps que l'*Europe orientale*.

Au moment où nous mettons sous presse, on apprend que *le président Roosevelt a envoyé un message personnel à Hitler et à Mussolini*. Il les adjure de s'engager à respecter, tout au moins pendant dix ans, les frontières des nations d'Europe et du Proche-Orient qu'il énumère. Moyennant quoi les États-Unis proposeront un désarmement et un accord économique capables de détendre la situation mondiale.

L'initiative est généreuse et opportune. Mais déjà tant de paroles ont été données et violées qu'on reste inquiet sur les garanties qu'apporterait un nouveau serment.

Saint-Siège

L'allocution latine du Pape Pie XII pour le saint jour de Pâques, sans vouloir toucher directement à de sinistres actualités politiques, a rappelé avec force et autorité les principes d'ordre moral qui doivent présider au gouvernement des peuples et à leurs rapports mutuels pour le bien commun de toute la famille humaine. La paix est la tranquillité de l'ordre et, par conséquent, impose la justice, la charité, le respect du droit de chacun, l'observation de la parole donnée, la sainteté des contrats. Vérités traditionnelles qui, dans le monde actuel, prennent figure de nouveautés inédites et audacieuses.

Les *Acta Apostolicae Sedis* ont publié dans un numéro spécial tous les documents relatifs au décès de Pie XI et au changement de pontificat, ainsi que les témoignages de respect et de sympathie reçus au Vatican de la part de chacune d'entre les Puissances de l'ancien et du nouveau monde, à une date mémorable de l'histoire de l'Église.

CORRESPONDANCE

Dans l'article du 20 *janvier*, Rimbaud en Abyssinie, *nous avons eu à mettre en cause M. César Tian en raison de ses relations avec Rimbaud (p.* 185*). Nous avons reçu de son fils, M. André Tian, la lettre suivante :*

Il vient de tomber sous mes yeux, dans le numéro en date du 20 janvier écoulé de la revue catholique d'intérêt général *Études*, et sous la signature de Louis Jalabert, un article dans lequel j'ai relevé les lignes suivantes :

C'est ainsi qu'il (Rimbaud) fait plusieurs fois la navette de la côte au Choa, tantôt de compte à demi avec Savouré, et tantôt associé avec un certain Tian.

Ce Tian, dans l'orbite de qui il commence à graviter, était officiellement importateur de café, de pelleteries et de musc. Mais c'est du trafic des armes et probablement aussi des esclaves qu'il passait pour tirer le plus clair de ses profits. Rimbaud s'associa-t-il au honteux trafic ? Son biographe, Jean-Marie Carré, ne peut l'admettre, mais à l'appui de sa bienveillante interprétation des documents dénichés par Miss Enid Starkie, c'est surtout à l'argument de moralité qu'il fait appel... Quoi qu'on puisse penser du caractère de Rimbaud et de son fond d'humanité, il était associé à Tian, prisonnier des Abou Bekr, négriers notoires, avec lesquels il devait fatalement composer, et il ne serait pas surprenant que, mal défendue par une moralité qui s'était déjà accommodée de bien des choses, sa pauvre conscience ait connu, un jour de détresse plus noire, ce lamentable fléchissement.

Or, « ce Tian », Monsieur, est mon père.

Il m'est difficile, étant donné le sous-titre de votre revue, de penser que votre bonne foi, en accueillant dans les *Études* ces allégations nettement diffamatoires pour la mémoire de mon père, n'ait été surprise, ou tout au moins mal éclairée. Ma piété filiale, et je pense que vous vous imaginez aisément la violence de sa révolte, ne saurait en tout cas les laisser sans réponse. Je vous prie donc de prendre note de ce qui suit :

1° Jamais Rimbaud n'a été l'associé de mon père. Le 4 avril 1888, Rimbaud écrivait à sa mère : « Je vais à Zeïlah pour le compte des

négociants d'Aden », et non pas ce qu'a peut-être dû lire votre collaborateur (texte Berrichon) : « Je vais pour mon compte avec association d'un négociant d'Aden. » Il est vrai que dans la note de ce M. Jalabert, qui figure au bas de la page 169 du numéro du 20 janvier, ce monsieur avoue :

« Les vérifications que j'ai essayé de faire, en vue de compléter, du côté français, l'enquête de Miss Starkie n'ont pas donné de résultats appréciables. »

En tout cas, la seule trace de Rimbaud que je trouve dans les écritures de la maison de commerce de mon père, que je possède, figure au bilan du 31 mars 1889, sous les rubriques :

Passif : Rimbaud personnel, et, Actif : Rimbaud Harrar.

Il n'y a rien d'autre, ni avant, ni après.

Par contre, je trouve aussi dans les bilans qui se sont succédé de 1881 à 1901 le nom vénéré de Mgr Taurin. Je vous laisse le soin de conclure.

2° Mon père a séjourné à Aden de façon ininterrompue de 1879 à 1889, puis, par alternances de deux ans, avec M. Maurice Riès, son fondé de pouvoir, devenu par la suite son associé, de 1889 à 1907, année à laquelle il s'est retiré. Il avait les titres de :

Négociant, correspondant de la Banque de France et du Comptoir national d'Escompte de Paris, consul hors cadre de France, consul de Russie, consul d'Espagne.

Chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de Russie, officier de l'Étoile brillante de Zanzibar..., et bien d'autres, non officiels ceux-là, dont les annales des Pères blancs et des Missions, ainsi que les souvenirs souvent consignés par écrit des nombreux voyageurs de toutes conditions qui ont dû approcher mon père au titre de ses fonctions de consul de France, ou autrement, conservent des témoignages émus.

Ayant ainsi déféré au désir de M. André Tian, il nous serait loisible de poursuivre la discussion. Nous y renonçons. Il suffira d'avoir remarqué que les détails incriminés ont été tirés textuellement de l'ouvrage de Miss Enid Starkie; que ce volume, publié en anglais et en français, est dans le commerce depuis le mois de mai 1938 et n'a été l'objet, que je sache, d'aucune réclamation de la part de M. André Tian.

L. J.

REVUE DES LIVRES

Religion et Piété : R. P. Sertillanges ; E. Roche ; G. Combès ; L. Kosters. . . 272
Actualités : A. Tardieu ; R. Aron. 274
Portraits : E. Sitwell ; R. Baschet ; J Kessel. 275
Questions sociales et économiques : E. Delaye ; G. Viance ; M. H. Lenormand ; L. Boucraut 277
Droit : Y. de la Brière ; P. Andrieu-Guitrancourt. 279
Sciences naturelles : M. T. Hanee ; *Actualités scientifiques et industrielles*. . . 281
Littérature : J. Calvet ; P. de la Tour du Pin. 282
Petite Histoire : L. Daudet 284
Textes : Aristote : Isocrate ; *Anthologie grecque ;* Plaute. 285
Romans et Nouvelles : A. Pierhal ; A. Armandy ; M. Roya ; B. Mahrt 286
Régionalisme : A. Grellet-Dumazeau. 288

RELIGION ET PIÉTÉ

R. P. Sertillanges. — **Qu'est-ce que le Catholicisme ?** Paris, Éditions *Spes*, 1938. In-16, 48 pages. Prix : 4 francs.

Magistrale synthèse des richesses de vie qui font du catholicisme une admirable et unique réponse aux besoins individuels et sociaux du sentiment religieux, en le mettant au rang des ressources spirituelles privilégiées.

Prise de contact avec la Bonne Nouvelle que Dieu — dans la personne de son Fils et par l'action de son Esprit dans l'Église qui le continue — donne au monde comme une semence de vie jetée au cœur de l'homme pour le diviniser.

Le P. Sertillanges la présente du style ferme, limpide, pénétrant du philosophe et du théologien assuré de bien servir la vérité en la proposant, simplement, sans débat, aux âmes droites, avides de lumière. Jean Bru.

Eugène Roche. — **Chrétiens dans le Monde.** Paris, Bloud et Gay, 1939. In-16, 202 pages. Prix : 18 francs.

Parce qu'ils sont « dans le monde » et non dans le cloître, beaucoup de chrétiens s'imaginent que leur vie spirituelle doit fatalement se réduire à l'accomplissement plus ou moins formaliste de prières et de rites traditionnels. A l'encontre, le P. Roche entreprend de leur montrer que leur vie quotidienne, avec ses soucis, ses travaux, ses joies et ses peines, peut et doit être sanctifiée, tout comme celle des religieux ou des prêtres. Le monde en effet peut être un aliment de vie intérieure, dès que celle-ci n'est plus comprise seulement

comme dilettantisme intérieur, formalisme vain ou séparation du réel. Étant par essence intelligence, liberté, amour, union au Christ, la vie intérieure doit profiter de tous les obstacles que lui oppose le monde pour s'approfondir, se perfectionner ; et en revanche le progrès même de cette vie deviendra le principe en chacun d'une personnalité plus vigoureuse et en tous d'une ascension spirituelle de l'humanité. Cette interaction de la nature et de la grâce, le P. Roche l'étudie ensuite plus particulièrement dans le domaine de la vie intellectuelle et de la vie affective. Culture et civilisation nous offrent en quelque sorte le produit de la vie intérieure des générations qui nous ont précédés; et à son tour le travail nécessaire pour nous approprier leurs richesses et les accroître encore doit être, si matériel ou si spéculatif qu'il soit, compris par le chrétien comme sa part de collaboration à l'achèvement de la création qui gémit dans les douleurs de l'enfantement. De même, la vie chrétienne ne sépare point de tous les amours naturels l'amour surnaturel de Dieu ; leur union est au contraire pour elle le principe d'un accroissement sans limites de la charité. Une dernière partie donne enfin quelques conseils judicieux et pratiques pour développer la vie intérieure dans le cadre même de la vie quotidienne dans le monde.

Écrit en une langue claire, et tout imprégné d'une spiritualité solide et profonde, ce livre doit être lu par tous les chrétiens qui ont le souci de développer pour eux et pour le monde les virtualités de la grâce qu'ils possèdent. Gaston FESSARD.

Gustave COMBÈS, docteur ès lettres. — **Le Retour offensif du Paganisme.** Paris, Lethielleux, 1938. In-8, 346 pages. Prix : 30 francs.

Par l'étude de saint Augustin, l'auteur de ce livre si actuel a « réalisé » éminemment l'éternel conflit des deux Cités qui se disputent l'univers. « L'opinion sent confusément que le monde tremble sur ses bases, mais, sollicitée par toutes sortes de soucis matériels, elle ne voit pas d'où lui vient cet ouragan qui menace de dévaster tout. » (P. 1.) M. le chanoine COMBÈS expose les grands courants précurseurs du néo-paganisme contemporain : dans l'ordre intellectuel, le rationalisme ; dans l'ordre moral, le naturalisme ; dans l'ordre politique, l'étatisme ; dans l'ordre social, le marxisme. Grands courants d'idées, qui ont ceci de particulier qu'une mystique les anime. Les foules sont plus que jamais conduites par le sentiment et non par l'idée : « la mystique française, c'est le laïcisme ; ...et son savant camouflage, qui arrive à duper même les catholiques bon teint et ne la rend que plus dangereuse » (p. 93) ; la mystique russe trouve aujourd'hui son épanouissement dans le bolchevisme et la mystique allemande dans l'hitlérisme.

Cette offensive païenne comprend des troupes d'attaque dont les différents éléments sont analysés en détail : la Franc-Maçonnerie, considérée comme l'état-major de ces troupes; la *Ligue des Droits*

de l'Homme, qui en est l'avant-garde; les syndicats révolutionnaires, qui peuvent être classés comme la masse de manœuvre, et les sans-Dieu, qui en sont les troupes de choc.

La conclusion rappelle aux catholiques leurs devoirs, qu'ils ne pratiqueront parfaitement que dans la mesure où ils sauront régénérer leurs forces spirituelles et tremper leurs forces morales.

J. de BIVORT DE LA SAUDÉE.

L. KOSTERS, S. J. — **L'Église de notre Foi.** Traduit de l'allemand par Ph. Mazoyer et A. Gaté. Paris, Lethielleux, 1938. In-16, 300 pages. Prix : 20 francs.

L'ouvrage du R. P. KOSTERS expose dans ses lignes essentielles le traité classique de l'Église. Les titres de chapitres — « Conception analytique de la foi », « Construction synthétique de la foi », « Concept dogmatique de l'Église » — nous ont paru bien techniques pour le grand public auquel le livre s'adresse. Mais que le lecteur se rassure. Sous ces expressions savantes il n'y a pas autre chose qu'un exposé très simple et très clair des deux méthodes apologétiques du traité de l'Église et des éléments dogmatiques de ce même traité. L'origine divine de l'Église peut se prouver de deux manières en effet : soit en partant de l'Église actuelle dont la merveilleuse expansion, jointe à la sainteté et à l'unité, est une preuve palpable de son caractère surnaturel; soit en partant du Christ, son fondateur, dont elle est la création authentique et dont elle réalise, à travers les siècles, le divin message. Ces deux méthodes se renforcent l'une l'autre dans l'exposé du P. Kosters et donnent à son livre tous les caractères d'une œuvre solide et consciencieuse. Certains préféreront sans doute les pages plus brillantes du P. Lippert ou de K. Adam ; mais l'ouvrage du P. Kosters sera mieux adapté peut-être aux exigences didactiques.

Joseph LECLER.

ACTUALITÉS

I. André TARDIEU. — **L'Année de Munich.** Paris, Flammarion, 1939. In-18 jésus. Prix : 18 fr. 50.

II. Robert ARON. — **La Fin de l'Après-Guerre.** Paris, Gallimard, 1938. In 16.

I. Même si les vices du régime parlementaire ont accru leur virulence depuis que M. TARDIEU a quitté la maison politique dont il a été longtemps l'hôte ou le maître, l'on ne peut s'empêcher de songer que cette conversion fut tardive. Elle est, en tout cas, totale. L'ancien ministre est aujourd'hui le critique acerbe des institutions en vigueur et des hommes en place. Rien ni personne ne trouve grâce à ses yeux, qui s'arrêtent d'ailleurs complaisamment, pour un regard rétrospectif, sur la besogne accomplie par ses soins.

Et sans doute les coups ainsi assenés avec une verve amère et

altière sont loin de s'égarer tous. Mais on aimerait que ce diagnostic ou ce réquisitoire fît plus large place à l'indication des remèdes.

« Il faut, dit M. Tardieu, briser la profession parlementaire génératrice de tous nos maux et donner à la France d'autres institutions. »

Soit! Mais comment?

Sur l'affaire de Munich, le livre est spécialement informé. En parlant des origines de la Tchécoslovaquie, M. Tardieu défend un peu son œuvre. Il déplore les concessions qui, à son avis, ont détruit un bel ouvrage.

II. A l'inverse, M. Aron affirme qu'en nous dégageant de l'imbroglio munichois, nous nous sommes « libérés » et que nous n'avons nulle raison de nous en sentir humiliés. C'était la dernière maille d'une chaîne de longues maladresses par où nous risquions d'être définitivement attachés. La rupture de ces entraves nous permet d'organiser l'avenir après « la fin de l'après-guerre », c'est-à-dire après une expérience nouvelle qui peut et doit nous instruire, sans nous avoir coûté trop cher.

Cette organisation, dans le domaine politique, social, financier, sera bien avisée si elle suit les plans de « l'ordre nouveau » dont l'auteur est l'un des principaux interprètes.

Les livres de MM. Tardieu et Aron sont donc un témoignage encore sur les divergences qui se manifestent autour de Munich. Longtemps sans doute la discussion continuera, empruntant d'ailleurs plus souvent ses arguments aux considérations immédiates de la politique qu'aux principes de la justice absolue.

Henri du Passage.

PORTRAITS

Edith Sitwell. — **La Reine Victoria**. Traduit de l'anglais par Jean Talva. Paris, Gallimard, 1938. In-8 soleil, 303 pages, avec portrait sur couverture. Prix : 32 francs.

Ce livre n'est pas un précis de l'histoire d'Angleterre sous le règne de Victoria, mais le lecteur français y trouvera plaisir à glaner de nombreuses informations sur la cour d'Angleterre depuis 1820 jusqu'à l'aurore de notre siècle, à goûter l'originalité de certains portraits finement dessinés, à entendre les jugements de la reine Victoria sur quelques-uns des hommes célèbres du dix-neuvième siècle, tels que Gladstone, Bismarck, Crispi, sans oublier son petit fils, l'empereur Guillaume II.

Certains chapitres sont présentés d'une façon plutôt romancée. Le lecteur cédera pourtant au charme vivant qui s'en dégage et ne pourra se défendre, par exemple, de s'associer à la joie de l'empire britannique lors du jubilé du Cinquantenaire dénommé par l'auteur : « Le jour triomphal ».

Deux traits de la physionomie de ce grand règne le frapperont davantage : la fidélité touchante de la reine, durant ses quarante ans

de veuvage, au souvenir de son mari, le prince-consort, et cette popularité, toujours accrue, lui attirant les témoignages d'un profond loyalisme, surtout aux deux dates mémorables du 20 juin 1887 et du 20 juin 1897.

Léon de GERMINY.

Roger BASCHET. — **Le Général Daumesnil.** Paris, Hachette, 1938. In-16, 253 pages, avec portrait sur couverture. Prix : 20 francs.

Dans l'Avant-propos, l'auteur nous déclare que son récit « fut établi après analyse consciencieuse des documents inédits, laissant le passé nous présenter ses contemporains tels qu'il les vit ». « Rien n'y est romancé », précise M. BASCHET.

Ce brave Daumesnil, qu'on appelait « Jambe de bois » quand il était gouverneur de Vincennes, avait commencé par mériter le nom d'« ange gardien » de Napoléon pour avoir sauvé trois fois la vie à Bonaparte : d'abord au Pont de Lodi en l'empêchant de se noyer, puis à Saint-Jean-d'Acre, enfin à Aboukir. Napoléon reconnaissant l'inscrivit dans la première promotion de la Légion d'honneur en 1804. Le nom de Daumesnil est surtout lié à l'histoire du donjon de Vincennes dont il fut trois fois gouverneur : à la fin de l'Empire, sous les Cent-Jours et dès l'avènement de Louis-Philippe ; il y soutint deux sièges, l'un de cent vingt jours en 1814 et l'autre de cent vingt-neuf jours en 1815; c'est dans ce donjon qu'il mourut du choléra, le 17 août 1832, âgé de cinquante-six ans.

Quelle différence entre ce soldat de la République, engagé à dix-huit ans, colonel à trente-deux ans, et la vie actuelle d'un officier : pour faire aujourd'hui une belle carrière, que de cours de perfectionnement, que de stages variés sont nécessaires! Curieuse figure et vraiment d'un autre âge que celle de ce soldat qui se bat au sabre dans les rues de Paris, court les duels, vit cousu de dettes, sans parler d'autre chose, et pourtant, la veille de sa mort, en 1832, à une époque où le monde militaire était bien peu clérical, fait demander le curé de Vincennes pour recevoir les derniers sacrements.

Léon de GERMINY.

J. KESSEL. — **Mermoz.** Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue française*; Gallimard, 1938. Un vol. in-8, 274 pages.

« J'ai apporté à écrire toute mon honnêteté. Et tout mon amour pour toi. » Il revenait à Jacques KESSEL, ami intime de Mermoz et, comme lui, passionné d'aviation, d'écrire la vie du héros. Il le fait dans un style net, précis, qui sait faire voir intensément ce qu'il a lui-même observé, et, dédaignant les procédés littéraires, jette le lecteur en plein drame.

De son enfance jusqu'à la fin de sa vie, Jean Mermoz, « né pour la quête de l'inaccessible », nous est montré cherchant sa voie, s'éprenant pour les ailes d'une passion qui lui fait accepter de dures

épreuves, s'efforçant d'assouvir, à force d'envolées toujours plus audacieuses, le tourment d'idéal qui le dévore.

De grandes leçons se dégagent de cette vie : rien de grand sans ténacité ni force d'âme, sans réflexion ni maîtrise de soi ; et tout cela, il faut, utilisant au maximum toutes les occasions, l'acquérir : long entraînement et durs sacrifices. Leçon aussi très précieuse — et combien actuelle ! — d'oubli de soi dans le dévouement absolu à l'intérêt commun, celui de « la Ligne ». « Il faut bien, disait Mermoz, il faut bien que le courrier passe ! » et à un journaliste : « Notre rôle à nous, pilotes de ligne, est de rester obscurs. » La très vive affection de Mermoz pour sa mère rehausse aussi singulièrement la noblesse de son âme.

Il y a cependant des ombres au tableau : tout n'a pas été exemplaire dans la vie de Mermoz. Et si Jacques Kessel évite soigneusement tout trait déplacé, il ne se croit pas dispensé de dire ce qui a été. En quoi il a raison. Mais bien des indices trahissent cette idée que, à un héros tel que Mermoz, beaucoup de choses seraient permises que le commun des hommes doit s'interdire ; et que, d'ailleurs, les licences qu'il s'accordait, contre-partie obligée de l'admirable renoncement de l'aviateur en cours de vol, n'altéraient en rien la pureté foncière de son âme. Cette thèse des deux morales : une pour le héros et une pour le commun..., n'est pas une nouveauté ; elle est simplement une erreur.

L'auteur raconte que, partant pour l'Amérique du Sud, Mermoz fit voyage avec un jeune missionnaire qui, ayant quitté les siens, s'en allait pour toujours. Il en fut bouleversé, au point que cette pensée de celui qui laisse tout pour suivre son idéal lui revenait souvent. « Si un jour l'aviation ne veut plus de moi..., j'irai soigner les lépreux. » Cette boutade nous révèle bien la misère profonde de cette âme, trop haute pour se satisfaire des nourritures humaines, même les meilleures, et qui, d'avoir un jour rencontré l'idéal de la charité chrétienne, en resta pour toujours blessée.

Paul Allard.

QUESTIONS SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

E. Delaye. — **Éléments de Morale sociale.** Paris, Éditions *Spes*, 1939. In-16. Prix : 12 francs.

Le P. Delaye nous expose, dans quelques pages préliminaires, l'intention de son nouvel ouvrage. Il le destine aux « syndicalistes » de la *Confédération française des travailleurs chrétiens*, sans, bien entendu, réserver exclusivement à ce premier public ces bienfaisantes leçons. Mais comme déjà, dans les rangs de la *C. F. T. C.*, à plus forte raison chez d'autres lecteurs éventuels, les catholiques ne sont pas seuls représentés, le livre, qui leur est destiné, ne fera

pas appel aux données de la révélation. Et c'est surtout une morale humaine, naturelle, qui sera le sujet de cette étude.

En de courts paragraphes très nets, très clairs, ces « éléments » se présentent pour renseigner sur les devoirs de la vie collective, domestique, nationale, sur le travail, la propriété, les obligations syndicales, les tours et détours de l'argent.

Excellent guide, ce petit volume, le premier, nous dit-on, d'une série à venir, jalonnera, espérons-le, plus d'une route qui risquerait sans lui de se perdre en terrain vague ou accidenté.

Henri du PASSAGE.

I. Georges VIANCE. — **Démocratie, Dictature et Corporatisme.** Paris, Flammarion, 1938. In-18 jésus. Prix : 19 francs.

II. Maurice H. LENORMAND. — **Manuel pratique du Corporatisme.** Paris, Alcan, 1938. In-16.

I. Pour combattre la propagande en faveur du corporatisme, pour dénaturer l'idée, les tenants d'une certaine « démocratie » et les socialistes de tout acabit ont coutume de présenter ce corporatisme comme l'équivalent ou le serviteur du « fascisme ».

M. Georges VIANCE, dans le livre récent qu'il ajoute à ses précédentes études, s'applique à détruire ce préjugé plus ou moins volontaire. Il en prend occasion pour dénoncer quelques équivoques rôdant autour des notions assez floues et trop vagues qui s'abritent sous l'étiquette de la « démocratie ». Il ne nie pas d'ailleurs que le corporatisme soit incompatible avec le régime parlementaire et ses envahissements actuels. Il le montre comme la meilleure garantie contre un étatisme oppresseur. Enfin il rend audit corporatisme sa physionomie authentique.

Livre de doctrine, informé. Les principes qu'il expose apparaissent parfois en ordre un peu dispersé. C'est que l'auteur a rencontré au cours de ses leçons des contradicteurs, et la discussion qui en résulte, si elle apporte une note d'actualité, fait quelque tort à la méthode rigide.

II. C'est, au contraire, la régularité qui caractérise le *Manuel pratique* que nous donne, sur la même question, M. LENORMAND. L'auteur s'inspire surtout de M. de la Tour du Pin et de M. Firmin Bacconnier. Et dans des pages fort claires, didactiques, il envisage tous les problèmes qui concernent la structure et le fonctionnement du corporatisme.

La théorie, avec ces deux volumes, apparaît ainsi complète; nul, après les avoir consultés, ne pourra se plaindre d'être insuffisamment renseigné.

Peut-être il demandera seulement où est le moyen de passer à la pratique. Mais les réalisations ici ou là ébauchées demandent à être éclairées par des études préalables et précises.

Henri du PASSAGE.

Louis Boucraut. — **État, Corporation et Entreprise.** Avant-propos de L. Rolland. Préface de G. Renard. Paris, Librairie technique et économique, 1938. Un vol. (16×25), 252 pages. Prix : 30 francs.

Comment s'incorporent les unes dans les autres les autorités propres à l'entreprise, à la corporation, à l'État ? Cherchant un système d'équilibre entre ces divers pouvoirs, l'auteur, après avoir écarté libéralisme, socialisme d'État, régime totalitaire, corporation d'ancien régime, s'arrête à une autorité judiciaire qui aurait pour mission d'arbitrer les compétences et de restreindre l'absolutisme de l'État.

Travail excellent pour sa clarté, son ordre et sa bonne composition : on trouvera un peu hâtive la comparaison entre le droit interne de l'entreprise et la souveraineté étatique, ou encore entre les relations des entreprises et le droit international. L'auteur ne semble pas avoir suffisamment nette en l'esprit la distinction qu'il fait entre corps de métiers, ou cartels, ententes et trusts, ou industries intégrées verticalement. Se référant à la structure institutionnelle de l'État suivant la formule d'Hauriou, on s'étonne qu'il n'ait pas songé au *régime représentatif* de La Tour du Pin, qui répondait exactement à la question posée. On s'étonne plus encore de le voir fausser compagnie à Hauriou juste au moment de conclure. La partie historique, en si peu de pages, ne pouvait pas ne pas paraître hâtive. L'auteur s'est fié à ses manuels, qui sont excellents, mais de seconde main. Comment ignorer les ouvrages classiques de Fagnez, Hauser, Pérenne, H. Sée, Levasseur, Boissonade et, pour les dix-septième et dix-huitième siècles, Germain-Martin ? Quant aux statistiques, celles de la S. G. F., de l'*Annuaire économique de la France* ou du B. I. T. sont entre toutes les mains.

Georges Jarlot.

DROIT

Yves de la Brière. — **Le Droit concordataire dans la nouvelle Europe.** (Extrait du *Recueil des Cours de l'Académie de Droit international.*) Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1939. In-8, 102 pages.

Ce volume, dont la publication coïncide avec la fin du pontificat de Pie XI, résume avec une précision magistrale toute l'œuvre concordataire du grand Pape dans la nouvelle Europe, depuis le concordat de Lettonie (30 mai 1922) jusqu'au concordat yougoslave (1935), non encore ratifié. Ce qu'il y a de fort intéressant dans tous ces concordats nouveaux, dont le P. de la Brière analyse les dispositions essentielles et souligne les particularités, c'est qu'ils créent peu à peu, par leur multiplication, un véritable droit concordataire, extrêmement précieux à l'avenir pour la sauvegarde des intérêts de l'Église. Les concordats du dix-neuvième siècle portaient tous la marque des prétentions étatistes et soumettaient l'Église à d'assez fâcheuses servitudes ; les concordats nouveaux se révèlent beaucoup

plus favorables au libre exercice du pouvoir spirituel et ils sont de mieux en mieux reconnus comme de véritables conventions internationales, engendrant pour les parties contractantes pleine réciprocité des obligations. Sans doute, le Saint-Siège a subi des échecs. En Yougoslavie, une opposition acharnée d'ordre confessionnel a empêché jusqu'à présent la ratification du concordat de 1935. En Allemagne, le gouvernement hitlérien piétine comme à plaisir ses propres engagements. Malgré tout, le P. de la Brière peut conclure ses doctes leçons à l'Académie de droit international sur une note optimiste et réconfortante. En beaucoup de pays de l'Europe nouvelle, les nouveaux concordats ont procuré efficacement la paix religieuse, et le droit qu'ils ont créé assure d'autant mieux leur durée et leur stabilité. Joseph LECLER.

Pierre ANDRIEU-GUITRANCOURT, professeur à l'Université catholique de Paris. — **Les Principes sociaux du Droit canonique contemporain.** Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1939. In-8, 151 pages. Prix : 28 francs.

Il y a une quinzaine d'années, le regretté Émile Chénon, professeur de droit à l'Université de Paris, avait publié un précieux volume sur *le Rôle social de l'Église*. Avec sa science profonde d'historien du droit, il montrait, dans ses ramifications diverses, l'action constante de l'Église sur la société humaine à tous ses degrés. M. ANDRIEU-GUITRANCOURT reprend un peu le même thème, en partant du nouveau droit canonique, dont il analyse, avec sa haute compétence juridique, les principes sociaux. Comme il s'en explique au début de son étude, il entend lui-même le mot « social » dans un sens très large, très compréhensif. Partant du gouvernement et de la constitution de l'Église, il en montre d'abord les caractéristiques sociales ; l'une des plus curieuses est assurément la place faite encore à la coutume dans le droit canonique actuel : « C'est là peut-être, dit M. Andrieu-Guitrancourt, l'un des traits les plus originaux de cette société si fortement hiérarchisée et centralisée, qui laisse à une communauté, si restreinte qu'elle soit en nombre ou en importance, le pouvoir de créer une véritable obligation. » L'auteur étudie ensuite à grands traits la doctrine de l'Église en matière de richesse et de propriété, de travail et de salaire, les principes de l'Église dans ses rapports avec chaque État en particulier comme avec les États sur le plan international. L'ouvrage se termine par quelques aperçus sur cette forme éminemment sociale de l'activité de l'Église qu'est l'Action catholique. Cette remarquable esquisse sur l'esprit du droit canonique fait ressortir la souplesse et le caractère profondément humain de la législation de l'Église. Joseph LECLER.

SCIENCES NATURELLES

Milton Theo HANKE — **Nutrition et Dentition.** « Actualités scientifiques et industrielles. » Paris, Hermann et Cie, 6, rue de la Sorbonne, 1937. In-8, 76 pages. Prix : 20 francs.

Nul n'ignore les ravages causés de nos jours par le développement des affections buccales. M. T. HANKE nous apprend que désormais nous disposons d'une arme efficace contre ce désastreux fléau, grâce à un régime rigoureux.

Les maladies de la bouche sont liées à un manque de vitamines, les troubles dentaires des rachitiques et des scorbutiques en sont une preuve manifeste. Il suffit donc de procurer à l'organisme un taux de vitamines suffisant pour éviter l'apparition de toutes caries et gingivites, ou, si le mal est déclaré, pour enrayer son développement.

Le résultat sera d'autant plus parfait qu'un antiseptique judicieusement choisi neutralisera l'action des microbes buccaux.

S'appuyant sur des documents expérimentaux et des recherches personnelles très fouillées, l'ouvrage technique de M. T. Hanke offre, malgré une lecture difficile, un intérêt scientifique certain et apporte un complément très instructif à l'étude toujours nouvelle des avitaminoses. L. VATIN.

Actualités scientifiques et industrielles. — N° 557. **Le Soja et son Rôle alimentaire**, par Jean BORDAS. — N° 560. **La Fermentation panaire**, par Raymond GUILLEMET. Paris, Hermann.

I. Dans l'excellente monographie de M. BORDAS signalons une légère erreur : le sucre du soja n'est ni la dextrine, ni la galactane, mais le stachyose. Quant au rôle alimentaire, très important en Extrême-Orient, il est chez nous à peu près nul. Nous sommes assez bien approvisionnés en lait et fromages pour n'avoir pas à recourir à des succédanés de moindre qualité. Par contre, il y aurait à envisager bien des utilisations industrielles, en particulier la caséine du soja devrait remplacer la caséine du lait dans la fabrication des matières plastiques.

II. M. GUILLEMET nous présente une étude très complète des phénomènes qui se produisent depuis le moment où la pâte additionnée de levure entre en fermentation jusqu'au moment de la cuisson. Si l'on est bien renseigné sur la marche de la fermentation alcoolique et de la production gazeuse, ce qui se produit au cours de la maturation de la pâte et lors de la cuisson est loin d'être élucidé. L'auteur termine par une comparaison entre la panification par levain et la panification par levure, où il montre tous les avantages de cette dernière. H. BELVAL.

LITTÉRATURE

Jean CALVET, agrégé des Lettres, doyen de la Faculté libre des Lettres de Paris. — **Histoire de la Littérature française**. Tome V : **La Littérature religieuse de François de Sales à Fénelon.** Paris, de Gigord, 1939. In-4, 656 pages, 24 planches hors texte. Prix : 60 francs.

Voici un maître livre. Dans cette belle *Histoire de la Littérature française* qu'il dirige et qui est certainement la meilleure que nous possédions, M. le chanoine CALVET s'est réservé la tâche centrale, la plus délicate : la littérature religieuse du dix-septième siècle.

Le sujet a été étudié bien souvent, mais presque toujours par des critiques dont les connaissances religieuses étaient manifestement insuffisantes, ou par des biographes plus préoccupés de théologie que de belles-lettres. Il nous manquait un ouvrage d'ensemble, écrit par un auteur aussi familier avec la doctrine catholique qu'avec la littérature et l'histoire de cette grande époque. Cette fois, la tâche est accomplie.

Il s'agissait, non pas d'une histoire complète des doctrines religieuses ou du sentiment religieux au dix-septième siècle, mais « des œuvres qui, par leur pensée accessible et leur forme achevée, constituent des œuvres d'art » (p. 4). Et il fallait, tout en profitant des innombrables travaux qui ont éclairé, nuancé et parfois embrouillé ces questions, préciser les rapports de la religion et de la vie, à cette époque où une brillante renaissance chrétienne lutte avec un rationalisme encore timide et un « esprit mondain » aux contours vagues et aux élans hardis.

Nous ne pouvons, en ces quelques lignes beaucoup trop brèves, suivre M. Calvet dans ses érudites, originales et pénétrantes études sur saint François de Sales, Bérulle, Condren, Olier, saint Jean Eudes, saint Vincent de Paul, et tant d'autres. Il a particulièrement insisté, comme il convenait, sur trois points essentiels : Pascal, Bossuet, Fénelon. Le jansénisme, le grand orateur, la querelle du quiétisme, lui ont fourni l'occasion d'une triple synthèse où l'on admirera l'étendue de l'information, la modération et l'équilibre des jugements, la vivante clarté des exposés et des conclusions. Tout est dit, avec une hauteur de vues, un sens des proportions, une connaissance des doctrines, des hommes et des faits, une justesse de ton enfin, auxquels il faut rendre hommage. Et le dernier chapitre : « Victoires, Résistances et Bilan », où sont présentés « les résultats obtenus par les écrivains qui ont voulu ramener le christianisme dans la vie » et les résistances qu'ils ont rencontrées, paraît bien être ce qu'on a écrit de plus complet et de plus lucide sur l'immense question des rapports entre l'art et la foi dans notre littérature classique.

Quatre chapitres, dus à MM. Roland, Pichard, Le Bidois et Langevin, complètent cette œuvre magistrale, que nul lecteur cultivé ne peut ignorer.

Alphonse de PARVILLEZ.

Patrice de La Tour du Pin. — **La Vie recluse en Poésie.** Suivi de **Présence et Poésie**, par Daniel-Rops. Collection « Présences ». Paris, Plon, 1938. In-16, 240 pages. Prix : 16 fr. 50.

Il est peu d'études aussi pénétrantes de l'état d'âme poétique et de l'essence même de la poésie que celle que nous donne M. Patrice de La Tour du Pin, sous ce titre : *la Vie recluse en Poésie*. Livre difficile et dont la forme même rebutera, je pense, le lecteur superficiel qui ne voudra pas consentir à entrer dans le jeu que l'auteur lui propose. Livre pour initiés, et que seuls entendront les poètes. C'est pour eux d'ailleurs qu'il est écrit. M. de la Tour du Pin hardiment tient la gageure de donner à ses disciples un traité didactique (c'est à une « école » qu'il les convie, ce sont des « règles » qu'il leur présente), tout en livrant cet enseignement selon un plan et dans une forme aussi peu didactique qu'il se peut être : il parle le langage d'un poète, et son texte même n'est qu'un chant.

Il ne part pas de principes clairs et de concepts à priori, d'où se déduiraient logiquement les préceptes secondaires de son école. Il sait trop qu'il n'est pas de recettes pour la fabrication des poètes, et que toute méthode déductive ne peut être que trompeuse en ce domaine. Il part donc de ce *donné* initial qui se retrouve en tout poète : le besoin du chant. Et, loin de vouloir, dès l'origine, limiter ou même orienter cet instinct, il laissera flotter les rênes, n'exigeant de ses disciples — mais cette exigence a son prix — qu'une attention constante aux résonances, disons mieux à la qualité des résonances qu'ils sentent s'éveiller en eux sur les diverses portées de leur chant. S'ils savent unir cette fidélité, qu'ils se doivent à eux-mêmes, à celle que réclame l'objet de leur chant, ils ne manqueront pas de sentir s'établir en eux comme une nécessaire hiérarchie des valeurs, non point dictée de l'extérieur sur l'ordonnance de quelque code de morale, mais recueillie et reconnue de l'intérieur à la lumière de leur propre sincérité. Ainsi se purifiera, dans le silence et la « réclusion » de leur cœur, la source de leur inspiration et le timbre même de leur voix. Ils suivront alors nécessairement cette courbe ascendante de l'amour pur qui rejoint non moins nécessairement l'Amour descendant du Dieu qui nous cherche. Ils comprendront que leur chant ne peut s'épanouir parfaitement qu'en Celui qui contient en lui-même tous les pôles de leurs diverses attirances et se retrouve au prolongement de tous leurs élans les plus sincères.

M. Daniel-Rops fait suivre cet ouvrage, qu'il nous présente, de trois études dont la lecture éclaire et facilite l'intelligence du texte de ce jeune et grand poète. Est-il nécessaire de faire remarquer que ce livre avait sa place, entre tous, dans la collection « Présences »? Qu'est-ce en définitive qu'un poète, sinon celui qui aura su se faire *présent* à Dieu, à lui-même, à l'univers?

L. Barjon.

PETITE HISTOIRE

Léon DAUDET, de l'Académie Goncourt. — **Les Lys sanglants**. *Roman historique*. Paris, E. Flammarion. In-18, 300 pages. Prix : 18 francs.

Des historiens nous ont conté les triomphes de Marie-Antoinette et son calvaire. Le *roman* historique que nous présente M. Léon DAUDET n'ajoutera rien, il faut le dire, à la gloire de l'infortunée reine.

Non point certes que nous prétendions méconnaître les incontestables qualités qui s'y manifestent, comme dans tant d'autres ouvrages de cet auteur. La vigueur du récit, une verve étonnante, la souplesse d'une langue tour à tour délicate et triviale pourraient gagner sans doute à cette apologie fervente de la souveraine et à cette satire passionnée de la Révolution la sympathie du lecteur. Mais celui-ci se sentira déconcerté par la singulière désinvolture avec laquelle l'histoire se trouve traitée dans ces pages.

Pour nous en tenir à quelques exemples, comment ne serait-on pas surpris d'entendre M. Daudet supposer l'existence de la Constitution au lendemain de la prise de la Bastille, et de la loi du serment pendant les journées d'Octobre? Et quand l'auteur, à propos des événements de juin 1792, fait allusion aux crimes de Lebon, de Carrier et de Collot d'Herbois, comment ne point le soupçonner de confondre Législative et Convention? La caricature des personnages ne nous choque pas moins que la déformation des faits. Nous pouvons tenir en piètre estime les hommes de la Révolution et trouver cependant un peu sommaire et simple un jugement tel que celui-ci : « Rien de plus stupide que Marat, que Danton, que Robespierre... Les trois que je viens de citer n'apparaissent pas comme supérieurs aux Cafres et Hottentots de la même époque. » L'ancien régime était donc bien fragile pour qu'en ait pu venir à bout une poignée « de ratés et de livides crétins » ? Qui trop dénigre le vainqueur risque d'humilier la victime. Enfin on regrettera surtout la complaisance de l'auteur à décrire, à imaginer des tableaux scabreux et franchement scandaleux, à Chanteloup, au Palais-Royal, au Temple. Était-il vraiment nécessaire de noircir à ce point le duc d'Orléans, déjà suffisamment misérable, et de lui prêter tel rôle infâme que l'histoire n'authentique point? Et si l'auteur vénère la reine, s'il admire le respect de Fersen, s'il y avait vraiment en Marie-Antoinette « quelque chose d'inaccessible », pourquoi l'outrager par le rappel insistant des passions ignobles qu'elle provoquait et des injures grossières de la populace?

Regrettons sincèrement que ces outrances nous empêchent d'admirer avec franchise tant de pages qui l'eussent mérité. Car il en est d'émues, de véridiques, de vivantes, et qui savent demeurer respectueuses à l'égard de cette malheureuse reine que les Ségur, les Nolhac et les Funck-Brentano nous ont appris à plaindre et à vénérer.

F. POUDEROUX.

TEXTES

Collection des Universités de France, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1938.

ARISTOTE. — **Rhétorique.** T. II (Livre II). Texte établi et traduit par Médéric Dufour, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. Prix : 25 francs.

ISOCRATE. — **Discours.** Tome II. Texte établi et traduit par Georges Mathieu, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, et Émile Brémond, agrégé des Lettres. Prix : 40 francs.

Anthologie grecque. *Anthologie palatine*, livre VII, 1-363. Texte établi par Pierre Waltz, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand, traduit par A.-M. Desrousseaux, directeur d'études à l'École des Hautes Études; A. Dain, maître de conférences à l'École des Hautes Études; P. Camelot, ancien professeur aux Facultés catholiques de Lille; E. des Places, docteur ès lettres, professeur au Scolasticat d'Yzeure. Prix : 50 francs.

PLAUTE. — **Comédies.** Tomes V et VI. Texte établi et traduit par Alfred Ernout, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Prix : chaque volume, 40 francs.

Envers et contre tout, l'Association Guillaume Budé poursuit son fécond effort. Bienfaisant exemple en un temps de crises, d'inquiétudes, et contre le culte idolâtrique de l'actualité. Dans son Introduction au livre II de la *Rhétorique*, M. Dufour commente ARISTOTE par Aristote, le professeur de rhétorique par le moraliste et le logicien. Cette analyse des passions que l'orateur doit connaître, exciter, modérer, ménager, montre assez l'importance donnée à la formation psychologique dans la préparation de l'orateur. L'étude des « lieux » oratoires, enthymème, exemple, maxime, et des divers modes de réfutation, nous montre la logique utilisée par l'art de persuader qui n'est pas identiquement celui de convaincre. Dans le tome II d'ISOCRATE on trouvera le *Panégyrique*, le plus célèbre des discours d'Isocrate, qu'il faut connaître pour comprendre l'éloquence de Cicéron et la technique parfaite de la période, et dont le patriotisme éclairé, sage, mesuré est un des sentiments simplement humains que permet de cultiver la littérature grecque. Les épigrammes 1-363 de ce livre VII de l'*Anthologie palatine* sont des épigrammes funéraires. M. Waltz dit fort bien ce qu'il faut penser du genre, de la réalité et de la sincérité de ces épigrammes. Leur intérêt est de nous révéler quelque chose de l'attitude des Grecs en face de la mort et surtout de la vie. Les tomes V et VI des *Comédies* de PLAUTE contiennent : Mostellaria, Persa, Poenulus, Pseudolus, Rudens, Stichus. Chaque comédie

est précédée d'une brève Introduction. La traduction, fidèle, est imagée et agile, et garde au dialogue la saveur de la spontanéité.

Jean RIMAUD.

ROMANS ET NOUVELLES

Armand PIERHAL. — **Jeunes Morts chéris des Dieux.** Paris, Éditions Pierre Tisné, 1938. In-8 couronne, 320 pages. Prix : 18 francs.

Michel Ronan, comme l'indique le titre du dernier chapitre de ce roman, est le type parfait de l'inadapté. Grand intellectuel, épris d'évidence et d'absolu, mais que la réalité laisse toujours insatisfait, que la brutalité des faits déconcerte et paralyse. Cœur fier, avide d'amour profond, mais soucieux de n'en rien laisser paraître, et qui s'étonnera de voir s'éloigner de lui la jeune fille aimée qu'un geste, qu'il n'a pas daigné faire, eût pu sans doute éclairer et retenir. Ambitieux, rêvant de s'accomplir, mais qui, lorsque l'événement se présente, fuira, incapable de tirer parti d'une occasion que son orgueil dédaigne. Il y a en lui un fond de romantisme, mais de romantisme moderne qui s'enrobe de pudeur. Cœur silencieux, mais « en écharpe », âme virile, mais qui se sent trop grande pour être comprise et trouver place en ce monde trop étroit. A cet Alceste d'un genre nouveau un Philinthe, moderne lui aussi, donne la réplique, et c'est son camarade Éric, type de l'adapté triomphant à qui tout échoit en partage. Ces deux amis, aux caractères si nettement opposés, sont les protagonistes, j'allais dire les vedettes, de ce petit monde fermé d'étudiants étranges, libres de mœurs comme de pensée, que l'auteur nous présente en ces pages.

M. PIERHAL, dont le grand savoir et la large compétence sont bien connus, étudie, à l'occasion du récit, nombre de problèmes délicats et subtils de psychologie et de philosophie, cela avec une indiscutable maîtrise. Là réside pour nous, bien que nous ne puissions faire nôtres bon nombre de ses conclusions, l'intérêt principal de son livre. Mais il est difficile de reconnaître dans cet ouvrage les qualités d'un roman : les personnages trop savamment analysés, simples prétextes aux dissertations de leur créateur, manquent de vie réelle et peuvent paraître aussi factices que ce curieux Institut de Psyché où se déroule leur histoire. Aussi, malgré la séduction qu'exercent sur nous tant de richesses rencontrées au cours de la lecture, ne peut-on se défendre d'un certain malaise.

L. BARJON.

André ARMANDY. — **Le Padrão.** Paris, Plon, 1939. In-16, 244 pages. Prix : 18 francs.

Un long voyage à travers le Sud Africain et un séjour d'un mois en Angola ont fourni à M. André ARMANDY les éléments de ce roman d'actualité, d'aventures et d'amour. L'auteur nous présente un groupe de colons portugais qui, serrés autour de l'antique *Padrão*

érigé par leurs pères, cherchent à défendre leurs intérêts nationaux contre l'avidité des appétits étrangers : pression non déguisée de l'Allemagne, dont l'influence s'exerce sur presque tous les marchés; activité plus occulte de l'Angleterre, qui a député là-bas un de ses plus fins limiers. En vain la colonie portugaise tourne-t-elle ses regards vers la France, qui seule la pourrait secourir. Le Quai d'Orsay reste sourd aux nombreux rapports que lui envoie le brave Termonde, agent consulaire belge, qui seul représente à Loanda les intérêts de la France.

Sur ce fond d'actualité politique un peu romancée qui fait la principale originalité du livre, M. Armandy a brossé à larges traits, avec une couleur et un style qui rappellent les romans de Pierre Benoit, un récit suffisamment pathétique, mais somme toute assez banal, doublé d'une intrigue romanesque qui, tout en étant loin d'être morale (puisque la jeune femme aimée par Artéguy est déjà mariée), se trouve traitée avec une louable réserve d'expressions.

Belles randonnées en avion, chasse aux buffles dans les hautes brousses, descente périlleuse dans les souterrains d'une vieille citadelle, recherche tragique des fabuleux diamants du Cunene, idylle entre deux seuils, silhouettes bien campées du flegmatique Forsyth et de l'inconsolable Joris, de quoi rire et de quoi pleurer, le *Padrão* contient tout ce qu'il faut pour tenter un cinéaste et fournir une bande haute en couleur, actuelle, palpitante, sentimentale, capable de tenir l'affiche avec honneur pendant plusieurs semaines. C'est dire à la fois les qualités et les limites de cet ouvrage.

L. Barjon.

Maurice Roya. — **Denise ou la Province**. Paris, Berger-Levrault, 1938. In-16.

Un clerc de notaire de Franche-Comté se découvre un grand talent littéraire. Ses coups d'essai sont des coups de maître et son premier roman lui vaut l'empressement des éditeurs, un prix de 150.000 francs...

Là-dessus, il arrive à Paris, pour signer le service de presse. Il a laissé en province sa jeune femme Denise et deux charmantes petites filles. Dans la capitale, il tombe vite en une assez basse aventure avec une donzelle quelconque de faux luxe.

Finalement, la province et même le notariat, et aussi la famille, auront le dessus. Pierre Légeret réfléchit surtout qu'il sera là-bas plus tranquille pour travailler, pour consacrer ses loisirs à la littérature après avoir donné ses heures de travail aux actes sur papier timbré. Il ne semble pas que le repentir ait des motifs beaucoup plus profonds ni le ferme propos de meilleures garanties.

L'intention de ce roman peut être louable. La facture est fort conventionnelle avec sa thèse trop apparente, saupoudrée d'un sel d'assez grosse qualité.

Henri du Passage.

Bugge MAHRT. — **Tourmente.** *Roman norvégien*, adapté par Jacques Saint-Germain. Paris, Les Œuvres françaises. In-8 carré, 216 pages. Prix : 25 francs.

Voici un roman qui n'aurait pas été écrit sans la psychanalyse. Le lieutenant Mathieusen, « radio » dans une compagnie aérienne de Norvège, se trouve humilié et annihilé par la valeur d'un camarade d'enfance, pilote à la même compagnie, et auquel une sorte de fatalité semble le lier sans cesse. Pourtant ce rival trouve la mort dans un accident. Mais alors, au souvenir de l'envie qu'il avait eue de se débarrasser de lui, Mathieusen voit sa haine se changer en un insurmontable sentiment de culpabilité. Il dominera ce « complexe d'infériorité », le jour où il aura le courage de raconter toute sa vie à la jeune fille qu'il aime et constaté par expérience qu'il peut réussir lui aussi.

Cette histoire se déroule lentement, parmi de longues descriptions; et peut-être, plus que l'intrigue, on appréciera le cadre grandiose que l'auteur a donné à son récit : c'est le retour de la lumière après la nuit arctique. Il n'a pas seulement valeur de symbole, mais vaut magnifiquement pour lui-même. L'attente du premier lever de soleil, les progrès du printemps, l'activité dans les ports enfin débloqués nous sont présentés avec précision et une véritable émotion. Tous les amateurs de ski, de neige et de grande nature aimeront à relire certaines pages, et le professeur de géographie trouvera dans ce livre un choix de textes suggestifs sur la vie norvégienne.

On ne s'étonne pas qu'un tel roman ait été traduit en plusieurs langues et qu'il ait obtenu dans son pays un important prix littéraire. Ajoutons que l'intelligente adaptation faite par Jacques Saint-Germain en rend pour nous la lecture tout à fait agréable.

J. LETOURNEULX.

RÉGIONALISME

A. GRELLET-DUMAZEAU. — **Vieux Bourbonnais.** *Contes et Légendes.* Moulins, Crépin-Leblond, 1938. In-8 couronne, 300 pages. Prix : 15 francs.

En quelques années, la vie provinciale s'est transformée à tel point que notre enfance nous paraît à peine croyable. L'auteur de ces contes, qui sont pure fiction, a voulu ressusciter un passé, le présent de son enfance, si loin déjà, une vie, des mœurs, un ordre social, et même des paysages disparus. Aux Bourbonnais de dire si pays et gens ressemblent à ceux de leurs souvenirs. Ces récits sont du moins d'une vraisemblance qui peut être un signe de crédibilité.

Jean RIMAUD.

Le Gérant : J. DUMOULIN. Impr. J. DUMOULIN, 5, rue des Gds-Augustins, Paris (VIe)

L'UNION

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE HUMAINE

Entreprise privée régie par le décret-loi du 14 juin 1938

Société anonyme au capital de cinquante millions de francs

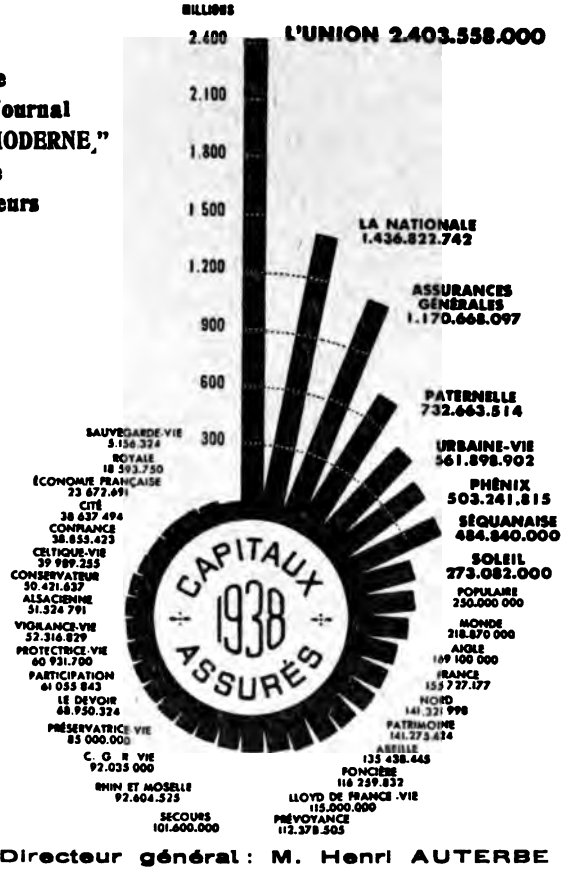
Fondée en 1829, elle est actuellement, non seulement l'une des plus anciennes et des plus importantes Compagnies Françaises, mais aussi l'une des plus actives et des plus puissantes d'Europe. Elle opère dans 18 pays étrangers.

Son chiffre d'affaires est LE PLUS ELEVE qui ait jamais été atteint en France, ainsi que le fait ressortir le graphique ci-dessous.

Tableau Comparatif des Capitaux assurés

par les Compagnies Anonymes Françaises d'ASSURANCES SUR LA VIE en 1938

Graphique dressé par le "Journal L'ASSURANCE MODERNE" à l'usage de ses lecteurs



Directeur général : M. Henri AUTERBE

TOUTES COMBINAISONS D'ASSURANCES SUR LA VIE

Mixte, Vie entière, Dotale, Rentes Viagères, etc.

ASSURANCES DE GROUPES

garantissant par une seule Police à tarif très réduit le personnel d'entreprises de toute nature contre l'INVALIDITÉ et le DÉCÈS

Constitution de pensions.

SIÈGE SOCIAL : **9, place Vendôme, PARIS**

R. C. Seine 7.736

Une série complète de paroissiens répondant à tous les besoins

pour les fidèles qui veulent comprendre le sens et la beauté des offices liturgiques.

L'ANNÉE LITURGIQUE,
par Dom GUÉRANGER.
Plus d'un million de volumes vendus à ce jour.

*

L'OFFICE DIVIN (de la Maison Mame)
Missel-Vespéral latin-français. Deux éditions : caractères ordinaires et gros caractères. - 215e mille.

*

MISSEL-VESPÉRAL n° 307
(de la Maison Mame)
Très complet; pratique; bon marché. (Vient de paraître)

*

LE LIVRE DU CHRÉTIEN,
par le R. P. FLEURY.
Missel - Vespéral - Rituel - Dévotions - 345e mille.

*

MON MISSEL
par le Rme Dom CABR[illegible]
Extrait de "l'Office liturgique". Le p[illegible]roissien idéal pour les dimanches et fêtes. 260e mille.

*

PAROISSIEN EXPLIQUÉ,
par le R. P. FLEURY.
Nombreuses explications liturgiques et pieuses. 308e mille.

*

PETIT MANUEL PAROISSIAL,
par le R. P. FLEURY.
Paroissien populaire très pratique. Prix minime. 1620e mille.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Renseignements gratuits sur demande adressée à la

MAISON MAME

TOURS & 6, rue Madame, PARIS

qui envoie gratuitement ses catalogues de livres pour la jeunesse, de classiques, d'éditions liturgiques, de livres de prières et de littérature générale à toute personne lui en faisant la demande.

ÉTUDES

REVUE CATHOLIQUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

5 MAI 1939

CINQ MILLE KILOMÈTRES AU TCHAD
Carnet de Route d'un Aumônier 289
FRÉDÉRIC DE BÉLINAY

LE CARDINAL MERCIER
Apôtre de l'Unité 303
JEAN GUITTON

AU SEUIL DE LA PROVENCE
A la Rencontre du Printemps 324
LOUIS PIZE

ÉPREUVE DE FORCE
Les Consignes qui s'imposent 334
GASTON FESSARD

« TANT HOMME QUE RIEN PLUS »
Journées universitaires 349
JEAN RIMAUD

CHRONIQUES

LE CINÉMA
Films de Série 359
JEAN GRAVIÈRES

LES MISSIONS
Échos du Japon 370
ALEXANDRE BROU

MATHÉMATIQUES ET VIE HUMAINE
Les Mathématiques pour Tous 378
CHARLES FLEURY

REGARDS SUR LA FRANCE 393

LES LIVRES

VOIR AU VERSO LE TARIF D'ABONNEMENT

PARIS, 15, RUE MONSIEUR • TÉLÉPHONE : SÉGUR 74-77

VUE BIMENSUELLE

ÉCOLE MODERNE

D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

50 *bis*, rue Violet, PARIS (15e)

Recommandée par le *Bulletin de l'Institut Catholique de Paris* et par la *Revue des Lectures*

Cours complets, primaires et secondaires toutes classes

Préparation aux baccalauréats et brevets

Cours de Comptabilité

Cours spéciaux de Dessin

Préparation au Certificat de Capacité en droit

- Renseignements gratuits -

A

L'allemand appris en 3 mois

(RÉFÉRENCES)

par placement chez l'habitant (seul Français), méthode spéciale et cours individuels

à l'INSTITUT FRANÇAIS DE COLOGNE

Directeur : **Abbé PRADELS,** *docteur ès lettres (philologie), Officier de l'I. P.*

Aachenerstr. 88 — *PLUS DE 30 ANS DE SUCCÈS*

REPOS à 700 mètres d'altitude — Villaz, près Annecy (Haute-Savoie)

- BON ATTRAIT -

Voir Notice très détaillée « ÉTUDES » du 20 février 1939

ABONNEMENTS aux "ÉTUDES"

FRANCE.....	Le numéro. 4 fr. »	Un an..... 60 fr.	Six mois.... 31 fr.
ETRANGER :			
Pays à demi-tarif postal (1)...	» .. 5 fr. »	» ..... 80 fr.	» .... 41 fr.
Pays à tarif postal plein.....	» .. 5 fr. 50	» ..... 100 fr.	» .... 51 fr.

(1) Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Hollande, Hongrie, Irak, Italie, Lettonie, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Pérou, Perse, Pologne, Portugal et Col., Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovénie, Suisse, Tchécoslovaquie, Russie (U. R. S. S.), Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine, Uruguay, Venezuela.

Compte de chèques postaux : M. JALABERT. 155.55

LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA ET Cie, ÉDITEURS
TÉLÉPHONE : DANTON 53-55 *Rue Bonaparte, 90, Paris (6e)* C. P. PARIS Cie N° 4589

Vient de paraître :

POUR LE MOIS DE MARIE

MÉDITATIONS ET PRIÈRES, par le **Cardinal NEWMAN**, traduites par MARIE-AGNÈS PÉRATÉ, avec une étude sur la **piété de Newman**, par HENRI BREMOND. *Douzième mille.* Un volume in-8 de LI-343 pages. **10 fr.**

PREMIÈRE PARTIE. — **Méditations sur les litanies de la Sainte Vierge** pour le *MOIS DE MAI : Introduction.* — I. *L'Immaculée Conception.* — II. *L'Annonciation.* — III. *Les Douleurs de Notre Dame.* — IV. *L'Assomption.*

SECONDE PARTIE. — **Méditations sur le Chemin de Croix**. *Un court chemin vers la perfection. Prière pour obtenir une heureuse mort.*

TROISIÈME PARTIE. — **Méditations sur la doctrine chrétienne.** *Dieu et l'âme. Le péché. La puissance de la Croix. Dieu avec nous. La sainteté de Dieu. L'Ascension. Le Paraclet. Le Saint Sacrifice.*

CONCLUSION. — **Écrit dans l'attente de la mort.**

LE SONGE DE GÉRONTIUS

MOIS DE MARIE, par **Mgr DADOLLE**. *Dixième mille.* Un volume in-12 . . . . . **14 fr.**

Ce volume est particulièrement destiné aux prêtres pour la prédication.

Cet ouvrage, parvenu au 10e mille, constitue une Somme mariale complète où sont traités tous les grands mystères de la Sainte Vierge et où se trouve magistralement exposé le rôle de Marie dans l'économie de la Rédemption.

Tout est substantiel dans ce volume et la forte doctrine qu'il contient y est présentée de la façon la plus nette et la plus claire.

La presse catholique fut unanime à le déclarer « de tout premier ordre », et certains ont même dit : « hors de pair ».

LA SAINTE VIERGE, par le **R. P. R.-M. DE LA BROISE**, S. J. *Dix-neuvième mille.* Un volume in-12 . . . . . **12 fr.**

LES GLOIRES DE MARIE, par **Saint Alphonse de LIGUORI**. Deux volumes in-18. . . . . **16 fr. 50**

On vend séparément :

— **Paraphrase du « Salve Regina »**. . . . . **9 fr.**

— **Les Vertus de Marie**. . . . . **7 fr. 50**

Vient de paraître :

POUR ÉTUDIER LE CODE DE DROIT CANONIQUE. Introduction générale. — Bibliographie. Réponses et décisions. Documents complémentaires. **Deuxième supplément (1931-1938)**, par M. F. CIMETIER. Un volume in-16 . . . . . **7 fr.**

On a dans ce livre, commode à manier, toutes les décisions, tous les actes du Saint-Siège qui éclairent le Code.

Répandez la Clarté du haut en bas de vos Locaux :

Pour la façade de votre Maison :

SILEXORE

PEINTURE PÉTRIFIANTE : durée illimitée

Dans votre Décoration Intérieure :

SILEXINE

ENDUIT PLASTIQUE PARFAIT

Pour protéger tout ce qui est Métallique :

SILDAL

ANTI-ROUILLE, ANTI-ACIDE

ET

TOUTES PEINTURES LAQUES & VERNIS

POUR TOUS USAGES

Établ^ts^ L. VAN MALDEREN, 6, Cité Malesherbes, PARIS

(75 ans de références à votre disposition)

DOSSIERS DE L'ACTION POPULAIRE

BIMENSUELS

NUMÉRO 424 **25 AVRIL 1939**

Répercussions sociales de la crise internationale. — Une entreprise déficitaire : Les divers périodiques et publications de la Confédération Générale du Travail (*suite*). — Un service social inter-entreprises dans un petit port de pêche. Formule de synthèse. — Où en sont les allocations familiales en agriculture ? — Les Etats-Unis de demain : le « Tennessee Valley Authority » (*suite*).

ACTUALITÉS ET DOCUMENTS

Le problème de la famille ouvrière. — Les chômeurs ne constituent pas une main-d'œuvre immédiatement utilisable. — L'introduction des livrets de travail en U.R.S.S. L'économie allemande. — La Providence devant un problème économique.

Administration : *ÉDITIONS SPES*, 17, rue Soufflot, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	brochés	en fiches
FRANCE	56 fr.	61 fr.
ETRANGER à demi-tarif	72 fr.	77 fr.
ETRANGER à plein tarif	85 fr.	90 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boul. St-Michel, PARIS

FERDINAND BRUNOT

HISTOIRE
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

TOME X

Nouveauté :

LA LANGUE CLASSIQUE DANS LA TOURMENTE

PREMIÈRE PARTIE

Contact avec la langue populaire et la langue rurale

Dans cette première partie du tome X de son grand ouvrage, Ferdinand Brunot expose l'ensemble des troubles que la Révolution cause dans la langue classique, et il étudie les caractères, l'importance, les causes et la durée de ces troubles. Outrances d'expressions, abus du figurisme, manie du déguisement à l'antique, tout contribue, dans le déchaînement des passions, à altérer la langue, mais rien ne la défigure. Pour la première fois, entrent en scène des classes sociales demeurées à l'arrière-plan : Ferdinand Brunot étudie l'effet de cette irruption sur la langue, il recherche dans quelle mesure imprimés et manuscrits portent trace du français des localités rurales. En même temps qu'elle éclaire l'état de notre langue sous la Révolution, cette étude révèle l'existence à cette époque d'une foule de mots, d'expressions et de tours qu'on est porté à croire de date récente. De la masse immense des documents, Ferdinand Brunot, appliquant avec sa maîtrise habituelle la méthode dont il est l'auteur, a su tirer une étude neuve, originale et vivante.

Un volume in-8° (16×25), 650 pages, broché.. .. .. **100 fr.**
relié demi-chagrin, tête dorée.. .. .. **165 fr.**

PIERRE BENAERTS

L'UNITÉ ALLEMANDE
1806-1938

Dans ce raccourci vigoureux, où la documentation la plus solide ne masque pas la chaîne des événements si complexes, on trouvera les tableaux divers et captivants dont la succession a conduit de l'Allemagne de Bismarck à l'Allemagne d'Hitler. Cette synthèse, de la plus saisissante actualité, aidera à comprendre un des plus angoissants phénomènes historiques ; elle fera réfléchir tous ceux que préoccupent l'avenir immédiat de la France et le sort de la civilisation.

Un volume in-16 (11×17) 221 pages : relié.. .. **17 fr. 50** ; — broché.. .. .. .. **15 fr.**

DEUX NOUVEAUX MISSELS DE DOM LEFÈBVRE

Traductions nouvelles - Typographie nouvelle

LE PETIT MISSEL QUOTIDIEN

est à la fois

TRÈS PORTATIF : c'est un vrai missel de poche, 1 100 pages.

TRÈS COMPLET : contient toutes les messes, y compris les plus récentes, expliquées et illustrées.

TRÈS BON MARCHÉ : un missel quotidien à partir de 30 francs.

LE MISSEL VESPÉRAL ROMAIN

Entièrement renouvelé dans sa forme et dans son fond, reste le missel le plus parfait. Universellement répandu **(15e édition)**

IL CONTIENT : le texte latin et français de toutes les messes avec explications ; les Vêpres des Dimanches et Fêtes ; Prime et Complies du Dimanche ; Messes votives ; Messes de mariage ; Messes et Office des défunts ; Messes propres à certains lieux ; Office des Ténèbres ; Psaumes de la Pénitence ; Rituel des Sacrements ; Chemin de la Croix ; Cérémonie de l'intronisation, etc.

200 gravures de René De Cramer
Prix, selon reliure, à partir de 58.50

Les missels de Dom Lefèbvre existent en 7 langues et sont répandus dans le monde entier

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

LA CONVALESCENCE

Période difficile exigeant du discernement dans le choix des aliments. L'organisme affaibli, désireux de retrouver ses forces perdues, réclame une alimentation de plus en plus fortifiante. Et cependant il est indispensable de ne donner au patient que des aliments aisément assimilables tels que le Phoscao qui régénère l'organisme sans fatiguer l'estomac.

PHOSCAO

LE PLUS EXQUIS DES DÉJEUNERS
LE PLUS PUISSANT DES RECONSTITUANTS

Le Phoscao convient à tous les tempéraments et son régime est conseillé aux bien portants comme aux malades, aux convalescents, aux vieillards, et à tous ceux qui souffrent de l'estomac.

ENVOI GRATUIT D'UNE BOITE D'ESSAI

A. DARDANNE et FILS, Docteurs en Pharmacie,
1, rue François-Ier, PARIS (VIIIe)

Jeune, vivant, moderne !

créé dans un esprit bien français

Nouveauté

présente chaque semaine :

- 44 pages illustrées et vivantes sous une belle couverture en couleurs naturelles.
- De vraies, bonnes et simples recettes de santé et de beauté.
- Les nouveautés de la mode, un roman, des variétés, des nouvelles, etc...
- Le modèle inédit d'un **Patron gratuit** (un timbre de 90 centimes pour frais d'envoi).

Nouveauté

En vente PARTOUT ● Tous les JEUDIS

NOUVEAUTÉ, 1, rue du Louvre, PARIS-1er

AUBIER, Éditions Montaigne, 13, Quai de Conti, Paris

Viennent de paraître :

COLLECTION « PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT »

V. SOLOVIEV

LA JUSTIFICATION DU BIEN

Tout ce qu'il y a de positif dans la pensée russe moderne procède de l'enseignement de Soloviev. Son heure arrive seulement, et il apparaît surtout comme le prophète de notre époque, avec la vision d'une humanité ayant trouvé l'unité et la réalisation du royaume divin. Tous ceux qui étudient la pensée et la religion accueilleront avec satisfaction cette traduction d'un des plus grands livres de la pensée russe. Nous connaissons Tolstoï ; nous connaissons Dostoïewski ; maintenant nous arrive une nouvelle force de vie, Soloviev, le plus grand des trois. A travers Soloviev, nous verrons mieux la Russie, nous verrons mieux l'Europe.

Un volume : **75** fr.

ESSAIS PHILOSOPHIQUES

R. FARNEY

LE NOUS ET LE MOI

Lorsqu'un conflit s'élève entre l'individu et la collectivité, c'est encore devant la conscience personnelle qu'il faut tenter de le résoudre.

Un volume : **20** fr.

COLLECTION BILINGUE DES CLASSIQUES ANGLAIS

Sous la direction de L. CAZAMIAN, professeur à la Sorbonne

LES PRÉROMANTIQUES ANGLAIS

LADY WINCHELSEA, PARNELL, DYER, BLAIR, YOUNG, THOMSON, COLLINS, GRAY, SHENSTONE AKENSIDE, J. WARTON, T. WARTON, BEATTIE GOLDSMITH, MACPHERSON, CHATTERTON COWPER, CRABBE, BURNS, BLAKE.

Traduits et préfacés par R. MARTIN
Professeur à l'Université de Montpellier

Un volume : **35** fr.

COLLECTION BILINGUE DES CLASSIQUES ALLEMANDS

Sous la direction de H. LICHTENBERGER

LESSING

NATHAN LE SAGE

Traduit et préfacé par R. PITROU
Professeur à l'Université de Bordeaux

Nathan le Sage de Lessing (1779) est plus que jamais d'actualité. Les événements européens ramènent chaque jour notre attention sur le problème de la tolérance religieuse, et il n'est certes pas indifférent de connaître la solution qu'a donnée à ce problème un des grands classiques weimariens.

Un volume : **35** fr.

ÉDITIONS "ALSATIA" PARIS (6)
1, RUE GARANCIÈRE TÉL: ODÉON 50-90

Le livre qu'il faut Lire

Commandant A. VIOT

L'EXPANSION COLONIALE DE LA FRANCE

PRÉFACE
du **Général NIESSEL**

Ce qu'il fallait dire sur la question coloniale
et les prétentions de l'Allemagne et de l'Italie.

Prix : **12** fr.

IGINO GIORDANI

LA RÉVOLUTION DE LA CROIX

PRÉFACE de **DANIEL-ROPS**

Adapté de l'italien
avec l'approbation de l'auteur.

232 pages. Prix : **18** fr.

CINQ MILLE KILOMÈTRES AU TCHAD[1]

Après un an de séjour à Fort-Lamy me vint une furieuse envie d'aller n'importe où, et j'optai pour le Far-East du Tchad, cette région d'Am-Timam où nul prêtre n'a encore pénétré. Justement se trouvait à l'hôtel un docteur Dupont, célèbre chirurgien de Paris, désireux d'atteindre Fort-Archambault. Je lui proposai de faire route ensemble, afin de partager les frais ; j'avais trouvé par hasard le plus aimable des compagnons de voyage.

17 *février*. — Nous partons à midi, après une heure perdue à attendre son précieux boy, qui a cru bon de faire une tournée d'adieux. Le même, après quarante-huit heures à Fort-Archambault, prétendra s'y être marié, et réclamera une place dans la voiture pour sa moitié ; il finira par refaire les boutons de manchettes de son bon maître et se verra confié au commissaire de police. Histoire typique du boy africain.

Ce n'est pas sans appréhension qu'on voit le pesant camion s'aventurer sur la plate-forme montée sur trois barques qu'on appelle bac. Personne ne va sans literie, ustensiles de cuisine, caisse à provisions, dames-jeannes d'eau, chaise, table et cantines variées. Le camion, bourré d'objets hétéroclites, porte encore sur sa bâche une demi-douzaine de boys, perchés comme une nichée de merles sur un fagot. Libéré du bac, il pétarade sur un chemin de sable fortifié de branches et de nattes.

La brousse des alentours de Fort-Lamy est un taillis touffu, sol ras, buissons d'épineux divers, dont le plus féroce est le jujubier. Passé Mogroum, nous quittons la route directe

1. Exactement : 4 800. Ci : Lamy-Bongor : 253 ; Bongor-Archambault : 473 ; Archambault-Tsingafo : 255 ; Archambault-Niou : 126 ; Niou-Melfi : 157 ; Melfi-Mongo : 167 ; Mongo-Am-Dam : 255 ; Am-Dam-Abéché : 211 ; Abéché-Biltine : 93 ; Biltine-Oum-Chalouba : 171 ; Oum-Chalouba-Fada : 239.

qui longe le Chari, pour aller au sud rejoindre le Logone. A la nuit, un campement dominé par de très vieux arbres nous invite. C'est l'hôtel d'Afrique : une cour encadrée d'une haie d'épines ; au milieu, deux tours en pisé, réunies par un passage, sont coiffées d'un toit de chaume. C'est tout. L'intérieur est vide. On s'installe. Les gens du village apportent de l'eau sale et du bois sec. Tarif : 1 franc par personne et par jour. Les boys dressent les lits en plein air et font rôtir les pintades. Les flammes luisent, les étoiles rayonnent, la vie est belle.

18 *février*. — Le sol entre Chari et Logone m'a paru aride. Dans le sable poussent à l'envi palmiers doums, l'arbre généalogique, qui se divise toujours en deux, et rôniers, palmiers magnifiques au fût de cierge renflé à mi-hauteur, aux grosses noix aimées des éléphants. Les nombreux villages sont faits de huttes rondes, en pisé, coiffées d'une cloche de paille. Les greniers à mil sont d'énormes amphores en pisé. Mais le visage du pays change comme une forme de nuage : voici des savanes à perte de vue, marécageuses ou déjà séchées ; des troupeaux de bœufs en font une Camargue. Des hardes d'antilopes se tiennent à l'écart, damalisques ou bubales de la taille d'un cerf ; au retour, l'un d'eux viendra se poser sur le trajet de ma balle. Et nous entrons dans Bongor.

Large ville, ouverte au-dessus des grands sables du Logone, coupée d'allées verdoyantes de kapokiers, dont les gousses mûrissantes laissent échapper le précieux duvet.

La piste de Bongor à Laï court à travers une apparence de champs de seigle, qui est l'*Imperata cylindrica*, odieuse graminée haute de 3 mètres, coriace et cassante. Toute vue est bouchée. A mi-chemin, le Nègre a flambé cette savane ; reste une surface nue, où les touffes carbonisées repoussent en courts brins de verdure. Antilopes et gazelles y pullulent. La chasse en Afrique n'est pas une poursuite, mais un tir. Le camion stoppe ; courbé en deux, j'avance vers trois gazelles. A 100 mètres, je tire : deux s'enfuient ; un nuage de poussière indique l'autre qui se débat sur le sol ; en courant vers elle, je m'étale ; elle se relève et part au galop rejoindre ses compagnes. Vexé, je reviens. Cinq minutes plus tard,

un magnifique cob de Buffon se profile. Même jeu. Lui aussi s'effondre, mais ne se relèvera pas ; la colonne vertébrale est brisée, coup excellent. Trois hommes ont peine à le rapporter au camion. Une heure plus tard, sur la place de Laï, je distribuais cette belle venaison aux gosses noirs.

La piste de Laï à Doba remonte le Logone, masqué par la toison des *Imperata*. De rares villages de pêcheurs ponctuent la berge. Parfois se découvre un tournant bleu entre une rive à pic et des plages de sable. Les alentours sont plats, sans arbres, sans cultures. La nuit est noire quand nous atteignons le campement de Doba, mais je n'ai pas besoin de guide pour trouver la mission catholique : la cloche de l'Angélus me dirige, unique au Tchad. Douceur de se retrouver dans la « maison du bon Dieu ». Ce sont des Pères Capucins, récemment expulsés d'Éthiopie. Un magnifique vieillard, le P. Séraphin, n'a rien perdu de sa sérénité rayonnante. Leur mission recouvre approximativement le pays Sara, du Logone à Archambault.

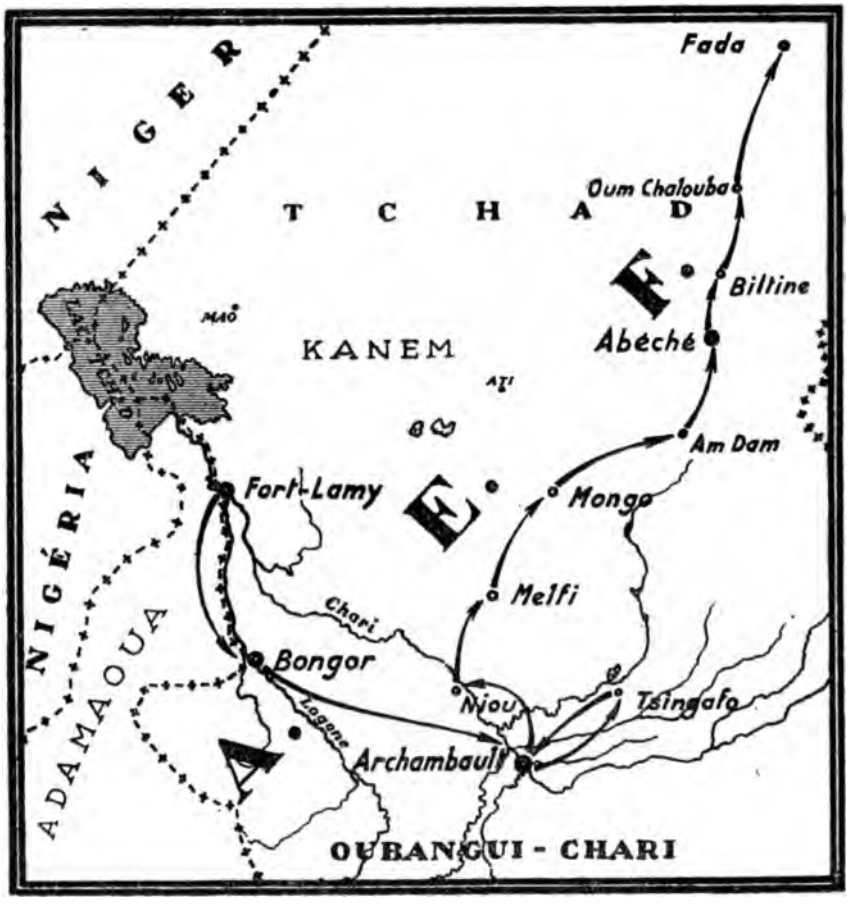
19 *février*. — La piste Doba-Archambault traverse, sous des arbres dignes d'un vieux parc, des cultures de coton. Nous faisons halte en un marché encombré de balles. La distribution de sucre que je fais aux gosses déchaîne l'enthousiasme. Peu s'en faut qu'ils ne prennent d'assaut le camion. Il faut, en pareil cas, lancer les morceaux en arrière de la première vague. Sur la route nous croisons des files de femmes, souples statues de bronze, qui portent superbement sur la tête un couffin écumeux.

Voici Koumra, où le port du goitre est à la mode. Puis, à travers un taillis informe, par plateaux successifs, la route s'abaisse et nous dépose au gué de Manga, sur le Bahr-Sara. Archambault n'est qu'à 23 kilomètres.

Archambault n'est pas encore une ville, mais un plan de cité, comme un cimetière trop neuf, dessiné par ses allées de kapokiers magnifiques, mais aux quartiers vides. Là au moins on a prévu la place de construire une capitale, et la ville européenne n'est pas encaquée dans la noire. Les manguiers donnent une ombre intense et des fruits succulents. Aux environs, un colon (l'un des quatre colons du Tchad),

M. Tiran, a créé un verger digne de Salomon, manguiers, bananiers, pommiers de Cythère..., mais la vigne n'est pas encore acclimatée.

Fait invraisemblable pour une ville qui prétend devenir



un centre de tourisme et de chasse, Archambault n'a pas d'hôtel. Ce n'est pas à moi de dire pourquoi. On loge au campement, à 2 kilomètres du centre, ou chez l'habitant, ce qui lui fait une lourde charge. L'excellent docteur Chevais nous héberge. Un soir, les boys avertissent qu'un gros serpent se promène le long du mur. On y va, on l'illumine avec des lampes de poche : 2 mètres de long, avec une robe d'une

admirable soierie, où les grosses taches noires dessinent des fraises sur fond doré. Huit jours avant, à Lamy, on m'avait montré une peau semblable, qu'on dénommait : python royal. Je m'écrie : « C'est un python royal ! » Le docteur renchérit : « C'est très gentil ; ne lui faire aucune peine !... » Pour un peu, on lui offrait un bol de lait. Avec un bâton, on le poussait doucement vers les jardins. Il avait tout de même la queue bien écourtée et une façon vicieuse d'avancer en oblique vers la gauche. Enfin, je pose le bâton sur la nuque, mon pied sur le bâton, et lui tranche le cou. Or, les crochets à venin avaient 2 centimètres de long, et chacun se composait de deux dents soudées à la base, divergentes à la pointe : un trigonocéphale.

Au parc d'artillerie, dans une vaste cage, tourne une panthère d'un an, très douce. Un matin, je m'amusais à observer ses yeux, cristaux clairs d'aigue-marine. Ma présence lui causait une indifférence absolue. Soudain je la vois s'aplatir, ramper, donner tous les signes de la terreur. Ses glissements de couleuvre, ses torsions sous épaules saillantes reproduisaient évidemment les attitudes du fauve en chasse. La cause apparut bientôt : un homme en sarrau bleu, le cuisinier nègre du capitaine. Tandis que nous causions, la panthère bondit du fond de la cage vers lui et vint heurter du mufle le grillage. Rarement haine d'animal parut plus déchaînée. Cet homme est son ennemi : elle y pense nuit et jour ; un matin, on le trouvera le ventre ouvert. Il faut ajouter au dossier du boy africain la note que voici : « Glouton : se fait communément haïr des félins en chipant leur viande, et des jeunes antilopes en buvant leur lait. »

Notre but est toujours ce lac Iro, où s'ébaudissent les amis de mon compagnon. Mais la route d'Am-Timam, mauvaise, est évitée par les transporteurs, et d'ailleurs tous les camions disponibles s'affairent au coton. Enfin nous frétons une camionnette. Il faut passer en bac sur la rive nord du Chari. Tandis que se déroulent les opérations d'usage, on a tout le temps de s'emplir les yeux de lumière : plaines bleues du fleuve, baignées de brume matinale, îles chargées de verdure, vastes bancs de sable piqués d'échassiers pêcheurs.

La piste a le charme d'une route inconnue, mais point

d'autre. Taillis opaques, plaines d'herbes trop hautes ou calcinées, villages enthousiastes à l'ombre de beaux kapokiers. Vers le soir, on s'installe au campement de Tsingafo.

La vie en brousse n'est pas sans grâce. Le village et nous formons bloc. Au petit jour, des négresses apportent sur la tête, ou sur l'épaule, des calebasses d'eau trouble que nos poudres de permanganate et d'alun vont rendre inoffensive et limpide, et qui se met à rafraîchir dans les bidons entourés de linges mouillés. Ces femmes, au début, étaient trois ; mais comme je donne à chacune son salaire, et non au chef de village qui garderait tout ; comme je distribue ciseaux et couteaux, les voilà deux douzaines. Que d'eau ! Ensuite, armées de courts bouchons de paille, courbées en deux, alignées comme des faneuses, elles balayent en piaillant la cour. L'excellent docteur, entouré de malades, lave, panse, injecte, pilule, photographie, achète bracelets et sagaies, et s'interrompt pour tirer un corbeau effronté. Les gosses, armés de bâtons, pourchassent une rotule de mouton. Le musicien, établi entre les racines d'un sycomore, tape sur des lamelles en bois dur. Le tisserand installe son métier, et tend avec son gros orteil une bande de coton large comme la main. Un groupe d'hommes tressent, en feuilles de ficus, des paniers assez forts pour tenir une boule de pâte de manioc pesant plusieurs kilos. Quant aux femmes, à l'inverse des Danaïdes, leur vie s'écoule à sortir l'eau du puits.

A quoi pensent-ils ? Sont-ils heureux ? Pauvre humanité sans espérance !

Le docteur Dupont est chasseur passionné. Les pisteurs qu'on nous donne sont dans leur fonction atavique et beaux à voir travailler. Pour eux, tout animal de chasse, gazelle, damalisque, hamraye, katembourou..., c'est : « la Viande ». Ils diront : « J'ai vu une petite viande... »

A leur suite on arpente des plaines indéfinies. Des hardes paissent au loin. On fait semblant de passer en tangente : dans l'axe d'une termitière, on court vers eux. Le sol bosselé de touffes meurtrit les pieds ; la chaleur vous fait ruisseler ; on continue par vanité plutôt que par plaisir.

Un soir, je voulus pousser jusqu'au Bahr-Mimi. Dans les herbes sèches vaguaient cinq antilopes-cheval, bêtes magni-

fiques. Taille d'un cheval de Tarbes, robe rouan, qui me parut grise, garrot surélevé, cornes d'une seule courbure. Nous étions à 150 mètres; je cherchais, non à les tirer, mais à les photographier. Le Bahr, longue poche d'eau couleur de mer, entre des berges plates, arides, buissonneuses. Les joncs étaient piétinés par les buffles et semés de... fumées... d'éléphants.

Un soir, rentrant au village, nous sommes surpris par une lamentation sortie d'une case, avec un accent de douleur indicible. Une femme pleurait son mari, mort depuis quatre mois. Nous allons lui rendre visite. Il était garde, il a couru trop vite sur la route ; en arrivant, son cœur s'est arrêté... La pauvre femme étouffe d'émotion... Quand je citai ce fait au savant ethnologue qui travaillait non loin, il déclara : « C'était un rite ! » et n'en voulut pas démordre. Il me semble que les races humaines sont beaucoup plus proches par les sentiments que par le développement de l'intelligence.

Après quatre jours, l'impossibilité d'atteindre le lac Iro nous force à prendre le dernier camion de passage pour Archambault.

Alors joua la chance coloniale. Un convoi d'artillerie partait le lendemain pour Fada, en plein Ennedi, à 1.400 kilomètres au nord. Usant de mes droits, je réclame une place et suis accueilli avec une courtoisie charmante. L'intérêt d'un raid sud-nord est de traverser les zones climatiques de l'Afrique centrale : grande brousse, brousse basse et claire, ceinture de sahel, et centre saharien. Seule échappe la forêt équatoriale. Ma joie est intense de revoir les pistes du nord que je parcourais en 1935, juché sur un chameau comme une coquille sur un colimaçon.

6 *mars.* — Au départ, anicroche : le bac de Manga, sur le Bahr-Sara, est fort mauvais, et un de ces jours ira par le fond. Les passerelles qu'on jette entre le bac et la terre sont ainsi faites qu'après le passage des roues elles se relèvent brutalement et crèvent le réservoir à essence. Aussi, pourquoi loger ce réservoir sous le ventre des camions ? Il faut regagner Archambault et réparer.

7 *mars.* — Cette fois, on a passé. Sur 126 kilomètres, la

route longe de loin le Chari. Piste de latérite rouge, brousse épaisse, fourrée d'herbes rigides, ou bien calcinée, au sol charbonné, aux arbres trop cuits.

Le passage du bac à Niou est une de ces aquarelles éblouissantes qui se gravent dans le cerveau. Le bac doit faire 2 kilomètres sur le Chari. Niou dort sur sa berge dominante, que de grands arbres jonchent de caroubes couleur peau d'orange. Des foules de Noirs, sans souci des crocodiles, batifolent dans la vaste baie du fleuve. A 10 kilomètres, noyées de buée, se dressent les collines de Niellim, où je me tue à dire depuis quatre ans que passe un filon d'or, et que je n'ai pu encore visiter. Naturellement, personne n'en a cure.

De vastes champs de coton précèdent Korbol, gros village serré autour de son rocher. La piste est sablonneuse comme les allées de pins d'Arcachon. Mais ici les pins sont des rôniers qui dressent à 30 mètres de hauteur leur touffe de feuilles flabelliformes. Le crépuscule vire à la nuit ; les animaux, libérés de la crainte de l'homme, s'attardent volontiers sur l'excellent terrain de sport qu'est la route. Passent dans la lueur des phares un couple de guépards hauts sur pattes, des ratels aux yeux de rubis, une antilope « harnachée », qui, du fossé, bondit sur la route et se casse la tête contre l'essieu, une panthère aux yeux phosphorescents, qui ne se dérange qu'à 2 mètres du capot. En convoi militaire, on ne tire pas. Panthère se dit : *Nimm'r* : le nom de Nemrod viendrait-il de là ? Vers 10 heures, nous sommes à Melfi.

8 *mars.* — L'étape Melfi-Mongo est caractérisée par ses collines rocheuses. Racines d'antiques chaînes hercyniennes, dès longtemps arasées, ces cœurs de granit, en forme générale de dômes et de cloches, présentent des flancs courbes, des cuirasses qui éclatent sous la cuisson solaire, et dont les débris écroulés s'entassent à leur pied. Il reste un chaos de rognons du volume d'une maison, polis, sans un arbre, et la ligne de crête figure une épine dorsale de diplodocus. Au pied des collines, et dans le souffle embrasé qu'elles rayonnent, quelques villages épars.

Serti dans un col est celui de Mahoua, peuplé d'Arabes

Hadjeraïs, aux nuées de gosses friands de sucre et peu rassurés devant l'objectif. Il a fallu traverser 22 kilomètres de berbéré, terrain bas, noyé en saison des pluies, où l'argile craquelée fait tressauter durement les camions. A l'ouest se profile le mont Guéra, coté 1.800 mètres.

Que voit-on de la piste ? Indéfiniment la même chose, et très simple. Sol aplati ; toison jaune paille des herbes torréfiées, arbustes épineux qui s'isolent ; le plus commun est le talha, dont la jeune peau, en cette saison, semble passée à la teinture d'iode. Au loin, collines perdues dans la brume sèche. Villages très rares, entourés de champs de mil actuellement dépouillés ; files de femmes, pareilles à des fourmis, sur le sentier du puits lointain.

Mongo, petite ville où abonde l'eau pure, rôtit au pied de sa montagne, et, par-dessus la vaste plaine, regarde les plans enchevêtrés de l'Abou-Telfane (le Père des Fous) pareil aux montagnes de Corse (1.500 mètres).

9 *mars*. — Départ à 2 h. 30. Au jour, on constate que la figure du sol a changé. Une graminée courte et soyeuse, mêlée aux touffes vineuses du beau cymbopogon, a chassé l'*Imperata*. Un autre système de collines encadre Mangalmé, village aux beaux sycomores. On nous offre des œufs et des poulets. La race est déjà Ouadaïenne, et les traits négroïdes s'estompent. A notre passage, tous les villages sortent comme des abeilles d'une ruche et nous saluent de bras levés et de cris de joie. Nous contournons des montagnes : d'énormes rochers en forme de burgs féodaux branlent au sommet, et les échines se découpent en sierras : jamais personne ne fut assez fou pour grimper là-haut. Vers midi, nous entrons dans le poste d'Am-Dam.

Hardy de Périni en est le gouverneur, assiégé par les lions. Les impénétrables fourrés du *Batha* (= rivière) qui, parallèle au Chari, va se perdre aux marais du lac Fittri, attirent gazelles et fauves. Il y a deux nuits, une bande de sept lions est venue renifler sous le mur de l'écurie, mais sans oser sauter. Dérangés par les gardes, ils sont allés plus loin étrangler douze veaux. J'ai donné à Périni mon piège, le plus fort que fabrique Saint-Étienne. Pris par le mufle, semble-t-il,

le lion s'est arc-bouté si vaillamment, que l'axe d'une mâchoire du piège est sorti de ses gonds : mais la lutte fut longue, et l'animal a saigné copieusement. Repartis au crépuscule, nous rencontrons nos gaillards vers 9 heures. Un lion, couché sur la route, se lève nonchalamment et fait deux pas dans le fourré. La lueur latérale du phare de droite l'éclaire violemment au passage. Il est à 3 mètres et nous tourne le dos ; je vois son flanc maigre, sa croupe couleur potiron, sa queue impatiente, mais la face reste dans l'ombre. Au même endroit, la voiture qui nous suit à 200 mètres en compte cinq. Plus loin, nous bivouaquons : on dresse les lits de camp près des voitures, le cuisinier fricote, on s'endort les yeux pleins d'étoiles.

10 *mars*. — La piste sablonneuse court le long des fourrés du Batha ; au campement d'Am-Guéréda, on traverse le beau fleuve de sable, on court au nord, pour atteindre, vers 11 heures, Abéché.

Abéché n'a pas changé depuis quatre ans. Pas d'eau, sinon au fond des puits, pas de légumes, pas d'arbres, pas de fruits. Les cases en boue séchée des Noirs revêtent les flancs d'une vague tumeur dont les maisons des Blancs, faites de même substance, occupent la crête. Autour, la plaine est chauve, épilée par les ramasseuses de bois. Elles n'ont laissé que la vénéneuse euphorbe appelée pommier de Sodome.

Je dis la messe au camp des tirailleurs et m'efforce de grouper les familles catholiques des marchands d'Alep, si abandonnés. Ils m'emmènent au cimetière pour bénir les tombes récentes. On y a bâti deux stèles de briques aux morts tombés pour la conquête du Ouadaï.

Au guet-apens de l'ouadi Kadja, en janvier 1910, sont tombés : capitaine Fiegenschuh, lieutenant Delacommune (artillerie), lieutenant Vasseur (cavalerie), sergent Béranger, maréchal des logis Breuillac.

Au combat de Doroté (9 novembre 1910 (?), sont morts : lieutenant-colonel Moll, lieutenant Brûlé, lieutenant Joly (artillerie), adjudant Leclerc, adjudant Noël, sergents Alessandri, Bal, Bergère.

On ajoute le nom du médecin Pouillot, assassiné en juin 1911.

Plusieurs, et non des moindres, semblent oublier que c'est l'armée qui a conquis le Tchad, et qu'on pourrait encore y avoir besoin d'elle.

11 *mars.* — Le départ à 16 heures nous montre le Ouadaï sous son meilleur jour. La végétation s'étiole et semble prête à rentrer sous terre. De grosses têtes de granit sortent de terre en champignons, qui ont causé l'accident d'avion de 1935. Les premiers chameaux se dandinent entre les buissons rabougris. Le ciel est enfin pur, et l'horizon ébréché est clos par une draperie de montagnes bleu saphir. A la nuit, nous entrons dans le poste de Biltine.

12 *mars.* — Départ à 4 heures. C'est ici que s'annonce le désert : le sol se dénude, les épineux s'espacent ; gazelles, hyènes, outardes, calaos d'Abyssinie, gracieux ariels blanc de porcelaine, jouent dans l'herbe rase de prairie flétrie. C'est un camp de Châlons sans bordures. Le dernier fond d'oued est dominé par le fort d'Oum-Chalouba, qui tient en respect une population inquiète. De là, on peut, à travers le désert, rejoindre l'oasis de Faya. Mais ce trajet, déjà réalisé quatorze fois par un commerçant syrien, est encore considéré comme un exploit sportif. Halte de 13 à 17 heures ; bivouac sur la route.

13 *mars.* — On part à 5 heures, car il s'agit d'atteindre Fada ce soir. A partir d'Oum-Chalouba, la zone du sahel fait brusquement place au désert. La terre encombrée jusque-là se libère de servitudes et s'épanouit en dépouillement. Ce golfe oriental du Sahara ne va pas décevoir le goût de l'informe et du primordial qui demeure en nous. Sur 110 kilomètres, jusqu'au passage d'oued à sec où la piste chamelière coupe la route auto, nous roulons sur les plaines indéfinies du Reg, sol dur, chauve, semé d'un cailloutis rougeâtre, quartzite et diabase, amphibole et porphyre (mais sans trace de mica), molécules de montagnes primitives pulvérisées par le bombardement solaire ; ailleurs, étendues sans bornes, frissonnant sous un duvet de graminées soyeuses et légères, couleur troupeau de moutons, où galopent avec pétulance des groupes de gazelles, où déambulent gravement de noires

autruches; coupées au loin de bandes vert sombre qui simulent de la fraîcheur, mais se résolvent de près en buissons espacés de la taille d'un chameau. D'ailleurs, sur la distance Paris-Nevers, pas un village, pas un troupeau, pas une caravane, pas un point d'eau. Bornant ce cercle vide, l'horizon se réduit à la circonférence tracée par la courbure du globe. La vitesse de la voiture fait du paysage immuable un film de cinéma qui se déroule. La réaction psychologique est pénétrante et me surprend : c'est un effluve de béatitude et le sentiment que, désormais, il est impossible de vivre en France... Et puis, comment abandonner ces pauvres gens qui n'ont que moi ?

Mais la fin du raid est une épreuve. Nous atteignons la limite où les terrains primitifs plongent sous le gâteau des grès siluriens. Le sable de grès est farineux, poudreux, fluide. Les roues y enfoncent au moyeu. L'équipe les dégage, glisse en avant d'elles de longues tôles, d'une patience inaltérable, et tout repart. Mais c'est pour courir sur les affleurements du grès, en dos de tortue. Le gros camion a perdu sa fière rigidité ; comme un scarabée d'Égypte affairé de sa boule, il grimpe, redescend, se tord à droite, menace de chavirer à gauche ; sa conduite est celle d'une barque par mer démontée ; de fait, sa vitesse combinée avec les bosses du sol lui crée des vagues mouvantes. On voudrait que certains eussent fait ce trajet : ils comprendraient qu'il est peu judicieux d'acheter du matériel de premier ordre, tout en lésinant sur l'aménagement de la piste. Sol et voiture font bloc. Le prix d'une voiture ferait de la route une autostrade. Une bonne piste permet d'utiliser du matériel ancien et même de réquisition ; une mauvaise voie tue de fatigue et d'usure personnel et camions. Enfin, à la nuit close, le convoi entre glorieusement au fort de Fada.

Fada est la délicieuse oasis au cœur des montagnes de l'Ennedi. Tout se passe comme si, autrefois, le sol ancien avait fléchi, et la mer intérieure du Tchad s'était comblée de sédiments triés, sables et galets. Par un juste retour, le sol ayant de nouveau gonflé, ce bloc de grès émerge de 200 mètres, et dans la masse friable les torrents quaternaires ont ciselé des ruelles, des amphithéâtres, tout un système d'égouts.

Les masses de grès, aux assises horizontales, mais travaillées par les eaux en contreforts verticaux, présentent une assemblée de temples hindous séparés par des fissures où la charge d'un chameau râpe des deux côtés. Fada, dominée par sa montagne de grès rouge, jouit d'une rivière souterraine qui vient émerger dans sa palmeraie, remplir ses piscines, abreuver dattiers et bananiers, citronniers et vignes.

Le village est plus que maigre, les marchands arabes occupant une rue, les tentes goranes se dispersant aux environs. Les Bideyats sont une fraction des Goranes, lesquels ont un faible pour les chameaux d'autrui. Ils mettent leur gloire dans le nombre de leurs chameaux, et ne les vendent qu'à toute extrémité, ou contre du mil, qui est hors de prix. Les tentes ont la figure de meules de foin oblongues et se composent de nattes habillant une carcasse en bâtons. Ces nomades vivent en totale pauvreté, mais ne semblent avoir aucun besoin.

Ce qui manque à Fada, c'est une route auto longeant à peu près la piste chamelière que j'ai suivie en 1935, passant au point d'eau de Beskéré, si possible au vaucluse d'Archeï, où vivent encore des crocodiles, à 1.000 kilomètres de leurs confrères, et venant sortir des falaises au rocher en sentinelle, l'Aguif, qui dirige pendant deux jours les caravanes. On gagnerait 100 kilomètres sur le tracé du désert.

15 *mars*. — A regret il faut partir. Retour en vitesse. Le troupeau des camions délestés galope. Le vent du nord-est, le simoun de par ici, nous prend en chasse comme un rezzou de pillards. Ses tourbillons nous enveloppent et rabattent sur chaque voiture le nuage de poussière qu'elle soulève. Oum-Chalouba : le temps de faire le plein d'essence A Biltine, je vois un outou cynhyène, encore au biberon et déjà méchant. Abéché disparaît dans un vent de sable. Le ciel est plein de cendres. La vague de chaleur nous a rejoints. Au poste d'Am-Dam, dans la nuit du 17 au 18 mars, à 2 heures du matin, le thermomètre dit 45 degrés. Le lion a fait des siennes : il y a deux soirs, on est venu prévenir que la porcherie criait bien fort. Au matin, affreux spectacle ! Cinq pauvres cochons gisent égorgés. Le seul rescapé est un petit goret, qui, tel

Joas, s'est caché dans un caniveau. Par contre, un lion, essayant d'attirer avec sa patte l'appât de mon piège, s'est fait couper la phalange du petit doigt. Depuis, il boite. On l'a vu. C'est triste. *Triste leo stabulis...* Mongo repasse vers midi, Melfi dans la non-fraîcheur du matin, puis Korbol aux champs de coton, et Niou qui veille son doux fleuve. Au bac du Bahr-Sara, à l'aurore, une cinquantaine de buffles, à cent pas de la route, nous regardent passer. Et voici Archambault, avec ses 46 degrés à l'ombre (21 mars).

Un mauvais camion de passage me ramène à Lamy (24 mars, 44 degrés à l'ombre). On fond comme un bonhomme de neige.

Après trois ans de séjour, je ne vois l'évangélisation du Tchad ni dans ces randonnées trop rares et rapides, ni dans la stabilisation en un point élu à priori, mais plutôt dans la méthode que voici : disposer d'une camionnette, s'établir pour une semaine ou deux dans un village, apprivoiser, rendre service, enseigner dogme et prières, amorcer des chrétientés, et fixer un centre de mission dans la région qui aura le mieux répondu. Il faut être deux, et qui s'entendent. Chacun à son tour demeure ou circule. Dans cette ambiance profondément païenne, il manque avant tout du surnaturel, de la prière, et des hommes avec qui la grâce aime à collaborer.

Frédéric de BÉLINAY,
Aumônier militaire du Tchad.

LE CARDINAL MERCIER

APOTRE DE L'UNITÉ

Tous les ans, à Lyon, une Semaine d'études et de prières est organisée pour l'unité de tous les chrétiens. Les événements de nos temps troublés ne doivent pas nous faire oublier, à nous catholiques, le devoir de travailler et de prier pour que se réalise le souhait du Christ : Ut sint unum. *Tout au contraire, les menaces mêmes qui pèsent sur le monde sont un stimulant à une prière plus ardente et à une charité plus active, puisque de l'union de tous les chrétiens dans l'unité de l'Église ne peut découler que le bien de la paix. C'est pourquoi nous sommes heureux de pouvoir publier la conférence de M. Jean Guitton, qui, en janvier dernier, a inauguré à Lyon l'octave de prières pour l'union des chrétiens en faisant revivre la grande figure du cardinal Mercier, apôtre de l'unité.* (N. DE LA R.)

Si, après tant de témoins illustres, j'ose vous parler du cardinal Mercier, c'est parce que j'ai l'idée de pouvoir exprimer sur ce grand homme quelque chose qui ne peut se transmettre que par la parole et par la présence. Certes, je ne l'ai pas vu souvent, mais c'était à un âge de la vie où l'âme est avide de rencontrer la grandeur, où elle a soif de vérifier par je ne sais quel contact ce qui est dit dans les livres sur la capacité de l'homme. Voir un héros, vivre avec un saint, ne fût-ce qu'une demi-heure, entendre parler le génie, c'était, je vous l'avoue, le plus grand désir de ma jeunesse. Et je crois que ces vœux ont été exaucés le jour où il m'a été donné d'approcher et d'écouter le cardinal Mercier. Je n'ai jamais ressenti aussi fortement ce que Newman appelait « une impression religieuse ».

Je n'ai pu le rencontrer qu'à trois occasions, mais cela

m'a suffi : car, chaque fois, j'ai découvert un rayon particulier de la lumière qui émanait de lui.

La première fois, c'était en février 1922, à l'occasion d'un congrès estudiantin tenu à Louvain. J'étais avec mon frère et un ami, Adrien Valla. Après une journée fatigante et pleine, nous arrivâmes à Malines, la nuit tombée; notre recommandation était d'être des étudiants venus de la France. Le cardinal nous fit dire que nous pourrions assister à sa messe. Et le lendemain nous vîmes, en entrant dans la chapelle, ces cheveux blancs, ce grand corps immobile qui priait et s'immolait avant la messe. Mais je vous parlerai plus tard de sa manière de célébrer, si majestueuse, si solennelle et si bénigne. Il nous retint au petit déjeuner, et là il s'épancha, comme s'il nous avait toujours connus. Il nous parla de tout, mais surtout de Pie XI. Un mois avait passé depuis le conclave, et il était grandement évident que le cardinal Mercier avait contribué à l'élection du cardinal Ratti. Il nous raconta ses souvenirs de conclave, et, par exemple, qu'il avait tiré un fort mauvais numéro : le lit de sa cellule était si petit, lui si grand, qu'il fallut le faire changer ; d'ameublement il n'était pas question : ladite chambre donnait sur la cour des Perroquets, qui vaut, paraît-il, une cour de prison, et l'escalier qui conduisait à cette cellule, bien qu'il s'ouvrît sur une salle ducale, se trouvait si incommode que le cardinal était obligé de se courber beaucoup pour monter.

Ce qui l'avait impressionné, c'était le silence qui s'était établi dans le Consistoire après le quatorzième scrutin, alors qu'on demandait au cardinal Ratti s'il acceptait, et il avait retenu dans sa mémoire la longue phrase latine du nouvel élu, qu'il avait fait passer dans la nôtre : *Ne videar eminentissimorum patrum voluntatem negligere, ne videar oneri humeris meis imposito mè subtrahere, nonobstante mea magna indignitate, cujus ego conscius sum..., accepto.*

Le déjeuner fini, il alla nous chercher des portraits et des livres. J'ai retrouvé ce que j'écrivais dans mes papiers le soir même. « Il est immense comme une cathédrale, avec quelque chose de haut et de doux, de grand et de fort. Un transparent derrière lequel on saisissait tout ce qu'il peut y avoir en Dieu de bonté. Vous sentez que vous n'êtes pas pour

lui un indifférent. Une mère dit « mon chéri » à tous ses enfants. Elle a la puissance d'aimer sans partage et cependant personne n'oserait être jaloux. » En fait, l'impression qui se dégageait était celle de la grandeur morale, de l'indifférence absolue pour tout ce qui n'était pas la vérité, de l'oubli entier de soi-même. Il ne disait pas *nous*, mais *je*. Affirmation de soi et en même temps négation de soi. J'avais entendu prêcher que l'homme devait être un instrument entre les mains d'un plus haut que soi ; j'avais lu dans le *Traité des Passions* de Descartes que les plus généreux ont coutume d'être les plus humbles. Mais il y a loin de l'idée à la chose. Ici je voyais la chose réalisée.

J'éprouvais ce jour-là, vous disais-je, une des plus fortes impressions religieuses de mon existence. Ce qui est la marque de sa profondeur et de sa pureté, c'est qu'elle a été soustraite à l'atteinte du temps et que son souvenir me rafraîchit encore comme au premier jour. Ayant hérité d'un esprit trop critique, souvent j'essayais d'y résister. Je me disais que j'étais égaré par le prestige et par la contagion de l'admiration. Alors je m'acharnais à le dépouiller de sa gloire. Je l'ai imaginé pauvre curé de campagne, inconnu de tous, aveugle, retiré, inexistant pour les hommes. Je le réduisais même à la condition laïque. Et je voyais alors avec évidence que, sans l'honneur, il eût été tout pareil, que j'aurais été également séduit et prêt à bien des sacrifices pour le revoir.

Je le revis en effet, en revenant de la Ruhr, où m'avait envoyé mon colonel ; bravant le règlement, je passai par la Belgique. Le cardinal était malade : il souffrait d'une plaie variqueuse à la jambe. C'était le 2 novembre 1924, et j'entendis ses messes.

Cette fois-ci, n'ayant pas de témoin, je pus lui parler davantage et je remarquai en lui un conseiller d'une sûreté, d'une originalité qui indiquaient la maîtrise. Il me donna des avis assez contraires à ceux que j'attendais, et je vis bien plus tard qu'il avait raison. Je retrouve encore ce passage dans mes notes prises le soir de ce jour : « Qui sait si nous ne nous cherchons pas nous-mêmes dans nos méditations et nos livres dévots? Quand j'écrivais ma *Vie intér eure*, j'avais une indéniable satisfaction et je la préférais aux tâches de l'adminis-

tration diocésaine. Qui sait s'il n'y avait pas un peu d'amour-propre là-dedans ? Dans un travail profane, il n'y a que la seule volonté de Dieu. La France, plus que toute autre nation, a besoin de laïques instruits. » (Il avait une telle confiance dans la France; il disait : Vous êtes le pays des saints, et encore : Le monde un jour se tournera vers la France, surtout vers la jeunesse française.) Cette critique de l'apologétique mal comprise, c'était une de ses pensées familières : je l'ai lue sous cette forme dans un de ses rapports :

Les catholiques se résignent trop facilement au rôle secondaire d'adeptes de la science..., trop peu parmi eux ont l'ambition de travailler à ce que l'on a nommé *la science à faire*... Il faut former des hommes en plus grand nombre qui se vouent à la science pour elle-même, sans but professionnel, sans but apologétique direct, qui travaillent de première main à façonner les matériaux de l'édifice scientifique et contribuent ainsi à son élévation progressive. (*Rapport sur les Études supérieures de Philosophie.*)

Je devais l'apercevoir une dernière fois, mais dans un éclair, le jour où M. Portal lui fit visiter la chapelle des Lazaristes de la rue de Sèvres, où se trouve exposé le corps de saint Vincent de Paul. M. Portal l'avait guidé jusqu'au lieu de la châsse, qui surplombe le grand autel. Il avait fait la lumière, et du bas on pouvait voir l'ombre du cardinal, toujours un peu courbée, faire avec le corps de saint Vincent et son blanc surplis la figure d'une croix. Dans un parloir attendait le P. Laberthonnière. On ne pouvait pas un instant supposer que Mgr Mercier, le restaurateur du thomisme en Europe, ait eu la moindre sympathie pour la pensée de Laberthonnière, qui était bien le plus violent adversaire que saint Thomas ait connu sur cette planète parmi les chrétiens. Mais Mgr Mercier avait été longtemps suspecté à Louvain au temps de la rénovation du thomisme pour son esprit d'ouverture ; il savait ce qu'on peut souffrir. Il venait visiter Laberthonnière, comme le vainqueur visite le vaincu, et en ambassadeur de la charité de l'intelligence. On m'a raconté que le P. Laberthonnière reçut une grande consolation de cet entretien et que ce fut une des sources où il puisa la paix de ses derniers jours.

Je ne puis vous raconter toute la carrière de Désiré-Joseph

Mercier, c'est seulement un portrait que je veux tenter, en choisissant trois épisodes de sa carrière qui m'ont toujours paru significatifs : d'abord l'œuvre philosophique, puis l'œuvre nationale, enfin l'œuvre œcuménique, sur laquelle j'insisterai davantage, en cette Semaine d'unité.

I

Léon XIII fut le Pape du *duc in altum*, des initiatives hardies dans les idées, des choix perspicaces dans les personnes. Il se rendait compte que, pour ce qui était de la culture intellectuelle, les catholiques n'étaient pas au niveau du siècle. Afin de combler cet écart, ils s'engageaient dans cette entreprise, toujours un peu téméraire, et qui consiste à suivre la mode du jour : les uns, s'inspirant de Schelling et de Hegel, reconstruisaient le dogme et l'adultéraient ; d'autres soutenaient que de la raison à la foi il n'y avait pas de rapport. On balançait de la témérité à la défiance. Léon XIII n'était pas, à proprement parler, un intellectuel, mais il comprenait quelle forme devait avoir la solution d'équilibre et de progrès. Avec une grande sagesse pratique il désigna la doctrine de saint Thomas et il la fit remettre en honneur dans les écoles. L'encyclique sur le thomisme date du 4 août 1879. Or, en 1877, après une brillante licence en théologie passée devant l'Université de Louvain, l'abbé Mercier avait été nommé professeur de philosophie au petit séminaire de Malines. Il avait pu y méditer les directions pontificales, il avait tenté de les appliquer dans son enseignement. Cependant le Pape demandait aux évêques de Belgique de créer à l'Université de Louvain une chaire destinée à approfondir les doctrines de saint Thomas (25 décembre 1880). Léon XIII avait été nonce à Bruxelles, et il avait connu l'Université de Louvain. Elle offrait ce caractère d'être une Université catholique et en même temps d'être un foyer d'éducation nationale, donnant un enseignement total à l'élite d'un pays qui était placé au carrefour des grandes voies de civilisation. En juillet 1882, sur la demande du Pape, le Conseil d'administration de l'Université de Louvain érigeait une chaire de philosophie thomiste : elle était confiée au chanoine Mercier.

A peine nommé, le jeune professeur partait pour Rome, où Léon XIII voulait voir par lui-même l'homme auquel serait confiée la réalisation de ses projets.

Voici comment, de retour, il contait l'entrevue :

Le Saint-Père a daigné me dire que ma charge est « importante » ; ce sont ses propres paroles, que les accents vibrants de sa voix émue ont gravées pour toujours au plus profond de mon cœur. Jamais je n'oublierai le moment où, après avoir fait ressortir à mes yeux cette importance suprême des hautes études philosophiques, le Vicaire du Christ se retourna tout à coup sur moi, et me fixant de son regard : « Est-ce que vous aimez saint Thomas ? » me demanda-t-il d'une voix forte et pénétrante. « Très Saint-Père, répondis-je, je crois pouvoir répondre *oui* pour les débuts passés de ma carrière professorale, et en tout cas je vous réponds énergiquement *oui* pour le présent et pour l'avenir. » (Discours d'ouverture, Louvain, 1882, p. 34.)

La tâche était titanesque. Il ne s'agissait pas seulement de faire un cours, de tailler dans du drap neuf et de tirer du vieux coffret *nova et vetera*, mais encore de bâtir et par conséquent de quêter ; de fonder et par conséquent de mécontenter ; de diriger des âmes et par conséquent de ne plus s'appartenir; de lancer une revue et une bibliothèque, de publier un cours, de souffler sans cesse sur une entreprise fragile et informe comme sur du limon et de lui donner une âme vivante. Mais Mgr Mercier avait assez d'âme pour la faire déborder sur les œuvres qui sortaient de ses mains. Il réussit.

De ce succès est sortie l'école thomiste de Louvain, la *Revue néo-scolastique* qui lui sert d'organe, l'Institut supérieur de Philosophie qui prolonge, toujours à Louvain, l'enseignement de son fondateur et élargit les applications de sa méthode. Vers 1890, les ouvrages philosophiques principaux de Mgr Mercier ont vu le jour ; sa pensée a pris la forme définitive sous laquelle elle va rayonner dans le monde.

Ce rayonnement a été, rapidement, très large ; non pas peut-être dans le grand public, mais dans le monde des professionnels de la philosophie. Vers 1900, dans le monde universitaire international, Mgr Mercier a réussi à faire reconnaître le thomisme comme une doctrine vivante, actuelle, avec laquelle il faut compter. (Mgr Noël.)

***

Arrêtons-nous un instant ici pour un premier portrait de l'homme.

Comme on l'a dit de saint Bernard, il était plus un homme d'action qu'un homme de pensée, car ses pensées elles-mêmes étaient des actions. Lisez ses œuvres philosophiques, ce sont des cours ou des discours. Il va à l'essentiel, il définit et il passe. Il a cité cette phrase de Balmès, qui dépeint son procédé : « Les esprits d'élite ne se distinguent point par la quantité de leurs idées. Ils n'en possèdent qu'un petit nombre, dans lesquelles ils embrassent le monde... Plus une intelligence est élevée, moins elle a d'idées [1]. » Quant à Mgr Mercier, jamais il n'est plus à son aise que lorsqu'il engage un tournoi : il aime la lutte et le triomphe dans la vérité. On pourrait dire qu'il est toute passion, mais sa passion est tournée vers ce qui est grand, vrai, noble, et je dirais même hardi. Son tempérament est celui de l'avant-garde, et il se lance dans l'entreprise avec une sorte de raisonnable et sublime imprudence.

Et permettez-moi de vous raconter ici un petit trait qui peint et que j'ai tout lieu de croire véritable. Lorsque le jeune chanoine Mercier était allé voir Léon XIII, tout avait été réglé, sauf néanmoins une toute petite question, aussi insignifiante qu'elle était capitale : d'ailleurs, ne suffisait-il pas de la poser pour la résoudre aussitôt ? Il s'agissait de déterminer en quelle langue on allait enseigner saint Thomas. Cela, pour Léon XIII, allait de soi : Léon XIII était un Pape humaniste, et il adorait s'exprimer dans cette langue ancienne et noble qui était celle de l'Église; il cultivait même en secret le vers latin : on ne pouvait parler de thomisme qu'en latin. C'était si évident que le Pape n'avait même pas pensé à le dire. Et, du reste, pour le chanoine Mercier, cela aussi allait de soi, et c'est pourquoi il n'avait pas songé un seul instant à le demander : comment aurait-on pu parler latin dans une Université qui devait s'adresser aux élites du monde moderne ; exposer, certes, on le peut en latin ; mais comment convaincre ? On ne pouvait donc enseigner saint Thomas qu'en français, cette langue universelle... Ce qui est sûr, c'est que Mgr Mercier n'enseigna pas en latin, et ce qui est également certain, c'est qu'il ne crut jamais avoir apporté la moindre correction aux volontés de Léon XIII.

1. *Critériologie*, p. 9.

Louvain n'aurait pas été une telle lumière dans le monde si l'enseignement s'y était donné dans une langue close. On enseigna donc en français, et, bientôt, ce fut la victoire. Léon XIII s'était douté de quelque chose. Il s'informa : « Dans quelle langue enseigne-t-on à Louvain ? — *In gallica lingua... et permisit Tua Sanctitas.* » Léon XIII répondit alors : « *Memini me non dixisse.* »

J'ai toujours trouvé que cette histoire en dit fort long sur le caractère de Mgr Mercier. Il était le plus docile devant ses chefs, et pourtant le plus entreprenant, le plus hardi. Il allait tête nue et sans le besoin d'être toujours couvert, quand il croyait que la justice ou la charité étaient en jeu. S'il y avait quelque latitude dans un conseil ou dans un ordre, il le faisait tourner à ce qui lui paraissait le plus grand bien. Ou encore, comme sainte Thérèse d'Avila, il se mettait à la recherche d'un directeur qui pût l'approuver, et alors il lui obéissait pleinement. Et c'est pourquoi, dans son administration, il était plus indulgent aux excès de l'audace qu'à ceux de la prudence. Il pardonnait à la témérité plus qu'à la pusillanimité. « J'aime mieux, disait-il, avoir affaire à un homme ayant un idéal contraire au mien qu'à un homme sans idéal. » Autour de lui on murmurait qu'il ne se rendait pas bien compte du possible et de l'impossible, qu'il ignorait le Droit canon. Mais ceux à qui il appartient d'introduire quelque chose de neuf ont toujours dû bousculer certains usages.

Il était toutefois un côté par où Mgr Mercier ne ressemblait pas le moins du monde aux amis du changement. Les novateurs, en général, sont gens impétueux. Assurés qu'ils possèdent la vérité de demain, ils préféreraient ébranler le ciel et la terre plutôt que d'accepter un silence provisoire. Surtout ils veulent que leur nom paraisse et que leur œuvre se dévoile au dehors. Mgr Mercier, s'il avait l'élan du rénovateur, n'avait point la précipitation du novateur, et l'histoire que je vais dire et qui a été rapportée par un témoin vous aidera à comprendre un aspect de sa nature que je trouve bien héroïque.

L'effort de Mgr Mercier pour élargir l'enseignement ecclésiastique n'était pas agréable à tous les cercles. Il se peut aussi que quelques imprudences aient été commises. Ce qui

est certain, c'est que Mgr Mercier fut suspecté en haut lieu pendant quelque temps. Un avertissement, qui sans le nommer le visait, fut alors donné par une Congrégation romaine et Mgr Mercier en eut connaissance par les journaux. Peu de temps après, un nouveau document rétablit les choses dans leur vérité. Et c'est alors qu'il fut grand : « Au reçu de cette pièce, dit-il, je me demandai si le bien même de l'Institut ne me forçait pas de profiter de l'occasion que la Providence envoyait pour rétablir la vérité ; mais en ce moment j'entendis comme une voix intérieure me dire : « Si tu le veux, tu peux « à présent te défendre, mais en ce cas ce sera toi qui te défen- « dras et ta défense vaudra ce que vaut celle d'un homme ; « mais si tu t'en remets à moi, c'est moi qui me chargerai de « ta cause, et, alors, elle sera soutenue autrement mieux, car « elle le sera avec la toute-puissance de ton Dieu. » Après cela, je ne me préoccupai plus de faire usage de ce document. »

Celui à qui il avait ainsi remis sa cause et qui ne peut se laisser vaincre en générosité se chargea de sa mémoire. On sait assez quel fut le rôle du cardinal dans la guerre. Ce qu'on ignore, c'est qu'en pleine guerre Benoît XV lui proposa de venir à Rome, dès la fin du conflit, pour être le préfet de la Congrégation des Études. Le cardinal refusa : il ne pouvait songer à se séparer de son diocèse et de la Belgique, dont il était devenu l'âme.

II

Abordons maintenant, dans une courte partie, l'étude de l'action du cardinal pendant la guerre, et portons-nous tout de suite en décembre 1914 : Liége est tombé, Bruxelles envahi, Anvers s'est rendu ; la Belgique libre est réduite à une bande de terre. On connaît alors en Belgique ce que veulent dire les mots de défaite, d'occupation, de massacres, de faim ; la plupart des gens ploient sous la violence, et ils commencent à douter de la victoire ; certains ne demanderaient qu'à composer avec l'envahisseur. Le roi est loin, la loi a été violée, la liberté n'est plus qu'un mot.

Restait le cardinal Mercier. Il était naturellement à la hauteur des circonstances.

Et voici ce qu'écrit un de ses disciples, l'abbé Leclercq :

C'est dans l'action seule que son génie se révélait pleinement. Il avait tout ce que l'action exige : la hardiesse dans l'initiative, le sens de l'opportunité, la souplesse dans l'usage des moyens, l'art de calculer les coups, la patience dans l'attente de l'occasion et la promptitude du coup d'œil quand le moment d'agir était venu. Pour le saisir dans toute la puissance de sa personnalité, ce ne sont pas ses œuvres philosophiques qu'il faut consulter, ni ses œuvres pastorales ou ascétiques, c'est sa correspondance de guerre avec les gouverneurs allemands de la Belgique occupée...

Si sa voix, pendant la guerre, a eu les accents que l'on sait, ce n'est pas seulement parce que la pensée en avait d'audacieuse précision, c'est autant, et davantage, à cause de la flamme qui embrasait le style. On ne se trouvait pas seulement en face d'un docteur qui condamnait, d'un chef qui dirigeait ; par-dessus tout cela il y avait un *homme*, un homme vibrant de toutes les colères et de toutes les indignations, de toutes les pitiés et de toutes les révoltes, un homme qui se donnait tout entier, servant la vérité et la justice avec toute la puissance d'une âme dont l'ascétisme n'avait fait que dégager l'élan.

Son premier acte fut de rédiger la fameuse lettre de Noël 1914. Elle s'appelait : *Patriotisme et Endurance.* Il la fit lire à la face des Allemands. « Ce pouvoir, y disait-il, en parlant de l'ennemi, n'est pas une autorité légitime. Et, dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance. »

On se rappelle aussi l'allocution de Sainte-Gudule, le 21 juillet 1916, où il parlait comme un prophète, célébrant par avance les fêtes de 1930 :

Dans quatorze ans, à pareil jour, nos cathédrales restaurées et nos églises rebâties seront toutes larges ouvertes ; la foule s'y précipitera ; notre roi Albert, debout sur son trône, inclinera, mais d'un geste libre, devant la majesté du Roi des rois, son front indompté ; la reine, les princes royaux l'entoureront ; nous réentendrons les envolées joyeuses de nos cloches...

Aujourd'hui, l'hymne de la joie expire sur nos lèvres...

Haïr, c'est prendre le mal d'autrui pour but et s'y complaire. Quelles que soient nos douleurs, nous ne voulons point de haine à ceux qui nous les infligent.

La concorde nationale s'allie chez nous à la fraternité universelle. Mais, au-dessus du sentiment de l'universelle fraternité, nous plaçons le respect du droit absolu, sans lequel il n'y a pas de commerce possible ni entre les individus, ni entre les nations

Le crime, violation de la justice, attentat à la paix publique, qu'il émane d'un particulier ou d'une collectivité, doit être réprimé...

C'est vers l'idéal de la justice et de l'honneur que vous montez, son attrait vous soulève. Et parce que cet idéal — s'il n'est pas une abstraction vaine qui s'évapore avec les fictions d'un rêve — doit avoir son siège dans un sujet subsistant et vivant, je ne me lasse pas d'affirmer cette vérité qui nous tient sous son joug : Dieu se révèle le Maître, conducteur des événements et de nos volontés, Maître sacré de la conscience universelle.

Ces lignes suffisent pour montrer cet extraordinaire engagement de l'homme dans les causes qui lui semblaient justes.

III

Son héroïsme civique lui donna la gloire parmi les hommes. Mais cette gloire, il ne la garda point pour lui, et il l'utilisa pour l'œuvre des œuvres, celle de l'unité de l'Église.

Bossuet, qui était nourri des Pères, enseignait communément que « l'évêque marque en la singularité de sa charge le mystère de l'unité de l'Église ». Et il ajoutait ceci qui va au vif de notre sujet : « Les évêques n'ont tous ensemble qu'un même troupeau dont chacun conduit une partie inséparable du tout ; de sorte qu'en vérité tous les évêques sont au tout et à l'unité, et ils ne sont partagés que pour la facilité de l'application [1]. »

Pie XI, dès le début de son pontificat, était entré dans ces grandes pensées. Le 26 février 1926, il les exprimait en ces termes : « Ce n'est pas seulement à Pierre dont nous occupons le siège, mais en même temps à tous les apôtres dont vous êtes les successeurs, que le Maître a ordonné d'aller par tout le monde, prêchant l'Évangile à toute créature. Et, par conséquent, vous devez, dans la mesure permise par votre mission particulière, partager notre charge et propager la foi chez tous les peuples. »

Ce que Pie XI conseillait, c'est ce que faisait le cardinal depuis toujours. Sa vocation propre le portant à n'être étranger à rien de ce qui se passait de grand et de noble dans le monde, à rien de ce qui était de bonne odeur.

1. Oraison funèbre du R. P. F. Bourgoin.

Moins que tout autre évêque, dit Dom Beauduin, il ne s'est résigné à n'être qu'un administrateur diocésain absorbé par le souci de sa préfecture spirituelle. Il avait horreur de l'esprit de clocher, fût-ce du clocher d'une cathédrale ou d'une métropole, et ce provincialisme religieux qui fixe à la paroisse-frontière ou à la clôture d'un monastère les bornes du royaume de Dieu répugnait à son âme catholique. Quelques-uns s'étonnaient de ce rayonnement mondial et de ces initiatives d'allure quelque peu œcuménique qui partaient périodiquement de Malines ; il le savait, mais ces bruits de la plaine... ne troublaient pas sa tranquille audace...

Il y avait là un trait de nature qui pouvait à bon droit effarer ses diocésains. Mais, de même qu'il y a deux pôles, dont l'un est réel et l'autre seulement magnétique, de même dans l'histoire de l'Église on a parfois vu le Pape romain s'appuyer sur une âme apostolique qui, à un autre point du monde et parfois même dans un canton détourné, dans un municipe obscur ou dans un vallon sauvage, soutient avec lui le poids d'une charge universelle. Quand cette collaboration a lieu, il semble même qu'un partage s'opère : au Pape appartient la préservation du dépôt et le contrôle suprême ; à son second, les vues prophétiques, les préadaptations et les initiatives. L'exemple le plus fameux, le type même de cette collaboration est celui de Pierre et de Paul. Mais songez au soutien qu'Hippone donnait à Rome au temps de saint Augustin et d'Innocent Ier, et à celui que Clairvaux donnait à Rome au temps de saint Bernard et d'Eugène III. C'est ainsi que le cardinal Mercier aidait les Papes de son temps. Il était entré dans les grands desseins de Léon XIII et il avait appliqué et devancé sa pensée sur la restauration des études ; il était entré dans ceux de Pie X, qu'il vénérait, en promouvant le renouveau de la piété.

On l'a bien à tort opposé à Benoît XV pendant la guerre : chacun des deux soutenait une vérité complémentaire : l'un, le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, le respect des conventions et de la parole, choses qui relèvent de la justice ; l'autre représentait l'universelle paternité, les pardons et les oublis nécessaires en vue d'un plus grand bien, qui est celui de la paix. Après avoir appuyé l'action de ces deux premiers papes du siècle, Mgr Mercier apportait au troisième un secours plus intime encore : il fut le conseiller des

premières années et peut-être le secret inspirateur de ces appels lancés en vue d'une plus grande union parmi les chrétiens.

C'était en effet Pie XI qui devait dire, le 24 mars 1924 :

Nous adressons l'expression de notre plus vive reconnaissance à tous les catholiques qui, sous l'impulsion de la grâce divine, se tournent vers leurs frères dissidents et s'appliquent à leur frayer la voie du retour à l'intégrité de la foi, surtout en leur donnant un exemple de la caractéristique des disciples du Christ, la charité

Et le 18 décembre de la même année :

Du côté des Orientaux et du côté des catholiques d'Occident, il y a des causes nombreuses d'incompréhension mutuelle. Il faut s'appliquer à faire tomber les préjugés, à dissiper les fausses conceptions doctrinales, les erreurs historiques, qui embarrassent l'œuvre de la réconciliation. Celle-ci ne peut être tentée avec un espoir fondé de succès qu'à une triple condition : chez nous il faut qu'on se défasse des erreurs courantes accumulées au cours des siècles au sujet des croyances et des institutions de l'ancien Orient...

Le cardinal, pour répondre à des vues qu'il avait peut-être suggérées, se tourna vers l'Orient et vers l'Occident.

Vers l'Orient, et il provoqua l'organisation de réunions d'études sur l'ancien Orient. La première se tint à Bruxelles, sous sa présidence, en septembre 1925.

C'est à cette époque que l'Ordre bénédictin, sur la demande de Pie XI (bref du 21 mars 1924), fondait à Amay (entre Liége et Huy) la « Communauté des Moines de l'Union », qui devaient célébrer la liturgie dans le rite byzantin le plus pur et prier pour l'union. L'initiateur de cette œuvre était un ami personnel du cardinal, un étudiant de Louvain, Dom Lambert Beauduin.

Mais c'est à l'Occident que le cardinal belge devait s'intéresser de préférence. Le moment est venu de parler des *Conversations de Malines.*

Vous connaissez ce mot de Joseph de Maistre :

« Nobles Anglais ! vous fûtes jadis les premiers ennemis de l'unité, c'est à vous qu'est dévolu l'honneur de la ramener en Europe. L'erreur n'y lève la tête que parce que nos deux langues sont ennemies : si elles viennent à s'allier sur le premier des objets, rien ne leur résistera. » (*Du Pape*, IV.)

Le cardinal le connaissait-il ? Je ne sais, mais il avait eu l'attention attirée vers l'Église anglicane par M. Portal dès le début de 1921. C'est le 24 janvier 1921 que ce dernier le mettait au courant de ses efforts en vue de l'union, et il lui communiquait une lettre qu'il avait reçue jadis du cardinal Rampolla et qui acceptait l'idée de ce qu'on appelait alors des « commissions mixtes », où des délégués officieux des deux Églises chercheraient les points de leur accord. Le cardinal répondit le 3 février :

Je ne connaissais pas la lettre si instructive du cardinal Rampolla. Elle m'a beaucoup intéressé. L'« appel » des évêques réunis à Lambeth, je le connaissais. De ces divers documents se dégage un sentiment que je partage avec vous : l'effort que nous avons à accomplir, avec grande circonspection sans doute, mais aussi avec charité, pour venir en aide, si nous le pouvons, à nos chers frères séparés, dont plusieurs assurément sont retenus loin de nous par leurs préjugés plutôt que par des erreurs réfléchies et consenties. Prions ensemble à cet effet ; soyez sûr que cet intérêt spirituel de l'Église ne m'échappe pas et que je ne manquerai pas de saisir les occasions de m'y employer.

Lorsque Lord Halifax vint frapper à sa porte, le cardinal y vit un signe. « Si la vérité a des droits, disait-il, la charité a des devoirs. »

En 1921, Lord Halifax avait quatre-vingt-deux ans. Il pensait que son existence était accomplie. Mais il fit ce qu'il appelait « un nouveau départ ». Voici dans quelles conditions : il n'avait pas vu M. Portal depuis 1914. L'idée lui vint de visiter avec son ami les champs de bataille, et ils s'arrangèrent pour passer par Malines. Le 7 octobre 1921, Halifax écrivait à M. Portal : « J'essayerai d'avoir des lettres de l'archevêque de Canterbury et de l'archevêque d'York pour le cardinal Mercier. Cette visite au cardinal me semble tout à fait une inspiration. »

Le mercredi 19 octobre, les deux pèlerins abordèrent à Malines. Le cardinal les retint à déjeuner. On causa. De cette causerie sortirent les Conversations. Elles n'étaient point officielles, mais l'archevêque de Canterbury les approuvait et il était tenu au courant. Benoît XV les avait bénies, et Pie XI aussi les encouragea.

Du point de vue du cardinal Mercier, la situation était

la suivante : on avait frappé à sa porte pour lui demander un service qui intéressait l'Église universelle et dont on lui disait qu'à ce moment de la vie du monde lui seul pouvait le rendre. Cela avait évoqué dans son esprit la parabole du Bon Samaritain. Pouvait-il passer comme le lévite? Non certes ! « Je me serais senti coupable, disait-il, si j'avais commis cette lâcheté. »

Les conversations ne pouvaient se faire nulle part ailleurs, il y fallait cette présence, cette bonté, cette ouverture, cette autorité d'arbitre et de père des âmes et des patries, ce regard qui mettait à nu les choses et les gens et qui obtenait en revanche qu'on se livrât.

Nous ne reviendrons pas sur le détail de ces entretiens, sur les *points of agreement* qui furent établis. Redisons encore une fois que ce ne furent pas des conversations vagues et sentimentales ou des échanges de finesses à la manière des diplomates. Ce furent des entretiens techniques entre techniciens ; ce qui est peut-être le plus notable dans les procès-verbaux qui ont été publiés, c'est cet effort mutuel vers la plus délicate précision.

Mais, plus admirable encore que ce travail de lumière, ce fut la charité qui l'inspira. M. Portal écrivait :

> Le docteur Gore (un disciple de Pusey) a traduit parfaitement notre pensée à tous lorsqu'il a dit du cardinal Mercier : « Il fut un admirable évêque, mais ce que l'on sentait le plus en lui, quelle que fût la chose qu'il accomplît, c'était son indubitable sainteté. » Nous la sentions en particulier lorsque, à la fin de chaque session de nos conférences, nous nous mettions tous à genoux pour recevoir sa bénédiction, comme du digne représentant dans ce diocèse de Notre Seigneur Jésus-Christ.

On a souvent caricaturé l'action du cardinal dans les « Conversations de Malines ». On a dit qu'il ne connaissait pas l'anglicanisme, qu'il se mêlait de ce qui ne le concernait pas, qu'il s'était laissé séduire. De son vivant déjà il eut à se défendre.

Mais ces critiques sont fondées sur des erreurs de fait. Le cardinal avait mesuré les difficultés, et il n'avait jamais eu la naïveté de croire ou que les anglicans venus à Malines représentaient tous les aspects de l'Église anglicane, ou que

la réunion si désirée allait s'accomplir sous ses yeux. Dom Lambert Beauduin, qui était le confident de ses vues, résume ainsi ses grandes pensées : « A ses yeux, la question de l'union officielle et hiérarchique ne se posait pas actuellement, inaccessible qu'elle était à nos prévisions et à nos calculs toujours caducs par mille endroits, enfouie depuis des siècles sous un monceau de préventions, psychologiquement inexistante. Pour lui, l'apostolat de l'union des Églises n'avait qu'un sens : la réconciliation sincère des esprits et des cœurs chrétiens ; l'union fraternelle et vivante réalisée entre tous les disciples du Christ.

« Plus tard, à l'heure marquée par la Providence, quand se posera devant les générations chrétiennes d'Occident et d'Orient spirituellement réconciliées la question de l'union hiérarchique et visible, on s'apercevra de part et d'autre qu'elle est aux trois quarts réalisée, et Dieu fera le reste. »

Et qu'il soit aussi permis de citer ici une de ses dernières lettres à l'archevêque anglican de Canterbury, qui est comme son testament spirituel en cette matière (25 octobre 1925).

Dans un effort de longue haleine tel que le nôtre, si le but poursuivi demeure identique, les moyens de le réaliser varient avec les circonstances et soulèvent à chaque pas de nouveaux problèmes.

A l'intérieur de nos réunions, à mesure que les échanges de vues se prolongent et que se dessine plus nette la ligne de démarcation entre les articles sur lesquels nous nous sommes trouvés ou mis d'accord et les articles au sujet desquels se déclarent nos divergences, les difficultés du succès final deviennent plus obsédantes et les motifs naturels d'espérer sont moins entraînants.

Au dehors, quand nous prêtons l'oreille à ceux qui nous suivent, nous constatons des *impatiences* qu'il n'est pas en notre pouvoir de satisfaire, et il peut en résulter pour nous, j'entends pour moi-même et pour Votre Grandeur, des impressions d'inquiétude ou de fatigue auxquelles il n'est pas toujours aisé de se soustraire.

Chez nos catholiques romains, cette impatience revêt deux aspects différents.

Les uns, pleins d'ardeur et de sympathie pour notre cause, souffrent de nos apparentes lenteurs et d'un silence qui leur semble fort long. Ils se figurent volontiers que le problème de l'union étant nettement posé, comme le serait un théorème de géométrie, la conclusion affirmative ou négative devrait s'imposer tout de suite. Au pis-aller, se disent-ils, un vote de majorité couperait court aux hésitations. Ils voudraient donc voir les entretiens de Malines marcher plus vivement

et satisfaire ainsi sans délai la curiosité de l'opinion publique. Le retour de l'Angleterre à l'unité serait un spectacle tellement beau, tellement édifiant, que l'on ne saurait assez tôt procurer aux âmes religieuses le réconfort qu'elles en attendent.

D'autres, au contraire, hantés par la politique du « tout ou rien », n'attachent d'importance qu'au résultat final ou global, grossissent à plaisir les difficultés à vaincre avant d'y parvenir, sous-évaluent le rôle capital de la grâce dans l'évolution de la vie spirituelle, et alors, ne s'appuyant que sur eux-mêmes et sur le sentiment de leur insuffisance, seraient prêts à abandonner tout de suite une tentative dans laquelle, au vrai, ils n'ont jamais eu confiance, qu'au fond du cœur ils n'ont peut-être jamais souhaitée, pour le succès de laquelle ils n'ont peut-être jamais prié.

Tous ces impatients, optimistes, outranciers ou pessimistes obstinés, vous devez les rencontrer aussi parmi vos ouailles, Monseigneur ; ils voudraient obtenir de nous une solution brusquée...

Notre pensée, à l'origine, ne fut pas en effet d'examiner, dans un espace de temps déterminé, quelques questions de théologie, d'exégèse ou d'histoire, avec l'espoir d'ajouter un chapitre d'apologétique ou de controverse aux travaux scientifico-religieux de nos devanciers ; non ; nous nous sommes trouvés, face à face, hommes de bonne volonté, croyants sincères, qu'épouvantaient le désarroi des idées, la division des esprits de la société actuelle, attristés par les progrès de l'indifférence religieuse et de la conception matérialiste de la vie qui en est la conséquence ; nous avions présent à la pensée le vœu suprême d'union, d'unité de notre divin Sauveur : « *Ut unum sint*, ah! s'ils pouvaient tous ne faire qu'un ! » Et nous nous sommes mis à l'œuvre, sans savoir ni quand ni comment l'union souhaitée par le Christ pourrait se réaliser, mais persuadés qu'elle était réalisable, puisque le Christ la voulait, et que, dès lors, nous avions chacun une contribution à apporter à sa réalisation. L'union n'est pas, ne sera peut-être pas notre œuvre, mais il est en notre pouvoir et, par conséquent, il est de notre devoir de la préparer, de la favoriser.

N'est-ce pas dans ce but élevé, dans un sentiment de foi à la sagesse et à la bonté de la divine Providence, que la Conférence de Lambeth a été instituée ?

N'est-ce pas l'unique objectif de notre cher et vénéré confrère qui, depuis plus de cinquante ans, voue, avec un zèle admirable, son temps, ses forces, son cœur à la cause de l'union ?

Il me semble entendre encore le vénéré doyen de Wells nous dire avec une émotion pénétrante, à l'issue de notre première réunion : « Depuis quatre siècles, anglicans et catholiques romains ne connaissaient que leurs antagonismes mutuels et leurs divisions ; pour la première fois, ils se voient pour arriver à se mieux comprendre, pour dissiper les équivoques qui les tiennent à distance les uns des autres, pour se rapprocher du but tant désiré de tous : l'unité. »

Et quand le vénéré doyen tenait cet émouvant langage, ce n'est

pas notre petit groupe fermé qu'il visait, c'était les masses populaires restées croyantes que nous savions tous derrière nous et dont la persévérance dans la foi au Christ et à l'Église nous est un sujet perpétuel d'angoisse.

Pour ma part, c'est dans cet esprit d'apostolat que j'ai envisagé dès le premier jour, dans mon entretien avec le vénéré Lord Halifax et avec l'abbé Portal, ma participation aux entretiens que mes interlocuteurs me témoignaient le désir d'avoir avec nous. Et quand, en janvier 1924, j'ai exposé à mon clergé et à mes diocésains mon rôle dans nos réunions, c'est sous ce jour que je l'envisageais. Je leur ai rappelé alors la parole de Léon XIII : « Les grands événements de l'histoire ne se peuvent évaluer par des calculs humains. » Et, pressentant, redoutant leurs impatiences, je leur remis en mémoire l'enseignement de saint Paul sur la source unique de la fécondité de l'apostolat : « Vous aurez beau planter, arroser vos plantations, un seul peut donner aux organismes leur croissance, c'est Dieu », *Neque qui plantat est aliquid neque qui rigat, sed qui incrementum dat, Deus* (I Cor., III, 7). Et j'ajoutais encore ces paroles que je demande à pouvoir répéter ici : « Vous vous impatientez, leur disais-je, le succès est lent à venir, vos peines vous semblent perdues. Soyez sur vos gardes ; la nature et ses empressements vous égarent : un effort de charité n'est jamais perdu. »

Moissonneurs d'âmes, nous avons à semer à la sueur de notre front, et, le plus souvent, dans les larmes, avant que sonne l'heure de la moisson ; et quand sonnera cette heure bénie, un autre, vraisemblablement, aura pris notre place. *Alius est qui seminat, alius est qui metit* (Joan., IV, 38).

C'est dans cet esprit de patience chrétienne et de confiance surnaturelle qu'au mois de janvier prochain nous nous retrouverons ; contents de peiner et de semer, laissant à l'Esprit-Saint et à l'action de sa grâce le choix du jour et de l'heure de la moisson que nos humbles travaux et nos prières s'efforcent de préparer.

« Au mois de janvier prochain... », disait-il ; le rendez-vous qu'il donnait alors ne fut pas tenu...

III

Mais, avant de raconter ses dernières heures, il faut encore parler de son âme. Vous avez pu remarquer comment les témoignages qui ont été portés sur lui s'accordent tous sur ce point : en sa présence on avait comme la sensation que l'ordre spirituel était une réalité.

« Je n'ai vu le cardinal Mercier que deux heures, le 13 décembre 1919, m'a dit un jour M. Bergson. C'était à un repas

où m'avait prié l'ambassadeur de Belgique, lorsque le cardinal vint prendre séance à l'Académie des Sciences morales. Je me rappelle avoir causé avec lui des rapports de la philosophie et des sciences, de l'histoire de la philosophie. On m'avait dit que son conseil avait été pour quelque chose dans la décision du roi Albert en août 1914, mais la modestie du cardinal se déroba à tout ce que j'aurais pu avancer sur ce sujet. Il me fit une impression profonde et que je ne puis traduire que par ce mot : son esprit, son intelligence étaient *vastes*, mais ce mot de vaste ne dit-il pas ce que dit catholique ? Il était extraordinairement accueillant et je crois que certains le lui reprochaient. Avec lui j'ai eu l'impression qu'il devait y avoir un rapport secret entre la foi et l'amour. »

Le cardinal Mercier était ce que de nos jours on appelle un mystique, voire un ascète. Allez à Malines et demandez à visiter sa chambre : vous remarquerez ce mobilier de pauvre, ces vieilles douillettes, ce lavabo sans confort, ce lit surtout où le matelas est une paillasse. Il jugeait bon (et on le comprend) de contre-balancer par toutes ces choses les honneurs et la louange. C'est là qu'il commençait, dans cette chambre de moine, la préparation à la messe, le moment focal du jour, à ses yeux.

Sa messe du petit matin donnait à ceux qui y ont assisté une émotion qui ne peut pas s'effacer dans le souvenir. La messe du cardinal Newman provoquait aussi un sentiment extraordinaire de piété, et pourtant, si nous en croyons les témoins, Newman disait sa messe assez vite : elle était pour lui l'acte par excellence, le drame, le grand passage du Christ dans le temps, et le renouvellement de cette Pâque que les Hébreux mangeaient en pèlerins, debout, et le bâton à la main. Elle était, dit l'abbé Bremond, empruntant au cardinal un de ses mots, *a wonderful solemnity*, une solennité pleine d'étranges merveilles. Il faudrait changer l'adjectif pour rendre l'impression que pouvait faire sur un fidèle attentif la messe du cardinal Mercier : c'était un sacrifice de tendresse, une solennité d'où rayonnait intense et si douce pourtant la compassion du Bon Pasteur.

La messe dite, le cardinal revenait à son prie-Dieu. Sa grande taille, la couronne de ses cheveux blancs, l'immobilité

et le silence donnaient à sa silhouette un aspect de vitrail. Il n'y avait aucun bruit ; le silence était une plénitude. Une fois de plus, le cardinal devait, j'imagine, s'abandonner à Dieu pour l'accomplissement de ses desseins.

C'est dans ces dispositions qu'il accueillit la mort, et ce fut pour lui un sacrifice comme inattendu et auquel il eut bien de la peine à se résigner. S'il avait osé, il aurait dit : « Attendez un peu, Seigneur, car je n'ai pas encore fini ma tâche. »

Dans cette longue diminution de ses forces, voyant se dissiper tout son être, comptant secrètement sur un miracle, il continuait à faire avancer par des décisions, par des conseils et par des actes les grandes causes qui avaient occupé sa vie. Ainsi, quand Lord Halifax et M. Portal vinrent le voir, ce fut non seulement une dernière rencontre, mais une dernière conférence. On sait que Mgr Mercier promit au Lord anglican son anneau pastoral s'il venait à mourir. Il est vrai que dans le même temps il lui donnait rendez-vous au printemps prochain pour une nouvelle conversation. C'est ainsi qu'il restait lui-même dans les mouvements contraires de la résignation au pire et de l'espérance, livré à Dieu pour la mort et prolongeant néanmoins l'effort de la vie. Ceci se passait le jeudi 21 janvier. Le jour qui suivit, pendant les prières des agonisants, il observe que Mgr Legraive n'a pas la dernière édition. Il la fait chercher. Le lecteur n'ose dire le mot : *proficiscere anima christiana.* Et le cardinal se substitue et il donne congé à son âme, comme on le raconte de Descartes. Le lendemain, samedi 23 janvier, à 3 heures, l'âme se détacha du corps.

Ne retenons ici de ce grand exemple que ce qui concerne le problème de l'union des hommes, de la réconciliation dans l'unité. Cette union ne peut s'accomplir dans le vague du sentiment ou du compromis, dans le mouvement confus de l'enthousiasme : au contraire, elle ne peut se faire que dans le précis, dans la lumière la plus détaillée et la plus arrêtée, la plus pure ; plus exactement encore, dans une précision en profondeur et qui distingue toujours le plan de ce qui est essence, donc nécessaire, du plan de ce qui est expression, donc contingent.

Mais, pour que ces études techniques indispensables puissent s'accomplir, il faut qu'il y ait auparavant quelque élévation dans l'âme, quelque chose de généreux, de vaste dans les desseins, quelque passion d'amour, oserais-je dire, et un peu de cette folie qu'avait Abraham quand il allait en espérance contre l'espérance.

En notre temps, nul n'a possédé ce don précieux plus que le cardinal Mercier ; il a été servi, il est vrai, par des circonstances inouïes; nul n'a pu parler davantage par delà les murs; nul n'a eu plus que lui l'audience, l'affection des incroyants et du monde laïque. Un journaliste incrédule disait à son sujet : « Il ne s'exaltait que pour les causes premières. » A sa mort, les socialistes belges murmuraient : « Il était des nôtres. » Maurras, qui avait conservé un souvenir poignant d'une rencontre où le cardinal l'avait rappelé à son âme, disait : « C'était un juste... » Mussolini disait : « Le cardinal Mercier, pieux comme un saint et preux comme un soldat, nous apparaît tel le pasteur de l'âme de toute une nation », et M. Herriot disait à la Chambre : « Je salue en votre nom cette pure figure, cette fière mémoire. » Tous les Parlements parlaient de même, c'était un hommage universel, et ceci portait à penser que l'homme donne sa confiance à ceux qui croient en lui, à ceux qui se placent au-dessus des partis, des préjugés et des confusions, à ceux dont il voit bien clairement qu'ils veulent son bien.

Voilà pourquoi le cardinal fut dans toutes les circonstances où l'occasion le plaça l'apôtre de l'unité. Il était celui vers qui on se tournait quand on voulait se réconcilier, se réunir, sans cesser pourtant d'être soi-même et de conserver tout le juste de sa cause. Car il était assez grand pour recevoir et pour bénir les idées vraies en leur laissant leur stature, leur physionomie et leurs proportions; il ne s'agissait que de les purifier de cet esprit d'exclusivisme et de propre amour par où elles n'acceptent pas d'entrer dans le concert de la vérité éternelle. Auprès de lui, on songeait à ce mot de Lacordaire : « Je ne cherche pas à convaincre d'erreur mes adversaires, mais à m'unir à eux dans une vérité plus haute. »

JEAN GUITTON.

temps de son transfert en Tricastin — résument tout ce que l'on pourrait dire devant une telle campagne :

Mais tu portes le pin musical et l'yeuse
Aux classiques contours,
Et les cyprès jumeaux dont la grâce pieuse
Intercède toujours.

. . . . . .

Et la plaine, arrondie et concave, est un vase
De si tendre clarté
Que l'esprit longuement y boit avec extase,
O pays de beauté !

*
* *

Un jour de vacances, j'étais parti à travers la plaine pour visiter cette Augusta Tricastinorum qui fut capitale d'un pays gallo-romain. Je me hâtais, par des chemins qui montent en pente douce, parfois coupés de canaux dont l'eau grise dormait entre les herbes. Dans l'ombre de la colline en forme d'autel, la vieille cité m'ouvrait ses avenues couvertes de grands arbres, ses rues étroites et tristes autour de la cathédrale romane. Je m'attendais à trouver de nombreux monuments. La cathédrale était le seul vestige. Mais comment aurais-je été déçu? Entre tous les édifices romans que nous offre la vallée du Rhône, je continue à préférer celui-ci pour la noblesse de sa façade mutilée, pour la majesté recueillie de ses voûtes, pour le silence traversé d'ombre et de lumière des vieux quartiers sur lesquels il règne, si haut qu'il apparaît, de bien loin, comme ancré à tout jamais dans la rade des collines. Un poème d'Edmond Pilon, qui visitait avec enthousiasme le Tricastin, il y a quelques années, chante en notre mémoire :

Sous l'arc roman et sous la fleur de la sculpture,
Église, te voici dans ta belle stature
Et telle qu'un vaisseau qui se dresse au milieu
De la plaine des blés et dans l'ombre de Dieu.
Mais ce vaisseau fervent, neï entre les collines,
Un saint est son pilote, un autre le domine :
Parmi les amandiers, les cyprès et les pins,
C'est Restitut et c'est saint Paul...

L'aimable et savante monographie de Mgr Vernet nous fait admirer tous les détails de l'architecture et de l'ornementation.

L'aigle du Saint-Empire figure dans une des fresques, souvenir des luttes héroïques et du temps où « Welf, castellan d'Osbor », lance à l'empereur Othon, du haut de sa tour :

> ...Je suis roi d'Arle aux fiers coteaux
> Et j'ai pour fief Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux.

Ainsi Victor Hugo proclame-t-il, dans une rime riche, l'authentique noblesse de ce territoire. Il nous suffirait de méditer sur l'insigne tradition de l'Église du Tricastin, d'évoquer les pompes des anciennes messes pontificales sous les voûtes romanes. Louis Le Cardonnel, qui aimait tant ce pays, aurait voulu assister au retour des évêques dans leur métropole.

Certes, le poète avait raison de se laisser enchanter par le souvenir de leur prestige. Une tradition rattache aux saints de Provence le premier pasteur de cette église, saint Restitut, l'aveugle-né de l'Évangile, qui aurait abordé en Gaule dans leur barque.

Quant à saint Paul lui-même, il était originaire de Reims, où il avait épousé, sur l'ordre de ses parents, une jeune fille de qualité ; ils firent d'ailleurs l'un et l'autre vœu de chasteté. Chassé par les invasions, saint Paul dut fuir jusqu'en Provence, avec sa mère et sa femme. Il travaillait sur les pentes des Alpilles, aux gages d'un fermier, comme « valet de terre et laboureur ». Les fidèles du Tricastin, qui avaient entendu parler de ses rares mérites, l'élurent en 371 pour remplacer leur évêque saint Torquat. Paul était justement en train de conduire la charrue, quand la délégation finit par le découvrir après de longues recherches. Surpris d'un tel choix, il refusait obstinément de la suivre ; à la fin, il planta son aiguillon dans le sol en déclarant qu'il accepterait quand ce bois aurait porté des fleurs. Et l'aiguillon, tout à coup, fleurit comme un arbre. Saint Paul, vaincu par le prodige, fut emmené en triomphe vers sa cathédrale, tandis que son épouse entrait en religion. Telle est cette page, digne de la Légende dorée, que raconte l'abbé Nadal dans son *Histoire hagiologique du Diocèse de Valence* (1855) et qui inspire à Jean-Marc Ber-

nard une de ses plus touchantes évocations des saints dauphinois. En souvenir du miracle, chaque année, le 1er février, une procession se déroule à travers les rues de la petite ville, portant l' « aiguillado », c'est-à-dire une branche entourée de rubans, de verdure et de fleurs d'amandier.

*
* *

Privée de son évêché, mais riche encore d'une importante maison de Frères Maristes, l'ancienne Augusta Tricastinorum est-elle aujourd'hui une ville morte? Depuis que les carrières de pierre de taille sont en sommeil, elle est sans autre industrie que le travail des champs, la culture des asperges et des primeurs ; elle abrite une population de rentiers, d'artisans, de jardiniers, que l'on sent heureuse de vivre de peu sous un si beau ciel. De Pierrelatte, on accède à la petite ville par une avenue bordée de peupliers et de platanes, dans une brèche des collines, sous la montagne de Sainte-Juste. Naguère, elle était complètement ceinte d'un rempart, dont il subsiste plusieurs portes. On pouvait voir les restes d'un amphithéâtre romain. Des vestiges de toutes sortes, débris de marbre, mosaïques, médailles, furent exhumés aux environs. Une colonne émerge encore dans une tranchée du chemin de fer. J'ai vu, au fond d'une cave transformée en poulailler, une assez belle mosaïque. Sans doute faudrait-il démolir une partie de la ville pour mettre à jour la cité romaine, comme à Vaison sa voisine. Mais la capitale des Voconces a pu profiter d'un mécène, et Saint-Paul-Trois-Châteaux, jusqu'à maintenant du moins, n'a guère connu de fouilles méthodiques. Aussi garde-t-elle le secret de sa modeste gloire romaine, enfoui sous les pavés pointus de ses ruelles, entre les vieux hôtels qui voisinent avec des masures croulantes. La campagne, tout autour, est délicieuse. La placette où s'élève le Monument aux Morts contemple un clair horizon d'amandiers et de cyprès sur lequel règne le Ventoux. En longeant la voie ferrée, nous apercevons encore quelques cyprès aériens qui, par une curieuse illusion d'optique, semblent danser sur le prochain pont.

Aux carrefours des environs, de magnifiques bouquets

d'yeuses semblent attendre les bergers du Poussin, tandis que dans les pierres embaument le thym et le romarin, précédant la floraison violette des lavandes et des aspics.

La plus belle végétation tricastine enveloppe d'un triple rempart le vieux cimetière des Frères Maristes : iris aux flammes ardentes, oliviers au bois séculaire, au pâle feuillage qui scintille, puis le jaillissement des cyprès couleur de nuit... Le soleil de midi ne m'a jamais paru mieux préfigurer le triomphe de la lumière éternelle qu'en ce refuge où chantent les oiseaux, île de poésie et de gravité sans tristesse, douce au repos des bons serviteurs.

Et sur des versants opposés de la même montagne, creusée de carrières, envahie par la garrigue, il y a les bois enchantés de Boussons, l'âpre cirque de Barry, ancien village troglodytique, Saint-Restitut surtout, avec sa magnifique église romane et sa chapelle du Saint-Sépulcre, dans un site palestinien.

***

Dès la sortie est de Saint-Paul, nous entrons en plein dans la danse des collines qui se succèdent sur la prairie avec un rythme presque grec. On dirait les festons d'une capricieuse dentelle tissée par la lumière et les bois de pins. Les blanches ruines de Clansayes, sa tour et son église semblent toucher le ciel, tout près d'une autre crête où la chapelle de Notre-Dame-de-Thoronne nous rappelle la Commanderie des Templiers. Misérable village, qui compte plus de chèvres que d'habitants. Pays étrange... Louis Le Cardonnel aimait à raconter que, là-haut, il s'était senti, un soir, assailli par des forces obscures qui l'avaient terrassé dans la bourrasque. Il est bien vrai que nous sommes au centre des secousses sismiques ébranlant périodiquement la région. Et le vent souffle, terrible, devant l'église de Clansayes, au faîte du rocher abrupt d'où la vue est si grandiose. Comme à Chantemerle, sur le chemin en corniche qui surplombe les gouffres creusés dans les roches vertes et rouges. Comme à La Garde-Adhémar, le vieux bourg juché, tel un diadème de pierres, sur le promontoire qui avance vers la plaine du Rhône.

Quand nous montons à La Garde, notre chemin escalade

les pentes désertiques. Une anfractuosité de l'autre versant cache les fourrés du Val des Nymphes où l'eau murmure parmi les pervenches du printemps, autour d'une chapelle peut-être construite avec les pierres d'un temple antique. Ici comme ailleurs, notre mère l'Église a su conduire au vrai Dieu le paganisme rustique, en gardant aux traditions le plus pur de leur poésie : cet oratoire est consacré à Notre-Dame des Nymphes. Et M. le curé de La Garde, un érudit au grand cœur, m'assure qu'il ne s'agit pas ici des nymphes-abeilles ; il me montre la statue de Notre-Dame des Nymphes, qu'il a transportée dans son église, et les bannières arborées aux processions pour rappeler les titres accordés par plusieurs conciles, avec l'invocation en lettres d'or : « Notre-Dame des Nymphes, priez pour nous ! » Qu'un esprit étroit se scandalise ! Voyons plutôt dans cette harmonieuse réconciliation la victoire de Notre Dame qui exorcisa le site habité par les maléfices païens et qui règne désormais en souveraine sur la nature.

De la terrasse où je me promène, devant l'église de La Garde, pur bijou roman, je découvre la vallée du Rhône dans toute sa majesté, puis, au delà des premières murailles du Vivarais calcaire, la chaîne des sommets cévenols, encore blanche de neige. Les créneaux les plus éloignés, à peine perceptibles, pourraient bien annoncer Mézilhac, Lacham-Raphaël, le Mézenc... Le village, avec ses rues dallées, ses remparts et ses ruines, est bien l'un des plus pittoresques du Tricastin. Et puis, ce château dont il ne subsiste que des pans de murailles aux fenêtres Renaissance fut construit par Escalin Des Aimards, un pâtre de La Garde, qui, après avoir suivi les armées en Italie, devint gentilhomme du roi, capitaine général des galères sous François Ier.

*
* *

Vers le nord, après l'illustre château de Grignan et les remparts de Taulignan, la montagne de la Lance veille sur la frontière du Tricastin. Et je me demande pourquoi on lui donna ce nom, car elle est arrondie comme une cou-

pole, tout en demeurant fort abrupte quand elle approche de nous, dépouillant le voile dont la distance la couvrait, sur les bois taillis. Ici, nous touchons d'un côté aux gorges des premières Alpes, et de l'autre à cette enclave du Comtat qu'il faudrait traverser pour atteindre les montagnes ensoleillées de Nyons. Nous reviendrons à Saint-Paul en faisant un détour vers le sud, attirés par le château féodal de Suze-la-Rousse, que l'on aperçoit de bien loin sur la plaine. Quelle étonnante vision de jadis ! Les murs crénelés, flanqués de tours massives, demeurent miraculeusement intacts entre le Lez et la « garenne », ce parc sauvage plein de bruissements et de parfums.

Autour de Suze, le passé revit en souvenirs et en légendes. La chèvre d'or vient, la nuit, s'abreuver au Lez, non loin des ruines de l'Estagnol qui appartint aux Templiers. A Rochegude, des chênes magnifiques dissimulent la chapelle romane de Notre-Dame-des-Aubagnans, vestige d'une petite communauté qui vivait en forêt. Sous un vaste château du dix-huitième siècle, le village est appuyé aux premières pentes du massif de collines boisées qui nous séparent de Sérignan et d'Orange. Nous sommes à la pointe méridionale du Tricastin. D'une terrasse ouatée d'herbe et de silence, nous pouvons contempler tout à loisir la campagne épanouie, jusqu'à la Lance et aux montagnes de Nyons. Parfois, surgissant des bois, une éminence est couronnée par des ruines, dans les reflets du soleil couchant. Nous reconnaissons ainsi le château de Baume-de-Transit dont subsistent d'extraordinaires pans de murs.

Plus près de Saint-Paul encore, cette colline, surmontée d'un arbre pointu comme un clocher, porte une chapelle, à l'endroit même où, dit-on, se posa un archange. C'est la butte de Solérieux, abritant le hameau et l'humble église romane sur l'étang, qu'il nous fallut chercher, à travers landes et bois, pourtant si près de la route. Il n'y a nulle part en Tricastin pauvreté aussi émouvante... Une forêt de pins et de chênes verts couvre les alentours où l'imagination populaire voit une nécropole gallo-romaine, peut-être le champ d'une grande bataille... Le paysage est austère et, quand le ciel s'obscurcit, la végétation prend une teinte grise, métallique,

un peu trop uniforme : les chênes truffiers ! Le voyageur étranger au pays se douterait-il de la richesse qu'ils protègent ? Les insignes cryptogames, que des chiens admirablement dressés découvrent après l'automne, sont vendus à prix d'or sur les marchés des bourgs environnants. On les expédie dans nos grandes villes et à l'étranger, même en Amérique. Le Périgord vient chercher en Tricastin un supplément à ses propres récoltes. Est-il plus bel éloge de l'excellence des truffes qui mûrissent dans le sol pierreux, entre Saint-Paul, Suze, Grignan, Valréas ?

Toute droite entre les arbres, la route continue, de Solérieux vers Montségur, dont les ruines féodales, sur un sombre tertre, se confondent au rocher. A travers les brèches des murailles, nous voyons devant nous la plaine de Grignan, sous la tour de Chamaret, dans son golfe de montagnes, resplendir des flamboiements d'avril, où dominent les nuances du feuillage nouveau.

Montségur, qui possède deux jolies chapelles, pieusement restaurées par son curé actuel, et dédiées l'une à saint Maximin, l'autre à saint Claude, voit se dérouler chaque année, depuis des siècles, une grandiose manifestation religieuse en l'honneur de saint Jean devant la Porte Latine, au mois de mai, le dimanche suivant la fête liturgique. Avant la messe, une procession, précédée de tambours, escorte la statue du saint depuis l'église paroissiale jusqu'à la chapelle du pèlerinage, avec les congrégations, leurs bannières et leurs « aiguillades », la fanfare, la foule des femmes et des hommes. Les « aiguillades » sont ici de grandes perches munies de cerceaux de plus en plus petits à mesure qu'ils approchent de la pointe ; elles sont garnies de rubans plissés par des épingles, et d'étoffes, blanches pour les Enfants de Marie, roses pour les Mères chrétiennes. Peut-être représentent-elles les faisceaux des licteurs qui accompagnaient saint Jean au supplice ? En face de la mairie, une salve d'artillerie éclate au passage du cortège. Au retour, la grand'messe est chantée dans l'église. Les forains ont dressé leurs baraques dans le village qui retentit, l'après-midi, des réjouissances profanes. Un autre dimanche du même mois, la fête religieuse recommence, avec les mêmes manifestations. Foi spontanée,

prière exubérante des braves gens restés fidèles, à travers le soleil joyeux des dimanches de mai !

C'est en Tricastin qu'il faut aller à la rencontre du printemps. Je sais un chemin délicieux qui erre de Montségur à Margerie et à Colonzelles, entre les peupliers et les haies de cyprès... Mainte Vierge rustique nous sourit derrière la vitre d'un modeste oratoire. Déjà les aubépines commencent à fleurir. Et leur parfum, de Grignan à Saint-Paul, enivrera tous les sentiers. Les journées se prolongent, si belles que nous ne pouvons nous résoudre à rentrer dans la petite ville avant la fin du crépuscule qui étend son incendie, là-bas, sur les monts du Vivarais. Le clocher de la cathédrale égrène sur les jardins la triple sonnerie du *Regina cæli*. Temps de Pâques! La lumière devait être aussi transparente dans la campagne où apparut le divin Ressuscité. L'âme se sent plus légère, à travers ce printemps liturgique du Tricastin, quand les vergers ont la couleur du dimanche *in albis*. On respire une atmosphère de primitifs italiens. Parmi les cyprès qui luisent au soleil, l'apparition du Ventoux — *sicut sol et nix* — ajoute un éblouissement imprévu...

Dans Saint-Paul-Trois-Châteaux, cette flamme des glycines autour des vieilles façades fait revivre l'améthyste des évêques ; le mistral, certains soirs, semble ramener l'hiver. Mais, autour de la porte Notre-Dame, les platanes versent une paix si profonde, nous nous sentons si loin d'aujourd'hui, que nous oublions la saison et l'année, pour ne plus vivre que dans les souvenirs, au chant plaintif des rainettes.

Peut-être, en des heures semblables, ce monotone concert des soirs tricastins berçait-il la nostalgie de quelque officier, compatriote de Virgile, en faction sous le rocher de Sainte-Juste. La montagne, alors, était nommée « Tutela ». Nul vocable ne convient mieux au rempart naturel qui protégeait l'ordre latin et qui, aujourd'hui encore, préserve des tourbillons du vent romantique ce pays de mesure et de grâce spiritualisée. Tutela, socle de Sainte-Juste, mont sacré que j'apercevais, enfant, de l'autre rive du fleuve, et qui garde la couleur de mes souvenirs...

Louis PIZE.

ÉPREUVE DE FORCE*

LES CONSIGNES QUI S'IMPOSENT

Les « principes de jugement des conflits internationaux » qu'a mis en lumière notre précédent article[1] ne valent pas seulement — est-il besoin de le dire ? — pour la conscience française et dans la crise de septembre. Leur généralité même leur assure une portée universelle. Pour y trouver la règle de leur décision, l'Allemand, le Tchèque, le Sudète, l'Anglais, l'Américain, le neutre pouvaient, aussi bien que le Français, s'y référer hier, comme ils le pourront à nouveau demain en compagnie du Grec et de l'Italien, du Roumain et du Polonais. Et si, en chaque pays intéressé par un conflit international, nombreux étaient ceux qui accomplissent un tel effort, comment douter que la convergence de leurs visées n'aiderait grandement à vaincre les difficultés les plus graves et ne réussisse à édifier peu à peu la vraie paix ? Mais puisque nous écrivons d'abord pour nos compatriotes, il nous suffira de nous attacher à notre propre cas.

. . . . . .

Inutile de revenir sur les événements de septembre : leur conclusion logique, la mainmise allemande sur Prague, le 15 mars dernier, a rendu manifeste aux yeux les plus aveugles leur sens véritable. Et cependant, bien que la défaite de Munich marque plutôt un recul vers la situation européenne d'avant-guerre qu'un progrès sur l'après-guerre, nous ne refusons pas de penser qu'elle puisse apparaître quelque jour comme ayant été la condition préalable d'une restauration de l'ordre international sur des bases moins fragiles que celles de Versailles et de Genève. La profonde

* Ces pages sont extraites d'un livre à paraître prochainement sous ce titre à la librairie Bloud et Gay.

1. Cf. *Études* du 20 avril 1939 : *Face à la Crise internationale. Principes de Jugement chrétien.*

ÉPREUVE DE FORCE*

LES CONSIGNES QUI S'IMPOSENT

Les « principes de jugement des conflits internationaux » qu'a mis en lumière notre précédent article[1] ne valent pas seulement — est-il besoin de le dire ? — pour la conscience française et dans la crise de septembre. Leur généralité même leur assure une portée universelle. Pour y trouver la règle de leur décision, l'Allemand, le Tchèque, le Sudète, l'Anglais, l'Américain, le neutre pouvaient, aussi bien que le Français, s'y référer hier, comme ils le pourront à nouveau demain en compagnie du Grec et de l'Italien, du Roumain et du Polonais. Et si, en chaque pays intéressé par un conflit international, nombreux étaient ceux qui accomplissent un tel effort, comment douter que la convergence de leurs visées n'aiderait grandement à vaincre les difficultés les plus graves et ne réussisse à édifier peu à peu la vraie paix ? Mais puisque nous écrivons d'abord pour nos compatriotes, il nous suffira de nous attacher à notre propre cas.

. . . . . .

Inutile de revenir sur les événements de septembre : leur conclusion logique, la mainmise allemande sur Prague, le 15 mars dernier, a rendu manifeste aux yeux les plus aveugles leur sens véritable. Et cependant, bien que la défaite de Munich marque plutôt un recul vers la situation européenne d'avant-guerre qu'un progrès sur l'après-guerre, nous ne refusons pas de penser qu'elle puisse apparaître quelque jour comme ayant été la condition préalable d'une restauration de l'ordre international sur des bases moins fragiles que celles de Versailles et de Genève. La profonde

* Ces pages sont extraites d'un livre à paraître prochainement sous ce titre à la librairie Bloud et Gay.

1. Cf. *Études* du 20 avril 1939 : *Face à la Crise internationale. Principes de Jugement chrétien.*

temps de son transfert en Tricastin — résument tout ce que l'on pourrait dire devant une telle campagne :

Mais tu portes le pin musical et l'yeuse
Aux classiques contours,
Et les cyprès jumeaux dont la grâce pieuse
Intercède toujours.

. . . . . .

Et la plaine, arrondie et concave, est un vase
De si tendre clarté
Que l'esprit longuement y boit avec extase,
O pays de beauté !

*
* *

Un jour de vacances, j'étais parti à travers la plaine pour visiter cette Augusta Tricastinorum qui fut capitale d'un pays gallo-romain. Je me hâtais, par des chemins qui montent en pente douce, parfois coupés de canaux dont l'eau grise dormait entre les herbes. Dans l'ombre de la colline en forme d'autel, la vieille cité m'ouvrait ses avenues couvertes de grands arbres, ses rues étroites et tristes autour de la cathédrale romane. Je m'attendais à trouver de nombreux monuments. La cathédrale était le seul vestige. Mais comment aurais-je été déçu? Entre tous les édifices romans que nous offre la vallée du Rhône, je continue à préférer celui-ci pour la noblesse de sa façade mutilée, pour la majesté recueillie de ses voûtes, pour le silence traversé d'ombre et de lumière des vieux quartiers sur lesquels il règne, si haut qu'il apparaît, de bien loin, comme ancré à tout jamais dans la rade des collines. Un poème d'Edmond Pilon, qui visitait avec enthousiasme le Tricastin, il y a quelques années, chante en notre mémoire :

Sous l'arc roman et sous la fleur de la sculpture,
Église, te voici dans ta belle stature
Et telle qu'un vaisseau qui se dresse au milieu
De la plaine des blés et dans l'ombre de Dieu.
Mais ce vaisseau fervent, neï entre les collines,
Un saint est son pilote, un autre le domine :
Parmi les amandiers, les cyprès et les pins,
C'est Restitut et c'est saint Paul...

L'aimable et savante monographie de Mgr Vernet nous fait admirer tous les détails de l'architecture et de l'ornementation.

L'aigle du Saint-Empire figure dans une des fresques, souvenir des luttes héroïques et du temps où « Welf, castellan d'Osbor », lance à l'empereur Othon, du haut de sa tour :

> ...Je suis roi d'Arle aux fiers coteaux
> Et j'ai pour fief Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux.

Ainsi Victor Hugo proclame-t-il, dans une rime riche, l'authentique noblesse de ce territoire. Il nous suffirait de méditer sur l'insigne tradition de l'Église du Tricastin, d'évoquer les pompes des anciennes messes pontificales sous les voûtes romanes. Louis Le Cardonnel, qui aimait tant ce pays, aurait voulu assister au retour des évêques dans leur métropole.

Certes, le poète avait raison de se laisser enchanter par le souvenir de leur prestige. Une tradition rattache aux saints de Provence le premier pasteur de cette église, saint Restitut, l'aveugle-né de l'Évangile, qui aurait abordé en Gaule dans leur barque.

Quant à saint Paul lui-même, il était originaire de Reims, où il avait épousé, sur l'ordre de ses parents, une jeune fille de qualité ; ils firent d'ailleurs l'un et l'autre vœu de chasteté. Chassé par les invasions, saint Paul dut fuir jusqu'en Provence, avec sa mère et sa femme. Il travaillait sur les pentes des Alpilles, aux gages d'un fermier, comme « valet de terre et laboureur ». Les fidèles du Tricastin, qui avaient entendu parler de ses rares mérites, l'élurent en 371 pour remplacer leur évêque saint Torquat. Paul était justement en train de conduire la charrue, quand la délégation finit par le découvrir après de longues recherches. Surpris d'un tel choix, il refusait obstinément de la suivre ; à la fin, il planta son aiguillon dans le sol en déclarant qu'il accepterait quand ce bois aurait porté des fleurs. Et l'aiguillon, tout à coup, fleurit comme un arbre. Saint Paul, vaincu par le prodige, fut emmené en triomphe vers sa cathédrale, tandis que son épouse entrait en religion. Telle est cette page, digne de la Légende dorée, que raconte l'abbé Nadal dans son *Histoire hagiologique du Diocèse de Valence* (1855) et qui inspire à Jean-Marc Ber-

les fautes de leurs adversaires politiques qui, disent-ils, rendaient fatale cette conjoncture. Moyen commode de faire oublier sa propre part de responsabilité et de perpétuer les divisions ! Peut-être serait-il préférable de reconnaître que tous les gouvernements qui se sont succédé depuis vingt ans ont leur part en cette défaite et de borner son examen de conscience politique à ceux que chacun a contribué à porter au pouvoir et à approuver. Surtout il serait meilleur encore de ne pas oublier de ces fautes les causes les plus profondes et les plus immédiates, les premières parce qu'il serait vain, même si on remédiait à toutes les autres, d'espérer un redressement durable, les secondes parce qu'elles sont capables dans un avenir prochain de provoquer de nouvelles et plus graves défaillances. Pour diriger une pareille recherche, donnons simplement un exemple de l'une et de l'autre.

Dans une lettre que nous recevions de Nimègue, le 15 septembre dernier, un homme que sa qualité de neutre, son grand âge et son amour de la France qu'il connaît depuis longtemps pouvaient rendre particulièrement clairvoyant, nous faisait part de l'anxiété que lui inspirait la situation internationale et poursuivait ainsi :

> Dans un almanach populaire paru dans les années prospères du second Empire, je me rappelle avoir lu ce qui suit : « La France compte aujourd'hui 36 millions d'habitants. Si le taux de sa natalité continue de se maintenir à ce niveau, elle en aura 50 millions à la fin de ce siècle. » J'ajoute à cette constatation : supposé ce taux resté le même pendant les trente-huit années du siècle présent, la France aurait à cette heure atteint 65 millions de sujets et peut-être davantage. Je suis d'avis que beaucoup de choses qui se sont passées en Europe depuis 1860 ne se seraient pas passées ou se seraient passées différemment. Il est regrettable qu'il en ait été autrement.

Si le taux de dénatalité reste le même durant trente ans encore, on sait aussi ce que sera la population de la France vers 1970! *Français, veux-tu vivre ou mourir ?* demande un journaliste, qui nous rappelle que l'empire colonial de la France la place au troisième rang des Puissances par la superficie des terres occupées, au cinquième par la population et lui donne le contrôle de la onzième partie du monde. Il n'est pas difficile de dire ce qu'il restera avant longtemps de cet empire

et de ce palmarès si les Français ne veulent plus vivre, s'ils ne conçoivent *le mariage* que sur le modèle que leur prêchait le livre d'un de leurs derniers présidents du Conseil. Livre de bonne foi ? Je le veux bien ; mais alors livre d'autant plus scandaleux puisque cette bonne foi témoigne aussi d'une cécité absolue pour toutes les valeurs spirituelles qui sont l'indispensable fondement de la famille et par conséquent de l'existence et de la grandeur d'un peuple !

Autre défaut, dont les causes sont aussi immédiates et proches que sont lointaines et insaisissables celles de la dénatalité : l'abus d'une liberté de la presse qui, si elle est une conquête de la démocratie, s'est aussi révélée comme sa plus grande faiblesse. Un pays qui admet que l'or étranger puisse acheter les journaux qui, au cours d'une négociation comme celle de Munich, diviseront et chloroformeront l'opinion, doit s'attendre à tous les déboires. Car enfin, lorsque, au retour d'une telle négociation, le chef de l'État invoque pour raison de son impuissance la division même de l'opinion, on peut se demander si l'image qu'il s'est faite du pays n'est pas celle-là même qui en sous-main a été habilement dessinée par son propre ennemi pour les besoins de sa victoire ! Qui empêchera que ce qui s'est fait hier ne se reproduise demain, jusqu'au jour où l'ennemi n'aura même plus besoin de pareil prélude ? Quand les choses en sont là, il faut, ou bien que les dirigeants de cette opinion qui ne veulent point trahir aient le courage de réclamer la censure des informations et de faire bloc derrière le chef du pays en danger, ou bien que ce chef prenne sur lui la responsabilité des mesures qui éviteront au pays de perdre une guerre en s'imaginant remporter une « victoire de la paix ». Discipline consentie ou autorité qui s'impose, peu importe à qui du moins met sa patrie au-dessus de ses intérêts ! Car si le régime démocratique peut se sauver lui-même et ses conquêtes, ce ne sera certainement pas en laissant ses ennemis user de ses libertés pour les détruire.

Et ce que nous disons de la liberté de la presse vaut, toutes proportions gardées, des autres libertés dont s'enorgueillit une démocratie. Inutile en effet de se leurrer sur la situation actuelle. Ce que l'avenir immédiat nous réserve, —

guerre ou paix, — nul ne le sait. Mais ce que tout le monde peut comprendre, c'est qu'il nous est désormais impossible, sous peine de mort ou d'esclavage, de fuir plus longtemps *l'épreuve de forces morales* que nous impose le dynamisme des régimes totalitaires. Puisque ceux-ci ont réussi à mettre leurs peuples en état de mobilisation matérielle et morale permanente, les régimes de liberté ne peuvent espérer sauver le meilleur d'eux-mêmes qu'en s'engageant librement sur la même voie dans toute la mesure nécessaire. Tant qu'entre le potentiel de guerre des uns et des autres persistera la disproportion actuelle, on ne peut guère se flatter d'obtenir une pacification durable par la seule vertu d'une conférence internationale qui se réunirait en vue de régler les points en litige, d'arrêter la course aux armements, de rétablir la coopération économique. Ce mode de règlement pacifique, pour désirable qu'il soit, ne doit pas nous dispenser de l'effort. D'abord parce qu'au cours d'une négociation les représentants d'un pays n'ont pas plus de force que leur pays n'en a lui-même : le déséquilibre qui a produit Munich jouerait donc normalement à nouveau. De plus, si les régimes totalitaires étaient admis à se présenter encore à cette conférence comme demandeurs, ils seraient sûrs d'en emporter de nouveaux gains à partir desquels, conformément à leurs principes fondamentaux, ils pourraient faire valoir comme « raisonnables » de nouvelles exigences... Tandis que les régimes de liberté, toujours défendeurs, ne pourraient exiger comme mesure compensatoire qu'un engagement nouveau — un peu plus solennel — d'abandonner désormais les principes de violence qui vicient radicalement toute négociation ! Qui ne voit qu'une conférence engagée sur de telles bases se réduirait nécessairement pour les États « pacifiques » à donner des colonies ou tels autres avantages substantiels et à ne recevoir en échange que des assurances verbales et des papiers signés, bons à être chiffonnés ? En vérité, si les clauses du traité de Versailles se sont révélées, sur plus d'un point, inviables, la récente « revision » de ce traité, où, suivant les paroles du président Roosevelt, « trois nations en Europe et une en Afrique ont vu mourir leur indépendance », mérite à son tour une revision. Que celle-ci puisse être obtenue par la simple

considération d'arguments de droit, il semble bien chimérique de s'y attendre.

Puisque c'est le principe même d'un ordre international qui est nié par les « dictatures », il est évident que nul autre moyen ne nous reste pour limiter leur force — créatrice de droit — que de leur opposer une force égale. C'est prendre conscience simplement que la lutte engagée par elles contre les « démocraties » est désormais *une guerre d'usure des forces, économiques d'abord et plus encore morales...* Vraisemblablement, les peuples allemand et italien répugnent autant que le français et l'anglais à cette forme moderne de la lutte pour la vie. Mais tant qu'ils seront soumis aux régimes totalitaires qui les y ont entraînés, il ne nous reste aucune chance d'établir la paix véritable que d'accepter cette forme de lutte. Car une seule chose peut faire reculer les dictateurs : la répulsion de leurs peuples pour la guerre totale. Mais comme jusqu'à présent des succès constants et obtenus pacifiquement ont vérifié, au moins en apparence, la fécondité de leurs principes politiques, nous ne pouvons espérer leur faire abandonner ces principes, et par conséquent poser les bases d'une vraie paix, qu'en faisant front contre tout nouvel assaut.

. . . . . .

Sans doute peut-on parler légitimement d'un « redressement » depuis Munich. France et Angleterre songent au moyen d'opposer désormais au chantage et à la violence autre chose que la crédulité candide et l'impuissance des bonnes intentions. Il est de bon augure que nos chefs d'État affirment que leurs peuples « chérissent la paix certes, mais chérissent encore davantage la liberté ».

Qu'on y prenne garde cependant : il est plus facile en pareille matière d'affirmer et de se promettre fidélité à soi-même que de tenir et d'accomplir. Car, même appuyées sur les plus puissants armements, les plus fermes déclarations n'y suffiront pas. Après les coups de force sur Prague, Memel et l'Albanie, après les changements de la situation économique et diplomatique qui en sont la conséquence, le caractère de cette lutte est encore plus manifeste qu'auparavant. Or, pour la mener à bien et remporter la victoire finale, nous

avons besoin, plus encore que d'un réarmement matériel, du *réarmement moral et spirituel* que la reine Wilhelmine recommandait dernièrement à son peuple. Réarmement moral et spirituel qui doit être poursuivi tant sur le plan intérieur de la nation que sur le plan extérieur et international. Voyons rapidement ce qu'il exige.

Sur le plan intérieur est désarmée moralement et spirituellement la nation dont les individus ou les partis font passer leurs fins particulières avant l'intérêt national. Rares sans doute sont en France ceux qui consciemment commettent cette faute. Et nos ennemis savent bien pour en avoir fait l'expérience cruelle en 1914 que l'invasion du sol national fait cesser comme par enchantement nos querelles en apparence les plus profondes. De leur défaite, ils ont tiré la leçon, mais à leur tour ils sont en train de poursuivre notre éducation politique en nous prouvant que le courage militaire dans la lutte à mort n'est pas le seul moyen pour un peuple de s'affranchir de toute entrave et même de soumettre les autres à sa loi. Qu'on analyse ce qui a permis à Hitler de transformer l'Allemagne en quelques années et de lui acquérir en moins d'un an une situation plus forte que celle de 1914. Un examen superficiel se contente de chiffrer la population, de dénombrer les divisions, les avions, les canons, de mesurer la puissance et l'astuce de la propagande... Mais rien de tout cela ne servirait ou ne serait possible sans l'intense activité d'un peuple entier acharné à un travail incessant, consentant à toutes les privations et dont toutes les activités sont tendues vers un but unique : restaurer la grandeur allemande et assurer son hégémonie sur le monde. On peut estimer sans doute qu'une pareille fin est indigne de tant d'efforts, croire même qu'elle révélera tôt ou tard sa vanité... Mais, en attendant, le résultat est là : la volonté d'un peuple concentrée sur un objet unique produit un déséquilibre tel en face de ceux qui se laissent vivre au hasard, que ce peuple n'a même plus besoin de combattre les armes à la main pour imposer aux autres sa volonté de puissance. Nous serions bien à plaindre si le dépit ou la passion nous empêchait de reconnaître ce qu'une telle expérience renferme de grandeur humaine, car ce serait le signe d'un aveuglement funeste, la marque d'un destin

qui nous voue à en être les prochaines victimes. Sept ans sont passés depuis que Hitler a commencé d'atteler à sa tâche, de gré ou de force, la masse du peuple allemand. Qu'on mette en regard les fins qui ont été proposées au peuple français et poursuivies par ses partis politiques durant la même période ! Comment s'étonner du résultat ? Là un peuple ne comptant que sur soi et se concentrant sur lui-même, décidé à suppléer à force de travail à la pénurie de ses matières premières, et à force d'économie à la rareté de ses devises; ici au contraire un peuple ouvert à toutes les influences malsaines, se reposant sur ses alliances sans en mesurer la faiblesse, ne songeant qu'à se créer plus de loisirs et confiant dans ses propres richesses et dans celles de ses alliés, comme si l'argent, produit du travail, avait plus de valeur que le travail même ! Combien parmi nous, pour ne citer qu'un détail, n'ont pas ménagé leurs sarcasmes devant les paroles de Gœbbels répondant aux plaintes des ménagères du Reich qu'il fallait bien se priver de beurre si on voulait des canons ! Mieux eût valu admirer, car l'expérience l'a démontré : à la longue les privations de beurre témoignent chez un peuple d'une énergie telle qu'elle finit par faire trembler les peuples qui ne veulent rien se refuser. Et quand l'heure de l'épreuve sonne, les canons n'ont même plus besoin d'être mis en action : comme autrefois les murs de Jéricho devant les trompettes de Josué, les lignes fortifiées tombent devant les privations de beurre.

Que cette expérience nous enseigne du moins ceci : si nous voulons n'être point submergés par la puissance qui inspire ces sacrifices, nous ne le pourrons qu'en consentant des sacrifices analogues. Le dynamisme des nations totalitaires ne sera pas arrêté par des hommes qui ne veulent se priver de rien et ne songent qu'à l'amélioration de leur bien-être matériel. Est-ce à dire que la condition économique et sociale de l'ouvrier allemand puisse être considérée comme en progrès sur celle de l'ouvrier français ? Non assurément. Mais le temps est passé où l'on pouvait dire — avec quelque puissance d'illusion ! — que le spectacle de la facilité de l'existence dans les nations « démocratiques » minerait la résistance des régimes totalitaires. C'est plutôt l'inverse qui

s'est produit! Puisque ce n'est plus sur les champs de bataille et par les grands gestes héroïques, mais dans les humbles devoirs de la vie quotidienne et par les sacrifices répétés du labeur opiniâtre que les nations périssent ou se sauvent, il ne nous reste qu'à prendre conscience de l'enjeu que chacune de nos minutes peut perdre ou conserver.

Aux sacrifices du bien-être matériel il faut ajouter ceux qui regardent directement la vie politique et peuvent restreindre nos libertés les plus chères. Si nos partis politiques persistent à se servir des événements les plus graves comme les plus petits pour nourrir leurs querelles et promouvoir leurs revendications particularistes, il n'est pas difficile de prévoir ce que sera bientôt la liberté tout court. A force de ne juger du salut de la patrie qu'à l'aune de leurs gains électoraux, il ne leur restera quelque jour qu'un plébiscite qui en consacrera la perte définitive par 99 p. 100 de « oui ». Si réellement une guerre d'usure des forces morales est engagée sous les espèces d'une préparation à la lutte sanglante, il n'est point d'autre moyen de la gagner que d'accepter les conditions de tension et d'unité que la guerre réalise automatiquement en tout pays soucieux de sa sauvegarde.

« Mais à quoi bon? diront alors certains pacifistes à courte vue. Votre but est d'échapper à la tyrannie des nations totalitaires, mais vous n'avez d'autre moyen que de vous précipiter de vous-même dans un système de tout point analogue. Se réduire à l'esclavage pour échapper à l'esclavage, c'est faire comme Gribouille! » L'objection vaut sans aucun doute pour qui reste à la surface des choses sans voir quel est le sens profond et l'enjeu final de la lutte. Mais quiconque pénètre sous les apparences et se rend compte des valeurs engagées dans cette épreuve de forces morales doit en juger bien autrement. Car grande est la différence entre l'esclavage librement assumé par amour d'un idéal et celui qui est imposé du dehors pour la satisfaction d'une puissance orgueilleuse. Si grande même que seul cet esclavage consenti peut témoigner de la maturité politique dont se vantent les nations dites « démocratiques » et fournir à la liberté qui, une fois la menace écartée, redeviendra possible, la seule garantie réelle dont elle soit susceptible. Car chez ceux qui en sortiront vain-

queurs l'épreuve aura fait le départ entre la soif d'une fausse liberté qui est en réalité laisser-aller, nonchalance, gaspillage des richesses accumulées et poursuite des satisfactions immédiates, et le goût d'une vraie liberté, celle qui entend se consacrer à la recherche des vraies valeurs et à la réalisation des fins humaines les plus hautes et les plus universelles.

Mais ce réarmement spirituel et moral qui seul peut soutenir un long effort de la nation sur elle-même ne sera efficace que si son influence s'étend assez loin et assez profond pour opérer le même redressement sur le plan international. Puisque le dynamisme hitlérien est désormais en mesure de courber sous le joug l'une après l'autre toutes les nations de l'Europe, il est évident qu'elles ne pourront échapper à la vassalisation que si elles consentent à s'unir. Seulement leur union restera précaire tant que ne seront pas restaurées dans la sphère de leur vie internationale les valeurs dont le nom de Munich peut, à l'heure actuelle, symboliser la défaite.

Ces valeurs, nous avons essayé de les dégager et de les montrer à l'œuvre dans l'attitude et les principes d'un juge qui, après avoir fait effort pour transcender sa propre partialité, ne craint pas de s'engager à fond pour elles. S'il en est ainsi, il est évident que le groupement des peuples qui chérissent la liberté plus encore que la paix n'aura de cohésion et de force que dans la mesure où leurs chefs d'État et leurs opinions publiques reconnaîtront pour leurs de tels principes et seront résolus à risquer leur tout les uns pour les autres. D'où vient d'ailleurs que, au lendemain même de Prague et de Memel, ce bloc des nations éprises de liberté ait tant de mal à s'organiser sinon de ce que ces principes, seule base solide de toute sécurité collective, après avoir été battus en brèche en diverses occasions, semblent avoir été définitivement ruinés à Munich ? Comment s'étonner que des nations beaucoup plus éloignées de nous que la Tchécoslovaquie hésitent à s'y engager après qu'elles ont vu les Français abandonner facilement leur alliée la plus fidèle et la plus décidée, au moment où ils devaient non pas encore faire la guerre, mais seulement la risquer ? Ici chacun peut mesurer la portée réelle des actes et des paroles qui ont préparé la capitulation de septembre dernier. Consultations juridiques qui ont

tranquillisé la conscience française au sujet de ses obligations envers les Tchèques ; appels au refus de la guerre « pour les Tchèques » ; admiration ironique pour les paysans mobilisés qui, ignorants des traités, partent défendre un peuple inconnu : pourquoi tous ces arguments ne vaudraient-ils rien demain alors qu'ils ont eu tant de poids hier ? Dès lors ces peuples, si épris de liberté qu'ils soient, sont fondés à croire que la sécurité collective qu'on leur propose n'est point différente de celle qui reliait hier le peuple tchèque à la France. Sécurité collective à sens unique dont on réclame le fonctionnement lorsqu'elle joue en notre faveur, mais dont on décline l'obligation lorsqu'elle comporte un risque...

Ainsi le nœud de la question internationale est aujourd'hui encore d'ordre moral et spirituel. Et à supposer que se constitue ce bloc des nations résolues à défendre en commun leur liberté, il ne faut pas se dissimuler qu'il n'aura de solidité, demain comme hier, que dans la mesure où chacune d'elles restera fidèle à ces valeurs essentielles, sans lesquelles il ne peut être de communauté internationale.

. . . . . .

Bon gré mal gré, en effet, cette guerre d'usure des forces morales est déjà — et sera de plus en plus — une lutte entre deux conceptions du monde, entre deux mystiques. A la grandeur des sacrifices qu'elles inspireront se mesurera leur valeur. Nous savons déjà ce que peut obtenir une mystique nationale et raciale. Si nous voulons résister à cette puissance, parce que nous estimons que la vie sans liberté ne vaut pas la peine d'être vécue, il n'est pas d'autre moyen que de consentir à notre propre idéal d'aussi grands sacrifices et de plus grands encore. Qu'on ne l'oublie pas en effet : par lui-même, l'idéal est sans force en ce monde ; il ne vaut que dans la mesure où il s'incarne dans la chair de ses serviteurs et parvient, grâce à leur travail et à leur don total, à transformer l'univers. Le plus bel idéal, s'il n'obtient rien de celui qui le sert, est condamné à disparaître, et c'est justice, puisque la lâcheté de son serviteur fait la preuve de son impuissance et de sa nullité. Si donc les nations dites « démocratiques » croient que la liberté des peuples et la recherche du progrès de l'homme ont plus de valeur que la glorification d'une race,

il ne dépend que d'elles d'en faire la preuve. Et plus elles désirent que cette preuve n'entraîne pas l'effusion du sang, plus il importe que la concentration de leurs forces dans la résistance soit totale, et inébranlable leur détermination à tout risquer plutôt que de reculer.

Il est vraisemblable en effet que, si la guerre sanglante peut être écartée, l'épreuve de force morale, la silencieuse guerre d'usure à laquelle nous sommes soumis depuis plusieurs mois se poursuive longtemps encore. Même en ce cas, il n'est pas téméraire de prévoir une issue victorieuse. En effet, la nécessité de prolonger un effort commencé depuis longtemps et d'augmenter encore une tension physique et morale parvenue déjà presque à sa limite, peut révéler aussi bien qu'une lutte à mort la vanité de l'idéal que les dictateurs présentent à leurs peuples. N'est-ce pas l'enseignement de la guerre d'Espagne comme de celle de 1918 que la décision est beaucoup moins obtenue par la puissance des armes que par le fléchissement du moral intérieur ? Or rien n'est plus capable d'entamer le moral des peuples soumis aux régimes totalitaires que la fermeté tranquille de la résistance à laquelle se heurtera en cette hypothèse toute nouvelle entreprise. Faisant appel aux principes les plus profonds et les plus universels, cette fermeté ne pourra pas ne pas trouver un écho dans les consciences de ces populations qui ont pu se sacrifier sans compter pour la grandeur de leur patrie, mais qui devront aussi rendre hommage à la justice de la cause de leurs adversaires, à la noblesse des sentiments qui les animent. Par delà le Rhin et les Alpes, — n'en doutons pas, — nombreux sont les cœurs où le désir de la paix dans la justice est vivace. Même chez les plus empoisonnés par la mystique raciste et nationaliste il sommeille, il n'est pas mort. Aussi ce désir est-il notre allié le plus sûr, un allié contre lequel l'État le plus tyrannique est impuissant, un allié qui, pour nous être fidèle, n'attend que notre propre fidélité à l'idéal que nous prétendons servir. Bien plus, c'est seulement pour cet allié que nos défaillances dont l'Autriche et la Tchécoslovaquie portent le poids peuvent prendre un sens autre que celui de la lâcheté et devenir véritablement des sacrifices consentis à la paix. Mais, pour opérer à ses yeux ce change-

ment de sens et faire la preuve que le désir de la paix et non la lâcheté nous dictait hier ces sacrifices, une condition reste inéluctable : témoigner que l'amour de la justice nous anime aujourd'hui, en poursuivant inlassablement notre effort de préparation à une active résistance et en manifestant à la moindre occasion notre volonté de risque total...

Le jour où les dictateurs auront la certitude de ne plus rien obtenir par la menace, le chantage et la ruse, ils commenceront de craindre d'épuiser moralement et matériellement leurs peuples dans une tension sans limites. Alors ils comprendront, eux ou du moins leurs peuples, la folie d'une pareille guerre d'usure, et qu'on ne bâtit rien de solide sur la violence et la mauvaise foi. Ils devront s'inquiéter de renier d'abord les principes qui à l'heure actuelle ruinent à la base toute entente internationale et surtout de donner des preuves effectives et non seulement verbales de leur reniement. Ces preuves effectives ne pourront être pour le moins que la « revision » des plus graves injustices extérieures et un premier pas vers l'abrogation des mesures intérieures qui violent les droits les plus certains de l'humanité... Ce jour-là, que tout homme ne peut qu'appeler de tous ses vœux, un chrétien de ses plus ferventes prières, de nouvelles négociations seront possibles et un terrain stable pourra être aménagé pour l'édification d'une communauté internationale plus parfaite que celle que nous avons connue depuis vingt ans.

En attendant ce jour et pour hâter sa venue, nous savons du moins dans quel sens orienter nos efforts.

« Il faut refaire la France », a proclamé dix fois le président du Conseil depuis le 28 septembre. Il avait dit plus exactement encore le 4 octobre : « Il faut à ce pays une transformation morale. » Sans doute quelque chose déjà a été fait. Mais il reste encore à faire plus. Et peut-être, tout bien pesé, le pays a-t-il bien moins besoin de transformation morale que les hommes et les partis qui le dirigent et prétendent le représenter et parler en son nom. Car enfin, quels sont les plus responsables de la désagrégation morale et nationale : les citoyens qui tolèrent les abandons de leurs chefs ou les chefs qui ne songent qu'à mériter la tolérance de leurs électeurs ?

Redisons-le donc, on ne refera la France ni en recourant au positivisme politique, ni en s'abandonnant au matérialisme socialiste, et on ne transformera pas moralement le pays en continuant à prêcher l'humanitarisme creux et le rationalisme désuet d'une doctrine radicale qui, en se contentant de prôner la sécurité que rêvent les petits bourgeois retraités de l'État, prépare le terrain à la division de l'antifascisme et de l'anticommunisme et laisse le pays impuissant devant les exigences de la vie nationale et les risques de la paix.

A la fin du *Bulletin de l'Union pour la Vérité*, qui contient un examen loyal et clairvoyant de la situation française « après Munich », M. Guy-Grand trace ce programme : « Reconstituer la force vitale de la France, la filtrer par la raison et l'orienter vers la justice pour qu'elle ne soit pas barbarie, retrouver dans l'exacte mesure de nos moyens le sens de notre « principe spirituel » et la volonté d'y être fidèle, tel serait le seul moyen non d'oublier l' « humiliation » ou la « capitulation » de Munich, mais d'en comprendre la leçon. » — Fort bien, mais qui donc est capable de reconstituer une force vitale que divorce, dénatalité, immoralité, criminalité, ont désagrégée ? Et comment rendre à l'individu, à la famille, aux divers groupes sociaux dont se compose la nation « le sens de notre principe spirituel et la volonté d'y être fidèle » ? Le pourront-ils ceux qui, depuis cinquante ans, ont combattu au nom de la « raison » le « principe spirituel » ? Et comment y parvenir sans commencer par reconnaître les impérieuses exigences du « principe spirituel » hors duquel il n'y a de salut ni pour l'individu ni pour la nation ?

On ne restaurera les vrais principes de l'État, on ne redonnera aux citoyens la conscience de leurs devoirs que dans la mesure où, sur le plan intérieur et extérieur, en matière sociale comme en matière politique, la primauté sera rendue à l'idéal de justice et de bien commun qui doit régir les peuples comme les individus. Par là, la France n'aura ni à renoncer à la liberté, ni à échanger sa mystique de paix contre une mystique de guerre, mais la prochaine crise pourra la trouver ne formant qu'un bloc et prête à résister à l'injustice autrement que par des paroles.

GASTON FESSARD.

« TANT HOMME QUE RIEN PLUS »

LES JOURNÉES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE

La petite place paisible était inondée d'une lumière dorée dans l'air vif. Les tout petits scouts et louveteaux du service d'ordre causaient à voix presque basse, mais leur rire, dans le silence, éclatait. J'ai poussé la porte et je suis tombé dans un ardent recueillement, une ferveur muette d'action de grâces. A l'autel, le prêtre refermait le tabernacle. Dans la grande nef, pas un mouvement ; ce peuple, vu de dos, ressemblait aux blés de juillet, pressés et droits. Sur des visages de femmes assises dans les nefs latérales, une joie rayonnante contredisait la lassitude. Rien de la foule confuse ; rien de la masse indistincte ; rien non plus de ces mouvements qui soulèvent soudain et soudain apaisent la jeunesse assemblée ; pas de claquements de drapeaux, pas de discipline sensible, pas de couleurs. J'ai cru revoir les messes des grandes fêtes dans ma vieille paroisse, où tout le monde se connaissait, où chacun restait lui-même, où l'unité était le groupe familial. Il n'y manquait même pas cette hésitation et quelque chose de grêle dans les dernières réponses au prêtre, ce retard dans les gestes communs, d'une bonne paroisse nombreuse où l'on suit sa messe sans y participer avec la perfection qui requiert un entraînement collectif, toujours maintenu. Jusque dans la sortie de ce peuple chrétien qui s'écoulait en chantant, voix contenue, piétinement assourdi, l'impression était saisissante d'une unanimité sans confusion des visages.

Le théâtre municipal, lui, était une classe en gradins, malgré le décor champêtre encadrant d'un vert ironique les auditeurs attentifs, massés derrière les officiels les moins officiels qui fussent. L'habituel appareil des congrès faisait défaut ; ni les yeux ni les oreilles n'étaient assiégés ; pour parler à l'intelligence lucide, il n'est pas besoin d'ébranler l'imagination, cette maîtresse d'erreur. C'était une très bonne classe, intelligente, éveillée, active, saisissant au vol une allusion discrète, souriant d'un paradoxe ou d'une plaisanterie, approuvant à bon escient, courtoise et bien-

veillante pour les rapporteurs, acceptant volontiers aussi les avis, se levant et répondant à l'appel, mais indépendante et fière dans sa docilité, avec quelque méfiance de l'éloquence, un air de doute devant les affirmations trop accentuées, et ce léger retard à applaudir où se marque la liberté du jugement personnel. Entre gens intelligents et égaux, l'amitié n'abolit pas le droit de critique. Seulement, tandis que des élèves se consultent instinctivement du regard avant de réagir, chaque auditeur ici réagissait librement sans se soucier des marques d'approbation ou de désapprobation des autres, sans quêter près de lui un appui. On retrouvait cette même liberté d'esprit, avec quelque chose de trop arrêté et d'un peu professoral, dans les interventions après les rapports ; aucune vraie discussion ; et sans doute aucun désir de discuter ; ceux qui se levaient exprimaient leur opinion et s'asseyaient sans attendre de réponse à ce qui n'était pas une demande, mais l'affirmation d'une position prise. Et cette indépendance, discrètement manifestée, sensible pourtant, donnait plus de prix à l'unanimité retrouvée pour un appel au sens civique, pour un sobre et ferme éloge de la conscience professionnelle, à l'unanimité exceptionnelle quand, après un large et lent signe de croix, une voix presque imperceptible commençait le *Notre Père*.

Qu'on ne voie pas dans cette description un inutile avant-propos. C'est une préface. Le sujet des Journées de Grenoble était « l'Humanisme chrétien » ; et le pèlerinage à Annecy devait conduire la paroisse universitaire au docteur de cet humanisme. Or, en saint François de Sales, qui se disait « tant homme que rien plus », les deux traits sont bien marqués, une humanité commune qui refuse la singularité insolente, une personnalité fermement construite et consciente d'elle-même. Dès le premier contact, car je venais aux Journées pour la première fois, les paroissiens m'ont paru à l'image de leur saint. Mais il m'a semblé que, si une formation commune de l'intelligence et la pratique d'une même profession d'éducateurs les préparaient à être hommes simplement et capables d'élever des hommes, une certaine indépendance d'esprit et de caractère, une volonté de s'affirmer soi ne se conciliaient, sans détriment aucun, avec l'unanimité que par la foi.

Est-ce pour cela que M. Mesnard, professeur à l'Université d'Alger, a posé la question de l'humanisme en philosophe et en historien d'abord, finalement en théologien ? Est humaniste toute doctrine

ou attitude qui accorde à l'homme une valeur exceptionnelle. A partir de cette définition, suffisante, et qui n'est pas systématique, M. Mesnard montre sans peine la continuité de l'humanisme grec et de l'humanisme chrétien du quatrième siècle. De l'humanisme qu'il appelle municipal, dont Isocrate est le témoin, humanisme qui n'est aucunement laïque au sens actuel du mot, jusqu'à l'humanisme de saint Basile pour qui prudence, modestie, piété sont devenues perfection de nature et de grâce, en passant par l'humanisme personnaliste des philosophes, il y a progrès, élargissement, approfondissement, exhaussement. Nulle difficulté ici quant au mouvement d'ensemble. D'où vient donc que tant de catholiques aujourd'hui se méfient de l'humanisme ? D'autres expliqueraient plus volontiers ce fait indéniable par des raisons artistiques, sociales surtout et, dans le monde de l'enseignement, pédagogiques. Selon M. Mesnard, la raison de cette opposition est plutôt théologique; et c'est la difficulté de concilier un humanisme, quel qu'il soit, avec ce théocentrisme qui semble seul respecter la transcendance de Dieu, la primauté et la gratuité de la grâce, l'élan profond de la vie intérieure jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Brusquement, semble-t-il, M. Mesnard se fait le champion de l'anthropocentrisme dont saint François de Sales est pour lui le docteur.

Brusquement ? Mon impression est que M. Mesnard n'a pas cru pouvoir différer la réponse à une difficulté qui, soulevée à propos de la Renaissance, eût été compliquée et obscurcie. Car ceux qui s'en prennent à l'humanisme, par raison théologique, en attaquant la Renaissance, doivent être mis en face de la vérité : croyant ne viser que la Renaissance, ils atteignent les Pères. Seulement, j'ai peur que M. Mesnard fasse tort à la vérité qu'il défend en acceptant, ne fût-ce que dans les mots, l'opposition polémique de théocentrisme et d'anthropocentrisme. Les deux mots me paraissent également dangereux, également incapables d'exprimer le caractère propre du christianisme. « Tant homme que rien plus », saint François de Sales l'est. Et rien ne me persuadera que, tel qu'Henri Bremond l'a exposé, et d'ailleurs systématisé et sans doute outré, le théocentrisme de l'École française soit plus religieux, plus respectueux de Dieu et de la grâce, que l'humanisme salésien. On ne retire rien à Dieu et à la grâce de ce qu'on accorde à la nature créée et rachetée. Et je pense, avec M. Mesnard, que saint François de Sales était plus thomiste que beaucoup de thomistes, et saint Thomas beaucoup plus près des

Pères grecs que de M. de Bérulle. Oui encore, prétendre que cet humanisme dévot soit théocentrique, c'est marier verbalement le feu et l'eau, et surtout c'est vouloir, en dépit de l'histoire, prendre saint François de Sales en rejetant la Renaissance dont il est un représentant authentique. Mais je ne parlerai pas d'anthropocentrisme. Le chrétien est celui qui croit en Jésus-Christ, homme-Dieu ; et je n'opposerai pas plus deux christianismes théocentrique et anthropocentrique pour choisir entre eux que je n'accepterai de pousser la distinction des deux natures en mon Sauveur au risque de mettre en péril son unité personnelle. Pour être humaniste en pleine sécurité de conscience, il me suffit de l'Incarnation. Et c'est une bien curieuse façon de répondre à la manifestation dans le Christ de la bonté et de l'amour de Dieu pour les hommes que de tant déprécier l'homme et d'avoir si peur de la nature.

Revenons au rapport de M. Mesnard, à son dessin de la réalisation progressive de l'humanisme intégral au sein du catholicisme. S il y a une rupture dans ce progrès, elle n'est pas le fait de la Renaissance, mais du moyen âge. A l'époque de confusion totale qu'est le haut moyen âge, l'humanisme hérité des Pères s'est réfugié dans les monastères. Les grands docteurs scolastiques ne l'en ont pas sorti, mais l'ont rendu théologique et contemplatif. Plus d'humanisme pour le peuple chrétien. Si, avant l'*Introduction à la Vie dévote*, l'*Imitation de Jésus-Christ* doit être prise pour le livre fondamental de spiritualité, autant dire que le chrétien ne sera spirituel, n'aura de vie intérieure que par assimilation au moine. Et s'il n'y a, contre la pensée certaine de saint Bonaventure et même de saint Thomas, d'autre sagesse consistante que la théologie proprement dite, le peuple chrétien ne participera que de loin à la sagesse des contemplatifs par le ministère des docteurs.

Nous ne voyons dans la Renaissance qu'opposition des laïcs à l'Église, volonté de divorce ou au moins de séparation, destruction de la cité de Dieu. M. Mesnard y voit plutôt de la part des laïcs, les princes d'abord, puis les élites intellectuelles et sociales, le peuple enfin, la légitime revendication de leur place dans l'Église, — car qu'est-ce qu'une cité sans citoyens ? — quelque chose comme l'origine de ce mouvement qui aboutira, avec Pie XI, à l'organisation de l'Action catholique. Au lieu de se scandaliser que le dix-septième siècle ait baptisé l'honnête homme, qui n'est pas le bon païen, stoïcien ou rationaliste, moins encore le chrétien médiocre et instinctivement

anticlérical, M. Mesnard est reconnaissant à saint François de Sales d'avoir été, au début de ce siècle, le docteur et le maître spirituel du bon paroissien et de lui avoir ouvert, rouvert, la voie de la perfection sans prétendre le tirer de son état, en faire un moine dans le monde, ou un théologien en robe courte. Mais il est trop clair que cette doctrine de la perfection de la vie quotidienne, de la simple vie humaine est un humanisme et que, sans détriment aucun du recueillement ou de l'ascétisme, saint François de Sales est revenu à l'optimisme des Pères grecs, un christianisme ouvert, de plein air, sociable et civique. Il est tout aussi évident que cette doctrine fonde la grandeur chrétienne du métier, et surtout si ce métier est celui d'instituteur, au sens premier où ce mot convient à quiconque par l'enseignement forme, « met debout » des hommes. C'est pourquoi je passerai immédiatement aux deux rapports qui ont défini un humanisme d'universitaire dans l'exercice de sa profession[1].

M. Pons, professeur au lycée Henri IV, avait la tâche la plus délicate. Le seul sujet de son rapport : « Humanisme chrétien et Humanités » soulevait des querelles éternelles, pouvait éveiller des oppositions fermes et d'abord irréductibles, suscitait des résistances. Il n'était plus question d'unanimité. Un simple regard balayant la salle, au moment où le rapporteur prenait la parole, la révélait prête à réagir ; des yeux disaient : non ; et certains auditeurs avaient cette attitude de l'élève qui se penche avant de se cabrer. Mais la modestie et la sincérité sont irrésistibles, à ce point unies, et quand le geste, l'accent, le regard en imposent la conviction. Une ovation salua la conclusion, une ovation affectueuse et admirative au paisible et fier témoin d'un magnifique humanisme debout.

Pour définir, poser et limiter un sujet avec cette précision, il faut la maîtrise d'un homme de métier. M. Pons n'entreprend ni un éloge général des humanités classiques, ni une comparaison de la valeur formatrice des diverses disciplines pour en préférer une. Il va s'agir de l'élève de l'enseignement secondaire, de l'adolescent de nos lycées, de la valeur actuelle pour lui des humanités classiques, et précisément

1. Je n'ai pas entendu M. Guyon parler de l'humanisme chrétien en face des problèmes actuels. Si, par des analyses concordantes, je connais de son rapport la substance. il me manque l'accent, la couleur et, ce qui est plus grave, le mouvement. Je n'ose pas me risquer à marquer comment ce rapport se liait au problème de l'humanisme universitaire tel que le spectacle des Journées me l'a posé à moi-même.

du latin, et donc des conditions d'un enseignement humaniste du latin qui forme l'homme dans l'adolescent.

Parce qu'il s'agit d'un adolescent et non d'un homme fait, les reproches faits au latin et à la littérature latine soulignent au contraire ce qui en fait la valeur exceptionnelle. Le latin a la chance d'être une langue morte ; et donc il apprend à penser plus qu'il n'apprend quelque chose ; d'où le désintéressement, première condition et première vertu d'un enseignement humaniste. La littérature latine classique est une littérature simple, un peu pauvre peut-être, d'idées simples et presque banales, de sentiments communs et populaires, d'images nettes. Dans cette poésie de plein air, rurale, les paysages sont composés suivant la direction des lignes maîtresses. Pas d'analyse des sentiments, et surtout de l'amour, pas de complaisance pour la passion et le désordre intérieur. La philosophie morale, pratique, un peu courte, est sans subtilités. D'où suit que cette littérature est accessible à l'adolescent, proportionnée à son âge, à son expérience. D'où suit aussi qu'en choisissant, par respect pour l'enfant, on n'est pas contraint de mutiler et de trahir l'auteur qu'on explique ; Virgile reste le vrai Virgile sans le chant IV de l'*Énéide*, et Horace reste Horace sans certaines Odes, tandis que, sans *Phèdre*, Racine n'est plus Racine. Dans la mesure enfin où il est nécessaire à l'intelligence, et plus encore au sens filial, pieux, du français, malgré les instructions récentes qui ne veulent pas qu'on explique le français par le latin, le latin relie l'enfant au passé. Or, il n'y a d'éducation que par le passé, parce que l'étude du passé est désintéressée et parce qu'elle est nécessaire au sentiment de l'effort humain et du progrès de l'humanité.

Ce n'est pas que M. Pons accorde au latin une vertu sacramentelle, à l'idéal moral des latins une plénitude qu'il n'a pas. Mais, en même temps que l'adolescent peut apprendre à connaître l'homme d'aujourd'hui dans l'homme d'autrefois, la grandeur de l'honnête païen, sa recherche du bien et du progrès, il dépend du professeur de lui faire sentir une certaine médiocrité de cet humanisme ancien, ce qu'il avait d'inachevé, ce qui s'ouvrait en lui à une perfection ultérieure. Ni la neutralité ni l'impartialité n'interdisent de préparer, par l'explication de pages choisies des Pères latins les plus grands, l'intelligence du dix-septième siècle français, inintelligible sans le christianisme. Ainsi un pont est jeté entre deux civilisations, et l'enfant passe d'un climat spirituel à un autre climat spirituel. A la ligne de crête, il y a *Polyeucte*.

Si, dans le passé, l'enseignement des humanités classiques a trop négligé le sens social et le sens de la terre, la faute en est aux hommes, non au latin. Et si, dans la réalité, l'enseignement du latin aujourd'hui semble en faire l'école de l'à peu près, de l'expédient, de la pêche à la ligne, il serait injuste de parler de faillite des Humanités. Avec loyauté, M. Pons se défend, pour faire valoir le latin, d'en appeler à la supériorité évidente des sections A qui pourrait bien n'être qu'une supériorité de recrutement dès le départ. Mais, après avoir protesté contre la prétention de faire de tous les élèves des latinistes et celle d'interdire à tous le latin pour ne pas faire de jaloux, il constate simplement, sans élever la voix, que l'à peu près est aujourd'hui partout, que les élèves effleurent tout, qu'ils confondent partout, en mathématiques aussi bien qu'en latin, apprendre ou comprendre et se débrouiller. Le problème pour les maîtres est le même, constant : redonner aux adolescents le sens de l'effort intellectuel et moral, patient, réglé, probe. Les échecs pédagogiques ne tiennent pas aux disciplines enseignées, mais à toute notre civilisation qui a persuadé l'homme que la maîtrise des choses pouvait le dispenser de la maîtrise de soi.

Or, sans cette maîtrise de soi, intelligence et caractère, acquise par l'effort, pas de grandeur humaine. Pour persuader de cette grandeur et déterminer cet effort, pour humaniser par l'enseignement des Humanités, le professeur doit être lui-même un homme, un exemple d'humanité. Il agit et forme par sa valeur personnelle. Donc être quelqu'un, ce qui implique le souci de continuer soi-même à grandir. Mais être un « maître », ce qui signifie se donner, appartenir à ses élèves, ne pas se laisser détourner par le travail personnel de sa vocation d'enseignement, ne pas réduire aux yeux des enfants le métier d'enseigner à un gagne-pain, et donc accepter de ce métier et respecter l'ascétisme mortifiant qui sanctifie, mais sans tristesse, avec entrain, avec une sympathie largement donnée à tous et à chacun, en ne se souvenant de ses propres faiblesses d'enfant et de ses résistances d'homme à la grâce que pour apprendre comment on les surmonte. C'est en mettant des hommes debout que le professeur, instituteur, se tient debout et sans cesse grandit.

Tandis qu'ayant rejeté la tâche trop facile de glorifier la Grèce, M. Pons expliquait la vertu en serge grise du latin, je n'ai pu m'empêcher de songer à quelques amis, des prêtres parmi eux, qui portent cet héritage de la vieille Rome comme un fardeau et se sentent

compromis par cette parenté. Mais, autour de moi, d'autres enfants ingrats boudaient encore. Une première fois, l'unanimité s'est faite pour acclamer le Corneille de *Polyeucte* ; et les enfants de Péguy étaient là. Il a suffi d'évoquer la sélection et ses problèmes pour que l'auditoire se partageât de nouveau. Soudain, quand vint le sobre témoignage au devoir, à l'austère devoir de l'instituteur, au don de soi requis, à l'aimant service de ces enfants qu'il fallait remettre sur le chemin de l'effort et de la grandeur, j'ai retrouvé le peuple chrétien du matin et sa ferveur unanime.

De l'humanisme du lycée à celui de l'école primaire, pour que nous passions en enchaînant, malgré la dispersion et l'interruption de midi, Mlle Germain, institutrice, n'a eu qu'à évoquer Péguy, Alain-Fournier, Charles-Louis Philippe, élèves de cette école et fiers d'en avoir été. « L'enseignement primaire, dira bientôt M. Zeller, dont l'amicale autorité venait d'être affectueusement confirmée, est à la base de la cité. » Qui, parce que certains programmes de culture encyclopédique sont prétentieux, et rebutant certain dogmatisme, oserait penser que l'école primaire puisse renoncer, sans faillir, à sa haute ambition d'être humaniste pour préparer à la vie ? Dans la paroisse de saint François de Sales, saint Jean-Baptiste de la Salle, grave et gravement vêtu, et le souriant saint Jean Bosco n'ont pas à se contenter d'une crypte ; et tant pis si leur peuple bruyant dérange la tranquillité de quelque dame d'œuvre ou d'un sacristain !

A voix basse, contenue, égale, trop modestement égale, ayant fait sa part au légitime souci d'être immédiatement utile, protesté contre l'abus d'une répétition monotone et d'un dressage possible à de mécaniques gestes mentaux, écarté les sottes prétentions, dénoncé le matérialisme d'un enseignement scientifique qui conclut trop vite, Mlle Germain, riche d'une expérience où la fermeté réfléchie ne faisait nul tort à la délicatesse féminine, a défini et illustré d'exemples ce premier enseignement humaniste.

Aimer et donner le goût et le besoin de la clarté, de la cohérence et de la conséquence, de l'ordre dans les idées et les faits, toute éducation de l'intelligence et, précisément, du jugement commence par là. Il y faut l'activité et la responsabilité de l'esprit. Et Mlle Germain pouvait témoigner du souci de ses collègues de prendre le meilleur des méthodes actives et de renouveler ainsi l'enseignement primaire en l'adaptant à la psychologie de l'enfant. Mais, n'étant pas dupe

du prestige de l'épanouissement facile par la joie, refusant d'accorder un laisser-faire à la spontanéité et de se fier à l'attrait mobile, l'institutrice rejoignait M. Pons pour insister sur l'éducation de l'effort intellectuel, l'effort proprement volontaire, et proprement humain, la nécessité d'apprendre à « faire exprès en tout ».

Dans la discussion qui suivit, M. Mesnard approuva expressément cette partie du rapport. Et la plupart des maîtres qui composaient cette classe exceptionnelle, à quelque ordre qu'ils appartinssent, semblaient tenir à cette éducation de l'effort volontaire, rude et coûteux, en gens qui l'ont goûté. Mais la vérité m'oblige à dire que cette insistance de Mlle Germain à souligner l'effort intellectuel a visiblement déconcerté certains auditeurs et surtout certaines auditrices; une véritable discussion sur les méthodes actives eût affronté des expériences et des convictions. L'indépendance d'allure intellectuelle et la liberté dans la méthode paraissent d'ailleurs à l'observateur du dehors caractéristiques de l'universitaire, et dans l'enseignement secondaire surtout où il importe de préserver les élèves d'un automatisme intellectuel et de la barbare confusion entre méthode et procédé[1]. Mais ces oppositions sur les méthodes actives pourraient bien signifier un désaccord sur la philosophie de l'Éducation nouvelle, sur la métaphysique d'une technique, et finalement sur un humanisme assez inquiétant pour un chrétien. Sans doute, quand Mlle Germain a identifié un enseignement moral avec un enseignement qui spiritualise, l'unanimité s'est refaite. Mais tous ceux qui l'approuvaient acceptaient-ils avec elle que, dans cette résistance à l'esprit, dont le maître doit triompher, un enseignement premier trop sensoriel, trop préoccupé de satisfaire le goût et de répondre à un attrait, eût sa part exacte de responsabilité ?

Allons plus loin. Tous étaient d'accord sur l'importance des belles histoires et proprement des histoires héroïques dans l'enseignement de la morale et dans un enseignement moral. Oui, mais pour être bienfaisant, l'exemple même du héros doit guider, orienter, en soulevant. Ceux qui connaissent les enfants et les adolescents savent combien facilement ils prennent le change, trop sensibles à l'éclat du geste et à l'appel du mouvement, et que leur admiration confond parfois le surhomme et le saint. La sensibilité n'est pas à croire

1. Aumônier-scout de nombreux lycéens, il ne me paraît pas certain que cette liberté soit sans inconvénient pour des élèves moyens à l'âge où le tâtonnement n'est pas toujours le premier temps de l'invention.

d'emblée. Et c'est pourquoi, unanimes, quelle que fût leur opinion sur l'Éducation nouvelle, tous ces maîtres ont approuvé l'austère invitation au devoir de l'exemple authentiquement chrétien, car l'instituteur agit par ce qu'il est, et ne peut se contenter d'être quelqu'un, un homme, mais doit être le témoin du Christ vivant en lui. Tandis que Mlle Germain revenait comme M. Pons à l'action personnelle du professeur, à cette leçon réelle d'humanisme, la plus persuasive, l'exemple du devoir et du dévouement total et d'une universelle charité, dans le silence recueilli et l'attention grave à cette voix sans éclat, j'ai senti une fois de plus que l'unité profonde de tous ces compagnons d'un magnifique labeur d'éducation tenait à leur foi consacrant et achevant leur humanisme.

De cette unité, la prière à saint François de Sales devait être et a été la manifestation la plus significative, dans ce paysage d'Annecy qu'il a contemplé et aimé, où la douceur des lignes et des teintes n'amollit pas une grandeur rude, le paysage qui répond à son humanisme tendre et fort. Déjà, le soir du jeudi, la paroisse s'était rassemblée en l'église Saint-Louis de Grenoble, la paroisse du matin, que dominait en chaire son vieux curé et qui, sans lever les yeux vers lui, sans presque l'entendre, le devinait affectueusement et l'écoutait filialement. Au chant, paisible en sa puissance, de l'hymne de Sérapion, d'une intellectualité un peu abstraite, le peuple qui s'écoulait, et dont le fils de Péguy, debout sur les degrés, réglait le mouvement pacifique, venait d'exprimer sa foi et sa fidélité en une prière d'oblation, prière de chrétiens enseignants, ferme et fervente, où, sans conformisme inhumain, s'accordaient des voix personnelles, s'unissaient les âmes.

JEAN RIMAUD.

N. B. — Un compte rendu des Journées de Grenoble sera publié prochainement. On y trouvera en particulier le texte intégral des rapports. On peut dès maintenant souscrire à ce compte rendu au Secrétariat du *Bulletin Joseph-Lotte*, 84, rue d'Assas, Paris (VIe).

LE CINÉMA

Combien l'on préférerait à la traditionnelle et banale revue des films le récit détaillé de deux ou trois spectacles de choix où le plaisir de bien décrire le disputerait au désir de convaincre ! Narrateur et lecteur, tous deux y gagneraient. Quelle simplification pour le premier de traduire seulement son enthousiasme ou son émotion, pour l'autre de s'entendre dire un « Il faut absolument voir... » sans réplique ! Certes, mais... remettons à des jours meilleurs ce dessein que ne justifie guère la production française des deux mois écoulés. Elle commande la prudence dans le choix des épithètes. Ce n'est pas une mauvaise série : c'est de la série.

***

La constatation que nous faisions dans notre dernière chronique au sujet du cinéma français est encore confirmée par les bandes fraîches émoulues de nos studios. Décidément, nous réussissons — sans doute parce que nous nous y plaisons — surtout dans la grisaille et la tristesse. Je n'en veux pour preuve que le film de Duvivier, *la Fin du Jour*, qui, sans être à proprement parler un chef-d'œuvre, est cependant de loin la meilleure bande que l'on puisse voir actuellement. Or, d'un bout à l'autre, ce film distille, non pas du tout l'ennui, mais une affreuse mélancolie.

Il est vrai que le sujet choisi par Julien Duvivier est des plus sombres : rendons grâce au metteur en scène qu'il ne soit — une fois n'est pas coutume — ni banal ni vulgaire. *La Fin du Jour*, c'est aussi celle des vieux comédiens, l'heure ultime et sans gloire de ceux qui, précisément, n'ont vécu que pour elle. Là est le ressort tragique du spectacle, dans ce désespoir sans remède d'artistes finissants qui ne peuvent se résigner à jouer seuls le dernier acte de leur vie. Là aussi est le grand sujet qui a été frôlé plutôt que traité véritablement. Ce sujet eût été : le comédien. Emporté par son désir de souligner des détails, l'auteur s'est laissé aller à grossir le thème,

ce qui revenait à l'effleurer. Au moins ne l'a-t-il pas délibérément trahi.

La thèse avait été esquissée naguère dans *Entrée des Artistes*, et peut-être n'a-t-on pas oublié les vives réactions de Léon Chancerel dans cette revue : à travers le rôle de Claude Daupbin, le scénario prêtait aux jeunes comédiens d'aujourd'hui une mentalité cynique et de singuliers expédients. Déplaisant mais non point faux. Jouvet y dessinait notamment avec son exactitude coutumière un visage de comédien désabusé et lucide ; vers la fin du film, il prononçait des paroles profondes sur l'art du comédien et ce que doit être la vérité au théâtre pour *paraître vraie* : la première condition est qu'elle ne soit pas celle de la vie quotidienne. C'est de ce décalage entre la réalité et la fiction, entre les planches et l'asphalte, que naît le drame, souvent douloureux, d'une existence d'artiste. On voit parfois aux acteurs, ainsi d'ailleurs qu'à beaucoup d'autres artistes, une grande tristesse. Ces êtres, qu'on s'imagine repus et brillants, sont inquiets, assoiffés d'une louange qui doit les porter sans cesse, fatigués, abrutis de tournées ou de répétitions, prolongeant l'artifice jusque dans leur vie et sensibles à l'extrême aux moindres piqûres. Les plus grands d'entre eux, au milieu de leurs succès, semblent n'avoir gardé que le cuisant souvenir des chutes inévitables. Beaucoup sont « arrivés » après de longs et terribles débuts, trop tard pour jouir de la réussite. Ceux-là n'ont pas senti la jeunesse qui s'élance et qui vainc, le grisant effluve du succès de la vingtième année. Ils ont peiné, lutté dans l'ombre et, ce qui est pis, dans la médiocrité. N'ayant pas fait à temps leur provision de confiance dans la vie, ils la placent tout entière dans leur talent, denrée périssable et fragile s'il en fut. Et c'est ainsi que, souvent, un grand succès s'accompagne d'une grande faillite.

Considéré isolément, un tel spectacle est déjà triste ; en masse, il devient accablant. Et c'est le cas du film de Duvivier qui nous montre, non pas un, mais cent vieux comédiens achevant leurs jours dans une maison de retraite. La célèbre institution de Pont-aux-Dames s'appelle ici Saint-Jean-la-Rivière ; on l'a située dans les environs d'Avignon, mais ni le soleil ni les senteurs de lavande ne parviennent à égayer les ombres qui vivotent, à petit feu : Chanteclers déplumés, Juliettes sexagénaires et le morne troupeau de ceux qui n'eurent du succès que le reflet ou seulement le désir. L'atmosphère de cette cour des miracles est saisissante et l'interprétation a d'au-

tant plus de chances d'être véridique que, mises à part les trois ou quatre vedettes, ce sont les pensionnaires de Pont-aux-Dames auxquels on a fait, non sans une certaine cruauté, tenir leur propre rôle. Les types sont bien choisis. Voici Marny, acteur noble et sensible, qui obtint les suffrages de la critique mais jamais ceux du public ; il ne « passait pas la rampe », comme l'on dit en jargon de théâtre ; il a retiré de sa carrière l'amertume sentencieuse des incompris. Voici Saint-Clair, incorrigible Don Juan que l'âge ni les rhumatismes ne convainquent de la nécessité du repos et qui essayera une dernière fois son pouvoir de séducteur sur une inn cente servante d'auberge. Le couple est joué par Jouvet et Madeleine Ozeray, voués l'un aux cyniques, l'autre aux extatiques, qu'ils incarnent avec un égal bonheur, malgré le peu de vraisemblance de leurs rôles. Bien plus vivant est Cabrissade, vieux cabot toujours en révolte, figuré de façon prodigieuse par Michel Simon. On a repris une idée que nous avons vue naguère exploitée par Sacha Guitry dans *Châteaux en Espagne* : celle de l'acteur réduit à doubler des vedettes inlassablement bien portantes, et qui, de ce fait, a su tous les rôles sans avoir eu jamais l'occasion de jouer.

Il s'en console en contant à ses camarades des succès imaginaires ; et comme nul n'en est dupe, il a ce mot magnifique : « Des souvenirs... je n'en aurais pas si je ne les inventais pas... D'ailleurs, je ne vous demande pas de me croire, je vous demande seulement de m'écouter. » Un soir, n'y tenant plus, il profite d'une représentation de gala de *l'Aiglon* donnée par d'illustres vedettes au profit de la maison de retraite, assomme d'un coup de poing l'acteur chargé du rôle de Flambeau, se costume, paraît en scène sous un accoutrement ridicule et, face au public pour la première fois de sa vie, bafouille affreusement, oblige à baisser le rideau et regagne sa loge en répétant comme un leitmotiv : « Ce n'est pas ma faute, je suis vieux, je suis vieux, je suis trop vieux... » Ceci donne une idée du dialogue, qui est de qualité, et aussi du ton général, qui est lugubre mais impitoyablement vrai. Tout ce côté documentaire est admirable, sans restriction. J'ai moins aimé certaines des anecdotes dont on a truffé le film : l'épisode des scouts, la vieille rivalité sentimentale qui oppose Marny et Saint-Clair, la folie de ce dernier qui se croit réellement Don Juan et déclame, avant que les infirmiers l'emmènent, les dernières strophes du *Festin de Pierre*. On a l'impression de sous-sujets inventés aux fins de remplissage ; ils alourdissent sans profit le thème principal,

des jeunes Français, car, outre qu'ils y prendront un intérêt sportif, ils ne manqueront pas de comparer leur teint, blêmi par l'approche des examens, à celui des jeunes premiers américains, bébés roses gavés de porridge, dont nul excès intellectuel ne compromet la santé ni l'humeur[1].

***

Ces bluettes sont charmantes, et cependant le véritable triomphe du cinéma américain est ailleurs. Il est, à notre sens, dans un genre qui unit aux qualités purement techniques un certain sentiment de lyrisme familier et collectif, privilège des peuples demeurés enfants qui ne craignent point à tout instant qu'on prenne leur émotion pour de la naïveté ou leur sincérité pour de l'impudeur. Cette phobie qui paralyse l'essor du cinéma français, nous ne la rencontrons guère en Amérique : ce pays de gangsters cultive assidûment la fleur bleue et ses réussites artistiques semblent lui donner raison.

Le premier des deux films dont il nous reste à parler s'appelle *Compagnons d'Infortune*. La donnée est mince. Dans les coulisses d'un hippodrome, un vieux clochard rencontre un jeune lad à qui vient d'échoir un cheval malade, abandonné par son propriétaire. Le vieil homme adopte le garçon, guérit son cheval, car il est — *deus ex machina !* — un ancien vétérinaire déclassé. Après mille péripéties, le cheval gagne un grand prix et le clochard s'en va purger une vieille condamnation avant de rejoindre, pour ne le plus quitter, son jeune compagnon. Ce récit maladroit fera sourire. Puérilités ! Sans doute, mais un conseil : allez voir le film, et si vous n'êtes pas émus par Wallace Beery et par Mickey Rooney, vous aurez fait montre d'un cœur endurci. Les deux admirables acteurs ! Chez l'un, vieux débris roulé par la vie, quelle humanité poignante lorsqu'il sent s'éveiller une tendresse bourrue pour le jeune garçon, et chez ce dernier, quelle ardeur à la vie, quelle soif toujours inépuisée d'aventures et de nouveaux horizons ! C'est en vain que l'on entasserait épithète sur épithète : ce dont il est ici question ne s'analyse point, car on peut raconter une histoire, on ne saurait commenter un conte de fées.

1. Il convient de signaler que deux des films dont il a été question plus haut, *Marie-Antoinette* et *le Roi des Gueux*, sont également en couleurs. Sans être parfaite, la technique a fait d'assez sérieux progrès pour qu'à aucun moment la coloration ne soit choquante. L'inconvénient qui subsiste est qu'elle atténue parfois les reliefs de la photographie. Ceci dit, l'avenir est sans aucun doute dans le film en couleurs.

amusant, bien fait et bien joué. Certains épisodes — la promenade en calèche dans la forêt — ont une saveur pas très neuve assurément (on évoque *le Congrès s'amuse*), mais agréable du moins et poétique même ; nous y surprenons le processus de l'inspiration chez l'auteur du *Beau Danube bleu*, lequel n'aurait eu, d'après le film, aucun mérite, car ses thèmes lui sont soufflés par de complaisants rossignols, en sorte que la promenade dans la forêt n'est pas une méditation, mais une récolte ou une manière de dictée musicale. Le public goûte fort ces explications simplistes et, à tout prendre, les musiciens les préfèrent encore au spectacle qui les montrerait suants et soufflants pour mettre au monde de gracieuses mélodies. Dans le film, ces enfantements se font sans la moindre peine et la musique semble aussi facile à faire qu'elle est aisée à comprendre. Grâce à Miliza Korjus, championne des vocalises et des trilles, elle paraît même d'une exécution simple ; aussi rien ne gâte notre plaisir, qui ne faiblit pas durant une heure trois quarts. Toute la partie musicale et giratoire (on n'ose écrire chorégraphique) du film contient des morceaux excellents que ne dépare point Gravey, chef d'orchestre habile et virtuose éblouissant, parce que doublé en coulisses par l'excellent violoniste Francescati. Ce qui recoud les morceaux de bravoure est plus faible et, sans doute, la vie intime de Strauss n'offre point l'agrément de sa musique, mais le rythme du montage est rapide et ne laisse guère le temps de s'ennuyer. Tout au plus regrette-t-on l'œil rond de volatile de Mme Strauss et sa diction stupide ; son seul aspect, comparé à celui de l'illustre cantatrice, sa rivale, fait craindre un instant pour la solidité de son ménage ; mais le dénouement nous la restitue, cinquante ans plus tard, ridée à souhait, amoureuse infatigable, couvant du même regard attendri son Johann rhumatisant, ce qui ajoute une dernière satisfaction tant au plaisir qu'au sens moral du spectateur. Au total, une jolie réussite.

***

Revenons à la grisaille. On en peut user, comme d'un moyen esthétique, mais avec mesure, sinon l'on tombe infailliblement de la tristesse dans l'ennui, ce qui ne se pardonne guère. Les réalisateurs des *Otages* et du *Déserteur* n'ont point su éviter ce péril, d'où le demi-succès de ces films que la presse a vantés avec une énergie qui nous a paru être celle des cas désespérés. Certains critiques,

réfugiés dans le paradoxe, les ont, au contraire, décriés sans modération. En vérité, ce sont là deux productions qui ne méritent

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité...

mais qui appellent de sérieuses réserves dans leur esprit comme dans leur facture. Tout d'abord, les sujets sont de faux bons sujets : la dernière guerre est encore trop proche ou déjà trop lointaine pour que nous aimions en revivre des épisodes sur un écran. Peut-être faut-il voir dans cette répulsion un réflexe devant l'image de l'aventure qui nous menace ? Rétrospectifs ou prémonitoires, ces films laissent une impression désagréable. D'ailleurs les intrigues sont faibles. Impossible de s'intéresser aux amours du jeune soldat déserteur et de la fille d'auberge, en dépit des efforts de Léonide Moguy pour créer, à grand renfort de brouillards, éclairages louches et barbes de huit jours, une atmosphère qui demeure factice. Ajoutons que c'est fort mal joué par Jean-Pierre Aumont, indéfectiblement frénétique, théâtral et faux — il est un tragédien classique, non un comédien moderne, — et par Corinne Luchaire, qui est intelligente mais froide, et semble s'ennuyer pour le moins autant que les spectateurs. On la comprend, on la plaint et on l'absout.

Raymond Bernard n'a guère eu plus de chance avec *les Otages*. L'histoire de ces cinq pauvres bougres que les Allemands choisissent parmi les habitants d'un village champenois eût pu être touchante. Mais le narrateur s'y est mal pris. S'autorisant de ce que la vie réalise un savoureux dosage de tragique et de comique, il n'a pas voulu que son film reflétat seulement le premier de ces états : aussi a-t-il semé son récit de plaisanteries d'un goût douteux : c'est fâcheux. On ne badine pas avec la mort.

Toutefois, ces deux films que nous venons de critiquer ne sont pas sans offrir certaines beautés. Ils font en tout cas figure de chefs-d'œuvre vis-à-vis de certains autres. Inutile de les citer tous. Cependant il en est deux ou trois contre lesquels il paraît humain de mettre nos lecteurs en garde. Si certains d'entre eux s'autorisaient d'un passage de notre dernière chronique (où nous déplorions de n'être pas assez souvent conviés par l'écran aux joies du dépaysement et de l'invitation au voyage) pour aller voir *la Vie est magnifique*, nous ne nous pardonnerions pas de les avoir laissés s'égarer sans un avis préalable. Ce film, qui veut initier aux joies salubres du camping, en dégoûterait à tout jamais si l'on ne flairait dès les premiers mètres

s'exalte. Il s'affiche tous les jours en déclarations impérieuses. Il se traduit en manifestations commandées et cérémonies officielles plus ou moins obligatoires. Alors la question se pose, angoissante aux consciences catholiques : est-il possible à un Japonais catholique d'être sujet loyal de l'empereur, de l'être comme tout le monde, de n'avoir pas l'air de faire bande à part ?

Le Saint-Siège a été sollicité, on se le rappelle, de se prononcer sur tels et tels détails du protocole nationaliste imposé aux fonctionnaires, aux soldats, aux étudiants, aux enfants des écoles. Rites qui ont pu être superstitieux à l'origine, qui ne le sont plus, dont le gouvernement a péremptoirement déclaré que, dans sa pensée, ils sont civils et rien que cela. Rome a donné le laissez-passer libérateur. Moyennant les précautions indispensables et prévues, les catholiques purent en sûreté de conscience prendre part à des manifestations patriotiques qui, en d'autres temps, en d'autres circonstances, eussent fait hésiter. C'était en 1936 : cette même année, le Légat pontifica qui avait présidé le Congrès eucharistique de Manille, revenant par Tokyo, fit sa visite protocolaire au *jinja* de Yasukuni, mémorial des soldats morts pour la patrie, et à celui de Meiji, le grand empereur [1]. Dès lors, les catholiques purent parler de leur loyalisme sans provoquer des sourires sceptiques.

Survint la guerre. Au Japon, comme en Chine du reste, les catholiques acceptèrent les consignes de patriotisme qui s'imposaient. Des deux côtés, ils firent les frais, par exemple, d'avions militaires ou sanitaires. Des prêtres japonais furent mobilisés. On accepta, sans les discuter, les thèses officielles du gouvernement sur les buts de guerre. Tous furent entraînés dans la mobilisation générale qui utilisait toutes les forces du pays, sans excepter les forces spirituelles, la prière. Toutes les organisations civiles et religieuses, collèges, écoles, églises, sociétés de jeunesse, ligues féminines, furent pressées d'apporter leur concours. A tous les chefs on demandait de maintenir dans leur sphère d'influence l'esprit de collaboration. Ils avaient à entretenir le moral et à faire entrer dans la vie courante les consignes d'optimisme et de dévouement à la cause commune.

1. *Bulletin de la Société des Missions étrangères*, Hong-Kong, 1937, p. 267. *Études*, « Bulletin des Missions », *Au Japon, Catholicisme et Patriotisme*, 20 octobre 1936.

le-Monde, *Nanette a trois Amours*, *Échec à la Dame*, d'autres encore, sont admirablement réussis parce qu'ils ne cherchent pas à dépasser leurs limites naturelles, qui sont celles d'un humour délicieusement teinté de puritanisme. Sans doute cet art ne va-t-il pas très loin, mais il égaye sans faire appel à la vulgarité. En France, on semble ne plus savoir sourire : guère d'intermédiaire entre le sinistre et le grossier, alors que l'Amérique se raille délicatement et trouve dans les mille petits faits de sa vie quotidienne le prétexte à divertissements honnêtes et plaisants.

Où il lui arrive de se tromper, c'est lorsqu'elle aborde le film historique, parce que, comme tout peuple jeune, elle n'a pas d'histoire nationale et qu'il lui faut exploiter les archives des autres nations. Elle n'a guère de chance, en particulier, avec notre pays, dont elle accommode le passé à une sauce yankee, tantôt épicée, tantôt douceâtre, qui surprend le palais ; mais c'est ignorance, sans doute, ou défaut d'assimilation, plutôt que manque de tact. Toujours est-il qu'on ne peut voir sans frémir François Villon *(le Roi des Gueux)* et *Marie-Antoinette* après leur passage dans les studios américains. Ces glorieux personnages qui nous sont arrivés par le dernier paquebot ont dû se sentir dépaysés en foulant le sol français ; ils nous ont, en tout cas, fortement étonnés et, jusqu'à un certain point, navrés. De même, une version burlesque — mais intentionnellement, celle-là, — des *Trois Mousquetaires* nous a laissés de glace. En vain les Ritz Brother's s'escriment-ils, par leurs facéties, à justifier le jeu de mots du titre *(les Trois Louf'quetaires)*, cet essai laborieux ne va pas à la cheville d'une autre parodie, *l'Étroit Mousquetaire*, qui fut un des chefs-d'œuvre de Max Linder, au temps du muet. On ne voit guère que le roman de Dumas ait réussi aux metteurs en scène ; nous avons le souvenir de deux films français et d'un film américain qui ne furent pas des succès. A première vue, on croit avoir affaire à un excellent thème : en réalité, c'est un sujet trompeur. Il faut, pour en tirer quelque chose, le transposer complètement et le moderniser. C'est ce qu'ont fait les adaptateurs de *Gunga Din*, d'après le poème de Rudyard Kipling. Sans doute les accusera-t-on d'avoir tiré une nouvelle édition des *Trois Lanciers du Bengale*, mais comment les en blâmer puisque c'est un succès ? Décidément, le chiffre impair, qui plaît aux dieux, séduit également les cinéastes et le public ; ce dernier applaudira sans réserves les aventures de trois sergents de l'armée des Indes, qui partagent avec les mousquetaires du Roy

citer par exemple ces paroles d'un moniteur aux élèves de *l'Étoile du Matin*, à Tokyo :

« Notre devoir, à l'heure actuelle, est d'abord de travailler avec assiduité, puis de faire des économies en ménageant nos habits, nos chaussures et nos fournitures de bureau, afin de nous priver pour faire la part du pauvre. Ainsi nous ne perdrons pas de vue nos compatriotes mobilisés, qui s'imposent des privations bien plus considérables en défendant la patrie. Il est évident que les moins fortunés ne peuvent donner autant que les riches, mais qu' ne doit songer aux malheureux ? »

Suivait une remarque sur le cahier des comptes des collecteurs de souscriptions. Il y avait là quelques vides. Plusieurs n'avaient rien donné. Évidemment c'est parce qu'ils étaient absents. Autrement ils auraient eux aussi apporté leur contribution. Avant tout, il faut cultiver en soi l'esprit de charité. « J'aime à croire que les égoïstes sont rares parmi nos camarades. » L'exhortation ne s'adressait pas nécessairement à des catholiques : mais où l'esprit catholique transparaissait, c'était dans ce détail : l'argent recueilli n'irait pas seulement aux soldats mobilisés ou à leurs familles dans la gêne, mais aussi aux sinistrés de la Chine

***

Le service de l'Empire demande encore que l'on éclaire l'opinion. Aux catholiques, il faut faire savoir la vérité sur le conflit et sur la situation. La vérité !... Quand on songe à ce que, sous toutes les latitudes, est l'objectivité de la presse en temps de guerre, à ce qu'elle est surtout sous le régime de la censure militaire, le mot qui vient aux lèvres est « bourrage de crâne ». Nous ne pensons pas que le Japon échappe sur ce point aux lois courantes de l'humanité. Le public sait ce que le gouvernement veut qu'il sache. Le thème de cette propagande est nécessairement fourni par les communiqués officiels. Il comporte aussi la justification des buts visés, politiques, économiques, sociaux. Nous les connaissons : ils ont été à maintes reprises proclamés par les porte-parole de l'Empire.

Évidemment, sur ce terrain, les missionnaires étrangers sont tenus à la plus stricte circonspection. Ni censeurs ni avocats. Il suffit qu'on les sache sincèrement attachés à leur patrie d'adoption, à ses intérêts légitimes, avant tout à ses intérêts spirituels. Ils ont à se surveiller,

et à surveiller les organes dont ils sont responsables. On les suit de près, et rien n'échappe à la censure. Un journal catholique de Tokyo, annonçant la mobilisation d'un père de famille, avait dit que les siens étaient désolés de son absence. Une note du ministère fut envoyée à l'archevêque : « Un patriote n'a pas le droit de s'affliger des sacrifices que demande la patrie. »

Les prêtres indigènes et les catholiques notoires pouvaient parler plus facilement que les missionnaires, selon leurs lumières et leur conscience. Le gouvernement eut recours à leurs services dans la propagande extérieure. Le P. P. Taguchi, directeur de la presse catholique à Tokyo, fut envoyé dans la Chine envahie pour essayer d'y gagner des adhérents à l'amitié japonaise peut-être, mais surtout pour se porter intermédiaire entre les deux partis quand l'intérêt des missions serait en cause. Nous ne saurions dire quels ont été les résultats.

Le vice-amiral Yamamoto, catholique très en vue, qui occupe auprès de l'empereur un poste de confiance et qui, en 1921, l'avait accompagné en Europe dans la tournée qu'il fit comme prince héritier, partit en décembre 1937 pour une campagne de propagande dans les pays catholiques d'Europe et d'Amérique du Sud. Ce qu'il put dire alors, nous le savons par une brochure de lui qui fut traduite en plusieurs langues : *le Point de Vue catholique sur le Conflit sino-japonais.* C'est un rappel des principes chrétiens en matière de juste guerre, avec application au cas présent. Soulignons seulement les dernières lignes : « Nous espérons et nous croyons que nos frères catholiques à l'étranger sympathiseront avec le Japon dans sa lutte gigantesque pour arrêter les vagues du bolchevisme en Asie orientale, et s'associeront avec nous dans nos prières pour la paix et l'amitié entre nos deux nations voisines, le Japon et la Chine, et pour l'établissement final de la paix et de l'ordre dans cette partie du monde. »

On le voit, le point où la propagande pro-japonaise ne manque pas d'insister, c'est la lutte contre le communisme, cet ennemi capital du Japon. Des brochures catholiques ont été écrites sur ce thème, par exemple : *le Communisme et ses Réalisations en Russie.* L'encyclique de Pie XI du 19 mars 1937 a été traduite. Traduction qui s'imposait, car des bruits couraient qui dénaturaient la pensée pontificale. On lui faisait dire que, le devoir de tout catholique étant de combattre le bolchevisme athée, le devoir de tout catholique japonais était de soutenir en tout les armées japonaises. C'était lui

faire prendre ouvertement parti dans la querelle présente. Il fallait savoir à quoi s'en tenir et avoir sous les yeux l'enseignement authentique et officiel du chef des catholiques

Quoi qu'il en fût, sur ce terrain, la guerre au communisme, il était facile aux hommes d'État d'en appeler au zèle des chrétiens. On leur faisait dire que l'Empire comptait sur eux.

***

Les missionnaires, dans les pays occupés, n'ont pas toujours eu à se louer des soldats japonais et des officiers subalternes. Les états-majors en général se sont montrés corrects, évitant le plus possible ce qui pouvait amener des difficultés diplomatiques, réparant dans la mesure du possible les excès de zèle intempestif. On écrit même que le Grand État-major se montre ouvertement favorable au catholicisme et à ses œuvres. Il y a peut-être là quelque outrance, et la faveur pourrait bien se réduire parfois à une prudente tolérance. Quoi qu'il en soit, il y a peut-être là un effet du loyalisme sincère constaté chez les catholiques japonais, et les catholiques chinois ne seraient pas quelquefois sans en profiter. Il y a autre chose, nous dit-on : certaines découvertes faites en Chine même. Les chefs japonais ont constaté que la religion catholique est loin d'être à négliger : elle exerce une influence insoupçonnée, elle occupe une place dans le monde plus considérable qu'on ne croit au Japon. Et puis, il y a ses œuvres charitables.

De son côté, l'amiral Yamamoto, de sa longue tournée, rapportait cette leçon : le catholicisme est une puissance mondiale que le Japon n'a pas le droit d'ignorer. Lui le savait bien ! Mais son voyage officiel lui conférait une autorité dans l'affirmation dont il fallait tenir compte. Leçons utiles en un pays où l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne occupent le devant de la scène, et où l'on est tenté de voir surtout le protestantisme.

Certains petits faits sont significatifs. Le P. Jacquinot, pour les initiatives que l'on connaît, à Shanghaï et ailleurs, a reçu des ministres et des officiers supérieurs japonais non seulement des félicitations, mais des subsides. Passant par le Japon, il a été invité à la table du vice-ministre des Affaires étrangères, avec l'archevêque de Tokyo. Quand les catholiques japonais recueillirent de l'argent, des vêtements et le reste, non seulement pour l'armée d'occupation, mais

pour les sinistrés chinois, l'État-major encouragea. Ceux qui sont sur place le constatent. Quelque chose a changé dans l'attitude à l'égard du catholicisme. La conspiration du silence est rompue. Dans les journaux, à la radio, il a de temps à autre les honneurs d'un communiqué. Les Jésuites de l'Université catholique de Tokyo voulant fonder un collège dans la grande ville de Kobé, s'attendaient à toutes les difficultés qui sont de tradition quand il s'agit d'instruction secondaire pour garçons. Les autorisations sont venues avec une rapidité qui a étonné. Des journalistes japonais de Pékin, surpris de ces procédés nouveaux et de certaines faveurs accordées à des œuvres catholiques de Chine, demandèrent des explications. Il leur fut répondu :

1° On ne peut pas sous-estimer la force d'une religion qui mène ses adhérents jusqu'au martyre.

2° Missions et missionnaires sont au-dessus des intérêts de leur pays. A cause de cela, la parole des missionnaires inspire plus de confiance que celle des diplomates.

3° Le christianisme est la religion de ceux de la race blanche qui ont des intérêts en Chine. Le bouddhisme est limité à l'Orient et le mahométisme n'est pas estimé des Blancs.

4° Le catholicisme est profondément anticommuniste.

5° Les missionnaires catholiques sont les mieux renseignés des choses d'Extrême-Orient, parce que célibataires et animés d'esprit de sacrifice. Ils vont partout, même dans les endroits exposés au brigandage[1].

***

La partie est-elle gagnée ? Je veux dire, le catholicisme au Japon peut-il se flatter d'avoir définitivement exorcisé les préjugés qui ont tellement ralenti son progrès ? Évidemment non. La guerre en aura diminué quelques-uns. Mais l'école primaire, les livres de classe, l'enseignement officiel, le nationalisme des casernes, la presse qui est toujours en service commandé, continueront à entretenir dans les esprits, au moins dans les esprits populaires, des croyances dont le catholicisme ne peut s'accommoder. C'est un dogme que la suprématie de droit divin du monde japonais. Que d'autres peuples acceptent la donnée chrétienne de peuples issus d'une même souche,

1. *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*, Hong-Kong, 1938, p. 528.

s'exalte. Il s'affiche tous les jours en déclarations impérieuses. Il se traduit en manifestations commandées et cérémonies officielles plus ou moins obligatoires. Alors la question se pose, angoissante aux consciences catholiques : est-il possible à un Japonais catholique d'être sujet loyal de l'empereur, de l'être comme tout le monde, de n'avoir pas l'air de faire bande à part ?

Le Saint-Siège a été sollicité, on se le rappelle, de se prononcer sur tels et tels détails du protocole nationaliste imposé aux fonctionnaires, aux soldats, aux étudiants, aux enfants des écoles. Rites qui ont pu être superstitieux à l'origine, qui ne le sont plus, dont le gouvernement a péremptoirement déclaré que, dans sa pensée, ils sont civils et rien que cela. Rome a donné le laissez-passer libérateur. Moyennant les précautions indispensables et prévues, les catholiques purent en sûreté de conscience prendre part à des manifestations patriotiques qui, en d'autres temps, en d'autres circonstances, eussent fait hésiter. C'était en 1936 : cette même année, le Légat pontifica qui avait présidé le Congrès eucharistique de Manille, revenant par Tokyo, fit sa visite protocolaire au *jinja* de Yasukuni, mémorial des soldats morts pour la patrie, et à celui de Meiji, le grand empereur [1]. Dès lors, les catholiques purent parler de leur loyalisme sans provoquer des sourires sceptiques.

Survint la guerre. Au Japon, comme en Chine du reste, les catholiques acceptèrent les consignes de patriotisme qui s'imposaient. Des deux côtés, ils firent les frais, par exemple, d'avions militaires ou sanitaires. Des prêtres japonais furent mobilisés. On accepta, sans les discuter, les thèses officielles du gouvernement sur les buts de guerre. Tous furent entraînés dans la mobilisation générale qui utilisait toutes les forces du pays, sans excepter les forces spirituelles, la prière. Toutes les organisations civiles et religieuses, collèges, écoles, églises, sociétés de jeunesse, ligues féminines, furent pressées d'apporter leur concours. A tous les chefs on demandait de maintenir dans leur sphère d'influence l'esprit de collaboration. Ils avaient à entretenir le moral et à faire entrer dans la vie courante les consignes d'optimisme et de dévouement à la cause commune.

1. *Bulletin de la Société des Missions étrangères*, Hong-Kong, 1937, p. 267. *Études*, « Bulletin des Missions », *Au Japon, Catholicisme et Patriotisme*, 20 octobre 1936.

MATHÉMATIQUES ET VIE HUMAINE

LES MATHÉMATIQUES POUR TOUS[1]

Tel est le titre d'un ouvrage de vulgarisation qui, paru d'abord en anglais, vient de connaître un étonnant succès de libraire et qui pourrait porter en sous-titre : *De la Superstition à la Science.* Il a pour objet non seulement de mettre les mathématiques élémentaires à la portée de la foule, mais aussi de montrer que la pensée mathématique est à la fois un miroir et un ouvrier du progrès de la civilisation.

Sans la connaissance[2] des mathématiques et de la grammaire des nombres, y lisons-nous, nous ne pouvons pas préparer la société rationnelle où il y aura pour tous moins de pauvreté et plus de loisirs. Il est possible que d'aucuns éprouvent quelque difficulté pour en commencer l'étude ; mais les premiers pas à travers les difficultés de cette grammaire leur feront comprendre que les raisons écartant de son étude ne sont point déshonorantes : elles sont à chercher dans la manière dont les mathématiques sont enseignées et répandues dans les écoles, car aucun effort n'a été tenté pour faire connaître leur histoire, en montrer la signification dans notre vie sociale et exposer l'étroite dépendance qui les lie à l'humanité civilisée.

L'auteur a voulu combler cette lacune. Partout, l'exposé de la pensée mathématique est mêlé à une philosophie qui veut en faire comprendre la valeur humaine.

Nous nous proposons de donner ici : d'abord, une brève idée de la matière traitée dans ce livre ; puis, un aperçu sur la philosophie qu'il recommande ; enfin, les réflexions que sa lecture nous a suggérées.

I

Parmi les conquêtes de la pensée mathématique, une des plus lentes fut l'invention du système de numération utilisé aujourd'hui. Tant

1. Lancelot Hogben, *les Mathématiques pour tous*, traduit de l'anglais par Larrouy et Sallin. Paris, Payot.
2. Nous citons d'après la traduction française, en la modifiant quelque peu.

citer par exemple ces paroles d'un moniteur aux élèves de *l'Étoile du Matin*, à Tokyo :

« Notre devoir, à l'heure actuelle, est d'abord de travailler avec assiduité, puis de faire des économies en ménageant nos habits, nos chaussures et nos fournitures de bureau, afin de nous priver pour faire la part du pauvre. Ainsi nous ne perdrons pas de vue nos compatriotes mobilisés, qui s'imposent des privations bien plus considérables en défendant la patrie. Il est évident que les moins fortunés ne peuvent donner autant que les riches, mais qu' ne doit songer aux malheureux ? »

Suivait une remarque sur le cahier des comptes des collecteurs de souscriptions. Il y avait là quelques vides. Plusieurs n'avaient rien donné. Évidemment c'est parce qu'ils étaient absents. Autrement ils auraient eux aussi apporté leur contribution. Avant tout, il faut cultiver en soi l'esprit de charité. « J'aime à croire que les égoïstes sont rares parmi nos camarades. » L'exhortation ne s'adressait pas nécessairement à des catholiques : mais où l'esprit catholique transparaissait, c'était dans ce détail : l'argent recueilli n'irait pas seulement aux soldats mobilisés ou à leurs familles dans la gêne, mais aussi aux sinistrés de la Chine

***

Le service de l'Empire demande encore que l'on éclaire l'opinion. Aux catholiques, il faut faire savoir la vérité sur le conflit et sur la situation. La vérité !... Quand on songe à ce que, sous toutes les latitudes, est l'objectivité de la presse en temps de guerre, à ce qu'elle est surtout sous le régime de la censure militaire, le mot qui vient aux lèvres est « bourrage de crâne ». Nous ne pensons pas que le Japon échappe sur ce point aux lois courantes de l'humanité. Le public sait ce que le gouvernement veut qu'il sache. Le thème de cette propagande est nécessairement fourni par les communiqués officiels. Il comporte aussi la justification des buts visés, politiques, économiques, sociaux. Nous les connaissons : ils ont été à maintes reprises proclamés par les porte-parole de l'Empire.

Évidemment, sur ce terrain, les missionnaires étrangers sont tenus à la plus stricte circonspection. Ni censeurs ni avocats. Il suffit qu'on les sache sincèrement attachés à leur patrie d'adoption, à ses intérêts légitimes, avant tout à ses intérêts spirituels. Ils ont à se surveiller,

et moururent... Mais la routine officielle avait un penchant pour ces baguettes cochées comme si elles étaient des piliers de la Constitution, et les comptes des Finances continuaient toujours à être tenus sur certaines baguettes d'orme appelées *tailles*. Sous le règne de George III, un certain esprit révolutionnaire s'enquit de savoir si, du fait de l'existence des plumes, de l'encre, du papier, des ardoises et des crayons, cet attachement obstiné à une coutume surannée devait se continuer ou si quelque changement ne devait pas être entrepris. Tout le formalisme du pays s'accentua à la simple mention de cette conception osée et originale, et il fallut attendre jusqu'en 1826 pour obtenir que ces baguettes fussent supprimées. En 1834, on s'aperçut qu'il y en avait une accumulation considérable ; la question se posa alors de savoir ce qu'on allait faire de ces vieux bouts de bois usés, vermoulus, pourris. On les logea à Westminster et il semblait naturel à toute personne sensée que rien n'eût été plus facile que de les laisser emporter par les pauvres du voisinage pour allumer leur feu.

Toutefois, ils n'avaient jamais été utiles et la routine officielle exigeait qu'ils ne le soient jamais ; et alors ordre fut donné qu'on les brûlât clandestinement...

Par bonheur, il s'est rencontré au cours des âges des mathématiciens ayant plus de sens pratique que ces officiers du ministère des Finances anglais ; et la géométrie est née des besoins de la vie quotidienne. Tout invite à penser que les premiers géomètres furent les arpenteurs. C'est pour délimiter les champs qu'ils inventèrent la science de la mesure, et celle-ci, avec la trigonométrie, se développa rapidement, stimulée par les progrès de l'astronomie. La grande Pyramide d'Égypte, la pyramide de Chéops, a réclamé de ses constructeurs une science que pourraient envier certains bacheliers de nos jours. Qu'on en juge par ces quelques détails. Lorsque approchait le début de l'année et le débordement du Fleuve sacré (le Nil), Sirius se levait immédiatement avant le soleil et ses rayons, à son passage au méridien, frappaient à angle droit la face sud de la pyramide et pénétraient directement par une cheminée dans la chambre royale, où ils éclairaient la tête du pharaon mort. Quant à l'ouverture principale, elle canalisait la lumière de l'Étoile polaire — alors α du Dragon — lors de son passage inférieur au méridien. La géométrie n'a pas menti aux promesses de son enfance : quarante siècles plus tard, elle devait permettre à Einstein de nous donner une nouvelle image du monde.

Mais bien avant elle contribua à une découverte capitale dans l'histoire de la pensée. Car les pythagoriciens, à qui revient la gloire de l'invention des nombres irrationnels, maniaient sans dextérité l'algorithme algébrique; chez eux, l'algèbre était géométrique : ils

raisonnaient, non sur des nombres abstraits, mais sur des longueurs, des aires, des volumes. Ce fut donc un problème de géométrie qui fit pressentir l'existence de nombres arithmétiques autres que les nombres entiers et les fractions. On démontra rigoureusement que, si l'on prend pour unité de longueur la longueur du côté d'un carré, la longueur de sa diagonale n'est exprimable ni par un nombre entier ni par une fraction. Pour la première fois peut-être l'expérience prouvait à l'homme, avec une inflexible rigueur, que le réel était trop riche et ses concepts trop pauvres pour que ceux-ci pussent étreindre celui-là. Et l'homme fut obligé de briser ses concepts trop étroits et de créer une idée nouvelle pour interpréter son expérience. Les nombres irrationnels étaient nés. Première révolution intellectuelle, souvent renouvelée au cours des siècles et dernièrement encore par la théorie de la relativité et la mécanique ondulatoire.

Il est regrettable que tout ne soit pas de même qualité dans les spéculations des pythagoriciens. Leur esprit, grisé par les merveilleuses découvertes qu'il a faites dans le domaine des nombres, oublie parfois la rigueur du raisonnement pour se livrer au caprice de l'inspiration. Les nombres se voient dotés de caractères mystérieux. Un, considéré comme la source de tous les nombres plutôt que nombre lui-même, représente la raison ; deux, l'opinion ; quatre, la justice ; cinq, le mariage parce qu'il est formé du premier nombre mâle (impair) trois avec le premier nombre femelle (pair) deux ; dans les propriétés du cinq était le secret de la couleur ; dans celles du six, le secret du froid ; dans celles du sept, le secret de la santé ; dans celles du huit, le secret de l'amour, puisque huit est égal à trois (puissance) augmenté de cinq (mariage). Les figures géométriques, elles aussi, possèdent d'étranges propriétés. Le polyèdre à six faces contient le principe de la terre ; le principe du feu est attribué à la pyramide ; celui des cieux, au polyèdre à douze faces. Enfin, la sphère est l'archétype de toute perfection. D'où l'on peut voir que le panmathématisme n'est pas né d'hier, cette déconcertante ambition de l'esprit qui prétend reconstruire le monde avec des nombres et des figures.

Les mathématiciens sont plus heureux lorsque, plus modestement, ils se bornent à considérer leurs symboles comme des moyens pour comprendre et expliquer le monde de l'expérience. Sans doute, le livre que nous inventorions est-il trop élémentaire pour faire saisir dans sa juste proportion la merveilleuse fécondité de l'analyse.

Il se borne à expliquer, au reste avec bonheur, l'idée de nombre négatif, la règle des signes, l'emploi des nombres imaginaires, la définition de la dérivée et celle de l'intégrale définie. Du moins expose-t-il avec détail les services que peuvent rendre les graphiques.

Aussi bien est-ce la construction approchée d'une courbe de Gauss que l'auteur utilise pour donner un aperçu du calcul des probabilités. Il l'appelle l'arithmétique du bien-être humain, voulant attirer l'attention sur l'importance croissante attribuée à la statistique dans les sciences biologiques, sociologiques et économiques. Mais il avait commencé par dire de quel besoin était sorti le calcul des probabilités : celui-ci prit naissance lorsqu'on voulut donner aux jeux ou aux assurances de toute sorte une base plus solide que l'astrologie.

Les transactions financières qui enrichissaient les grands négociants des centres du moyen âge étaient en grande partie du jeu, au sens le plus strict du mot. Aux foires, les marchands qui avaient des capitaux gageaient sur un enfant à naître, ou sur la probabilité de la mort d'une personne. Goris, dans son étude sur les colonies marchandes du Sud, cite des exemples de ces assurances à gages qui furent les précurseurs de l'assurance sur la vie. Ainsi il existe un contrat entre Domingo Symon Maiar et son frère Bernardo, et deux femmes auxquelles ils s'engagent à payer une somme de 30 livres si l'enfant attendu est une fille, à condition qu'ils recevront 48 livres en gratitude de la naissance d'un garçon. En 1542, Villalon écrivait : « Dernièrement, en Flandre, une chose horrible a pris naissance, une sorte de tyrannie cruelle que les marchands ont inventée entre eux. Ils font des gageures à Anvers sur le taux des changes aux foires d'Espagne. L'un parie que le taux du change sera de 2 pour 100 à prime ou à l'escompte, l'autre à 3 pour 100, etc. Ils se promettent mutuellement de payer la différence selon le résultat. Cette espèce de gageure me paraît ressembler à l'assurance maritime... Car cette manière de traiter les affaires n'est courante que parmi les marchands qui ont un gros capital. Avec leur gros capital et leurs malices, ils peuvent toujours s'arranger pour avoir du profit. »

Cette dernière phrase laisse prévoir le lien pratique qui existe entre une théorie mathématique des probabilités et le succès dans la spéculation. Les procédés numériques qui avaient déjà fait leurs preuves fournirent la base d'une théorie des jeux, lorsqu'on eut appris à définir rigoureusement la probabilité par le rapport du nombre des cas favorables au nombre des cas possibles[1]. Et les financiers qui spéculaient sur les changes eurent dès lors un guide

1. Ainsi dans le jeu de pile ou face, le nombre des cas possibles est deux ; il y a un cas favorable ; la probabilité est 1/2.

plus sûr que l'observation des astres ou les diseuses de bonne aventure.

Le livre s'achève sur cette réussite de la pensée mathématique. On a désormais des règles pour se guider au milieu des phénomènes livrés au hasard qui, par essence même, semblerait hors des prises de l'esprit.

II

Pendant ce long pèlerinage à travers l'histoire, M. Lancelot Hogben a beaucoup observé et beaucoup appris. Et il ne dédaigne pas de nous communiquer ses réflexions.

Tout d'abord les progrès de la science sont lents, la vérité difficile à connaître. Elle n'est pas le fruit de l'inspiration du génie ; plutôt c'est l'œuvre longue, pénible, laborieuse de l'humanité tout entière. Sans doute se trouve-t-il des penseurs qui, d'un bond, croient s'élancer vers le ciel comme si l'Esprit s'offrait à leur intuition. Mais l'inspiration ne dispense jamais du labeur de l'analyse. Et Platon lui-même eût gagné à critiquer plus exactement sa pensée : sa philosophie serait descendue du ciel sur la terre. Car le monde dans lequel nous vivons n'est pas le monde des idées où la vérité semble évidente par elle-même ; c'est un monde obscur où les hommes doivent combattre pour découvrir la lumière ; c'est un monde de lutte et d'échecs, d'essais et d'erreurs. Faut-il le déplorer ? Non sans doute. La difficulté donne du prix au savoir, de la grandeur à la recherche. Du moins est-ce un avertissement : le penseur sérieux se défie des synthèses trop hâtives.

Leçon utile à méditer par quelques métaphysiciens qui dédaignent les lenteurs de l'analyse, négligent de vérifier leur pensée, méprisent les humbles efforts de la science toujours soucieuse de confronter ses théories avec l'expérience. Non, la pensée scientifique n'est pas une forme inférieure de pensée, ni la civilisation qu'elle engendre forcément inhumaine, ni l'essor donné aux recherches par le cartésianisme à condamner comme une hypertrophie de la raison. Plutôt pourrait-on redouter d'une idéologie hostile à la pensée technique et au machinisme qu'elle ne devienne un danger pour la culture occidentale, en faisant l'apologie de la facilité contre la solidité de la méthode. Car il y a quelque chose de très profondément humain dans le désir de ne point abandonner son esprit au hasard des associations d'images, dans le souci de conduire ses réflexions par ordre, de fuir la confusion des idées vagues et l'incohérence des imagina-

tions fantastiques pour s'assurer la possession d'idées claires, précises et vraies. Il y a quelque chose de très noblement viril dans l'effort pour devenir maître de ses jugements par l'élaboration de concepts bien définis, par l'invention d'images opératoires commodes et puissantes, par la mise au point de méthodes rigoureuses. Le progrès de la pensée ne peut guère être qu'un progrès dans la méthode, dans la lucidité et dans la rigueur.

C'est pourquoi la pédagogie devrait faire dans toute culture générale une place aux mathématiques et leur donner une importance proportionnée au rôle qu'elles jouent dans la vie intellectuelle de l'humanité. Ce rôle est double. D'une part, elle sont indispensables au physicien dans la recherche, la découverte et l'expression des lois naturelles, comme aussi elles sont l'instrument nécessaire de la pensée technique. D'autre part, elles ont largement contribué à la libération de l'intelligence humaine. Contre la paresse d'esprit et la négligence de l'analyse qui inclinaient à voir dans les idées des vérités innées ou du moins des catégories inflexibles et irréformables, la spontanéité et l'activité créatrice de la pensée mathématique ont été d'un précieux secours. La découverte des nombres irrationnels, la conception du monde de Galilée, la relativité de l'espace et du temps..., autant de révolutions contre les idées toutes faites, autant d'affirmations pratiques que l'esprit pouvait et devait briser toute routine, rompre la tyrannie des principes figés et affirmer plus pleinement sa royauté sur l'univers en se créant des concepts plus aptes à le comprendre.

Plût au ciel que M. Hogben en fût resté là ! Sans doute n'était-il pas indispensable, pour exalter les mathématiques, d'humilier la philosophie. Mais si l'on peut regretter le mépris hautain qu'il prodigue à celle-ci, du moins doit-on louer d'excellentes choses en faveur de celles-là. Par contre, ce livre contient quelques pages vraiment odieuses. L'auteur est animé contre toute religion d'une haine aveugle. Aucune occasion de blasphème ne lui échappe, et il le fait sans motif. Autant met-il de soin à suivre dans ses détails l'histoire de la pensée mathématique, autant est-il négligent à appuyer de quelque raison ses attaques contre la foi.

Dès la première page, les preuves de l'existence de Dieu sont tournées en ridicule

Diderot était l'hôte de la cour de Russie, où son élégante faconde divertissait

que nos ancêtres n'eurent à compter que les bêtes de leurs troupeaux ou les jours de l'année, ils purent se contenter d'un système de numération rudimentaire. Mais, chose étrange, les Romains n'étaient guère plus avancés ; et leurs nombres écrits ;

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10

XX	XXX	XL	L	LX	LXX	LXXX	XC
20	30	40	50	60	70	80	90

C	D	M
100	500	1.000

ne permettaient pas de faire des additions. C'étaient de simples signes et non point des symboles opératoires. Voulait-on faire une addition, par exemple ajouter 139 à 862, on effectuait cette opération sur un abaque, instrument semblable à celui qui sert à marquer les coups au billard, puis le résultat 1.001 obtenu, on l'écrivait MI pour ne pas l'oublier ou pour le communiquer à distance ; mais on voit bien que les écritures CXXXIX et DCCCLXII, représentant les nombres 139 et 862, n'ont aucun rapport avec MI et qu'il n'existe aucun procédé direct pour passer des premières à la dernière. Il fallut attendre bien des siècles avant que les Hindous eussent enfin l'idée d'attribuer aux chiffres une double valeur, valeur absolue et valeur de position[1], qui, conjointement avec l'invention du signe zéro, permit d'effectuer les additions sur les nombres eux-mêmes ; et non seulement les additions, mais aussi les multiplications et les autres opérations de l'arithmétique.

Vous vous étonnerez sans doute que l'on ait mis si longtemps à découvrir une chose si simple et si familière. Plus stupéfiante est la négligence des hommes à se servir de cette découverte. Écoutez Dickens vous expliquer comment on calculait encore au ministère des Finances de la Grande-Bretagne au début du siècle dernier :

Il y a très longtemps, on introduisit au ministère des Finances un système primitif de comptabilité à l'aide de baguettes cochées et les comptes furent tenus à peu près comme Robinson Crusoé tenait à jour son calendrier sur son île déserte. Une multitude de comptables, de teneurs de livres, d'actuaires naquirent

1. Ainsi dans le nombre 862 la valeur absolue du premier chiffre est 8, sa valeur de position est 100 ; la valeur absolue du second chiffre est 6, sa valeur de position est 10, etc.

de méchants auteurs. Il a lu saint Paul, et même il le travestit au service de l'évangile bolcheviste.

Il est difficile de comprendre pourquoi ce furent les Hindous qui firent ce premier pas (il s'agit de la découverte du signe zéro et de son usage), pourquoi il ne fut pas fait par les grands mathématiciens de l'antiquité et pourquoi il fut fait par l'homme pratique. Tout cela est incompréhensible si nous cherchons l'explication du progrès intellectuel dans le génie de quelques individus très doués, au lieu de la chercher dans l'atmosphère d'idées vulgaires qui enveloppe les plus grands génies individuels. Ce qui arriva dans l'Inde vers l'an 100 après J.-C. s'était déjà produit auparavant, comme il se produit peut-être à présent en *Russie soviétique*. A une certaine époque de l'histoire de la culture, l'apparition soudaine d'une société plus neuve se révèle comme un tournant décisif. L'histoire choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages et les choses faibles pour réduire à néant le puissant. Pour le mathématicien, cette vérité sociale essentielle n'est pas flatteuse. C'est une folie. Pour l'eugéniste, c'est la pierre d'achoppement. L'accepter, c'est reconnaître que toute culture contient en elle-même sa propre perte si elle ne s'occupe pas autant de l'éducation des masses que de celle des êtres exceptionnellement doués[1].

Après une profession d'athéisme, après avoir nié le génie des hommes supérieurs au bénéfice des masses, l'auteur devait payer son tribut au mauvais freudisme. Il le fait avec un visible bonheur en donnant du caractère sacré et mystérieux du nombre trois une explication déconcertante[2]. Comment a-t-il pu reproduire chose si puérile ! Je n'ai pu en découvrir d'autre raison que son obscénité.

En voilà assez, je crois, pour montrer à quelles fins on voudrait faire servir le prestige de la science !

III

C'est donc bien par omission que ce livre ne porte pas en sous-titre : *De la Superstition à la Science*. L'auteur partage avec beaucoup de savants cette idée que la pensée religieuse est une forme primitive de pensée, ou plutôt n'est pas une pensée du tout, étant soit une supercherie, soit un produit de l'imagination troublée par la crainte, soit une invention d'hommes tendres de cœur pour satisfaire leurs aspirations sentimentales. Comme telle, la religion est directement opposée à l'esprit scientifique. Il faut la détruire.

1. *Op. cit.*, p. 295. C'est nous qui soulignons.
2. On trouvera deux fois cette explication, aux pages 40 et 229.

Leur méthode est simple. Soit qu'ils comparent les croyances des peuples primitifs à la science actuelle, soit qu'ils exploitent les erreurs scientifiques où une foi mal comprise a pu égarer des chrétiens, soit enfin qu'ils tirent de la littérature ecclésiastique les fantaisies de quelque poète ou les aberrations de quelque exalté[1], c'est toujours à discréditer la pensée religieuse qu'ils tendent et à laisser croire que toute croyance est préjugé, toute foi superstition, toute religion asservissement des âmes. Nulle part leur satire n'épargne la religion, pas même quand ils la trouvent chez des savants dont ils admirent l'intelligence et le savoir. Qu'un homme de pensée solide garde en son cœur le respect de Dieu, c'est, à leur avis, pure inconséquence, tant ils se persuadent qu'un irréductible conflit oppose la science et la foi. Dans le savant chrétien ils s'obstinent à voir un faible de caractère, qui n'ose appliquer à sa vie spirituelle la critique exacte d'un esprit libre. Accusation fort déplaisante assurément pour tous les chrétiens qui ont honoré et honorent la science ; mais elle inspire à ceux qu'elle blesse moins de ressentiment que de compassion, tant elle leur semble ignorer la psychologie du croyant et méconnaître en quelle admirable harmonie peuvent se fondre science et religion dans une âme pacifiée par la paix du Christ.

Si M. Hogben entreprend d'initier les foules aux difficultés des mathématiques, c'est sans doute pour suivre une noble pensée. Il a pitié d'intelligences avides de savoir qui aspirent à la culture sans avoir le moyen de l'acquérir. Généreusement, il travaille à leur venir en aide. Qu'il comprenne donc la tristesse éveillée par ses sarcasmes chez tout homme lucidement chrétien!

Il est, Dieu merci, des chrétiens qui sont tels, non par tradition et par habitude, mais par décision libre et volonté consciente. Ils se sont laissé instruire par l'histoire et considèrent les querelles

1. C'est ainsi qu'à la page 197 du livre que nous analysons, l'auteur, non sans une arrière-pensée que le contexte suggère, reproduit un raisonnement dû au converti de Luther, Stifel, qui attribuait sa conversion au fait que le nombre 666 s'appliquait au Pape Léon X : « Le nom de ce Pape, écrit en toutes lettres, est LEO DECIMVS. Stifel s'aperçut d'abord que E et S n'étaient pas écrits en caractères romains. Donc leur présence était simplement une erreur. Les nombres en lettres s'arrangent sans effort pour donner MDCLVI, soit 1.656, c'est-à-dire 666 + 990. Il n'est que juste, fit observer Stifel, d'y ajouter X qui est l'autre façon d'écrire DECIMVS. Ceci nous donne 666 + 1.000. L'équivalent de 1.000 en latin est M, la première lettre de mystère. D'où l'allusion apocalyptique au mystère de la Bête. »

théologiques des premiers siècles de l'Église non pas comme de vaines chicanes de mots, mais comme une ardente émulation pour exprimer, sans les trahir, et la vérité de l'Évangile et la vie suscitée dans les âmes par la parole du Sauveur. Ils ont refusé de railler par préjugé l'obscurantisme du moyen âge, ont lu les sommes théologiques et y ont découvert un étonnant travail d'intelligence qui a engendré cet accord de la raison et de la foi tout spécialement admirable en saint Thomas d'Aquin, équilibre du génie et de la sainteté où la raison éclaire la foi, où la foi exalte et ennoblit la raison. Ils regrettent que cet accord, un instant scellé, se soit rompu ; non certes que la raison devenue adulte se soit trouvée ennemie de la foi, mais parce que l'une et l'autre ont suivi des voies divergentes de progrès. Ils appellent de leurs vœux, de leurs prières et de leurs labeurs, une nouvelle synthèse et ils en pressentent le succès, puisque déjà ils en ont sous les yeux les premiers bienfaits ; puisque déjà ils voient l'exégèse et la théologie s'unir dans l'étude des Écritures, l'une lisant les textes sacrés, l'autre découvrant leur signification ; puisque déjà la charité et les sciences sociales se prêtent un mutuel secours, la première donnant aux secondes une conscience plus profonde de la fraternité humaine, tandis qu'elle en reçoit les institutions, indispensables instruments de son efficacité ; puisque déjà la science des origines de l'homme semble jeter un jour nouveau sur le récit de la Genèse et qu'en retour le récit biblique lui révèle le sens religieux de l'évolution du monde. Bref, il y a des hommes si passionnés de lumière qu'ils n'en veulent laisser échapper aucun rayon et qui attendent de la science qu'elle élargisse leur esprit dans l'instant même où ils demandent à la foi d'élever leur intelligence et de purifier leur cœur. Et comment pourraient-ils dissimuler leur tristesse de voir, en face des trésors de doctrine et de sainteté enfermés dans la pensée et les sacrements de l'Église, des hommes résolus à s'en priver volontairement !

D'autant plus que parmi ceux qui se ruinent ainsi et qui se ruinent avec une joie affligeante, ils distinguent des savants favorisés des dons de la nature et enrichis d'une culture abondante : ceux-là mêmes auxquels il devrait être le plus facile d'offrir à Dieu l'hommage de leur cœur. Car, sans parler des voies rationnelles, élaborées par la philosophie chrétienne, qui s'offrent à tout homme désireux de justifier son aspiration naturelle vers son Créateur, c'est une tradition constante de la pensée religieuse que la contemplation des créatures

invite l'homme à la contemplation de Dieu. Et si toute créature peut ainsi servir à l'âme comme d'une échelle mystique, il est clair que les créatures les plus nobles y seront les plus aptes. Voilà pourquoi la recherche scientifique semble, par sa noblesse même, particulièrement propre à élever vers le ciel quiconque la pratique, s'y repose et la contemple.

Tout savant, tout mathématicien en particulier, sait bien que la puissance d'esprit est fort diversement répartie entre les hommes. Tel mettra plusieurs jours à comprendre ce que tel autre saisit en quelques minutes, ce qu'un troisième ne comprendra jamais. Et quiconque se représente les intelligences classées par degrés en prolongera instinctivement l'échelle hors des bornes de son expérience. Il lui suffira de s'abandonner à l'impulsion native de son esprit pour concevoir des intelligences de plus en plus clairvoyantes, dont la vue pénètre de plus en plus profondément dans les choses en même temps qu'elles jettent sur l'univers un regard de plus en plus compréhensif, jusqu'à ce que, passant à la limite, il en arrive enfin à couronner la société des esprits par une Conscience devant laquelle aucun objet n'offrirait plus aucune obscurité et à laquelle aucun détail de l'univers n'échapperait. Tout serait découvert devant elle. Son regard traverserait l'épaisseur obscure de la matière, comme le nôtre la transparence d'un beau cristal. Elle porterait en elle l'univers qu'elle créerait en le pensant comme, dans une mesure infiniment plus modeste, le mathématicien fait vivre des symboles, des théories, des problèmes nouveaux par la spontanéité créatrice de sa pensée. Une telle Conscience absolue est seule capable de fonder la vérité : seule elle permet de définir la vérité comme le rapport d'une pensée à une Pensée et non plus comme la relation d'une pensée à une chose.

On objectera qu'il nous est impossible de nous représenter cette Conscience. Sans doute, mais il nous est impossible aussi de nous représenter la personne que nous sommes, et cependant n'avons-nous pas conscience de notre personnalité et une conscience d'autant plus riche que, par le progrès de la vie spirituelle, nous prenons plus pleinement possession de notre pensée et de notre volonté libre ? De même nous ne pouvons nous représenter la personne d'un ami, bien que la connaissance que nous avons de lui soit toute différente de celle d'un objet. Au fur et à mesure que nous le fréquentons, nous acquérons, il est vrai, une science plus précise et plus détaillée de

ses qualités et de ses défauts, de son intelligence, de sa volonté et de son cœur. Mais que cela est superficiel ! Elle est tout autre et combien plus profonde la connaissance de lui que nous trouvons en pénétrant dans son intimité. Je me sens plus près de lui, comme il est plus près de moi. Notre mutuelle compréhension ne nous enrichit pas de l'extérieur comme la science puisée dans les livres. Mais au fond de nous-même elle devient comme une clarté qui élève l'âme et la rend plus vaillante. Mon ami, un long commerce l'a transformé en moi, comme je suis transformé en lui. Il y a entre nous comme une résonance, une sympathie, un accord, une fusion dont nous avons jusqu'à un certain point conscience. Je connais, me semble-t-il, mon ami comme je me connais moi-même, dans le temps où je communie avec lui par l'intelligence dans les mêmes pensées, par la volonté et le cœur dans le même idéal, par la vie dans la poursuite des mêmes buts.

Pareillement une vie de recherche scientifique vécue chrétiennement est le progrès d'une communion avec Dieu dans la connaissance des choses, à mesure que, par l'effort de la recherche et par la grâce de la prière, le savant prend plus nettement conscience des liens vivants qui subordonnent sa pensée à la pensée divine. Dieu nous a parlé avec notre langage dans les Écritures. Mais auparavant il s'était révélé à nous dans le monde où il a matérialisé son image, comme le fut au moyen âge le dogme chrétien dans les cathédrales. Celles-ci, pour le croyant, sont des livres de pierre. De même le monde est une Bible dans laquelle quiconque sait lire s'instruira de Dieu. Le travail du savant, dans cette perspective, se transforme en une recherche de Dieu, et plus parfait devient le travail, plus il est scrupuleux, méthodique, loyal, mieux aussi Dieu est trouvé et servi[1]. La découverte sera louange divine, car l'éclair de l'intelligence saisissant la vérité sera tout à la fois une révélation de Dieu à l'homme et un regard d'admiration de l'homme vers Dieu. Tout progrès dans le savoir peut ainsi signifier une montée vers une ressemblance plus parfaite avec Dieu. Quand saint François d'Assise

1. Nous supposons bien entendu ce travail rapporté à Dieu. Car nous ne pensons pas à nier que la recherche scientifique ne puisse, au contraire, distraire de Dieu. Mais il en est ainsi de toute activité, même de la prière. Le prêtre qui chante la messe, s'il prête trop d'attention à sa belle voix, le novice qui se laisse absorber par la préoccupation de faire matériellement les gestes de la prière, peuvent être l'un et l'autre fort éloignés de Dieu.

contemplait « son frère » le soleil et « ses sœurs » les étoiles, son âme d'elle-même s'élevait et rendait grâces au Créateur qu'il apercevait dans ses œuvres. Qu'un homme ait conservé toute l'exquise sensibilité du Poverello et qu'en plus il soit fort de toute notre science du monde : si la grâce le soulève, il tirera de la merveilleuse structure des atomes et de l'écrasante immensité du monde stellaire une louange de Dieu non moins pleine de poésie, mais plus robuste, mais plus belle, parce que plus riche de vérité. *Benedicite stellæ cœli Domino. Benedicat terra Dominum!*

Tout cela est beau, dira-t-on, mais ce n'est qu'un rêve : du désir de Dieu vous passez trop vite à sa réalité. Or, l'esprit scientifique est un esprit de courage et d'héroïsme ; il donne à la vérité plus de prix qu'à la beauté, plus de prix qu'au bonheur même.

De cette décision de loyauté nul ne songe à le blâmer. Le catholique moins que tout autre. S'il fait un acte de foi, le croyant ne pense aucunement en cela trahir l'esprit. C'est par probité au contraire et par fidélité à la lumière intérieure qu'il consent à l'exigence suprême de l'esprit ; et loin de renier dans son acte de foi la vérité scientifique, il la fonde par l'adhésion volontaire de sa pensée au principe de toute Vérité.

De quelque école philosophique qu'ils se réclament, les savants sont d'accord aujourd'hui sur ce point. Une connaissance, pour être scientifique, doit être *intersubjectivable*. L'idéal du savant est de constituer un corps de vérités objectives, une science qui serait en droit communicable à tout esprit et dont la vérité s'imposerait de droit à tout esprit. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il croit possible de démêler progressivement les relations qui lient entre elles toutes choses, chacune d'elles à chacune des autres et à tout l'univers? Ainsi par le fait qu'il tend vers une science universellement valable, le savant affirme, sinon en paroles du moins par l'ambition intérieure de sa recherche, non pas peut-être plus qu'il ne sait, mais certainement plus qu'il ne voit. Il pose l'idéal, qu'il n'aperçoit pas encore, mais vers lequel il avance, sans d'ailleurs se flatter de l'atteindre jamais, d'une science totale où ses connaissances encore rudimentaires s'intégreraient et qui vaudrait absolument pour toute pensée. L'histoire de la science humaine est une marche conquérante vers cet idéal. Sublime épopée. Mais supposer une science totale qui doive en droit rallier l'adhésion de toute pensée particulière, c'est déjà poser que l'*objet* de cette science forme un *tout intelligible*, une unité

intelligible *antérieurement à toute pensée particulière*[1] ; c'est donc le poser dans une Pensée antérieure à toute pensée particulière. En d'autres termes, le savant suppose objectivement fondées les lois et les relations qu'il cherche à découvrir, et il ne peut le faire sans les supposer connues de Dieu, car la science ne les connaît pas encore et il est contradictoire d'affirmer l'existence d'un objet qui serait, par hypothèse même, hors de toute pensée. Qu'il en ait ou non conscience, en proposant une vérité qu'il a découverte, le savant affirme du même coup ce qui est exigé pour garantir son affirmation ; il proclame donc, implicitement du moins, que cette vérité doit avoir une place dans la totalité du savoir, c'est-à-dire dans une Conscience absolue[2].

Ainsi il est bien vrai que Dieu « n'est pas loin de chacun de nous ». L'homme, dans toute affirmation, en affirme l'existence. Athée, il le fait machinalement ; croyant, il le fait avec conscience. Sera-ce donc tomber dans une superstition humiliante que de se refuser à l'automatisme de l'animal et de chercher dans une méditation poursuivie sans relâche une conscience toujours plus pleine de son activité spirituelle, jusqu'à reconnaître en Dieu, en même temps que l'appel qui la meut, le seul fondement qui en garantisse la valeur?

CHARLES FLEURY.

1. Il s'agit d'une antériorité de *droit*; en *fait*, les pensées particulières font partie du système de relations qui constitue la science. On est moins exposé à l'oublier depuis l'énoncé des relations d'incertitude de Heisenberg qui soulignent l'intervention nécessaire de l'observateur dans toute expérience.

2. On pourra lire une autre forme de cet argument dans le texte qui nous l'a suggéré. Cf. G. de Broglie, in *Archives de Philosophie*, volume III, cahier 3, p. 63-65.

contemplait « son frère » le soleil et « ses sœurs » les étoiles, son âme d'elle-même s'élevait et rendait grâces au Créateur qu'il apercevait dans ses œuvres. Qu'un homme ait conservé toute l'exquise sensibilité du Poverello et qu'en plus il soit fort de toute notre science du monde : si la grâce le soulève, il tirera de la merveilleuse structure des atomes et de l'écrasante immensité du monde stellaire une louange de Dieu non moins pleine de poésie, mais plus robuste, mais plus belle, parce que plus riche de vérité. *Benedicite stellæ cœli Domino. Benedicat terra Dominum !*

Tout cela est beau, dira-t-on, mais ce n'est qu'un rêve : du désir de Dieu vous passez trop vite à sa réalité. Or, l'esprit scientifique est un esprit de courage et d'héroïsme ; il donne à la vérité plus de prix qu'à la beauté, plus de prix qu'au bonheur même.

De cette décision de loyauté nul ne songe à le blâmer. Le catholique moins que tout autre. S'il fait un acte de foi, le croyant ne pense aucunement en cela trahir l'esprit. C'est par probité au contraire et par fidélité à la lumière intérieure qu'il consent à l'exigence suprême de l'esprit ; et loin de renier dans son acte de foi la vérité scientifique, il la fonde par l'adhésion volontaire de sa pensée au principe de toute Vérité.

De quelque école philosophique qu'ils se réclament, les savants sont d'accord aujourd'hui sur ce point. Une connaissance, pour être scientifique, doit être *intersubjectivable*. L'idéal du savant est de constituer un corps de vérités objectives, une science qui serait en droit communicable à tout esprit et dont la vérité s'imposerait de droit à tout esprit. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il croit possible de démêler progressivement les relations qui lient entre elles toutes choses, chacune d'elles à chacune des autres et à tout l'univers ? Ainsi par le fait qu'il tend vers une science universellement valable, le savant affirme, sinon en paroles du moins par l'ambition intérieure de sa recherche, non pas peut-être plus qu'il ne sait, mais certainement plus qu'il ne voit. Il pose l'idéal, qu'il n'aperçoit pas encore, mais vers lequel il avance, sans d'ailleurs se flatter de l'atteindre jamais, d'une science totale où ses connaissances encore rudimentaires s'intégreraient et qui vaudrait absolument pour toute pensée. L'histoire de la science humaine est une marche conquérante vers cet idéal. Sublime épopée. Mais supposer une science totale qui doive en droit rallier l'adhésion de toute pensée particulière, c'est déjà poser que l'*objet* de cette science forme un *tout intelligible*, une unité

des passions entrent ici en jeu. On en mesurera la force en remarquant qu'il a fallu trois ans au projet actuel pour parvenir jusqu'au bureau de la Chambre. Le projet a d'ailleurs le mérite de la netteté. Il stipule que tous les membres de l'assemblée seront élus au scrutin de liste avec représentation proportionnelle intégrale dans le cadre du département (tout département comptant moins de 240.000 habitants étant réuni à un département voisin). Le panachage des bulletins est interdit. Il sera attribué à chaque liste autant de sièges que le nombre de voix réuni par elle contiendra de fois le quotient électoral (uniforme pour tout le pays et fixé à 16.000). Les restes seront utilisés pour constituer des listes régionales, et éventuellement une liste nationale pour chaque parti, étant entendu qu'un reste supérieur à 8.000 voix donnera droit à un siège en plus.

Après l'exposé du rapporteur, M. Pomaret, les orateurs se succèdent, développant les arguments accoutumés. Cette fois, le parti de la Chambre est pris : l'ensemble de l'article premier, qui consacre le principe de la *représentation proportionnelle intégrale*, est adopté par 425 voix contre 158.

Une semaine plus tard, le Congrès se réunissait à Versailles pour l'élection du président de la République : élection sans imprévu et sans gloire et qui n'éveilla de passion que dans les cercles étroits des milieux parlementaires.

Jusqu'au dernier jour de mars, les noms mis en avant ne favorisaient guère la fièvre des pronostics : outre les candidats de principe communiste et socialiste (MM. Cachin et Bedouce), qui groupent rituellement, au premier tour, les voix du parti, cinq candidats étaient en présence : MM. Queuille, Justin Godart, Henry Roy, radicaux-socialistes ; François Piétri, de l'Alliance démocratique, et Fernand Bouisson, qui n'est inscrit à aucun groupe. M. Lebrun, ayant déclaré à diverses reprises que ses principes ou ses scrupules constitutionnels lui interdisaient d'envisager une réélection, semblait définitivement hors de jeu. Cependant, le 31 mars, on apprend que la gauche démocratique du Sénat tente de faire revenir le président de la République sur sa décision. On murmure que M. Daladier n'est pas étranger à cette tentative. Une réélection qu'on espère moralement unanime dans les circonstances présentes symboliserait heureusement la volonté d'unité et de continuité de la France. Les premières réactions des parlementaires font présager tout autre chose,

Socialistes et communistes s'indignent de « cet abus de pouvoir de l'exécutif » et crient à la dictature. Beaucoup de radicaux font chorus.. et affirment que M. Lebrun, le modèle des présidents constitutionnels, ne consentira jamais à la « reconduction ». En fait, le 3 avril, les journalistes qui attendent à l'Élysée apprennent de la bouche de M. Daladier que M. Lebrun consent à laisser poser sa candidature. Sur l'heure, MM. Bouisson, Piétri, Queuille, Roy s'effacent; M. Justin Godart demeure. Et tandis que communistes et socialistes affirment qu'ils refuseront leurs voix au « candidat du gouvernement », les radicaux hésitent, partagés entre le désir d'avoir un président radical et le souci de ne pas faire pièce à la politique de M. Daladier.

On est, hélas ! bien loin de l'unanimité désirée !

De fait, le 5 avril, les voix se dispersent sur cinq ou six noms. M. Lebrun passe au premier tour, mais à faible majorité : 506 voix sur 904. Une fois de plus le vote témoigne de l'impuissance du Parlement à se libérer de l'esprit de compétition et d'intrigue qui le paralyse et le discrédite. Le pays a été plus sage en refusant de s'intéresser à ces querelles; il a fait l'économie de quelques heures de stérile agitation.

II. — Politique extérieure : Solidarité franco-anglaise ; la Paix armée.

On a signalé dans les précédentes *Études* l'indignation causée par le coup de force italien contre l'Albanie, le Vendredi saint. Indignation doublée chez beaucoup d'un douloureux étonnement en constatant le mutisme et l'apparente passivité du gouvernement français. Durant trois jours, nos journaux ne parlèrent que de la réaction à Londres, des intentions de M. Chamberlain, de la prochaine convocation du Parlement britannique. A la même date, des communiqués officieux affirmaient que les Chambres françaises n'avaient aucun motif de se réunir avant le 11 mai, que le prochain Conseil des ministres écouterait opportunément, trois ou quatre jours après l'événement, l'exposé de M. Bonnet et que le caractère exceptionnel attribué par quelques journalistes à la réunion du Conseil permanent de la Défense nationale, le 9 avril,... était du domaine de la fantaisie. Cette discrétion préparait-elle une éclatante surprise ou servait-elle à cacher une morne passivité ? En fait, la première réaction du gouvernement se traduisit par de silencieux mouvements de troupes :

on put constater que l'expérience de septembre n'avait pas été inutile et que des progrès avaient été réalisés depuis lors. Ensuite, ce furent des actes diplomatiques, toujours étroitement synchronisés sur la politique anglaise : le 13 avril, la France accorde à la Roumanie et à la Grèce les garanties accordées par l'Angleterre ; le 15, Paris donne en même temps que Londres son adhésion sans réserve au message du président Roosevelt. Et de nouveau ce sont des mesures militaires : le 17 avril, seize bâtiments français gagnent Gibraltar ; le 18, paraissent treize décrets-lois concernant encore la défense nationale ; le 21, enfin, M. Reynaud demande au pays un nouvel effort économique et financier pour faire face à ces charges imprévues (voir *Vie économique et sociale*).

Dans l'intervalle, ont été prises des mesures de sécurité intérieure : des décrets-lois réglementent plus strictement le contrôle des associations d'étrangers, leur réquisition en temps de guerre, etc. (12 avril) ; une enquête est ouverte contre les auteurs présumés de l'incendie du *Paris*, qui a brûlé au Havre le 19 avril dans des circonstances troublantes ; enfin, le 23 avril, sont dissoutes plusieurs associations suspectes en Alsace, tandis que deux nouveaux décrets-lois répriment la propagande étrangère dans la presse et interdisent toute excitation raciste ou religieuse de nature à troubler l'unité du pays.

Il est clair que toutes ces mesures nous éloignent de « la vie facile » et restreignent « nos libertés » ; il n'est pas moins sûr qu'elles sont nécessaires : le Français moyen le sait bien, à tel point qu'il ne croit même plus son journal quand celui-ci s'avise de lui affirmer le contraire. En fait, le pays s'installe de plus en plus dans cet état de tension, intermédiaire entre la paix et la guerre, et qu'on nomme assez justement la *paix armée*.

La Vie économique et sociale

Trente-neuf décrets-lois nouveaux ont paru à l'*Officiel* du 22 avril. Ils forment un « train » assez lourd.

Les dépenses que prévoient ou provoquent ces nouvelles mesures concernent la défense nationale. Elles sont évaluées à la somme de 15 milliards environ.

Où trouver les ressources correspondantes ? Dans des *impôts* supplémentaires. Voici les principaux.

Sauf pour quelques ventes qui en sont exonérées (celles du pain, du lait sont dans le cas), toutes les affaires commerciales sont frappées d'une taxe de 1 p. 100 sur le prix de vente, qui sera donc majoré d'autant. Si l'on veut voir la portée de ce prélèvement, il faut se rappeler que l'impôt sera perçu à chaque transaction. Or, un objet, avant d'être livré au commerce pour un usage déterminé, a passé souvent par bien des états successifs, depuis la matière première jusqu'à la forme définitive. Chacun des marchés ainsi échelonnés subira le prélèvement susdit. De même, toutes les ventes intermédiaires qui amènent un produit de l'usine ou de la ferme jusqu'à la boutique du détaillant.

Par contre, les décrets-lois stipulent certains dégrèvements sur la patente et un assouplissement de la taxe à la production.

A côté des impôts, voici le chapitre des *économies*. Il comporte certains allégements des charges de l'État, notamment dans les participations financières aux entreprises industrielles ou commerciales, dans les subsides accordés à l'Office du blé. Il est surtout prévu une réduction du personnel dans les services publics. Des avantages sont offerts aux agents qui spontanément démissionneraient, surtout s'ils se retirent à la campagne ou dans des petites villes. Des mises en congé temporairement payé seront imposées suivant une règle qui tient compte de l'ancienneté et de la situation familiale.

Ces mesures, en raison des indemnités qu'elles réclament pour ne point être inhumaines, n'apporteront peut-être pas à l'État des économies très substantielles, au moins immédiatement. Et les causes ou les occasions des dilapidations antérieures semblent bien subsister tant que l'on n'a pas remanié, pour la simplifier, la structure même de certaines administrations. D'assez timides réformes — peut-être les seules réalisables actuellement — cherchent à mettre plus d'ordre dans quelques services de la ville de Paris et des départements.

Les ressources espérées ne viendront pas si la production ne reprend pas un rythme accéléré. Pour le lui rendre, les décrets-lois stipulent, au moins à titre provisoire, un nouveau régime du *travail*.

La semaine normale est de quarante-cinq heures. C'est-à-dire que le tarif de majoration (5 p. 100 de manière uniforme) n'est appliqué qu'à partir de la quarante-sixième heure. Les entreprises,

qui voudront augmenter ainsi le temps du travail ne pourront, par ailleurs, licencier une partie de leur personnel.

Enfin, l'on prévoit une surveillance plus stricte destinée à réprimer la *fraude fiscale*. Si la somme déclarée pour l'impôt sur le revenu ne paraît pas répondre aux signes extérieurs de richesse (loyer, domestiques, automobiles...), la taxe à payer sera fixée de façon forfaitaire.

Les *bénéfices* réalisés par les entreprises travaillant pour la défense nationale ne pourront en aucun cas dépasser 10 p. 100 du montant du marché.

Telles sont les principales mesures prises sous le coup de nécessités budgétaires que la folie des armements mondiaux impose. Les socialistes et communistes affirment que les capitalistes sont épargnés tandis que le peuple sera écrasé sous une nouvelle hausse de la vie.

En dehors de ces récriminations partisanes, reconnaissons que des sacrifices sont exigés de tous et souhaitons qu'ils soient efficaces.

Éducation et Enseignement

Par deux arrêtés des 24 janvier et 17 mars 1939, modifiant un arrêté du 6 mars 1936, M. Jean Zay a fait *un pas de plus vers le monopole*, porté *une atteinte de plus à la liberté d'enseignement*. Désormais, et dès les concours de 1939, les candidats aux écoles nationales professionnelles et aux écoles nationales d'horlogerie devront justifier qu' « ils sont titulaires du certificat d'études primaires avec, en plus, une année de scolarité », ou produire « un certificat attestant qu'ils sortent de la classe de cinquième des lycées ou collèges de l'État ». On peut se demander si, pour les élèves de l'enseignement primaire libre, le certificat de scolarité sera accepté. En tout cas, pour ceux qui sortiraient de l'enseignement libre secondaire, ils ne peuvent plus se présenter au concours de ces écoles que par dispense personnelle du ministre. Un pas encore est fait par le décret du 18 février 1939 sur les centres facultatifs d'orientation professionnelle, qui sont en fait soumis à un régime de pur arbitraire. Toutes les craintes qu'avait fait concevoir le projet de décret présenté au Conseil supérieur de l'Enseignement technique sont, hélas ! confirmées.

Pâques est l'époque des *Congrès universitaires*. La coordination entre l'enseignement secondaire, l'enseignement primaire supérieur et l'enseignement technique, telle qu'elle a été actuellement réalisée,

et donc l'organisation de l'enseignement du second degré, ne semblent pas satisfaire les membres de l'enseignement public et, ceci est notable, pas plus les maîtres de l'enseignement primaire supérieur que ceux de l'enseignement secondaire. Favorable à la coordination dans l'intérêt des élèves, *le Syndicat national des Lycées, Collèges et Cours secondaires* est hostile à une « unification » qui ferait perdre à l'enseignement secondaire ses qualités propres de culture. *Le Cercle Fustel-de-Coulanges* s'alarme que l'enseignement secondaire perde sa première année, la sixième, perde son unité par la division en deux cycles, et son caractère de culture par l'encyclopédie des nouveaux programmes. Ayant procédé à une enquête sur l'expérience des classes d'orientation en 1937-1938, *la Société des Agrégés de l'Université* émet le vœu « que soit interrompue l'expérience des classes d'orientation et abandonnée l'organisation de ces classes qui, en fait, amputent d'une année le cycle des études secondaires et entravent la formation des élèves à l'effort personnel ; que le souci d'orientation des élèves ne soit pas pour autant abandonné, mais soit même étendu à toutes les classes de l'enseignement secondaire, en facilitant aux maîtres l'exercice de leur tâche à cet égard par l'introduction dans toutes les classes des excellentes conditions techniques actuellement réalisées en faveur de la seule classe d'orientation : effectifs limités d'élèves, conseils de classe fréquents, collaboration avec les familles, coordination (mais non assimilation) des programmes, surtout dans les années initiales du second degré ». A l'unanimité, *les directeurs et directrices des écoles primaires supérieures et professionnelles* protestent contre la tendance à l'assimilation des enseignements secondaire et primaire supérieur et demandent que « le caractère et l'originalité de ce dernier enseignement — qui réalise un juste équilibre entre la formation professionnelle et la culture générale — ne subissent aucune atteinte ». *Le Syndicat national des Fonctionnaires des Écoles primaires supérieures*, qui vient de confirmer son adhésion à la C. G. T., constate que, des réformes partielles, opérées par décrets et arrêtés, est née « une situation incohérente » qui « comporte de graves dangers pour l'enseignement primaire supérieur ».

Mouvements de Jeunesse

Tout s'efface, en ce mois de Pâques, devant *le triomphe de la Jeunesse agricole chrétienne* qui, pour la première fois, a rassemblé

à Paris, en son dixième anniversaire, vingt mille jeunes ruraux, venus de toutes les provinces de France, avec leur allure, leur accent, leur couleur propres et leur ressemblance profonde.

Vendredi, 21 *avril*. — Réception à l'hôtel de ville. M. Bucaille adresse aux jacistes *le salut de Paris*, « étroitement tributaire de la terre française ». Le préfet de la Seine les félicite de leurs « efforts lucides et persévérants pour maintenir dans notre pays un équilibre social plus que jamais nécessaire ». Dans sa réponse, le président de la J. A. C., Pierre Lambert, ayant rappelé que nulle cité ne peut s'accroître sans l'apport des énergies matérielles et morales venues de la campagne, atteste que « *la jeunesse terrienne ne se borne pas à l'horizon de ses champs et acquiert le sentiment de la collaboration* » pour le service du bien commun, l'établissement de la paix sociale dans la charité. Le salut aux morts de la guerre, à l'Arc de Triomphe, témoigne de ce sentiment profond de l'unité nationale. Puis, au Palais des Sports, c'est la séance d'accueil, *la présentation des provinces*, les chants régionaux, le chant jaciste dans l'harmonie blanche et verte des drapeaux.

Samedi, 22 *avril*. — A Saint-Sulpice, messe de communion, émouvante de recueillement paisible. Un évêque rural, S. Exc. l'évêque d'Évreux, redit aux jacistes *les exigences de la vie à la terre*, rude, moins confortable, sans tant de plaisirs, et les loue de s'être groupés, au lieu de gémir, pour semer dans l'espérance de refaire une terre de France plus aimée et mieux cultivée. Au Vélodrome d'hiver, dans la matinée, une séance d'étude sur l'exode rural, la différence de traitement entre la campagne et la ville, le problème féminin à la campagne, le malaise paysan ; toujours, aux revendications formulées avec mesure, aux plaintes légitimes, se mêlait *le rappel des responsabilités et des devoirs des hommes de la terre*. L'après-midi, sous la présidence de S. Exc. le Nonce apostolique, autour de deux thèmes : la J. A. C. au service de la terre et du pays ; la J. A. C. apportant la joie au monde rural découragé, à la terre délaissée, des chants et des danses alternant avec des discours. Cette séance a donné aux assistants une *impression de joie saine et spontanée*. Le président général de l'A. C. J. F., Alain Barrère, a rappelé aux jacistes l'unité de tous ceux qui travaillent à refaire une France chrétienne. En la personne des trois premiers présidents de la J. A. C. et de celui qui, dans l'A. C. J. F. d'avant les mouvements spécialisés,

a été le représentant de la terre, le P. Foreau, aumônier national, montre *la famille rurale* telle que la J. A. C. travaille à la rétablir. S. Exc. le Nonce apostolique félicite les jacistes de pouvoir entendre les leçons de la nature et de donner le spectacle d'une jeunesse qui, après avoir accompli son travail, s'abandonne confiante à la Providence. La nuit venue, c'est à Notre-Dame la veillée de prières et sa ferveur silencieuse.

Dimanche, 23 *avril*. — La messe au Vélodrome d'hiver a été le point culminant du congrès. Solennelle par l'assistance, émouvante par l'unanimité dans la prière autour d'un jeune prêtre, ancien jaciste, qui célébrait. Qui, mieux que l'ancien président général de l'A. C. J. F. d'avant la guerre, aurait pu *relier au passé le présent magnifique*, enseigner la force de la tradition, la grandeur de la continuité ? S. Ém. le cardinal Gerlier parlait à tous ces jeunes comme un des leurs. Et celui qui avait été le président de la vie intérieure redisait simplement qu'elle importe plus que le nombre et sa force pour, fidèle au serment premier d'Albert de Mun, rendre la France à Jésus-Christ, *adosser les campagnes à la Croix*. Parce que leur jeune ardeur a cette profondeur, la Patrie salue en ces jeunes son espoir et l'Église les bénit. Le jeu scénique de l'après-midi fut d'une rare qualité spirituelle et sincère. Tout *le travail de la terre* était évoqué en mouvements harmonieux, en gestes lents, avec une joie sereine et la paix des moments de silence, ce travail qui nourrit l'humanité, fonde la vie familiale, donne sa matière au sacrifice eucharistique. Au milieu de l'enthousiasme des assistants de la ville, les jacistes restaient graves et contenaient leurs sentiments. Un dernier appel du président de la J. A. C. au travail de reconstruction paysanne et de conquête noblement gagnée. Et S. Ém. le cardinal Verdier revient à la leçon de confiance toujours si douce à ses lèvres, et que ces trois jours avaient faite plus persuasive.

Le retentissement de ce congrès dans l'opinion française a été grand. Rarement la presse, souvent divisée et diviseuse, avait été aussi unanime dans une grave et affectueuse admiration, traduisant sensiblement l'unité de la France.

Les Arts

Exposition des Ballets russes. — Au Pavillon de Marsan, une exposition ménagée par Picasso et Serge Lifar évoque les célèbres

ballets que Serge de Diaghilew monta chez nous entre 1909 et 1929. Il faut rechercher assez loin dans l'histoire de notre art pour retrouver une période semblable à celle de ces vingt ans. Semblable union de ce que le monde offrait de meilleur dans tous les champs de l'activité artistique, semblable ardeur, semblable floraison, semblables renouvellements. D'année en année, grâce au courage autant qu'au goût de celui qui les menait, ces féeries se métamorphosaient. Parties de ce que l'Orient offrait de plus luxuriant à nos imaginations desséchées, à nos sensibilités langoureuses (souvenons-nous du modern style), elles devaient aboutir à ce que nous pouvions concevoir de plus dépouillé, de plus pur : passer de Bakst à Picasso.

Il nous reste de ces fêtes plusieurs de nos chefs-d'œuvre musicaux et aussi certains souvenirs qui donnent une sorte de nostalgie à ceux qui purent contempler ces incomparables spectacles et un regret à ceux qui en furent privés. Les vestiges que le Louvre nous en montre feront rêver les uns et les autres. Mais tel est ce butin qu'il offre mieux qu'une rétrospective. Si en effet deux ou trois aquarelles nous paraissent assez vieillies, si nous repoussons la morbidesse qui se dégage de ces images asiatiques, combien nous enchantent les œuvres qu'on osa demander aux maîtres de l'art indépendant! Ainsi les rideaux et les nombreux dessins de Picasso, les maquettes de Rouault, de Braque, de Derain. Nous voyons là, au demeurant, ce que ces peintres eussent pu donner si on leur avait confié des tâches décoratives à des fins moins éphémères. C'est dire de toutes façons que cette manifestation ne s'adresse pas qu'à l'historien, aux professionnels ou aux amateurs de l'art scénique, mais qu'elle présente au grand public un choix de bonne classe.

Les Sciences

Un des professeurs honoraires de l'École de médecine de Nantes, Stéphane Leduc, vient de mourir. Depuis longtemps on ne parlait plus de lui, mais dans les premières années du siècle il eut son heure de célébrité : presque tous les ouvrages traitant de la vie parlent de lui comme d'un homme qui crut avoir trouvé *la génération spontanée*. Il écrivait en effet en 1906 :

J'ai fabriqué des graines artificielles formées d'un tiers de sulfate de cuivre, de deux tiers de sucre et de l'eau pour granuler ; je sème ces graines dans un plasma artificiel... La graine gonfle, germe et pousse, émettant des rhizomes et

des racines, puis des tiges verticales... Lorsqu'une tige est brisée, il se forme une cicatrice et la croissance recommence.

Qu'il y ait des analogies avec le vivant, et que même la croissance du vivant soit éclairée par celles-là, on ne peut le nier; mais parler de vie, et appeler graines, tige, racines les résultats de cette curieuse réaction chimique, c'est tout de même aller un peu vite en besogne ! Le succès fut aussi grand qu'éphémère.

Le fossé qui sépare la matière de la vie reste problème troublant ; de nombreuses expériences ont été faites, et sont encore faites pour le combler. Les résultats sont parfois remarquables et paraissent déconcertants pour certains : hormones animales et surtout végétales, « fatigue » et « empoisonnement » des métaux, etc., et surtout ces récents et combien fameux virus-protéines de Stanley. Ils jouiraient du pouvoir d'assimiler, de grandir aux dépens du milieu extérieur. Ces cristaux seraient-ils vivants ? Certains vont jusqu'à le penser et croient déjà tenir le secret de la vie.

Le souvenir de Stéphane Leduc doit nous rendre prudents.

Un grand nombre de revues scientifiques parlent des propriétés étonnantes de la *colchicine*. De fait, il est peu de sujets aussi passionnants en biologie à l'heure actuelle. La colchicine est le poison tiré du colchique d'automne, cette belle fleur lilas mauve qui vient en fin de saison émailler les prés ras. Si l'on met ce poison au contact des cellules en train de se développer, on obtient des résultats extraordinaires : les plantes qui résistent à l'empoisonnement doublent le nombre de leurs chromosomes, et par suite augmentent la taille de leurs cellules et de tous leurs organes. Les agronomes essayent d'empoisonner leurs plantes de choix, car cette mutation serait héréditaire.

Si dans un œuf de poule on met deux millièmes de milligramme de ce poison, on a des résultats effarants : les embryons commencent un monstrueux développement ; ils sont éventrés et leur corps est tellement retourné que leurs pattes vont s'appliquer contre leur queue au-dessus de la tête.

Ce mystérieux pouvoir de la colchicine est connu depuis peu. Quelles surprises nous réserve ce poison troublant?

La France d'Outre-mer

Le Budget de l'Indochine

C'est une bonne fortune de pouvoir étudier un budget colonial sous la conduite d'un homme unissant à une connaissance exacte du pays, de ses besoins et de ses ressources, la compétence d'un technicien. Telle est notre chance. Nous trouvons en effet dans les quatre articles que M. René Bouvier vient de donner à *France-Outre-Mer* (31 mars, 7, 14 et 21 avril) un examen impartial de la situation économique de l'Indochine et de sa position budgétaire.

L'Évolution récente du Budget général. — A partir de 1931, la chute des cours du riz entraîne la décrue progressive des recettes. En 1934, elles sont tombées de 95 à 54 millions de piastres. Le gouverneur général Robin n'hésite pas devant une déflation massive : de 104 millions de piastres, les dépenses sont ramenées par lui à 55 millions, en dépit des charges supplémentaires assumées depuis 1931 par le budget général. L'opération hardie réussit, les finances de l'Indochine sont sauvées, si bien que les mesures de restriction peuvent être progressivement desserrées. On voit remonter le chiffre des dépenses à 60, 63, 80 millions et, pour l'exercice 1939, à 89.315.680 piastres.

La reprise n'a-t-elle pas été trop rapide, et n'est-on pas en droit de redouter un retour du déficit ou une pesée trop lourde sur le contribuable ? M. René Bouvier ne le pense pas. Mais la répartition des dépenses lui inspire quelque inquiétude : le service de la dette a quadruplé en dix ans, tandis que, par exemple, les dépenses pour travaux neufs, trois fois moins importants que dix ans plus tôt, ne représentent plus que 6 p. 100 au lieu de 19 p. 100 des dépenses réelles.

Comment financer l'Équipement de l'Indochine? — Il est clair que la prospérité de l'économie indochinoise est fonction de l'équipement du pays. Comment le financer dès lors que le budget s'avère impuissant à fournir des ressources suffisantes ? Procéder par voie d'emprunt ne serait admissible que si les fonds d'emprunt devaient être investis dans des travaux immédiatement rentables. Prélever les ressources nécessaires sur la Caisse de réserve ne peut être qu'un expédient temporaire laissant les réalisations débitrices de la Caisse et vidant

des racines, puis des tiges verticales... Lorsqu'une tige est brisée, il se forme une cicatrice et la croissance recommence.

Qu'il y ait des analogies avec le vivant, et que même la croissance du vivant soit éclairée par celles-là, on ne peut le nier; mais parler de vie, et appeler graines, tige, racines les résultats de cette curieuse réaction chimique, c'est tout de même aller un peu vite en besogne ! Le succès fut aussi grand qu'éphémère.

Le fossé qui sépare la matière de la vie reste problème troublant ; de nombreuses expériences ont été faites, et sont encore faites pour le combler. Les résultats sont parfois remarquables et paraissent déconcertants pour certains : hormones animales et surtout végétales, « fatigue » et « empoisonnement » des métaux, etc., et surtout ces récents et combien fameux virus-protéines de Stanley. Ils jouiraient du pouvoir d'assimiler, de grandir aux dépens du milieu extérieur. Ces cristaux seraient-ils vivants ? Certains vont jusqu'à le penser et croient déjà tenir le secret de la vie.

Le souvenir de Stéphane Leduc doit nous rendre prudents.

Un grand nombre de revues scientifiques parlent des propriétés étonnantes de la *colchicine*. De fait, il est peu de sujets aussi passionnants en biologie à l'heure actuelle. La colchicine est le poison tiré du colchique d'automne, cette belle fleur lilas mauve qui vient en fin de saison émailler les prés ras. Si l'on met ce poison au contact des cellules en train de se développer, on obtient des résultats extraordinaires : les plantes qui résistent à l'empoisonnement doublent le nombre de leurs chromosomes, et par suite augmentent la taille de leurs cellules et de tous leurs organes. Les agronomes essayent d'empoisonner leurs plantes de choix, car cette mutation serait héréditaire.

Si dans un œuf de poule on met deux millièmes de milligramme de ce poison, on a des résultats effarants : les embryons commencent un monstrueux développement ; ils sont éventrés et leur corps est tellement retourné que leurs pattes vont s'appliquer contre leur queue au-dessus de la tête.

Ce mystérieux pouvoir de la colchicine est connu depuis peu. Quelles surprises nous réserve ce poison troublant?

sion en Birmanie, où le montant des impôts directs dépasse celui des impôts indirects.

La conclusion que suggèrent ces rapprochements est que l'Indochine a fait une place trop modeste aux impôts directs dans ses ressources budgétaires. Il semble donc indiqué de revenir sur cette répartition des taxes afin d'y introduire plus de logique en donnant du même coup au budget une plus grande élasticité.

Comment procéder à cet aménagement? A l'examen de cette question délicate M. René Bouvier apporte une prudence très avertie. De son étude — dont on doit se borner à indiquer la tendance — il résulte qu'à son sens l'impôt personnel et l'impôt foncier doivent être remaniés : les taux actuellement insuffisants en seront majorés de manière à rejoindre le niveau antérieur à la dévaluation.

Cette réforme portant sur les impôts directs devrait avoir comme contre-partie un rajustement des recettes indirectes dans le but de les associer davantage à la vie intérieure du pays. Cette dernière réforme consisterait, partiellement du moins, dans un régime de taxes à la production liées au développement des industries européennes et indigènes, ainsi que dans un aménagement plus rationnel des régies.

Grâce à ces retouches, le budget général de l'Indochine trouverait à la fois plus d'élasticité et plus de stabilité ; par là également les budgets des cinq pays auraient chance d' « étaler » et ainsi disparaîtrait ou s'allégerait la contribution qu'ils doivent solliciter du budget général, au détriment de l'équilibre de celui-ci.

Chapitre des Économies. — A côté de ce nouvel effort fiscal à envisager, il convient de rechercher s'il est possible de réaliser des économies et dans quelle mesure on pourra éviter que les dépenses du budget général s'accroissent au rythme accéléré que nous avons constaté au début de cette étude.

Il est clair qu'après l'effort de compression réalisé jusqu'en 1935, les dépenses devaient s'accroître, et d'autant plus rapidement qu'elles avaient été plus rapidement réduites : dépenses différées à exécuter, sans parler du rajustement à l'augmentation du coût de la vie résultant de la dévaluation.

Cependant, ces réserves faites, il semble possible de réaliser des économies de l'ordre de 4 à 5 millions de piastres, qui viendront s'ajouter aux excédents de recettes provenant de l'aménagement

fiscal. Sur quels chapitres faire porter ces économies et par quelles compressions les réaliser : c'est ce que M. René Bouvier étudie en détail. Il est impossible de le suivre dans ce résumé qui perdrait toute sa signification à ne retenir que les grandes lignes d'un projet, lequel emprunte aux détails le caractère pratique de sa réalisation.

Quant à ses conclusions, elles sont à retenir.

Pas d'emprunts nouveaux, en l'état actuel de l'endettement de l'Indochine, qui ne soient pas payants à bref délai. Pas d'expédients fiscaux condamnables vis-à-vis d'un pays dont l'économie profonde est si saine et qui ne mérite pas un tel traitement.

Que le chef de la colonie dispose de pouvoirs suffisants pour se tracer un programme fiscal de longue haleine et pour l'exécuter ensuite avec méthode en reprenant, point par point, les deux colonnes de ses recettes et de ses dépenses.

Qu'il puisse moderniser, adapter, diversifier ses recettes, équilibrer celles qui grèvent la masse des contribuables et celles qui les touchent personnellement.

Qu'il puisse également surveiller sévèrement ses frais généraux, le rendement de ses services et améliorer progressivement ses coefficients d'exploitation.

Arrivé à ce terme de son étude, M. René Bouvier remarque que de telles conclusions sont en partie valables pour d'autres colonies. Ce ne sera pas fait pour surprendre : c'est le privilège des solutions logiques de s'appliquer à d'autres cas que celui qui les a provoquées. Il ajoute que son système est « terriblement orthodoxe » et qu'en le proposant « il ne fait guère preuve d'imagination ». Encore un point sur lequel nous sommes heureux de lui donner pleinement raison. Son système s'inspire des principes de la plus saine des économies et son opportunité ne saurait être récusée, car il ne s'agit pas de théories plus ou moins en l'air, mais bien au contraire d'un plan ajusté à une étude concrète des faits.

REVUE DES LIVRES

Religion et Piété : Chanoine Thellier de Poncheville; E. Masure; J. de Guibert 408
Études bibliques : *Initiation biblique*; J. Coppens 411
Biographies religieuses : F. Lavallée; H. de Vismes; Chanoine I. Entraygues; A.-M. Panheleux 412
Histoire : J. Robiquet; G. Izard; J. W. Thompson et S. K. Padover; G. Lenotre 415
Monographies : M.-A. Fabre; L. Bron; M. René-Bazin 418
Questions économiques et politiques : F. Legueu; A. Muller; M. Nouvellière; J. Leclercq 419
Philosophie et Psychologie : F. Gonseth; Docteur H. Arthus 421
Témoignages sociaux : J. Walgraffe; Y. Bougé. 423
Littérature : R. Bouvier et É. Maynial; S. de Korwin-Piotrowska; J. Tielrooy. 424
Linguistique : A. Dauzat. 425
Romans et Nouvelles : M. Barrère-Affre; Y. Dartois; L.-P. Desrosiers; H.-J. Magog; L. Béranger 426
Régionalisme, Tourisme : A. Mabille de Poncheville; O. Pernikoff. . . . 428
Aventures, Expéditions : Docteur V. Heiser; R. Vercel 429
Art chrétien : M. Vloberg 431
Sciences religieuses : *Recherches de Science religieuse; Dictionnaire* 432

RELIGION ET PIÉTÉ

Chanoine Thellier de Poncheville. — **L'Enfance sacerdotale de Jésus.** Paris, Éditions *Spes*, 1938. In-16, 254 pages. Prix : en vente groupée, 7 fr. 50; isolément, 12 francs.

Tous ceux qui connaissent la haute idée que M. le chanoine Thellier de Poncheville conçoit de la dignité du prêtre et de sa place dans la société attendaient de lui une étude sur le suprême sacerdoce du Christ. Ces pages répondent pleinement à leur attente. Ils y trouveront, avec la plénitude de la science dogmatique, cet élan d'une sorte de lyrisme contenu, cette vision des choses, ce contact avec les préoccupations, les réalités, même le vocabulaire des temps présents, qui sont dans sa manière. Au jour de l'Incarnation, « un Dieu a été donné aux hommes et un Prêtre à Dieu ». Ce prêtre, ce médiateur entre l'humanité et le Père céleste, le Verbe fait homme en poursuivra la fonction en toute son enfance.

Un autre volume dira comment ce sacerdoce du Verbe fait chair « s'est épanoui au milieu des foules palestiniennes, puis perpétué au cœur des Douze ». Lucien Roure.

E. Masure. — **De l'éminente Dignité du Sacerdoce diocésain.** Paris, Bloud et Gay, 1938. In-12, 187 pages.

Par le fait de son sacerdoce, le prêtre est appelé à la perfection. Pour y tendre plus efficacement, certains prêtres cherchent l'appui d'une ascèse religieuse, parfois dirigée et soutenue par des vœux. Ce recours est-il sage, inspiré par une juste appréciation des exigences du sacerdoce et des efforts personnels qu'il demande ? ou au contraire faut-il y voir une méconnaissance des grâces propres du sacerdoce, qui suffiraient par elles-mêmes à assurer la sanctification du prêtre ? De ces deux réponses, M. Masure a choisi la seconde.

Pour la défendre, il avait antérieurement écrit quelques articles ; il les réunit et les développe dans le petit livre que nous avons sous les yeux. On y trouve bien des pages brillantes et suggestives, et je tiens à y insister d'abord. Jésus est prêtre, et il l'est dans toute sa vie : « Prêtre en son intérieur, tout plein de Dieu pour le prier en notre nom et nous mettre à l'abri ; prêtre en ses démarches, pour nous guérir et nous purifier, pour jeter sur nos ténèbres de la lumière et de la paix, exorciser nos terreurs, exhausser nos fiertés, faire le pont entre nous et cet Infini qui nous attire et qui nous fait peur » (p. 19-20). C'est là l'idéal de la vie sacerdotale ; pour y tendre, estime M. Masure, on n'a pas besoin d'emprunter l'ascèse des religieux ; si on recourt à ces moyens de perfection, on risque « d'oublier que la vraie loi interne du sacerdoce diocésain, c'est la charité apostolique, que celle-ci est sanctificatrice par elle-même, qu'elle se confond avec la perfection et qu'il y a dans l'exercice, ou même dans l'apprentissage des vertus strictement sacerdotales, des vertus apostoliques et pastorales en particulier, une semence de sainteté qu'aucune ascèse ne remplacera jamais complètement » (p. 158). Il est certain que l'action apostolique est, pour le prêtre, un précieux moyen de sanctification ; mais devons-nous craindre que l'ascèse n'étouffe cette semence de sainteté ? N'est-il pas vrai, au contraire, qu'elle la féconde ? C'est l'enseignement et l'exemple de saint Paul (*I Cor.*, IX, 27 ; *II Cor.*, IV, 7-12).

N'est-ce pas là aussi que nous entraîne le sacrifice eucharistique ? Il me semble que dans tout le livre l'auteur a trop effacé le rôle de l'Eucharistie dans la sanctification personnelle du prêtre et dans son action apostolique. Déjà dans la première partie, consacrée au sacerdoce du Christ, on est surpris de lire : « L'auteur de l'épître aux Hébreux a pu construire toute une théologie et, si l'on veut, toute une métaphysique du sacerdoce et du sacrifice du Christ, sans faire aucune allusion à l'Eucharistie » (p. 45). Exégètes et théologiens seront également déconcertés par ce jugement ; sans nous attarder à le discuter, remarquons la préoccupation qu'il révèle : dégager le sacerdoce du Christ du sacrifice eucharistique, non certes en l'en séparant, mais en montrant que « la notion de sacerdoce déborde dans le temps et en métaphysique l'idée de sacrifice... Le sacerdoce

leur brique. L'Institut catholique de Paris vient de réussir là une œuvre attendue et l'édition est digne de l'œuvre. R. PAUTREL.

J. COPPENS. — **Histoire critique de l'Ancien Testament.** Tournai et Paris, Casterman, 1938. In-8, 126 pages.

Les lecteurs de la *Nouvelle Revue théologique* ont eu, en mai, juin, juillet derniers, la primeur de ces pages. Il ne s'agit guère moins que d'un dépouillement de la production scientifique en matière de critique biblique dans son ensemble : j'en frémis, l'effet eût été accablant sans le talent d'une synthèse historique souriante, ouverte, irénique. L'étendue de la compétence est rare, moins pourtant que cet effort d'égale sympathie à tout essai loyal, moins surtout que la brièveté. Ce n'est pas qu'un palmarès ; un jugement fin et souple cherche un fil d'Ariane pour l'avenir. Les conseils proposés vis-à-vis des décisions de la Commission biblique allient le tact à la modération. La mémoire du P. Knabenbauer (p. 114) mérite qu'on tienne compte du renversement de sa position, signalé déjà en 1921 par Dom H. Höpfl (Intr. Comp. II, 260, note 1). A sa mort, on retrouva le mémoire adressé en janvier 1908 à la Commission biblique par le P. Knabenbauer : il était passé d'un extrême à l'autre (*non possit attribui*). A cette précision historique près, M. COPPENS a raison en montrant que la Commission biblique a cherché plus de modération. Revenons à son livre, il cite, p. 106, le joli mot : « L'érudit est une fourmi, le lettré une abeille. » A Louvain, on sait être les deux.

R. PAUTREL.

BIOGRAPHIES RELIGIEUSES

F. LAVALLÉE, recteur des Facultés catholiques de Lyon. — **Mère Raphaël de Jésus, Carmélite,** *Fondatrice des Carmels d'Oullins, Saint-Chamond, Roanne.* Lyon et Paris, E. Vitte, 1939. In-16, 209 pages.

La religieuse dont Mgr LAVALLÉE nous donne une courte mais savoureuse biographie, fut, comme il le dit, une « personnalité dans le diocèse de Lyon ». Elle n'y fonda pas moins de trois carmels. Par la force de sa vie intérieure, son sens toujours averti des réalités, son influence rayonnante, elle n'est pas sans rappeler sainte Thérèse d'Avila. Il n'y a pas jusqu'à son style, si vivant, si concret, qui n'achève la ressemblance. Quant à l'amour de la croix, elle le traduisait à sa manière en faisant demander à Dieu pour elle dans une grave maladie, pas la guérison, mais une souffrance qui ne l'empêchât pas d'agir. Car cette contemplatrice fut apôtre, pas seulement à l'intérieur de ses « communautés », mais dans le monde, où beaucoup vécurent de ses conseils et de sa sagesse. Le livre de Mgr Lavallée prolongera cette action bienfaisante, et l'étendra bien au delà des limites de la région lyonnaise. Mère Raphaël de Jésus a désormais sa place parmi les « Grandes Carmélites ». A. BROU.

Henriette de VISMES. — **Camille de Soyecourt.** *Carmélite au Grand Cœur (1757-1845).* Préface du cardinal Baudrillart. Paris, Desclée De Brouwer, 1938. In-16, 161 pages. Prix : 12 francs.

Nous avons eu l'occasion, en 1935, de signaler une monographie considérable de la célèbre carmélite Camille de Soyecourt, dont le rôle fut considérable durant tout pres d'un siècle de l'histoire religieuse de la France. Voici maintenant une esquisse où sont retenus seulement les traits essentiels pour donner au récit des dimensions plus restreintes et pour permettre une diffusion beaucoup plus étendue, grâce à un format plus portatif et à un prix de vente beaucoup plus abordable. La béatification désirable de Camille de Soyecourt sera notablement aidée par une plus large notoriété acquise dans le public catholique par la physionomie attachante, par l'étonnante histoire et les admirables vertus de cette *Carmélite au grand Cœur*, au milieu de circonstances vraiment exceptionnelles.

Une vocation religieuse et carmélitaine dans la haute noblesse à la fin de l'ancien régime ; des scènes de proscription et d'emprisonnement au cours de l'horrible tempête de la Révolution ; la reconstitution précaire de la vie monastique dès les premières étapes de la pacification intérieure du pays ; le rachat, pour destination religieuse, de l'ancien couvent des Carmes, théâtre principal des massacres de Septembre ; le concours efficace procuré, sous l'Empire, au Pape prisonnier et aux cardinaux noirs ; et enfin l'abandon bénévole à l'archevêque de Paris de l'illustre monastère historique, pour qu'il pût abriter un établissement de hautes études ecclésiastiques et servir davantage aux intérêts universels de la Cité de Dieu : voilà quelle fut la sainte carrière de Camille de Soyecourt. L'Université catholique de Paris, nonobstant de plus récents orages, demeure aujourd'hui encore l'héritière de son patrimoine.

L'auteur du volume est Mlle Henriette de VISMES, descendante de Silvestre de Sacy, proche parente et collaboratrice diligente du cardinal Baudrillart. Elle est fille elle-même d'un écrivain de talent qui a honoré la presse française et dont elle a recueilli les nobles traditions du bien penser et du bien dire. Yves de la BRIÈRE.

Chanoine I. ENTRAYGUES. — *Une Nièce de Montaigne.* **La Bienheureuse Jeanne de Lestonnac, Baronne de Montferrand-Landiras,** *Fondatrice de l'Ordre des Filles de Notre-Dame (1556-1640).* Périgueux, chez l'Auteur, 5, rue Littré ; Paris, Éditions de l'Arbalète, 38, rue Boissonade, 1938. In-8, 278 pages. Prix : 30 francs.

Fille d'une protestante, nièce de Montaigne, fondatrice de l'enseignement catholique féminin dans les provinces du Sud-Ouest, Jeanne de Lestonnac est un des personnages qui ont contribué à enrayer les progrès du protestantisme. Il n'en faudrait pas plus pour mériter à la bienheureuse d'être un peu plus connue. Espérons

que ce nouveau livre contribuera à la mener jusqu'aux honneurs de la canonisation.

Dans une seconde édition, qui ne manquera pas de paraître dès que ce grand triomphe sera prêt, on pourra biffer ce qui est dit (p. 112) sur la Compagnie de Jésus affiliée à l'Ordre de Saint-Augustin; et encore (p. 99) le contraste établi entre la Bienheureuse et « saint Stanislas de Pologne » (?). Par ailleurs, il serait bon de faire cette remarque : l'intention de la fondatrice, qui voulait prendre à saint Ignace le plus possible de ses conceptions, était de donner à son Institut une supérieure générale. Innovation prématurée, à laquelle le cardinal de Sourdis s'opposa. Or, il se trouve que l'établissement récent de l'« Union », entre les maisons qui désirent un régime plus concentré et plus fort, répond au projet primitif de la Bienheureuse, comme aussi à une invitation très nette de Léon XIII. Ce n'est point là un recul, mais une heureuse adaptation aux conditions présentes de la vie religieuse. A. Brou.

Anne-Marie Panheleux. — **Sur la Croix au Service des Lépreux.** *Sœur Caroline du Tabernacle (1871 1933).* Préface du R. P. Pierre Lhande. Paris, Dillen, 1938. In-18, 133 pages, avec illustrations hors texte.

Œuvre d'une femme écrivain dont la plume est experte, comme la psychologie est délicate et pénétrante, cette biographie nous fait connaître une héroïque épopée spirituelle qui n'est point sans analogie avec celle du P. Damien, le célèbre apôtre des lépreux en Océanie, devenu lépreux à son tour. Même holocauste volontaire, mêmes expériences terrifiantes, même magnanimité sublime dans l'accomplissement total du sacrifice de soi-même en union au mystère de la Rédemption par le Christ et par sa Croix.

C'est à la vertueuse famille des Catéchistes missionnaires de Marie-Immaculée (branche de la Société des Filles de Saint-François-de-Sales) qu'appartenait Sœur Caroline du Tabernacle, que notre collaborateur, le R. P. Lhande, eut le privilège de visiter en Hindoustan, lépreuse parmi les lépreux, comme il le rappelle avec émotion dans la Préface du volume.

Mlle Anne-Marie Panheleux rapporte en des termes d'une délicatesse exquise les étapes extérieures et intérieures de ce drame infiniment plus tragique, plus saisissant, que tous ceux qu'elle avait précédemment narrés en d'autres pages qui lui ont naguère mérité les suffrages les plus compétents et les plus enviables.

Rarement fut réalisée avec un littéralisme aussi fidèle que chez Sœur Caroline du Tabernacle, comme chez le P. Damien, l'allégorie du livre d'Isaïe sur le Christ Sauveur devenu lui-même, pour notre amour, *pareil à un lépreux.* Yves de la Brière.

HISTOIRE

Jean Robiquet. — **La Vie quotidienne au Temps de la Révolution.** Paris, Hachette, 1938. In 8, 256 pages. Prix : 20 francs.

C'est la « petite histoire » de la Révolution française que nous conte avec beaucoup de charme M. Jean Robiquet, et cela nous repose du spectacle des grandes journées révolutionnaires tant de fois décrit et analysé. Cette vie quotidienne du peuple et de la bourgeoisie à l'époque de la Terreur, nous avons peine à nous la représenter, ou plutôt nous l'imaginons trop facilement peut-être, à l'imitation des faits et gestes des politiciens d'alors, héroïque et grandiloquente. En réalité, l'extrême compartimentage de la capitale et la lenteur des communications avec la province diminuaient beaucoup, dans bien des cas, la résonance des événements majeurs. Les correspondances, les mémoires et les journaux intimes nous révèlent, dans bien des familles ouvrières ou bourgeoises, ce courant tranquille et ininterrompu de l'existence quotidienne que les grandes manifestations de la vie politique ont à peine troublé. Inutile de résumer les épisodes multiples et curieux qu'excelle à nous décrire la plume alerte de M. Robiquet. Le lecteur y apprendra à connaître, sous un aspect bien ignoré d'ordinaire, la France de la Révolution. Dommage que ce joli volume, pour quelques pages un peu trop libres, ne puisse être mis en toutes les mains ! Joseph Lecler.

Georges Izard. — **Les Coulisses de la Convention.** Paris, Hachette, 1938. In-12, 254 pages.

Seul un député, et un député de la nuance de M. Izard, pouvait écrire ce curieux petit livre. L'auteur nous donne le piquant plaisir de voir la vie de l'Assemblée révolutionnaire à travers les habitudes et les préoccupations d'un parlementaire de nos jours. Cette méthode n'est pas à l'abri des critiques ; son indéniable utilité est plutôt de faire comprendre le présent à l'aide du passé que d'éclairer le passé à l'aide du présent. C'est ainsi que Polybe, écrivant la fin de son *Histoire des Romains*, laissait transparaître quelque chose de son temps, qui était celui des Gracques, sous ce qu'il nous dit des temps antérieurs. M. Izard ne pense sans doute pas retrouver la méthode de Polybe : s'il est bien informé, il n'a aucune prétention à l'érudition. Ce qui l'intéresse dans la Convention, ce sont les manœuvres des deux tendances si difficiles à définir, qui ne sont pas des groupes au sens d'aujourd'hui, mais qui n'en constituent pas moins une droite et une gauche ; ce sont les rapports des députés avec leurs électeurs, avec l'armée des solliciteurs, les rapports des ministres avec les députés, le rôle des ministres et des comités, l'influence de l'argent, grande déjà, sur les attitudes et les convictions, la presse et les fonds secrets, la rue et la manœuvre des passions populaires vie-

lentes et sans nuances ; il nous parle encore de la tenue des députés, de ceux qui affectent l'élégance et de ceux qui affectent le débraillé pour reprendre chez eux des robes de soie : et nous croyons le voir sourire à la pensée de ce ministre de chez nous, esthète et critique d'art, qui jouait naguère à parler en manches de chemise dans les meetings populaires. Il nous montre l'instabilité de cette foule parisienne, si prompte à abandonner ses idoles : quelle amertume le député socialiste d'aujourd'hui perçoit dans ce mot de Danton au pied de l'échafaud, traitant de vile canaille ce peuple qu'il avait défendu! N'est-ce pas enfin une jolie trouvaille que d'appeler « formations paramilitaires » ces troupes de jeunes bourgeois thermidoriens dont Fréron et Lacretelle faisaient une sorte de police auxiliaire ?

Il est fatal qu'avec cette méthode quelques perspectives soient faussées : on sent M. Izard déçu de ne pas trouver de vrais couloirs, de vraies coalitions, de vrais partis dans la Convention, et pour lui c'est une grave lacune dans le régime ; tous ses lecteurs ne partageront peut-être pas cette vue. D'autres s'étonneront de la manière un peu courte dont le premier chapitre explique par la fuite du roi la passion qui va secouer l'Assemblée ; c'est une trahison, une offense à la nation : « L'honneur de la France était d'un côté, le roi de l'autre » ; n'est-ce pas vraiment trop juger en homme du vingtième siècle ? Mais ces critiques n'ont pas grande importance : M. Izard n'a pas cherché à faire œuvre d'historien. Il nous a donné la réaction d'un parlementaire de 1939 devant les hommes, terribles et gigantesques, de 93, et c'est ce qui fait l'intérêt de son livre.

Robert Rouquette.

J. W. Thompson et S. K. Padover. — **La Diplomatie secrète : l'Espionnage politique de 1500 à 1815.** Traduit de l'anglais par A. F. Vauchelle. Paris, Payot, 1938. In-8, 266 pages, avec 3 spécimens de langage chiffré. Prix : 30 francs.

Le travail conjugué de M. Thompson, professeur à l'Université de Californie, et du docteur Padover, très versé dans l'histoire diplomatique de l'ancien régime, nous a donné cet ouvrage fort instructif. Comme M. Thompson le précise dans sa Préface : « En dépit de certains épisodes assez romanesques, c'est de l'histoire et non du roman. Aussi bien les sources excluent la fiction : publications officielles, mémoires diplomatiques, rapports de police ou d'espions. » Comme garantie, les auteurs nous donnent dix grandes pages de bibliographie. Les sujets traités dépassent le titre de l'ouvrage : *l'Espionnage politique*, car nous y trouvons un résumé de l'histoire de la diplomatie durant trois siècles et demi, plus spécialement au dix-huitième siècle, qui comprend à lui seul plus du tiers du livre.

Beaucoup d'auteurs ayant traité depuis vingt ans les questions de la guerre secrète ont insisté sur les faits passionnels, escomptant

un plus grand succès de librairie, trop souvent de mauvais aloi ; nos deux professeurs placent en premier lieu la ruse, l'astuce, la discrétion, appuyées sur le luxe et la vénalité ; il est donc tout naturel que les portraits les mieux campés de l'ouvrage soient ceux de Cromwell, de Mazarin, de Metternich et surtout de Talleyrand.

Un appendice très curieux sur la cryptographie nous apprend que Jules César possédait déjà son chiffre et que le plus compliqué fut celui de Charles Ier d'Angleterre : le secrétaire de ce malheureux roi décapité en 1649 prétendait que « le diable lui-même ne saurait le déchiffrer » ; deux cents ans seulement après sa mort, un professeur anglais finit par en trouver la clef. Léon de GERMINY.

G. LENOTRE. — **En France jadis** « La Petite Histoire », n° 10. Paris, Grasset, 1938. In-12, 348 pages. Prix : 21 francs.

Trois ans après la mort de LENOTRE, voici un nouveau volume de la « Petite Histoire ». L'éditeur n'a pas jugé à propos de nous dire dans quelles conditions ce volume a été tiré des papiers de Lenotre : c'est risquer qu'un lecteur chagrin ait la tentation de se demander si quelques habiles « à la manière de » ne se sont pas glissés dans ce livre. Ce nouveau volume semble fait de notes de lecture : Lenotre ne nous a guère habitués à du travail de seconde main, ni à faire un chapitre avec une citation d'érudits aussi célèbres que M. de Vaissière ou M. de la Roncière, ni à se citer lui-même (comparer le chapitre intitulé : « Comment on devient bourreau » avec le livre de Lenotre sur la guillotine). Il ne nous a pas habitués non plus à répéter ce que tout le monde sait : or ce livre nous apprend une fois de plus que les Bourbons avaient un effrayant appétit, que le roi Henri ne se lavait pas et que le grand roi se lavait peu, que le château de Versailles n'avait pas le tout-à-l'égout, que la pharmacopée ancienne était au moins inattendue..., et même que la première d'*Ubu-Roi* commença par un mot historique.

Cependant, on trouvera du meilleur Lenotre dans ce recueil : le portrait du gouverneur des canaris d'Anne de Condé, celui de M. de l'Orme, médecin de Louis XIII, quelques souvenirs sur la conversation et la cuisine d'Alexandre Dumas père. Et partout, même dans les pages insignifiantes, revit ce qui fait le charme de Lenotre : le don génial de l'anecdote, le contact avec la vie, qui donnent au lecteur la sensation d'être le familier de ceux que l'historien évoque. Il est convenu de donner à ce genre le nom un peu péjoratif de « Petite Histoire », parce que c'est l'histoire de petites choses : ne faut-il pas y voir de très authentique histoire, l'histoire de la vie quotidienne qui nous fait pénétrer au plus intime du passé ?

Robert ROUQUETTE.

MONOGRAPHIES

Marc-André Fabre. — **Les Martyrs d'Arcueil (25 mai 1871).** Paris, Éditions du Cerf, 1938. In-16, 86 pages. Prix : 10 francs.

Ce petit volume, publié à l'occasion du procès apostolique des martyrs dominicains d'Arcueil, nous apporte sur le massacre des documents nouveaux et inédits. Archiviste au ministère de la Guerre, chargé du classement des innombrables dossiers concernant la Commune, M. Fabre a eu la bonne fortune de pouvoir compléter ou rectifier sur plusieurs points l'histoire courante des exécutions qui se déroulèrent, avenue d'Italie, le 25 mai 1871. On trouvera notamment dans son livre le rapport de Mlle Dubien devant le conseil de guerre sur le massacre du P. Bourard ; mais on sera touché plus encore par le calvaire poignant de Germain Petit, un jeune homme de vingt-deux ans qui remplissait au collège d'Arcueil les fonctions de commis à l'économat.

Au moment où viennent d'être entrepris, par décision de la Congrégation des Rites, les procès de béatification des martyrs de la Commune, nous possédons désormais des relations très authentiques sur les trois principaux épisodes au cours desquels ils ont trouvé la mort : la Roquette, l'avenue d'Italie et la rue Haxo (24, 25 et 26 mai 1871). Dans un ouvrage antérieur, *les Drames de la Commune* (Paris, 1937), M. Fabre avait déjà relaté dans son ensemble l'histoire de ces douloureux événements ; on lui saura gré d'avoir repris, en le complétant, le chapitre le plus neuf de son excellent récit.

Joseph Lecler.

Ludovic Bron. — **Sainte Odile.** Paris, Éditions « Alsatia », 1, rue Garancière, 1938. Prix : 8 francs.

Ces pages résument l'histoire — parfois la légende — de la chère patronne que vénère l'Alsace. Elles donnent aussi quelques souvenirs sur le site prestigieux où s'est établi jadis le monastère de la sainte, où se garde son culte, avec ses reliques.

Mgr Loutil (Pierre l'Ermite), qui a écrit une Préface à ce livre, bâtit, comme on le sait, dans la capitale une église sous le même patronage. Et bientôt le nouveau sanctuaire mettra, malgré le contraste du décor, un lien spirituel de plus entre le Paris trépidant et les calmes horizons de la montagne et de la plaine où sainte Odile veille sur les villages alsaciens.

Henri du Passage.

Marie René-Bazin. — **Au Carrefour des trois Églises.** Paris, Éditions *Spes*, 1938. In-16. Prix : 15 francs.

Le titre est peut-être énigmatique. Il fait allusion à la vocation des Religieuses Auxiliatrices du Purgatoire qui, sans oublier les

Églises du ciel et de la terre, sont spécialement commises au soulagement des âmes souffrantes de l'au-delà.

Le carrefour, en tout cas, où s'exerce leur mission, est des plus animés.

Du poste qui est « la porterie », et où la Mère René-Bazin nous introduit pour un jour, nous voyons défiler le plus disparate, le plus pittoresque des cortèges. Jeunes, vieux, chômeurs, en quête d'un secours, malades du corps ou de l'âme, soldats noirs catéchumènes..., tout passe et repasse, car, si l'on est venu, d'ordinaire on revient. A moins que ce ne soient les Auxiliatrices qui, dans leurs pérégrinations quotidiennes, ne rendent les visites reçues.

Dans ce coup d'œil d'ensemble, nous avons eu déjà la synthèse, la vision d'activités multiples. Notre examen pourra le détailler davantage dans les brèves biographies qui nous présentent quelques-unes des plus méritantes ouvrières ; une Mère Sainte-Sophie à Montmartre, une Mère Sainte-Édith à Glasgow...

Et tout cela est narré, écrit, d'une encre que l'auteur semble avoir puisée dans l'encrier paternel. Henri du Passage.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

F. Legueu. — **Le Déséquilibre financier. Paris, Éditions « A l'Étoile »,** 31 *bis*, rue de Villejuif, 1938. In-16. Prix : 12 francs.

Avec beaucoup de lucidité, d'un style très alerte, l'auteur explique le désordre des finances mondiales. Deux causes lui paraissent primordiales dont il analyse le détail. La guerre d'abord a commencé le désastre, même pour les nations neutres. Le socialisme le continue ou l'aggrave.

Pourra-t-on, dans l'avenir, supprimer la guerre ? C'est un problème sur lequel M. Legueu ne se prononce pas, tout en montrant sa crainte d'une solution négative.

Quant au socialisme, c'est-à-dire à l'envahissement de l'État en des domaines étrangers à son rôle, l'auteur espère que les méfaits seront assez évidents pour imposer le remède.

Le remède c'est, pour M. Legueu, le retour au libéralisme qui n'est pas, à ses yeux, une doctrine, mais une loi aussi rigoureuse que celle de la pesanteur.

De ce libéralisme, on exalte ici les bienfaits. « Dans l'histoire du monde, les seules périodes dont le souvenir soit resté heureux sont celles où l'on tendait vers le libéralisme... »

Pareilles phrases ne peuvent sans doute s'expliquer que dans les perspectives très spéciales — et même exclusives — où elles sont écrites.

A qui donc ces « périodes » laissent-elles pareil souvenir ou regret ? Si elles furent favorables à l'équilibre des finances publiques, à certaines bourses très ou trop privilégiées, c'est ce qu'une discussion compétente saurait seule établir. Mais il est impossible d'oublier

en tout cas les effroyables misères sociales qui entachent cette mémoire et empêchent de la célébrer. Henri du PASSAGE.

Albert MULLER, S. J. — **Notes d'Économie politique.** Deuxième série. Paris, Éditions *Spes*, 1938. In-8. Prix : 50 francs.

Voici le tome II du grand ouvrage que constitue la publication du cours professé à Anvers par le P. MULLER, et dont la première partie a connu un succès de bon aloi.

Il s'agit cette fois de la circulation et de la distribution des biens. C'est-à-dire qu'on trouvera traitées dans ce nouveau texte toutes les questions qui concernent la monnaie, le crédit, la banque, la Bourse, le commerce local et international, les problèmes douaniers...

L'information est étendue. Elle a exploré les principaux pays d'Europe et l'Amérique des États-Unis. Les notions techniques sont exposées avec méthode et clarté.

Mais l'auteur, en disant ce qui est, ne se refuse pas le droit ou se reconnaît le devoir d'ajouter ce qui devrait être. Des notes complémentaires apportent donc sur ces opérations économiques le jugement de la morale.

En sorte que le livre, dans son ensemble, fournit un guide compétent et sûr aux intelligences et aux consciences.

Henri du PASSAGE.

M. NOUVELLIÈRE. — **Une Politique française du Papier.** Collection « Études corporatives ». Paris, Dunod, 1939. Un vol. 14 x 19, 215 pages. Prix : 18 francs.

L'auteur, dont le pseudonyme cache une des personnalités les plus éminentes de l'industrie française du papier, examine comment appliquer un système corporatif à cette branche de la production. La situation de cette industrie, ses traditions, son caractère familial, tout la prédispose au régime corporatif.

Il ne s'agit point ici d'une entente industrielle, ne retenant que l'aspect économique du problème, ni d'un corporatisme de combat, dressé contre le syndicalisme existant. Les préoccupations de l'auteur sont d'abord sociales et morales. Le conseil corporatif maintient l'unité professionnelle, qu'il administre et défend. Émané d'associations de patrons, de techniciens, de personnel de maîtrise, d'employés et de salariés, il représente néanmoins toutes les « conditions » dans le corps de métier.

« La corporation ne vaudra que ce que vaudront les corporants », dit l'auteur. Esprit de corps, éducation professionnelle, sociale et morale : il y faut une mystique. Je ne trahirai pas la pensée de l'auteur en traduisant : « Un retour à la stricte tradition catholique est désormais l'unique voie de salut. » G. JARLOT.

Jacques LECLERCQ. — **De la Communauté populaire.** Paris, Éditions du Cerf, 29, boulevard de La Tour-Maubourg, 1938.

Ce que M. Jacques LECLERCQ appelle « communauté populaire », c'est ce patrimoine, cet ensemble de ressources économiques, intellectuelles, morales, qu'un groupe a le sentiment de posséder et qui fait sa vie commune, son unité.

Cette communauté populaire, chez la société gouvernée, est différente du gouvernement de l'État, qui peut ne plus apparaître qu'à la façon d'un rouage juridique superposé.

Cela étant, M. l'abbé Leclercq insiste beaucoup sur le bienfait de cette communauté populaire. La France, à l'entendre, en intégrant l'État dans son patriotisme, en ne le distinguant guère de la nation, en adoptant un système très centralisé, serait à l'origine des idées totalitaires, même si elle est restée, pour son compte, en démocratie. Elle a aussi étouffé toute vie régionale.

Ces remarques ne nous semblent pas à l'abri de toute confusion. Certes on peut trouver en effet que le régionalisme est chose excellente et regretter ses déficiences au pays français. Mais l'existence, en une même nation, de plusieurs communautés populaires assez développées pour viser à une autonomie politique, pour constituer des « nationalités » distinctes, est sûrement cause de faiblesse et danger.

Nous aurions aimé à voir marquer ces distinctions qui sont plus que des nuances. Quand M. Leclercq ajoute que le régime politique n'a pas grande importance dès lors que la communauté populaire assure l'homogénéité, nous ne pouvons davantage souscrire à cette proposition. Car le régime a, au contraire, grande influence sur la cohésion de ses sujets. Henri du PASSAGE.

PHILOSOPHIE ET PSYCHOLOGIE

F. GONSETH. — **Qu'est-ce que la Logique ?** Paris, Hermann et Cie, 1937. Prix : 18 francs.

Toute logique dépend, implicitement du moins, d'une philosophie, d'une doctrine préalable sur les notions primordiales d'objet, de vérité, d'accord de la pensée et de son objet... L'auteur décrit sommairement deux grands courants d'évolution de la logique et il s'applique à montrer la pensée informulée qui leur est sous-jacente.

Le premier courant s'inspire d'un réalisme naïf et aboutit au formalisme du *Cercle de Vienne* en passant par *la Logique de Port-Royal* et les *Principia mathematica* de Whitehead et Russell. Le second courant serait tenté d'insister beaucoup trop sur le rôle constructeur de l'esprit dans l'édification du savoir. Ainsi la logique et l'esthétique transcendantales de Kant, trop confiantes dans cette certitude que le nécessaire s'impose nécessairement à l'esprit, accordent une

nécessité souveraine et transcendante à des jugements dont notre esprit ne sent plus la contrainte. Voilà pourquoi Poincaré, demeuré fidèle à Kant en arithmétique et en analyse, est bien forcé de le lâcher en géométrie où la doctrine des jugements synthétiques à priori est mise en échec par l'axiomatique non-euclidienne.

Après Enriques, l'auteur tente de concilier ces deux traditions divergentes, et c'est à la pensée mathématique qu'il demande de l'instruire sur les rapports de l'abstrait et du concret. De même que la géométrie axiomatique de Hilbert est le terme d'une schématisation progressive qui a pris son départ dans la géométrie expérimentale, ainsi les règles intuitives de la logique et du bon sens sont abstraites de la physique des objets. Aussi ces règles, auxquelles on doit reconnaître une valeur pratiquement assurée, ne méritent pas cependant une confiance absolue. Comme toute connaissance, elles traduisent « un accord schématique entre un Réel inachevé et un Esprit en devenir ».

C. Fleury.

Docteur Henri Arthus. — **Qu'est-ce que l'Attention?** *Comment la développer.* Paris, Paul Hartmann, 1938. In-12, 70 pages. — **Qu'est-ce que la Mémoire?** *Comment l'améliorer.* Ibid., 1938. In-12, 76 pages, — **Qu'est-ce que l'Imagination?** *Comment la rendre utilisable.* Ibid., 1938. In-12, 103 pages. Prix : chaque volume, 7 fr. 50.

Comme l'indique le titre de ces trois petits volumes, il s'agit d'études psychologiques exclusivement orientées vers la pratique, vers une meilleure utilisation de nos facultés. Chacune de ces études débute par une longue description des diverses opérations psychiques, description précise et particulièrement concrète qui nous révèle les différentes *orientations* et *énergies* de notre activité consciente. Nous voyons déjà comment nous pourrons perfectionner cet instrument de connaissance et d'action que forment l'ensemble de nos facultés et par là rendre plus parfaite notre *adaptation à la réalité*, qu'il s'agisse des hommes ou des choses.

Si ces études ne forment pas à proprement parler un traité de psychologie médicale (l'auteur y a pourvu par ailleurs), elles visent cependant ces petites *déviations* inévitables qui à tout moment — mais surtout dans les années de formation — tendent à s'inscrire dans notre organisation psychique. A cela nous pouvons remédier de deux façons : tout d'abord indirectement, en augmentant notre potentiel d'énergie psychique grâce à des exercices précis, bien ordonnés, qui rendront à nos facultés la souplesse et la vigueur que demande à la culture physique celui qui a souci de se maintenir en forme ; puis — et c'est là la partie la plus délicate — en nous attaquant directement à ces déviations, à ces « complexes » qui impriment à notre attitude des gauchissements qui paralysent sans cesse notre action. Pour opérer ce redressement, il faut avoir le courage de *voir clair en soi-même*, il faut un « effort de sincérité presque toujours

pénible », mais qui trouve vite sa récompense. Le docteur ARTHUS attache une importance capitale, et cela à juste titre, à cette meilleure connaissance de soi-même. « La prise de conscience de nos tendances même déplorables, en nous permettant de nous défendre contre nous-mêmes, est la meilleure garantie que nous ayons contre nos impulsions instinctives, asociales ou amorales. » Sur ce point cependant il est clair qu'il faut apporter à la fois intelligence et prudence. De plus, précisons bien qu'il n'est ici question que de déviations légères — impulsivités, attitudes maladroites, susceptibilités — qui diminuent notre rendement sans le vicier profondément. Car il est bien évident que s'il s'agissait de perversions véritables du comportement, ce n'est pas le sujet à lui seul qui serait capable d'y porter remède.

Garder cette fraîcheur de contact avec le réel que donne une attention en état de parfaite réceptivité, pouvoir bénéficier à son gré de toute la richesse de son expérience grâce à une mémoire saine, et enfin atteindre à cette maîtrise de soi que favorise une imagination toujours plus souple et plus docile : tout cela, qui n'est à dédaigner ni pour l'homme d'action ni pour l'homme intérieur, sera grandement facilité par la lecture, la pratique plutôt, de ces trois études.

Gonzague PIERRE.

TÉMOIGNAGES SOCIAUX

Julien WALGRAFFE. — **Clochards !** *Extraits du Journal d'un Sans-logis.* Paris, Éditions de la Jeunesse ouvrière. Deuxième édition, 1938. In-12, 178 pages. Prix : 10 francs.

Un « clochard » authentique, dans ce récit sincère, d'un style alerte, naturel, où percent tour à tour la plaisanterie, la pitié, la reconnaissance, nous fait vivre avec lui le drame de ceux que la crise accable d'une angoisse plus lourde. C'est le film émouvant de la vie populaire, pénible, pitoyable, des chômeurs malgré eux, où bonté de cœur, amabilité naturelle, prévenance, délicatesse, côtoient la misère et le vice.

Ce livre fera aimer, en aidant à le comprendre, un milieu sur lequel pèsent trop de défiances et de préjugés. Il donne une réponse opportune à la question qui paralyse tant de gestes de bonté : « Celui-ci mérite-t-il ma pitié ? » La charité — croyons-en l'auteur — accepte le risque de se tromper sur l'homme quand elle arrête son regard sur le Christ.

Jean BRU.

Yvonne BOUSÉ. — **La Dame en bleu, Souvenirs d'une Travailleuse sociale.** Paris, Mignard, 1939. In-12, 160 pages. Prix : 10 francs.

Dans une Préface courageuse et émue, Mlle Céline Lhotte écrit :

« Si quelques lecteurs sont, dès l'abord, tentés de murmurer ;

« Encore ! », qu'ils me permettent de répondre : « Seulement! »

Il est certain que ces croquis, ces petits faits, ces histoires si banales et si navrantes d'enfants maltraités, de familles sans abri, de vieillards abandonnés, de femmes et de jeunes filles riches qui n'ont jamais vu de près la misère et la découvrent en frissonnant, jamais on ne les multipliera trop.

Mlle Yvonne Bougé nous fait part de ses expériences avec une totale simplicité. Pas de mélodrame, pas de plaidoyer, pas de théories. Rien que des faits, mais de ces faits « à ne pas lire la nuit », comme dit le titre d'un chapitre, si le spectacle et le contact de la souffrance humaine troublent vos nerfs.

En fermant ce petit livre, qui n'a point de prétentions à la littérature et nous touche par sa naïve vérité, on rougit de songer si peu à la peine des hommes. Et l'on souhaite qu'ils se connaissent mieux les uns les autres et apprennent à connaître Dieu.

Alphonse de Parvillez.

LITTÉRATURE

René Bouvier et Édouard Maynial. — **Les Comptes dramatiques de Balzac.** Paris, Sorlot, 1939. In-8, 528 pages.

S. de Korwin-Piotrowska. — **L'Étrangère, Éveline Hanska de Balzac.** Collection « Ames et Visages ». Paris, Armand Colin, 1939. In-8, 214 pages. Prix : 20 francs.

Que les balzaciens se réjouissent. Ces deux volumes feront leurs délices.

M. Bouvier avait publié en 1930 *Balzac Homme d'Affaires*. En compagnie de M. Maynial, il reprend le sujet et l'épuise. D'année en année et presque jour par jour, nous suivons avec lui toutes les dépenses, les dettes, les entreprises, les emprunts, les prêts et les gains de Balzac. Les innombrables documents, lettres, factures, reçus, que le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a recueillis et légués au musée de Chantilly, ont, cette fois, livré leurs derniers secrets. Nous connaissons les variations de la fortune de Balzac mieux qu'il ne les a jamais connues lui-même. Et comme le grand homme a toujours été le plus fantaisiste des comptables, comme il a sans cesse refait les mêmes budgets et les mêmes bilans en variant les chiffres, comme il donne à ses correspondants des indications erronées et contradictoires, on ne peut qu'admirer l'invincible patience dont les auteurs de ce gros volume ont fait preuve.

L'étonnant gaspilleur ne sort pas grandi de cette rigoureuse enquête, encore que les deux experts lui cherchent des excuses et se demandent si ses folies n'étaient pas nécessaires à la croissance de son talent. C'est l'idée de Dumas père dans *Kean ou Désordre et Génie*. Elle nous paraît discutable.

Mme de Korwin-Piotrowska, nous dit une Préface de M. Marcel

Bouteron, est « du même pays, de la même culture et du même sang que son héroïne ». Elle nous conte la vie de Mme Hanska avec beaucoup d'érudition, de finesse et de sympathie. Disons même d'indulgence, car elle insiste sur « la pureté d'âme » d'Éveline Rzewieska, qui tout de même aimait Balzac depuis près de dix ans quand elle perdit son mari, le vieux comte Hanski. Et l'on nous cite divers passages où le romancier combat les remords et les inquiétudes religieuses de la femme aimée avec des arguments bien misérables et qui pourtant ne la persuadèrent que trop facilement.

Alphonse de PARVILLEZ.

Johannes TIELROOY. — **Panorama de la Littérature hollandaise.** Paris, Éditions du Sagittaire, 1938. In-16. Prix : 20 francs.

Bien que l'auteur, dans sa Préface, nous dise n'avoir voulu faire qu'un exposé objectif des grandes lignes de la littérature hollandaise, il ne s'est point fait scrupule de nous faire part, avec discrétion d'ailleurs, de ses jugements et de ses préférences. La matière à traiter — de la rénovation littéraire de 1880 jusqu'à nos jours — lui a imposé une division par générations. M. TIELROOY a parfaitement réussi à décrire les courants généraux d'art et de pensée et à marquer avec netteté les caractéristiques des divers écrivains. Choix judicieux n'admettant, à quelques exceptions près, que des auteurs d'une originalité indéniable, jugements fermes et sobres (où l'on regrette cependant l'absence de toute appréciation morale), rapprochements ingénieux avec certains faits littéraires de l'histoire des lettres françaises : voilà quelques grands mérites de ce court travail.

Notons comme particulièrement réussis le chapitre « Romans et Nouvelles de la rénovation de 1880 », et surtout celui sur les poètes de la génération de 1910, enfin les excellents portraits littéraires du poète lyrique Leopold et du romancier Arthur Van Schendel. Par contre, la part faite au grand poète Henriette Roland Holst Van der Schalk nous paraît insuffisante. M. Tielrooy, qui la considère pourtant comme « un des plus grands écrivains de notre époque » (p. 54), a passé sous silence ses derniers grands recueils où passe un souffle remarquable d'inspiration chrétienne.

Nous saurons gré à M. Tielrooy, qui a eu l'heureuse idée de faire connaître au public français une riche littérature trop peu répandue, d'avoir su réaliser avec beaucoup d'élégance et de compétence cette louable ambition.

Johan HEESTERBEK.

LINGUISTIQUE

Albert DAUZAT. — **Dictionnaire étymologique de la Langue française.** Paris, Larousse, 1938. Un vol. 13×20, 762 pages, relié. Prix : 60 francs.

M. DAUZAT a voulu expressément « mettre au point les résultats que la science étymologique a accumulés depuis un siècle », dans un

dictionnaire « destiné au grand public ». L'introduction résume ce qu'il faut, pour manier l'ouvrage, savoir de l'histoire de la langue. L'avertissement précise la méthode suivie et donc comment lire chaque article. Suivent deux listes des principales racines gréco-latines et des principaux préfixes savants. Pour les mots de la langue courante et commune, la signification du mot est supposée connue. Aucune discussion, mais simplement des résultats avec leur degré de certitude. Ce dictionnaire sera un utile instrument de travail.

Jean RIMAUD.

ROMANS ET NOUVELLES

Marie BARRÈRE-AFFRE. — **Le Balcon sur le Désert.** *Roman.* Collection « Le Ruban bleu ». Paris, Maison de la Bonne Presse, 1938. In-8 (21 × 15), 208 pages, avec 10 illustrations de Moritz. Prix : 9 francs (port, 1 fr. 80).

Ouarzazate est l'âpre solitude marocaine où le commandant Francis Aurillac se confine avec sa jeune femme dans l'espoir que celle-ci, repentante de son imprudence, lui accorde un amour jusqu'ici refusé. Les débuts au désert sont plutôt pénibles ; Claude, qui n'a fait qu'un mariage de raison, se trouve d'autant plus abandonnée que ses deux fillettes sont restées en pension à Rabat, et elle ne songe guère qu'à savourer sa rancœur contre un mari toujours glacial. La jeune femme d'un officier l'arrache d'abord à la littérature déliquescente qui l'a si fort captivée. Puis, quand Francis est grièvement blessé, une note intime rédigée par le commandant avant l'expédition fait comprendre à Claude qu'elle est tout de même profondément aimée. Finalement, les époux réconciliés reviennent au balcon du désert et Claude n'a plus envie de quitter la rude solitude qui lui fut si bienfaisante.

L'auteur décrit avec amour les paysages grandioses qu'il a vus de près et n'a pas craint, dans cette œuvre vraiment émouvante, d'exalter les véritables joies de la fidélité. Jacques de BELLAING.

Yves DARTOIS. — **La Bonne Aventure, ô gué !** Paris, Tallandier, 1939. In-12, 256 pages. Prix : 15 francs.

Un gentil roman, où se retrouvent des ingrédients qui ont déjà servi : un vieillard riche et affaibli, que d'intrigants cousins veulent séparer de sa fille pour le dépouiller à l'aise. Mais ces coquins veulent se servir d'un complice qui, au moment psychologique, fait échouer leur combinaison.

Si l'intrigue n'est pas très neuve, ni les personnages très étudiés, le récit est bien mené, et cette bluette sans prétentions vous reposera des horreurs nauséabondes auxquelles tant de jeunes écrivains se complaisent. Avis aux amateurs de fraîcheur et de lumière. M. Yves DARTOIS est d'ailleurs un romancier adroit, et cette idylle souriante,

où passent d'inquiétantes silhouettes d'aigrefins, n'est ni sotte ni fade. Alphonse de PARVILLEZ.

Léo-Paul DESROSIERS. — **Les Engagés du grand Portage.** *Roman.* Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue française*; Gallimard, 1938. Un vol., 239 pages. Prix : 18 francs.

A travers les courses, les luttes, les souffrances d'une brigade de porteurs travaillant pour le compte d'une compagnie pelletière — l'épisode se déroule au Canada, vers l'année 1830, — M. Léo-Paul DESROSIERS nous fait assister à l'ascension insolente d'un obscur employé, Nicolas Montom. Montom a su discerner que, au service d'hommes d'affaires complètement dépourvus de sens moral, le plus sûr moyen d'arriver était de se poser en homme sans scrupules. Tous les moyens lui sont bons pour abattre ses rivaux et arriver à ses fins.

Le début du roman est un peu long. L'ensemble laisserait une impression pénible si, face à Nicolas Montom, ne se dressait un beau caractère d'honnête homme : Louison Turenne.

Ce roman peut être mis entre toutes les mains. Paul ALLARD.

H.-J. MAGOG. — **La Vallée sous les Eaux.** Paris, Tallandier, 1939. In-12, 226 pages. Prix : 15 francs.

Un joli roman, qui, pour faire appel à des situations et à des personnages déjà souvent employés, — la vallée fermée par un barrage, les expropriations, le vieux paysan amoureux de sa terre, l'idylle entre sa petite-fille et l'ingénieur, le traître qui veut empêcher le mariage, — n'en offre pas moins une certaine originalité. Psychologique d'abord, car les caractères ne sont pas sans relief, et diverses anecdotes mettent bien en lumière la ruse et la ténacité villageoises. Puis l'intrigue est habilement menée, jusqu'à un dénouement à la fois espéré et inattendu. M. MAGOG est un maître du feuilleton, et s'il sait à merveille enchaîner les péripéties, il n'est pas incapable de peindre les hommes. Alphonse de PARVILLEZ.

Lucien BÉRANGER. — **La Main tendue.** Paris, Éditions familiales de France, 86, rue de Gergovie, 1939. In-16. Prix : 15 francs.

Ce roman pourrait aussi s'intituler *Rose et Noir.* Il débute par l'histoire d'un meurtre. Une jeune femme, dans une discussion, affolée et peut-être dans un mouvement de défense, a tué son compagnon, un ouvrier communiste, parce qu'il l'avait forcée à mettre à l'Assistance publique le bébé issu de leur faux ménage. Mais, après ces premières données tragiques, tout va s'arranger grâce à l'intervention d'une jeune assistante sociale, Madeleine Bardeau, fée chrétienne et bienfaisante, dont « la main tendue » ramènera dans le droit chemin toute sa clientèle.

Tout d'abord il se trouve que la meurtrière appartient à une

famille d'anciens fermiers des Bardeau. Venus en banlieue parisienne, après avoir quitté la terre, ces Tessier, dans la personne du père et de la fille aînée Bernadette, ont été gagnés par les idées subversives. Mais, à la fin du livre, tout ce monde sera remis d'aplomb, y compris le père de la victime. Et les Tessier retourneront en province, dans une autre métairie des Bardeau, tandis que Madeleine épousera le jeune Lelaunay, magistrat généreux qui l'a puissamment aidée à débrouiller cette affaire judiciaire.

Ce résumé montre que les teintes roses dominent ici plus sans doute que dans la vie réelle. Les personnages, dans leur dialogue, confrontent des thèses et s'expriment, même quand ils parlent en patois, comme des livres un peu trop bien écrits. Le fin lettré, l'homme d'œuvres qu'est M. Béranger a paré des couleurs de son idéal les sombres réalités qu'il expose. Si c'est un défaut, il est trop rare et finalement trop noble pour que, en félicitant l'auteur, on s'attarde à retenir ce grief. Henri du Passage.

RÉGIONALISME, TOURISME

A. Mabille de Poncheville. — **Flandre et Artois.** Collection « Les Beaux Pays ». Grenoble, Éditions B. Arthaud, 1938. Un vol. 17 × 23, 194 pages, avec 175 héliogravures et une carte de la région. Prix : 40 francs.

Ce volume est le soixante-cinquième de la collection « Les Beaux Pays » et il fait le plus grand honneur aux Éditions Arthaud. De superbes héliogravures transforment l'ouvrage en un véritable album. On leur en voudra pourtant de réduire, par leur abondance, un texte si attrayant par lui-même.

L'auteur, avantageusement connu déjà par d'autres ouvrages sur la région du Nord : Lille, Boulogne, Arras, etc., était encore mieux désigné pour nous parler de la contrée où il demeure.

Il célèbre avec amour les gloires de la Flandre et l'Artois. Pays des somptueux beffrois : la récente guerre en a détruit quatre, mais ils ont été relevés plus majestueux que jamais ; la ville de Lille, après sa libération, a couronné son nouvel hôtel de ville d'un beffroi de 100 mètres de hauteur, d'où chaque nuit un phare permanent projette ses nappes de lumière sur la plaine des Flandres.

Contrées des riches musées : celui de Lille, l'un des plus opulents de France; ceux des autres villes secondaires de la région, dignes de mériter la visite du touriste.

Enfin, la Flandre et l'Artois témoignent de la vitalité de la race et partagent avec la Bretagne le privilège des familles nombreuses ; l'auteur cite une page du maréchal Pétain qui renferme cet hommage : « Il n'est pas une portion de l'immense champ de bataille qui ne marque quelque exploit des gars du Nord ou qu'ils n'aient rougi de leur sang. » Léon de Germiny.

O. Pernikoff. — **La France, Pays du Tourisme.** Préface de M. Edmond Labbé, commissaire général de l'Exposition de 1937. Paris, Plon, 1938. Cartonné toile, 748 pages, avec 32 planches hors texte. Prix : 50 francs.

Depuis le développement intense du tourisme, chaque pays cherche à attirer les visiteurs en faisant valoir par les moyens les plus variés ses richesses naturelles ou artistiques : il en est résulté une floraison de livres d'un genre peu répandu avant la guerre.

L'ouvrage de M. Pernikoff, attaché technique du Service du tourisme à l'Exposition de 1937, s'adresse d'abord aux étrangers qui, connaissant suffisamment notre langue, veulent préparer leur voyage, mais nos compatriotes y trouveront un résumé de l'histoire de leur pays sur des points où, au temps plus ou moins lointain de leurs études, ils étaient peu orientés. Les routes depuis les Romains, les transports depuis les Mérovingiens, les repas depuis le douzième siècle, la navigation et la mode depuis François Ier : tout cela est rempli d'aperçus inédits, assez peu connus, sauf des chercheurs. D'ailleurs, M. Pernikoff n'a pas écrit son livre entre deux bons repas en face d'un joli paysage, car il nous donne treize pages entières d'ouvrages et de revues qu'il a consultés.

Regrettons cependant que ce livre quasi officiel soit essentiellement neutre : à propos des Pyrénées, pas un mot de Lourdes ; à propos de la Normandie, pas un mot de Lisieux, pas plus que sur les autres sanctuaires de France ; ce sont pourtant pour les voyageurs des pôles d'attraction d'une importance plus grande que certaines villes assez secondaires mentionnées dans l'ouvrage.

Ajoutons en terminant que le choix des gravures est très judicieux et que leur parfaite reproduction fait grand honneur à la maison Plon.

Léon de Germiny.

AVENTURES, EXPÉDITIONS

Docteur Victor Heiser. — **L'extraordinaire Odyssée d'un Médecin.** Traduction de M. V. Kubié. Paris, Éditions Corrêa, 1938. In-8 carré, 318 pages. Prix : 33 francs.

Trente années de pérégrinations, seize fois le tour du monde, soixante pays visités, une organisation sanitaire mise sur pied dans quarante : il y a de quoi justifier le titre. Comme il l'écrit avec humour, ce grand voyageur faillit rater le départ. Victor Heiser avait seize ans lorsqu'une inondation ravagea la petite ville de Johnstown, en Pensylvanie. Accroché au toit d'une grange qui, par chance, ne fut pas emportée par le courant, le jeune homme échappe de justesse à la mort. Orphelin, ruiné, il se débat seul dans la vie. Apprenti plombier, puis charpentier, il rêve de devenir ingénieur-mécanicien. Avec les quelques sous qu'il a pu réaliser, il paye sa pension dans une école

de Chicago. Nouvelle fantaisie, il se sent attiré vers la médecine. Il n'a pas de grades universitaires, il les prend à force de travail, entre à l'école de Médecine de Philadelphie, conquiert son diplôme. Un concours s'offre à lui : quarante-deux candidats pour trois places. Il n'est pas prêt, on lui déconseille de tenter une chance plus qu'improbable. Il s'obstine, s'abrutit de travail et, grâce à un merveilleux sang-froid, arrive à masquer ses lacunes et à « briller » sur les sujets qu'il connaît à peine. Le voilà reçu à l'hôpital de la Marine de Washington. Et alors commence une merveilleuse carrière. Engagé dans les services sanitaires, il est envoyé aux Philippines. Un peu partout, il se heurte à l'inertie des uns, à la roublardise des autres, au formalisme des règlements. Il triomphe de tout à force d'entêtement. Le voilà aux prises avec les grandes épidémies et les non moins redoutables endémies. Lutte contre la peste, le choléra, la variole, le béribéri, la lèpre, le paludisme. Avec des moyens de fortune, souvent à coup d'expédients, il guérit, il préserve, il organise. En 1914, il a triomphé et le système de préservation qu'il a créé de toutes pièces sauvera des millions de vies humaines. C'est alors qu'il passe du Service public de l'Hygiène aux États-Unis à la fondation Rockefeller. Désormais, il pourra appliquer à l'échelle du monde entier les méthodes qui ont fait leurs preuves aux Philippines. Il faudrait refaire avec lui le tour du monde pour le suivre partout où il promène une activité à la fois méthodique et dévorante. Admis au repos, le docteur Heiser a consacré ses premiers moments de loisir après trente ans de courses à nous raconter son extraordinaire aventure, puisque sa vie errante l'a empêché de fonder un foyer où il pût en paix jouir de ses souvenirs. Certes, le docteur Heiser n'est pas un écrivain de grande classe, mais il conte avec entrain et humour. Évidemment, il s'attarde avec complaisance à décrire les maladies et à faire l'historique des découvertes qui ont permis de s'y attaquer avec succès. Mais toute cette histoire médicale est agrémentée de tant d'aventures cocasses, de tant de traits de mœurs contés avec une inépuisable bonne humeur, qu'on fait grâce au narrateur pour ses plus solennels « topos ».

Louis JALABERT.

Roger VERCEL. — **A l'Assaut des Pôles.** *Récit.* Paris, Albin Michel, 1938. In-16, 256 pages.

« Nous avons plus que jamais besoin de rencontrer des héros. Puissent ces récits vous avoir fait vivre quelques heures dans la compagnie des plus grands! » (P. 247.) Ces lignes marquent le but que s'est proposé Roger VERCEL en rassemblant dans un récit continu les péripéties dramatiques de la poussée frénétique des grands navigateurs des mers polaires. Uniformes par la somme d'efforts, de souffrances, d'angoisses et de désespoirs qu'elles devaient coûter, chacune fut marquée au caractère de ces marins obstinés qu'aucun échec ne décourageait, qui se lancèrent tour à tour sur la route du

passage du Nord-Ouest ou à la conquête des pôles. Quelques héros parmi les plus illustres suffiront à marquer de quels noms furent jalonnées les routes maudites : au Nord, c'est Parry, John Franklin dont la disparition mobilisa le monde entier des chercheurs, John Ross, Mac Clure qui découvrira le fameux passage du Nord-Ouest, Nordenskjöld celui du Nord-Est, Andrée l'aéronaute téméraire et malchanceux, Peary qui luttera vingt-trois ans, tentera huit expéditions pour arriver au Pôle arctique dont on lui contestera la conquête; Nobile, dont l'échec coûtera la vie à Amundsen et à notre Guilbaud, et les Russes soviétiques de Papanine ; au Sud, James Cook qui rêve d'un double record ; Dumont d'Urville, le parrain de notre terre Adélie; James Ross, qui apercevra le rougeoiement des volcans polaires; Scott et Nordenskjöld, Charcot et Shackleton, Mawson et Amundsen et Byrd et Ellsworth pour clore présentement la liste.

Toute cette histoire est une suite de luttes épiques, traversées de drames poignants. Roger Vercel la raconte avec une émouvante sobriété, laissant volontairement tomber les détails trop pareils de ces expéditions uniformément héroïques pour ne retenir que les plus significatifs de ces miracles du courage humain.

Louis JALABERT.

ART CHRÉTIEN

Maurice VLOBERG. — **La Vierge, notre Médiatrice.** Grenoble, Éditions Arthaud. In-4, 280 pages, 162 héliogravures. Prix : 55 francs.

Les *Études* n'ont plus à faire connaître M. VLOBERG à leurs lecteurs. Est-il d'ailleurs de catholiques cultivés ou simplement d'amis de l'art qui ignorent le livre magistral publié il y a près de dix ans par M. Vloberg sur *la Vierge et l'Enfant dans l'Art français* ? Depuis, ses deux ouvrages sur *les Noëls de France* et sur *les Fêtes de France* nous ont apporté des évocations pittoresques ou touchantes de notre vieux passé chrétien. Chercheur infatigable et pèlerin dévot de Notre Dame, M. Vloberg nous apprend cette fois comment l'art chrétien a essayé de rendre sensible à nos yeux la tendresse de la sainte Vierge pour toutes nos misères humaines, y compris la plus grave, le péché. Sous des formes indéfiniment variées, Marie se fait notre avocate auprès de Dieu. C'est, ainsi que saint Ignace aimait à l'invoquer, la médiatrice. On sait que l'Église a introduit cette dévotion dans sa liturgie. Admirablement illustré, le volume de M. Vloberg instruira, charmera et conduira à Marie bien des pèlerins, parfois incroyants comme Péguy, vaincus par son amour. Paul DONCŒUR.

SCIENCES RELIGIEUSES

Recherches de Science religieuse. Tome XXIX, février 1939. Paris, 15, rue Monsieur. Prix de l'abonnement : France, 35 francs ; Union postale, 45 francs. Pour les abonnés des *Études* : France, 30 francs ; Union postale, 40 francs.

Numéro de février 1939. — Dans une savante étude, M. G. Bardy relève les indices qui permettent de se faire une idée exacte de l'état de *la Culture grecque dans l'Occident chrétien au IVe siècle* et conclut que dès cette époque la séparation linguistique, sans être encore complète, commençait néanmoins à entraver l'intimité des relations entre les deux parties de la chrétienté naissante.

M. J. Mourou attire l'attention sur la *Structure « personnelle » de la Foi* et montre comment les aperçus mis en lumière par les philosophies « personnalistes » les plus récentes permettent de construire d'une façon simple et efficace une doctrine du témoignage et d'expliquer l'expérience chrétienne. Travail original et bien capable d'ouvrir la voie à une rénovation de la théologie traditionnelle.

Note du P. P. Joüon sur le texte fameux de la *Genèse*, VI, 1-4, concernant *les Unions entre les « Fils de Dieu » et les « Filles des hommes »*.

Autres notes du P. P. Joüon sur *Reconnaissance et action de grâces dans le Nouveau Testament*, et sur le texte des Synoptiques : *les Forces des Cieux seront ébranlées.*

Bulletin d'exégèse de l'Ancien Testament, par le P. J. Calès.

G. F.

Dictionnaire de Spiritualité ascétique, publié sous la direction du P. Marcel Viller, S. J., fascicules VII et VIII. Paris, Beauchesne, 1937.

Les fascicules 7 et 8 du grand *Dictionnaire de Spiritualité* nous mènent de *Cabasilas* à *Chappuis* (Marie-Françoise de Sales). Ce dernier travail n'est qu'amorcé. — L'ordre alphabétique des matières n'a pas amené d'importants chapitres de doctrine théorique. Mais on lira avec grand profit les travaux concernant *Calvin* et le *Calvinisme* (J. Dedieu) et le *Cantique des Cantiques* (Ruffenbach, Cavallera, Cabassus et Olphe-Galliard). Les études sur *Cassien* (par Olphe-Galliard), *Catherine de Gênes* (par Umile da Genova), *Catherine de Sienne* (par M. Gorce), *P. Caussade* (par Olphe-Galliard) sont très poussées. Ceux qui sont un peu au courant des polémiques menées par Melchior *Cano* contre les *Exercices* de saint Ignace trouveront un peu indulgente la notice qui lui est consacrée. L'auteur de l'article sur *J. P. Camus* n'a pu connaître le travail du P. Joppin sur *Une Querelle autour de l'Amour pur* (1938). Au total, toujours les mêmes qualités de richesse et de largeur. A. Brou.

Le Gérant J. Dumoulin. Impr. J. Dumoulin, 5, rue des Gds-Augustins, Paris (VIe)

L'UNION

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE HUMAINE

Entreprise privée régie par le décret-loi du 14 juin 1938

Société anonyme au capital de cinquante millions de francs

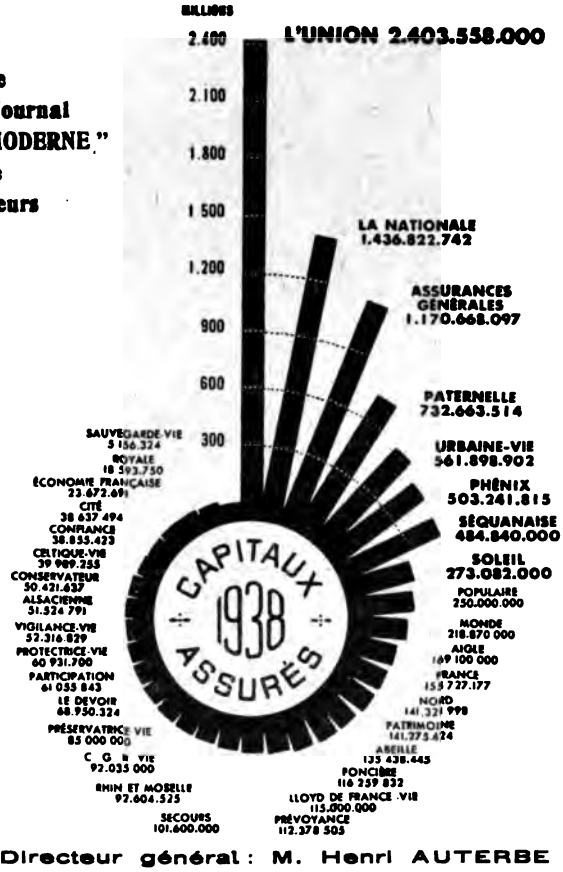
Fondée en 1829, elle est actuellement, non seulement l'une des plus anciennes et des plus importantes Compagnies Françaises, mais aussi l'une des plus actives et des plus puissantes d'Europe. Elle opère dans 18 pays étrangers.

Son chiffre d'affaires est LE PLUS ELEVE qui ait jamais été atteint en France, ainsi que le fait ressortir le graphique ci-dessous.

Tableau Comparatif des Capitaux assurés

par les Compagnies Anonymes Françaises d'ASSURANCES SUR LA VIE en 1938

Graphique dressé par le Journal "L'ASSURANCE MODERNE" à l'usage de ses lecteurs



Directeur général : M. Henri AUTERBE

TOUTES COMBINAISONS D'ASSURANCES SUR LA VIE

Mixte, Vie entière, Dotale, Rentes Viagères, etc.

ASSURANCES DE GROUPES

garantissant par une seule Police à tarif très réduit le personnel d'entreprises de toute nature contre l'INVALIDITÉ et le DÉCÈS

Constitution de pensions.

SIÈGE SOCIAL : **9, place Vendôme, PARIS**

R. C. Seine 7.756

FABIUS HENRION

Ouvrages couronnés par l'Académie Française

L'IMITATION
DE
JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE
PAR
FABIUS HENRION

ÉDITION AUGMENTÉE
DE
NOTES EXPLICATIVES

MAME - TOURS

DU VATICAN, le 21 mars 193

Monsieur,

Le gracieux hommage de votre bonne traduction de l'Imitation de Jésus-Christ m'a été particulièrement agréable. En vous remerciant de tout cœur de votre délicate pensée, j'aime à vous remercier aussi du service charitable que vous rendez aux âmes par ce travail et je prie Notre-Seigneur de vouloir bien en multiplier à travers le monde les fruits de bien.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes religieux sentiments.

E. Card. Pacelli

Monsieur Fabius Henrion.

I *Édition de poche sans le Texte latin*, avec des Notes explicatives, papier bible : 210 pages (13 × 8) (voir ci-dessus la reproduction au format), épaisseur 3 ⅝., couverture vélin d'Arches. Broché . . . 6 fr. 50
Relié pleine toile grenat ou verte, 13 fr. 50.

II. *Édition petit format avec le Texte latin* et des Notes explicatives et critiques, papier indien : 400 pages (17,5 × 10,5), épaisseur 6 ⅝, poids 98 grammes. Broché. . . . . 42 fr.
Cartonné, 51 fr. ; demi-reliure, dos cuir ancien, tête dorée, 77 fr. ; relié souple plein chagrin noir, coins ronds, tranche dorée, 117 fr. ; plein chagrin bleu, 127 fr.

III. *Édition grand format avec le Texte latin* et des Notes explicatives et critiques : 400 pages (19,5 × 12,5). Broché. . . . . 30 fr.
Demi-reliure, dos cuir ancien, tête dorée, 75 fr. ; demi-reliure d'amateur, dos et coins veau marbré, tête dorée, 100 fr.

ANECDOTES, MAXIMES ET PENSÉES

choisies dans les Œuvres des grands écrivains du Ier au XXe siècle

66 pages (19,5 × 12,5), impression noir et rouge. 7 fr.

« Livre charmant comme présentation et aussi comme fond... Les textes cités sont des modèles à la fois dans l'art de bien dire et de bien vivre... » (ALBERT-PETIT, *Journal des Débats*.)

Inscrit au Catalogue des Écoles de la Ville de Paris.

MAME, TOURS et 6, rue Madame, PARIS

ÉTUDES

REVUE CATHOLIQUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

20 MAI 1939

●

13

FORCES VIVES DE LA PAYSANNERIE
Le Congrès de la J. A. C. 433
JEAN DU ROSTU

EN AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE
Quelques Traits de Psychologie féminine.. 458
SŒUR MARIE-ANDRÉ DU SACRÉ-CŒUR

LE PROBLÈME NATIONAL N° 1
Dénatalité et Dépopulation 471
RENÉ BIED-CHARRETON

L'AVALANCHE DES MOTS
Discours européens 490
HENRI DU PASSAGE

L'ESPAGNE RETROUVÉE
Où va l'Espagne? 498
MARC LE MONDÈQUE

ROUTES MARIALES
Chartres — Brebières — Boulogne 522
HENRY DE JULLIOT

●

CHRONIQUES

HISTOIRE RELIGIEUSE DU TEMPS PRÉSENT
Le R. P. Janvier. Son Rôle et son Influence 532
YVES DE LA BRIÈRE

REGARDS SUR LE MONDE 543

●

LES LIVRES

VOIR AU VERSO LE TARIF D'ABONNEMENT

PARIS, 15, RUE MONSIEUR • TÉLÉPHONE : SÉGUR 74-77

REVUE BIMENSUELLE

Nouveautés Liturgiques

MISSEL ET VESPÉRAL QUOTIDIENS

Traductions et notes explicatives par le R. P. Dom Gérard et les Bénédictins de l'Abbaye de Saint-Maurice et Saint-Maur de Clervaux

Jamais on n'encouragera trop les fidèles à prendre une part active à la liturgie, prière par excellence puisqu'elle est celle de l'Eglise. Tout effort accompli dans ce sens mérite d'être signalé et encouragé.

C'est ainsi que le *Missel et Vespéral quotidiens*[1] dernièrement paru par les soins de Dom Gérard et des Bénédictins de Clervaux (G.-D. du Luxembourg) a droit à une mention spéciale.

Ayant l'avantage d'avoir pu utiliser les expériences si fructueuses faites par ses devanciers, il est, au vrai sens du mot, une œuvre liturgique, mettant à la portée des fidèles la liturgie tout entière, avec ses trésors insoupçonnés.

Voulant être absolument complets, les auteurs ont eu l'heureuse initiative d'insérer dans cet ouvrage non seulement la messe et les vêpres pour tous les jours de l'année — ce qui déjà eût rendu ce volume très complet — mais encore toutes les messes votives et toutes oraisons dites *ad libitum* du missel romain. A cela vient s'ajouter un rituel, un Kyriale (notation musicale de dix messes différentes), des prières usuelles, etc.

Par son format réduit et la suppression presque totale des renvois, c'est bien l'ouvrage le plus complet et le plus pratique paru à ce jour.

---

(1) Un vol. in-16 de 1.912 pages (avec le Propre de France). Édité par les Établissements Brépols, éditeurs pontificaux, Turnhout (Belgique). En vente dans toutes les librairies catholiques et en toutes reliures.

VIENT DE PARAITRE, des mêmes auteurs, le ***Missel Romain quotidien Vespéral et Rituel.*** *Édition en grands caractères, même format, 2.632 pages.*

L'allemand appris en 3 mois

(RÉFÉRENCES)

par placement chez l'habitant (seul Français), méthode spéciale et cours individuels

à l'INSTITUT FRANÇAIS DE COLOGNE

Directeur : **Abbé PRADELS,** *docteur ès lettres (philologie), Officier de l'I. P.*

Aachenerstr. 88 — *PLUS DE 30 ANS DE SUCCÈS*

REPOS à 700 mètres d'altitude — Villaz, près Annecy (Haute-Savoie)

- BON ATTRAIT -

Voir Notice très détaillée « ÉTUDES » du 20 février 1939

ABONNEMENTS aux "ÉTUDES"

FRANCE.....	Le numéro. 4 fr. »	Un an..... 60 fr.	Six mois.... 31 fr.
ETRANGER :			
Pays à demi-tarif postal (1)...	» .. 5 fr. »	» ..... 80 fr.	» .... 41 fr.
Pays à tarif postal plein.....	» .. 5 fr. 50	» ..... 100 fr.	» .... 51 fr.

(1) Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Hollande, Hongrie, Irak, Italie, Lettonie, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Pérou, Perse, Pologne, Portugal et Col., Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovénie, Suisse, Tchécoslovaquie, Russie (U. R. S. S.), Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine, Uruguay, Venezuela.

Compte de chèques postaux : M. JALABERT. 155.55

Prix des Cardinaux et Archevêques de France

L'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France, réunie en avril 1939, a décerné à M. le chanoine F.-X. Maquart, pour ses *Elementa philosophiae*, un prix de 5.000 francs.

F.-X. MAQUART

PHILOSOPHIAE DOCTOR

IN MAIORI SEMINARIO REMENSI PHILOSOPHIAE PROFESSOR

ELEMENTA PHILOSOPHIAE

SEU

BREVIS PHILOSOPHIAE SPECULATIVAE SYNTHESIS AD STUDIUM THEOLOGIAE MANUDUCENS

3 tomes en 4 volumes, 1661 pages, 17 gravures, nombreux tableaux synoptiques, **130** fr. (franco France, **143** fr.; franco étranger, **156** fr.)

Tom. I. — Introductio ad totam philosophiam. Philosophia instrumentalis seu Logica.

1 volume in-8, 264 pages, **20** fr. (franco France, **22** fr.; franco étranger, **24** fr.)

Tom. II. — Philosophia naturalis.

1 volume in-8, 566 pages, **40** fr. (franco France, **44** fr.; franco étranger, **48** fr.)

Tom. III. — Metaphysica.

I. — Metaphysica defensiva seu critica.

1 volume in-8, 346 pages, **30** fr. (franco France, **33** fr.; franco étranger, **36** fr.)

II. — Metaphysica ostensiva : ontologia; theologia naturalis.

1 volume in-8, 485 pages, **40** fr. (franco France, **44** fr.; franco étranger, **48** fr.)

André Blot, éditeur, 6, rue de la Salpêtrière, Paris

Compte postal : Paris 877-17

1939 — N° 10

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boul. St-Michel, PARIS

HISTOIRE UNIVERSELLE DES ARTS

des temps primitifs jusqu'à nos jours

publiée sous la direction de **LOUIS RÉAU,** Professeur à la Sorbonne

Vient de paraître :

****

ARTS MUSULMANS EXTRÊME-ORIENT

Inde - Indochine - Insulinde - Chine - Japon - Asie Centrale - Tibet

par

S. ELISSÉEV, R. GROUSSET, J. HACKIN, G. SALLES et PH. STERN

Entre les manuels élémentaires et les grands ouvrages, l'*Histoire Universelle des Arts*, sous la direction de Louis Réau, a réalisé la formule d'un ouvrage d'étendue moyenne présentant l'évolution de l'Art dans toutes ses manifestations en tous pays et en toutes époques. Le Tome IV et dernier paraît aujourd'hui. C'est la première synthèse d'ensemble qui ait été faite, en un seul volume, des Arts de l'Orient et de l'Extrême-Orient. Les auteurs y exposent dans quelles conditions historiques et géographiques ces Arts prirent naissance. Ils en expliquent le développement et l'expansion, et le souci de dégager les grandes lignes de leur histoire s'accompagne de l'étude détaillée des œuvres caractéristiques abondamment reproduites dans l'illustration. Ainsi se trouve achevée cette *Histoire Universelle des Arts* qui offre au public le premier tableau vivant et complet de l'activité artistique du monde.

Un volume in-4° (18 × 23), 512 pages, **353 illustrations, 5 cartes,** broché. **100** fr.
Relié pleine toile, fers spéciaux : **130** fr. ; relié demi-chagrin, tête dorée : **160** fr.

*

Précédemment parus :

L'ART ANTIQUE *(ORIENT - GRÈCE - ROME)*

par **G. CONTENAU** et **V. CHAPOT**

Un volume in-4° (18 × 23), 424 pages, **312 illustrations, 3 cartes,** broché. . . . . **80** fr.

**

L'ART PRIMITIF - L'ART MÉDIÉVAL

par **LOUIS RÉAU**

Un volume in-4° (18 × 23), 442 pages, **275 illustrations, 3 cartes,** broché.. . . . . **80** fr.

***

LA RENAISSANCE - L'ART MODERNE

par **LOUIS RÉAU**

Un volume in-4° (18 × 23), 438 pages, **300 illustrations, 1 carte,** broché. . . . . **80** fr.
Pour chaque volume : reliure pleine toile, **30** fr. en sus ; reliure demi-chagrin, **60** fr. en sus.

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

Publiées sous la direction de J. et R. WITTMANN

Vient de paraître :

LE CHRIST
DANS L'ART FRANÇAIS

PAR LE PÈRE PAUL DONCOEUR

TOME PREMIER

Par son texte magnifique, empreint d'une grandeur et d'une foi profondément émouvantes, par la sûreté de son information, par une illustration qui groupe 200 documents reproduisant en héliogravure les plus belles œuvres de toutes les époques, par une présentation parfaite, ce livre est un des plus beaux qui soient.

Le volume in-4° broché : **60** fr. ; relié amateur : **125** fr.

(*Le Tome II paraîtra à l'automne 1939*)

Déjà parus dans la même collection :

LA PEINTURE EN FRANCE, par P. JAMOT, de l'Institut.
HISTOIRE DE LA MUSIQUE, par R. DUMESNIL.
HISTOIRE DE LA MÉDECINE, par R. DUMESNIL.

Chaque volume. Broché : **75** fr. — Relié : **140** fr.

PARCS ET JARDINS DE FRANCE, par L. CORPECHOT.
MARIE-ANTOINETTE, par P. DE NOLHAC, de l'Acad. franç.
LE ROI DE ROME (2 vol.), par O. AUBRY.

Chaque volume. Broché : **60** fr. — Relié : **125** fr.

LIBRAIRIE PLON

Répandez la Clarté du haut en bas de vos Locaux :

Pour la façade de votre Maison :

SILEXORE

PEINTURE PÉTRIFIANTE : durée illimitée

Dans votre Décoration Intérieure :

SILEXINE

ENDUIT PLASTIQUE PARFAIT

Pour protéger tout ce qui est Métallique :

SILDAL

ANTI-ROUILLE, ANTI-ACIDE

ET

TOUTES PEINTURES LAQUES & VERNIS

POUR TOUS USAGES

Établ^ts L. VAN MALDEREN, 6, Cité Malesherbes, PARIS

(75 ans de références à votre disposition)

« COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS »

L'Assemblée générale, tenue le 25 avril, sous la présidence de M. Paul BOYER, a approuvé à l'unanimité le rapport du Conseil d'Administration et les comptes de l'exercice 1938 et a décidé la répartition d'un dividende de 50 fr. par action et de 8 fr. 262 par part de fondateur.

MM. A. CELIER, M. LEWANDOWSKI et J. NAUD, administrateurs, ont été réélus, ainsi que M. A. BOURGEOIS, membre de la commission de contrôle.

CHAPELLE -:- GRANDES TERRASSES

(ALTITUDE 700 mètres)

REPOS

BON ATTRAIT

VILLAZ

PRÈS ANNECY

BIBLIOTHÈQUE
(4.000 volumes)

PENSION
35 fr. à **50** fr.

NI CONTAGIEUX
NI MENTAUX

VOIR NOTICE DÉTAILLÉE : *ÉTUDES* DU 20 FÉVRIER 1939

ÉDITIONS FAMILIALES DE FRANCE
Service E : 86, RUE DE GERGOVIE — PARIS-XIVe
C. C. P. 1507-56

A LIRE PENDANT LE MOIS DE MARIE

Collection « SPIRITUALITÉ FAMILIALE »

LA SAINTE VIERGE ET LA FAMILLE

par l'Abbé VIOLLET — R. P. PIAT
Dr DUVAL-ARNOULD

Un volume, 96 pages . . . . . 7 fr. ; *franco*, 8 fr.
— Étranger . . . . . 9 fr.

La Librairie PAILLARD

1, place Alphonse-Deville — PARIS-VIe
(Ancien n° 51, Boulevard Raspail)

Procure et expédie très rapidement
TOUS OUVRAGES
Scientifiques, Religieux, Philosophiques, Classiques
Littérature, Abonnements aux Revues, etc.
Toute commande atteignant 40 fr. *est expédiée franco*
CONDITIONS SPÉCIALES AUX SÉMINAIRES, BIBLIOTHÈQUES ET UNIVERSITÉS

TRAVAUX DE RELIURE EN TOUS GENRES

Impressions en tous genres :
Revues, livres, imprimés, cartes de visite gravées ou imprimées

Vient de paraître :

« Les Livres essentiels sur le Christianisme »,
choisis par le R. P. DONCOEUR. *Franco* : 1 fr. »

Nous expédions sur demande la liste des volumes parus dans le mois
Chèques postaux : 93-44 PARIS R. C. Seine 230.394 B Téléphone : LITTRÉ 04-29

Viennent de paraître :

1839-1939 : *CENTENAIRE DE LA RESTAURATION*
DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

H.-D. NOBLE, Dominicain

LE R. P. LACORDAIRE

RESSUSCITE EN FRANCE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Un volume in-8 couronne de 144 pages, sous couverture originale, orné du portrait de Lacordaire par CHASSERIAU . . . . . **12** fr. »
Franco . . . . . **13** fr. **20**

Le P. Noble retrace l'effort déployé par Lacordaire pour entreprendre et affermir cette restauration. Ce fut le moment pathétique de sa vie ; il y apporta toutes les ressources de son cœur, de son intelligence, de sa volonté.

Rigoureusement historique, ce récit ajoute beaucoup aux biographies de Lacordaire parues jusqu'ici ; car il table sur un grand nombre de documents (lettres, archives, etc.) entièrement inédits.

Chanoine V. GELLON

LACORDAIRE
DANS L'INTIMITÉ DU MONASTÈRE

Un volume in-8 couronne de 120 pages, illustré de hors-texte, sous couverture originale . . . . . **12** fr. ; *franco*, **13** fr. **20**

Étude historique qui décrit la vie intime et religieuse de Lacordaire dans le monastère de Chalais, le premier couvent régulier établi avec son noviciat pour la restauration dominicaine en France.

L'âme de Lacordaire est vivante, parlante, en ces pages exquises, très documentées.

Collection « LES LOISIRS POUR TOUS »
*Série B : **Pour les Jeunes***

Un roman de DAVID BEARNE
dans la tradition de ceux de Francis Finn

DO, RÉ, MI, FA...

Traduit de l'anglais par C. CHEVALIER, S. J.

Un jeune artiste pauvre, à travers de cuisantes épreuves, vole de succès en succès, virtuose unique.

Personne ne se doutera que ces épreuves sont celles de la famille nombreuse d'un pasteur protestant, ruiné parce qu'il a embrassé le catholicisme et qui arrive à se faire une fortune brillante... en élevant des poules.

Vous courrez à travers le livre d'un seul trait.

Un volume in-16 jésus de 256 pages . . **15** fr. ; *franco*, **16** fr. **25**

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette — PARIS (VIe)
Chèque postal : Paris 21.44

Albert DULÉRY-REYVAL

LE CLAIRON DE LA RÉSISTANCE CATHOLIQUE

LE PÈRE COUBÉ

(1857-1938)

Prix : **15** fr. ; *franco*, **17** fr ; étranger, **19** fr.

Ce n'est pas seulement toute la vie ardente et apostolique du célèbre prédicateur qui est retracée dans ces pages : elles évoquent aussi les luttes politiques et religieuses auxquelles il a été mêlé ; les persécutions hypocrites avec Waldeck-Rousseau, brutales avec Combes, contre lesquelles le clairon de la résistance catholique se dressa avec une énergie et une éloquence qui soulevèrent les foules.

C'est toute une époque heureusement révolue qui revit dans ce livre mouvementé, écrit par un ami qui fut pendant quarante ans le confident de sa pensée, guidé d'ailleurs par une documentation unique et aidé par des lettres mises aimablement à sa disposition par la famille du grand disparu.

H. MORICE (chanoine). — **La Mère de Jésus.** Trente et une lectures pouvant servir pour le Mois de Marie et le Mois du Saint-Rosaire. 12 × 18,5 cm., VI-244 pages. Prix : **12** fr. ; *franco*, **14** fr. ; étranger, **15** fr. **60**

L'Annonce à Marie. Jésus vivant en Marie. Magnificat. La Nativité du Christ. La première Adoration nocturne. Le premier Regard de Jésus. Jésus nourri par sa mère. La piété de Marie. L'ombre de la Croix. La poésie de Nazareth. L'Ostensoir vivant. L'éducatrice de Jésus. Il grandissait. Jésus à dix ans. L'Enfant-Jésus au puits de Jacob. Jésus au Temple. Faites tout ce qu'il vous dira. La neuvième béatitude. Heureux le sein qui vous a porté ! La Vierge à la grappe. Crucifiée avec Jésus. La Reine des Apôtres. La Vierge et saint Jean. Le triomphe de Marie. Stella Matutina. Supplément aux litanies. Bienfaits de la piété mariale. Notre Mère du Ciel. Marie, Reine de France. Ce que la France doit à Marie. Les Apparitions de la Vierge.

MALLIE-GUILLEMIN. — **La Vie aimable de saint François de Sales racontée à ses petits-enfants.** In-12 illustré, **8** fr. ; *franco*, **9** fr. ; étranger. . . . . **10** fr. »

Délicieux petit livre qui met aimablement à la portée des enfants tout ce qu'il y a de réconfortant dans la vie de saint François de Sales.

R. P. L. LAJOIE. — **A l'École de saint Jean Eudes.** Tome IV. — **Dieu et mon Ame.** In-12. Prix : **8** fr. ; *franco*. . . . **9** fr. **50**
Etranger. . . . . **11** fr. »

Louis DUPRIEZ. — **La Conversion d'un phénomène.** — In-12, 11×18, 174 pages. Prix : **12** fr. ; *franco*, **14** fr. ; étranger. **15** fr. **60**

Écrit pour les adolescents, ce livre les intéressera et leur fera du bien. L'évolution du « phénomène » servira peut-être d'exemple à plus d'un. Pages à la fois charmantes et instructives.

Le catalogue de la Librairie TÉQUI ET FILS sera envoyé franco sur demande

---

LIBRAIRIE P. TÉQUI ET FILS, 83, RUE BONAPARTE, PARIS 6e

FORCES VIVES DE LA PAYSANNERIE

LE CONGRÈS DE LA J. A. C.

Comme tous les autres dimanches, le boulevard de Grenelle connaissait ce matin-là l'affluence que donne à un quartier déjà populeux l'animation d'un marché. Sous la ligne aérienne du métro, près des énormes piliers de fonte qui la supportent, se pressaient les boutiques en miniature; entre les tréteaux du boucher et la voiture à bras de la fleuriste, au milieu des étalages qui accrochent les yeux et des cris qui perforent les oreilles, les ménagères se glissaient, choisissant ici une salade, là un chou-fleur, soupesant une volaille, cédant à la tentation d'un camembert : le sac aux provisions grossissait à mesure et, toût à l'heure, sur la table de la cuisine, il dégorgerait pour la plus grande joie des enfants et du mari.

Au-dessus du marché, roulant avec un bruit sourd, les rames de métro se succédaient régulièrement comme elles font toujours, mais, ce dimanche 23 avril, à la station de Grenelle, elles se vidaient brusquement de tous leurs voyageurs et des flots de jeunes hommes allaient battre les murs du Vélodrome d'Hiver avant de s'y engouffrer. Rien de plus indépendant, de plus parallèle, à première vue, que ces deux foules : celle du marché et celle du Vél' d'Hiv' ; rien de plus solidaire, de plus cohérent en réalité. Dans quelques quarts d'heure, entré à mon tour, j'allais le comprendre en voyant, autour de l'autel surélevé qui centrait l'enceinte grouillante, défiler — derrière deux cents drapeaux, six cardinaux et trente évêques — un groupe imposant de jeunes hommes ; dans leurs bras musclés de jeunes paysans ils portaient tous les produits de la terre : gerbes de blé et sacs de grain, cageots de fruits et de légumes, hosties de froment et tonnelets de vin. Les choux-fleurs et les radis du marché que la ménagère tout à l'heure emportait pour sa famille, je les retrouvais ici, dans les mains robustes de ceux-là mêmes qui avaient

bêché, planté, cueilli : maintenant, la ville et la campagne se soudaient, ceux qui nourrissent et ceux qui mangent étaient réunis, et l'*amen* pouvait conclure la phrase commencée parce qu'en ce beau dimanche 23 avril la J. A. C. — Jeunesse Agricole Chrétienne — fêtait son dixième anniversaire.

*
* *

Il y a deux ans, nous avions assisté à un autre anniversaire décennal : celui de la J. O. C., et il avait été grandiose ; les masses de jeunes travailleurs et de jeunes travailleuses réunies au Parc des Princes, leur magnifique enthousiasme, l'émouvante réussite de la fête de nuit, avaient éveillé en nous une vibration qui dure encore. Après cela il eût été facile aux jeunes paysans de nous décevoir, et pourtant, entre les deux rassemblements personne n'hésite à voir une équivalence.

Une équivalence et pas une égalité, car les masses, évidemment, furent inégales. Levons tout de suite un malentendu : seule la J. A. C. fêtait son dixième anniversaire et non pas la J. A. C. F. (Jeunesse Agricole Chrétienne Féminine), qui n'existe que depuis deux ans sous sa forme spécifique et que représentait seulement une délégation de cinq cents membres. Si l'on songe par ailleurs que tous les départements, malgré la distance, étaient largement représentés, que les deux tiers des congressistes passèrent à Paris deux jours pleins et que cela représentait pour chacun d'eux une dépense moyenne de 400 francs (somme énorme à la campagne, surtout après cet hiver rigoureux où le gel a forcé bien des exploitants à s'endetter), l'on pensera que le chiffre de vingt mille gars réunis pour fêter leur J. A. C. est un chiffre triomphal. Triomphal et peut-être héroïque, car, sur ces vingt mille, plus de la moitié étaient mobilisables et donnaient, en venant tranquillement à Paris, une belle preuve de calme et d'optimisme.

Il faut noter ici que les organisateurs du congrès montrèrent une ténacité bien paysanne : les Sudètes furent annexés six mois et Prague six semaines avant le congrès ! N'était-ce pas imprudence que de mettre en mouvement

tant de jeunes alors que, dans leurs rangs, les rappels militaires faisaient déjà des vides, et d'engager les premières dépenses ? Au calme du Secrétariat général répondit le calme des sections qui continuèrent d'envoyer, comme un acompte pour les cartes de congressistes, un trésor d'économies qui finança un très gros budget.

Dans ce congrès tout fut intégralement paysan. Au comité national de septembre, assistant pour la première fois à de pareilles assises, j'avais été frappé de l'ouverture d'esprit, du sérieux, de la décision de cette quarantaine de présidents fédéraux. La J. A. C. est vraiment un mouvement de jeunesse, mais la jeunesse se prolonge longtemps en paysannerie : l'on s'y marie plus tard qu'en ville et, même marié, un jeune homme continue souvent à travailler dans l'exploitation paternelle ; ces conditions particulières permettent au mouvement de garder jusqu'à vingt-cinq ans, et parfois même jusqu'à trente, des chefs qui joignent l'élan à la maturité.

Les décisions de ce comité national sont exécutées, adaptées, mises au point par une équipe de dirigeants et de permanents nationaux qui ont été vraiment les animateurs du congrès. Un président, quatre vice-présidents : terriens authentiques, disséminés en province, mais se rencontrant fréquemment, tandis qu'au centre résident un secrétaire général et des permanents, eux aussi venus de la terre et bien décidés, en très grande majorité, à y retourner ; la fidélité à la terre, chez certains d'entre eux, est même exceptionnelle : semi-permanents, ils passent quinze jours, un mois à Paris, puis repartent chez eux semer de l'avoine ou planter des pommes de terre. En voilà qui ne sont pas menacés de tourner au bureaucrate!

Cette quinzaine de dirigeants et de permanents non seulement représentent toutes les provinces françaises, mais aussi toutes les professions rurales : autour d'un groupe compact de cultivateurs s'agrègent deux ouvriers agricoles, un maraîcher, un marchand de chevaux, un artisan rural, un commerçant de village. Pierre Lambert, le président de la J. A. C., après avoir lui-même exploité trois ans, a mis un fermier sur sa terre pour s'adonner à l'enseignement agricole dans une école locale et à l'Action catholique. Pierre Lemasson, le

secrétaire général, ouvrier agricole jusqu'au moment où il est venu au secrétariat général, s'est formé tout seul, grâce aux Études agricoles par correspondance : qui aurait deviné ses antécédents en le voyant présider toute la journée du samedi, avec une autorité, une souplesse et un entrain remarquables ? Autre caractéristique : sur toute cette équipe, deux seulement ont fait des études secondaires complètes et sont bacheliers : le marchand de chevaux et le permanent qui assura avec tant d'aisance le service de presse et de radiodiffusion.

Intégralement paysan, le congrès ne le fut pas seulement dans sa direction générale, l'élaboration du programme et des rapports, il le fut aussi dans ses parties liturgique et artistique : l'auteur de la messe des paysans est un curé normand, le metteur en scène de l'admirable jeu scénique un pharmacien de village, le meneur de jeu à la voix si radiogénique un couvreur. Non seulement la masse des figurants, mais encore les chanteurs et les danseurs étaient jacistes, à l'exception de la maîtrise de la cathédrale de Nantes et des quelques chansonniers de la soirée d'accueil.

Ce congrès paysan garda en sa physionomie propre toutes les caractéristiques de ceux qui le réalisèrent : il fut empreint de bonhomie souriante, — sérieux sans austérité et discipliné sans caporalisme, — d'une qualité humaine franche et nette, comme les produits du terroir. Les rapporteurs ne craignaient pas d'attaquer de front leur auditoire et de lui dire en face ses quatre vérités : j'entends encore Émile Coupet reprochant à certains budgets de jeunes d'être plus fournis sur le chapitre des dépenses de loisirs que sur celui des économies, et Jean Terpend reconnaissant avec loyauté que, parfois, la routine du monde rural lui-même avait freiné certaines améliorations législatives.

Parce qu'il était authentiquement paysan jusque dans ses rudesses, ce congrès eut dans les âmes des jeunes ruraux un retentissement profond et y souleva des vagues d'enthousiasme, vagues énormes presque sans écume, vagues de fond : ceux qui connaissent directement les ruraux en furent surpris. Le paysan écoute attentivement, sans perdre un mot; avec cela, il sait rire, il sait même au besoin avaler une petite

larme, mais il n'interrompt pas pour applaudir et les bravos de la fin veulent surtout dire : merci ! Or, au Vél' d'Hiv', l'enthousiasme des jeunes paysans fut souvent déchaîné : je ne parle même pas de l'apothéose finale, alors que les mouchoirs agités spontanément dans les gradins frissonnaient au même souffle d'enthousiasme que les grands drapeaux des fédérations réunis sur la pelouse ; mais qui ne se souviendra longtemps des applaudissements à tout rompre des mains et de ce roulement de tonnerre des pieds qui plébiscitèrent le discours, sobre et ardent, de Pierre Lambert? L'ovation faite à S. S. Pie XII, en la personne de S. Exc. le Nonce apostolique, Mgr Valerio Valeri, fut, elle aussi, bien significative : une fois même, ce discours si cordial, sur une phrase en forme interrogative, faillit tourner au chœur parlé ; jusqu'ici de pareilles audaces étaient réservées aux jocistes et l'on put mesurer à cet incident tout le terrain parcouru : en dix ans, la J. A. C. a donné aux jeunes la conscience de leur personnalité paysanne et la force de l'affirmer.

***

L'histoire anecdotique du congrès est charmante : elle va du vieux monsieur qui accroche un jaciste dans la rue et lui remet 20 francs pour le succès du congrès, au jeune ménage emmenant une demi-douzaine de Savoyards au restaurant pour y dîner, en passant par le chauffeur de taxi qui refuse obstinément le payement de sa course. Toutes ces petites histoires vraies, poussées comme des brins d'herbe entre les pavés de la capitale, prouvent que Paris a fait aux jacistes l'accueil le plus sympathique ou, pour mieux dire, que les jacistes se sont sentis chez eux à Paris. Chez eux, sitôt descendus du train, lorsque, sur le quai de la gare, toute une nuée de cousins, de parents, de « pays », parisiens d'adoption et provinciaux d'origine, les embrassaient sur les deux joues. Chez eux, dans les rues, où, dédaigneux des services d'accueil, ils s'orientaient tout seuls comme de vrais natifs de Montrouge ou de Belleville. Chez eux, dans les petits cafés qui avoisinent la gare des Invalides, leur réfectoire aux douze mille couverts : ils les envahissaient, leur repas fini, comme

les estaminets de leur village un jour de foire, entraînant familièrement avec eux un vieux curé ou un jeune vicaire. Chez eux, enfin, dans cet hôtel de ville où leur fut réservé le plus élégant accueil : au nom de la ville de Paris, qui se souvient d'avoir été sauvée de la famine par Geneviève et les blés d'Ile-de-France, M. Boissière, représentant le conseil municipal, et M. Villey, préfet de la Seine, associèrent en cette réception les jacistes de France et les délégations étrangères ; après que Pierre Lambert eut signé le Livre d'or, tandis que la musique de la Garde républicaine réchauffait discrètement l'atmosphère, mêlant leurs simples vestons aux moires du cardinal et du nonce, aux jaquettes des officiels, les jacistes firent honneur au buffet, avec cette distinction paysanne, faite de simplicité et de délicatesse, qui les met partout à leur place.

En cette première soirée, comme dans les deux magnifiques journées qui l'ont suivie, la J. A. C. a vraiment fait honneur, vraiment honoré le monde paysan : si le congrès de Tours, en 1935, avait révélé la J. A. C. à elle-même, le congrès de Paris, en 1939, l'a révélée à l'opinion publique, à celle de Paris et de toute la France.

***

La J. A. C. à Paris, c'était pourtant deux mondes qui s'affrontaient. De l'existence de ces deux mondes, juxtaposés mais non coordonnés, j'eus, l'été dernier, la brusque intuition dans un coin de banlieue, au hasard d'une promenade ; en débouchant des bois de Meudon, aux environs de l'aérodrome de Villacoublay, je découvris sur le plateau une splendide moisson; mêlant son ronflement à celui des avions militaires, un tracteur, fumant comme une locomotive, traînait une énorme machine, à la fois moissonneuse et batteuse, montée par deux hommes : sans beaucoup d'imagination, l'on se serait cru en Beauce, dans l'Aisne... ou au Canada ; et pourtant l'on était aux portes de Paris, où un autobus de la T. C. R. P. mettait en quelques minutes, moyennant quelques tickets. Deux mondes !

Mais l'un des deux est un parent pauvre. Une haute per-

sonnalité de l'Académie d'agriculture (l'on me permettra de ne pas la désigner autrement) disait, après avoir feuilleté les enquêtes sur le dépeuplement des campagnes que la J. A. C. proposait cette année à ses militants : « Mais vous voulez donc qu'ils s'en aillent, eux aussi? Un jeune qui ferait objectivement ces enquêtes devrait, pour être logique, quitter la terre ! » Voilà où nous en sommes! et ce phénomène de l'abandon est à la fois si massif et si douloureux, que l'on a remplacé à la J. A. C. le mot agressif de « désertion des campagnes » par celui plus conciliant d' « exode ».

Je n'ai pas à écrire ici tout un article sur le malaise paysan : pour se faire une idée de l'infériorité du rural par rapport au citadin, il suffit de se rappeler que les allocations familiales n'ont été étendues aux salariés agricoles qu'en novembre 1936 (encore, à l'heure qu'il est, beaucoup qui y ont droit ne les touchent pas en fait) et que le décret-loi du 12 novembre 1938 qui améliorait heureusement certains taux d'allocations avait un article 12 taillé en poignard : « Le présent décret n'est pas applicable à l'agriculture. » Quant aux petits propriétaires, fermiers et artisans ruraux, dont la situation est très souvent comparable à celle des ouvriers agricoles, — parce que dans 97 p. 100 des cas le même homme est à la fois patron, directeur et ouvrier, — ils n'ont été admis aux allocations familiales qu'en juin 1938. Encore l'application du décret, prévue pour le 1er janvier 1939, vient-elle d'être remise au 1er janvier 1940, avec, comme fiche de consolation, une augmentation de l' « encouragement aux familles nombreuses à partir du troisième enfant » qui ne représente qu'une aide infime.

De pareilles inégalités ne sont pas seulement dans les textes de lois, elles sont dans les faits, et, depuis juin 1936, elles sautent aux yeux des jeunes ruraux. Avec les congés payés, alors qu'ils étaient en pleine fenaison ou en pleine moisson, ils ont vu débarquer au pays des garçons de leur âge qui leur tenaient des propos goguenards ou tentateurs ; cependant que les quarante heures jetaient sur toutes les grand'-routes d'élégants cyclistes en culotte de golf qui, descendus de leurs vélos étincelants, allaient prendre un joyeux apéritif avant de camper sur l'herbe. La première réaction des jeunes

ruraux fut d'amertume, la seconde d'évasion; l'application des quarante heures aux administrations, et particulièrement aux chemins de fer, exigeait d'énormes embauches : les jeunes s'y ruèrent. Congestion des villes, hémorragie des campagnes : pour ne pas en mourir, il fallait que la France ait la vie dure.

***

Ce déséquilibre trop marqué entre le monde citadin et le monde ouvrier qui saisissait les jeunes ruraux jusqu'au vertige, la J. A. C. a eu le mérite de le faire comprendre et penser à ceux qui, jusqu'ici, l'avaient seulement senti, et senti d'autant plus violemment que plus confusément : en montant jusqu'à la conscience claire de la jeunesse paysanne, son malaise va se prêter au diagnostic et permettre les ordonnances ; éclairés, les jeunes paysans vont pouvoir agir, ils reprennent confiance, ils sont sauvés. L'équilibre des rapports présentés le samedi matin par ceux-là mêmes qui les avaient composés rendait exactement cette note d'assurance dans la lucidité ; pas d'espoir vague ou d'enthousiasme factice ; clairement ils envisageaient la situation, mais ils la jugeaient remédiable : avec du cran l'on pourrait en sortir, en s'unissant pour être forts.

Les réactions de l'auditoire étaient également significatives : les jeunes suivaient ces rapports sérieux, ils applaudissaient aux bons endroits et à bonne dose, ils se révélaient formés. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que les orateurs et les auditeurs fussent de plain-pied : un même plateau les réunissait, celui des enquêtes de cet hiver, dépouillées et organisées par les rapporteurs, mais d'abord faites au village par les auditeurs. Ainsi l'enquête — l'enquête réaliste entrant dans le vif du sujet — qui, superficiellement faite, aurait pu accélérer la panique, devenait cause de regroupement.

Cette enquête jaciste, qui a la saveur originelle des cerises cueillies à l'arbre ou des salades ramassées au jardin, il faut aller à la section locale pour assister en plein terroir à sa germination. Prenant sur le loisir de leur dimanche ou le repos de leur nuit, de jeunes gars se sont réunis malgré l'éloignement des hameaux... ou celui des villages, car souvent les sections

sont interparoissiales. Malgré la neige des sentiers de montagne et la boue des chemins de plaine (la boue qui arrête le médecin !), leurs corps enfin sont rassemblés, mais leur âme va-t-elle s'ouvrir ?

La pudeur des paysans — qui souvent les fait croire timides — les empêche de citer des faits précis ou d'attaquer les problèmes de front : comme toutes les natures profondes, ils ont de la peine à s'extérioriser. Et puis, entamer certains problèmes, même très simples (celui du logement, par exemple, qui entraînera à souhaiter qu'un carrelage recouvre la terre battue ou que l'on puisse avoir de l'eau en tournant un robinet), c'est remuer l'épaisseur des siècles et faire figure de révolutionnaires.

La tradition, à la campagne, atteint à une vraie grandeur : il faut entendre tel jeune exploitant se vanter d'être fermier sur la même terre que ses aïeux d'il y a cent ans, ou tel jeune cultivateur affirmer qu'il continue, de père en fils, une lignée, pour deviner la profondeur de la fidélité paysanne. Cette noble tradition trouve sa rançon dans la routine ; sur le plan humain et sur le plan religieux l'on se débrouille en suivant les coutumes : au total, deux routines, d'ailleurs étanches.

Malgré l'éparpillement des fermes, le poids de la masse se fait aussi lourdement sentir en campagne, surtout quand il faut émerger, se montrer, faire preuve d'initiative. Tout le monde est prêt à suivre, mais personne ne veut commencer : au syndicat l'on s'inscrit en masse, mais impossible de trouver un secrétaire ; à la section jaciste l'on acceptera plus facilement, du moins en pays chrétien, de participer à une retraite de trois jours que de s'afficher comme militant. Dans ces conditions, la J. A. C. est justement fière de ses vingt-huit mille militants (qu'on lise bien : militants, et non pas : adhérents, car le journal : *la Jeunesse agricole*, tire à soixante-cinq mille) : ce sont eux, ces militants, dans le grand corps paysan, les noyaux actifs des cellules jacistes : au prix de quels efforts, de quels sacrifices, eux seuls le savent..., mais soyez bien sûrs qu'ils ne vous le diront pas !

***

La J. A. C. n'avait pas attendu la crise générale, ni la phase aiguë où, depuis 1936, est entré le malaise paysan, pour pousser ses militants à devenir des valeurs professionnelles. Le succès croissant des É. A. C. (Études agricoles par correspondance) en administre la meilleure preuve : que l'on songe quelle flamme secrète il faut à ces jeunes paysans qui rentrent le soir, fourbus de leur travail aux champs, pour s'isoler au milieu de l'animation de la salle commune, se pencher sur des livres, et écrire laborieusement le devoir que le centre d'Angers ou de Lyon leur renverra corrigé : tel dirigeant suivit trois fois le cycle des É. A. C., une première fois pour lui et, les deux autres, pour entraîner avec lui un groupe de jeunes.

Mais l'étude ne suffit pas. Passant de la théorie à la pratique, la section jaciste de Saint-Lon, dans les Landes, a fait l'acquisition d'une pièce de terre où ses expériences lui ont permis la création d'une nouvelle espèce de maïs doré, hybride d'un blanc et d'un grand roux, dont le rendement en 1938 a été de 85 hectolitres à l'hectare, alors que, dans la région, les maïs ne dépassaient pas 30 hectolitres. En Tarn-et-Garonne, des recherches analogues ont été faites pour le blé.

Sur le terrain syndicaliste, la collaboration jaciste est également intense : bien rares dans le Sud-Est, exceptionnellement équipé, sont les militants qui, leur journée finie, n'assurent pas la bonne marche d'un organisme social ; il faut faire la correspondance d'un syndicat, relever les cotisations d'une mutuelle, dresser un bilan : tâches régulières, réclamant autant d'intelligence que de dévouement. Dans la région lyonnaise ou le pays normand, pour ne parler que des cas qui me sont personnellement connus, des dirigeants jacistes se font les propagandistes du syndicalisme ouvrier. Ailleurs, un semi-permanent du Secrétariat général, dans des sessions organisées par l'U. N. S. A., donne des cours de perfectionnement. Bref, des jacistes en nombre imposant travaillent dans le cadre de toutes les grandes

organisations professionnelles nationales : Union nationale des Syndicats agricoles, Association des Employeurs, Syndicats libres des Travailleurs de la Terre (C. F. T. C.). L'on s'explique alors la présence au congrès des dirigeants de tous ces syndicats : la sympathie les y avait amenés, mais aussi la curiosité et l'intérêt ; pour que ces grands organismes aient toute leur efficience, il leur faut, à côté du nombre, la qualité d'un personnel militant : où trouveraient-ils mieux qu'à la J. A. C. des jeunes ayant l'intelligence ouverte, le sens du bien commun et l'habitude de la parole ?

Le dernier comité national, celui de septembre 1938, a nettement situé la J. A. C. sur ce terrain : « La première tâche de la J. A. C., disait un ordre du jour qui ne fut adopté qu'après une discussion très poussée, est de former chrétiennement ses membres qui iront porter, à titre individuel, cet esprit chrétien dans toutes les organisations temporelles où ils ont le devoir d'entrer si elles envisagent vraiment le bien de la société dans laquelle ils vivent. » Ainsi la J. A. C., mouvement d'Action catholique, n'est pas un groupement professionnel et, pas plus que l'Église, elle n'intervient en face de telle formule technique ou de telle base de rassemblement pour leur assurer un monopole : elle laisse libre d'adhérer aux mouvements les plus divers, pourvu qu'en leurs programmes rien ne s'oppose à la loi naturelle ou à la règle de vie que nous apporta le Christ; mais parce que le Christ est un Dieu incarné, parce que le jaciste est un paysan en même temps qu'un chrétien, elle lui fait un devoir de poursuivre sa destinée totale et sociale en agissant sur tous les terrains où s'engage sa vie humaine qui est professionnelle et civique autant que personnelle et familiale.

C'est à ce titre de mouvement de jeunes paysans que la J. A. C. fut reçue rue de Varenne, au lendemain du congrès, par M. le ministre de l'Agriculture. A la dizaine de jeunes dirigeants qui composaient la délégation, M. Queuille réserva l'abord le plus facile et le moins officiel : les journaux ont publié la photographie du ministre et des jacistes causant familièrement devant un massif de tulipes. A cet accueil les jeunes délégués furent sensibles, mais plus encore au plan d'une conversation très étudiée ; de lui-même le ministre

y aborda successivement tous les vœux que la J. A. C. avait émis en son congrès : le prêt au mariage, le livret de travail permettant le salaire différé, et la « ruralisation » de l'école.

De son côté, le Bureau international du Travail, en envoyant un délégué au congrès, l'avait chargé d'une lettre où il remerciait la J. A. C. de lui avoir fourni un important mémoire concernant les loisirs des jeunes à la campagne. Une documentation du même genre, mais plus copieuse, recueillie par Pierre Lambert dans les réponses aux enquêtes et constituant un témoignage exceptionnel sur les conditions de vie paysanne (logement, travail, budget), a été remise à M. le ministre de l'Agriculture.

***

Malgré cet aspect professionnel de son activité, malgré ce problème du pain quotidien et de la rémunération du travail que la crise agricole a si fortement accentué, la J. A. C. est un mouvement de milieu et pas un mouvement de classe. Aucun des mouvements d'Action catholique n'est un mouvement de classe, en ce sens qu'il viserait à dresser une classe sociale contre les autres, mais certains, pour s'adapter au réel et atteindre un milieu homogène, sont bien obligés en fait de se restreindre à une classe déterminée : la J. A. C. a ce privilège que, pour s'adapter à la réalité du monde paysan, il lui faut être un « mouvement vertical » où l'ouvrier agricole, le fermier, le métayer, le propriétaire exploitant, l'artisan et le commerçant rural forment un alliage indécomposable.

Cette unité du monde paysan ne se fonde pas seulement sur la communauté d'habitat, le village, mais aussi sur la similitude du travail — le « quarcottier » beauceron a la même profession que le plus gros fermier — et, en tout cas, sur l'enchevêtrement des intérêts : les artisans et les commerçants subissent dans leurs affaires toutes les fluctuations de la culture. Assis sur les mêmes bancs à l'école ou au catéchisme, ceux du village et ceux des fermes, parvenus à l'âge d'homme, échangent continuellement des services : même s'il ne va pas porter quotidiennement son lait au bourg, le cultivateur ira, les jours de marché, y vendre son beurre, ses œufs, ses légumes,

ses volailles, pour y acheter son pain, son épicerie, ses chemises et la ferrure de son cheval : le dimanche, en sortant de la messe, — il n'y a qu'une église, — tous se retrouveront au café. La conséquence est que le paysan, parce qu'il appartient à une cellule sociale plus proportionnée à la taille humaine, le village, a aussi, plus facilement que l'habitant de la grande ville, le sens du bien commun.

Cette unité vivante et organique — unité dans la diversité — trouva, le premier jour du congrès de la J. A. C. (samedi après midi), une expression saisissante dans le simple défilé à la tribune d'un ouvrier agricole, d'un artisan et d'un petit exploitant : par la calme plénitude de leurs interventions, ces orateurs, chacun à sa manière, s'affirmèrent comme une « valeur » rurale.

***

Cette unité de la J. A. C., elle est génératrice de joie : non seulement le Vél' d'Hiv', mais les trains et les autobus retentirent de leurs chants allègres ; dans le métro, l'on entendit un enfant demander : « Pourquoi chantent-ils, maman, ils sont contents ? » Et la Parisienne de répondre : « Ceux-là, ils sont toujours contents : c'est la belle jeunesse, la jeunesse qui chante ! » Les jacistes chantent chez eux au moins autant qu'à Paris : ils chantent dans les longues veillées d'hiver auxquelles ils ont rendu l'entrain, ils chantent sur les champs de foire, dans des stands où un haut-parleur vient souvent renforcer leurs voix, ils chantent aux noces, ils chantent au travail. Le triste dicton que l'on répète en certaines régions lorsqu'un homme chante tout en travaillant : « Ou il est fou, ou il est saoul », ils se sont promis de le faire mentir et de rendre au village sa souriante physionomie d'antan. De grandes fêtes pour les semailles, la moisson ou les vendanges, agrémentées de défilés de chars que tous les écrans projetteraient s'ils avaient lieu sur la Côte d'Azur, sont dues à leur initiative ; parfois même des jeux scéniques prennent de vastes proportions : ainsi cette fête, dans l'Ain, qui réunit quinze mille personnes. Les beaux chants régionaux et les admirables danses qui ponctuèrent leur congrès n'étaient nullement, à leurs yeux, une attraction ou un entr'acte, mais, tout uniment, l'exposi-

tion de leur vie réelle. Tandis que les Auvergnats — et les Auvergnates — exécutaient cette « bourrée » d'une malice si fine où garçons et filles s'entrecroisent vingt fois avant de s'unir en couples, mon voisin murmura à mon oreille : « Auvergnats... de Paris ! » ; or, non seulement tous les Auvergnats étaient jacistes, mais parmi les Auvergnates, également jacistes, se trouvait une dirigeante fédérale. Quant à cet étonnant cake-walk qui faisait tourbillonner autour des échassiers landais des piétons souples comme des toréadors, — pantalon blanc, ceinture rouge et béret noir, — il avait comme entraîneur l'irremplaçable président de la Fédération des Landes, dont tous les syndicats locaux se disputent les services et auquel son compatriote M. Champetier de Ribes, ministre des Pensions, vint amicalement serrer la main.

Toute la France, on peut le dire, applaudissait à ces danses, toute la France fraternisait sur les gradins du Vél' d'Hiv' ou le long des kilomètres de tables qui les réunissaient aux heures des repas ; parfois même des affinités inattendues se découvraient : « Je viens de déjeuner avec les gars de ch' nord, disait un Méridional bon teint à son compatriote ; tu devrais bien en faire autant. — Eh, pourquoi donc ? ripostait l'autre — Té, reprit le premier, ces gars-là, ils ne touchent pas le vin : ils m'ont passé leur bouteille ! »

Cette entente entre jacistes de tous les crus, elle va plus profond qu'un amical compromis entre les buveurs de vin et les buveurs de bière, et s'enracine à la fois dans une charité qui tient à leur Christ, et dans un amour qui tient à leur terre. A la séance d'accueil du vendredi soir, l'habit blanc du Breton, le gilet rouge de l'Alsacien, le teint bistré de l'Algérien avaient été également sympathiques : les paysans, qui ont le sens du bien commun, ont aussi celui de la patrie. Leur secrétaire général avait été dès les premières heures du congrès à l'Arc de Triomphe ranimer la flamme de notre souvenir dont le feu follet vacille sur la tombe du Soldat Inconnu et, le dimanche, ses camarades jacistes, presque tous en âge de porter le fusil, soulignèrent de leurs bravos virils les noms de Domremy ou de Verdun lorsqu'ils sonnèrent dans le texte du grand jeu scénique. Vraiment, en un magistral article du *Figaro* (18 avril 1939), M. Le Cour Grandmai-

son, député de la Loire-Inférieure, avait bien raison d'écrire : « Si, fidèle à sa mission, la J. A. C. réussit à refaire, dans la diversité des conditions et des métiers, cette unité du monde rural, elle n'aura pas seulement sauvé la terre française et rendu par là au pays un service déjà éminent ; elle aura donné aux autres éléments de la communauté nationale le plus fécond et le plus nécessaire des exemples, en montrant la possibilité de l'union dans le respect de tous les droits et de toutes les libertés légitimes. »

***

Patrie française, famille française : c'est tout un, et cette équation que la lettre des cardinaux et archevêques vient de souligner si énergiquement en rappelant aux catholiques le devoir de la natalité, elle est l'un des postulats du programme jaciste et leur jeu scénique de clôture l'a mis en belle lumière.

Sur la pelouse du Vél' d'Hiv', plate comme un morceau de Beauce, un grand semeur, tout seul. Sabots, pantalon gris, chemise de coton, tablier bleu : ce sont ses habits de travail qu'il a apportés de Charente. Le tablier relevé en semoir, lentement, sérieusement, consciencieusement, il arpente tout son champ que féconde l'envol des grains. La divine lenteur de son geste et de son pas, le rythme répété du bras qui sème et de la jambe qui marche, vient émouvoir en nos âmes le coin profond, réservé à l'*adagio* des sonates, et toujours prêt à se stabiliser dans un paisible éternel. Alors une voix de femme, avec une discrétion un peu voilée, balança les couplets d'une berceuse berrichonne :

La fauvette chante,
Fauvette brunette,
Chante sur la branche,
Fauvette brunette,
Chante sa prière
Et ses heures...

La fauvette rêve,
Fauvette brunette...

Tandis que le grand semeur, son travail fini et son tablier

roulé, rêve lui aussi dans la fraîcheur de la brise qui lui porte la voix de sa femme, elle apparaît, à l'autre bout du champ, tenant par la main son petit gars. Un éclair : trait d'union vivant de l'homme et de la femme, le petit a traversé le champ, couru à son père, et les bras fatigués du grand semeur élèvent jusqu'à ses lèvres, pour le couvrir de baisers, le doux fardeau de sa moisson humaine. Pour se défendre de son émotion l'auditoire des invités éclata en vifs applaudissements, mais l'on fit moins de manières sur les gradins jacistes : un dirigeant national, déjà marié, qui attendait le télégramme où il apprendrait la naissance de son enfant, pleurait discrètement derrière ses doigts, et autour de lui les gars, qui pourtant n'attendaient point de dépêche, pleuraient tout haut : dans ces natures saines et droites une paternité généreuse surgissait ; il est beau de se donner : ils l'avaient mystérieusement compris.

Avant de s'abandonner à la plus noble émotion au fil d'un jeu scénique, les jacistes avaient envisagé le problème de la famille paysanne dans leurs séances d'études. Fonder une famille, c'est d'abord se marier : « Je préférerais un marin qui n'a que ses habits à un paysan qui a 100.000 francs », disait récemment une jeune fille de la côte, et que l'on ne croie pas à une boutade ou à une exception : l'on pourrait citer telle servante de ferme qui refusa d'épouser le fils de son patron ; elle voulait un fonctionnaire ou un garde mobile. C'est que la future fermière — les rapports de Mlle Lerouxel, permanente nationale, et de Mlle Allaire, présidente de la J. A. C. F., l'ont montré — sait trop bien ce qui l'attend : un labeur écrasant où, à ses charges familiales et à ses besognes ménagères, viendra s'ajouter le travail des champs, celui qu'aurait dû faire le domestique que l'exiguïté des ressources empêche absolument de gager. Sentant compromise sa vocation féminine et maternelle, la jeune fille s'en va tristement. Au nom des cent mille jeunes paysannes de la J. A. C. F., Mlle Allaire, avec le bel aplomb de sa race plantureuse, l'a dit aux garçons ; elle leur a dit aussi qu'il fallait respecter dans le cœur des jeunes filles l'amour unique qu'elles réservent à celui qui sera leur époux, et ils l'ont respectueusement acclamée. Eux-mêmes d'ailleurs avaient

demandé que l'enquête de l'an prochain les prépare à la fondation d'un foyer autant dans la ligne psychologique et morale que sociale et législative. Tout en réclamant le prêt au mariage qui leur permette de fonder une famille, et un plus juste statut des allocations familiales qui leur permette de l'élargir, ils reconnaissent avec Jean Gravier que ces remèdes indispensables ne sont pas à eux seuls suffisants ; c'est qu'ils ont entendu Roger Galas constater que, « contrairement à l'exode, la dénatalité sévit dans les régions riches : ce qui prouve que les causes en sont avant tout morales et religieuses ». S'ils réclament enfin pour leurs enfants de demain une école qui soit vraiment rurale, disons bien haut qu'ils en avaient le droit en ce congrès qui fut une si magnifique démonstration de l'existence d'un humanisme paysan.

***

Mes amis, mes amis..., regardez, regardez,
Jusqu'au faîtage de cette grange immense
Comme les gerbes entassées
De nos dix ans d'efforts...
La récolte levée à tous les champs de France.

Le jeu scénique vient de commencer : il a marqué un apogée, il est indescriptible. Jeu scénique et non chœur parlé : tandis que la belle voix grave du meneur de jeu, aidé de quelques choristes (hommes et femmes), détaille un texte fort beau dont l'orgue électrique vient par endroits soutenir le récitatif, quatre cents figurants aux foulards multicolores évoluent puissamment : le chœur proprement dit, la masse des jeunes paysans jacistes, intervient fréquemment, mais brièvement, pour marteler avec un magnifique ensemble des interventions pleines de sens. Des gradins haut perchés, plus que des loges, l'œil perçoit les grandes lignes : les jacistes qui s'entassaient, debout, aux tout derniers rangs furent les vrais spectateurs, et c'est tant mieux !

Le jeu, en sa première partie, — régions diverses se fondant, à travers les siècles, en une paysannerie française que de mesquines questions d'intérêt viennent parfois diviser au village, mais que la J. A. C. regroupe, — marqua, tant au point

de vue visuel qu'auditif, une réussite. La seconde partie, elle, fut création : une seule réalité, celle du pain — celle-là même que saint Jean développe en son Évangile dans les inoubliables chapitres du Pain de vie, — s'explicita peu à peu en un *crescendo* sans défaillance, en une sublimation divine, jusqu'au point d'éclater en une brûlante apothéose. Nulle enflure cependant, nul grossissement : l'orchestration est tardive, elle gonfle les âmes avant de passer dans les mots et dans les cris.

Le grand semeur est rentré à la maison avec sa femme et son fils. Après le long hiver et le tendre printemps, voici venu le temps de la moisson : dix jeunes gars, dix longues lames ; un dernier coup de marteau sur l'emmanchage, un dernier coup de pierre sur le fer ; les dix faucheurs s'avancent maintenant en dents de scie, décalés l'un sur l'autre pour ne point couper le jarret en même temps que la javelle dans le demi-cercle de leur faux ; de temps à autre, ils s'arrêtent pour redresser les reins et essuyer les fronts, puis repartent.

Allez, les femmes, allez,
Portez-leur à boire, à vos hommes !

Sur une seule ligne, face aux faucheurs, dix jeunes filles s'avancent maintenant et les bras qui pendent le long des corps portent tous le pichet de grès vernissé qui garde longtemps le vin frais. De ces lourds pichets, de ces jeunes filles, de ces gars qui se rafraîchissent en renversant la tête, se dégage une beauté simple, un style naturel : à la Corot ou à la Millet.

Il nous faut brûler les étapes, en venir à ce moment pathétique où les pains dorés, issus des sacs de farine et des épis de blé par l'effort conjugué de l'artisan et du cultivateur, craquent sous la dent des affamés.

Vous tous qui avez faim, approchez-vous !
Je viens chercher une miche.
Huit heures d'usine, ça vous creuse.
Forger tout un jour vous épuise...

Ils mangent à la ville et au village, dans les ateliers et sur les bateaux, au fond de la mine... Ils mangent et, leur appétit

satisfait, voici qu'une autre faim en eux se creuse : faim de justice, de pureté, d'être tous unis, d'être tous heureux, plus qu'heureux, bienheureux... Alors un jaciste, que la blancheur de sa tunique et l'ampleur de son manteau doré font reconnaître pour un prêtre du Christ, étend ses mains sur les pains de froment en un geste de consécration, tandis que d'autres, tels des communiants, croisent les bras sur la poitrine. « Tout est dit », proclame le meneur de jeu. « Tout est compris », affirme la foule, et le jeu s'achève, autour de l'immense gerbe des drapeaux, dans une communion de charité et d'enthousiasme.

Lorsqu'on sait que, par suite d'un contretemps, le meneur de jeu fut improvisé la veille au soir, qu'il n'y eut qu'une seule répétition commune pour les figurants, venus du Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure, et que M. Grellet, le grand animateur de ce noble spectacle, est un authentique habitant du pays de Retz, l'on avouera, comme le fit l'autre jour, au comptoir d'un café, cet ouvrier parisien, que « les paysans sont vraiment bien dégourdis ».

***

A un art paysan correspond tout naturellement, au plan religieux, une liturgie paysanne, celle-là même à laquelle nous nous sommes associés à la messe du dimanche matin. Cette messe, première messe d'un ancien jaciste nouveau prêtre, ne fut ni une grand'messe, ni une messe dialoguée, mais une messe chantée par tous et en français, à part le *Credo* que tous savaient aussi et qu'ils chantèrent unanimement comme à Lourdes. Tous ces chants français, délicatement assortis à la partie de la messe qu'ils exprimaient, empruntaient — et c'est là qu'est la trouvaille — des thèmes grégoriens (extraits des motets, des litanies des saints ou de la messe elle-même), mais des thèmes connus de tous, si bien que l'on entendit la masse des jacistes, grâce au manuel du congrès qui leur servait de missel, chanter fort justement, même à des moments où leur intervention n'avait pas été prévue. Cette expérience prouve en même temps l'heureuse voie où s'est engagé l'auteur de *la Messe des Paysans*,

M. l'abbé Bouvier, curé d'une paroisse de Seine-Inférieure, et la culture musicale que vaut aux paysans l'assistance fréquente à la grand'messe. L'alleluia, la préface, la litanie d'offertoire furent, entre autres, des bijoux très remarqués des journalistes.

« Le paysan est celui qui fait un paysage », disait récemment cet éminent élève de Jean Brunhes qu'est Deffontaines : on le vit bien en ce beau dimanche du Bon Pasteur. Le Vél' d'Hiv', tapissé du haut en bas de jeunes corps paysans, n'était, malgré la pourpre des cardinaux et le violet des évêques, qu'une paroisse, et une paroisse de campagne : elle en avait le recueillement sérieux, le silence absolu, la prière toute droite et aussi la bonhomie simple qui fait s'asseoir souvent, tous ensemble, et partir aussi, bien vite, pendant le dernier évangile : en les entendant s'écouler ainsi avant que le cortège pontifical se fût reformé, on avait envie de les remercier, ces ruraux, de rester toujours eux-mêmes, sans pose ni cérémonie.

La messe dominicale, admirablement suivie, est au village le pain bénit des âmes jacistes : c'est qu'à la section l'enquête religieuse les met en contact direct avec cet Évangile qui fut d'abord parlé par le Christ à des paysans galiléens : là encore ils sont tout naturellement chez eux. Puis la récollection, cette journée de prière et d'amitié où l'on se retrempe périodiquement, est pratiquée couramment en J. A. C. : elle y prend seulement une couleur particulière ; pour éviter les déplacements trop coûteux et résoudre la question du logement, les jeunes paysans, qui tiennent à leur lit autant que quiconque, acceptent souvent de passer une nuit dans le foin; ils jugent que de commencer la récollection la veille au soir par une veillée de prière vaut bien ce sacrifice. La retraite (trois jours de recueillement dans un cadre approprié) se fait de plus en plus fréquente; un seul chiffre, d'ailleurs privilégié : la Fédération du Maine-et-Loire a vu, en trois ans, le nombre de ses retraitants passer de douze à cent quatre-vingts. « Pour rechristianiser, il faut être chrétien deux fois : pour soi et pour les autres », disait l'un d'eux.

Une vie chrétienne ainsi approfondie parvient à secouer le joug de routine qui pèse sur tous à la campagne : durant

la dernière quinzaine de propagande, bon nombre de sections, dans les paroisses sans prêtres, se firent ouvrir l'église pour aller seuls y faire leur veillée de prière. Et, pour communier le lendemain matin, combien se levèrent dès 3 heures ! Il fallait soigner les bêtes, se laver, et puis abattre des kilomètres. Mais ne disons pas de mal des bêtes ! des militants m'ont assuré que le moment où l'on trait les vaches, à cause de l'automatisme du geste, facilite beaucoup la méditation.

Nous touchons ici au caractère particulièrement incarné du christianisme en J. A. C. Dans son beau rapport : « Quelle âme animera notre monde rural ? » Jean Gravier l'affirmait : « Il ne s'agit pas pour la J. A. C. d'une double action s'exerçant sur deux terrains séparés : l'un matériel, l'autre spirituel ; dans notre idéal s'unissent étroitement notre foi paysanne et notre foi chrétienne. » Je songe, en écrivant, à ce faire-part de mariage d'un dirigeant jaciste où la musique de la messe succédait au programme des jeux et où le menu du repas de noces était immédiatement suivi de l'invitation à une messe pour les morts des deux familles, qui serait célébrée le lendemain même du mariage.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! » : le clocher de l'église et l'élévateur du silo paraissent aux jacistes deux tours jumelées, également indispensables à la physionomie du village.

***

Ce congrès, qui nous a valu une image si diverse et si complète d'une jeune paysannerie chrétienne, est un anniversaire : celui de la naissance de la J. A. C., et il nous invite par là même, pour mieux comprendre le présent, à nous retourner vers le passé. Ici j'avoue me sentir mal à l'aise, tant les simplifications abusives et les omissions fâcheuses me semblent fatales : l'histoire d'un mouvement n'est pas linéaire et sa naissance, pas plus que celle d'un grand fleuve, ne peut être ramenée à un point; il y a beau temps que nous avons cessé de voir dans le Gerbier des Joncs l'exacte source de la Loire afin de restituer au ruissellement de tout un massif l'honneur d'arroser un large bassin français. Délibérément, je renonce donc à être précis en alignant des noms et

des dates, pour m'en tenir au relief de quelques grandes masses qui me paraissent dominer l'horizon.

L'A. C. J. F., d'abord, sortie d'une pensée d'Albert de Mun : dans d'innombrables villages, ses cercles d'études firent de l'excellent travail social et accumulèrent ces nappes d'eau souterraines qui alimenteraient plus tard la J. A. C. De cette période d'avant guerre Pierre Gerlier, président général de 1909 à 1913, fut, au congrès, le témoin, et l'admirable discours du primat des Gaules aurait certainement reçu de son auditoire paysan la réponse d'applaudissements que l'on sentait poindre, si la consigne de ne pas applaudir pendant la messe n'avait été formelle. Dans l'après-guerre, la Section agraire, organisme d'étude composé d'élèves de l'Agro, et la Commission rurale, organisme d'action, acheminèrent graduellement vers la spécialisation.

D'autres influences plus diffuses, plus climatiques, mais non moins actives, tels les vents d'ouest qui font tomber la pluie, s'exercèrent aussi pour condenser en J. A. C. une partie de l'A. C. J. F. L'Union catholique de la France agricole, groupement d'agriculteurs adultes et militants ; les Études agricoles par correspondance, qui donnèrent aux Écoles d'agriculture libres : Angers, Purpan..., tout leur rayonnement; les Semaines rurales, parentes, par Marius Gonin, des Semaines sociales, composèrent ensemble une atmosphère qui permettrait aux sources de la J. A. C. de prendre peu à peu l'allure d'un fleuve. Des affluents d'ailleurs se préparaient : groupe de Beauce-et-Perche avec M. l'abbé (maintenant Monseigneur) Gaudron, groupe de Nancy avec M. l'abbé Jacques.

L'impulsion décisive, celle qui fit jaillir la J. A. C., lui vint de l'entraînant exemple de la J. O. C. française. Le souci de s'adapter exactement au milieu, la méthode à la fois réaliste et active de l'enquête, le dynamisme de la conquête, tout ce qui constitue enfin l'Action catholique spécialisée, est venu à la J. A. C. de M. le chanoine Cardijn et de la J. O. C. belge, en passant par M. l'abbé Guérin qui avait hardiment introduit ces méthodes en France. D'ailleurs, à mesure que les années passent, la J. A. C. prend conscience d'elle-même et de sa personnalité : justement parce qu'elle

est fidèle à l'esprit jociste qui est d'adaptation, elle se dégage de la lettre jociste dans la mesure exacte où le milieu ouvrier et le milieu paysan diffèrent. Admirable échange : la paysannerie française, tributaire de la J. O. C. pour les méthodes, le lui rend souvent en lui fournissant des hommes. J'ai connu moi-même, étant aumônier d'une section jociste dans la banlieue parisienne, deux présidents successifs, tous deux bretons et tous deux fils de parents qui n'étaient venus à Paris qu'après leur mariage, à vingt ans. Le fait est typique : il n'est pas pour surprendre : n'est-ce pas le Rouergue qui a donné à Paris son cardinal, le Cardinal des Chantiers ?

De pareils échanges, cette circulation des hommes et des méthodes à l'intérieur d'une communauté nationale, fondent, dans la réalité vivante, l'unité de l'A. C. J. F. Les mouvements de jeunesse : J. A. C., J. O. C., J. I. C... (je n'allongerai pas une liste bien connue), ne sont que les membres d'un grand corps social, il faut même dire : d'un grand corps mystique, puisque ces mouvements de jeunesse sont chrétiens et que la vie du Christ les anime en les unifiant. L'A. C. J. F. n'a pas à faire l'unité entre les mouvements spécialisés, elle est leur unité même.

***

Debout devant les trois premiers présidents de la J. A. C. : Jacques Ferté, Robert Gravier et Léon D'hem, le P. Foreau, aumônier national de la J. A. C. pendant ces dix premières années, se contenta, pour résumer leur histoire, de dire avec la fine bonhomie de son terroir : « J'ai tout le passé de la J. A. C. derrière moi. » A ce passé qu'ils continuent, les jacistes firent une ovation, mais, tandis qu'il laissait à leur enthousiasme le temps de se calmer, l'aumônier général, contemplant cette forte jeunesse paysanne, dut sentir monter en lui le souvenir de sa campagne tourangelle et murmurer, comme le patriarche biblique bénissant Isaac : « Je sens la force de mon fils comme celle d'une pâture en pleine fleur. »

Modestement, le P. Foreau n'avait parlé que du passé : dans le présent, les répercussions du congrès de la J. A. C. seront d'autant plus considérables jusqu'au fond des cam-

pagnes françaises, que celles-ci ont été alertées par une « quinzaine de propagande ». Représentation d'un jeu scénique approprié, émissions radiophoniques, vente d'insignes, de journaux et de magazines : rien n'a manqué.

En général, les jacistes rencontrent peu d'opposition violente, et cela tient en partie à ce qu'ils évitent soigneusement de se mêler aux querelles des clans politiques locaux ; parfois même, pour prouver leur indépendance, ils vont boire un coup au café rouge. Tout de même, des difficultés se présentent parfois ; témoin ce fabliau vécu : dans un village de montagne, les jacistes, faute d'une salle plus grande, durent se rabattre sur un café ; tandis qu'ils montaient leur écran pour projeter un film, le cantonnier du coin proteste : « Un café n'est pas un cinéma » ; les jacistes le prirent à la blague, la séance se déroula joyeuse, et à la sortie, tout comme la centaine de personnes présentes, l'opposant acheta un magazine et serra les mains jacistes. Sa femme malheureusement, alertée par quelque bonne langue, attendait le cantonnier à la sortie : et sur place une verte semonce se termina par une gifle retentissante. « Cantonnier..., pauvre cantonnier... ! », l'on voit bien que ton épouse n'a pas été formée par la J. A. C. F. ; sinon elle aurait la main moins leste !

La Moisson qui monte, ainsi s'intitulait le jeu scéniqué de la quinzaine de propagande : parce qu'il était rural, monte et interprété par d'authentiques ruraux, il fit salle comble (quand la salle n'était pas trop petite !) dans nos villages de France. Cette union de tous au village, malgré l'individualisme paysan et ses défiances, est une note proprement jaciste : elle tient à leur union entre eux, à leur amour de tous leurs frères, à ce rayonnement que possède toujours la vivante charité ; elle tient aussi à leur fierté : non seulement ils aiment à se dire, mais à se sentir paysans ; ils ont cette vraie fierté de « celui que, seul après Dieu, le travail commande », de celui surtout dont les mains terreuses gagnent non seulement son propre pain blanc, mais encore celui du pays tout entier. Le complexe d'infériorité qu'ils ont dénoué, cette fierté collective qu'ils ont ranimée, permettront à tous les paysans de travailler avec assurance à la restauration paysanne qui s'amorce : la J. A. C., pour une grande part, y a

aidé ; elle y aidera plus encore, car dix ans sont peu de chose pour la lenteur paysanne.

Les pages que nous venons d'écrire dans l'enthousiasme du congrès seraient superficielles et même trompeuses si, descendant au cœur de la J. A. C., nous ne l'écoutions battre pour surprendre son dernier secret. « Si le grain ne meurt au fond du sillon, il reste seul ; s'il y meurt, c'est toute une moisson. » La grande loi de la vie : que l'amour est l'unique créateur, mais que le véritable amour est souffrant, elle est l'ultime message du triomphal congrès de la J. A. C. Au creux des campagnes françaises, des militants se débattent, des jacistes aiment et souffrent. Ces trois-là, tout seuls pendant quatre ans, loin de toute fédération, rien qu'avec des journaux, se forment eux-mêmes ; la quatrième année, ils lanceront une section, maintenant magnifique. D'autres, pour éviter à leur président, mal remis d'une opération, de prendre un domestique, font tous les foins à sa place. Dans un village, l'hostilité des parents à cette J. A. C. que leurs fils veulent lancer est surmontée parce que, chez eux, tous les futurs militants déchargent leur mère du travail le plus pesant pour elle. Pour l'amour de la J. A. C., — parce que la J. A. C., pour eux, c'est le Christ, — celui-ci admet de quitter longuement la terre qui le tient pourtant par toutes ses fibres, celui-là accepte sur place une situation diminuée, cet autre retarde son mariage. Du fond d'un sanatorium un malade offre le sacrifice de ne pas venir au congrès, mais envoie un mandat pour ceux qui pourront y aller. Et combien d'autres !... A tous ces vivants, à tous ces courageux, il faut joindre les disparus, — un Magand, un Wouts, — morts en offrant leur vie dans un dernier élan de charité.

« Si le grain ne meurt... » Nous avons vu au grand soleil du congrès les puissants remous dorés d'une moisson bien venue ; suivant la loi des recommencements, les beaux épis nombreux vont s'ouvrir et le grain retomber dans les sillons pour de nouvelles semailles..., en de plus vastes emblavures..., pour de plus immenses moissons !

JEAN DU ROSTU.

EN AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

QUELQUES TRAITS DE PSYCHOLOGIE FÉMININE

Prétendre fixer par quelques traits la physionomie morale de la femme africaine est une tâche délicate. Chaque cas particulier nous pose une énigme : comment pénétrer un état d'esprit séparé du nôtre par de si grandes dissemblances raciales et culturelles, des concepts et une logique tellement différents, que nous les trouvons à priori bizarres et insensés ? De plus, la diversité des peuplades de l'Ouest Africain rend l'observation psychologique plus malaisée encore... Y a-t-il vraiment des caractères communs ? Plus d'une fois, songeant à tenter cette esquisse, la remarque de Charles de Foucauld, dans sa *Reconnaissance au Maroc*, nous est revenue en mémoire : « Quelles qualités, que's défauts attribuer à un ensemble de tant d'hommes, dont chacun est différent des autres et de soi-même ? S'efforce-t-on de démêler des traits généraux? Lorsqu'on en croit reconnaître, une foule d'exemples contradictoires surg'ssent et, si l'on veut rester vrai, il faut se restreindre à des caractères peu nombreux, ou dire des choses si générales qu'elles s'appliquent non seulement à un peuple, mais à une grande partie du genre humain. Partout même mélange de qualités et de défauts, avec les modifications qu'apportent la civilisation ou la barbarie, la richesse ou la pauvreté, la liberté ou la servitude [1]. »

A la réflexion, il nous est apparu que ces lignes nous tracent un programme. Nous chercherons ici à faire ressortir ces « mod'fications qu'apportent la barbarie, la pauvreté et la servitude » pour donner à la femme indigène sa vraie physionomie et la montrer sous son vra. jour.

1. Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 135.

***

Dans l'Ouest Africain, la mentalité de la femme varie, non seulement suivant les conditions géographiques, le degré d'évolution ou l'aisance relative des familles, la fréquence de leur contact avec les Européens ou leur isolement dans la brousse, mais encore et surtout suivant la race. Rien de plus dissemblable que le caractère d'une Mossi et d'une Bambara, d'une Guerzée et d'une Bobo-Fing ! Cette variété de types d'une originalité incontestable pourrait exercer la sagacité des psychologues, bien qu'on retrouve en tous, à des degrés divers, les dispositions psychologiques que les meilleurs observateurs ont notées chez le Noir d'Afrique : « Facilité d'attachement, générosité naturelle, exubérante gaieté, intelligence ouverte, promptitude d'adaptation, qui s'allient à des penchants moins heureux (insouciance, excessive mobilité d'impressions, susceptibilité, etc.), mais qui font du Noir, quand il se trouve dans son milieu, un être plus séduisant qu'aucun autre [1]. »

De plus, certains traits distinctifs caractérisent, à notre avis, la femme d'Afrique Occidentale. Presque partout, elle nous est apparue affable, optimiste, douée d'intelligence pratique ; mais, persuadée — et à juste titre — de son manque absolu de liberté, la femme cache trop souvent sous un semblant de soumission les ruses auxquelles elle a recours pour échapper à la tyrannie qui lui pèse et qu'elle ne peut rejeter ouvertement.

***

La fillette noire est toujours bien accueillie dans la famille indigène. A peine haute comme un arc, elle porte sur le dos le petit frère ou la petite sœur, poupée vivante, souvent son unique jouet, qu'elle remplace au besoin par un épi de maïs ou une statuette de bois grossièrement sculptée. Un peu plus tard, la jeune fille aide aux travaux ménagers, pile et moud le grain, va puiser l'eau, ramasser le bois dans la brousse, apprend à fabriquer le savon, le beurre de karité et le reste.

1. G. Hardy, *la Politique coloniale et le Partage de la Terre*, p. 129.

L'éducation très sommaire qu'elle reçoit porte uniquement sur les obligations coutumières de la tribu ; elle apprend, souvent par des arguments frappants, qu'on ne peut enfreindre impunément les interdits familiaux ; mais nul ne songe à lui inculquer la grande notion du devoir ni à former son caractère, et les exemples qu'elle a sous les yeux tendent tous à la satisfaction des instincts naturels.

On comprend facilement, lorsqu'on a vécu dans la savane soudanaise, avec quel empressement un organisme sous-alimenté désire la nourriture..., et si « manger à sa faim » est une jouissance légitime que beaucoup de nos Africains connaissent rarement, il ne faut pas s'étonner que cette préoccupation prenne une si grande place dans la vie indigène.

L'affection fraternelle, et surtout l'amour filial envers sa mère, — elle connaît si peu son père ! — sont une des joies de la fillette. Plus tard, lorsqu'elle aura quitté la case maternelle pour se rendre dans la famille de son mari, l'affection fraternelle s'atténuera avec le temps et la distance, mais l'amour filial subsiste, fidèle et fort, jusqu'à la mort.

La jeune fille accompagne sa mère au marché, dans les visites familières, et le charme de sa jeunesse ne passe pas inaperçu. Insouciante et volage, elle se laisse aller à la douceur d'être aimée, sans toutefois transgresser les interdits familiaux ni les coutumes de la tribu. Son entourage même lui offre des complicités qui favorisent sa licence ; sa mère lui apprend à dissimuler ses fugues, comme elle lui enseigne l'art de rapiner et de satisfaire ses caprices. Il faut reconnaître toutefois que les convenances extérieures sont toujours sauvegardées et que la mère les inculque à ses enfants, sans jamais leur permettre de s'affranchir des bienséances coutumières.

Lorsque vient l'époque du mariage, la jeune fille, librement consentante, moralement contrainte ou obligée par la force, est conduite chez son époux. Jusqu'alors elle a pu être l'objet de certaines attentions, recevoir quelques menus cadeaux de son prétendant ou de sa future belle-famille : tout cela cesse désormais. Dans la plupart des tribus, le mari est avant tout le maître et tient à le montrer : la familiarité, la tendresse,

croit-il, ruineraient son autorité..., et la façon dont il l'exerce ne lui acquiert ni l'affection de la jeune femme, ni sa fidélité, ni son dévouement...

L'épouse s'adapte pourtant avec souplesse aux habitudes de son mari, aux coutumes de sa nouvelle famille ; mais sa vie conjugale, rarement basée sur l'affection, n'a pour guide que l'intérêt personnel. Lorsque ses obligations lui deviennent trop pesantes, elle les élude ; si elle ne peut s'en dégager ouvertement, elle s'y soustrait par la ruse...

L'amour conjugal, fait de grandeur, de tendresse et de force, cet amour qui porte au sacrifice et à l'oubli de soi lorsqu'il s'agit du bonheur de l'époux, est une exception très rare en Afrique Occidentale. Il est quelquefois remplacé par la passion aveugle, jalouse, tyrannique, qui finit par empoisonner la rivale ou le mari... le plus souvent, rien ne le remplace. Un égoïsme calme, concentré, qui vise à la jouissance immédiate, tel est le principal mobile des actions du mari et de la femme. Celle-ci reste dans une famille où elle trouve considération et richesse, mais quitte pour le motif le plus futile l'époux pauvre ou malade si facilement remplaçable !

Lorsque le mari qui lui est imposé est âgé, infirme, aveugle, lépreux..., la jeune femme éprouve à son égard une répulsion d'autant plus vive qu'avant de lui être livrée elle a joui d'une liberté sans frein. Même si la différence d'âge est normale, elle fait des comparaisons qui sont presque toujours au désavantage de son époux et l'incitent à retrouver le plus souvent possible les amis d'autrefois... Toutes les occasions lui sont bonnes... Ne doit-elle pas retourner de temps à autre chez sa mère ? se rendre aux funérailles de tel parent ? visiter tel autre, malade depuis longtemps ? prendre part à un événement heureux ou malheureux survenu dans sa famille ? aller au marché le plus proche pour y vendre de la bière ?

Le mari n'est pas dupe : ses amies usent des mêmes stratagèmes pour le rencontrer ; et il se fait plus défiant et plus distant envers cette femme qui n'aura jamais, pense-t-il, qu'une mentalité d'esclave.

Nous savons tous combien il est facile — et pour certains esprits, consolant, — de se représenter en tableautins riants l'existence

commode et simplifiée, proche de la nature comme l'on dit, que paraît être la vie des femmes dans la plupart des tribus africaines.

Mais si l'on réfléchit au sens profond de la vie, et en particulier aux lourdes obligations naturelles de la vie conjugale et de la maternité, alors cette existence de la femme indigène apparaît trop commode et trop simplifiée, rudimentaire et trop proche de la nature animale, de sorte que la nullité de ses devoirs semble, plus encore que le néant de ses droits, être la marque décisive de sa complète déchéance.

Tout ce qu'on attend de la femme, outre sa petite part des travaux matériels, est qu'elle se plie aux coutumes de la famille de son mari, qu'elle ne soit point, pour cette famille, une cause d'ennuis et de procès par l'étalage indiscret de ses défauts et de ses vices. Après cela, qu'elle soit capricieuse et revêche dans l'accomplissement du devoir conjugal, qu'elle prenne des libertés et se permette, par intervalle, des fugues dans sa famille pour tromper son mari, celui-ci, sans trop sévir, la corrigera avec une patience d'autant plus prolongée qu'en définitive il n'a qu'un moyen efficace de n'être plus berné : se débarrasser de la femme, soit en la tuant (ce qui n'est plus pratique sous le gouvernement des Blancs), soit en la répudiant (à quoi il répugne, surtout si elle est jeune et ne lui a pas encore donné d'enfants)... Fille, épouse, mère, tout dans la coutume persuade à la femme que la nature, en lui donnant son sexe, l'a privée pour toujours des droits et des devoirs qui sont la dignité de la personne humaine [1].

Cependant, la fillette semblait ouverte, spontanée, généreuse... Les tristes leçons de sa mère, au lieu de développer ces bonnes dispositions, les ont au contraire affaiblies. Mais le mariage devait, normalement, leur permettre de s'épanouir ; comment se fait-il qu'il produise, lui aussi, le résultat contraire et rende l'épouse dissimulée, capable même de perfidie sous son apparente passivité ?

Lorsqu'on y regarde de près, ces vices apparaissent comme la revanche inéluctable de la faiblesse opprimée. La femme est la victime, non la coupable : ce n'est pas elle qu'il faut incriminer, c'est la coutume... En se mariant, l'Africaine est entrée dans un groupe social beaucoup plus qu'elle n'a épousé un mari ; leurs deux existences peuvent être parallèles, elles ne sont pas unies. Les époux demeurent étrangers l'un à l'autre, il n'y a pas d'intimité entre eux ; l'épouse ne sait pas ce que

1. R. P. Marchal, *la Condition de la Femme indigène*. Semaine sociale de Marseille, p. 316.

fait son mari, de même qu'elle ignore ses préoccupations et ses projets. Ce manque d'union est la source de nombreuses infidélités ; celles-ci ne sont pas dues au besoin de changement, à l'incapacité d'aimer ; et nous en avons la preuve dans les unions durables contractées chez les Boussansés par exemple, où la jeune fille qui choisit le compagnon de sa vie s'attache profondément à lui et lui reste fidèle jusqu'à la mort. De plus, on rencontre partout des maîtresses femmes qui acquièrent de l'influence sur leur conjoint. Elles en usent... et souvent en abusent, surtout lorsqu'elles contribuent par leur travail au bien-être de la famille. Mais ces ménages où l'épouse jouit d'une influence personnelle sont l'infime minorité dans les tribus que nous avons observées [1].

Dans nombre de cas heureusement, l'amour maternel intervient et accapare les possibilités d'aimer de la femme indigène. Son nouveau-né seul l'intéresse ; elle en observe attentivement toutes les particularités physiques et l'entoure de soins incessants pour qu'il devienne joufflu et potelé. Par contre, l'enfant toujours malade, rachitique ou infirme fait sa honte. Elle néglige alors de lui donner les soins indispensables, et froidement, avec une insensibilité qui entrevoit la mort sans vouloir l'enrayer, le laisse s'étioler de plus en plus et mourir.

Manque de cœur ? Pas nécessairement. Au début de la maladie, la mère a consulté le sorcier et employé les remèdes prescrits ; mais ceux-ci n'ont produit aucun effet, l'enfant est donc un esprit malfaisant incarné, a déclaré le féticheur; s'il vivait, il pourrait attirer toutes sortes de malheurs sur la famille ; mieux vaut le voir disparaître... Et la pauvre ignorante, terrorisée par le sorcier, prend le petit être en aversion.

Quand l'enfant grandit, l'amour maternel se manifeste par de bien modestes gâteries et une grande indulgence pour les incartades. Mais lorsqu'un autre tout petit réclame les soins maternels, les aînés sont négligés et courent la brousse à leur fantaisie.

1. Nous croyons qu'il en est ainsi dans toute l'Afrique païenne. Doguicimi, l'héroïque épouse dahoméenne chantée par Paul Hazoumé, fut une telle exception qu'elle devint une héroïne nationale.

L'affection, chez la femme noire, est vive, spontanée, intense, mais souvent éphémère, et ne survit guère à la mort de la personne aimée. Déchirante est la douleur de la mère au décès de son enfant ; quelques jours plus tard, il n'y paraît plus...

Cependant, l'instinct maternel ou filial subsiste malgré l'éloignement : et je me rappelle la joie d'une pauvre lépreuse en revoyant son fils absent depuis quatre ans. Elle ne l'avait pas reconnu tout d'abord, dans la pénombre d'une salle mi-close. Mais lorsqu'on lui apprit que c'était son enfant, elle descendit de son lit, s'assit par terre, l'entoura de ses deux moignons et se mit à pleurer... L'adolescent ne put retenir ses larmes, et tous deux restèrent longtemps enlacés. La pauvre lépreuse, que la joie avait rassasiée, offrit à son fils le repas que nous lui avions préparé...

***

La femme de l'Ouest africain ne manque pas d'intelligence pratique. Elle sait tirer parti de toutes les ressources que la nature met à sa disposition, fait souvent preuve d'un solide sens commun et adopte volontiers les commodités matérielles introduites par le commerce européen. Mais sa routine l'empêche de faire aucun effort pour améliorer les techniques séculaires : « Nos mères faisaient ainsi, pourquoi changer ? » Son intelligence, toujours concrète, ne se met guère en peine de raisonnements et ne cherche pas le pourquoi des choses. Elle ne manifeste qu'une surprise légère devant les inventions modernes : « Les Blancs commandent aux génies, c'est pourquoi ils ont des machines qui marchent et parlent toutes seules » (automobiles, phonographes, etc.).

Sa passivité lui facilite la résignation lorsque le malheur la frappe, mais sa patience, qui n'est pas le fatalisme passif des Arabes, espère des jours meilleurs. D'ailleurs, son oubli du passé, son insouciance de l'avenir, lui permettent de garder, même dans les périodes de disette, une gaieté et une générosité méritoires ; elle ne laissera pas à jeun l'hôte qui se présente à l'heure du repas et préfère se priver de nourriture que de manquer aux lois de l'hospitalité.

Dans le cours ordinaire de la vie, c'est une ménagère avisée qui quelquefois peine dur et jamais ne se lamente sur son sort. L'infirmité même n'arrête pas son activité. J'ai vu des lépreuses privées de leurs doigts filer le coton : ne pouvant le tordre de la manière ordinaire, elles faisaient glisser le fil sur leur jambe avec la paume de la main et lui imprimaient ainsi le mouvement de torsion indispensable.

Bien d'autres qualités latentes se trouvent encore chez la femme indigène. Que de générosité, de reconnaissance, d'exquise politesse j'ai rencontrées ! Quelle délicate hospitalité j'ai reçue de la part d'inconnues totalement étrangères à la Mission ! De bons procédés, quelques témoignages de sympathie avaient suffi pour éveiller chez ces femmes trop longtemps asservies des sentiments jusqu'alors inconscients et qui ne demandaient qu'à être compris pour se manifester librement.

***

Douée d'intelligence pratique et non spéculative, de sentiments vifs, profonds, mais peu durables, la femme noire n'a qu'une volonté faible et inconstante. Habituée par des siècles de servitude à ne pas s'appartenir, à se soumettre sans les discuter, sans même réfléchir sur leurs conséquences, aux décisions prises à son égard, la femme manque, non de volonté, mais de caractère. Elle ne peut, dans l'état inférieur où la maintient la coutume, disposer d'elle-même à son gré : les circonstances extérieures, la force de l'habitude, les menaces des siens, au besoin les coups et les mauvais traitements, auraient vite raison de toute affirmation de sa personnalité.

Actuellement, quelques-unes en souffrent, et d'autant plus qu'elles ont pris davantage conscience de leur dignité humaine. Mais le plus souvent, l'Africaine ne pense pas qu'il puisse en être autrement, et sa passivité l'incite à suivre son instinct sans songer ni à sa responsabilité morale ni même à sa liberté. J'en pourrais citer maints exemples; un seul suffira. Une jeune Malinké, Niagaré, avait été promise en mariage par son père, moyennant une dot de 600 francs. Le fiancé n'avait encore donné que 400 francs, et le père lui refusait sa fille, bien qu'elle fût en âge d'être mariée. Niagaré fréquenta

un ami de son fiancé et eut un bébé. Les deux jeunes gens ne se brouillèrent pas pour si peu, mais le fiancé fut un peu moins pressé de payer le complément de la dot... et l'ami fit des économies en vue d'acquérir une femme, celle-là ou une autre. Niagaré avait grande confiance en nous et venait souvent nous confier ses ennuis. Plusieurs fois, nous avons essayé de connaître ses préférences. « Lequel désires-tu épouser ? lui demandions-nous ; l'un est le père de ton enfant, l'autre est ton fiancé. » La réponse, toujours dite d'un ton joyeux, fut invariable : « Cela m'est égal..., celui qui payera la dot le premier ! »

Comme la grande majorité des femmes de l'Ouest Africain, cette jeune fille ne voyait pas dans le mariage la fusion de deux âmes, de deux sensibilités vibrant à l'unisson. Pour elle comme pour tant d'autres, le mari serait l'homme que l'on sert en maître et non le « compagnon » de la vie, l'ami des bons comme des mauvais jours. Peu lui importait de servir l'un ou l'autre..., leurs situations sociales étaient similaires : elle trouverait le même bien-être chez celui-ci que chez celui-là.

***

Et c'est là encore, semble-t-il, un trait caractéristique de la femme indigène : le manque d'idéal, le terre à terre des idées et des sentiments.

Lui en ferons-nous grief ? Non... La femme noire a été trop asservie, elle a trop souffert au cours des siècles pour être tout à fait consciente de son manque d'élévation morale. Lorsque les caravanes d'esclavagistes ou les compagnies de négriers parcouraient l'Afrique, incendiant les villages et razziant les captifs, les hommes pouvaient être tués ; les femmes, elles, étaient toujours emmenées, partagées, vendues comme des bêtes de somme, concentrant en elles tous les maux qu'endurait leur race.

Car les Noirs « ont souffert de toutes les façons, dans leur chair et dans leur âme : malmenés par un climat débilitant et par une nature rebelle, en lutte continuelle les uns contre les autres pour la possession des régions les moins ingrates ou pour la chasse aux esclaves, souffre-douleur de

l'humanité durant des siècles... Malgré cela ils ont gardé, avec une extraordinaire aptitude à jouir du présent, une confiance ingénue dans l'avenir et — sauf exception pour les tribus émiettées dans les ténèbres de la forêt dense — une provision de bonne humeur sans égale [1]. »

Cette vitalité dont fait preuve le Noir d'Afrique, cette facilité de redressement après des siècles d'esclavage, est une de nos grandes raisons d'espérer. Si la femme de l'Ouest Africain semble se résigner passivement à l'inévitable, tout en cherchant à y échapper par la dissimulation et la perfidie, c'est qu'elle est encore asservie sous le joug des coutumes ancestrales. Délivrons-la de cette servitude millénaire, rendons-lui la liberté, le droit d'opposer un refus aux dispositions matrimoniales prises à son égard, lorsqu'elles vont à l'encontre de sa volonté légitime. Donnons-lui une éducation morale qui éveille sa personnalité et lui fasse prendre conscience de sa dignité humaine; montrons-lui un idéal plus élevé que les prescriptions coutumières, et nous la verrons se transformer au point de devenir capable de toutes les vertus, de tous les dévouements.

Nous ne saurions trop le répéter : c'est par la femme que nous ferons la conquête morale de toutes ces populations. « La femme est l'origine de tout, puisqu'elle est la mère, disait le cardinal Lavigerie. Elle dépose dans l'âme de ses enfants des semences que rien ne détruit et qui germent malgré toutes les forces contraires... »

***

En faveur de la femme indigène il nous semble qu'actuellement une double action s'impose : législative et éducative.

Une action législative d'abord ; nos Administrateurs se trouvent parfois embarrassés lorsque des jeunes filles ou des veuves viennent demander la liberté à leur tribunal, car les directives qui leur sont données ne sont pas toujours exemptes d'un oscillant opportunisme.

Aussi conviendrait-il que le législateur prenne les mesures

1. G. Hardy, *la Politique coloniale et le Partage de la Terre*, p. 128.

requises pour que les prescriptions coutumières ne soient pas une entrave à l'évolution commencée il y a quarante ans sous l'égide de la paix française.

Parmi ces mesures, les plus urgentes concernent la liberté des jeunes filles et des veuves, qui ont droit à ne pas être contraintes au mariage contre leur volonté. Ce principe essentiel de notre civilisation : « Il n'y a pas de mariage lorsqu'il n'y a point de consentement », consacre un des droits individuels les plus sacrés et doit leur être appliqué lorsqu'elles le demandent.

Il serait à souhaiter qu'une loi ou qu'un décret intervienne pour fixer un âge de puberté légal, et déclarer que le consentement des futurs époux est indispensable à la validité du mariage.

En conséquence, seraient nulles de plein droit, sans que la partie qui se dirait lésée par la prononciation de la nullité puisse de ce fait réclamer aucune indemnité :

1° Toute convention matrimoniale concernant *la fille impubère* (donation, échange, promesse de mariage, etc.), qu'elle soit ou non accompagnée du consentement de la fille;

2° Toute convention matrimoniale concernant *la fille pubère*, quand elle refuse son consentement;

3° Toute revendication de *veuve*, ou de toute autre femme ou jeune fille faisant partie d'une succession coutumière, lorsque cette femme refuse de se rendre chez l'héritier auquel elle est attribuée.

Ces modestes réformes auraient l'avantage d'assurer la liberté matrimoniale aux jeunes filles et aux veuves qui la réclameraient, tout en laissant subsister les autres coutumes indigènes.

D'ailleurs, lorsque les chefs de famille et les acquéreurs de fillettes sauront que le consentement de la femme est nécessaire à la validité du mariage, ils s'assureront de ce consentement avant d'entamer les transactions matrimoniales, et les cas de mariage forcé deviendront de plus en plus rares.

Ainsi se formera lentement, progressivement, et sans occasionner aucune perturbation violente, une coutume nouvelle, respectueuse de la liberté humaine.

Sans doute, on ne transforme pas les hommes par décret ; aucune loi n'aurait la vertu magique de rendre la femme consciente de sa personnalité, et c'est bien le cas de répéter : *Quid leges sine moribus ?*

Mais il ne faut pas oublier l'action éducative de la loi et l'influence qu'elle exerce sur les mœurs. Lorsqu'une société primitive évolue, que les mentalités se transforment dans le sens de la civilisation, il convient que la loi tienne compte de cette évolution, qui est toujours, au début, le fait d'une élite. Car on peut retourner le vieil adage et dire également en toute vérité : *Quid mores sine legibus ?*

***

Action législative : action éducative aussi. Mais il est hors de doute que celle-ci ne peut promouvoir le développement intellectuel et moral des indigènes qu'en leur apportant les valeurs spirituelles de notre patrimoine national, ce trésor de haute moralité que la France a puisé dans le christianisme.

En fait, les religions de l'Ouest Africain, avilies par la tyrannie orgueilleuse et intéressée de leurs chefs, s'avèrent incapables d'élever leurs adeptes à un niveau supérieur de civilisation et de moralité.

Elles n'ont aucun respect de la vie humaine, ni de la personnalité de la femme et de l'enfant. Elles n'ont pas su établir la primauté de l'esprit sur la matière, ni maîtriser les instincts dépravés, car elles n'enseignent pas à leurs partisans l'esprit de sacrifice indispensable à toute noblesse de caractère. Elles n'inspirent ni pitié pour les faibles, les souffrants, ni respect pour ceux que le malheur a frappés, car elles ne savent pas aimer.

« L'Afrique, a-t-on pu écrire, est un continent sans amour[1]. » Et c'est le plus grand grief que l'on puisse formuler contre ces coutumes et ces religions : ce sont des coutumes et des religions sans amour.

Cependant, parce que « les Africains sont des hommes, des hommes comme nous ; qu'ils ont gardé, sous les ruines accu-

1. J. Wilbois, *l'Action sociale en Pays de Missions*, p. 64.

mulées par des milliers et des milliers d'années de paganisme, les tendances foncières de leurs facultés humaines ; qu'ils ont su, sous certains rapports, les cultiver et les développer, sans réussir d'ailleurs, même dans les lignes essentielles, à suivre fidèlement les lois de la nature[1] », leur déchéance morale n'est pas irrémédiable. Le christianisme peut revivifier ce qui reste de bon en eux. Lui seul peut rénover l'âme indigène, satisfaire ses aspirations les plus essentielles, lui donner conscience de son éminente dignité et lui ouvrir des perspectives de vie spirituelle jusqu'alors insoupçonnées, en la pénétrant des deux grands préceptes qui sont à la base de tout perfectionnement moral comme de toute vraie civilisation :

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu;
Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Sœur MARIE-ANDRÉ DU SACRÉ-CŒUR,
Missionnaire de Notre-Dame d'Afrique,
Docteur en Droit.

1. J. Mazé, *la Collaboration scolaire des Gouvernements coloniaux et des Missions*, p. 36.

LE PROBLÈME NATIONAL N° 1

DÉNATALITÉ ET DÉPOPULATION

Leurs Éminences les Cardinaux de France viennent de se faire les avocats des berceaux.

Se souvenant que, par vocation et par tradition, ils sont les constructeurs et les défenseurs de la Cité, ils dénoncent « le terrible danger de la dénatalité » qui la menace; puis, comme chefs spirituels, ils rappellent la gravité de la faute contre la loi de Dieu.

« C'est un appel, un pressant appel, que vos évêques veulent faire entendre...; encore quelques années de cette marche en arrière et la différence numérique des diverses populations révélera la déchéance peut-être définitive de notre pays... »

Ce crime contre l'ordre divin est bien souvent « puni dès cette vie : l'expérience nous dit, hélas ! que cette infidélité aux lois de la vie amène avec elle dans les familles les pires discordes et qu'une sorte de malédiction plane sur les foyers et sur les peuples volontairement stériles. »

Les remèdes ont été longtemps officiellement négligés. Ils ne sont encore mis en œuvre qu'avec timidité. S'ils enregistrent les mesures prises en faveur des familles nombreuses, s'ils espèrent des aménagements plus amples dans l'avenir, les Cardinaux savent et disent que « les conditions matérielles les meilleures ne suppriment pas, ne peuvent pas supprimer la lourde part de sacrifices inhérente aux foyers peuplés ». Même avec « une politique familiale généreuse, hardie même », qui s'impose, même avec les joies domestiques réelles, la tâche restera toujours rude. « Avouons-le, l'enfant impose aux parents le dévouement de tous les instants, une véritable immolation qui va souvent jusqu'à l'héroïsme. »

Ce n'est pas le paganisme qui peut obtenir cette « immolation » sur ses autels consacrés au culte du moi. Le seul moyen, « c'est de ramener dans les âmes la conception chrétienne de la vie ».

Les Cardinaux de France, en lançant cet avertissement

solennel, disaient ne pas vouloir étudier, dans le détail, le problème « fondamental » dont ils exposaient les angoissantes données. « Les revues, les conférences, la presse, ajoutaient-ils, l'ont mis et le gardent à l'ordre du jour. »

C'est pour remplir, en ce qui nous concerne, ce devoir que nous publions, malgré la tristesse de ses conclusions, l'enquête qui va suivre.

Pour les années 1935, 1936 et 1937 réunies, le bilan naissances moins décès, en Allemagne, en Italie et en France, s'établit comme suit : Allemagne : excédent, 1.429.000 ; Italie : excédent, 1.151.000 ; France : déficit, 42.000.

C'est l'Alliance nationale contre la Dépopulation qui nous met sous les yeux ce bilan angoissant dans sa revue d'octobre 1938.

Combien de voix, dans la presse française de tous les partis, au Parlement et dans les milieux sociaux, ont fait à ce cri de détresse, venant après tant d'autres, l'écho qu'il mérite?

Très nettement, la grande masse du pays, qui se laisse par ailleurs si facilement agiter et inquiéter, ne réalise pas ou refuse de voir le danger essentiel et immédiat qui le menace par l'effondrement de sa natalité.

Le mouvement de la population française, que vient de publier la direction de la Statistique de la France pour l'année 1938, fait ressortir, pour cette seule année, un excédent de 34.741 décès sur les naissances.

Ces chiffres mentiraient-ils ?

Sous la sécheresse des statistiques, nous nous devons de rechercher la réalité vitale et profonde en faisant un rapide tour de France, au cours duquel, détournant délibérément nos yeux des beautés artistiques et naturelles de notre pays, nous scruterons l'envers du décor pour y découvrir comment, dans chaque région, le pays naît, vit et meurt.

Nous prendrons comme guide l'auteur de l'enquête considérable sur la population de France que *l'Illustration* a publiée au cours des années 1929 et 1930. Nous suivrons M. Ludovic Naudeau à grands pas, en nous écartant parfois de son itinéraire et de ses conclusions et en faisant largement le point d'après les dernières statistiques officielles.

Lot. — Commençons notre randonnée par le département du Lot. Nous laisserons de côté ses beautés architecturales et ses riches vallées, témoins d'une belle civilisation passée, pour ne nous arrêter qu'à la vie des populations que nous visiterons.

En 1826, le Lot comptait 280.525 habitants.

Puis commence une décroissance régulière.

En 1901, 226.720 habitants ; en 1911, 205.769 ; en 1921, 176.889 ; en 1931, 166.627.

En cent ans, ce département a perdu plus de 100.000 habitants ; de 1911 à 1921, 28.800 ; et 10.200 de 1921 à 1931, et cela malgré l'affluence des étrangers, passés de 153 en 1911 à 2.749 en 1931.

L'hémorragie de ce département continue donc régulièrement depuis cent ans à la vitesse de 1.000 habitants par an.

Au déficit des naissances s'ajoute une mortalité élevée qui se chiffre par 20,6 pour 1.000 par an, contre 11,8 en Allemagne et en Grande-Bretagne et 8,7 dans les Pays-Bas.

Le Lot se vide aussi par exode sur Paris, où l'on compte 20.000 Lotois.

Un tour rapide dans le département dévoile des villes mortes comme Figeac, des villages qui sont des amas de ruines comme ce pays de Beaumat où s'accrochent encore quelques habitants, et ce bourg de Calvignac qui comptait 900 habitants en 1789 et n'en a plus que 380.

Tarn-et-Garonne. — Le Lot est un département au sol pauvre en moyenne à cause des causses ; mais ici, nous sommes en plein pays plantureux. La situation démographique en est-elle plus favorable ?

En 1831, le Tarn-et-Garonne compte 242.498 habitants ; en 1911, 182.537 ; en 1921, 159.661 ; en 1926, 164.191 ; en 1931, 164.259.

Le Tarn-et-Garonne a donc perdu 78.000 habitants en cent ans. Après l'effondrement de 1921, le relèvement de 1926 est-il l'indice d'une reprise de vitalité ?

Non, car cette hausse correspond à une immigration d'Italiens qui masque à peine un déficit annuel de 600 à 700 naissances par rapport aux décès.

Ici encore, le nombre des étrangers croît rapidement : de 523 en 1911, il est passé à 1.435 en 1921 et à 10.652 en 1931.

Si l'on parcourt le pays, on éprouve le serrement de cœur de traverser des bourgs comme celui d'Auvilar dont la population s'est effondrée de 2.189 habitants à 500, de 1850 à nos jours.

Ce bourg n'est-il pas une exception? Hélas! depuis la même époque, Moissac est passé de 10.700 habitants à 7.000 ; Castelsarrasin, de 7.772 à 6.700 ; Saint-Antonin, de 5.445 à 2.872 ; Caylus, de 5.402 à 2.850 ; Verdun-sur-Garonne, de 4.092 à 1.964; La Française, de 3.912 à 2.683; Montaigu, de 3.891 à 1.841 ; Nègrepelisse, de 3.169 à 2.051.

Et cependant nous sommes dans la région dont Michelet célébrait la splendeur : « La belle, grande, riche plaine, la première du monde, je crois ! »

A un malthusianisme opiniâtre, l'enquêteur que nous suivons aurait trouvé alliée dans ce département une méconnaissance obstinée de l'hygiène.

Gers. — Nous voici au pays des cadets de Gascogne.

En 1846, ce département a marqué son apogée avec 314.845 habitants ; en 1881, il tombe à 281.582 ; en 1921, la chute arrive à 194.604 habitants ; en 1926, léger relèvement (196.419 habitants), suivi d'une nouvelle descente. Mais en 1931, 193.134 habitants.

En quatre-vingt-cinq ans, ce département a donc perdu 121.700 habitants, soit en moyenne plus de 1.400 par an.

Comme dans le Tarn-et-Garonne, le léger relèvement constaté en 1926 est dû à une immigration de paysans italiens. Ces colonies italiennes se font remarquer par leurs fermes prospères, propres, animées de bandes d'enfants. Mais le nombre de mariages avec les Français serait extrêmement faible.

Au total, la population étrangère du Gers est passée de 4.792 en 1921 à 15.974 en 1931.

Sans cette immigration étrangère, quel ne serait pas l'effondrement de la population dans un département où la natalité était, il y a dix ans, de 15,4 p. 1.000 et la mortalité de 19,8 ?

Un tour dans le pays dévoile là encore des maisons en ruines. Voici Pessan ; ce village aurait-il été bombardé pendant la Grande Guerre ?

Lot-et-Garonne. — En 1831, 346.885 habitants ; en 1931, 247.500 habitants.

Après un apogée en 1831, il y a donc perte de 100.000 habitants en un siècle. Nous retrouvons ici l'allure démographique moyenne de tous ces départements.

Depuis cinquante ans, il disparaît tous les ans 500 laboureurs dans chacun de ces arrondissements d'Agen, de Marmande, de Villeneuve-sur-Lot.

Dans le Lot, on émigre ; ici, non. L'hémorragie provient donc uniquement de la dénatalité.

Ce département, tout en terre de culture, ne compte que 46 habitants au kilomètre carré contre une densité moyenne de 76 dans toute la France, de 135 en Allemagne, de 222 en Hollande.

Le taux des naissances est de 13 p. 1.000 ; celui de la mortalité, de 19,1 p. 1.000.

Dans le Lot-et-Garonne, 10.000 Italiens auraient acheté sans un sou des propriétés qu'ils ont entièrement payées en quelques années. A côté d'eux vivent 4.800 Espagnols.

Au total, le nombre des étrangers est passé dans ce département de 5.238 en 1921 à 22.249 en 1931.

Ce pays, ainsi que beaucoup d'autres en France, trompe le touriste par certains aspects de richesse comme en présente la foire de Nérac.

L'enquêteur aurait entendu préconiser le remède suivant contre la dénatalité : « Il faut rendre libre la polygamie. » Ce n'est sans doute qu'une galéjade.

Remontons vers les causses.

Aveyron. — Sur ce sol ingrat vit une belle race d'hommes grands, secs, alertes, bien bâtis, race restée très pure, les Ruthènes, que l'on a appelés les Bretons du Sud.

Ce département comptait, en 1886, 415.826 habitants.

Puis vint le désastre du phylloxéra qui influa sur la dépo-

pulation : en 1891, on ne comptait plus que 400.000 habitants ; et en 1931, que 323.782 habitants.

L'équilibre semble s'être provisoirement établi entre naissances et décès. Mais naguère les naissances étaient en fort excédent.

En réalité, ce département subit comme ses voisins une hémorragie intense de sang français, que masque à peine une immigration se chiffrant par une population étrangère passée de 154 en 1911 à 13.190 en 1931.

Ici, cette hémorragie a pour cause principale l'exode sur Paris.

Il y avait à Paris 41.400 Aveyronnais en 1907 ; on en a compté 110.000 en 1927.

De fortes colonies aveyronnaises se seraient également formées à Marseille et à Montpellier.

L'esprit migrateur existe depuis toujours en Aveyron. Mais depuis la guerre, ici comme ailleurs, on n'a pas voulu se contenter de vivre, on a voulu devenir riche.

A côté de ceux qui reviennent au pays bien nantis, on ne voit pas ceux qui meurent misérablement au fond de la capitale ou qui gémissent dans les hôpitaux.

Faisons un tour dans le pays : parmi de grandes beautés naturelles et un beau cheptel de moutons, des villages en ruines comme Mialas près de Séverac et Auriac près de Saint-Rome-de-Tarn où il ne resterait plus que trois ou quatre familles.

Hérault. — Sur 55 millions d'hectolitres de vin produits par la France en un an, l'Hérault à lui seul en produit le cinquième. Perdus dans l'alignement obsédant des vignes infinies, des villages populeux, compacts, enserrent leurs ruelles étroites.

C'est ici le pays de la vie intense et de l'opulence. Il y a quelques années, un bon vignoble s'y amortissait, paraît-il, en moins de dix ans.

A l'inverse des départements précédents, les statistiques dévoilent dans l'Hérault une population en progression impressionnante.

En 1801, 275.449 habitants; en 1861, 409.391; en 1931, 514.819.

Seize cantons comptent 150 habitants au kilomètre carré.

Est-ce là enfin l'effet d'une heureuse natalité ?

Hélas ! non ; car l'année 1926 a marqué un déficit de 814 naissances et 1927 un déficit de 1.289.

C'est uniquement dans une énorme immigration française et surtout étrangère qu'il faut voir la cause de l'accroissement rapide de la population de l'Hérault. Les statistiques officielles indiquaient en effet : en 1911, 20.255 étrangers dans l'Hérault ; en 1921, 52.211 ; en 1931, 70.819, parmi lesquels 52.000 Espagnols.

Gard. — Parmi de belles et savantes études sur l'archéologie et l'histoire, l'enquêteur que nous suivons nous raconte qu'il lui aurait été très difficile, sinon impossible, de trouver des statistiques sur la fluctuation de la population. Serait-il impossible sous le beau ciel de Provence de s'inquiéter de l'avenir de son pays tout en se passionnant pour ses monuments antiques ?

Tandis que le raffinement archéologique tiendrait ainsi les esprits cultivés trop exclusivement repliés sur le passé, l'enquêteur nous montre les taudis se partager le département du Gard avec les beautés antiques ; d'où une mortalité infantile effroyable.

Mais n'est-il pas permis d'espérer que ce tableau est en voie de transformation ? Grâce à une organisation bienfaisante, la Maternité de Nîmes aurait réduit la mortalité, au cours des récentes années, dans les proportions suivantes :

Mortalité infantile en 1919 : 72,7 p. 100 ; en 1927 : 5,55 p. 100.

Voyons maintenant le département dans son ensemble :

Depuis le début du dix-neuvième siècle, la population a subi les fluctuations suivantes :

En 1801 : 300.144 habitants ; en 1866 : 429.747 ; en 1926, 402.601.

A une période de croissance considérable a donc succédé une lente décroissance qui va en s'accentuant et que traduit l'excédent des décès sur les naissances pour les années 1926 et 1927 : arrondissement de Nîmes : 6.423 naissances pour

8.316 décès ; arrondissement du Vigan : 1.355 naissances pour 1.532 décès.

Seul l'arrondissement industriel d'Alès a marqué un excédent de naissances, avec 4.429 naissances pour 4.358 décès.

Comme dans l'Hérault et les autres départements que nous avons visités, les statistiques officielles enregistrent dans le Gard un afflux croissant d'étrangers :

En 1911 : 5.355 étrangers ; en 1931 : 32.166.

Ces étrangers se massent dans les villes, pendant qu'autour de celles-ci le désert s'étend. Tel ce village d'Anduze que l'on pourrait croire, lui aussi, bombardé et dans lequel l'enquêteur que nous suivons a trouvé une seule maison, habitée par une famille tissant la soie artificielle.

Vaucluse. — Une intense atmosphère d'activité, de prospérité, de vie facile entoure le Palais des Papes, jour et nuit.

Richesse également dans les campagnes environnantes du Vaucluse, qui exportent tant de légumes et de fruits.

Cette richesse se caractérise par un accroissement rapide de population qui, dans les dernières années, a succédé à une lente diminution pendant plus d'un demi-siècle, comme le montrent les statistiques suivantes : 1861, 268.255 habitants ; 1911, 245.277 ; 1921, 228.360 ; 1931, 259.911.

Mais, là encore, cet accroissement n'est dû qu'à une immigration massive, tant étrangère que française, et cache une perte de substance qui, pendant l'année 1932, s'est caractérisée par 4.335 décès pour 3.856 naissances.

Bouches-du-Rhône. — Dès que nous pénétrons dans les Bouches-du-Rhône, nous nous sentons sous l'attirance de l'immense ville qu'est devenue Marseille.

Ici l'affluence des étrangers est telle qu'il faut les dénombrer à part :

	Français.	Étrangers.
En 1851.	407.555	21.434
En 1911.	668.532	137.223
En 1926.	749.431	180.118
En 1931.	852.872	248.800
Au total. . . .	1.101.672	

Que devient dans cette masse l'élément local autochtone, la pure race provençale ? Le tableau comparatif des naissances et des décès va nous le dire. En 1932, les naissances ont, dans l'ensemble du département, équilibré les décès avec 14.787 naissances contre 14.759 décès.

Il y a excédent dans les campagnes, contre déficit dans les villes. Mais les campagnes se vident par abandon de l'agriculture.

	Urbains.	Ruraux.
En 1872.	445.853	190.058
En 1926.	816.849	112.700

La belle race provençale, encore relativement vivace dans les campagnes, va se perdre dans la grande foule cosmopolite de Marseille où croît sans cesse une population italienne en pleine expansion.

Longeons la Méditerranée vers le département du Var.

Var. — Voici Toulon et la Côte d'Azur :

En 1851, 357.967 habitants ; en 1891, 288.326 ; en 1926, 347.932 habitants, dont 60.664 étrangers ; en 1931, 377.104, dont 52.949 étrangers.

Le pays paraît saturé d'étrangers, pendant que l'immigration française continue.

Car, ici encore, il faut renoncer à attribuer l'augmentation de la population à un excédent de naissances. L'année 1933 a en effet enregistré dans ce département 5.743 décès, contre 5.175 naissances, soit un excédent de décès de 10 p. 100.

L'arrondissement de Toulon à lui seul, pendant les années 1926 et 1927, a marqué 8.142 décès, contre 7.327 naissances, soit un excédent de décès de 11 p. 100.

Dans ce département, les campagnes se distinguent donc à peine de la grande ville pour la dépopulation.

La splendeur du pays, de l'Estérel, de la Méditerranée, masque, aux yeux de la foule des touristes, la détresse morale et sociale que l'enquêteur nous montre dans cette région. Il n'a qu'à quitter les autostrades de la côte pour apercevoir le long de certaines routes des maisons et des villages en

ruines. Faut-il croire qu'il y a dix ans l'Assistance publique voyait mourir 85 à 90 p. 100 des bébés qui lui étaient confiés? Faute d'établissements spéciaux pour recueillir ces enfants et les élever, on les envoyait à l'hôpital, où ils se trouvaient en danger de mort.

Nous voulons penser que ce reportage est exagéré ou bien que la situation s'est améliorée depuis, et que l'organisation de l'hygiène infantile a vu augmenter ses ressources, dans un pays où le luxe des établissements de plaisir forme avec ce dénûment le plus douloureux contraste.

Basses-Alpes. — Voici le record de la dépopulation en France. Ici, à cause des guerres, de la rigueur de certains hivers et de l'attirance de la mer toute proche, le phénomène est ancien.

De 165.000 habitants en 1793, les Basses-Alpes tombent à 146.000 habitants en 1815. Puis, grâce aux belles natalités de ce temps, la population remonte à 156.055 en 1841.

C'est ensuite la chute continue : en 1906, 113.126 habitants ; en 1931, 87.893 habitants, dont 7.324 étrangers.

En cent trente-cinq ans, cette malheureuse région a perdu la moitié de sa population. La densité de sa population, avec ses 12,6 habitants au kilomètre carré, vient loin derrière la Lozère (20,2), le moins peuplé des départements après lui.

En 1830, les départements de la Haute Provence avaient connu une prospérité, grâce à des petites industries florissantes : minoteries, brasseries, huileries, corderies, que la construction de nouvelles routes y avait fait naître. Puis sont arrivés trois grands maux : la dégradation des terres par la transhumance des troupeaux, le déboisement, l'exode vers la côte.

A l'émigration est venu s'ajouter le déficit des naissances.

En 1932, les statistiques enregistrent 1.467 décès pour 1.204 naissances, soit un excédent de décès de 21 p. 100.

Dans l'arrondissement de Digne, l'excédent des décès a atteint 28 p. 100 pendant les années 1926 et 1927. Il y a dix ans, 45 écoles auraient eu moins de 5 élèves. Des noms de communes disparaissent :

Creisset, dans le canton de Mizel, qui avait encore 80 habi-

tants en 1906, n'en avait plus un seul en 1926. On n'y voit plus que quelques murailles.

A 5 kilomètres de Digne, le bourg de Courbon a de loin fière apparence sur son éperon. Suivons-y l'enquêteur : 20 personnes dans les ruines !

A Riez, commune de 300 habitants, une année entière s'est passée sans une seule naissance.

L'État déploie son activité et ses ressources à la renaissance des arbres. Mais rien n'est fait pour la renaissance des enfants.

Et notre enquêteur note tragiquement : « D'une manière systématique, obstinée, entêtée, toujours croissante jusqu'à l'idée fixe, la nature est ici contrariée jusqu'au suicide ! »

En face d'une pareille situation, quelles mesures envisage l'administration dans ce département ? Tout simplement la suppression d'un certain nombre de circonscriptions administratives. C'est la froide acceptation du suicide.

Il nous faut brûler les étapes en gagnant tout droit le département où la crise s'est dévoilée avec ses caractères peut-être le plus nets.

Yonne. — En 1855, 381.133 habitants ; en 1921, 273.118 ; en 1926, 277.230 ; en 1931, 275.755.

En soixante-dix ans, ce département a perdu 110.000 habitants. Les chiffres des dix dernières années permettent-ils un espoir de relèvement ? Non, car la faible augmentation de population, qui d'ailleurs ne s'est pas maintenue, apparaît entièrement due au nombre croissant des étrangers. En 1911, 1.548 étrangers; en 1931, 11.168.

Parcourons le pays à la suite de notre enquêteur, en ayant soin de dater notre voyage de 1925 et de parler à l'imparfait pour tenir compte du relèvement qu'un actif mouvement religieux a, paraît-il, amorcé au cours des dernières années dans ce malheureux pays.

Le long des routes, des villages en ruines que l'on croirait, eux aussi, bombardés.

A Dixmont, au sud-est de Sens, belle église gothique entourée d'une prairie qu'aucun pied ne foulait plus. Un desservant venait, paraît-il, une fois par mois.

A Prunoy, sud-ouest de Joigny, plus d'église.

A Noé, 10 kilomètres est de Sens. De l'église il ne restait plus que des pignons. Un jour, la toiture délabrée s'est écroulée. Pas d'argent pour reconstruire. Peu à peu tout est tombé, détruit par l'eau et la déchristianisation. En ces temps-là, ladite commune de Noë aurait, au cours de trois années, enregistré 4 naissances et 19 décès.

En dehors de toutes les causes morales sur lesquelles nous devrons revenir, cette dépopulation massive aurait eu pour cause la calamité de l'oïdium qui, dans ce pays essentiellement vinicole, a réduit de 50.000 à 10.000 hectares la surface consacrée à la vigne.

Puis est venu l'exode. L'Yonne a été et reste peut-être encore la patrie principale des agents de police parisiens. « Comment vit-on ici? demandait notre enquêteur à un poste d'essence le long de la route. Produit-on encore du vin ? — Oh ! ici, lui répondit-on, en fait de production, nous produisons surtout des sergots. »

Mais la grande cause de l'effondrement est le malthusianisme. N'a-t-on pas dit que, dans la classe riche, on marie, non pas des jeunes gens, mais des propriétés ?

Notre voyage va maintenant nous conduire vers des régions où le soleil commence à percer à travers les nuages qui ont jusqu'ici assombri notre route.

Puy-de-Dôme. — Il y a cent ans, l'abondance des naissances était proverbiale en Auvergne.

Mais, autant que l'abondance des naissances, l'exode général était aussi la règle. Les hommes partaient en foule comme moissonneurs, paveurs et maçons.

Malgré cette émigration massive, le département gagna 93.000 habitants pendant la première moitié du dix-neuvième siècle : 1801, 507.128 habitants ; 1851, 600.000 habitants.

Puis cette région participa à la décadence démographique générale du sud de la France : 1896, 555.000 habitants ; 1921, 490.560 habitants, perdant 110.000 habitants en soixante-dix ans.

Un rebondissement se produit subitement. En cinq ans,

le département gagne 25.000 âmes, atteignant en 1926 515.400 habitants, pour retomber en 1931 à 500.590 habitants.

Cette courbe traduit la superposition de plusieurs phénomènes démographiques distincts.

D'une part, baisse continue de la population dans les arrondissements agricoles.

D'autre part, augmentation importante dans l'arrondissement industriel de Clermont-Ferrand, qui, pendant la même période, monte de 171.891 à 208.581, en passant par un maximum de près de 218.000 à l'apogée de la prospérité économique en l'année 1929.

Cette augmentation n'est pas corrélative d'un accroissement correspondant de population étrangère. Elle est due à un afflux de population industrielle française.

D'autre part, l'arrondissement de Clermont-Ferrand marque un excédent de naissances de 2 p. 100 et la ville de Clermont elle-même, de 1926 à 1928, a vu un excédent de naissances de 35 p. 100 sur les décès.

Nous savons tous le remarquable effort que les usines Michelin ont été parmi les premières à réaliser en faveur de la natalité : allocations familiales massives, visites des enfants à domicile, garderies, pouponnières, envois en colonies à la mer et à la montagne, conseils, appuis, aide de toutes sortes.

Quel est le résultat de cette action ?

Il a été établi qu'en 1928, pour 100 enfants nés en dehors de l'organisation Michelin, 250 sont nés sous l'égide de cette maison.

Dans le personnel de la maison, on comptait :

1	famille	de	12	enfants
1	—	de	11	—
2	—	de	10	—
6	—	de	9	—
8	—	de	8	—
34	—	de	7	—
72	—	de	6	—
200	—	de	5	—
450	—	de	4	—

Notre randonnée nous fait maintenant gagner le fond de la Bretagne.

Finistère. — En 1801, ce département comptait 439.046 habitants ; en 1911, 809.771 habitants ; puis l'hécatombe de la guerre a effroyablement décimé les régiments héroïques de la Bretagne. En 1921, 762.514 habitants ; suivie d'une baisse continue : en 1926, 753.702 habitants ; en 1931, 744.295 habitants.

Mais empressons-nous de constater que cette baisse n'est pas due à une chute de natalité, car les Bretons du Finistère enregistrent, en 1932, 15.226 naissances, soit 210 pour 10.000 habitants, contre 11.368 décès, soit 152 p. 10.000 habitants, au total un excédent de naissances de 34 p. 100.

La baisse continue de la population du Finistère provient de l'émigration massive du département, qui essaime principalement à Paris et en Normandie.

Il y aurait à Paris de 30.000 à 40.000 Finistériens. Saint-Denis compterait 20 p. 100 de Bretons.

Au Havre, les quartiers de Saint-François et de l'Eure sont presque uniquement constitués par des Bretons.

Le Finistère n'est pas le seul département de Bretagne à donner ce bel exemple de natalité à la France entière. Les statistiques officielles donnent en effet pour l'ensemble de la Bretagne, en 1932, les chiffres suivants :

	Naissances.	Décès.	Excédent de naissances.
Finistère	15.226	11.368	34 %
Morbihan. . . .	11.964	9.332	28 %
Côtes-du-Nord. .	11.204	9.559	17 %
Ille-et-Vilaine . .	11.866	10.286	15 %
Ensemble de la Bretagne . .	50.260	40.545	24 %

Constatons en passant l'abaissement de natalité progressif depuis le fond de la Bretagne vers le reste de la France. Dans la Loire-Inférieure, l'excédent de naissances de 1932 tombe déjà à 4 p. 100.

Si la France entière avait suivi l'exemple de la natalité du Finistère et même de la Bretagne en général, il y a longtemps, comme l'ont déjà remarqué des économistes, qu'elle

aurait 70 millions d'habitants, sans soucis pour son avenir et sa sécurité.

Mais cette belle vitalité bretonne n'est pas sans ombres.

Une première ombre est la forte mortalité qui sévit à cause d'une insuffisance d'hygiène et de la calamité de l'alcoolisme qui engendrent toutes deux les ravages de la tuberculose, plus graves en Bretagne qu'à Paris.

La deuxième ombre est que la Bretagne entière et le Finistère lui-même se laissent aller au fléau de la restriction des naissances. Nous avons sous les yeux les statistiques officielles des années 1932, 1933, 1934. Elles montrent une décroissance à peu près continue des naissances, pendant que de leur côté les décès augmentent.

Pour l'ensemble des quatre départements bretons (Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine), l'excédent des naissances en 1936 n'est plus que de 16 p. 100. Le roc breton se laisse-t-il donc entamer par le mal qui ronge le reste du pays ?

Poursuivons notre voyage par les régions qui nous réservent elles aussi de belles lueurs d'espoir.

Pas-de-Calais et Nord. — A eux seuls, le Pas-de-Calais et le Nord totalisaient, en 1931, 3.234.640 habitants, soit environ 7,7 p. 100 de la population de la France entière.

De 1926 à 1931, ces deux beaux départements enregistrent les mouvements de population suivants :

	1926	1931
Pas-de-Calais.	1.171.912	1.205.191
Nord..	1.969.182	2.029.449
TOTAUX.	3.141.094	3.234.640

La population globale de ces deux départements a donc augmenté de 93.546 habitants en cinq ans, alors que le nombre d'étrangers augmentait seulement de 9.552.

Pas un seul étranger parmi ces marins-pêcheurs de Boulogne et de Calais, ces rudes et solides gars du Boulonnais.

En 1934, le Pas-de-Calais réalise 25.537 naissances, contre

15.661 décès, soit un excédent de naissances de 63 p. 100.

Pendant la même année, le Nord marque un excédent de naissances de 21 p. 100.

C'est le pays des populations denses : arrondissement de Boulogne, 223,6 habitants par km² ; Saint-Omer, 106,4 habitants par km² ; Arras, 95,9 habitants par km².

Quelle part ces courageux départements prennent-ils à la prospérité de la France entière ? Le *Mercure de France* l'a précisé en 1930 : « Pour égaler la valeur financière, industrielle et commerciale des deux départements flamands du Nord et du Pas-de-Calais, représentée par un versement de 827.918.486 francs au titre du chiffre d'affaires, il faudrait mettre dans l'autre plateau de la balance soit un bloc comprenant Bouches-du-Rhône, Seine-et-Oise, Seine-Inférieure, Alpes-Maritimes, Bas-Rhin et Meurthe-et-Moselle, soit d'autres blocs comprenant vingt ou vingt-cinq départements du Centre, de l'Ouest et du Midi.

Que deviendraient les immenses régions de France en carence de natalité, si les départements qui nous occupent se laissaient aller à leur néfaste exemple?

On a voulu donner une explication mercantile des fortes natalités du Nord : « Ici, quand les parents le veulent, l'enfant rapporte. »

Le propos est bien exact des pays industriels. Mais il est aussi exact des pays agricoles qui comprennent leur intérêt. J'ai connu un fermier du fond de la Bretagne, père de neuf enfants. Il n'a jamais eu à payer un ouvrier agricole.

Il serait fastidieux de refaire ici le tableau traditionnel des grandes familles du Nord qu'illustrent des photographies groupant cent à cent cinquante descendants autour du père et de la mère.

En 1932, pour le Pas-de-Calais et le Nord, l'excédent des naissances s'est élevé à 49 p. 100 ; il a atteint 43 p. 100 en 1934.

Mais tout n'est pas vrai gain; ici, comme en Bretagne, bien qu'à un moindre degré, il y a une tendance nette à la baisse des naissances, mais avec une baisse parallèle de la mortalité, témoin de la bonne hygiène traditionnelle de la Flandre qui ne fléchit pas et tend même à s'améliorer.

Pour terminer notre enquête, nous interrogerons la région de l'Est.

Meurthe-et-Moselle, Moselle. — De 1926 à 1931, la population des deux départements a évolué comme suit :

	1926	1931	Augmentation.
Meurthe-et-Moselle . . .	552.087	592.632	40.545
Moselle..	633.461	693.408	59.947
Au total.	1.185.548	1.286.040	100.492

Dans cette augmentation de 100.000 habitants, une fois défalquée la part de l'immigration, on peut assigner aux naissances un excédent de 50.000 à 60.000 sur les décès.

Mais pour nous éclairer exactement sur la vitalité propre de ces actives régions, nous disposons des chiffres officiels du mouvement de la population pendant les années 1932, 1933, 1934 que voici : ils donnent un excédent de naissances qui était de 57 p. 100 en 1932 et encore de 54 p. 100 pour 1934.

Ainsi la Lorraine, suivie de près par l'Alsace, arrive en tête des régions de France au point de vue des excédents de naissances sur les décès, avec 54 p. 100 en 1934, contre 43 p. 100 pour le Nord et le Pas-de-Calais et 16 p. 100 pour la Bretagne.

Ces remarquables résultats sont dus d'ailleurs autant à une mortalité particulièrement faible (118 pour 10.000 habitants en Moselle) qu'à une natalité élevée (220 pour 10.000 habitants), approchant ainsi les chiffres les plus favorables de l'Europe.

Cependant, les arrondissements agricoles sont en perte. Le type est celui de Lunéville, qui a vu sa population passer de 96.764 habitants en 1901 à 87.851 en 1926, moins par le fait d'une faible natalité que par suite d'un exode massif qui a fait jadis parler de l'effondrement des campagnes lorraines.

De 1872 à 1926, parmi les communes rurales de Meurthe-et-Moselle : 109 auraient perdu plus de 50 p. 100 de leurs habitants ; 110, plus de 40 à 50 p. 100 ; 151, plus de 25 à 40 p. 100 ; 58, plus de 10 à 25 p. 100 ; 113 auraient augmenté.

Irrésistiblement, les jeunes ménages émigreraient de la campagne dès leur mariage.

D'autre part, les arrondissements industriels sont en hausse, tels que celui de Briey, qui a vu sa population se gonfler de 84.427 habitants en 1901 à 168.726 en 1931, grâce d'abord à un énorme afflux d'étrangers, mais aussi à une natalité qui a dépassé 360 pour 10.000 habitants.

Nous retrouvons ici le rapprochement que nous avons déjà constaté dans le Nord et en Auvergne entre puissante activité industrielle et forte natalité, partout où les organisations industrielles ont su comprendre leur intérêt, allié à leur devoir.

Au terme de notre voyage, il nous faut maintenant survoler l'ensemble de notre pays en vue de nous faire une vision synthétique des aspects démographiques si divers que nous venons de constater.

Hélas ! cette vision, nous l'avons eue au début.

Pour les trois années 1935, 1936 et 1937 : sur 10.000 habitants, il y a eu : 189 naissances en Allemagne, 233 en Italie, 152 en Grande-Bretagne, 152 en France.

Les morts par an se comptent au nombre de : 119 au Danemark, 121 en Allemagne, 126 en Angleterre, 169 en France.

Notre pays se classe donc aussi mal au point de vue mortalité qu'au point de vue natalité parmi les pays d'Europe.

Trop longtemps aussi on lui a caché et il n'a pas voulu voir le mal, qui grandit d'année en année.

Il est donc grand temps que, tiré de son euphorie, il soit placé crûment devant le mal qui le ronge.

Les causes immédiates et de surface, nous les avons vues défiler au cours de notre voyage et elles ont été répétées à satiété par les enquêteurs :

Natalité : question de prospérité économique.

Natalité : question de droit d'aînesse.

Natalité : question de logement et de lutte contre le taudis.

Natalité : question de répartition fiscale et d'allocations familiales.

Natalité : question d'autorité de l'État.

Natalité : question de sécurité et de confiance dans le lendemain et la paix.

Sans nier ni sous-estimer aucune de ces multiples causes immédiates qui intéressent la superstructure du pays, il faut d'abord visiter les fondations pour y constater que la natalité est avant tout : une question sociale, morale, religieuse.

Nouvelle croisade qui demande des cœurs solides prêts à une lutte patiente, obstinée et de longue haleine.

Croisade à entreprendre d'urgence, en liaison avec les grands organismes de notre pays qui commencent à s'inquiéter du terrible problème.

« La France s'appauvrit de cent Français par jour. » Telle devrait être actuellement la conclusion de tous les rapports, tous les discours, toutes les discussions, tous les programmes d'action au sein de tous les organismes sociaux de France.

René BIED-CHARRETON.

L'AVALANCHE DES MOTS

Depuis quelques mois, les mots déferlent en vagues de plus en plus serrées sur le monde : eux aussi, eux surtout, sont mobilisés pour les causes en conflit. Écrits et discours sont en continuelle alerte, les ondes, longues ou courtes, sont réquisitionnées. Et l'atmosphère, chargée d'orages, gronde de disputes ou discussions incessantes.

Les pays « totalitaires » prétendent qu'ils n'ont point part à ce tumulte. Ils le mettent au compte des facondes démocratiques dont ils se gaussent. Car c'est un lieu commun, chez eux, de définir les positions respectives des peuples en présence par le goût de la parole ou de l'action. Le second de ces traits serait leur apanage, le premier serait la tare des nations adverses. Et l'axe Rome-Berlin apparaîtrait, dans ces perspectives, comme la seule ligne de vie intense où le temps ne se dilapide pas en discours.

Ces vues sont trop simples pour être de tout point exactes. Il est vrai, l'axe susdit est le pivot de manœuvres dont les agents et les bénéficiaires ne se payent pas de mots. Mais les opérateurs sont loin d'être silencieux. A la foire d'empoigne qu'est devenue l'Europe centrale, les territoires s'escamotent plus vite que les muscades. Mais les boniments subsistent et sont peut-être les seuls à ne point perdre leurs droits dans l'aventure.

En fait, l'on parle beaucoup, et dans les deux camps. Les tons sont divers, les genres variés. Certains discours se débitent la main sur le cœur. D'autres sont scandés par des coups de poing sur la table. Mais, véhémente ou sereine, l'éloquence coule sans arrêt. La fièvre ou le délire du monde est extrêmement loquace.

***

Pourquoi tant parler, même du côté des frontières où l'on se pique surtout d'agir ?

A étudier le phénomène, il apparaît comme une concession ou un sacrifice aux exigences démocratiques que l'on raille pourtant en ces régions autoritaires. Si l'opinion publique n'est pas consultée sur les partis à prendre, elle est au moins requise de donner son adhésion au fait accompli. Requise, elle l'est certes sur le mode impératif. Tout de même ces exercices oratoires, ces parades retentissantes, constituent, pour les orateurs et organisateurs, une corvée certaine. Puisqu'ils la jugent nécessaire, puisque le micro est un attribut de leur règne, c'est qu'ils sentent le besoin de s'appuyer sur une obéissance consentie et, s'il se peut, enthousiaste. Sous ce rapport, l'autocratie moscovite apparaît plus sombre ou plus farouche en étant moins expansive, plus avare de confidences et d'explications.

Outre-Rhin et au delà des Alpes, les explications abondent. L'exubérance latine admettrait difficilement le silence des gouvernants, elle réclame périodiquement sa pitance verbale et pimentée. Quant aux tempéraments germaniques, ils aiment les manifestations massives et les vocables durs. Hitler le savait dès le temps où il menait par ces moyens retentissants une propagande encore obscure mais déjà mouvementée. Dès cette époque il disait la nécessité de secouer les foules. L'arme de la parole, plus directe, lui paraissait plus efficace que celle du libelle et de l'imprimé. Il indiquait ses préférences dans ses leçons de tactique révolutionnaire.

> Que les snobs et les chevaliers de l'encrier de nos jours se disent bien que les grandes révolutions de ce monde ne se sont jamais faites sous le signe de la plume d'oie [1].

La grande révolution est faite, il s'agit maintenant d'en étendre les résultats. Mais la méthode première semble toujours valable. Hitler continue sans doute à dédaigner l'écritoire. Il méprise toujours non seulement « la plume d'oie », mais celle que, nouveau chevalier de l'histoire et de la légende allemandes, il serait en situation d'arracher au cygne de Lohengrin. Et, puisque les ondes modernes lui offrent leurs prodigieux services, c'est sur elles qu'il lance au monde attentif et inquiet ses injonctions ou ses menaces.

1. *Mein Kampf*, traduction française intégrale, p. 111.

Du haut du Capitole, le brillant second fait chorus.

Hausser le ton, c'est d'ailleurs, pour eux, une nécessité, une obligation de la politique de prestige. Sans cesse doit monter, avec le bilan des résultats acquis, la gamme des surenchères. Les nerfs de la foule, même si elle est docile, ont à être maintenus en tension, en vibration constante. Il y faut périodiquement des coups d'archet plus vigoureux. Les promesses succéderont donc aux comptes rendus, les demi-mots se feront évocateurs et les gros mots provocateurs.

Cette éloquence, surtout outre-Rhin, sera rude, plus soucieuse d'énergie ou de brutalité que de grâce. Elle ne fera point pourtant fi de l'habileté et parfois cultivera l'heureux euphémisme. Les clous à enfoncer le seront à grand renfort de répétitions martelées. Mais, si leur pointe reste sans finesse, on se souciera d'arrondir les arêtes. Depuis longtemps une équivoque complaisante proclame ainsi les droits absolus d'une « race » assez confuse. Puis, dans des avances ultérieures, les mots complices ont, sur un écriteau mobile, désigné comme « espace vital » les régions convoitées. Et, si quelque fâcheux parle de limiter ces conquêtes, les mots riposteront en parlant à leur tour d'intolérable « encerclement ».

Au dernier rang des locutions habiles arrivent les termes lourds seulement de leur grossièreté. Aucun esprit n'y pétille, leur mousse n'est que de la bave. Dans les disputes internationales, l'éloquence officielle ne les manie encore qu'avec précaution. Mais il arrive que des voix officieuses ou serviles jettent à notre adresse et à tous les échos de la plaine romaine des cris de rage qui ont perdu le sens.

***

Tous ces mots, dans leurs intonations diverses, ont-ils une efficacité constante? Même l'optimisme officiel n'oserait pas le dire et surtout le croire. Les applaudissements qui les accueillent, s'ils roulent en tempête, n'emportent pas toutes les hésitations. L'éloquence continue ennuie, d'après le proverbe. Celle-ci, dit-on, fatigue en plus d'un milieu où ses exagérations, ses hyperboles, se heurtent à la contradiction des souffrances ou des craintes.

Elle-même, paraît-il, renonce en plus d'un cas à obtenir une audience favorable unanime. Elle sait qu'il est des résistances sourdes à tous ses appels. Cette information l'incite à modifier de plus en plus ses méthodes. Naguère encore, elle supposait ou voulait croire que ses accents auraient une force capable d'imposer la conformité des avis. Aujourd'hui, elle a conscience d'échouer devant des îlots irréductibles, même sur le terrain national occupé et conquis.

Elle n'en est devenue que plus dure pour les dissidents qu'elle excommunie, ne pouvant les convaincre. Le torrent verbal écume autour des pierres qui lui font obstacle.

***

Dans le tumulte des mots, les démocraties représentent un cours moins chaotique, mais elles ne se laissent point vaincre en prolixité. Elles aussi parlent beaucoup, sans doute trop.

C'est une tendance, chez elles, incoercible, une exigence vitale. Tout problème, d'ordre intérieur ou international, est, pour elles, l'objet d'un immédiat débat. Le pour, le contre, recrutent tout aussitôt des partisans diserts.

Cette liberté de discussion, les démocraties la tiennent, comme on sait, pour une condition de santé. Grâce à ce mouvement des humeurs opposées, une neutralisation des virulences s'opère dans l'organisme social, l'empoisonnement est évité. La méthode est différente, nous l'avons vu, dans les régimes totalitaires. Ceux-ci préfèrent drainer toutes les humeurs peccantes par un abcès de fixation. C'est-à-dire qu'ils tentent de réaliser l'union nationale en dirigeant vers l'ennemi du dehors une animosité commune, en provoquant une ambition tuméfiée. Ainsi s'établit par cette diversion une harmonie interne plus ou moins solide, une trêve intérieure plus ou moins durable.

Les démocraties discutent tout par définition. Lorsque le thème qui leur est offert a les proportions des événements actuels, les discours prennent du champ pour rompre leurs lances. La bataille des mots se mène vive, d'abord entre concitoyens, avant de passer la frontière, pour aborder, en ordre déjà dispersé, les positions adverses.

Qu'y faire et comment sonner les ralliements ? Certains de ces ralliements s'opèrent, il est vrai, dans l'unanimité du scandale ressenti en face des procédés pillards. Mais, sur cette base d'une indignation commune, les opinions s'opposent ultérieurement à propos de ce qu'il aurait fallu faire ou de ce qu'il conviendrait d'éviter.

Et les mots tournent et tourbillonnent. La plupart sont assez vains. C'est qu'ils traduisent seulement des préférences ou disent des opportunités contestables. C'est qu'ils vont chercher leur inspiration aux sources d'une politique dont les pronostics restent douteux et les vues très humaines.

Parfois cependant, dans la confusion régnante, au milieu des divergences, résonne un mot impartial qui dit les principes méconnus et venge la justice. Malgré tout, il se fait écouter. Les ironies et les dédains, qui affectent d'en sourire ou de ne pas l'entendre, en sentent néanmoins la morsure. Et les colères qui l'accueillent prouvent qu'il a porté.

C'est la vérité qui libère et empêche le droit de se prescrire. C'est la vérité qui annonce ses revanches. Si dépourvu qu'il soit de sanctions immédiates, si théorique qu'il paraisse, ce mot d'ordre supérieur impose son verdict.

On l'a compris lors des dernières paroles, ou presque, du Pape Pie XI moribond. On l'a senti, voici quelques jours à peine, lors des premiers discours de son successeur.

« Il ne peut y avoir de paix, disait Pie XII, si les pactes solennellement sanctionnés et la parole donnée ont perdu cette certitude et cette valeur qui sont la base de la confiance réciproque. »

Et, plus récemment encore, une voix venue d'Amérique, celle du président Roosevelt, s'est faite aussi, en termes élevés, l'interprète de cette vérité immuable.

Il ne saurait y avoir en effet de paix si la parole donnée est faite de mots trompeurs.

Car la bataille verbale doit alors conduire à la mêlée des armes. Celle-ci se produit lorsque les mots, offensifs, offensants, acculent les plus conciliantes ripostes au mot de refus d'autant plus net qu'il s'est fait davantage attendre.

*
* *

Pour l'instant, et pour les hostilités mondiales, nous en sommes encore à la bataille des mots.

A voir l'ampleur où elle se développe, plusieurs observateurs sont ramenés à leurs souvenirs classiques. Ils songent aux héros d'Homère et à leur loquacité belliqueuse.

Jadis aussi, au cliquetis des armes ces guerriers aimaient à mêler le cliquetis prolongé des mots. Pour se mieux provoquer, ou tout en se perçant de leurs javelots, Ajax et Hector, Diomède et ses adversaires, échangeaient des propos abondants. Nestor le sage et le prudent Ulysse tenaient des discours plus mesurés de ton, mais non moins prolixes. Et les dieux de l'Olympe mêlaient leurs dires à ceux des mortels qu'ils protégeaient ou défavorisaient.

Serions-nous revenus à ces mœurs d'autrefois où le rythme de la vitesse moderne accélère seulement les défis ? Car, si les héros d'Homère s'adressaient d'aussi copieuses tirades, c'est qu'ils en avaient tout le loisir. Quand le poète les présente, il y a déjà neuf ans que Grecs et Troyens s'affrontent autour des murs d'Ilion. Neuf ans pour prendre finalement une ville par surprise ! Les surprises aujourd'hui sont beaucoup plus rapides, encore s'enveloppent-elles de palabres transposées de l'antique.

Parfois, toujours au temps des Grecs, les altercations ne se menaient pas seulement entre adversaires. L'*Iliade* s'ouvre sur une querelle où Achille et Agamemnon, bien que compères, se traitent sans aménité pour une répartition de butin. L'histoire nous laisse ignorer, dans sa discrétion officielle, si nos temps offrent encore sur ce point des analogies avec les annales anciennes.

Mais voici du moins une coïncidence.

Thétis, la déesse de la Méditerranée, vient, dans le poème d'Homère, consoler son fils, le bouillant Achille, très ému par la scène que nous avons dite. Elle lui promet de porter ses griefs et de plaider sa cause au tribunal de Jupiter. Mais il y faut un délai. Car Jupiter est en voyage « aux extrémités de l'océan chez les sages Éthiopiens qui l'ont prié à un festin,

tous les dieux l'ont suivi et il ne retournera au ciel que le douzième jour[1] ».

Curieuse apparition, en cette histoire lointaine, que celle des Éthiopiens qui depuis... Mais alors ils étaient des amphitryons encore bénévoles et payaient seulement les frais du festin offert à de puissants convives dont l'Achille d'autrefois, à l'encontre de son cadet moderne, ne faisait point partie.

***

Faut-il, aux jours mauvais que nous vivons, s'excuser d'avoir été chercher auprès des Grecs l'occasion d'un sourire devenu trop rare en notre temps ?

Il nous reste, en tout cas, le droit de constater, au milieu des envahissements passés ou futurs, celui des mots batailleurs ou conciliants. Il nous reste aussi celui d'éprouver, en sus des sentiments complexes que les événements provoquent, un agacement causé par cet afflux de commentaires.

En avouant cette impatience, nous songeons que sa cause n'est plus accidentelle. L'intempérance verbale ne résulte pas des circonstances présentes, si ample que soit la carrière qu'elles lui ont ouverte. Elle est désormais mal endémique sur le globe.

Jadis, pour aller loin, les mots avaient consenti à se taire pendant le voyage. Ils avaient emprunté des supports matériels qui leur imposaient la consigne du silence. L'écriture, l'imprimerie, multipliaient les signes, mais en langage muet.

Aujourd'hui, les mots se sont dégagés de la matière et retentissent aux extrémités du monde dès qu'ils sont prononcés au poste d'émission. Ils sont vainqueurs de l'espace et du temps.

Ils n'ont point renoncé pour autant à leurs anciens véhicules. L'on avait pensé d'abord que le journal, par exemple, souffrirait de la concurrence et que, battu dans la course aux nouvelles, il accepterait sa défaite. Mais il conserve des avantages. Il n'oblige pas à tourner un bouton à heure fixe et offre un texte toujours accessible. Puis, le lecteur aime à

1. *Iliade*, chant I.

revenir sur le fait appris dans une audition hâtive, à le retrouver agrémenté de remarques. Les nouvelles passent dans les émissions sans fil. On peut les comparer à ces insectes nommés éphémères parce qu'ils meurent le jour même où ils ont pris leur taille et leur vol. Mais le public demande à les retrouver, épinglés sur la feuille de son choix, où ils mettent une tache d'encre, une goutte de sang noir.

Bref, les mots ont annexé à leur service les ondes, sans congédier les premiers porte-parole. Ils sont les maîtres de toutes les heures.

Et nous savons qu'ils valent ce que vaut leur message. En écoutant leur dispute d'aujourd'hui, nous nous demandons seulement si la confusion de leur bataille ne sera pas accrue par leurs effectifs démesurément grossis, si la vérité se dégagera plus facilement de leur mêlée.

L'appréhension, si elle subsiste, dicte aux défenseurs du vrai des devoirs nouveaux. « Travaillons donc à bien penser », disait Pascal. Nul doute que le conseil, au milieu de nos agitations sonores, ne soit d'une application difficile, mais d'une souveraine opportunité.

HENRI DU PASSAGE.

L'ESPAGNE RETROUVÉE

OU VA L'ESPAGNE ?

En apparence, l'Espagne cherche sa voie. Elle semble la chercher sans hâte, presque passive, obsédée encore par une révolution qui se prolonge dans la répression et dont le souvenir suffira pour longtemps à absorber les esprits. Elle n'éprouve aucune nécessité politique urgente, parce que les préoccupations du moment sont surtout d'ordre économique et que, provisoirement, l'organisation technique et administrative de l'armée qui assure l'ordre, le ravitaillement et la reconstruction, est une ossature suffisante à la vie du pays. Elle ne connaît aucun problème social impératif, l'ouvrier, au sortir d'une misère engendrée par le désordre, n'aspirant qu'au travail qui lui permettra de vivre.

L'Espagne pourrait donc paraître libre de faire son choix entre les destins théoriques qui s'ouvrent devant elle, et ce choix, elle pourrait attendre qu'une expérience un peu plus longue des nécessités de l'après-guerre lui en donne une vue plus précise, plus objective tout au moins.

Pourquoi donc, pouvant vivre dans une attente qui réserverait entièrement l'avenir, l'Espagne donne-t-elle cependant déjà l'impression de n'être plus entièrement maîtresse de ses destinées ? Pourquoi, dans les institutions politiques et sociales à venir, la volonté d'un homme ou des hommes semble-t-elle devoir être non pas déterminante, mais exécutante ? Pourquoi ne peut-on s'empêcher de croire à un destin marqué en quelque sorte d'un caractère de fatalité ?

Voici, je crois, la réponse : le destin de l'Espagne est fatal parce qu'il est le seul dont les hommes de la révolution lui ont laissé la possibilité ; l'Espagne va donc nécessairement là où les hommes de la révolution l'ont acculée.

C'est ce que nous voudrions essayer de dégager de cette

étude, en rappelant d'abord ce que fut ce passé récent qui, à notre sens, commande l'avenir immédiat de l'Espagne, en montrant ensuite les éléments en fermentation nés de ce passé et autour desquels commence à se cristalliser l'avenir.

Le Passé : la Révolution (juillet 1936-avril 1939)

La révolution espagnole est logiquement issue d'une situation politique, anarchique avant la lettre, et dont on peut dire qu'elle a débuté, en février 1936, avec les élections qui amenèrent au pouvoir le Frente popular. Cette situation, nous l'avons longuement analysée ici même[1] ; elle était telle qu'elle ne pouvait se dénouer que par la force : soit dans un mouvement insurrectionnel des masses fanatisées et déçues par les piètres avantages qu'elles avaient tirés du gouvernement du Front populaire, soit dans un pronunciamiento militaire, se proposant : le rétablissement de l'ordre d'abord, la recherche et l'institution d'un régime politique stable ensuite.

Les deux mouvements, préparés de longue main et prêts au même moment, se sont, à quelques heures près, déclenchés ensemble. Strictement pourtant, la priorité chronologique est au pronunciamiento militaire, le mouvement insurrectionnel populaire se présentant comme une réaction de défense. Nous croyons cependant avoir montré avec suffisamment de précision qu'au delà de ces apparences il y a une certitude : celle de la fatalité du mouvement insurrectionnel populaire que toute l'Espagne attendait et pour lequel les syndicats ouvriers s'étaient minutieusement équipés. La révolution espagnole a tiré — c'est indéniable — un large bénéfice moral de la priorité du mouvement militaire qui est apparu dès lors comme une rébellion contre la « volonté populaire ». C'est cette priorité aussi qui a pu justifier, pour l'étranger volontairement ou involontairement mal informé, cette étiquette d' « antifasciste » que l'insurrection populaire s'est accolée dès le premier jour et dont elle a trafiqué sans mesure.

Nous avons, en son temps[2], analysé les caractères propre-

1. *Études* du 5 janvier 1937.
2. *Ibid.*, 5 mars 1937.

ment anarchiques des débuts de l'insurrection catalane et nous laissions déjà prévoir une évolution inéluctable vers un ordre révolutionnaire communiste étendu à toute l'Espagne.

De fait, à Valence d'abord, où siégeait le gouvernement espagnol, à Barcelone ensuite, bien avant la fin de 1937, ce régime communiste était instauré. Il imposait — en théorie tout au moins — la collectivisation de l'industrie et des terres, sans rien changer dans la pratique au désordre de la production et au régime anarchique du travail.

Il regroupait les forces de police, s'efforçait à recréer une armature administrative et instituait un gouvernement d'apparence dictatoriale, mais dont l'organisation ne dépassait pas le cadre d'une officine policière. Enfin et surtout il organisait l'armée et la défense contre Franco.

Dans une certaine mesure, le régime anarchiste avait été un régime égalitaire : le banditisme, le pillage et l'assassinat étaient des institutions libres, ouvertes à quiconque désirait les exploiter. Le régime communiste institue, lui, le monopole. Rien n'est changé pour le malheureux Espagnol passif, si ce n'est que, désormais, c'est la police qui le rançonne et l'exécute.

Voici un fait entre des centaines d'autres connus ou inconnus : dans une ville de Catalogne, une nuit, l'alerte au bombardement aérien est lancée par la sirène. Toute la population se précipite dans les abris aménagés sous la ville. Chacun emporte avec soi, hâtivement rassemblés, argent et bijoux, qu'il serait imprudent de laisser dans une maison abandonnée. Une demi-heure plus tard, signal de fin d'alerte; il n'y a pas eu de bombardement. Mais, à l'issue de chaque abri, un groupe de policiers en uniforme est posté qui fouille minutieusement les sortants et les déleste de tout ce qu'ils portent sur eux.

Je cite ce fait en raison de son authenticité certaine et aussi parce qu'il se place en dehors de tous les crimes qui nous ont rendus enclins à considérer la révolution espagnole comme un débordement de passions idéologiques violentes et sauvages, traduites en actes excessifs mais désintéressés et qu'on peut expliquer — sinon excuser — quand elles prennent naissance chez un peuple que ses maîtres ont trop longtemps et trop profondément laissé souffrir.

Qu'à l'origine la révolution espagnole ait été une vague popu-

laire, c'est à peu près incontestable. Mais que ce mouvement populaire ait été exploité d'abord, canalisé ensuite et brutalement freiné enfin, pour la mise en exploitation de la révolution au profit de quelques-uns et au profit d'un régime, c'est un fait non moins indiscutable et qui enlève à la révolution espagnole ce caractère idéologique dont beaucoup d'entre nous l'ont parée avec tant de candeur.

Un autre caractère de la révolution espagnole, c'est que, en dépit de sa tentative d'aboutir à la rigueur et à la discipline communistes, elle est restée un mouvement incohérent, sans cadres, sans armature. Et c'est de là que lui est venue sa condamnation.

Les cadres supérieurs, tout à fait aux sommets, n'ont pas fait entièrement défaut, mais ils ont été réduits à quelques têtes : Négrin, Alvarez del Vayo, Miaja... A l'échelon inférieur, ce fut l'inconsistance la plus complète. La faiblesse du nombre, qui caractérisait en temps normal l'élite espagnole cultivée, et la terrible amputation des cadres sociaux, politiques, économiques, industriels, enfuis à l'étranger dès les premiers jours ou exécutés, expliquent la misère lamentable des cadres révolutionnaires.

S'il était nécessaire de démontrer que, dans le monde moderne, une évolution rapide ou une révolution ne se conduit pas sans cadres, l'expérience révolutionnaire espagnole serait une éclatante démonstration. L'extraordinaire complexité des rouages techniques et économiques, la confusion des situations sociales, politiques, internationales, sont autant de problèmes auxquels l'équipe révolutionnaire espagnole a dû faire face avec des expédients. Dans une guerre d'usure, l'organisation méthodique de Franco devait avoir raison des expédients.

La preuve la plus certaine qu'une direction éclairée, expérimentée, moralement forte surtout, a manqué à l'Espagne révolutionnaire, c'est cette campagne de Catalogne de janvier et février 1939 qui a redonné à Franco en quelques semaines un territoire placé matériellement et moralement à l'avant-garde de la révolution et que sa structure géographique permettait de défendre longtemps et efficacement. En fait, les

troupes républicaines avaient pris la précaution, dès l'amorce de la retraite, de ne laisser subsister aucun pont; et le barrage systématique contre l'avance des troupes de Franco a été d'une efficacité telle que l'armée nationaliste a dû se contenter de poursuivre les troupes rouges avec des éléments avancés d'infanterie armés de mitrailleuses, qui apparaissaient sur les sommets des montagnes et dévalaient aussitôt les pentes sans avoir, la plupart du temps, à tirer un seul coup de feu. Mais qu'il y ait eu, chez les Rouges, fuite panique, sans chefs, en pleine débandade, chaque soldat abandonné à son propre sort, c'est ce qui donne, en toute objectivité, une bien piètre idée de la valeur, technique d'abord, morale surtout, des chefs militaires et politiques de la révolution espagnole.

Voici un fait, sans grande importance en soi, mais qui illustre ce que nous disons de l'allure que prit la résistance rouge en Catalogne : c'est le récit qui m'a été fait sur place de l'entrée des troupes de Franco dans une importante ville catalane.

La nuit qui avait précédé l'entrée des troupes nationalistes, les ponts qui donnent accès à la ville avaient été détruits par les Rouges. Au petit matin, les habitants avaient vu des bandes incohérentes prendre la route des Pyrénées, non sans quelques ultimes pillages. Vers midi, sans tirer un seul coup de feu, les avant-gardes de Franco, en ordre dispersé, entraient dans la ville aux cris de « Vive Franco ! ». Or, peu de temps auparavant, les troupes gouvernementales avaient simulé une entrée de troupes nationalistes aux mêmes cris de « Vive Franco ! », et les malheureux habitants qui, à leurs fenêtres, avaient trahi leur joie de la délivrance avaient été jetés en prison ou exécutés. Aussi, cette fois, convaincus de la répétition du même stratagème, tant il paraissait impossible que les mouvements incoordonnés des troupes rouges fussent vraiment une retraite militaire, tout le monde eut la prudence de rester cloîtré derrière les persiennes closes. Et c'est dans une ville rendue silencieuse par la peur, incapable de croire à sa délivrance, que les avant-gardes de Franco sont entrées.

Lorsqu'on retrouve aujourd'hui en Espagne des amis dont on est resté près de trois ans sans nouvelles, il n'est pas

étonnant que la conversation ne puisse jamais dévier hors de ce sujet : la guerre. Car l'Espagnol ne parle pas de révolution, mais de guerre. Ce mot il le choisit parce qu'il est plus grave, parce qu'il entre mieux dans le cadre de cette grandiloquence espagnole qui ne manque pas quelquefois de grandeur véritable. Mais il le choisit aussi parce qu'il le croit capable de mieux exprimer les souffrances de tous ordres que l'Espagne a subies.

La faim d'abord, c'est le cauchemar dont tout le monde parle. A Barcelone, à Madrid et à Valence, la faim a fait de terribles ravages. On retrouve des amis méconnaissables, flottant dans des vêtements élimés, les yeux enfoncés, les traits burinés. A Madrid, des gens ont vécu pendant des mois avec une pâtée de son par jour. A Barcelone, les œufs se sont vendus jusqu'à 300 pesetas la douzaine.

Un second cauchemar : les perquisitions et les arrestations. Aucun appartement qui n'ait été fouillé de fond en comble et souvent dévalisé. Aucun Espagnol qui n'ait subi de longs interrogatoires sur son passé, ses relations, qui n'ait été soupçonné de trahison et menacé de rejoindre dans quelque prison un frère, un parent, un ami suspects. Aucun Espagnol qui ait pu dormir une nuit de véritable sommeil. Aucun qui n'ait tremblé pour le sort d'un ou de plusieurs des siens. Je connais une mère dont le fils a été brûlé vif dans un four à chaux et qui, à travers de folles angoisses, espère encore son retour, personne n'ayant osé lui dire la vérité.

Son martyre, la bourgeoisie espagnole le rapproche avec fierté de la lâcheté des chefs improvisés de la révolution rouge ; et l'on comprend qu'il ait pu donner naissance à cette formule si impressionnante dans sa concision : « Les riches ont su être pauvres, mais les pauvres n'ont pas su être riches. »

Un autre cauchemar : les bombardements aériens, qui ont prodigieusement ébranlé les nerfs déjà tendus à l'excès et qui justifient dans une certaine mesure le mot de « guerre ».

Les récits de la guerre, les souvenirs de guerre font désormais partie du patrimoine national espagnol. S'il est vrai qu'à l'unité espagnole manquait autrefois le ciment du péril extérieur, il est vrai désormais que la guerre est un terrain

moral de rassemblement et que la communauté de la souffrance s'est élargie jusqu'à la communauté civique.

C'est un fait nouveau d'une importance exceptionnelle.

Le Présent, Héritage du Passé

La faillite anarchiste, la trahison de l'esprit révolutionnaire par le régime communiste, la veulerie et l'immoralité des chefs, l'inconsistance de l'ossature républicaine, l'effroi de la terreur, la lassitude de la guerre, ce sont les faits essentiels qui commandent l'état d'âme de l'Espagne libérée.

A travers les régions d'Espagne que je viens de revoir, en Catalogne surtout, j'ai constaté l'écœurement profond, la lassitude résignée et la déception amère de l'ouvrier et du peuple. La fibre révolutionnaire est douloureusement détendue. La foi révolutionnaire est pour longtemps en sommeil léthargique. L'hypocrisie, le cynisme des maîtres que le peuple s'était donnés lui sont apparus plus désespérants encore que l'insouciance méprisante des maîtres d'autrefois. Sa nouvelle misère a été plus dure que toute autre misère déjà connue ou imaginée. Il s'est laissé plus facilement et plus complètement tromper parce qu'il était sans méfiance vis-à-vis des hommes qu'il croyait avoir choisis librement. Et de cette déception il rapporte la douloureuse certitude que, quel que soit le maître de demain, son malheur ne peut pas être plus complet qu'il vient de l'être. Que le maître apporte, non pas l'abondance mais le pain, non pas la justice mais la paix sociale, non pas la liberté mais l'ordre, le peuple espagnol saura s'en satisfaire tant que l'oubli, qui n'est pas près de venir, n'aura pas effacé la révolution.

Les élites qui ont milité autrefois dans les rangs républicains ne raisonnent pas *ou ne sentent pas* autrement. Il n'est aucun bourgeois catalan, parmi ceux qui furent à l'avant-garde du libéralisme et du séparatisme, qui ne déclare spontanément renoncer à la liberté au prix de l'ordre.

Ces sentiments, qu'ils s'expriment au grand jour ou qu'ils se confessent avec une nuance de regret, personne — peuple ou élite bourgeoise — ne les cache. Ceux qui n'en font pas un étalage provocant n'en ont, en tout cas, aucune honte.

Pourtant les opinions s'expriment encore en Espagne avec une grande liberté. La discussion et le commentaire ont gardé dans les conversations une vivacité qu'aucune contrainte extérieure n'a modérée jusqu'à présent. Je pourrais en donner de multiples preuves. L'Espagnol juge des institutions du moment et de celles qu'il entrevoit avec un esprit critique parfaitement lucide ; mais il est fermement décidé — ou résigné — à se satisfaire de la critique verbale. Dans le domaine de son action pratique, dans la vie civique et politique, il n'apportera plus désormais que son désir d'ordre et son besoin de paix.

Parvenu à un certain degré de souffrance, qu'il élève jusqu'à en faire le sommet de la souffrance humaine, l'Espagnol se sent en droit de se résigner, d'abdiquer. Mais il n'est pas dans son tempérament de donner à son abdication le caractère d'une capitulation. Il trouve donc un élément d'exaltation compensatrice, une contre-partie à ses abandons dans le sentiment de la *grandeur nouvelle de l'Espagne.*

L'Espagne a vaincu sa propre révolution. Le conflit que l'Espagnol révolutionnaire portait en lui, un Espagnol l'a tranché. Ainsi l'honneur est sauf. Du coup l'Espagnol se sent prêt à accueillir en lui-même et à propager un sentiment national qu'il entretenait autrefois sous la forme moins pure de la fierté individuelle, mais qu'il dépouille désormais de cet individualisme desséchant pour l'enrichir de l'amour et de la fierté de sa patrie.

Le sentiment d'exaltation nationale trouve un terrain propice surtout chez la jeunesse. C'est la jeunesse qui a permis le triomphe de Franco ; c'est son adhésion sans arrière-pensée qui a créé le climat de la victoire ; c'est son courage qui a gagné la bataille militaire. La jeunesse se sent donc au tout premier plan de l'Espagne nationale : au premier plan des mérites et au premier plan des droits ; elle a triomphé dans la guerre, elle revendique sa place dans la paix. La guerre est ainsi pour elle un point de départ qu'elle ne veut pas voir s'enfoncer dans l'oubli ; c'est pourquoi elle s'est efforcée, par l'affiche, le discours, la presse, les chants, à créer une mentalité de guerre. Prise enfin à son jeu, elle rattache — non sans imprudence et sans immodestie — sa gloire du

moment aux traditions de cet empire espagnol « sur lequel le soleil ne se couchait jamais ».

Je ne voudrais pas froisser mes amis espagnols, mais il faut bien convenir que leur guerre leur a donné une fausse idée de la guerre. Parler de la résistance nationaliste sur l'Èbre comme d'un « Verdun espagnol », c'est une exagération que démentent les faits. Les régions de guerre que j'ai vues n'ont rien de commun avec les campagnes dévastées et les villes démantelées que les Allemands ont laissées chez nous. Les bombardements, dont on dit en Espagne qu'ils suffiraient à détruire Paris en une heure, j'en ai vu en Catalogne des traces, certes, et des traces terribles, mais elles ne donnent pas cette impression de cataclysme que l'on m'avait annoncée. Les imaginations espagnoles ont beaucoup travaillé autour de la guerre ; la propagande les y a aidées avec succès.

La sagesse et la prudence commanderaient aujourd'hui de ramener peu à peu dans l'esprit populaire la guerre d'hier à ses proportions véritables. C'est pourtant un souhait qui a peu de chances d'être exaucé ; ne nous faisons aucune illusion à ce sujet.

Dans ce climat guerrier, mi-réel, mi-artificiel, l'Espagne a vu se réveiller un tempérament et des vertus guerrières et — fait beaucoup plus important — elle a vu naître une discipline guerrière.

Les observateurs les mieux placés constatent une transformation profonde de l'armée espagnole. Son organisation, sa technique ont fait d'énormes progrès qu'il serait ridicule de contester. Elle réorganise matériellement les régions conquises, elle assume un ravitaillement difficile, elle établit des ponts provisoires pour assurer les communications nécessaires, le tout avec une promptitude et une exactitude qui rompent avec toutes les traditions d'indolence et de laisser-aller dont sa réputation était alourdie. J'ai moi-même vu défiler, dans une cadence et une netteté impeccables, des détachements d'infanterie parfaitement armés. Les jeunes hommes avaient cette tenue soignée, cette allure rigide, ce regard droit qui sont en général les signes extérieurs d'une discipline facilement consentie.

L'équipement guerrier de l'Espagne, j'ai eu de fréquentes

occasions de le constater, est une des sources du prestige que l'Espagnol accorde largement aujourd'hui à son pays. Fait singulier, il frappe surtout le peuple et le bourgeois radical, tous deux pacifistes de nuance antimilitariste autrefois, et sensibles aujourd'hui, comme le sont des enfants devant un jouet tout neuf, à cette organisation mécanisée, savante et lourde, qui lui révèle un pays nouveau dont il ne soupçonnait pas les possibilités et qui exauce partiellement ce rêve inconscient d'américanisation que nourrissent les peuples dont la civilisation matérielle est encore élémentaire.

Le prestige de l'armée, on le cultive par le moyen classique: les défilés et les fanfares. Pendant une journée entière, j'ai vu, à Saragosse, défiler en rond des troupes et des musiques militaires. La foule manifestait un enthousiasme joyeux, enfantin, absent de toute réserve, de toute arrière-pensée. Elle puisait à ce spectacle un plaisir sain, sans virilité excessive, mais qui, au sortir d'un long désordre, lui donnait conscience d'une force nouvelle garante d'ordre.

Toute la jeunesse espagnole est actuellement sous les armes. Je ne dirai pas qu'elle y trouve une occupation qui absorbe totalement son activité : la multitude de militaires qui erre dans les rues des grandes villes, désœuvrée et traînarde, en est une preuve suffisante. Mais cependant la vie militaire, généralisée à ce degré, finit par se confondre avec la vie même du pays et le pays l'accepte avec une extraordinaire facilité. La vie militaire est la solution la plus facile — oserions-nous dire : la plus paresseuse ? — au désordre révolutionnaire que vient de vivre l'Espagne. Elle flatte le goût du prestige pompeux que l'Espagnol portait en lui, mais qu'il croit avoir découvert hier. Quoi d'étonnant à ce qu'elle connaisse un succès si complet?

L'Espagne est-elle militariste ? Elle en a les apparences tout au moins. Elle a le goût de l'armée. L'avenir dira si ce goût est assez profond pour consolider un régime dont bien des caractères portent l'empreinte visible du provisoire.

L'Espagne de demain semble devoir appartenir à la jeunesse. Une jeunesse qui ne serait pas elle-même si elle n'était turbulente, excessive, si elle n'aimait le panache, les grands

mots et les grands gestes et si elle ne condamnait radicalement l'expérience néfaste de l'âge mur.

Que veut cette jeunesse ? Puisqu'elle cessera un jour d'être militaire, quelles sont les organisations qui pourraient la rassembler ? C'est, pour l'histoire future de l'Espagne, le point d'interrogation essentiel.

Requetes et Phalange

Franco s'est appuyé sur trois éléments distincts : l'armée, les requetes et la Phalange. C'est l'association étroite de ces trois éléments en vue de la défaite de la révolution qui a servi d'ossature au mouvement contre-révolutionnaire. Dans quelle mesure cette association peut-elle persister ? Si elle n'est qu'une formule de guerre, quelle formule de paix pourrait continuer à rassembler trois bonnes volontés de sources si différentes ? Si, enfin, le rassemblement n'est pas possible, laquelle des trois formules divergentes s'imposera-t-elle ?

Il faudrait être bien imprudent pour répondre d'une manière catégorique à ces questions, voire à une seule d'entre elles. L'avenir de l'Espagne est plein d'inconnues. L'opinion que l'on peut s'en faire aujourd'hui suppose un déroulement logique des événements. Or, la logique subit dans tous les domaines — dans le domaine politique surtout — des secousses d'une violence telle qu'elle en est souvent désarçonnée. On admettra donc comme prudente et légitime la réserve que nous nous efforcerons de garder.

Rappelons sommairement les origines des requetes et de la Phalange. Les requetes, ce sont les carlistes navarrais. Le mouvement carliste avait encore en Espagne, avant la révolution, des racines vivaces jusque dans le peuple, surtout en Navarre où la tradition carliste, qui avait déjà alimenté le siècle dernier deux longues guerres, conservait un dynamisme fougueux. Les requetes au béret rouge de Navarre se sont joints au mouvement de Franco sans aucune hésitation ; ils ont été, dans les débuts, un des points de résistance les plus solides aux attaques venues des zones révolutionnaires. Il n'est pas excessif de leur attribuer une part importante dans le mérite de la victoire.

La Phalange avait été créée avant la révolution par José Antonio Primo de Rivera, — celui que toute l'Espagne, le considérant comme déjà entré dans l'histoire, ne désigne plus, avec une familiarité admirative, que par son prénom : José Antonio, — le fils du général dictateur. Nul doute qu'en créant la Phalange José Antonio n'ait puisé son inspiration dans les organisations nazies et fascistes. La chemise bleue à elle seule était tout un programme.

Avant juillet 1936, la Phalange n'avait pas rencontré un grand succès en Espagne. En Catalogne, par exemple, elle était à peu près inexistante. D'ailleurs elle n'eût pu, étant donné les circonstances politiques du moment, qu'avoir une existence modeste, sans manifestations voyantes, s'essayant à une organisation en profondeur plutôt qu'à un recrutement étendu.

José Antonio, arrêté à Madrid dès les débuts de l'insurrection, fut condamné à mort et fusillé quelques mois plus tard.

La mort de José Antonio et la révolution communiste, qui faisait du créateur de la Phalange un précurseur et un martyr de la lutte antibolcheviste, sont les deux influences déterminantes de l'expansion de la Phalange depuis juillet 1936. Il faut ajouter que les pays totalitaires, venus à l'aide de l'Espagne nationaliste, s'étaient fait une exclusivité de la lutte triomphante contre le bolchevisme. Poursuivant cette lutte en Espagne, ils démontraient sur le vif la justice et la nécessité de leur cause et l'excellence de leurs méthodes ; ils apportaient ainsi une éclatante justification aux méthodes parallèles conçues par José Antonio. Créée avant que la nécessité s'en imposât, l'arrivée soudaine de la nécessité donnait à la Phalange un élément inattendu de développement. Dès lors, en Espagne nationaliste, elle avance à pas de géant. La jeunesse se rassemble autour d'elle ; une jeunesse ardente, ivre d'action et de révolution et que d'autres temps ou d'autres circonstances eussent peut-être conduite tout aussi bien dans les rangs du désordre. Cette jeunesse se jette à corps perdu dans cette forme moderne de révolution : la révolution pour l'ordre.

Donc, imitation d'une formule dont l'expérience est déjà consacrée dans deux grands pays ; caractère révolutionnaire

d'un mouvement qui bouscule, dans ses principes tout au moins, le vieil ordre social et politique né du capitalisme ; nécessité du rassemblement autour d'un parti qui veut l'ordre par la force ; tels sont les caractères initiaux du mouvement phalangiste.

On a dit — et il y a tout lieu de le croire — qu'entre les requetes, traditionalistes et royalistes, et la Phalange, révolutionnaire dans ses théories et dans ses gestes, la vie commune dans le mouvement nationaliste ne fut pas toujours facile.

C'est pourquoi Franco décida la fusion des deux mouvements en une organisation dite : « Phalange espagnole traditionaliste ».

Depuis, elle seule a une existence légale. Ses membres portent un uniforme : la chemise bleue de la Phalange et le béret rouge des requetes.

En marge du groupement politique proprement dit, la Phalange avait tenté d'organiser un mouvement ouvrier : « Jeunesse ouvrière national-syndicaliste ». C'est une réplique du « Front du travail » allemand ou du corporatisme italien ; il est en principe apolitique et doit servir de fondement à l'organisation syndicaliste de l'État futur.

La « Jeunesse ouvrière national-syndicaliste », partie intégrante de la Phalange primitive, s'est agglomérée à la Phalange espagnole traditionaliste qui a pris, en définitive, l'appellation de : « Phalange espagnole traditionaliste et de la J. O. N. S. ».

On n'a pas l'impression que le mouvement social national-syndicaliste qui entend organiser le monde du travail en « syndicats verticaux » ait fait preuve jusqu'à présent d'un grand dynamisme, ni même qu'il ait excité un intérêt idéologique très puissant. La formule est trop neuve pour une Espagne qui n'a guère connu que le syndicat politique et surtout, dans l'état de passivité générale où se trouve prostré le monde ouvrier, il ne répond pour le moment à aucune nécessité essentielle. Le terme même de « syndicats verticaux » est, pour l'ouvrier et pour l'Espagnol moyen, plein d'un hermétisme prétentieux qui ne trouve aucun écho. Il est donc peu probable que le régime politique espagnol soit

dans l'obligation d'attacher avant longtemps une importance de premier plan à l'organisation sociale syndicaliste. La matière sociale sera suffisamment plastique pour se modeler sans organisation propre sur toutes les exigences du pouvoir politique. S'il est difficile de dire quel sera l'avenir éloigné des syndicats verticaux, — car, pour parler d'eux au futur, il faut attendre qu'ils commencent à vivre, — du moins peut-on prévoir leur passivité probable pour l'avenir immédiat. Les phalangistes sont, on le sent, un peu obsédés par la volonté d'imiter ce qu'ont fait l'Italie et l'Allemagne. Ils ont en vue un régime totalitaire et ils veulent l'asseoir sur une construction sociale solide. Il est à craindre que leur désir d'imiter les grandes nations totalitaires les égare un peu.

Il y a de multiples raisons, que l'on ne peut guère qu'effleurer, qui font penser à la probabilité d'un régime totalitaire en Espagne; mais ce régime serait essentiellement politique, à ses débuts tout au moins. L'organisation sociale appelée à le renforcer ne viendrait sans doute que plus tard, dans la mesure où elle s'avérerait nécessaire. J'ajoute même que l'heure où apparaîtra cette nécessité, et qui serait l'heure d'une nouvelle participation des masses à la vie politique du pays, pourrait bien être, pour le régime espagnol du moment, une heure de crise.

Les raisons qui font penser à la probabilité d'un régime totalitaire en Espagne ne sont pour la plupart que la conclusion des observations déjà exposées. Elles peuvent se résumer ainsi :

La loi du pendule, qui est une loi politique aussi bien qu'une loi physique, veut que la réaction contre l'anarchie aille d'autant plus loin que le mal a été plus profond.

Le désordre engendré par la démocratie a donné *à tous les Espagnols* la conviction — justifiée ou injustifiée — de la nécessité d'un régime très fort.

L'avenir immédiat de l'Espagne appartient à la jeunesse, à une jeunesse qui a fait la guerre et qui fait étalage de ses droits. Or la jeunesse est excessive et elle ne connaît pas les demi-mesures.

L'Espagne est fortement impressionnée par l'exemple allemand, par l'exemple italien et par la campagne systé-

matique qui lui décrit la décomposition belliqueuse des démocraties.

Le peuple est passif parce qu'il a beaucoup souffert et il aspire surtout à une vie matérielle normale.

L'esprit national a été ravivé par la guerre et, par certains aspects, il est déjà plus nationaliste que national.

Je sais bien qu'aucune parmi toutes ces raisons n'exclue la possibilité du régime militaire ou du régime monarchiste. Il est difficile pourtant de croire à la durée du régime militaire ou à l'institution proche du régime monarchiste. Les régimes modernes, démocratiques ou totalitaires, nécessitent fatalement, du fait des conditions modernes si difficiles de l'existence nationale et de la vie internationale, un appui inconditionnel des masses. Le jour où l'Espagne sera démobilisée et la masse rendue à la vie civile, les militaires auront perdu ces antennes profondes qui leur donnent le contrôle du peuple. Il faudra nécessairement leur substituer les antennes que peut seul donner un parti politique. Le régime militaire doit être normalement un régime de transition. L'ordre rétabli, la vie du pays assurée, il doit céder la place. Il n'y a aucune raison péremptoire pour qu'il n'en soit pas ainsi en Espagne. D'ailleurs, n'oublions pas que les organisations politiques « phalanges » et « requetes » tiennent déjà des « leviers de commande » et que l'équipe gouvernementale de Franco est loin d'être exclusivement militaire.

L'improbabilité du régime monarchiste dans un avenir prochain est, je l'avoue, beaucoup plus difficile à démontrer. Comment d'ailleurs oserait-on formuler un pronostic sans réserve alors que beaucoup, parmi les Espagnols les plus raisonnables, espèrent avoir un roi avant que l'année soit écoulée ? Il est évident que tous ceux qui souhaitent voir l'Espagne se mettre résolument à l'abri des aventures sociales, politiques et internationales, forment le vœu du rétablissement de la monarchie. Ils pensent que l'Espagne retrouverait ainsi une position équilibrée et sage et que nul régime n'aurait plus d'indépendance pour apporter au pays cette justice impartiale qui peut seule aider à panser ses plaies vives. Du moment où l'on admet que la monarchie espagnole serait un régime de sagesse, je crois qu'il vaut mieux ne pas avoir

trop d'illusions : l'Espagne n'est pas mûre pour la monarchie parce qu'elle n'est pas mûre pour la sagesse politique. Non pas que les masses n'accepteraient pas aujourd'hui une monarchie : leur passivité, sur laquelle j'ai assez insisté, est un gage — à défaut d'autres — de cette acceptation. Mais il est hors de doute que la jeunesse turbulente qui veut diriger le pays souhaite du neuf, veut sortir de traditions où elle n'aurait pas la liberté de déployer ses rêves de révolution. Les masses ne sont pas très loin, je pense, de lui donner raison. Pour passives qu'elles soient, elles gardent de la monarchie un souvenir méfiant ; même si on pouvait leur faire admettre qu'elles en ont moins souffert que les démagogues avaient essayé de le leur faire croire, elles se souviendraient pourtant que la monarchie a été incapable de sauvegarder la stabilité sociale et politique et d'endiguer la révolution. Et puis, aux masses aussi les perspectives de nouveautés ne déplaisent pas.

Et les requetes ? dira-t-on. En dehors de la Navarre où leur organisation prend racine dans le peuple lui-même, presque partout ailleurs dans la Phalange nationaliste il semble y avoir déséquilibre d'influence au profit de la Phalange originelle. Or, dans toutes les villes, dans tous les villages, la Phalange joue un rôle politique et administratif, officiellement légitimé, et qui la met au tout premier plan des autorités locales. Il est encore très difficile dans la cité espagnole de délimiter exactement les zones d'action respectives de l'armée, de la Phalange et des municipalités, mais le dynamisme de la Phalange et le rôle de police qui semble lui être dévolu lui donnent des attributions prépondérantes.

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que la manière dont ces attributions sont exercées trouve toujours une approbation sans réserve. La plupart des Espagnols que j'ai rencontrés critiquent assez amèrement l'état-major local de la Phalange, recruté parmi des jeunes gens dont la pondération n'est pas la qualité dominante et que leur investiture de fraîche date grise trop souvent. Mais ces aspérités, inhérentes à toute organisation nouvelle qui repose sur un personnel neuf, ne les a-t-on pas aussi bien connues en Allemagne et en Italie où la morgue et l'arrogance de certains tyranneaux de village

n'est pas toujours du goût des administrés ? En Espagne, toutefois, l'administré garde encore son esprit critique ; mais, visiblement, il est impressionné par l'appareil rigide et militarisé de la Phalange et les pointes de cet esprit critique ne sortent guère du cercle restreint des amis sûrs.

Il faut dire que la Phalange met tout en œuvre pour donner à son existence un décorum guerrier qui renforcera son prestige. Dans les villages, le local est gardé par un « chemise bleue » qui n'a souvent guère plus de quinze à seize ans et qui tire une vanité amusante du fusil dont il est armé. C'est assez curieux, mais je n'ai pu m'empêcher de faire le rapprochement avec le milicien anarchiste de juillet 1936 qui montait la garde devant le local révolutionnaire de son village avec la même raideur et la même fatuité. Des Espagnols auxquels je communiquais cette indécente observation l'ont accueillie avec un sourire complice qui m'a réjoui.

Il est intéressant de noter aussi l'application que met la Phalange à copier jusqu'aux gestes de ses professeurs en totalitarisme. Le bras tendu est déjà devenu en Espagne mieux qu'une habitude : un réflexe. Le drapeau, les hymnes nationaux, les bannières de la Vierge, les étendards et les insignes se saluent du bras tendu, avec une unanimité impressionnante que l'on ne romprait pas sans un sévère rappel à l'ordre. Tous les phalangistes et beaucoup d'officiers se saluent individuellement le bras tendu. Et j'avoue que les 5.000 bras tendus des 5.000 spectateurs de la corrida de Pâques à Barcelone, pendant le quart d'heure consacré à l'exécution des hymnes nationaux, formaient un spectacle qui ne manquait pas de grandeur. J'ai moins apprécié les défilés phalangistes — chemises bleues et bérets rouges — qui rassemblent jusqu'à des enfants de sept ou huit ans et qui n'ont pas encore cette lourdeur massive des défilés de la Hitlerjugend, le mercredi, dans les villes allemandes. Pourtant, le balancement du bras gauche qui ramène la main à hauteur des yeux est exécuté en général, sinon avec une cadence parfaite, du moins avec un entrain et une ardeur de néophytes.

Ces mœurs nouvelles donnent à la rue, en Espagne, un aspect prodigieusement pittoresque que peut seul apprécier vraiment celui qui a connu l'Espagne prérévolutionnaire.

Le même peuple qui dressait le poing il y a trois ans tend aujourd'hui la main. Signe des temps et signe aussi de l'incertitude tragique des masses populaires.

Si les probabilités sont en faveur d'un gouvernement qui s'appuierait sur la Phalange, quelles pourraient être les bases du régime politique et social de la nouvelle Espagne ? Il me semble que le mieux est de s'en tenir provisoirement au programme officiel de la Phalange, dont voici les points principaux :

Nous avons la volonté d'Empire. Nous affirmons que la plénitude historique de l'Espagne est l'Empire.

Notre État sera un instrument totalitaire, au service de l'intégrité de la patrie. Le système des partis politiques sera aboli implacablement, avec ses conséquences : suffrage inorganique, représentation par des bandes en lutte, Parlement du type connu.

Dans l'économie, nous concevons l'Espagne comme un gigantesque syndicat de producteurs. Nous organiserons corporativement la société espagnole au moyen des syndicats verticaux.

Nous répudions le système capitaliste qui méconnaît les nécessités populaires, déshumanise la propriété privée et agglomère les travailleurs en masses informes, propices à la misère et au désespoir.

Tous les Espagnols non impotents ont le devoir de travailler.

La Phalange veut un ordre nouveau ; elle aspire à la révolution nationale. Elle veut l'action ardente et combative.

L'État pourra exproprier sans indemnité les terres dont la propriété aurait été acquise ou exploitée illégitimement.

Tous les hommes recevront une éducation prémilitaire qui les préparera à l'honneur de s'incorporer à l'armée nationale et populaire de l'Espagne.

Notre mouvement incorpore le sens catholique, de glorieuse tradition, et qui doit présider en Espagne à la reconstruction nationale.

L'Église et l'État concorderont dans leurs domaines respectifs, sans que soit admise l'intromission ou une activité quelconque portant atteinte à la dignité de l'État ou à l'intégrité nationale.

Tout ceci se passe de commentaires. Dans la mesure où un pareil programme pourrait être appliqué, il conduirait très exactement au fascisme italien.

Avant de clore ce chapitre de la situation politique de l'Espagne, il est indispensable de signaler l'immense prestige du général Franco. Dans les incertitudes de l'après-guerre, il est le point fixe auquel tous les Espagnols se rallient. Par-dessus les requetes, les phalangistes, par-dessus les militaires

mêmes, il reste l'arbitre suprême auquel tous font confiance.

Il est déjà entouré d'une légende qui exalte dans le sentiment populaire sa figure militaire et, plus encore, sa simple figure d'homme. Car, davantage que son renom militaire, ce sont les traits de sa profonde humanité qui lui ont conquis les masses. On voit en lui s'incarner la science, la sagesse et la justice. Un Espagnol, faisant allusion aux morts tragiques du général Sanjurgo et de José Antonio Primo de Rivera, me disait que le doigt de Dieu lui-même devait avoir écarté tous ceux qui semblaient prédestinés à diriger les destins de l'Espagne, pour laisser le chemin libre au plus digne : à Franco.

Pourtant, les mêmes Espagnols qui expriment leur aveugle confiance en Franco ne cachent pas que la sagesse du maître de l'Espagne n'inspire pas toujours les menus gestes quotidiens des petits dictateurs locaux. Mais, au fait, la dictature, telle que la jeunesse espagnole semble la concevoir, est-elle compatible avec la sagesse ? Et dès lors Franco lui-même ne sera-t-il pas contraint dans une certaine mesure de renoncer à la sagesse ?

Sans vouloir porter un jugement sur le fond d'une question qui n'intéresse que les Espagnols, n'est-ce pas déjà une preuve d'abdication relative de la sagesse que ces camps de concentration où tous les suspects sont contraints de faire un séjour ? Si l'on précise que l'on entend par « suspects » tous les jeunes hommes qui n'ont pu fuir la zone révolutionnaire et que leur âge range dans les classes enrôlées par l'Espagne nationaliste; tous ceux aussi qui, dans les mêmes conditions, ont exercé — sans que l'on examine si ce fut de gré ou de force — une fonction passive quelconque dans une administration de l'Espagne républicaine, on comprendra que les camps de concentration soient nombreux et garnis. En Catalogne, des ingénieurs, des petits employés, des ouvriers y ont fait des séjours de plusieurs semaines dans des conditions matérielles misérables qui devraient, semble-t-il, incliner au silence ceux parmi les journaux espagnols qui se sont fait une spécialité singulière de dénoncer les traitements scandaleux que la France inflige dans ses camps de concentration à ses 400.000 réfugiés espagnols.

La répression, bien entendu, ne s'arrête au camp de concentration que pour les suspects contre lesquels aucun fait particulier n'a été révélé et qui n'ont, en somme, que la malchance de tomber dans la définition assez arbitraire de « suspects ».

Pour tous ceux qui ont exercé une véritable activité dans la zone républicaine, la répression débute par la prison.

L'Espagne gardera-t-elle sa foi en son chef d'aujourd'hui ? Et ce chef saura-t-il se garder lui-même des écueils qui l'attendent sur sa route et dont le moindre n'est pas la turbulence de ceux qui se disent le plus attachés à lui ? Deux points d'interrogation qui renferment une bonne part du secret de l'avenir espagnol.

L'Espagne et l'Église catholique

C'est un sujet sur lequel il faut être très circonspect. Nous avions dit autrefois[1], nous appuyant sur les termes mêmes d'une lettre pastorale de S. Ém. le cardinal Goma, quel était alors le déficit de l'Église espagnole. Ce déficit a su être exploité avec machiavélisme par les révolutionnaires espagnols ; leur propagande l'a présenté comme une justification du martyre que l'Église a subi en Espagne pendant deux années et demie. L'héroïsme des victimes commande l'admiration et le respect. Aujourd'hui, l'Espagne tout entière revient à sa foi. Il m'a suffi d'avoir vu, pendant la Semaine sainte, les processions de Saragosse drainant les foules populaires vers le sanctuaire du Pilar et les marques émouvantes d'attachement, de tendresse même, que la multitude donnait à l'évêque de Barcelone à la sortie de la grand'messe, le jour de Pâques, à la cathédrale, pour en avoir la certitude. Pourtant, je ne peux cacher que l'élite cultivée formule sur l'avenir de la foi catholique en Espagne de graves réserves. Elle estime indispensable qu'une transformation profonde écarte le clergé des soucis purement temporels de la cité pour le rattacher plus étroitement à son rôle essentiel de pasteur des âmes. Des amis catholiques n'ont pas hésité à me mettre en garde contre une généralisation hâtive qui me portait à voir dans les manifes-

1. *Études* du 5 janvier 1937.

tations religieuses dont j'ai été le témoin un signe certain du retour des masses à l'attachement à l'Église. Avec une subtilité qu'il m'est absolument impossible de juger, ils m'affirmaient que le retour du peuple à ses dévotions n'est pas une preuve suffisante de l'abandon des préjugés anticléricaux et qu'une politique totalitaire qui donnerait — selon le programme de la Phalange — à l'État et à l'Église deux domaines nettement séparés trouverait un accueil favorable dans le peuple. Je le répète : ces questions ne peuvent être jugées par un étranger ; je me borne à faire un exposé objectif du problème et de certains échos qu'il soulève en Espagne même. J'observe cependant qu'une lettre pastorale récente de S. Ém. le cardinal Goma, qui dénonce avec une clairvoyance si profonde les dangers réels des régimes totalitaires, semble bien trahir dans les milieux ecclésiastiques des préoccupations qui démontrent qu'il y a bien en effet, ou qu'il pourrait bien y avoir sous peu, une question des rapports de l'Église et de l'État espagnols.

L'Espagne et le Problème international

Il ne faut se bercer d'aucune illusion : il n'est aucun Espagnol aujourd'hui qui n'exprime la conviction qu'un conflit prochain entraînerait nécessairement l'Espagne aux côtés de l'axe. Ce qui n'empêche d'ailleurs que l'immense majorité des Espagnols souhaitent la paix et envisagent la guerre avec cet effroi que leur donne le souvenir récent de leur « guerre » révolutionnaire. Pourtant, je le répète, tous estiment que le sort en est jeté et, dans la mesure très large où une propagande habile les a convaincus que la guerre possible fera s'affronter les tenants des deux idéologies totalitaire et démocratique, ils sont convaincus de l'impossibilité pour l'Espagne de ne pas figurer dans les rangs de ceux qui se battront contre les tenants de l'idéologie démocratique. L'Espagne sort elle-même d'une guerre contre une révolution née de l'idéologie démocratique ; comment aucun Espagnol pourrait-il imaginer qu'elle reste passive dans un conflit qui ne serait que l'extension, sur un champ de bataille plus vaste, de sa propre guerre ? L'orgueil espagnol, qui atteint si facilement à la

fatuité, donne à toute l'Espagne une idée extraordinairement prétentieuse de son armée. Elle la croit une des toutes premières du monde, ce qui la fait osciller entre deux désirs contradictoires : désir de paix au sortir d'une guerre douloureuse, désir d'aventures guerrières qui confirmeraient la valeur militaire espagnole.

Enfin, je ne saurais trop insister sur la rancœur que l'Espagne nationaliste nourrit contre la France. Mes amis espagnols les plus éprouvés — et beaucoup parmi eux avaient été de fidèles amis de la France — m'ont tous dit, avec une unanimité impressionnante : « Vous ne pouvez savoir le mal que nous a fait la France. » Les journaux déversent chaque jour contre la France une littérature tour à tour pleine de violence et de mépris. En voici un échantillon qui donne une idée très exacte du ton général :

Regardez la zone de l'Èbre. Elle fut la tombe de près de 70.000 Espagnols, de l'un et l'autre camp. Regardez les terres de Teruel, tombes de tant d'autres, les terres de l'Aragon, sépulcre de milliers d'hommes. Villages rasés, villes démantelées. Regardez donc cet immense cortège de mères, de femmes, de fiancées, de fils, tous vêtus de deuil. Et regardez alors les documents qui prouvent la nationalité des artilleurs et des officiers qui combattirent dans les rangs rouges sur l'Èbre et à Teruel : ils étaient français. Regardez aussi la marque des mitrailleuses, des bombes à main, des fusils, des avions et des moteurs : Pleyel, Hotchkiss, Potez, Caudron : français encore.

Grâce à vous, Français[1]..., grâce aux promesses de temps meilleurs pour les politiques démocratiques, grâce au maintien de longues et cordiales relations avec les petits chefs rebelles, grâce aux brigades internationales, à votre artillerie, à vos officiers, grâce même aux célèbres cinq divisions qui ne parvinrent pas jusqu'à la frontière, la guerre a duré infiniment plus et elle a coûté la vie à d'innombrables Espagnols. Les veuves et les orphelins ne l'oublieront pas facilement, et nous, les combattants, nous ne l'oublierons pas non plus.

Voyez pourtant comme nous pansons nos blessures en silence, comment, pierre après pierre, nous relevons l'Espagne de ses ruines. Mais nous sommes sûrs que, lorsque tout sera de nouveau construit, il nous restera la douleur de l'irréparable. Il nous restera les vêtements de deuil pour accompagner jusqu'à la fin de nos jours la juste

1. Ici des noms d'hommes politiques que nous omettons, par volonté de ne pas prolonger nos querelles.

rancœur que nous gardons à ceux qui furent cause de tant de désolation.

(*Solidaridad nacional* (organe de la Phalange) de Barcelone, numéro du 9 avril 1939.)

Cet article est choisi au hasard ; on pourrait en citer dix ou vingt autres, analogues ou pires. Il est le type même de ce qui s'écrit en Espagne sur la France et, fatalement, de ce que l'on pense d'elle. Cette propagande infiltre son venin jusque dans le peuple, jusque parmi nos amis les plus sûrs. Parmi ces derniers, ceux qui n'osent encore formuler de telles accusations critiquent en tout cas avec beaucoup d'amertume notre maladresse et cet aveuglement qui nous a fait confondre les républicains espagnols avec la plèbe anarcho-communiste. Un ami très cher, qui avait milité autrefois très à l'avant du mouvement républicain et qui avait été un Catalan séparatiste convaincu, me disait ceci : « La France avait une partie splendide à jouer : elle se devait de lier son intervention à l'institution d'un régime républicain d'ordre et de loyauté libéré de l'infamie anarchiste et de la duperie crapuleuse du communisme. Grâce à elle, si elle avait ainsi pesé de toutes ses forces sur l'Espagne républicaine, la partie démocratique pouvait être gagnée. Au lieu de cela, elle a perdu chez nous à la fois son renom de propreté et son prestige militaire. Elle a soutenu au nom de la doctrine démocratique un régime foncièrement antidémocratique et, s'étant trouvée au bout du compte dans le camp des vaincus, elle est considérée chez nous avec le mépris qu'on accorde au vaincu. »

Ceci est l'opinion des plus modérés parmi les Espagnols cultivés. Pour bien préciser où elle se situe, j'ajouterai qu'en me quittant ce même ami me disait : « Que Dieu conserve la France : sinon nul ne sait où le monde ira. »

On peut alors imaginer sans peine ce que pensent de nous tous ceux qui forment l'aile marchante du mouvement espagnol totalitaire.

Conclusion

L'Espagne est en pleine fermentation. Des doctrines et des institutions modérées qui pourraient être le fondement de sa vie nouvelle semblent s'estomper peu à peu devant le pres-

tige du régime totalitaire, dont les représentants allemands et italiens montent toujours bonne garde sur tous les points du territoire. Rien cependant n'exigerait une liquidation rapide du régime militaire, si ce n'était l'appétit de pouvoir de la jeunesse et sa soif de nouveauté.

Les Espagnols disent parfois sur un ton mi-sérieux mi-plaisant que, pour l'instant, les préoccupations les plus graves de Franco sont les suivantes :

Suppression de tous les uniformes autres que ceux des militaires ;

Retour des femmes à leur foyer ; car les femmes espagnoles ont été mobilisées pour les tâches civiques qu'elles pouvaient remplir ;

Retour des enfants et des jeunes gens à l'école ;

Reconstitution des moyens de transport, la vie économique de l'Espagne étant actuellement à peu près totalement paralysée par l'insuffisance des chemins de fer, des camions et des automobiles.

Ce sont là des tâches de bon administrateur ; elles sont empreintes de la sagesse la plus pertinente, et le seul fait qu'on en découvre ou qu'on en invente l'existence prouve bien que beaucoup d'Espagnols ne verront pas sans regret leur pays se laisser accaparer par d'autres tâches plus voyantes, plus prestigieuses, mais moins raisonnables.

L'avenir de l'Espagne qui se joue dans une Europe où les positions sont maintenant si tranchées est un des problèmes graves de demain. L'intérêt que doit y porter la France dépasse le cadre de ses intérêts matériels, qui sont pourtant sérieusement en jeu. Il semble bien, hélas ! que le rôle de spectateur impuissant lui soit réservé pour de longs jours encore. Mais il ne faut jamais désespérer. Une éclaircie peut subitement apparaître dans cette nuit. Il faut souhaiter alors que la France, forte de son amère expérience, revenue enfin à une sagesse éclairée, sache retrouver cette promptitude de l'esprit et du cœur qui, à travers son histoire, a si souvent rattaché à sa cause les hommes de bonne volonté.

MARC LE MONDÈQUE.

ROUTES MARIALES

CHARTRES — BREBIÈRES — BOULOGNE

Cantique des Pommiers en Fleurs

... Qu'elle est froide, la vallée de Chevreuse, en ce mardi de Pâques ! Glaciale comme un cœur de janséniste. Il est vrai que nous sommes au petit jour, mais comme il gèle ! Malgré le printemps, le givre s'attarde autour de l'herbe et autour des fleurs, à confire et à cristalliser...

Allons ! petits frères, c'est très beau d'avoir escaladé à pied la dernière côte, en envoyant à la Vierge nos *Je vous salue* avec l'encens de nos haleines. Mais n'oubliez pas que nous sommes en route vers Notre Dame. Il n'y a pas d'onglée qui tienne. Hop, en selle !

Notre monture, c'est ce cheval commode à deux roues, dont l'étrier mobile oblige à une perpétuelle génuflexion. Pieuse, il n'est pas jusqu'au déroulement de sa chaîne — si doux à entendre, avec ces grands lambeaux de route en chantant arrachés par les pneus ! — qui n'essaye de relayer notre chapelet, enfoui provisoirement au fond de la poche pour laisser les mains violettes cramponnées au guidon.

***

Voyez-vous ? J'en étais sûr. La voici, la route qui mène à Chartres. Quelle procession ! N'est-ce pas plus beau à regarder — et à respirer aussi, malgré les aiguilles du froid et la « reniflette » ! — que des poteaux indicateurs ou des machines à computer les kilomètres ?...

Des pommiers en fleurs. Ah ! mes petits frères, quel corridor ! quelle antichambre ! Une route bordée sans fin de pommiers en fleurs, de gros bouquets de pommiers avec le rire éclatant de leurs fleurs !

A vrai dire, ils voyagent en sens inverse et nous faussent compagnie à mesure, mais leur odeur nous accompagne. Et puis, cela veut dire qu'ils s'effacent, qu'il ne faut pas s'attacher à eux, qu'il faut les quitter : c'est à la Vierge qu'ils acheminent...

Des milliers de pommiers en fleurs ! Bien sûr qu'ils mènent à Notre Dame ! Vous ne voyez pas que ce sont de petites étoiles, — *Regarde l'étoile, appelle Marie*, dit saint Bernard, — que ce sont de petites fusées jaillissantes, destinées sans doute à nous faire comprendre, en s'y découpant, la valeur d'un ciel bleu, à nous donner un avertissement, un avant-goût de ce bleu qui est couleur de Marie, mais destinées aussi à nous guider comme l'étoile des Mages. *Stella Magos conduxit !* Nous aussi, une voie d'étoiles, une voie lactée nous mène à la *Mater alma*. C'est le moment de faire appel aux poètes :

Il neige un blanc bouquet d'étoiles parfumées !

Ou plutôt, comme nous avons communié ce matin, continuons de nous alimenter au Verbe sous la forme de la sainte Écriture : toute parole qui sort de la bouche de Dieu est aussi notre pain.

Revivons l'histoire triste de la Genèse : le pommier, l'arbre de vie devenu l'arbre de mort... Mais quelle revanche ! Déjà, au printemps suivant, sur le pommier maudit s'épanouissaient des fleurs. Elles signifiaient l'espoir et la consolation. Déjà elles s'allumaient aux pieds de la Femme aux douze étoiles que contemplait l'Éternel Conseil.

Je t'ai réveillée sous le pommier,
là, ta mère t'a conçue ;
là, elle t'a conçue, elle t'a donné le jour.

Ainsi parle l'Époux, c'est-à-dire Jésus, à l'Épouse du Cantique, c'est-à-dire ici à la sainte Vierge. Et qu'est-ce à dire : *sous le pommier*, sinon que Notre Dame commence à partir exactement de cet arbre fatal, pour reprendre à pied d'œuvre l'édifice écroulé, pour découvrir et réparer le vice radical dès la base, pour aller rechercher la jointure brisée de l'admirable plan primitif et, plus admirablement, renouer l'alliance. *Je t'ai réveillée sous le pommier* : naissance de l'Immaculée, la Nouvelle Ève !

Comme Ève avait cueilli à la légère le rouge fruit de la mort, Marie détache de l'Arbre, au soir du Vendredi, avec tout son amour et sa douceur de mère, le divin Fruit de la Vie, meurtri et sanglant, tellement mûr qu'il a de toutes parts éclaté en répandant tout son suc. Le Fruit de Vie est mûr, la Vie est mûre désormais pour nous et la cueillaison est faite : il suffit d'approcher de l'Hostie une bouche désirante et un cœur pardonné. C'est à Marie que nous le devons.

***

Comme un pommier parmi les arbres de la sylve,
Tel est parmi les jeunes gens mon Bien-Aimé.

Ainsi l'Épouse du Cantique désigne-t-elle son Époux. Imaginez cette forêt de cèdres, en haut du Liban, comme chez nous les pins des Landes ou les sapins des Vosges. Le pied rebondit sur des aiguilles sèches, heurte des racines énormes. On traverse des alignements solennels de colonnes, la solitude, sous la futaie, d'un temple d'Égypte. Mais, le miracle tout à coup : un pommier en fleurs !...

Et voici, à l'abri de son ombre ronde, rassemblés et blottis comme une couvée, les boutons d'or et les herbes folles, agitées par les plongeons d'une gerboise. Voici des nids dans la ramure vivante et des concerts joyeux, et des églantiers en boutons, et des lianes de chèvrefeuille... Quel repos !

A l'ombre de Celui que j'avais tant désiré, je me suis assise. Son tronc si humain penché vers le sol m'offre un appui, un dossier, une « miséricorde » comme on dit si bien...

— Par instants, je vois un pétale parfumé qui vient effleurer votre voile bleu, ô Notre Dame assise à l'ombre de Jésus !

***

Quel parfum, mes enfants ! Cela ne vous rappelle rien ? Cette odeur douce en même temps qu'un peu acide, cette ivresse légère mais sans aucune complicité avec la chair comme du lilas ou de l'iris, l'odeur des pommes sures, l'odeur du cidre qui bout et qui pétille comme un jeune garçon, l'odeur, enfin, de ce concentré irrésistible : l'eau-de-vie, dont j'ai quelques larmes dans ma gourde si vous venez à défaillir !

Voici, reliées symboliquement par la persistance et la continuité du parfum, la fleur, le fruit et sa quintessence : la pureté, la fécondité, la force. *Fortifiez-moi avec des pommes*, dit encore l'Épouse, *car je suis malade d'amour.* Être forts, mes enfants, pour être purs. Être purs, pour fructifier dans l'amour.

***

Pendant que nous méditons ainsi, les pommiers défilent, sans arrêt. Chacun ressemble à un gros bouquet d'azalées, à une touffe de chrysanthèmes d'été. Oh ! le tenir dans sa main, le presser contre son cœur et le brandir follement comme un hommage à la Reine des cieux !

Chaque bouquet retient le même poids d'abeilles. *Psallite sapienter.* Leur psaume fervent ne ressemble pas à la berceuse que murmurent dans Virgile les abeilles de l'Hybla : elles chantent la fidélité au travail et la joie de l'œuvre accomplie. La chanson bien douce nous accompagne comme des ailes d'anges.

Mais chaque bouquet a sa physionomie différente, sa manière à lui de se pencher, de mettre en valeur ses innombrables petits visages, chacun a sa couleur, surtout.

Il y a la reine des neiges en hommage à la Reine des Vierges : elle évoque l'aube tremblante et candide. Il y a la fleur à peine teintée d'aurore, qui évoque les timidités de l'Annonciation. Il y a la rose rougissante, qu'on dirait frappée des rayons obliques de *trois heures* : la rose des mystères douloureux.

— Comment ! les pommiers sont passés ?... Et je voulais encore vous raconter le vieux concours mythologique où le berger Pâris offre la pomme de la beauté à cette Vénus qu'il serait fort déplacé d'évoquer ici, si elle n'avait déjà d'elle-même disparu avec tous les fruits de Satan devant la *Purissima.* Qui oserait comparer sa beauté à votre beauté, ô Toute Belle ?... Mais personne n'en est plus éloigné que cette lamentable idole, cette femme-serpent qui tient encore dans sa bouche le prix de son fragile succès au moment où vous lui écrasez la tête sans merci.

« Je la vois, je la vois ! » Mais oui ! Elle est devant nous, la cathédrale, la belle image de Notre Dame.

Cantique des Verrières

... Accueillis par la mystérieuse et lointaine humanité de pierre qui vit sous ses porches, nous avons pénétré au centre de la haute demeure, au repli le plus aimable et le plus abrité du jardin clos, nous voici au cœur même de la Rose.

Elle est toute splendeur, la Fille du Roi, sous ses joyaux! Éblouissement des joyaux de Chartres. *Toutes tes murailles ne sont que pierres précieuses.*

En d'autres cathédrales, le vitrail est le délassement, la fête, le régal du regard longtemps arrêté par l'austère nudité de la pierre. L'esprit est convié seul d'abord à ces constructions intelligibles, à ces harmonies savantes, à ces équilibres vertigineux. Mais tout à coup, parmi la forêt des arceaux et des colonnes jaillit l'éclair de joie, cette fleur bleue ou rouge, cette réplique d'arc-en-ciel, ce dimanche des yeux.

Ici, à Chartres, nulle austérité ne prépare ce festival, nulle semaine n'attendait ce merveilleux dimanche, nul carême n'a mérité le ruissellement de cette source douce, discrète comme une aube de Pâques. Quelle imagination déchaînée a pu voir, dans un tel scintillement de joyaux, des armures brillantes et des éclairs d'armes entrechoquées ? Peut-être qu'à vos yeux, Huysmans, Notre Dame s'offrait comme *l'armée rangée en bataille*, parce que l'évoquait ainsi votre cœur avide à l'excès de violences... Mais nous, fatigués d'une longue route, et plus encore des luttes qu'il faut mener chaque jour contre le cœur et contre la chair, c'est la douceur et la bénignité de la Vierge qui nous ont enveloppés. Comme sous une caresse pure et maternelle, nous nous sommes blottis sans bouger, retenant notre souffle.

Notre Dame Marie est là.

Que de louanges lisibles dans ces vitraux dont le roi Salomon a comme prévu et distribué les couleurs dans ses cantiques !

Ici, l'or généreux, cette profusion de pollen qui tremble au milieu d'une gamme de verts, *c'est le lis entre les épines.* Ces *bandelettes d'écarlate*, ce sont vos *lèvres* closes, qu'entr'ouvre seulement l'acquiescement et le merci.

Toutes ces draperies mouvantes, ces frissons de pierreries accompagnent vos pas. *Quam pulchre graditur! Votre démarche, ô toute belle, est comme la fumée des parfums*, la fine colonne de fumée dont l'arabesque dans le ciel est représentée ici par un bleu lacté, une teinte éphémère, inconsistante, une note de passage.

Vous êtes plus belle que la lune naissante dont l'ascension nous est figurée par l'embrasement progressif des vitraux à chaque temps fort du soleil, par la substitution pas à pas d'une lumière blanche à toutes ces étoiles brasillantes.

Le flux et le reflux de la lumière nous révèle une autre de vos

grâces : Vous êtes, sur la tige de Jessé, la fleur poussée à l'ombre et au soleil, le lis pâle et la rose de flamme : à mesure que vous cherchiez le refuge de l'ombre, Dieu vous épanouissait dans le rayonnement de la gloire.

Mais voici la plus belle image de Marie qu'ait rêvée la terre : nous avons tourné le dos à l'autel et nos yeux jusqu'à en pleurer contemplent là-bas, au fond de la grande nef, quelque chose d'ineffablement bleu, d'un bleu déchirant, désespérant, dont on ne sait plus si c'est le vitrail du douzième siècle, un champ d'iris et de pervenches, le lac de Tibériade, ou le regard de la Mère de Dieu.

Et ce bleu regard de Marie pénètre au fond de l'âme comme un glaive de douceur... Aucune puissance au monde ne nous arracherait à ce face à face miraculeusement réalisé, à ce lieu de l'âme soudain découvert, à cette fascination véhémente, à cette attraction vertigineuse de l'âme par son pôle.

Pieusement nous attendrons, en renouvelant l'offrande de nos pauvres vies, que la lumière peu à peu s'estompe. Les yeux de la Vierge s'adoucissent encore, approfondis par l'ombre. Nous nous éloignons à regret. C'est l'heure de la *dormition*. Sur le velours inoubliable de ce regard, la nuit est lentement descendue, comme une paupière.

Cantique du Bel Amour

... Compagnons, compagnons, la route est moins facile. Et pourtant nous ne tournons pas le dos à Notre Dame. En France, tout chemin conduit à elle. Nous venions à peine de contempler, en revenant de Chartres, l'inoubliable sourire d'Amiens, et voici de nouveau notre petite bande déployée sur les chemins, à l'assaut de ces montagnes successives par quoi la route Amiens-Albert ressemble si fort à la vie.

Nous allons rendre visite, en sa splendide basilique, à Notre-Dame de Brebières, à Notre Dame la Bonne Pastourelle, pourrait-on dire, espérant ainsi mieux La prier pour notre salut, La prier pour ne pas ressembler un jour aux folles brebis dont le psalmiste dit que *la mort est leur pasteur*. Nous sommes les brebis de la Vierge, les petits frères de l'Agneau de Dieu, et cette pensée me donne envie de vous chanter le cantique du Bel Amour.

Qui de vous, compagnons, ne sentirait son cœur s'apaiser dans une

confusion ravie en découvrant cette invocation parmi l'innombrable litanie de la Vierge Mère : Notre Dame du Bel Amour ?...

Pour son parfum vivace et pur, pour la jeune étoile à son appel qui vrille soudain nos ténèbres, pour l'inviolable refuge qu'il offre à l'oiseau voyageur, poursuivi et affolé, qui bat des ailes dans notre poitrine, il a quelque ressemblance, ce nom embaumé, scintillant et protecteur, avec le rideau radieux d'aubépine qui se déroule à nos côtés, refermé sur le haut mystère de la forêt.

La comparaison n'est pas ici une fleur vaine et non plus, hélas! une de ces images qui surgissent dans l'exaltation et la plénitude, mais un aveu confus d'impuissance. Le poète ici n'a que faire de ses prérogatives. Pour parler de l'amour, le voyant qu'il est n'a plus de pouvoir, à moins de s'être jusqu'à l'extase uni à cette Muse qui est la grâce. L'amour échappe à nos verbes humains, et cependant il n'est aucune réalité qu'ils cherchent à exprimer avec plus de frénésie. Nous sommes des enfants à rebours, et avec moins de grâce. Car les enfants prononcent, avec un sérieux qui nous déride, les mots les plus graves, dont ils ne soupçonnent pas le sens, et nous, avec une absurde vanité qui ne fait même pas rire les enfants, nous nous servons de ces paroles dont eux seuls sont capables de sonder les profondeurs. Ainsi les hommes se bercent et se bernent de ce mot : l'amour. Mais si nous sommes capables de le comprendre un peu, c'est que Dieu nous accorde ce privilège d'être envahis parfois des ferveurs de notre petite enfance.

> Mon cœur ne m'appartient plus,
> Il appartient à Jésus...

Il était si facile de s'abandonner, alors, et si doux, comme en témoigne cet agneau que Notre-Dame de Brebières, ayant vaincu son caprice, rapporte sur ses épaules ployées... Il n'y avait alors qu'un Bel Amour, celui de la *Purissima*, discrètement heureuse de notre défaite, et le nôtre, blotti, définitif, éperdu. Mais voici, ô Notre Dame, que vos agneaux se sont éveillés un peu grandis, avec une lassitude soudaine, et au cœur le désert du désir. Ils bondissent de nouveau à l'aventure, mais lourdement, sur les moindres proies, et vers les traces les plus incertaines. Voici que nous ne sommes plus certains de notre cœur. Cet Amour vrai dont nous sentons encore obscurément qu'il était un don parfait de soi-même, sans regard en arrière et sans retour sur son propre cœur, il faut maintenant

prier pour le reconquérir. Un enfant n'aurait jamais eu l'idée de cette épithète qui distingue, et qui est le fruit d'un déchirement : « le *Bel* Amour ». Mais nous sentons désormais que le Bel Amour n'est plus le seul à exister pour nous, et qu'il a cessé pour toujours d'être facile.

O Marie, notre bergère aux tendres appels, notre défaite est devenue moins certaine que lorsque vous nous poursuiviez enfants. Mais considérez aussi que vous n'étiez point alors si nécessaire : un ange gardien pouvait suffire... Aujourd'hui, il n'y a plus que votre voix pour nous apprendre l'amour, que vos bras et vos épaules pour nous conduire aux jardins du Bel Amour.

Nous savons que vous êtes à la source, la triple source où ne cesse de chanter l'eau infiniment pure et infiniment désaltérante, infiniment renouvelée et infiniment la même ; l'eau en marche éternellement vers les pauvres brebis que nous sommes, et qui pourtant ne connaît pas le flux et l'écoulement ; l'eau qui nous fait goûter les générosités torrentielles du printemps comme les épreuves de l'été, sans pour cela cesser d'être égale, d'être ce lac merveilleux et sans un pli où se reflète l'adorable majesté de la Trinité unique; la source, le fleuve, l'océan d'amour et de grâce, qui est entre les Trois l'échange éternel, et qui s'épanche vers nous sans rien perdre de sa plénitude.

Or de ces eaux immobiles et livrées à notre soif, aucune âme de votre troupeau n'aurait pu connaître la joie, ô Notre Dame du Bel Amour, si le Père ne vous avait élue de toute éternité pour être la fille de son amour ; si le Soleil de Justice qu'est votre Fils n'avait choisi de surgir de votre corps sacré ; si l'Esprit, pour rendre possible ce miracle, ne vous avait épousée et recouverte de son ombre. Mais parce que la grâce était répandue sur votre visage, Dieu vous a éternellement bénie ; et parce que vous êtes la fille bien-aimée du Père, la Mère bien-aimée du Fils, l'épouse bien-aimée de l'Esprit-Saint, nous comprenons que l'Église vous appelle Notre Dame du Bel Amour.

O Marie, accordez-nous un peu l'intelligence de l'amour. Nous ne savons plus qu'une chose, c'est que l'amour dont vous n'êtes pas la Notre Dame, l'amour qui n'est pas le Bel Amour, nous a étrangement épuisés, à commencer par l'amour de nous-mêmes, qui est certes le moins bel amour. Mais pour l'autre, le seul amour, l'amour dont vous êtes la Notre Dame, apprenez-nous tout doucement, de peur que notre cœur si étroit ne se brise, apprenez-nous ce que nous

craignons de pressentir et qu'il faut nous révéler avec tendresse ; il n'envahira notre cœur, comme le vôtre, que par la voie des sept blessures effrayantes.

Cantique de la Haute-Mer

Se diriger ainsi résolument vers la mer, « vers l'énormité de la mer », — non pas vers les plaisirs puérils et tristes qui se rassemblent sur ses plages comme les coquillages brisés et les algues mortes, — se diriger vers la mer pour la regarder en face et tâcher de supporter sa présence, cela ne va pas sans risque. Aussi nous ne comprenons que trop le fervent des *Nourritures terrestres* : « Je n'irai pas du côté de la mer », comme tel autre qui, en présentant ses *Songes*, ne craint pas d'ajouter cet humiliant conseil : « Gardez-vous des coups d'infini ! »

Mais faisant peu de cas de tous ces poseurs de bornes, et au risque joyeusement accepté d'oublier le goût de la terre, après avoir appris dans l'Évangile qu'il est avantageux de perdre sa vie, nous voici en route vers Notre-Dame de Boulogne, vers Notre-Dame de la Haute-Mer.

Le vent du large, qui est l'image du Saint-Esprit, allège à la fois nos poumons et tend nos muscles pour la lutte... C'est la conduite ordinaire de Dieu d'attirer et de repousser notre désir, de se faire lui-même obstacle pour la joie d'être vaincu.

La mer ! La voici au détour de la route, cette immense réplique du ciel, cette masse de lumière liquide hors de proportion avec l'ici-bas, fût-ce avec l'amour ou la mort, l'insertion parmi nous irréfutable de l'Immense, de l'Immuable et de l'Éternel, la source de toute soif humaine.

Notre-Dame de Boulogne, vous êtes venue à nous du plus haut de la mer. Une barque fragile vous a déposée un jour sur nos rives. De l'océan glauque vous avez surgi, comme cette étoile qui tremblera dans les rideaux verts du matin jusqu'à la naissance du soleil. Vous venez de l'océan du ciel, de ces eaux divines qui méditaient de toute éternité votre naissance avant que leur réplique ici-bas fût créée.

Si l'écume de la vague — qui fait naître en jaillissant le vol de la mouette — a pu paraître aux hommes si merveilleuse qu'ils en ont fait le berceau de la beauté humaine, comme votre victoire est facile, ô Femme venue des profondeurs !

Immaculée... Ce mot nous saisit de joie. Vous n'abordez la terre

que par l'océan. La tige de Jessé a ses racines dans la nappe souterraine de la grâce. Penser qu'il y a tout de même une créature humaine échappée à cette corruption de la terre, une créature qui n'accoste qu'avec l'assurance de ne jamais pécher, penser que l'honneur est sauf, avec cette Vierge incomparable, quel soupir de soulagement ! Comme voilà rassurée la vacillante nature humaine! Nous ne sommes donc pas tous contaminés, gangrenés... Il y a au moins un visage pur.

Grâce à Marie, qui est de Dieu et qui est des nôtres, grâce au Fils qu'elle nous a donné, nous pouvons supporter la présence terrible de la mer, nous pouvons affronter la face de Dieu, nous pouvons désirer de marcher sur la mer, de nous noyer dans la mer, de perdre pied une fois pour toutes, de ne plus retrouver notre vie et ses pauvres nourritures, d'être confondus à jamais dans cet océan de joie qu'est la vie sans limites du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Notre-Dame de la Haute-Mer, au début de ce nouveau pèlerinage, donnez à nous tous qui avons trop aimé la terre, qui avons été possédés par la terre, la grâce d'imiter avec un grand désir sans repentance le geste de celui que délivra votre Fils et qui nous est ainsi rapporté dans l'Évangile :

Comme Jésus montait dans la barque, celui qui avait été possédé lui demanda la permission de le suivre.

HENRY DE JULLIOT.

L'HISTOIRE RELIGIEUSE DU TEMPS PRÉSENT

LE T. R. P. JANVIER : SON ROLE ET SON INFLUENCE

I

Le soir du 2 février 1939, au banquet de la Corporation des Publicistes chrétiens, on assistait à la transmission des pouvoirs présidentiels entre le président d'hier, M. Georges Goyau, maintenant secrétaire perpétuel de l'Académie française, et le président d'aujourd'hui, M. le comte Wladimir d'Ormesson, qui occupe au *Figaro* une situation de premier plan et qui exerce par sa valeur universellement reconnue un ascendant incontesté parmi les dirigeants actuels de l'opinion française, surtout en matière de politique étrangère. Les deux harangues, pleines de charme et de tact, furent ce qu'elles devaient être de la part de deux maîtres tels que le président sortant et le président nouveau. Mais l'émotion de l'auditoire d'élite grandit encore quand se leva, pour clore la réunion, l'aumônier lui-même de la Corporation, le T. R. P. Janvier.

On ne l'avait pas vu paraître depuis quelques mois. On le savait gravement malade et en traitement à l'hôpital du Perpétuel-Secours, à Levallois-Perret, chez les religieuses Dominicaines de Sainte-Catherine-de-Sienne. A la faveur d'une précaire amélioration, il avait été autorisé à se faire transporter, ce soir-là, au milieu des Publicistes chrétiens, pour assister à la transmission des pouvoirs et féliciter amicalement les deux héros de la fête. Chacun des convives fut frappé de l'état d'épuisement du P. Janvier et du ravage que les années, comme la maladie, avaient exercé sur sa physionomie. Lorsque, le dernier, il parla, tous l'écoutèrent religieusement. Il prononçait des paroles d'adieu. *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus.* En face de la mort qu'il tenait pour imminente, il évoquait les amitiés d'antan et les confraternités présentes pour inculquer les leçons de l'éternité. Aux hommes de plume qui ont l'honneur de professer le catholicisme, il rappelait avec force le suprême devoir de mettre leur vie, leur conduite, leur œuvre en exacte concordance

avec les vérités saintes dont ils sont les serviteurs, et, aux yeux des hommes, les représentants. Quand l'aumônier de la Corporation se fut rassis et quand se fut calmée la tempête des applaudissements tout chaleureux de gratitude émue, les quelques instants qui s'écoulèrent encore avant qu'on se levât de table se passèrent dans un silence presque total. A peine si l'on discernait ici et là des chuchotements timides. Ce recueillement instinctif de méditation pieuse devant la mort et l'éternité demeura le grand souvenir et l'émouvante impression de cette soirée confraternelle.

Environ trois mois plus tard, le P. Janvier avait cessé de souffrir et de vivre. Les membres de la Corporation des Publicistes chrétiens se retrouvaient à la cérémonie religieuse de Notre-Dame de Paris, le 1er mai, où l'Église rendait à leur aumônier les derniers honneurs avec le pieux suffrage des dernières prières. L'affluence des notabilités ecclésiastiques et laïques du monde catholique de Paris, notamment de l'élite intellectuelle, et d'un nombre considérable de fidèles de tous les milieux, témoignait de l'attachement profond qu'avait suscité autour de lui cet apôtre du Christ, qui avait prêché l'Évangile à ses contemporains avec une efficacité conquérante, que bien peu ont réalisée dans le ministère des âmes. On venait de célébrer le centième anniversaire de la restauration en France, par Lacordaire, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Au cours de ce siècle entier d'histoire religieuse, le nom du P. Marie-Albert Janvier aura évoqué l'une des plus grandes mémoires, l'une des plus saintes et des plus sympathiques carrières de sa chère famille dominicaine, comme de toute l'Église de France. Le P. Janvier était manifestement l'une des rares figures à l'égard desquelles s'exprimait l'unanimité du respect. Son ascendant moral était celui d'une autorité vraiment à l'abri des polémiques et des contestations intestines.

II

Le principal titre qui valait au P. Janvier la situation très particulière dont il bénéficiait dans les élites françaises était sa qualité de prédicateur des conférences de Carême et des retraites pascales de Notre-Dame de Paris, qu'en vertu d'un véritable *record* il aura pu conserver avec succès durant vingt-deux années consécutives, de 1903 à 1924 (ces deux années incluses l'une et l'autre). Période qui comprend les péripéties les plus diverses d'histoire

nationale. C'est d'abord la proscription légale des Instituts religieux et la séparation de l'Église et de l'État. L'orateur de Notre-Dame doit cesser alors de porter le nom et l'habit de son Ordre pour recevoir l'appellation et prendre le costume de chanoine de la basilique métropolitaine de Paris. Un peu plus tard, de tragiques catastrophes ayant déterminé progressivement la désuétude de certains ostracismes, le P. Janvier reparut à Notre-Dame drapé dans sa robe blanche qui, non moins qu'au temps de Lacordaire, était toujours *une liberté.*

Les carêmes de 1915, 1916, 1917 et 1918 furent prêchés au milieu même des événements et des émotions de la Grande Guerre. Sans rien changer à l'ordonnance didactique de l'enseignement du P. Janvier, cette circonstance majeure, outre qu'elle appelait sur plus d'un point de doctrine des précisions délicates et opportunes, agissait moralement sur les dispositions psychologiques de l'auditoire et sur les préoccupations et les réactions légitimes de l'orateur.

Quant aux cinq derniers carêmes du P. Janvier à Notre-Dame, ceux de 1919 à 1924, ils datent de la période d'après guerre, où la France respire une atmosphère de paix victorieuse et de meilleure concorde nationale, mais troublée encore par bien des incertitudes angoissantes. Qu'on ne cherche pas dans les conférences de Notre-Dame un écho d'actualité directe aux controverses politiques de l'époque, ni même au rétablissement de l'ambassade au Vatican et au règlement des Associations diocésaines, grâce aux tendances conciliatrices de la Chambre bleu horizon. Mais ce qui est discernable, durant cette période meilleure, est l'ascendant de plus en plus complet du prédicateur sur son auditoire. L'autorité morale du P. Janvier, après tant d'années d'un ministère éclatant, à une pareille date d'histoire française, n'a cessé de grandir. Il est un conseiller universellement écouté et respecté par le public catholique, qui reconnaît dans sa parole le commentaire fidèle de la pensée de l'Église du Christ et des plus nobles traditions de la patrie.

Au dehors même du carême, on avait le privilège d'entendre le P. Janvier dans toutes les grandes circonstances de la vie religieuse et nationale, avant, pendant et depuis la Grande Guerre. Mentionnons à titre d'exemples mémorables : le discours du 27 avril 1913, pour le centenaire de la naissance de Frédéric Ozanam ; le discours du 25 juillet 1914, pour le Congrès eucharistique international de Lourdes, sur la royauté sociale du Christ dans la sainte

Eucharistie et le témoignage des miracles à la grotte de Massabielle ; le discours du 16 octobre 1919, pour la consécration de la basilique du Vœu national à Montmartre. Ce dernier discours prenait vraiment une signification historique. Il célébrait le Vœu national de 1871 au Sacré-Cœur de Jésus pour le relèvement spirituel de la France et la libération de la Papauté souveraine, toutes deux victimes, en 1870, de catastrophes solidaires. La formule inscrite au frontispice du temple avait été, en 1891, magnifiquement commentée par un autre orateur de Notre-Dame, le P. Monsabré : *Au Christ et à son Cœur sacré, la France repentante et consacrée.* Mais en 1919, au lendemain de la victoire française, l'idée de la *reconnaissance* devait s'ajouter à celle du *repentir* et de la *consécration.* Le P. Janvier, complétant le P. Monsabré, et se conformant au langage du cardinal Amette (15 août 1919), paraphrasait la formule désormais entrée dans l'histoire : *Gallia pœnitens, devota et grata.*

Indépendamment du ministère de la chaire chrétienne, la seule incursion que le P. Janvier se fût permise, au cours des hostilités, dans les controverses concernant la conduite de la guerre, avait eu elle-même un caractère doctrinal et religieux. Ayant adhéré, sur l'appel du futur cardinal Baudrillart, au *Comité catholique de Propagande française à l'étranger*, il rédigea, en 1915, dans le volume collectif : *l'Allemagne et les Alliés devant la Conscience chrétienne*, le chapitre sur les *Droits et Devoirs des Belligérants*, matière qu'il avait eu occasion d'aborder au cours même de son précédent carême de Notre-Dame. Au sujet de chaque aspect du problème, y compris l'épineuse question des représailles, le P. Janvier s'exprime en un langage exemplaire de rectitude théologique et juridique comme de sens chrétien. Les principes sont formulés avec la solidité de doctrine, la clarté de langage, la fermeté d'accent que connaissent tous les auditeurs et lecteurs du maître. L'application aux événements de 1914 et de 1915 est faite avec une énergie vigoureuse, mais aussi avec toutes les nuances nécessaires et avec le respect religieux des droits de la vérité à l'égard de chacun, et notamment à l'égard de l'ennemi, sans se laisser emporter aveuglément contre lui par les passions ambiantes. François de Vitoria, l'illustre docteur dominicain du droit de la guerre et de la paix, aurait reconnu dans le P. Janvier un vrai membre de sa famille spirituelle.

Revenons aux conférences de Notre-Dame. Celles du P. Janvier,

pendant les vingt-deux années de son ministère, ont eu pour thème unique : *l'Exposition de la Morale catholique*. L'orateur commente point par point toute la seconde partie de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Dans la *Morale générale*, il s'agit des principes de la conduite humaine : le bien, le devoir, la béatitude, la liberté, les passions, la vertu, le vice, le péché, la loi et la grâce. Dans la *Morale spéciale*, il s'agit de l'application des principes par l'observance des vertus chrétiennes, vertus théologales et vertus morales, avec les autres forces dont est munie l'âme chrétienne pour la conquête de la béatitude. A l'enseignement de chaque vertu correspond symétriquement l'étude du vice qui lui est opposé. La nature d'un pareil programme, intégralement et consciencieusement rempli, permet de concevoir quelle inépuisable mine d'informations didactiques et compétentes offre au lecteur, ecclésiastique ou laïque, l'œuvre oratoire du P. Janvier. Œuvre qui, pour la valeur théologique et philosophique, se compare sans nul désavantage à celle des plus illustres et des plus doctes parmi les autres conférenciers de Notre-Dame durant un siècle.

Au mois de janvier 1920, *l'Éloquence du P. Janvier* a été appréciée, dans les *Études*, avec une remarquable finesse d'analyse littéraire, par notre collaborateur le R. P. Louis de Mondadon. Sans pouvoir prétendre ici au même mérite ni entrer dans le même détail, nous dirons qu'à notre avis la parole du P. Janvier, malgré une incontestable austérité d'allures, n'est pas seulement caractérisée par les qualités de fond, comme l'exactitude parfaite des thèses doctrinales, la franchise courageuse et le tact délicat du sens catholique, la solidité robuste de la charpente, la plénitude du développement et de la démonstration, mais qu'elle possède aussi une énergie peu banale de communication oratoire.

Il est vrai, on ne retrouvera pas chez le P. Janvier les images étincelantes, la fougue passionnée, les élans magnifiques de Lacordaire. On ne retrouvera pas non plus cette émotion pénétrante, cette puissance dominatrice par où s'imposait l'éloquence de Xavier de Ravignan. Mais au P. Janvier appartient sans contredit le don précieux que l'on a souvent décrit chez l'un des plus grands maîtres de la chaire chrétienne au siècle de Louis XIV : par l'accent même de conviction grave et profonde avec lequel l'orateur scande sa démonstration, ainsi que par la force des arguments lumineux, probants, qui s'accumulent et qui convergent, produire cette impres-

sion irrésistible, et comme cette ivresse de persuasion qui arrachait à un auditeur de Bourdaloue l'exclamation fameuse : *Morbleu, il a raison !*

Plusieurs fois, nous avons expérimenté chez le P. Janvier comment, grâce à de telles qualités conquérantes, le mouvement oratoire se faisait plus chaleureux, la vibration plus communicative. Précisons un souvenir personnel qui date du 2 mars 1913. L'orateur établissait le *Caractère évangélique et moral de l'Espérance.* C'est avec un relief saisissant qu'était justifiée, contre le stoïcisme et contre le quiétisme, l'espérance chrétienne des joies célestes. Lorsque, terminant la relation animée du duel théologique entre Fénelon et Bossuet, le P. Janvier, après avoir fait juste part à chacun, louait Bossuet d'avoir, sur le point le plus capital et le plus litigieux, défendu la vraie doctrine et d'avoir ainsi, mieux que Fénelon, « su remonter le cours de l'enseignement chrétien et entendre l'unanime concert en faveur de l'espérance telle que nous la concevons », l'orateur prêtait l'oreille avec émotion, il semblait lui-même écouter et discerner à son tour une harmonie lointaine et mystérieuse.

III

Quand René Bazin eut été placé à la tête de la Corporation des Publicistes chrétiens, au cours des années de la Grande Guerre, ce fut lui qui choisit le prédicateur de Notre-Dame pour aumônier de la Corporation. Grâce à leur collaboration, ce groupement put entrer dans une période de succès et d'influence qu'on ne lui avait jamais connue jusqu'alors.

Les confrères eurent le privilège de recueillir le mâle et substantiel enseignement du P. Janvier, non seulement au pèlerinage annuel de Montmartre et à la cérémonie religieuse célébrée pour les écrivains et journalistes défunts, mais encore à la messe mensuelle de la Corporation, célébrée devant un auditoire plus intime dans la chapelle des Œuvres diocésaines de Paris, au 76 de la rue des Saints-Pères. Le P. Janvier y reprenait plus familièrement les leçons pratiques de la morale chrétienne adaptées à la vie professionnelle des hommes de plume. Pendant les premières années d'après guerre, la messe mensuelle fut presque immédiatement suivie d'une réunion corporative, de caractère officieux, en rapport avec les préoccupations communes au retour de la paix française.

Avec René Bazin et le P. Janvier, mais aussi avec plusieurs autres

participants notables, on étudiait alors telle ou telle œuvre catholique, ou tel problème d'intérêt religieux que venait de poser l'actualité politique. C'est ainsi que l'on discuta les questions relatives à la réintégration de l'Alsace-Lorraine dans la communauté nationale. C'est ainsi que, pour une part, fut concertée l'attitude de divers organes de l'opinion catholique devant la loi sur les Pupilles de la Nation et les difficultés complexes d'application pratique et d'appréciation morale qu'elle comportait alors. Épisode peu tapageur et peu connu qui compte parmi les plus heureux et les plus utiles dans l'histoire de la Corporation.

C'est pour donner un thème défini à l'effort catholique dès que les circonstances redeviendraient normales que René Bazin, d'accord avec le P. Janvier, avait élaboré, en 1917, un document qui, durant la période dont nous parlons, devait avoir quelque retentissement dans l'élite du pays : *Réformes nécessaires. Programme de la Corporation des Publicistes chrétiens.* C'est le P. Janvier qui en donna connaissance au Souverain Pontife et qui fit subir au texte quelques retouches conformément aux indications personnelles de Benoît XV. Après quoi, l'approbation officielle du Saint-Père fut rendue publique par une lettre du cardinal Gasparri au T. R. P. Janvier, en date du 31 octobre 1917, insérée aux *Acta Apostolicae Sedis.*

Le programme était divisé en quatre parties, de dimensions inégales, traitant respectivement du droit international public (relations diplomatiques avec le Vatican), du droit constitutionnel (garanties du principe d'autorité dans l'État), du droit administratif et civil (liberté religieuse, famille, enseignement), législation du travail (du moins quant aux principes de morale chrétienne qu'elle doit tendre à consacrer). Le morceau principal est la troisième partie, où s'accusent plus fortement la participation directe et l'influence personnelle du P. Janvier, en plein accord avec René Bazin : la condition légale du clergé et des Congrégations, ainsi que du patrimoine ecclésiastique et congréganiste ; la sauvegarde des droits de la famille, et notamment des familles nombreuses ; les garanties du droit des parents chrétiens concernant l'école publique et l'école libre : avec vœu pour que les écoles confessionnelles puissent équitablement participer à des concours budgétaires en proportion du nombre de leurs élèves. Comme on le voit, il s'agit ici de tous les problèmes de la politique religieuse en France et de toute l'éducation de l'opinion publique chez les catholiques français.

comme de techniciens ont coutume de consulter régulièrement pour se tenir au courant de la marche des affaires d'une manière moins sommaire ou moins éparpillée que par le moyen de la presse quotidienne. Le recueil en question se nomma : *les Nouvelles religieuses.* Son dispositif comportait un éditorial d'actualité, puis des informations concernant respectivement : le Saint-Siège, la France, les pays étrangers et les missions lointaines, sans oublier non plus les nouvelles majeures des chrétientés dissidentes et des cultes non chrétiens. Chaque section rassemblait les informations envoyées par des correspondants qualifiés, ainsi que, plus ou moins souvent, des communications documentaires sur tel ou tel problème évoqué par les circonstances du moment.

A titre d'exemple, mentionnons les renseignements substantiels fournis en 1918 sur *la propagande des sectes protestantes à Rome*, et rédigés par le R. P. Frey, du Séminaire français. Les 15 janvier, 1er mars, 1er mai et 15 juin 1918, c'était une étude de Mgr Glorieux sur *la Médiation de Léon XIII* (1885) *au sujet des Carolines*, d'après les documents inédits des nonciatures, aux Archives du Vatican. Le 15 août 1918, c'était une relation instructive de la mission exercée, au nom de Benoît XV, par le visiteur apostolique en Pologne, au dénouement de la *Grande Guerre*, le préfet de la Bibliothèque vaticane, Mgr Achille Ratti. Ce numéro des *Nouvelles religieuses* attira l'attention de plusieurs personnalités compétentes sur l'activité extérieure et toute récente du savant prélat qui, moins de quatre années plus tard, serait le Pape Pie XI.

Les Nouvelles religieuses étaient publiées par le *Bureau catholique de Presse*, qui était un centre de documentation et de correspondance, constitué au 87 de la rue Lauriston par l'admirable et inconfusible organisateur qu'était le chanoine Soulange-Bodin. Chaque mardi, dans la matinée, les quatre directeurs se retrouvaient au bureau de la rue Lauriston avec quelques autres collaborateurs de la rédaction et de l'administration. Le curé de Saint-Honoré d'Eylau y apportait son sens pratique, et, peut-on dire, son génie d'entreprise. René Bazin apportait sa finesse psychologique avec son optimisme mêlé de circonspection. Le P. de Grandmaison faisait entendre avec bonhomie les conseils de son expérience exceptionnelle des problèmes religieux de notre temps, son art délicat de discerner le sens exact et le degré d'importance de chaque épisode curieux ou déconcertant. Quant au P. Janvier, il apportait l'autorité de sa connaissance intime

des préoccupations et des directions de la hiérarchie ecclésiastique, ainsi que le bénéfice moral des innombrables contacts que son long ministère lui avait procurés avec tant de milieux influents du monde religieux et du monde profane. Quelquefois, devant les erreurs et les obstacles, l'indignation du P. Janvier éclatait avec une impétuosité victorieuse, que savait d'ailleurs tempérer l'humeur beaucoup plus conciliatrice de ses trois collègues et amis. A eux quatre, ils formaient une équipe où se réalisait à merveille l'unité dans la variété.

Après plusieurs années d'un succès qui fut surprenant pour une entreprise de cette sorte, des nécessités manifestes de santé ou de situation contraignirent le chanoine Soulange-Bodin, le P. de Grandmaison, comme René Bazin, à cesser leur participation dirigeante à l'œuvre commune. Le P. Janvier resta seul au gouvernail : et, pour lui, ce fut encore une belle période finale de fructueuse activité. L'heure vint pourtant où *les Nouvelles religieuses* durent clore volontairement leur carrière si utile. Mais leur tâche n'avait pas été inefficace. Le rôle d'information objective en matière ecclésiastique et religieuse était maintenant repris, sous des formes diverses, et non sans mérite, dans un assez grand nombre d'organes périodiques. Bien plus, en raison des curiosités de plus en plus éveillées du grand public en ces mêmes matières, l'information religieuse avait peu à peu reçu dans la presse quotidienne un développement inédit par l'abondance et par la qualité.

Ce n'est vraiment pas par simple hyperbole complaisante que l'on doit commémorer le P. Janvier comme ayant été, depuis le début de ce siècle, l'une des personnalités d'importance majeure, par l'œuvre oratoire, par le rôle public, par l'influence apostolique, dans la France de notre temps. Sa tournure d'esprit et ses convictions en faisaient sans conteste un ferme traditionaliste. Son zèle des âmes sa charité accueillante lui valurent de sympathiser avec des esprits de toutes provenances et de toutes orientations intellectuelles. Autour de lui régnait une sorte d'*union sacrée* dans le respect religieux et dans la confiance unanime. Sa mémoire restera celle d'un ouvrier éminent du Royaume de Dieu.

YVES DE LA BRIÈRE.

REGARDS SUR LE MONDE

Europe

ALLEMAGNE. — Si l'action diplomatique est en ce moment au premier rang des préoccupations allemandes (voir à la rubrique *Vie internationale*), il faut cependant signaler des mesures ou des incidents de *politique intérieure* de grande importance.

Malgré la pétition de plus de deux millions de catholiques, *les écoles confessionnelles viennent d'être supprimées dans toute la Rhénanie*, alors que 998 sur 1.000 des enfants catholiques fréquentaient ces écoles. En même temps, les crucifix ont été retirés des salles de classe. Des lecteurs français peuvent sans doute facilement, grâce à leurs propres souvenirs, évoquer ces scènes douloureuses : les croix ont été chargées dans de grandes voitures et vraisemblablement, conformément à la doctrine de M. Rosenberg, seront-elles détruites. Le cardinal Schulte a protesté énergiquement contre cette mesure, opposée au Concordat. Il a prescrit que, chaque dimanche, après la grand'messe, la prière suivante soit récitée : « Seigneur, nous vous demandons de garder à nos enfants la foi catholique ; de rendre à nos enfants l'école catholique ; d'inspirer aux parents, aux maîtres et aux prêtres catholiques un grand zèle pour l'âme de nos enfants. » De son côté, l'évêque d'Aix-la-Chapelle, après s'être vainement adressé au Führer lui-même, a écrit une lettre de protestation et ordonné des cérémonies d'expiation et de réparation comme on en a fait lors des profanations d'églises par les communistes espagnols. La population est consternée. Beaucoup d'Allemands, sincèrement patriotes, se désaffectionnent de plus en plus d'un régime qui les blesse dans leurs convictions et leurs attachements les plus intimes.

Dans les régions récemment annexées, il ne s'agit pas seulement de désaffection ; c'est une résistance décidée, bien que très secrète, qui se développe et prend les formes les plus diverses, sauvages ou simplement narquoises. C'est ainsi qu'à Pilsen trente soldats allemands ont été arrosés d'acide chlorhydrique, et que de terribles représailles ont suivi. A Prague, le jour anniversaire du chancelier Hitler,

les Tchèques ont fleuri le monument de Jean Huss, champion de leur indépendance, et, la veille du plus récent discours du Führer, ils ont couvert de fleurs la statue du président Wilson, malgré les efforts de la police. De même, lorsque des officiers allemands déposent devant la statue du Soldat inconnu une couronne aux couleurs du Reich, les habitants de Prague y joignent quelques centaines de petites couronnes d'épines, dont le symbolisme est transparent...

Ces faits, qu'on pourrait multiplier et qui vont en augmentant, laissent deviner derrière la construction gigantesque du IIIe Reich bien des éléments de faiblesse.

Angleterre. — Les Anglais savent faire vite. Si on pouvait prévoir que tôt ou tard *le service militaire obligatoire* serait établi, on ne soupçonnait généralement pas que ce problème délicat et complexe serait si rapidement réglé. Le mardi 25 avril, la décision était prise au cours d'une séance extraordinaire du cabinet. Deux jours après, l'adoption du régime de conscription était annoncée aux deux Chambres. Le soir même, l'ensemble du projet était adopté par un vote à mains levées aux Lords et aux Communes par 376 voix contre 145. Les travaillistes se sont donc prononcés contre le projet de loi, sans toutefois que leur opposition ait été très violente.

Il convient cependant de noter l'importance des résultats obtenus par le système volontaire. Au cours du dernier mois, en effet, on a enregistré plus de 2.000 engagements par jour. Ce chiffre ne peut que provoquer l'admiration, car il est sûr qu'en Grande-Bretagne aussi bien que chez nous il y a bien des gens qui, suivant la juste remarque d'un correspondant du *Times*, ne sont pas prêts à s'offrir comme volontaires, mais qui consentent volontiers à être contraints.

D'après le texte du projet de loi paru le 1er mai, les jeunes gens de vingt à vingt et un ans devront accomplir *une période d'entraînement de six mois*. Après quoi ils passeront dans l'armée territoriale, dont ils suivront les exercices hebdomadaires et les manœuvres durant trois ans et demi. On prévoit que 200.000 hommes seront ainsi recrutés cette année et qu'au bout de trois ans l'Angleterre disposera de 800.000 hommes instruits. Le système du volontariat n'est pas aboli pour autant. Le recrutement de la marine de guerre, de l'aviation militaire et de l'armée régulière continuera à être assuré par des engagements volontaires. Le même jour paraissait un second texte de loi aux termes duquel le rappel des réserves pour l'armée, la

flotte et l'aviation pourra être effectué sans mobilisation préalable.

Sir John Simon a présenté aux Communes, le 25 avril, le *nouveau budget*, qui a été fort peu critiqué. Les principales augmentations d'impôts dues à la « cruelle nécessité » des dépenses militaires portent principalement sur les automobiles, le tabac et le sucre. On estime au total que l'État dépensera au cours du prochain exercice 1.322 millions de livres. 942 millions seront fournis par les impôts ; l'État devra donc emprunter environ 380 millions de livres. Rappelons que les dépenses concernant la défense nationale atteignent sur ce chiffre total 630 millions de livres.

Un nouveau ministère, dont on attendait d'ailleurs la formation, a été créé : *le ministère des Approvisionnements*. Ce nouveau poste a été confié à M. Burgin, qui dans le cabinet actuel était ministre des Transports

Belgique. — Comme nous l'avons dit dans le numéro du 20 avril, *les élections du 2 avril* ont donné à la Chambre des représentants la composition suivante : catholiques 73, socialistes 64, libéraux 33, nationalistes flamands 17, communistes 9, rexistes 4, autres partis 2. Pour le Sénat, aux sénateurs élus directement doivent être joints les sénateurs élus par les neuf conseils provinciaux et les 22 sénateurs cooptés. C'est ainsi que le Sénat comprend maintenant 62 catholiques, 61 socialistes, 25 libéraux, 12 nationalistes flamands, 4 rexistes et 3 communistes.

Le roi a chargé M. Pierlot, sénateur catholique, de constituer le nouveau gouvernement. M. Pierlot a essayé d'abord de former un gouvernement tripartite. Les principaux chefs socialistes, appuyés par les fédérations flamandes, voulaient participer au gouvernement, mais les fédérations wallonnes s'y opposaient. Après des débats mouvementés, le Congrès socialiste a finalement interdit aux parlementaires socialistes d'entrer dans un gouvernement tripartite. Le gouvernement Pierlot ne s'appuie donc que sur les catholiques et sur les libéraux. Il dispose à la Chambre de 106 voix contre 96 et au Sénat de 87 voix contre 80. La majorité est faible et il faudra que le premier ministre maintienne dans ses troupes une forte cohésion.

Le ministère Pierlot s'est présenté le 25 avril devant la Chambre des représentants. Il a annoncé *une politique financière basée sur le maintien de la parité du franc et sur l'équilibre du budget.* Il a déclaré

que le déficit prévu pour 1939 pour le budget ordinaire est de 650 millions et que ce déficit devra être couvert par des économies et de nouveaux impôts. La trésorerie devra trouver 2 à 3 milliards par l'emprunt. Une partie de cette somme sera obtenue par le renouvellement d'emprunts placés en Hollande et en Suisse et le reste par l'émission dans le pays de Bons du trésor à court terme, qui pourront au besoin être escomptés par la Banque nationale. Le gouvernement renonce à réduire les traitements des agents de l'État dans une mesure plus forte que ne le permet la baisse des prix de détail. Le ministère n'admettra pas d'élargissement de la législation protectrice du travail et des assurances sociales ; mais il fera voter l'assurance obligatoire contre le chômage et l'organisation légale des professions. Il restaurera le pouvoir exécutif dans la plénitude de sa mission et poursuivra l'achèvement de la réforme administrative.

La déclaration ministérielle a été bien accueillie par le Parlement, qui a accordé au gouvernement des *pouvoirs spéciaux très étendus*, dont le ministère pourra se servir jusqu'au 1er décembre prochain en vue de prendre les décisions intéressant la défense du pays, le redressement économique et budgétaire et afin de régler diverses autres questions urgentes.

En ce qui concerne la politique extérieure, le ministère continuera la politique de stricte indépendance à l'égard des divers groupes de Puissances qui a été définie et pratiquée par ses prédécesseurs.

Les milieux économiques et financiers semblent avoir bien accueilli le ministère Pierlot. L'emprunt hollandais a été facilement renouvelé et l'or rentre dans le pays.

Espagne. — L'adhésion du gouvernement Franco au pacte antikomintern, certains mouvements de troupes en direction de Gibraltar, ont pu faire croire un moment que l'Espagne allait entrer à fond dans le jeu de Rome et de Berlin. En réalité, l'Espagne a surtout besoin de paix pour réparer les destructions de la guerre civile, reconstituer son commerce, son industrie et ses finances. Le pays est dans une situation économique très difficile et la pénurie alimentaire se fait gravement sentir. Dans les régions qui sont demeurées jusqu'à la fin sous l'autorité des Rouges, les dilapidations causées par la gestion des révolutionnaires sont incalculables et il faudra des années pour en amortir les effets.

La question de la forme future du gouvernement préoccupe égale-

ment les esprits. La lutte continue entre les modérés et les phalangistes, dont l'idéal politique et social se rapproche du national-socialisme. Il serait désastreux pour l'Espagne catholique, dont Pie XII a hautement célébré la victoire dans son message du 16 avril, de se voir définitivement entraînée par ses dirigeants dans le sillage du paganisme hitlérien.

En attendant le défilé de la victoire, tant de fois annoncé et tant de fois ajourné, le général Franco a fait la tournée des capitales de provinces : Séville, Cadix, Grenade, Cordoue, Valence l'ont reçu successivement en triomphateur.

Italie. — *Après l'occupation de l'Albanie.* — La résistance albanaise a été rapidement brisée par les troupes d'invasion italiennes. Dès le 11 avril, quatre jours après le débarquement, un comité provisoire réuni à Tirana convoquait pour le lendemain une Assemblée constituante. Cette assemblée, composée de cent vingt membres choisis parmi les principaux notables du pays, a aussitôt offert la couronne d'Albanie au roi Victor-Emmanuel III. Après ce scénario fort bien monté par les soins du commandement militaire italien, l'annexion de l'Albanie a été successivement sanctionnée par le Grand Conseil fasciste, par la Chambre des faisceaux et des corporations, et enfin par le roi. Le 16 avril, une délégation albanaise présentait au souverain la couronne d'Albanie ; le 17, nomination d'un sous-secrétaire d'État pour les affaires albanaises ; le 22, nomination du lieutenant général représentant le roi en Albanie et conclusion d'un accord de réciprocité pour la jouissance des droits politiques entre citoyens des deux pays. M. Mussolini a voulu montrer sans doute qu'il n'avait pas de leçons à recevoir de l'Allemagne pour la rapidité de l'exécution.

Pour calmer l'opinion mondiale, justement émue de ce coup de force audacieux, le comte Ciano a prononcé, le 15 avril, devant la Chambre des faisceaux et des corporations, un discours habile et de ton modéré. Il a parlé, bien entendu, des « provocations » albanaises, mais il a ménagé l'Angleterre et prodigué ses déclarations d'amitié à la Grèce et à la Yougoslavie ; aucune allusion hostile enfin n'a été faite à la France. M. Mussolini s'est montré tout aussi « pacifique » dans son discours du 20 avril, pour l'inauguration des travaux de l'Exposition universelle de 1942.

L'activité diplomatique. — En dépit de ces paroles d'apaisement, l'attentat italien contre l'Albanie n'a fait que rendre plus urgentes,

en Europe, les mesures de protection contre de nouveaux brigandages. Pour faire échec à l'activité de l'Angleterre en ce sens, le gouvernement de Rome a multiplié les contacts diplomatiques avec les petites Puissances ; cette action visait en même temps à renforcer les liaisons économiques de l'Italie avec la Hongrie et les États balkaniques.

Du 18 au 20 avril, le comte Teleki, président du Conseil hongrois, et le comte Csaky, ministre des Affaires étrangères, ont séjourné à Rome. Leurs entretiens avec le comte Ciano n'ont fait que confirmer l'amitié profonde qui existe à l'heure actuelle entre les gouvernements de Rome et de Budapest.

Le 23 avril, le comte Ciano s'est entretenu, à Venise, avec M. Marinkovitch, ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie. Sans doute cette conversation a bien montré que l'affaire albanaise n'a pas troublé, entre les deux pays, les relations de bon voisinage ; mais elle ne laisse nullement pressentir l'adhésion de la Yougoslavie à l'axe Rome-Berlin.

Le 30 avril, M. Gafenco, ministre roumain des Affaires étrangères, a fait un bref séjour à Rome pour achever sa tournée des capitales européennes. On apprend enfin que des récentes conversations, à Milan, entre le comte Ciano et M. de Ribbentrop vient de sortir un pacte politique et militaire entre l'Italie et l'Allemagne. Ce pacte, dont la signature est reportée au début de juin, ne fait que régulariser une situation déjà acquise.

Suisse. — *L'Exposition nationale* suisse a ouvert ses portes, à Zurich, le jour fixé. Toutes les contrées si variées de la Suisse exposent, dans un harmonieux ensemble, ce que le peuple uni des Suisses représente, au sein de la communauté humaine, de culture, d'art, de force spirituelle, de progrès industriel et économique. Il a fallu du courage pour ne pas désespérer de la situation internationale peu favorable à une telle entreprise. Au milieu des rumeurs de guerre et de l'insécurité générale, les préparatifs de l'Exposition continuèrent, et aujourd'hui la Suisse compte fermement qu'elle pourra la clôturer à la fin d'octobre avec un succès bien mérité. La dernière exposition nationale dut fermer ses portes en août 1914, lorsque la guerre mondiale éclata. Espérons que cette fois cette manifestation pacifique de la force helvétique pourra surmonter tous les dangers. Une chose est certaine : les étrangers qui la visiteront se sentiront comme dans un îlot de paix et de tranquillité : « Je place l'exposition, a dit le

président de la Confédération, M. Etter, dans son discours de bienvenue, sous la protection du Tout-Puissant. En son nom, nos alliances ont été jurées, et sans sa bénédiction rien de grand n'a été ni ne sera accompli dans l'histoire de notre pays. L'Exposition suisse nationale est ouverte *in nomine Domini*, au nom du Seigneur. »

Pax romana, l'union internationale des fédérations d'étudiants catholiques, dont le secrétariat est à Fribourg et qui jouit de l'active sympathie des fédérations françaises, a organisé des journées d'études à Sarnen, chef-lieu du canton d'Unterwalden, dans la Suisse centrale. Entre les habituelles séances d'études, où l'on travailla fort utilement sur des questions précises d'organisation et de collaboration, les participants de l'étranger — il en était venu de France, Pologne, Bulgarie, Yougoslavie, Luxembourg, Belgique, Angleterre, États-Unis... — ont pu, guidés par leurs amis suisses, visiter le Rütli, berceau de la Confédération, et le Ranft, où le bienheureux Nicolas Flue, saint national, a vécu en ermite. Des conférences et des manifestations populaires ont permis aux congressistes d'observer quelques-uns des traits caractéristiques de ce pays, où les libertés se joignent à l'ordre, où la centralisation est mitigée par le fédéralisme. A l'issue de ces journées mémorables, les congressistes ont été reçus par le président de la Confédération.

U. R. S. S. — *La politique* du dernier mois a été entièrement occupée par les négociations, il faudrait plutôt dire : *la joute anglo-soviétique*. Nous avons assez dit ici même comment, depuis octobre 1938, l'U. R. S. S. avait été reléguée, isolée à l'extrémité de l'Europe. On conçoit aisément la sourde rancune de ce pays pour cette perte de prestige international.

Or, la « nouvelle politique extérieure de la Grande-Bretagne », telle que M. Chamberlain voulut la définir à la Chambre des Communes le 3 avril, — politique dont l'U. R. S. S. avait été diplomatiquement avertie le 29 mars, — cette nouvelle politique allait susciter dans l'Union soviétique l'espoir d'une rentrée sensationnelle sur la scène internationale. Le Premier anglais avait dit, en parlant de l'U. R. S. S.: «Je ne prétends pas que des divergences idéologiques n'existent pas... (Mais) nous sommes heureux d'accueillir la coopération de n'importe quel pays, quel que soit son système intérieur de gouvernement, non dans un but d'agression, mais au contraire pour résister à l'agression. »

L'heure n'avait-elle pas sonné pour l'Union de s'imposer à nouveau à l'attention de l'Europe ?

Et puisqu'on venait la chercher, elle entendait faire ses conditions, affirmer ses exigences. Staline, conformément d'ailleurs à son discours au XVIIIe Congrès du Parti communiste tenu en mars, réclamerait ni plus ni moins qu'un pacte anglo-franco-soviétique, véritable alliance politico-militaire, sous le couvert néanmoins du vocable équivoque de « sécurité collective ».

Or l'Angleterre et la France, de crainte de paraître provoquer et encercler l'Allemagne (c'était du moins le motif invoqué), plus vraisemblablement dans le souci de ne recourir que modérément aux bons services de l'U. R. S. S., l'Angleterre et la France, d'un commun accord, préférèrent substituer à ce genre de sécurité collective la sécurité des pactes unilatéraux. En effet, au lendemain de l'agression de Tirana, le plan britannique allait s'efforcer d'obtenir successivement de Bucarest, Athènes, Moscou et Ankara, des garanties de résistance en face de l'expansion germanique. Bucarest et Athènes acceptèrent avec empressement, en retour de l'assistance britannique en cas d'agression. Restait à décider les deux autres capitales, et en particulier Moscou, dont il fallait s'assurer l'appui sous la seule forme de fourniture de matériel de guerre, tout au plus d'intervention de l'armée de l'air, et cela sans contrepartie appréciable...

Ces propositions, peu intéressantes pour l'U. R. S. S., il faut le reconnaître, firent l'objet des négociations des 15 et 16 avril entre Sir W. Seeds, ambassadeur de Grande-Bretagne à Moscou, et M. Litvinof. Et, comme il était à prévoir, les pourparlers n'aboutirent pas.

De nouvelles propositions britanniques furent sans doute rédigées et remises à M. Maïsky, ambassadeur soviétique à Londres. Toujours est-il que ce dernier prenait, le 18 avril, l'avion et partait pour Moscou en mission officielle diplomatique. Il était dans la capitale soviétique le 19 et devait y séjourner jusqu'au lundi 25 à minuit, signe probable que les choses n'allaient pas toutes seules et que les opinions étaient sans doute divisées ou du moins hésitantes au sein du Conseil des commissaires du peuple chargé de prendre les décisions définitives.

M. Maïsky repartait donc pour Londres le 25, mais n'y arrivait que le 28 au soir, et ne voyait Lord Halifax pour lui remettre les contre-propositions du Kremlin que le lendemain. Singulière façon de se

hâter dans une question aussi importante ! D'ailleurs, quand on interrogea à la Chambre des Communes M. Chamberlain, le lundi 1er mai, le premier ministre s'excusa de ne pouvoir encore répondre. Preuve probable que les affaires n'avaient guère avancé depuis le 18 avril !

Sur ce, le mercredi 3 mai, coup de théâtre : on apprend que M. Litvinof a donné sa démission de commissaire du peuple aux Affaires étrangères. On sait ce que cela signifie au pays des Soviets. M. Litvinof était désapprouvé. Mais de quoi? Chose plus curieuse, ce n'était pas M. Potemkine qui le remplaçait à ce poste, mais le président des commissaires du peuple, M. Molotov, que rien n'avait encore désigné comme un diplomate avéré. C'est que M. Potemkine n'était plus à Moscou, depuis une semaine qu'il en était parti inopinément (le 26 avril) en direction d'Ankara !

Que faisait donc M. Potemkine de si important à Ankara qu'on ne pouvait l'en rappeler pour succéder à M. Litvinof ? Nous le savons à présent que les négociations anglo-turques, tenues jusqu'à ces derniers jours dans le plus grand secret, nous sont désormais connues. M. Potemkine avait reçu mission d'empêcher la Turquie de tomber dans le jeu habile de l'Angleterre, et surtout mission d'empêcher la reconnaissance de la liberté des Détroits. En effet, la Turquie une fois gagnée à la politique britannique, et les Détroits une fois ouverts à la Home Fleet, Moscou perdait tout appui pour revendiquer les traités qu'elle voulait arracher à la France et à l'Angleterre.

La partie se joua donc à Ankara entre le 26 avril et le 5 mai, jour où l'Angleterre fut assurée de sa victoire.

Or, tant que cette partie n'était pas perdue pour l'U. R. S. S. à Ankara, elle pouvait encore être gagnée à Londres, mais il fallait changer de méthode. Aux négociations lentes, peut-être même aux propositions trop accommodantes d'un Litvinof, il fallait substituer le coup de poing, l'intimidation. Et tout d'abord arrêter M. Maïsky sur le chemin du retour à Londres, et si M. Litvinof lui avait remis des contre-propositions trop accommodantes, lui enjoindre de les rectifier dans un sens plus exigeant. Ce qui pourrait bien expliquer le singulier retard de cet ambassadeur parti le 25 de Moscou et introduit auprès de Lord Halifax que le 29. Ce n'était pas tout, il fallait pratiquer le chantage. L'U. R. S. S. ne s'en fit pas faute : le 30 avril, un article violent paraissait dans la *Pravda*, signé de la IIIe Internationale, et comme il n'en avait pas été publié depuis six mois,

qui invitait la IIe Internationale à reconstituer le Front unique prolétarien non seulement contre les États agresseurs, mais aussi contre les gouvernements « Capitulards » clairement nommés : l'Angleterre et la France. Puis, si cette manœuvre ne suffisait pas à faire lâcher sa position à la Grande-Bretagne, on recourrait au suprême moyen : le renvoi de Litvinof, sur le sens duquel les chancelleries ne pourraient pas se tromper. Enfin on pourrait également faire circuler dans la presse mondiale l'ombre de Rapallo... La Grande-Bretagne serait peut-être intimidée et accepterait les conditions d'un pacte bilatéral politique et militaire, comme le voulait l'U. R. S. S.

Mais, comme nous l'avons dit, le 5 mai la victoire britannique à Ankara était pratiquement assurée, le 6 elle était confirmée, et le 7 M. Potemkine, battu, pouvait rentrer à Moscou. Cette fois, c'était au tour de Londres d'intimider le Kremlin. Le Foreign Office n'attendit pas davantage. Dès le samedi 6 mai, M. Maïsky recevait une sorte d'ultimatum à transmettre à Moscou : ou bien accepter les conditions anglaises, c'est-à-dire le devoir d'assister les pays limitrophes de ses territoires en cas d'agression, avec cette seule contrepartie que l'Angleterre et la France interviendraient au cas où l'U. R. S. S. serait attaquée; ou bien rupture des négociations anglo-soviétiques.

Le 8 mai, M. Molotov recevait Sir W. Seeds et acceptait les propositions. Pour sauver la face, il demandait seulement que la Grande-Bretagne consentît à recevoir le grand État-Major soviétique dans le but de contacts d'ordre militaire.

Tel est le bilan d'un mois tragique de négociations : au passif de l'Union soviétique : échec à Ankara, échec à Londres, et renonciation à un fin diplomate qui était parvenu à introduire l'U. R. S. S. dans le concert des nations européennes et à faire conclure le pacte franco-soviétique.

M. Litvinof ira-t-il rejoindre le camarade Iéjov, ex-commissaire au ministère de l'Intérieur (GPou) et ex-commissaire aux Transports fluviaux, disgracié le mois dernier et vraisemblablement envoyé en camp de concentration ? Qui le dira ?

En *politique intérieure*, rien de nouveau, sinon une refonte des cadres supérieurs de la Marine et la signification presque exclusivement militaire donnée cette année à la fête du 1er mai. Démonstrations sensationnelles d'aviation à Moscou (603 avions), à Léningrad (350), à Minsk (200), à Vorochilov (150), à Kiev (400), à Tbilissi (250), à Kharkov (100), à Tachkent (50), à Bakou (84), à Tchita

(150), à Voronège (150), à Smolensk (100), à Stalingrad (50), sans compter les défilés de troupes en toutes ces différentes villes.

Afrique

ÉGYPTE. — *Inquiétudes.* — Suivant *al-Muçawwart* faisant état de renseignements qu'il dit reçus par les autorités britanniques, l'Italie aurait concentré 80.000 hommes sur la frontière tunisienne et 55.000 sur la frontière d'Égypte. Le même journal signale des conférences d'états-majors entre les chefs italiens commandant en Éthiopie et en Libye. Il est difficile de ne pas mettre ces préparatifs en relation avec le voyage récent en Libye du commandant en chef des armées du Reich, général von Brauchitch. Mais alors, que vient faire au Caire le maréchal Balbo ?

D'autre part, le correspondant de *l'Orient arabe* à Tripoli signale qu'une délégation de notables s'est rendue auprès du maréchal Balbo pour lui déclarer que les musulmans de Cyrénaïque et de Tripolitaine ne pourraient en aucun cas accepter de se battre contre leurs frères de Tunisie et d'Égypte. Cette démarche courageuse aurait fait grande impression. On se demande cependant si elle n'entraînera pas des représailles contre les signataires du message et les délégués qui ont eu le courage d'aller le porter au maréchal.

Amérique

CANADA. — Au moment où l'Angleterre se voit forcée de *décréter la conscription*, l'opinion publique du Dominion est nécessairement en éveil : le gouvernement canadien déclare qu'une telle mesure serait, au Canada, des plus inopportunes actuellement ; au surplus, la plupart des Canadiens se refuseraient à admettre qu'un gouvernement ait le droit de leur imposer le service militaire outre-mer. D'autre part, en cas de guerre où l'Angleterre serait engagée, la neutralité du Canada pourrait être admise en droit ou en principe, mais ne serait pas possible en fait. Abstraction faite même des sympathies naturelles envers la France et l'Angleterre, il existe trop de liens constitutionnels, trop de préférences commerciales, trop de traditions établies, pour ne pas prendre parti. Reste que la participation à une guerre européenne comporte bien des degrés, et que sur ce point l'unanimité n'est pas faite : « La conscription de 1917, affirme l'Honorable Ernest Lapointe,

ministre de la Justice, fut une erreur d'une ampleur effroyable et nous récoltons encore les résultats de cette politique inconsidérée[1] ». Le Canada, n'ayant matériellement rien à espérer d'une guerre européenne, n'étant pas en face des mêmes dangers, ne peut pas logiquement se permettre de dépenser, en proportion de ses ressources, la même somme de valeurs humaines et matérielles que les grandes Puissances directement engagées dans la guerre.

Le roi George VI et la reine Élisabeth arriveront au Canada le 17 *mai* et y séjourneront jusqu'au 18 juin. Leurs Majestés visiteront les neuf provinces de la Confédération et s'arrêteront dans les principales villes ; elles seront accompagnées, durant tout leur voyage, même dans leur courte visite officielle aux États-Unis, du premier ministre du Canada, le Très Honorable Mackenzie King. Le roi et la reine sont très sympathiques aux Canadiens ; il est certain qu'ils recevront de tous leurs sujets, français et anglais d'origine, un accueil sincère et empressé.

S. Ém. le cardinal Villeneuve, de retour du Conclave, a reçu de S. S. Pie XII *la charge de Légat pontifical aux fêtes de Domremy*, en juin prochain ; le Canada est heureux d'être associé de façon si honorable à la joie et à la piété françaises envers sainte Jeanne d'Arc.

Après plusieurs années d'une situation financière assez pénible, l'Université catholique et française de Montréal vient de recevoir du gouvernement de Québec, à la demande du chancelier (l'archevêque de Montréal), tout l'appui nécessaire pour assurer définitivement son existence et s'acquitter de ses charges.

ÉTATS-UNIS. — Le *Message* envoyé par le président Roosevelt, le mois dernier, à Hitler et Mussolini, n'a pas obtenu de réponse concluante, s'il a servi de thème à de multiples discussions. Les gens informés disent que Roosevelt s'est déterminé à cette démarche pour essayer de détendre la situation extérieure sans doute, mais en raison aussi des circonstances spéciales aux États-Unis. La loi de neutralité devait y revenir en discussion le 1er mai, puisqu'elle n'était valable que jusqu'à cette date. Prévoyant — comme il semble advenir — que les opinions différentes ne permettraient pas de donner aux

1. Pour donner une idée des sacrifices consentis par le Canada lors de la dernière guerre, rappelons que la dette actuelle du pays, *per capita*, est le double de celle des États-Unis.

nouvelles clauses une forme bien nette, capable d'impressionner les États totalitaires, le président aurait voulu faire un geste plus expressif.

Le geste affirme la conviction de Roosevelt et de nombreux Américains. Mais celle-ci doit compter avec l'opposition ou les réserves que garde outre-mer une fraction importante des citoyens vis-à-vis d'une guerre européenne. Sur ces prévisions et les réactions qu'elles amènent dans les âmes, un observateur de là-bas nous donne un bilan approximatif. La grande majorité des Américains répugne à l'idée d'une intervention dans ces hostilités éventuelles. Mais beaucoup pensent que, bon gré mal gré, les États-Unis y seront entraînés et qu'il faut se préparer à cette dure nécessité. Les avis se partageraient dans les proportions suivantes :

4 Américains sur 5 seraient opposés à la participation.

2 Américains sur 3 estiment que la guerre est inévitable.

3 Américains sur 4 sont convaincus que les États-Unis y seront engagés. (*Europe nouvelle*, 6 mai.)

En attendant, New-York a ouvert, le 30 avril, son *Exposition* où les visiteurs sont conviés à venir voir « le monde de demain » et ses merveilles. Soixante pays sont représentés.

Dans son discours d'inauguration, M. Roosevelt exprimait l'espoir que cette émulation pacifique contribuerait à abaisser les barrières entre les nations. En ce qui concerne les États-Unis, hôtes de tous les exposants, le président a dit avec lyrisme leurs intentions et leur idéal.

> Notre chariot est attelé à une étoile, mais c'est une étoile de bonne volonté, étoile de progrès pour l'humanité, étoile de plus grand bonheur et de moindre souffrance, étoile de bonne volonté internationale et, par-dessus tout, étoile de paix.

Asie

Iran. — *Mariage princier.* — Les fêtes du mariage du prince héritier, auxquelles prirent part d'importantes délégations des pays amis de l'Iran, y compris le Saint-Siège, se sont déroulées avec un faste digne des Mille et une Nuits. Parmi les trésors étalés à profusion figurait le fameux « trône des Paons », le trône du grand Mogol, d'or massif incrusté d'émaux et décoré d'énormes cabochons en pierres précieuses, rapporté des Indes, au dix-huitième siècle, par Nadir Shah, après la conquête de Delhi.

PALESTINE. — *Vers une solution du problème palestinien.* — Ceux qui attendaient des pourparlers repris au Caire, au lendemain de l'échec de la Conférence de la Table Ronde, une solution rapide du conflit palestinien ont enregistré une nouvelle déception. Après trois semaines d'échanges de vues, les entretiens du Caire ont pris fin les derniers jours du mois d'avril. Les délégués arabes se sont séparés après avoir adressé une note au gouvernement britannique. On croit savoir que cette note contiendrait des contre-propositions qui nécessiteraient de nouvelles consultations. Toujours est-il que le *Livre Blanc* que le gouvernement anglais devait adresser au gouvernement palestinien et dont on annonçait la publication pour le 2 mai n'a pas été encore publié. On croit pouvoir attribuer ce retard à la double démarche tentée en dernière heure d'une part par les délégués de la Conférence panarabe et d'autre part par le Comité d'action sioniste. L'organisme juif a adressé à Londres un memorandum conçu en termes très vifs pour exiger la remise à l'étude de la question palestinienne avant la publication du *Livre Blanc* qui doit arrêter les termes de la nouvelle politique britannique, et l'exécution des engagements Balfour relatifs à l'établissement du « foyer national juif ». Le Comité d'action sioniste se déclare décidé à ne reculer devant aucun sacrifice dans la lutte contre ce plan « détruisant l'unique espoir du peuple d'Israël ».

Si les manifestations de terrorisme se sont faites plus rares au cours de ces dernières semaines, on signale cependant une manœuvre d'assez grande envergure sur Nazareth, tentée par le nouveau chef des extrémistes arabes, un certain Abou Bakr. Les insurgés se proposaient d'exercer des représailles contre certains éléments de la population soupçonnés de collusion avec l'Angleterre. Ils ont été dispersés après un engagement sérieux.

TURQUIE. — *Négociations diplomatiques et accords.* — Depuis quelques semaines, Ankara est devenue le siège de négociations politiques des plus actives : négociations anglo-turques, négociations franco-turques, négociations russo-turques, négociations germano-turques. Les premières, entrées dans une phase nouvelle depuis le coup de force italien sur l'Albanie, ont abouti à une convention publiée le 13 mai. Il est vraisemblable que, du côté français, un accord pareil ne saurait être différé. Quant à la Russie, le voyage récent à Ankara du commissaire adjoint aux Affaires étrangères de l'U. R. S. S.,

M. Potemkine, était sans aucun doute motivé par la prétention de la République des Soviets de contrecarrer les accords méditerranéens négociés entre la Turquie, l'Angleterre et la France. On a vu plus haut l'échec de M. Potemkine.

Voyant le danger, l'Allemagne avait dépêché à Ankara M. von Papen. Il a remis ses lettres de créance le 29 avril. On connaît assez l'activité et le don de persuasion du nouvel ambassadeur germanique pour juger de l'importance que Berlin attribue à l'orientation actuelle de la politique d'Ankara. Les dernières nouvelles montrent que, de même que M. Potemkine a échoué, M. von Papen est arrivé trop tard.

Vie internationale

Depuis les événements de *Tchécoslovaquie*, de *Memel* et d'*Albanie*, qui ont été mentionnés le mois dernier, aucun nouvel État n'a encore été privé de son indépendance et n'a même subi un démembrement partiel de son territoire. Mais l'anxiété règne partout à la fois, principalement à *Dantzig*, convoité par l'Allemagne, ainsi que le *couloir* qui met la Pologne en communication avec ce port de la Baltique. Il en va de même pour l'*Asie Mineure*, convoitée par l'Italie, dont la base d'opérations serait, de ce côté, à Rhodes et en Dodécanèse ; pour la *Roumanie*, où l'Allemagne s'intéresse aux céréales et aux pétroles, tandis que la Hongrie a pour objectif la rétrocession de la *Transylvanie*. En Afrique, les objectifs italiens sont du côté de la Tunisie et de Djibouti, et aussi du côté de l'*Égypte* et du *Soudan anglo-égyptien*. D'autre part, en *Espagne*, l'axe Rome-Berlin n'apporte qu'un médiocre empressement à se dessaisir d'une protection péniblement supportée, car la prolongation de l'hypothèque italo-allemande tend à troubler le précédent équilibre des forces dans la zone occidentale de la Méditerranée. Au milieu de toutes ces perspectives de conflit et de quelques autres encore, il faut tenir compte des réactions actuelles ou éventuelles de l'*Union soviétique*, ainsi que des *deux belligérants du continent asiatique*, et, d'autre part, des *États-Unis d'Amérique*. Au total, la situation internationale est plus effroyablement confuse et inquiétante que jamais en Europe et hors d'Europe.

Le message du président Roosevelt aux deux dictateurs d'Allemagne et d'Italie avait pour but de simplifier le problème en sollicitant de l'un et de l'autre un engagement explicite, et moyennant réciprocité

complète, de ne se livrer à aucune agression, au moins pendant dix années, contre nul État européen (ou contigu à l'Europe), en les comprenant tous dans l'énumération, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. Par ailleurs, une conférence économique statuerait sur les conditions d'égal et universel accès aux matières premières ainsi qu'aux territoires de peuplement et aux débouchés commerciaux, sans les monopoles et compartimentages qui paralysent aujourd'hui, pour certains États moins favorisés, le mouvement mondial des échanges.

La double réponse du Reichsführer et du Duce se fit quelque temps attendre. Elle fut médiocrement polie. Elle ne contint aucun acquiescement positif à la proposition américaine. Elle tendit principalement à obscurcir et à embrouiller la question. Cependant, on y trouve l'expression du propos de ne pas tenter désormais d'agression contre une Puissance quelconque et d'assurer à l'Europe une longue paix. Un questionnaire est, en outre, envoyé par le Reichsführer aux États voisins de l'Allemagne pour leur demander s'ils se sentent menacés dans leur indépendance par Berlin (la réponse ne pouvait être naturellement que négative) et pour leur offrir, si la chose leur convient, de conclure un pacte de non-agression et de garanties de leurs frontières.

Le discours du Reichsführer sur Dantzig affirme d'ailleurs la volonté de réincorporer cette ville et son couloir dans l'Empire allemand et n'exclut pas la perspective d'un coup de force si la Pologne ne se résigne pas à une cession amiable et prochaine. Par contre, *le colonel Beck, au nom du gouvernement de Varsovie*, manifeste avec netteté l'intention de ne renoncer ni à Dantigz ni à son couloir et de repousser par la force toute incursion armée sur le territoire polonais. En revanche, il se déclare disposé à toute négociation amiable pour l'aménagement des intérêts divers de la Pologne et de l'Allemagne, si enchevêtrés autour de Dantzig et du couloir. L'opinion européenne se montre à peu près unanime à considérer l'attitude polonaise comme parfaitement raisonnable et mesurée.

La Grande-Bretagne fait face aux événements de plusieurs manières efficaces. D'abord, c'est le renforcement considérable de son *effort militaire*, à la fois terrestre, maritime et aérien, d'accord avec tout l'Empire. C'est ensuite l'établissement de la conscription, ou du *service militaire obligatoire*, réforme à laquelle l'opinion anglaise (sauf au cours même de la dernière guerre) avait toujours été rigou-

reusement réfractaire. C'est encore la conclusion ou le resserrement de pactes de *garantie des frontières, moyennant réciprocité*, non seulement avec la *France*, mais avec la *Pologne*, avec la *Turquie*, et aussi avec des suggestions semblables auprès de la *Grèce* et de la *Roumanie*. Mais, pour ces deux derniers États, la manœuvre britannique est contrebalancée, non sans quelque succès, par la manœuvre italo-allemande. Enfin, on a vu plus haut les tentatives de *rapprochement anglo-soviétique* dont la valeur reste incertaine, à cause des différences de vues entre Londres et Moscou, à cause de désaccords au dedans de l'Union soviétique (disgrâce de Litvinof), et à cause du fait que le concours de Moscou est un motif d'alarme pour la *Pologne* et la *Roumanie* beaucoup plus qu'un élément de sécurité pour ces deux pays. A cet égard, la situation oscille d'un jour à l'autre.

La conscription britannique n'a décidément pas été rendue obligatoire en *Irlande du Nord* en raison de motifs de politique intérieure, qui ont notamment déterminé la vive opposition des catholiques irlandais et de leurs évêques.

La Hongrie et la Yougoslavie resserrent de leur côté leurs liens de solidarité, non peut-être sans quelque malaise, avec l'axe Rome-Berlin. La *Lithuanie*, dont les rapports furent longtemps difficiles avec la *Pologne*, reprend, dans les circonstances actuelles, de meilleures relations d'amitié avec cette dernière. Les quatre États scandinaves, *Danemark*, *Suède*, *Norvège*, *Finlande*, demeurent fidèles à leur politique de stricte neutralité, sans vouloir contracter aucun pacte ni d'un côté ni de l'autre.

La conclusion, à Milan, d'une *alliance militaire* entre *l'Allemagne et l'Italie* ne fait que confirmer une situation déjà existante depuis quelque temps. Mais elle paraît présenter une valeur « spectaculaire » pour équilibrer les divers pactes de solidarité que vient de contracter la Grande-Bretagne. En outre, on en retire l'impression que, vu les circonstances, c'est l'Italie qui se trouve placée de plus en plus sous la suzeraineté de l'Allemagne.

L'effort évident de l'axe Rome-Berlin est de compromettre et d'entraîner *la nouvelle Espagne* dans une alliance avec l'Allemagne et l'Italie, en mémoire du concours italo-allemand procuré au gouvernement de Burgos contre l'ancienne Espagne rouge. De son côté, la nouvelle Espagne semble résolue à donner à l'Axe des marques de gratitude politique, mais aussi de garder *une exacte neutralité dans tout conflit européen* et de conserver la paix dans ses frontières

et dans ses possessions d'outre-mer, pour travailler à sa reconstitution intérieure, civique et sociale, après plusieurs années de guerre sanglante.

Saint-Siège

Le Souverain Pontife Pie XII continue de pourvoir à l'organisation des divers services de l'administration du Saint-Siège et de prendre contact, comme Pape, avec chacun des gouvernements étrangers. Le 20 avril, il a choisi pour secrétaire d'État *le cardinal Luigi Maglione*, qui résidait à Rome depuis 1936, et qui, après avoir représenté le Saint-Siège en Suisse, avait été nonce apostolique en France de 1926 à 1936.

Le Congrès eucharistique national célébré à Alger, au centenaire de la fondation de ce siège archiépiscopal, a présenté, pour la Papauté, une grande importance en vue de l'évangélisation de l'Afrique du Nord, ainsi que de toutes les missions catholiques dans l'Afrique entière et particulièrement dans toutes les régions de l'Empire colonial africain de la France. Le discours radiodiffusé du Saint-Père, le jour de la clôture, a produit partout une impression et une émotion considérables dans le sens de la paix de Dieu entre les peuples.

Au moment où nous écrivons, *la diplomatie pontificale* est en pleine activité dans les *capitales de la Pologne, de l'Allemagne, de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne* pour acheminer à un règlement pacifique des problèmes qui menacent la paix européenne, notamment de la question de Dantzig. Nous reviendrons sur ce sujet dans les *Études* du 5 juin. Jusqu'à ce jour (11 mai), la presse a publié des informations absolument prématurées, qui ont amené un démenti catégorique de toutes les rumeurs fantaisistes. Le fait incontestable est celui de *sondages* en vue de discerner la nature exacte des négociations qui pourraient avoir quelque chance heureuse de succès.

REVUE DES LIVRES

Action catholique : A. de Soras 561
Portraits : P. Henry-Bordeaux; G. Bernoville. 562
Histoire : P. Champion; V. Martin 564
Missions : I. Bonnaud; T. R. P. G. Quesnard; C. Lhotte et É. Dupeyrat. . . 566
Colonies : A. Bernard; Capitaine M. Mennerat 567
Visages de la France : Joseph-Barthélemy; R. Alix. 569
Éducation : É. Pirolley; M. Csaba. 570
Mariage, Divorce : L. Artus. 571
Aviation : J.-P. Duret 573
Romans et Nouvelles : H. Bordeaux; Ph. Amiguet; D. Ergaz; Magali 573
Animaux : Ch. Kearton. 575

ACTION CATHOLIQUE

Alfred de Soras, S. J. — Action catholique et Action temporelle. *Simples Réflexions sur des Expériences.* **Paris, Éditions *Spes*, 1939. Prix : 12 francs.**

Quand on a achevé la lecture de ce livre au sous-titre trop modeste, on a l'impression qu'une continuité rigoureuse est possible, est nécessaire, entre les plus hautes chaires de l'enseignement religieux et la plus humble action, temporelle ou spirituelle. Il y a là un message de grande importance pour les progrès à venir de l'Action catholique. Celle-ci vivra et croîtra dans la mesure où l'intelligence des maîtres s'emploiera à éclairer l'action des militants, et où l'action des militants s'enracinera dans le dogme.

Une loi de structure s'impose en effet et domine tous les débats possibles en matière d'Action catholique : la loi d'incarnation. Jugeons de sa profondeur et de son étendue en décelant son existence dans tous les domaines de la vie du chrétien. Le P. de Soras illustre avec toute la clarté désirable un mot de Péguy qu'il ne cite pas, mais qui mériterait d'être inscrit au seuil de son livre : « L'Incarnation, la seule histoire intéressante qui soit jamais arrivée. » « Le spirituel et le temporel, s'ils répondent à leur loi intime, vont à la rencontre l'un de l'autre : le spirituel tendant à s'incarner dans le temporel et le temporel tendant à se faire vivifier par le spirituel. Cette marche du spirituel et du temporel l'un vers l'autre pour s'embrasser constitue essentiellement l'opération chrétienne sur terre » (p. 45). Les reproches d'évasion et les consignes d'abstention qui nous viennent d'adversaires malveillants sont à repousser. A repousser également une subordination pure et simple des institutions professionnelles ou politiques

En même temps, les œuvres d'assistance et de prévoyance tinrent une place notable dans son activité. La vie agricole y eut aussi une part non négligeable, avec la gestion de son charmant domaine normand d'Orgeville, provenant de la famille de son épouse, Adèle de Malherbe.

L'un des attraits de la physionomie morale de Louis Bonjean est qu'elle n'est pas *conformiste*. La diversité un peu désordonnée des influences qui traversèrent sa carrière fit que toutes ses idées ne furent pas du même côté ; quelques-unes de ses sympathies contrastèrent avec les inclinations majeures de son esprit et de sa conduite. Nous pensons, par exemple, à son amitié avec le prince Jérôme-Napoléon, dont l'impiété causait scandale.

M. Bernoville fait la juste part des choses à propos des aspects contestables du rôle de Louis Bonjean au Sénat impérial : par exemple, à propos du gallicanisme et de l'ultramontanisme, de la question romaine, des Jésuites et des autres Congrégations. En effet, l'on retrouve ici toutes les controverses, tous les préjugés, en même temps que toutes les vertus et tous les mérites d'un milieu et d'une époque.

Le chapitre sur la Commune est naturellement le plus beau et le plus émouvant de tout le volume. Mais on ne doit pas taire non plus le dernier chapitre, sur la survivance de la grandeur morale du président Bonjean dans le sanctuaire et dans les œuvres fécondes de la propriété d'Orgeville. Yves de la Brière.

HISTOIRE

Pierre Champion. — **Charles IX.** *La France et le Contrôle de l'Espagne avant la Saint-Barthélemy*. Paris, Grasset, 1939. In-8, 426 pages et 8 héliogravures. Prix : 50 francs.

Cinq années seulement de la vie de Charles IX (1566-1571) forment la matière de ce volume. M. Pierre Champion y étudie dans le plus grand détail l'effort du roi d'Espagne pour contrôler étroitement la politique française, à l'occasion des guerres religieuses. Cette dangereuse tutelle, que favorisa tout d'abord l'attitude ondoyante de la reine mère, prit fin provisoirement lorsque, à partir de 1570, Charles IX entendit mener une politique personnelle et songea même un moment à soutenir contre l'Espagne une révolte des Pays-Bas. L'auteur a largement exploité pour ce travail la correspondance de l'ambassadeur espagnol, D. Francès de Alava, avec son gouvernement (série K des Archives Nationales, 1503-1528). La source est excellente et nous révèle des détails bien curieux sur les ambitions espagnoles comme sur les hésitations de la politique royale en ces temps troublés. Mais la mise en œuvre n'est point, à notre avis, des plus satisfaisantes. Au lieu d'un exposé synthétique, l'auteur nous offre une manière de film où l'on voit se dérouler, presque au jour le jour, la politique royale, avec ses redites, ses piétinements et ses contradictions. Il

prétend ainsi nous donner plus fidèlement « l'image de la vie ». Bien que M. Pierre Champion excelle à conter, quand il le veut, il est à craindre que son lecteur ne s'ennuie ou ne se perde dans les innombrables méandres d'un récit trop lâche et trop capricieux.

Joseph LECLER.

Victor MARTIN, doyen de la Faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg. — **Les Origines du Gallicanisme.** Paris, Bloud et Gay, 1939. Deux vol. gr. in-8, 366 et 382 pages. Prix : 150 francs.

Il y a quelques années, dans une modeste étude (*Recherches de Science religieuse*, 1933 et 1934), nous avions essayé de préciser ce que l'on entendait en France sous le nom de « libertés de l'Église gallicane ». Le savant travail de Mgr MARTIN est beaucoup plus large en son objet, puisqu'il traite dans son ensemble le problème du gallicanisme à ses origines. Si nous avons bien compris la thèse de l'auteur, le gallicanisme est constitué par l'intime association de trois idées fondamentales : l'absolue indépendance du roi au temporel, la supériorité du concile œcuménique sur le pape, la limitation des pouvoirs pontificaux par un ensemble de canons antiques, dont l'Église de France, appuyée par son roi, s'est constituée la gardienne. L'un ou l'autre de ces principes peut bien se trouver affirmé par d'autres Églises nationales ; mais c'est leur union étroite qui donne au gallicanisme son caractère spécifique. Une telle jonction ne s'est point réalisée, comme bien l'on pense, du jour au lendemain. Les origines et la formation du gallicanisme sont donc assez complexes, et l'on comprend assez bien que l'ouvrage de Mgr Martin se présente un peu comme une histoire des relations de l'Église de France et de la papauté, depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la Pragmatique Sanction de Bourges (1438). Il nous paraît cependant que cette étude, essentiellement doctrinale, eût gagné à être plus nerveuse et plus concise. Pour l'exposé des faits, l'auteur n'a point cherché à nous apporter du nouveau, de l'inédit, leur rappel n'était donc nécessaire que dans la stricte mesure où il se trouvait postulé par l'évolution des doctrines et des attitudes.

Pour Mgr Martin, le gallicanisme est éclos très exactement en 1398, lorsque fut décidée par le concile parisien la première soustraction d'obédience ; cela veut dire, dans sa pensée, que les trois éléments dont se compose le gallicanisme se trouvaient pour la première fois conjointement affirmés. Il y aurait beaucoup à dire sur cet acte de naissance dont la précision nous inquiète. Beaucoup penseront avec nous sans doute que, dès l'époque de Philippe le Bel, le gallicanisme se portait assez bien.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici un sujet si complexe. Disons seulement qu'en ce qui concerne l'idée conciliaire et son évolution, l'exposé de Mgr Martin manque un peu de netteté. Il ne montre pas assez bien comment les indications tirées des textes canoniques —

et dont on ne pouvait conclure à une supériorité accidentelle du concile — ont été renforcées par un grand courant de théories démocratiques qui, d'abord appliquées à l'État, l'ont été ensuite à l'Église (cf. nos articles sur *les Théories démocratiques au Moyen Age*, dans les *Études*, 5 et 20 octobre 1935). De ces théories l'on pouvait tirer sans peine la thèse de la supériorité normale du concile sur le pape. On peut regretter enfin que l'auteur semble ignorer les divers ouvrages et articles de M. Franz Bliemetzrieder sur la question du concile pendant le Grand Schisme (v. g. *Das Generalkonzil im grossen abendländischen Schisma*, Paderborn, 1904) ; il y eût trouvé mentionnés ou édités de nombreux écrits polémiques.

Ces réserves faites, il faut reconnaître que ce vaste exposé sur les origines du gallicanisme est brossé de main de maître. Jamais encore pareil sujet n'avait été traité avec cette ampleur et cette richesse de documentation. Un tel ouvrage n'intéressera pas seulement les érudits, il se recommande à tous ceux qui voudraient connaître d'un peu près l'un des aspects les plus typiques de notre histoire religieuse nationale. Joseph LECLER.

MISSIONS

I. BONNAUD. — **L'Apostolat en Haïti.** *Journal d'un Missionnaire.* Librairie Quéré-Inizan, à Landivisiau (Finistère), et Séminaire Saint-Jacques, par Lampaul-Guimilian (Finistère). In-8, illustré, 203 pages. Prix : 20 francs.

La république d'Haïti, tout entière catholique, peut encore passer pour terre de mission. Le clergé indigène y est encore trop peu nombreux pour qu'on puisse se passer de prêtres venus du dehors. C'est la Bretagne surtout qui les fournit. De leur apostolat parmi les Noirs, le P. I. BONNAUD nous donne un tableau vivant dont son expérience de curé fait tous les frais. L'idée qu'on peut s'y faire des Haïtiens et de leur caractère est des plus sympathiques. Braves gens gais, hospitaliers, facilement tapageurs, sincèrement catholiques en général, mais qui auraient besoin d'un clergé dix fois plus nombreux. Il y a des paroisses de 30.000 à 40.000 âmes. Ce livre du P. I. Bonnaud nous montre un curé aux prises avec les difficultés courantes : bâtisseur, organisateur, réformateur, autorité sociale. Naturellement, le dernier mot de l'ancien missionnaire est *Mitte operarios...* A. BROU.

T. R. P Gervais QUESNARD, supérieur général des Augustins de l'Assomption. — **Le Tour du Monde par l'Extrême-Orient.** Paris, Maison de la Bonne Presse, 1938. 142 pages, 19 x 12, carte. Prix : 12 francs.

Jérusalem, Ceylan, l'Inde anglaise, l'Indochine, les Philippines, la Chine, la Mandchourie, le Japon, Honolulu, les États-Unis, tel

est le périple — 50.000 kilomètres — où nous entraîne le T. R. P. Gervais QUESNARD. Au centre, le Congrès eucharistique de Manille, et, pour terminer, le pont du transatlantique *Normandie*. D'enchantements en enchantements. Le grand voyageur qui, déjà dans *le Miracle des Églises noires*, nous invitait aux vastes espoirs que fait naître l'Afrique centrale chrétienne, ne peut traverser les terres d'Asie sans rencontrer à chaque escale les gros problèmes missionnaires propres à chaque pays. Il les relève et les présente en voyageur très averti, et qui sait voir. Son petit livre pourrait servir d'introduction au lecteur un peu pressé qui désire s'initier aux études missionnaires. A. BROU.

Céline LHOTTE et Élisabeth DUPEYRAT. — **Dame Pauvreté chez les Maîtres du Monde.** *L'Épopée franciscaine en Chine au XIIIe Siècle.* Paris, Éditions franciscaines, 1939. In-12, 192 pages. Prix : 15 francs.

Peu de Français moyens connaissent avec quelque précision l'extraordinaire empire mongol que gouverna Gengis-Khan, et qui allait des mers de Chine au centre de l'Europe. Mais bien moins connues encore sont les pérégrinations de deux Frères mineurs envoyés aux successeurs du conquérant par le Pape en 1245 et par le roi saint Louis en 1253. Ces deux voyages, effectués par Jean de Plan-Carpin et par Guillaume de Rubrouck au prix de dangers et de fatigues qu'on a peine à s'imaginer, sont contés ici avec un scrupuleux souci de vérité, mais aussi avec un entrain, une précision et une simplicité qui donnent à ces pages le plus vif attrait.

Voilà bien une œuvre comme nous souhaiterions en voir surgir un grand nombre : de l'histoire solide et documentée, mais vivante et pittoresque ; une magnifique leçon de dévouement et d'héroïsme, mais où les faits parlent seuls, et où nulle indiscrète prédication ne refroidit l'intérêt ; une mise en lumière de personnages originaux, un aperçu extrêmement évocateur sur une époque, un pays, une civilisation aussi étranges que peu connus du grand public. Oui, il y a beaucoup à apprendre à la suite de ces hardis voyageurs et de leurs habiles biographes. Alphonse de PARVILLEZ.

COLONIES

Augustin BERNARD. — **Afrique Septentrionale et Occidentale** (*Géographie universelle*, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois. Tome XI : 1re partie : *Généralités. Afrique du Nord*). Paris, A. Colin, 1937. In-8 grand jésus (20 × 29), 284 pages, 74 figures dans le texte, 89 photographies hors texte et 1 carte en couleur hors texte. Prix : 100 francs.

Nul plus qu'Augustin BERNARD n'est chez lui en Afrique du Nord.

Témoin de l'éclosion et de l'évolution du protectorat marocain, collaborateur de Lyautey, associé en Algérie à l'œuvre des grands gouverneurs généraux que furent J. Cambon, Laferrière, Révoil, Jonnart, familier de la première heure avec les problèmes tunisiens, cet universitaire n'a rien du géographe en chambre. C'est sur le terrain qu'il a étudié les questions si complexes qui se posent au sujet de cette France africaine, à la fois une et diverse, que sont les trois départements et les deux protectorats.

Le premier volume que nous venons de lire débute par une Introduction générale sur la structure, le relief, le climat, les zones de végétation, la population et le rôle économique du continent africain. Dans ce domaine ainsi délimité, M. A. Bernard étudie d'abord l'unité géographique du vaste quadrilatère de hautes terres qui embrasse d'ouest en est le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, constituant chacun une région naturelle très marquée par ses caractéristiques géographiques, son économie, le caractère de sa population, le degré de son évolution au sein de l'ensemble nord-africain.

A une époque où dans le domaine colonial se posent incessamment de nouveaux problèmes, ce beau livre de science très hautement dominée rendra d'éminents services. Qu'il s'agisse de la politique proprement dite et des solutions vers lesquelles elle doit s'orienter ou de l'économie nord-africaine dont l'harmonisation avec les intérêts concurrents de la Métropole requiert une délicate mise au point, l'ouvrage de M. A. Bernard apporte, dans tous les domaines, les éléments de solution les plus opportuns. Louis JALABERT.

Capitaine M. MENNERAT. — **Tunisiens héroïques au Service de la France.** *L'Épopée du 4e Tirailleurs sur le Front français.* Préface du maréchal Franchet d'Espèrey. Paris, Berger-Levrault, 1939. In-8, 642 pages, avec 32 dessins, 53 photographies, 21 croquis et 3 planches en couleurs. Prix : 60 francs.

Croix de guerre à six palmes, fourragère rouge et Légion d'honneur accrochées à leur drapeau disent assez quel fut l'héroïsme de ces Tunisiens qui, à l'appel de la Patrie, accoururent pour mêler leur sang à celui de leurs frères de France. L'histoire du régiment héroïque méritait d'être contée. Elle nous promène sur tous les champs de bataille où la fameuse division marocaine, dont faisait partie le 4e tirailleurs, accomplit tant de prouesses et laissa tant des siens. Un hommage rendu aux chefs qui eurent nom Muller, Maurice, Dardenne, Dugan, Aubertin, le capitaine MENNERAT nous initie à la vie du régiment, à ses faits d'armes et aux actes magnifiques de tant d'obscurs héros dont le nom et le souvenir doivent passer à la postérité.

Le lecteur sera peut-être un peu déconcerté par la masse du volume et l'abondance des citations qui paraissent l'alourdir. Mais au jour où d'autres nous les disputent, la France se devait de publier les

est le périple — 50.000 kilomètres — où nous entraîne le T. R. P. Gervais QUESNARD. Au centre, le Congrès eucharistique de Manille, et, pour terminer, le pont du transatlantique *Normandie*. D'enchantements en enchantements. Le grand voyageur qui, déjà dans *le Miracle des Églises noires*, nous invitait aux vastes espoirs que fait naître l'Afrique centrale chrétienne, ne peut traverser les terres d'Asie sans rencontrer à chaque escale les gros problèmes missionnaires propres à chaque pays. Il les relève et les présente en voyageur très averti, et qui sait voir. Son petit livre pourrait servir d'introduction au lecteur un peu pressé qui désire s'initier aux études missionnaires. A. BROU.

Céline LHOTTE et Élisabeth DUPEYRAT. — **Dame Pauvreté chez les Maîtres du Monde.** *L'Épopée franciscaine en Chine au XIIIe Siècle.* Paris, Éditions franciscaines, 1939. In-12, 192 pages. Prix : 15 francs.

Peu de Français moyens connaissent avec quelque précision l'extraordinaire empire mongol que gouverna Gengis-Khan, et qui allait des mers de Chine au centre de l'Europe. Mais bien moins connues encore sont les pérégrinations de deux Frères mineurs envoyés aux successeurs du conquérant par le Pape en 1245 et par le roi saint Louis en 1253. Ces deux voyages, effectués par Jean de Plan-Carpin et par Guillaume de Rubrouck au prix de dangers et de fatigues qu'on a peine à s'imaginer, sont contés ici avec un scrupuleux souci de vérité, mais aussi avec un entrain, une précision et une simplicité qui donnent à ces pages le plus vif attrait.

Voilà bien une œuvre comme nous souhaiterions en voir surgir un grand nombre : de l'histoire solide et documentée, mais vivante et pittoresque ; une magnifique leçon de dévouement et d'héroïsme, mais où les faits parlent seuls, et où nulle indiscrète prédication ne refroidit l'intérêt ; une mise en lumière de personnages originaux, un aperçu extrêmement évocateur sur une époque, un pays, une civilisation aussi étranges que peu connus du grand public. Oui, il y a beaucoup à apprendre à la suite de ces hardis voyageurs et de leurs habiles biographes. Alphonse de PARVILLEZ.

COLONIES

Augustin BERNARD. — **Afrique Septentrionale et Occidentale** (*Géographie universelle*, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois. Tome XI : 1re partie : *Généralités. Afrique du Nord*). Paris, A. Colin, 1937. In 8 grand jésus (20 × 29), 284 pages, 74 figures dans le texte, 89 photographies hors texte et 1 carte en couleur hors texte. Prix : 100 francs.

Nul plus qu'Augustin BERNARD n'est chez lui en Afrique du Nord.

et créatrice, qui lui incombe. Le volume se termine sur une citation anonyme, qui n'est pas sans analogie avec certaines paroles du cardinal Verdier, et où l'on résume la vocation de la France dans l'idéal de liberté que notre pays présente au monde.

Le dessein de M. Alix ne manque ni de grandeur ni de beauté. Pour le réaliser pleinement selon le plan qu'il s'est fixé, il fallait une érudition très solide, très étendue et très dominée : si l'on feuillette la bibliographie du volume, on y trouvera sur l'histoire de France surtout des ouvrages de vulgarisation, et l'on s'étonnera peut-être un peu de l'assurance des jugements que porte l'auteur sur des personnalités aussi difficiles à apprécier qu'un Louis XI, un Étienne Marcel, un Richelieu, un Colbert. S'il faut parler de l'histoire de la pensée, je crains que les historiens et les admirateurs de Descartes ne refusent d'accepter le cartésianisme de convention qu'on nous présente dans ce livre, et que les philosophes de nos jours soient un peu surpris par les pages où on les juge, à l'aide, semble-t-il, d'un petit livre de M. Gonzague Truc.

Il reste, malgré ces réserves sur la partie historique, que ce livre nous donne une vue de la patrie française qui mérite de retenir l'attention : celle qu'un Français intelligent se fait de son pays ; on lira certainement avec intérêt les deux derniers tiers du volume, qui traitent de la civilisation française, de l'état présent et de l'avenir de la France. Robert Rouquette.

ÉDUCATION

Émile Pirolley. — **L'Éducatrice chrétienne.** Collection « Problèmes d'Éducation ». Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1936. In-8, 224 pages. Prix : 10 francs.

Recueil de conseils pratiques mais non techniques, ce livre s'adresse aux professionnelles de l'enseignement libre. Il leur sera un guide précieux de formation personnelle et les aidera de conseils autorisés d'une expérience très concrète dans leur apostolat quotidien.

L'auteur a le mérite de mettre en clair la beauté de l'œuvre de l'éducatrice chrétienne, et le courage de rappeler que, plus que toute autre, la vocation de l'enseignement chrétien demande le don continuel de soi à Dieu et aux âmes, dans un esprit de collaboration loyale et courtoise avec les collègues, les familles et les autorités civiles ou religieuses. Jean Bru.

Marguerite Csaba, docteur en médecine à Budapest. — *La Vie en Fleur.* Deuxième partie : **Ce qu'une jeune Fille du XXe Siècle doit savoir.** Adaptation française par Marie Francœur, avec un Avant-propos de Mgr Tihamer Toth. Paris, Casterman, et Mulhouse, Éditions Salvator, 1939. In-12, 272 pages. Prix : 18 francs.

C'est à la jeune femme, ou à la jeune fille pour qui se pose la ques-

tion du mariage, que s'adresse Mme Csaba. Son expérience médicale et sociale lui permet de mettre en scène, de la manière la plus précise et la plus vivante, de graves et délicats problèmes : pourquoi l'on refuse la maternité, comment on veut parfois y échapper par un crime, quels dangers certaines pratiques coupables font courir au corps et à l'âme. D'autres chapitres étudient les droits des femmes, les conditions d'un mariage heureux et sage, les peines et les exigences chrétiennes du célibat. Rien de plus prenant que ces dialogues, ces faits, saisis sur le vif, et qui nous mettent sans cesse en pleine réalité. Parfois, justement parce que le récit nous amène en face d'un cas bien délimité, aux circonstances dûment spécifiées, il y aurait imprudence à généraliser trop vite la solution et à l'appliquer telle quelle à n'importe qui. Mais à celles qui se garderont des généralisations irréfléchies, à celles que leur âge invite à étudier de près la morale familiale et conjugale, si étrangement méconnue dans une trop grande partie de la société et de la littérature actuelles, il faut conseiller ce livre, aussi solide et bienfaisant qu'il est agréable à lire. Alphonse de Parvillez.

MARIAGE, DIVORCE

Louis Artus. — **L'Hérésie du Bonheur.** Paris, Plon, 1939. In-16.

Encore un livre sur le divorce. Avant de traiter le sujet, M. Louis Artus nous explique son état d'âme. Sa conscience de chrétien s'incline devant la loi religieuse, mais sa pitié humaine se fait indulgente pour les victimes du mariage malheureux qui s'échappent de la geôle par la porte du divorce.

Et voici maintenant le cas concret. Un ingénieur, Michel Darcy, après avoir épousé Arlette Lemollec, très belle et riche héritière d'une firme rouennaise, éprouve vite une déconvenue. Madame ne veut pas d'enfants et mène une vie indépendante. Or, avant cette union, Marie Moriceau, une charmante voisine, brûlait d'une flamme secrète pour ce même Michel. Celui-ci n'a pas daigné voir l'offre de cette existence. Il comprend trop tard qu'il a manqué son bonheur.

Les événements marchent, ils amènent une rupture entre les époux mal assortis, une faute entre Michel et Marie. La jeune fille, dans son désespoir, tente d'abord de s'empoisonner. Devenue mère, illusionnée par l'espérance de voir le premier mariage déclaré nul à Rome (la procédure, longuement décrite, aboutit au rejet de la demande), elle finit par consentir à la situation irrégulière. Mais le remords empoisonne ses jours et, par répercussion, ceux de son compagnon. Finalement, les deux amants, lancés dans une course folle à la mort, sont sur le point d'être brisés avec la torpédo qui les emporte, contre un mur surmonté d'un crucifix. Au dernier instant, un réflexe ou un sursaut amène un coup de frein. Un pneu éclate. « Arrêtés,

suspendus au bord de quel abîme! Michel et Marie, à jamais séparés, pleurèrent. »

Cette fin romantique — qui n'en est pas une — trahit sans doute l'hésitation de l'auteur à conclure une histoire narrée avec grand talent.

L'histoire elle-même présente le divorce sous son aspect le plus avantageux. Personne n'en souffre. Arlette Lemollec elle-même a « refait sa vie ». Michel et Marie s'aiment d'un amour fidèle. Deux fillettes animent le foyer. Seul, le remords de la jeune femme est un obstacle au bonheur.

Les forces vives viennent donc ici s'opposer au veto tout négatif d'une loi religieuse qui ne donne pas ses raisons. Et ce caractère ingrat de la discipline est encore accusé par ses porte-parole. L'un d'eux, l'abbé Monnier, est gêné de son rôle. Il regrette lui-même de s'être lié par les chaînes de la chasteté sacerdotale, il montre sa connivence avec la faute de ses amis. L'autre censeur est une vieille fille, la tante Isabelle, dont l'intransigeance morale est peut-être faite partiellement d'un inconscient dépit.

Pour expliquer ou excuser pourtant la suprématie qu'il accorde à la règle, M. Artus mentionne simplement que les mortels se trompent en proclamant leur droit d'être heureux ici-bas. C'est « l'hérésie du bonheur ».

L'hérésie n'est réelle que si le bonheur se cherche aux dépens du devoir. Quant au devoir, il aurait été bien avisé de rappeler ici quelques-uns des motifs qui l'appuient.

Si le divorce peut, dans des cas analogues à celui qui nous est conté, amener une libération, cet avantage occasionnel ne saurait faire fléchir la loi religieuse qui l'interdit. Car, une fois admis sous le bénéfice de ces circonstances favorables, il augmenterait les ruines que déjà la permission légale le met en mesure d'accumuler. La famille, les enfants, la société sont ses victimes sitôt qu'on l'a autorisé à pénétrer dans la place sous le prétexte d'y apporter son remède trompeur. Et même il arrive que les « bonheurs » individuels éprouvent la duperie de ses promesses. L'auteur anglais Chesterton rappelait combien ces histoires modernes finissaient souvent mal, malgré la complaisance qui leur donne une issue semblable à celle des contes de jadis dont les cloches nuptiales étaient l'accompagnement obligé.

> Lorsque, grâce à la marraine fée, le prince et la princesse ont divorcé, le réformateur est sûr qu'ils seront toujours heureux. J'aime le romanesque, mais à la condition qu'il ait pour point de départ la vie réelle : or quiconque a la moindre idée de la réalité sait que, neuf fois sur dix, les époux divorcés sont loin de jouir d'un tel bonheur.

La pitié de M. Artus est donc restée trop unilatérale ; en compatissant au malheur de ses héros, elle a oublié, ou négligé de dire, les

graves misères que provoquent les amours indisciplinées dont ils se réclament.

Quant à la force de la passion, elle est, au contraire, montrée dans toute sa vigueur en des scènes très sensuelles. Il n'était pas besoin de ces informations trop explicitement et fâcheusement descriptives pour rappeler que « le fleuve de feu » roule en effet des eaux brûlantes. Henri du PASSAGE.

AVIATION

Jean-Pierre DURET. — **P. S. V.** *Pilotage sans Visibilité.* Préface de J. Kessel. Illustrations de Geo Ham. Paris, Plon, 1938. In-16, 187 pages. Prix : 15 francs.

J'ai ouvert ce livre, cherchant des histoires dramatiques pour des enfants qui s'intéressent à l'aviation. Seuls, les plus grands de ceux à qui je pensais pourraient le comprendre. Car ce qui importe ici beaucoup plus que le récit, c'est le sentiment contenu mais puissant, et, expliquant la noblesse du sentiment, une conception de la vie, du risque humain, du service, de la responsabilité qui grandit. « Toute la beauté du courage repose sur l'acceptation de la responsabilité et la certitude que l'on a de s'en tirer avec honneur. » Les récits de *P. S. V.* ne sont qu'une émouvante illustration de cette « sentence » qui a été vécue avant d'être écrite. Livre tonifiant à recommander à des jeunes gens. Jean RIMAUD.

ROMANS ET NOUVELLES

Henry BORDEAUX. — **Le Gouffre.** *Roman.* Paris, Plon, 1938. In-16, 240 pages. Prix : 18 francs.

Par quel prodige de maîtrise de soi le commandant Darcy a-t-il pu cacher à la jeune femme de son camarade et ami, le capitaine André Simard, qu'il l'aimait ? Trop loyal et trop honnête pour troubler un cœur et risquer de briser un foyer, il s'est tu et la « petite Anne » a joui délicieusement de cette amitié virile sans songer à plus ni penser à mal. Blessé à mort, se sentant perdu, Darcy a laissé échapper son secret. Simard sait. L'aveu ne l'a d'abord pas troublé, il avait tellement confiance en lui et il est si sûr d'elle. Mais en y réfléchissant, il a senti l'inquiétude, bientôt le doute, enfin une demi-certitude se glisser dans son cœur. Il soupçonne une innocente. Maladroit, il a l'imprudence de parler, et voilà que par un travail insidieux la redoutable confidence s'enfonce dans le cœur d'Anne. Elle s'éprend d'une tendresse posthume, qui sera vite de l'amour, pour l'ami disparu. Elle s'aperçoit que pour elle il aurait pu être autre chose si elle avait su, si elle avait voulu, et dans son cœur troublé elle lit qu'elle aurait voulu. Le gouffre qu'elle ignorait se creuse dans son âme jusqu'à ce que, n'ayant point failli, sa mort du

moins soit une trahison, puisqu'elle meurt dans l'amour de l'autre.

M. H. Bordeaux s'est penché sur « cet abîme de mystère » que peut recéler le cœur d'une honnête femme, saine et équilibrée, lac transparent et pur qu'a troublé jusque dans son fond le jet imprudent d'une pierre. Cette analyse pathétique s'encadre dans ce fragment d'épopée que fut l'héroïque résistance aux assauts d'Abd el Krim devant Ouezzan.

Louis Jalabert.

Philippe Amiguet. — **Où volent les Aigles ?** Paris, Albin Michel, 1938. In-16, 251 pages. Prix : 18 francs.

Fuir les plaines où voudraient le retenir la promesse d'une vie facile, l'appât du gain, le poids des conventions et des mornes routines, les plaines où l'on se heurte au gendarme, aux chicanes de l'administration, où l'on demeure rivé aux chaînes du métier, où l'on s'amollit aux beuveries éternelles de l'auberge dans la fumée des pipes, aux sourires provocants de Pepina, la trop facile servante ; fuir pour gagner l'asile des sommets où l'homme est enfin son maître, où l'on va seul, avec son chien et son fusil, parmi les éboulis que couronne le vol des aigles, à la poursuite des hardes de chamois, vers la conquête de sa pure liberté, voilà l'idéal de tout vrai montagnard suisse, voilà l'idéal de Busset, le héros de ce livre. A côté de Busset, Crettaz, l'homme divisé d'avec lui-même, toujours hésitant, toujours esclave, et que la nostalgie des grands espaces ne résout point à faire le pas qui délivre. Seule la mort de Busset — qui, vivant, n'a pu convaincre son ami — réussira à décider Crettaz à devenir à son tour un de ces hommes qui ont compris la leçon de Guillaume Tell : « Il vaut mieux avoir dans le dos des glaciers que des hommes méchants. »

Curieux roman qui nous aide à pénétrer le secret de ces paysans de la montagne, aux âpres vertus, aux passions violentes, à la fois généreux, volontaires, coléreux et sensuels, de ces âmes altières qu'oppresse un vague tourment de l'infini, que séduit tour à tour la religion mesurée du sage pasteur, la mystique exaltée de la secte derbyste, qui passent sans transition de l'attitude insolente du mécréant à la foi simple des enfants, dociles aux enseignements de la Bible. Ainsi vivent ces compagnons étranges que l'espoir de la liberté fascine. Et puis, un beau jour, ce sera la mort tragique dans la montagne aimée qui ne rend point les corps. Les voilà, les uns après les autres, partis « sans laisser de trace, vers l'Invisible... ».

L. Barjon.

Doussia Ergaz. — **Bonheur mérité.** Paris, Éditions Corrêa, 1938. In-16, 176 pages. Prix : 15 francs.

« C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps

humains ! » On songe à cette plainte du *Fantasio* de Musset en lisant la suite de nouvelles que nous donne Mme Doussia Ergaz, sous ce titre : *Bonheur mérité*. Pris dans les situations et les milieux les plus divers (un général russe émigré, une directrice d'un institut de beauté, une jeune fille de famille bourgeoise, une chanteuse de café-concert, une bonne vieille grand'mère), tous les personnages qu'elle nous présente se ressemblent en ceci du moins qu'ils portent, cachée sous ce masque de convention que leur a imposé la vie et qui seul frappe le regard de leur entourage, une âme secrète et incommunicable, visage de leur être authentique dont le mystère n'est connu que d'eux seuls. L'isolement où les réduit cette impuissance à s'exprimer eux-mêmes fait leur grandeur comme il fait leur tourment. Quels drames de souffrance, de désespoir, d'amour incompris couvent parfois sous les dehors d'une existence heureuse, c'est ce que l'auteur a voulu nous faire sentir par ces quelques récits poignants. Ce n'est pas un livre édifiant, c'est un témoignage amer et presque cruel, mais qu'il faut reconnaître vrai. Il nous invite au respect de ce secret des âmes, au regard désintéressé qui nous permettra de deviner les détresses qui nous entourent, au sentiment que les horizons terrestres sont trop courts pour que s'y puisse mouvoir à l'aise le besoin d'infini qui nous dévore. L. Barjon.

Magali. — **L'Herbe folle.** *Roman.* Paris, Tallandier, 1938. *11e édition.* In-16, 253 pages. Prix : 16 fr. 50.

Les romans où les époux se réconcilient semblent assez de mode actuellement. Ici, Brigitte, fille gâtée et assez mondaine de gros industriels, très endolorie du décès de Roger, se résigne difficilement à une mésalliance avec Gilbert. Ce n'est pas sans peine qu'on lui prouve que le beau sportif qu'elle pleure toujours l'a indignement trompée ; la présence de son mari lui est si désagréable qu'elle va faire un voyage en Amérique. Au Canada, elle découvre que Gilbert l'aimait depuis leur enfance et la réflexion lui fait comprendre qu'elle est en train de rater sa vie. Aussi est-elle heureuse de retrouver en France le noble cœur qui l'attend encore.

Ces pages écrites pour ceux qui connaissent la vie mondaine leur apprennent qu'ici-bas « il faut souvent gagner son bonheur et que les solutions les plus faciles ne sont pas toujours les meilleures ».

Jacques de Bellaing.

ANIMAUX

Cherry Kearton. — **L'Ile des Manchots** (*The Island of Penguins*). Traduction de J. Fournier-Pargoire et F. Colas. Ouvrage illustré de 63 photographies tirées en héliogravure. Paris, Boivin et Cie, 1938. In-18 jésus, 184 pages. Prix : 24 francs.

Avertis par l'érudition de M. J. Berlioz, du Muséum d'Histoire

naturelle, vous vous garderez de confondre les manchots avec les pingouins. Cette précaution prise pour demeurer en règle avec l'orthodoxie zoologique, livrez-vous au charme de ce livre, un des plus amusants peut-être qui aient été écrits sur une famille d'oiseaux. Grand ami des bêtes, M. Cherry KEARTON s'est fait débarquer avec sa femme dans *l'Ile des Manchots* afin d'y étudier de près les mœurs de ces singuliers plongeurs. Moderne Gulliver, il a passé plusieurs mois dans ce Lilliput peuplé de millions d'ailes. La tribu des manchots comptait à elle seule des centaines de mille d'individus. Nullement effarouchés par les nouveaux venus, les oiseaux continuèrent tranquillement à vaquer à leurs petites affaires, si bien que M. Kearton put les étudier en toute liberté. Il dépeint avec la plus amusante fantaisie ces créatures attachantes et cocasses, leur attitude méditative de philosophes, leur costume de demi-deuil : jaquette noire, chemise et gilet blancs, culotte ou plutôt jupe entravée également blanche, tombant sur des escarpins noirs. Il a assisté à leurs promenades solennelles et à leurs meetings musicaux où tous chantent en chœur en battant la mesure de leurs moignons. Initié à tous les secrets de leur vie familiale, le naturaliste décrit les menus faits de leur existence, leurs épousailles si drôles, leur tendresse langoureuse et pataude, le creusement du nid-terrier, la couvée, l'éclosion des petits semblables à de minuscules oursons, le biberon d'huile administré toutes les vingt minutes aux nourrissons, l'éducation dans la nursery, l'initiation des petits à la plongée, la torture de la mue ; la vie familiale avec ses menues aventures : querelles de ménage, crépage de chignon, tendre réconciliation ; les types divers : la manchote volage et sa sœur collet-monté, le don Juan bourreau des cœurs, le veuf inconsolable ; les fantaisies et les jeux de ce semblant de minuscule humanité.

Livre qui fera la joie des enfants et déridera les lecteurs les moins portés à s'intéresser à la vie des oiseaux. Charles ALBERT.

Le Gérant : J. DUMOULIN. Impr. J. DUMOULIN, 5, rue des Gds-Augustins, Paris (VIe)

CLASSIQUES ROMA

Vercingétorix de César (Commentaires, livre VII).	(J. Révil.)
Les Catilinaires de Cicéron.	(G. Michaud.)
Pro Milone de Cicéron.	(A.-M. Guillemin.)
De Signis de Cicéron.	(P. Michel.)
Les Carmina d'Horace. (Odes et Epodes.)	(A. Debidour.)
La Marmite de Plaute.	(J. Nathan.)
Les Lettres de Pline le Jeune.	(A.-M. Guillemin.)
Catilina de Salluste.	(P. Delacroix)
Sénèque le Philosophe.	(A. Bourgery)
Tibère de Tacite (Annales).	(J Nathan)
Hannibal de Tite-Live.	(M. Roux.)
L'Enéide de Virgile : les Voyages d'Enée.	(H Chabrol.)

Tous ces volumes sont actuellement en vente.

3

collections nouvelles

publiées sous la direction de Guy MICHAUD Agrégé des Lettres

HACHETTE

CLASSIQUES FRANCE

Le Cid de Corneille.	(R. Caillois.)
*Les Caractères de La Bruyère	(G. Michaud.)
*Les Fables de La Fontaine. L. I-III	(G. Mauger.)
— — L. IV-VI.	—
— — L VII-XII.	—
*L'Avare de Molière.	(P. Mélèse.)

* Les volumes actuellement en vente sont précédés d'un astérisq.

CLASSIQUES ATHÈNA

L'Égypte d'Hérodote.	(R.-M. Guastalla.)
L'Odyssée d'Homère.	(R. Klaerr.)
Les Œuvres de Lucien.	(M. Caster.)
*Socrate de Platon.	(A. Boisserie.)
*L'Anabase de Xénophon.	(R.-M. Guastalla et G. Michaud.)

* Les volumes actuellement en vente sont précédés d'un astérisque.

Une
série complète de paroissiens
répondant à tous les besoins

pour les fidèles qui veulent comprendre le sens et la beauté des offices liturgiques.

L'ANNÉE LITURGIQUE,
par Dom GUÉRANGER.
Plus d'un million de volumes vendus à ce jour.

*

L'OFFICE DIVIN (de la Maison Mame)
Missel-Vespéral latin-français. Deux éditions : caractères ordinaires et gros caractères. - 215e mille.

*

MISSEL-VESPÉRAL n° 307
(de la Maison Mame)
Très complet; pratique; bon marché. (Vient de paraître)

*

LE LIVRE DU CHRÊTIEN,
par le R. P. FLEURY.
Missel - Vespéral - Rituel - Dévotions - 345e mille.

*

MON MISSEL,
par le Rme Dom CABROL.
Extrait de "l'Office liturgique". Le paroissien idéal pour les dimanches et fêtes. 260e mille.

*

PAROISSIEN EXPLIQUÉ,
par le R. P. FLEURY.
Nombreuses explications liturgiques et pieuses. 308e mille.

*

PETIT MANUEL PAROISSIAL,
par le R. P. FLEURY.
Paroissien populaire très pratique. Prix minime. 1620e mille.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Renseignements gratuits sur demande adressée à la

MAISON MAME

TOURS & 6, rue Madame, PARIS

qui envoie gratuitement ses catalogues de livres pour la jeunesse, de classiques, d'éditions liturgiques, de livres de prières et de littérature générale à toute personne lui en faisant la demande.

ÉTUDES

REVUE CATHOLIQUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

5 JUIN 1939

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT
Nouvelles Missions confiées à l'École 577
PIERRE FAURE

MONDES EN CONFLIT
I. A travers l'Œuvre de Pearl Buck 597
LOUIS BARJON

L'AME PROFONDE DE LA CHINE 612
MAURICE DE MARCHIENNES

VERS UNE ÉLITE PAUVRE
Méditation sociale sur la Première Béatitude 625
ROBERT HAMEL

L'EXPOSITION DE NEW-YORK. 638
VICTOR DILLARD

LES ARTS DU FEU
De la Matière à la Forme d'Art 646
ADOLPHE ANDRIEU

CHRONIQUES

LA MUSIQUE
De « la Chartreuse de Parme » au « Marchand de Venise » 660
GEORGES BERNARD

LE THÉATRE
« ...A souffert sous Ponce Pilate » 669
RENÉ SALOMÉ

L'HISTOIRE RELIGIEUSE DU TEMPS PRÉSENT
La Diplomatie vaticane et sa Légende 675
YVES DE LA BRIÈRE

REGARDS SUR LA FRANCE 682

LES LIVRES

VOIR AU VERSO LE TARIF D'ABONNEMENT

PARIS, 15, RUE MONSIEUR • TÉLÉPHONE : SÉGUR 74-77

REVUE BIMENSUELLE

Revision des programmes des baccalauréats et brevets pendant les vacances.

Cours de vacances.

ÉCOLE MODERNE

D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

50 *bis*, rue Violet, PARIS (15e)

Recommandée par le *Bulletin de l'Institut Catholique de Paris* et par la *Revue des Lectures*

— RENSEIGNEMENTS GRATUITS —

B

COLLÈGE SAINT-GABRIEL

« Oaklands », 61, Princes Way, Wimbledon Park

LONDRES S. W. 19

Reçoit toute l'année jeunes gens désirant apprendre l'anglais. Cours méthodiques. Installation confortable dans magnifique propriété aux portes de Londres. — Il y a cours de vacances.

Écrire au **Frère Directeur**

REPOS à 700 mètres d'altitude — Villaz, près Annecy (Haute-Savoie)

- BON ATTRAIT -

Voir Notice très détaillée « ÉTUDES » du 20 février 1939

ABONNEMENTS aux "ÉTUDES"

FRANCE.....	Le numéro. 4 fr. »	Un an..... 60 fr.	Six mois.... 31 fr.
ETRANGER :			
Pays à demi-tarif postal (1)...	» .. 5 fr. »	» ..... 80 fr.	» .... 41 fr.
Pays à tarif postal plein.....	» .. 5 fr. 50	» ..... 100 fr.	» .... 51 fr.

(1) Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Hollande, Hongrie, Irak, Italie, Lettonie, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Pérou, Perse, Pologne, Portugal et Col., Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovénie, Suisse, Tchécoslovaquie, Russie (U. R. S. S.), Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine, Uruguay, Venezuela.

Compte de chèques postaux : M. JALABERT 155 55

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boul. St-Michel, PARIS

Vient de paraître :

E. MONROE

LES ENJEUX POLITIQUES EN MÉDITERRANÉE

Traduit de l'anglais par BERNARD VERNIER

L'invasion de l'Albanie a souligné brutalement la gravité de la situation en Méditerranée. Mais les articles des journaux angoissent l'opinion sans lui offrir une vue d'ensemble des problèmes que soulève cette situation. C'est cette vue d'ensemble que nous donne E. Monroe dans son ouvrage écrit non sans humour et traduit d'une plume alerte par Bernard Vernier. Chef du Service des Informations au Royal Institute of International Affairs de Londres, M. Monroe était qualifié pour tirer le meilleur parti des deux voyages qu'il fit en 1937 et 1938 autour de la Méditerranée. Son livre, où l'exposé des faits s'accompagne de notations concrètes et de lumineux commentaires, met entre les mains des lecteurs toutes les pièces du jeu d'échecs méditerranéen. C'est dire l'actuel et vif intérêt qu'il présente.

Un volume in-8° (14×23), 248 pages, **4 cartes**, broché.. .. .. **35 fr.**

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

publiée sous la direction de **P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS**

Vient de paraître :

TOME XI

AFRIQUE SEPTENTRIONALE & OCCIDENTALE

par

AUGUSTIN BERNARD

Membre de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.

DEUXIÈME VOLUME

SAHARA AFRIQUE OCCIDENTALE

Un volume in-8° (20×29), 240 pages, **59 cartes et cartons dans le texte, 112 photographies hors texte, 1 carte en couleur hors texte, en double page**, broché. **110 fr.**

Précédemment paru :

PREMIER VOLUME

GÉNÉRALITÉS — AFRIQUE DU NORD

Un volume in-8° (20× 29), 284 pages, **74 figures** dans le texte, **89 photographies hors texte, 1 carte en couleur hors texte**, broché. . . . . 100 fr.

Chaque volume, relié pleine toile, fers spéciaux, tête dorée : *en sus*. . . . . 50 fr.

Chaque volume, relié demi-chagrin poli, avec coins, tête dorée : *en sus*. . . . . 90 fr.

LA CONVALESCENCE

L'état aigu de la maladie passé, la convalescence commence. Période difficile, exigeant de la prudence dans les soins et du discernement dans le choix des aliments. L'organisme affaibli, désireux de retrouver ses forces perdues, réclame une alimentation de plus en plus fortifiante. Et cependant, sous peine d'une rechute, il est indispensable de ne donner au patient que des aliments assimilables, tels que le Phoscao qui régénère l'organisme sans fatiguer l'estomac.

PHOSCAO

LE PLUS EXQUIS DES DÉJEUNERS
LE PLUS PUISSANT DES RECONSTITUANTS

Le Phoscao convient à tous les tempéraments et son régime est conseillé aux bien portants comme aux malades, aux convalescents, aux vieillards, et à tous ceux qui souffrent de l'estomac.

ENVOI GRATUIT D'UNE BOITE D'ESSAI

A. DARDANNE et FILS, Docteurs en Pharmacie,
1, rue François-Ier, PARIS (VIIIe)

Les belles actions sont aussi sensationnelles que les mauvaises...
...et plus tonifiantes !

Jeunesse Magazine

ne relate pas les exploits de " gangsters " vrais ou imaginaires ! Il est pourtant **vivant, attrayant, dynamique !**

Jeunesse Magazine

est le seul journal qui, pour un prix si faible, traite tout ce qui intéresse les jeunes gens modernes :

Reportages - Voyages - Aviation Marine - Technique - Sciences Sports - Nouvelles - Roman.

Jeunesse Magazine

donne tous renseignements utiles à la construction de **Modèles réduits d'Avions,** de **Maquettes de Bateaux,** et fournit un matériel parfaitement adapté et d'un prix très réduit.

Jeunesse Magazine

n'est pas un journal d'enfants, mais le vrai **JOURNAL DES HOMMES DE DEMAIN.** Il intéresse aussi les parents !

■

Jeunesse Magazine

En vente partout le mardi

24 PAGES

◆

ENVOI de TROIS SPÉCIMENS GRATUITS contre cette annonce découpée et envoyée à

Jeunesse - Magazine
1, rue Gazan, PARIS (XIVe)

"LES BLEUETS"

publiés sous la direction
de Joseph BRANDICOURT

Une collection de romans irréprochables,

SAINS, MORAUX, BIENFAISANTS

Une collection dont les volumes ont fait l'objet d'un choix minutieux, d'un contrôle sévère exercé par un directeur d'une compétence reconnue. Les romans du foyer, de la jeune fille, de la femme, respectueux de

LA MORALE CATHOLIQUE

œuvres des écrivains de notre temps les plus appréciés du grand public, voilà ce que vous offrent les Éditions TALLANDIER dans la Collection " LES BLEUETS "

Derniers romans parus :

François CASALE . .	**Le Double visage.**
Claude RENAUDY . .	**Christiane.**
M.-T. LATZARUS . .	**Ta joie sera la mienne.**
Victor FELI	**L'Autre combat.**
C. NISSON	**La Route bifurque.**
Jean DOUXEY. . . .	**Le Rendez-vous de l'amour.**
B. BERTRAND . . .	**Le Cœur de Mannie.**
Annie SAVERN . . .	**Le Moulin endormi.**
Marie THIERY. . . .	**L'Hirondelle blessée.**
Louise DELETANG. .	**Dans la maison flottante.**
Eve BAUDOUIN . . .	**Un baiser dans la fournaise.**
Robert GAILLARD. .	**Le Château de sable.**
J. des GACHONS . .	**L'Inquiète solitude.**
Léo DARTEY	**Les Oiseaux du bonheur.**
Jean JÉGO.	**L'Enigme de la Tour.**
Claude RENAUDY . .	**Celle qui était seule...**
Alice DESCHAMPS .	**Cœurs magnifiques.**
Isabelle SANDY . . .	**La Dactylo masquée.**
Marthe FIEL	**La Folle aurore.**
M.-Thér. LATZARUS.	**Arlette.**

Vient de paraître :

Andrée VERTIOL

NULLE OMBRE SUR LA GLOIRE

Il paraît régulièrement un volume avec couverture illustrée en couleurs le 1er de chaque mois

En vente chez tous les Libraires

5 fr.

Éditions TALLANDIER

75, Rue Dareau — PARIS (14e)

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Vient de paraître :

GÉNÉRAL J. ROUQUEROL, du cadre de réserve. — **Les Hauts de Meuse et Saint-Mihiel, 1914-1918** . . . . . 25 fr.

« Les événements des Hauts de Meuse constituent un des grands drames de la guerre mondiale et ils sont peu connus. » *GENERAL ROUQUEROL.*

G. PAGES, membre de l'Institut. — **La Guerre de trente ans. 1618-1648.** 36 fr.

La dernière tentative d'unifier l'Europe centrale, selon la conception médiévale du Saint-Empire romain germanique.

MARQUIS DE WAVRIN. — **Les bêtes sauvages de l'Amazonie** et des autres régions de l'Amérique du Sud. Préface de Hubert Carton de Wiart, secrétaire d'ambassade de S. M. le Roi des Belges . . . . . 40 fr.

« On peut dire du marquis de Wavrin, sans exagérer, qu'il est le Christophe Colomb de cet océan végétal, de cette forêt aquatique, de ces deltas à rebours que constituent les hauts bassins de l'Amazone, de l'Orénoque, du Parana. » *HUBERT CARTON DE WIART.*

RAYMOND FURON, docteur ès sciences, correspondant du Museum National d'Histoire naturelle, ancien professeur de géologie à la Faculté des Sciences de Téhéran. — **Manuel de Préhistoire générale.** Europe-Asie-Afrique-Amérique . . . . . 50 fr.

500.000 ans : de la géologie à l'histoire.

AMIRAL OSCAR DI GIAMBERARDINO. — **L'art de la guerre sur mer.** Doctrine et pratique. La politique et l'art de la guerre. Stratégie. Tactique. Organique. L'art du commandement . . . . . 60 fr.

« L'œuvre d'une intelligence des plus réalistes. » *LA REVUE MARITIME.*

JAN SZCZEPKOWSKI. — **Chasses polonaises.** Loups. Sangliers. Ours. Préface du Comte Antoine de la Chevasnerie, membre correspondant du Conseil international de la chasse. . . . . 24 fr.

« Ce livre d'un charmant écrivain polonais est dédié « aux chasseurs honorant la bête sauvage » qui sont innombrables en France comme en Pologne. » *COMTE ANTOINE DE LA CHEVASNERIE.*

FRANK MELLAND. — **Les éléphants d'Afrique.** Préface du Très Honorable Comte d'Onslow, président de la Zoological Society. . . . . 24 fr.

« La vie sociale et familiale des éléphants, leur histoire naturelle, leurs instincts, leur intelligence, leur diversité de tempérament, leurs affections et leurs rages. » *COMTE D'ONSLOW.*

PAUL DARE. — **Magie blanche et magie noire aux Indes** . . . . . 24 fr.

Fakirs, yogis et sorciers hindous.

WILLIAM J. TUCKER, docteur ès sciences, directeur de « Science and Astrology ». — **Principes d'astrologie scientifique** . . . . . 25 fr.

« La plus vieille science du monde n'a peut-être jamais connu autant de faveur qu'à notre époque troublée. » *A. F. V.*

CARL CROW. — **Mes amis les Chinois** dans leur vie quotidienne. . . 27 fr.

La vraie force de la Chine.

JOHN D. LITTLEPAGE, ancien ingénieur en chef adjoint du Trust de l'or russe, en collaboration avec DEMARÉE BESS. — **A la recherche des mines d'or de Sibérie. 1928-1937** . . . . . 30 fr.

Les mémoires sensationnels de l'Américain qui a organisé le Trust de l'Or soviétique.

FRANK M. CHAPMAN, conservateur du Museum d'Histoire naturelle de New-York. — **La vie animale sous les tropiques.** Mon observatoire aérien au Barro Colorado de Panama . . . . . 32 fr.

De surprenantes observations sur la faune d'une réserve tropicale unique au monde.

J. P. ZOLLINGER. — **A la conquête de la Californie.** La vie et les aventures du Colonel Sutter, roi de la Nouvelle-Helvétie . . . . . 36 fr.

Des aventures extraordinaires dans le Far West, au temps de la ruée vers l'or.

Rappel :

EMILY BRONTE. — **Les Hauts de Hurle-vent** . . . . . 22 fr.

« J'admire profondément la façon dont M. Frédéric Delebecque a réalisé le tour de force de faire une traduction vivante, vraiment française, de cette œuvre complexe et difficile. » *DANIEL-ROPS.* « *La République* ».

Nouveautés Liturgiques

MISSEL ET VESPÉRAL QUOTIDIENS

Traductions et notes explicatives par le R. P. Dom Gérard et les Bénédictins de l'Abbaye de Saint-Maurice et Saint-Maur de Clervaux

Jamais on n'encouragera trop les fidèles à prendre une part active à la liturgie, prière par excellence puisqu'elle est celle de l'Eglise. Tout effort accompli dans ce sens mérite d'être signalé et encouragé.

C'est ainsi que le *Missel et Vespéral quotidiens*[1] dernièrement paru par les soins de Dom Gérard et des Bénédictins de Clervaux (G.-D. du Luxembourg) a droit à une mention spéciale.

Ayant l'avantage d'avoir pu utiliser les expériences si fructueuses faites par ses devanciers, il est, au vrai sens du mot, une œuvre liturgique, mettant à la portée des fidèles la liturgie tout entière, avec ses trésors insoupçonnés.

Voulant être absolument complets, les auteurs ont eu l'heureuse initiative d'insérer dans cet ouvrage non seulement la messe et les vêpres pour tous les jours de l'année — ce qui déjà eût rendu ce volume très complet — mais encore toutes les messes votives et toutes oraisons dites *ad libitum* du missel romain. A cela vient s'ajouter un rituel, un Kyriale (notation musicale de dix messes différentes), des prières usuelles, etc.

Par son format réduit et la suppression presque totale des renvois, c'est bien l'ouvrage le plus complet et le plus pratique paru à ce jour.

---

(1) Un vol. in-16 de 1.912 pages (avec le Propre de France). Édité par les Établissements Brépols, éditeurs pontificaux, Turnhout (Belgique). En vente dans toutes les librairies catholiques et en toutes reliures.

VIENT DE PARAITRE, des mêmes auteurs, le ***Missel Romain quotidien Vespéral et Rituel.*** *Édition en grands caractères, même format, 2.632 pages.*

Répandez la Clarté du haut en bas de vos Locaux :

Pour la façade de votre Maison :

SILEXORE

PEINTURE PÉTRIFIANTE : durée illimitée

Dans votre Décoration Intérieure :

SILEXINE

ENDUIT PLASTIQUE PARFAIT

Pour protéger tout ce qui est Métallique :

SILDAL

ANTI-ROUILLE, ANTI-ACIDE

ET

TOUTES PEINTURES LAQUES & VERNIS POUR TOUS USAGES

Établ^ts L. VAN MALDEREN, 6, Cité Malesherbes, PARIS

(75 ans de références à votre disposition)

Librairie A. HATIER, 8, rue d'Assas - PARIS 6e

Paraîtra fin juin :

« NOS RAISONS DE CROIRE »

PRÉCIS D'APOLOGÉTIQUE

PAR

le **R. P. LACROIX**

Prêtre de l'Oratoire

Ce manuel, fruit d'un enseignement de quinze années, a été conçu délibérément,

comme un ***précis*** qui contient tout l'essentiel,

comme une ***démonstration*** serrée,

comme une œuvre ***d'esprit scientifique.***

QUATRE PARTIES dans l'ouvrage :

Que savons-nous de Dieu par la raison ?
Le Royaume de Dieu : son histoire.
Le Maître du Royaume : Jésus-Christ.
Nos raisons actuelles de croire.

Ce livre s'adresse aux élèves de la ***classe de philosophie,*** aux étudiants et étudiantes des Facultés, aux Cercles d'études des mouvements spécialisés de la jeunesse catholique.

Un vol., 256 pages, illustré, broché . . . . . **16** fr.

ÉDITIONS "ALSATIA" PARIS (6)
1, RUE GARANCIÈRE TÉL: ODÉON 50-90

VIENT DE PARAITRE :

IGINO GIORDANI

LA RÉVOLUTION DE LA CROIX

Préface de DANIEL-ROPS

Cette révolution est éternelle. Elle appelle le chrétien à une lutte sans repos : elle suscite sans cesse des énergies neuves, elle provoque des ruptures décisives. Le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde : les chrétiens ont-ils le droit de dormir pendant ce temps-là ?

Un volume de 232 pages. PRIX : **18** francs

POUR LES JEUNES :

MARTEAU DE LANGLE DE CARY

LE CHANT DANS LES FLAMMES

Souhaitons aux jeunes, particulièrement aux grands mouvements scouts, jocistes, jécistes et autres, d'en faire leur livre de chevet, et le sujet de méditations qui, en leur faisant connaître l'Histoire, redoubleront leur foi et leur vaillance.

Un volume de 200 pages. PRIX : **20** francs

Voici un nouvel ouvrage de la Collection
« SIGNE DE PISTE »

QUATRE DE LA GAZELLE

par ROLAND-DENIS

Illustrations de SVEN

Un ouvrage de 212 pages. PRIX : **13** fr. **50**

Autres ouvrages déjà parus dans la même collection :

LE MYSTÈRE DU LAC DE LAFFREY, par Pierre FUVAL. Illustrations de Camille ALBY. Un volume, 224 pages . . . . . **13 fr. 50**

LA BANDE DES AYACKS, par Jean-Louis FONCINE. Illustrations de Pierre JOUBERT. Préface de Romain ROUSSEL . . . . . **13 fr. 50**

LE TIGRE ET SA PANTHÈRE, par Guy de LARIGAUDIE. Illustrations de Pierre JOUBERT . . . . . **13 fr. 50**

LE BRACELET DE VERMEIL, par Serge DALENS. Illustrations de Pierre JOUBERT. Préface de Romain ROUSSEL . . . . . **13 fr. 50**

SOUS LE SIGNE DE LA TORTUE, par G. CERBELAUD-SALAGNAC. Illustrations d'ANDRÉ-PAUL. Un volume, 224 pages . . . . . **13 fr. 50**

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT

On parle peu de la réforme de l'enseignement.

Le projet d'ensemble, portant refonte de tout notre enseignement primaire et secondaire, a été déposé à la Chambre, par le ministre de l'Éducation nationale, M. Jean Zay, le 2 mars 1937 ; mais depuis ce temps, déjà lointain, tant d'événements ont attiré l'attention du grand public que cette question scolaire, d'allure technique ou — qui pis est — académique, s'est trouvée maintenue dans l'ombre par la grande presse. Devant les Chambres, aucun exposé d'ensemble n'en a encore été tenté. C'est à peine si, au cours de sa mise progressive en application, certains aspects particuliers de la réforme, à vrai dire les plus propres à frapper l'opinion, comme les loisirs dirigés ou la classe d'orientation, ont été présentés au public et furent l'objet de quelques controverses et déclarations.

Cependant son importance pour l'avenir même du pays n'est pas contestable. Dès juillet 1937, M. Léon Blum, qui venait de quitter la présidence du Conseil, déclarait au Congrès international de l'Enseignement primaire et de l'Éducation populaire qu'il considérait « les projets de son ami Jean Zay comme l'une des œuvres principales de son gouvernement ».

Si l'on examine en effet les idées directrices qui commandent le projet déposé au Parlement et inspirent les innombrables arrêtés, circulaires et instructions qui, sans attendre le vote des Chambres, ont fortement amorcé, depuis deux ans, une réorganisation à peu près complète de notre enseignement, on constate qu'elles répondent à un plan parfaitement cohérent d'aménagement et de transformation, par l'école, de la structure du pays.

Telle est bien, du reste, la haute ambition de ses auteurs.

Les importantes réformes sociales, financières et administra-

tives entreprises généreusement, mais avec précipitation, par le Front populaire, dès juin 1936, devaient marquer, disait-on à juste titre, une étape nouvelle dans l'évolution du pays. Il était normal que le régime scolaire en subît le contre-coup. Pour adapter l'école aux nouvelles institutions, une réforme de l'enseignement devenait nécessaire. Elle l'était surtout pour garantir l'avenir de ces institutions encore fragiles. Elle devait notamment permettre aux classes les plus humbles d'accéder par la culture à ce pouvoir qu'elles ne détenaient pour l'instant que par la vertu du nombre.

A cet objectif démocratique s'en joignait un autre d'ordre plus utilitaire, encore que de réalisation plus lointaine. Il s'agissait, dans le nouveau régime d'exploitation et de répartition des richesses vers lequel on orientait le pays sous le signe du syndicalisme, d'utiliser l'organisation scolaire pour contrôler et régler l'accès aux professions. C'était du même coup mettre fin à l'arbitraire, aux privilèges de classes et à cette forme de désordre social que la crise rendait inquiétant: le chômage et surtout le chômage intellectuel.

Telles étaient, dans le régime politique et économique qui s'édifiait, les nouvelles missions confiées à l'école. On peut les résumer ainsi :

Généraliser la culture sans encombrer les professions libérales.

Répartir à chacun sa tâche dans la cité selon ses aptitudes.

On comprend que la réforme en cours déborde, et de beaucoup, le plan pédagogique, qu'elle soit vraiment une « grande œuvre » qui méritera de marquer dans l'histoire du pays. Sans les viser directement, elle atteint, à travers l'enseignement officiel, jusqu'à l'organisation professionnelle de la nation et, bien entendu, l'enseignement libre, et plus profondément la famille.

La question mérite examen. Nous le tenterons ici, le plus objectivement possible, en analysant les mesures qui ont déjà été prises à l'heure actuelle et en signalant les premiers résultats obtenus.

Généraliser la Culture

La nation se doit, déclarent les tenants de la réforme, de procurer à chaque enfant toute la culture dont il est capable.

Jusqu'ici, l'État avait simplement proclamé qu'il était de son devoir de rendre obligatoire l'acquisition d'un *minimum d'instruction* et de mettre à la libre disposition de tout citoyen les moyens de compléter cette instruction élémentaire. Ses écoles, à tous les degrés, gratuites ou payantes, offraient théoriquement à chacun la possibilité de s'instruire en profitant des mêmes avantages [1]. Nous avions un ministère et un budget de l'Instruction publique. Profitait de ses services qui voulait et qui pouvait.

Désormais, nous dit-on, l'État doit prendre conscience d'une obligation nouvelle, celle d'assurer *au maximum* le rendement social de chaque citoyen et, donc, son développement personnel. Par une pente naturelle il est amené à prendre financièrement et techniquement en charge l'éducation de ceux dont il veut exploiter à fond les possibilités. Sa nouvelle fonction est, à la lettre, un ministère d'Éducation nationale, puisqu'il s'agit de procurer à toute la nation les bénéfices de la culture la plus grande possible ou, selon la formule de M. Gustave Monod chargé spécialement de l'application de la réforme de l'enseignement du second degré, « d'affirmer et rendre effectif le droit égal de tous à la culture ».

Généraliser la culture, la rendre dans toute la mesure possible obligatoire pour tous, tel est bien le premier objectif de la réforme.

Avant d'examiner par quels moyens on pense y atteindre, il nous faut remarquer que cette ambition correspond actuellement en France à un vrai besoin et répond à des préoccupations fort diverses d'origine, mais concordantes.

Dès 1918-1919, les *Compagnons de l'Université nouvelle* avaient réclamé en leurs manifestes, dont la réforme actuelle a retenu bon nombre d'éléments, qu'une vraie culture fût largement distribuée aux Français. Ils y voyaient le moyen de conserver et de parfaire l'unité spirituelle du pays amorcée dans les tranchées. Ils avaient constaté combien l'ouvrier, le paysan, le petit commerçant, l'employé français s'étaient révélés ingénieux, pleins de bon sens, capables d'adaptation rapide et de solutions élégantes devant les mille petits ou

1. Avantages limités, à vrai dire, par les disponibilités budgétaires de l'État et des familles et réservés aux seuls usagers des écoles officielles.

graves problèmes posés au jour le jour par la guerre. Eux, les universitaires chargés de diplômes, ils avaient eu comme la révélation de l'intelligence et de la finesse de notre peuple, en même temps que de son dévouement et de son cœur. Après guerre, ils rêvèrent de mieux exploiter ces richesses méconnues et de refaire en temps de paix l'unité spirituelle du pays, en distribuant à tous les Français une culture qui les obligerait à se respecter et à s'estimer en dehors et au-dessus des intérêts de classes ou de partis, comme jadis au front.

A leur tour, mais pour de tout autres raisons, les théoriciens marxistes plaidèrent la cause d'une culture généralisée et firent leurs, tout en les modifiant, les projets de l'École unique amorcés par les *Compagnons de l'Université nouvelle.* Généraliser la culture devait, selon les uns, enlever à la bourgeoisie son dernier privilège : celui de l'instruction et de l'éducation, qui jusqu'ici avait rendu sa présence indispensable aux postes de commande, alors même que le gouvernement du pays lui échappait. Pour d'autres, tels que M. Zoretti, un des inspirateurs les plus marquants de la réforme, répandre la culture dans toutes les classes sociales serait rebâtir par la base une société sans privilèges, la société idéale, une société sans classes.

Plus récemment, voici que les techniciens de l'industrie et du commerce eux aussi réclament un élargissement et un renforcement de la culture au nom du rendement économique.

En pleine prospérité, lors de la rationalisation à outrance, on avait pu croire qu'un machinisme et une spécialisation du travail accrus tendraient à rendre inutile l'acquisition d'une vraie culture. Cette dernière, pensaient certains, pourrait bien encore occuper les loisirs, l'ensemble des travailleurs n'en aurait aucun besoin pour la bonne marche de leur travail professionnel.

Le contrôle des aptitudes physiologiques, l'acquisition d'une dextérité suffisante par répétition de gestes aussi peu variés que possible, tendaient à devenir les seules normes de l'embauche. L'ouvrier qualifié faisait place au manœuvre spécialisé. L'ingénieur lui-même devenait pur technicien.

Or voici que l'expérience et les leçons de la crise économique ont obligé à réapprendre que le bon technicien, l'agent de maîtrise, l'ouvrier spécialisé, le commerçant et la sténodactylo eux-mêmes, et combien plus l'agriculteur, qui obtiennent le plus grand rendement ne sont pas nécessairement les plus agiles ou ceux qui ont acquis par spécialisation poussée la plus grande dextérité manuelle et les réflexes les plus sûrs, mais bien ceux qui savent le mieux utiliser ces qualités techniques mécaniquement développées, s'adapter rapidement aux situations nouvelles qui se présentent toujours dans le travail en apparence le plus monotone, bref les plus intelligents, les plus judicieux, au vrai sens du mot les plus cultivés. Les résultats des tests utilisés en sélection professionnelle sont ici en accord avec le simple bon sens : c'est le cerveau qui commande la main. Le rendement professionnel d'un individu, les conditions physiologiques étant suffisantes, est avant tout fonction de la ténacité, de la souplesse d'adaptation, de ce qu'on est convenu d'appeler l'intelligence générale. Il faut ajouter que, dans les circonstances actuelles, en France notamment, les difficultés de la vie économique réclament une perpétuelle adaptation à des situations changeantes, une souplesse dans le maniement des choses et des hommes qui, du haut en bas de l'échelle sociale, demandent des esprits vigoureux. Aussi en vient-on à souhaiter dans toutes les branches du commerce et de l'industrie, et même dans le monde rural, une formation et un apprentissage qui confèrent une vraie culture à l'élève de l'école pratique et à la sténo-dactylo, comme au commerçant et à l'ingénieur.

C'est bien aussi ce que depuis plusieurs années les mouvements catholiques de jeunes ont compris. Plus que d'autres, peut-être, ils ont pris lucidement conscience du problème redoutable de la misère des jeunes travailleurs, qu'ils soient ruraux, urbains, industriels, commerçants ou intellectuels. Misère encore plus morale que matérielle et qui, en son fond, provient justement de ce que le travail a perdu presque partout sa valeur de culture, d'enrichissement humain, d'élévation sociale. Si bien qu'eux aussi se trouvent nécessairement mettre à la base de leurs efforts, pour épanouir les

richesses de leur vie chrétienne dans leur milieu de travail, l'ambition de se cultiver eux-mêmes [1].

Ainsi, de tous les côtés de l'horizon politique ou social, on réclame à l'heure actuelle une généralisation de la culture. Cette exigence n'est pas une simple conséquence de la poussée démocratique de juin 1936, mais une nécessité sociale. Les auteurs de la réforme, en ayant fait l'objectif principal de leur projet, ne pouvaient, en bonne logique, recevoir que bon accueil. Ils ont de fait bénéficié du préjugé favorable. Reste à examiner quels moyens ils ont mis en œuvre.

L'École unique

Pour donner à tous accès à la culture, on se propose tout d'abord la réalisation intégrale de l'École unique.

Le programme en est simple : tous les enfants de France recevront dans les écoles dites du « premier degré » un enseignement commun : l'enseignement primaire élémentaire, sanctionné par un examen unique : le certificat d'études. Sous les mêmes maîtres, les instituteurs primaires, ils s'appliqueront sur les mêmes bancs aux mêmes études. Ainsi sera réalisée au point de départ l'égalité devant l'instruction; aboli dès le début des études le privilège de l'argent et supprimées, du même coup, les barrières qui séparent les classes sociales.

Ce premier degré de culture assuré, les enfants reconnus aptes à pousser plus avant seront invités à entrer dans les diverses sections, technique, moderne (ancien enseignement primaire et section B de l'enseignement secondaire) ou classique (ancien enseignement secondaire) qui constituent l'enseignement du second degré. Pour y être admis, ils devront obligatoirement posséder le certificat d'études (article 8 du projet de loi) qui, d'examen de fin d'études primaires, devient témoignage d'aptitude aux enseignements ultérieurs et

1. D'un autre point de vue, c'est depuis toujours que les catholiques réclament cette généralisation d'une vraie culture. Ils savent bien qu'elle libère les esprits des idéologies partisanes et prémunit contre tout sectarisme. N'ont-ils pas réclamé notamment, avec d'autres amis de l'enseignement primaire, que les éducateurs du peuple puissent recevoir une vraie formation universitaire et ne soient pas séparés de l'élite intellectuelle du pays ?

sera exigé de tout candidat à un emploi public (article 7).

Quant aux enfants qui ne seraient pas déclarés en état de profiter de l'enseignement du second degré ou ne voudraient pas y tenter leur chance, ils acquerront la culture dont ils sont malgré tout capables soit dans les cours complémentaires qui, du reste, pourront leur permettre de rejoindre, après l'obtention d'un diplôme équivalent à l'examen de premier cycle, leurs camarades du second degré, soit, jusqu'à quatorze ans, dans l'enseignement obligatoire de scolarité prolongée où ils recevront avec un complément d'instruction une orientation vers la vie professionnelle et civique.

Enfin, jusqu'à dix-huit ans, tous les jeunes gens et jeunes filles qui ont dû se placer ou cesser leurs études après leur quatorzième année seront astreints à perfectionner leur formation tant professionnelle que générale dans les cours postscolaires obligatoires à raison de cent cinquante heures ou cent vingt heures par an, selon qu'ils appartiennent à un milieu urbain ou rural. De plus, s'ils sont au nombre des apprentis que chaque patron est obligatoirement tenu de former, leurs contrats d'apprentissage devront leur garantir une part de formation théorique et culturelle ou, à défaut, attribuer une bourse à un établissement technique susceptible de la leur donner.

Cette partie du programme est à peu près réalisée.

Dans les classes élémentaires des lycées et collèges, consigne a été donnée de suivre le même programme que dans les écoles primaires élémentaires, celui du certificat d'études. Un décret du 23 mai 1929 avait prévu l'extinction rapide du cadre spécial des professeurs des classes élémentaires et leur remplacement progressif par des instituteurs et institutrices primaires[1]. Enfin, une circulaire du 26 avril 1938 a ordonné qu'au fur et à mesure des vacances qui se produiraient dans les lycées, par exemple par mise à la retraite de professeurs, les classes élémentaires soient elles-mêmes supprimées. Ainsi

1. Le 21 avril 1938, un décret a facilité cette substitution pour les institutrices. Dans les lycées, au 1er janvier 1939, le nombre des professeurs des classes élémentaires en France et en Algérie (non compris Strasbourg) n'était plus que de 198, celui des instituteurs et institutrices détachés était de 270, celui des maîtresses primaires de l'enseignement féminin de 582 et celui des instituteurs et institutrices départementaux 977.

les parents seront-ils peu à peu obligés d'envoyer leurs enfants à l'école communale où tous les petits Français se retrouveront sur les mêmes bancs, devant les mêmes maîtres.

Le certificat d'études n'est sans doute pas encore exigible à l'entrée du second degré, car, pour obliger les élèves des lycées à s'en munir, une loi serait nécessaire. Mais des places sont ici ou là retenues dans les lycées pour les titulaires du certificat, et c'est la règle dans les classes d'orientation.

Quant à la prolongation de la scolarité jusqu'à quatorze ans, elle a fait l'objet des lois des 9 et 11 août 1936 et entre rapidement en application au fur et à mesure de la création de nouveaux postes d'instituteurs[1]. On pense que ce personnel permettra également d'ouvrir de nombreux cours d'enseignement postscolaire dont la fréquentation obligatoire vient d'être décidée par les décrets-lois des 27 mai et 17 juin 1938 pour tous les jeunes gens de quatorze à dix-huit ans.

L'apprentissage lui-même a été rendu obligatoire pour un certain nombre de jeunes salariés par le décret-loi du 24 mai 1938. Il devra comporter une formation professionnelle et un enseignement général. Un décret d'application vient de préciser dans quelles conditions il pourra être donné dans les écoles techniques.

L'École gratuite

Ces offres alléchantes de l'État risquent en pratique de demeurer, pour beaucoup d'élèves, toutes théoriques. Si elles n'étaient pas accompagnées d'une promesse de gratuité, ou même de soutien financier, combien de familles peu aisées hésiteraient, en raison des frais ou simplement du manque à gagner, à laisser entreprendre à leurs enfants de longues études ou même à leur permettre de rechercher un complément d'instruction!

L'école unique, pour passer dans le domaine des réalisations, ne doit pas se contenter de distribuer par degrés

1. Le nombre des instituteurs et institutrices était, au 1er janvier 1935, de 133.045; un an plus tard, de 134.930; au 1er janvier 1937, de 140.126. Cet accroissement continue de se poursuivre, car près de 3.000 postes nouveaux ont été créés pendant l'année 1937, si bien que, le 1er janvier 1938, il y avait 144.121 instituteurs et institutrices en fonction.

l'instruction, elle doit en organiser le financement. On propose pour cela la gratuité absolue de tous les enseignements du premier et du deuxième degré et un système de bourses d'entretien transformables automatiquement en bourses d'enseignement supérieur et de préparation aux grandes écoles.

Tout enfant qui n'aura pas démérité pourra ainsi accéder aux carrières les plus élevées et épuiser toutes les possibilités de formation que la nation peut lui offrir. C'est bien la réalisation intégrale de l'école unique que la gratuité de l'enseignement secondaire n'avait fait jusqu'ici qu'amorcer. L'exposé du projet de réforme l'annonçait ; elle est à peu près réalisée à l'heure actuelle.

L'école unique suppose, déclare-t-on, outre la gratuité, la prise en charge des frais d'éducation. Les enseignements du premier et du deuxième degré sont entièrement gratuits et les bourses sont devenues automatiquement transformables, d'année en année, jusqu'en bourses d'enseignement supérieur et de préparation aux grandes écoles, ainsi que l'a rappelé une circulaire du 2 octobre 1938.

Les possibilités budgétaires n'ont évidemment pas permis de distribuer ces bourses dans tous les établissements avec la magnificence que l'on avait rêvée[1]. Mais on peut dire qu'elles sont largement attribuées, notamment aux élèves provenant de l'enseignement primaire, sous des formes diverses : bourses, caisse des écoles, cantines scolaires et autres organismes destinés à faciliter la fréquentation scolaire. C'est principalement en leur faveur qu'ont été réclamées les augmentations annuelles du budget de l'Éducation nationale[2].

L'un des inconvénients les plus visibles de la réforme est en effet qu'elle coûte cher. Il en est d'autres, plus subtils ; les auteurs du projet n'en ignorent pas la gravité.

1. Au dernier Conseil supérieur de l'Instruction publique (6-8 février 1939), M. Châtelet, directeur de l'enseignement du second degré, a déclaré que, cette année, l'augmentation de crédits permettrait de donner des bourses à 35 p. 100 des candidats reçus à l'examen, au lieu de 25 p. 100, comme l'an dernier. Un arrêté du 10 mai 1939 en a ainsi décidé.

2. Le budget projeté pour 1936 avait été réduit, par suite de compressions budgétaires, de 3.392 millions à 2.944 millions. Au cours de la nouvelle législature, il est passé successivement de 3.695 en 1937 à 3.811 en 1938 et 3.958 en 1939.

L'Encombrement des Professions libérales

Généraliser la culture, diriger vers le second degré et l'enseignement supérieur tous les enfants qui sont capables d'en profiter, prendre autant que possible en charge leurs frais d'éducation, c'est fort bien, mais n'est-ce pas, du même coup, risquer d'augmenter en des proportions catastrophiques le chômage intellectuel qui sévit actuellement ? Les résultats de la gratuité généralisée, première étape vers l'école unique, le font craindre. Il y a pléthore de bacheliers, c'est l'expression à la mode. Or, c'est un fait, et combien compréhensible, familles et enfants choisissent la forme de culture qui leur semble donner accès aux carrières les plus honorifiques et, croient-ils, les mieux rétribuées ou les plus sûres. Qui pourrait les en blâmer?

Dans le second degré, ils choisissent la branche secondaire, et dans celle-ci la section A ; de même que, dans les écoles primaires supérieures, destinées à changer d'étiquette pour devenir les « Humanités modernes », ce ne sont pas les sections commerciales ou industrielles qui ont le plus de faveur, mais les sections où l'on enseigne les langues vivantes ou la sténo-dactylo, celles d'où l'on espère sortir professeur, secrétaire ou employé.

Voici quelques chiffres :

En 1930, les trois branches de l'enseignement du second degré comptaient 220.000 élèves. A partir de 1937, la gratuité ayant joué à plein de la classe de sixième jusqu'à celle de philosophie, le chiffre de la population scolaire atteint 360.000. En sept ans, l'augmentation a été de 63 p. 100. Or, dans le même temps, les effectifs des seules classes secondaires sont passés de 103.000 à 179.000 élèves, réalisant un accroissement de 73 p. 100 et, en section A, de 82 p. 100. Les nouvelles recrues se dirigent donc, en majorité, vers l'enseignement classique, considéré comme le véritable enseignement de culture qui ouvre toutes les portes, notamment celles des carrières libérales.

Dès lors une angoissante question se pose. Un nouvel appel vers l'enseignement du second degré ne va-t-il pas exposer toute la jeunesse de France, en l'engageant dans la même

voie, à frapper demain aux mêmes portes ? Ne va-t-il pas l'orienter vers des carrières déjà encombrées et priver les campagnes et l'industrie des bras et des bons esprits qui leur sont plus que jamais nécessaires? Grave problème que l'on ne peut éluder. La réforme, en développant au maximum, par le moyen de l'école unique, la culture individuelle, ne va-t-elle pas devenir un véritable danger social ?

Jusqu'ici cet aspect du problème culturel n'avait guère été abordé. Lorsque fut votée la gratuité de l'enseignement secondaire, on se contenta de déclarer qu'elle entraînait nécessairement la sélection. Seuls devaient pouvoir profiter de l'enseignement offert par l'État ceux qui en seraient capables. Des examens de barrage, tels que les examens d'entrée en 6e et les théoriques examens de passage, furent à cet effet institués. Or ils se révélèrent à peu près inefficaces. Ils ne devaient laisser filtrer que les enfants bien doués. Malheureusement pour le législateur, heureusement pour le pays, ces enfants sont nombreux en France. M. Zoretti estime que, sur les 400.000 enfants qui, bon an mal an, arrivent à l'âge du certificat d'études, 200.000 sont susceptibles de profiter de l'enseignement du second degré ; et ne faut-il pas ajouter que leur nombre doit croître dans la mesure même où la réforme aura réussi à élever le niveau culturel du pays?

Par ailleurs, il ne saurait être question de rendre, à cet âge, les examens plus difficiles, sous peine de les transformer ou en jeux de hasard ou en devinettes et d'aller à l'encontre du but poursuivi. Comment prétendre sérieusement vouloir généraliser la culture et déclarer qu'à dix ans ou douze ans un marmot n'y peut mordre? Dira-t-on qu'après quelques années d'essai, à la fin du premier cycle des études du second degré par exemple, on pourrait en toute sécurité procéder à des éliminatoires plus sévères ? Il est peu vraisemblable que l'on arrive par ces procédés à désencombrer les sections ou les branches qui auront eu la faveur de tous les enfants bien doués. Et, du reste, n'est-il pas trop tard, à cet âge, pour entreprendre un apprentissage ou surtout pour contraindre des enfants et des familles qui en ont rêvé plusieurs années à abandonner la direction au bout de laquelle ils

entrevoyaient un avenir de leur goût? Il y aurait là un grave danger psychologique et social. La sélection, à tous points de vue, se révèle insuffisante à résoudre le problème de l'encombrement des professions posé par l'école unique.

Nous touchons ici au point vif de la réforme. Le projet déposé devant les Chambres et qui est en cours d'exécution prétend précisément apporter une solution à cet angoissant problème social, sans renoncer le moins du monde à la réalisation intégrale de l'école unique. Là est son originalité propre. *Il s'agit de généraliser la culture, mais sans encombrer les professions libérales.*

On se propose, pour cela, de *répartir à chacun sa tâche dans la cité selon ses aptitudes.* Tel est le second objectif de la réforme. Sans lui, le premier ne serait que dangereuse utopie.

Diversification des Enseignements et Orientation

Alors que, pour réaliser l'école unique, le projet de réforme oblige, au point de départ, tous les enfants à recevoir un même enseignement sur les mêmes bancs, il prévoit que, dans le second degré, l'on se gardera bien de les laisser tous s'embarquer dans une seule direction.

Trois branches d'enseignement culturel, le classique, les humanités modernes et le technique, — qui sont censées conduire vers les carrières libérales, commerciales et industrielles, — permettront de diversifier les élèves selon leurs désirs et leurs aptitudes, en tenant compte des débouchés professionnels offerts à la sortie de chacune de ces branches.

Par cette répartition on espère répondre, d'une part aux besoins de la société, d'autre part aux aptitudes des individus. Deux institutions doivent y aider : le Bureau universitaire des Statistiques, la Classe d'Orientation.

En liaison avec les offices d'orientation professionnelle et de placement, le B. U. S. indiquera les places à pourvoir et, donc, le nombre approximatif de diplômes à délivrer et, en gros, la proportion des élèves qui pourront être admis à les préparer.

Quant à l'orientation scolaire, elle aura pour mission de

diriger vers les diverses branches d'enseignement le nombre requis d'élèves par sélection des plus aptes.

C'est bien ce qu'établit l'article 10 du projet de réforme :

Après l'année d'orientation, l'enseignement du second degré est donné dans trois sections : classique, moderne, technique.

La répartition des élèves entre les différentes sections se fait, compte tenu du désir des familles et de l'intérêt général, d'après le goût et les aptitudes décelées dans la classe d'orientation et éventuellement dans les classes suivantes.

En vue de cette orientation, les organismes compétents (Bureau universitaire de Statistique, Office d'Orientation professionnelle) rassembleront et publieront périodiquement tous renseignements utiles sur les carrières ou les débouchés.

M. Monod, inspecteur général de l'Éducation nationale, commentait ainsi l'application de cet article devant les professeurs des premières classes d'orientation réunis en stage au mois de septembre 1937 :

Nous avons un conseil à donner, mais sur quoi nous fonderons-nous pour le donner ? 1° Sur la connaissance de l'enfant ; 2° Sur les nécessités sociales qui exigent un certain équilibre général entre les cadres professionnels.

...En aidant nos élèves à choisir leurs études, nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de la répartition globale des fonctions sociales dans le pays. Je m'explique : il y a en ce moment dans les lycées parisiens une véritable ruée vers les classes de 6e, et particulièrement de 6e A ; si nous continuons à céder sur toute la ligne, nous nous préparons une société de médecins, de professeurs, d'ingénieurs. Et ne négligeons pas de mettre, si possible, ces mots au féminin.

...Il y a plusieurs remèdes à ce désordre, mais l'un d'eux est certainement une *meilleure répartition des élèves au départ, c'est en ce sens que l'orientation scolaire participe de l'orientation professionnelle.*

L'école se voit ainsi attribuer une nouvelle mission : elle doit très tôt et de façon continue orienter l'enfant vers les fonctions où ses aptitudes et les circonstances du moment lui permettront d'atteindre son plus grand rendement social. Bien plus, déclarait M. Henri Bonnet, directeur de l'Institut international de Coopération intellectuelle et représentant français à l'Assemblée de 1938 (Genève, 1938), « *diriger les enfants, dès le deuxième degré, vers des professions où ils pourront se procurer de l'emploi* est un des remèdes les plus effi-

caces contre le chômage intellectuel », et M. Bonnet présentait ainsi les conditions que la réforme de l'enseignement devait pour cela réaliser :

1° *Diminuer l'encombrement des carrières libérales.* Il s'agit de passer de la notion d'enseignement secondaire à celle d'un enseignement du deuxième degré, avec une orientation des élèves ayant pour but de les diriger vers les carrières qui leur conviennent le mieux ;

2° *Prospection de l'emploi intellectuel.* L'encombrement des carrières libérales peut être diminué par une bonne connaissance du marché de l'emploi. On pourrait évaluer, plusieurs années à l'avance, l'importance de la demande dans les différentes catégories, et en tenir compte dans l'*orientation des élèves.* Mais il faut alors être en mesure d'apprécier aussi exactement que possible la situation du chômage et aussi les besoins en cadres intellectuels. La première condition de réussite serait de disposer de *statistiques* aussi complètes que possible, et l'on s'est efforcé de créer des *bureaux* à cet effet.

Tel est bien le sens des mesures qui ont été prises depuis deux ans.

L'enseignement secondaire, comme l'enseignement primaire supérieur, se sont mués, nous l'avons vu, en enseignement du second degré. Bien que l'enseignement technique ait été laissé en dehors du mouvement de coordination qui a abouti à cette transformation, on n'a pas attendu davantage pour demander à des classes d'orientation de chercher à diriger les enfants vers les trois branches que doit comprendre plus tard l'unique enseignement du second degré. 45 centres d'orientation ont fonctionné pendant l'année scolaire 1937-1938, comprenant 172 classes et 4.186 élèves ; leur nombre a été ramené à 32 pendant l'année 1938-1939, avec 37 classes seulement [1]. De plus, cette même année, toujours à titre d'expérience, des commissions d'orientation ont été instituées dans les académies de Paris, Lille et Caen « pour examiner sur place les enfants des écoles primaires et des classes élémentaires des lycées, susceptibles d'entreprendre l'enseignement du second degré ».

Les élèves ainsi orientés ont d'ailleurs bénéficié d'un notable

1. Ces classes ont pour élèves des enfants que leurs parents ont inscrits soit dans les classes de 6e des lycées, soit dans les classes préparatoires des écoles pratiques, soit dans les classes préparatoires à l'enseignement primaire supérieur.

privilège : ils ont été exemptés de l'examen de passage ou de l'examen de bourse que leurs camarades ont normalement à subir.

Quant aux enfants qui n'ont pas eu accès au second degré, soit qu'après un passage en classe d'orientation ils aient été reversés dans l'enseignement du premier degré (ou que la commission d'orientation ne les ait pas jugés dignes de tenter l'expérience), soit surtout parce qu'eux ou leurs familles n'en ont pas eu le désir ou n'y ont pas été invités, tous doivent, garçons ou filles, passer un examen d'orientation professionnelle au cours du dernier trimestre de leur scolarité. Ils ne pourront plus se placer entre quatorze et dix-huit ans sans un certificat attestant qu'ils l'ont subi. Ainsi en a décidé le décret-loi du 24 mai 1938 sur l'orientation professionnelle obligatoire, complété par les décrets d'application [1].

Il est déclaré que « les directeurs des écoles primaires publiques élémentaires sont tenus d'établir une fiche d'orientation professionnelle, dite fiche scolaire, dont le modèle est établi par le Secrétariat d'orientation professionnelle, sur chacun de leurs élèves parvenus au terme de leur scolarité. Cette fiche est adressée avant le 1er mai au centre d'orientation auquel l'école est ressortissante. »

En outre, tous les centres d'orientation, obligatoires ou facultatifs, publics ou privés, doivent transmettre au Secrétariat départemental ou interdépartemental les fiches d'orientation professionnelle établies par leurs soins. Ce secrétariat aura donc des renseignements précis sur tous les enfants qui quittent l'école et cherchent à se placer ; par ailleurs, comme « les offices publics de placement sont tenus de fournir au secrétariat officiel des renseignements sur l'état du marché du travail en indiquant pour chaque profession le nombre des offres d'emplois », il pourra les indiquer aux familles. C'est bien ce que prévoit l'article 33 :

Des bulletins seront établis à l'aide des renseignements fournis

1. Quatre décrets d'application ont été soumis le 22 décembre 1938 au Conseil supérieur de l'enseignement technique, qui les a sensiblement modifiés. Le ministre vient de passer outre. Trois des décrets ont été publiés à l'*Officiel* en avril 1939. Ils tiennent fort peu compte des modifications demandées par le Conseil supérieur.

par les centres, par le Secrétariat d'orientation professionnelle qui les adressera aux représentants légaux de l'enfant avant la fin du dernier trimestre de l'année scolaire. Outre l'indication du ou des métiers dangereux pour la santé de l'enfant, ils contiendront des renseignements sur les dispositions intellectuelles ou physiques de l'enfant, sur ses aptitudes à apprendre un métier qualifié, sur les métiers et professions dans lesquels des emplois sont offerts.

Par cette organisation obligatoire de l'orientation professionnelle et celle des offices de placement, un lien très étroit se trouve établi entre l'école et la profession. Tel était bien l'objectif que le projet de réforme se promettait d'atteindre. Sans doute ces mesures permettront-elles d'établir, sur les offres et les demandes d'emplois, des statistiques rigoureuses qui seront d'un grand secours pour les professionnels comme pour les familles. La jeunesse se sentira encadrée dans une armature qui pourra lui être une aide précieuse. Mais ces dispositions ne risquent-elles pas de la livrer aux mains de l'État et d'équivaloir à un véritable monopole de l'embauche ?

Vers l'Affectation sociale obligatoire et le Monopole ?

Dès juillet 1934, M. Blum, présentant les projets de M. Jean Zay, allait en effet fort loin. Il ne se contentait pas de prévoir que la nouvelle organisation apporterait aux familles et au monde professionnel, avec des statistiques exactes, l'aide de bons conseils conformes aux aptitudes des enfants et en rapport avec les besoins de la société. Il affirmait que, pour assurer toute leur efficacité à ces moyens techniques, d'ordre scolaire et administratif, la puissance publique serait amenée non seulement à recenser le nombre des places disponibles et à détecter les aptitudes individuelles, mais encore à réglementer l'accès aux professions et à affecter à chacun son rôle dans la cité. Il concluait :

L'éducation nationale deviendrait alors, du bas en haut de l'échelle, un moyen d'orientation et d'affectation sociale, et ce jour-là, l'État seul pourrait sans doute y vaquer, car, quand il s'agit non plus seulement d'introduire dans le cerveau un certain lot de connaissances indispensables, mais de déterminer d'avance son activité et sa vie d'homme fait, l'État peut et doit revendiquer ce privilège exclusif.

Contrôle des professions, monopole de l'enseignement, telles seraient les deux conséquences inévitables d'un tel plan, si l'on voulait pousser jusqu'au bout la logique et lui assurer sa pleine efficacité.

Un système d'orientation et d'affectation, portant nécessairement sur la totalité des enfants, ne peut être qu'un système national unique, inscrit lui-même dans un système collectif d'organisation du travail, de production et de distribution des richesses, d'harmonisation entre les ressources et les besoins.

Avec une inflexible rigueur, M. Blum décrivait, dès le 14 avril 1933, les étapes de l'évolution qu'il jugeait fatale :

Le droit et le pouvoir de choisir, de peser par le choix sur la destinée d'un individu, n'appartiennent qu'à la collectivité et ne peuvent être délégués par elle à aucune personne ou association privée. L'école privée ne peut pas se fonder sur la sélection. Et comme il est impossible de laisser coexister un enseignement public qui serait fondé sur la sélection et un enseignement libre qui en serait affranchi, il s'ensuit que l'idée de sélection conduit à l'idée de nationalisation par une déduction logique aussi nécessaire que celle qui mène de l'idée de gratuité à l'idée de sélection.

Voilà pour le monopole de l'enseignement. Et voici pour l'orientation conçue comme une affectation sociale :

La gratuité et la sélection transportent les questions scolaires, et spécialement la question dite de l'école unique, du plan purement pédagogique sur le plan social. Gratuité et sélection impliquent une action de la collectivité, et par conséquent un droit de la collectivité, pour diriger l'enfant vers la catégorie de tâches où son travail d'homme pourra procurer le rendement le plus utile.

Ce qui suppose le contrôle de l'embauche et, par lui, de l'organisation professionnelle.

M. Blum, tout en déclarant qu'il ne proposait pas ces idées « comme un sujet de réflexions », mais comme « l'expression de convictions souveraines, lentement mûries, que n'a pas affaiblies l'expérience », ne voulait présenter, en juin 1937, leur réalisation que comme une « anticipation » sur « l'avenir des institutions scolaires » et « l'évolution probable du régime social ». Ces conséquences extrêmes ne sont en effet aucunement inscrites dans le projet déposé à la Chambre par M. Jean

Zay. Il n'est pas niable cependant que la logique toute géométrique qui a inspiré sa rédaction ne puisse naturellement y conduire.

Faut-il en conclure que la réalisation du projet de réforme nous mène au monopole, tel qu'il a été réalisé par les États totalitaires ou qu'il est prévu par les idéologies marxistes ? Faut-il croire qu'elle menace les libertés individuelles et sociales dont le refuge et le signe ont toujours été, avec le libre accès de tous aux fonctions privées et publiques, la libre éclosion des vocations dans le milieu familial et la liberté de l'enseignement ?

M. Zay a maintes fois protesté contre de telles conclusions. Il déclarait notamment à Flers, en avril 1937 :

> Je n'ai jamais songé à mettre en péril, si peu que ce soit, la liberté de l'enseignement. Tout monopole, dans un pareil domaine, relèverait d'une conception totalitaire de l'État, dont je suis particulièrement éloigné. C'est de ses qualités seules, de ses mérites, de son prestige, que notre école publique doit attendre sa suprématie. Elle ne peut et ne doit s'imposer que par la liberté et dans la liberté, jamais par la contrainte. Nous savons trop qu'au cours de l'histoire ce n'est pas par la violence qu'a jamais triomphé l'esprit.

A de telles déclarations — il n'est pas inutile de le remarquer — font écho, dans le monde de l'enseignement, des interprètes bienveillants de la réforme, qui, préoccupés avant tout de progrès pédagogiques, ont applaudi au renouveau qu'on se promettait d'en obtenir, grâce aux liens plus étroits qu'elle veut établir entre l'école et la vie.

Et, de fait, des congrès pédagogiques tels que ceux du Havre (31 mai-4 juin 1936) ou la Semaine pédagogique de Rabat (mars 1937) ont donné lieu à tout un mouvement de recherches constructives fort intéressantes, dont MM. Châtelet et Monod, chargés de l'exécution de la réforme dans le second degré, se sont faits les apôtres [1]. Toutefois, limiter la réforme à ces objectifs et vouloir en trouver l'origine dans

1. Dans *Éducation*, revue des maîtres (juin 1938), on présente ainsi les origines de la réforme : « Rappelons en quelques mots l'origine de cette réforme et les grandes lignes du projet présenté devant les Chambres.

« L'idée est due à MM. Châtelet, Monod, et à l'équipe du Congrès du Havre (1936), de *l'Information pédagogique* (Baillière), de la Semaine pédagogique de Rabat (mars 1937). »

ces mouvements semble fort insuffisant. Il semblerait plus juste de reconnaître que ce renouveau pédagogique dont M. Jean Zay attend pour l'Université un prestige éclatant est, nous le verrons, la conséquence des mesures qu'il a été nécessaire de prendre pour résoudre le problème social posé par l'école unique.

M. H. Belliot, secrétaire général de la Ligue française de l'Enseignement, nous en avertit. Le projet de réforme a précédé le mouvement pédagogique du groupe du Havre, ses origines sont de beaucoup plus anciennes :

> La F. G. E. (Fédération Générale de l'Enseignement, qui groupe tous les syndicats de professeurs affiliés à la C. G. T.) a joué un rôle considérable dans l'élaboration du projet. Lorsque, sous l'inspiration des « Compagnons de l'Université nouvelle », le « Comité d'Études et d'Action pour l'École unique » eut élaboré son « Projet de Statut organique de l'Enseignement public », la F. G. E. en reprit l'étude point par point.
>
> Cet examen dura des années. Le résultat de cette si longue discussion ne fut pas la découverte d'une meilleure rédaction, mais une meilleure compréhension mutuelle entre les représentants des divers ordres d'enseignement appelés à y prendre part.
>
> Le projet Jean Zay présente de grandes analogies avec celui qui fut finalement adopté par la F. G. E. : le ministre l'a lui-même déclaré, et la lecture des deux textes le révèle immédiatement [1].

En effet, depuis 1931, la C. G. T. avait adopté dans son congrès de 1931 un plan dit « Plan confédéral » qui mettait au service de ses propres conceptions d'organisation de l'État les conclusions de la Commission de l'École unique, créée en 1925 par M. François-Albert, et les conceptions des Compagnons de l'Université nouvelle. Ce plan, suffisamment précis, pouvait servir de base à une vaste réforme telle qu'on fut amené à l'envisager en juin 1936. Ainsi fut fait [2]. Le projet déposé par M. Jean Zay sur le bureau de la Chambre repro-

1. Documentation rassemblée par H. Belliot et publiée avec la conférence faite par M. Jean Zay sur la réforme de l'enseignement à l' « Union rationaliste », le 29 novembre 1937. Éditions Rieder, 1938.

2. M. Mérat, secrétaire de la Fédération générale de l'Enseignement (C. G. T.), déclarait en décembre 1936 : « Le Cabinet a donné la promesse formelle que le plan confédéral servirait de base à toute réforme profonde du second degré et que, d'autre part, un plan de réforme ne serait pas déposé sans qu'un accord préalable ait été réalisé avec nos organisations fédérales. »

duit les titres du plan confédéral 1931 de la C. G. T. et lui emprunte, outre ses idées directrices, de nombreux articles [1]. Toutefois, il les présente sous une forme moins précise et laisse davantage dans l'ombre les détails d'exécution. Comme l'a déclaré M. Zoretti : « Ce projet s'apparente, ce n'est pas douteux, à notre projet de 1931, dont l'origine vient des Compagnons, mais de Compagnons très évolués et qui n'étaient plus des Compagnons de 1918, et qui avaient eux-mêmes subi d'importantes influences syndicales. C'est leur projet, fortement marqué par ces influences, pris comme base par la C. G. T. et accru en vigueur, qui est devenu le projet confédéral de 1931. Et c'est ce projet de 1931 que nous retrouvons dans ses grandes lignes dans le projet gouvernemental... »

Ces origines de la réforme, clairement avouées par ses promoteurs comme par le ministre lui-même, nous font comprendre pourquoi M. Léon Blum pouvait se flatter d'y découvrir ses propres conceptions de l'école en régime socialiste. Toutefois, nous n'essayerons pas de nous livrer au sujet de ce projet de réforme à un procès de tendances. M. Zoretti lui-même, après avoir marqué certaines différences entre le projet de M. Jean Zay et le projet de la C. G. T., insistait surtout sur son imprécision qui permettait, disait-il, « à ceux qui n'aiment ni le gouvernement ni ses projets de dire : « Il faut le subir, essayons de nous en tirer »; et il concluait : « Il faut se défier d'un projet qui est accepté par tout le monde. Tout dépend de l'énergie de ceux qui l'appliqueront. Tout dépend du sens que l'on donnera aux mots qui y figurent [2]. » Nous oublierons donc très volontiers les origines du projet, comme les conséquences que M. Blum a déclaré vouloir en tirer, pour ne le juger que sur les faits.

(A suivre.) PIERRE FAURE.

1. A l'exception des deux titres consacrés à l'enseignement supérieur et à la gestion des services de l'éducation nationale, qui ne figurent pas dans le projet Zay.

2. Conférence de M. L. Zoretti du 22 avril 1937, publiée par le Centre confédéral d'éducation ouvrière.

MONDES EN CONFLIT

I. — A travers l'Œuvre de Pearl Buck

Ouvrant le dernier roman de Pearl Buck [1], plus d'un lecteur s'étonnera sans doute de n'y retrouver en rien l'atmosphère accoutumée des autres livres de cet auteur. Pour la première fois, en effet, nous voici transportés hors de Chine. Quant à l'Amérique, dont Pearl Buck nous avait également maintes fois entretenus, elle ne sert plus que de cadre gratuit à quelques épisodes du récit. Bien plus, le fond même du sujet paraît, au premier regard, de nature entièrement étrangère à celle de l'œuvre antérieure de la romancière américaine. Il y a loin en effet de ce drame obscur inscrit aux limites d'un cœur de femme, tel que nous le propose *Un Cœur fier*, à ces vastes horizons, à ces puissantes évocations de la vie des peuples, du brassage des civilisations, qui constituaient, sinon toujours l'objet direct des analyses de Pearl Buck, du moins l'ambiance uniforme où se mouvaient les personnages de ses romans précédents [2].

Il n'en faudrait pas conclure trop vite que rien ne rattache *Un Cœur fier* au caractère de ses aînés. Cette dépendance m'apparaît, au contraire, si réelle, qu'il me semble pouvoir, à la lumière nouvelle que nous apporte ce roman, souligner de façon plus précise ce qui fait l'unité vivante de la pensée de Pearl Buck. Il en va en effet des ouvrages de cet auteur comme de ceux des seuls romanciers dignes de ce nom, j'entends par là les écrivains qui ont réellement quelque chose à nous dire. Si variés que nous puissent sembler les cadres et les données des récits qu'ils nous proposent, une continuité certaine s'y manifeste. Et, pour peu qu'on sache

1. Pearl Buck, *Un Cœur fier*. Traduit de l'anglais par G. Delamain. Paris, Éditions Stock, 1939.

2. On trouvera une excellente analyse de cette atmosphère générale de l'œuvre de Pearl Buck dans l'article que Mme Daniélou vient de publier dans *Culture*, avril 1939, sous ce titre : *Pearl Buck et la Chine*.

prêter l'oreille aux résonances secrètes qui s'éveillent d'un texte à l'autre, on retrouvera le fil conducteur de la recherche : ce problème unique, essentiel, presque toujours débattu, retourné sous toutes ses faces, et serré de plus en plus près, sous l'apparente diversité des situations et des personnages.

Un Cœur fier est, à cet égard, si bien dans la ligne de ses devanciers, qu'il apparaît, à qui sait voir au delà des dissemblances de surface, comme le point de convergence des problèmes posés jusqu'ici par toute l'œuvre antérieure.

***

Rappelons d'abord en quelques mots le sujet de ce dernier livre.

Suzan Gaylord, l'héroïne d'*Un Cœur fier*, est une femme au cœur partagé. Le roman n'est rien que l'histoire de son désaccord intime, rançon d'une nature exceptionnellement riche. Suzan voit se dresser l'une contre l'autre, dans une lutte sans répit, deux parts irréductibles de son être complexe : d'un côté la *Femme* qui voudrait n'exister que pour les siens et trouver son bonheur à s'oublier elle-même, de l'autre l'*Artiste* jalouse de s'appartenir et d'accomplir sa personnelle destinée.

Ame divisée. « Je suis née *plusieurs* », pourrait confesser Suzan, comme Valéry le fait dire à Socrate dans *Eupalinos*. Mais Socrate ajoutait aussitôt : « Et je suis mort *un seul* », exprimant par là cette douloureuse nécessité du choix et par conséquent du sacrifice qu'impose la vie à tous les êtres riches. La multiplicité des dons reçus offre à l'ambition de ces natures privilégiées des possibilités très diverses. Mais, à ce croisement des routes, force leur est d'opter pour une ligne unique.

Socrate. — Il y avait en moi un architecte que les circonstances n'ont point achevé de former... Une quantité de Socrates est née avec moi, d'où peu à peu se détacha le Socrate qui était dû aux magistrats et à la ciguë.

Phèdre. — Et que sont devenus tous les autres ?

Socrate. — Idées. Ils sont restés à l'état d'idées. Ils sont venus demander à être, et *ils ont été refusés* [1].

1. Paul Valéry, *Eupalinos, ou l'Architecte.*

Et, faisant cet aveu, sans doute n'est-ce point tout à fait sans regret que Socrate songe au jour lointain où l'artiste qu'il portait en lui dut définitivement s'effacer pour céder la place au philosophe.

Mais Suzan, qui, elle aussi, est née « plusieurs », n'est pas de celles qui puissent accepter, avec Socrate, de mourir *un seul*. Trop fière pour se plier à la loi commune, pour consentir un sacrifice qu'elle considérerait comme une mutilation de sa nature si diversement douée, elle ne veut ni ne croit pouvoir, opposer de refus au moindre appel de cette « foule innombrable » qu'elle porte en elle, et qui, tour à tour, demande à naître. Devrait-elle, parce qu'elle est épouse et mère, oublier qu'elle a du génie, imposer silence à cet appel mystérieux qui la presse d'exprimer dans l'argile et le marbre la forme qui soudain l'obsède et déjà palpite entre ses doigts? Fidèle, au contraire, à cette vocation d'artiste, pourrait-elle renoncer aux douceurs du foyer, aux joies de la maternité, où toute une autre part de sa nature l'incline ? Suzan se refuse à choisir. Elle entend ne rien abdiquer de cette complexité qui fait sa richesse et son orgueil. Mais quel cruel drame intérieur sera la rançon de ce refus !

Une image que j'emprunte au roman lui-même peut nous aider à le sentir. Quelques jours se sont écoulés depuis le second mariage de Suzan. Blake, son nouvel époux, est venu, ce soir-là, au retour du travail, la rejoindre, comme à l'ordinaire, dans sa chambre, où tout un jeu de glaces savamment disposées répète indéfiniment chaque objet. Et lorsqu'il s'est incliné vers elle pour l'embrasser, Suzan a cru voir la chambre toute remplie de femmes souriantes et de messieurs empressés.

Dans les glaces, les hommes se penchèrent et saisirent les femmes dans leurs bras. Elle les considéra. Tous les hommes étaient Blake, mais aucune des femmes n'était elle... ; non, elle ne reconnaissait pas les femmes.

Étonnement fugitif auquel, sur l'instant, elle n'attacha guère d'importance. Mais, plus tard, y rêsongeant, elle comprendra : Blake est de ces êtres simples et sans profondeur, que la vie a pour toujours marqués, figés dans une

attitude unique. Voilà pourquoi toutes ses images, multipliées dans les glaces, semblent la reproduction fidèle du même modèle interchangeable. Mais d'elle, il en va tout autrement ! Et cet éparpillement de son propre visage lui rend pour ainsi dire saisissable le mystère même de sa douloureuse complexité. Chacune de ces femmes entrevues aux miroirs ne lui présentait qu'une part d'elle-même. Aussi, en aucune d'elles ne pouvait-elle réussir à se retrouver tout à fait.

C'est qu'elle est la femme au cœur multiple, toujours divisée d'avec elle-même, soucieuse pourtant plus que quiconque de parvenir à l'unité. Cette quête incessante de son âme profonde, au travers des formes diverses que les hasards de l'existence, la fatalité des événements et les lois intimes de sa nature l'amènent successivement à revêtir, voilà tout le drame de ce cœur fier.

***

Drame tout intérieur, on le voit. Et, à nous en tenir à l'apparence, il est clair que nous sommes à cent lieues de cette épopée chinoise qui, largement, à travers l'espace et le temps, déroulait, au fil des livres de Mme Pearl Buck, la succession de ses fastes tragiques.

Mais une unité plus profonde rejoint pourtant ces romans si divers. En dépit de ses proportions restreintes, le conflit qui déchire Suzan n'est pas sans quelque parenté avec cette lutte de géants où nous vîmes s'affronter deux mondes. Car les oppositions qui séparent les hommes ne sont, à vrai dire, point si différentes de celles qui nous divisent d'avec nous-mêmes.

Relue sous cette perspective, l'œuvre entière de Mme Pearl Buck nous apparaît dominée par une attention aiguë aux contrastes et aux heurts des aspects multiples de l'âme humaine. Avant d'étudier ces combats, comme elle le fait aujourd'hui, dans le raccourci d'un être exceptionnellement complexe, c'est sur une beaucoup plus vaste échelle qu'elle nous les avait fait voir. Transpositions seulement du même problème éternel. Qu'elle nous fasse assister à la rivalité des

peuples étrangers que la facilité des communications a mis soudainement en contact, à l'opposition, au sein d'un même pays, des *générations successives* qu'accuse le rythme accéléré de l'évolution des mœurs, ou au désaccord secret de *deux êtres* rivés pourtant l'un à l'autre dans une entière fidélité aux devoirs de la vie conjugale, que fait Pearl Buck sinon toujours revenir à l'étude, sous un angle de plus en plus resserré, de ces antinomies humaines, dont *Un Cœur fier* condense aujourd'hui le drame aux limites de cet univers en réduction qu'est, à vrai dire, toute âme vivante ?

Reprenons sa route par étapes[1].

***

Conflit des races, d'abord. Placée par les circonstances mêmes de sa vie au contact d'un double monde, Américaine par la naissance, mais ayant vécu en Chine la majeure partie de son existence, Mme Pearl Buck s'est trouvée mêlée de façon très intime au drame de la rencontre des peuples. Aussi excelle-t-elle à nous rendre sensible et poignant l'antagonisme des êtres que les climats et les cultures ont diversement façonnés. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! » disait déjà Pascal après Montaigne. Maxime enregistrée par tous les âges, mais à la vérification de laquelle notre monde moderne offre un champ d'expérience prodigieusement élargi.

De ces divergences Mme Pearl Buck ne s'est point contentée de nous donner la notation fidèle. L'intelligente sympathie avec laquelle elle sut se pencher sur l'âme du pays où elle fit séjour, comme sur celle de sa patrie d'origine, a réussi, tout en la gardant des jugements hâtifs et des sommaires condamnations, à l'orienter vers la solution de ces antinomies en apparence irréductibles. Ayant su faire sienne la mentalité chinoise jusqu'à devenir la compagne aimée et la confidente de ses « sœurs jaunes »; s'étant attachée à découvrir le visage éternel de l'homme sous les masques divers dont l'affublent les contingences des civilisations et

1. Nous ne suivrons pas dans cette analyse l'ordre chronologique de la parution des livres, mais ce qui nous paraît être l'ordre logique de la pensée.

des coutumes, elle nous laisse entrevoir dans un avenir plus ou moins proche l'enrichissante harmonie, fruit des influences réciproques de ces deux mondes, qui pourra succéder, pour le plus grand bien et l'élargissement de la conscience humaine, aux heurts et aux incompréhensions des premiers contacts.

Vent d'Est, Vent d'Ouest[1] nous conte en une double histoire les contre-coups de ces vastes remous d'influences contraires dans la vie d'une noble famille chinoise qui, demeurée jusqu'ici farouchement fidèle à ses traditions millénaires, subira cette crise avec un malaise d'autant plus profond. Fille cadette de la maison, Kweï-Lan a épousé un jeune étudiant chinois qui, à la suite de nombreux voyages à l'étranger, s'est peu à peu familiarisé avec les usages de l'Occident. Et nous assistons aux disputes, aux bouderies, aux silences lourds de reproches qui viennent à toute occasion souligner la mutuelle mésintelligence de ces deux êtres qui pourtant se chérissent avec tendresse. Pauvre petite Kweï-Lan ! Elle s'évertue de tout son cœur à mériter l'affection de son époux, mais les efforts mêmes qu'elle fait pour lui plaire se retournent contre son propos et ne font qu'accuser davantage la désunion du foyer. En redoublant à son égard de zèle empressé, de muette docilité, elle croit se faire aimer de celui qu'en bonne épouse chinoise elle a appris à considérer avant tout comme son maître, sans deviner que précisément cet excès de servilité l'irrite et que lui désespère de trouver en elle la libre collaboratrice et la confidente paisible qu'il avait rêvée. Malentendus minimes sans doute, mais dont la répétition constante suffit à changer en poison la vie de la femme incomprise. Aussi devinons-nous sans peine son désespoir le jour où elle s'aperçoit que le persévérant courage avec lequel, selon la coutume du pays, elle enserre de bandelettes ses petits pieds, afin qu'ils trouvent grâce au regard de son seigneur, a manqué complètement son objet. Car, lui, n'éprouve qu'aversion et dégoût pour cet usage désuet, qu'il estime étrangement barbare.

Parallèlement à ces conflits aux proportions malgré tout

1. Pearl Buck, *Vent d'Est, Vent d'Ouest*. Paris, Éditions Stock, 1938.

restreintes, se déroule, au sein de la même famille, un drame beaucoup plus douloureux. Le frère aîné de Kweï-Lan est revenu des contrées lointaines, en compagnie de la jeune Américaine qu'il a épousée là-bas contre le gré des siens. Et, malgré l'amour qu'elle porte à son fils, la vieille mère chinoise se refuse à admettre la femme blanche sous son toit. Cette alliance avec un autre sang lui paraît une souillure, une profanation des traditions ancestrales, une insulte aux dieux du foyer. Bien que l'étrangère se montre en tout point parfaite et supporte avec patience les avanies dont elle est l'objet, en dépit des supplications de Kweï-Lan qui intercède en faveur de sa belle-sœur, l'intransigeante matrone mourra sans avoir prononcé la moindre parole de pardon, tant est restée vivace la force des préjugés séparant les deux mondes.

Cependant Pearl Buck, à la fin du livre, nous fait pressentir grâce à qui pourra s'atténuer cette divergence et s'opérer un jour la fusion de ces deux caractères extrêmes qui semblaient jusqu'ici ne se rencontrer que pour s'opposer ou pour s'exclure. Celui en qui s'accomplira le miracle ne sera-t-il pas ce petit enfant qui vient de naître, fruit commun de ce père chinois et de cette mère américaine, et qui déjà résume en son corps les particularités physiques de l'Orient et de l'Occident? C'est ce qu'exprime à ravir le mot touchant de Kweï-Lan à la jeune accouchée :

« Vois ton œuvre, ma sœur! Dans ce petit nœud tu as noué deux mondes ! »

Recueillons avec attention ce témoignage du rôle privilégié de l'enfant pour la solution de ces épineux problèmes. Seul le progrès de la vie, et d'une vie commençante, qui repart à neuf sur des données meilleures, peut réussir à concilier ce qu'un âge déjà révolu portait en lui-même de contradictions insurmontables. Héritier d'un double apport, rejeton d'un mutuel amour, l'enfant n'est-il pas la synthèse possible et vivante promise à ceux qu'il continue, la chance nouvelle offerte au monde de progresser et de revivre rajeuni dans une unité plus certaine? Mme Pearl Buck semble l'avoir très vivement senti ; elle y insiste dans presque tous ses livres. Aussi ne puis-je me défendre d'un léger étonnement à voir

*
* *

Autre reprise, sur un plan nouveau, de ce même drame est encore, quoi qu'il y paraisse, l'émouvant diptyque que forment *l'Ange combattant* et *l'Exilée* [1]. Sans doute convient-il d'y reconnaître d'abord l'hommage personnel et tout filial rendu par Mme Pearl Buck à la mémoire des siens, de ce père et de cette mère admirables dont elle nous retrace pieusement l'histoire. Mais ces biographies comparées n'en constituent pas moins indirectement, pour nous, un nouveau document psychologique de première valeur pour l'analyse des diversités et des incompréhensions qui séparent les âmes. Antinomies, cette fois, d'autant plus douloureuses que ces deux êtres se trouvent plus intimement rapprochés. L'amour mutuel qu'ils se gardent, l'amour, puissance unifiante par excellence, ne parviendra pas à les joindre.

Andrew et Carie ! Figures antithétiques, tempéraments inconciliables, mondes opposés, étrangers l'un à l'autre, appelés à vivre pourtant dans la communauté la plus étroite. « L'âme et le corps », a-t-on dit d'eux. Et c'est chose captivante que de suivre ces récits parallèles de deux vies à la trame identique, où se retrouvent les mêmes épisodes, mais si diversement colorés selon que nous les revivons au travers de la mentalité de l'un ou de l'autre personnage.

Andrew est le soldat de Dieu. Marqué dès l'enfance pour le service de la cause éternelle, presbytérien farouche, apôtre au cœur de feu, dur à lui-même, sans autre passion que celle de gagner au Christ les âmes, indocile à tout contrôle de ses supérieurs hiérarchiques, obstiné dans ses entreprises lorsqu'elles lui semblent, en conscience, conformes aux inspirations du Ciel, il s'avance dans la vie, semblant faire partie d'un autre monde, le regard fixé vers quelque vision refusée au commun des mortels. Homme loyal et généreux, fidèle aux devoirs du foyer, car c'est la volonté du Seigneur, il se montre pourtant incapable de prendre un intérêt véritable à sa femme non plus qu'à ses enfants.

1. Pearl Buck, *l'Ange combattant*. Paris, Stock, 1937. — *L'Exilée*. *Ibid.*, 1937.

Le rôle de père lui convenait très mal. C'était un grand missionnaire, une âme intrépide, tout sauf un père... Ses enfants étaient de simples accidents dans son existence... Andrew vivait dans un rêve. C'était une âme en proie à une idée fixe, pour qui la vie et le cœur humain ne comptaient pas. Il ne partageait pas notre existence terrestre... Les enfants d'Andrew se sentaient frustrés, car la tendresse qui leur était due, il l'avait donnée tout entière à Dieu.

Il arrivait pourtant à cet homme de laisser échapper parfois, le soir, aux heures d'abandon, quelque éclat de rire insurmontable, quelque boutade pleine de piquant humour, vestiges d'une vivante nature impitoyablement condamnée, longuement étouffée par sa volonté d'ascète. Ces écarts si peu fréquents laissaient les enfants songeurs, se demandant « ce qu'Andrew aurait été si Dieu ne s'était pas emparé de son âme et Calvin de son cœur ».

Bien différente nous apparaît Carie. L'épouse du rigide pasteur possède une nature frémissante, toute de finesse et de fraîche spontanéité, sensible à la beauté des choses, pleine d'enjouement, égayant par ses brusques saillies et sa pétulance enfantine l'austérité de la sainte maison. Toute sa vie, elle aussi, pourtant, s'efforcera, sans y réussir tout à fait, à mater cette ardeur trop naturelle, dont Andrew bien souvent se scandalise et s'attriste. Elle le fera, non pour parvenir à rejoindre ce dernier dans ces régions inaccessibles où il habite, — c'est pour elle trop haut séjour! — mais pour se consacrer tout entière à son service et à l'éducation de ses enfants. Modèle d'obscur dévouement et de vertueuse patience : « Mon seul roman, c'est mes enfants », répondra-t-elle un jour à quelque visiteuse indiscrète qui cherche à pénétrer les secrets de son cœur. D'une piété toute simple, trop occupée par les soins du ménage pour s'adonner aux longues oraisons, elle trouve bien un peu excessive la ferveur de son mari. Mais pas un mot de critique à son égard : elle le vénère comme un saint qu'elle n'a pas à juger, car Dieu le mène. Sa voie à elle sera moins sublime : la petite voie de l'abnégation souriante et modeste.

Curieux mais respectable ménage, dont l'histoire bien souvent nous émeut et nous passionne. Mais quelle source de souffrances cachées seront l'un pour l'autre ces deux êtres

trop dissemblables, unis pourtant par une réciproque estime et une affection sincère ! Quelle égale impuissance à se comprendre ! Aux yeux de l'âpre missionnaire, de cet Ange brûlant que le zèle de Dieu dévore, le cœur tout en nuances de sa femme demeure une indéchiffrable énigme ; et l'humble et patiente Carie se sent tout autant « exilée » dans cette atmosphère inhumaine où la maintient son austère compagnon que, jadis, dans l'étrange maison où, pour la première fois, elle s'installait en terre chinoise.

Une fillette a grandi à ce foyer, en devina les heurts, et, sans que son respect ni son amour s'en trouvassent entamés, a du désaccord de ses parents éprouvé quelque souffrance. Grâce au recul des années, elle a pu, rassemblant ses souvenirs, nous donner, avec une discrétion d'émotion et une vérité de touche qui tiennent du prodige, ces deux esquisses peut-être sans égales dans l'histoire des lettres, ces inoubliables figures de *l'Ange combattant* et de *l'Exilée*.

*
* *

Conflit des races, conflit des générations, conflit des individus : aspects divers du même drame éternel [1]. Le simple rappel que nous venons de faire des lignes essentielles de l'œuvre de Pearl Buck ne nous aide-t-il pas à mieux comprendre le lien qui rattache *Un Cœur fier* aux livres qui l'ont précédé ? Ici encore, mais cette fois dans le cadre plus exigu d'une âme unique, nous est proposé le même problème. Tel le globe de cristal en qui se reflète tout un jardin, comme la cellule vivante dont l'organisation intime révèle des lois comparables à celles de la gravitation des astres, l'âme humaine n'est-elle pas un microcosme où se peut lire en abrégé l'histoire du monde ? L'humble Carie le soupçonnait déjà, elle qui savait si bien se faire attentive aux souffrances de l'humanité, dont elle nous disait « retrouver les tourments dans son propre cœur ».

1. Nous n'avons rien dit dans cette étude de *la Première Femme de Yuan*, ni de *la Mère*. C'est qu'outre la nécessité de réduire l'étendue de cet article, ces deux livres nous paraissent s'apparenter directement aux problèmes soulevés par *Vent d'Est, Vent d'Ouest* et *la Terre chinoise*.

Attentifs à cette perspective, nous reconnaîtrons sans peine que ce dernier livre de Pearl Buck s'apparente à l'œuvre antérieure, et par les données du problème qu'il soulève, et par la solution qu'il en propose.

Dans le désaccord intime qui fait le tragique destin de l'héroïne d'*Un Cœur fier* ne retrouvons-nous pas d'abord quelque écho des vastes conflits divisant les races ? Avec une violence égale à celle des vents d'est et d'ouest se disputant la terre chinoise, militent en Suzan cette *Femme* et cette *Artiste* à la réalisation desquelles un double attrait, une double vocation l'engagent. Lorsqu'elle incline à demeurer épouse et mère, toute vouée aux obscurs dévouements des tâches ménagères, dépendante et sacrifiée, sourde à toute autre ambition qu'à celle commune à tant d'autres femmes qui ont su faire de leur foyer le centre unique de leurs désirs, pourrait-elle ne point se sentir la sœur de ces petites épouses chinoises, toujours effacées, toujours soumises, contentes de cette réclusion où un sort indiscuté les confine ? Mais quand retentit soudain l'appel de son autre idéal, quand elle sent bouillonner en elle cet incoercible besoin de pétrir et d'animer la glaise, quand se réveille l'*Artiste*, jalouse de s'élever au plus haut, de ne dépendre que d'elle-même et de parvenir, en dépit des faiblesses de son sexe, à la gloire des grands sculpteurs, ne retrouve-t-elle pas le cri de la femme moderne, de l'Américaine émancipée qui, se sachant l'égale de l'homme, veut s'évader des injustes cloisons de sa condition subalterne ?

Mais dans ce partage de son âme, Suzan me paraît mieux encore revivre pour son propre compte le drame même qui, jadis, déchira Andrew et Carie. En elle, la *Femme* et l'*Artiste* connaîtront cette cohabitation douloureuse et cette impuissance à se comprendre qui firent le tourment des deux époux. C'est que Suzan est un peu leur fille, dans la mesure où sa dualité intérieure n'est que la transposition romancée de celle de Pearl Buck elle-même ; dans la mesure où cette double hérédité peut présider aux aspects contradictoires de son cœur fier [1].

1. Qu'on m'entende bien ici. Un roman n'est pas une autobiographie. Et gardons-nous de cette manie indiscrète et le plus souvent trompeuse qui nous pousserait à vouloir retrouver la vie d'un auteur à travers celle de ses héros. J'entends

Le brûlant Andrew — dont Mme Pearl Buck a pu dire : « Doué d'une âme moins grande, il aurait choisi un dieu moins grand ; né aujourd'hui, il aurait choisi un autre dieu, il aurait agi dans toute la sincérité de son cœur ferme comme l'acier », — ne reconnaîtrait-il pas un reflet de son propre visage dans cette jeune artiste, tendue de tout son élan vers cette obscure divinité qui l'assaille, tellement absorbée parfois par la ferveur de la création artistique qu'elle en oublie jusqu'à l'existence de son mari et de ses enfants ? Et Carie, qui, pour l'amour des siens, comprima les ardeurs trop vives d'une nature romanesque et passionnée, ne croirait-elle pas revivre en cette mère que nous voyons par moments s'arracher à l'atelier de sculpture, se jurer à elle-même d'oublier ses marbres, acheter des laines de couleur et des aiguilles à tricoter, et ne plus songer qu'à la venue de son prochain bébé ?

Double est Suzan ; et là réside, nous l'avons dit, le fondement du drame qu'*Un Cœur fier* s'attache à nous décrire. Les oppositions d'hommes à hommes, ou de civilisations à civilisations, dont nous entretenaient jusqu'ici les romans de Pearl Buck, ont pu nous sembler douloureuses. Combien plus tragique encore, on le devine, le déchirement d'un cœur en lutte intime avec lui-même !

Mais c'est surtout dans la réponse qu'il suggère pour la résolution de ce conflit intérieur que ce nouveau livre m'apparaît tributaire du long effort de pensée qui l'a préparé.

Au spectacle des heurts entre l'Amérique et la Chine et des rivalités opposant les générations, l'auteur de *Vent d'Est, Vent d'Ouest* et de *la Terre chinoise* estimait, nous l'avons vu, que ces forces ennemies eussent eu mieux à faire qu'à s'ignorer ou à s'exclure. Dans *l'Ange combattant* et *l'Exilée*, Pearl Buck n'avait pu nous cacher combien elle jugeait excessive l'intransigeance d'Andrew qui, tout à son idéal sublime, étouffait en lui, presque sans regret, les sentiments du père et de l'époux, combien elle plaignait Carie qui s'était crue

noter seulement l'affinité générale reliant Suzan à Mme Pearl Buck, ne pouvant douter que celle-ci ne souscrive en quelque manière cet aveu qu'elle prête à son héroïne : « Tout ce que je crée est pris *dans* ma vie. »

dans l'obligation d'imposer un tel silence aux appels de sa nature profonde.

Riche d'une expérience puisée au spectacle de la stérilité de ces solutions radicales, Pearl Buck dicte aujourd'hui à l'héroïne d'*Un Cœur fier* une attitude infiniment plus nuancée, et qui semblera bien éloignée des conclusions classiques, longtemps de mise en semblables problèmes.

Pour mettre un terme aux débats qui nous tourmentent et rétablir l'ordre dans la maison, il nous faut, disait-on, *choisir*. Seul le sacrifice accepté pourra rendre la paix au royaume intérieur. Intervenant pour laisser libre carrière à celles des puissances spirituelles que l'homme aura délibérément élues, pour freiner au contraire, extirper ou réduire les autres parts de la nature préalablement désavouées, la volonté réussira à triompher du désaccord. C'est ainsi que nous avons vu Socrate immoler en lui l'artiste pour s'adonner à la philosophie.

Tout au rebours de cette règle de préférence, et sans doute bien moderne en cela, Suzan Gaylord nous apparaît comme celle qui prétend tout sauver de ce qu'elle porte en elle. « Elle eut envie soudain de tout commencer à la fois », note Pearl Buck. Invinciblement elle répugne à se prononcer pour une part d'elle-même, sœur en cela du Gide des *Nourritures terrestres*, fondant sur le « refus du choix », comme il l'écrit à Nathanaël, la base de cette fidélité que nous nous devons à nous-mêmes.

Ce serait toutefois méconnaître Suzan et lui faire injure que de voir dans ce suspens une pure attitude de dilettante. Elle ne fuit la solution « barbare » que serait pour elle l'amputation de sa propre richesse que pour poursuivre sur un plan nouveau la réalisation de sa synthèse intérieure, à laquelle elle aspire de tout son être.

Là où échouèrent Andrew et Carie, elle entend cette fois réussir. De cet ambitieux et persévérant effort quelle sera la victoire, ou quelle sera la vanité? Seule l'analyse détaillée d'*Un Cœur fier* nous permettra d'en prononcer.

(A suivre.) Louis BARJON.

muns, où les défunts tiennent compagnie aux défunts, les étrangers aux étrangers. Le père reste au milieu des siens. Pour toujours c'est le maître. De ceux qui dorment, sa butte domine les leurs. De ceux qui travaillent, il préside à chaque coup de houe, aux semailles, aux moissons ; il est le premier servi du maigre sol qui les nourrit.

Le précepte primordial est la transmission de la vie et sa pérennité. Tous les jours, l'ancien, par sa présence, le rappelle aux vivants. L'homme sait bien que sa place sera là où il travaille aujourd'hui : au bout du rang. Mais son fils viendra à ses côtés, puis ses petits-enfants. Après eux, les autres, jusqu'à la fin...

Le soleil s'est couché. Là-bas, au village, les chiens aboient. De chaque toit, une fumée lourde d'herbes sèches et de brindilles s'étale en nappe et traîne dans la torpeur du soir. Les petites filles ont les yeux rouges et pleurent d'avoir soufflé sur les poignées de paille âcre qui flambent sous les grands chaudrons. Ils rentrent tous, par les petits sentiers, en silence. Le père jette les pelles dans un coin. Ha ya ! avec un grand soupir tout son corps se détend ; il s'accroupit devant sa porte, la poitrine collée aux genoux, les bras pendants. C'est l'heure heureuse du grand repos. Ses yeux se perdent au loin, il se tait. A quoi songe-t-il ? A rien, si ce n'est peut-être qu'il écoute dans ses tempes les battements de son cœur qui se calme et qu'il jouit de sa faim que bientôt une grande coulée de bouillie apaisera.

La femme lui tend son bol fumant de millet cuit. Pas de sel, pas de condiments. Il vous l'offre. Refusez. « Non, mange, j'ai mangé. » La politesse commande son geste autant que votre réponse, même si vous tombez d'inanition.

Goulûment, avec ses bâtonnets, en des mouvements d'une surprenante agilité, il pousse dans sa bouche, du bol approché de ses lèvres, d'énormes fournées. Il les aspire à grand bruit les engloutit avec une prodigieuse rapidité. C'est fini. La femme attend. Un autre bol. Un troisième. Son avidité se calme, ses gestes se ralentissent. Un quatrième, il n'a plus faim, mais il l'absorbe lentement, par pure gourmandise. C'est le quatrième qui compte, quand l'estomac est plein, quand il faut faire effort à chaque déglutition, quand des

éructations bruyantes font des vides que l'on comble avec les derniers grains.

Le travail, la chaleur, les muscles gourds, sont oubliés ; en ce moment, rien de tout cela n'importe. L'essentiel, presque tout le bonheur, ce soir, il l'a eu : la pâtée fumante, jusqu'à la satiété. « J'ai mangé, j'ai mangé à plein. » La journée s'est bien terminée.

Maintenant vous pouvez vous approcher ; la bête est repue, l'homme se réveille. Tout à l'heure, ses yeux étaient sombres, farouches. A présent, dans leurs fentes, ils s'aiguisent, deviennent pétillants, malicieux, rusés.

« Bel étranger, venez plus près ; la nuit est jeune, il fait doux. Si vous parlez ma langue, nous causerons ensemble, pendant que je fume ma pipe et bois à petites gorgées mon eau bouillante. En voulez-vous ? — D'où venez-vous ?... De quel pays ?... Qu'est-ce que vous faites ?... Que cultive-t-on chez vous ? Du blé ? — Oui. — Du millet ? — Non. — Du sorgho ? — Non. — Du riz ? — Non. » Un sourire passe au coin de ses paupières. « Pauvre homme ! » pense-t-il.

« Votre père et votre mère vivent-ils encore ? — Oui. — Et si vous mourez en Chine, on reportera votre corps chez vous ? — Non. » Ses yeux s'étonnent. « Drôle d'homme ! »

Vous pouvez essayer de l'éblouir avec vos châteaux, vos autos, vos plaisirs, vos voyages. Il vous écoute, vous ne lui en imposez pas, vous ne le tentez pas. Lui aussi a fait des voyages ; des centaines et des centaines de lieues, à pied. Il a vu des montagnes. Il a vu de grandes villes avec des murailles et des palais. Des fleuves avec des bateaux. Partout c'était la Chine. Il a vu des autos sur les grand'routes, des Chinois les conduisaient. Il a vu passer des trains, des Chinois les menaient. Des avions sont passés sur sa tête, des Chinois les pilotaient.

Oui, il a vu tout cela, quand il a dû partir avec sa femme et ses enfants, lors de la dernière famine. Il en a vu bien d'autres...

Les deux plus petits sont morts sur la route, de faim, de froid. Il gèle dur, l'hiver, sous les auvents des pagodes où l'on se couche.

Sa fille, il l'a vendue, dans un bourg, à un riche vieillard. Pour continuer son chemin, il fallait bien manger un peu !

Il a passé la Grande Muraille. Un de ses cousins vivait là-bas, dans les prairies, auprès des dunes, où la terre n'est à personne. On en prend tant qu'on en veut, mais elle est mauvaise et le vent l'emporte quand on la retourne.

« On a vécu quatre ans dans cet exil ; mon cousin m'avait donné des graines. J'avais fait une maison avec des branches de tamaris et de la boue séchée par-dessus. J'avais un âne, des vaches et des moutons, que des Mongols m'avaient donnés, en échange, pour ma farine. Mais les bandits sont venus, les soldats sont passés. Ils ont pris mon bétail, ont emmené ma femme. Moi, j'ai pu m'enfuir et suis revenu seul au village. Mon champ était toujours là. J'ai remonté la terre sur les tombes de mes ancêtres. J'ai refait le toit de ma chaumière. J'ai recommencé comme autrefois. Elle, une veuve, un jour, est venue pour coudre mes habits et travailler avec moi... Maintenant, tout est bien. Le passé, les mauvais jours sont oubliés. Ma femme m'a donné d'autres enfants et nous avons tout ce qu'il faut pour vivre. »

Et longtemps, dans la nuit, vous sentirez vibrer, dans ce qu'il dit, son âme ; celle de toute la Chine. Mots simples, timides, mais infiniment riches de nuances ; pathétiques et brutaux ; parfois, aussi doux que ceux d'un poète ; profonds, souvent, comme l'écho de l'éternelle sagesse.

C'est le grand mystère de la persistance humaine, de l'étincelle de vie qui se transmet à travers les âges sombres. La continuité dans la simplicité. Le résumé d'innombrables tragédies.

Les fleuves débordent, les déserts avancent, le ciel reste sans pluie. La peste, le choléra font rage. Les guerres, le feu, le sang, la mort, balaient tout. Mais chaque printemps, avec l'herbe verte qui pointe au creux des sillons, une génération nouvelle renaît, patiente, endurante, laborieuse, plus pétrie d'expérience, obstinée à vivre plus que jamais. Cette marée vivante, que ce paysan évoque, si elle a les défauts des hordes traquées : la ruse, la cruauté, l'égoïsme farouche de ceux, d'un même sang, qui s'appellent et se cherchent dans la tourmente ; elle garde aussi en elle les germes des vertus profondes, tous les espoirs d'une humanité qui attend sans défaillance l'heure de son épanouissement.

C'est le chant d'âmes innombrables et simples qui monte par moments de tous les coins de l'horizon : comme celui des grillons qui jaillit de nouveau de chaque buisson, quand le bruit de nos pas s'éloigne. Chant étrange pour nous, parce qu'inaccoutumé ; mais perceptible à qui cherche à l'entendre. La complainte d'une vaste souffrance qui s'exhale. Les grincements des membres fatigués, dans la monotonie du perpétuel travail. Les ululements des faims inassouvies ; les sanglots des familles déchirées. Mais aussi la poésie du bonheur poursuivi et jamais possédé. L'élan d'un peuple hanté de gloire et de splendeur, mais rivé à la terre par de lourdes entraves.

Tout cela est inexprimé, mais il faut le comprendre dans le geste de l'enfant qui fait voler un papillon au bout d'un fil. Dans l'extase du vieillard devant la cage de son alouette. Dans la chanson du muletier qui traverse la montagne. Dans les soins de la femme qui cultive une pauvre fleur devant sa maison. Pour en sonder toute la profondeur, il faut s'être penché sur les âmes qui vous font leurs aveux dans l'ombre des églises ; il faut avoir entendu tel vieil aveugle parler du bon Dieu, les mains jointes, à ses petits-enfants ; s'être agenouillé sur la tombe des martyrs dans un vallon perdu. L'âme de la grande Chine ne se dévoile un peu qu'à travers la petite Chine chrétienne.

Toute coutume, tout geste, toute habitude prend un sens, dans un peuple, quand on a entrevu comment son âme est faite. Ses défauts, ses erreurs se situent à leur vraie place pour compléter le tableau de sa vie; ils ne l'offusquent plus, ils font valoir le reste...

Laissons notre homme se retirer dans sa chaumière et s'étendre sur son lit de terre battue, auprès de sa femme et de ses enfants. La vie s'engendre et se perpétue dans un million d'autres pareilles. Nous pourrions en faire le tour, elles seraient toutes semblables. Mêmes drames, même oppression, mêmes amours primitives, même lutte pour la vie, avec seulement des variations de détail. Quittez la plaine pour la montagne, rien d'essentiel ne change. Suivez les canaux, les fleuves, les côtes ; un monde d'habitations flottantes. Le bois a remplacé le pisé, la demeure est la

même, plus petite seulement ; les âmes sont les mêmes. Vous avez fait le tour de la vraie Chine, de celle qu'on voit à peine, de celle dont on ne parle pas, qui ne fait jamais entendre sa voix, dont on ne s'occupe que pour la pressurer. Depuis des millénaires, de l'indigence de ces pauvres on a tiré des milliards et des milliards. Des dynasties d'empereurs, avec leurs cours et leurs magistrats, y ont trouvé leur faste et leurs plaisirs. Chaque pierre des temples et des palais a été une bouchée de moins pour tous ces affamés. L'entière organisation administrative et sociale de l'ancienne civilisation chinoise, que l'on admire, a été conçue, organisée, perfectionnée, pour qu'aucun de ces pauvres ne puisse échapper à son emprise et soit contraint de livrer jusqu'à l'extrême limite du possible, la dernière miette de son superflu. Pour lui pas d'autre défense que la ruse ou l'intrigue. De ces accablantes prestations, il n'a jamais eu un avantage à attendre en retour, pas une route, pas un pont. S'il en existe dans l'empire, c'est qu'ils étaient nécessaires pour les voyages des mandarins et la concentration des tributs. Les dynasties pouvaient se succéder, les capitales passer du nord au sud, de l'est à l'ouest. De chaque changement il ne fallait escompter qu'un peu plus de misère. Pourquoi donc ce pauvre travaillerait-il davantage? Pourquoi améliorerait-il le rendement de sa terre ? Pour avoir plus à donner ! Pourquoi s'intéresserait-il à l'empire ou à ses maîtres ? Ils lui sont indifférents, il n'a rien à attendre d'eux. Il pourrait bien les haïr, mais ce serait trop dangereux, mieux vaut encore l'indifférence. Pourquoi s'intéresserait-il à ses voisins ? Il ne peut rien pour eux, eux ne peuvent rien pour lui ; ils sont tous si pauvres qu'il n'y a presque plus place entre eux pour la charité naturelle. Pour vivre il faut s'isoler, il faut être égoïste, il faut se défendre contre tous les autres.

Il ne reste plus qu'un seul refuge, qu'un coin caché où l'on peut encore s'aimer, s'aider; recevoir et se donner : c'est le sein de la famille. Cela crée des droits : les seuls qui restent ; des devoirs aussi, mais ceux-là sont légitimes et doux, volontiers on les accepte. Rien d'étrange à ce qu'ici la famille borne le monde. La tendance naturelle est de s'enclore aussi hermétiquement que possible; de mettre entre son voisin et

soi autant de distance que possible. On possède chez soi tout ce dont on a besoin ; chacun a son moulin et son puits, son métier à filer et à tisser. Seule la crainte des bandits constitue des villages dont les remparts crénelés font toute l'unité. Comme on vivrait heureux si constamment il ne venait de quelque coin de l'horizon des pillards, officiels ou non, pour vous dépouiller ! Prenez un couple de ces pauvres, exilez-le dans un vallon perdu, avec pour toute fortune un sac de grains, une couverture et un chaudron ; oubliez-les pendant quarante ans. Après ce temps, vous trouverez là une agglomération de cent personnes, parfaitement heureuses. Le cas n'est pas chimérique, j'en connais des exemples. Mais quarante ans de paix, c'est rare en Chine, même en un coin perdu, même pour une seule famille. La roue de la fortune tourne vite. Son cycle dure rarement dix ans. C'est le perpétuel nivellement, la remise à zéro, indéfiniment depuis des millénaires.

C'est un peu l'histoire du monde en tous lieux, penserez-vous ; mais nulle part ailleurs, semble-t-il, avec une telle fixité, et dans une telle masse d'hommes. Quand on a entrevu l'immensité de cette souffrance humaine, il est difficile de ne pas se sentir pénétré de pitié et de ne pas les aimer, ces pauvres, malgré leurs défauts, à cause de leur inéluctable misère.

Et cependant on en sort de cette misère, en Chine comme ailleurs on peut percer. Oui, et peut-être là mieux et plus vite qu'ailleurs.

Quittons tous ces millions qui peinent et s'unissent à la terre pour un bol de riz ou de millet, tous ceux qui ne changent pas, tous ceux dont on ne parle pas. Attachons-nous maintenant à ceux qui montent, envahissent l'avant-scène et masquent tous ces obscurs acteurs.

Il ne faut jamais oublier qu'en Chine il n'y a qu'une seule aristocratie : celle de l'argent. Celle de la naissance a disparu avec l'ancien régime ; elle tenait tout de la faveur. Celle de l'esprit et de la valeur personnelle ne fait que naître ; elle est encore bien modeste, son influence est à peine sensible. Elle fleurit dans les familles bourgeoises du commerce et de l'industrie. Elle constituera, probablement bientôt, l'élément stabilisateur du pays. En elle se trouvent des réserves

chinoise dont ils sont inconsciemment pénétrés ? Ont-ils simplement compris les profondes leçons que la vie enseigne à tout homme ? Est-ce l'obsession d'un ultime compte à rendre dans l'au-delà ? Explique qui voudra et comme il voudra. En tout cas, il se trouve que ces anciens bandits se métamorphosent en des êtres nouveaux que le début de leur carrière n'aurait jamais fait espérer. Ils redeviennent des gens simples dans leurs habitudes et leur train de vie ; simples parfois jusqu'à l'ostentation. Ils s'insurgent contre tous les crimes qu'eux-mêmes autrefois ont commis. Ils rendent la justice avec toute l'inflexibilité des principes ; les châtiments tombent autour d'eux rapides et terribles. Gare, alors, à leurs anciens complices, trop lents à imiter la transformation du maître ! Si la conversion tarde, c'est la mort sans rémission. Une vague d'austérité parcourt la province. Des préfets de district jusqu'aux maîtres d'école, tous assument un nouveau personnage. Simplicité dans le vêtement ; frugalité dans le manger. A 6 heures du matin, tout le monde est debout, fait de la gymnastique, de l'entraînement militaire. On n'accepte plus de pots-de-vin. On plante des arbres. On refait les routes et les digues. On défend de fumer et de cracher dans les rues. On fait la chasse aux cheveux ondulés et aux robes provocantes. Le gouvernement central, qui flaire le moment opportun, envoie au grand homme des félicitations et en profite pour faire avancer l'unification du pays.

La Chine c'est la terre des contrastes, le royaume de l'inattendu. Tout le mal qu'on en dit est vrai, en même temps que tout le bien qu'on en peut dire. Les hommes sont-ils fourbes ou sincères ? Ils sont cela l'un après l'autre, ou parfois en même temps. Toutes les contradictions y sont compossibles. Nos esprits méthodiques sont mis en déroute devant l'incohérence des faits. Parmi nous, les uns ne voient que blanc, les autres ne voient que noir. Le Chinois, lui, comprend, rien ne l'étonne, sa logique n'est pas la nôtre.

La crise que traverse en ce moment cet immense pays rejette dans le creuset tous les éléments disparates dont son âme est faite ; le bien et le mal ; l'idéal et l'égoïsme ; la veulerie et le sublime ; les vertus primitives et la corruption. Est-ce la

dernière refonte ? Non, sans doute. Mais il est certain que l'épuration sera profonde et le progrès consécutif à la tourmente considérable.

Chiang Kaï Shek, quel qu'ait été son passé, incontestablement tient dans ses mains la Chine. Devenu sage avec l'âge, il a compris qu'il faut au peuple un renouveau, une sorte de mystique. Son rêve est de la créer. Tous ses efforts tendent à la réaliser. Son programme tient en quatre beaux caractères, quatre mots que l'on apprend à vénérer dans les écoles et qui ont déjà touché bien des cœurs.

« Li. I. Lien. Ch'ih. » Politesse. Charité. Honnêteté dans le respect du bien d'autrui. Loyauté et honneur. Voici le commentaire que lui-même a fait de son « slogan » en un manifeste fameux.

« La psychologie générale de notre peuple, aujourd'hui, peut être définie en un mot : le manque de spiritualité. Cela se traduit, en pratique, de la façon suivante : il n'y a pas de discrimination entre le bien et le mal ; pas de différence entre ce qui est public et ce qui est privé ; pas de différence entre ce qui est l'essentiel et ce qui n'est que l'accessoire. Parce qu'on ne fait pas de différence entre le bien et le mal : le juste et l'injuste sont confondus. Parce qu'on ne fait pas de distinction entre le bien public et le bien privé : aucun principe ne sépare le geste de donner de celui de prendre. Du fait qu'on ne voit pas ce qui est essentiel et ce qui est accessoire : on prend l'un pour l'autre. Le résultat, c'est que les fonctionnaires tendent à être malhonnêtes et avares ; que les masses sont indisciplinées ; que les adultes sont ignorants et corrompus ; que la jeunesse est dévoyée et intempérante ; que le riche est devenu extravagant, le pauvre désaxé. C'est la désorganisation complète de l'ordre social et de la vie nationale... Si ces quatre vertus sont observées, la mendicité et le vol seront éliminés ; les fonctionnaires seront honnêtes et patriotes, la corruption cessera et les gens s'attelleront à des entreprises plus productives... »

Nombreux sont ceux qui ricanent devant cette argumentation simpliste ; ils ne croient pas à la possibilité d'un renouveau. Quatre mille ans de stagnation, c'est une force d'inertie insurmontable. C'est oublier que la vie et l'esprit sont capables

d'étranges réveils. Les Japonais y croient ; leur expérience nationale des soixante dernières années les a convaincus que cela arrive. Ils avaient la certitude, tellement établie, de l'imminence de cette résurrection chez leurs voisins, que c'est la raison profonde qui les a poussés à faire la guerre maintenant, sans attendre qu'il fût trop tard. Bientôt nous saurons si vraiment il n'était pas déjà trop tard.

L'âme profonde et mouvante de la Chine s'est mise en branle. Dieu sait où Il la conduit. Mais certainement qu'Il l'appelle et qu'elle monte.

MAURICE DE MARCHIENNES.

VERS UNE ÉLITE PAUVRE

MÉDITATION SOCIALE SUR LA PREMIÈRE BÉATITUDE

Comme des valeurs surfaites ou d'impraticables traités, la crise ruine chaque jour à l'intime des consciences bien des assurances trompeuses. On voudrait exprimer ici ce que beaucoup pensent déjà.

D'où nous vient cette tempête qui nous secoue si violemment ? L'homme n'est-il pas toujours le même, ni plus parfait, ni dans son fond pire qu'autrefois ? Et cependant, de toutes parts, nous constatons comme un excès, un paroxysme, une disproportion « devenue monstrueuse entre le corps et l'âme du genre humain ». Des peuples libres s'étiolent, perdant la volonté de vivre ; d'autres n'opèrent un redressement fictif que par une brutale contrainte. Ici esclavage et ailleurs anarchie ; on cherche vainement quelque part un équilibre social véritablement digne de l'homme. Pourquoi cela, puisque encore une fois l'humanité en son essence n'est pas plus méchante que jadis? Faut-il donc lui reprocher de n'être pas meilleure?

Précisément. Notre infantilisme moral est cause suffisante de l'actuelle débâcle. Disposant en tous les domaines de puissants instruments de jouissance, sans nous être aguerris plus que nos aînés à les utiliser avec la discrétion requise, quoi d'étonnant que nous ayons été surpris et comme envoûtés par leur faux prestige! Le miracle eût été, sans préparation, de résister à leur assaut. Devant cette brusque révolte des inventions de notre génie et de nos mains qui se retournent contre nous pour nous séduire, il faudrait des hommes nouveaux qui ressembleraient à des saints. Hélas ! aux êtres moyens que nous sommes l'épreuve ne laisse d'autre issue que d'avouer notre impuissance originelle. Pourtant, nous ne valons pas moins que nos pères : si leur passé semble

meilleur que notre temps, c'est qu'il n'en a pas connu les insurmontables tentations.

***

Dans ces perspectives, l'évolution de l'humanité ne se déroulerait que pour aboutir à nous faire prendre une conscience plus nette de notre irrémédiable misère. Est-ce là vraiment le dernier mot de nos destinées ? L'extension de notre domination intellectuelle et matérielle sur le monde n'a-t-elle d'autre but providentiel que de manifester l'incapacité où nous sommes de nous sauver du désespoir ? Avouons qu'il y aurait à le prétendre un impardonnable blasphème. Que ferions-nous de la grâce ?

Si le pessimisme est impie, l'espérance est religieuse. Puisque Dieu a voulu le progrès, c'est que nous avons naturellement et surnaturellement la puissance d'en tirer du bien. C'est qu'en un sens très juste la charité non moins que la liberté a pour condition de son expansion et de son épanouissement l'active présence de ces deux institutions qui naissent et prospèrent sous nos yeux : la science et l'atelier. Par la machine, en effet, fruit de leurs efforts conjugués, l'homme se voit arraché au travail servile et soustrait à l'isolement. Les continents sont rapprochés et, si l'homme y consent..., les cœurs.

Malheureusement, il ne suffit pas de légitimer abstraitement l'emploi des énergies physiques pour échapper à son danger ; ni non plus de croire que nous pouvons à notre gré secouer sa servitude. Pour prémunir contre la griserie nos appétits surexcités par les sollicitations extérieures, il faut encore, il faut surtout vouloir, et vouloir farouchement ne pas nous laisser dominer par leur ensorcellement. Ce n'est pas chose aisée. Les sages maximes de nos pères ne sauraient nous aider pleinement à résoudre le problème. Leurs vertus antiques, si efficaces qu'elles aient été de leur temps, ne peuvent plus satisfaire aux exigences de l'heure. Les conditions ont changé. Dans les siècles de rareté, faute d'objets, les besoins de l'homme s'éveillaient lentement et douloureusement. On somnolait : vivre sobrement coûtait peu de

peine. Pour s'enrichir, il fallait un gros effort. Peu le tentaient. Leur opulence, bien misérable par rapport à la nôtre, n'engendrait pas de grands périls : elle manquait des horizons et des moyens que maintenant nous connaissons. A notre époque d'abondance, au contraire, pour demeurer pauvre, pour nous défendre contre la convoitise ou l'assujettissement d'un certain luxe banal, il faut nous y obstiner lucidement et tenacement. Peuples, classes, individus sont travaillés de la même fièvre : étendre l'espace vital, élever le standard de vie, garder le rang... Qui tracera la frontière du nécessaire et de l'utile, du décent et du superflu ? A l'avarice ou à l'ambition insatiable de l'homme qui dira enfin : C'est assez ?

Nous voilà donc, par la dialectique de l'histoire, replacés face à l'Évangile. Un chrétien n'a pas le droit de s'en montrer surpris. Il sait bien qu'il n'existe pas d'échappatoire possible : l'homme se soumettra intégralement au Christ ou il finira par se démettre de sa dignité d'homme. Cette fois, nous sommes acculés au choix. Nous ne sortirons pas de l'impasse par quelque artifice verbal, ni par une courbette polie, ni par une pirouette gamine. Il faut prendre au sérieux le Sermon sur la Montagne. Avouons-le, si nous ne l'avions pas jusqu'ici pleinement assimilé, la faute n'en était pas aux obscurités du texte, mais à la faiblesse de nos yeux qui ne s'ouvrent que peu à peu à la lumière et parfois même voient le contraire de ce qui est. Que de méprises, en effet, commises dans l'interprétation de la première béatitude !

Bienheureux les pauvres en esprit ne veut pas dire : usez naïvement de toutes les richesses, comme d'un prêt magnifique remis entre vos mains, puisque c'est faire honneur à Dieu qui n'a rien créé que de bon. L'alliance de cette liberté candide et d'une jouissance sans retenue demeure bien interdite à notre perversion.

Cela ne veut pas dire davantage : usez souverainement de toutes les richesses, mais en les méprisant. Ce mépris fait injure à Dieu qui n'a rien produit de mal. Et d'ailleurs comment prétendre sérieusement manier la boue sans nous salir ? Devrons-nous donc nous priver de tout, et demeurer affamés devant des montagnes de blé ? Nullement, puisque c'est transmuer le plomb en or que de le faire servir à l'amour.

A nouveau, ne trahissons pas l'Évangile : le vin répandu par le Samaritain sur les plaies du voyageur et le nard épanché sur les pieds de Jésus par Marie-Madeleine sont des sources de vie éternelle.

L'idéal chrétien de détachement n'est pas le suicide bouddhique qui, par le tarissement progressif du désir, aboutit à l'anéantissement du nirvâna, ni non plus l'enracinement voluptueux dans une terre où couleraient d'inépuisables fontaines de lait et de miel, mais la domination des appétits inférieurs qui ne sont écoutés que dans la stricte mesure où ils aident à l'essor de l'âme, au lieu de l'entraver comme il arrive fréquemment. C'est une erreur de croire que le pauvre en esprit doit s'abstenir de boire, de manger, de dormir, de se vêtir ! Mais gardons-nous surtout de l'illusion contraire. Trop souvent, en effet, nous contentant d'un dépouillement en idée, en contemplation, nous nous dispensons de le rendre effectif. Odieuse caricature de vertu qui nous fait traiter par nos contemporains d'hypocrites et de tartufes. La pauvreté chrétienne n'est pourtant pas une chimère de pauvreté, une pauvreté en velléités, mais une pauvreté concrète, symbolisée dans les attitudes, incarnée dans les faits, une pauvreté en acte. Il faut l'aimer pour la réaliser, et c'est pourquoi on souligne qu'elle est en esprit. Mais, par ailleurs, elle n'est authentique que si elle se traduit dans la matière, car si le geste sans intention est un vulgaire automatisme, l'intention sans geste efficace est un mirage mensonger. Ainsi, la pauvreté qui part de l'âme doit aboutir au corps. Elle n'est réelle que si d'abord elle est spirituelle ; elle n'est spirituelle que si ensuite elle devient réelle ; bref, elle n'est tout ensemble réelle et spirituelle que lorsque ses plus sublimes aspirations ne demeurent pas des rêves platoniques, mais enfantent douloureusement leurs propres instruments d'ascèse et d'expression.

Être pauvre selon le vocabulaire évangélique, ce n'est donc pas seulement se vouloir ou se croire détaché de biens dont par ailleurs on use presque sans réserve ni le moindre sentiment du péril. Être pauvre, cela signifie deux choses très précises et très rigoureuses. Premièrement, qu'on ne se reconnaît le droit d'utiliser les ressources de ce monde que

pour des motifs de charité envers soi-même, envers autrui ou envers Dieu. Secondement, que, même dans ce légitime emploi, on ne saurait trop s'immuniser contre la séduction de goûts qui s'éveillent ou se développent et contre l'entraînement d'habitudes qui, malgré nous et contre nous, s'inscrivent profondément dans toute notre musculature. Non seulement la possession qui ne tourne pas à l'amour est mauvaise, mais encore l'utilisation de saines richesses ne va pas sans un grave danger, si elle ne se compense et ne se rééquilibre par cette abstinence spéciale qui, dans le langage de l'Église, se nomme pénitence. Ainsi la pauvreté chrétienne ne comporte pas d'exempts, sa juridiction est universelle. Ce sont les pauvres selon le monde qui sont le moins touchés par ses exigences. Plus, au contraire, un homme possède de ressources, et plus il doit, sous peine de dégénérer personnellement et de trahir socialement, comprimer ses besoins inutiles par une sévère discipline et contrôler avec attention ses jugements spontanés et ses réflexes instinctifs pour que sous l'apparence du bien ne risque pas de triompher secrètement un égoïsme coupable. « Veillez et priez, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

En fait, aux grandes périodes de notre histoire, nos aïeux vécurent sans faste. Le déclin commença toujours avec l'idôlatrie de l'argent. La gentilhommerie rurale qui fit la force de la France sous l'Ancien régime n'était pas riche : demeurée proche de ses origines paysannes, elle s'enorgueillissait moins de ses châteaux et de ses trésors que de sa belle humeur et de sa robuste santé. Il faut relire dans Funck-Brentano — mieux encore, dans les vieux livres de raison — la description de ces familles bibliques aux mœurs simples, où les ressources du domaine suffisent presque entièrement à pourvoir aux besoins de tous, où maîtres et serviteurs mangent à la même table, où les enfants sont nombreux et maigrement dotés. La plaie d'argent, si l'orgueil ne l'envenime, ne devient jamais mortelle et nul ne songe à en rougir. « Il faut, dit alors le dicton, que la noblesse soit fière, brave, pauvre et s'en pique. »

Mon arrière-grand-père, écrivait César de Charleval en 1728, n'était jamais habillé que de cadis, avec du drap de trame et des

courroies à ses souliers. On ne connaissait pas les perruques ni autres semblables drogues, auxquelles on emploie plus d'argent à cette heure qu'on n'en dépensait alors à tout l'ordinaire de la maison. On mangeait à la cuisine avec les lampes ; on n'avait qu'un feu ; on pétrissait. La maîtresse de maison garnissait elle-même la besace de ses valets et les faisait partir pour le travail à l'heure qu'il fallait. C'était l'usage reçu alors. Si on voulait agir de même à présent, on se ferait montrer du doigt. On ne connaissait pas les tapisseries, ni les étoffes de soie aux lits; point de chaises rembourrées autrement qu'avec de la paille.

Mais dans ce livre de raison, écrit au dix-huitième siècle, il s'agit de souvenirs ; les vieux usages sont perdus. Le luxe s'est introduit et le souci de l'apparence, de la grandeur, de l'étiquette. Il faut d'abord tenir son rang. Bientôt on parlera de maintenir les distances. La distance jalousement gardée isole ; la fonction sociale dépérit et laisse place au privilège. On sent que l'institution vieillit. Naturellement, de nombreux facteurs ont concouru à déterminer cette évolution complexe ; mais il en est un dont l'influence n'est pas douteuse : le faste, le confort, la facilité alourdissent un peuple plus sûrement que l'embonpoint ne retarde la marche d'un vieillard.

Cette parole semble dure. Les nations, pour rester jeunes, devront-elles toujours avoir faim ? Et n'est-ce pas s'abuser subtilement que de prendre pour vertu l'aiguillon de la convoitise? Ici encore ne travestissons pas l'Évangile : la leçon de Bethléem n'est pas celle qu'on donne à Sparte. Le renoncement chrétien n'exaspère point nos facultés de combat ; il ne jette pas de défi à tout ce qui fait la joie et la douceur de vivre. Il libère et il apaise. Les saints les plus austères sont aussi les plus humains. Entendons Charles de Foucauld tracer à sa sœur ce programme, si nuancé et si ferme, de pauvreté dans le monde :

Ne supprime rien, rien, rien de ce qui peut contribuer à la bonne éducation morale et intellectuelle de tes enfants, ni non plus de ce qui peut être utile à ton progrès spirituel intérieur à toi ; pas d'économies de bons livres..., pas d'économies dans les aumônes ; ne supprime rien de ce côté, augmente au contraire... Le meilleur moyen de ne manquer de rien est de toujours partager généreusement avec les pauvres... Et puis, confiance. « Celui qui donne la vie donne aussi la nourriture ; celui qui a donné le corps donnera à plus forte raison le vêtement. » C'est dit pour tous les chrétiens et non pas pour les

seuls moines... « Je bénis Dieu de ce qu'il te donne encore un enfant, encore une âme, encore un saint : quel bonheur et quel honneur !... Surtout ne te tracasse pas... Sois simple, oui, évite toute dépense inutile, oui, écarte-toi de plus en plus dans ta manière d'être et de vivre de tout ce qui sent le monde, la vanité, l'orgueil..., folies qui ne servent qu'à diminuer notre gloire future au ciel, qu'à prolonger notre purgatoire, qu'à faire peser sur nous la responsabilité d'un exemple malsain donné aux autres, qu'à nous rendre solidaires d'une manière de faire que la raison naturelle condamne, que réprouve encore bien plus la religion chrétienne et qu'on ne suit, quand on a du sens, que pour faire comme les autres, quand il vaudrait bien mieux leur donner le bon exemple qu'imiter leur insanité... » « Garde-toi de toute inquiétude, élève bien tes enfants pour le bon Dieu... et le bon Dieu arrangera tout leur avenir cent mille fois mieux que tu ne saurais le faire et que ne pourraient tous les hommes réunis. »

La lettre est datée de 1899; ne suffit-il pas de transposer ces conseils pour retrouver le programme de vie simple tracé par Pie XI dans son encyclique sur le communisme : « ...revenir à une existence plus modeste, renoncer aux plaisirs si souvent coupables que le monde actuel offre si abondamment, en un mot s'oublier soi-même par amour du prochain »?

***

Quand nous ne contestons plus l'excellence ni l'urgence de la fin sociale à poursuivre, nous hésitons encore sur la route à prendre. Comment soulever les masses modernes inertes ou révoltées ? La grâce ne manque pas, nous le savons. Mais quel canal lui offrir pour qu'elle puisse atteindre tous les hommes et les régénérer ? La réponse à cette interrogation se lit encore dans l'Évangile. Le Verbe ne se révéla qu'à travers son vivant interprète : Jésus, le Messie. Il en va de même à l'intérieur de la société : pour que l'idéal pénètre en ondes concentriques jusqu'aux couches les plus éloignées, il faut, comme l'écrit Louis Lavelle, que « chacun puisse voir par les yeux de la chair ce que les yeux de l'esprit ne découvrent qu'au petit nombre ». L'humanité se nourrit volontiers des plus sublimes vérités, mais elle a besoin de médiateurs qui les lui dispensent en les lui rendant perceptibles et assimilables.

Qu'on ne voie pas dans ces remarques quelque détour machiavélique pour frustrer le peuple de légitimes prérogatives. Ce n'est pas une déchéance d'obéir ni de recevoir. Le socialiste Henri de Man, dont on ne peut suspecter la sincérité, répète inlassablement dans ses ouvrages : « Pour notre part, nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir d'autre culture de masses que celle dont l'exemple vient des classes supérieures. » C'est pourquoi il entend ne s'adresser « qu'au petit nombre de ceux parmi lesquels se trouvent les dirigeants possibles de la génération à venir, de ceux chez qui une compréhension nouvelle est capable d'animer une façon de vivre nouvelle. Si ceux-ci parviennent à se transformer eux-mêmes de façon à servir d'exemples vivants aux autres, ils deviendront, qu'ils veuillent ou non, les dirigeants de ces autres. Car celui qui sait se diriger lui-même est capable de diriger autrui, et il n'est pas possible de posséder cette capacité sans l'exercer. » Des saints et des héros sont désirables ; ils seront toujours rares. Mais pour vivre et croître ensemble nous ne pouvons nous passer d'une minorité d'hommes dont la droiture refuse l'artifice, dont la lucidité éclaire le jugement, dont la justice commande l'énergie, et dont enfin l'originalité créatrice invente et met au point le style de vie qui convient à notre temps. Les vraies aristocraties en effet ne sont pas techniques : il ne suffit pas de cerveaux pour les constituer. Il y faut encore et surtout des caractères.

Malheureusement pour l'humanité, dans le passé immédiat, ces élites n'ont été suffisantes ni en nombre ni en qualité. La crise actuelle est la conséquence de cette grave déficience, qu'il faut reconnaître au risque de blesser ceux qui jusqu'ici, de bonne foi, se croyaient intègres. Beaucoup, oubliant leur vrai rôle, se sont alignés sur ce que faisaient les autres au lieu de chercher ce qu'eux-mêmes avaient le devoir de faire. Négligeant leur mission créatrice, ils ont réservé d'implacables sévérités pour leurs inférieurs qui les imitaient, mais ils n'ont pas obéi aux règles de conduite qu'ils proclamaient nécessaires au reste des hommes.

Peut-être ce réquisitoire en meurtrira-t-il plus d'un parmi nous. Mais il aura aussi l'avantage d'éviter qu'on accuse la prévoyante sagesse de Dieu. Comment en effet douter que, de

droit, les élites aient fait défaut au monde ? Le penser serait faire injure à la Providence. Habile et bonne, elle n'a pu négliger de mêler avec sa libéralité coutumière le levain à la farine. Si donc la pâte humaine s'aigrit et s'affaisse sous nos yeux, c'est que le ferment qui y fut jeté à l'origine s'est depuis anémié ou corrompu. Les principaux responsables du désarroi moderne sont ceux-là qui, ayant beaucoup reçu, n'ont pas fructifié dans le bien ou qui, pervertissant leur voie, ont multiplié le mal.

Pour avoir, comme le jeune homme riche ou l'enfant prodigue, enfoui ou gaspillé leurs talents, ils ont les épaules chargées du poids très lourd des misères, des ignorances et des dépravations de leur entourage. Leur moindre faute est de se comporter comme des hôtes indélicats qui acceptent sans vergogne la nourriture et le logement que leur fournissent à l'envi paysans et ouvriers, mais qui se refusent à rembourser leur immense dette en dispensant autour d'eux, par l'exemple de leur vie, les valeurs supérieures d'humanisme et de religion qu'ils avaient pourtant l'obligation de cultiver et de répandre. Au lieu de cela, naïvement ou cyniquement, ils s'installent dans la vie sans souci des autres. Lorsqu'ils voilent leur égoïsme raffiné sous d'ingénieux prétextes, leur parasitisme n'en est pas moins néfaste et il n'apparaît que plus odieux quand il est mis à découvert. Tous les coupables cependant n'encourent pas le reproche de paresse ou de trahison. Quelques-uns sont lâches par respect humain et par timidité. Prisonniers des formules habituelles, ils ne jugent pas possible d'opérer les retours en chrétienté chers au P. Doncoeur. Défaitistes avant la bataille, ils se dérobent au moment de livrer l'assaut au désordre établi et de tenter de sérieuses réformes de structure dans une société qui se paganise à grands pas.

Il faut bien constater que dans l'ensemble les éducateurs ont manqué aux masses. Les magnifiques exceptions que suscita le Christ pour faire éclater parmi nous la puissance de son bras n'ont pas fait monter sensiblement le niveau des élites. Par rapport à la tâche immense qu'ils avaient à remplir, ceux qu'on appelait les meilleurs ont été tièdes ou trop clairsemés.

Si nous acceptons l'humiliation de reconnaître notre

carence et nos torts passés, cette pénible méditation va nous apporter paix pour le présent et force pour l'avenir. Aux élites qui par action ou par omission furent infidèles à ceux qui attendaient d'elles le salut, il sera en effet pardonné si, redressant leurs errements, elles se corrigent. Dieu ne tient point rigueur d'un crime à qui tend vers le bien avec plus d'ardeur qu'il ne s'est enfoncé dans le mal. Et devant un sincère repentir les hommes non plus ne gardent pas rancune. Ils rendent volontiers leur estime à ceux mêmes qu'ils ont flétris, tant il y a, dans leur mépris, un hommage inconscient et permanent de l'inférieur au supérieur en qui les plus anarchistes et les plus désabusés souhaitent toujours trouver un guide et un entraîneur. L'âpreté même de la critique marque un regret encore plus qu'une déception : c'est une moue de dédain qui peut vite se changer en salut respectueux. Dans le révolté, il y a un obéissant qui quête encore à sa façon des ordres et des conseils et souffre qu'à son appel de cadet la voix amicale et ferme de l'aîné ne réponde pas.

Confiance donc. Si les élites le veulent, il y aura après la chute le redressement, après la haine l'amour, après l'anarchie l'union. Mais pour mériter cette réhabilitation, il faut que celui qui bénéficie socialement d'une avance se fasse vraiment le serviteur de ses frères.

Dans une de ses mensuelles exhortations aux lecteurs de *l'École libératrice*, Alain formule avec un saisissant relief la noble loi du service : que le premier se fasse le dernier, pour que le dernier s'élève, autant qu'il peut, à la hauteur du premier. L'auteur cependant a le tort de dégrader l'enseignement reçu jadis au catéchisme et de le rabaisser du plan des âmes au plan des intelligences. Pour ajouter encore à la force de la citation, il suffit de lire : « vivre aristocratiquement » là où Alain écrit : « penser aristocratiquement ». « L'humanité ne peut se faire si les plus forts laissent le gros du peloton. Non, ils ne devaient pas s'en aller, ils devaient revenir, ils devaient s'assurer qu'ils étaient suivis. Il est triste de penser que la plus haute raison se met hors de la portée de presque tous. Penser aristocratiquement ce serait communiquer au commun des hommes la vertu de connaître qu'on a et les y faire participer. Le meilleur serait le maître, mais dans le

plus beau sens du mot; le meilleur mènerait le peloton, il s'assurerait qu'on le suit, et ce qu'il ne saurait enseigner à tous, il jugerait que ce n'est pas la peine de l'apprendre. Et alors on pourrait parler d'une société d'hommes. »

Ainsi, il faut aux masses des éducateurs animés d'une vraie charité et d'un complet désintéressement.

***

Armés de ces conclusions, nous pouvons maintenant aborder victorieusement la solution du problème précédemment posé.

Pour conquérir ou reconquérir les authentiques valeurs humaines et chrétiennes, il faut à tout prix, disions-nous, que tous fuient la richesse qui est pauvreté et accueillent la pauvreté qui est richesse, comme les y invite le docteur Carrel dans son livre *l'Homme, cet Inconnu* : « La culture sans le confort, la beauté sans le luxe, la machine sans la servitude de l'usine, la science sans le culte de la matière, permettraient aux hommes de se développer sans cesse, en gardant leur intelligence, leur sens moral et leur virilité. »

Mais nous n'avions par là que formulé la règle abstraite du redressement nécessaire sans préciser encore son indispensable et concrète condition. Pour que les masses, en effet, soient efficacement et universellement soulevées par l'idéal de pauvreté, il faut au préalable que les élites aient médité avec fruit les leçons urgentes de cette loi sociale où s'exprime l'intimité des liens qui unissent dans un même et strict destin les majorités inertes aux minorités responsables.

Que les chefs n'espèrent donc pas que le peuple reprendra goût à la vertu de tempérance si eux-mêmes ne prêchent d'exemple par leur propre sobriété. Autour d'eux on sera ce qu'ils seront. Une apparence de pauvreté ne donnera le change à personne : elle sera au contraire pourchassée comme une hypocrisie et haïe comme un piège. Certes, les subordonnés comprennent parfaitement que, suivant les impérieux besoins de chaque fonction sociale, la pauvreté de leurs dirigeants revête de multiples formes, mais ils se refuseront toujours obstinément à canoniser des prétextes

et des subterfuges qui ouvrent si largement et si facilement la voie aux gaspillages de toutes sortes : inutiles privilèges, dispendieuses sinécures. Que ceux qui commandent n'oublient pas qu'en ce qui touche à la richesse et à ses abus, les peuples sont très perspicaces. C'est que leur regard est aiguisé par l'instinct de conservation et de défense vitales : ils savent en effet, par expérience, que ce que les uns possèdent en trop est fatalement pris sur la part légitime des autres. Il n'y a qu'une voie montante pour échapper à la marée de jouissance qui déferle et risque de nous tous submerger : refaire une aristocratie chrétienne pauvre d'avoir, mais riche d'être; pauvre de désirs terrestres et de biens possédés, mais riche de génie et d'espérance; vivant au jour le jour de son travail éducateur et constructeur, mais confiante dans les lendemains triomphants.

Dès lors, en quelle haute estime notre époque ne devrait-elle pas tenir un homme d'État comme Oliveira Salazar ! Ses conceptions économiques et politiques sont peut-être discutables. Sa vie ne l'est pas. Son honnêteté, sa probité, son désintéressement absolus, « non point théoriques ou intentionnels, mais effectifs », arrachent à Maeterlinck lui-même ce magnifique éloge :

> Faut-il vous introduire dans l'intimité de ce chef ? Elle n'a pas d'éclat, comme tout ce qui est grand et sérieux. Il vit seul, dans sa petite maison, comme un humble employé au service de son pays ; et c'est du fond de cette solitude que, pareil à un magicien, sans le prendre à personne, il fait sortir l'argent on ne sait d'où. Il fuit délibérément la popularité. Il a horreur des parades, des palabres, des paroles qui ne veulent rien dire. Chaque année, il assiste à deux dîners officiels, rituels et inévitables, et, ensuite, ne se montre au public que pour rendre compte de son mandat.

Quelle sobriété pour tout l'apparat, mais, par cette raison, quelle substantielle fécondité et, pour ses concitoyens, quelle sécurité ! Parce qu'il est vacciné dans son corps comme dans son imagination contre toutes les mystiques de l'évasion et du prestige, ses sujets sont assurés qu'il n'use jamais de son autorité pour les entraîner à la folle poursuite de quelque mythe collectif, païen et décevant. Son influence ne veut être que formatrice et bienfaisante.

Dans leur ascension vers la pauvreté, que les élites ne pensent pas non plus pouvoir s'arrêter en chemin, à mi-côte, au palier même où elles souhaitent que tous se fixent. C'est impossible qu'elles plantent leur tente au niveau du commun. Les peuples ne le tolèrent pas, car en elles, bien plus que le résultat, c'est l'élan qu'ils imitent. Le chef aura beau faire, il ne sera jamais rejoint par ses troupes, qui, toujours, respecteront scrupuleusement son avance, croyant avoir assez peiné à sa suite quand elles maintiendront à l'arrivée la distance qui les séparait de lui au départ. En dépit des prières et même des menaces, il n'obtiendra d'autrui que l'effort qu'il s'est demandé à lui-même, et qui, de fait sinon de droit, devient pour le bonheur ou le malheur de tous la norme universelle de moralité. Ainsi, le législateur des règles sociales de pauvreté devra constamment s'établir au-dessus de la loi qu'il promulgue : s'il veut la voir appliquée en plénitude par chacun, il saura d'abord lui-même, d'une façon ou d'une autre, s'imposer librement et joyeusement un régime de frugalité plus sévère encore.

Dans les perspectives de ce principe de dynamique sociale, qui souligne nettement la nécessaire dégradation des énergies spirituelles, quand elles se transmettent du haut en bas de l'humanité, on saisit mieux que le Christ soit né sur la paille d'une étable.

Dieu, qui voulait nous apprendre à aimer la pauvreté à notre mesure, se devait en quelque sorte, pour aboutir à ses fins, de l'aimer d'abord lui-même à sa propre mesure : infiniment. Autrement, nous n'aurions ni compris ni suivi son enseignement.

Dans les desseins providentiels, la folie de la crèche et de la croix fut donc suprême sagesse, avant de devenir pour les élites de toutes les cités terrestres un exemple impératif.

ROBERT HAMEL.

L'EXPOSITION DE NEW-YORK

Ne dites pas : l'Exposition de New-York.

Dites bien exactement : *The New York World's Fair.*

Fair : cela veut dire : foire.

World's Fair : foire mondiale.

« Foire mondiale de New-York. » En ce pays où les mots disent ce qu'ils signifient, sans se charger de sous-entendus ni s'embarrasser de nuances ou de périphrases, le titre de la foire décrit parfaitement ce qu'elle est : une foire mondiale qui se tient à New-York, et pas autre chose.

Elle est foire au sens populaire de ce mot, comme sont les manifestations américaines. Le spectacle n'est pas dans l'objet contemplé, il est dans la foule qui contemple, qui réagit, qui répond immanquablement à tout ce qu'on demande d'elle. Masses cosmopolites new-yorkaises, canalisées en flot docile et grouillant à travers les avenues et les pistes à sens unique des pavillons, foules bigarrées elles-mêmes par les projecteurs multicolores qui embrasent l' « Avenue de l'Arc-en-Ciel », sonorisées par les pick-up qui rythment la marche trépidante et enfoncent dans la tête le refrain de jazz que tous rechanteront sûrement pendant des semaines et des mois, tout cela est « foire », symphonie chaotique à la Stravinski. Lorsque vous rentrez chez vous, secoué par un métro hurlant, assourdi du bruit de l'*elevated*, cet autre métro aérien qui promène son tapage au-dessus des avenues, vous avez la tête détraquée par cette gigantesque « fête foraine », et vous vous rendez compte que le confort américain des salles de bains et des rocking chairs, loin d'être un luxe, est une élémentaire nécessité hygiénique.

Mais cette foire est encore une foire au sens technique et commercial de ce mot. Elle n'a pas été conçue, comme l'exposition de Paris 1937, selon un plan suivi qui chercherait à rendre visible l'âme d'un peuple. Elle n'est pas

une démonstration rigoureuse et géométrique comme l'exposition de Dusseldorf 1937, ni une thèse illustrée comme le sera l'exposition de Rome. Elle est avant tout une « affaire », beaucoup disent même ici un *racket*, terme difficile à traduire, et qui désigne une entreprise destinée avant tout à « faire » de l'argent sans trop de scrupules sur le choix des moyens.

Le gouvernement américain n'a pas financé la foire, il ne la patronne pas officiellement. Elle est une entreprise commerciale privée, soutenue par des souscriptions de capitaux particuliers, et destinée au minimum à couvrir ses frais, sinon à rapporter d'appréciables revenus. Ceci explique, entre autres choses, pourquoi la seule entrée à l'Exposition coûte 30 francs, pourquoi les exposants eux-mêmes sont assujettis à payer leur carte d'entrée, et pourquoi l'accès de la plupart des pavillons comme des attractions est encore payant. Voir toute la foire reviendrait environ à 2.000 francs selon les uns, à près de 3.000 francs suivant l'estimation des autres.

Mais ce caractère commercial explique surtout pourquoi la foire n'a pas de plan. Elle serait à rapprocher plutôt de la foire de Lyon ou de Leipzig que des grandes expositions internationales. Les emplacements ont été distribués au plus offrant, et l'importance des stands ne dépend pas de ce qu'ils présentent ou représentent, mais des sommes consacrées par leurs tenanciers à la publicité. Certes, un plan général a présidé à la répartition des pavillons d'après certains groupements : ici pavillons internationaux, là groupe des États américains, plus loin parc des attractions, etc. Mais ces rapprochements sont purement géographiques et ne correspondent pas à un plan idéologique. La foire n'est pas un livre, elle serait tout au plus un magazine illustré, mieux encore, un catalogue.

Il faut bien comprendre cette particularité pour apprécier la foire de New-York. Foire internationale, elle n'a pas la prétention de présenter les États-Unis au monde. Foire new-yorkaise, elle a le cachet cosmopolite de la grande cité américaine, trait d'union entre l'Europe et l'Amérique, embouchure — et rien qu'embouchure — du *melting pot*.

On y trouve donc tout l'attirail international des expo-

sitions mondiales, comme dans nos foires de village on retrouve le manège automobile et le bon vieux cirque Pinder. La tour des parachutes et l'échafaudage du toboggan prennent à New-York un air de famille, une allure de vieilles connaissances. De même nous sont familières maintenant les silhouettes des pavillons type boîte à chapeau, dôme de mosquée, moule à gâteau, étui à parapluies, etc., etc. Les expositions internationales ont leur mobilier comme leurs rites.

Les pavillons des nations présentent leurs dioramas, leurs graphiques et leurs richesses qui nous sont connues. Leur importance respective reflète à New-York une situation politique qui, depuis Paris, a subi de rudes modifications, et illustre la tendance politique d'un chacun à se rapprocher — ou à s'écarter — des États-Unis. Pas de pavillon allemand : un froncement de moustaches du Führer a réalisé cette économie. Un grandiose pavillon italien présente, sans fascisme provocateur, une habile apothéose de... Marconi. L'Angleterre a confié à New-York les trésors de son histoire et jusqu'à la *Magna Charta* qui fonda sa démocratie. La Tchécoslovaquie d'hier expose ses richesses et s'affirme ici, aux dires du président Benès, comme la nation de demain. La Société des Nations souligne — enfin — l'importance de ses services aux points de vue économie, hygiène, organisation sociale, lutte contre les stupéfiants, aide aux réfugiés, etc., et l'on retrouve dans l'habile logique de sa présentation savante la technique si appréciée à Paris par les visiteurs du Pavillon pontifical ou du Pavillon marial. Les Soviets, premiers répondants à l'appel des organisateurs de la foire, ont consacré des sommes fabuleuses à leur propagande. Leur pavillon, plus important encore que celui de Paris, ne s'orne plus comme en France de la faucille et du marteau provocateurs, mais présente au monde un jeune communiste brandissant l'étoile, et cette effigie, dominant tous les stands, prend figure d'une réplique menaçante à la statue — la *old fashioned* statue — de la Liberté.

Le pavillon français nous semble une réussite. Il réunit en un seul bâtiment les charmes et l'esthétique liberté de l'exposition de 1937. Les stands du tourisme, de l'industrie

de luxe, du meuble ancien et moderne, de l'électricité, des transports, de la parfumerie, etc., font la base de l'édifice. Au-dessus d'eux, la « cervelle » française présente sa culture intellectuelle et souligne ses parentés spirituelles avec les États-Unis. Un musée de l'art français groupe ses chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture autour d'une Marianne dorée, bonne fille souriante qui ne brandit aucune torche, ne clame pas d'appel aux armes et commence même à se peigner : une impression de paix, de bien-être, de joie de vivre, d'intelligence largement ouverte sur le monde, de sympathie accueillante symbolisée par le vaste restaurant en amphithéâtre qui étage face aux jets d'eau du bassin des Nations ses terrasses si parisiennes. Nous étions autrefois naïvement fiers d'être Français. A New-York, au milieu du tumulte chaotique de cette foire mondiale, on se sent heureux, doucement et joyeusement heureux tout d'un coup de se retrouver en France. Et je préfère cette joie à l'orgueil.

*
* *

Mais revenons à l'Amérique. Il fallait de toute nécessité, pour une exposition qui se respecte, un slogan et une vignette symbolique. Il le fallait non pas pour affirmer la logique de l'exhibition, mais pour les exigences techniques de la publicité. Le slogan choisi fut : « Le Monde de Demain », et le symbole correspondant fut le couple « Trylône et Périsphère ».

Pourquoi le Trylône, cette pointe à trois faces, haute de 200 mètres, et pourquoi cette sphère blanche de 60 mètres de diamètre, soutenue au-dessus de l'eau par huit colonnes d'acier ? Je crois qu'il n'est pas besoin de chercher un symbolisme profond ni de hautes raisons intellectuelles. On l'a choisi simplement parce que c'était étrange, inédit, parce que le contraste serait amusant entre la majestueuse statue de George Washington, contemplant pour ce cent cinquantième anniversaire de sa présidence le monde de demain, et le futurisme cocasse de la boule et de la pointe auréolées de sonorisations et de coloris électriques.

Le « Monde de Demain » se trouve à l'intérieur (à l'intérieur de la sphère). On y accède par un tapis roulant qui

gravit une longue rampe en spirale autour de la boule. Le spectacle est composé d'un immense diorama où la cité de demain est présentée avec ses gratte-ciel, ses autostrades qui se chevauchent sans se couper, ses parcs, son fleuve d'une limpidité toute chimique, ses banlieues largement aérées, baignées de verdure et d'eau. Des effets de lumière font lever le soleil sur ce monde enchanteur, le colorent de teintes chaudes, puis le noient dans le crépuscule, tandis que retentit la voix du prophète, se détachant sur un fond sonore d'orgues semi-religieuses : « Ceci est la cité de l'homme dans le monde de demain. Cité de prairies et d'arbres aussi bien que de pierre et d'acier. Elle n'est pas une cité de rêve, elle est vraiment le symbole de la vie que vivra l'homme de demain. Plus de taudis confus, plus de grisailles sales, plus de fumées : la ville et la campagne s'unissent pour le travail comme pour le loisir dans la lumière du soleil et la joie saine d'un air limpide. »

Tandis que le monde de demain s'enfonce dans la nuit, des chœurs s'élèvent. Des groupes d'ouvriers et paysans viennent de l'horizon, grandissent en proportions gigantesques, tandis que leurs voix s'enflent en un chant triomphal : « De la ferme et de l'usine nous venons bâtir la cité. Nous arrivons de l'orient et de l'occident, du sud et du nord : êtes-vous prêts à vous joindre à nos chœurs et à notre foule ? Voulez-vous marcher avec nous ? Car nous commençons aujourd'hui, la main dans la main, tous ensemble, à construire un monde meilleur, et demain et pour toujours nous monterons comme une marée irrésistible. »

Quand les masses américaines descendront de la Périsphère, impressionnées par l'apocalypse électrique des dioramas, des projecteurs et des orgues, la féerie des lumières et des jeux d'eau complétera le spectacle et accentuera la foi en la mystique scientifique. Les grandes statues qui presque toutes stylisent les canons grecs en les modernisant de vitesse et de dynamisme — voyez l'apothéose de la *Victoire de Samothrace* dans le stand de Chrysler, et le rapprochement entre la proue du navire et le capot de l'automobile, — les statues s'efforcent partout de maintenir la croyance en l'avenir de la science. Les pavillons privés participent au chœur d'en-

semble. Comme dans toutes les exhibitions américaines, Salon de l'automobile ou musées scientifiques, la tendance est de supprimer le mystère, de tout expliquer par la science. Le bâtiment de la médecine est en parfait accord sur ce point avec les stands chimiques de Dupont de Nemours, avec le pavillon du pétrole, de l'acier, avec les luxueuses démonstrations de Ford ou de la General Motors. Moteurs démontés ou fonctionnant au ralenti, voitures qui pivotent autour d'un axe horizontal, avion dont le visiteur manœuvre les commandes, coupes animées de cylindres, de boîtes de vitesses, tout est éducatif, tout est explication, et les stands sont remplis de bambins américains en extase, qui veulent connaître tous les secrets. Les fermes modèles qui avoisinent les stands industriels, juste au centre de l'exposition, tout contre la Périsphère, sont des usines, elles aussi. Les vaches, les ravissantes petites vaches de Jersey, Guernesey ou de Normandie, tournent en rond sur une plate-forme mobile, tandis que les machines à traire électriques actionnent leurs pistons et que le lait pompé par un siphon s'écoule dans des bocaux de verre avant d'être versé par le pipe-line dans les camions-citernes, en tout semblables aux camions d'essence. Un stand d'incubateurs pour enfants nés avant terme voisine avec la ferme et le pavillon de la Science, où des graphiques saisissants vous démontrent que la mort est tout près d'être vaincue. On dirait tout à fait le *Brave New World* de Huxley — moins l'ironie.

Il n'y aura plus de mystère dans le « monde de demain ».

*
* *

Dans le « monde de demain ».

Cela ne veut pas dire : dans les États-Unis de demain.

Car la « Foire mondiale de New-York » — n'oublions pas notre titre — n'est pas autre chose qu'une foire, et pas une foire américaine.

Comment serait-elle une foire américaine, alors que l'on n'y parle pas, ou si peu, des gigantesques entreprises du gouvernement ? alors que le bâtiment fédéral n'occupe qu'une si petite place en comparaison des stands d'affaires ? alors

qu'il n'est pas question — ou si peu — du WPA, cette fameuse organisation de travail pour les chômeurs, ni des camps modèles des jeunes sans travail, ni des immenses chantiers qui transforment de fond en comble la région de Tennessee ? Comment serait-elle une foire américaine, quand rien n'y signale l'apport culturel des treize millions de Noirs, qui cependant font partie intégrante de la nation ?

Dans un coin de la foire, contrastant par son recueillement avec le tapage lumineux et sonore de l'ensemble, il est une oasis de paix et de culture : elle s'appelle la Cour des États. Chacun des États qui forment les États-Unis a construit là son pavillon et présenté son visage. La ville de New-York, elle, a symboliquement quitté l'équipe pour aller s'installer en plein centre, à l'ombre — s'il en reste — du Trylône et de la Périsphère. Comme de juste, son pavillon consiste avant tout en un auditorium. New-York ne se conçoit pas sans tréteaux ni public.

Pudiques, les autres États se sont réunis autour d'un bassin calme. La Pensylvanie a reproduit l'Independence Hall de Philadelphie, un bâtiment de pur style colonial qui — enfin ! — n'a copié ni l'Europe ni le reste du monde. Les briques rouges et les colonnes blanches, les grandes salles largement aérées qui font songer aux appartements haut plafonnés de nos châteaux historiques, la sobriété des détails, balustrade sur la rivière, tour aux lignes rectangulaires qui domine le bâtiment, tout repose, tout est simple et sans bluff. Ici nous sommes en Amérique.

Même fraîcheur, et donc même originalité dans l'exposé créateur des autres pavillons. Le Texas, l'Arizona donnent leur note mexicaine. Le Maine apporte ses bois et la sauvage solitude de ses lacs. New Jersey reproduit les vieilles casernes de Trenton. L'Ohio, la Georgie développent leurs architectures de bois, de briques et de plâtre. La Virginie offre le repos de ses fleurs et le recueillement de sa haute culture intellectuelle. La Floride a eu le bon goût d'émigrer du côté des attractions, avec son soleil, son luxe, ses plages et son snobisme. Mais la Nouvelle-Angleterre est restée. Oh ! l'exquis pavillon de la Nouvelle-Angleterre ! Pas même un pavillon. Un gros bateau ventru, dormant sur l'eau verdâtre,

se repose entre le bâtiment des douanes et les magasins du quai maritime : un bâtiment des douanes, colonial lui aussi, briques rouges et plâtre blanc, avec un petit dôme comique surmonté d'une longue pointe blanche, pas trylône celle-là, mais bel et bien ronde et pointue comme le clocher de la chapelle de Harvard ou les aiguilles des petits cottages au bord de la mer. Les magasins du quai, eux aussi, sont « nature », avec leurs grandes portes vertes et les larges inscriptions peintes sur les murs de brique : Rhode Island, Connecticut, New Hampshire, Vermont, comme des noms d'armateurs de Fécamp ou de Dieppe. Il n'y manque que les senteurs de goudron et de vase d'arrière-port.

Monde de demain, disait New-York ? Peut-être. Mais pas un monde coupé de son histoire ni de son passé. Certes les pavillons des États présentent leurs richesses industrielles, leurs réalisations scientifiques, mais le pont symbolique de Pensylvanie, surmontant et reliant les halls, rappelle que le présent ne se sépare point du passé, et l'immense pendule aux oscillations lentes représente le poids irrésistible de la tradition. George Washington peut calmer ses étonnements devant le Trylône et la Périsphère.

New-York, 30 *avril* 1939. VICTOR DILLARD.

LES ARTS DU FEU

DE LA MATIÈRE A LA FORME D'ART

A Claudius Linossier.

Penché sur un vase de métal qu'il martèle, un artisan suit du regard la forme qui naît dans ses mains. Petit, vêtu de toile bleue comme en portent les ouvriers, il compose dans l'atelier une silhouette massive et laborieuse, aux mouvements réguliers et précis, dont chaque geste retentit dans l'espace et laisse sur le vase la frappe brillante où le coup a porté. Figure extraordinaire de l'homme incliné sur son œuvre, tout entière nouée dans le réseau des chocs et des éclairs. Tel m'apparut le dinandier.

C'était une de ces matinées d'avril où tout vibrait dans la chaude atmosphère : les fleurs, la nature, et là, près de moi, l'homme au travail. Étrange accord de lumière et de son, gamme colorée et chantante qui naissait sur le métal bosselé et dont l'harmonie évoquait dans mes souvenirs le bruit du vent et les mille reflets sur les eaux.

Dans cet atelier où le soleil mettait de la poussière d'or sur les murs ternis, ce petit vase entre les mains de l'homme empruntait à la lumière l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, et l'ombre, sur ses flancs où les coups de marteau faisaient des taches sombres, semblait palpiter comme la respiration des bois. Rien que de doux, de délicat, de parfaitement agencé dans ce travail en apparence rude et brutal, mais dont l'efficacité apparaissait à mes yeux dans le galbe pur d'un beau vase. De la matière à cette forme d'art, qui bientôt au feu se parerait de richesses, que de science, que de mesure dont je venais chercher auprès de l'artisan le secret !

Souvent je suis retourné chez Linossier, dans ce quartier de la Croix-Rousse, où la ville lyonnaise desserre son étreinte pour faire place enfin à la lumière et aux fantaisies des jardins.

J'aime le contempler entouré de ses œuvres, petit troupeau groupé autour du maître et dont chaque pièce jalonne la route ascendante de son labeur. L'homme, dans le métal, a gravé pour toujours le récit de ses luttes et de ses victoires.

Voici les pièces des débuts, un peu hésitantes et fébriles. Celles-là ne seront jamais livrées. Linossier les conserve précieusement comme des reliques gardant le souvenir des premiers départs. Les autres marquent une perfection atteinte, et l'homme en suit toute la genèse dans ses doigts. Voilà celles qui s'en iront. Déjà elles ont franchi les mers : le Japon, l'Australie, l'Amérique les ont acquises, et dans les capitales européennes elles ont porté le témoignage du bel artisanat français.

Chaque pièce a son sens, son geste, sa parure. Sur la vasque épanouie comme une fleur d'eau s'enlacent les coulées vert et or sertics dans une fine collerette d'argent : filet aux mailles régulières qui garderait de l'océan le souvenir de ses colères. A côté, la haute coupe aux lèvres renversées offre à la lumière le vide enclos dans ses flancs, et sur son corps ruisselle le flot empourpré des passions. Ici l'amphore se referme comme s'il s'agissait pour elle de conserver quelque trésor, tandis que, plus volontaire et décidé, le vase élance dans l'espace son col étroit comme une main avide à s'emparer des fleurs.

Linossier m'expliquait un jour : « Celui-ci, je l'appelle la religieuse, parce qu'il est étroit et comme debout ; sa forme fuse en partant du bas pour se refermer, comme une âme se recueille.

« Celui-là, c'est le vase charnel, il est court, ouvert et assoiffé. Son poids l'écrase vers la terre. Cet autre est lyre, ce quatrième est joie pure; regardez comme son ouverture s'élargit, sans reprise, pour accueillir de plus en plus de lumière à mesure qu'il monte. »

Pas une de ces œuvres qui ne soit une évocation de nos élans généreux, de nos joies ou de nos inquiétants désirs.

Pour conformes qu'elles soient aux intentions de l'artiste, ces suggestions ne représentent que l'accidentel dans nos rapports avec son œuvre. Termes de réflexions passagères, elles s'effacent lorsque notre esprit cesse d'être attentif au

symbolisme des formes et des couleurs. Mais entre-temps l'objet continue d'agir sur nous ; il introduit de la beauté dans nos demeures, et son efficacité consiste dans le charme permanent dont il entoure les faits et gestes de nos vies.

Il en va de ces pièces d'art comme des êtres chers qui nous entourent ; mystérieusement ils agissent par leur seule présence et composent le climat de nos pensées et de nos rêves.

Les coupes polychromes rehaussées d'or, les vases aux parures sanglantes, les vasques fluorescentes apportent dans nos salons la magie du jour, du couchant, et les reflets des eaux. Sur notre table, un petit pot d'argent bruni met une tombée de roses. Ici et là, heureusement réparties dans l'ombre et dans la lumière, ces pièces uniques s'harmonisent avec les teintes complexes des tapis et des tissus, ou s'opposent aux surfaces sombres de nos meubles modernes.

Dans le jeu des glaces le vase se multiplie, sur la laque le beau luminator de métal vert à reflets d'argent se mire, et sa courbe se perd dans le dessin capricieux du bois. A l'entour la coupe rayonne, son influence se propage jusqu'aux fins rideaux qui composent autour d'elle, dans un contre-jour, l'atmosphère vaporeuse des étangs.

Mais qu'un geste gracieux se déploie, qu'une main les caresse, qu'une robe passe, toutes ces choses semblent respirer et vivre. Heureuse métamorphose qui met du mouvement au sein de l'immobilité. Ainsi vasque, amphore, coupe s'associent au charme des heures, à la lumière du jour, aux éclairages discrets des soirs, là témoins silencieux de nos travaux, ici compagnes splendidement parées de nos fêtes.

Sur l'autel, nous les retrouvons en des formes nouvelles : calices, ciboires, crucifix, ostensoirs où s'unissent les ors, l'argent martelé, l'ivoire et les pierres précieuses. Le souci de beauté qui se manifeste aujourd'hui dans l'art sacré nous a permis d'en admirer de belles réalisations.

Mais alors combien réservées et discrètes nous paraissent ces œuvres vouées aux rites sacrés ! Nos mains hésitent à s'en emparer tant nous les comprenons destinées à une fonction qui nous dépasse, tant leur forme signifie l'offrande et l'adoration. L'ostensoir appelle une présence, la patène et le

calice s'épanouissent aux mains du prêtre dans une élévation.

Art profane, art sacré ; du métal à cette magnificence, quel magique travail, fait de recherches, de patience, de soumission! L'artisan s'ingénie à charmer nos regards, à stimuler notre prière ; il orne nos demeures, il pare nos autels. Le même souci de beauté se retrouve dans la maison de l'homme et dans la maison de Dieu.

Cependant que déjà j'imagine autour de chacune de ces pièces d'orfèvrerie un ensemble harmonieux dont elle serait le centre et donnerait l'accord, Linossier me rappelle à la réalité de son labeur.

M'initier à son travail, c'est oublier ce travail même, et rechercher en deçà du temps présent, dans ces régions antérieures où s'élaborait la création, les leçons de cet art du métal et du feu. J'errais à l'aventure, entrevoyant dans la finalité de l'œuvre la justification de sa technique, mais l'artisan, laissant de côté son art, m'ouvre le domaine du mystérieux travail de l'univers où toutes choses s'élaborent au contact des éléments, où la matière première, dans le jeu des forces naturelles et sous l'action du feu, nous livre ses leçons et manifeste ses désirs. Il n'est qu'un art du feu, celui de la création qui se poursuit au sein des mondes ; il n'est qu'une loi des nombres, celle qui dispose les plans de l'univers et qui s'inscrit aussi bien dans l'équilibre des monts que dans le plus petit organisme enfoui dans les abîmes des océans.

« Un jour, me disait Linossier, j'ai observé au microscope une coupe de diatomée. Je n'ai jamais rien vu d'aussi parfait. Le nombre, l'équilibre, le décor, tout se trouve réuni dans cette petite algue tirée du fond des mers. C'est ici que tout architecte devrait apprendre son travail. Je voudrais réaliser de telles œuvres. » Et, poursuivant sa pensée, il désignait du doigt les plaques de travertin qui garnissaient la cheminée : « Admirez ce grain, ces reflets et ces cavités dans la pierre. Il faut des siècles pour tant de beautés dont nous sommes incapables. »

Je songeais aux émerveillements de mon enfance devant les objets sans valeur ramassés au bord des plages, sur les

grèves, dans les forêts, dans les torrents, et qui composaient alors tous mes trésors. Auprès de Linossier je découvrais le sens de tant d'émotions vécues autrefois lorsque j'écartais de la main ces pierres oblongues où je voyais, enfant, un être endormi, ces verres irisés où je découvrais le ciel, ces billes de granit qui dans mes doigts maintenaient la fraîcheur des eaux.

Tant d'objets, quoique informes et sans portée utilitaire, n'ont de beauté pour nous que par l'éclat de la matière, la magie des teintes et les effets d'un travail millénaire qui échappe à notre perception. Mais n'est-ce pas le but des arts mineurs de prendre conscience de ces opérations séculaires, de rejoindre leurs mystérieuses démarches et de donner à cette matière la forme harmonieuse qu'exige la beauté, sans rien lui ôter des heureux effets qu'elle nous offre ?

Le torrent grondant aux pentes de la montagne qui arrache le granit, qui étale sur une surface unie le beau grain de la pierre ; le flot marin qui du fond des océans ramène sur la plage le cristal coloré des reflets de l'aurore ; le feu terrestre qui cuit et recuit la paillette de métal brillant au sein de la roche, voici les artisans de ces merveilles et les maîtres de notre labeur.

Et aujourd'hui, tant de pièces, simplement belles, réunies dans cet atelier, témoignent aussi bien de la vie laborieuse de l'homme, nourrie d'émotions et de bonheurs, que de cette activité de l'univers. Ce que nous percevions dans nos rêves d'enfant, et que nous voyons maintenant réalisé dans ces œuvres, nous le retrouvons inséré dans le grand travail cosmique qui conduit toutes choses vers une forme de beauté. Du bloc de minerai empourpré des oxydes, à ces vases présentant à nos yeux les formes colorées de nos multiples désirs, il n'est, sous la même technique, qu'une exigence nouvelle de puissance et d'organisation, la marque de l'esprit.

Penché sur ces pièces uniques qui connurent les chocs du marteau et les effets du feu, je m'initie à une technique qui, pour être particulière au dinandier, n'en renferme pas moins les leçons de tout art. Parler de l'artisan revient ici à parler de l'artiste, car si les œuvres du dinandier et du céramiste, du peintre et du sculpteur, diffèrent, cependant un même esprit

préside à leur création, une même attention à la vie et à ses lois, soit qu'elles se manifestent dans la matière en apparence inerte et cependant active, soit qu'elles s'expriment dans le mouvement du corps humain ou dans la fugitive lumière. Aussi bien, pour être resté « l'artisan », humble ouvrier du métal et du feu, Linossier est devenu « l'artiste ».

*
* *

Nous n'entrerons pas tout de suite à l'atelier, car si l'initiation à la technique de l'artisan nous intéresse, davantage encore son esprit et ses réactions en face du monde nous feront comprendre les démarches successives de ses créations.

Dans la vie de l'artiste comme dans la nôtre, l'enfance a été la période où l'on ne cesse pas d'accueillir. Avec lui nous nous sommes penchés sur tout ce qui séduit le regard, qui attire le toucher, sur tout ce qui enchante l'âme. Nous allions, serrant sur notre cœur d'humbles trésors qui ne demandaient qu'à fructifier. Mais pour beaucoup, les mains se sont ouvertes, laissant tomber tous les espoirs, et l'oubli a effacé les rêves.

L'artiste, lui, a été fidèle à ses émerveillements. Dans ses bras chargés de richesses il enserre toute la création, il l'admire, il l'interroge. Avec les années, sa faculté d'émerveillement s'est accrue d'une volonté de puissance et d'organisation qui lui permet d'utiliser ses découvertes et de traduire ses émotions.

Sur la nacre, sur le cristal, sur le marbre il se penche comme s'il s'agissait toujours d'une découverte, pénétrant davantage le mystère de l'univers, de ses réactions, de ses désirs. Puis, se tournant vers la matière inerte, il la travaille, et dans ses mains ingénieuses il organise une œuvre d'art dont il entrevoyait les proportions, le mouvement et le décor au sein du monde.

Peu à peu, sous le ciseau du sculpteur, sous le marteau du dinandier, dans la pâte de verre ou la terre à modeler, naît la forme parfaite qui attendait, pour être, l'homme capable de grouper les éléments d'une réussite épars ici-bas. L'œuvre d'art se présente alors comme l'achèvement de l'univers.

Le vase, dans la symétrie de ses profils, enserre une multitude

de profils qui composent entre eux, et l'artisan qui étreint dans ses mains le métal martelé ou la céramique sent vivre sous ses doigts toute la grève et le lit du torrent ; le décorateur, dans l'harmonie de ses couleurs, de ses tissus, de ses bois, retrouve la fraîcheur de la nature ou le frisson des forêts à l'automne ; le sculpteur, sous le mouvement humain, dans les saillies des muscles et le calme lumineux des chairs reposées, voit vivre les arêtes des montagnes, le calme des plaines, le jeu des plans de l'univers ; et l'architecte disposant ses masses rejoint les lois essentielles de la construction que nous constatons au milieu des monts, dans l'équilibre des glaciers et des rocs. Ainsi la volonté de création de l'artiste est faite de l'ensemble des volontés de l'univers.

Elle ne se contente pas de grouper dans l'espace les essais que lui présente la création, elle en précipite l'action dans le temps, et les quelques années de la vie d'un artiste résument et achèvent le travail des millénaires.

J'ai ramassé autrefois un débris de verre dans les ruines d'une ville morte de Syrie. Verre si fin, si fragile qu'il semblait réduit à une pellicule où se jouaient les reflets du spectre. La féerie de la lumière répondait dans mes souvenirs à la coloration de mes rêves. N'est-ce pas le but du maître verrier d'éveiller le monde de nos songes et, par son travail, de reproduire dans la pâte translucide les reflets du verre irisé ? Il emprunte au labeur des ans la décoration de son œuvre et fait jaillir de la seule matière l'enchantement. Mon petit éclat de verre abandonné parmi les ruines se retrouve dans l'atelier de l'artisan d'aujourd'hui. Le verrier reproduit l'action séculaire des vents de sable du désert. Dans l'œuvre d'art il accumule le temps.

Si heureuses et faciles que paraissent ces réussites, elles exigent une science lentement acquise et une recherche laborieuse des effets à obtenir. Pour une œuvre d'art, que de redites, que d'essais, que de faux départs dans la solitude de l'atelier ! Jusque dans ses échecs, l'homme imite le lent travail du monde.

Sous les coups du marteau le métal se froisse ; à la chaleur, la pâte de verre encore trop molle s'écrase pour s'immobiliser

dans une masse informe, ou laisse apparaître les défauts qui réclament une seconde cuisson ; au four, les reflets des oxydes appliqués sur la céramique s'éteignent ; la morsure de l'outil dans la plaque de cuivre trahit les intentions du graveur ; et le crayon de l'artiste va, vient, court sur la feuille, ne parvenant pas à tracer le profil que le regard saisit.

Dans ces reprises, dans ces essais, dans ces heurts avec la matière, l'homme acquiert une idée exacte des choses, il les connaît mieux que nous ne pourrions le faire avec notre seule intelligence, il en découvre les lois essentielles, il les refait. A travers ses échecs et ses réussites il retrouve les composantes des forces qui animent la vie des formes. Le rôle de la technique est alors de proposer à la beauté des chances de s'exprimer.

Je songe à un dessin d'Andrea del Sarto, exposé autrefois à l'Art italien, admirable tête d'homme patiemment travaillée, dont la ligne, obtenue à force d'approximations, se distingue dans le réseau confus des traces du fusain. De tous les profils ébauchés, une seule ligne demeure, empruntant à celui-ci le tracé, à tel autre l'inclinaison du trait, conservant de plusieurs une partie commune où le crayon s'est chaque fois maintenu. Le regard a choisi pour les besoins de l'expression parmi les essais d'une technique consommée.

Parfois même, les hésitations ne sont plus possibles à l'artiste. Il n'a pas le choix. C'est le vide total en lui. Comme l'alpiniste égaré, il cherche des prises.

L'homme interroge la nature, il part à la recherche des formes oubliées, et voici qu'il éprouve en lui le grand mimétisme du monde. Au milieu de la forêt naît une symphonie; dans une fleur le peintre retrouve sa palette; en face de la montagne, de la pierre, du métal, de la terre, l'architecte, le sculpteur, l'artisan découvrent ce qu'ils croyaient perdu.

Les choses leur disent ce que nous ne savons pas entendre. Pourquoi s'en étonner ? Elles leur parlent avec les éléments d'une constitution organique qui nous échappe. Les fibres, les nœuds du bois, les défauts, le grain de la pierre, les résistances du métal sont les expressions d'un langage connu des seuls initiés qui renferment pour eux les leçons de la réussite.

Plus que tout autre, l'artisan doit s'y soumettre, et parce

redressent vivement pour la naissance du col. La forme emprunte alors au corps humain le gracieux mouvement des épaules et du cou, ascension toute spirituelle vers le visage où s'expriment les pensées et les désirs. Mais le vase s'achève hors de lui-même, dans l'espace. Il contient l'attente des fleurs.

Au long de son travail l'artisan façonne une matière à la fois résistante et active. A la vaincre il mérite la pureté de son œuvre, à suivre son action il se réserve la joie de découvrir. Combien de fois n'a-t-il pas, au cours du martelage, surpris des réactions imprévues qui conduisaient la forme suivant la loi du métal! Et cependant le vase imite toujours le projet, jusqu'au bout l'artisan est le maître. Mais la courbe dont il dispose est d'autant plus belle qu'elle réunit plus de convenances à la matière et plus de volonté humaine.

Avant d'atteindre cette forme définitive, que de travail le métal doit fournir! Nous le croyons disponible et prêt à tous les caprices, mais sous les coups du marteau il réagit, se cambre, se comprime, se bande comme un muscle dans l'effort, et chaque « fin de passe » nous livre une masse durcie qui doit, pour supporter un nouveau martelage, aller au feu. Le métal rétreint se détendra au chalumeau, et, comme un corps qui repose au soleil, sous la flamme qui s'étale, et le baigne, et le caresse, il retrouvera sa souplesse première. Ainsi le vase a ses hivers rigoureux dont les morsures le durcissent, et ses torrides étés qui l'endorment et l'apaisent. Mystérieux comportement du métal, dont l'acheminement vers la beauté imite l'élaboration des mondes soumis au rythme des saisons.

Parce que sa matière est plus plastique, le céramiste doit prévoir à la perfection la forme de son œuvre. Il en étudie savamment les profils. La pièce se présente alors sur la feuille, suivant la ligne patiemment tracée d'une courbe et d'un col. Cette maquette, il l'exécute ou la confie à un aide qui pétrit la terre et réalise la forme sur le tour.

Alors l'artiste aborde la pâte, car, même parfaite, cette forme, il se doit de la reprendre, peut-être de la corriger. La

terre elle-même a besoin de ce contact intime. Par les doigts de l'artiste, auxiliaires vivants de l'activité créatrice, elle entre en lui, s'anime de sa propre substance, et sollicite de son esprit les formes du décor. Comme une pieuvre qui se réveille, les mains glissent, s'agitent, les doigts décollent, pénètrent à nouveau, prennent conscience des reliefs qu'ils composent. Le vase entier s'émeut, et sur la surface lisse, comme sur un corps qui frissonne, apparaissent des reliefs où s'annonce l'ébauche d'un ornement.

Un œil non initié, dans ces masses à peine en saillie, ne saurait distinguer les fruits, les fleurs, les entrelacements des danseuses et des voiles. Mais l'artiste discerne les schèmes d'une décoration que les ressources du dessin et les tons des oxydes métalliques amèneront à leur perfection.

Cette vie que l'homme a fait passer dans la terre demeurera jusqu'à sa destruction totale, et ce sera le rôle du feu d'en fixer pour toujours les formes et les couleurs. Plusieurs fois, s'il le faut, la pièce retournera au four. Entre chaque cuisson l'artisan la reprend, la corrige, ici il éteint les reflets et met des accents, là il ménage des transparences et recharge en couleur, il joue ainsi avec la pâte et les métaux.

Une telle œuvre, par son éclat, par sa splendeur fragile, par son décor où s'entrelacent les arabesques, où glissent les figures humaines, se classe parmi les pièces uniques faites d'heureux équilibres et des enchantements les plus riches et les plus hardis.

Le céramiste a terminé sa tâche, en est-il de même pour le dinandier lorsque le vase a pris forme ? Aussi bien pourrait-il s'en tenir là. La pièce martelée est pure et sans mensonge. Dans les morsures que garde la coupe d'or du calice se lit l'honnête travail de l'homme et la loi mystérieuse du métal. Tout cela est beau et digne de Dieu.

Mais trop souvent la pièce de cuivre, de par la pauvreté de sa matière et ses dimensions, demande un revêtement et un décor. Elle l'exige aussi bien pour mettre en valeur sa forme.

Car si un œil exercé discerne entre les profils le jeu des volumes, beaucoup ne retiennent de cette nudité que le

contour apparent. L'espace interne ne leur est pas ouvert. Et cependant toute la beauté d'une forme réside dans les correspondances existant entre les volumes enclos et l'air ambiant. Le rôle de la décoration sera de rendre sensibles ces harmonies, et de traduire à l'extérieur le rythme étrange qui se déploie dans les flancs rebondis, de la même façon qu'à la surface d'un beau corps humain le jeu des muscles exprime la vie interne de l'organisme. Un dessin rapporté ? Non, le décor naît des volumes, il filtre à travers le vase et doit le rendre transparent.

Qu'il soit figure humaine ou arabesque de pure géométrie, le dessin que Linossier crayonne à même le métal exprime le mouvement de la coupe ou du vase. Déjà le chalumeau, dans les parties champlevées, incruste l'or et l'argent. Au sommet, sur les bords du vase qui s'étalent à la lumière, une collerette s'effile, descend, se perd dans les premières inflexions. Elle prolongera la dentelle capricieuse des fleurs. Entre les mille fantaisies de la nature et l'architecture à jamais fixée dans le métal, elle prépare une transition qui conduit le regard jusqu'à la naissance du col.

Ici, sur cette partie du vase où le métal a subi les plus forts martelages, les colliers d'argent se multiplient. Comme des contreforts de cathédrale soutiennent les forces invisibles d'une architecture de pierre, ces cercles de métal semblent lier en une gerbe les poussées enfermées dans l'étroite courbe et inscrivent à la surface le travail du marteau et du feu.

Puis le vase dispose de l'espace, la forme s'enfle calmement. Sur elle le décor s'étale, et comme des parures de perles sur un corps bercé par le mouvement de la danse, les motifs glissent le long des flancs.

Un instant faisons silence, écoutons. Déjà les choses parlent. Ces bagues de métal qui entourent le vase imitant la guirlande de lauriers, la frise de la grecque, comme nous ressentons la sonorité de la retraite qu'elles gardent ; et cette forme qu'elles enlacent, ces flancs où s'allument des reflets, ces profils qui paraissent flotter sans appui dans l'atmosphère, éveillent en nous le sentiment d'un beau corps se baignant dans les murmures d'une eau limpide. C'est le mouvement de la danse, un geste sonore que la vision nous suggère, où

se retrouvent la naissance de la forme et le chant du métal répondant au travail de l'homme.

Autour de la décoration, le fond reste à couvrir. Parfois même le vase n'est qu'une surface où composent entre eux les coulées de métaux précieux, les alliages et la gamme colorée des oxydes. De ces réussites l'artisan n'est que le docile conducteur. Il réunit les éléments d'une action qui se passera loin de lui, au sein du feu, et son rôle consiste à en assurer le succès. Suprême humilité de l'homme qui emploie la science de son esprit à servir le jeu de la matière.

Avec quelle émotion Claudius Linossier suit alors le cours des choses et voit apparaître sur le vase se refroidissant l'événement semblable à la naissance du jour! Pour prévu que soit le résultat, il dépasse parfois ses espérances. Aux limites de la conscience se perçoit le mystère de l'univers. Ainsi dans toute œuvre d'art, comme dans toute découverte, au delà de la part de l'homme se retrouve la part de Dieu.

La pièce est achevée, bientôt elle quittera l'atelier. Nous la contemplons encore dans le cadre qui l'a vue naître. Autour d'elle les instruments reposent dans ce désordre qui succède au combat, les enclumes brillent des mille contacts qui les ont polies, le feu couve et renaîtra bientôt pour une création nouvelle. Seul vit, dans le silence de l'atelier, l'homme dont les mains noircies par le travail caressent l'or et l'argent.

Entre le vase parfaitement ordonné et le chaos des choses qui l'entourent; entre cette réussite d'équilibre et l'immense poussée des forces invisibles qui, hors de l'atelier, s'étendent par nappes à la surface et dans l'épaisseur du monde ; entre le métal amené à son état définitif et la matière tourmentée de désirs qui se cherche une forme, l'artiste est celui qui entend, qui découvre, qui conduit et qui achève.

Je ne sais pas de plus émouvant hommage rendu à Dieu que cet achèvement de l'univers entre les mains de l'homme.

ADOLPHE ANDRIEU.

LA MUSIQUE

DE *LA CHARTREUSE DE PARME* AU *MARCHAND DE VENISE*

Par une nuit froide et claire, qui donnait à rêver, nous sommes allé ouïr *la Chartreuse de Parme* à l'Opéra; nous nous étonnions par avance que l'idée eût pu venir de traiter musicalement un sujet que sa diversité et son caractère semblaient éloigner d'une scène lyrique. On éprouve naturellement un tel sentiment vis-à-vis de toute œuvre parfaite en soi, qu'un apport étranger paraît impuissant à enrichir : il y a dans le fait de toucher à un chef-d'œuvre une imprudence toujours, parfois un sacrilège. En s'en tenant à la simple imprudence, on était en droit de craindre qu'un récit offrant un admirable mélange d'ironie et de précision ne fût trahi par la musique. Allions-nous retrouver intactes les aventures de ce charmant Fabrice qui demeure le modèle sans rival du héros léger et fou ? Qu'allaient devenir dans l'aventure la duchesse Sanseverina, toujours partagée entre son amour pour Fabrice et le souci de ne pas alourdir la vie du neveu bien-aimé — le comte Mosca, habile, patient, résigné au prestige d'un jeune amour, vainqueur à la fin ? Et Clelia, douce Clelia, n'allait-on pas exhumer pour vous parer les oripeaux de la Walkyrie ? Qu'allait-on faire de votre père, ce « grand homme sec », peu sympathique dans son bas emploi de geôlier ambitieux ? Autant de questions qui restaient sans réponse, mais qui ne laissaient pas de nous inquiéter.

Les personnages mis à part, l'art même de Stendhal semble d'une transposition malaisée. Son style, incisif comme un burin, intellectuel, sans prolongement sensible, paraît impropre à faire la matière d'un bon livret, tout de même que sa pensée, d'un humour trop fin, ne prête à aucun « effet » théâtral. La passion même s'y pare d'une singulière discrétion. Se souvient-on de l'admirable petite lettre que Clelia écrit à Fabrice dans sa prison, lui conseillant l'évasion qu'elle souhaite et redoute à la fois ? « Adieu, Fabrice, je serai en prières et répandant les larmes les plus amères, vous pouvez le croire, pendant

que vous courrez les plus grands dangers. Si vous périssez, je ne vous survivrai point, mais si vous réussissez, je ne vous reverrai jamais... » On écrit cela, on ne le chante pas. Pas davantage on ne saurait rendre musicalement la concision qui est la qualité maîtresse et comme la *pudeur* derrière laquelle s'abrite Stendhal. Oublie-t-on que c'est en trois lignes qu'il nous apprend, à la fin du volume, la mort des deux héros ? « La comtesse ne survécut que fort peu de temps à Fabrice, qu'elle adorait, et qui ne passa qu'une année dans sa Chartreuse. » On ne voit guère que le cinéma qui puisse, par la variété de ses moyens et la sobriété de ses allusions, rendre de tels effets, et d'ailleurs, sans doute *la Chartreuse* serait-elle un meilleur scénario qu'elle n'est un bon livret [1]. L'image par laquelle Stendhal décrit le premier contact de Fabrice avec le feu, à Waterloo : « ...un boulet donna dans une ligne de saules, qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre, comme rasées par un coup de faux... », est une image proprement cinématographique, d'autant plus forte qu'elle est indirecte. Mais de musique dans tout ceci, point.

La personnalité du compositeur nous semblait d'autant moins indiquée que l'entreprise de mettre *la Chartreuse* en musique était plus périlleuse. M. Sauguet, qui s'est rallié à l'ancien groupe des Six [2] fondé autrefois sous les auspices de feu Satie et considérablement élargi depuis 1918, a conquis une place enviée, sinon vraiment

1. C'est pour cela, à n'en pas douter, que les livrets de Wagner, lourds et incroyables, sont néanmoins de bons livrets. Peut-être même le sont-ils dans la mesure de leur invraisemblance. Il faut des effets assez gros, une ambiance à la fois poétique et floue, pour que la musique puisse ajouter quelque chose à une idée. Surtout les mots ne doivent pas avoir un sens intellectuel, car la musique exprime à merveille les sentiments à condition qu'ils ne soient pas trop *précis*. Sinon l'on perçoit entre le texte et mélodie un certain décalage que seule peut combler la force du génie. Ainsi, sauf de très rares exceptions, la formule « opéra » n'est pas entièrement satisfaisante et peut-être, au fond, la danse crée-t-elle à la musique des prolongements plus naturels, parce qu'elle s'adresse, comme elle, *d'abord aux sens*. Nous trouvions une preuve de ceci en assistant tout récemment à une représentation de *Daphnis et Chloé*. Le ballet de Ravel unit à un orchestre prestigieux des chœurs qui chantent un texte strictement musical, sans paroles. Sur cet ensemble vient s'inscrire la chorégraphie de Fokine interprétée de façon inoubliable par Serge Lifar. Ces trois éléments, auditif, dramatique et visuel, composent une symphonie d'une telle plénitude qu'elle atteint mieux que toute autre, croyons-nous, aux limites de la perfection et de l'unité esthétiques.

2. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler les noms des six compositeurs, qui s'oublient aussi facilement que ceux des quarante académiciens : Darius

enviable, à mi-chemin entre l'amateurisme et le métier solide. Aussi reconnaît-on dans ses œuvres [1] un don certain et parfois un réel bonheur d'expression que vient gâter par malheur un style hésitant; on sent le musicien insuffisamment maître de ses moyens, toujours en quête d'une expression plus ferme qui lui échappe, sans doute parce que ses études premières ont été trop superficielles. Il n'est pas jusqu'au parti pris de ses amis qui n'indispose envers lui ; deux ou trois sont critiques musicaux dans de grands quotidiens : ils ont usé d'épithètes définitives, destinées, j'imagine, à imposer silence à tout essai de critique sérieuse. On nous a ainsi affirmé qu'il existait, « depuis *Pelléas* et *Pénélope*, peu d'œuvres lyriques de cette rare qualité », et, ailleurs, que « la sensibilité de cette musique touchait bien souvent au sublime ». Diable ! voilà qui est un peu inquiétant pour Stendhal, rarement sensible, jamais sublime, mais singulièrement réconfortant pour M. Sauguet. Là-dessus, certaines observations, courtoises mais fermes, de deux de nos meilleurs critiques musicaux, ont produit à certains l'effet d'un insupportable aiguillon. Ripostant à leurs remarques, un quidam est entré en lice et a fustigé en termes étonnants une aussi incroyable audace. « Profane authentique et décidé à le rester », il a, pour sa part, pleinement goûté la partition et conseillé à l'auteur de ne point s'embarrasser de scrupules superflus : « Le contrepoint est-il selon les règles? *La gamme est-elle suffisamment chromatique?* Je m'en moque. » Voilà ce qui s'appelle parler.

C'est en de telles dispositions, la tête pleine de batailles, que nous franchîmes le seuil de l'Opéra. Quatre heures plus tard, nous en sortions, fixé.

***

La vérité, c'est qu'en dépit de certaines qualités cette *Chartreuse* eût certainement passé inaperçue sans l'indigence manifeste du théâtre lyrique contemporain et le succès mondain qui s'était apprêté bien avant la répétition générale. Et tout d'abord le livret de M. Armand Lunel est mauvais, non pas en soi peut-être, mais comparé au roman

Milhaud, Arthur Honegger, Germaine Tailleferre, Louis Durey, Georges Auric, Francis Poulenc.

1. Les mélomanes qui voudront approfondir l'art de M. Sauguet pourront consulter avec profit : *la Chute, David, la Nuit, Cirque, Plumes, les Françaises, les Pièces poétiques, la Sonate en ré* pour piano.

avec lequel il prend de grandes libertés, pour les besoins du spectacle. C'est ainsi que tout le début, qui est de loin la meilleure partie du livre, est délibérément supprimé ; sans doute était-il difficile de nous montrer l'enfance de Fabrice, la cour de Ranuce Ernest, puis Waterloo ; c'est un fait, néanmoins, qui décevra les stendhaliens. L'histoire commence à la rencontre de Fabrice et de Clelia, au moment où des carabiniers pleins de zèle vont arrêter le général Conti. Cela nous vaut un chœur des gendarmes à la manière de Rossini, qui n'est pas sans évoquer une parodie célèbre de l'humoriste Bétove. Aussitôt après, un *terzetto* intervient qui suppose chez l'auditeur une connaissance approfondie du roman, car, tandis que Fabrice et Clelia clament — déjà — l'amour naissant, la duchesse nous informe, sans autre préparation, de sa jalousie également naissante. Cet aspect sommaire de leur psychologie persistera dans chacun des neuf tableaux suivants [1] qui nous conduisent à la Scala de Milan, dans la prison de Fabrice, sur les rives du lac Majeur, dans le jardin de Clelia et à l'église de la Visitation à Parme où, pour finir, se joue une scène insoutenable, un sermon de Monsignor Fabrice, précédé, interrompu et suivi par le chœur enthousiaste de la foule qui est venue l'entendre. Il y a des bornes aux licences, même italiennes. En tout cas, pour un homme de chapelles, M. Sauguet connaît insuffisamment les églises...

Tout cela ne serait que détails et chicane ; ce qui est plus grave, c'est qu'on a complètement changé le caractère des principaux personnages. Ainsi, Fabrice, que le roman nous montre des plus légers, libertin et casse-cou, apparaît ici comme une manière de saint ou tout au moins de héros ; Stendhal a peint la comtesse sous les traits d'une femme éblouissante, spirituelle, ardente ; à l'Opéra, elle joue les utilités ; ajoutons que sa faiblesse pour son brigand de neveu passe complètement inaperçue : Clelia, qui devrait être une jeune personne assez inconséquente (qu'on se reporte au dernier chapitre !), semble détachée du vitrail où Wagner décalquait ses héroïnes ; Conti et Mosca perdent dans l'aventure toute vraisemblance ; enfin, le dénouement imaginé par Stendhal a été escamoté : la morale est mieux satisfaite, car ce dénouement était assez scabreux, mais la fidélité au modèle n'y trouve plus son compte. Tout cela est charmant assurément, mais était-il vraiment nécessaire de s'attaquer — c'est

1. Il y avait *onze* tableaux à la création, mais, devant la longueur du spectacle, l'auteur s'est résolu à couper le quatrième tableau, qui représentait un bal dans les jardins du palais Sanseverina.

le mot — à un chef-d'œuvre pour en tirer une édition expurgée qui n'est même pas édifiante ?

***

Venons à la musique ; elle a coûté, nous a-t-on dit, de patients efforts à M. Sauguet. Ce ne sont pas les musiciens qui s'en étonneront ; seulement, cette incubation prolongée explique bien des étrangetés du spectacle. Stendhal a écrit « sa » *Chartreuse* en six semaines ; M. Sauguet a mis dix ans à composer la sienne. Le génie mis à part, le premier a trouvé dans la rapidité de l'exécution le secret d'un style et d'une pensée qui ne s'attardent pas ; il avait d'ailleurs en horreur la rature et tout ce qui sent la recherche laborieuse : foin de l'adjectif rare ! D'où cette vie, cet allant qu'on admire chez lui. Au contraire, M. Sauguet, qui est encore assez jeune, a beaucoup évolué en dix années, et la fin de sa partition n'avait pas encore vu le jour que le début commençait à se faner : on a l'impression d'un de ces fruits qui n'ont pas eu assez de soleil et qui ne sont mûrs que d'un côté. Chacun a pu noter le décalage très net qui existe entre le premier et le dernier tableau, celui-ci plein de gaucheries inexcusables, celui-là prometteur d'un tempérament qui est sur le point de trouver sa résonance. On dit : sur le point, parce que, malgré les progrès qu'on suit d'acte en acte, il demeure dans la langue de M. Sauguet quelque chose d'inachevé qui gêne et déçoit toujours.

Ce n'est pas que sa musique soit indifférente ou agressive ; elle est extrêmement sage, à ce point que l'on se demande si son ambition n'a pas été d'écrire avec le style de 1839, de manière à mieux respecter l'époque du roman. Certains passages donneraient à le croire, mais alors le malheur est qu'on ne se fixe pas à un ton unique, et que ce soient des agrégations modernes qui étayent la courbe archaïque de la mélodie. Il fallait se tenir au pastiche — qui exige une main légère — ou s'en défaire résolument : le mélange est hésitant et le résultat désagréable. Surtout, l'absence de style est flagrante. On perçoit à tout instant d'excellentes intentions, une certaine ferveur, « le désir de peindre les mouvements et les sentiments des personnages tels que Stendhal les a montrés [1] », mais toujours le dessein avorte faute de moyens : le musicien n'a pas pu faire ce qu'il voulait. En un mot comme en cent, l'entreprise était trop lourde aux épaules

1. Ainsi s'exprimait Sauguet lui-même dans une avant-première.

encore frêles de M. Sauguet et la scène de l'Opéra trop vaste pour sa petite musique.

Est-ce à dire qu'on ne doive rien retenir de son effort? Non pas. Il y a des pages heureuses dans sa partition ; çà et là, une harmonie agréable, un air bien venu, parfois une bouffée d'émotion rappellent que l'auteur est musicien et non dépourvu d'idées ingénieuses. On citera à son actif le ballet de la Scala et le quintette vocal qui l'accompagne, l'air de Clelia après l'arrestation de Fabrice et la plus grande partie du dernier tableau, en dépit de l'invraisemblance scénique précédemment signalée. A son passif on inscrira les scènes d'amour, faibles, impersonnelles, et surtout peut-être les ensembles goguenards qui appartiennent au style de l'opéra-bouffe, le plus conventionnel qui soit ; enfin, l'écriture elle-même, qui fourmille de maladresses aussi bien prosodiques qu'harmoniques. En bref, on accorde à M. Sauguet les circonstances atténuantes, à condition qu'il promette de ne plus recommencer ou — comme on dit au cinéma — « de faire mieux la prochaine fois [1] ».

*
* *

A peu de temps de là, l'Opéra nous proposait, avec *le Marchand de Venise*, le terme d'une comparaison trop significative pour que nous la laissions échapper. D'ailleurs, on ne quitte pas l'Italie, ce qui est une manière d'excuse à parler ici d'une reprise [2].

Le seul point commun au *Marchand* et à *la Chartreuse* est qu'il s'agit dans les deux cas de l'adaptation d'un chef-d'œuvre classique, mais combien différents sont les résultats ! Avec l'œuvre de Reynaldo Hahn, c'est la réussite complète, et d'une si rare qualité qu'on s'en voudrait de n'y point applaudir. D'abord Shakespeare est beaucoup plus « musicable » que Stendhal, tout au moins ce Shakespeare de féerie, avec ses jardins, ses fêtes, ses palais et ses princes de lune qu'on ne prend guère au sérieux. Il y a dans cette irréalité poétique

1. Il serait injuste de ne pas souligner le soin extrême apporté par l'Opéra à monter *la Chartreuse*. Visuellement, le spectacle est agréable d'un bout à l'autre : costumes et décors ont été conçus et réalisés avec goût. Pour ce qui est des interprètes (quand la musique cloche, il est d'usage de louer « la vaillante troupe » de l'Opéra), ils sont excellents. Ce sont : Germaine Lubin (la duchesse Sanseverina), Jacqueline Courtin (Clelia), MM. Jobin (Fabrice), Endrèze (Mosca) et Huberty (Conti). L'orchestre est dirigé par M. Gaubert, qui lui prodigue une piété attentive.

2. La création remonte au 25 mars 1935.

une constante suggestion musicale que Mendelssohn avait si bien aperçue lorsqu'il écrivit *le Songe d'une Nuit d'été*. Puis, le livret est tout fait ; il suffit d'élaguer et d'adapter, ce qui a été réalisé avec une rare dextérité par Miguel Zamacoïs : son texte est déjà une fête de l'esprit que la musique complète par un constant enchantement de l'oreille. D'apparence fragile, cette gracieuse partition repose en fait sur des bases solides et sûres, et c'est là, plus encore que la qualité de l'inspiration, ce qui nous intéresse ici. Cependant la critique a joué pour Reynaldo Hahn en sens inverse de celui qu'elle a adopté pour l'opéra de Sauguet. Ne lui a-t-on pas reproché d'avoir écrit une musique plus légère que profonde ? Ceci mérite plusieurs réponses : la première est de renvoyer à la comédie de Shakespeare, qui s'est délassé de *Hamlet* ou d'*Othello* en écrivant ce divertissement, tout comme Molière se reposait du *Misanthrope* ou du *Tartuffe* en improvisant *le Malade imaginaire*. Écrire sur la donnée du *Marchand* une musique hyperdramatique eût été un contresens dont M. Hahn, en fin lettré qu'il est, s'est bien gardé. Mais si, poussant plus avant l'investigation, l'on vient à s'aviser du personnage de Shylock, alors on conviendra qu'il était difficile de suivre plus attentivement les indications du dramaturge. D'un bout à l'autre, le juif demeure fidèle à lui-même : sournois, orgueilleux, imaginatif comme ceux de sa race. Et si l'on veut de la musique dramatique, qu'on relise la grande scène du premier acte : « Je vous hais », répète obstinément Shylock, et l'on évoque immédiatement les variations imprudentes qu'un de ses coreligionnaires broda naguère sur ce thème à une tribune parlementaire... Qu'on prenne garde également à la scène qui clôt l'acte du jugement : « Dépouillé, dépouillé, est-ce possible ? » Le fait est que, dans le théâtre lyrique moderne, on aperçoit peu de caractères aussi bien dessinés que celui-ci.

Va-t-on reprocher à Reynaldo Hahn le charme dont il a paré les personnages secondaires et les autres scènes ? C'est un grief qu'il faudrait encore une fois adresser au grand Will. Pour notre part, nous avons goûté ce charme comme une exquise diversion aux rudesses que plus d'un musicien moderne inflige à nos oreilles. Mais peut-être est-ce précisément son attachement aux traditions dont on accable le compositeur ? On trouve suspecte au vingtième siècle cette recherche de la grâce expressive avant tout, on insinue que telles de ses mélodies auraient pu être signées Gounod : c'est à notre sens un compliment admirable dont M. Hahn, disciple fervent des musi-

ciens qui firent le génie français, se formalisera moins qu'un autre. Et comme il aura raison !

Sans doute, *le Marchand de Venise* n'obéit-il pas à tous les canons du genre musical et théâtral prénommé opéra. Mais il ne faut pas demander à une musique d'être *toutes* les musiques, non plus qu'à un opéra d'épuiser *toutes* les formules lyriques. On lui demande d'être réussie dans son genre. Or, que voyons-nous ici ? Un musicien qui a l'intelligence de ne pas chercher à se dépasser et à conserver toujours le sens de la mesure. Quel exemple, quelle leçon ! Pour M. Sauguet, il n'est pas question de se dépasser, mais seulement de s'atteindre, et c'est pour cela qu'on juge sévèrement ses hardiesses. Mais lorsqu'il s'agit du musicien averti et amoureux de son métier qu'est M. Hahn, on ne peut qu'admirer le fruit du métier et du goût. Son œuvre démontre au surplus que l'intelligence n'est point si inutile à un musicien qu'on veut bien le dire et que, si elle ne lui donne pas de génie, elle le garde tout au moins des fautes de tact. La culture n'est pas un bien négligeable, malgré ce qu'en pensaient nos pères ; on la décèle aisément à la base d'une partition ravissante dont on a dit qu'elle n'était pas à sa place à l'Opéra[1]. Question de convention ; peu importe le genre de ce qu'on y représente, c'est de musique et de qualité musicale qu'il faut se soucier. N'est-il pas plus d'une demeure dans la maison de Rouché... ?

***

On s'accuserait d'éterniser le débat si l'on ne se voyait contraint de prendre parti dans cette querelle des puristes et des ignorantins. Dût-on se ranger parmi les « pions du bécarre », — c'est ainsi que notre confrère, cité plus haut, nomme les musiciens qui n'ont pas renoncé à savoir la musique, — on soutiendra mordicus les droits imprescriptibles du métier. En d'autres termes, on se refuse à reconnaître un intérêt véritable à un art qui ne se possède point. Bien sûr, les partisans de la spontanéité sans contrainte plaideront pour la belle nature et s'en iront convoquer à la barre des témoins Balzac et Berlioz —

1. Mais, dans ce cas, le *Rêve* est-il davantage à la sienne à l'Opéra-Comique ? La place fait défaut pour insister sur l'excellente reprise de l'œuvre d'Alfred Bruneau. Interprétation, mise en scène remarquables, mais surtout musique extrêmement attachante qui n'a pas pris une ride depuis un demi-siècle. Notre époque est bien injuste pour le grand compositeur que fut Bruneau : il faut voir le *Rêve* pour apprécier tout ce dont le théâtre lyrique lui est redevable.

qui doivent être las de s'y voir une fois encore cités. Ils ne nous persuaderont pas, d'abord parce que jamais la grandiose exception du génie n'a convaincu personne, ensuite parce que la question est, justement, d'avoir du génie ou de n'en pas avoir. Sans vouloir causer à M. Sauguet et à ses amis la moindre peine, même légère, on se permettra de lui dire qu'il n'en a point et que, doué d'un talent agréable, il aurait le plus grand profit à en polir les contours. Et, haussant le ton du débat, on ajoutera que l'on a beaucoup abusé des grands mots, génie, inspiration, illumination. L'art est une perpétuelle mêlée de la technique et de l'inspiration, la force de la première suscitant fréquemment la grâce de la seconde : c'est le combat avec l'ange. En bref, un musicien doit commencer par savoir son métier, ce qui ne peut en aucun cas le priver des libéralités ultérieures de ses dons naturels. Avant d'être goûtée ou jugée, une œuvre d'art doit *exister*. C'est à quoi je songeais en relisant une maxime d'Alain : « Le mariage n'est pas une chose faite ; il est une chose à faire. » Il faut croire que nous exigeons plus de l'art que de la vie, car une musique qui est à faire n'est point du tout de la musique.

GEORGES BERNARD.

...A SOUFFERT SOUS PONCE PILATE

Le drame de M. Paul Raynal s'appelle *A souffert sous Ponce Pilate* ; il devrait s'appeler *Judas*. C'est en effet à une réhabilitation du traître à jamais fameux que M. Raynal nous convie. Son Judas est un benêt dont la naïveté confine à l'imbécillité. Il se laisse prendre aux ruses les plus grossières, croit agir pour le mieux quand il prépare le pire, se figure sauver Jésus quand il le livre à ses ennemis mortels, s'aperçoit enfin qu'il a été criminel pour avoir été dupe, et demande au suicide un remède à son désespoir.

On voit que la thèse, qui dément le témoignage des évangélistes, est personnelle à l'auteur. Dans une brève notice qu'il a rédigée pour le programme, nous lisons que Judas ne fut point coupable de perfidie, mais d'inadvertance. Selon M. Raynal, raison et charité empêcheraient les chrétiens authentiques de tenir ce malheureux pour une créature vouée à la perdition, mais un examen scrupuleux des textes les porterait à croire qu'étant, comme les autres disciples, *extrêmement borné (sic)*, il a fait le mal en croyant bien faire.

Certes, les disciples étaient des hommes simples, mais simplicité n'est pas stupidité. Dans la pièce, Judas rencontre par hasard quatre ennemis implacables de Jésus : Hanan, Caïphe et deux docteurs de la Loi. Apprenant qu'il est l'un des Douze, les quatre madrés compères lui persuadent qu'ils sont les meilleurs amis de son maître. Admettrons-nous qu'en pareil cas les autres disciples, instruits par le Seigneur à reconnaître ces ennemis, ne se fussent pas montrés plus méfiants et moins crédules?

Au demeurant, l'Écriture, bien que Judas y tienne peu de place, est claire et précise à son sujet. S'il n'avait été qu'un nigaud, s'il n'avait livré son maître que par sottise, le Seigneur, au temps où il enseignait, aurait-il un jour avisé les disciples que l'un d'eux était un démon (Jn., VI, 60 à 70), puis, durant la Cène, leur aurait-il dit : « L'un de vous me trahira » et « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'Homme est trahi. Mieux vaudrait pour lui que cet homme ne fût jamais né » (Mt., XXVI, 20 à 26) ? Puisque le Verbe incarné

emploie le mot trahison, puisqu'il évoque la perdition du traître, la responsabilité de Judas n'est pas niable. Voilà qui devrait, sur ce point, clore les discussions.

De ce que les Évangiles, avant le récit de la Passion, ne nous disent rien de Judas, certains ont inféré qu'il ne valait pas moins que les autres disciples. C'est là conclure un peu vite, car saint Jean, outre les paroles déjà citées du Seigneur, rapporte (XII, 1 à 18), après l'épisode du parfum répandu sur le Maître au souper de Béthanie, que Judas était voleur et que, gardien de la bourse commune au petit troupeau, il y puisait pour son propre usage. Dans le récit de la Passion, saint Luc se contente d'écrire que *Satan entra dans Judas* (Lc., XXII, 3). Mais n'est-ce pas là sous-entendre que certaines passions du malhonnête homme le désarmaient en face du Tentateur?

On a fait valoir, pour écarter la tradition d'un Judas criminel par amour du gain, la modicité de la somme que lui versèrent les ennemis de Jésus. Les *trente deniers* sont proverbiaux. Il faudrait pourtant songer que ces deniers étaient des *sicles* d'argent, dont le pouvoir d'achat n'était pas minime : ne perdons pas de vue que la même somme suffit aux Princes des Prêtres pour acheter un champ, après que Judas, bourrelé de remords, eut jeté dans le temple cet argent qui lui pesait. Aussi bien, à lire les textes de saint Luc (XXII, 3) et de saint Marc (XIV, 10 et 11), on s'aperçoit qu'entre les notables d'Israël et Judas l'odieux marché ne fut pas conclu en une fois et à la hâte : il y eut offre, acceptation, débat, entente sur le prix, promesse de livrer et promesse de payer. Le traître eut tout le temps de réfléchir et de se ressaisir. Or, la convoitise et, probablement, d'autres vices que tait l'Écriture, triomphèrent en lui des scrupules qu'il est charitable de lui prêter.

Ce qui paraît scandaliser M. Raynal et certains autres dans l'histoire de Judas, telle qu'on se la transmet et qu'on l'interprète en catholicité, c'est l'idée de prédestination que, bien à la légère, ils en dégagent : ils croient y trouver un Judas voué au crime et à la chute par un décret providentiel et ils s'insurgent contre une telle iniquité. En fait, Judas n'est ni plus ni moins prédestiné que chacun d'entre nous : dans sa destinée, la part du libre arbitre reste entière, et les secours de la grâce ne lui manquent pas. Chrétiens plus éclairés que M. Raynal, les poètes qui, au quinzième siècle, composèrent les grands Mistères de la Passion — notamment les Gréban et Jean Michel — nous montrent un Judas coupable, mais qui, en proie au

remords, conserve le pouvoir de s'amender et d'obtenir la rémission de sa faute, si énorme qu'elle soit. S'il se perd, ce n'est pas que cette faute ne puisse être pardonnée, c'est qu'au moment où il en éprouve l'horreur, il désespère au lieu de courir s'humilier devant Jésus. Loin d'être prédestiné à la perdition, le Judas de ces vieux poètes, en dépit de sa trahison, reçoit une grâce, celle du repentir. Il se sauverait si, comme il est encore libre de le faire, il se fiait à l'assistance divine et implorait l'infinie miséricorde, au lieu d'écouter le démon Désespérance. Jusqu'au moment du suicide, son sort demeure incertain : il peut choisir la voie de la contrition, du salut et de la sainteté. C'est ce que Fra Angelico, à la fois peintre et théologien, a exprimé sur la fresque qui décore la cellule XXV du couvent de San Marco à Florence : l'artiste y a représenté la Cène, et l'on y voit un Judas auréolé comme les autres disciples.

Une pièce où le Judas de l'Écriture et de la tradition est remplacé par un benêt irresponsable paraîtrait, presque d'un bout à l'autre, absurde aux spectateurs si, la doctrine chrétienne leur étant connue, ils étaient capables de réfléchir un peu. Au début de l'action, Judas, mi-artisan, mi-paysan, qui vient d'assister, avec sa femme Jeanne et sa sœur aînée Jahel, au festin et au miracle de Cana, supplie l'auteur du miracle de l'admettre parmi ses disciples. Jésus, longtemps muet et réservé, finit par céder aux instances du solliciteur, mais avec tristesse, et comme s'il ne pouvait faire autrement.

Il est manifeste ici que M. Raynal considère Judas comme un *instrument nécessaire de la Rédemption* [1], comme un acteur indispensable d'un drame conçu et réglé dans ses moindres détails par la Providence. Voilà donc le Christ obligé de s'adjoindre l'homme qui le trahira et se l'adjoignant à regret. Nous sommes en plein fatalisme. Pourtant, s'il faut que la Rédemption s'opère, s'il faut que le Rédempteur soit Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, il y a dans son histoire ici-bas, comme dans toute histoire, même sacrée, une part de contingence : la Passion aurait eu lieu, elle aurait eu les mêmes vertus et les mêmes effets, si la retraite nocturne du Sauveur à Gethsémani avait été indiquée au Grand Prêtre par un espion obscur, au lieu de lui être indiquée par Judas.

En nous présentant un Christ obligé, pour se conformer à un plan divin, d'admettre parmi ses disciples un innocent qui doit néces-

1. L'expression fut employée par deux critiques à propos de cette pièce.

sairement trahir son maître, non par malice, mais par bêtise, M. Raynal enlève au Rédempteur toute volonté propre et, peut-on dire, toute personnalité ; il attribue à la Providence, qui a imposé un rôle de traître à cet innocent, les desseins les plus bizarres, les plus iniques et les moins sages ; il enlève à Judas toute spontanéité, toute réflexion, toute faculté de préférence et de choix : son traître malgré lui est un pantin, en dépit de son argot et de son *petit-nègre*.

Sur nos scènes d'aujourd'hui, dans telles œuvres, dites chrétiennes, le personnage du Christ déçoit les âmes fidèles. Aux diverses phases de la chrétienté médiévale, le poète dramatique trouvait le Seigneur en lui, autour de lui, et n'avait nulle peine à le faire vivre dans un mistère, conformément à l'Écriture, à la tradition, à la liturgie. On doit espérer que les auteurs à venir, dans un monde assaini et converti, retrouveront des facilités analogues. En attendant, nous risquons de voir encore au théâtre nombre de Christs conventionnels et faux, les uns fades et incolores, d'autres romantiques et trop éloquents, d'autres enclins à philosopher, d'autres enfin récitant par cœur l'Évangile comme un bon élève au cours d'instruction religieuse. Celui de M. Raynal, parce qu'il semble contraint de faire ce qu'il fait et de dire ce qu'il dit, ne fixe guère l'attention. Il semble d'ailleurs que l'auteur ait éprouvé une certaine gêne à le caractériser. Il ne lui prête que de rares paroles, souvent très vagues, ménage dans son rôle de nombreux silences plus ou moins expressifs, n'ose l'orienter dans aucun sens. Cette gêne s'accuse longuement au second acte dans l'entretien de Pilate et de Jésus.

Au début de l'acte, Caïphe et Hanan, feignant d'admirer celui dont ils complotent la perte, ont raconté à Judas que l'autorité romaine en voulait à son maître, réputé fauteur de troubles, mais qu'eux-mêmes ne sont point d'accord sur ce point avec les agents de César, et qu'ils entendent mettre Jésus dans un asile sûr, à l'abri des policiers qui le cherchent. Le benêt Judas les a crus et s'est chargé de conduire leurs hommes à Gethsémani, où il sait que Jésus passe la nuit avec les onze autres disciples. Judas sorti, le mensonge dont il a été dupe éclate dans une scène violente et fort habilement menée, entre Pilate et Hanan. Hanan réclame le supplice de Jésus, sous prétexte que sa propagande et sa popularité menacent la religion d'Israël, l'ordre établi, les situations acquises. Pilate répond que la réputation du jeune prophète est celle d'un juste et refuse de le condamner à la légère. Après un échange de propos soit aigres soit

véhéments, où s'accusent chez Pilate un patricien superbe et dédaigneux, chez Hanan un *maître chanteur* perfide et agressif, on amène Jésus enchaîné. Pilate congédie Hanan et les gardes. Il reste seul avec le prisonnier.

Le long dialogue qui suit a les défauts de tous les épisodes dont certains littérateurs, plus ou moins imaginatifs, chargèrent les marges du Nouveau Testament : il fait entrer la fantaisie et l'arbitraire dans l'histoire sacrée ; il la défigure, l'altère, la brouille. Cet entretien fictif du magistrat romain et du *rabbi* de Galilée nous révèle un Pilate fort différent de celui que nous présentent les Évangiles. Celui-ci, bien qu'il répugne à condamner un innocent, n'insiste guère pour le sauver. Celui du drame manifeste une telle sympathie pour Jésus que l'on se demande, la pièce finie, pourquoi il ne l'a pas soustrait à la fureur des Prêtres et des Docteurs. Au demeurant, ce qui frappe le plus dans cette conversation, c'est que le Romain y parle beaucoup et que son interlocuteur n'y profère que des mots rares, sans relief ni portée, entre d'interminables silences. L'embarras qu'éprouve l'auteur à exprimer le caractère, les sentiments, les pensées de son personnage à la fois humain et surhumain s'y trahit d'un bout à l'autre. Nous ne retenons de l'épisode que la vibrante admiration du procurateur pour les vertus et même pour l'enseignement de celui qu'on le presse de condamner. Admiration tout à fait invraisemblable, qui suppose chez Pilate une connaissance qu'il ne pouvait avoir du christianisme naissant, et des dispositions inconcevables chez un païen sceptique, un aristocrate féru de son patriciat, un fonctionnaire plus soucieux d'administration que de morale et de psychologie.

En dépit d'erreurs criantes, les deux premiers actes se meuvent aisément et ne sont pas dépourvus d'intérêt dramatique. Au second, même, les figures de Hanan et de Caïphe, dessinées avec vigueur donnent et laissent une impression pénétrante de vérité. Mais il faut avouer franchement que le troisième et dernier acte est détestable. On y voit Judas rentrer dans son village, situé près de Jérusalem : il se vante auprès de Jeanne, sa femme, et de Jahel, sa sœur, d'avoir sauvé Jésus. Or un marchand revenu de la ville racontait tout à l'heure que Jésus est condamné à mort et qu'on va le traîner au supplice. Jahel rapporte les propos du marchand à Judas : il finit par comprendre qu'il a été joué et va se pendre. Jahel, dont le cœur est malade, meurt de chagrin. Comme Jeanne sanglote et désespère, une femme paraît, qui la console et lui suggère que le sort de Judas

ne justifie pas un tel désespoir. Quelle est cette femme? C'est la Mère du Sauveur, la Vierge Marie, que nous avons déjà vue au premier acte, où son rôle est tout de remplissage. Elle s'y plaint à son fils qu'il lui ait parlé durement aux noces de Cana, et Jésus lui répond qu'il a parlé ainsi par respect et par amour pour elle, sans toutefois montrer ce qu'il y a d'amour et de respect dans la phrase rapportée par saint Jean [1]. Outre que M. Raynal n'a pas compris cette phrase, où le Rédempteur affirme implicitement sa divinité, et dont sa Mère ne pouvait s'offenser, parce que, seule parmi les convives du festin, elle en pénétrait le mystère, il est évident que cet épisode est tout à fait étranger à l'histoire de Judas et n'a rien à faire dans la pièce. De même, au dernier acte, la présence de Marie devant la maison de Judas, à l'heure où s'achève la Passion, non seulement n'est pas admissible, mais choque tout vrai chrétien. La Mère douloureuse n'était-elle pas alors au pied de la croix ? Aussi bien n'est-il pas croyable qu'elle tienne à rassurer Jeanne au sujet d'un mari qui, même absous, par hypothèse, du crime de trahison, reste coupable de suicide.

La pièce est fort bien jouée, et, ce qui importe surtout, M. Yonnel dans le rôle de Jésus, et Mlle Barreau dans celui de Marie se distinguent par une simplicité, une sobriété, une distinction, une tenue dont l'absence ou même l'insuffisance auraient fait scandale.

Éliminons ceux des spectateurs qui applaudissent à la réhabilitation de Judas par excès de sensibilité démocratique. Restent ceux qui, en grand nombre, témoignent, comme ils l'ont fait à d'autres spectacles, du goût le plus vif pour les drames à sujet religieux. Ces derniers mériteraient d'être mieux servis.

René SALOMÉ.

1. « Femme, qu'importe à moi et à vous? Mon heure n'est pas venue » (Jn., II, 4).

L'HISTOIRE RELIGIEUSE DU TEMPS PRÉSENT

LA DIPLOMATIE VATICANE ET SA LÉGENDE

I

Durant les semaines qui viennent de s'écouler, on a beaucoup parlé du pouvoir pontifical dans la grande presse de tout l'univers. Nous ne faisons pas seulement allusion à l'immense courant de sympathie qui s'est produit autour de l'élection et du couronnement de Pie XII, successeur de Pie XI. Mais, depuis lors, la rumeur s'est répandue, à propos des douloureux événements qui ont mis en si grave péril la paix de l'Europe et du monde, que le nouveau Pontife aurait pris l'initiative d'une médiation diplomatique de grande envergure.

D'une telle envergure même que l'on s'aventurait sans tarder en pleine légende et que l'on attribuait au Saint-Père des projets fort peu compatibles avec la circonspection et le tact diplomatique dont les meilleurs juges avaient été unanimes à lui faire honneur en saluant son accession au trône pontifical. Il en résulta, comme la chose était inévitable, une certaine stupeur chez le plus grand nombre, avec un espoir prématuré chez quelques autres et avec d'immédiates et tendancieuses critiques chez d'autres encore, comme dans l'organe du communisme français. Pour celui-ci, Pie XII, sortant des limites qu'avait fixées délibérément à la diplomatie pontificale le Traité du Latran, cherchait à tirer d'affaire certains États agresseurs et à les favoriser au détriment des Puissances rivales. Après quoi régna, pendant quelques jours, une confusion extrême dans les informations des journaux et dans les commentaires contradictoires. Bien vite survint un ferme démenti du Vatican, déclarant dépourvues de toute crédibilité des nouvelles qui contenaient mainte défiguration essentielle de la vérité par des allégations absolument fantaisistes.

Le démenti portait principalement sur une sorte de « Conférence de Munich », que Pie XII aurait voulu réunir au Vatican, et où il

aurait convoqué les dirigeants politiques de l'Allemagne et de la Pologne, de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne, pour découvrir à l'amiable une solution pacifique au litige de Dantzig, en attendant d'autres accommodements ultérieurs des conflits européens d'aujourd'hui. Le Pape n'avait jamais songé à rassembler personnellement et à présider une conférence diplomatique de pareille espèce, ni au Vatican ni ailleurs, à supposer même que les circonstances fussent mûres pour donner à un tel projet, quel qu'en fût le promoteur, une chance raisonnable de succès. Aucune initiative semblable n'avait été prise par la diplomatie du Saint-Siège.

Néanmoins, il n'existe pas de fumée sans feu. Les communications du Vatican, tout en disqualifiant l'invraisemblable légende, reconnaissaient avec la plus grande franchise que le Souverain Pontife, ainsi que chacun pouvait s'en douter, était cruellement préoccupé par les dangers actuels et profondément soucieux de sauvegarder, de tout son pouvoir et de toute son influence, la paix européenne. C'est pourquoi, dans chacune des capitales des États en rapports diplomatiques avec le Saint-Siège, notamment des États directement intéressés ou mêlés au litige de Dantzig, les représentants pontificaux avaient reçu l'ordre d'exercer des *sondages* pour discerner les chances et les méthodes concevables de solution conciliante et pacificatrice. Il y avait donc eu et il y aurait encore, dans le cadre normal de l'activité diplomatique des nonciatures pontificales, des pourparlers dont tel serait le caractère et l'objet, à Berchtesgaden et ailleurs. Nul mystère, nulle anomalie dans de pareilles démarches. L'anomalie aurait été qu'elles ne fussent point tentées.

Mais une autre anomalie est que l'on jette en pâture ces mêmes démarches à la curiosité publique et que, sans même en connaître la nature exacte, on les présente gratuitement sous un jour qui doive de prime abord exciter à l'encontre le plus possible de suspicions ou de récriminations exaspérées. Alors, il faut bien le reconnaître, tout se passerait comme s'il existait des informateurs qui, de propos délibéré, cherchaient à contrecarrer l'action du Souverain Pontife et à faire échouer tout effort pour la pacification internationale. Aux diverses causes de guerre européenne qui déjà sont assez patentes viendraient donc s'adjoindre les influences hostiles de ceux qui auraient pour objectif intentionnel de rendre les conflits insolubles et de discréditer systématiquement les messagers eux-mêmes de la Paix de Dieu.

D'ailleurs, l'on est heureux d'enregistrer que, malgré la présentation inexacte, maladroite et tendancieuse qui lui fut donnée tout d'abord, la nouvelle d'une initiative du Souverain Pontife pour la solution pacifique du conflit fut loin de se heurter indistinctement et partout à une suspicion unanime. Malgré une certaine impression d'inquiétude et d'énigme, bien des milieux, catholiques ou non, pourtant peu accessibles à un optimisme prématuré, en Angleterre comme en France et en d'autres pays, firent à la démarche pontificale un accueil déférent et lui accordèrent sans hésiter une présomption favorable. Rien ne témoigne davantage du prestige personnel de Pie XII et de la confiance solidement établie chez beaucoup dans son expérience diplomatique et dans son art de résoudre les problèmes ardus.

Que l'étourderie des uns, non plus que la malveillance des autres, n'aggravent plus les aspérités de la négociation si, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sous une forme ou sous une autre, les *sondages* actuels ou éventuels des diplomates pontificaux faisaient entrevoir quelque système équitable de réglement pacifique qui paraîtrait accessible au Pape et qui ne le serait à aucun autre médiateur. Existe-t-il une seule conscience droite, une seule personne de bon sens pour estimer qu'il y aurait trop de chances de sauver la paix, ou que l'enjeu ne mérite pas l'effort ?

II

La participation du Souverain Pontife aux négociations de politique internationale soulève une difficulté de principe, que l'on a évoquée ces jours derniers et sur laquelle un mot d'éclaircissement ne sera peut-être pas inutile. Le dispositif qu'on va lire se trouve dans le Traité du Latran par lequel fut résolue la Question romaine, le 11 février 1929 :

Article 24. — Le Saint-Siège, en ce qui touche la souveraineté qui lui appartient même dans le domaine international, déclare qu'il veut demeurer et demeurera étranger aux compétitions temporelles entre les autres États et aux réunions internationales convoquées pour cet objet, à moins que les parties en litige ne fassent un appel unanime à sa mission de paix, se réservant en chaque cas de faire valoir sa puissance morale et spirituelle.

En conséquence, la Cité du Vatican sera toujours et en tout cas considérée comme un territoire neutre et inviolable.

La raison d'être de tout l'article est signifiée par le dernier alinéa : il s'agit de garantir que la Cité du Vatican, qui est enclavée dans le

royaume d'Italie, devra être respectée par celui-ci comme *inviolable et neutre toujours et en tout cas.* Or, le Traité du Latran veut délibérément exclure la seule éventualité qui semblerait fournir une excuse avouable pour porter atteinte à l'indépendance de la Cité du Vatican : l'hypothèse où la Papauté, comme Puissance temporelle, ferait acte d'hostilité politique contre l'autre signataire en se liant diplomatiquement d'alliance avec un ou plusieurs autres États en compétition ou en lutte avec le royaume d'Italie. Donc, le Saint-Siège s'abstiendra de toutes tractations et conférences diplomatiques relatives aux compétitions temporelles entre les États. D'ailleurs, surtout dans l'atmosphère actuelle des idées et des mœurs, la Papauté aurait les plus impérieux motifs de professer et de pratiquer une telle abstention systématique, indépendamment de toute considération sur l'inviolabilité et la neutralité de la Cité du Vatican, mais par égard aux convenances permanentes de sa mission spirituelle. Nous avons eu l'occasion de recueillir cette observation de la bouche même de Pie XI, près de trois années avant les Accords du Latran, à propos de la Société des Nations.

Le texte de l'article 24 devient ainsi d'une limpidité transparente : « Le Saint-Siège déclare qu'il veut demeurer et demeurera étranger aux compétitions temporelles entre les autres États et aux réunions internationales convoquées pour cet objet. » Sans parler des conférences diplomatiques entre Puissances en rivalité contre d'autres Puissances temporelles, le cas de la Société des Nations aurait pu fournir un exemple éclatant de l'inconvénient majeur contre lequel la Papauté voulait se prémunir grâce à l'article 24 du Traité du Latran. Lorsque l'Assemblée de Genève édicta contre l'Italie les sanctions économiques répondant à l'article 16 du Pacte, le Saint-Siège, s'il avait été participant de la Société des Nations, et, comme tel, signataire du Pacte, se serait trouvé solidaire d'une situation diplomatique et juridique singulièrement épineuse et dangereuse pour le souverain de la Cité du Vatican. Rien n'est donc mieux établi, comme règle de droit et nécessité de fait, que l'abstention concertée du Pontife romain à l'égard des « réunions internationales » traitant des « compétitions temporelles » entre les autres États. Inutile d'insister.

Mais cette juste observation n'annule aucunement la participation du Saint-Siège à la vie internationale dans toute sorte d'autres éventualités, dont le champ normal demeure, au contraire, immense.

Tout d'abord, demeure intact le domaine des tractations de la

Papauté avec les États temporels sur les problèmes d'intérêt religieux qui concernent ces mêmes États : par exemple, les règlements concordataires ou quasi-concordataires touchant le statut légal des institutions ecclésiastiques. On sait quelle fut ici l'ampleur du champ d'activité de la diplomatie pontificale depuis vingt ans. A plus forte raison en ira-t-il de même pour tous les appels à la pacification internationale où le Pape ferait valoir, comme Pape, *sa puissance morale et spirituelle.*

Mais l'article 24 indique d'autres problèmes encore, qui sont plus voisins des tractations diplomatiques du monde profane. Ce sont les « réunions internationales » qui ont *tout autre objet que des compétitions temporelles entre les Puissances* (cela résulte clairement du texte). Ce sont encore (comme la chose est dite expressément) les « réunions internationales » *ayant pour but d'accommoder un différend politique*, si toutefois il arrive que le Pape en soit prié par *les parties en litige, faisant un appel unanime à sa mission de paix.*

Pour la génération de nos contemporains, les deux réalisations classiques de cette dernière éventualité furent, en 1885, la médiation diplomatique de Léon XIII, entre l'Espagne et l'Allemagne, à propos des archipels Carolines et Palaos, et, en 1909, l'arbitrage présidé par Pie X, entre le Brésil, la Bolivie et le Pérou, à propos du territoire de l'Acre, sous-affluent de l'Amazone. De tels cas sont forcément exceptionnels. Mais ce qui peut l'être beaucoup moins est l'exercice par le Pape, non pas d'une *médiation* ou d'un *arbitrage*, mais de *bons offices diplomatiques pour éviter discrètement un conflit*, en suggérant amicalement aux parties en litige certaines procédures possibles de conciliation, certaines solutions amiables en vue de maintenir ou de rétablir la paix commune. Dans cet ordre d'idées, l'action du Pape et de la diplomatie pontificale peut avoir quelquefois des chances de succès, que, nous l'avons dit plus haut, l'on ne pourrait prévoir pour l'action similaire de n'importe quelle Puissance profane.

Il va sans dire que de tels *bons offices* sont très normalement concevables sans qu'il y ait aucunement lieu d'envisager une *conférence officielle* qui serait, par entente unanime, convoquée par le Pape, ou présidée par le Pape, ou réunie au Vatican, ou simplement tenue avec participation d'un délégué pontifical. De telles modalités « spectaculaires » peuvent comporter beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages sous bien des rapports. Les *bons offices diplomatiques* peuvent être parfaitement efficaces, comme tels, en favorisant dis-

crètement des dispositions de meilleur accord, en suggérant une sagesse plus conciliante, en ménageant certains amours-propres. Qui aurait l'idée saugrenue de prétendre qu'une telle méthode pour acheminer à la paix soit interdite au Pape en vertu de l'article 24 du Traité du Latran ?

La même observation s'impose pour toutes les conférences diplomatiques qui viennent d'être signalées en premier lieu et qui auraient *un autre objet que des compétitions temporelles entre les Puissances.* Indiquons, parmi celles-ci, quelles sont les « réunions internationales » auxquelles la Papauté pourrait le plus naturellement se voir convoquée à donner sa participation.

Ce seront, par exemple, les conférences qui auraient pour but d'édicter des règles de droit public, tendant à rendre plus morales et plus humaines les relations internationales. Il est clair que, par leur nature même, de telles tractations, loin de toucher aux compétitions politiques entre les peuples et les peuples, sont en harmonie spéciale avec la mission spirituelle de la Papauté, comme avec la tradition historique du catholicisme. De plus, la participation du Saint-Siège ne contribuerait pas médiocrement à donner, dans toute une élite nombreuse du genre humain, une autorité et une efficacité morales beaucoup plus opérantes.

Telles seraient les assises internationales analogues aux Conférences de La Haye, en 1899 et en 1907, pour le règlement pacifique des différends internationaux et pour la codification des lois et coutume de la guerre. Telles encore les assises internationales analogues à celles de Genève, en 1864, en 1906 et en 1929, pour la protection des blessés militaires et des prisonniers de guerre. Telles pareillement les assises internationales qui convertiraient éventuellement en règles officielles de droit public les textes élaborés à Monaco, à Liége et à Genève, en 1934, en 1936 et en 1939, pour la protection des populations civiles en temps de guerre avec l'établissement de zones sanitaires et de cités d'asile. Matières d'élection, assurément, pour la participation pontificale.

A un point de vue plus prosaïque, rien ne s'oppose davantage à la contribution du Saint-Siège aux assises internationales concernant des problèmes économiques ou techniques pouvant présenter un intérêt pratique pour la population de la Cité du Vatican. Ce n'est pas même une participation concevable, éventuelle. C'est déjà une participation effective et usuelle.

Il s'agit notamment des Conférences et Conventions sur les communications postales et télégraphiques, sur la radiodiffusion. Le 29 mai 1933, le Saint-Siège figurait, à son rang alphabétique, parmi les quarante et un signataires des deux Conventions internationales de Rome, portant cette date, sur l'unification des règles du Droit aérien relatives aux dommages causés par les aéronefs. Le 12 septembre 1935, le Saint-Siège donnait son adhésion à la Convention internationale de Berne touchant la protection de la propriété des œuvres littéraires et artistiques pour toute publication parue depuis lors dans la Cité du Vatican et dont l'auteur aura fait le dépôt légal.

Ces exemples, choisis intentionnellement dans des matières si disparates, suffisent à démontrer que l'article 24 du Traité du Latran n'a eu aucunement pour effet, pas plus qu'il n'avait eu pour but, de supprimer toute activité du Saint-Siège en ce domaine des tractations diplomatiques et internationales. Il n'interdit que la participation à un nombre circonscrit de négociations politiques et contentieuses auxquelles la Papauté contemporaine n'aurait jamais eu ni la volonté ni même l'occasion de contribuer quand bien même les Accords du Latran n'auraient pas été conclus et la Cité du Vatican n'aurait pas été constituée.

Il règne donc aujourd'hui, sur la diplomatie pontificale, une double légende. Les uns se figurent à tort qu'elle est désormais bannie de toutes sortes de régions de la vie internationale où elle est, au contraire, de droit et de fait, en plein exercice efficace. Les autres, non moins à tort, lui attribuent les interventions les moins opportunes, les moins raisonnables et les moins discrètes, comme les plus ambitieuses, en des domaines où tout réclame son abstention prudente.

Mais la réalité, autour de laquelle festonne la légende, est que la Papauté possède des moyens d'action considérables dans la sphère diplomatique, surtout quand le Pape régnant bénéficie d'un prestige personnel comme celui de Pie XII. Sans pouvoir ni réaliser ni tenter tout ce qu'il souhaiterait opérer, on peut avoir pleine confiance que, Dieu aidant, il accomplira tout ce qu'il est moralement possible d'obtenir pour empêcher les catastrophes et sauvegarder, au milieu d'un tel désarroi, la tranquillité de l'ordre, c'est-à-dire la paix selon la justice.

Opus justitiae, Pax.

YVES DE LA BRIÈRE.

REGARDS SUR LA FRANCE

La Vie politique

L'œuvre de redressement se poursuit. Périodiquement, par de nouveaux décrets, le gouvernement s'efforce d'organiser la *paix armée* : taxe d'armement, défense passive obligatoire, nouveau code du chômage... La nation maintient silencieusement son effort : pour la première fois depuis 1890, le 1er mai n'a pas interrompu le travail. Visiblement, en dépit de l'austérité des consignes et de l'imperfection des premières réformes, un réel vouloir de discipline et d'union anime actuellement le pays.

Le seul événement notable en politique intérieure est l'*approbation donnée par les Chambres à la politique générale du gouvernement.* Le 11 mai, après le message présidentiel, les deux assemblées entendent la lecture de la déclaration ministérielle qui expose largement l'évolution politique des derniers mois : un seul problème se pose en réalité en Europe, « celui de savoir si les divergences d'intérêts qui peuvent diviser les peuples... seront réglées par les méthodes pacifiques ou par celles de la violence ». Nulle autre ressource pour sauvegarder la paix que d'opposer à la menace de la force la résistance d'une force égale. C'est tout le sens de l'effort franco-britannique... Après avoir rendu hommage au président Roosevelt, M. Daladier relate les engagements contractés envers la Roumanie, la Grèce, la Pologne ; il évoque les pourparlers en cours avec la Turquie et l'U. R. S. S. Il affirme enfin les conditions essentielles de la défense nationale : mesures militaires d'abord, financières, économiques et sociales ensuite. Ces mesures ont été prises. Il conclut, aux acclamations de l'assemblée : « Si l'on veut la paix juste et égale, nous sommes prêts à la faire. Si l'on porte atteinte à la paix, on connaîtra le poids de nos armes. Si, entre la paix et la guerre, on prétend nous user, nous tiendrons le temps qu'il faudra... »

Le président du Conseil a demandé à la Chambre de lui épargner les délais. Deux textes nets sont en présence : l'ordre du jour de confiance proposé par M. Chichery et la motion d'hostilité au gouvernement, soutenue par les communistes. Seuls les socialistes ont une

attitude ambiguë. Ils entendent bien faire leur la politique du gouvernement, mais répugnent à ratifier les mesures économiques et financières imposées par les décrets-lois. Ils voudraient pouvoir, par un double vote, exprimer à la fois cette approbation et ces réserves. M. Daladier, bien entendu, n'admet pas une telle manœuvre : les rigueurs de sa politique intérieure sont commandées précisément par la situation internationale ; il faut approuver ou rejeter en bloc la politique générale du gouvernement. En suspension de séance, les députés socialistes se consultent : une faible majorité de 48 voix contre 42 et 9 abstentions décide de repousser l'ordre du jour de confiance. Ainsi, le 12 mai, toutes les voix socialistes s'unissent-elles aux communistes contre le gouvernement. Celui-ci recueille tous les autres suffrages ; il l'emporte par une majorité de 375 voix contre 230.

Les *Études* du 5 mai ont signalé que la Chambre, en adoptant l'article premier de la réforme électorale, avait admis *le principe de la représentation proportionnelle*. La discussion des articles suivants permit aux adversaires de la réforme de prendre *une prompte et sournoise revanche*. Le 16 mai, l'offensive fut menée par M. Bonnevay, qui revendiqua pour les électeurs la possibilité du panachage. C'était tout remettre en question ! Cette pratique, de l'avis de tous, rend le scrutin de liste inapplicable. En vain la commission suplia-t-elle les proportionnalistes « de ne pas faire le jeu de ceux qui veulent torpiller la loi... ». La manœuvre, si grossièrement habile, réussit. M. Bonnevay recueille en faveur de sa théorie 350 voix contre 229.

Le 22 mai cependant, la commission du suffrage universel, après de laborieuses délibérations, élabore un nouveau texte, instituant le *suffrage préférentiel*. Les candidats, au lieu d'être élus dans l'ordre de présentation fixé par le parti, le seraient dans l'ordre des suffrages obtenus (selon la préférence marquée par les électeurs). De plus, les bulletins panachés ne seraient pas annulés, mais compteraient pour la liste entière. *Le Temps*, après avoir analysé le projet, conclut avec gravité que ce nouveau dispositif « rendrait pratiquement le panachage inopérant sans l'interdire absolument ». Nous ne chercherons pas à comprendre, mais nous dirons une fois de plus que de tels procédés discréditent gravement le régime parlementaire.

La Vie économique et sociale

Le 17 mai dernier, le *Journal officiel* contenait un exposé où le président du Conseil et le ministre des Finances apportaient au pré-

sident de la République le bilan des cinq mois écoulés. On se souvient que le plan élaboré en vue du *redressement économique* réclamait trois ans pour sa réalisation. Après la première étape, on nous donne quelques résultats.

Il paraît que, sur toute la ligne, l'amélioration se dessine. Les capitaux sont rentrés ou reviennent, l'or afflue à la Banque de France, la Trésorerie est dégagée, les impôts rendent davantage, la production s'accélère, le chômage diminue... Puisse ce tableau n'être pas trop teinté des couleurs officielles et puisse la réalité permettre des nuances encore plus claires aux portraits des jours ultérieurs !

Par ailleurs, M. Paul Reynaud annonce que le nouvel emprunt a connu un succès rapide, éclatant, et que la dette à court terme de la France vis-à-vis des pays étrangers n'existe plus.

Redressement économique. C'est un aspect de la cure à opérer. Ce n'est pas le seul ni le premier. A diverses reprises, les gouvernants ont dit qu'ils ne l'ignoraient pas et ils ont insisté sur le recours aux *forces morales*. Jusqu'ici, il faut bien avouer que cette évocation ou invocation officielle est restée surtout verbale et que même elle n'est pas, à la longue, sans constituer une ironie déplaisante avec les facilités ou complicités que continue à trouver l'immoralité dans le pays.

Cependant, signalons le vote unanime du Sénat, voici quelques semaines, en faveur d'un projet destiné à combattre la pornographie. Il sera possible, si le projet aboutit et se transforme en un décret-loi, de poursuivre non seulement l'étalage et la vente, mais la fabrication, la distribution, la location, l'affichage de tous « imprimés, dessins, gravures, films... » contraires aux bonnes mœurs. L'initiative de cette mesure de salut public est due à M. Sigrist, sénateur de l'Alsace, aidé de MM. Pernot, François Saint-Maur, Brogly... Espérons que le texte sera adopté par les pouvoirs publics et que la police et le parquet veilleront à son efficacité pratique.

On peut rattacher aux préoccupations de moralité les soucis que donne la masse, souvent incontrôlée, des *étrangers* sur notre sol. Plusieurs décrets, datant de quelques semaines, cherchent à faire les discriminations nécessaires et à exercer la surveillance requise.

Tout étranger âgé de dix-huit à quarante ans peut s'engager

dans l'armée française. De plus, les étrangers sans nationalité ou bénéficiaires du droit d'asile sont astreints, de vingt à quarante ans, à fournir, dès le temps de paix, des prestations dont le nature sera ultérieurement déterminée.

Les associations étrangères sont soumises à un contrôle plus strict, et les propagandes subversives seront plus sévèrement réprimées.

Ici encore, la mesure vaudra ce que lui donnera son application.

Éducation et Enseignement

Nous avons signalé (*Études* du 5 mai) les arrêtés des 24 janvier et 17 mars sur *l'admission au concours des écoles nationales professionnelles*. Cette attaque oblique à la liberté d'enseignement a soulevé des protestations. Le 25 avril, une circulaire émanant de la direction de l'Enseignement technique prévoyait « pour cette année » des dérogations, des autorisations accordées aux candidats venant de l'enseignement libre. Le 12 mai, à la Chambre des députés, répondant à une interpellation, M. Daladier a déclaré qu'il y avait eu un malentendu, dissipé depuis, sur un texte mal interprété. « En réalité, les élèves de toutes les écoles ont toujours la possibilité d'entrer dans les écoles professionnelles. » Cependant, *les A. P. E. L. maintiennent leur pourvoi en Conseil d'État contre l'arrêté du 17 mars*, parce que M. Daladier a été mal informé. Le récent communiqué de l'Éducation nationale (*Temps*, 22 mai) ne suffira pas à les convaincre qu'il n'y ait eu de leur part qu' « une interprétation entièrement erronée » de l'arrêté en question. Il ne s'agit pas, en effet, des candidats venant de l'enseignement primaire et qui doivent posséder le certificat d'études, examen ouvert à tous. Il s'agit des candidats venant de l'enseignement secondaire ; tandis que les élèves admis à la classe de cinquième des lycées et collèges de l'État sont habilités au concours en vertu de cette scolarité, les élèves venant de l'enseignement privé auraient à solliciter une dispense personnelle du ministre. Ce qui est contraire à la liberté d'enseignement, reconnue par la loi, c'est précisément que, pour des concours, des droits spéciaux soient attribués à des examens réservés aux seuls élèves de l'enseignement public. Or, *le dernier communiqué du ministère reconnaît que le texte « instituait, à titre provisoire, un régime spécial en faveur des élèves de l'enseignement secondaire qui ont subi l'examen d'entrée en classe de sixième, puis l'examen de passage de sixième en*

Les Arts

Le Salon au Grand Palais. — Plusieurs prétendent trouver dans le Salon de cette année une rénovation et un libéralisme qui permettraient de réaliser jusqu'en la République des Arts — pourtant si divisée — l'unité nationale.

Il présente de fait quelques changements, tant dans sa présentation que dans son recrutement. Les tableaux sont classés selon leurs tendances. Les transfuges reviennent. Les membres du Salon national indépendant qui formèrent schisme il y a deux ans se retrouvent ainsi mêlés aux fidèles de la Société des artistes français. Et tel est le rapprochement entre ceux-ci et les gens de la Nationale des Beaux-Arts qu'il faut une étiquette pour distinguer leurs cimaises. L'hospitalité enfin s'étend jusqu'à des artistes qui n'ont jamais exposé ici et qui peuvent entrer sans avoir à subir l'examen du jury.

Par ailleurs, il y a un effort manifeste pour éviter ce qui s'avérait trop ridicule dans les conventions de la société et pour renouveler les poncifs en usage.

Mais ce n'est là, avouons-le, qu'une métamorphose bien superficielle. Quelle que soit au reste la fusion qui puisse dans l'avenir s'opérer ici, elle ne saurait supprimer le divorce qui sépare depuis plus d'un siècle l'art officiel de l'art indépendant et qui rend si éloquent la comparaison entre les artistes que le Salon consacra depuis cinquante ans et ceux qu'en ce même temps il exila.

Exposition Sisley chez Rosenberg, rue La Boétie, 21. — Voici précisément un peintre qui fut des plus combattus par l'École et qui ne trouva refuge qu'aux Indépendants et dans les premières galeries, un de ceux qui voulurent, à la suite de Corot, sortir du faux jour de l'atelier, bannir des tableaux cette obscurité factice dans laquelle on croyait devoir plonger les grands sujets, remplacer enfin par des courses à travers nos champs les exercices trop scolaires.

Il fut sans doute inégal et l'ensemble formé ici le prouve. Sous la recherche de telle toile ou sous la mièvrerie de telle autre on retrouve cela même qui nous afflige au Grand Palais.

Il fut aussi responsable d'une erreur qui faillit nous faire lâcher le style pour le charme. Mais quelle fraîcheur fut par lui retrouvée ! Tant d'humilité et de tendresse ramenaient à la poésie franciscaine le pire du dix-neuvième siècle. Les peintres en effet entonnèrent alors

un cantique au soleil dont on entend encore les échos. Leur franc plaisir de peindre nous valut des transcriptions enchanteresses d'éclairages que jamais la peinture n'avait recherchées.

Restait seulement à ordonner ces trouvailles, à redonner au paysage cette architecture que Poussin lui imposa, et qui disparaissait dans les fantaisies de l'impressionnisme. C'est à quoi s'employa Cézanne.

Son centenaire rappelé déjà par deux expositions est à nouveau célébré[1] par une rétrospective qu'entoure l'hommage de ses premiers disciples — de son ami Gauguin et d'un des peintres les plus influents de ce temps, Henri Matisse. La lignée du maître d'Aix — trop abondante pour être entièrement représentée dans ces salles — groupe ce que l'art moderne a fait de plus heureux, de plus complet. S'il faut bien noter çà et là quelques déchets, quelle vitalité elle a donnée, dans l'ensemble, à l'art français — qu'on regarde seulement ce qu'on nous présente ici de Bonnard, de Maillol, de Matisse ! Elle est du reste bien loin de s'éteindre, si l'on en juge par les jeunes qui l'incarnent.

Les Lettres

Prix littéraires. — Le *Grand Prix de la critique littéraire* a été attribué cette année à M. John Charpentier. Un des plus importants ouvrages du nouveau lauréat est *l'Évolution de la Poésie lyrique, de Joseph Delorme à Paul Claudel.* On doit encore, entre autres, à M. John Charpentier quelques essais sur *le Symbolisme* et sur la littérature et l'art anglais : *Notre nouvelle Amie l'Angleterre* ; *la Peinture anglaise.* Successivement collaborateur à la *Revue hebdomadaire*, à la *Revue du Mois*, à la *Revue bleue*, à la *Revue de France*, il est actuellement rédacteur au *Mercure de France* pour la chronique des romans.

M. Hector Talvart, dont la *Bibliographie des Auteurs français contemporains* est en cours de publication, a obtenu le second prix fondé par M. Marcel Prévost.

Au moment de mettre en page nous apprenons que le *grand Prix de Littérature* a été décerné à M. Jacques Boulenger, critique littéraire, historien, romancier et nouvelliste, et le *grand Prix du Roman* à M. Antoine de Saint Exupéry, pilote de ligne et auteur de talent, dont le dernier livre, *Terre des Hommes*, a été analysé récemment dans les *Études*.

1. A la Galerie Bernheim jeune, 83, faubourg Saint-Honoré.

Centenaires. — Les Révérends Pères Dominicains de France ont organisé, du 21 au 27 avril dernier, toute une série de manifestations et de conférences pour célébrer le centenaire du rétablissement de leur Ordre, dans notre pays, par *Lacordaire.*

Une séance solennelle aux Ambassadeurs, véritable *Hommage à Lacordaire*, fut le prélude de ces fêtes. Les orateurs de cette journée soulignèrent tour à tour les divers aspects de cette grande figure : M. François Mauriac chanta l'ami et l'entraîneur de la jeunesse ; M. Robert Garric, le parfait « maître d'école », défenseur de la liberté d'enseignement ; le T. R. P. Motte, provincial de France, le religieux aux vertus éminentes ; enfin le Rme P. Gillet fit l'éloge des dons magnifiques de l'apôtre et de l'orateur sacré.

Au cours de la semaine, différentes cérémonies eurent lieu, entre autres au faubourg Saint-Honoré et à l'église des Carmes, où les RR. PP. Noble et Forestier prirent également la parole. Enfin, c'est à Notre-Dame, dont Lacordaire illustra la chaire, que s'acheva, en présence de LL. ÉÉm. les cardinaux Verdier, Baudrillart et Tappouni, et de S. Exc. Mgr Valerio Valeri, nonce apostolique, le cycle de ces fêtes. Le Rme P. Gillet prit pour thème de son éloquent discours : « La Vocation religieuse de Lacordaire et la France. »

Digne glorification de ce religieux au grand cœur dont la formule splendide : « La liberté dans l'ordre, et l'ordre dans la liberté », demeure plus actuelle et plus opportune que jamais.

Les 13, 14 et 15 mai, *l'Université de Grenoble* a célébré le *sixième centenaire* de sa fondation. C'est en effet le 12 mai 1339 que le pape Benoît XII signa la bulle autorisant la création d'une Université à Grenoble.

M. Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale, qui présida les diverses cérémonies de cette brillante commémoration, se plut, dans un discours où il retraça l'historique de ce grand centre intellectuel, à en magnifier les traditions et le large rayonnement spirituel. Toutes les Universités de France se trouvaient très largement représentées à ce jubilé de l'une des plus glorieuses d'entre elles. Lord Halifax, qui devait assister à ces fêtes et y recevoir solennellement le titre de docteur *honoris causa* de l'Université, fut au dernier moment retenu par le souci des affaires internationales. M. Jacques Chevalier, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, donna lecture de la lettre par laquelle s'excusait, en termes charmants, celui qui

est, depuis 1933, « chancelier de la vieille et toujours jeune Université d'Oxford ».

Théâtre chrétien. — La Compagnie de l'Arc-en-Ciel vient de nous donner *Tobie*, jeu dramatique de M. Pierre Schaeffer. Sous les arches du cloître de Saint-Étienne-du-Mont, la Bible, quelques instants, nous est apparue vivante. Nous ne lisions pas seulement le récit d'une histoire d'autrefois ; nous écoutions la révélation de notre propre drame. Le récit biblique se faisait le confident de notre douleur, de nos misères et de notre joie. A l'auteur comme aux acteurs de *Tobie* revient le mérite de ce miracle. La simplicité, la droiture, l'absence de toute convention, la fraîcheur de pensée qui émanent du texte lui-même comme de son interprétation scénique, nous ont dès l'abord conquis.

Ce n'est pas que *Tobie* soit sans défaut. On y relève bien des lacunes et quelques excès, rançon de ces qualités neuves auxquelles manque encore une parfaite maturation. Signalons, entre autres, cette présentation quelque peu burlesque du livre de la Bible au début, et surtout cette farce macabre trop insistante du *Dies irae*, qui passe les limites d'une louable familiarité et semble friser l'irrévérence. Regrettons encore cette improvisation hâtive de certains jeux de scène, cette articulation insuffisante de maintes répliques des acteurs, qui, pour éviter tout soupçon de cabotinage, donnent l'impression de la négligence inadmissible en tout et plus encore dans l'art. Défauts qui sans doute s'élimineront d'eux-mêmes, dans la mesure où les créateurs d'une formule si originale et si neuve sauront, regardant résolument en avant, s'interdire toute arrière-pensée, si légère soit-elle, de provocation ou de scandale.

Ces réserves faites, *Tobie* nous apparaît plein d'authentiques beautés. Le thème du « départ » traduit, avec une vérité puissante, dans la rencontre de la mère de Tobie et des deux meneurs du jeu; la marche stylisée de l'Ange et du jeune Tobie, d'un goût si sûr, d'un effet artistique d'autant plus admirable qu'il semble fait de rien ; la longue confession d'Agar, d'une écriture si « directe », avec ses adresses au public qui portent loin et vous empoignent ; la première rencontre de Sara et de Tobie, égayée de délicieux anachronismes ; la lutte de Raphaël et de la puissance infernale, sous la fenêtre de la chambre où repose le chaste couple endormi : tels sont, sans doute, les meilleurs moments de cette œuvre audacieuse et forte.

Louons, dans l'ensemble, le jeu des acteurs qui, fidèles à leur devise d' « humbles messagers de joie », savent si bien s'effacer derrière leur rôle. Nul ne nous a paru meilleur à cet égard que M. Pierre Contant qui, dans le rôle difficile de Raphaël, a su si exactement laisser transparaître, sous les dehors du brave et simple Azarias, le mystère de l'Ange dont la conversation est au ciel.

Ajoutons que le mérite le plus certain du *Tobie* de M. Pierre Schaeffer est que, nous introduisant au sens intime du récit biblique, il nous aide à découvrir les prolongements du mystère. Il y a là, nous le sentons, beaucoup plus que Tobie, Sara et Agar. C'est l'histoire de l'humanité tout entière, prisonnière, délaissée, aveugle, soumise aux influences de l'Esprit du Mal, qui crie vers sa délivrance et son doux Sauveur.

Les Sciences

Du nouveau sur le cancer? Peut-être. Le 24 avril, notre grand physiologiste, M. Molliard, entretenait l'Académie des Sciences sur la production des tubercules par la pomme de terre, et il terminait sa communication par ces mots : « Le problème qui se pose à nous présente de singulières analogies avec celui du cancer humain, et il est peut-être plus facile à résoudre. »

Voici ce problème : la pomme de terre a-t-elle besoin de bactéries pour tubériser ? Par analogie avec les orchidées, on est tenté de répondre par l'affirmative, et que l'organisme végétal non contaminé ne produirait pas cette monstrueuse excroissance qu'est le tubercule. Il suffirait donc de cultiver la pomme de terre à l'abri de tout organisme étranger pour empêcher le tubercule de se produire. C'est ce qu'a fait M. Molliard, et, néanmoins, le tubercule est apparu. Conclusion ? Il avoue simplement que le problème n'est que posé et non pas résolu. On a signalé en effet, en 1937, la présence dans la pomme de terre d'un petit organisme infra-microscopique, le Rickettsia, encore un de ces virus dont le nombre et l'importance s'accroissent tous les jours. Comme il n'est pas sûr de l'avoir éliminé au départ, il devra donc continuer l'expérience en tenant compte d'eux : il incline à penser qu'ils ne sont pas nécessaires.

S'il en est ainsi, la prolifération des cellules cancéreuses pourrait sans doute s'expliquer elle aussi sans faire appel à une infection de virus ou d'infra-microbes. Et ce ne serait pas la première fois que

la physiologie humaine et la médecine recevraient de la botanique un peu de lumière.

Défense passive. — Il y a peu de temps encore, la protection des nourrissons contre les gaz de combat paraissait insoluble. Comment le bébé pourrait-il tolérer un masque à la fois gênant et effrayant ? Or le docteur Le Mée vient d'imaginer un ingénieux dispositif, qui doit dissiper ces inquiétudes.

Enfermé entièrement dans un sac, l'enfant est à l'abri des atteintes d'ypérite. Le renouvellement de l'air est assuré par l'aspiration de la mère, rendue solidaire de la respiration de l'enfant grâce à une tuyauterie reliant les deux appareils. Enfin, une fenêtre transparente, assurant à l'enfant le contact avec l'extérieur, lui permet d'accepter calmement cette contrainte.

Voilà fait encore un pas de plus dans la réalisation de la défense passive.

La France d'Outre-Mer

Madagascar : le Bilan d'une dernière Année de Gouvernement

Appelé au gouvernement général de l'A. O. F. (décret du 18 avril), M. Léon Cayla quitte Madagascar après dix ans de gouvernement qui marqueront dans l'histoire de la colonie. Plus encore que par les réalisations matérielles pourtant remarquables (routes, chemins de fer, ports, embellissement des villes, etc.), c'est par son œuvre sociale, par sa « politique d'égards » que le gouverneur général Cayla s'est attaché les cœurs de tout un peuple. Aussi son départ a-t-il suscité d'universels regrets. De ce que fut ce gouvernement, l'analyse du discours prononcé par M. Cayla lors de l'ouverture de la session des Délégations économiques et financières de 1938[1] nous permettra de fixer quelques traits, les derniers.

Économie. — Dans le domaine économique, non seulement la colonie a regagné le terrain perdu lors de la crise universelle, mais elle a dépassé les points extrêmes atteints avant 1930, au cours d'une période exceptionnelle d'euphorie. Déjà en 1937 son commerce extérieur avait été de 379.000 tonnes, chiffre à peine inférieur au volume record de 1924. Pour les huit premiers mois de 1938, on note

1. Texte publié dans la revue *Madagascar*, n° 25, janvier 1939, p. 7-28.

une augmentation de 51.000 tonnes sur les opérations de la période correspondante de 1937.

Bien qu'en dépit des alignements monétaires les prix de vente demeurent très éloignés des chiffres atteints avant l'effondrement des cours, la valeur des échanges sera sensiblement supérieure au milliard et dépassera les plus hauts chiffres enregistrés jusqu'ici. Il y a là un signe manifeste de vitalité.

De cette vitalité, la culture caféière fournit un indice précieux à relever. Alors que, il y a dix ans, Madagascar pouvait à peine suffire à la consommation de deux départements français, avec sa récolte de 320.000 quintaux, elle est aujourd'hui en mesure de répondre au sixième des besoins de la Métropole.

La production locale, en progression constante, a permis de poursuivre et de parachever l'assainissement des finances de la colonie, en dépit des charges nouvelles résultant de la hausse des prix. C'est grâce, en effet, à la plus-value des droits et taxes perçus sur liquidation, sans recourir à un relèvement de l'impôt direct (il a au contraire été aménagé dans un sens favorable à certaines catégories de contribuables), que l'équilibre budgétaire (dépenses accrues de 10 p. 100) a pu être assuré. En définitive, la situation financière de la colonie est satisfaisante.

Équipement. — L'équipement de la colonie s'est enrichi de nouveaux ouvrages dont il faut mentionner les principaux. Le barrage de Mantasoa, achevé en juillet 1938, retient déjà le tiers de la masse d'eau (125 millions de m^3) qu'il peut contenir. Le cours de l'Ikopa est désormais régularisé, et les riziculteurs de la plaine de Betsimitatatra n'ont plus à redouter le danger des inondations et celui de la sécheresse qui revenaient alternativement tous les six mois. Le grand pont de 225 mètres qui, sur le trajet de Diégo-Suarez à Majunga, franchit la Mahavavy à Ambilobe, actuellement achevé, supprimera le plus grand des obstacles qui coupent en saison des pluies la route du Nord. L'ouverture de la route d'Antsirabe à Miandrivazo met en communication rapide avec les Hauts Plateaux.

D'autres travaux, de moindre importance, ont augmenté notablement la superficie des terres irriguées dans les vallées du Sud ; d'autres ont amélioré les communications maritimes et terrestres ; deux phares ont été construits aux îles Leven et à Manakara et, sur le réseau routier, un grand nombre d'ouvrages provisoires en bois ont

fait place à seize ponts métalliques ou en béton armé d'une portée totale de 400 mètres ; diverses voies ont été remises à neuf sur un parcours de 170 kilomètres.

Parmi les travaux en cours, il faut citer ceux du port en eau profonde de Majunga qui se poursuivent avec activité.

Agriculture. — L'aide à l'agriculture demeure, sous des formes variées, au premier plan des préoccupations du gouvernement général.

La mise en adjudication de la première tranche de travaux de l'agrandissement de la station d'essais d'Ivoloina, qui sera munie d'un matériel moderne, aura pour conséquences de nouvelles améliorations de la production caféière.

Des fermes-écoles ont été ouvertes en vue d'assurer une formation pratique aux fils des cultivateurs européens et indigènes. La lutte contre les ennemis des cultures (mosaïque du manioc et autres) a été intensifiée.

Le crédit agricole facilite, dans la mesure des moyens encore limités dont il dispose, la tâche des collectivités. Pendant les premiers mois de 1938, la caisse centrale a avancé 725.000 francs aux coopératives, 680.000 aux offices de vente en commun et 200.000 francs aux associations de cultivateurs. A ces prêts s'ajoutent ceux que les caisses locales ont consentis à leurs adhérents et dont le total est de 3.400.000 francs pour le semestre écoulé.

D'ailleurs, la propriété rurale est en notable accroissement à Madagascar. C'est ainsi que, du 1er juillet 1937 au 30 juin 1938, 20.700 hectares de concessions provisoires et 9.150 hectares de concessions définitives ont été accordés à 2.400 demandeurs ; 2.020 immatriculations ont été prononcées pour une superficie de 81.300 hectares.

Progression de même ordre pour l'élevage. Pendant la campagne 1937-1938, 500.000 bœufs ont été livrés à la consommation locale, ce qui représente, pour l'année, un excédent de 32.000 têtes.

Dans les usines, le total des fabrications passait de 8.000 à 11.000 tonnes pour les conserves, et de 7.000 à 8.000 tonnes pour la viande congelée.

Des travaux de reboisement sont en pleine activité. Au cœur de la région centrale on a planté 700 hectares de pins et près de Manjakadriana 700 hectares d'essences diverses; dans le Nord-Ouest, on a planté du teck, et du hintsy au sud de Tamatave.

La production minière, qui s'accroît sans cesse, vient compléter le tableau de l'activité économique de la colonie. En 1935, elle figurait aux exportations pour 20.500.000 francs et pour près de 41 millions en 1937. Nouvelle progression au cours du premier semestre de 1938, portant sur le graphite, le mica et les pierres d'industrie.

Activité sociale. — Du point de vue social, il faut signaler avant tout les résultats obtenus dans la lutte contre la peste qui avait longtemps répandu la terreur dans les régions centrales. A l'heure qu'il est, le mal est en pleine régression, si l'on rapproche les 3.570 cas déclarés en 1935 des 534 décelés au cours de l'année juillet 1937 à fin juin 1938. Ces résultats magnifiques tiennent à ce que, en trois ans, 2.550.000 doses de vaccin de Girard et Robic ont été utilisées dans les districts contaminés ou menacés.

L'action entreprise pour la protection de la maternité et de l'enfance se poursuit de la manière la plus encourageante si l'on a égard aux résultats enregistrés. C'est ainsi qu'au cours du dernier exercice 129.000 consultations prénatales ont été données, plus de 52.000 accouchements pratiqués dans les formations sanitaires et 338.000 enfants de moins de cinq ans examinés par les médecins.

L'emploi de l'aviation de plus en plus répandu a permis, dans le courant de l'année, 30 missions sanitaires accomplies par les forces aériennes d'Ivato.

Des réformes, dont on poursuit la mise au point, visent à faire de l'école plus qu'un simple centre d'instruction, un « terrain d'évolution sociale ». On s'efforce en effet, à travers toute la colonie, de maintenir une étroite collaboration entre l'instituteur, le médecin et le moniteur agricole. C'est dans ce but qu'on a établi des manuels spéciaux et qu'on vient d'introduire une réforme substantielle dans la réglementation des écoles régionales. Alors que jusqu'ici elles recevaient uniquement les candidats qui avaient obtenu les premières places au concours d'admission, elles se recruteront en outre, à l'avenir, parmi les concurrents qui, figurant sur la liste complémentaire, seront jugés aptes, en raison de leur connaissance du milieu local et de leur influence personnelle, à rendre sur place des services particulièrement précieux.

En application d'une autre formule heureuse, l'École primaire supérieure de Tananarive comprend depuis la rentrée des classes trois sections techniques (agricole, industrielle et commerciale) et

une section ménagère qui en font un établissement d'un type spécial adapté aux besoins du pays.

*
* *

Tel est l'état de la colonie au moment où, après dix années d'efforts, couronnés de succès, M. le gouverneur général Cayla passe la main à M. de Coppet. L'ordre et la prospérité règnent à Madagascar. Si le nouveau gouverneur général a à cœur de réparer les erreurs commises durant son proconsulat en Afrique Occidentale, il n'a qu'à s'engager résolument dans la voie qui lui est tracée. Madagascar ne peut faire financièrement les frais d'expériences douteuses, son économie heureusement lancée doit être soutenue par un contrôle vigilant et animée par une administration encourageante. L'ordre public, un moment ébranlé par une propagande malsaine qui répandait dans les milieux indigènes les pires ferments de désagrégation, a été vigoureusement redressé. Sur ce point le gouverneur devra se montrer intransigeant : la faucille et le marteau n'ont rien à couvrir dans la Grande Ile, pas plus que leur place n'est marquée ailleurs ; c'est sous le signe de la grandeur et de la sécurité nationales que l'œuvre française doit se poursuivre aux colonies comme dans la Métropole. Toutes les forces doivent être invitées à y coopérer et nous songeons particulièrement aux missions religieuses dont M. le gouverneur général Cayla a si bien su discerner et favoriser l'œuvre civilisatrice et sociale au premier chef. La collaboration à laquelle le dernier gouverneur a su faire appel si opportunément doit être maintenue et développée.

M. de Coppet n'ignore pas les réactions provoquées dans tous les milieux colons et indigènes par sa nomination à Madagascar et il a dû en être médiocrement flatté. Il dépend de lui de dissiper les inquiétudes en continuant délibérément dans tous les domaines ouverts à son activité l'œuvre entreprise par son prédécesseur.

REVUE DES LIVRES

Religion et Piété : J. Rimaud ; F. Klein ; M. Chasles 698
Théologie : J.-Ém. Janot 700
Actualités : B. Lavergne ; J. et J. Tharaud 701
Visages de la France : Ch. de Gaulle 702
Portraits : J. Coudurier de Chassaigne ; G. Suarez ; L. Decaux ; J. Leflon . . . 703
Histoire et Mémoires : Éd. Herriot ; H. Carton de Wiart 706
Monographies : *Roma Sotterranea Cristiana* 708
Philosophie et Psychologie : E. Rideau ; G. Rabeau ; Ed. Janssens 709
Corporatisme : J. Orinczyc 711
Pays étrangers : Dr St. Ronart ; M. Clergeot ; L. Savadjian ; G. Cressey . . . 711
Proche Orient, Colonies : J. Pichon ; *Entretiens sur l'Évolution des Pays de civilisation arabe ; Annuaire de Documentation coloniale comparée* 713
Romans et Nouvelles : E. Baumann ; L. Algan ; O. de Horvath 715
Littérature franco-canadienne : Louvigny de Montigny : Ringuet 717
Régionalisme : J. de Pesquidoux 718
Musique : Roland-Manuel ; *Hommage à Ravel ; M. Ravel par quelques-uns de ses Familiers* ; R. Dumesnil 719

RELIGION ET PIÉTÉ

Jean Rimaud, S. J. — La Prière du Temps. Paris, Beauchesne, 1939. In-8 couronne, 164 pages. Prix : 12 francs.

« Il ne s'agit pas ici du temps des mathématiciens. Ce temps-là ne prie pas. Il glisse, indifférent, le même toujours, sans résonances, sans couleur. Toutes les minutes se valent, quel que soit leur contenu. Il est nombre pur. Il n'a pas d'âme. » Mais il y a le temps dans les tranches duquel se détaille notre vie humaine. Celui-là est varié à l'infini. Il comporte « des heures riches et des heures misérables, longues ou brèves », des jours qui « ont hâte de finir et d'autres qui s'en vont, insouciants ou paisibles, avec une lenteur douce. Midi peut n'être qu'un instant, et midi peut s'immobiliser. Le matin est plus rapide que le crépuscule serein, mais tel soir tombe comme un orage. L'automne se précipite. Un jeudi d'enfant n'est pas un jeudi d'homme. »

Ces nuances ne sont pas indifférentes à la vie intérieure, à la vie de prière. Chaque saison a sa mystique, et chaque mois, et chaque heure du jour. On ne prie pas tout à fait de la même manière au soleil levé, *lucis orto sidere*, quand les soucis n'ont pas encore troublé l'apaisement de la nuit, ou quand le soleil monte, que la vie a repris mais n'est pas encore péniblement affairée, ou quand midi passe,

ou quand la vie se hâte vers le soir. Ces nuances, et combien d'autres ! sont finement analysées par le P. J. RIMAUD, avec un sens très averti des suggestions de la nature et de celles de la liturgie. Du symbolisme, mais discret et qui jamais n'éloigne beaucoup du concret et de la vie quotidienne.

Élévations... Méditations... Nous n'avons point ici un traité d'oraison ou de liturgie ; mais, dans un style alerte, vivant, lucide, une causerie sur le temps où s'encadre notre prière et où elle prend la teinte de l'heure ou de la saison. Ceci, par exemple, sur la *Consommation de l'automne.*

« En automne, les matins sont plus délicats, les soirs plus intimes ; les jours se nuancent délicieusement. Partis dans la gelée blanche, à travers les pâturages indécis, les chasseurs, au crépuscule, se hâtent, le long des lisières rouillées, vers le repas du soir où la lumière ramassée des lampes illumine les fronts aimés... Car l'été s'est achevé. Les tâches éternelles sont faites, bien faites. La terre s'apaise avant le sommeil fécond de l'hiver. Dans le cellier secrètement jaloux, le vin nouveau fermente. Et la liturgie se recueille aussi pour se consommer.

« Ce n'est pas l'austère concentration du carême, mais un très doux rappel qu'il n'y a que Jésus. Si la croix se dresse, en la fête de l'Exaltation, elle n'est plus la croix rude, grossièrement taillée, lourde encore du Crucifié sanglant, et dont le bois reste fraîchement teint. Déjà, c'est la croix triomphale du dernier jour [...] La pénitence même participe à cette joie [...] Et, si dans les cloîtres commence le grand jeûne d'automne, il ne semble pas, comme le jeûne de carême, tendre à mortifier, humilier, briser par la contrition, mais plutôt à détacher, libérer pour disposer l'âme à la béatifiante contemplation de Dieu. »

Puisse cette citation donner la tentation de lire le reste. A. BROU.

Félix KLEIN. — **Le Dieu des Chrétiens.** *Notre Foi en la Trinité.* Paris, Éditions *Spes*, 1939. In-12, 270 pages. Prix : 18 francs.

Le Dieu des Chrétiens, c'est le Dieu en trois personnes, Père, Fils, Saint-Esprit. Le Fils de Dieu nous l'a révélé, l'Église nous l'enseigne ; la piété des fidèles est aujourd'hui particulièrement attirée vers ce mystère qui commande toute notre foi ; elle est avide de le mieux connaître. Toute l'ambition de M. KLEIN est de répondre à ce désir. Nous sommes heureux de reconnaître qu'il a pleinement atteint son but.

Après avoir exhorté ses lecteurs à la confiance, il leur rappelle d'abord la connaissance naturelle que tout homme peut avoir de Dieu. Il l'élève de là au Dieu des chrétiens : la Trinité nous est révélée par le témoignage du Fils ; nous l'atteignons dans l'Évangile (p. 57), dans la doctrine et la vie de l'Église primitive (p. 71), dans les formules authentiques du dogme (p. 93). Chacune des trois per-

sonnes divines est ensuite étudiée soit dans la vie intime de Dieu, soit, pour le Fils et le Saint-Esprit, dans les missions divines. Au terme de cette étude, M. Klein attire notre attention sur la place éminente que l'Église réserve à la sainte Trinité dans ses symboles et sa liturgie, dans la dévotion individuelle des chrétiens. Les grands mystiques, et tout particulièrement saint Jean de la Croix, nous montrent quelle splendeur ce mystère divin peut répandre sur la vie humaine.

Tout cet exposé, lucide et fervent, éclaire les âmes et leur fait désirer plus vivement cette connaissance du Père, du Fils, du Saint-Esprit qui leur donnera dès ici-bas un avant-goût de sa vie éternelle [1].

Jules LEBRETON.

Madeleine CHASLES. — **La Joie par la Bible.** Paris, Plon, 1939. In-12, 250 pages.

On connaît la manière de l'auteur : sur un thème éternel décrit dans sa réalité moderne et actuelle, elle projette, au moyen de textes bibliques heureusement choisis, la lumière de l'Écriture. C'est ce qu'elle fait ici pour la joie. Après avoir évoqué avec clairvoyance, mais sans raffinement d'analyse, les obstacles qui s'opposent trop souvent à la joie dans notre vie moderne si inhumaine : la neurasthénie, le doute, la duplicité, la luxure, l'égoïsme, l'envie, l'avarice, la paresse, elle nous fait traverser le double jardin de l'Ancien et du Nouveau Testament et cueillir en passant les fleurs de la joie. La cueillette est de deux sortes. Ce sont d'abord de beaux textes bibliques, particulièrement ceux des psaumes ayant, indépendamment de la doctrine qu'ils contiennent, par leur jaillissement et la splendeur de leur forme, une valeur de joie, au sens du poète anglais : *A thing of beauty is a joy for ever.* Mais ce sont surtout des vérités surnaturelles réjouissantes exprimées dans la Bible avec toute l'autorité de Dieu et rappelées par l'auteur avec les mots mêmes de l'Écriture. On pourrait aimer un approfondissement théologique et psychologique de ces vérités. L'auteur se contente de les puiser à la source et de vous les présenter dans le creux de la main. Elles sont d'autant plus pures et plus rafraîchissantes.

Pierre LORSON.

THÉOLOGIE

J.-Ém. JANOT, S. J., professeur de théologie au scolasticat de Fourvière. — **Les Sept Fontaines.** Paris, Beauchesne, 1939. In-8, 196 pages.

Les « sept fontaines », ce sont les sept sacrements. Si le livre était écrit en latin, il aurait pour titre : *De Sacramentis in genere.* Il est

1. Dans cette étude, généralement très exacte, je suggérerais à l'auteur quelques légères retouches : le martyre de saint Polycarpe n'appartient pas au premier siècle (p. 83) ; le texte de saint Jean (*I Joan.*, III, 20) n'a pas le sens qui lui est prêté p. 34 ; le texte de *I Cor.*, III, est mal interprété p. 78 ; plus bas, p. 202, on le trouve exactement traduit.

écrit en français, pour les chrétiens qui veulent connaître mieux les dogmes de l'Église, « savoir comment ces dogmes peuvent l'aider à vivre... Le laïc, surtout le laïc militant d'Action catholique, veut y voir clair ; il veut se rendre compte ; il veut pouvoir rendre compte à ses frères... » Le simple catéchisme ne suffit pas, même expliqué, commenté ; il faut la théologie. Ce petit volume répond à ce bienheureux besoin de l'heure présente : puisse-t-il être suivi de beaucoup d'autres... Et je ne suis pas sûr que les laïcs seront seuls à en profiter ; bien des prêtres seront heureux de trouver en français clair, et dégagé des discussions d'école, ce qu'ils ne peuvent plus guère chercher dans les gros traités latins. A. Brou.

ACTUALITÉS

Bernard Lavergne. — **Munich. Défaite des Démocraties.** Paris, Alcan, 1939. In-8. Prix : 10 francs.

M. Lavergne est extrêmement sévère pour les conventions de Munich où, nous dit-il, la France s'est déshonorée en manquant à sa parole et abandonnant une nation alliée. Il ne croit pas que la fermeté, de notre part, aurait amené la guerre : en tout cas, cette guerre, à son avis, aurait été courte et victorieuse, tandis que la prochaine, rendue inévitable par nos concessions, se mènera dans des conditions beaucoup plus défavorables et coûteuses.

L'attitude des deux démocraties française et anglaise (encore que M. Lavergne réserve son indulgence pour la seconde) montre que leur régime électoral est décidément condamné. Et l'auteur voit dans les événements un argument nouveau pour le mode de scrutin qu'il a préconisé en un ouvrage antérieur.

Depuis que ces lignes ont été écrites, la Tchécoslovaquie a tout à fait disparu de la carte des nations, l'Albanie a été absorbée à son tour. Ces empiétements nouveaux ne feraient que rendre plus véhémentes encore la douleur et l'indignation de M. Lavergne s'il avait à reprendre son exposé pour le pousser jusqu'à nos jours.

Henri du Passage.

Jérôme Tharaud, de l'Académie française, et Jean Tharaud. — **L'Envoyé de l'Archange.** Paris, Plon, 1939. In 16, 224 pages.

Quelques coups de feu tirés sur un fugitif mettaient fin tout récemment à l'étrange destinée de celui qui se donnait pour l'envoyé de l'Archange, Cornélius Codréano, celui qui pour ses fanatiques était le « capitaine » et pour une grande partie de la jeunesse roumaine une manière de messie violent et libérateur. Avant même qu'elle disparût au coin d'un bois, les Tharaud avaient entrepris de retracer cette singulière figure où le mysticisme du voyant s'alliait aux gestes sommaires du comitadji. Soulevé par une passion qui fera l'unité de

sa vie, cet adolescent antisémite semble n'avoir vécu que pour libérer son pays de l'emprise judaïque. Conspirateur dès le collège, il se révèle bientôt chef de croisade, exerçant sur les jeunes un ascendant magnétique, jusqu'à les asservir aux plus curieuses fantaisies d'un mysticisme exalté. Sur un signe de sa volonté, cette jeunesse s'exerce à un dressage héroïque de l'âme, puis il la lance en « missions » dans les campagnes à convertir à la haine du juif. Des coups de violence l'imposent bientôt à l'attention : quiconque se dresse contre l'idéal nouveau paye de sa vie son opposition à l'évangile brutal de la libération. Les pouvoirs publics s'acharnent contre la Garde de Fer ou ferment les yeux sur ses agissements; Codréano fait connaissance avec les tribunaux, qui tantôt l'acquittent et tantôt l'envoient en prison. A la faveur de ces indécisions, la croisade gagne, elle se fait menaçante ; un à un ses adversaires sont impitoyablement frappés, jusqu'au jour où, abandonné par l'Archange, le capitaine, qui souvent fit bon marché de la vie des autres, tombera victime à son tour de la cause pour laquelle il s'était d'avance sacrifié.

Autour de cette figure à la fois attachante et inquiétante, les Tharaud ont groupé les protagonistes de la politique roumaine au cours de ces dernières années, si bien que leur livre dépasse de beaucoup par ses enseignements le cas du mystique patriote et forcené que fut le « capitaine ». Louis JALABERT.

VISAGES DE LA FRANCE

Charles de GAULLE. — **La France et son Armée.** Paris, Plon, 1938. In-16, 280 pages. Prix : 18 francs.

« Peuple soldat », la France a eu l'armée de son histoire. « Ah ! grand peuple, fait pour l'exemple, l'entreprise, le combat, toujours en vedette de l'histoire, qu'il soit tyran, victime ou champion, et dont le génie, tour à tour négligent ou bien terrible, se reflète fidèlement au miroir de son armée. » Ces lignes, qui sont les dernières de ce beau livre, Charles de GAULLE eût pu les inscrire au frontispice de ces pages. Mais il était logique qu'elles en fussent la conclusion.

Époque féodale, temps des petites armées qui ne sont que des bandes levées par le seigneur parmi ses vassaux et destinées à encadrer, à soutenir l'effort de celui qui se bat pour tous. En faisant l'unité du pays, la royauté créera l'armée et renouvellera la technique des batailles. Ce n'est encore cependant, formée qu'elle est d'étrangers salariés pour se battre, que l' « armée de France », mais une armée que Louvois organise et que pétriront de leurs mains de chefs un Turenne et un Condé. Les frontières menacées, violées, font surgir le patriotisme qui donnera naissance à l'armée nationale. Médiocrement commandée, cette armée ne trouvera que dans Hoche un chef digne d'elle, jusqu'à ce que Napoléon en forme l'admirable instrument de conquête qu'il brisera pour l'avoir trop prodigué. L' « autre

désastre » aura été la conséquence de celui de 1815. Mais la France est telle qu'une paix de désespoir ne pouvait être pour elle une paix de renonciation. Du sentiment de la revanche qui grandit dans les âmes se dégagent des forces nouvelles. Lentement, elles s'accumulent dans l'armée nouvelle qui deviendra l'armature vivante de la nation le jour où celle-ci se lèvera pour tenir tête à la nouvelle invasion. Miracle, a-t-on dit. On s'est trompé sur le sens du mot. Une foule en armes n'eût pas sauvé le pays si, depuis 1871, ne s'étaient accumulées dans les âmes les réserves vivantes qui feraient le soldat de 1914 et si, autre inappréciable avantage, ne s'étaient préparés les chefs qui disciplineraient les forces du pays et les entraîneraient à la victoire.

Sur ce thème, maladroitement résumé ici, le colonel de Gaulle a écrit un bien beau livre où l'on voit l'armée suivre l'évolution de la nation, si bien qu'aux heures diverses de son histoire la France a toujours eu les soldats dont elle avait besoin, l'armée que demandait le rôle qu'elle avait à jouer dans le monde. Louis JALABERT.

PORTRAITS

J. COUDURIER DE CHASSAIGNE. — **Les Trois Chamberlain.** Paris, Flammarion. In-8, 1939. Prix : 25 francs.

L'auteur a été longtemps correspondant de journaux français à Londres, il a connu personnellement les trois Chamberlain, le père « Joe », et les deux fils Austen et Neville. Cette situation et ces circonstances expliquent, nous semble-t-il, les mérites et les défauts de ce livre. L'information en est très copieuse, telle que peut la rassembler un exact reportage. Le tableau présente les vicissitudes politiques qu'a connues l'Angleterre pendant la période où les Chamberlain étaient au premier plan. Elle abonde aussi en détails biographiques sur ces « grands parlementaires anglais ». Peut-être le lecteur, en accueillant favorablement ces traits de mœurs domestiques, se perdra-t-il dans les méandres de cette politique rétrospective.

Quant aux jugements d'ensemble portés par l'auteur, ils nous ont paru fort influencés par un préjugé favorable aux héros de son récit. Depuis les mesures soutenues par Chamberlain le père jusqu'à la démarche de Munich exécutée par Neville, le second fils, tout nous est donné comme digne d'éloge. On ne se croira pas obligé de souscrire sans réserve à ces verdicts optimistes et assez superficiels.

Henri du PASSAGE.

Georges SUAREZ. — **Briand.** Tome II (1904-1914). *Le Faiseur de Calme.* Paris, Plon, 1939. In-8, 515 pages, avec 9 gravures hors texte. Prix : 40 francs.

Le second volume de la biographie d'Aristide Briand comprend

les dix années qui précèdent immédiatement la Grande Guerre. L'ancien socialiste révolutionnaire, maintenant *embourgeoisé*, autant qu'il peut l'être, joue un rôle de premier plan dans la direction des affaires de l'État. Un certain don inné de diplomatie et de conciliation se développe en lui et le porte, grâce à son esprit fertile en ressources, grâce à sa faculté d'adaptation et d'assimilation, à découvrir des arrangements possibles là où les autres n'aperçoivent que des antagonismes insolubles. C'est ainsi qu'il dissocie les divers partis et les divers systèmes politiques auxquels il se trouve successivement mêlé.

De là résultent les admirations hyperboliques qu'il soulève en certains milieux, mais aussi les hostilités farouches qu'il s'attire en des camps opposés, sur sa droite comme sur sa gauche. Son biographe, M. Georges Suarez, se scandalise des incompréhensions auxquelles se heurta de la sorte la politique réalisatrice et conciliatrice d'Aristide Briand. Nous nous étonnons d'un tel scandale. La carrière de Briand comportait trop de sinuosités paradoxales, sa personne provoquait des impressions trop douteuses pour que l'on ne fût pas alors excusable, à droite et à gauche, d'éprouver un incoercible malaise et de redouter, en sens contraires, une ruineuse supercherie.

Ces réflexions conviennent très particulièrement à la politique énigmatique du rapporteur de la loi de Séparation de l'Église et de l'État. M. Georges Suarez ne nous paraît pas avoir très exactement compris les motifs qui conduisirent, en 1906, le Pape Pie X à se refuser à la constitution d'associations cultuelles par les catholiques, non plus que les changements essentiels et imprévisibles des données de fait et de droit qui rendraient explicables, en 1924, l'acceptation par Pie XI des associations diocésaines, au nom des mêmes principes supérieurs. A ce point de vue, le récit par M. Suarez des épisodes de la Séparation est riche d'intérêt anecdotique, mais non pas d'exactitude canonique ni d'information religieuse. Le biographe se rapproche ici un peu de son héros.

Yves de la Brière.

Lucile Decaux. — **Loulou, Prince Impérial.** Paris, Gallimard, 1939. In-16, 217 pages. Prix : 20 francs.

La vie du fils de Napoléon III a été l'objet de différentes esquisses, mais surtout d'une monographie importante de la part de son ancien précepteur, M. Filon. Ici, Mme Lucile Decaux présente au public une histoire un peu romancée du jeune prince, mais rapide, attrayante, réduite aux épisodes les plus caractéristiques et donnant bien, croyons-nous, l'impression exacte de ce que furent le caractère et l'existence de ce « Napoléon IV », dont la génération vieillissante d'aujourd'hui a fort bien connu jadis les camarades et les contemporains.

Pour montrer à l'auteur avec quel intérêt attentif nous avons étudié son livre, permettons-nous quelques chicanes de détail. P. 24, on rajeunit de la moitié l'âge qu'avait le duc de Bordeaux en 1830. P. 57, une parole regrettable de Villeroy est attribuée au cardinal de Fleury, confondu lui-même avec l'abbé Fleury. P. 66, on raconte peu exactement l'origine du *talisman* des Bonaparte, donné à l'impératrice Joséphine par les chanoines d'Aix-la-Chapelle. P. 103, Napoléon III est qualifié de *carbonari* (au pluriel ?). P. 109, on fait adresser au prince Jérôme-Napoléon un bon mot de Napoléon III qui paraît avoir eu pour destinataire la princesse Mathilde. P. 157, on signale comme massacré le 24 mai 1871, parmi les otages de la Commune, un « gouverneur des Tuileries », dont nous n'avions jamais entendu parler.

Rien de tout cela n'empêche le portrait de *Loulou* d'être véridique et charmant, ni la narration de sa mort tragique chez les sauvages de l'Afrique australe d'être bien émouvante.

Yves de la Brière.

Jean Leflon. — **Étienne-Alexandre Bernier, Évêque d'Orléans (1762-1806).** Paris, Plon, 1938. Deux vol. in-8, 320 pages (avec frontispice) et 410 pages. Prix : ensemble, 80 francs.

La thèse de doctorat de M. l'abbé Leflon, curé de Saint-Nicaise de Reims, est au nombre de celles qui dépassent de beaucoup la portée d'un exercice universitaire, mais qui, par leur valeur et leur envergure, peuvent constituer le couronnement d'une carrière savante. Combien plus grand devient le mérite de l'auteur quand pareil travail a été poursuivi en surcroît des lourdes tâches du ministère paroissial !

Étienne-Alexandre Bernier était de ceux dont la biographie devait être étudiée avec méthode par un vrai technicien du travail historique afin d'éclaircir utilement d'importants problèmes de la période révolutionnaire et impériale.

Curé de Saint-Laud d'Angers dans les derniers temps de l'ancien régime, il est ensuite mêlé de la façon la plus active à l'insurrection vendéenne, puis à la pacification vendéenne. Un peu plus tard, il sera le principal négociateur français du Concordat de 1801 et le collaborateur du cardinal Caprara dans la mise en œuvre des stipulations concordataires. Évêque d'Orléans (et de Blois), il joint à son activité diocésaine une importante participation aux négociations du sacre impérial et aux affaires ecclésiastiques de l'Italie et de l'Allemagne napoléoniennes.

Dans cette étonnante destinée, qui compte tant de succès et qui frôle tant de situations tragiques ou scabreuses, Bernier se tire finalement de tous les mauvais pas. Mais il demeure toujours un personnage énigmatique, de réputation inquiétante, équivoque. M. l'abbé Leflon a traduit et motivé cette impression avec beaucoup

d'objectivité historique. La discussion ne prend jamais le caractère d'un plaidoyer pour le héros du livre ni d'un réquisitoire contre lui. L'auteur avoue finalement une certaine pitié pour ce prêtre et cet évêque entraîné au milieu de tant de circonstances anormales et de situations déconcertantes. Indubitablement, beaucoup d'exploits diplomatiques de Bernier laissent, à tout le moins, une impression de malaise.

La vie de Bernier abonde en épisodes regrettables et en calculs trop humains. Cependant les plus lourdes accusations dont fut chargée sa mémoire ne sont ni démontrées ni peut-être démontrables. Esprit fécond en ressources, il a contribué avec succès à plus d'une réalisation utile qui figure dans la grande histoire. Yves de la Brière.

HISTOIRE ET MÉMOIRES

Édouard Herriot. — **Lyon n'est plus.** II. *Le Siège.* III. *La Répression.* Paris, Hachette, 1938 et 1939. Deux vol. in-18 jésus, 510 et 508 pages. Prix : 28 francs le volume.

Le coup d'État manqué à Paris le 31 mai, réussi le 2 juin, provoque dans la région lyonnaise une immense émotion. Les protestations s'organisent et aussi la résistance : le Sud-Ouest et le Sud-Est sont dans l'opposition. La France va-t-elle se couper en deux? Délégué par la Convention, Jean-Baptiste-Robert Lindet, Montagnard intransigeant mais habile, se flatte d'en calmer l'effervescence. Il n'aboutit à rien : Lyon s'entête, s'enhardit dans sa résistance et le fera bien voir lorsque la tête de Chalier guillotiné tombera sur la place des Terreaux (16 juillet). La ville révoltée prend les armes. L'ordre d'attaquer la cité rebelle part de Paris (4 août). Kellermann se flattait de réduire en quelques jours les mutins. Le 22 août, il ouvre le feu de son artillerie sur Lyon ; sans désemparer, on tire à boulets rouges sur les quartiers les plus populeux de la ville. Lyon ne bronche pas. Kellermann destitué pour avoir manqué de confiance (10 septembre), il faudra que Couthon ruine et affame la ville pour en avoir raison. Enfin, après la victoire du 29 septembre qui a livré la position de Sainte-Foy à l'assaillant, c'est l'agonie. Ainsi s'achève, sur les ruines de la ville qui n'est plus, la bataille dont le destin de la République était l'enjeu.

Lyon n'est plus ! On lui enlèvera jusqu'à son nom. C'est sous le nom de « Ville-affranchie » (puis de « Commune-affranchie ») que la cité rebelle va subir le plus atroce martyre qu'ait enregistré l'histoire de la Révolution. On installe déjà la « commission de justice populaire » lorsque arrivent les instructions de Robespierre et ceux qui auront à les exécuter. Pour remplacer Couthon trouvé trop tiède, on a fait choix de Collot d'Herbois, méchant acteur et démagogue, et de Fouché, ex-séminariste, ex-tonsuré, une « hyène habillée », comme écrira Chateaubriand. Les démolitions se poursuivent, et

aussi la furie antireligieuse, mais surtout les exécutions. « Cette foutue ville n'est bonne qu'à être effacée de dessus la carte républicaine », écrit un membre de la « commission temporaire » au citoyen Vincent, secrétaire général de la Guerre. Et de fait, on y pourvoit. La guillotine ne chôme pas, mais elle a un débit trop faible et de même les pelotons d'exécution, les mitraillades des Brotteaux et de la Part-Dieu seront autrement expéditives. Pendant tout l'hiver, la boucherie se poursuit, jusqu'à ce que la chute des Hébertistes amène Robespierre à désavouer Fouché (7 germinal an II). Cette mesure, trop tardive pour sauver des milliers d'innocents, aura pour épilogue le 9 Thermidor : Fouché se vengera sur Robespierre de lui avoir arraché les derniers restes de la ville qu'il avait souhaité anéantir.

M. Édouard Herriot a tracé de ce sombre drame un tableau saisissant. S'il s'abstient de juger, il s'est acquitté de son rôle d'historien avec une probité qui est à elle seule une impitoyable condamnation.

Louis Jalabert.

Henri Carton de Wiart. — **Souvenirs littéraires.** Paris, Lethielleux, 1939. In-12, 198 pages. Prix 35 francs.

Le comte Henri Carton de Wiart est surtout connu en France pour son rôle de premier plan dans la politique intérieure et extérieure de la Belgique depuis un quart de siècle. Mais, avant même la date où il a pris place parmi les hauts personnages de la vie publique, il exerçait déjà une influence marquante parmi les jeunes notoriétés du monde littéraire belge et parmi les jeunes burgraves qui faisaient passer sur le parti catholique un souffle nouveau. Les *Souvenirs littéraires* de l'auteur de *la Cité ardente* et des *Vertus bourgeoises* évoquent avec charme cette période littéraire en Belgique, sur laquelle le public français a besoin de tout apprendre, comme aussi le noble effort spirituel qui allait introduire avec succès dans le catholicisme belge et la politique belge les préoccupations sociales conformes au enseignements de la Chaire de saint Pierre. Les anecdotes savoureuses et les scènes pittoresques surabondent.

Parmi les personnalités belges de tendances très diverses avec lesquelles M. Carton de Wiart nous fait lier connaissance, il faut citer d'abord son ancien patron au barreau de Bruxelles, le grand avocat Edmond Picard, mais, avec lui, Eugène Demolder, Jules Lejeune, et aussi Jules Destrées, Maurice Maeterlinck, et, dans un autre esprit, l'équipe croyante de *Durendal*. Trois ecclésiastiques lettrés sont portraiturés avec une sympathie et une finesse délicieuses ; l'abbé Mœller, le chanoine Hoornaert, Mgr Schyrgens.

Les Français ont leur place appréciable dans les *Souvenirs littéraires* de M. Carton de Wiart, qui a vécu dans le Paris étudiant de 1889 et des années suivantes. On retiendra non sans utile profit ses notations pertinentes, qui sont exemptes de toute banalité. Les pages sur Léon Bloy et sur Verlaine sont tout à fait curieuses, tantôt

mélancoliques et tantôt récréatives. Ajoutons que Verlaine fut également en Belgique le héros de performances mémorables, où les généreux breuvages ont joué un rôle digne de la célébrité du poète.

A Paris, M. Carton de Wiart, étudiant de doctorat, fréquenta l'Institut catholique et approcha Mgr d'Hulst. Mais nous oserons dire qu'il ne l'approcha pas d'assez près ni assez longtemps. Il ne connut pas l'esprit, la malice, voire la chaleur de cœur que dissimulait au grand nombre l'aspect marmoréen de Mgr d'Hulst. Le cardinal Baudrillart s'insurgerait malicieusement et amicalement contre cette assertion que *l'atmosphère du savant et éloquent prélat marquait toujours une température au-dessous de zéro.* Mais M. Carton de Wiart répondrait, sans doute, qu'il rédige ses propres souvenirs et non pas ceux du cardinal Baudrillart. Il nous donne sur Mgr d'Hulst, comme sur les autres contemporains, ses propres impressions et non pas celles d'autrui. Rien de plus vrai, et nous ne pouvons que nous incliner devant la sincérité du narrateur qui nous raconte tant de captivantes histoires, telles que lui-même les a vues, et qui nous enrichit de sa très séduisante expérience.

Yves de la Brière.

MONOGRAPHIES

Roma Sotterranea Cristiana, per cura del Pontificio Istituto di Archeologia cristiana. — I. P. Bellarmino Bagatti, O. F. M. *Il Cimitero di Commodilla.* — II. Adriano Prandi. *La Memoria Apostolorum in Catacumbas.* Città del Vaticano, Pontificio Istituto di Archeologia cristiana, 1936. Deux vol gr. in 4, xii 176 pages. 5 planches hors texte, xvi-64 pages, avec un fascicule de planches. Prix : 120 et 75 lires.

Le titre général évoque la monumentale publication de J.-B. de Rossi, dont l'un et l'autre ouvrage se présentent comme une partielle continuation.

I. Fouillé de 1903 à 1905, le cimetière souterrain de Commodilla, dont on connaît l'emplacement près de Saint-Paul-hors-les-Murs, est ici l'objet d'une monographie très soignée. Le P. Bellarmino Bagatti passe d'abord en revue les sources littéraires qui nous font connaître l'histoire de cette catacombe ainsi que les martyrs qui y furent ensevelis. Les principaux sont les saints Félix et Adauct, les saintes Digna et Merita, et puis sainte Gaudenzia et saint Nemesius. Vient ensuite la description détaillée du monument et des inscriptions nombreuses que les fouilles ont mises au jour. De cette étude il résulte que le cimetière se développa principalement au cours de la seconde moitié du quatrième et la première moitié du cinquième siècle. Comme les autres cimetières, celui de Commodilla fut abandonné au neuvième siècle, au moment de l'invasion des Barbares.

II. La découverte sur la via Appia du monument des Apôtres

a attiré l'attention des chercheurs. Le témoignage des graffiti ne permettait pas de mettre en doute l'existence d'une « Memoria » des saints Pierre et Paul au troisième siècle. Mais c'est à peu près tout ce que l'on en savait. Les travaux dont M. A. PRANDI s'est fait le diligent rapporteur permettent de se faire une idée de ce qu'était ce monument. Idée provisoire encore, car les fouilles sont loin d'être terminées. Cependant, en l'état actuel des travaux, on peut déterminer approximativement le plan du monument.

Louis JALABERT.

PHILOSOPHIE ET PSYCHOLOGIE

Émile RIDEAU. — **Philosophie de la Physique moderne**. Paris, Éditions du Cerf. Un vol., 96 pages.

Dans ce court opuscule, le P. RIDEAU résume de façon claire, didactique et tout à la fois personnelle, un certain nombre de points de vue qui tendent à devenir classiques dans la philosophie de la physique moderne. Il faut le féliciter d'avoir réussi à traiter en si peu de pages, avec un sens philosophique aussi averti, une multitude de questions. Son ouvrage pourra servir de base au professeur de philosophie, pour donner à ses élèves une idée précise de problèmes sur lesquels beaucoup d'inexactitudes se colportent dans la littérature de vulgarisation.

D'un point de vue de physicien, — je me hâte d'ajouter que ces remarques ont moins d'importance dans la perspective de l'auteur, — on aurait pu désirer des aperçus moins schématiques sur le rôle de la théorie dans les progrès de la physique. La fiction du théoricien guidant la main de l'expérimentateur est vraie moins que jamais à l'heure actuelle. Le premier combine souvent des symboles, sans savoir s'ils répondent à une réalité physique, ou dans des conditions où l'interprétation physique qu'il leur donne est incertaine. Je n'en veux pour preuve que le grand nombre de travaux dits de physique théorique, qui n'ajoutent rien à nos connaissances, malgré la légitimité irréprochable des déductions. Les êtres de raison du théoricien et les symboles opératoires de l'expérimentateur ne peuvent s'identifier que grâce à une « correspondance » dont la découverte est souvent un des moments essentiels de l'invention en physique : dans cette collaboration, c'est, en général, au travail expérimental que reviennent l'initiative et l'orientation des recherches.

Peut-être la part réservée au principe d'indétermination et à l'introduction du point de vue statistique dans les mécaniques atomiques est-elle un peu restreinte ; le lecteur risque de sous-estimer un peu la révolution que ces nouveautés apportent à la philosophie de la physique.

Il reste que c'est un tour de force d'avoir, en moins de cent pages, réuni et résumé, sans les déformer, autant de notions, de problèmes et de principes de solutions.

F. DUPRÉ LA TOUR.

Gaston RABEAU, docteur en théologie, docteur ès lettres, agrégé de la Faculté de théologie catholique de Paris. — **Species. Verbum.** *L'Activité intellectuelle élémentaire selon saint Thomas d'Aquin.* Paris, Vrin, 1938. In-8, 227 pages.

LE MÊME. — **Le Jugement d'Existence.** Paris, Vrin, 1938. In-8, 227 pages.

Dans le premier livre, M. RABEAU se propose de restituer les faits d'expérience sur lesquels s'appuie la théorie thomiste de la connaissance. Celle-ci suppose une expérience vécue spirituelle dont saint Thomas nous donne l'interprétation rationnelle et systématique sans la décrire précisément pour elle-même. Il est donc intéressant de tenter cette phénoménologie thomiste de notre connaissance.

Et comme nos idées sont abstraites, il faut se demander comment elles peuvent porter sur autre chose que sur du conçu ou du possible, à savoir sur l'existant. Autrement dit, comment peut-il y avoir un jugement d'existence ? C'est le second livre. Après la discussion de systèmes modernes pris comme types, la solution est qu'une vue de l'existence est impliquée en tout jugement. L'existence fait corps avec la conscience qu'a de soi l'esprit comme connaissant et comme existant. De là elle dérive sur d'autres êtres et se reflète en notre objet de pensée avec l'idée de l'être et sa dualité d'essence et d'*esse*, c'est-à-dire d'existence.

Toutes ces choses sont utiles à dire ou à tenter. Une hésitation reste à propos du premier ouvrage. Lorsque la recherche s'oriente vers l'analyse de l'acte de connaissance en lui-même, au delà de ses manifestations et de ses produits, qu'élabore-t-on alors ? Une phénoménologie ou une métaphysique de la connaissance déduite rationnellement et réflexivement ?

André MARC.

Ed. JANSSENS. — **Études de Psychologie animale, l'Instinct,** d'après W. McDougall. Paris, Desclée De Brouwer, 1938. In-12, x-194 pages. Prix : 15 francs.

William McDougall, professeur à Duke University (U. S. A.), est certainement l'un des plus éminents psychologues de notre époque ; ses ouvrages, qui lui ont acquis une grande réputation dans les milieux anglais et américains, sont peu connus dans les pays de langue française. Le livre que vient de publier dans la collection « Questions disputées » M. Ed. JANSSENS, professeur à l'Université de Liége, permettra à ceux qui, chez nous, s'intéressent aux problèmes psychologiques de bien connaître l'un des points essentiels de la doctrine de McDougall, sa théorie de l'instinct. Selon lui, l'activité instinctive, irréductible à un enchaînement de réflexes, suppose des facteurs proprement psychiques jouant sous la dépendance et au service d'une tendance orientée vers un but, tendance qui constitue le tréfonds de l'instinct. Après l'exposé de la conception « hormique » de l'instinct, l'auteur fait connaître la classification des différents

instincts telle qu'elle se trouve dans les ouvrages de McDougall (instincts primaires, secondaires et dérivés). Bien que le livre de M. Janssens soit intitulé *Études de Psychologie animale*, on ne peut lui reprocher d'avoir rapporté un certain nombre d'exemples concernant l'espèce humaine, puisque, aux yeux de McDougall, l'instinct est un fait psychologique général qui se retrouve chez l'homme aussi bien que chez l'animal ; pourtant on est un peu étonné, en lisant les pages consacrées à l'examen critique, qu'il n'y soit à peu près question que de l'insuffisance du « volontarisme antiintellectualiste » pour rendre compte de certaines activités psychiques propres à l'homme (par exemple, certitude, moralité, liberté). Malgré cette légère critique, nous pensons que ce livre, riche de citations, est une excellente initiation à la philosophie de McDougall. Maurice CHAMONIN.

CORPORATISME

J. OKINCZYC. — **Corporation et Médecine.** Paris, Éditions *Spes*, 1939. In-16. Prix : 7 fr. 50.

A sa manière large et haute, le docteur OKINCZYC montre comment les principes généraux du corporatisme s'appliquent à la profession médicale.

Ces principes sont d'abord rappelés avec une conviction qui pourrait, ici ou là, paraître optimiste si l'on n'avait pris soin de nous prévenir que l'institution était envisagée dans sa forme idéale. Au surplus, par quelques allusions, le docteur Okinczyc montre qu'il ne méconnaît ni les erreurs des corporations anciennes ni les difficultés ou les écueils que rencontrerait leur réintroduction, sous forme adaptée aux besoins modernes, dans notre société.

Les disciplines ici proposées pour l'organisation d'un « ordre » des médecins sembleront dures aux partisans de l'ancien libéralisme ou individualisme. Mais l'auteur se place, avec raison, au niveau d'un intérêt supérieur ; il croit que la paix sociale ne saurait être ramenée et maintenue si la course au profit individuel n'est pas soumise à une règle capable de dominer les égoïsmes.

La grande autorité technique et morale du signataire, la valeur de l'exposé, recommandent ces pages à l'attention spéciale des lecteurs. Henri du PASSAGE.

PAYS ÉTRANGERS

I. Dr Stephan RONART. — **La Turquie d'aujourd'hui.** Traduit de l'allemand. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1937. In-8, 228 pages, avec 44 planches hors texte. Prix : 50 francs.

II. Marcel CLERGET. — **La Turquie. Passé et Présent.** Paris, A. Colin, 1938. In-16, 208 pages, avec 9 cartes et plans. Prix : 15 francs.

I. En dépit de son titre, il n'y a guère que la seconde moitié du

volume de M. Ronart qui soit consacrée à la Turquie actuelle, à la Turquie et au peuple turc. Au portrait d'Atatürk fait suite un chapitre sur la capitale de la nouvelle Turquie, puis il est question de l'économie nouvelle et du kamâlisme, en tant que formule nouvelle de civilisation. Cette seconde partie de l'ouvrage de l'auteur allemand est de beaucoup la plus intéressante, mais la première, qui a pour objet la description du pays et l'étude de la population et de son histoire, est loin d'être négligeable. On y trouve un ensemble de données précises, exposées avec un souci réel d'objectivité, mais aussi ce caractère de systématisation si fréquent chez les auteurs allemands.

II. Pour être peut-être plus élémentaire, le livre de M. Clerget n'en sera sans doute que plus accessible, car il se présente sous une forme plus concrète. Ancien professeur au lycée de Galata-Saray, puis à l'Université du Caire, avant d'enseigner à Lyon, M. Clerget a su réaliser le petit tour de force de présenter en aussi peu de pages un exposé complet, à la fois sobre et précis, de l'histoire de la révolution turque en fonction du cadre historique et géographique dans lequel elle s'est opérée. Un résumé succinct de l'histoire de l'Empire ottoman marque le point de départ des changements opérés sous l'influence de la puissante personnalité de Mustafa Kemal ; les modifications de la structure sociale du pays et le retournement de son économie, qui passa de la colonisation européenne à la liberté d'un peuple émancipé, témoignent des progrès consécutifs aux transformations politiques résultant de la révolution.

Ce petit volume est éminemment propre à faire connaître la situation actuelle de la Turquie et à donner la mesure du génie de l'homme qui en moins de vingt ans transforma à ce point le pays.

Louis Jalabert.

Léon Savadjian. — **Bibliographie balkanique 1937.** Paris, Société générale d'Imprimerie et d'Édition, 71, rue de Rennes (VIe), 1938. In-8. Prix : 100 francs.

Ce volume, le septième de cet important recueil, renferme d'abord la nomenclature des ouvrages publiés en 1937 sur les Balkans et l'Europe centrale en français, anglais, italien et allemand ; de même le dépouillement des principaux articles parus sur le même sujet dans les grandes revues mondiales. On y a joint, outre une chronologie balkanique, un memento encyclopédique des Balkans pour 1937. On ne saurait jamais assez féliciter M. Savadjian de l'effort qu'il fait pour perfectionner sans cesse son recueil et le rendre plus utile et plus facile à consulter. Grâce à lui, il est maintenant très aisé de se tenir au courant de la littérature de ce sujet et d'orienter les recherches que l'on est amené à faire dans ce domaine jadis si mal partagé et aujourd'hui le plus accessible. Louis Jalabert.

George Cressey, professeur à l'Université de Syracuse (U. S. A.), ancien professeur à l'Université de Shanghaï. — **Géographie humaine et économique de la Chine.** Préface et traduction de Charles Mourey. Paris, Payot, 106, boulevard Saint-Germain. In-8, de la *Bibliothèque géographique*, avec 1 carte, 52 figures et 134 gravures hors texte. Prix : 100 francs.

Parmi les nombreux ouvrages relatifs à la Chine, en majorité traduits de l'anglais et que nous devons à la maison Payot, celui-ci est certainement un des plus importants et des plus scientifiques. L'auteur, autrefois professeur dans les Universités de Nanking et de Shanghaï, a parcouru la Chine en tous sens (50.000 kilomètres). Il a poursuivi ses recherches personnelles dans presque toutes les provinces. Il en résulte ce tableau, détaillé, approfondi, partout clair, lisible, intéressant. On nous y montre, région par région, la configuration du sol, l'aspect général du pays, le climat, les routes, les richesses naturelles, l'agriculture, ce que l'homme a tiré de ce sol immense et immensément varié. *Géographie humaine*, dit le titre : c'est bien cela. Tous ceux qui ont lu les magnifiques romans de Pearl Buck sur « la terre chinoise » savent ce qu'est cette terre pour le paysan de là-bas. A cette vision que leur a donnée la grande romancière, il sera bon d'ajouter les innombrables précisions que fournit la science. Si le cultivateur chinois aime de passion sa terre nourricière, le géographe, lui, ne nous cache pas qu'il a eu pour cet Empire du Milieu un véritable attachement. Et on le sent à le lire. Partout on trouve la note personnelle, le souffle de vie, où se trahit l'expérience directe et prolongée.

Au moment où se joue en Extrême-Asie le grand drame que l'on sait, ce livre fournira des données d'appréciation précieuses sur l'état présent de la Chine et ses possibilités d'avenir. A. Brou.

PROCHE-ORIENT, COLONIES

Jean Pichon. — **Le Partage du Proche-Orient.** Préface du général Dufieux. Paris, J. Peyronnet, 7, rue de Valois (Ier), 1938. In-16, 382 pages, avec 5 croquis. Prix : 20 francs.

Ce titre a une amère saveur d'ironie quand on le rapproche du tableau actuel que nous présente cet Orient dont la politique des nations européennes disposait avec une si parfaite inconscience. Vraiment cette suprême phase de l'antique question d'Orient est peu glorieuse ; mais elle est supérieurement contée par l'historien pénétrant et lucide qui s'est donné la tâche de débrouiller l'écheveau d'intrigues que représentent les dernières années d'avant 1914 et la période de la Grande Guerre, puis de marquer les traits distinctifs de la nouvelle phase dans laquelle est entrée depuis vingt ans l'éternelle question d'Orient.

Aveuglement, méconnaissance de la vraie solidarité des intérêts de leurs pays engagés dans un conflit où se jouait autre chose que le sort de l'Orient, grosses illusions et petites ruses, loyauté qui s'accommodait de pas mal de réticences, voire de quelque duplicité : tels sont les caractères communs des tractations, partages, négociations à quatre, à trois et à deux, qui devaient aboutir à la plus piteuse des faillites. Jamais chasseurs ne se disputèrent plus âprement la peau de l'ours qu'ils ne devaient jamais abattre. De tout cela une constatation se dégage, à savoir que, si l'Angleterre avait su se mettre d'accord avec la France en Orient comme elles s'entendirent sous la pression de la menace de la défaite pour l'unité de commandement, un coup frappé à l'heure opportune dans la région d'Alexandrette eût abrégé la guerre et liquidé la question d'Orient.

Plus que les chances de la guerre, les oppositions d'intérêts ont sauvé l'Orient d'un partage. Conséquences : la Turquie s'est relevée de sa défaite, elle est devenue une grande Puissance moderne, les mandats orientaux ont quasiment fait faillite ; l'Arabie est née à la civilisation et l'Égypte à l'indépendance ; les pétroles orientaux, cause souterraine des intrigues politiques, continuent à susciter des rivalités qui de politiques sont devenues économiques. Ainsi, sous une forme renouvelée, mais inquiétante toujours, se présente à vingt-cinq ans de distance la question d'Orient à laquelle devait mettre fin le partage du Proche-Orient.

Le livre que le commandant J. Pichon a consacré à cette histoire où les Puissances occidentales ne firent pas précisément glorieuse figure est une admirable monographie. Claire, bien distribuée, nourrie de faits, suivant avec une clairvoyance sans défaillance les tractations ouvertes et la diplomatie secrète, cette étude est une des meilleures qu'ait suscitées la question d'Orient.

Louis Jalabert.

Entretiens sur l'Évolution des Pays de Civilisation arabe. 2e année. Paris, Centre de Politique étrangère, 13, rue du Four (VIe), 1938. In-16, 160 pages. Prix : 20 francs.

Inaugurés en 1936, ces Entretiens ont été tenus pour la seconde fois au Centre de politique étrangère, du 7 au 10 juillet 1937. Après une introduction sur l'évolution politique des pays de civilisation arabe de juillet 1936 à juillet 1937, destinée à fixer le cadre et l'atmosphère des discussions, voici le texte des principales communications. Elles sont réparties sous cinq rubriques : Évolution de la jeunesse et problèmes scolaires, Influence française en Afrique du Nord, Évolution de l'Égypte, Transfert en Orient, sous l'influence de l'Occident, des costumes et des modes (insignes et saluts), Conflit de l'arabisme avec les nationalismes voisins. Sous ce dernier titre figure un large exposé du conflit syro-turc du Sandjak d'Alexandrette.

Publication indispensable à quiconque veut suivre d'un peu près

l'évolution de pays où les transformations se succèdent à un rythme accéléré nécessitant d'incessantes mises au point si l'on ne veut pas encourir le risque de se voir dépasser par les événements.

Louis JALABERT.

Annuaire de Documentation coloniale comparée. *Année 1936.* (Bibliothèque coloniale internationale, publication de l'Institut colonial international de Bruxelles.) Bruxelles, Établissements généraux d'Imprimerie, 14, rue d'Or, 1937. Trois vol. gr. in-8, 872-CLXIV, 388-LXX (Supplément 68-X), 842-LXXVI pages.

Parmi les textes intéressant les colonies italiennes, une mention spéciale doit être réservée au document en date du 1er juin 1936, par lequel l'Afrique orientale italienne a reçu un commencement d'organisation politique et administrative. On notera spécialement les conditions auxquelles peut être acquise une citoyenneté d'Afrique orientale italienne différente de la citoyenneté italienne.

Si l'on veut se rendre compte du fonctionnement d'une colonie anglaise, on pourrait consulter ici (vol. II, p. 129 *sqq.*) le rapport sur l'administration de la Birmanie pour l'exercice 1935-1936. Évidemment, d'une colonie à l'autre il n'y a pas de parité absolue, le régime colonial britannique admettant de nombreuses modalités, mais on pourra remarquer avec quel soin s'exerce le contrôle et dans quels détails il descend.

On ne saurait trop admirer la conscience avec laquelle est poursuivie l'œuvre de l'Institut colonial international. Les volumes paraissent avec une régularité impressionnante, et cependant nous savons d'expérience combien il est difficile de rassembler une documentation sur un sujet quelconque et à quel point la difficulté est accrue par les distances. Une fois de plus, M. Louwers, le très distingué secrétaire général, mérite toute notre reconnaissance.

Louis JALABERT.

ROMANS ET NOUVELLES

Émile BAUMANN. — **L'Excommunié.** Paris, Grasset, 1939. In-12, 194 pages. Prix : 15 francs.

Louis Veuillot dit dans la Préface de *Pierre Saintive* : « Je ne trouve d'événements dignes d'être contés que dans les agitations de la pensée et du cœur. »

Il n'est point question ici d'autres aventures. Un vieillard, amer et isolé, va mourir ; l'auteur le secourt, apprend que c'est un prêtre défroqué, et cherche à sauver cette âme. Il n'a pas la joie de voir le malheureux réconcilié avec Dieu, mais dans leur dernier entretien, un mot permet l'espérance.

Rien de plus simple. Et ce petit livre est profondément émouvant,

car nous sentons que dans ce débat entre Dieu et sa créature, il y va de tout. Divers témoignages nous montrent comment le coupable est tombé, par orgueil, par manque de jugement, par entêtement, dans l'erreur et l'illusion. Et nous voyons à l'œuvre ceux qui travaillent pour Dieu, ceux qui ne peuvent se résigner à la déchéance d'un frère, si misérable qu'il soit. Spectacle instructif, exemples qui font réfléchir.

Le récit nous est conté avec simplicité, avec un constant souci de vérité psychologique et d'impartialité. La nature provençale lui fait un cadre pittoresque, que M. Baumann décrit d'une manière habile et précise. Et ce sujet délicat est traité, non seulement avec la réserve souhaitable, mais dans l'esprit le plus sincèrement chrétien. Une seule note pessimiste surprend : « ...l'évidence du petit nombre des élus, puisque des millions d'humains sont privés du don céleste ou le refusent sciemment » (p. 35). Nous ignorons le secret des âmes, mais non la sagesse et la bonté divines, et le petit nombre des élus n'est heureusement pas une évidence. Alphonse de Parvillez.

Laurence Algan. — **Rue de la Roquette.** Paris, Plon, 1938. In-16, 246 pages. Prix : 18 francs.

C'est l'histoire de la petite fille d'un honnête employé et d'une brave couturière que Laurence Algan a mis tout son cœur et tout son talent à nous décrire. De tempérament délicat et de santé fragile, la fillette ne devra de réussir à vivre, dans l'atmosphère un peu étouffante du pauvre logis, qu'à la tenace volonté d'une mère au dévouement sans borne. Vie toute simple et bien attachante dont la grisaille ne s'éclaire que de ces menues joies de l'intimité familiale que l'auteur excelle à nous décrire : causeries du soir, le travail terminé, autour de la soupe fumante, visites du dimanche à la parenté, et parfois — plaisir incomparable ! — promenades en commun jusqu'aux foires du quartier, jusqu'au bazar à cinq sous d'où l'enfant, lorsqu'elle a été bien sage, rapporte mille petits riens qui lui sont des trésors.

C'est exquis et c'est triste tout ensemble. L'on admire et l'on plaint tour à tour ce foyer que n'ont déserté ni la vertu ni la vaillance, en dépit des assauts de la pauvreté, mais dont aucune espérance religieuse ne vient soutenir et illuminer le courageux effort. A ces scènes toutes modestes et qu'on pressent réellement vécues, le quartier de la place Voltaire et plus particulièrement la rue de la Roquette forment un cadre pittoresque et vivant. Laurence Algan, ce n'est pas son moindre mérite, a réussi à ressusciter pour nous l'animation de ce « Paris d'autrefois, bruissant et doux, dont les quartiers éloignés étaient aussi souriants que des villages ». Mais nous lui saurons gré plus encore de nous avoir introduits si bien dans ce milieu trop mal connu des petites gens, des modestes artisans de nos faubourgs, d'avoir su nous les faire comprendre et nous les faire aimer.

L. Barjon.

Odon de HORVATH. — **Jeunesse sans Dieu.** *Roman.* Traduit de l'allemand. Collection « Feux croisés ». Paris, Plon, 1939. In-16, 240 pages. Prix : 18 francs.

Parmi les nombreux méfaits du régime totalitaire en Allemagne, il y en a deux dont on ne parle pas assez, mais qui font peser sur les responsables une culpabilité terrible. D'abord, en imposant de force au peuple une idéologie fausse, à laquelle il ne croit pas, mais que la nécessité de vivre lui fait adopter de l'extérieur, la dictature développe une duplicité, un manque de caractère et de cohésion intérieure qui rongent les forces morales de la nation. Puis, en élevant une jeunesse sans Dieu, sans règle de conscience, sans respect pour l'individu, en faisant cultiver par elle les seules vertus rudes à l'exclusion de la douceur évangélique, elle prépare une génération « d'une insensibilité polaire » et capable de tous les crimes. L'auteur de ce roman, un Allemand exilé, mort accidentellement à Paris il y a un an, à travers une affabulation très vivante, rédigée dans un style nerveux, trépidant qui rappelle celui du docteur Sonnenschein, décrit de manière saisissante ce double résultat. Le livre contient trop de pages audacieuses pour convenir à tout le monde. Son mérite est de mettre en vive lumière le danger que constitue pour la civilisation l'Allemagne d'aujourd'hui, qui n'est pas nommée dans le roman, mais qui en est évidemment le thème effroyable. Pierre LORSON.

LITTÉRATURE FRANCO-CANADIENNE

LOUVIGNY DE MONTIGNY, Litt. D., Université de Montréal. — **La Revanche de Maria Chapdelaine.** Montréal, Éditions de l'A. C. F., 1938. In-8, 216 pages.

Après un titre qui fleure la polémique et où sonne un accent de victoire, M. LOUVIGNY DE MONTIGNY nous prévient avec quelque humour qu'il ne s'adresse qu'aux Canadiens. Il s'agit en effet de vider une querelle de famille. Le roman fameux de Louis Hémon n'ayant rencontré au pays de Québec qu'un succès médiocre, l'auteur en expose clairement les raisons, et il les réfute vigoureusement.

De ce côté-ci de l'Atlantique, *Maria Chapdelaine* ne compte que des amis, nombreux et fidèles. Mais ils liront ce plaidoyer avec grand intérêt. L'auteur possède admirablement son sujet et apporte une foule de précieux renseignements sur les origines, la composition, la publication et la destinée du livre d'Hémon. Il en analyse les mérites en un style à la fois familier, vibrant et volontiers ironique. Son chapitre sur « Maria Chapdelaine au cinéma » est parfait de bon sens et de justesse. Il touche avec bonheur à la délicate question de la transposition dans l'art, pour nous montrer que les héros de Louis Hémon ne sont pas des copies, mais des types généraux. Et ce faisant, aidé d'un médecin... universellement connu, M. Georges

Duhamel, il nous livre de curieuses confidences sur la conception et la gestation des héros de roman.

On lira avec profit cette consciencieuse et savoureuse étude sur un chef-d'œuvre qui glorifie à juste titre la race franco-canadienne.

Camille VERSICHÈLE.

RINGUET. — **Trente Arpents.** *Roman.* In-18 jésus, 292 pages. Paris, Flammarion. Prix : 19 fr. 50.

Voici un documentaire passionnant sur le Canada français. C'est l'évolution sociale de deux et même trois générations de paysans, non plus de ces défricheurs campés aux marches de la civilisation, comme dans *Maria Chapdelaine*, mais de ces *habitants* de vieilles paroisses installés dans la vallée laurentienne, mieux encore, — car le titre répond bien à l'unité qui relie solidement toutes ces innombrables prises de vue, — c'est l'histoire de la terre québecoise depuis cinquante ans, la dispersion de ces terriens venus nombreux à la vie familiale, leur contact avec le progrès industriel et une civilisation techniquement supérieure qui les déracine, et c'est sur la terre la continuité, qu'on dirait de source cosmique, de l'antagonisme des générations, c'est tout ce monde en prodigieux mouvement que RINGUET évoque avec une puissance de suggestion à peine rencontrée dans la littérature canadienne.

Ce roman tient de l'art cinématographique. La réalité n'y est pas commentée ou si peu, ni retouchée par souci d'idéalisme, elle est vue, saisie sur le vif, avec un obsédant souci de vérité documentaire, avec un amour précis du détail qu'on attendait d'un médecin ; cela, jusqu'à l'exacte transcription du parler paysan, graphie savoureuse parfois, mais lassante à la longue. Le choix, le découpage des scènes révèlent un artiste qui sait aussi nuancer une reproduction déjà riche ; leur montage, où se glissent de légères gaucheries, produit une impression profonde que prolonge ce dénouement de goût amer et persistant.

Ceux qui s'intéressent à l'homme apprécieront en cette œuvre maîtresse l'évocation eschylienne du drame canadien-français ; ceux qui connaissent la Nouvelle-France sauront ajouter au ton mineur qui convenait pour exprimer la grandeur impassible de la terre les notes de l'espérance et de la joie, données non moins canadiennes.

Jacques COUSINEAU.

RÉGIONALISME

Joseph de PESQUIDOUX, de l'Académie française. — **Gascogne.** Paris, de Gigord, 1939. In-8.

La géographie est devenue science bien attrayante. Sans même obliger au voyage, elle nous fait parcourir, grâce à son texte et ses

images, des régions inconnues, elle nous en apprend les richesses, et même elle nous en raconte l'histoire.

Parmi les réalisations heureuses, il faut donner une place de choix à la collection « Gens et Pays de chez nous » qu'édite la maison de Gigord. La présentation en est parfaite, les photographies sont très soignées. Chaque livre est l'œuvre d'un spécialiste, familier de la région décrite.

Et, parmi ces réussites, il convient de signaler le volume récent consacré à la Gascogne et dû à la plume de M. de Pesquidoux. Documentation du fond, agrément du style, amour senti du terroir, rien n'y manque pour en composer la valeur.

Aussi bien les lecteurs des *Études* se souviennent sans doute d'avoir eu, l'été dernier, la primeur de certaines pages. Ils n'auront pas oublié notamment l'exploit de la jument anglo-arabe, Ventrière, gravissant avec son cavalier, le lieutenant des Michels, l'escalier monumental d'Auch.

Ce n'était là d'ailleurs qu'un épisode prouvant la qualité de la race chevaline tarbaise. Bien d'autres traits nous présentent les hommes, les bêtes, la terre, au pays gascon. Avec M. de Pesquidoux comme guide, nous y faisons la plus charmante des excursions actuelles et rétrospectives.

Henri du Passage.

MUSIQUE

I. Roland-Manuel. — **Ravel.** Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue critique*, 1938. In-8, 285 pages, avec 30 illustrations. Prix : 24 francs.

II. *La Revue Musicale.* — **Hommage à Ravel.** Paris, 70, avenue Kléber, 1938. Un vol. de 290 pages, avec nombreuses illustrations. Prix : 30 francs.

III. **Maurice Ravel par quelques-uns de ses Familiers.** Paris, Éditions du Tambourinaire, 186, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 1939. Un vol. de 186 pages, avec des illustrations de Galanis, Luc-Albert Moreau, Roger Wild. Prix : 30 francs.

De nombreux volumes viennent de paraître sur la vie et l'œuvre de Maurice Ravel. Signalons en premier lieu celui de son ami le plus intime sans doute, Roland-Manuel. Il est précis, sincère, sans fioritures inutiles, et nous donne un portrait fidèle de l'auteur de *Daphnis*. La *Revue musicale*, de son côté, apporte une intéressante contribution documentaire sous la forme d'un numéro spécial consacré à Ravel, qui rassemble des études de tous les musiciens et critiques notoires de notre temps. L'inconvénient de cette formule est qu'il est impossible de départir à chacun des auteurs un sujet d'étude précis et que, forcément, les redites abondent. De ce point de vue, l'effort le plus important a sans doute été réalisé par quelques intimes de Ravel : Émile Vuillermoz, Roland-Manuel,

Colette, Maurice Delage, Tristan Klingsor, Léon-Paul Fargue, Jacques de Zogheb, Hélène Morhange, Dominique Sordet. Leur nombre plus restreint a permis une meilleure répartition des tâches. Deux études émergent nettement de l'ensemble : les quelque cent pages qu'Émile Vuillermoz a consacrées à l'œuvre et à l'esthétique du musicien — elles resteront comme un haut modèle de critique artistique — et la silhouette vivante que Mme Colette dessine de celui qui fut son collaborateur pour *l'Enfant et les Sortilèges*. Ce n'est point un témoignage de musicien, c'est une vision de poète et c'est mieux peut-être.

Ce qui se dégage au premier chef de ces volumes, c'est l'impossibilité, lorsqu'on évoque Ravel, de faire saillir le moindre trait humain et personnel de cet énigmatique visage. Rien d'attachant, du point de vue sensible, dans une vie qui demeure un bel exemple de dévotion, de conscience et de réussite artistiques, mais à laquelle manquent l'élan ou l'abandon qui eussent ajouté à notre admiration la sympathie et l'intérêt profond. Bien plus pudique encore dans sa vie que dans son œuvre, Ravel est parti sans nous livrer son secret, qu'il ne connaissait peut-être pas lui-même. Georges BERNARD.

René DUMESNIL. — **Portraits de Musiciens français.** Paris, Plon, 1938. Un vol. 20,5×13,5 de 248 pages, avec 21 illustrations.

René DUMESNIL, qui est l'auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation, tant médicaux que musicaux, a eu l'heureuse idée de réunir en volume quelques portraits de musiciens français disparus depuis la guerre. Tour à tour sont ainsi évoqués : Lili Boulanger, Debussy, Fauré, Saint-Saëns, Séverac, Caplet, Satie, Messager, d'Indy, Gras, Duparc, Bruneau, Dukas, Pierné, Widor, Vierne, Roussel, Ravel, Chevillard, Terrasse, Vuillemin, Huré, Pillois, Doyen et Ferroud. Ces esquisses nous permettent de mieux apprécier le fleurissement extraordinaire de la musique française au vingtième siècle et de mesurer en même temps le vide créé par la disparition de ceux qui l'illustrèrent dans des genres très différents. Tel est le principal mérite de ce volume où l'on regrette de trouver, à côté de précisions intéressantes, des erreurs documentaires, au demeurant assez minimes pour quiconque n'a point pénétré les problèmes musicaux du point de vue professionnel. Georges BERNARD.

Le Gérant : J. DUMOULIN. Impr. J. DUMOULIN, 5, rue des Gds-Augustins, Paris (VIe)

HACHETTE

ENSEIGNEMENT DU SECOND DEGRÉ

A. DEMANGEON, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

GÉOGRAPHIE

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE
Classe de 6e et Année Préparatoire des E. P. S. et des C. C.
par A. DEMANGEON
et A. MEYNIER, Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes
Un volume in-16, illustré, cartonné . . . . . **22 fr. 50**

LE MONDE MOINS L'EUROPE
Classe de 5e et 1re Année des E. P. S. et des C. C.
par A. DEMANGEON et A. PERPILLOU, Professeur à l'École Navale
Un volume in-16, illustré, cartonné . . . . . **25 fr. »**

L'EUROPE ET L'ASIE RUSSE
Classe de 4e et 2e Année des E. P. S. et des C. C.
par A. DEMANGEON et A. MEYNIER
Un volume in-16, illustré, cartonné. . . . . (*Paraîtra en août 1939.*)

LA FRANCE
Classe de 3e et 3e Année des E. P. S. et des C. C.
par A. DEMANGEON et L. FRANÇOIS, Professeur au Lycée Henri IV
Un volume in-16, illustré, cartonné . . . . . **26 fr. 50**

■ ■

J. ISAAC, Inspecteur général de l'Instruction Publique

HISTOIRE

L'ANTIQUITÉ
Classe de 6e et Année Préparatoire des E. P. S. et des C. C.
par G. DEZ, Professeur au Lycée de Poitiers
et A. WEILER, Professeur au Lycée Henri IV
Un volume in-16, illustré, cartonné . . . . . **25 fr. »**

LE MOYEN AGE
Classe de 5e et 1re Année des E. P. S. et des C. C.
par A. ALBA, Professeur au Lycée Henri IV
Un volume in-16, illustré, cartonné . . . . . **25 fr. »**

LES TEMPS MODERNES
Classe de 4e et 2e Année des E. P. S. et des C. C.
par A. ALBA
Un volume in-16, illustré, cartonné. . . . . (*Paraîtra en septembre 1939.*)

■ ■

COURS MALET, ISAAC et BÉJEAN

Introductions, plans, résumés, lectures, sujets de devoirs et d'exposés oraux, mémentos chronologiques.

L'ANTIQUITÉ
Année Préparatoire des E. P. S. et des C. C.
Un volume in-16, illustré, cartonné . . . . . (*Paraîtra en juillet 1939.*)

LE MOYEN AGE
1re Année des E. P. S. et des C. C.
Un volume in-16, illustré, cartonné. . . . . (*Paraîtra en août 1939.*)

LES TEMPS MODERNES
2e Année des E. P. S. et des C. C.
Un volume in-16, illustré, cartonné . . . . . (*Paraîtra en juin 1939.*)

Une série complète de paroissiens répondant à tous les besoins

pour les fidèles qui veulent comprendre le sens et la beauté des offices liturgiques.

L'ANNÉE LITURGIQUE,
par Dom GUÉRANGER.
Plus d'un million de volumes vendus à ce jour.

*

L'OFFICE DIVIN (de la Maison Mame)
Missel-Vespéral latin-français. Deux éditions : caractères ordinaires et gros caractères. - 215e mille.

*

MISSEL-VESPÉRAL n° 307
(de la Maison Mame)
Très complet; pratique; bon marché. (Vient de paraître)

*

LE LIVRE DU CHRÉTIEN,
par le R. P. FLEURY.
Missel - Vespéral - Rituel - Dévotions - 345e mille.

*

MON MISSEL,
par le Rme Dom CABROL.
Extrait de "l'Office liturgique". Le paroissien idéal pour les dimanches et fêtes. 260e mille.

*

PAROISSIEN EXPLIQUÉ,
par le R. P. FLEURY.
Nombreuses explications liturgiques et pieuses. 308e mille.

*

PETIT MANUEL PAROISSIAL,
par le R. P. FLEURY.
Paroissien populaire très pratique. Prix minime. 1620e mille.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Renseignements gratuits sur demande adressée à la

MAISON MAME

TOURS & 6, rue Madame, PARIS

qui envoie gratuitement ses catalogues de livres pour la jeunesse, de classiques, d'éditions liturgiques, de livres de prières et de littérature générale à toute personne lui en faisant la demande.

ÉTUDES

REVUE CATHOLIQUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

20 JUIN 1939

MONDES EN CONFLIT
« Un Cœur fier » ou le Refus du Partage. 721
LOUIS BARJON

L'ÉCOLE RURALE
En Terre de Chrétienté 744
L. ROBERT JEAN-YOLE

LE BALCON DU PACIFIQUE
Siam et Indochine. 753
PIERRE DÔ-DINH

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT
Les Conséquences pédagogiques. 762
PIERRE FAURE

LA VISION D'OSTIE
Un Nœud de Rencontres et d'Influences.. 782
JOSEPH HUBY

CHRONIQUES

LES DISQUES 789
GEORGES BERNARD

LES LETTRES
Qu'est-ce que la Poésie? 794
GUY CHASTEL

BULLETIN DE LITURGIE PRATIQUE
Conditions organiques d'une Liturgie vivante de la Messe. 809
PAUL DONCOEUR

REGARDS SUR LE MONDE. 825

LES LIVRES

TABLE DES MATIÈRES DU TOME CCXXXIX 863

VOIR AU VERSO LE TARIF D'ABONNEMENT

PARIS, 15, RUE MONSIEUR • TÉLÉPHONE : SÉGUR 74-77

UE BIMENSUELLE

MODERNISEZ VOTRE CHAUFFAGE

ÉCONOMISEZ 40 % ET PLUS

SEGOR

BRULEURS AUTOMATIQUE
CHAUDIÈRES AUTOMATIQUE
CALORIFÈRES AUTOMATIQUE

UTILISANT LES CHARBON
FRANÇAIS DE BAS PRI

CONFORT - ÉCONOMI

DES MILLIERS DE RÉFÉRENCES

SEGOR

MAGASIN D'EXPOSITION — CHAUFFERIE DE DÉMONSTRATIO

23, rue de la Pépinière - PARIS-8e Tél. : Europe 36-51 et 40-81

L'allemand appris en 3 mois

(RÉFÉRENCES)

par placement chez l'habitant (seul Français), méthode spéciale et cours individuels

à l'INSTITUT FRANÇAIS DE COLOGNE

Directeur : Abbé PRADELS, *docteur ès lettres (philologie), Officier de l'I. P.*

Aachenerstr. 88 — *PLUS DE 30 ANS DE SUCCÈS*

REPOS à 700 mètres d'altitude — Villaz, près Annecy (Haute-Savoie)

- BON ATTRAIT -

Voir Notice très détaillée « ÉTUDES » du 20 février 1939

ABONNEMENTS aux "ÉTUDES"

FRANCE	Le numéro. 4 fr. »	Un an..... 60 fr.	Six mois.... 31 fr.
ETRANGER :			
Pays à demi-tarif postal (1)...	» .. 5 fr. »	» ..... 80 fr.	» .... 41 fr.
Pays à tarif postal plein.....	» .. 5 fr. 50	» ..... 100 fr.	» .... 51 fr.

(1) Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Hollande, Hongrie, Irak, Italie, Lettonie, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Pérou, Perse, Pologne, Portugal et Col., Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovénie, Suisse, Tchécoslovaquie, Russie (U. R. S. S.), Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine, Uruguay, Venezuela.

Compte de chèques postaux : M. JALABERT. 155.55

AUBIER. ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI, PARIS

Vient de paraître :

COLLECTION « VIE INTÉRIEURE »

R. P. DE BOISSIEU, O. P.

SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SURNATURELLE

Étude de lecture très attachante, où ceux-là mêmes qui croient connaître Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus trouveront à réfléchir et à apprendre d'elle encore de précieux secrets.

Un volume : **18** fr.

COLLECTION « PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT »

A. N. WHITEHEAD

LE DEVENIR DE LA RELIGION

Traduit et préfacé par PH. DEVAUX

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE

Ouvrage qui a rencontré un très vif succès d'édition auprès du public anglo-américain. Son auteur, M. Whitehead, occupe un rôle de tout premier plan dans le mouvement des idées en Angleterre et aux États-Unis.

Un volume : **18** fr.

G. W. F. HEGEL

LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'ESPRIT

Traduit par JEAN HYPPOLITE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

Le traducteur ne s'est pas dissimulé la difficulté de la tâche ; il a tenté de rendre le mouvement des textes hégéliens et de présenter une traduction aussi simple et exacte que possible. Il a ajouté des notes, extraites d'un travail sur la Phénoménologie, qui justifient la traduction de certains termes et donnent la signification générale des mouvements dialectiques les plus difficiles de cette œuvre.

Un volume : **60** fr.

COLLECTION DES CLASSIQUES ÉTRANGERS

POÈMES ET FABLEAUX

DU MOYEN AGE ALLEMAND

Traduits par A. MORET

DOCTEUR ÈS LETTRES, CHARGÉ DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE

Une série de bibliographies, de notes et d'études littéraires, au courant de l'état actuel de chaque problème, permet de situer chaque poème dans son milieu, de se retrouver avec aisance dans le dédale des idées du temps.

Un volume : **25** fr.

ESSAIS PHILOSOPHIQUES

A.-D. SERTILLANGES

LE CHRISTIANISME ET LES PHILOSOPHIES

Un volume : **70** fr.

DOSSIERS DE L'ACTION POPULAIRE

BIMENSUELS

NUMÉRO 425 **10 JUIN 1939**

L'avenir du métayage : Projets de réforme et réaction paysanne. — I. Le métayage en France à l'heure actuelle. — L'angoissant problème de la jeunesse ouvrière : Travail et chômage. — A travers les réalisations sociales de l'Armée du Salut (*suite*). — Les 40 heures au B. I. T. : Mort ou sommeil ? — La chasse au dénicheur d'Epargne : Réglementation légale du démarchage.

ACTUALITÉS ET DOCUMENTS

Les hauts salaires des ouvriers munitionnaires. — Le métayage en France. — La situation économique. — Bibliographie juridique et économique.

Administration : *ÉDITIONS SPES*, 17, rue Soufflot, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	brochés	en fiches
FRANCE	56 fr.	61 fr.
ETRANGER à demi-tarif	72 fr.	77 fr.
ETRANGER à plein tarif	85 fr.	90 fr.

CRÉDIT FONCIER D'ALGÉRIE ET DE TUNISIE

L'Assemblée générale ordinaire du 26 mai dernier a approuvé les comptes pour 1938 et a fixé le dividende à 25 francs par action. Un acompte de 10 francs ayant été payé le 1er mai, le solde sera mis en paiement à partir du 1er juillet prochain.

L'Assemblée a réélu comme Administrateurs : MM. R. DE CAIX, R. DAVID, M. OLIVIER, A. BORGEAUD et A. DOUDRAY ; MM. DAMIEN DE MARTEL et A. BERNARD ont été élus administrateurs, en remplacement de MM. DELARUE et DUMAS, démissionnaires.

Henri DIDIER, Éditeur, 4 & 6, Rue de la Sorbonne, PARIS

NOUVEAUTÉS

HENRI CHAMARD

PROFESSEUR HONORAIRE A LA SORBONNE

HISTOIRE DE LA PLÉIADE

Titulaire pendant dix-sept ans de la chaire d'Histoire littéraire de la Renaissance, M. Henri Chamard nous donne aujourd'hui la somme de ses travaux sur les grandes questions et les grandes œuvres que présente l'évolution de la Pléiade, jusqu'à présent trop mal connue.

TOME I (**Des origines à 1552**). Un vol. grand in-8 de XII-380 pages, broché . . . . . **70** fr.

TOME II (**1553-1563**). Grand in-8 de 400 pages, broché. . . **70** fr.

GEORGES DOUTREPONT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN BELGIQUE

Œuvre d'histoire littéraire, d'érudition et de critique, le Précis de M. Doutrepont est en même temps une magnifique contribution à la conscience nationale de la Belgique.

Un volume in-8 carré de XII-396 pages, avec 186 illustrations documentaires, relié pleine toile . . . . . **45** fr.

HENRI LICHTENBERGER

PROFESSEUR HONORAIRE A LA SORBONNE

GOETHE

Une des œuvres capitales du germanisme français.

Deux volumes de la *Collection des Grands Écrivains Étrangers :*

TOME I : **La Personnalité, le Savant, l'Artiste.** In-12, br. **18** fr.

TOME II : **Histoire, Métaphysique et Religion.** In-12, br. **18** fr.

COMMENT CONCILIER VACANCES ET TRAVAIL SCOLAIRE

Nous voici à la veille des vacances, et dans bien des familles la joie du départ est obscurcie par la pensée que tel ou tel des enfants a pour octobre un examen à préparer.

Mais ce souci disparaît pour les parents qui s'adressent à l'École Moderne de la rue Violet.

Cet établissement assure pendant l'année scolaire des cours complets primaires et secondaires, que suivent de nombreux élèves dispersés aux quatre coins de la France et même du monde.

Pendant les vacances, et c'est ce qui nous intéresse aujourd'hui, l'École Moderne permet aux candidats malheureux de faire une revision sérieuse, méthodique, complète, des programmes des divers baccalauréats, sans renoncer pour cela au bénéfice physique de quelques semaines au grand air.

N'est-ce pas un gros avantage de pouvoir partir en vacances avec l'assurance d'être guidé par les professeurs les plus qualifiés (agrégés et licenciés) qui deviennent ainsi, à distance, pour chaque candidat, autant de précepteurs spécialisés ?

A feuilleter ces cours, le désir vous prend déjà de travailler : comme tout le programme est bien divisé, clairement exposé ! Comme on a prévu d'avance les difficultés que peuvent rencontrer les élèves pour soutenir leur effort sans le supprimer ! Comme on a multiplié les conseils pour signaler et expliquer les points essentiels du programme !

Une lecture attentive des leçons montre encore que tout ici concourt à « donner une méthode » qui permet de coordonner des connaissances trop souvent éparpillées.

Les devoirs rédigés par l'élève sont soumis à la correction de professeurs aussi compétents que dévoués dont les explications abondantes constituent de véritables leçons particulières.

Après un travail régulier que l'élève fait avec plaisir parce qu'il sent qu'on s'intéresse à lui, faut-il s'étonner des succès obtenus dont le taux éloquent suffit à résumer la valeur de cet enseignement : moyenne de 75 p. 100 maintenue depuis l'application du nouveau programme du Baccalauréat ?

Par ailleurs, la recommandation de Son Éminence le cardinal Baudrillart, qui vint bénir l'Ecole en ses débuts et lui témoigne la plus grande bienveillance, celle de M. l'Abbé Bethléem, celle du Congrès de l'Alliance sont de sûres garanties de l'esprit qui préside à cet enseignement.

L'ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE, 50 bis, rue Violet, Paris-15e, répondra par courrier à toute demande de renseignements sur ses cours généraux et sur ses cours de vacances, soit pour les baccalauréats, soit pour toutes les autres classes.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS — PARIS

MARGUERITE-BOURCET

Un couple de tragédie

LE DUC
ET
LA DUCHESSE D'ALENÇON

Fiancée toute jeune au trop fameux Louis II de Bavière, la rupture des fiançailles de Sophie-Charlotte de Wittelsbach fut provoquée par le passage fortuit du duc d'Alençon en Bavière : les deux jeunes gens ayant été frappés du coup de foudre.

C'est toute l'histoire de leur vie que Marguerite-Bourcet a racontée dans ce livre qu'elle a mûri, poli pendant vingt années et qu'elle termina tout juste avant de mourir.

Ce livre vient à point en ces temps où nous avons tant besoin de relèvement moral ; il nous offre le double exemple : d'une duchesse d'Alençon qui parvient à vaincre une émotivité quasi-maladive ; d'un duc d'Alençon qui sut allier le plus fervent patriotisme à l'amour passionné de la paix.

Un volume in-8 illustré . . . . . 30 fr.
Il a été tiré 35 exemplaires sur papier de Rives. . . . . . 75 fr.

LOUIS MASSOUTIÉ

JUDAÏSME ET MARXISME

Écrire un ouvrage sur les rapports du Judaïsme et du Marxisme est une tâche malaisée. Le plus redoutable écueil c'est de prendre position dans les querelles partisanes et d'enlever ainsi tout crédit à sa thèse, quelle qu'elle soit.

M. Louis Massoutié l'a fait en observateur impartial et compréhensif.

Un volume in-16 . . . . . 15 fr.

LA SUSPENSION
LA MEILLEURE DU MONDE
...à l'avant comme à l'arrière, à toutes les allures et sur tous les terrains, constitue actuellement l'apanage indiscuté de la
„DYNAMIC"
qui réunit par ailleurs toutes les qualités de la voiture moderne
SÉCURITÉ absolue - direction double attaquant individuellement les roues indépendantes ; braquage optimum - tenue de route inégalée - freins hydrauliques très puissants à double pompe - stabilisateur - carrosserie entièrement en acier à pavillon blindé et formant avec le châssis un bloc indéformable visibilité totale panoramique
SURETÉ - moteur indéréglable à six cylindres - culasses aluminium - chemisage acier - organes de transmission perfectionnés simples et robustes - 4 vitesses hélicoïdales silencieuses - roue libre
SOBRIÉTÉ - moins de 13 litres d'essence aux 100 kilomètres
SIMPLICITÉ d'emploi et d'entretien assurant : une parfaite aisance de conduite - un usage synonyme d'agrément et de quiétude - un ensemble de soins de détail n'exigeant pas plus de quelques minutes par semaine.
24 CHAMPS-ELYSÉES
PANHARD
19 AV. D'IVRY - PARIS

VOULEZ-VOUS

être tenu **GRATUITEMENT** au courant
du mouvement littéraire, religieux et social ?
Si oui, envoyez votre adresse à l'

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE

qui vous expédiera franco son dernier catalogue

CHOIX DE BONS LIVRES

(Liturgie, spiritualité, théologie, sociologie,
littérature catholique, archéologie,
beaux-arts, etc.)

Pour recevoir, rapidement et aux meilleures conditions, ***TOUS LES OUVRAGES*** *dont vous avez besoin, adressez vos commandes en toute confiance à l'*

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE
14 bis, rue Jean Ferrandi, Paris-6e

COMPTES POSTAUX

PARIS : 195-93	BELGIQUE : 3505-71
HOLLANDE : 1456-63	SUISSE : I 5138

MONDES EN CONFLIT

II. — Refus du Partage[1]

Ce serait toutefois étrangement nous méprendre et fausser les données du problème que nous propose *Un Cœur fier*, que nous imaginer Suzan ayant, dès l'instant qu'elle s'engage dans la voie du mariage, une vue *claire* de ses contradictions intimes et une volonté *précise* de parvenir à les résoudre. Socrate pouvait bien, à l'avance, soupçonner l'impasse où ne manquerait pas de l'acculer la multiplicité de ses richesses. Mais Socrate était un homme. Semblable clairvoyance, il faut le reconnaître, est rarement le fait d'un cœur féminin. Ce n'est qu'à la longue que s'imposera à la conscience de Suzan la fatalité d'un conflit entre cette *Femme* et cet *Artiste* qu'elle porte en elle. Au jour où lui sera révélée l'incompatibilité de ces deux tendances, ne sera-t-il pas trop tard pour choisir ? Envers son foyer comme à l'égard de sa vocation de sculpteur, Suzan se trouvera engagée déjà. Dès lors le choix lui semblera presque inhumain et pratiquement impossible. On mesure ici la profondeur du drame.

En quelques pages, qui sont un pur chef-d'œuvre d'exposition, Pearl Buck nous introduit au vif de cette confusion initiale, au mystère de cette âme obscure, où deux aspirations se font jour, sans que rien permette encore de les pouvoir différencier. Le roman s'ouvre sur les fiançailles de Suzan avec Marc :

> Je veux être la meilleure des femmes et la meilleure des mères. Je veux faire un tas de belles choses en pierre et en bronze, des choses qui dureront. Je veux voir le monde et les gens. Il n'y a pas de choses que je ne désire.

Déclaration tout ingénue. A quel déchirement la condamne cette ambition démesurée, Suzan est bien loin de le prévoir.

1. Voir *Études* du 5 juin : I. *A travers l'Œuvre de Pearl Buck.*

« Marc, ça vous ennuierait-il, quand nous serons mariés, que je me mette sérieusement à la sculpture ? »

Elle ne songe point à faire ombrage à celui qui va devenir son époux. C'est une parole de confiance, un projet candide et joyeux dont sa tendresse lui fait part. Elle fait don tout à la fois de son talent et de son cœur. Double offrande dont l'art de Pearl Buck nous trace cette image exquise :

Elle dit : « Je veux faire votre buste, Marc. Vous avez une tête superbe. Laissez-moi la regarder. »

Elle s'assit et tourna la tête de son fiancé vers la clarté de la lune. Elle passa des mains délicates, sensitives, sur ses contours. Elle voyait comment il faudrait s'y prendre pour commencer. Une ferme et vigoureuse pression sur l'argile donnerait cette courbe profonde et plastique à la base du cerveau ; des pouces solides, tournés vers l'intérieur, creuseraient les larges orbites. Une aspiration douloureuse, familière, profonde, s'empara d'elle. Le clair de lune et le chêne disparurent. Marc lui-même s'estompa. Seule sa tête grave, aux traits accusés, demeurait entre les mains de Suzan. Elle songea avec un ardent désir au tas d'argile humide sous le linge mouillé dans la petite alcôve attenant à sa chambre. Elle s'agita, puis se calma de nouveau.

C'était par trop ridicule de vouloir quitter son amoureux, un soir au clair de lune, pour modeler son buste dans de l'argile. Elle attira contre sa poitrine la tête de Marc. Cette tête vraie et chaude sur son sein, n'était-ce pas une chose meilleure, infiniment meilleure ! Elle devrait prendre garde à ne laisser échapper aucune des chaudes réalités tandis qu'elle en ferait l'image.

Ce geste de la fiancée prolongeant celui de l'artiste ! Est-il rien de plus naturel et de plus charmant ?

Plus tard, le sentiment maternel naîtra, de même, chez Suzan de l'enthousiasme du sculpteur. Une dame, de ses connaissances, lui a commandé, pour son jardin, un Cupidon de marbre... « Comment, se demande Suzan, le corps d'un petit enfant est-il fait? » Elle court chez son amie Lucile qui s'apprête à baigner Tommy. C'est en artiste qu'elle considère d'abord les formes du bébé, faisant provision d'images en vue de l'ouvrage à fournir. Soudain la femme s'émeut en elle : « Oh, le beau Tommy ! s'écrie-t-elle. Comment peux-tu faire autre chose, toute la journée, que de t'amuser avec lui ? J'en veux des douzaines. »

Et quand, devenue mère à son tour, elle serrera pour la première fois dans ses bras sa petite fille Marcia, alors, par un phénomène inverse, le secret plaisir de l'artiste viendra se mêler à son bonheur :

Elle venait de palper la forme solide de Marcia avec une joie qui dépassait celle de la mère. C'était un corps beau et parfait, chaque ligne impeccable, et c'était elle-même qui l'avait fait. Elle sourit, poussa un soupir et s'endormit.

Un sens commun de la *création* rejoint donc jusqu'ici les deux parts de son âme. Vient-elle à manquer l'une de ses statues, elle se consolera, songeant que peut-être elle ne deviendra jamais un véritable sculpteur, mais qu'en tout cas « elle saurait créer de la vie, elle y était résolue ». Un autre jour, nous la retrouvons dans le grenier de sa maison, aménagé par elle en atelier de travail. Elle vient d'achever un enfant d'argile :

Elle le contempla longuement, réfléchissant sur ce visage. Une forme se dessinait dans son sein avec la même sûreté que ses deux mains avaient eue pour modeler cette glaise. Une chose était aussi incompréhensible que l'autre. Ici, dans ce grenier nu, elle n'arrivait pas à voir laquelle des deux créations avait le plus de valeur. L'enfant de son corps serait-il doué de plus de sensibilité que cette créature issue de son cerveau ? Elle se sauva en hâte, avec le vif désir d'échapper à tout cela.

Simple saisie confuse d'une complexité intérieure plus émouvante que tragique. Suzan ne prévoit guère quels tourments l'avenir lui réserve. Loin de sembler devoir s'exclure, la *Femme* et l'*Artiste* lui paraissent bien plutôt appelées à se fondre, en elle, en une collaboration mystérieuse. Ame ambitieuse et candide, Suzan est celle dont Pearl Buck nous dira : « Elle avait vécu d'une manière naturelle et inconsciente, comme un enfant, par chacun des côtés de sa nature. »

***

La vie et le temps vont se charger, en développant et approfondissant en elle chacun des caractères de sa double nature, d'en accuser les divergences.

Mais le sens de cet imminent conflit risquerait de nous échapper, je pense, si nous ne faisions plus ample connaissance avec l'un comme avec l'autre des antagonistes de ce drame. Combien réellement Suzan est femme, combien profondément elle est artiste, c'est ce qu'il nous faut clairement apprendre.

Assimiler son cas avec celui d'une Madame Bovary par exemple serait commettre lourde erreur. Cœur divisé, elle aussi, mais tout entière et uniquement tendue vers l'horizon romanesque de sa nature, prisonnière d'un mariage malheureux, d'une vie banale et détestée, dont elle ne parviendra à s'affranchir que par la mort, l'épouse de Charles Bovary n'a, c'est bien clair, rien de commun avec cette femme merveilleusement équilibrée, ardemment fidèle au double idéal qui lui est cher.

Si l'on écrivait l'histoire de Suzan sous la forme de deux vies parallèles, à la façon dont Pearl Buck raconta Andrew et Carie, l'une et l'autre de ces existences nous paraîtrait vivante et profonde.

Épouse, mère, amante, Suzan connaîtra d'abord toute la gamme des richesses du cœur féminin.

Ce n'est point par force ni comme à regret qu'elle est devenue la femme de Marc. Elle-même a souhaité cette union : « Entre toutes les choses qu'elle désirait, se marier venait en première ligne. » Dans un élan spontané de son cœur, elle voudra hâter le jour des noces :

> Elle voulait être à lui par-dessus tout. Aucun autre besoin en elle n'atteignait à cette profondeur. « Marions-nous bientôt, murmura-t-elle. Le mois prochain au lieu de juin. »

Le besoin de s'accrocher, de se fixer et de *dépendre*, si naturel au tempérament de la femme, tourmente son cœur de jeune fille. Serrée entre les bras de son fiancé, elle reconnaît se sentir « diminuée » et trouver à cette sensation une douceur nouvelle et profonde.

Plus tard, dans leur heureuse maison, la présence de Marc suffira à l'emplir d'une joie parfaite.

> Il leur était si dur de se séparer le matin, que leur appréhension

commençait dès l'instant où Suzan versait à Marc sa deuxième tasse de café. Il regardait alors la pendule, et disait solennellement : « Encore dix minutes. »

Elle se précipitait, retournait la pendule, afin d'en masquer le cadran, et approchait sa chaise de celle de Marc. La maison, lui semblait-il, serait intolérable sans lui, par trop vide.

Marc absent, les soins du ménage l'accaparent pourtant et la consolent. N'est-ce point encore vivre avec lui que d'employer à l'embellissement de leur intérieur ces doigts de fée que le ciel lui a donnés?

Elle courait d'un bout à l'autre de la maison, créait de la propreté, installait leurs affaires sur une base ordonnée. Puis elle entrait dans chaque pièce et, comme si elle la peignait, elle l'examinait dans son ensemble, étudiait les moindres détails, le dessin d'un fauteuil, la ligne que trace la chute d'un rideau, la tache de couleur d'un tableau, l'accent d'une fleur.

Heureuse et comblée, « elle s'entourait étroitement de l'amour de Marc, comme d'un manteau chaud, enveloppant, et n'entreprenait rien de grand, pas même en rêve ».

Ce n'est pas qu'elle considère le mariage comme un tête à tête égoïste. Une mère sommeille en Suzan. Elle ne peut souffrir l'idée d'un ménage sans enfants, et rit de son amie Lucile qui se plaint d'avoir déjà trois bébés. Dans ses rêves de fiancée elle n'avait pas vu passer seulement « la petite maison dans laquelle ils habiteraient, les rideaux bleus, la table servie avec un repas parfait cuisiné par elle », mais encore et surtout « des enfants sains avec ses yeux et la bouche de Marc ». Aussi sera-t-elle la première à manifester à son mari son désir d'avoir un bébé. John naîtra et Marcia ne tardera guère à le rejoindre. Dès lors le roman fourmille en scènes joyeuses et charmantes : la jeune mère ne s'appartient plus, deux petites vies exigeantes se disputent son temps et sa pensée. Dépendance nouvelle, qui répond si bien à son désir.

« Qu'as-tu envie de faire ce matin ? » demanda-t-elle à John d'un air sérieux.

Il réfléchit, puis déclara gravement : « Je veux faire des pâtés de sable.

— Très bien. Je vais te mettre un tablier et chercher un seau

d'eau. Seulement, je te demande de me garder tous tes gâteaux pour que je les voie.

— Oui, bien sûr ! »

Il y avait Marcia à baigner et à nourrir, et elle s'y adonna avec joie. Chacun de ces instants lui appartenait pour être vécu.

Hélas ! ce trop parfait bonheur sera court. Marc mourra bien vite, et Suzan restera seule avec John et Marcia. Mais son mari l'a aimée, cela du moins elle en est sûre. Le souvenir de ce qu'il fut pour elle prolongera, au foyer, sa présence.

Suzan n'a jamais pu comprendre ces femmes — comme il s'en trouve tant autour d'elle — qui peuvent songer à l'amour autrement qu'à un lien solide et fidèle, fortifié par l'espérance des petits enfants à naître. Sa sœur Mary, en tout si différente d'elle, s'est toquée du jeune Michaël, a décidé de partir avec lui, mais se refuse à l'épouser. Ils entendent tous deux garder leur liberté. Suzan s'est efforcée bien vainement de la raisonner.

« Je me demande pourquoi les femmes se figurent qu'un homme et une paire d'enfants sont toute l'existence, dit Mary.

— C'est la terre d'où croît la vie, dit Suzan. Si tu refuses de te marier, Mary, tu n'auras jamais de racines profondes.

— Je ne tiens pas à avoir de racines profondes, dit Mary... Malgré tout ce que tu diras, Suzan, nous ne verrons jamais les choses de la même façon...

— Il me faut tout, déclara Suzan. Je ne peux pas me rétrécir, à ta manière. J'avais besoin d'avoir des enfants, de sentir la vie se répandre en moi, non pas comme une pluie sur ma tête, mais profondément, une source jaillissante. »

Une chose pourtant jusqu'ici manque à Suzan, qui peut-être n'ajoutera guère à son bonheur, capable du moins de lui révéler à elle-même une profondeur encore inconnue de sa nature féminine. L'amour qu'elle éprouvait pour Marc était un sentiment paisible, tendre bien sûr, mais sans passion. Et voici qu'après son veuvage la rencontre qu'elle fait de Blake ouvre son cœur à toutes les violences de l'amour. Elle connaîtra les nuits sans sommeil, le tourment du désir et la fièvre des sens. Amour que, fidèle à ses principes, elle exigera légitime. Mais le lien conjugal ne détruira point l'être nouveau soudainement créé en elle.

Elle savait à présent que Blake avait découvert en elle une femme qui sommeillait jusqu'à sa venue. Près de lui elle devenait cette femme craintive, frémissante, pleine d'ardeur et vivante, vivante !

Jamais connut-elle jusqu'à ce jour un tel besoin de dépendance ? Dans un élan de tout son être elle se perd et s'abandonne. « Merci, Blake, de m'aimer ! » s'écrie-t-elle, si humble, si soumise, si reconnaissante, et si femme !

***

Authentique et profond à l'égal de sa nature féminine nous apparaît son tempérament d'artiste. L'art n'est point chez Suzan une distraction passagère, un passe-temps frivole et léger, mais une nécessité vitale.

Très grand sculpteur, et douée comme on en voit peu, elle va réussir et « percer », atteindre à la gloire, en dépit des difficultés que les faiblesses de son sexe semblent devoir accumuler sur sa route. Ses premières œuvres, le Cupidon, le buste de Michaël, la font remarquer de son entourage. « Vous êtes lancée, Suzan ! » constate bientôt Mrs Fontane, dans un nombreux cercle d'amis. Barnes lui-même, le maître incontesté, a deviné là mieux qu'un talent modeste. On en avertit Suzan : « Il a vu votre buste, il a crié : Qui a fait ça ? » A la suite de leçons prises avec Barnes, Suzan réussit un groupe extraordinaire (un homme, une femme, un enfant), sujet tiré de sa propre vie. A quelque temps de là, un télégramme enthousiaste du maître lui apprend que son groupe a été primé au concours Halfred Mead. Après la mort de Marc, Suzan part pour Paris, afin d'y continuer ses études. Elle exécute alors *la Femme agenouillée*, *l'Américaine noire*, *les Américains du Nord*, *le Mineur gallois*, qui, exposés aux côtés des *Titans* de Barnes, lui méritent les éloges de la critique. Et c'est le triomphe final : l'exposition à New-York de l'ensemble de ses œuvres. Le nom de Suzan Gaylord est désormais entré dans l'histoire.

Mais ce n'est point pour le succès que Suzan a travaillé. Un besoin autrement impérieux que celui d'une gloire périssable l'a contrainte à pétrir la glaise, à s'armer du marteau

du sculpteur : un ordre inéluctable, surgi des profondeurs de sa nature ! Comme elle en devinait la douloureuse et enivrante approche !

Un désir s'agitait en elle, profond, aveugle, le désir intolérable, doux, sombre et solitaire, qu'elle connaissait si bien et ne pouvait partager avec personne..., l'effrayant et beau désir, qui faisait irruption en elle, comme le flot d'une fontaine qu'on descelle.

Un jour, Suzan surprend Jane, sa domestique, en train d'essuyer ses bras mouillés devant l'évier de la cuisine :

« Ne bougez pas ! » lui dit Suzan, car elle venait soudain d'apercevoir Jane dans son essence, la femme humble au regard inquiet, entourée de ses pots et de ses marmites... Jane fixait des yeux Suzan. Elle conservait son expression habituelle, effarée, suppliante, et Suzan se hâta de pétrir l'argile, de commencer à modeler, à représenter cette créature à l'aide de gestes prompts et sûrs, au milieu d'un silence terrifiant.

Mais Suzan est trop profondément artiste pour accepter de se fier uniquement à l'inspiration. Seule l'étude, elle le sait bien, donnera à ses dons naturels le développement qu'exige le grand art. Sur le conseil de Michaël, elle ira trouver Barnes. Il nous faut présenter ici l'extraordinaire personnage qui désormais sera son maître.

Il la dévisagea sous des sourcils en broussaille, des cheveux noirs et rudes. Il était aussi poilu qu'un gorille.

« C'est vous, la femme en question ? entrez. Bon travail que cette tête, mais abominablement moulé. Vous l'auriez mieux faite vous-même.

— Je n'en sais pas très long, dit-elle, honteuse...

— Asseyez-vous », dit-il, et elle s'assit sur une caisse, sans rien voir.

Il demanda brusquement :

« Que désirez-vous?

— Je n'en sais rien, dit Suzan. Je ne suis pas sûre de vouloir quoi que ce soit. »

Il frotta son large nez plat avec un index épais.

« Vous ferez bien de rester ici et de regarder autour de vous jusqu'à ce que vous sachiez à quoi vous en tenir, fit-il irrité. Je reviendrai dans un moment. Si vous n'y êtes plus, j'en conclurai que vous ne désirez pas mes services. »

Avec un pareil bonhomme, Suzan ne risque guère de perdre

son temps. C'est lui qui l'obligera à abandonner la glaise pour s'attaquer au marbre. « La boue est plus facile, surtout pour une femme », a-t-il dit, dédaigneux. Mais le marbre est plus durable. Toute femme qu'elle est, Suzan adoptera le marbre. Elle s'initiera au dur maniement du ciseau, stimulée par les hurlements du terrible mentor :

« Vous ne ciselez pas un sacré chandelier ! Vous n'êtes pas une artiste pour boutique d'étrennes ! Frappez. Frappez droit, ferme et net !... Oubliez à tout jamais que vous êtes une femme. Dieu l'a oublié. Creusez davantage cette ligne, plus profondément, d'un coup plus sûr ; c'est ça, c'est ça, c'est ça ! »

La nuit, les épaules lui faisaient si mal que la douleur l'empêchait de dormir, mais elle refusait d'être prise en pitié sous prétexte qu'elle était femme.

Les exigences de Barnes ne feront que croître avec le temps. Il entend orienter son élève vers un art plus personnel et plus vrai.

« Il faut bûcher votre anatomie, lui dit-il... Il faut que vous connaissiez l'intérieur, sans quoi vous continuerez à photographier... Copier, copier, copier, je vous dis qu'il faut vous arrêter de copier ! Un sculpteur construit par l'intérieur, il édifie ses gens comme Dieu les crée. »

Ces conseils trouvaient en Suzan une terre toute préparée à les recevoir. Perfection et vérité dans l'art, n'était-ce point son plus cher désir? « O la belle joie d'atteindre à la perfection ! » s'était-elle écriée un jour. Jadis, les fausses notes de sa sœur Mary, jouant *Consolation* de Mendelssohn, lui causaient une intolérable souffrance. Et n'avait-elle pas été cette petite fille obstinée qui avait résolu de confectionner elle-même sa robe de jeune mariée, qui, disait-elle, lui apparaissait « nettement différente de toutes les autres » ?

A la fin de sa longue carrière d'artiste, son *Mineur gallois* apparaîtra bien comme le modèle de cet art si personnel et si pur.

Elle avait senti l'homme se faufiler sous terre. Ses yeux ressemblaient à des yeux d'aveugle auxquels on a volé la lumière, et elle les fit ainsi. Ses mains étaient de larges griffes comme celles d'une taupe, puissantes et hors de proportion avec le corps voûté, et elle

les fit ainsi. En effet, chaque œuvre était meilleure que la dernière. Elle avait marché tout droit, de l'avant, et ce n'était là que le début.

***

Voilà donc les deux aspirations qui se partagent le cœur de Suzan. Combien riches l'une et l'autre, nous le savons maintenant. Mais, hélas ! combien différentes : l'une voulant Suzan entièrement dépendante et l'autre libre, la première l'invitant à se conformer en tout au genre de vie habituel de son sexe, à se satisfaire aux limites de sa maison, la seconde lui ordonnant de se faire forte et résolue comme un homme, ouvrant à son ambition des perspectives infinies.

Consciente peu à peu des difficultés qui s'annoncent, Suzan accepte le combat et hardiment se refuse au partage.

Pourquoi ne resterait-elle pas telle que la naissance l'avait faite, et n'aboutirait-elle pas à tout, — à être tout à la fois, — non pas ouvertement, avec ostentation, comme certaines femmes qui réclament leur droit à la liberté pour se sentir indépendantes plutôt que pour agir? Marc ne la satisferait jamais complètement, il est vrai. Mais elle ne pourrait se passer de lui... Son travail non plus ne la contenterait pas pleinement. Si elle avait mené l'existence de David Barnes, passant des journées entières à sculpter, modeler, créer, le soir venu, après des heures d'oubli, elle aurait réalisé ce qui lui manquait. Car l'existence de David Barnes avait en son genre des limites... Mais elle-même avait besoin de vivre autant que de créer. Les deux aspirations étaient jointes en elle, et elle ne pouvait rien retrancher à sa vie... Personne — ni Marc, ni David Barnes, qui la réclamaient chacun à sa manière. Elle répondrait aux besoins de l'un et de l'autre, car dans les deux cas elle se donnerait à cœur joie à sa tâche.

C'est par un certain rythme d'alternance qu'elle se promet tout d'abord de conserver cet équilibre. Attentive à ne jamais favoriser l'un de ses attraits au détriment de l'autre, s'interdisant toute négligence coupable dans l'accomplissement de son double devoir, ne saurait-elle réussir?

Jadis, partant en voyage de noces, elle avait compris d'elle-même combien il eût été ridicule d'emporter dans son bagage son nécessaire de modelage. Par contre, au cours des longues journées où le travail de Marc la laisse seule à la maison, elle ne s'est point fait scrupule, les travaux du

ménage terminés, de revenir à sa chère argile. Elle a su tout concilier jusqu'ici ; à l'avenir elle continuera. Qu'un devoir domestique la réclame, l'artiste saura céder le pas. C'est ainsi que, sur le point d'être mère, elle achètera des écheveaux de laine bleue et se consacrera tout entière à la layette du bébé. Avant de partir pour la clinique où elle donnera le jour à John, elle fermera à clef son grenier, certaine, cette fois, de n'y point remonter avant longtemps. Mais lorsqu'elle apprendra que Barnes la recherche, quelque chose alors lui dira qu'elle *doit* lui rendre visite. Elle saura cependant rester sourde aux appels de ce dernier qui la presse de « parquer la smala » et de ne plus songer qu'à son art.

En janvier, le facteur lui apporta une mince enveloppe bleue, timbrée de Paris... Elle venait de David Barnes, une brève question griffonnée à travers la feuille de papier.

« Pourquoi perdez-vous tout ce temps? » demandait-il, les traits carrés et noirs de son écriture tracés sur la page bleue.

Elle sourit, froissa la lettre dans sa main et la jeta. Son enfant naîtrait en juin.

S'il arrive, un jour ou l'autre, à Suzan de manquer quelque peu à cette règle qu'elle s'est fixée, elle se ressaisit bien vite.

« Je ne veux manquer à aucune tâche. J'arriverai à être à la fois épouse, mère... et moi-même. » Elle s'était montrée insouciante, négligente... A l'avenir elle saurait mieux s'organiser. Elle s'efforcerait de s'abandonner plus complètement, de s'absorber davantage dans sa vie de chaque heure.

Mais, hélas! de jour en jour l'exacte observation de cette alternance s'avère plus difficile. Suzan, en dépit de ses efforts, va se trouver, par la force même des circonstances, exposée cruellement au double péril dont elle entendait se garder. Voici que successivement, en effet, l'*Artiste* en elle va presque réussir à supprimer la *Femme*, puis la *Femme* à étouffer l'*Artiste*. Les deux parties du roman, la première relative à sa vie commune avec Marc, la seconde à sa rencontre avec Blake, vont nous décrire ce double drame.

***

« J'ai commencé votre buste. Voulez-vous le voir ? a demandé Suzan à Marc. — Je suis trop pressé », répond ce dernier.

Certes Suzan n'est pas assez sotte pour s'offenser de ce refus. Pourtant, ce peu d'empressement de Marc à voir les ouvrages de sa femme n'est-il pas déjà l'indice de la divergence de leurs goûts ? L'art est chose sacrée pour Suzan, et Marc n'y voit rien qu'un jeu.

Suzan aime se promener dans la petite forêt, « aux profondeurs enchevêtrées », attenante à leur maison. Marc, à vrai dire, ne s'y plaît guère. « Suzan l'y avait entraîné le dimanche d'avant, et il l'avait suivie, gardant auprès d'elle un silence obstiné. » C'est bien ! ils n'y retourneront plus ! Le désaccord n'est pas très grave. C'est là pourtant tout un symbole. Ces quelques arbres sont pour Suzan l'image de ce monde de beauté où elle ne pourra désormais s'aventurer que solitaire.

L'art épaissira de jour en jour le mur qui sépare les deux époux. Triomphant insensiblement de ce tendre sentiment de dépendance où se complaisait la femme, il va finir par affranchir Suzan. Matériellement d'abord : car les quelques travaux qu'elle exécute vont lui fournir des revenus de plus en plus considérables. Bien sûr, c'est au bien-être des siens qu'elle en consacrera l'usage. Mais son mari en prend ombrage. « Un homme préfère nourrir lui-même sa famille, avoue-t-il. Il fait figure de triste sire quand il n'arrive même pas à acheter le nécessaire pour son bébé. » Suzan a deviné le chagrin dont elle est cause, mais se refuse à céder devant ce caprice. Un jour, elle a gagné 700 dollars. « Elle venait d'écarter, ce matin-là, les frêles murailles de cette maison, la maison de Marc, qu'il travaillait si fort à maintenir autour d'elle. Elle avait passé au delà. » Mais son mari devrait comprendre. « Aucune raison n'existait qui l'empêchât de dire à Marc : « Mon chéri, puisqu'il y a un travail à portée de ma main, pourquoi le laisser de côté ? »

Mais c'est sur le plan spirituel qu'un désaccord plus grave

va bientôt apparaître. L'art est ce dieu tyrannique, jaloux et dévorant qui, lui, n'admet aucun partage. Chaque fois déjà qu'elle s'installait à son piano, Suzan avait eu l'impression soudaine d'oublier Marc. Mais la création artistique, dont le petit grenier est le théâtre, l'absorbe de façon plus totale.

La maison disparut sous ses pieds, et au-dessus de sa tête le toit du grenier se retira. Elle ne se souvenait de rien, ni de personne... Elle se tenait là et faisait un enfant avec de l'argile... Lorsque Suzan eut terminé, elle regarda fixement son œuvre... Le visage, tourné vers elle, semblait lui demander : « Pourquoi suis-je né ?

— Je n'en sais rien », répondit-elle tout haut. Sa voix éveilla un écho dans la pièce vide et soudain elle sentit le crépuscule autour d'elle. Elle regarda par la fenêtre et, au loin, derrière la forêt, elle aperçut le sombre coucher de soleil trop rouge...

« J'ai travaillé toute la journée », se dit-elle éblouie, tandis qu'elle enlevait sa blouse et lissait ses cheveux. Puis elle pensa : « Marc va rentrer ! Marc ! » Elle n'avait pas songé à lui une seule fois. A cette idée, la maison reparut sous ses pas, le toit retomba au-dessus de sa tête. Et sans donner le moindre coup d'œil à son travail, elle descendit en courant.

Marc souffre profondément de cette « absence » de sa femme. « Pourquoi es-tu si loin de moi ? » ne cesse-t-il de gémir. Des scènes douloureuses et bien vaines auront lieu chaque soir entre les deux époux :

« Je ne te satisfais pas, j'en ai l'impression, murmura-t-il d'un ton malheureux.

— Oh ! mon chéri ! mon chéri ! » s'écria-t-elle, tâtonnant vers lui dans l'obscurité.

Il marmotta, la tête contre son sein :

« Je sais que tu es différente de moi, je l'ai toujours su. Quel droit ai-je...

— Tais-toi, murmura-t-elle, c'est comme si tu me renvoyais quand tu dis ces choses. Je ne toucherai jamais plus d'argile ni de pinceau. »

Et un autre jour :

« Tu vois, Sue, quand je te parle, je te raconte ce qui m'arrive, sans en rien garder. Mais toi, il y a tant de choses que tu ne me dis pas. Tu écoutes et ce n'est qu'avec une partie de toi-même. Je crois que c'est ça..., je n'ai épousé qu'une partie de toi. »

Suzan va tenter l'impossible. Elle s'efforcera d'introduire Marc dans ce monde réservé dont il se sent exclu. Elle l'entraîne un matin vers l'atelier où elle vient d'achever ce groupe qu'il saura comprendre sans doute, ce groupe représentant un homme, une femme et leur petit enfant : expression de leur propre vie et de leur simple bonheur.

Mais, insensible à la beauté de ce chef-d'œuvre, Marc n'y trouvera qu'une occasion nouvelle de discussion et de tendre plainte. Il a surpris le regard de cette femme qui, loin de son époux et de son enfant, semble s'enfuir vers l'invisible.

« Ils ne se regardent pas, dit-il. Pourquoi les as-tu faits comme ça ?
— Que veux-tu dire ? Je les ai modelés tels qu'ils étaient.
— Ils se détournent l'un de l'autre, fit-il. Surtout la femme... Est-ce nous ? demanda-t-il d'un ton brusque.
— Mais bien sûr que non !
— Où as-tu pris les modèles ? »

Comme il la détache de Marc, ainsi est-ce encore de ses enfants que l'art va séparer Suzan. Sculpter exige beaucoup de temps. Et la mère se trouve bien vite dans la nécessité de s'adjoindre une servante pour s'occuper des deux bébés. Elle se console en voyant que Jane est ménagère parfaite. Quand elle descend, le soir, de son grenier, elle trouve les enfants baignés, la table dressée, les légumes cuits. La combinaison paraît viable. Ses petits n'auront pas trop à souffrir de son éloignement forcé.

Mais en même temps que de son activité c'est de sa pensée qu'elle les frustre. Tandis qu'elle travaille au buste de Jane, voici que John s'éveille dans son berceau, se voit seul, et se met à pleurer. La servante l'entend la première, avertit Suzan, qui, honteuse, doit confesser qu'elle n'a vraiment rien entendu.

John, à mesure qu'il grandira, se tournera davantage vers son père. « Un lien étroit et chaud unissait ces deux êtres. » Suzan restera à l'écart, souriante, un peu lointaine. Elle verra bientôt Marcia préférer à son tour la compagnie de Jane à la sienne.

De cette lente décomposition de ses sentiments d'épouse et de mère, Suzan aura tout à coup la révélation foudroyante. La mort de Marc, dont elle devra se reconnaître involon-

tairement responsable, va tragiquement souligner cette défaite de la *Femme* qu'elle n'a pu, en elle, réussir à conjurer.

C'est au soir même de son premier grand triomphe d'artiste — coïncidence dont la signification n'est que trop parlante — qu'elle apprendra la soudaine maladie de Marc. « Une fièvre typhoïde, occasionnée par l'eau du puits », a déclaré le médecin. Et ce diagnostic impitoyable va provoquer chez Suzan un douloureux retour sur elle-même. Ce malheur n'eût-il pu être évité, si elle n'avait point supplié Marc de consentir à s'établir à la campagne où elle espérait travailler plus à loisir ? Là-bas, dans leur maison de ville, loin de ce puits contaminé, Marc aurait vécu longtemps peut-être. En tout cas, n'aurait-elle point dû songer à faire analyser cette eau ? « Ce devrait être votre affaire de vous occuper de ces choses-là », a paru bougonner le docteur.

Mais sa responsabilité est plus lourde encore. Beaucoup plus sûrement que les négligences matérielles de sa femme, le tourment de la sentir si lointaine aura conduit Marc à la tombe. « La femme détournait son regard, n'est-ce pas ? » dira-t-il au moment d'expirer. Ainsi le souvenir du groupe, où jadis il crut lire son abandon, n'aura cessé de hanter les longues heures de son agonie.

Marc disparu, une vie nouvelle va commencer pour Suzan. Après quelques jours d'un désespoir affreux, elle a dû, sous peine de devenir « réellement folle », se remettre sans allégresse au travail. Mais, la grande douleur apaisée, l'artiste, longtemps pénitente, lentement, à nouveau, se réveille et recommence à s'affirmer.

Libre désormais de disposer d'elle-même, Suzan partira pour Paris où le vieux maître la réclame. Elle emmènera ses enfants, ne pouvant se résoudre à les quitter. Mais tout semble indiquer que désormais l'art la retiendra tout entière. « A partir de maintenant, c'est fini, vous n'êtes plus femme. Vous êtes sculpteur », a dit Barnes, dans un sourire triomphant.

***

Mais Barnes connaît mal ce cœur fier ! La femme n'est point morte en Suzan. Elle dort. Et son réveil est proche.

Avec une énergie farouche Suzan s'est remise à l'ouvrage. Chaque jour révèle davantage le caractère exceptionnel de son talent. Quand brusquement Blake entre dans sa vie !

Elle a fait sa connaissance par l'intermédiaire de Barnes, qui jamais n'eût pu soupçonner les conséquences d'un tel geste. Artiste, lui aussi, beau, séduisant, hardi, Blakè Kinnaird plaît aux femmes, et, soyez sûrs, n'en ignore rien. L'accueil de Suzan reste froid. Suzan n'est nullement coquette ; elle a fort peu le goût de l'aventure.

La présence de cet intrus, très assidu, trop assidu peut-être, la gêne et bien souvent l'irrite. Agacement qui, toutefois, — nous ne tarderons guère à nous en rendre compte, — masque mal un trouble secret.

D'où vient que cette artiste indépendante semble faire cas des conseils de Blake, qui s'offre à lui choisir les blocs de marbre destinés à son travail? Mille indices nous font prévoir qu'une indépendance plus profonde va se trouver prochainement en péril. Bien vite, dans la pensée de Suzan, la vision de l'œuvre à faire va subir les interférences d'une autre image. Déjà le souvenir de Blake ralentit la cadence des coups dont elle attaque les contours du marbre. Le son de sa voix la fait tressaillir!

Elle lutte et se débat longtemps. Un matin que Blake se montre trop pressant, elle brise net et s'enfuit, criant : « Je ne veux pas sortir du marbre ! » Elle court se réfugier chez les siens, auprès de John et de la petite Marcia. « Mais pendant qu'elle mangeait, écoutait leurs voix, à l'abri dans le cercle chaud de la lampe, son cœur continuait à fuir, le long des rues, loin de Blake. »

Elle retournera à l'atelier, contrainte par son art... ou par son désir ? Et peu à peu l'homme qui lui a dit un jour : « J'ai horreur des femmes indépendantes », va triompher de ses résistances. Déjà leurs confidences répétées ressemblaient fort à des aveux. Puis, un jour, il faut bien que la vérité soit

dite, et c'est de la bouche de Blake que Suzan, soudain, la connaît. « Vous m'aimez ! cria-t-il. Et le ton de certitude dans sa voix la fit trembler. »

Parce que Suzan est sérieuse, elle exigera le mariage dont lui, Blake, se passerait bien. Mais, le mariage célébré, elle sera toujours son amante. Elle aime comme jamais elle n'aima.

L'*Artiste* dès lors va s'effacer, submergée par les ardeurs de la *Femme*. En traits cruels, mais si vrais, le roman nous décrit les étapes de cette rapide absorption.

« Suzan, ce chapeau ne va pas avec votre costume marron !
— Vraiment, Blake ! » Elle était furieuse contre elle-même de se sentir si humble devant lui. Elle aurait dû répondre tranquillement : « Je ne suis pas de cet avis, Blake. » C'était impossible à dire maintenant.

La petite fille indépendante qui faisait elle-même ses robes s'habillera au goût de son mari !

« Le seul art de l'époque », a dit Blake, non sans fatuité, parlant de ses propres ouvrages. Suzan le considéra. « Elle aurait dû le contredire. Il avait tort. L'art n'appartient pas à une seule époque. » Mais Suzan se tait. Le sculpteur, en elle, a perdu ses droits à la réplique.

Jaloux et dévorant, autant et plus que l'art, est le dieu nouveau qui l'habite. Comment pouvait-elle, jadis avec Marc, se sentir si souvent « vacante » ? Elle n'a plus une minute à elle. Et pourtant elle est sans ouvrage. Un nombreux personnel subvient aux soins du ménage. Et là-bas, dans l'atelier, les grandes œuvres reposent sous les bâches grises de poussière. « Elle ne faisait rien, absolument rien... Elle était l'amante de Blake, et Blake était son amant. »

Le salut lui viendra de Barnes :

« Alors, vous avez voulu vous marier, Suzan ?... Je croyais que vous en aviez fini avec ça ? »
...Lorsqu'elle leva les yeux, elle surprit le regard de Barnes fixé sur elle avec curiosité, comme s'il ne la reconnaissait pas.
« Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui vous déplaît ?
— Ne vous sentez-vous pas coupable ? demanda-t-il.
— Coupable ?
— Oui, coupable, coupable. Votre vie passe, et vous ne faites rien. »

Elle secoua la tête : « Vivre me suffit », répondit-elle.

Il murmura : « Vivre, vous appelez ça vivre ; alors, inutile de vous parler en ce moment. »

Et bientôt il partit.

Suzan a crâné. Mais le reproche comme un dard s'est enfoncé dans sa chair. Un lent travail va s'amorcer en elle, dont elle ne prendra exacte conscience que plus tard, au chevet de son père mourant, en entendant dire au vieillard : « Quand à la fin on n'a pas obtenu ce qu'on désirait, rien ne semble plus exister. »

De ce mot naîtra la lumière. « Je comprends ce que voulait dire David Barnes. Je suis coupable, c'est certain. »

Suzan désormais va se reprendre. Blake d'ailleurs lui paraît moins tendre, avide — qui sait ? — d'autres conquêtes. Courageuse, elle remontera, étape par étape, la pente au long de laquelle elle a glissé.

Nous allons la voir s'habiller en bleu, couleur que son mari déteste, oser vigoureusement défendre son opinion à propos du buste de Sonia que Blake veut faire en glaise, alors qu'elle ne le conçoit qu'en marbre. Bien plus, elle se met à la recherche d'un atelier particulier, se plonge à nouveau dans un travail obstiné. Et lentement reprend sa liberté.

Blake se lasse vite à ce jeu. Bientôt une séparation s'impose, acceptée d'un commun accord. Blake partira, lui seul sait où. Suzan, nous le devinons, restera fidèle à celui qui, malgré tout, demeure son époux et que quelque chose en elle aime encore. Mais, guérie d'une brûlure trop ardente, elle trouvera dans l'art son refuge.

Oui, elle souffrirait parfois, peut-être la nuit. Mais au matin, elle se lèverait, irait à son travail et elle ne souffrirait plus. Elle oublierait de souffrir.

Ainsi s'achève le roman, et avec lui les luttes désespérées de ce cœur fier.

***

Il est temps de réunir en gerbes une si abondante moisson et de mesurer notre récolte. Il me faut maintenant conclure et juger de la réussite ou de la vanité de ce persévérant effort.

Suzan nous y invite elle-même. Parvenue au terme de sa route, elle fait retour sur son passé, et nous l'entendons tracer en ces termes le bilan de sa dramatique existence :

> Elle conservait ce qu'elle avait eu, la demeure qu'ils avaient édifiée, Marc et elle, la mort de Marc, le violent amour, si passionné, de Blake, qui lui avait appris qu'elle était femme, et les enfants. Elle possédait cela à jamais.

Il lui restait en outre la fierté d'avoir su ne point laisser en friche les dons de sa nature d'artiste, et d'avoir fixé en marbres durables les sublimes pensées écloses dans son cœur.

Tout cela, elle avait tout cela ! « Il me faut tout », avait-elle dit jadis. N'a-t-elle point réalisé son désir ? Et peut-on nier qu'elle ait réussi ?

Mais c'est ici que me revient en mémoire ce mot si profond du père de Suzan : « *Tout* n'est pas nécessairement *assez.* » Fière d'avoir préservé ses diverses tendances, Suzan se peut-elle flatter d'être parvenue à les rejoindre ? Elle se reconnaissait naguère incapable de vivre sa vie autrement qu' « une brillante parcelle après l'autre », et confessait ne point savoir où se trouvait « son véritable moi ». S'estime-t-elle, à cet égard, beaucoup plus riche, aujourd'hui qu'elle fait le dénombrement de ses richesses? L'unité dont elle paraît se réclamer demeure plus apparente que certaine et pallie mal le désarroi d'une âme qui, privée d'un centre solide où pourrait converger la diversité de ses tendances, doit se reconnaître impuissante à se résumer pleinement et à se saisir. Faut-il donc conclure à l'échec ?

Au moment d'en prononcer, avouerai-je ici mes craintes? J'admire Suzan et m'en voudrais d'épiloguer en moraliste sur son émouvante histoire. Mais *Un Cœur fier* est de ces ouvrages qui nous contraignent à réfléchir et ne souffrent guère que nous les quittions sans avoir osé nous engager nous-mêmes vis-à-vis des solutions qu'ils nous proposent. Il y aurait lâcheté, je pense, à nous soustraire au jugement qu'exigent de nous la matière d'un livre aussi dense et la gravité d'un tel problème.

Splendide, reconnaissons-le tout d'abord, est cette ambi-

tion démesurée qui pousse Suzan à ne rien laisser se perdre des dons magnifiques qu'elle a reçus, à préférer souffrir de son désaccord intime, plutôt que de consentir à une barbare mutilation de sa nature. Elle ne veut point — comment l'en blâmer ? — devenir cette créature « tordue et déformée » contre laquelle, sagement, son père l'avait mise en garde.

Mais son illusion ne consiste-t-elle pas à croire que *tout* renoncement soit nécessairement déformant et stérile? Il existe, c'est vrai, des amputations inhumaines. Mais il est aussi des sacrifices qui, parce qu'ils nous libèrent, loin de nous amoindrir, nous approfondissent et nous achèvent. Suzan ne sait-elle pas bien que, pour atteindre aux formes parfaites, le marbre doit subir la morsure du ciseau et accepter la réduction de ses contours ? Ne nous a-t-elle pas avoué pressentir un jour qu'il pouvait y avoir « de la vie jusque dans le dépouillement » ?

Nous n'avons pas, sans doute, à étouffer nos tendances. Il nous faut les purifier pourtant. Et les purifier, c'est déjà les unir. Car rien n'accuse l'opposition et l'irréductibilité de nos désirs comme la lourdeur et l'impureté qu'ils renferment encore. Ils se rejoignent au contraire par leurs parts les plus hautes, en ces sommets où tout se fond dans l'unité transformante de l'amour.

Épouse tendre et bonne mère, Suzan doit reconnaître pourtant que l'amour qu'elle porte aux siens conserve bien quelque égoïsme. Grande artiste, que son ambition n'est pas exempte de tout orgueil. Fidèle à éliminer cette double tare, sans doute fût-elle restée moins éloignée de l'enrichissante synthèse.

Je sais bien qu'elle n'avait point élevé de cloison absolument étanche entre son double idéal. Elle nous a dit elle-même tirer de sa propre existence le meilleur de son art. Le groupe où elle avait représenté un homme, une mère et un enfant, n'était rien d'autre, nous l'avons vu, que l'expression sur un mode artistique de ses plus purs sentiments de mère et d'épouse. A la fin du roman, nous entendions Suzan affirmer encore qu'elle puisait au trésor même de ses expériences si diverses « cette vie qui dépassait tellement son corps mortel ».

Mais si nous voyons assez bien comment en elle la *Femme* enrichit l'*Artiste*, la contrepartie nous paraît beaucoup moins certaine. On ne voit guère quel bénéfice procurent à la femme les dons éminents du sculpteur. Réciprocité qui eût été cependant d'autant plus désirable que la situation concrète où l'existence avait placé Suzan lui faisait un devoir indiscutable d'appartenir d'abord à son foyer. Reléguées aux étroits accomplissements des tâches journalières, l'épouse et la mère n'ont nul accès chez elle aux horizons sublimes réservés à l'artiste. Sans doute en eût-il été tout autrement si de son rôle familial Suzan n'avait méconnu la grandeur.

J'avais « besoin », nous dit Suzan, d'avoir un mari et des enfants. Louable instinct, mais dont l'affirmation constante révèle une femme et une mère jalouse avant tout de sa propre richesse, faisant de la satisfaction de cet impérieux désir la mesure exacte de son amour. Suzan s'entourait de l'amour de Marc comme d'un « manteau chaud, enveloppant » ; privée de sa présence physique, aussitôt elle se sentait seule. Elle ne semblait prendre d'intérêt véritable à ses enfants qu'alors qu'ils faisaient encore partie d'elle-même :

> Lorsqu'elle portait un enfant dans son corps, elle éprouvait la satisfaction d'une création qui se perpétrait en elle. Mais les enfants naissent, grandissent et s'en vont. Toutes les créations de Suzan se complétaient par ce qui leur était propre, puis s'éloignaient et cessaient de former corps avec elle. Et chaque fois elle demeurait seule de nouveau...
>
> Elle se sentait encore plus seule depuis la naissance de John, comme si elle avait terminé une chose sans en commencer une autre. Les jours passaient avec la routine du travail manuel et son esprit demeurait en attente.

Quoi ! suffit-il de donner la vie pour mériter le nom de mère ? Suzan peut-elle ignorer jusqu'où l'engage cette création *seulement commencée* qu'est la naissance d'un enfant? Qu'il est triste de la sentir « vacante », sitôt ce travail de sa chair achevé, offerte sans défense aux tentations de l'art qui, seul, lui paraît capable de l'arracher aux griseries de l'existence et d'étancher cette soif d'infini qui, à juste titre, la tourmente !

Mais ce sens des valeurs éternelles, cette exigence d'une

perfection difficile, qui font la plus pure noblesse de son tempérament d'artiste, ne sauraient-ils trouver d'emploi hors le modelage de la cire et l'équarissement du marbre ? Dans cette profondeur nouvelle, dont l'art enrichit son être, Suzan ne peut-elle découvrir le secret d'une vie maternelle plus exaltante et plus féconde ? Mettre au monde un petit enfant, c'est seulement pétrir la glaise. La « boue », c'est « facile pour une femme » ! avait dit Barnes. Le bel ouvrage ne vient qu'après. Et quoi de plus digne d'une mère que de s'attaquer à cette sculpture vivante qu'est la formation du caractère et de l'âme de ses enfants ? C'est une œuvre d'art que d'élever un enfant, Suzan ! C'est mieux encore assurément ! Et Barnes se trompe étrangement quand il vous dit que « n'importe quelle femme peut être mère ».

Suzan n'a jamais soupçonné sa mission d'éducatrice. Là est sa lacune la plus grave. Sans doute elle n'a jamais consenti à se séparer de ses petits. Ne sont-ils pas sa chair et son sang ? Mais elle les a, dès l'enfance, impitoyablement négligés au profit des enfants de marbre et d'argile.

Pauvre John, et pauvre Marcia ! Héritier du tempérament artistique de sa mère, John aura à souffrir dans la vie. Qui donc saurait le prémunir contre les dangers à venir, sinon cette femme qu'une cruelle expérience instruit si bien à cet égard ? Or Suzan n'y paraît guère songer. Seul un hasard lui révélera trop tard le talent précoce de son fils, qu'elle n'a pas su découvrir.

Marcia est une petite fille charmante, mais qui ne pense qu'à elle-même. Vive, coquette et déjà femme par certains côtés de sa nature ardente. Suzan s'en est bien aperçue, mais John, plus qu'elle, s'en inquiète. Écoutez-le dire à sa mère : « Tu sais, Marcia considère la vie à la manière des chats. Elle ne pense qu'à elle, ça me préoccupe... Je trouve qu'elle ressemble à une terre cuite, tu comprends, ni bois ni marbre !... » Quelle leçon pour vous, Suzan !

John et Marcia attendent encore celle qui devait venir favoriser en eux l'éclosion de leur être durable !

Et pourtant c'est par ses enfants que Suzan eût trouvé sa délivrance. Dégagée, grâce à eux, de son égoïsme incon-

scient de femme, comme de ses ambitions excessives d'artiste, elle eût pu consacrer à ces âmes immortelles le plus pur de son double idéal et sauver ainsi d'elle-même tout ce qui pouvait être sauvé. Non sans souffrance, non sans déchirement, bien sûr ! Du moins sans diminution essentielle, et sans remords.

Mais comment Suzan pourrait-elle se justifier à elle-même les droits de l'éducatrice à limiter matériellement l'artiste, tant qu'elle n'aura pas appris à voir dans les âmes de ses enfants une matière plus que tous les marbres digne de recevoir et d'exprimer l'éternel ? Seule une foi plus haute que celle qui la voue à son art réussirait à l'en convaincre. Or Suzan n'a pas la foi.

« Vous enfermez en vous-même, lui avait dit Barnes, un désir plus profond que celui de l'amour et de l'union des corps, plus profond que celui de la maternité. » Et Barnes avait raison sans doute. Mais il entendait la ravir aux siens pour la réserver entière aux exigences d'une divinité brûlante et jalouse.

Quel maître viendra à vous, Suzan, et, dépassant l'appel de Barnes, osera vous dire cette vérité totale qui pourrait seule enfin vous expliquer à vous-même : « Vous enfermez en vous un désir plus profond que celui des formes parfaites », et haussant votre regard jusqu'à ce Regard qui vous cherche par delà vos créations de chair ou d'argile, saura vous révéler l'Amour ?

Quel maître, sinon ce Dieu qui, à votre insu, vous hante, non pas le Dieu d'Andrew, barbare lui aussi à sa manière, mais Celui-là seul dont le nom est Amour, qui ne vient pas ruiner nos élans, mais les purifier, les regrouper et les sauver ?

Louis BARJON.

L'ÉCOLE RURALE

EN TERRE DE CHRÉTIENTÉ

En situant avec quelques précisions l'école rurale dans le climat de nos villages français, on trouverait peut-être, par cela même, sa meilleure définition.

Cette école est publique ou privée, autrement dit, laïque ou chrétienne. L'école publique et l'école privée voisinent souvent dans le même lieu, dans la même rue, mais il est aisé de les distinguer l'une de l'autre. La petite croix qui surmonte l'école privée ne fait qu'apporter un supplément inutile de preuve.

L'école officielle dépasse presque toujours l'ordre ménager qui préside à l'édification des maisons paysannes. Elle s'y raccorde mal par ses lignes, la couleur de son crépi, ses matériaux mêmes, et il apparaît que cette différence a été souhaitée comme une marque de qualité.

Elle dépasse aussi, souvent, l'ordre municipal. Les plans, les devis, établis par l'administration, qui a ses idées là-dessus, ses gabarits, proclament une volonté de faire autre et de faire grand. On a tenu à ce que la façade soit belle. Certes, je serais loin de me plaindre de cet hommage indirect à l'enfance, je m'en réjouirais même, si on ne devinait peut-être aussi une certaine satisfaction de donner à cette école l'importance d'un temple.

Dans quelques-uns de nos villages on a ainsi édifié des palais scolaires, — c'est le nom que leur donnent même les milieux officiels, ceux qui du moins commencent à regarder à la dépense, — et cela au grand dam des finances communales. Les centimes additionnels ont dû jouer à plein, avec l'agrément du maire ou malgré lui. Mais chacun sait que la mairie est une mineure, et les mineures se voient quelquefois imposer des mariages brillants qui ne leur conviennent pas.

Cette école a quelque chose d'importé et dès lors d'anonyme. Elle n'a comme parentes, en ce lieu qui partout

alentour impose rigoureusement son ordre, que la maison qu'un retraité a fait bâtir au bout du bourg, dans un champ de luzerne hérité de son père, le seul champ qu'il n'ait pas vendu; ou encore la gare, cet autre centre mystique du progrès rural officiel, qu'on est en train d'ailleurs de fermer, depuis que l'autocar remplace le rail; en un mot, de ce qu'il y a de moins paysan au village.

Et ceci a plus d'importance qu'on ne le croit.

L'école rurale chrétienne s'inscrit, elle, avec aisance, dans la rangée familière de nos demeures. Elle ne se fait pas remarquer et son origine plonge au creux de l'histoire locale. Ici, c'est une ancienne maison de maître, reçue en don d'un vieux monsieur mort sans héritiers. On montre ce qui fut le salon où il se tenait, la cuisine où la dernière servante récurait son potager, préférant toujours le bois, le fagot, la bûche, réfractaire aux commodités du butagaz. Pour faire la cour de récréation, on a dû abattre un magnolia dont tout le monde parlait avec admiration. Son tronc n'a pas été perdu, soyez-en sûr ; on en a fait des planches qui ont servi économiquement à réparer la toiture.

Ailleurs on a construit l'école de toutes pièces avec les largesses et les aumônes de chaque famille. Toutes ont donné. On cite celle-ci qui fut généreuse, cette autre qui le fut moins. Les fermiers, entre deux temps d'ouvrage, ont assuré gratuitement tous les charrois. Après chaque transport, on est allé boire à la cure. Jamais la servante n'a lavé tant de verres.

Une économie stricte a présidé aux travaux. Il est bien rare, du reste, que l'on n'ait pas profité de l'allégeance dans les frais que procure l'utilisation d'un mur mitoyen « estimé pas trop cher » par le maçon pris comme juge et qui n'a pas voulu qu'on lui payât son expertise. Le charpentier non plus n'a pas pris de bénéfice sur son travail, parce que c'était l'année où sa fille « faisait sa fête ». Les mauvaises langues prétendent même que c'est pour cela que M. le curé l'a classée première au catéchisme, ce qui lui conférera le privilège d'aller en tête du cortège des premières communiantes durant toutes les fêtes de l'été. Et cet autre ! Ah ! le brave homme !... Bras droit du pasteur, dévoué à toutes les œuvres, toujours prêt à rendre service. Il a été sergent au régiment et en garde

une hardiesse, une rondeur toutes militaires. C'est le seul qui se risque à haranguer les anciens combattants, le jour du 11 Novembre. Il est, de plus, adjoint au maire. Celui-ci, certes, aussi bien disposé que celui-là, mais qui juge indispensable, pour le bien commun de la liste, de montrer quelque prudence. C'est notre adjoint qui galvanise tout ce monde, ne craignant pas d'aller en préfecture, car on a des difficultés, vous le devinez bien, pour l'eau, le cube d'air, que sais-je ?... Le brave chef de chantier ! Il est en rapport constant avec le propriétaire du lieu, qui, lui, a donné la grosse somme, et, ce qui lui a plus coûté, les beaux chênes de sa futaie, dont on a fait la charpente. C'est au nom de ce dernier que l'école sera déclarée. Il en sera responsable devant les contributions indirectes et l'enregistrement.

Chaque école chrétienne pourrait ainsi avoir son livre d'or.

Ne croyez pas que je me sois attardé à ces notations pour la seule recherche d'un pittoresque attachant. Ceci est du réel quotidien. Il prouve que cette école est, là, chez elle. Elle est du domaine de la sensibilité populaire. Elle est son expression, pourvue dès sa naissance de parrains et de marraines pris sur place, mêlée étroitement, en ce lieu, à la vie des familles.

Toutes proportions gardées, elle n'a pas été bâtie autrement que nos cathédrales.

L'école chrétienne rurale est un acte de foi.

L'école chrétienne rurale fait partie du patrimoine paysan.

Et c'est là en fait toute sa définition.

L'enseignement aussi prête à des remarques. Ne croyez pas encore que ce que je vais dire s'adresse à la personne des instituteurs publics. Si l'enseignement officiel n'a pas eu à la terre l'action heureuse qu'on pouvait légitimement en attendre pour le bien du métier, ce n'est pas leur faute. Ils n'ont fait que propager la foi qu'on leur avait inculquée et appliquer les méthodes qu'on leur avait apprises.

La responsabilité en revient à ceux qui les ont envoyés en leur confiant une mission qui n'avait rien de scolaire. C'est aux alentours de 1881 que Ferry, ou l'un de ses lieutenants, leur disait : « Allez, Messieurs, vous êtes les pionniers de la civilisation républicaine. »

Cette consigne avait moins un sens politique qu'un sens philosophique, une portée religieuse. On croyait alors, avec une candeur de néophyte, à la science source de progrès indéfini, source inépuisable de bonheur, tandis qu'elle n'apportait que des aises, appréciables certes, mais qui ne pouvaient être que des aises. On croyait pour eux-mêmes aux bienfaits de la vitesse qui, à grandes enjambées, accomplissaient des merveilles dans tous les domaines, — rapidité des déplacements, d'exécution de l'ouvrage, — entraînant une euphorie à quoi la jeunesse est particulièrement sensible.

C'est cette mystique nouvelle que l'instituteur fut chargé de répandre, et si ses propres maîtres jugent maintenant qu'il exagère, ils devraient, au lieu de le blâmer, s'en prendre aux insuffisances de leur doctrine.

Le malheur pour la paysannerie, c'est que la terre était le domaine où une telle position doctrinale apportait le moins de secours et trouvait une contradiction invincible dans la rigueur des faits. Les éléments, la succession des saisons fixent un rythme agricole où la vitesse ne fait que peu de conquêtes, et marque le pas, très tôt, devant les lois de la nature. Il faudra toujours un an pour qu'un grain de blé devienne un épi, et voilà par le fait même le paysan exclu de la nouvelle communion des saints.

Le maître ne concluait pas, certes, mais l'élève, lui, le faisait. Si son jeune esprit, épris si aisément de merveilleux, se laissait aller à l'admiration passionnée de ces nouvelles découvertes, que l'on n'était pas fâché d'ailleurs qu'il considérât un peu comme des miracles à opposer aux autres, il souffrait de voir que la terre ne suivait pas, ne pouvait pas suivre, et, de là à la ranger parmi les vieilles choses démodées qui ne servent plus à rien, il n'y avait qu'un pas. Si son goût héréditaire, la chaleur du foyer, l'affection pour les siens lui faisaient choisir le métier du père, il rapportait de l'école un doute, et ce doute entretenait chez lui une tiédeur paysanne.

La comparaison, du reste, est toujours là, tentante et ruineuse. Elle a opéré une vraie révolution au village. Les petits artisans dont autrefois la situation était inférieure à celle des métayers, des bordiers mêmes travaillant la terre des autres,

ont pris le pas sur eux. L'usage de la clef anglaise, dans nos bourgs, ennoblit son homme à coup sûr et entraîne au regard de l'enfant un nouveau classement dans la hiérarchie rurale où la terre perd à tout coup. Je ne parle pas de la clef anglaise de la ferme, rouillée, souillée de terre, qui est toujours perdue le jour où l'on veut s'en servir, et qui n'arrive à faire faire un demi-tour au boulon d'une faucheuse qu'à la condition d'y employer toute sa force et de s'y écorcher les doigts, mais de la clef de l'établi du forgeron, du petit garagiste, brillante, huilée, la vraie, la clef du nouveau paradis où il paraît que n'entrent pas les paysans.

Encore une fois, ce n'est pas la bonne volonté des maîtres qui est en cause. J'en ai entendu plusieurs déplorer la carence de l'école devant la vocation paysanne de l'élève et chercher avec angoisse la manière d'y parer. Elle relève, cette carence, des raisons que je viens de dire. En bref, l'enfant qui reste à la terre, s'il est premier de cours, soyez sûr qu'il a écouté plus la maison que l'école ; s'il est dans les derniers de la classe, soyez sûr qu'il n'a pas cru pouvoir choisir.

Quand les historiens de l'avenir établiront le bilan de cette crise terrible de notre temps qui s'appelle l'exode rural, ils découvriront que là où la paysannerie s'est maintenue, elle s'est maintenue pour une bonne part grâce à l'école rurale chrétienne, cette école qui, pourtant, a vécu chichement, héroïquement même, parfois malgré les tracasseries administratives, entretenue par le dévouement de ses maîtres, les largesses privées, et qui a été en même temps un réflexe défensif de la foi et un réflexe défensif de la terre.

C'est que la terre de France a une humeur chrétienne. La foi a été longtemps son engrais spirituel.

Elle est chrétienne par son origine. Si ce sont les évêques qui ont fait nos cités, ce sont les moines qui ont fait nos champs.

Elle est chrétienne par le jeu de la vie quotidienne qui a mêlé chaque jour sur la glèbe, au cours de l'histoire, les gestes de dévotion et les gestes de travail. Notre folklore contient les noms de la plupart des saints dont les fêtes sont des dates de foires et de contrats de fermages, jusqu'à ceux qui triomphent dans les proverbes, traités d'ailleurs les uns

et les autres avec une familiarité qui les rendait plus proches et en faisait d'aimables protecteurs.

Elle est chrétienne par les disciplines qu'elle exige de la famille pour que la famille demeure cette admirable équipe professionnelle qui, seule, en terre paysanne, peut accomplir toutes les tâches, la famille, le meilleur contrat collectif du monde.

Elle est chrétienne par les vertus dont le paysan a besoin pour se maintenir en cet état constant de demi-héroïcité qui lui permet de faire tête à ses adversaires et de garder le goût du risque.

La soumission obligée du paysan aux lois de la nature ne relève pas du fatalisme payen. Elle est bien plus belle, bien plus opérante, elle est, chez nous, à goût de résignation chrétienne.

Pratiques religieuses, pratiques de métier, tout a été si longtemps mêlé, fondu, qu'il est difficile de les départager. Quand, au retour des Rameaux, l'homme va planter au coin de ses champs une petite branche de buis bénit, accomplit-il là un acte de pure dévotion ou un acte professionnel ? Bien malin qui pourrait le dire! Lui-même n'en sait rien, et, si vous le lui demandez, il vous regarde avec méfiance. Il a raison. C'est comme si vous vouliez surprendre un secret de famille.

L'observation nous démontre journellement que la tiédeur paysanne est presque toujours conséquence de la tiédeur religieuse. Elles vont de pair. Une carte démographique de nos départements nous en donnerait la preuve. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas encore de vrais paysans qui restent vaillants même après un long abandon de la pratique religieuse, mais, croyez-le bien, leur goût persistant pour la terre est, chez eux aussi, par leur ascendance et leur hérédité lointaine, à goût chrétien.

Enlever la foi à un paysan, c'est lui couper un bras, et la terre n'aime pas les manchots.

Quand comprendra-t-on que le village français a un corps et une âme, le corps : la commune, l'âme : la paroisse, et que l'école en est le cœur unique ?

Quand un village français s'anémie jusqu'à disparaître, le processus est toujours le même. C'est toujours la paroisse qui commence, mais la commune ne tarde pas à suivre. Quand

on ferme une église, les statistiques de l'état civil baissent à la mairie. L'électeur suit de très près le paroissien.

En réalité, c'est du divorce de la paroisse et de la commune que meurt la terre de France.

Et voilà pourquoi l'école chrétienne se situe en plein climat moral de nos villages français.

Aussi devons-nous un hommage de reconnaissance aux maîtres et aux maîtresses si méritants de cet enseignement. Les maîtres : auxiliaires du prêtre, animateurs des œuvres paroissiales, organisant les kermesses, les fêtes locales, dirigeant la maîtrise, et souvent par surcroît secrétaires de mairie, liant l'école à la paroisse et à la commune, renouant la tradition française du vieux maître d'école aussi dévoué à l'une qu'à l'autre.

Et nos demoiselles sécularisées. C'est ainsi que dans notre Ouest on les a appelées, puis le mot « sécularisée » est tombé, à l'usage. On ne les nomme plus que *les demoiselles*. On les voit passer dans nos bourgs, affables et discrètes, à la manière des femmes qui ont l'habitude de cheminer sur des passe-pieds, allant à la messe matinale et le soir à la récitation du chapelet. Elles aussi sont dans la tradition des éducatrices de la jeunesse rurale. On a bien eu tort de les obliger à quitter l'habit religieux. Celui qu'elles ont revêtu, et qui n'obéit que de loin aux modes apaisées, les désigne autant que l'autre. Sous l'habit civil comme sous l'habit religieux, elles sont toujours les servantes du Seigneur et de l'enfance.

Instituteurs et institutrices ont du mérite, quelle que soit d'ailleurs l'école, officielle ou libre, car leur enseignement est difficile à donner. Ils ont à inculquer à l'enfant la notion noble de la science, mais à maintenir sur le plan raisonnable l'admiration trop poussée, j'allais dire religieuse, fétichiste, que l'opinion, à tort, lui accorde. C'est une position délicate.

Ils rencontrent, en fait, les mêmes obstacles que rencontrent les législateurs quand ils élaborent les lois paysannes. Ces lois ont presque toutes, au début, un axe aprioriste, rationaliste, autrement dit un principe qui est, le plus souvent du reste, fort généreux, mais d'une générosité intellectuelle. Si un ensemble de faits vus, observés, tout chauds de leur vérité

empirique, dégageant un besoin réel à satisfaire, entraîne le libellé d'un amendement à greffer au bon endroit, il apparaît, à la pratique de l'opération, une grande difficulté. Il semble qu'il n'y ait pas d'affinités entre le greffon et le porte-greffe. Aussi, les lois qui exigent le plus de retouches sont-elles les lois paysannes. La loi idéale, en l'espèce, serait celle qui légitimerait un usage qui a fait ses preuves et lui donnerait droit de cité. Combien il est plus facile de légiférer pour un citoyen du monde !

L'école est logée à la même enseigne. L'enseignement primaire, lui aussi, doit tenir compte des besoins réels dans un lieu donné, et, pour cela, tout en restant général, respecter chez l'enfant des susceptibilités foncières.

Quand le petit paysan arrive pour la première fois en classe, il a déjà une conception de la vie. Ce sont sans doute des notions concrètes, mais qui lui servent à juger le monde. La pauvreté, pour lui, c'est un homme qui n'attelle que deux vaches maigres ; la richesse, cet autre dont on dit familièrement : « C'est le fils de trois paires de bœufs ». C'est ainsi d'ailleurs que parlent son père et ses voisins.

Ses connaissances sont toutes des images agricoles. Il y rattache, ne l'oublions pas, ses premières fiertés. C'est un canevas sur lequel le maître doit broder. S'il en fait table rase ou les ignore, son travail sera sans doute plus facile au début, mais il déroutera l'élève et ruinera le fragile édifice en commencement dont le métier est l'assise. Et si, après, il veut réparer le dommage et réinculquer à l'écolier la vocation paysanne, il ne sera peut-être plus temps. La vocation paysanne ne naît pas d'un semis de jardinier, elle pousse de fond comme une plante de terroir.

Que de précautions à prendre ! précautions que, de loin, ceux qui tracent les programmes et écrivent les manuels ne devinent pas toujours.

Lorsque le petit a été admis à l'honneur de feuilleter son premier livre que le père est allé payer, avec lui, chez le maître d'école en lui portant une panerée de reinettes, lorsqu'il a épuisé le plaisir de regarder les images et qu'il s'attaque au texte, il y a deux choses, entre beaucoup d'autres, qui le déconcertent : les beaux noms des mots bien habillés et

les mesures du système métrique, — je les prends comme exemples. Il a déjà des idées là-dessus, mais il ne peut les exprimer qu'en patois. Chaque fois, d'ailleurs, qu'il fera une composition française, aux difficultés qu'y rencontrent les autres s'ajoutera pour lui la difficulté d'une version. Il devra traduire, car c'est en patois qu'il pense. Il ne faut pas humilier son patois, l'en reprendre lourdement comme s'il avait « une chandelle », mais avoir pour cette langue villageoise, au contraire, ces égards que l'on doit à un vieux serviteur loyal. Que voulez-vous, elle a de beaux états de service. C'est en patois que se laboure encore toute la terre paysanne, et il est à présumer que la chose durera longtemps. Chez beaucoup de nos fonctionnaires, trente ans de pratique administrative dans les ministères de l'Ile-de-France n'ont pu avoir raison de l'accent des bords de la Garonne.

Ceci, bien entendu, n'a qu'une valeur de notation, d'indication, et il ne viendra, je l'espère, à l'esprit de personne que je défends le patois pour lui-même, pas plus que je ne défends les vieilles mesures.

Les mesures employées à la ferme, pour le sol, le grain, les manches d'outils, le petit les connaît. Elles ne touchent que de loin aux mesures du système métrique, et il faut pourtant bien lui apprendre le système métrique. Qu'on se serve des vieilles mesures pour le familiariser, par comparaison, avec les nouvelles. Ces vieilles mesures aussi ont la vie dure. Le cadastre et les actes des notaires leur font toujours honneur. M. le président du Conseil, M. Daladier lui-même, s'en est servi, l'autre semaine, avec un rare bonheur, dans sa fière et définitive réponse aux États totalitaires, qui, comme disent les paysans, nous « réclament du terrain ». Pour en finir, il n'a pas dit : « Pas un are, pas un mètre carré », il a dit : « Je maintiens que nous ne céderons ni un arpent de nos terres, ni un seul de nos droits. »

Il a fait ce choix de mots, j'en suis sûr, sans y penser, instinctivement, et c'est bien cela qui est significatif. Pour parler plus ferme, plus fier, j'allais dire plus français, M. Daladier tout naturellement a parlé paysan.

L. ROBERT JEAN-YOLE.
Sénateur de la Vendée.

LE BALCON DU PACIFIQUE

SIAM ET INDOCHINE

Tous les problèmes du monde actuel sont solidaires. Le problème de la paix et de la guerre sur les bords du Pacifique a des liens très étroits avec l'évolution de la situation politique en Europe. Les *axes* vont de Berlin à Tokio en faisant des détours par Burgos, Rome, Budapest. De même, les lignes de défense démocratique vont de Londres à Paris, jusqu'aux extrémités de l'Empire anglais ou français, à Delhi ou à Hanoï. Avant donc d'examiner la situation sur les bords occidentaux du Pacifique, en ce qui concerne particulièrement l'Indochine française, il est utile de caractériser la situation politique en Europe, telle du moins qu'elle apparaît aux observateurs d'Extrême-Orient.

Jusqu'au 15 mars dernier, date de l'annexion de la Tchéquie au Reich grand-allemand, les meilleurs experts asiatiques croyaient encore aux possibilités d'une paix raisonnable, qui se ferait par l'accord des quatre Puissances occidentales, — accord dont Munich aurait été l'amorce. Que les Puissances totalitaires ne montrassent pas l'aménité de manières qu'on souhaite dans les relations internationales, ce point était secondaire ; il était néanmoins permis de penser qu'au regard des risques d'une guerre moderne, l'Allemagne et l'Italie « satisfaites », comme elles disent, ne dédaigneraient pas les possibilités d'un apaisement international dont elles seraient les premières à profiter.

Il avait été du meilleur réalisme politique de ne pas pousser les dictateurs au pire, d'accorder le plus large crédit à leur déclaration et de ménager les espérances d'un retour des pays totalitaires à la vie normale des peuples.

Demain, l'Espagne elle-même ayant retrouvé la paix intérieure, avec l'aide de Londres et de Paris, comme avec la

collaboration de Berlin et de Rome, se serait mise à panser ses blessures.

Il n'était pas même utopique d'envisager une conférence de désarmement, dont la nécessité, en face du péril, apparaîtrait à tous bien plus évidente qu'au temps d'Aristide Briand. Les anciens vaincus de la Grande Guerre, s'étant relevés, n'auraient plus les mêmes raisons de craindre qu'une pareille conférence fixât à jamais une situation militaire inégale.

A la réussite de cette politique on voyait deux avantages immédiats : 1° l'Europe serait définitivement débarrassée du bolchevisme ; 2° le Japon, dont les liens avec les démocraties n'ont pas été interrompus (particulièrement avec certains milieux des États-Unis), consentirait à quelque « souplesse » dans sa politique chinoise. Ce serait vraiment la liquidation *à l'amiable* de la politique de Versailles. Mais ce serait aussi la naissance d'une nouvelle ère de civilisation, de prospérité en Europe occidentale et dans le monde. Pour les pays de dictature, ce serait, en même temps, un soulagement financier considérable.

Après le 15 mars, quelque bonne volonté que mette encore M. Chamberlain à sauvegarder les ultimes espérances de paix, on pense généralement en Extrême-Orient que nous passons à la phase de prise de position stratégique. La prise de l'Albanie par l'Italie est un acte qui l'illustre, tout de même que les mouvements de troupes autour de Gibraltar. Il faut considérer à présent la guerre en face. Les démocraties n'ont plus de chance de sauver la paix qu'en opposant à la force une force supérieure.

Le moindre mal qu'on puisse envisager à présent, si l'équilibre des forces vient à se stabiliser, ce serait des guerres localisées — supposons entre la Hongrie et la Roumanie, où le jeu des interventions étrangères jouerait comme en Espagne.

***

Le Japon naturellement suit avec attention l'évolution de la situation européenne. Mais pour saisir les vues proches et lointaines de sa politique, il faut comprendre qu'elle

s'adapte avec beaucoup d'habileté *à la double éventualité d'une paix ou d'une guerre en Europe.*

Mal engagé dans la guerre de Chine, le Japon a besoin de ses partenaires européens et attend d'eux qu'ils fixent les inquiétudes anglaises en Europe. Pour marquer le parallélisme des actes avec les Puissances de l'axe, il a en son temps occupé l'île de Haïnan et les îles Spratly, portant sa menace sur toute la mer de Chine du Sud, visant à la fois l'Indochine française, les possessions hollandaises des Indes Néerlandaises, les États malais et la route britannique Hongkong-Singapore ; neutralisant ainsi, en tenant deux points vitaux, toute une zone de l'Asie sud-orientale.

D'autre part, à mesure que les affaires européennes se compliquent et que l'avance japonaise semble faire des progrès en Chine, le gouvernement japonais tient à laisser ouverte la possibilité des négociations avec les pays démocratiques. L'acte le plus significatif, souligné par des déclarations récentes, a été le refus japonais, sur l'intervention personnelle du Mikado, de transformer en alliance militaire le pacte antikomintern. Le Japon, en effet, ne peut que désirer une prompte solution de l'aventure chinoise, à laquelle s'étaient toujours opposés, en dehors des militaires, les milieux financiers et ceux de la cour impériale, plus au fait de la politique internationale. Les États-Unis, il me semble bien, ont laissé entendre qu'ils ont ainsi compris les choses en ne fortifiant pas l'île de Guam qui se trouve sur la route des Philippines. Dans cette hypothèse, on peut considérer que l'occupation de Haïnan et de Spratly a en vue, d'une part, de contraindre l'Angleterre à laisser le Japon libre d'en finir rapidement avec la Chine et, d'autre part, de détenir des gages utiles pour les négociations futures. Il sera difficile au Japon de ne pas tenir compte des intérêts britanniques en Chine. Il le peut d'autant moins qu'au sortir d'une guerre ruineuse pour ses finances il sera contraint de faire appel aux capitaux étrangers pour entreprendre ce qu'il appelle — d'un charmant euphémisme — « la construction d'un ordre nouveau en Asie ». Entreprise qui lui demandera et de l'argent et du temps.

C'est une hypothèse qui a bien des chances d'être la réalité

de la future politique nippone, si la paix peut être maintenue dans les mois à venir.

Au cas où un conflit éclaterait en Europe, le Japon gagnerait évidemment en liberté dans le Pacifique ; les occupations provisoires deviendraient sans doute durables. Mais il est peu probable qu'il s'engagerait volontiers dans une guerre générale[1], où son action provoquerait forcément celles des États-Unis et des Soviets. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour s'en rendre compte. Mais les capitaux américains lui seraient encore nécessaires pour tirer parti de la Chine.

***

L'Indochine française pourrait-elle donc, dans cette hypothèse, garder sa sérénité du haut du « balcon du Pacifique » ? Il ne semble pas que ce soit l'avis du gouvernement de l'Indochine.

Il faudrait ne pas oublier que l'économie japonaise pousse le Japon, avec une fatalité analogue à celle qui meut l'Allemagne, à une sorte de *Drang nach Süden.* A supposer qu'il vienne à bout de la Chine, il y trouvera des débouchés pour les produits bon marché de ses industries, du charbon qu'il faudrait avoir les moyens d'exploiter, mais aucune des matières nécessaires à une industrie métallurgique qui serait la condition d'une politique d'expansion. Je me permets ici de renvoyer le lecteur à l'excellent livre de Mme Freda Utley, *le Japon au Pied d'Argile*[2]. Il y verra que le Japon importe presque la totalité des matières premières dont il a besoin. Pour se procurer les devises nécessaires, le seul article qu'il puisse donner en échange dans les pays riches, c'est la soie grège qu'il vend aux États-Unis. Il est obligé d'importer du riz de mauvaise

1. Les hésitations du cabinet de Tokio ces jours-ci sont tout à fait significatives. Après s'être déclaré en faveur d'une *neutralité sympathique* envers l'axe Rome-Berlin, marquant ainsi une réserve sensible vis-à-vis de ses partenaires d'Europe, à un moment particulièrement tendu, il semble, à la suite de la manifestation commune des démocraties à Amoy, donner l'impression de vouloir renforcer le pacte antikomintern. En réalité, ce que le Japon semble pour le moment redouter, c'est d'avoir à s'engager d'une manière décisive avant que les résultats des négociations anglo-russes soient connus et que la position des États-Unis soit fixée.

2. Payot.

qualité, quitte à vendre à son tour du riz de meilleure qualité qu'il produit. On sait que 17 p. 100 de ses terres seulement sont cultivables. Il ne trouvera en Chine ni riz ni terre, car la Chine elle-même est surpeuplée. On sait également que la situation de sa paysannerie est des plus difficiles.

Il s'orientera donc obligatoirement vers les terres du Sud : vers les greniers de riz de l'Indochine du Sud, vers les terres à caoutchouc du Cambodge et de la Malaisie, vers les plantations sucrières de Java, vers le pétrole et l'étain de l'Insulinde, et surtout vers les riches gisements de fer de Malaisie. Haïnan et Spratly jalonneraient cette marche vers le sud.

Étant donné sa situation dans l'échiquier international, tel que je viens de la caractériser, le Japon ne provoquerait peut-être pas volontiers les États-Unis et les Soviets. Mais alors, comment réaliserait-il les desseins lointains de sa politique ?

*
* *

C'est ici qu'intervient un brillant second dans les mers du Sud : le Siam.

Déjà les prétentions siamoises s'étendent sur une partie de la Birmanie et des États shans ; et pour ce qui nous concerne en Indochine, sur le Cambodge, dont la décadence à partir du quatorzième siècle est due aux invasions siamoises de triste mémoire, sur le Laos, dont la population est de race thaï (race qu'on trouve au Siam et au Laos, mais aussi au nord de la Weï en Chine du Nord), sur le nord du Tonkin et une partie du Nord-Annam, habités également par une petite population de race thaï, depuis longtemps annamitisée, et qui garderait encore dans son sein, selon les traditions, les descendants de la première dynastie annamite des Hongbang. Il est inutile de dire que cette prétention n'est nullement fondée.

En ce qui concerne le Cambodge, la prétention siamoise renverserait la réalité historique. Car, au septième siècle, sous Içanavarman Ier, ce fut le royaume des Kambuja (le Cambodge) qui imposa sa domination momentanée au Siam, et non le contraire. D'ailleurs, depuis le septième siècle, beaucoup d'eau, comme l'on dit, a coulé sous le pont.

Luang Pradit Manudharm, a indiqué le sens de l'effort économique entrepris avec le concours du Japon. On est heureux de l'y entendre exprimer sa sympathie à la France, où il avait fait ses études de droit.

On a beaucoup parlé, il y a trois ans, avec une inquiétude exagérée, d'un projet de percement de l'isthme de Kra, dont l'idée serait née à la suite d'une mission japonaise, en 1936, au Siam. Ce canal raccourcirait considérablement la route commerciale vers l'Europe et, du point de vue stratégique, menacerait la base britannique de Singapore. Ces bruits témoignent de l'inquiétude générale. Ce canal cependant serait inutile à ce point de vue, puisque l'extrémité occidentale du canal aboutirait à l'aérodrome britannique de Victoria Point et que l'île de Saint-Mathew en boucherait l'entrée.

Néanmoins, le Siam paraît bien déterminé à faire un important effort militaire, devant lequel nous n'avons pas le droit d'être indifférents. En août 1938, d'importantes commandes d'armes ont été passées à l'usine Krupp. En octobre de la même année, le département de la Marine a consacré 18 millions de ticaux à l'armement naval, 50 millions à la fortification du petit port de Satakis, 20 millions à la base proprement dite, 30 millions aux unités stationnées. D'après des renseignements du *Bangkok Time*, le Siam triplerait en quelques années ses forces navales.

Cet effort militaire, il convient de le reconnaître, est commenté par des déclarations rassurantes du ministre des Affaires étrangères, Luang Pradit Manudharm. Le but suprême du Siam, a-t-il déclaré, est « le progrès acquis dans la paix ». Au moment de la dénonciation de l'accord du 14 février 1925, le ministre du Siam à Paris, Phra Bahidda Nukara, a tenu à déclarer que cette décision, qui marquait une étape nouvelle du progrès politique du Siam, valait pour toutes les Puissances, y compris les totalitaires. Il faut ajouter que seules la France et la Grande-Bretagne possédaient des droits importants au Siam jusque-là. Toutefois, le ministre de la Guerre, colonel Luang Bipul Songgram, tient un autre langage. Il ne cache pas son admiration pour l'Allemagne et l'Italie

et, dans un apologue charmant, dit que le tigre siamois, qui s'oppose sans doute au lion britannique, est très avisé et qu' « il attend d'avoir des crocs et des griffes avant de s'aventurer dans des expéditions lointaines ».

Ce qui est certain, c'est la résolution siamoise de ne plus jouer un rôle effacé dans la politique internationale et d'entreprendre sur le plan militaire, économique et culturel un effort qui tend à faire du Siam une Puissance prépondérante dans la mer de Chine du Sud, pouvant seconder très efficacement, au cas échéant, les vues de l'impérialisme nippon.

Encore qu'il n'y ait pas lieu de s'en alarmer outre mesure, la méfiance n'étant pas ici mère de la prudence, il va de soi que l'Indochine française, dont une longue bande côtière baigne dans cette même zone maritime, devra adapter sa politique à la situation nouvelle créée par la présence d'un voisin puissant et entreprendre l'effort requis pour élever le niveau de sa force morale et matérielle.

L'Indochine est un relais de la France en Extrême-Orient, une sorte de « métropole seconde » qui doit avoir et a une place particulière dans l'Empire français. Depuis quelques années, elle évolue dans le calme. Ses peuples, héritiers des vieilles cultures asiatiques, apprécient la civilisation française.

Je n'ai pas l'intention de dire ici tous les problèmes indochinois. J'aurais aimé pourtant accuser simplement le sens de la politique des divers gouvernements généraux et insister sur la nécessité d'une coordination des questions économiques, qui de plus en plus passent au premier plan.

Déjà, le ministre des Colonies, M. Georges Mandel, a pris une série de mesures destinées à donner à l'Indochine l'armée dont elle a besoin. Un emprunt de 36 millions de piastres, lancé en Indochine, a été couvert rapidement, et même plus que couvert, puisqu'il a donné plus de 40 millions de piastres.

Des mesures politiques adéquates, enfin, ont été prises, tendant à donner satisfaction aux légitimes aspirations de la population et à soulager l'extrême misère du peuple. Ce dernier détail n'est pas le moindre : *the last is not least.* C'est un chemin qu'on a bien fait de prendre.

PIERRE DÔ-DINH.

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT

LES CONSÉQUENCES PÉDAGOGIQUES

Généraliser la culture sans encombrer les professions libérales, répartir à chacun sa tâche dans la cité selon ses aptitudes, telle était, nous l'avons vu, la double ambition des auteurs de la réforme[1]. Pour que les deux objectifs, l'un culturel, l'autre professionnel, ne s'excluent pas, il faut évidemment que les différentes formes de culture, acquises dans les diverses branches d'enseignement, puissent être considérées comme d'égale valeur.

Dès le 1er novembre 1937, à la Ligue de l'Enseignement, M. Giron formulait nettement le principe : « Il n'y a pas trois cultures, classique, moderne, technique; il y a trois aspects d'une culture. Et les trois sections du deuxième degré doivent être mises sur un pied d'égalité[2]. » Pour souligner cette équivalence, on a déclaré en effet que les trois branches de l'enseignement, secondaire, primaire supérieur, et technique, délivreraient désormais des diplômes identiques : diplômes du premier cycle et baccalauréats variés[3].

Ainsi affirmait-on d'autorité l'équivalence obtenue au terme. Restait à jalonner les divers itinéraires, c'est-à-dire à coordonner les trois branches d'enseignement.

La Coordination des Enseignements

1. — L'Assimilation des Programmes

Cette coordination pouvait être envisagée de bien des façons. Sans aller jusqu'à prétendre que le seul apprentissage

1. Voir *Études* du 5 juin.

2. Une circulaire du 7 juin 1937 demande de tenir l'équivalence pour rigoureuse : « Ce serait fausser l'esprit qui doit animer la classe d'orientation que d'admettre, à priori, une hiérarchie entre les sections du second degré et, parallèlement, une répartition des élèves entre elles, suivant qu'ils sont bons, moyens ou médiocres. »

3. Le diplôme du premier cycle correspondrait au brevet élémentaire. Le brevet supérieur, au baccalauréat première partie, qui aurait désormais six sections.

intelligent d'une technique confère une culture ayant valeur universelle, on pouvait partir des bases originales de chaque enseignement, — technique et primaire supérieur, aussi bien que classique, — pour assurer à leurs élèves cette formation d'esprit qui avait été jusqu'ici le monopole de la branche secondaire. Une telle méthode eût vraisemblablement donné lieu à de fructueuses recherches et à de réels progrès. Mais on a voulu faire vite ; on a pris le plus court chemin qui n'était pas le plus sûr. La coordination a été réalisée par voie administrative en assignant aux trois branches du second degré des programmes communs[1].

C'est ainsi que déjà la classe de 6e, l'année préparatoire des écoles primaires supérieures et l'année préparatoire aux écoles pratiques ont même programme pour les matières qui leur sont communes : français, histoire, géographie, sciences mathématiques, physiques et naturelles, langues vivantes...

Par le même procédé, des passerelles ont été établies entre les trois années de l'enseignement primaire supérieur et les classes de 5e, 4e, 3e de l'enseignement secondaire. Celui-ci, divisé désormais en deux cycles, doit faire voir à ses élèves, durant les trois années de son premier cycle, un programme emprunté pour une bonne part aux écoles primaires supérieures.

Quant à l'enseignement technique, sa classe préparatoire exceptée, il n'a pas encore été coordonné. On assure que, l'an prochain, la réforme sera accomplie.

Ces modifications de structure entraîneront évidemment un remaniement profond de la carte scolaire, voire des locaux existants. Le plan en est dès maintenant à l'étude. Dans certaines Académies, des groupements de collège et d'E. P. S. en un même local et sous les mêmes maîtres sont déjà fait accompli[2]. M. Jean Zay a même déclaré que les

1. Arrêtés du 30 août 1937 et du 11 avril 1938 fixant les programmes du premier cycle du second degré, applicables à l'enseignement secondaire et à l'enseignement primaire supérieur. Instructions officielles du 30 septembre 1938 communes aux deux enseignements.

2. « Dans tous les collèges auxquels est annexée une E. P. S., en raison de la concordance des horaires et des programmes nouveaux, il y a lieu de grouper les élèves de 6e et de cours préparatoires, et ceux de 5e et de première année, lorsque les effectifs le permettent. On ne doit plus tolérer la séparation systé-

établissements scolaires en construction seraient aménagés en fonction de la réforme :

Ces établissements ne seront pas seulement secondaires. Ils grouperont les divers enseignements du second degré, permettant une plus juste répartition des effectifs dans chaque section et une circulation plus aisée de l'une à l'autre, conformément à l'esprit qui anime le projet de réforme soumis aux délibérations, que j'espère prochaines, du Parlement [1].

Il y a là une nouveauté pédagogique hardie qui pose un problème des plus délicats : comment conserver à chaque branche d'enseignement ce qui la spécifie et en fait la valeur propre ?

2. — Un Écueil : le Nivellement de la Culture

Les programmes et instructions officiels affirment, bien entendu, que chaque enseignement gardera ses méthodes et ses caractéristiques, sans préciser les moyens qui permettront d'empêcher une unification néfaste. Sans doute estime-t-on que les programmes communs garantiront l'acquisition d'une culture générale suffisante et que, d'autre part, les études particulières à chaque branche permettront le développement des aptitudes privilégiées qui ont été la raison de leur choix.

Or, l'expérience dément ces prévisions optimistes. Car il ne suffit pas de maintenir une matière à l'examen pour lui conserver sa vertu formatrice. Dans l'enseignement secondaire, par exemple, les programmes et horaires des langues classiques sont demeurés inchangés. Et tout change cependant par le fait d'avoir à mener de front l'étude du latin, du grec, des langues vivantes et du français, avec celle de l'algèbre, de la géométrie, de la physique, des sciences naturelles, du dessin et des travaux manuels. De même, aucun professeur ne peut envisager de la même manière un programme d'his-

matique d'élèves qui vivent ensemble, qui appartiennent tous à l'enseignement du second degré, et les professeurs relevant d'une direction unique doivent eux-mêmes faciliter les groupements d'élèves, afin que la réforme actuellement en cours puisse se développer normalement. » (Circulaire de l'inspecteur d'Académie, Gap, octobre 1938.)

1. Discours de M. Jean Zay à l'inauguration du lycée Claude-Bernard.

toire universelle et de géographie du monde, selon qu'il est réparti en sept années ou en quatre. De toute évidence, on ne peut éviter que le caractère de chaque enseignement ne soit dès maintenant profondément modifié par la coordination.

Les programmes encyclopédiques imposés aux élèves du primaire supérieur, qui ne disposent que de trois années pour faire le tour des connaissances humaines, accableront sans profit la mémoire des élèves du secondaire et les détourneront du patient travail d'assimilation qu'exigeraient, pour être formateurs, latin, français, histoire et géographie. Il ne faut pas se faire d'illusion : la formation du goût, l'éveil de l'esprit critique supposent une certaine qualité de loisir. Et si toutes les disciplines peuvent donner occasion d'une formation authentique, il est clair que le plus sûr moyen de leur faire perdre leur vertu est de les aborder toutes en même temps. Tel est bien dans le secondaire le résultat le plus immédiat de la coordination.

De son côté, l'enseignement primaire supérieur, déjà si chargé, va offrir à ses élèves l'étude d'une deuxième langue vivante. On espère conduire ainsi au baccalauréat les enfants qui seraient moins doués pour les mathématiques et les sciences. Pratiquement, on les dispensera d'acquérir ce qui caractérise l'enseignement primaire supérieur, la formation technique et professionnelle à base solide de français et de calcul, et l'on augmentera le danger d'un « irréalisme » livresque, si souvent dénoncé comme le méfait de cet enseignement où la mémoire et le « manuel » ont déjà trop large part. Quant à l'enseignement technique, il est à craindre que la coordination établie par les mêmes méthodes ne compromette sa valeur propre. Sans doute munira-t-il ses élèves d'un baccalauréat, mais l'obtention de ce parchemin n'ira pas sans contrepartie. Le caractère régional, parfois même local, qui a valu à nos écoles techniques les légitimes faveurs des familles et des professionnels risque fort d'être sacrifié.

Ainsi, par l'adoption de programmes communs, la coordination tend-elle infailliblement à uniformiser et à rendre plus superficiel chacun des enseignements. La matière qui jadis spécifiait chaque branche perd sa valeur de culture

pour devenir une spécialité[1]. On parlait d'établir des passerelles, c'est à un nivellement que l'on aboutit. Cette conséquence pédagogique de la réforme n'a pas été voulue, elle n'en est pas moins fatale. Les maîtres la dénoncent déjà.

A l'assemblée générale de leur Syndicat national, les directeurs et directrices des écoles primaires supérieures et professionnelles ont...

> ...protesté à l'unanimité contre la tendance à l'assimilation des enseignements secondaire et primaire supérieur. Ils ont émis le vœu que le caractère et l'originalité de ce dernier enseignement — qui réalise un juste équilibre entre la formation professionnelle et la culture générale — ne subissent aucune atteinte[2].

De leur côté, les professeurs du secondaire se plaignent de voir leur enseignement perdre ses qualités propres de culture ; ils protestent contre l'unification des programmes, la division des études en deux cycles, la transformation de la 6e en classe-vestibule...

Ainsi la coordination des trois branches, par identification des programmes, tend à rendre stérile la différenciation des enseignements du second degré dont on attendait le salut. En vain voudrait-on espérer qu'en dépit de ce conformisme, les habitudes d'esprit des maîtres restitueront aux trois branches leur originalité compromise : l'unification des programmes appelle nécessairement celle du personnel enseignant.

3. — Vers l'Unification du Personnel enseignant

Si les mêmes matières sont enseignées en vertu de programmes communs, pourquoi ne le seraient-elles pas par les mêmes maîtres ?

Certains partisans de la réforme avaient prévu cette conséquence depuis longtemps :

1. Les instructions officielles conseillent à plusieurs reprises de ne pas faire appel au latin dans l'enseignement du français, qu'il s'agisse même d'étymologie ou de la langue des seizième et dix-septième siècles : « Aussi, sans s'attarder aux questions d'origine, d'étymologie et d'évolution morphologique ou sémantique, doit-on considérer l'ancien français comme un état de fait dont la connaissance est donnée, non par le latin, mais par le glossaire. » (Instructions officielles du 30 septembre 1938, p. 72.)

2. Assemblée générale, 3 avril 1939.

Quand l'enseignement du second degré sera institué, écrivait en 1937 M. Delmas, et qu'on ne pourra plus distinguer ni dans les établissements, ni dans le personnel, ni dans le recrutement, ni même dans les méthodes, ce qui est aujourd'hui l'enseignement secondaire, l'enseignement primaire supérieur ou l'enseignement technique, alors une importante transformation aura été accomplie.

Dès maintenant, les mesures administratives confient aux seuls instituteurs et institutrices primaires tous les enfants de France, qu'ils aient été inscrits par leurs parents dans un lycée ou à l'école communale. Dans les classes d'orientation, en 1937-1938, 52 p. 100 des professeurs, d'après les rapports officiels, appartenaient aux cadres de l'enseignement primaire. La proportion doit être augmentée cette année. Enfin, il a été récemment décidé que le même diplôme — le certificat d'aptitude aux langues vivantes — donnerait le droit de professer dans les lycées comme dans les E. P. S. : « Il est normal, précisait l'exposé des motifs, de soumettre au même mode de sélection les professeurs destinés à enseigner les mêmes disciplines dans les mêmes conditions [1]. » En dépit de quelques déclarations officielles, la réforme tend à l'unification des cadres pour tout le personnel du second degré. Qu'on le craigne ou qu'on s'en loue, le fait n'est sérieusement contesté par personne.

Ajoutons qu'ici la question se complique d'ordinaire de considérations sociales et politiques n'ayant avec la pédagogie que des rapports lointains.

D'un côté, on parle de primarisation ou de noyautage du secondaire, et l'on dénie aux maîtres des cadres primaires et primaires supérieurs le droit de dispenser quelque enseignement que ce soit à des élèves du secondaire tant qu'ils n'auront pas reçu eux-mêmes une formation classique. Dans l'autre camp, on se refuse obstinément pour des raisons d'opportunité à commencer par là la réforme. On semble craindre que certaine majorité ou orthodoxie syndicale ne résiste pas à l'épreuve des études désintéressées ou au contact des esprits qui s'y adonnent :

Confier à l'actuel enseignement secondaire la formation des maîtres

1. Conseil supérieur de l'Instruction publique. Session du 18 février 1939. Projet n° 11. Décret du 18 mars 1939.

du primaire, ce serait abaisser le niveau des études et surtout tuer l'esprit laïque. Nous ne serons pas dupes des formules faciles sur la culture désintéressée, l'objectivité scientifique et le sens du relatif : nous voulons des maîtres qui soient des militants et nous les aurons [1].

Le projet de réforme prévoyait cependant une disposition heureuse inscrite au programme de presque tous les partis. Les instituteurs recevraient désormais la même formation de base que leurs collègues. Ils devraient, avant d'entrer dans les écoles normales, être munis du baccalauréat. Cet article du projet valut précisément à la réforme la sympathie de nombreux universitaires préoccupés de la culture des éducateurs du peuple. Or, à la demande instante des organisations cégétistes (Syndicat national des Instituteurs et Fédération générale de l'Enseignement), M. Zay a déclaré que « les futurs instituteurs passeront l'examen d'entrée de l'École normale à la fin du premier cycle des études du second degré ». Cette application inattendue du projet de réforme menace d'infliger aux aspirants instituteurs cinq ans d'internat au lieu de trois et de les caserner à l'École normale dès quatorze ou quinze ans. Il semble d'ailleurs qu'ils ne pourront y préparer que les baccalauréats modernes et que la formation classique leur sera de fait interdite. Nous ne nous en étonnerons pas trop. M. de Monzie n'avait-il pas échoué dans son projet de réforme pour avoir voulu donner la culture secondaire aux éducateurs du peuple ?

Il y a là un aspect de la réforme qu'il serait vain de vouloir négliger. Il répond aux vues de certains partisans de l'école unique qui confondent depuis longtemps la généralisation de la culture avec celle de leur influence.

Le sectarisme n'a pas désarmé dans tous les secteurs de l'éducation nationale : les premières victimes — dont la résignation se lasse — sont les futurs instituteurs, mais tous les enfants de France en subissent le contre-coup. L'échec pédagogique d'une réforme qui aurait pu être féconde lui est, pour une large part, imputable. En fait, la coordination, telle que nous l'avons vue à l'œuvre, manque manifestement son but : elle généralise sans aucun doute l'acquisition des diplômes,

1. Congrès de Clermont du Syndicat national des Instituteurs (C. G. T.).

mais elle compromet et avilit la qualité de la culture ; le nivellement auquel elle aboutit rend vain l'effort tenté pour différencier les enseignements.

Dès lors, on peut se demander quelle solution pourra recevoir le second problème que le projet de réforme s'est attaché à résoudre : répartir harmonieusement, selon les aptitudes de chacun, les tâches de la cité. C'est ce qu'il nous faut examiner.

La Recherche des Aptitudes

1. — Nouvelles Directives pédagogiques

A cette mission sociale, susceptible d'insuffler au vieux corps universitaire un esprit nouveau, correspondent en fait deux fonctions pédagogiques nouvelles : la prospection des aptitudes, qui conduit à un contrôle du travail plus souple que l'ancien examen de passage ; l'aiguillage proprement dit par la classe d'orientation.

Pour oser « orienter » l'enfant et décider ainsi de son avenir, il convient de le juger beaucoup moins sur ses résultats scolaires actuels que sur ses aptitudes foncières et ses tendances durables, dont lui-même ne se doute pas. Tâche autrement délicate que celle d'un correcteur de copies : il ne s'agit plus de décerner une note selon un barème objectif ; il faut risquer un jugement sur la valeur d'un sujet soumis à une foule d'influences, souvent inégal à lui-même, en pleine période d'évolution.

Très justement, les circulaires ministérielles insistent sur l'obligation qu'a le maître de connaître à fond ses élèves. Il doit créer dans sa classe (que l'administration s'engage à ne pas maintenir trop nombreuse) une atmosphère de sympathie, entretenir avec chacun des relations personnelles, dépouiller enfin la solennité de l'enseignement magistral pour recourir à des procédés plus directs provoquant l'enfant à réagir plus spontanément et à se révéler tel qu'il est. Individualisation de l'enseignement et méthodes actives, telles sont les nouvelles consignes [1].

1. « Le maître ne devra jamais perdre de vue qu'il lui appartient de favoriser autant qu'il le peut l'effort libre et spontané des élèves. » (Circulaire du 9 octobre

Les programmes font place dans le même esprit à de nouvelles disciplines : travaux manuels, chant choral, éducation physique... Plus encore que les connaissances acquises, il importe de connaître la façon de les acquérir et l'aptitude à les mettre en œuvre. On recommande donc de faire apprendre les leçons et rédiger les devoirs en présence du professeur. Dans les classes d'orientation, les élèves sont même astreints au régime de l'externat surveillé et il leur est interdit de faire leurs devoirs à la maison. L'institution des loisirs dirigés fournit l'occasion d'observer l'enfant au travail d'équipe et dans une atmosphère de liberté plus proche de celle que lui offrira la vie, tandis que les relations avec les parents, que l'on souhaite cordiales et fréquentes, permettront aux maîtres de pénétrer jusqu'à la vie de famille de l'enfant, que son attitude à l'école ne fait pas toujours soupçonner.

Enfin, les méthodes d'investigation scientifique seront utilisées dans la mesure du possible : pourront apporter au maître un complément de lumière : les tests, dont l'utilisation prudente peut éveiller l'attention sur certaines déficiences ou aptitudes : le contrôle médical scolaire, que l'on veut sans tarder rendre obligatoire et, à son défaut, l'établissement de fiches sanitaires par les familles [1]. Des conseils de classe multipliés, obligatoires chaque semaine dans les classes d'orientation, facilitent la liaison entre les professeurs d'un même enfant, permettent l'échange de leurs observations. Des fiches ou un livret d'observation aident à suivre l'élève d'une façon plus continue et conservent la trace de son évolution.

On conçoit que, dans ces perspectives, les examens perdent en grande partie leur intérêt de contrôle. Leur fonction essentielle sera d'ouvrir les portes du nouvel édifice scolaire plutôt que de sanctionner les fins d'études. Ainsi le certificat d'études primaires, déclare l'exposé des motifs du projet de

1937.) Ces consignes sont abondamment développées dans les nouvelles instructions officielles, partie générale (30 septembre 1938).

1. Le livret de santé obligatoire a été voté par la Chambre. Dans un certain nombre de classes d'orientation, il a été demandé aux parents de remplir des fiches médicales.

loi, devra être « aménagé pour qu'en demeurant l'examen du savoir enfantin, il devienne en même temps celui des aptitudes ».

Au fond, c'est l'examen lui-même qui est mis en question ; car, lorsqu'il s'agit de savoir si un enfant est apte à poursuivre ses études, il est bien certain que les professeurs qui l'ont observé au cours de l'année entière sont mieux placés pour le juger que les examinateurs étrangers après quelques quarts d'heure d'interrogation. On propose donc de s'en remettre désormais à l'avis des conseils de classe[1].

Déjà les élèves des classes d'orientation ont été dispensés de tout examen de passage ou de bourse. Cette disposition sera vraisemblablement très largement étendue à d'autres classes et elle est déjà appliquée, cette année, pour l'obtention des bourses de toute catégorie : mesure logique et d'ailleurs équitable si elle fait intervenir la moyenne des notes données au cours de l'année par tous les professeurs et dont l'inconvénient le plus notable sera de priver l'élève intelligent mais buté ou quelque peu paresseux — l'espèce existe — du stimulant de l'examen et du recours à des professeurs étrangers[2].

Tel est l'ensemble des directives qui ont été données, notamment dans les classes d'orientation, et que l'on espère voir peu à peu appliquées dans toute l'Université. Du point de vue pédagogique, on ne peut qu'applaudir à un tel effort. Rappeler au maître qu'il n'a pas seulement à dispenser des connaissances, mais à éduquer des esprits, à éveiller des personnalités, c'est assurément le placer devant ses responsabilités les plus hautes. C'est du même coup renverser les barrières qu'une neutralité théorique avait artificiellement

1. « Les examens de passage seront complètement supprimés. Le conseil de classe décidera sans appel si un élève est apte à passer dans la classe supérieure... Il y aura en octobre quelques examens de rattrapage. Ils ne pourront porter que sur une seule matière. Les examens de fin d'études des jeunes filles seraient supprimés. Avec ces dispositions, les élèves de l'enseignement libre n'auront plus droit au diplôme répondant à cet examen. L'examen de fin de cycle, à la fin de la 3e, et qui serait l'équivalent du brevet simple, serait considéré comme passé avec succès par tous les élèves ayant atteint la moyenne de 10 en 4e et en 3e ! (Communication à l'Association de parents des élèves du lycée de jeunes filles de Sèvres. Bulletin de janvier-février 1939.)

2. Elle peut également introduire une inégalité de traitement entre le candidat de l'école officielle et celui de l'école privée.

dressées. Nous entrons ici dans le domaine de l'action personnelle, de l'influence, de l'amitié : la correction n'y suffit plus, la confiance y est requise. A moins qu'on ne veuille attribuer à l'État un pouvoir discrétionnaire sur l'enfant (ce qui est proprement la conception totalitaire), le maître, ayant retrouvé dans sa plénitude sa mission éducatrice, ne peut plus prendre charge de l'enfant en s'imposant à la famille : il doit être choisi ou du moins agréé par elle[1]. Ne serait-ce pas à partir de cette exigence qu'il faudrait rechercher les conditions d'un aménagement de notre régime scolaire qui mette fin aux batailles menées autour de l'enfant[2] ?

Quant aux résultats pédagogiques obtenus, les professeurs qui ont pu expérimenter les méthodes recommandées leur sont dans l'ensemble hautement favorables. On s'étonnerait qu'il en fût autrement. Réduire le nombre des élèves à vingt-cinq par classe, unir les professeurs dans un même souci d'observer les enfants, leur faciliter la tâche par des réunions fréquentes, un contact plus étroit avec les familles et des méthodes plus actives, c'est placer maîtres et élèves dans les conditions les plus favorables.

Tout au plus l'expérience a-t-elle tempéré certains enthousiasmes et fait renoncer à ce que plusieurs recommandations présentaient d'excessif. Sous prétexte d'observer l'enfant et de respecter ses activités spontanées, ce serait une illusion que de trop abandonner l'enseignement des connaissances précises — en 6e notamment — et de renoncer à imposer l'effort. Car, si les méthodes actives aident fort bien à le susciter en éveillant l'intérêt, elles sont, par elles seules, incapables d'obtenir la continuité qui assure son efficacité. On a remarqué qu'il était dommage de supprimer tout

1. C'est bien à cette confiance réciproque, nécessitée par l'œuvre d'enseignement et d'éducation désormais inséparables, que faisait récemment appel M. le recteur Roussy pour demander qu'on veuille bien le laisser procéder à un examen de prévention contre la tuberculose : « Les parents comprendront certainement que ces mesures ne portent aucunement atteinte à la liberté des familles qui, en confiant un élève à un lycée de l'État, font implicitement confiance au chef et aux médecins de l'établissement pour la surveillance de leurs enfants. »

2. Il y aurait même d'intéressantes conséquences à tirer pour définir les positions respectives de l'école publique et de l'école privée. Exiger que les familles aient toute confiance dans les maîtres offerts par l'État, n'est-ce pas supposer qu'elles peuvent librement les choisir ?

travail à la maison, comme de faire toujours rédiger les devoirs et apprendre les leçons sous l'œil du maître. L'enfant risque d'y perdre de sa vraie spontanéité et l'habitude du travail personnel, alors même que l'on croit les provoquer. On craint même que l'observation respectueuse des « aptitudes », menée sans assez de tact et maladroitement appuyée, ne favorise bien des caprices enfantins et ne libère les paresseux agités, superficiellement actifs, de l'obligation d'acquérir ce qui leur manque. Enfin, — et c'est la grave objection que les usagers des écoles actives font à leurs méthodes lors même qu'elles remportent un succès éclatant, — en cherchant par trop à composer une atmosphère de « travail dans la joie » et de « vie à l'école », on place les enfants dans des conditions privilégiées et artificielles qui, pratiquement, ne les arment pas suffisamment pour la vie réelle et, chose curieuse, ne leur permettent pas de révéler toutes leurs vraies possibilités.

Ces mises au point montrent avec quelle conscience les professeurs de l'enseignement officiel — ceux des classes d'orientation surtout — ont cherché à tirer parti de l'organisation nouvelle.

Ce goût de la recherche, cette auto-critique loyale, cette juste défiance des formules toutes faites et des instructions officielles elles-mêmes, sont certainement un des résultats des plus prometteurs qui aient été obtenus [1].

1. Nous n'insisterons pas sur les erreurs qu'a déjà corrigées l'expérience (comme celle du type d'enseignement « sans latin ni langues » essayé en classe d'orientation, alors qu'il s'agissait de décider si un enfant était doué pour le latin ou les langues), ni sur certains défauts d'organisation dus, semble-t-il, à la façon dont la réforme a été mise en application. Des mesures partielles ont été prises sans que l'on ait pourvu à un aménagement d'ensemble qui les eût rendues raisonnables. Ainsi, avant que les programmes aient été allégés et la scolarité aménagée, a-t-on inscrit aux horaires de nouvelles disciplines (travaux manuels, éducation physique, etc.) et restreint le nombre de jours de classe en instituant les deux après-midi de loisirs et de plein air. Du coup, un travail apparemment acharné succède aux temps prolongés de détente. Nos lycéens ont jusqu'à quatre cours différents par matinée et six classes par jour. Il est impossible de joindre à chacune des leçons et des devoirs. L'enseignement en devient superficiel. Les « loisirs » aboutissent au surmenage ou, du moins, — car les élèves se défendent — au malmenage. Les « loisirs » du reste, malgré la réclame abondante qui leur a été faite, n'ont pas rendu ce que l'on en attendait. Dans l'enseignement primaire où ils sont obligatoires, il semble que d'assez nombreux instituteurs, pris au dépourvu, les aient transformés en jeux ou promenades qui ont fort scandalisé les braves gens qui envoyaient jusqu'ici les enfants à l'école pour s'instruire et ne

Reste à savoir si ces mesures et techniques nouvelles, quels que soient leurs avantages ou inconvénients pédagogiques, ont conduit au résultat attendu; si elles ont permis de répartir harmonieusement entre les trois branches d'enseignement du second degré les enfants les plus aptes à en profiter.

2. — L'Expérience des Classes d'Orientation

On n'a pas oublié les critiques qui saluèrent la nouvelle institution : l'âge trop tendre : à onze ou douze ans, avant la puberté, on ne peut décider d'un avenir, même scolaire ; le danger de préjuger des résultats de la formation secondaire qui doit permettre demain à l'enfant ce dont il est incapable aujourd'hui ; l'impossibilité de décider, la même année et pour tous, des directions à prendre. On sait aussi la réponse : avec ou sans classe d'orientation, l'enfant est bel et bien embarqué à dix ou douze ans dans l'une des trois sections : classique, moderne ou technique. Mieux vaut prendre la décision après une année d'observation qu'au petit bonheur.

C'est l'évidence. Le désir d'éclairer un choix ne peut prêter à la critique, mais seulement l'insuffisance des moyens, la fausse sécurité de résultats incertains ou la prétention d'imposer des décisions à la famille.

Les rapports officiels et les témoignages publiés par de nombreux professeurs des classes d'orientation permettent de chasser ces craintes : *les conclusions des expériences les mieux conduites ont été entièrement négatives en matière d'orientation proprement dite.*

On a remarqué qu'il existe des types d'intelligences plus abstraits et plus concrets, — ce que l'on savait depuis longtemps, — mais il a fallu constater que les enfants normalement doués peuvent fort bien exercer leurs différentes apti-

comprirent pas la portée de ces exercices, surtout lorsqu'ils furent pratiqués dans des écoles géminées. Dans l'enseignement secondaire, le fait d'avoir fixé leur organisation à heure fixe, le samedi après-midi, semblait couper la vie scolaire de l'élève en deux tranches : celle de la classe où l'on s'ennuie, celle des loisirs où l'on fait enfin quelque chose d'intéressant. Il eût été plus sage, pour commencer, de demander à chaque maître de faire une place dans son enseignement aux travaux libres.

tudes dans les études classiques, modernes ou techniques. Quant aux attraits pour une discipline ou une profession, ils proviennent bien souvent de circonstances fortuites : affection pour un maître ou un camarade, exemples et lectures, caprices de toutes sortes. En ce qu'ils ont de plus profond ils relèvent soit d'une vocation, fort rare à cet âge, soit d' « idées » puisées dans la famille ou l'entourage. Dans ces conditions, qui oserait se flatter de discerner s'ils sont ou non commandés par un type spécial d'esprit ou de tempérament ? En relatant, par exemple, les intéressantes expériences du Centre d'orientation du lycée de Sèvres, un professeur écrit :

L'enseignement technique véritable a besoin d'esprits concrets, mais solides, pourvus de capacités scientifiques en même temps que d'habileté manuelle. Ce type « technique », avouons-le bien franchement, nous n'avons ni su ni pu le trouver parmi nos élèves. N'est-il pas prématuré de le chercher parmi des enfants de dix ans, puisque aussi bien il touche à l'orientation professionnelle par l'appel immédiat qu'il fait à l'idée de « métier » ?

La recherche des « types » moderne et classique semblerait avoir eu plus de succès [1]. Mais lorsqu'on y regarde de près, on s'aperçoit qu'il n'en est rien. Dans les classes d'orientation des lycées, comme par le passé, on a dirigé vers la section B les enfants qui ne mordaient pas au latin, semblaient moins vifs d'esprit ou incapables de longues études. Dans les classes des E. P. S. ou des Écoles pratiques, on s'est contenté d'éliminer les incapables et de diriger de rares élèves vers le lycée. Comme le remarque M. Chibon, dans le rapport qu'il a présenté au nom de la Société des agrégés :

Nous ne pouvons nous empêcher d'être frappés d'un fait : la balance, le plus souvent, penche en faveur de l'option qui correspond le mieux au genre d'établissement où est installée la classe d'orientation.

1. « Dans les classes de 6e où nous enseignons, les années antérieures, l'orientation faite, dès octobre, par les seules familles fournissait à la section A les trois quarts des élèves inscrites. L'autre quart constituait la section B, enrichie en cours d'année de quelques éléments jugés indésirables par le professeur de latin. Dans notre classe d'orientation, en juillet, nous arrivons à une proportion presque inverse : 16 élèves pour la section A, 24 en B. Toutes ont fait du latin, d'octobre à janvier, mais graduellement, à la suite des conseils donnés, des observations trimestrielles, des résultats obtenus, le nombre des latinistes s'est réduit, et sans doute se réduira-t-il encore en octobre. » (Lycée de Sèvres.)

En fait, devant l'impossibilité où l'on se trouvait de découvrir les bases irréfutables d'un conseil sérieux d'orientation, on a laissé les enfants poursuivre dans les voies secondaire, primaire supérieure ou technique que les familles avaient envisagées pour eux. Ce fut sagesse et c'est ce qui a permis de déclarer que nulle violence n'avait été faite aux parents.

Le seul résultat appréciable de ces classes ne fut donc pas d'*orientation*, mais de *sélection*. Un certain nombre d'enfants furent déclarés actuellement inaptes à poursuivre l'enseignement qu'ils avaient choisi[1]. Ajoutons qu'ici ou là on a cherché pour ces inaptes — au latin notamment — une solution plus heureuse. On signale au lycée de Sèvres la création d'une section spéciale où l'on s'efforce de développer les aptitudes féminines grâce à un enseignement « allégé, actif, que l'on dirigera sans retard vers les applications artistique, ménager, commercial ou manuel ». Ces efforts d'assouplissement et de diversification des programmes doivent en effet résulter d'une observation attentive des enfants, mais tel n'était pas le résultat que l'on se promettait. L'enseignement habituel y suffit.

On comprend que, dans ces conditions, et après deux années d'expérience, la Société des agrégés, comme le Syndicat national des professeurs des lycées, collèges et cours secondaires, aient réclamé dans leurs derniers congrès (Pâques 1939) la suppression pure et simple des classes d'orientation, ce qui n'empêche pas les mêmes professeurs de souhaiter que soit poursuivie tout au long de la scolarité l'observation intelligente des enfants et étendu à toutes les classes le bénéfice des excellentes conditions pédagogiques dans lesquelles furent placés les professeurs.

M. L. Zoretti avait prédit cet échec. Il déclairait en avril 1937 :

J'accepte ce que je n'ai jamais accepté, la sélection à onze ans et

1. Certains furent renvoyés à l'enseignement primaire ou confiés aux classes de scolarité prolongée. Un plus grand nombre — solution à notre avis discutable — furent invités à ne pas continuer le latin et à rester dans le secondaire en quittant la section A pour la section B. Il n'est pas dit que ces enfants moins brillants ou moins rapides n'auraient pas mieux profité des richesses de l'enseignement classique que du programme terne de la section B, alourdie comme elle est par un trop grand nombre d'élèves médiocres.

toutes autres choses que je sais absurdes, mais que j'accepte quand même parce que c'est en faisant telle expérience que se trouveront éclairés et convaincus tous ceux que mon argumentation n'a jamais pu convaincre ou même toucher.

M. Zoretti prévoyait en effet un cycle d'orientation d'au moins trois années permettant une longue expérimentation des diverses possibilités des enfants et faisant reculer l'âge des différenciations après la puberté. Il semble que l'on doive se montrer plus radical. Si l'on n'a pas réussi à répartir par expérience et observation scientifique les enfants en types classique, moderne ou technique, c'est que ces types sont trop artificiels pour répondre à la complexité des tempéraments. C'est surtout parce que c'est un faux problème de rechercher au delà des contre-indications ce qu'un enfant pourra ou non tirer de ses aptitudes. M. Bracke le signalait très justement dans *le Populaire* du 6 mars 1937 ; après avoir suivi l'expérience, il y revenait avec plus de force le 16 mars 1939 :

L'orientation se comprend vers la fin d'études plus ou moins poussées quand il s'agit de montrer à un jeune homme de quel côté il peut le mieux utiliser ce qu'il a acquis, entrer dans la vie sans risquer de s'engouffrer dans un cul-de-sac. Mais, si fort qu'on soit en psychologie enfantine, si calé qu'on se croie sur le classement des qualités et défauts naturels, qui osera dire qu'un gamin de dix ou onze ans peut et doit être dirigé ici ou là ? Les vocations proprement dites sont rares et, même réelles, elles ne sont souvent révélées qu'au contact de la vie même. Le problème d'une culture, quelle qu'elle soit, n'est-il donc pas de se prêter à toutes adaptations aisées ?

Classer les genres d'intelligences et par conséquent déterminer avant la vie les « vocations » et les routes à suivre par les futurs citoyens, — et citoyennes, naturellement, — c'est risquer bien des erreurs funestes. En dehors de trois ou quatre gros éléments de différenciation, qui est vraiment assez fort pour savoir les traits qui comportent ou permettent, et surtout ceux qui excluent telle ou telle profession, telle ou telle étude technique, scientifique, etc.?

Tout compte fait, bien que l'on ait supprimé les centres qui, l'an passé, n'avaient pas donné satisfaction [1], et malgré

1. Le nombre des centres est passé de 45, avec 172 classes, en 1937-1938, à 32, avec 37 classes, en 1938-1939. Ce sont les centres des grandes villes qui ont été de préférence supprimés.

nistre dut, pour calmer l'opinion, rédiger une seconde circulaire dans laquelle il était affirmé que « les effectifs présumés pour octobre 1938 ne dépasseraient pas les effectifs actuels des classes de 6e, à raison d'un maximum de 35 élèves par classe ». Bien que cette prophétie parût avoir bien peu de chances de se réaliser, — car on ne voit pas comment le flot de candidats au secondaire a pu se trouver étale en un instant, — les mesures prescrites n'ont pas été retirées. N'était-ce pas en effet le seul moyen qui restait pour réaliser, par mesure administrative et au nom de l'intérêt général, ce que la classe d'orientation n'avait pu permettre par voie pédagogique et en tenant uniquement compte des aptitudes individuelles ?

Nous sommes ainsi ramenés à la question que posait M. Léon Blum en présentant le projet de réforme de M. Zay : « Un tel projet ne suppose-t-il pas une progressive affectation des individus aux fonctions sociales que l'État peut leur offrir ? »

Il semble bien en effet que, si l'on veut rester dans le cadre de la réforme, la situation présente ne comporte que deux solutions :

Ou bien ouvrir les portes du second degré toutes larges, accepter l'échec de l'orientation scolaire et consentir à ce que la masse de la nation s'adonne au latin, quitte à prévoir, à la fin des études, une période d'adaptation aux diverses professions. Mais on redoute alors que ce ne soit priver l'industrie, le commerce et l'agriculture des cadres moyens qui déjà leur font défaut.

Ou bien réglementer par voie administrative l'accès de certaines formes de culture, de la culture classique notamment, sous le prétexte qu'elles ne peuvent nourrir leur homme.

A considérer les moyens que l'on a tenté d'employer, il semble que ce soit vers cette seconde solution, fort peu libérale et contraire au principe généreux de l'école unique, que l'on veuille s'orienter. Il y a là une contradiction qui rend la position des auteurs de la réforme inconfortable.

On avait promis que tous les enfants pourraient accéder à la culture. Or, après avoir bouleversé notre organisation universitaire par la coordination pour les recevoir dans le

second degré, et après avoir sacrifié en partie la formation secondaire qui fit les frais principaux de l'opération, voici que l'on redoute que leur afflux ne provoque une nouvelle poussée vers l'enseignement classique et les professions libérales. Aussi les défenseurs des études classiques reprochent aux auteurs de la réforme le massacre inutile de l'enseignement secondaire, tandis que les partisans de l'école unique les accusent de sabotage et réclament que les portes de l'enseignement du second degré, jusqu'ici entrebâillées par la gratuité, s'ouvrent largement aux élèves de l'enseignement primaire, qui risque de demeurer le parent pauvre, puisqu'on le découronne de ses bons sujets sans permettre à ses élèves d'envahir en masse le second degré.

En fait, la réforme ayant subi sur le plan pédagogique un double échec : celui de la coordination qui aboutit au nivellement, et celui de l'orientation incapable de diversifier les individus selon leurs aptitudes, on a été conduit à imposer une régulation par le sommet en contrôlant l'accès aux diplômes [1] et, si possible, celui des professions elles-mêmes. Nous quittons donc la pédagogie pour passer sur le terrain social et politique. Il nous faudra y suivre les auteurs de la réforme pour juger en dernière analyse de l'efficacité de leur œuvre sur le plan qu'ils ont choisi.

(*A suivre.*) PIERRE FAURE.

1. « Nous voulons réaliser l'école unique, mais l'école unique, ce n'est pas seulement la gratuité, car la gratuité seule ce serait l'engorgement des études, l'encombrement, les déceptions... Nous ne voulons pas multiplier les diplômes sans emploi, ni les bacheliers sans espoir. Le régime lui-même ne résisterait pas à un tel péril. » (Discours de M. Jean Zay au Congrès de la Ligue de l'enseignement, le 28 mai 1939.)

LA VISION D'OSTIE

UN NŒUD DE RENCONTRES ET D'INFLUENCES

Beaucoup connaissent les pages des *Confessions* où saint Augustin raconte comment, quelques mois après son baptême par l'évêque de Milan, Ambroise (24 avril 387), il avait formé le projet de retourner en Afrique avec sa mère Monique. Avant de s'embarquer, tous deux s'étaient arrêtés à Ostie. C'est là qu'un jour où ils se trouvaient seuls, assis au bord d'une fenêtre d'où la vue s'étendait sur le jardin de leur hôte, ils se mirent à causer, avec une grande douceur et intimité, du bonheur du ciel. C'était leur suprême entretien ici-bas et ils ne le savaient pas. Cinq jours plus tard, Monique s'alitait et le neuvième jour de sa maladie elle mourait.

Pour d'autres qui n'ont pas lu les *Confessions*, le tableau célèbre d'Ary Scheffer a évoqué cet entretien et ses traits essentiels, les mains du fils et de la mère se joignant dans un même amour de Dieu, leurs regards se fixant dans une même contemplation de l'éternelle Sagesse.

Dans l'histoire de Monique comme d'Augustin, nous touchons là à un sommet. Pour Monique, après les dures années de larmes et de prières qui ont ramené son fils à Dieu, cette contemplation d'Ostie est le portique triomphal qui ouvre sur la béatitude éternelle, et, pour Augustin, le point le plus élevé de cette crête qui sépare les deux versants de sa vie, passions charnelles et ténèbres de l'esprit jusqu'à sa trente-troisième année, puis, après sa conversion, paix et lumière dans l'amour de Dieu et le dévouement à l'Église.

Le P. Paul Henry, dont aucun de ceux qui s'occupent de philosophie ancienne n'ignore les beaux travaux sur Plotin, a consacré à cette « vision d'Ostie » un volume de modestes dimensions, mais riche d'enseignements et d'une lecture pleine de charme, tout à fait ce qui convient à une collection où s'unissent « l'art et la philosophie »[1].

1. *La Vision d'Ostie. Sa place dans la Vie et l'Œuvre de saint Augustin (Essais d'Art et de Philosophie)*. Paris, Vrin, 1938. In-12 de 129 pages. — Le R. P. Lebreton a consacré à cet ouvrage une belle et savante étude dans les *Recherches de Science religieuse*, octobre 1938, p. 457-472.

On comprend que ce sujet ait spécialement attiré un spécialiste de la pensée plotinienne. Dans la vision d'Ostie, comme dans un cas privilégié, il pouvait étudier la rencontre du néo-platonisme de Plotin et du christianisme, sous l'aspect non pas de deux systèmes qui s'affrontent dans le domaine des idées pures, mais de deux nourritures qu'une âme vivante s'assimile : d'où des échanges secrets, des fusions subtiles, l'élément plus fort, le christianisme, rectifiant et transformant le néo-platonisme, non sans en retenir des modes de pensée et d'expression.

La connaissance qu'il a de Plotin a permis au P. Henry de retrouver dans le récit des *Confessions* les sources littéraires plotiniennes, traités *Sur le Beau* et *Sur les trois Hypostases*, dont l'influence n'est pas niable. De cette analyse une conclusion intéressante se dégage : la vision d'Ostie est une expérience authentiquement chrétienne, une anticipation surnaturelle de la vie éternelle, exprimée en termes souvent scripturaires, et qui pourtant s'est faite sur un rythme plotinien. Les degrés que parcourent Monique et Augustin pour monter jusqu'à Dieu et leur redescente vers le monde sensible rappellent le double mouvement de la contemplation plotinienne, détachement de tout ce qui est corporel et tension de l'âme pour atteindre immédiatement l'Absolu, puis détente et retombée dans le monde des sens. Dans la vision d'Ostie, « ce mépris ou plutôt ce total oubli du monde sensible, cet élan vers l'au-delà de l'esprit, ce repos dans le monde intelligible où tout est vérité, satiété, la brièveté même de ce moment d'union et enfin le retour, désenchanté, jusqu'au règne inférieur des sens et de la parole humaine, autant de traits, de sentiments, d'attitudes que Plotin n'aurait pas désavoués ».

Cette constatation peut de prime abord déconcerter certains esprits, les exposer, comme il est arrivé, à nier le caractère spécifiquement chrétien de la vision d'Ostie pour n'y voir qu'un exercice de philosophe, ou du moins leur faire regretter cette compénétration néo-platonicienne. L'expérience religieuse d'Augustin n'aurait-elle pas été plus admirable si elle n'avait absolument rien emprunté à la philosophie païenne ?

Raisonner ainsi, c'est oublier dans quelles conditions se fait la rencontre du christianisme et des âmes humaines. La révélation divine ne peut trouver accueil dans l'esprit de l'homme que si elle se coule dans des formes de pensée humaine, que si elle s'exprime dans un langage humain. Mais, reçus par un esprit, les concepts, les idées

n'existent pas indépendamment de cet esprit. Quand elles pénètrent dans une âme, les vérités religieuses y entrent en contact avec des représentations d'origine différente, philosophique ou scientifique, et comme l'esprit qui est un tend à faire de son univers intelligible un monde cohérent et ordonné, des actions et des réactions s'exercent entre les divers apports spirituels. D'où la nécessité d'un effort de synthèse qui harmonise ces connaissances, élimine les causes de conflit, par exemple entre la science et la foi, et d'un travail de purification qui garde à la doctrine chrétienne sa transcendance de religion révélée. Tâche jamais achevée, chaque siècle chrétien étant mis aux prises avec de nouveaux problèmes, sociaux, philosophiques, scientifiques, que fait surgir le progrès de l'esprit humain ou l'histoire mouvante des sociétés. Heureuse nécessité aussi, qui, loin de nous effrayer, hommes de peu de foi, devrait nous réjouir, car si jamais cessait cette confrontation entre la révélation divine et la recherche humaine, nous aurions là un signe que l'un des deux partenaires se serait momifié, ou le christianisme ou l'esprit de l'homme.

C'est à une des formes de cette entreprise que se livrait saint Thomas d'Aquin lorsqu'il repensait le dogme en termes péripatéticiens ; c'est un effort analogue que poursuit de nos jours l'exégèse catholique de l'Ancien Testament pour dégager la parole inspirée de toute compromission avec un concordisme périmé et en donner une interprétation plus purement religieuse qu'aux époques où l'on se figurait que la terre était le centre géométrique d'un univers créé quatre mille ans avant la venue du Christ.

En son temps, saint Augustin s'est conduit d'après ce même esprit, qui fut toujours celui de l'Église, telle que Newman nous la présente, « assise au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, s'attribuant ce qu'ils disaient de correct, corrigeant leurs erreurs, suppléant à leurs manques, complétant leurs commencements, développant leurs conjectures et ainsi élargissant graduellement l'étendue et affinant le sens de ses enseignements [1] ». La ferveur du néophyte n'a pas transformé Augustin en iconoclaste ; pas plus que Péguy n'a jamais oublié ce qu'il devait à la philosophie de M. Bergson, Augustin n'a renié les clartés précieuses que lui apporta le néo-platonisme. Comme il avait été heureux, dans le temps qui précéda sa conversion

1. Cité et traduit par Jean Guitton, *la Philosophie de Newman, Essai sur l'Idée de Développement*, Paris, 1933, p. 52.

à Milan, d'entendre le prêtre Simplicianus, qui déjà avait été pour Ambroise « un père dans la grâce », lui parler de Plotin avec sympathie, féliciter son jeune interlocuteur d'avoir lu les livres platoniciens, traduits en latin par Victorinus, et de n'être pas tombé sur d'autres écrits philosophiques pleins de mensonges et de duperies ! Finement d'ailleurs, Simplicianus profitait de l'occasion pour évoquer ses propres souvenirs sur Victorinus, avec lequel pendant son séjour à Rome il avait été intimement lié. Il se mit à raconter comment le traducteur de Plotin s'était converti à la foi chrétienne, avait abandonné sa chaire illustre de rhéteur pour ne pas se soumettre aux édits de Julien l'Apostat, « trouvant ainsi l'occasion de consacrer à Dieu tout son temps ». Encouragé par cet accueil, Augustin prenait les écrits des apôtres pour les confronter avec les livres platoniciens. Quelle joie pour lui de découvrir des possibilités d'accord et de synthèse ! Cette exigence formulée par l'Église que pour trouver Dieu il faut dépasser le monde des sens, rompre les attaches de la chair, est également celle de l'École. Là aussi, dans les livres platoniciens, Augustin a perçu des anticipations de la doctrine du Verbe ; il y a appris que, pour être heureuse, l'âme doit participer « à la Sagesse immanente en soi ».

Que le désir d'accorder spéculation et religion ait porté Augustin à donner aux affirmations de Plotin un prolongement chrétien dont leur auteur n'avait pas eu le soupçon, le fait est assez clair. Cet enthousiasme pourtant n'aveuglera pas Augustin sur les déficits essentiels du néo-platonisme. Il purifiera de tout panthéisme cette lumière spirituelle qui est l'objet suprême de la contemplation ; il reconnaîtra l'abîme qui sépare le *Logos* des Ennéades et le Verbe *Incarné* du Prologue johannique ; à l'orgueilleuse présomption du philosophe païen il substituera l'humilité du chrétien. Mais, tout en corrigeant Plotin et en le complétant, il n'aura pas à rejeter ce grand mouvement ascensionnel de la dialectique néo-platonicienne qui l'avait arraché définitivement au manichéisme et l'avait fait monter par degrés jusqu'à un Dieu transcendant et spirituel.

Ce n'est pas sans raison que le P. Henry a mis en relief la rencontre d'Augustin et de Simplicianus, du jeune et enthousiaste admirateur de Plotin et du prêtre qui à la sainteté de la vie joignait l'ouverture d'intelligence. Si Augustin s'était heurté à un esprit borné, toujours prêt à lancer l'anathème, quelle déception et sans doute quel retard dans son retour à Dieu ! « La vie instruit beaucoup plus que les

livres. » Dans la conversion d'Augustin les livres ont joué un rôle important, et de même les sermons de saint Ambroise pour la solution des difficultés scripturaires. Mais on ne saurait isoler l'influence que la lecture et la prédication chrétienne ont exercée sur le futur converti de celle des exemples et des conversations de personnes vivantes.

L'action du prêtre milanais Simplicianus ne fut pas la seule. Plus constante et plus profonde fut celle de Monique. Par une intention providentielle, pouvons-nous penser, la contemplation d'Ostie, qui consomma la conversion d'Augustin, réunit le fils et la mère. Monique avait été à la peine ; Dieu voulut qu'elle fût aussi à la joie. Sa présence auprès d'Augustin était déjà l'indice que la contemplation d'Ostie n'était pas un simple exercice de dialectique, mais l'envol de deux âmes chrétiennes en plein mystère divin.

Si Monique apparaît au terme du pèlerinage d'Augustin, c'est que tout au long de la route elle est à ses côtés. Faut-il faire sortir de l'ombre où elle se tient la figure voilée de la sainte femme ? N'est-il pas évident, à lire les *Confessions*, que son influence sur l'évolution de son fils fut incalculable, nullement inférieure à celle des philosophes et des auteurs inspirés, prépondérante même et décisive ? Qui s'en étonnera ? Que ne peut une mère sur l'âme de son enfant ? Et lorsque l'enfant devient homme, si elle a pu garder sa confiance, quelle n'est pas la force de sa tendresse ? Une femme, d'instinct, se garde de faire pression sur l'intelligence de celui qu'elle aime, mais en revanche elle fait appel à des forces de sentiment ; elle ne discute pas, aux raisons n'oppose pas des raisons, mais des impressions, des faits, des expériences. Ainsi Monique, toujours femme et combien mère, avec Augustin. Suivant l'heureuse et forte expression de ce dernier, elle lui avait fait boire avec son lait la douceur du nom du Christ (*Conf.*, III, 8). Et quand le jeune homme lut l'*Hortensius* de Cicéron, une seule chose refroidit quelque peu l'enthousiasme, c'est de n'y pas trouver le doux nom du Sauveur. Tant était profonde au cœur du fils l'influence de la jeune mère — *alte retinebat* (*Conf.*, III, 8). Dès ses tendres années, le christianisme était enté en lui — *insita* — et le pénétrait jusqu'à la moelle — *medullitus* (*Acad.*, II, 5).

La contemplation d'Ostie est le dernier acte ici-bas de cette sollicitude maternelle. Parce qu'Augustin l'a racontée en une page incomparable, il ne faudrait pas croire qu'il en a été l'acteur principal. Comme Ary Scheffer a eu le mérite de le comprendre, c'est Monique qui tient la place centrale, c'est elle qui communique à son fils, avide maintenant de perfection, son ardeur pour le ciel et l'enflamme de ce désir de la béatitude éternelle qui ne s'éteindra plus.

Avec sa mère Monique il faudrait citer, pour leur action bienfaisante sur Augustin pendant les mois décisifs de son évolution religieuse,

ses amis, le tendre Alypius et le fervent Ponticianus, ce dernier qui bouleversa Augustin en racontant l'histoire des deux jeunes officiers impériaux qui, au pays de Trèves, étant tombés sur une vie de saint Antoine, avaient tout quitté pour la vie monastique, laissant à leurs fiancées un exemple qu'elles devaient par la suite imiter.

Ces grandes influences qui ont agi sur Augustin, philosophie, révélation, vie chrétienne, ne se sont pas présentées à lui comme trois abstractions sans visage. L'accueil sympathique de Simplicianus et la conversion de Victorinus, le rhéteur platonicien, lui ont rendu attrayant un intellectualisme qui ne se refusait à aucune vérité, d'où qu'elle vînt. L'enseignement de la révélation lui a été prêché d'autorité par un grand évêque, Ambroise, qui, au préalable, l'avait reçu « paternellement et avec une grande charité ». Monique lui a montré la vie chrétienne « dans ce qu'elle a de plus intense et de plus délicat, de plus austère et de plus séduisant ».

Ces influences incarnées agissent sur Augustin avec une efficacité qui complète et dépasse celle des livres. Elles le prennent par tout son être, par son intelligence et sa volonté, mais aussi par ses puissances de sentiment. Il le fallait pour sa guérison complète et sa conversion totale. Si dans saint Augustin l'expérience personnelle a pu donner naissance à une métaphysique de la conversion, s'il a pu concevoir le drame du péché et de la grâce dans l'humanité en fonction du drame qui s'est joué dans son âme, c'est qu'en lui la crise a été complète : crise de l'intelligence, crise de la volonté, crise de la sensibilité, et, dans tous ces domaines, crise foncière, décisive. Intellectuellement, il fut pendant plus de dix années un homme de pensée vagabonde, *vagabundus animo*, n'ayant trouvé ni son orientation définitive ni de doctrine ferme où prendre un point d'appui. Plus longtemps encore, il a connu l'esclavage de la passion, avec la division et, à certaines heures, le déchirement du vouloir avec lui-même. C'est tout cela qu'il fallait guérir, changer, consacrer au Christ.

Les livres ont éclairé Augustin, ouvrages platoniciens et saintes Écritures. Mais pour secouer les chaînes de ses vieilles habitudes et de « leur mortelle douceur », des clartés livresques ne pouvaient suffire. La grâce qui travaillait intérieurement Augustin fut secondée au dehors par l'amitié, les prières, les exemples de chrétiens admirables. « Je suis, a dit Gabriel Marcel, de ceux qui attachent aux rencontres une valeur inestimable. » Pour Augustin, ce fut un bienfait hors de prix de rencontrer sur sa route des chrétiens admirables que la foi

transfigurait. Sans doute l'efficacité du message du Christ ne dépend pas essentiellement de la vertu de tel ou tel de ses porteurs, bien que la sainteté soit une note distinctive de l'Église dans son ensemble. Mais comme un vin d'or appelle pour être servi le cristal translucide où il pourra irradier toute sa flamme, et non l'argile terreuse qui l'éteindrait, n'est-ce pas souveraine convenance que les témoins du Christ, loin de faire écran à sa lumière, en apparaissent tout rayonnants ? Les reflets de sagesse, de beauté, de pureté chrétiennes qui venaient frapper Augustin émanaient d'un même milieu, spirituel et visible, l'Église, dérivaient d'une même source, le Christ. C'est à ces deux mystères, l'Église, le Christ, ou plutôt à cet unique mystère du Christ, répandu et communiqué par l'Église, qu'ils devaient le conduire.

La vision d'Ostie recueille toutes ces influences qui ont agi sur Augustin : dans l'âme de ce « mystique né » la dialectique platonicienne et la révélation chrétienne, la réflexion et la prière, l'attention au Maître intérieur déjà possédé et le désir de la béatitude éternelle nouent une union indissoluble. On peut distinguer ces éléments, on ne saurait les dissocier. Dans Augustin, le penseur n'est pas séparable du mystique. Sous l'action de la grâce, cette unité spirituelle ne fera que croître, non dans la ligne d'une pensée qui s'ordonne à l'intérieur d'un système, mais dans la projection d'une vie, emportée par une aspiration foncière vers l'Infini vivant. Avant sa conversion, à travers ses erreurs et ses péchés, Augustin finissait toujours par revenir au problème de Dieu. Après sa conversion, dans la lumière déjà possédée Augustin continuera à chercher par la réflexion et à implorer par la prière une connaissance de Dieu plus profonde et plus aimante comme à un pôle invisible, sa vie sera suspendue à l'attente de la vision bienheureuse. « Vous nous avez fait pour vous et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Cette phrase de saint Augustin, qui se lit à la première page de ses *Confessions*, est bien comme le dit le P. Henry, « la clef de son œuvre et de sa vie ».

JOSEPH HUBY.

LES DISQUES

Dominée de haut par l'étincelante réussite des *Maîtres Chanteurs*, la discographie des quatre ou cinq mois écoulés brille davantage par la qualité que par la quantité. Qu'on n'entende point par là un ralentissement de la production, mais un choix plus judicieux, une prudence accrue des fabricants, qui craignent sans doute de confier à la cire des enregistrements hasardés. C'est l'histoire de tout art à ses débuts : après la folle ivresse de la jeunesse, qui n'a rien de plus pressé que de gâcher sa chance et de prostituer ses dons, viennent l'âge mûr et la maîtrise. Le disque aborde maintenant les belles années où s'accuse le goût de durer.

Il s'est mesuré tout récemment avec un des plus hauts chefs-d'œuvre de toute la musique, la *Passacaille et fugue en ut mineur*, pour orgue, de Bach, dont « la Voix de son Maître » nous offre la transcription orchestrale (Gramo DB 3.252 et 3.253) que Stokowski enregistra, il y a quelques années déjà, puis recommença une seconde fois, par un souci de perfection. Nous avouons qu'il fallait le prestige du chef illustre que le film et le disque et ses légendes ont popularisé en France pour nous rendre curieux de cette transcription ; neuf fois sur dix, une adaptation demeure très inférieure à l'original, et il existe d'ailleurs tant de musique de par le monde qu'on est en droit de se demander s'il est bien utile d'en grossir les effectifs. Dans le cas présent, la tentative n'était pas sans intérêt, parce que les vingt et une variations de la *Passacaille* posent à l'organiste des problèmes de registration ardus dont la solution apparaît aisée avec l'orchestre, plus souple et plus coloré que l'orgue [1]. Celle qu'a trouvée Stokowski est ingénieuse et, qui plus est, toujours plausible, parce qu'il s'est attaché autant qu'il était possible à recomposer à l'orchestre les timbres de l'orgue. Cet homme glorieux s'est sans doute souvenu des temps obscurs où il était un simple organiste attaché à une

1. Albert Schweitzer va jusqu'à prétendre (*Jean Sébastien Bach, le Musicien-Poète*) que cette œuvre n'était sans doute pas destinée à l'orgue par l'auteur, mais au clavecin à pédales. Quelle que soit la difficulté d'une registration variée, rien n'autorise à admettre cette hypothèse.

paroisse de Piccadilly, à Londres. La réussite n'est cependant pa aussi éclatante que pour la *Toccata et fugue en ré mineur* (Gram DB 2.572) dont l'enregistrement orchestral réalisait ce paradox d'évoquer l'orgue mieux que l'orgue lui-même. La *Passacaille* es plus inégale : encore les variations sont-elles très intelligemmen traitées, mais on reprochera à la transcription de la *Fugue* une cer taine lourdeur, l'importance trop grande donnée à chacune de entrées du thème et, par-dessus tout, d'inexcusables changement de tempo, destinés évidemment à faire autant d'« effets » : ils en fon d'ailleurs, mais de désastreux.

Ne quittons pas les classiques sans signaler deux belles gravures La première est celle de l'*Adagio et fugue en ut mineur* de Mozar pour orchestre de chambre (Gramo DB 3.391) ; cette œuvre a plu d'un attrait, car, outre qu'elle est musicalement fort belle, persua sive puis dynamique à souhait, elle offre par surcroît l'intérê de manifester la science d'écriture de Mozart, le seul musicien qu peut être, de ce point de vue, comparé à J.-S. Bach, bien que l'o s'obstine à ne voir en lui qu'un gracieux petit-maître, ce qui es absurde, car Mozart a abordé tous les genres et peint tous les senti ments, depuis la mièvrerie affectée de bluettes de jeunesse jusqu'au pathétiques implorations du *Requiem* ou de telles œuvres de musiqu de chambre[1]. Mais voici qui nous entraînerait trop loin[2]. Saluon seulement au passage la *Symphonie n° 88 en sol majeur* de Haydr (Gramo DB 3.515 à 3.517) que Toscanini conduit avec son sens irré sistible du rythme qui le gardera toujours des erreurs romantique d'un Stokowski. Le finale, en particulier, est charmant et la gravur de l'ensemble excellente.

Un bond d'un siècle et demi nous fait rejoindre Claude Debussy

1. Au premier rang desquelles il faut citer le *Concerto pour piano en ut mineu* (Gramo 3.339 à 3.342) et le *Quintette en sol mineur* dont il existe deux enregistre ments, l'un par le Quatuor Lener : Columbia LX 61 à 64, et l'autre par le Qua tuor « Pro Arte » : Gramo 2.173 à 2.176.

2. Un deuxième post-scriptum : avant de quitter Mozart, il faut absolumen attirer l'attention sur l'un de ses émules modernes, le petit André Mathieu, don un critique éminent a pu dire que les compositions de Mozart entre quatre e six ans n'étaient que peu de chose, comparées aux siennes. Ce jeune Canadien âgé aujourd'hui de neuf ans, a donné cet hiver un récital qui a bouleversé ses audi teurs, tant par la maturité du compositeur que par l'adresse du virtuose. La Boît à Musique a fixé sur les deux faces du même disque (B. A. M. 25) six de se compositions, écrites entre quatre et six ans. Ceux qui achèteront ce disque, qu nous recommandons vivement, seront à coup sûr émerveillés. Voilà une cire qu marque une date dans l'anthologie sonore.

qui est une fois de plus à l'honneur avec l'enregistrement de la *Sonate pour flûte, alto et harpe* (Gramo L 1.066 et 1.067) par les sûrs interprètes que sont Alice Merkel, Marcel Moyse et Lily Laskine. Cette sonate est la troisième d'une série de six que Debussy entreprit de composer à la fin de sa vie ; la mort l'empêcha de poursuivre ce dessein ; succédant à la *Sonate pour piano et violon* (Gramo DB 1322 et 1323), dont il existe un enregistrement excellent par Cortot et Thibaud, et à la *Sonate pour violoncelle et piano* dont il n'existe qu'un enregistrement médiocre, la *Sonate pour flûte, alto et harpe* apporte la quintessence précieuse d'un art qui allait s'affinant sans cesse et dépouillait, par souci de pureté, jusqu'à la séduction des compositions antérieures.

Plus remarquables encore, et par la qualité de l'inspiration et par la finesse de la gravure, sont les *Préludes du Premier Livre*, enregistrés par Walter Gieseking (Columbia LF 158 à 163)[1]. L'extraordinaire toucher du grand pianiste allemand fait ici merveille, du moins dans toutes les pièces qui font davantage appel à la beauté intrinsèque — physique, pourrait-on dire — de la sonorité, car nous avouons préférer, pour notre part, l'interprétation d'Alfred Cortot[2], moins pure plastiquement, mais plus subtile et sans doute plus fidèle à la pensée raffinée de l'auteur. *Les Danseuses de Delphes*, par Cortot, demeureront l'un des sommets de la collaboration pianistique à une page inspirée.

***

Venons-en aux *Maîtres Chanteurs* dont « la Voix de son Maître » nous présente le troisième acte intégral (Gramo DB 4.562 à 4.576) en quinze disques. Malgré le nombre des disques et, partant, le prix élevé, on ne saurait trop recommander l'acquisition d'une pièce maîtresse de collection. N'oublions pas la place éminente des *Maîtres* et, particulièrement, de son troisième acte, dans l'œuvre wagnérienne : à mi-chemin de la luxuriance et du dépouillement sentimental, que figurent respectivement *Tristan* et *Parsifal*, cette partition offre un bonheur de maîtrise et d'équilibre absolument excep-

1. Le dernier disque porte sur une de ses faces *les Jardins sous la Pluie*, extraits des *Estampes*. *La Cathédrale engloutie*, qui ne figure point dans cette série, avait été gravée antérieurement.

2. Le premier livre des *Préludes* par Cortot correspond aux numéros suivants : Gramo DA 1.240 à 1.244 et DB 1.593. Encore une fois, la gravure est moins parfaite que celle de Gieseking.

tionnel. C'est elle, sans aucun doute, qui manifeste le plus de variété dans l'expression musicale, car elle passe sans effort de la peinture pittoresque de la vie populaire allemande aux élans du sentiment romantique, en l'absence duquel Wagner cesserait d'être lui-même. On ne sait ce que l'on doit admirer davantage des deux aspects si différents d'un tempérament génial en qui l'artiste — jamais vulgaire et souvent sublime — rachetait l'homme, inquiet, orgueilleux, égoïste jusqu'à la monstruosité. Par l'étendue de son registre, le troisième acte des *Maîtres* nous livre assurément le meilleur et en tout cas l'essence de la pensée wagnérienne.

La musique est à ce point prodigieuse qu'il faut une deuxième, puis une troisième audition pour prêter attention aux qualités d'interprétation et de gravure. Quels que soient les mérites de l'enregistrement, la technique s'efface ici devant le miracle d'une inspiration sans cesse jaillissante ; il serait injuste toutefois de ne point associer à notre plaisir l'excellence de l'orchestre et des chœurs de l'Opéra de Dresde, conduits par Karl Böhm. En ce qui concerne les chanteurs, on distingue particulièrement Hans Nissen dans le rôle de Hans Sachs, le cordonnier-poète. Sans doute Beckmesser, Walther, David et Eva[1] sont-ils bien interprétés, mais le plus bel éloge qu'on leur décernera est qu'à aucun moment ils ne rompent l'illusion dans laquelle nous plongent les premières mesures de l'ouverture : c'est d'ailleurs le privilège inimitable de Wagner de créer des ambiances irrésistibles, où s'abolissent toute faculté de résistance et jusqu'au sens critique. Il ne convainc pas, il envoûte.

Calé dans un fauteuil en face de la machine parlante[2], on goûte un plaisir qui se double d'une leçon de psychologie extrêmement instructive. C'est que l'Allemagne de Wagner est toujours vivante au vingtième siècle et que dans ses personnages nous discernons la

1. On remarque dans le rôle d'Eva quelques défauts de justesse, imputables à l'organe, très beau cependant, de Mme Teschemacher.

2. A un enregistrement de cette qualité, il faut offrir un gramophone digne de lui, si possible un électrophone qui restitue, grâce à une amplification modérée, l'intensité de l'orchestre et la richesse des détails vocaux. Qu'il nous soit permis de signaler à ce sujet à ceux de nos lecteurs qui aimeraient être conseillés sur ce point l'appareil absolument parfait qui vient d'être mis au point par la Boîte à Musique, 133, boulevard Raspail, à Paris. En même temps qu'elle leur fournirait, comme par le passé, les renseignements complémentaires dont nos lecteurs pourraient avoir besoin, la direction de la B. A. M. se ferait un plaisir de présenter l'appareil, qui joint à un encombrement restreint et à un prix modéré l'avantage capital d'une qualité sonore remarquable.

peinture fidèle de nos actuels voisins d'outre-Rhin, toujours romantiques et indéfectiblement primaires. A suivre attentivement sur le livret les discours de Hans Sachs et de Walther, a étudier la courbe de leurs rôles et la nature de leurs sentiments exprimés par le chant, on apprend beaucoup sur le fond du caractère germanique. Peu de traits qui ne soient justes : ce mythe du héros au cœur pur, ce langage qui des réalités les plus concrètes se hausse tout à coup et sans effort au ton de la passion, le mélange de la rêverie et de l'action, un goût de l'argumentation qui, lorsqu'elle perd pied, se raccroche à une philosophie nébuleuse, l'impossibilité de conduire un raisonnement clair sans l'égarer pour finir dans les méandres ombreux du sentiment, de généreuses aspirations toujours précipitées par la fougue des désirs : n'ai-je point décrit, sans y prendre garde, un discours d'Adolf Hitler ? Les maîtres chanteurs n'ont guère changé. Qu'ils habitent Nuremberg ou Berchtesgaden, ce sont toujours les mêmes.

GEORGES BERNARD.

LA POÉSIE

Qu'est-ce que la poésie ?

J'ose poser cette redoutable question, puisque aussi bien elle est dans l'air et que, de temps à autre, les hommes s'avisent de lui trouver une réponse.

Ils ne la poseraient plus si la poésie était aussi morte que certains veulent bien le dire ou s'ils avaient obtenu de l'un des aristarques chargés d'en décider une solution qui les satisfît. Comme ils cherchent encore, je me joins aux chercheurs, moins pour apporter la lumière que pour surprendre quelque lueur de vérité à la faveur des éclairs qui se croisent sur le sommet du Parnasse.

Des jeunes gens s'y sont essayés, qui, plus près de l'intuition que de la réflexion, pourraient peut-être nous faire apercevoir une face irrévélée de la poésie.

M. Fernand Lot a mené sur ce sujet une enquête qui nous apporte tout un bouquet de définitions entre lesquelles il semble qu'il ne soit que de choisir :

Pour l'un, « c'est la lutte et le difficile triomphe de l'Esprit-Saint empressé à se dégager de la matière qu'il organise ».

Pour un second, « c'est une tentative d'imiter Dieu en recréant par le verbe et le rythme le monde visible et invisible ».

Un troisième, reconnaissant que la « poésie est indéfinissable et que, vouloir la définir, ce sera toujours tourner autour de ce noyau », rappelle cette parole de Novalis : « La poésie est le réel absolu. »

Pour un quatrième, c'est « la Vie ».

Celui-ci y voit « la musique de l'âme, rendue sensible au corps par la musique des mots », et cet autre élude la « question terrible » en arrivant à « cette idée un peu dégradante que la poésie serait le charme de la création poétique *à la mode* ».

Ici, « la poésie est l'échelle de délivrance que Dieu offre inlassablement aux prisonniers des cellules terrestres », et là, « une recherche métaphysique de la vérité transcendantale ». Ailleurs : « L'art d'assujettir le discours à une mesure qui dépend, pour notre langue, du

nombre des syllabes et de l'accord des rimes ». Plus loin, « c'est l'art de rendre sensible à M. Prose tout le divin qu'il porte en lui sans le savoir ». C'est encore « une invasion esthétique dans un monde délivré des contingences par le transfert d'un trouble émotif en rythmes et en images »...

J'en passe.

Mais je retiens cette autre définition : « La poésie est l'art de faire des vers », parce que je crois pouvoir affirmer que M. Paul Valéry la trouverait, sinon la plus belle de toutes, du moins la plus satisfaisante.

Nous savons, en effet, qu'il est de ceux pour qui le plaisir de regarder l'heure à sa montre n'est complet que s'il sait comment, par le jeu des rouages, l'horloger parvient à la lui donner. Dernièrement, dans la Préface d'un catalogue que lui avait demandée un sculpteur pour présenter son œuvre, il écrivait : « Vous savez d'ailleurs que, en fait d'art, l'exécution, pour moi, ou l'idée que je m'en fais, est plus intéressante, parfois plus passionnante que toute œuvre. » C'est pourquoi il n'appelle pas la Poésie « l'enseignement qu'il fait au Collège de France », mais bien « la Poétique ». Dans l'*Introduction*[1] qu'il en a déjà donnée en librairie, il « entend ce mot selon son étymologie, c'est-à-dire comme nom de tout ce qui a trait à la création ou à la composition d'ouvrages dont le langage est à la fois la substance et le moyen ». Aussi pourrait-on croire que ces études ont trait au mécanisme de la poésie sans toucher à cette secrète essence à laquelle nous voudrions arriver. Ce serait là bien méconnaître tout ce qu'il y a d'angoisse intime et de véritable tension vers la poésie dans l'intellectualisme de M. Paul Valéry. Ne s'est-il pas écrié : « Atteindre le plus de conscience possible. Essayer de retrouver avec volonté de conscience quelques résultats analogues aux résultats intéressants ou utilisables que nous livre le hasard mental. » Et je ne parle que pour mémoire de l'immense service rendu par cette Poétique, que M. Paul Valéry regrette de ne pouvoir appeler une Poïétique, si, à une époque où tant de balbutiements sont pris pour indices de génie, elle remettait en honneur ces formes et ces figures de la vieille rhétorique, cadres assurément trop rigides pour les paresseux de l'esprit, mais, pour les autres, moyens éprouvés d'une discipline dont le génie lui-même ne fait pas fi, parce qu'il

1. Chez Gallimard.

Les océans vivaient sans visage et sans bords :
Ils marchaient sur le sol en conquérants énormes,
Et leurs chevaux avaient de l'écume à leur mors ;
Rien ne les arrêtait, ni les monstres difformes,
Ni les monceaux de pierre errant dans la forêt,
Ni les rocs charriés par les vertes collines
Sur leurs épaules qui craquaient, puis se brisaient !
On entendait trembler la terre en ses racines
Et ses flancs se plissaient comme se ride un front...

Cette *Naissance des Monts* sert d'introduction et comme d'avant-goût à une seconde partie qui nous fait pénétrer le monde des éléments. Le poète l'appelle *le Purgatoire blanc.* Il la dédie à la mémoire d'un jeune ami, mort au pied du Brévent et il imagine que les pèlerins sont des âmes du Purgatoire dont la purification s'opère de cime en cime jusqu'au sommet où ils rejoignent Dieu.

Soutenir cette assimilation est déjà difficile, mais la prolonger poétiquement sur un ton qui se retrouve sans faillir aux montées et la mener jusqu'au bout, voilà pourtant la gageure soutenue et tenue par René Fernandat. Dès le début, il s'adresse à son héros comme s'il était toujours vivant :

Comme un grand ange blanc tu demeures couché,
Et la neige et la rose eurent de blanches larmes
En décorant la tombe où tu n'as pu mourir
Vraiment !...

Il monte, avec ses trois compagnons, et voici que, parvenus à une cabane de refuge, un orage éblouissant les assaille :

Soudain des flèches d'or se mêlèrent aux lances
De la pluie : on eût dit qu'elles voulaient creuser
Dans le cœur des rochers des gouffres de souffrance
En marquant de leurs sceaux des silences brisés ;
Tous, nous étions debout et regardions les flammes
Ricocher sur l'arête vive des cristaux
Et bondir sur la neige en y plongeant leurs lames ;
Les glaciers scintillaient de mille feux, les eaux
Couraient dans l'épouvante et la morne avalanche
Des blocs lourds détachés de leur siège de fer
Heurtait dans les couloirs des flots de poudre blanche
Où la foudre semait le sang de ses éclairs.

La tempête épuisée, c'est la brume qui se lève. Si peu que l'on

d'une belle définition quand vous dites : « Les pouvoirs de ce qu'on nomme poésie tiennent à la lointaine enfance. » Il souscrit à cette remarque, si juste : « C'est sauvegarder la pensée, et davantage, que sauvegarder ce qu'on a nommé le délice poétique. » Il aime que vous reconnaissiez dans les poètes « les hommes d'un monde magique, non pas tant inventé que restitué en une lumière d'aurore. Un monde où les choses nous parlent comme si elles accomplissaient enfin leur destinée véritable. »

Nous le reconnaissons : « Il y a beaucoup de recueils de vers et il y a peu de livres pour faire sentir que la poésie est proprement incantation. Qu'elle doit avoir des pouvoirs physiques, analogues à ceux des heures d'été, dans un verger, parmi les odeurs d'herbe chaude et de fraises, alors qu'à la minute de l'assoupissement descendent sur nous, pour trois secondes, les visions de nous ne savons quelle contrée de rosée et de rayons. Analogues encore à un parfum capable de nous rendre d'un coup tout un royaume. »

Et n'y a-t-il pas les éléments d'une définition dans cette parole fugitive : « Bien voir que la poésie est un phénomène naturel, et que l'art qui tend à recréer ce phénomène doit être premièrement une obéissance » ?

Il n'est que trop vrai : c'est chez les poètes où la poésie est servie dans ses rigueurs et ses disciplines qu'elle nous donne l'impression d'être une plus grande délivrance.

Je ne pense pas que René Fernandat soit jamais monté si haut en poésie qu'il ne vient de le faire sur *la Montagne mystique*[1], un bien bel ouvrage, précédé d'un bois de Jean Chieze qui est à lui seul toute poésie.

La première partie, *la Naissance des Monts*, est une étonnante vision cosmique. Elle peut mettre sur nos lèvres les noms des plus grands évocateurs de ces scènes inimaginables qui n'eurent que Dieu pour témoin et dont il semble que Dieu seul ne pût être effrayé. A lire René Fernandat, qui se dirige dans l'ordonnance de ce chaos avec une aisance merveilleuse, les grands mouvements lyriques que dut être sur la terre la répartition des eaux et des monts deviennent des phénomènes accessibles qui bénéficient à nos yeux d'une crédibilité sans réserve et, qui plus est, trouvent dans sa bouche une langue poétique capable d'exprimer ces grandes heures créatrices :

1. Les Cahiers de l'Alpe, à Grenoble.

Les océans vivaient sans visage et sans bords :
Ils marchaient sur le sol en conquérants énormes,
Et leurs chevaux avaient de l'écume à leur mors ;
Rien ne les arrêtait, ni les monstres difformes,
Ni les monceaux de pierre errant dans la forêt,
Ni les rocs charriés par les vertes collines
Sur leurs épaules qui craquaient, puis se brisaient !
On entendait trembler la terre en ses racines
Et ses flancs se plissaient comme se ride un front...

Cette *Naissance des Monts* sert d'introduction et comme d'avant-goût à une seconde partie qui nous fait pénétrer le monde des éléments. Le poète l'appelle *le Purgatoire blanc.* Il la dédie à la mémoire d'un jeune ami, mort au pied du Brévent et il imagine que les pèlerins sont des âmes du Purgatoire dont la purification s'opère de cime en cime jusqu'au sommet où ils rejoignent Dieu.

Soutenir cette assimilation est déjà difficile, mais la prolonger poétiquement sur un ton qui se retrouve sans faillir aux montées et la mener jusqu'au bout, voilà pourtant la gageure soutenue et tenue par René Fernandat. Dès le début, il s'adresse à son héros comme s'il était toujours vivant :

Comme un grand ange blanc tu demeures couché,
Et la neige et la rose eurent de blanches larmes
En décorant la tombe où tu n'as pu mourir
Vraiment !...

Il monte, avec ses trois compagnons, et voici que, parvenus à une cabane de refuge, un orage éblouissant les assaille :

Soudain des flèches d'or se mêlèrent aux lances
De la pluie : on eût dit qu'elles voulaient creuser
Dans le cœur des rochers des gouffres de souffrance
En marquant de leurs sceaux des silences brisés ;
Tous, nous étions debout et regardions les flammes
Ricocher sur l'arête vive des cristaux
Et bondir sur la neige en y plongeant leurs lames ;
Les glaciers scintillaient de mille feux, les eaux
Couraient dans l'épouvante et la morne avalanche
Des blocs lourds détachés de leur siège de fer
Heurtait dans les couloirs des flots de poudre blanche
Où la foudre semait le sang de ses éclairs.

La tempête épuisée, c'est la brume qui se lève. Si peu que l'on

L'heure ? Ton cœur l'épuise aux charmes d'un jardin,
Cependant qu'un nid chante et que t'émeut soudain,
En ce loisir doré plus beau que le voyage,
Sur le livre fermé la danse du feuillage.

Vous le voyez, ce sont de purs aveux dont nous sommes les bénéficiaires, mais qui, pourtant, ne sont pas pour nous. Seulement, à force d'être humainement simples et nuancés, comme la vie du cœur, de charmes et de regrets, ils trouvent en nous des échos vite éveillés :

Rassure un cœur fragile et tout brûlant d'émois :
Rien ici n'a changé des choses d'autrefois.
Que ton bonheur renaisse et ta plainte désarme,
Si, prestige des fleurs, des arbres et des eaux,
Demeurent au vallon ce jardin pour ton charme,
Et pour ton rêve, au fond du ciel, ce vol d'oiseaux.

Ces pièces volontairement courtes sont à la fois les poèmes d'un homme qui, se tenant très près de la nature, apprend d'elle que, d'ordinaire, ses harmonies sont mesurées et rarement dissonantes et, se confiant au conseil des Muses, sait qu'il vaut mieux pour elles chanter juste que chanter fort. Que M. A.-P. Garnier aime les jardins, il nous le laisse assez entendre, mais qu'il ait pour la poésie un amour égal à celui qu'il porte à son vallon, voilà ce que nous disent assez des vers cueillis ici et là :

L'arbre en l'adieu des soirs se prête au jeu des brises...
Il écoute son âme et l'ombre et le silence...
Au pays de l'enfance il est des voix divines...
Un oiseau de printemps chante dans le cytise...
L'appel des nids s'éloigne aux vallons qui s'endorment...

Ce vieil automne que tous les poètes ont chanté et chanteront toujours, est-il vraiment besoin d'énoncer en longs dithyrambes tout ce qu'il remue au cœur des hommes, quand il suffit de six vers pour exprimer même l'inexprimable ?

Soudain des ramiers s'envolèrent.
Un coup de feu remplit le val, et je vis choir
Un plumage de neige aux ronciers de la haie.
Le vent de mer s'enfla vers le bois gémissant.
Le porche du couchant s'ouvrit comme une plaie,
Et la feuille d'automne eut des gouttes de sang.

vers les y soulève, et parfois le poète, emporté par l'élan, en laisse passer un, moins scandé que les autres, et il a bien fait de ne pas corriger pour qu'il soit comme le pied qui glisse dans une marche rythmée :

Nous rêvons d'atteindre un col
Par un long couloir d'ombre où la neige s'élance
Sur une pente abrupte ; elle jette un rideau
Poudreux sur le front noir des rochers toujours tristes,
Qu'une force veut éloigner de leur berceau
Et que le mont retient par des griffes de schistes.
On dirait que d'obscurs fossiles, monstrueux,
Veulent descendre, en vain, la cascade de neige
Et que le froid les fige en face du ciel bleu :
Mais pour nous, pèlerins, quel adorable piège !

Ai-je bien distingué ce qui se cache dans un vers du dernier poème de ce recueil, *Amitié du Vallon*[1], de M. A.-P. Garnier :

Les mots divins ont fui comme un essaim d'abeilles,

ai-je bien distingué l'esquisse d'un regret ?

S'il était vrai, ce regret serait bien inutile. Pour avoir choisi de tous les instruments le pipeau à sept trous et pour n'avoir chanté que son vallon natal, M. A.-P. Garnier n'a point vu les abeilles dont il parle s'éloigner de sa ruche, il les a retenues.

Ce livre, si bien présenté, présenté comme devraient toujours l'être les livres de poètes, est fait de pièces brèves, un peu uniformes d'accent, mais fraîches et gracieuses et d'un ton si aimant.

Amitié du Vallon, oui, c'est bien cela, mais, amitié reçue aussi bien que donnée, une communion du cœur avec toutes les choses proches, connues, familières et l'exemple d'une telle sagesse dans la réserve d'un regard qui puise sur place son immense bonheur et se garde de passer la tête par-dessus la haie du voisin. Aussi bien, la récompense vient d'elle-même à force d'avoir aimé le ruisseau et la feuille, la feuille chante dans le vers et le ruisseau y coule :

Vie aux champs, si paisible et seule qui ne mente...
Ton âme en ces vallons devient une eau dormante
Qui reflète sous l'aulne un ciel, ombre et clarté.
Tu ne regrettes rien, ni les plages d'été,
Ni les rives d'azur, leurs plaisirs et leurs grâces,
Ni l'aube sur les monts, ni les soirs aux terrasses.

1. Garnier frères, Paris. Prix : 15 francs.

Je sais que tu m'attendais
Comme Yvonne de Galais.

Pardonne-moi la poussière
De ma trop longue misère,

Et mes habits déchirés
Par les ronces des fourrés.

Pardonne-moi les morsures
Dont je porte les blessures :

Les bêtes dans le hallier
Ne m'ont pas trop épargné.

J'avais battu chaque sente
D'où ma joie était absente.

Je ne tenais plus à rien
Étant privé de ce bien,

Mais sans doute ta prière
Me guidait vers ta lumière.

Et comme il ne faut pas oublier que le livre a pour titre *Préludes*, il n'y manque ni le balbutiement :

Sois mon amie, ô bien-aimée, et mon ami,
O douceur de l'amie et force de l'ami !

ni le roucoulement :

Sœur, douce amie, à vous je songe,
A vous j'ai songé tout le jour,
Et mon cœur est heureux et lourd
Du beau regard où je me plonge.

Et tout cela pourrait être rabâchage bien souvent entendu et vraiment trop connu, parce que *necesse est ut cupiditas vel amor noster a carne incipiat*, mais un amour qui commence par la chair et finit par l'esprit suit la voie de notre développement spirituel dans nos rapports avec Celui qui en est la règle et la fin. Et lorsque l'amour fleurit dans l'Amour, le chant s'élève, reste simple, se dépouille des arias romantiques, devient comme épuré par la divine essence :

Sœur au banquet divin, demeures avec moi.
Peut-être avais-je cru ne trouver qu'une femme,
Quand, au miroir du puits où je penchais mon âme,
J'ai reconnu la Face indicible du Roi.

Comment se fait-il que l'amour humain et l'amour divin se trouvent si rarement unis sous le signe de la poésie ? S'il est une région idéale où ils devraient se rencontrer, n'est-ce pas en celle qui les dégage l'un et l'autre des contingences d'en bas et les transporte à une hauteur où, pour se soutenir, ils n'ont plus besoin que de l'aile des mots ! Et l'amour n'est-il pas le sentiment qui rapproche le plus du cœur de Dieu le cœur de l'homme? « D'autant plus, dit saint Bernard, que l'amour est la seule chose en laquelle nous sommes capables d'imiter Dieu. Il nous juge, nous ne le jugeons pas ; il nous donne, et il n'a pas besoin de nos dons ; s'il commande, nous devons obéir ; s'il s'irrite, nous devons trembler : et s'il aime, que devons-nous faire ? Nous devons aimer, c'est la seule chose que nous puissions faire avec lui. » Tout le moyen âge a conçu l'amour humain comme une forme de l'appétition générale et puissante qui pousse tout homme vers Dieu, et l'infini de ses modalités n'en altère ni l'identité ni l'essence. Ce sont des filets d'eau ou ce sont des fleuves, ce sont de pures dérivations ou des torrents fangeux, mais, quels qu'il soient, sans rebrousser chemin, il faudra bien un jour qu'ils aboutissent et qu'ils se perdent dans l'océan. De là que l'amour humain qui croit se suffire à lui-même reste un chant inachevé ; de là que le même saint Bernard qui a commenté avec ravissement, plus de quatre-vingts fois, le Cantique des Cantiques, peut écrire : « Ce qui marie l'âme à vous, mon Dieu, c'est le parfait amour, c'est le lien du mariage ; c'en est l'intimité, la fusion, l'unité. »

Ces pensées accourent à la lecture de *Préludes à l'Amour*[1], de M. Jean Soulairol. Elles nous reviennent à la lecture d'une simple strophe :

Vous par qui j'ai revu la lumière de Dieu,
Vous qui m'avez rendu le climat de la grâce,
Vous dont le noble cœur, loin de tout ce qui passe,
Porte mon propre cœur au sommet de son vœu...

Mais c'est déjà un ton surélevé et l'appel de hauteurs auxquelles ne résiste pas le poète. Ces envols ne l'empêchent pas toutefois de s'exprimer en des mètres volontairement humbles et qui nous ravissent :

Puisque tu es du pays
Où tant mena le grand Meaulnes

Sa quête du paradis
Par les champs et sous les aulnes,

1. Éditions Jean Renard, à Paris. Prix : 20 francs.

Je sais que tu m'attendais
Comme Yvonne de Galais.

Pardonne-moi la poussière
De ma trop longue misère,

Et mes habits déchirés
Par les ronces des fourrés.

Pardonne-moi les morsures
Dont je porte les blessures :

Les bêtes dans le hallier
Ne m'ont pas trop épargné.

J'avais battu chaque sente
D'où ma joie était absente.

Je ne tenais plus à rien
Étant privé de ce bien,

Mais sans doute ta prière
Me guidait vers ta lumière.

Et comme il ne faut pas oublier que le livre a pour titre *Préludes*, il n'y manque ni le balbutiement :

Sois mon amie, ô bien-aimée, et mon ami,
O douceur de l'amie et force de l'ami !

ni le roucoulement :

Sœur, douce amie, à vous je songe,
A vous j'ai songé tout le jour,
Et mon cœur est heureux et lourd
Du beau regard où je me plonge.

Et tout cela pourrait être rabâchage bien souvent entendu et vraiment trop connu, parce que *necesse est ut cupiditas vel amor noster a carne incipiat*, mais un amour qui commence par la chair et finit par l'esprit suit la voie de notre développement spirituel dans nos rapports avec Celui qui en est la règle et la fin. Et lorsque l'amour fleurit dans l'Amour, le chant s'élève, reste simple, se dépouille des arias romantiques, devient comme épuré par la divine essence :

Sœur au banquet divin, demeurez avec moi.
Peut-être avais-je cru ne trouver qu'une femme,
Quand, au miroir du puits où je penchais mon âme,
J'ai reconnu la Face indicible du Roi.

quelque irritation secrète, l'imprécise position ou le flottement nébuleux, alors que « rimer serait peut-être cerner d'un trait trop net le dessin de la pensée ».

Mais, comme M. André Blanchard a raison de faire remarquer que la contre-assonance n'est ni un jeu ni une facilité! Elle n'est qu'un moyen d'expression analogue à la rime et, comme elle, aussi gênante pour les poètes qu'elle gêne « tous ». C'est la vérité et ceux qui disent le contraire ne veulent que nous en faire accroire ou ne plaident qu'à leur profit. La contre-assonance est « une généreuse contrainte donnant beaucoup plus qu'elle ne retire ».

Mais là, nous sommes obligé de nous séparer de M. Blanchard. Nous croyons que l'hendécasyllabe, nous croyons que le mètre impair comportent beaucoup plus de contrainte que le mètre pair et la rime par conséquent plus d'artifice. Ce qui les condamne l'un et l'autre à être rares pour ne pas abuser de l'oreille, pour maintenir l'impression de surprise et de fuite qu'ils doivent produire de fois à autre, qu'ils doivent se garder de conserver trop longtemps. Le rythme est notre loi, l'arythmie l'exception. Le cavalier qui va seul aime que quelque pas étonnant de sa monture l'arrache au bercement. Si l'anomalie persiste, elle ne tarde pas de l'inquiéter.

Les vers de onze et de treize pieds exigent des césures bien placées. Nous en donnons comme exemple ce début d'un poème intitulé *la Vieille* :

Vous la connaissez, c'est la détresse au bout de l'âge,
Au teint de paille sous la pluie, aux yeux demi-clos,
N'ayant d'amis que les chiens maigres du voisinage
Qui portaient jadis des colliers à grelots.

Les mètres irréguliers combinés avec la contre-assonance apparaissent dans ces strophes du *Fileur de Verre* :

Il ne souriait qu'aux enfants et aux jeunes filles,
Mais pour eux il travaillait avec amour
Des oiseaux de rêve et de fragiles caravelles
Aux transparences d'empyrée ou de mer.

Toutes ces formes de hasard semblaient immortelles,
Comme une jeune bouche quand elle rit.
Car à leur pointe les ailes portaient des étoiles,
Dans un soleil chaque navire s'ancrait...

Si donc il faut louer M. André Blanchard de relever, pour ne point

les laisser périr, des formes anciennes devenues trop rares, comme l'a fait excellemment Mme Ferrand-Weyher pour le chant royal, il faut bien lui dire qu'elles doivent s'interposer comme des perles dans les rangs du collier.

Qu'avec plaisir nous retrouvons alors des poèmes fluents comme cette imitation d'Anacréon :

De Gygès ni de son anneau
Je n'ai souci, ni des richesses
Qui sont le plus mauvais troupeau
De tous ceux que les hommes paissent.
Je n'ai souci de grands domaines :
Le plus étroit veut tant de peines
Pour un si mince revenu !
Je n'ai souci de renommée,
Ni d'honneurs, ni d'autre fumée,
Moi qui de moi suis inconnu.

ou cette strophe d'une suite qui fait penser à Villon :

Comme des vieilles à mitaines,
Mouillant, nouant le fil rompu
De nos bonheurs et de nos peines,
Recousant à fortes alènes
Tous les lambeaux de ce qui fut,
Nous sommes pauvres à mains pleines.

Ces poèmes d'inspiration généralement sourde et comme ouatée se tiennent bien vers ces confins auxquels nous venons de faire allusion et qui sont de ceux où les plus grands poètes ont aimé cueillir leurs fleurs de songe les plus rares. M. André Blanchard ne dit-il pas lui-même :

Le plus vrai de nos instants
Nous dérobe sa figure...

Quand il s'en approche avec une perception plus précise, le poème prend un caractère d'élévation, comme dans les nobles vers qu'il consacre à la mémoire de Maurice Rey :

Lorsque se sont perdus les souffles d'outre-tombes,
Hors d'un ciel dépeuplé par le plus haut midi,
Quel songe as-tu rejoint aux bords où se confondent
L'éternité du Verbe et le précoce oubli ?

Hélas ! bien que jactance est la parole humaine,
D'espoirs et de détresse infidèle reflet ;
Le meilleur n'est point dit et nous savons à peine
Ce qu'une âme à notre âme a livré de secret.

Amour, beauté, fut-il une autre certitude,
Ou n'est-il de certain, pour des jours menacés,
Que la nuit et le froid de cette solitude
Où chaque instant retombe à de lointains passés ?

Plus tôt que nous, ami, tu sais l'inconnaissable,
En qui nul des vivants n'espère sans effroi,
Puisque rien, rien ne peut nous être véritable
Tant qu'un seul pas encor nous sépare de toi.

Guy CHASTI

BULLETIN DE LITURGIE PRATIQUE

CONDITIONS ORGANIQUES D'UNE LITURGIE VIVANTE DE LA MESSE

Dans un de ses articles qui posent d'une façon réaliste les problèmes de l'apostolat, Pierre l'Ermite racontait les merveilles opérées par « un curé à la page ». Dans son église de campagne, il n'y avait presque plus personne à la messe. Alors, un beau jour, il fit planter au bord de la route nationale un grand panneau : « *Tous les dimanches, à 8 et à 9 heures*, MESSES PAS LONGUES ! » En gros caractères... Et maintenant, « l'église de ce brave curé est comble de touristes ».

Dom A. V..., qui rapporte cette histoire[1], s'en attriste. Il compare les trois et quatre heures des cinémas à ces vingt minutes de messe, et souligne l'humiliante condition du curé qui, sachant (!) que sa messe est d'un incurable et mortel ennui, ne trouve de solution que de la télescoper !

« A quand, écrit Dom A. V..., la pancarte : MESSES VIVANTES »?

La réponse est aux liturgistes. « La léthargie dont nous mourons », dénoncée par les apôtres mêmes de la renaissance liturgique, n'est pas le fait des fidèles. Tant que la messe lui paraîtra comme une formalité à laquelle il ne peut attacher aucune signification, sans rien qui réponde à son intelligence ni à son cœur, nous pourrons bien maintenir le précepte : le peuple ne comprendra jamais que lui désobéir soit si grave. A nous, clercs, incombe la tâche de faire en sorte qu'il ne soit pas condamné à le violer ou à le subir.

Le peuple chrétien a besoin d'une liturgie vivante ; toute la question est là. S'attarder ou s'égarer aux subtilités esthétiques ou archéologiques, c'est prendre le change. Au delà des élégances, il y a la vérité et la vie. Il s'agit de savoir comment nous y parviendrons. Le problème liturgique essentiel ne peut être résolu que dans son fond et dans son ampleur. Il est théologique et humain.

Il n'est pas inutile d'en situer exactement les données.

1. *Bulletin liturgique et paroissial de Saint-André*, janvier 1939, p. 29.

Notre messe catholique comporte trois aspects : l'acte sacrificiel du Christ, la communion morale des chrétiens à son sacrifice, leur communion rituelle.

L'acte du Christ en forme la substance : sa mort sur la croix, renouvelée mystérieusement sur l'autel par le ministère du prêtre, est ce sans quoi la messe ne peut même pas se concevoir. Transcendant, objet de théologie sublime, il dépasse la capacité d'intelligence et d'amour des docteurs et des saints. Il subsiste en lui-même et accomplit l'œuvre de la Rédemption dans le chef.

Mais sa transcendance, loin d'interdire aux fidèles d'y pénétrer, les y invite, en leur offrant un moyen inespéré d'accéder au Père céleste par l'adhésion à l'acte de son Fils.

L'Église nous en propose deux modes :

Le premier opère par la contemplation, par la compassion, par l'offrande, l'union de notre intelligence, de notre amour, de notre vouloir avec les actes du Christ pour autant que nous les pourrons percevoir. Les larmes de sainte Angèle de Foligno, l'extase de sainte Thérèse, les conformités de saint François poussées jusqu'aux stigmates, en sont les formes éminentes ; mais une vieille égrenant les mystères du Rosaire ou un petit garçon regardant les images de son livre s'unissent aussi au sacrifice de Jésus Christ. On a fort bien fait de nous apprendre par la méditation et l'ascèse à entrer silencieusement, solitairement, dans l'abîme de la Passion. L'étude et l'union contemplative, ainsi que la pénitence, sont des modes authentiques et nécessaires de notre communion à la messe.

Mais l'Église apporte à notre foi beaucoup mieux. Elle nous plonge dans le mystère par le fait de la communion sacramentelle qui dépasse les extases et les spéculations. La liturgie opère par elle-même une participation plus intime que nous n'aurions pu l'opérer. Elle nous oblige d'ailleurs à sortir de notre prière solitaire pour nous fondre à l'acte du Corps mystique tout entier. Le Christ et tous nos frères nous emportent vers le Père d'un mouvement unique. Ils nous emportent avec tout notre être humain, admis à l'unité divine. Ainsi s'accomplit la communion la plus vaste et la plus pénétrante. Il serait faux de ne voir dans les rites et les paroles qu'un vêtement luxueux, extrinsèque quoique confortable. Il se fait une incarnation vitale de l'esprit, de la grâce, dans les humbles éléments qu'un orgueil contre nature tenait en mépris. Par eux notre âme entre dans le mystère spirituel. L'Église catholique connaît assez l'homme en

général, l'homme du commun en particulier, pour attacher à sa liturgie une valeur essentielle de religion. Elle sait que par le rite, par les paroles, par la communion, ses enfants seront (s'ils y prêtent leur intelligence et leur cœur) amenés à la participation consciente du grand mystère.

La rénovation de la liturgie trouve ici sa raison d'être et sa condition. Les ouvriers du mouvement liturgique, lorsqu'ils dénoncent avec le chanoine P. Parsch « le sommeil d'engourdissement » et avec Dom De Vooght « la léthargie spirituelle dont nous mourons pendant nos offices religieux », nous alarment à bon droit. La vie chrétienne est en cause dans la restauration qu'ils poursuivent d'une liturgie vivante. Or, si difficile que soit cette restauration, nous devons croire qu'elle est possible. Il y a trente ans que, contre toute espérance, a été gagnée la plus difficile partie. Lorsque Pie X a brisé l'engourdissement séculaire qui avait presque fait disparaître la communion sacramentelle de la piété des chrétiens, nous avons assisté à la plus audacieuse révolution liturgique accomplie depuis huit siècles. La permission accordée à tous les fidèles en état de grâce de communier chaque jour à la messe est un fait si considérable que les autres réformes liturgiques, même les plus épineuses, ne sont en comparaison que des jeux. L'œuvre de Pie X témoigne que Dieu est plus fort que toutes les puissances. Elle nous permet d'avoir confiance dans l'avenir. *Non est mortua*, disait déjà le Christ, *sed dormit*. Dans le cœur qui dort, un « esprit de vie » conspire avec nos espérances. Pour grave que soit le mal, il ne faut pas que nous regardions en arrière, las ou déçus. Que le jeune clergé surtout, plein de sa ferveur sacerdotale, garde intacte sa foi. Son autel est le Christ même. *Confidite!*

Ainsi nous apparaît la nécessité d'une étroite collaboration entre théologiens, mystiques et liturgistes. Loin de croire qu'ils se nuisent, il leur faut s'aider cordialement, puisque nul ne peut aboutir sans tous les autres. Nous ne parlerons ici que du travail des liturgistes. On verra le secours qu'il reçoit des équipes voisines et aussi celui qu'il leur apporte.

***

Avec les Bénédictins de Louvain et de Clervaux, on sait que les moines de Saint-André-lès-Bruges ont réalisé une œuvre magnifique par leurs éditions populaires du missel. Sous la conduite de Dom

Lefèbvre, les tenaces et jeunes ouvriers n'ont cessé d'améliorer des textes devenus classiques. Typographies plus claires, simplifications, regroupements, éditions spéciales, je voudrais signaler deux initiatives particulièrement intéressantes.

D'abord, pour paraître en mai, un *Missel de Vacances*. Avec quelle joie scouts et campeurs laisseront sur leurs tables les gros missels lourds et coûteux, pour mettre dans leurs sacs un petit volume complet et léger! A peine épais d'un ongle, de prix tout au plus de 10 francs, il offrira en gros textes toutes les messes des dimanches et de semaine, du 1er juillet au 30 septembre. A la montagne, comme en route, il n'est plus désormais d'ami du plein air qui doive renoncer à suivre sa messe quotidienne[1].

Par ailleurs — et pour toutes leurs éditions — les Pères de Saint-André ont revisé la traduction française des textes liturgiques. Pour les psaumes, ils ont obtenu le droit de reproduire la traduction publiée il y a deux ans[2] par le P. Calès. Ils ne pouvaient mieux choisir, non seulement en raison de l'autorité du traducteur, mais aussi du point de vue de la récitation chorale. Ils ont de même revisé les traductions de l'Écriture, Épîtres et Évangiles, ainsi que des prières liturgiques. Voilà qui n'est pas s'endormir sur les succès passés. Le fait vaut d'être signalé aux liturgistes.

Les *Études* (juillet 1938) ont déjà signalé le *Missel et Vespéral quotidiens* des Bénédictins de Clervaux. Ses traductions sont très bonnes; la part du *Rituel* est importante; la typographie est très soignée mais très fine. Aussi les personnes à la vue fatiguée apprécieront-elles la nouvelle édition publiée en gros caractères sous le nom de *Missel Romain quotidien*. Le volume est épais, mais d'une excellente lisibilité.

***

Mais la bonne édition des textes ne suffit pas, c'est aux rites qu'il faut en venir. Voilà qui nous rendra précieux le volume du chanoine Parsch dont la traduction vient de paraître[3] sous le titre : *la Sainte Messe expliquée dans son Histoire et sa Liturgie.*

1. Dans cette même intention Dom Lefebvre a lancé son *Petit Missel quotidien*, complet, mais avec beaucoup de renvois, mince, très lisible et peu coûteux (depuis 20 francs). Les traductions en sont excellentes.

2. Beauchesne, 2 vol. in-8. Prix : 120 francs.

3. Bruges, Beyaert, in-8° de 350 pages ; le prix anormal de 40 francs est sans doute annoncé par erreur.

Nous ne manquions pas d'excellents traités sur la sainte messe. Depuis le monumental ouvrage du P. de la Taille, *Mysterium Fidei*, qui a nourri le travail de nombreux cercles d'études, jusqu'aux commentaires jocistes ou scouts, une ample littérature a fourni aux clercs et aux fidèles une information solide et pénétrante.

Plusieurs se trouvant satisfaits hésiteront à lire un nouveau traité. Ce serait pour leur dommage. Car le livre du chanoine Parsch n'est pas de ceux où la piété se répand en considérations qui répètent en plus mou ce que les maîtres ont écrit durablement. Le chanoine Parsch est un savant et un praticien en même temps qu'un spirituel. Le lecteur français a apprécié déjà son ouvrage qui sans doute remplacera celui de Dom Guéranger. Son *Guide dans l'Année liturgique*[1] est une source d'excellente qualité.

Pour sommaire que soit son traité de la messe, un lecteur déjà informé ne s'en avouera pas déçu. Peut-être suffira-t-il d'y apporter un esprit curieux et amical et d'oublier combien nous sommes savants. « Être intelligent et ignorant, disait le P. de Grandmaison, ce sont les deux qualités du bon auditeur. » Il se souvenait, je pense, d'une béatitude promise à ceux qui sont assez pauvres et vides pour avoir faim d'apprendre.

Le meilleur que de son trésor nous propose le chanoine Parsch, c'est, en plusieurs cas, un renouvellement de notre sensibilité.

Entre tous les actes liturgiques, la messe est celui qui a le plus été trituré par le temps. Comme en nos sacristies le missel est plus fatigué par la main des générations de prêtres que le Pontifical ou l'Évangéliaire, ainsi matines, vêpres ou laudes ont mieux que la messe gardé leur forme primitive et leur ligne.

La messe, c'est tellement pour chaque jour l'acte de tout un peuple, ému jusqu'en ses profondeurs par la communion transcendante à la prière du Christ, que la poussée intérieure de la foi et la ferveur de l'amour l'ont fatalement comme labourée et parfois déchirée dans ses plus belles ordonnances. Il faut avoir vu à Lourdes l'usure, la souillure que les pieds, les mains, les genoux des foules impriment aux dalles, aux murs, aux marbres mêmes, pour réaliser que la vie n'a rien à voir avec l'impeccable fraîcheur des hypogées.

Voyez ce qu'un peuple incoercible fera pendant quinze siècles d'un Forum. Sur les temples de Mercure : des basiliques à la Vierge ;

1. Cinq volumes, chez Casterman.

dans les alignements de colonnes : des forêts de mimosas et de lauriers ; l'humus et les plâtras formant des champs où paissent les moutons, tandis que le berger joue de la flûte à l'ombre de l'arc enseveli de Titus ; la Rome immortelle de Poussin à Corot, scandale des archéologues. Allez-y voir aujourd'hui et admirez les tombeaux grands ouverts où la mort étale ses œuvres !

Après un siècle de bonne volonté meurtrière, nos architectes ne permettent plus, Dieu merci, de traiter Orange, le Mont Saint-Michel ou Avignon avec cette férocité de fossoyeurs.

L'Église est trop mère pour s'égarer à de telles profanations. Elle n'abolira pas notre messe, celle de vingt siècles, pour reconstituer la messe carolingienne ou grégorienne ou justinienne ou même paulinienne. Car pourquoi s'arrêter au neuvième ou au septième ou au quatrième siècle en cette régression vers la pureté et le classicisme primitifs ?

Avec cent fois plus de raison que les architectes des monuments historiques, les vrais serviteurs de la liturgie auront le respect et l'amour des apports successifs des siècles, pourvu qu'ils soient de qualité ; je veux dire régis par les dogmes chrétiens fondamentaux. On voit avec quelle sensibilité respectueuse de l'action de l'Esprit-Saint nous devrons, savants ou choreutes, conduire notre peuple au milieu des merveilles où toutes les générations ont pu inscrire un amour authentique de Dieu.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait ni à relever, ni à consolider, ni à dégager, ni même à détruire.

Quand, à la place du crucifix, la statue du saint (fût-ce de la sainte Vierge) risquera d'arrêter à l'intercesseur ce qui doit aller jusqu'à Dieu, l'égarement du peuple est trop grave pour que l'art ou la tradition (elle n'a peut-être pas soixante ans) prescrive. Quand l'oratorio italien remplira le temple de ses fantaisies, au point de couvrir la voix du pontife et de condamner le peuple au rôle, disait Pie XI, de « spectateurs muets », la main souveraine du Pape abolira trois siècles d'abus. Quand surtout la subtilité des casuistes dressera entre le peuple et l'autel cette montagne qui ne lui permettra plus de communier que rarement, le même Pape, désavouant près de mille ans de sévérité croissante, appellera les enfants, les ouvriers, les époux, à recevoir chaque jour le Pain de la liturgie.

Encore une fois, jamais nos rêves les plus ambitieux n'atteindront

aux audaces que l'Église a accomplies à son heure dans la pleine conscience de sa mission.

Que fera-t-elle un jour relativement à la liturgie de la messe, rites, langue, horaire, lieux ? Elle ne le sait pas elle-même. Elle se souvient que son Maître lui a dit qu'au temps nécessaire l'Esprit lui dicterait ses paroles et sa conduite. Qui d'entre nous, jeunes prêtres en 1914, eût pensé que nous porterions des mois le saint Sacrement sous nos capotes, et que, sous les tirs de barrage, mangeant leur quart de boule, nous donnerions à ceux qui allaient mourir le viatique que Tarcisius portait aux soldats du Christ emprisonnés ?

Peut-être lorsque la faim sera devenue trop forte, jocistes ou mères de famille recevront-ils leur Pain à 6 heures du soir. Pie X l'a bien donné, il y a trente ans, aux enfants à qui on le refusait depuis des siècles ! Qui sait si un jour Rome n'invoquera pas le mot de saint Augustin : « *Mieux vaut être blâmé par les grammairiens que de n'être pas compris par les peuples* [1] » pour permettre aux Chinois ou aux Sénégalais de chanter leur amour dans leur langue ? Soyons sûrs que quand Dieu le jugera meilleur, il saura le dire à son Église. Nous ne sommes que ses petits enfants pleins de confiance en son instinct maternel.

***

Aussi bien, n'est-ce pas tant de réformer la liturgie que de la redécouvrir qu'il est ici question. Et c'est à cette joie que le chanoine Parsch appelle ses disciples.

Je n'en voudrais apporter que quelques exemples.

La première condition pour retrouver l'intelligence et le goût des cérémonies de notre messe est d'en percevoir la structure et le mouvement. Un corps humain est beau quand notre œil y discerne une structure, c'est-à-dire des membres définis, proportionnés, constituant l'harmonie du tout par la disposition heureuse des parties. Le vêtement n'est supportable qu'à la condition de respecter l'individualité des membres. Ainsi, sous mes yeux, dans les mamelons informes et les accumulations de débris romains de Volubilis la science du fouilleur conduisait-elle sa main pour reconstituer l'individualité d'une maison, d'une voie, d'un pressoir à huile ou d'une salle de bains.

1. *In Psal.* CXXXVIII; *P. L.*, t. XXXVII, col. 1796.

Je m'excuse de la comparaison ; sa clarté nous aidera à comprend pourquoi le premier effort du savant devra être de nous rend nettement discernables les parties naturelles dont se compose not messe.

Il n'est plus de jeune scout ou de jéciste pour ignorer que l'avan messe forme un bloc d'une substance particulière ; messe, disait-o des catéchumènes distinguée de la messe proprement dite, myst rieuse, réservée aux « initiés ».

Ce premier discernement est utile. Mais insuffisant ou du moi inadéquat. Ces jeunes chrétiens soupçonnent-ils qu'avant les lectur qu'ils écouteront en silence, la messe s'ouvrait (et s'ouvre aujourd'h encore lorsqu'elle est messe chantée) par une *liturgie des laïques* où c'est à eux que l'Église confie le rôle actif essentiel ? Ici le prêtr et ses ministres se tairont, se préparant silencieusement par de prières au repentir des péchés[1], laissant au peuple conduit par se chantres le soin de proclamer la gloire du Seigneur ou le triomph des martyrs, d'implorer la miséricorde ou de chanter l'action d grâces. Outre que toute la messe du jour trouve ici l'orientation d son élan, elle offre aux fidèles de prendre une part savoureuse à l liturgie. Rendre au peuple cette joie me semble la première conditio d'une liturgie vivante.

Pour en comprendre le caractère et la splendeur, il faut retrouver sous un rite mutilé ou du moins méconnu, la réalité primitive, et pou cela remonter non pas aux origines, mais à quelque mille ans e arrière, et presque à Grégoire Ier. Alors le raffinement excessif de l musique n'avait pas réservé à des chantres virtuoses le chant d l'*Introït* ; et la langue ne condamnait pas le peuple des artisans o des paysans au silence.

Il faut imaginer l'ardente presse de la foule (comme à Lourdes) faisant dans l'église son entrée tumultueuse. Peu à peu les portier ont mis les hommes, les jeunes gens en place ; et les diaconesses, les femmes, les veuves et les vierges ; « le diacre veillant à ce que chaque personne gagne rapidement son rang et ne demeure pa assise près de la porte, bavardant, dormant (!), riant ou faisant du tapage[2] ».

1. Ce sont les prières dites au bas de l'autel aujourd'hui. Les liturgistes insisten sur leur caractère personnel et privé. La grand'messe, tout en les conservant n'y associe pas l'assemblée occupée au chant de l'*Introït*.

2. *Constitutions apostoliques* au cinquième siècle.

Mieux que sa police, le cœur de l'Église saura faire de cette foule « un bel équipage de navire », en la faisant chanter.

Sitôt que les clercs pénètrent dans la nef, le chant processionnel éclate, prenons au hasard que ce soit le IIIe dimanche après l'Épiphanie : une brève antienne donne immédiatement le ton et l'objet de la fête, elle est prononcée par les chantres et retenue par le peuple :

Adorez le Seigneur, tous ses Anges !
A ce cri Sion s'est réjouie et les filles de Juda ont dansé !

Ce sera le refrain que le peuple lancera comme des vagues joyeuses escortant la procession du clergé.

Les chantres ont attaqué le psaume du jour (XCVI) :

Dieu est roi ! Que la terre tressaille !
Et que les îles innombrables se réjouissent !

Le peuple d'une voix a repris :

Adorez le Seigneur, tous ses Anges !
A ce cri Sion s'est réjouie et les filles de Juda ont dansé !

Les chantres s'avancent dans la nef :

Une nuée sombre l'environne,
La Justice et le Droit sont les colonnes de son trône,
Le feu marche devant Lui
Et consume tout autour ses ennemis.

Le refrain mieux su éclate comme une fanfare :

Adorez le Seigneur, tous ses Anges ! etc.

La voix des chantres aussi s'élève :

Les éclairs illuminent le monde,
A sa vue tremble la terre,
Comme cire fondent les montagnes
Devant la face du Maître du Monde !

Et l'éclat des voix dans une unité plus cohérente et une allégresse croissante :

Adorez le Seigneur, tous ses Anges ! etc.

Les chantres :

Les Cieux proclament sa justice
Et tous les peuples voient sa splendeur.

Tous les adorateurs d'idoles sont honteux
Qui se glorifiaient dans des néants
Et tous les saints se prosternent devant Lui !

Le peuple :

Adorez le Seigneur, tous ses Anges ! etc.

Les chantres :

Car tu es, toi, Seigneur, le Très Haut sur toute la terre,
Élevé bien au-dessus des saints.

Le peuple :

Adorez le Seigneur, tous ses Anges ! etc.

Les chantres :

La lumière éclate pour les justes
Et la joie pour les cœurs droits.
Réjouissez-vous, justes, en l'Éternel et louez sa mémoire sacrée

Le peuple :

Adorez le Seigneur, tous ses Anges ! etc.

Les chantres :

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit,
Maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

Tout le peuple :

Adorez le Seigneur, tous ses Anges !
A ce cri Sion s'est réjouie et les filles de Juda ont dansé !

A l'autel le prêtre, qu'entourent les ministres, est monté ; le peu chrétien sait de quelles malédictions il vient chercher la délivranc

Seigneur, aie pitié ! Seigneur, aie pitié ! Seigneur, aie pitié !
Christ, pitié ! Christ, pitié ! Christ, pitié !
Seigneur, aie pitié !...

longue litanie processionnelle qui s'apaise dans une dernière instan Le prêtre, son pontife, vient d'entonner l'hymne matinale : *Glo à Dieu aux cieux et sur la terre, paix aux hommes de bonne volont* Voilà le message des anges ! La cause de toutes nos espérance Ah! nous pouvons bien louer le Père de toute miséricorde et no incliner devant le Fils, notre Sauveur, qui nous rachète dans l'E prit-Saint ! Amen

Le prêtre a baisé l'autel et s'est tourné vers les fidèles sur qui il fait descendre la présence de Dieu : *Qu'il soit aussi avec toi*, répond le peuple.

Puisque nous sommes avec Dieu, le prêtre invitera toute l'assemblée à se recueillir : *Prions*. Dans le grand silence qui se prolonge, inclinée devant son Seigneur, l'église tout entière n'est plus qu'une âme qui prie.

Puis gravement le prêtre s'est redressé et chante : *Tout-Puissant, Éternel, Dieu, regarde avec bonté notre misère et pour nous protéger étends la droite de ta majesté, par Jésus Christ Notre Seigneur.*

— *Amen !* clame le peuple de cette voix que saint Chrysostome disait tonnante sous les voûtes comme la mer.

Ici s'achève l'entrée processionnelle du IIIe dimanche après l'Épiphanie, *messe des laïques*, disais-je, tout entière chantée par le peuple. A l'invitatoire des chantres il a proclamé sa joie, puis imploré le pardon des péchés et enfin glorifié la Trinité en ce dimanche d'exultation. Pour rendre à cette liturgie son éclat et son mouvement, il a suffi de refaire son unité vivante ; et, de l'organe témoin, qui est devenu l'*Introït* mutilé [1], refaire, par le chant du psaume entier, cette pièce articulée et puissante qui donne à toute la messe son mouvement et son inspiration.

Pour avoir avec les novices de Maria-Laach célébré sur ce mode la messe de « communauté » de l'Assomption, les cadets ont eu la première révélation de la splendeur spirituelle que les psaumes, si parfaitement choisis par l'Église, apportent à la liturgie populaire. Qui voudra en faire l'essai possédera la clé de nos messes du temps comme du Sanctoral. Qu'il prenne au hasard : le 19 janvier, l'*Introït* des martyrs Marius et ses compagnons (*Que les justes festoyent et dansent devant la face de Dieu*), avec le psaume LXVII (*Que Dieu se lève...*) ; ou le 25, pour la Conversion de saint Paul, le « *Je sais à qui j'ai cru...* », avec le psaume CXXXVIII ; ou telle messe qu'il lui plaira, c'est tout le missel qui va tressaillir dans sa main et chanter [2].

1. Réduit aujourd'hui à un ou deux versets.

2. Il est clair qu'aux messes non chantées communautaires il est permis de lire à voix pleine les chants d'*Introït* traduits en français. Quand un groupe de fidèles en aura pris ainsi l'intelligence, on pourra passer au latin. L'essentiel alors sera que le *Kyrie* et le *Gloria* s'enchaînent vivement au psaume pour aboutir à la collecte qui, sur les lèvres du prêtre, rassemble toute la prière de la communauté. Cf. P. Parsch, p. 79 à 110.

Sur ce mode, et toujours processionnellement, l'*Offertoire* et la *Communion* ne sont pas autre chose qu'un long psaume antiphoné. L'Église n'aime pas que son peuple demeure silencieux ; c'est pourquoi, pendant la réception des offrandes ou la distribution de la communion, le prêtre se taisant, elle fait jaillir le chant des fidèles.

Aumôniers scouts ou jécistes en quête de « chœurs parlés » n'en trouveront pas de plus beaux ni surtout de plus justes que les psaumes à refrain choisis par l'Église pour chacune de ses messes.

Une résurrection véritable ne demande qu'une simple réinterprétation d'un texte méconnu. Combien d'autres rites aujourd'hui inertes et ennuyeux revivraient de même si nous y pensions seulement !

Les lectures d'Écriture sainte par exemple qui constituent la seconde partie de l'avant-messe, comme il serait facile de leur rendre leur caractère populaire qui leur est essentiel ! Destinées au peuple, si elles sont un enseignement, ne faut-il pas de rigueur qu'elles soient comprises par lui, sous peine de devenir des non-sens solennels? Le fait qu'à Maria-Laach, au Mont-César et autres lieux de liturgie authentique [1] ces lectures soient prononcées dans les ambons *face* au peuple, n'est encore qu'un timide effort, en attendant ce que réclamait saint Augustin. En tout cas, dans les messes basses dites « de communauté », la lecture en français, face au peuple, de ces pièces capitales, ainsi que l'homélie, serait hautement désirable. Faute de quoi la lecture individuelle sera la suppléance indispensable à conseiller aux fidèles.

***

Vous aurez un plaisir profitable à faire sous la conduite du chanoine Parsch tant de découvertes qui vous suggéreront les possibilités les plus simples pour rendre à la célébration de la messe son intelligibilité et, par suite, son intérêt et son fruit.

En lisant le chapitre consacré à l'*offertoire*, quel prêtre ne sentira pas l'urgence d'un effort pour restaurer dans le peuple chrétien le sens et la pratique des offrandes, presque entièrement abolies ?

Que l'offrande apportée au prêtre par les fidèles ait dans la messe un rôle irremplaçable, personne ne le contestera. Aussi primitive

1. Parsch, p. 117.

que le sacrifice à la divinité est l'oblation apportée au prêtre à cette fin par le fidèle. Le christianisme a conservé avec respect cette liturgie, alors même que son sacrifice s'accomplissait par l'offrande que le Christ fait de lui-même à son Père. La perpétuation mystique de ce sacrifice dans l'Eucharistie s'est réalisée dans l'offrande et la consommation du pain et du vin : double rite auquel l'Église a toujours associé étroitement son peuple. Dès l'agape et pendant des siècles, c'est du pain et du vin offerts par les fidèles qu'elle a fait la matière du sacrifice. A la fin du sixième siècle, un concile de Mâcon prescrivait encore aux hommes et aux femmes de porter, le dimanche, à l'autel le pain et le vin. Il faut descendre assez bas dans le moyen âge pour assister à la disparition progressive de ce rite. Aujourd'hui, seul le ministre en assume la fonction, tandis que le peuple y demeure étranger. Ne peut-on regretter cette abstention?

J'entends bien que les spirituels recommandent d'autant plus aux chrétiens de s'offrir eux-mêmes en union au Christ. C'est bien l'essentiel. Mais tout le catholicisme proteste contre une spiritualisation de la religion qui en viendrait à désincarner la prière. L'Église enseigne obstinément que l'homme ne va à Dieu que « par toutes ses pièces », comme disait Pascal.

Il est par suite du plus vif intérêt que l'offrande spirituelle se concrétise en des dons matériels, lesquels ont d'autant plus de valeur qu'ils entrent dans l'action sacrificielle elle-même.

On comprend la justesse et la qualité d'une offrande des pains que le prêtre consacrera et dont ensuite il communiera les fidèles. L'offrande des hosties est donc dans l'authentique tradition catholique et ne souffre aucune objection de principe [1].

Le reproche qu'on a pu lui faire d'interrompre la messe ne vaut pas, puisque cette offrande concourt bien plus étroitement au sacrifice que l'offrande du *pain bénit* (qui parfois entraîne une véritable procession); que l'offrande des sous aux messes de funérailles, durant parfois vingt ou trente minutes ; et que la quête enfin que la pratique de toutes les églises paroissiales du monde érige en acte liturgique dominical imprescriptible.

A l'encontre des puristes qui s'en scandalisent, il faut que ce

1. Reste que le prêtre et l'évêque peuvent, dans des cas particuliers, y voir des inconvénients, surtout dans de très grandes assemblées. On se soumettra donc aux règlements diocésains, s'ils déconseillaient cet usage pour des convenances toutes matérielles.

don de pain bénit et de sous par la communauté soit maintenu, à la condition d'être revalorisé dans la foi et la charité. Il n'est pas jusqu'aux « honoraires » de messe qui ne doivent reprendre la plus belle signification. Qu'au lieu du mot de *stipendia*, on les appelle « offrandes » de messe, et voilà que leur qualité spirituelle s'affirme : part au sacrifice fait à Dieu (si petite !) et charité filiale envers le prêtre (si élémentaire !). On voit comment les plus délicats amis de la liturgie, loin d'ironiser, n'ont ici qu'à comprendre un humble geste pour en faire une chose sacrée [1]. Tant il est vrai qu'il suffit de replonger les rites dans leur native vérité pour leur rendre leur transparence et leur saveur !

Comme on comprendra mieux l'importance des gestes de ce qu'on appelle la « Petite Élévation » si l'on sait que par cette solennelle présentation du corps et du sang du Christ à l'assemblée se clôt la prière consécratoire ! Avec quelle foi et quelle force le peuple alors proclamera l'*Amen* (le plus solennel de toute la messe) qui atteste son adhésion à l'action sacrificielle !

Quel sens prend, si nous le reconstituons, le bloc des prières pour la paix qui précèdent la communion : le *Libera nos...* (da propitius *pacem* in diebus nostris...), le *Pax Domini...*, les *Agnus Dei* (dona nobis *pacem*) et la première oraison : « Domine Jesu Christe qui dixisti apostolis tuis : *Pacem meam* relinquo vobis, *pacem meam* do vobis... respicias... fidem Ecclesiae tuae eamque... *pacificare* et *coadunare* digneris. » Au terme de quoi se distribue le *Baiser de Paix*, dont seul un renouvellement du cœur nous ferait comprendre la grâce et l'urgence !

Quel enrichissement des rites et de la prière si les liturgistes avaient simplement suivi l'audacieuse réforme de Pie X (qui rétablissait l'acte communautaire de la communion sacramentelle) en restaurant l'usage du psaume antiphoné de « communion » selon le mode de l'*Introït* ! Nous n'entendrions pas dans une splendide assemblée de

1. Il semble fâcheux que les chrétiens, même les plus fervents, scouts, jécistes, et tous adhérents des mouvements d'Action catholique, soient si peu attentifs, lorsqu'ils demandent à un prêtre de célébrer devant eux la messe, à lui demander de la célébrer à l'intention qui les rassemble et à réunir les modestes contributions qui formeront leur « offrande de messe ». Durant des retraites notamment, ne serait-il pas bien qu'un plateau disposé à l'entrée de l'église reçoive les petites monnaies de tous les assistants, et que la messe soit offerte pour leurs intentions plutôt que pour un absent inconnu, dont le célébrant ignore lui-même le nom et les besoins ?

futurs officiers le ridicule : « *Ah ! qui me donnera des paroles brûlantes...* » si nous leur avions appris que l'antiquité chrétienne chantait alors le psaume XXXIII : *Benedicam Dominum...* qui émouvait la grande âme d'Augustin et d'Ambroise ; si nous leur enseignions les psaumes processionnels que pour chaque fête la liturgie de saint Grégoire adaptait au mystère ou au saint. Il y a lieu de nous instruire par l'analyse de ce cas très curieux.

Au cours du moyen âge, la communion des fidèles et sa distribution pendant la messe s'étant faites de plus en plus rares, « le chant de la *Communion* se raccourcit de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin il ne restât que l'antienne sans aucun verset ». A quoi bon, en effet, maintenir un long chant processionnel si la procession des communiants a disparu ? Mais inversement, puisque à l'appel de Pie X la foule revient vers la sainte Table, qu'attendent les liturgistes pour restaurer le beau chant d'autrefois ? Le P. Parsch nous dit qu' « aux messes papales les plus récentes la communion a été chantée avec le psaume », et que des instructions nouvelles « permettent de chanter le psaume à la messe conventuelle » ; il n'hésite pas à conclure que dans les messes « communautaires » et aux communions générales « l'ancien chant de la communion pourrait très bien être repris en langue vulgaire [1] ». On ne peut proposer de meilleur exemple de rénovation de la liturgie à la fois par le retour à ses sources et par la restauration de son caractère populaire [2].

***

La liturgie peut ainsi faire un progrès considérable, avant même toute réforme, par notre effort à tous, clercs et fidèles, pour comprendre et vivre tous ses rites. Rien ne prépare et ne hâte mieux les réformes que la poussée irrésistible de la vie.

Mais pour cela il faut se réinsérer dans la vérité organique ; et le rôle des clercs, liturgistes, mystiques et théologiens, est de ramener les institutions populaires à leur ligne authentique en les délivrant des routines et des déviations. Inversement, toute erreur commise par les maîtres s'inscrit, et pour longtemps, dans les mœurs du

1. *Op. cit.*, p. 285.
2. Le P. Parsch, p. 286, fait un relevé fort intéressant des messes où le psaume forme un chant de communion admirablement approprié.

peuple. Combien alors il est difficile de s'en délivrer, nous le voyons assez chaque jour. Qu'il suffise d'un exemple.

La conscience chrétienne primitive a toujours conçu le jeûne comme une abstention de nourriture jusqu'au *coucher du soleil*, heure dite de *vêpres* [1]. Pour quelles raisons cette mesure, jugée trop dure, a-t-elle été allégée et la rupture du jeûne permise à l'heure de *sexte* (midi), ceci ne regarde que le canoniste ou le moraliste, législateurs compétents. On est d'autant plus dérouté par le liturgiste inconnu qui, n'osant pas recourir candidement à la dispense, a décrété que le soleil se couchait pour lui à midi les jours de jeûne ! Il lui suffisait pour cela de chanter vêpres à onze heures du matin, lui qui avait proclamé dans l'hymne de *none* (transportée de 3 heures après midi à 10 heures de la matinée) : « O Dieu... *vous qui êtes immuable*, et qui *partagez le temps par les révolutions de la lumière*, *versez sur le soir de nos jours* une lumière abondante, etc. [2] » Comment persuadera-t-il de leur erreur les religieuses qui chantent à 2 heures après midi le *Te lucis ante terminum* de complies, s'il leur donne à croire qu'en effet les heures de l'office et les textes ont si peu de sens ! Faut-il s'étonner alors de la décadence liturgique si le nominalisme juridique y sévit aussi puissamment [3] ?

Il en est de la liturgie comme de toute institution, comme de toute réalité. Elle ne peut renaître que par un retour aux lois physiques de sa nature. Le mouvement de la renaissance liturgique trouve dans ce principe sa règle d'or. Il y trouve aussi son prix, s'il restaure les conditions d'une véritable prière, s'il rend au cœur du peuple chrétien le moyen d'exprimer à Dieu son amour.

PAUL DONCOEUR.

1. Tertullien, parlant des *semi-jejunia* terminés à none, confirme ce que nous disons du jeûne proprement dit. Ainsi le conçoivent toujours les Arabes durant le Ramadan et sans doute d'autres peuples.

2. « Traduction du Bréviaire romain » renouvelée par les Bénédictins d'Oosterhout, p. 129.

3. J'ai plaisir à renvoyer les liturgistes à l'ouvrage du P. J. Rimaud : *la Prière du Temps* (Beauchesne). A de simples scouts le P. Rimaud montre excellemment combien les *Heures* de l'office sont en effet des *heures* du jour ou de la nuit, conçues, écrites pour un moment très déterminé de nos journées.

REGARDS SUR LE MONDE

Europe

ALLEMAGNE. — Grâce à Dieu, pour ce mois-ci, l'on peut écrire : A l'est rien de nouveau. *L'exécution prévue du programme des annexions et des revendications élaboré par M. Hitler a été brusquement arrêtée* par l'effort de la diplomatie franco-anglaise. Il est vrai que les Puissances de l'Axe ont lancé une contre-offensive, dont on verra plus loin les détails. Nous signalerons ici seulement que la presse du IIIe Reich a souligné avec une complaisance disproportionnée les moindres succès de la diplomatie allemande, pactes de non-agression avec le Danemark, l'Esthonie et la Lettonie. Visiblement, les dirigeants allemands, gênés par les succès de leurs adversaires, font valoir les moindres événements favorables pour maintenir le moral de leurs troupes. C'est dans cette intention que le régent de Yougoslavie a été reçu avec tant d'apparat et que les volontaires de la légion Condor ont été tant fêtés à leur retour.

Cependant, nombre d'Allemands refusent d'être dupes de cette propagande. Ils ont bien remarqué que le pacte de non-agression avec le Danemark laisse à celui-ci la liberté de maintenir, en cas de guerre, ses relations commerciales avec les adversaires de son partenaire, que le docteur Schacht a échoué aux Indes, que Dantzig est toujours une ville libre, et que les Polonais ne se laissent pas intimider, malgré quelques incidents de frontière, dont on a voulu tirer parti.

Aussi le ton change-t-il aujourd'hui en Allemagne. La critique ouverte du régime revient de plus en plus fréquente.

Dans les pays récemment annexés, en Tchéquie surtout, les incidents se multiplient, la propagande anti-allemande devient de plus en plus audacieuse. Pour en avoir une idée, il faut penser à la résistance des Belges, par exemple, durant l'occupation allemande de la dernière guerre. Un discours récent prononcé en Tchéquie par le ministre Frank, le codificateur du droit raciste, contient à ce sujet des aveux significatifs :

Nous sommes prêts à laisser les Tchèques prendre part aux bénédictions (*Segnungen*) d'un Reich grand et puissant. Mais une chose est impossible, la paix avec des hommes qui s'imaginent pouvoir appliquer encore les méthodes d'une ère à jamais disparue, celle de Benès. Je dois dire clairement que ceux-là se trompent qui spéculent sur la fin prochaine de la situation créée en Europe centrale par le Führer et sur le retour de la République tchécoslovaque. Si l'on crée des légions tchèques à l'étranger, si une propagande sournoise, des feuilles volantes et des chaînes de lettres essayent de nouveau de séduire et d'exalter la population tchèque, nous connaissons les amis de cet ideal et nous les mettons en garde.

On sait que, récemment, *M. Hitler a inspecté la fameuse ligne Siegfried*, déclarée la plus puissante du monde. Tout le long du Rhin et, paraît-il, ailleurs encore, il a pu constater, comme les Alsaciens habitant sur l'autre rive, que bon nombre des travaux construits hâtivement en septembre n'ont pas résisté aux intempéries de la saison. Les promeneurs perspicaces ont même eu quelque joie maligne à constater que beaucoup des fortins qui se succèdent tous les 100 mètres en face de Strasbourg étaient fictifs et ont été emportés par le courant comme des châteaux de cartes. Leur unique but était de faire peur de loin aux Français d'en face. Il n'est pas défendu d'ériger ce petit incident à la hauteur d'un symbole. Il y a beaucoup de « carton » dans l'armature apparemment si puissante du IIIe Reich.

Angleterre. — Les événements du dernier mois continuent à donner raison aux partisans du *service militaire obligatoire*. L'ensemble du pays semble l'avoir accepté beaucoup plus aisément qu'on n'aurait pu le supposer il y a seulement deux mois. Les congrès annuels des partis politiques ont permis de le constater.

C'est tout d'abord le parti libéral qui a adopté sans difficultés une résolution en faveur du service national.

Plus significatif encore est le vote par lequel les délégués des Trade Unions britanniques ont décidé de collaborer avec le gouvernement, — vote passé à une majorité de 3.374.000 voix. Étant donné la puissance des Trade Unions, cette collaboration est indispensable au gouvernement pour tous les problèmes concernant la main-d'œuvre en temps de guerre et dès maintenant pour l'organisation de la production.

La conférence annuelle la plus importante, celle du Labour Party, ouverte le 29 mai, s'est également prononcée pour l'acceptation de la conscription à une majorité de 5 contre 1, tout en blâmant la

politique du Cabinet, qui, disent les travaillistes, a rendu inévitable cette mesure. C'est encore la question du Front populaire qui a été au premier plan dans les débats du parti. On sait que l'apôtre du Front populaire, Sir Stafford Cripps, a été expulsé au mois de février du Labour Party. La conférence a néanmoins accepté d'entendre sa défense, mais un nouveau vote a maintenu l'exclusion prononcée. Et c'est par 2.360.000 voix contre 248.000 que *les délégués du parti ont une fois de plus rejeté le projet de constitution d'un Front populaire.* Sir Stafford Cripps n'essayera pas de constituer un parti rival. Dans une lettre adressée au Comité exécutif du parti, il demande sa réintégration, ainsi que celle de deux de ses collègues qui avaient partagé sa disgrâce.

On peut noter enfin que les Unions d'étudiants d'Oxford et de Cambridge ont voté des motions en faveur de l'entraînement militaire obligatoire.

Le long *voyage des souverains anglais en Amérique du Nord* — il ne durera pas moins de sept semaines — permet de constater une fois de plus la force des liens pourtant très ténus qui unissent l'Angleterre au Commonwealth. Pareille réussite sanctionnée déjà par huit années d'expérience est la meilleure preuve de la solidité et de l'unité profonde de l'Empire. Retenons cette définition donnée par le roi dans un de ses discours au Canada : « L'unité de l'Empire britannique trouve de nos jours son expression dans la libre association de nations jouissant de principes communs de gouvernement et d'un attachement commun à un idéal de paix et de liberté, et unies entre elles par une commune allégeance à la Couronne. »

Cette solidarité s'étend même au delà de l'Empire. C'est bien ainsi que l'on peut interpréter la première visite royale aux États-Unis, qui soulignera l'entente plus étroite des deux pays, créée par la conscience plus nette d'un idéal commun qu'ils ont à maintenir.

Espagne. — *Le défilé de la victoire.* — Mainte fois annoncé et mainte fois différé, le défilé de la victoire a eu lieu enfin le 19 mai. De 9 heures à 14 heures, cent vingt mille hommes environ ont défilé devant le général Franco ; les troupes italiennes et les membres de la légion Condor ont eu leur part dans ce triomphe. Dans la tribune officielle, le corps diplomatique était au complet ; on remarquait en bonne place l'ambassadeur de France, le maréchal Pétain, en grande tenue.

Le soir du défilé, de sa résidence provisoire au palais de la Huerta, le généralissime a prononcé un important discours. Ses premières paroles, à l'adresse des Rouges, ont stigmatisé leurs abominables exploits et surtout le long martyre qu'ils ont fait subir à la capitale. On notera ensuite l'énergie avec laquelle le général Franco s'est élevé contre tout marchandage qui porterait atteinte à la souveraineté nationale :

Par-dessus tout, il y a pour l'Espagne sa dignité et son indépendance... Il ne faut pas tenter d'amoindrir ni notre souveraineté, ni nos libertés économiques et politiques pour lesquelles, précisément, nous avons fait cette guerre. De plus, ce serait un obstacle pour un rapprochement avec des nations déterminées que de chercher à nous encercler dans l'ordre économique, dans l'espoir qu'à nouveau on pourrait ouvrir le chemin aux grands intérêts qui, depuis longtemps, amoindrissent notre indépendance et notre pouvoir.

Enfin, après avoir flétri « l'esprit judaïque, qui permit l'alliance du grand capital avec le marxisme », le généralissime a exhorté tous les Espagnols à se remettre au travail, « afin de faire une patrie vraiment neuve et grande ».

Le lendemain, une cérémonie très simple, mais hautement significative, s'est déroulée dans l'église Sainte-Barbe, l'une des rares églises de Madrid qui soient encore intactes. Le général Franco a remis son épée au primat d'Espagne, pour qu'elle fût déposée sur l'autel, et il a accompagné ce geste de la prière suivante :

Seigneur, accepte avec complaisance l'effort d'un peuple toujours tien, qui, avec moi, par ton nom, a vaincu avec héroïsme l'ennemi de la vérité dans ce siècle ; Seigneur Dieu, en la main de qui est tout droit et tout pouvoir, prête-moi ton assistance pour conduire ce peuple à la pleine liberté de l'empire, pour ta gloire et celle de ton Église. Seigneur, que tous les hommes sachent que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant!

La démobilisation et le retrait des troupes italiennes et allemandes. — Après le défilé de la victoire, la démobilisation s'est poursuivie rapidement. Au début de juin, trois cent mille hommes étaient déjà rentrés dans leurs foyers ; deux cent mille autres le seront dans quelques semaines.

En même temps que la démobilisation des troupes espagnoles, s'est exécuté dans le plus grand ordre, et dans les délais promis, le retrait des légionnaires allemands et italiens. Le 26 mai, les spécialistes de la légion Condor se sont embarqués à Vigo pour retourner

en Allemagne. Quant aux 22.000 légionnaires italiens qui restaient encore en Espagne après la victoire, leur départ de Cadix s'est effectué rapidement à partir du 31 mai.

Le retrait des troupes étrangères est une garantie sérieuse pour l'indépendance de l'Espagne. En outre, au milieu d'une situation internationale particulièrement délicate, il marque par lui-même un instant de détente et d'apaisement.

Le général Franco et la Phalange. — Le 5 juin, une importante réunion du Conseil national de la Phalange a eu lieu à Burgos, sous la présidence du général Franco. Dans son discours, le chef de l'État a affirmé sa volonté formelle de construire un État national-syndicaliste selon les principes des Phalangistes. (On sait d'ailleurs qu'à l'heure actuelle le personnage le plus influent en Espagne, après le Caudillo, est M. Serrano Suñer, ministre de l'Intérieur et chef de la Phalange.) En politique extérieure, le général Franco s'est plaint des lenteurs de la France à exécuter les accords Bérard-Jordana et du mauvais vouloir de l'Angleterre pour la rentrée des valeurs espagnoles ; il a enfin dénoncé le danger de la politique de l'« encerclement ». Les mois qui vont suivre vont être décisifs pour l'orientation politique de l'Espagne nouvelle.

Hollande. — Les relations entre la Hollande et la Belgique se font de plus en plus cordiales d'année en année. *La reine Wilhelmine vient de rendre sa visite au roi Léopold :* réception fastueuse à Bruxelles et à Liége, où les souverains échangent leurs vœux. « Les deux nations, dit le roi, ont confiance dans les institutions libres qu'elles ont fondées elles-mêmes ; les deux nations avec une conviction égale plaident pour la paix ; mais les deux nations tiennent à ce que leur destin repose toujours dans leurs mains à elles. » Et la reine de souhaiter que, « par la voie d'une entente mutuelle, on puisse établir une base d'union durable sur le terrain moral et économique ».

Une *crise ministérielle* s'est produite du fait de la démission du ministre des Finances, M. de Wilde : il n'est pas douteux que les exigences actuelles de la défense nationale et des améliorations sociales ne rendent la question du budget particulièrement épineuse. Provisoirement, le ministre président s'est chargé du portefeuille des Finances.

tement limité ; 3° défense absolue est faite à tous les juifs, approuvés ou non, d'accéder à des charges qui comporteraient pour leurs titulaires le droit de remplir des fonctions publiques.

Le Conseil des ministres a approuvé en outre, le 31 mai, un projet de loi qui déclare nulles les conditions qu'un particulier pourrait avoir introduites dans son testament, en vue de subordonner à l'appartenance à la race juive l'entrée en possession d'un legs ou d'un héritage. Sont déclarées également nulles les conditions testamentaires qui tendraient à priver d'un legs ou d'un héritage le bénéficiaire, dans le cas où ce dernier abandonnerait la religion juive.

U. R. S. S. — Au lendemain de l'accord anglo-turc, le 12 mai, on pouvait penser à Londres et à Paris que les *accords anglo-soviétiques*, si laborieusement négociés au cours des mois d'avril et de mai, étaient virtuellement conclus. Il ne restait plus à l'U. R. S. S. qu'à s'exécuter, c'est-à-dire à accéder aux volontés de l'Angleterre, si elle voulait reprendre une place sur la scène internationale. La Grande-Bretagne était parvenue en effet à obtenir d'Ankara, et vraisemblablement sans l'avis pourtant requis de Moscou, le libre passage des détroits pour sa flotte de guerre. Ce qui signifie que l'Angleterre parvenait à se substituer à l'U. R. S. S. sur la mer Noire pour l'aide éventuelle promise à la Grèce et à la Roumanie. Forte de cette victoire, elle escomptait que l'U. R. S. S. en passerait par ses volontés et se résoudrait finalement au pacte d'assistance unilatéral aux pays frontières. Peut-être M. Litvinoff serait-il resté au pouvoir qu'il aurait appuyé le projet de l'Angleterre. Mais en choisissant M. Potemkine, le Politburo entendait raffermir sa politique d'exigences sans compromissions. La première question posée fut : Quelle assistance la Grande-Bretagne se propose-t-elle de donner à l'U. R. S. S. menacée? Et pour éviter toute équivoque, la Russie laissa comprendre qu'elle se sentirait menacée si les pays baltes devenaient effectivement terrain d'occupation, sinon d'agression définie, d'une Puissance agressive. Et de fait, Riga n'étant qu'à 300 kilomètres de Port Baltique et les îles Dagoé à 100 kilomètres à peine, des bases navales installées en ces régions seraient une menace incontestable pour Cronstadt.

Le moins qu'on puisse dire est que la Grande-Bretagne se sent embarrassée par cette question et qu'en ce début de juin nul ne voit encore de solution nette.

Afrique

Égypte. — *Égypte et Italie.* — La visite du maréchal Ba signalée le mois dernier a eu un épilogue inattendu. Au cours d discours à la colonie italienne du Caire, ainsi que dans une dé ration à *El-Ahram* à la veille de son départ, le maréchal s'ét exprimé avec une liberté peu diplomatique et passablement dépo vue de courtoisie à l'endroit de la nation dont il se trouvait l'hô la presse égyptienne a réagi avec violence.

Ce n'est certainement pas dans ces conditions, ni tant que l'It entretiendra en Libye des effectifs équivalents à plusieurs co d'armée, que le gouvernement égyptien pourra prendre en co dération le pacte de non-agression que depuis assez longtemps gouvernement italien souhaiterait négocier avec l'Égypte.

L'Égypte à La Haye. — Le gouvernement égyptien vient d'adhé à la Cour permanente de justice internationale de La Haye.

Amérique

États-Unis. — On discute et l'on parle beaucoup outre-mer sur fameuse *loi de neutralité* soumise à un renouvellement ou à retouches. Sans vouloir s'engager dans des hostilités éventuell l'Amérique désire trouver un texte qui lui permette de ne pas serv même indirectement, en cas de conflit européen, les intérêts États totalitaires.

Les discussions continuent aussi à propos des problèmes intérieu Et même elles s'activent en raison des *élections* présidentielles doivent avoir lieu l'an prochain et provoquent déjà des polémiq plus ardentes ou des campagnes préparatoires.

Les griefs des adversaires de M. Roosevelt sont toujours les mêm Le *New Deal* coûte trop cher, la dette nationale va s'élever à 46 m liards de dollars. L'intervention de l'État dans l'industrie est exc sive et gêne la reprise des affaires.

M. Roosevelt riposte et maintient ses positions. L'on ignore enc s'il maintiendra aussi, pour la troisième fois, sa candidature a élections de 1940.

Pour l'instant, l'Amérique est toute à la joie que lui cause la vis des souverains anglais.

Les États-Unis sont, chacun le sait, le pays où les forces matérielles ont acquis un développement spécialement poussé. Saluons en une circonstance récente l'utilisation de ces forces au service de vies humaines. Dans l'accident du *Squalus*, la majorité des matelots a été sauvée grâce à la cloche qui fut les chercher par 73 mètres de profondeur. Hélas! dans un cas analogue, la science européenne a été moins heureuse et le sous-marin *Thetis* a gardé presque tout son équipage à son bord transformé en tombeau.

Pourquoi ne pas signaler aussi, comme une victoire de l'esprit, l'expédition de ce jeune Américain catholique, Peter Snite, « l'homme au poumon d'acier » ? Il a utilisé les ressources de l'art qui lui permet de vivre — et aussi celles de sa fortune — à ce pèlerinage extraordinaire où il venait demander à la Vierge de Lourdes moins sa guérison que la persévérance dans la résignation allègre à son mal.

Asie

Palestine. — *Le Livre blanc.* — Le fameux Livre blanc enfin publié après une longue attente a déçu plus qu'il n'a satisfait ceux qui espéraient contre toute vraisemblance y trouver le mot de la fin de l'irritante affaire palestinienne.

Après un historique de la question et l'énumération des tentatives faites par la Grande-Bretagne pour trouver et faire accepter une solution équitable donnant satisfaction aux deux parties, le document s'efforce de démontrer, d'une part, que l'établissement en Palestine de la colonie sioniste n'était pas en désaccord avec les promesses faites aux Arabes et, d'autre part, que la déclaration Balfour ne pouvait aller à l'encontre des droits des Arabes.

Après ce préambule, le Livre blanc expose le nouveau plan auquel le gouvernement de la Grande-Bretagne a cru devoir s'arrêter. La Palestine sera transformée en État indépendant, à l'expiration d'une période transitoire de dix années. Au cours de ces dix ans, l'immigration juive sera d'abord limitée, pour les cinq premières années, à un chiffre global de 75.000 personnes ; de même l'acquisition de terrains, dans certaines régions, sera l'objet d'une réglementation sévère ; pour les cinq années suivantes, l'arrêt ou la reprise de l'immigration dépendra d'une solution à intervenir par accord avec les Arabes.

Le nouveau plan britannique prétendant tenir compte des intérêts

des deux parties en tenant la balance égale entre Juifs et Arab les postes administratifs en Palestine seront assurés aux Arabes aux Juifs proportionnellement à l'importance de leurs intér respectifs, sous le haut contrôle britannique.

Au bout des cinq premières années sera créé un Conseil législ appelé à devenir un Parlement, devant lequel le gouvernem palestinien, où Arabes et Juifs seront représentés, sera responsab

Accueil fait au Livre blanc. — Comme il fallait s'y attendre, propositions britanniques n'ont fait que des mécontents.

Les Juifs protestent avec véhémence contre le principe d'une po tique qui tout à la fois renie l'engagement Balfour et les voue à n'ê jamais, dans l'État unique envisagé, qu'une minorité à la me de la majorité arabe.

Quant aux Arabes, bien que leur hostilité délibérée à tout pro incluant un partage, sous quelque forme que ce fût, ait eu au fo gain de cause, ils n'ont pas fait meilleur accueil à la politique nouvel Si les Nachachibi ont déclaré se rallier et accepter le Livre blan le Comité suprême arabe, après douze jours de réflexion, a décidé le rejeter. Les princes arabes sont partagés : l'émir Abdallah Transjordanie se déclare satisfait, tandis que l'imam Yahia Yémen se range aux côtés des protestataires.

La situation. — De graves émeutes ont répondu à la publicati du Livre blanc, particulièrement les 18 et 21 mai à Jérusalem. Depu elles se sont reproduites un peu partout, en même temps que repr naient et s'accentuaient les manifestations terroristes.

Le gouvernement mandataire saura-t-il faire preuve d'ass d'autorité pour imposer ses vues et entreprendre une expérience do les résultats seuls pourront fixer sur la viabilité du système ? Londres, la résolution semble prise. Après un débat assez vif au Communes (22 et 23 mai), le Livre blanc a été voté par les deu Chambres, le 23 mai. Aux Communes, la majorité n'a été que 268 voix contre 179, une vingtaine de membres de la majorité go vernementale ayant joint leurs voix à celles de l'opposition. Ce fu le cas de M. Winston Churchill, qui se montra particulièrement d pour une politique qu'il n'a pas hésité à qualifier d'« autre Munich (Voir un excellent article de Maurice Pernot, *Europe nouvelle*, 27 ma p. 567 *sq.*)

PROCHE-ORIENT. — *A Damas.* — La déclaration du haut-commissaire à son retour de Paris n'ayant pas semblé au gouvernement syrien contenir les bases de l'accord escompté, M. Boukhari a remis au président de la République la démission du Cabinet. Les jours se passent sans amener la formation d'un nouveau gouvernement, mais sans entraîner non plus de désordre dans la population de plus en plus convaincue de la vanité des jeux de la politique.

A Beyrouth. — Les solennités du Congrès eucharistique, qui se sont déroulées dans une inoubliable splendeur, n'ont pas été seulement une grandiose manifestation chrétienne, elles ont donné lieu à un effort d'unité auquel les musulmans du Liban, imitant le geste de leurs frères d'Algérie, se sont associés avec une encourageante bonne volonté.

Presque à la même date, l'inauguration de l'aéroport de Beyrouth a donné lieu à une manifestation d'amitié franco-libanaise dont il faut espérer que l'effet sera durable et servira les intérêts des deux peuples plus que jamais convaincus de la nécessité de resserrer les liens qui les unissent.

A la même heure, Paris faisait à S. B. le Patriarche grec melchite, Mgr Cyrille IX Moghabghab, une réception magnifique qui donna lieu à l'échange de vœux semblables.

TURQUIE. — *Les accords d'Ankara.* — Le 11 mai, le président du Conseil, M. Refik Saydam, a fait à la Grande Assemblée Nationale la déclaration attendue.

Le mois dernier, nous avons signalé que M. von Papen était arrivé trop tard à Ankara. En fait, l'expression n'était pas tout à fait exacte. L'ambassadeur allemand arrivait bien avec l'espoir de rallier la politique de la Turquie à celle de l'Axe. Mais ce n'est qu'à Berlin qu'on pouvait se leurrer de pareille illusion. Depuis le Vendredi saint, l'attitude d'Ankara était fixée et rien n'aurait empêché la Turquie de se ranger du côté des Puissances méditerranéennes, tout en se défendant de « poursuivre aucune politique d'encerclement ».

M. Saydam a donc lu à la G. A. N. une déclaration en sept articles résumant les points sur lesquels un accord est intervenu entre la Turquie et la Grande-Bretagne.

De l'article 3 il résulte que l'Angleterre et la Turquie « seraient prêtes, dans le cas d'une agression qui conduirait à une guerre dans la

région méditerranéenne, à coopérer effectivement et à s'accorder mutuellement toute aide et assistance en leur pouvoir ».

L'article 6 ajoute que « les deux gouvernements reconnaissent qu'il est également nécessaire d'assurer l'établissement de la sécurité dans les Balkans et qu'ils sont en consultation afin d'atteindre ce but le plus rapidement possible ».

On s'attend incessamment à voir l'accord anglo-turc complété par un accord parallèle entre la France et la Turquie. La question du Sandjak d'Alexandrette, qui devait préalablement être réglée entre les deux gouvernements, a seule empêché la conclusion immédiate d'un accord tripartite. Mais d'ores et déjà on sait que, le litige du Sandjak ayant abouti à une conclusion, les pourparlers franco-turcs sont en bonne voie et ne tarderont pas à se formuler en accord.

Vie internationale

A Genève, durant la session du *Conseil de la Société des Nations*, les doléances motivées de la *Chine* se sont renouvelées contre la prolongation de *l'agression japonaise* en territoire chinois. Le Conseil a renouvelé, sur cette affaire, les déclarations de principe datant des sessions précédentes. Le représentant de la Chine en a pris acte, mais en regrettant le caractère purement platonique d'un tel concours.

La question du *réarmement des îles d'Aland* a donné lieu à une contestation scabreuse. *La Finlande*, souveraine des îles d'Aland, avec charge de neutralisation, d'autonomie et de démilitarisation pour ces îles, jugeait nécessaire, dans les conditions actuelles de l'Europe, de pouvoir procéder à la défense militaire de cet archipel, dont la position stratégique est d'importance capitale dans la Baltique. Elle avait obtenu l'acquiescement de *la Suède*, avec celui des *vingt et une Puissances* signataires et garantes de l'accord en vigueur. Mais, au Conseil de Genève, *l'Union soviétique*, bien que non signataire dudit accord, est venue faire obstacle par un suffrage négatif à son homologation internationale. Le motif de ce *veto* est l'antipathie de Moscou à l'encontre de la Finlande, Puissance paysanne, traditionaliste et anticommuniste, qu'elle accuse de vouloir favoriser la cause germanique en cas de guerre.

C'est d'ailleurs *la négociation de Moscou avec Londres et Paris*, pour un pacte solidaire et réciproque d'*assistance mutuelle* en cas d'agression, qui est l'objet, depuis plusieurs semaines, de la plus

laborieuse et de la plus confuse des tractations internationales. A Paris, comme à Londres, on est perplexe devant les graves dangers de *la collaboration soviétique*, ainsi que du risque redoutable qu'il y aurait aujourd'hui à refuser d'y recourir. Moscou travaille à étendre l'amplitude des engagements auxquels devront consentir ses partenaires. Il faudrait, d'après les Soviets, *comprendre dans la garantie d'assistance la Lettonie et l'Estonie, qui ne la demandent pas et refusent qu'on la leur impose.* Tel est pourtant le but de l'Union soviétique, qui prétend même que les gouvernants de Lettonie et d'Estonie seraient d'accord avec l'Allemagne pour se laisser envahir par celle-ci et lui offrir une base d'opérations. Engagés dans une pareille voie par Moscou, les pourparlers, quelle qu'en puisse être l'issue prochaine, prennent un caractère des plus désobligeants.

La Suède, la Norvège, la Finlande veulent marquer leur stricte neutralité en répudiant tout pacte, même de non-agression, avec une tierce Puissance quelconque, malgré l'invitation allemande. Au contraire, *le Danemark, la Lettonie et l'Estonie* viennent de conclure avec Berlin un pacte de non-agression.

En Europe occidentale, le problème mystérieux est toujours celui du succès ou de l'insuccès des efforts évidents *de l'Allemagne et de l'Italie* pour compromettre dans leur alliance *la nouvelle Espagne.* Celle-ci vient d'obtenir le *départ de tous les contingents italiens et allemands* que la guerre civile avait amenés sur son territoire, et, malgré des solidarités difficiles à dénouer, paraît soucieuse *de garder, en cas de conflit, la neutralité,* commandée par le bon sens et les circonstances. L'Espagne ne voudrait participer effectivement qu'à un axe, qui serait *l'axe Madrid-Madrid.* Mais il existe des oscillations entre influences diverses.

L'impression générale, au début du mois de juin, est que, nonobstant tous les conflits en perspective, la situation internationale tend à se stabiliser provisoirement dans un *équilibre fort précaire.*

Saint-Siège

Le 2 juin, répondant aux vœux que lui adressait, au nom du Sacré-Collège, le cardinal Granito Pignatelli di Belmonte, pour la fête de saint Eugène, le Souverain Pontife Pie XII a prononcé une très délicate allocution en langue italienne. Le passage naturellement le plus remarqué en tous pays fut celui qui concernait l'activité

pastorale et l'activité diplomatique du Pape, pour promouvoi parmi les peuples et les gouvernements la cause de la paix. Pie XI remerciait tous ceux qui avaient compris le sens de ses démarche récentes, nécessairement discrètes, et affirmait sa volonté de pour suivre le même effort, selon l'opportunité des circonstances, e faveur d'*une paix stable, qui sauverait la liberté et l'honneur des nation*

Quelques jours plus tard, *l'Osservatore Romano* constatait l'ac cueil élogieux, confiant, que les paroles pontificales avaient de nou veau rencontré, mais signalait une fois de plus *l'inconvénient d répondre à la légère des rumeurs gratuites* sur de prétendues initiative de la diplomatie vaticane dans la politique internationale, avec risqu de gêner l'action du Pontife, au lieu de la servir. De même, le commu niqué blâmait le procédé qui consiste à brandir les paroles du Pap dans la presse d'un pays ou d'un autre, comme visant à discrédite la politique d'un pays rival, tandis que le but du Pontife est d'ou vrir les voies aux conciliations désirables.

Tous les personnages princiers et gouvernementaux qui, pendan les trois derniers mois, ont été conduits à Rome par des motifs off ciels ou par des circonstances privées, sont venus au Vatican prendr contact personnel avec le Saint-Père et le nouveau secrétaire d'État On a remarqué en France, parmi plusieurs autres, l'audience du du et de la duchesse de Guise et du comte de Paris.

Pie XII a honoré d'un accueil très élogieux les 3.000 phalan gistes espagnols.

Le public français se montrant de plus en plus curieux de trouve des informations aisément abordables sur la biographie du Pap régnant, il nous est agréable de pouvoir mentionner ici, après l brochure de M. Maurice Carité : *Pie XII et la France* (déjà signalé le 5 avril, p. 89), les deux brochures, pareillement de prix modique de M. Paul Lesourd (chez Flammarion) et de M. Georges Goya (chez Plon), l'une et l'autre sur *Pie XII*. La première est surtou anecdotique, sur les étapes de la carrière du cardinal Pacelli. L seconde caractérise plutôt les problèmes de gouvernement religieu et de diplomatie pontificale auxquels le futur Pape consacra so activité. Est-il besoin de dire que, chacune selon son objet, l'une e l'autre brochure sont faites de main d'ouvrier ?

REVUE DES LIVRES

Religion et Piété : A. Bessières; E. Roupain; Prince d'Altora Colonna di Stigliano 839
Action catholique : L. Berne. 841
Théologie : *L'Église est une*. 841
Hagiographie : Abbé Aigrain. 843
Actualités : A. Suarès; E. Guernier; J. de Lacoteilerie. 843
Proche-Orient. Colonies : F. Charles-Roux; A. Duchêne; P. Hazoumé. . . . 846
Sociologie : S. Ém. le cardinal Verdier. 848
Égypte : *L'Égypte indépendante* 849
Religions. Ethnographie : R. P. Masani; H. Dubois. 850
Monographies : Docteur J. Sottas; A. Lestra 852
Littérature étrangère : Shakespeare; R. de Traz; Dante; H. Lichtenberger; J. Kreitmaier. 853
Romans et Nouvelles : R. Vincent; V. Giraud; H. Clérisse; B. Cendrars; J. Froehlich 856
Archéologie : G. de Jerphanion; H. Deherain 858
Arts : Dom E. Roulin; *Mozart. Chopin*; G. Chastel. 860
Sciences religieuses : *Recherches de Science religieuse* 862

RELIGION ET PIÉTÉ

Albert Bessières, S. J. — **La Destinée humaine.** *Immortalité ou Néant?* Paris, Éditions *Spes*. 1938. In 16, 254 pages. Prix : en vente groupée, 7 fr. 50; isolément, 12 francs.

On connaît la manière du R. P. Bessières, vivante, pressante, en même temps que précise, nette, positive : des choses plus que des mots. On retrouvera ces mêmes qualités dans les conférences données en 1938 à l'église Notre-Dame de Bordeaux et publiées avec quelques annotations. Quelle est la destinée humaine ? Est-elle bornée à la vie présente ? Se prolonge-t-elle en un au-delà sans fin ? La réponse s'appuie à une vaste information. Les scientistes, avec leurs assertions démenties par la science, défilent devant nous, de C. Flammarion à Le Dantec. A leur tour déposent les vrais savants. Tout cela est mené avec une maestria entraînante. Apologétique triomphale. Mais le R. P. Bessières sait mieux que personne que l'apologétique de la porte ne suffit pas à la génération présente. Ce que notre génération cherche, ce qu'elle demande, c'est de vivre, c'est de connaître où est la vie, la vie qui satisfait à toutes les aspirations humaines. A cela, sans doute, répondront les prochaines conférences du R. P. Bessières.

Lucien Roure.

Eugène Roupain, chapelain à la basilique du Sacré-Cœur. — **Avo nous la Foi?** Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 13, quai de C (VIe), 1938. Prix : 20 francs.

Mais oui, nous avons la foi! Seulement, nous pouvons toujours avec le père du petit possédé : « Je crois, Seigneur ; venez au sec de mon incrédulité. » C'est pour aider les chrétiens à remédier à fond d'incrédulité qui reste en nous que ce livre a été écrit. C'est série de considérations enchaînées, qui, du « divin », montent le Dieu vivant, et font passer par le Christ, par ses témoins immédi par ses succédanés visibles, l'Évangile, le chrétien, le prêtre e Vierge, lien nécessaire entre le Christ et les hommes. Il s'agit m d'allumer la foi au cœur que de l'aviver en l'éclairant, surtout donnant à Jésus-Christ sa vraie place dans la vie, tout au cen

Les lecteurs sauront gré à l'auteur des nombreuses indicati qu'il donne de livres à consulter pour aller plus avant dans approfondissement de la foi. A. Brou.

Prince d'Altora Colonna di Stigliano. — **Responsabilités maç niques.** Paris, Lethielleux, 1938. Prix : 18 francs.

Le Même. — **Brefs Commentaires explicatifs des Évangiles. 4 fa cules.** Paris, Fédération nationale catholique, 31, boulevard de Tour-Maubourg, 1939.

Poursuivre la déchristianisation systématique, c'est se ren responsable, directement ou indirectement, des conséquences duites par l'œuvre malfaisante dans le domaine civique, soc national.

Or la Franc-Maçonnerie, dans son ensemble, mène campa contre la foi chrétienne. Dès lors, elle a sa lourde part dans les rés tats d'immoralité, de dénatalité, dans les menaces de guerre intéric ou extérieure qui affaiblissent notamment la France. Dès lors, peut même être accusée de connivence, au moins implicite, avec manœuvres communistes et anarchiques qui ont si profondém troublé la Russie et l'Espagne.

A grand renfort de textes, le prince d'Altora établit ces connexio Son livre renferme nombre de citations tirées des publicati maçonniques qu'il a dépouillées au prix d'un consciencieux labe Même si parfois les généralisations apparaissent un peu hâtives, vigueur du réquisitoire s'appuie sur des pièces que l'auteur d ses adversaires de contester.

Après cette œuvre d'ardente et salutaire polémique, le pri d'Altora s'est attaché à un travail plus positif. Il a commenté Évangiles en quatre fascicules traitant des difficultés qu'il conn pour être plus spéciales aux publics visés. L'une de ces brochu est destinée aux déistes, une autre aux protestants. En voici troisième qui voudrait éclairer les ignorances trop communes et

s'adresse « à tous ». Mais la quatrième, au contraire, retrouve des ennemis très caractérisés, puisqu'elle répond aux « sans-Dieu ».

Ce travail a nécessité une mise au point diligente. L'auteur n'en espère d'autre récompense que le service rendu à la vérité et à ceux qui la cherchent. Henri du PASSAGE.

ACTION CATHOLIQUE

Louis BERNE, S. J. — **Dieu dans la Vie.** *Problèmes d'Action catholique.* Paris, Éditions *Spes*, 1939. In-16, 188 pages. Prix : 10 francs.

Ce qui fait l'attrait de ce volume, c'est qu'il est moins un livre qu'une conversation : simplicité de ton, spontanéité jusqu'à une demi-incorrection consentie, avec l'ardeur d'une conviction qui veut se communiquer. Ce qui en fait la valeur, c'est la plénitude de la doctrine, avec le souci constant d'en harmoniser toutes les parties. Il s'agit de rendre au Christ la vie moderne laïcisée, d'installer par le monde l'ordre de la justice, mais dans la charité ; de faire cesser le scandale de « la douloureuse désertion » des masses travailleuses, mais en se gardant de favoriser l'orgueil de caste ; de spécialiser l'apostolat, mais en poursuivant avant tout la restauration de la famille, et cela par l'œuvre de la famille. La famille doit être, à la fois, le but et le moyen de l'action restauratrice. Lucien ROURE.

THÉOLOGIE

L'Église est une. *Hommage à Mœhler,* publié par Pierre Chaillet. Paris, Bloud et Gay, 1939. Gr. in-8, 351 pages.

En 1838, J. A. Mœhler mourait ; il n'avait que quarante-deux ans : il laissait cependant un souvenir ineffaçable. Il y a vingt ans, le P. de Grandmaison écrivait : « Si, dans cet âge de fer pour la théologie que furent les trois premiers quarts du dix-neuvième siècle, on cherche un nom prédestiné à une renommée durable, celui de Mœhler se présente d'abord, et presque seul, avec celui de Newman[1]. » On n'est donc pas surpris qu'un groupe de théologiens catholiques ait voulu, à l'occasion de ce centenaire, rendre hommage à la mémoire du maître de Tubingue. Les Tubingiens ont pris à cette œuvre collective une grande part ; d'autres Allemands ont collaboré avec eux ; des Français aussi, et c'est un Français qui présente l'œuvre commune. L'œuvre de Mœhler en effet n'appartient pas à une seule école ni même à un seul pays ; elle honore l'Église entière ; les Français reconnaissent ainsi l'estime particulière que Mœhler portait à leur pays et à leurs théologiens, à Fénelon par exemple, et à Malebranche ; ses livres, traduits en français il y a un siècle déjà, y ont trouvé bien

1. *Recherches de Science religieuse,* IX (1919), p. 389.

des lecteurs ; en 1905, le beau livre de M. Goyau sur Mœhler a ét
beaucoup chez nous le rayonnement de sa pensée.

Le livre d'hommage que nous avons sous les yeux a été p
en allemand et en français ; il apportera à tous ses lecteurs
connaissance plus complète et plus précise du théologien et de
torien de l'Église. C'est son but ; pour y atteindre, il n'était pas
de tous ces efforts. Mœhler est un auteur difficile ; il séduit, m
étonne, surtout les lecteurs d'aujourd'hui, si éloignés de son ép
et de son milieu. En 1823, Mœhler, âgé de vingt-sept ans, comm
à enseigner à Tubingue. L'école catholique, transférée d'Ellwa
à Tubingue en 1817, a été deux ans plus tard érigée en Fac
Le jeune maître débute dans une Faculté toute jeune; tout au
de lui, mais surtout en lui, on sent l'élan joyeux d'une renaissa
les rationalistes de l'école des Lumières sont culbutés par
poussée; les romantiques s'unissent à ces théologiens catholi
dans leur confiance en la vie, et particulièrement en la vie so
communautaire ; Schleiermacher, dont l'influence est grande
la Faculté protestante de Tubingue, prête à plusieurs d'entre
l'appui précaire de sa mystique [1]. Beaucoup plus précieux et plu
est l'appui de l'ancienne tradition chrétienne ; c'est sur lui sur
que repose l'ecclésiologie de Mœhler ; vivant dans l'Église d'au
d'hui, il comprend l'Église primitive ; les vieux textes entre
mains reprennent vie ; et de nos jours encore, on ne peut les
chez lui sans être entraîné par eux. M. Bardy a bien rendu
impression : « Le christianisme que les Pères nous révèlent e
joyeux, si libre, si aimant, que nous ne pouvons nous défe
contre l'émotion qui nous saisit en retrouvant, après tant de siè
leur témoignage mis en œuvre par un fils qui, lui aussi, est joy
libre et aimant » (p. 80).

Quand Mœhler écrivait ce livre sur *l'Unité dans l'Église*, il a
vingt-neuf ans. Si l'on veut comprendre la genèse de ce livre, il
lire l'étude considérable de M. Geiselmann sur le développer
progressif de la pensée de Mœhler (p. 127-194) ; l'auteur a ut
en manuscrit, les cahiers de cours de Mœhler antérieurs à *l'U*
(1825) ; il y a trouvé les thèses classiques des controversistes ca
liques depuis Bellarmin sur l'institution par le Christ d'une É
infaillible ; dans *l'Unité*, ces thèses ne sont pas rejetées, mais
posées connues ; l'attention de Mœhler se porte, d'une façon
exclusive, sur l'action intérieure de l'Esprit vivant dans l'Égl

1. Les influences protestantes, d'abord de Schleiermacher, puis de H
ont été mises en avant par Eschweiler dans son livre *Mœhler's Kirchenbe*
Le livre de Geiselmann, paru sous le même titre, réfute cette thèse et m
lumière les influences catholiques ; de même, St. Lösch, dans le chapitre
a donné à ce livre (p. 221-233) et dans ses autres ouvrages auxquels il ren
Je suis surpris toutefois de l'influence attribuée à Kastner (p. 230-231) ; q
se rappelle ce que Mœhler dit de Kastner et de ses « impiétés historiques »
l'Unité, § 68, trad. Lilienfeld, p. 220, n. 1.

sous l'influence de la théologie de l'Incarnation, les thèses des premiers cahiers reparaîtront, déjà en 1827, dans *Athanase le Grand*, et surtout, en 1832, dans la *Symbolique*.

Nous ne pouvons analyser dans le détail les chapitres de ce livre [1] ; mais nous tenons à féliciter le P. Chaillet d'avoir réuni autour de lui une telle équipe. Il a rendu un digne hommage à Mœhler et nous a fait mieux comprendre et mieux aimer l'Église et sa vivante unité.

Jules LEBRETON.

HAGIOGRAPHIE

Abbé AIGRAIN. — **Saint Pierre.** Paris, Éditions *Spes*, 1939. In-16, 256 pages. Prix : 12 francs. En vente groupée : 7 fr. 50.

Cette biographie du prince des Apôtres, nous dit l'auteur, n'a point été écrite pour les érudits, et c'est pourquoi l'on s'est abstenu de tout appareil de références et discussions techniques. On n'a voulu que développer dans le peuple chrétien la dévotion à saint Pierre. Du moins cette dévotion aura à sa base une étude minutieuse des moindres détails. Pas de notes (sauf une, p. 239 !). Mais, à la vérité, ceux-là surtout goûteront cette histoire qui déjà savent par ailleurs quels sont les points controversés et sont familiers avec les textes. Pas de notes : seulement la substance de ce qui, ailleurs, se lirait au bas des pages a été mis dans le texte même. On peut voir comme spécimen, presque amusant, de ce tour de force la page 13, où nous est donné tout ce qu'on peut savoir, ou plutôt tout ce qu'on a dit de la femme de saint Pierre et de sa prétendue fille, Pétronille. A la vérité, d'aucuns trouveront ces solides alinéas compacts et pourtant clairs, chargés à l'excès. Ils exigent une attention soutenue. Mais l'effort est amplement récompensé par l'impression de sécurité qu'on en retire. Au total, une œuvre solide, nourrissante. Le souhait de l'auteur sera accompli : son œuvre, « entreprise seulement dans une pensée dévote », fera que l'œuvre du premier chef de l'Église sera mieux comprise et la foi des croyants affermie.

A. BROU.

ACTUALITÉS

André SUARÈS. — **Vues sur l'Europe.** Paris, Grasset, 1939. In-16, 332 pages. Prix : 21 francs.

Vues sur l'Europe est un terrible réquisitoire contre les deux maîtres de l'Axe : Hitler et son bruyant second « le Mussolin ». D'un réquisitoire, ce livre possède à la fois les qualités et les défauts : courage

1. Je tiens cependant à signaler particulièrement le chapitre du P. de Montcheuil : *la Liberté et la Diversité dans l'Unité* (p. 234-254). Le lecteur y trouvera des vues profondes qui éclairent non seulement la pensée de Mœhler, mais la théologie de l'Église.

intrépide, splendeur de l'invective, sensibilité et conviction frém santes, mais aussi orchestrations et outrances.

Livre courageux d'abord. Prêt à paraître dès 1936, sa publicati fut retardée par un louable scrupule de l'auteur. Celui-ci s'en expliq dans la Préface. La France, alors divisée, n'était pas prête à entenc impunément aussi violent langage. Il n'en va plus de même aujo d'hui. André Suarès estime l'heure venue où toute vérité d être dite. Bien qu'il reconnaisse lui-même « se purger », dans ce liv « de colères, de dégoûts, d'actes étouffés depuis dix ans », il élève débat bien au-dessus de mesquines querelles personnelles. C'est nom des valeurs de l'esprit, du cœur, de la pensée, de l'art et, pc tout dire, de l'homme, que cet acharné pourfendeur de toute b barie dénonce ce nouvel évangile de la force et de l'orgueil que maîtres de l'heure entendent imposer à l'Europe.

Les dons de l'écrivain servent à merveille l'ardeur du pamph taire et du « prophète », et y puisent une vigueur accrue. Cette plun dont la finesse délicate évoque parfois le pinceau d'Apelle, sait muer en griffe vengeresse qui déchire et profondément labou Cet artiste, si sévère à contrôler son style, cède délibérément a griseries du verbe, ne dédaignant ni le jeu de mots ni le calembo s'il y trouve un tremplin d'où peut rebondir sa colère.

Mais, moins encore peut-être que dans ses autres livres, Sua évite-t-il les excès où l'emporte la fureur de ses attaques. On regrette. La portée profonde du réquisitoire s'en trouve altér Est-il donc si sûr qu'on ne puisse faire échec à la violence que p la violence ? Et faut-il que l'esprit lui aille emprunter ses arme Ajoutons que l'intérêt même du livre y perd. Tout comme l'é quence, l'invective continue ennuie.

Bien d'autres excès de détail seraient à signaler. C'est ainsi q Suarès, qui se pose en défenseur du christianisme, reproche bi injustement à l'Église et à son Chef d'être *Romains* et par conséque « complices » des Puissances de l'Axe. C'est faire là un « jeu de mot bien indigne d'un si grand esprit. L'histoire des dernières anné du pontificat de Pie XI suffit à faire justice d'une accusation au téméraire.

Plus équitable par ailleurs, Suarès sait, par delà ceux qu'il attaqu rendre hommage au vrai visage de deux grands peuples : l'All magne de Bach, de Mozart, de Gœthe ; l'Italie du Dante, de Franç d'Assise et de Giotto. *Vues sur l'Europe* nous apparaît ainsi n comme la revendication d'un étroit nationalisme, mais comme protestation indignée de la conscience humaine en péril. Avec conscience, c'est toute la civilisation chrétienne, nous dit l'auteu qui se trouve menacée. La lutte de la Bête contre le Christ semb atteindre à son paroxysme. Suarès bat noblement le rappel d énergies, prêche la croisade des défenseurs de l'éternel.

L. Barjon.

Eugène GUERNIER. — **Pour une Politique d'Empire.** *Doctrine et Action.* Paris, Alcan, 1938. In-8, 212 pages. Prix : 30 francs.

Il est rare — pour ne pas dire impossible — qu'en réunissant ses articles hebdomadaires ou quotidiens, un journaliste puisse composer un livre qui se tienne. L'actualité du jour impose des mises au point qui se déplacent, si bien que de la collection de ces « actualités » se dégagera la courbe évolutive bien plutôt que la ligne directrice d'une pensée, tant il est vrai qu'une doctrine ne se dégage pas d'une série d'essais, mais que bien plutôt elle doit les inspirer. Ce grief ne sera pas fait cependant au volume que vient de publier M. GUERNIER, bien que les pages qui le composent aient chacune leur date et qu'en une certaine mesure elles portent la marque de la préoccupation de l'heure où elles ont été écrites. Mais au rebours de beaucoup de ses confrères en journalisme, M. Guernier a une doctrine, et d'ailleurs la façon même dont il a conçu ce recueil atténue le risque de déviation de la perspective générale.

Sans constituer une construction élaborée dans la réflexion du cabinet, les essais divers dont est formée la première partie renferment bien les principaux éléments d'une doctrine impériale. Quant à la seconde partie, intitulée « la Réalisation marocaine », elle est beaucoup plus une et reflète moins les hasards de l'actualité. Trois questions : politique douanière, politique pétrolière, politique minière, groupent des vues concrètes empruntées à un domaine où M. Guernier est particulièrement chez lui. Louis JALABERT.

J. de LAGOTELLERIE. — **Redistribuer les Colonies?** Préface d'Émile Buré. Paris, Éditions Fustier, 8, rue de Choiseul (IIe), 1939. In-16, 192 pages. Prix : 18 francs.

Le problème colonial a été soulevé par les États « non satisfaits ». A l'appui de leurs revendications, ils font valoir trois catégories d'arguments : raisons démographiques, raisons économiques, raisons financières, en laissant dans l'ombre la raison de prestige qui, en fait, domine tout le débat et lui donne sa présente acuité. Il n'est pas difficile de montrer ce que valent les motifs avoués de revendications coloniales. Il est clair, en effet, qu'aucune des colonies dont il est question ne constitue un pays de colonisation et d'absorption des excédents de population ; que le commerce avec les colonies représente bien moins de 10 p. 100 du commerce mondial, et que le problème financier n'est pas spécifiquement lié à la question coloniale.

Ceci étant donné, comment suivre M. de LAGOTELLERIE lorsqu'il préconise la nécessité d'ajustements coloniaux et invite la France à en prendre l'initiative ? Tous les systèmes qu'il examine ont ce tort commun de faire bon marché des exigences humaines des populations coloniales et de ne tenir pas davantage compte des intérêts vitaux

des nations colonisatrices invitées à des sacrifices qui se retourneraient infailliblement contre elles puisqu'il est évident que le motif principal des revendications coloniales est d'ordre stratégique.

Louis JALABERT.

PROCHE ORIENT, COLONIES

F. CHARLES-ROUX. — France et Chrétiens d'Orient. Paris, Flammarion, 1939. In-18 jésus, 322 pages. Prix : 25 francs.

« Rares sont les pays qui peuvent jeter un regard rétrospectif sur une dizaine de siècles d'histoire nationale ; mais plus rares encore sont ceux qui, le pouvant, voient se dérouler d'un bout à l'autre de leurs annales la trame d'un aussi noble ouvrage que celui dont la France a tiré les fils sur le rugueux canevas du Proche-Orient. » C'est ainsi que M. CHARLES-ROUX conclut son étude, la première qui ait suivi avec autant de minutie et de précision les détails de cette œuvre poursuivie au cours des siècles par la France en faveur des chrétiens d'Orient. Comment se nouèrent les premiers liens entre la nation française et les chrétientés orientales, comment les rois de France surent faire évoluer une simple action secourable occasionnelle en une institution fondée sur des rapports contractuels avec la Sublime Porte, comment les « Capitulations », qui visaient en principe la protection des missionnaires latins, s'amplifièrent jusqu'à inclure le patronat des chrétientés orientales, comment la France sut faire valoir ses droits et assurer le bénéfice de leur respect à ses clients orientaux, comment à travers les changements de régime politique chez nous la tradition fut maintenue intacte avec une généreuse intransigeance, si bien que le rôle séculaire de la France en Orient n'eut à subir aucune modification ni de la Révolution française ni du laïcisme anticlérical de la IIIe République, c'est ce qui ressort avec évidence des pages d'histoire que M. Charles-Roux a admirablement résumées. Pages glorieuses et émouvantes où l'on voit ambassadeurs et consuls de la royauté, envoyés du Directoire, fonctionnaires des deux Empires, représentants de la République laïque, poursuivre sans défaillance une œuvre qui n'avait pas seulement un but d'humanité, mais qui pour demeurer elle-même dut faire respecter les droits et le prestige du catholicisme et les défendre aussi bien contre les violences que contre les simples tracasseries administratives. Sur ce terrain, où il fallut demeurer des siècles durant en perpétuelle alerte, jamais la France ne faillit à la mission qu'elle s'était d'elle-même donnée et dont le Saint-Siège voulut bien lui reconnaître le monopole. Si l'on veut retrouver les traces indiscutables de la continuité du rôle de fille aînée de l'Église dont la France s'enorgueillissait naguère, c'est en Orient qu'il faut aller les rechercher. L'histoire de ces pays en témoigne à toutes ses pages, comme aussi les innombrables fondations religieuses, missions, écoles, œuvres

d'assistance qui, des Balkans au Bosphore, du Nil au Taurus, du golfe Persique à l'Égée, ont matérialisé la rayonnante force d'expansion de la charité française.

Le beau livre de M. Charles-Roux, en rappelant les gloires du passé, trace à la France ses devoirs à une heure où plus que jamais elle se doit de ne pas renoncer à sa mission. Louis JALABERT.

Albert DUCHÊNE. — **Histoire des Finances coloniales de la France.** Paris, Payot, 1938. In-8, 320 pages. Prix : 40 francs.

La question des finances coloniales participe aux difficultés inhérentes à toutes les questions financières, mais elle s'est doublée, au cours de notre histoire, d'une difficulté secondaire résultant de la conception même que l'on s'est faite chez nous du domaine colonial et de ses relations avec la Métropole. Au temps du « pacte colonial », le problème financier, aussi bien que le problème budgétaire, se posaient avec des données sensiblement différentes de celles qui dominent ces questions depuis l'évolution du concept même de la colonisation.

En gros, la question revient à ceci : étant donné qu'on essaye de distinguer, d'une part, le budget de l'État, et de l'autre, un budget colonial, qui pourra être qualifié autrement, par exemple budget local et municipal ; étant donné qu'on affecte en principe certaines recettes et certaines dépenses à l'un et à l'autre, le problème subsistant est celui des droits et des devoirs de l'État. Dans quelle mesure, en effet, la colonie sera-t-elle tenue de rembourser à l'État les dépenses résultant de la colonisation, de son établissement, de son équipement, de sa mise en valeur, du financement de ses entreprises ? En quelle mesure encore les colonies seront-elles tenues de faire face, pour une part, aux dépenses d'intérêt général, dépenses militaires et autres qui seraient qualifiées, suivant le vocabulaire nouveau, de « dépenses impériales » ? Tels sont les points sur lesquels notre politique financière coloniale doit subir des amendements. En ce qui concerne les dépenses militaires, celles-ci étant avant tout d'ordre et d'intérêt métropolitain, il ne semble pas équitable d'en demander le remboursement total aux colonies, car cette charge dépasse notablement leurs intérêts propres. De même doit-on dire de telles autres contributions supplémentaires imposées à des titres divers aux colonies (v. g. administration centrale et services administratifs des ports de commerce de la Métropole, caisse intercoloniale de retraites, agences des colonies dites autonomes, contrôle des chemins de fer coloniaux...). Il y a là imputations abusives, sur lesquelles il serait équitable de revenir. Les avantages que la Métropole retire de la possession de ses colonies sont d'un ordre, la pressuration financière d'un autre : l'un ne justifie pas l'autre.

M. Albert DUCHÊNE vient d'écrire sur le sujet qui nous occupe un beau livre d'histoire. En toutes matières, mais spécialement en

matière financière, l'histoire apporte son enseignement. Au témoignage de celle que M. A. Duchêne raconte avec une science éclairée et une maîtrise financière incontestable, de nombreuses erreurs ont été commises au cours de notre histoire coloniale qu'il importe de redresser si nous voulons favoriser le développement de nos colonies, développement auquel la Métropole n'est pas la dernière intéressée.

Louis JALABERT.

Paul HAZOUMÉ. — **Doguicimi**. Préface de M. Georges Hardy. Paris, Larose, 11, rue Victor-Cousin (Ve), 1938. In-8, 512 pages. Prix : 40 francs.

Comme le fait remarquer M. Georges Hardy, en 1892 les troupes. françaises entraient à Abomey, et en 1931 l'instituteur dahoméen Paul HAZOUMÉ présentait à l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris une étude sur *le Pacte du Sang au Dahomey*. Ainsi, en moins de quarante ans, la recherche scientifique s'était acclimatée au pays des Amazones et des grandes coutumes.

Cette fois-ci, c'est sous couleur d'un roman que Paul Hazoumé nous décrit les mœurs et traditions du temps du roi Guézo. Fierté des Dahoméens, mépris pour les êtres « à sept paires de côtes », instinct belliqueux, usages sanguinaires de la cour où le roi domine des dignitaires sans cesse prosternés dans la poussière : tout revit avec une intensité de vie extraordinaire en ces pages touffues. Mais rien n'égale la noblesse de cette Doguicimi en qui l'auteur a voulu personnifier les vertus des femmes de sa race. L'amour qu'elle porte à son mari disparu, la fidélité qu'elle lui garde résisteront à tous les assauts : pas plus les flatteries que les menaces ou les supplices n'auront raison de la constance de cette femme. Dans un épilogue émouvant, l'auteur ajoute que s'il a *imaginé* Doguicimi telle qu'il l'a dépeinte, elles sont légion les femmes de sa race qui ont été élevées dans le respect d'elles-mêmes jusqu'à préférer la mort, n'importe quelle mort, au déshonneur. Et c'est précisément parce qu'elles sont telles que la civilisation française a trouvé dans la population dahoméenne un terrain si bien préparé à l'éclosion de vertus qui trouvent tout naturellement leur achèvement dans le christianisme.

Louis JALABERT.

SOCIOLOGIE

S. Ém. le cardinal VERDIER. — **Problèmes sociaux. Réponses chrétiennes**. Paris, Plon, 1939. In-16. Prix : 12 francs.

Les problèmes examinés sont les principaux que présentent les données de la « question sociale ». Nous y verrons donc les aspects économiques et moraux comportés par le travail humain.

Après avoir ainsi défini le thème de ses études, S. Ém. le cardinal VERDIER passe aux divers chapitres. Fausse et vraie notion de l'éga-

lité. Nature et devoirs de la propriété, rapports du travail et du capital, de la justice et de la charité.

Souvent déjà les principes chrétiens ont été rappelés sur ces sujets complexes et facilement litigieux. Sans s'astreindre à en reprendre l'exposé méthodique, didactique, ce petit livre préfère en donner un clair et large commentaire, sous une forme qui n'esquive aucune difficulté, mais montre les solutions en d'amples perspectives. Ainsi traitées, avec cette manière où la science du moraliste garde des vues constantes sur la vie, ces « réponses chrétiennes », d'ailleurs qualifiées par la signature de leur auteur, acquièrent toute leur valeur et prennent toute leur portée rayonnante.

Henri du PASSAGE.

ÉGYPTE

L'Égypte indépendante, par le Groupe d'Études de l'Islam. « Collection du Monde islamique. » Tome I. Paris, Centre de Politique étrangère; Paul Hartmann, éditeur, 11, rue Cujas (Ve), 1938. In-4 tellière, 458 pages. Prix : 25 francs.

Dans ce volume sont rassemblées un certain nombre d'études qui ont pour objet de décrire l'Égypte telle qu'elle se présente au début de la nouvelle phase de son existence nationale caractérisée par son accession à l'indépendance (1937). Une première partie expose l'évolution politique et sociale du pays au cours d'un peu plus d'un siècle (1805-1936). La seconde partie, à la fois rétrospective et d'actualité, décrit le statut des étrangers en terre égyptienne, tel qu'il résultait du régime capitulaire et tel que l'a fait l'abolition à Montreux des Capitulations. Une troisième partie traite de l'économie de l'Égypte (agriculture, industrie, commerce). Enfin, la dernière partie est consacrée à l'examen de la presse. Pour qui sait le rôle joué dans le monde islamique par la presse égyptienne, il apparaîtra facilement de quel intérêt est une connaissance exacte du développement et de la structure de la presse égyptienne. Dans les pages qui lui sont réservées, tous les renseignements utiles sont rassemblés et on appréciera particulièrement l'utilité de la liste des organes de presse publiés en Égypte.

Ce volume excellent témoigne de l'activité du Groupe d'Études de l'Islam qui a son foyer au Centre de Politique étrangère et dont M. Robert Montagne est l'animateur. Il faut espérer que les volumes suivants qui doivent nous introduire dans les autres domaines de l'arabisme ne tarderont pas à paraître. Nous aurons alors en main des instruments de travail incomparables.

Louis JALABERT.

RELIGIONS, ETHNOGRAPHIE

R. P. Masani. — **Le Zoroastrisme.** *Religion de la Vie Bonne.* Traduction de Jacques Marty, docteur en théologie, diplômé de l'École des Hautes-Études. Paris, Payot, 1939. In-8, 591 pages. Prix : 24 francs.

Les historiens des religions s'accordent à reconnaître la hauteur de plusieurs des conceptions religieuses de l'ancienne Perse. Zoroastre en serait le grand prophète. Elles ont trouvé leur expression dans l'*Avesta*, terme qui désigne une vaste littérature dont il ne reste que des débris. De ces débris il est malaisé de déterminer l'âge et de distinguer la pensée de celle d'autres écrits postérieurs, réputés comme sacrés. M. Masani suppose que les doctrines mazdéennes se sont constituées pleinement, dans leur perfection, dès l'origine ; et il tire de là cette conséquence — d'ailleurs contestable dans l'hypothèse — que les ressemblances entre le mazdéisme et le judaïsme ou le christianisme sont des emprunts de ceux-ci à celui-là. Ainsi Ahura Mazda, le dieu sage, le dieu qui sait, s'identifie avec Elohim ou Yahvé. En même temps, sa conception d'Être absolu, créateur, gouverneur de l'univers, sans forme, sans commencement ni fin, s'apparente avec le Logos de saint Jean. « Dans la théologie chrétienne, l'Esprit est inséparable de Dieu ; il en est de même du bon Esprit pour la théologie zoroastrienne. » Le culte du feu évoque l'idée de « Celui qui est lui-même la lumière éternelle ». Et toutes ces conceptions appartiendraient au zoroastrisme primitif, qu'on peut faire remonter au sixième ou au septième siècle avant l'ère chrétienne. Ce n'est pas cette ancienneté que nous contestons, mais le dessein poursuivi d'interpréter la théologie zoroastrienne en fonction de la théologie judaïque ou chrétienne. On explique, on précise, on force les termes des textes mazdéens dans le sens de ces « théologies ». Rien d'étonnant si les doctrines tendent à se confondre. L'auteur note que, environ six cents ans avant l'ère chrétienne, les Juifs, emmenés en captivité à Babylone sous le roi Cyrus, se trouvèrent en contact permanent avec les Iraniens. De là emprunts faits par les Juifs aux croyances iraniennes. Il n'envisage pas un instant l'hypothèse d'un échange en sens inverse. Question cependant commandée par l'incertitude qui règne sur l'âge des diverses parties de l'*Avesta*.

Le zoroastrisme est présenté comme une marche vers « la droiture ». Quel sens est recouvert par ce mot ? La droiture, telle qu'elle est définie par l'auteur résumant l'enseignement de Zoroastre, consiste dans un prudent équilibre, vie réglée, paisible, absence d'excès comme de tracas avec autrui. Le zoroastrisme est la « religion de la vie bonne ». Il apprend à écarter de l'existence tout souci et toute contrainte. Là « on ignore l'ascétisme ; aucune place dans cette philosophie de l'existence n'est laissée au renoncement, à la vie monastique, ...à la mortification de la chair ». On parle, il

est vrai, ailleurs de la lutte contre le mal, de la nécessité de ne pas introduire le mal en soi, de mettre sa volonté en harmonie avec la loi éternelle. Mais sans doute cela se fait en douceur.

On loue encore dans le zoroastrisme la recommandation instante de la « sainteté conjugale ». On se tait sur l'inceste permis ou même recommandé. On fait grand honneur au zoroastrisme de mesures « d'hygiène et de salubrité qui, à maints égards, anticipaient sur les enseignements de la science moderne ». C'est peut-être beaucoup dire au sujet de prescriptions communes d'ailleurs à toutes les religions d'Orient. Et il est difficile d'admirer cet amas d'observances minutieuses qui oppriment l'existence et dont la transgression est frappée de pénalités qui seraient sévères pour des crimes de droit commun.

Si le zoroastrisme présente quelques belles conceptions doctrinales, il lui manque un idéal qui élève l'homme au-dessus de lui-même, qui l'invite à se dépasser. Lucien Roure.

Henri Dubois, S. J. — **Monographie des Betsileo (Madagascar).** Tome XXXIV des Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie. Paris, Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, palais de Chaillot, place du Trocadéro (XVIe). 1938. Gr. in-8, XVIII-1.510 pages, avec 191 figures et 10 plans. Prix : cartonné toile, France et Colonies, 250 francs; Étranger, 275 francs.

En 1902, le R. P. Dubois arrivait comme missionnaire à Madagascar. Après trente-six ans, il nous a donné le fruit longuement mûri de ses observations et de ses réflexions. Sa monographie des Betsileo est un modèle du genre. Elle répond admirablement à la définition que l'auteur donnait d'un ouvrage de ce genre : « Rassemblement de faits et de témoignages concrets, réalisé sur un terrain suffisamment restreint pour avoir pu être complètement fouillé; rassemblement à la fois minutieux dans ses recherches et large dans son esprit, qui permette de saisir au vif, dans leurs manifestations les plus fréquentes, les plus significatives, les plus authentiques, la vie et l'âme de ce groupement. » Avant de mettre en œuvre les résultats de ses enquêtes, auxquelles ont collaboré missionnaires et indigènes, il a été donné au P. Dubois de revenir en Europe et de compléter sa formation scientifique par des études ethnologiques et linguistiques d'ordre plus général : à Rome, par une longue collaboration à l'Exposition Vaticane et à l'installation du Musée du Latran ; en France et ailleurs, par une participation variée à des comités et congrès. Il était donc des mieux préparés à interpréter, d'après une méthode prudente et sûre, son immense collection d'observations et de documents. Tous les aspects de la vie du Betsileo et du cadre où elle se meut nous sont présentés en des chapitres nourris de faits et d'une rédaction bien ordonnée : le pays, géographie et histoire, l'habitant et tout ce qui le caractérise, type physique et portrait

moral, vie individuelle et familiale, travaux et métiers, relatio sociales, religion, droit, morale, superstitions, art, langue et littér ture. Comme l'auteur n'a pu étudier le groupement betsileo sans rattacher au milieu malgache commun, « dont il tire, pour ain dire, toute sa substance », la monographie devient, « pour une pa importante, la chose de tout Madagascar ».

Indispensable à quiconque voudra prendre une connaissan sérieuse de la Grande Ile, l'ouvrage du P. Dubois mérite de reten l'attention d'un public plus étendu d'ethnologues, d'historiens d religions, de psychologues, de linguistes. Il n'est pas jusqu'au médecins et aux psychiatres qui ne trouveront un vif intérêt à li les descriptions des phénomènes étranges de la choréomanie ou fr nésie de la danse, apparentés par plus d'un trait aux danses de Sain Guy du moyen âge ou au *tarentisme* du sud de l'Italie.

L'Institut d'Ethnologie, en accueillant ce volume, a recon sa valeur et l'a admirablement présenté : l'impression est excellent une illustration abondante et variée — plus de deux cents photogr phies et dessins — accroît encore le plaisir et le profit du lecteur.

Joseph HUBY.

MONOGRAPHIES

Docteur Jules SOTTAS. — **Les Messageries maritimes de Venise au XIVe et XVe Siècles.** Paris, Société d'Éditions géographiques, mar times et coloniales, 1938. In 8, 234 pages, avec 24 figures. Prix 30 francs.

L'histoire du commerce vénitien est bien connue. On sait la pla que tenait dans la navigation de la Méditerranée et de la mer Noi la grande république marchande, et quels concurrents aussi elle trouv dans les commerçants d'Amalfi, de Marseille, de Narbonne, des vill de l'Adriatique, mais surtout dans Gênes, sa rivale souvent heureus Par contre, on connaît beaucoup moins l'organisation matériel de ce commerce, les bâtiments dont il se servait, leurs types diver leur aménagement et leur armement. Aussi les amateurs accueill ront-ils avec plaisir l'étude du docteur SOTTAS. Camarade et ami tr cher de Charcot, ce médecin est un connaisseur réputé de l'art na tique ancien. Non seulement il a consulté toutes les sources, mêm les moins accessibles, mais encore, d'une dextérité manuelle de chiru gien, il s'est donné le plaisir de reconstituer pièce par pièce, à l'échell la plus rigoureuse, les modèles des navires antiques qu'il a étudié Aussi parle-t-il mieux qu'en érudit, en expert, de la navigation de c « naves » et « galées » vénitiennes, messageries maritimes de l'époqu Puisque parmi les voyageurs qui empruntaient les services de Venis nombreux étaient les pèlerins, le docteur Sottas nous fait faire sous l conduite de l'un d'eux le pèlerinage des Lieux saints et du Sinaï. C Frère Félix qui, en 1483, accompagna en qualité de chapelain un famille allemande dans son pèlerinage, est un homme fort amusan

Son esprit d'observation attentif à tout noter et sa bonne humeur en font le plus agréable des compagnons de route. J'imagine que le docteur Sottas s'est quelque peu reconnu en lui et que cette similitude de goût est pour quelque chose dans la sympathie avec laquelle il nous met à l'école du bon Frère. Louis JALABERT.

Antoine LESTRA. — *Une Page d'Histoire religieuse en France.* **L'Exposition catholique de Lyon (17 mai-7 juin 1936).** Lyon et Paris, Em. Vitte (s. d.). In-8, 316 pages. Prix : 20 francs.

S'il ne s'agissait que de commémorer une exposition, sans doute brillante, mais déjà loin de nous, ce compte rendu viendrait bien trop tard. Mais il est toujours temps de signaler une publication qui garde sa valeur durable, car elle constitue une véritable monographie d'un grand diocèse. On y passe en revue les œuvres qui en font à la fois l'honneur et la vitalité : œuvres d'enseignement, Congrégations d'hommes et de femmes, associations pieuses, sanctuaires diocésains, séminaires et œuvres cléricales, unions professionnelles, Action catholique avec ses diverses sections, œuvres de bienfaisance, rayonnement missionnaire, paroisses : autant de chapitres au cours desquels détails d'organisation et statistiques sont à la fois instructifs et singulièrement édifiants.

M. Antoine LESTRA aura rendu un signalé service en montrant par les faits diligemment rassemblés et la leçon qu'il en tire ce qu'est la vie religieuse d'un grand diocèse français. Louis JALABERT.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

SHAKESPEARE. — **Les Tragédies de Shakespeare**, traduites par Suzanne Bing et Jacques Copeau, illustrées par Edy-Legrand. *Macbeth.* Paris, Union Latine d'Éditions, 1939. In-8, 108-XXXII pages.

L'admirable édition des dix tragédies de Shakespeare traduites par Mme Bing et M. Jacques Copeau comprend cinq volumes. Les pièces choisies sont *Othello*, *Macbeth*, *Jules César*, *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Antoine et Cléopâtre*, *Titus Andronicus*, *Roméo et Juliette*, *Coriolan* et *Timon d'Athènes.*

La traduction, à en juger par le *Macbeth* que nous avons sous les yeux, a le double mérite d'une élégante clarté et d'une parfaite adaptation aux exigences scéniques. La phrase, comme celle de Molière, est faite pour être parlée. Tantôt fluide, tantôt sonore, toujours équilibrée et facile à dire, on voit qu'elle a été déclamée en même temps qu'écrite, et il est souhaitable que ce texte soit bientôt utilisé au théâtre.

M. Edy-Legrand a composé pour cette édition deux cent quarante-deux dessins dont il faut louer la vigueur et l'originalité. Ceux de

Macbeth, [illegible] et puissants, évoquent un monde de rêve et [illegible] vivaces, [illegible] de cette [illegible] artistique et [illegible]

Apômme de P[illegible]

Robert de Traz. — **La Famille Brontë.** Paris, Éditions [illegible] 1939. In-8. 314 pages, avec 8 planches en hélio[illegible]. Prix 20 francs.

Quelles figures extraordinaires que ces Brontë ! Et [illegible] faut savoir gré à Robert de Traz de les avoir fait revivre à nos [illegible] en un relief aussi vaisseant ! Quatre enfants : trois filles et un gar[illegible] menacés par la tuberculose qui a déjà ravi à la famille la mère [illegible] deux aînées ; quatre enfants qui, sous l'humble toit du presbytère d'Haworth, en Yorkshire, mènent, auprès du manoir [illegible] qu'est leur père, une existence qui, vue du dehors, paraît humble, mais tous quatre ont du génie !

Dès l'enfance, on les voit mettre en commun leurs premières [illegible] littéraires, se stimulant les uns les autres à l'ouvrage, avec un mélange indiscernable de jalousie et de tendresse. Anne et Branwell mourront sans avoir pu manifester leurs dons au monde. Sous le pseudonyme de Currer Bell, Charlotte, la première, connaîtra la célébrité avec la publication de *Jane Eyre*, roman dramatique et délicat qu'elle a tiré de sa propre vie. Emily, à son tour, immortalisera son nom avec ce déroutant mais prodigieux chef-d'œuvre qui, sous le titre de *Wuthering Heights (les Hauts de Hurlevent)*, déchaînera l'enthousiasme comme aussi les sarcasmes de la critique.

M. Robert de Traz, en silhouettes très vivantes, a campé la physionomie de chacun des membres de cette curieuse tribu si librement visitée des dieux. Il nous fait de leurs divers ouvrages quelques analyses lumineuses autant que suggestives, bien faites pour nous inspirer le goût d'aborder la lecture des textes eux-mêmes. Mais il a le don, par-dessus tout, — et le dernier chapitre de son livre est, à cet égard, remarquable — de nous introduire au vif de ce « mystère Brontë » : de cette vie familiale jalousement fermée sur elle-même, où fermente, dans le silence et la monotonie apparente des jours, le bouillonnement de quatre existences : Charlotte, Emily, Anne, Branwell, corps maladifs, esprits puissants, en perpétuel contact avec l'invisible, errant parmi ces mondes fantastiques surgis de leurs imaginations en travail, avec, dans leurs yeux minés par la fièvre, le brusque éclair du génie. L. Barjon.

Dante. — **La Divine Comédie.** Traduction nouvelle avec Préface, notes et commentaire par Henri Longnon. Collection des « Classiques Garnier ». Paris, Garnier, 1939. In-12, xxviii-802 pages. Prix 20 francs.

Précédée d'une brève et précise Introduction où sont rappelées les

notions historiques indispensables à l'intelligence du texte, cette traduction est en prose rythmée, ou plutôt en vers blancs. M. Longnon a jugé avec raison qu'une œuvre poétique exigeait un rythme. Les notes et commentaires ne prétendent pas apporter du nouveau aux spécialistes ; il s'agit surtout de rendre le poème intelligible à tous, et non de bâtir des hypothèses sur les points contestés.

On peut conseiller cette édition aux lecteurs désireux de prendre contact avec le grand poète. Tout en gardant quelque chose de la brièveté et du tour elliptique de l'original, la traduction est cependant claire et facile à lire. Mérite qui vaut d'être signalé, car pareille entreprise se heurtait, on le devine, à de nombreuses difficultés, et il fallait de la patience et du talent pour les vaincre.

Alphonse de PARVILLEZ.

Henri LICHTENBERGER. — **Gœthe.** Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue critique*, 1939. In-8, 250 pages. Sans indication de prix.

Voici une œuvre d'une singulière maîtrise. Sur l'œuvre immense et variée du plus grand poète allemand, sur son évolution spirituelle, sur sa vie prodigieusement remplie, l'essentiel est dit dans ces pages d'une densité, d'une justesse d'information, d'une sagesse exceptionnelles [1]. Toutes les lignes témoignent d'une longue familiarité avec le sujet et d'un grand amour. Du point de vue moral et religieux on pourrait faire plus de réserve que ne le fait l'auteur. Mais celui-ci a voulu décrire et faire comprendre plutôt que de qualifier. C'est son droit.

Pierre LORSON.

Joseph KREITMAIER, S. J. — **Peter Lippert.** Fribourg, Herder, 1939. In-12, 140 pages. Prix : 3 RM. (réduction de 25 p. 100 pour l'étranger).

Nos lecteurs connaissent un peu ce prêtre-poète. Dans l'article que nous lui avons consacré naguère, nous regrettions l'absence d'une biographie. En voici une excellente. Bien que l'auteur la donne pour une esquisse seulement, elle contient l'essentiel. Celui qui l'a écrite fut pendant vingt-cinq ans le compagnon et longtemps le supérieur du P. Lippert. Il parle de celui-ci avec amour, mais avec un amour clairvoyant. Anecdotes, souvenirs, analyses, jugements et intuitions sont heureusement mêlés et donnent du grand écrivain un portrait aussi ressemblant et aussi profond que celui de Samberger qui orne le volume.

Pierre LORSON.

1. D'un bout à l'autre du volume, contrairement à l'orthographe allemande. *Weltliteratur* est écrit avec deux *t*.

ROMANS ET NOUVELLES

Raymonde VINCENT. — **Blanche.** Paris, Stock, 1939. In-16, 285 pages. Prix : 20 francs.

Le lecteur ne retrouvera dans ce nouveau roman de Mme Raymonde VINCENT ni le charme un peu trop idéal, ni l'exquise pureté de sentiments qui firent le succès de *Campagne*. Plus proche de la réalité, moins consolante, sans doute, mais plus instructive, lui paraîtra l'histoire de Blanche, la petite orpheline, devenue servante aux Maisons-Rouges.

Trop tôt soustraite à l'heureuse influence qu'exerçait sur elle Sœur Marguerite, Blanche va se trouver, aux heures critiques de son adolescence, soumise à l'effort excessif qu'exige d'elle le travail de la ferme, et livrée sans défense aux tentations des bals du dimanche au village. Un jeune garçon, amuseur et sans scrupule, triomphera vite des résistances de cette enfant naïve, dont le cœur s'éveille au besoin d'aimer et sait mal encore analyser son désir. Insistante peut-être à l'excès en ses détails, la narration des rencontres de Blanche avec cet ami volage nous éclairera du moins sur le mélange d'illusion et de faiblesse entraînant à l'aventure la trop crédule paysanne. Le remords qu'elle gardera de cet égarement passager lui fera prendre conscience qu'il existe un sentiment meilleur pour lequel elle est faite, auquel elle n'a cessé d'aspirer confusément. Abandonnée par Pierre, Blanche, quelque temps désemparée, rencontrera enfin celui qui saura lui apporter la sécurité d'un amour profond et durable.

L'amitié charmante de Simone et de Blanche tempère, par sa fraîcheur et sa poésie, ce que pourrait comporter d'amer la triste vérité de certains épisodes. Et les horizons du terroir berrichon, qui servent de cadre au roman, gardent cette profondeur lumineuse et cette délicatesse de contours que nous admirions déjà dans *Campagne*.

L. BARJON.

Victor GIRAUD. — **Pastels féminins.** Paris, Hachette, 1939. In-12, 216 pages.

Ces articles, dont quelques publications récentes furent l'occasion, nous présentent l'essentiel de ce qu'on n'a pas le droit d'ignorer sur sainte Jeanne de Chantal et sa petite-fille Mme de Sévigné, sur Mme du Deffand, Mme de Chateaubriand, Marceline Desbordes-Valmore, Eugénie de Guérin et Marie Noël.

M. Victor GIRAUD est un guide d'une compétence éprouvée, et c'est un plaisir de parcourir sous sa conduite cette galerie variée, où une sainte voisine avec une amie de Voltaire. Mme de Maintenon est jugée avec une équité sereine qu'elle n'a pas toujours obtenue de ses historiens ; Mme du Deffand et une admiratrice de Rousseau,

Mme de Verdelin, sont traitées avec une sympathie assez indulgente. Et sur Eugénie de Guérin, dont la gloire n'a cessé de grandir, le biographe nous donne quelques pages très pleines, qui résument parfaitement la vie, le caractère et le talent de cette douce héroïne.

Oserai-je remarquer qu'on est surpris de voir un érudit comme M. Giraud citer, à la page 55, un mot aussi parfaitement inauthentique que le trop célèbre *credo quia absurdum*?

Alphonse de PARVILLEZ.

Henry CLÉRISSE. — **J'avais des Camarades.** *Roman.* Paris, Denoël, 1939. In-16, 250 pages.

Ayant appartenu à l'un des premiers escadrons de spahis marocains et les ayant retrouvés au cours de divers reportages, Henry CLÉRISSE a voulu rendre témoignage à ses anciens frères d'armes. Il redit le charme de cette haute et simple camaraderie qui unit dans une vraie fraternité ceux qui vécurent ensemble journées de misère et heures enivrantes de la bataille. Frustes soldats, fricoteurs et de discipline sommaire, mais magnifiques au feu et attachés à leurs chefs par une touchante fidélité ; sous-officiers parfois peu maniables, tel ce brigadier Lebray, terrible garçon à ses heures, mais capable de nobles retours ; officiers paternels, et, les dépassant tous de son prestige miraculeux, celui qu'un affectueux respect dénommait « le Vieux ».

C'est avec de tels hommes que Lyautey a fait le Maroc et l'a gardé aux heures où la débâcle menaçait. Ce ne sont certes pas des pucelles. Personne ne l'ignore. Pourquoi y tant insister ? Ces histoires de Nini, de « Madame Sénégal » et de Moulay-Hassen occupent vraiment trop de place et font tort à des pages magnifiques.

Louis JALABERT.

Blaise CENDRARS. — **La Vie dangereuse.** Paris, Grasset. In-16 double couronne, 280 pages. Prix : 18 francs.

Ce ne sont pas des contes, mais des récits. Les sujets en sont assez disparates. S'il fallait leur trouver une idée commune, ce serait celle-ci : à qui veut se donner la peine de voir, la vie apparaît comme singulièrement imprévue, livrée à de tragiques destins, ou simplement victime de monstrueuses fantaisies ; l'homme recèle en lui-même de mystérieuses forces anarchiques, dont la violence incoercible éclate en certains criminels particulièrement répugnants. Ces forces elles-mêmes, un atavisme lointain les transmet en les renforçant, jusqu'à ce que, accumulées dans un tempérament déséquilibré, elles éclatent en accès de sadisme épouvantable, comme en ce Febronio, héritier de générations de sorciers.

Certains détails, en particuli er le « cas » de Febronio, feront réserver ce livre à des lecteurs avertis. Paul ALLARD.

peuple. Combien alors il est difficile de s'en délivrer, nous le voyons assez chaque jour. Qu'il suffise d'un exemple.

La conscience chrétienne primitive a toujours conçu le jeûne comme une abstention de nourriture jusqu'au *coucher du soleil*, heure dite de *vêpres* [1]. Pour quelles raisons cette mesure, jugée trop dure, a-t-elle été allégée et la rupture du jeûne permise à l'heure de *sexte* (midi), ceci ne regarde que le canoniste ou le moraliste, législateurs compétents. On est d'autant plus dérouté par le liturgiste inconnu qui, n'osant pas recourir candidement à la dispense, a décrété que le soleil se couchait pour lui à midi les jours de jeûne ! Il lui suffisait pour cela de chanter vêpres à onze heures du matin, lui qui avait proclamé dans l'hymne de *none* (transportée de 3 heures après midi à 10 heures de la matinée) : « O Dieu... *vous qui êtes immuable*, et qui *partagez le temps par les révolutions de la lumière, versez sur le soir de nos jours* une lumière abondante, etc. [2] » Comment persuadera-t-il de leur erreur les religieuses qui chantent à 2 heures après midi le *Te lucis ante terminum* de complies, s'il leur donne à croire qu'en effet les heures de l'office et les textes ont si peu de sens ! Faut-il s'étonner alors de la décadence liturgique si le nominalisme juridique y sévit aussi puissamment [3] ?

Il en est de la liturgie comme de toute institution, comme de toute réalité. Elle ne peut renaître que par un retour aux lois physiques de sa nature. Le mouvement de la renaissance liturgique trouve dans ce principe sa règle d'or. Il y trouve aussi son prix, s'il restaure les conditions d'une véritable prière, s'il rend au cœur du peuple chrétien le moyen d'exprimer à Dieu son amour.

PAUL DONCOEUR.

1. Tertullien, parlant des *semi-jejunia* terminés à none, confirme ce que nous disons du jeûne proprement dit. Ainsi le conçoivent toujours les Arabes durant le Ramadan et sans doute d'autres peuples.

2. « Traduction du Bréviaire romain » renouvelée par les Bénédictins d'Oosterhout, p. 129.

3. J'ai plaisir à renvoyer les liturgistes à l'ouvrage du P. J. Rimaud : *la Prière du Temps* (Beauchesne). A de simples scouts le P. Rimaud montre excellemment combien les *Heures* de l'office sont en effet des *heures* du jour ou de la nuit, conçues, écrites pour un moment très déterminé de nos journées.

occidentales. Avec le calice dit d'Antioche, nous sommes encore prétendûment en contact avec le Seigneur, puisque certains ont fait de cette coupe, un temps fameuse, le propre calice de la Cène. Dans un volume qui fut la première monographie consacrée à ce monument inquiétant, le P. de Jerphanion avait cru devoir se tenir sur une prudente réserve. Un examen direct de la pièce d'orfèvrerie lors de son exposition au Pavillon de Marsan (1931) lui a permis de revenir sur son étude avec de nouveaux éléments d'information. De cet examen il résulterait qu'il n'y a aucune raison sérieuse de douter de son authenticité, mais quant à son ancienneté, la date relativement basse (fin cinquième ou début sixième siècle) à laquelle le P. de Jerphanion croit devoir s'arrêter fait justice de la légende et remet à sa vraie place ce document de très secondaire et médiocre valeur.

Un groupe de huit mémoires tournant autour de l'art cappadocien montre combien riches et fécondes en enseignements se sont révélées les peintures des fameuses églises rupestres de Cappadoce auxquelles le P. de Jerphanion a consacré une monumentale monographie. De ces études occasionnelles la plus importante est celle qui a pour sujet la chronologie de ces si curieuses peintures. Le classement qui en est donné dépasse le cadre même du sujet, car on se trouve, grâce à lui, en présence d'éléments datés qui permettront des rapprochements et aideront à préciser l'influence exercée par cette école sur le développement contemporain ou postérieur de l'art byzantin. Pour être complet, il faudrait encore énumérer ici le chapitre consacré à saint Siméon Stylite et la fameuse basilique de Qal'at Sem'an érigée dans la région d'Antioche en l'honneur du saint si populaire en Syrie, et encore les notes abondantes, pleines de remarques et de judicieuses conjectures sur l'origine et la portée de la formule mystérieuse *Sator arepo*... On serait tenté de dire : *Materiam superabat opus*. Mais c'est le destin de l'érudit de dépenser largement son ingéniosité dans des recherches dont les résultats ne sont pas de ceux qui se chiffrent.

Je ne veux pas prendre congé de ce beau volume, auquel j'ai dû des heures de pure jouissance qui ne furent pas dénuées de profit, sans en louer encore la richesse d'érudition et le charme élégant de l'exposition. Le P. de Jerphanion est de ces savants qui savent instruire sans renoncer à plaire. Louis JALABERT.

Henri DEHÉRAIN. — **Orientalistes et Antiquaires.** **. *Silvestre de Sacy, ses Contemporains et ses Disciples*. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1938. In-4, XXXIV 122+68 pages. Prix : 80 francs.

Né en 1758, mort en 1838, Antoine Isaac Silvestre de Sacy occupe un rang de tout premier plan au sein de la pléiade d'orientalistes qui illustrèrent la science française à la fin du dix-huitième et pendant le premier tiers du dix-neuvième siècle. L'enfant qui dès le collège s'initiait à l'arabe sous la conduite du Bénédictin Berthereau, le jeune

homme de vingt-deux ans dont le premier article attirait l'attention de savants dont la plupart étaient de beaucoup ses aînés, avait obéi à une irrésistible vocation en se lançant dans l'orientalisme. Professeur d'arabe, de persan à la Bibliothèque nationale, puis à l'École des langues orientales et au Collège de France, membre de l'Institut, Sacy compta parmi les élèves qu'il forma des orientalistes de marque, tels que Joseph Reinaud, Édouard Reuss, Guillaume Pauthier, Noël de Vergers, Emmanuel Sédillot, Antoine Léonard de Chézy, Garçin de Tassy et combien d'autres. Mais c'est surtout par ses écrits que devait se perpétuer l'incontestable maîtrise qui fit de Silvestre de Sacy un précurseur, dont l'autorité n'a pas cessé de s'imposer. Au cours d'une activité littéraire de plus de cinquante ans (1780-1838), il multiplie les travaux dans toutes les branches de l'orientalisme et presque chacune de ses études devait marquer une date. Linguiste, philologue, éditeur de textes, épigraphiste et numismate, Sacy fit également œuvre d'historien. Sur l'Orient, les Arabes, l'Égypte, les Druzes, il a écrit des volumes dont l'intérêt n'a pas vieilli.

Si du savant émanait un « rayonnement » (le mot est de M. Dehérain) qui assura longtemps et bien au delà de nos frontières le crédit de l'orientalisme français, Silvestre de Sacy ne devait pas moins à ses qualités d'homme qui lui valurent tant de précieuses sympathies. Aussi est-ce toute une pléiade de savants — les uns de France et d'autres étrangers — que M. Dehérain a groupés autour du maître. Tels sont les deux Desgranges, Caussin de Perceval, les deux Rousseau, le père et le fils, Félix Lajard, Asselin de Cherville, Ducaurroy, Ouvarov... Des archives explorées par M. Dehérain sont sorties maintes pièces curieuses, des correspondances inédites qui font revivre d'attachantes figures de savants. On a raillé plus d'une fois les solides jalousies qui passent pour avoir toujours opposé entre eux les assyriologues. Si tant est qu'elles soient aussi vraies que l'on prétend, ces mesquines rivalités ne se rencontrèrent pas dans le petit monde d'orientalistes qu'une amitié fidèle et souvent reconnaissante groupa durant un demi-siècle autour de Silvestre de Sacy.

Et ce tableau réconfortant rehausse d'un charme humain le beau livre de science loyale dans lequel M. Dehérain a retracé, autour de leur maître à tous, l'activité de toute cette pléiade d'orientalistes.

Louis Jalabert.

ARTS

Dom E. Roulin, bénédictin. — **Nos Églises.** *Liturgie, Architecture, Mobilier, Peinture et Sculpture.* Paris, Lethielleux. In-8, 900 pages, avec 771 gravures, relié en toile. Prix : 200 francs.

Nous manquons en France d'ouvrages comparables à ceux du P. Braun sur l'autel chrétien et sur les instruments du culte. Le

volume de Dom Roulin s'est proposé de combler cette lacune, et il rendra de réels services. Son but est de servir de conseiller au « curé-constructeur » et il s'applique à l'instruire de la technique sacrée et profane qui commande la difficile entreprise de construire et de meubler une église. Il rassemble à cet effet une masse considérable de renseignements et de documents photographiques, parmi lesquels il en est d'excellents. Sans constituer un répertoire scientifique, l'ouvrage de Dom Roulin offre au lecteur un exposé encyclopédique abondant et bien informé.

La partie moins sûre de son livre est celle qui traite des questions esthétiques. Les appréciations, et particulièrement les approbations, sont assez contestables, lors même qu'elles sont péremptoires. Nous ne conseillerions pas d'y chercher une juste éducation du goût. Bien des œuvres données en modèles sont d'une médiocrité fâcheuse. Décidément, l'art sacré est d'un difficile abord. Il requiert une humilité, une délicatesse, un don de contemplation fort rares. Dieu merci, notre passé français des grandes époques est là pour éveiller notre sensibilité et purifier notre regard. Paul Doncœur.

Mozart. — Chopin. Collection « La Vie et l'Œuvre des grands Musiciens ». Paris, Éditions Grasset, 1938. Un vol. 12×19 de 105 pages. Prix : 10 francs.

Les éditions Grasset ont publié deux nouvelles brochures de la collection inaugurée par un *Maurice Ravel*. Elles demeurent fidèles à la formule initiale, c'est-à-dire que la biographie et l'œuvre du musicien servent de support non dissimulé à un catalogue détaillé des enregistrements phonographiques de ces œuvres. Les amateurs de disques apprécieront de telles publications qui offrent l'avantage d'un classement très clair des éditions, déjà très nombreuses et souvent anciennes, que la cire a fixées. Georges Bernard.

Guy Chastel. — **Beethoven et Bourdelle.** Paris, Éditions « Alsatia », 1939. Un vol. 14×19,5 de 127 pages. Prix : 16 francs.

L'auteur de ce volume est trop connu des lecteurs des *Études* pour qu'il soit nécessaire de le leur présenter. Mais l'ouvrage lui-même mérite d'être signalé à tous ceux que captivent les problèmes d'interprétation artistique. C'était en effet un très attachant sujet d'étude que cette prédilection d'un grand sculpteur pour le visage, multiple et tourmenté, d'un musicien de génie : prédilection qui se traduit par un grand nombre d'esquisses, portraits, sculptures, reprises, abandonnées, remaniées et poussées tout au long de la carrière de Bourdelle. Sans doute, lorsqu'on connaît l'existence de ce dernier au travers du récit qu'en a fait l'un de ses disciples, on apprécie mieux la communauté de pensée et de doctrine esthétique

qui unissait Beethoven à Bourdelle : ce sont les mêmes élans et l mêmes chutes douloureuses, la même intransigeance lorsqu'il s'a de leur art, le même désir surtout de créer un art qui fût en mêr temps une philosophie et une religion, humaine et non divine. D lors, rien d'étonnant à ce que l'un voulût exprimer par la forme ou relief ce que l'autre avait symbolisé par le son ou le rythme : la pou suite d'un rêve impossible.

Le livre de Guy CHASTEL est extrêmement attachant par cet progression à laquelle il nous fait assister du mythe beethoveni dans l'esprit du sculpteur. Et très indirectement il nous fait air sentir combien Beethoven fut un romantique avant la lettre.

Georges BERNARD.

SCIENCES RELIGIEUSES

Recherches de Science religieuse. Tome XXIX, avril 1939. Pari 15, rue Monsieur. Prix de l'abonnement : France, 35 francs; Unic postale, 45 francs. Pour les abonnés des *Études* : France, 30 franc Union postale, 40 francs.

Le puissant courant de piété mariale qui se développe aujourd'h convie les théologiens à étudier les titres de la sainte Vierge à not dévotion. Dans un article érudit, le P. H. Barré recueille les donné de la tradition concernant *la Royauté de Marie pendant les ne premiers siècles*. A vrai dire, jusqu'au cinquième siècle, les témo gnages d'une foi explicite en cette dignité sont encore peu nombreu et se bornent à rappeler le titre de « Mère du Seigneur » qui lui fu décerné par Élisabeth. Mais, en Orient, après le concile d'Éphès les textes liturgiques aussi bien que les docteurs sont unanimes qualifier Marie de « Notre Dame et Souveraine ».

En s'aidant de travaux récents et des tendances de la philosoph contemporaine, le P. H. Rondet expose l'*Anthropologie religieu de saint Augustin*. Au moyen de citations nombreuses, il montr très clairement comment Augustin a dégagé à partir de son exp rience personnelle, interprétée à la lumière de la révélation surtout des enseignements de saint Paul, une anthropologie que l théologie occidentale a dans ses grandes lignes définitivemer adoptée.

Sous l'influence de la philosophie néo-platonicienne alors régnant *Marius Victorinus Afer*, rhéteur africain du quatrième siècle, croya à *la préexistence des âmes*. Dans une savante étude, le P. H. de Leus s'attache à préciser l'origine et les raisons d'une telle croyanc On sait assez l'influence de Victorinus Afer sur saint Augustin, les hésitations mêmes du saint Docteur au sujet de l'origine de l'âm pour comprendre tout l'intérêt que cet article présente pour l'histoi des doctrines.

Note du P. P. Joüon, déterminant avec sa précision coutumière le sens d'un *hapax* grec contenu dans Marc, XIV, 31.

Bulletin de Théologie mariale par le P. P. Aubron. G. F.

Rectification. — Dans l'article intitulé : *l'Espagne retrouvée*, paru dans les *Études* du 20 mai, notre collaborateur M. Marc Le Mondèque citait, page 519, ce passage du journal espagnol *Solidaridad nacional* de Barcelone, numéro du 9 avril 1939 : « Regardez aussi la marque des mitrailleuses, des fusils et des moteurs : Pleyel, Hotchkiss, Potez, Caudron : Français encore. »

La Société Pleyel, 23-25, avenue Victor-Emmanuel-III. Paris (8e), nous informe qu' « elle n'a été mêlée, ni de près ni de loin, ni directement ni indirectement, à la guerre civile espagnole. Elle n'a fabriqué depuis 1919, en tout ou en partie, ni fusils, ni avions, ni moteurs, ni mitrailleuses, ni bombes à main ».

Nous enregistrons volontiers cette déclaration de la Société Pleyel.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME 239

Abbaye. A propos de l'— de la rue Monsieur, 102.

A. É. F En —. Quelques traits de psychologie féminine. Sœur Marie-André du Sacré-Cœur, 458.

Angleterre. La réaction anglaise. L. Fraisse, 247.

Archéologie L'avion et les recherches sous-marines. L'énigme du port de Tyr. L. Jalabert, 182.

Aristote. — en Sorbonne. A Bremond, 231.

Arts. Nouveaux vitraux de Notre-Dame. Le musée de Montpellier à l'Orangerie. M. Sérullaz, 237.

— Les — du feu. De la matière à la forme d'art. A. Andrieu, 640.

Augustin (Saint). Vision d'Ostie. J. Huby, 782.

Aviation. L'aile au service de l'esprit. « Terre des hommes » de Saint-Exupéry L. Barjon, 18.

— L'avion et les recherches sous-marines. L'énigme du port de Tyr. L. Jalabert, 182.

Béatitude. Vers une élite pauvre. Méditation sociale sur la première —. R H mei, 625.

Bicyclette. Un voyage à —. H Venard, 52.

Brésil. Aux origines de la mission du —. Une ébauche des réductions au XVIe siècle. R. Ricard, 191.

Chine. L'âme profonde de la —. M. de Marchienne, 612.

Chroniques. La musique. G. Bernard, 76, 660, 789.

— L'Histoire religieuse du temps présent. Y. de la Brière, 87, 532, 679.

— A propos de l'Abbaye de la rue Monsieur, 102.

— Philosophie. A. Bremond, 231.

— Les Arts. M. Sérullaz, 237.

— La Réaction anglaise. L. Fraisse, 247.

— Correspondance, 270.

— Le Cinéma. J. Gravières, 359.

— Les Missions. A. Brou, 370.

— Mathématiques et vie humaine. Ch. Fleury, 378.

— Le Théâtre. R. Salomé, 669.

— Lettres. G. Chastel, 794.

— La liturgie. P. Doncœur, 809.

Cinéma. Films de série. J. Gravières, 359.

Colonies. Cinq mille kilomètres au Tchad. Carnet de route d'un aumônier. F. de Bélinay, 289.

— En Afrique Équatoriale Française. Quelques traits de psychologie féminine. Sœur Marie-André du Sacré-Cœur, 458.

Correspondance. —, 270.

Courage. Notre paix intérieure. Ce courage fait de calme et de clarté. P. Doncœur, 70.

Crise internationale. Face à la —. Principes de jugement chrétien. G. Fessard, 145.

Dénatalité. Le problème national n° 1. — et dépopulation. R. Bied-Charreton, 471.

Discours. L'avalanche des mots. — européens. H. du Passage, 490.
Disques. Les —. G. Bernard, 789.
École. L'— rurale. L. Robert Jean-Yole, 744.
Éducation. — et direction. J. Rimaud, 31, 205.
Enseignement. La réforme de l'—. Nouvelles missions confiées à l'école. P. Faure, 577, 762.
— L'école rurale. L. Robert Jean-Yole, 744.
Épreuve de force. —. Les consignes qui s'imposent G. Fessard, 334.
Espagne. Où va l'— ? M. Le Mondèque, 498.
États-Unis. L'exposition de New-York. V. Dillard, 638.
Europe. Discours européens. H. du Passage, 490.
Évangile La tentation de Jésus au désert. P. Doncoeur, 5.
Exposition. L'— de New-York. V. Dillard, 638.
Grenoble. Journées universitaires de —. J. Rimaud, 349.
Indochine. Le balcon du Pacifique. Siam et —. P. Dô-Dinh, 753.
J. A. C. Le Congrès de la —. J. du Rostu, 433.
J. A. C. F. Paysannes. Au miroir d'une enquête de la —. ***, 163.
Janvier (R. P.). Le —. Son rôle et son influence. Y. de la Brière, 532.
Japon. Les missions. Échos du —. A. Brou, 370.
Journées universitaires. J. Rimaud, 349.
Littérature. L'aile au service de l'esprit. « Terre des hommes » de Saint-Exupéry. L. Barjon, 18.
— A travers l'œuvre de Pearl Buck. L. Barjon, 597, 721.
Liturgie Bulletin de — pratique. Conditions organiques d'une — vivante de la messe. P. Doncoeur, 809.
Mains jointes. Les bienheureuses —. Mystique de la terre. V. Poucel, 41.
Mathématiques. — et vie humaine. Les — pour tous. Ch. Fleury, 378.
Méditations. La tentation de Jésus au désert. « En agonie jusqu'à la fin du monde. » P. Doncoeur, 5.
— Vers une élite pauvre. — sociale sur la première Béatitude. R. Hamel, 625
Mercier (Cardinal). Le — apôtre de l'unité. J. Guitton, 303.
Messe. Conditions organiques d'une liturgie vivante de la —. P. Doncoeur, 809.
Missions. Aux origines de la — du Brésil. R. Ricard, 191.
— Les —. Échos du Japon. A. Brou, 370.
Montpellier. Le musée de — à l'Orangerie. M. Sérullaz, 237.
Musique. Variations sur un concerto. G. Bernard, 76.
— De « la Chartreuse de Parme » au « Marchand de Venise ». G. Bernard, 660.
— Les Disques. G. Bernard, 789.
Mystique. Les bienheureuses mains jointes. — de la terre. V. Poucel,
New York. L'Exposition de —. V. D[illard], 638.
Nouvelle. Arrosa, ma chevrette. Lhande, 218.
Ostie. Vision d'—. Un nœud de rencontres et d'influences. J. Huby, 782.
Pacifique. Le balcon du —. Siam Indochine. P. Dô-Dinh, 753.
Paix intérieure. Notre —. Ce cour[age] fait de calme et de clarté. P. D[oncoeur], 70.
Papauté. Pie XII avant son Pontific[at]. Y. de la Brière, 87.
— La diplomatie vaticane et sa légen[de]. Y. de la Brière, 675.
Paysannes. —. Au miroir d'une enqu[ête] de la J. A. C. F. ***, 163
Paysannerie. Forces vives de la —. Congrès de la J. A. C. J. du Rostu, 4[33]
Pearl Buck. Mondes en conflit. A trav[ers] l'œuvre de —. L. Barjon, 597, 721.
Philosophie. Aristote en Sorbonne. Bremond, 231.
— Vision d'Ostie. Un nœud de rencont[res] et d'influences. J. Huby, 782.
Pie XII. — avant son pontificat. Y. de la Brière, 87.
Poésie. Qu'est-ce que la — ? G. Chast[el], 794.
Provence. Au seuil de la —. A la r[en]contre du printemps. L. Pize, 324.
Psychologie féminine. En A. É. Quelques traits de —. Sœur Mar[ie] André du Sacré-Cœur, 458.
Réductions. Aux origines de la missi[on] du Brésil. Une ébauche des — XVIe siècle. R. Ricard, 191.
Regards sur le Monde. 256, 543, 825
Regards sur la France. 104, 393, 682
Routes mariales. — Chartres. Brebièr[es]. Boulogne. H. de Julliot, 522.
Sainte Vierge. Routes mariales. Chartr[es]. Brebières. Boulogne. H. de Julliot, 5[22]
Sciences. Mathématiques et vie h[u]maine. Les mathématiques pour to[us]. Ch. Fleury, 378.
Siam. Le balcon du Pacifique. — Indochine. P. Dô-Dinh, 753.
Tchad. Cinq mille kilomètres au [Tchad]. Carnet de route d'un aumônier. F. Bélinay, 289.
Théâtre. «... A souffert sous Ponce [Pi]late. » R. Salomé, 669.
Tourisme. Sur les routes de France. [Un] voyage à bicyclette. H. Venard, 52.
— Au seuil de la Provence. A la r[en]contre du printemps. L. Pize, 324.
Tyr. L'avion et les recherches sous-m[a]rines. L'énigme du port de Tyr. Jalabert, 182
Union des Églises. Le cardinal Merci[er], apôtre de l'unité. J. Guitton, 303.
Vatican. La diplomatie vaticane et [sa] légende. Y. de la Brière, 675.
Vitraux. Nouveaux — de Notre-Dam[e]. M. Sérullaz, 237.

Le Gérant : J. Dumoulin. Impr. J. Dumoulin, 5, rue des Gds-Augustins, Paris (VIe)

DE GIGORD, ÉDITEUR

15, rue Cassette — PARIS (VIe)

COLLECTION
" GENS ET PAYS DE CHEZ NOUS "

t de paraître :

JOSEPH DE PESQUIDOUX
de l'Académie française

GASCOGNE

ne in-8 (21 × 16) de 192 pages, illustré de 80 photos en hélio-typo.

18 fr.

OLLECTION " LE MONDE AU TRAVAIL "

t de paraître :

C.-A. LE NEVEU
Directeur général de l'Union Coloniale française

LES
MPIRES COLONIAUX

ne in-8 (21 × 16) de 192 pages, illustré de 130 photos en hélio-typo et cartes.

18 fr.

t de paraître :

CLAUDE DERVENN

ILES DE GRÈCE
D'ITHAQUE A SAMOTHRACE

ne in-8 (21 × 16) de 240 pages, illustré de 65 photos en hélio-typo.

20 fr.

HACHETTE

ENSEIGNEMENT DU SECOND DEGRÉ

Nouveautés pour la rentrée d'octobre 1939

Programmes 1938

Classe de 4e
2e année des E. P. S. et des C. C.

PIERRE CHENEVIER
Inspecteur général de l'Instruction publique

Mathématiques

Un vol. in-16, illustré, cart. (*Juillet 1939.*)

A. MILLET
Professeur au Lycée Janson-de-Sailly

Mathématiques

Un vol. in-16, illustré, cartonné. 20 f

G. LAZERGES
Professeur au Lycée Saint-Louis

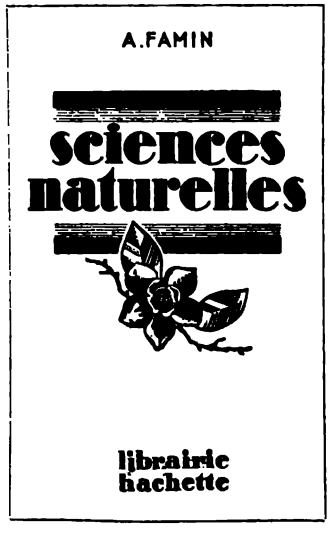
Physique et Chimie

Un vol. in-16, illustré, cartonné. (*Juillet.*)

E. ESCAL
Professeur à l'E. P. S. de Nancy

Sciences physique

Un vol. in-16, illustré, cartonné. (*Juillet*



V. BOULET et A. OBRÉ
Professeurs au Lycée Saint-Louis

Sciences naturelles

Un vol. in-16, illustré, cartonné. . . . (*Août*

A. FAMIN
Inspecteur d'Académie

Sciences naturelles

Un vol. in-16, illustré, cartonné. . . . . 16 f

Les États-Unis sont, chacun le sait, le pays où les forces matérielles ont acquis un développement spécialement poussé. Saluons en une circonstance récente l'utilisation de ces forces au service de vies humaines. Dans l'accident du *Squalus*, la majorité des matelots a été sauvée grâce à la cloche qui fut les chercher par 73 mètres de profondeur. Hélas! dans un cas analogue, la science européenne a été moins heureuse et le sous-marin *Thetis* a gardé presque tout son équipage à son bord transformé en tombeau.

Pourquoi ne pas signaler aussi, comme une victoire de l'esprit, l'expédition de ce jeune Américain catholique, Peter Snite, « l'homme au poumon d'acier » ? Il a utilisé les ressources de l'art qui lui permet de vivre — et aussi celles de sa fortune — à ce pèlerinage extraordinaire où il venait demander à la Vierge de Lourdes moins sa guérison que la persévérance dans la résignation allègre à son mal.

Asie

Palestine. — *Le Livre blanc.* — Le fameux Livre blanc enfin publié après une longue attente a déçu plus qu'il n'a satisfait ceux qui espéraient contre toute vraisemblance y trouver le mot de la fin de l'irritante affaire palestinienne.

Après un historique de la question et l'énumération des tentatives faites par la Grande-Bretagne pour trouver et faire accepter une solution équitable donnant satisfaction aux deux parties, le document s'efforce de démontrer, d'une part, que l'établissement en Palestine de la colonie sioniste n'était pas en désaccord avec les promesses faites aux Arabes et, d'autre part, que la déclaration Balfour ne pouvait aller à l'encontre des droits des Arabes.

Après ce préambule, le Livre blanc expose le nouveau plan auquel le gouvernement de la Grande-Bretagne a cru devoir s'arrêter. La Palestine sera transformée en État indépendant, à l'expiration d'une période transitoire de dix années. Au cours de ces dix ans, l'immigration juive sera d'abord limitée, pour les cinq premières années, à un chiffre global de 75.000 personnes ; de même l'acquisition de terrains, dans certaines régions, sera l'objet d'une réglementation sévère ; pour les cinq années suivantes, l'arrêt ou la reprise de l'immigration dépendra d'une solution à intervenir par accord avec les Arabes.

Le nouveau plan britannique prétendant tenir compte des intérêts